NOVEMBRE 1848 — AVRIL 1849

REVUE COMIQUE

DUNIVERRY ÉDITEUR
52
RUE RICHELIEU

Leia-se
(inserto
Itabaiana (SE)
1200

La Revue comique formera deux volumes grand in-8°, publiés en cinquante livraisons, à 30 centimes prises à Paris, et 40 centimes envoyées par la poste.

Le premier volume, composé des vingt-cinq premières livraisons, a été achevé le 28 avril 1849. — Prix de ce volume : 7 fr. 50 cent.; par la poste, 10 fr.

La vingt-sixième livraison (première du second volume), paraîtra le 5 mai. — On souscrit pour ce volume en payant 7 fr. 50 cent. pour Paris, et 10 fr. pour les départements.

Les demandes des départements, soit de volumes, soit d'abonnements, doivent être accompagnées d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Dumineray, rue Richelieu, 52.

Paris. — Typ. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2

REVUE COMIQUE

REVUE COMIQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE FILS ET CIE,

Rue Damiette, 2.

—

PAPIER DE LA FABRIQUE D'ESSONNE.

LA

REVUE COMIQUE

A L'USAGE DES GENS SÉRIEUX.

HISTOIRE MORALE, PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE,
CRITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
DE LA SEMAINE.

TEXTE PAR MM.

A. LIREUX — C. CARAGUEL — P. VERTOT — E. DE LA BÉDOLLIÈRE — GÉRARD DE NERVAL — ETC., ETC.

DESSINS PAR MM.

BERTALL — NADARD — FABRITZIUS — OTTO — LORENTZ — BEGUIN — QUILLENBOIS — ETC.

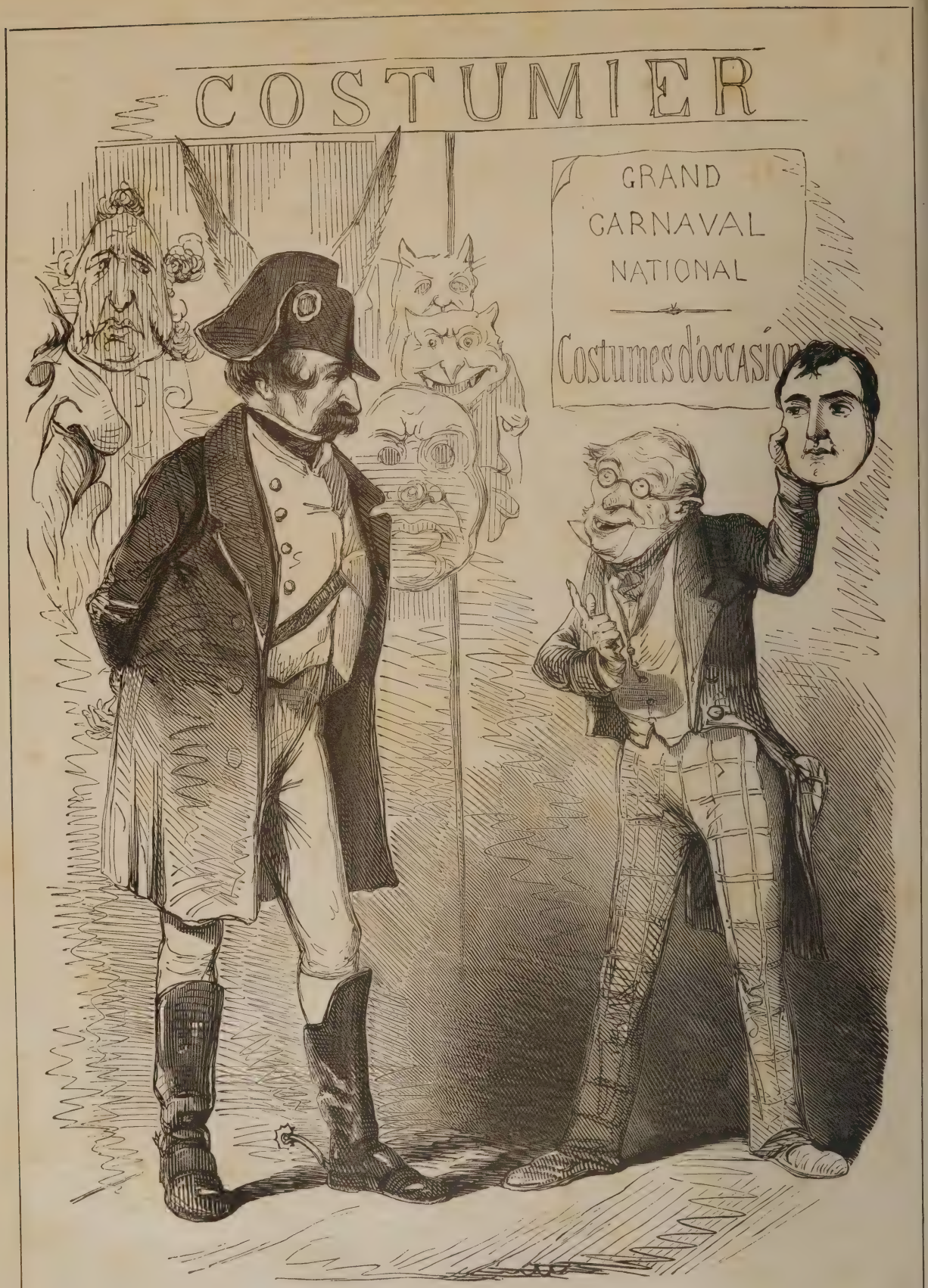
NOVEMBRE 1848 — AVRIL 1849.

PARIS

DUMINERAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

52, RUE RICHELIEU.

onditions de la Souscription. — La Revue comique formera un magnifique volume, grand in-8, publié en 50 livraisons à 30 centimes, par la poste, 40 centimes. — Pour tout ce qui concerne la direction, écrire (*franco*) à M. Lireux, au bureau de la Revue, 2, boulevard des Italiens.



Il ne vous manque plus que le masque, mais ne dites pas un mot.

— Extrait du PUPPET SHOW. —

Paris.—Tiré aux presses mécaniques de LACRAMPE fils et Comp., rue Damiette, 2.

QUELQUES LIGNES DE PRÉFACE.

DU COMIQUE ET DU SÉRIEUX. — NOS INTENTIONS. — NOTRE BUT.

Ce n'est pas en France, dans le pays où Rabelais, Montaigne et Voltaire ont écrit, qu'il est possible de nier que si le sérieux a son côté comique, le comique puisse à son tour avoir son côté sérieux.

Nous n'étonnerons donc personne en disant que c'est aux esprits réfléchis, bien plus qu'aux esprits frivoles de ce temps-ci, que nous destinons notre recueil, et que, sous ce titre : *Revue comique*, nous entendons faire, sous une forme souvent légère, une œuvre au fond toujours sérieuse.

Le comique, en France, ce n'est pas Scapin seulement, Scapin est de tous les pays; c'est Alceste lui-même, c'est Figaro, c'est Timon, c'est ce qui est plaisant jusque dans la colère, c'est ce qui est digne jusque dans la plaisanterie, c'est ce qui est cruel, au besoin, et implacable contre les pervers et les menteurs; mais c'est aussi et surtout, hâtons-nous de le dire, la raison aimable, la gaieté du bon sens.

Dangers, misères, supplices, n'ont jamais fait fuir la gaieté de France. Pour l'Allemagne sentimentale, pour la chagrine Angleterre, le rire est un effort, un masque grimaçant, presque une infirmité. Chez nous, le rire est un don de nature; il nous a sauvés bien souvent, il nous sauvera encore. C'est parce que nous savons rire que nous savons regarder en face un orage, et qu'au lieu de nous croiser les bras à l'heure du péril comme les Orientaux, qui ne rient jamais, nous savons courir aux pompes et dominer la tempête.

Eh quoi, nous dira-t-on, n'avez-vous pas d'yeux pour voir ce qui se fait, pas d'oreilles pour entendre ce qui se dit, pas de cœur pour souffrir avec le pays des maux qui l'écrasent? Aurez-vous bien le courage de rire à l'heure où nous sommes, ne fût-ce que de ce rire dont parle la romance, lequel est bien souvent *plus triste que les pleurs?* Pleurez, au contraire, pleurez sans façon et devant tous ; pleurez sur la place publique, trépignez, tempêtez, étalez vos douleurs ; faites comme nous.

C'est une belle chose, il faut en convenir, que la violence, puisque, grâce à elle, les vérités, voire les meilleures, peuvent devenir odieuses, et qui pis est, ridicules. Aussi, de cette violence dont on nous offre de si beaux exemples, dont nous voyons de si piteux effets, aurons-nous soin de nous garder. Forte, sensée, intelligente, sûre de son passé et sûre de son avenir comme elle l'est, la France a horreur des colères inutiles ; ce qu'elle déteste par-dessus tout, même à l'heure où elle semble s'y montrer le plus attentive, c'est l'exagération dans la forme; c'est la passion, quand cette passion est dans les mots seulement; c'est enfin le bruit sans la besogne, la fumée sans le feu.

Assurés que nous sommes que, pour un bon et vigoureux pays comme le nôtre, il n'est point de maladie sans remède, et qu'on peut dire de lui ce que saint Paul disait du peuple : « Qu'il peut être patient, parce qu'il est éternel ; » *patiens quia æternus*, nous n'ajouterons pas à ses maux le mal qui est le pire de tous, celui qu'on a appelé le mal de la peur.

Nous traiterons sérieusement, avec un zèle sympathique, ses maladies sérieuses, — ce n'est pas notre titre qui nous séchera les yeux, — mais nous ferons justice des maux factices, des misères artificielles, des plaies simulées; nous en débarrasserons la voie publique, et nous dévoilerons sans merci les manœuvres effrontées de certains médecins en renom qui inventent des maladies pour avoir l'occasion de débiter leurs drogues et de faire avaler leurs remèdes à la foule crédule des malades imaginaires.

Nouveaux venus dans la carrière, nous n'avons d'engagement pris qu'envers la vérité. Ceux qui ont intérêt à la cacher, cette vérité, le sentiront bientôt. A une situation nouvelle, il faut des organes nouveaux comme elle; or, dans notre sphère, nous avons la prétention d'être un organe entièrement nouveau.

Et ce n'est pas, peut-être, un médiocre avantage. Dans une société aussi facile que la nôtre, où les liens se forment du moindre prétexte, de la moindre occasion, où l'on en vient à se saluer parce qu'on s'est regardé deux fois en se croisant dans une rue, tout passé, fût-il le plus honorable, est une entrave, est un obstacle, est un empêchement, nos confrères le savent bien, à ce que la vérité puisse se dire.

Cet obstacle n'existe pas pour nous; nous sommes en mesure d'être sincères, sans forfanterie comme sans impolitesse, sans manquer enfin à aucun de ces petits devoirs dont se compose la vie de l'homme bien élevé. Nous allons partout; mais obscurs comme nous le sommes, on ne nous voit nulle part. — Nous serons donc des mieux informés. — Nous connaîtrons les hommes, nous connaîtrons les choses, nous sommes en mesure de dire toutes les vérités qui sont bonnes à dire; nous nous efforcerons de ne dire que celles-là, et de taire les autres, si tentés que nous puissions être de ne rien garder pour nous seuls. — On le voit, nous n'invoquons point notre passé, nous n'avons point d'aïeux; quand on a aboli les titres, on ne nous a rien ôté; notre seul domaine, comme à vous, chers lecteurs, c'est l'avenir; — l'avenir, c'est sur lui que nous détournerons vos yeux quand le présent sera trop douloureux. — Patience, le sang reviendra dans nos cœurs languissants; nos épreuves sont grandes : qu'importe, si notre courage les égale? tant mieux, s'il doit les surpasser et les vaincre! il faut déchirer la terre pour y jeter une semence; la semence faite, l'hiver arrive; pour qui n'aurait point vu le laboureur, qu'y aurait-il à attendre de cette terre couverte en apparence de frimas seulement! — et pourtant au printemps l'herbe se montre, les campagnes reverdissent et les épis se lèvent. Eh bien! la main de Dieu, sa main seule a pu troubler l'Europe, et l'ébranler, comme il arrive aujourd'hui, sur ses vieux fondements; ne croyez pas qu'il ait pu appartenir aux hommes seuls de décider tous ces grands mouvements; fiez-vous-en à cette main redoutable; ses desseins vous sont cachés, mais ce n'est pas en vain, croyez-le bien, qu'elle secoue les rois et les peuples; dans ce sol, dans ces empires bouleversés, une semence mystérieuse est tombée d'en haut, à coup sûr; patience, l'heure de la récolte que Dieu nous prépare sonnera à son tour. La Providence ne fait point de choses inutiles; si l'homme s'agite, c'est, aujourd'hui comme toujours, que Dieu le mène.

OO.

ILLUSTRATIONS.

Le crayon a des droits, il a des ressources qui manquent à la plume; sans son art notre tâche n'eût été qu'à moitié remplie; avec le concours indispensable des dessinateurs les plus renommés de notre temps, et de quelques talents encore inconnus, mais qu'on nous saura gré de mettre en lumière, nous n'avons point à craindre de rester au-dessous de l'obligation que nous impose notre titre de *Revue comique;* et c'est sur cette coopération principalement que nous nous reposons du soin de justifier jusque dans son sens le plus étendu l'épithète par laquelle nous avons caractérisé notre recueil.

Grâce à ces deux éléments, la plume et le crayon, s'entr'aidant, se complétant l'une pour l'autre, il nous sera possible de rendre toute notre pensée, qui se résume dans cette proposition, laquelle n'est paradoxale que parce qu'il manque à notre langue un adjectif qui permette de séparer le comique noble du comique vulgaire : « Écrire une *Revue comique* à l'usage des gens sérieux; l'écrire à l'usage du vrai public, en un mot, et non dans le but, trop commun de nos jours, de prôner, de servir quelque patron, quelque acteur célèbre ou puissant. »

Disons encore, mais en deux mots, que notre place, nous la demandons, non-seulement au salon, mais au cœur même de la maison, dans le foyer domestique, et que nous n'oublierons jamais, par conséquent, que notre public est un public de femmes aussi bien que d'hommes éclairés.

ZZ.

SAINT PIERRE, SAINT PAUL ET LES RÉPUBLICAINS DE LA VEILLE.

Il est trop tard pour le dire aux républicains de la veille ; — mais comme mieux vaut, dit-on, tard que jamais, je le leur dirai néanmoins : leur grand tort a été d'être exclusifs : ils sont tombés là dans un péché qui est vieux comme le monde ; je voudrais le leur faire sentir par un exemple.

Il y a eu autrefois, dans un coin du monde, une douzaine de républicains, c'est bien peu, un peu moins qu'en France, nous le reconnaissons, qui, sous le souffle puissant de l'un d'entre eux, se levèrent décidés à prêcher la doctrine, alors bien nouvelle, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Parmi ces douze hommes, il y en avait deux remarquables entre les autres : l'un s'appelait Pierre, l'autre s'appelait Paul ; Pierre était, et je vais le dire pour être compris, pour être actuel, Pierre était *rouge*, j'entends qu'il aurait siégé par exemple à l'assemblée nationale de son pays, s'il y eût eu dans ce pays une assemblée nationale, à côté du citoyen Ledru-Rollin de cette assemblée. Eh bien ! Pierre disait à Paul : « Nous sommes juifs, soyons fiers de l'être, ne baptisons que les juifs. »

A quoi Paul, qui, tout républicain de la veille qu'il était, n'était pas *rouge* du tout, répondit : « Pierre, mon ami, vous n'y pensez pas ; que ferons-nous du pauvre peuple de juifs que nous sommes ? C'est sans doute un peuple de bonnes gens, qui ont bien mérité du monde entier ; mais enfin depuis longtemps ils ont vécu bien opprimés, et si ce n'est qu'ils ont appris à souffrir et qu'ils n'ont peur ni de la mort, ni de la misère, ni des cachots, pires que la mort et la misère, je ne vois pas qu'ils puissent à eux seuls suffire à tout ce qu'il nous faut faire ; il ne s'agit pas seulement aujourd'hui de conspirer et d'aller en prison bravement, il faut que nous nous montrions au grand jour pour enseigner tout haut la doctrine de notre maître, l'organiser sur toute la terre, et la faire accepter de tous. Si nous ne sommes que des juifs pour cette divine besogne, nous n'en viendrons jamais à bout. Croyez-moi, baptisons un peu les Gentils. Ces païens, je vous assure, ont du bon, et quand notre doctrine sera à eux, ils la défendront honnêtement. Ils aiment ce qui leur appartient, faisons-leur une propriété commune avec nous, de notre sublime Évangile, et ils le défendront, comme de tout temps on a défendu ce qu'on sait être son bien.

Pierre se fit bien un peu tirer l'oreille ; mais enfin c'était un brave homme ; c'était un grand saint. Il avait du bon sens comme tous les gens du peuple, quand on l'aidait à en avoir, et qu'on le mettait sur la route : il céda, et, au lieu de n'avoir à garder que les clefs de Jérusalem, il eut bientôt à garder les clefs du paradis.

Le conseil de saint Paul était bon.

OO.

LES DEUX OMBRES ET LOUIS-NAPOLÉON.

(IMITÉ DE L'ALLEMAND.)

Entendez-vous dans l'air brumeux ce bruit étrange ? on dirait des hennissements lointains de chevaux. Minuit sonne ; c'est l'heure des ombres. Des cavaliers s'arrêtent devant la porte de cet hôtel. On ne les a point vus passer ; d'où viennent-ils ? Demandez-le au vieux dragon qui les garde. Comme ses yeux flamboient sous son casque ! Sa moustache est longue et blanche. O ciel ! le vent qui entr'ouvre son manteau ne me laisse apercevoir qu'un squelette. Minuit sonne ; c'est l'heure des ombres.

Un homme est assis dans une belle chambre, devant un feu pétillant. Son costume est celui d'un brillant cavalier qui revient d'une fête. Sans doute, il a passé sa soirée au bal, ou au milieu d'un festin joyeux. Il jette un coup d'œil distrait sur des lettres et des journaux répandus sur sa cheminée ; puis il se dit, avec un sourire : Je serai donc roi ! Et sa tête s'incline sous la fatigue du plaisir, sa paupière se ferme ; il va s'endormir.

Tout à coup la porte s'ouvre avec un bruit solennel, des bottes éperonnées retentissent sur les tapis moelleux. Une voix invisible jette successivement ces mots à l'écho, avec une lenteur majestueuse :

« L'Empereur !

« Le roi de Rome ! »

L'homme du bal et du joyeux festin se lève en tressaillant ; il veut faire quelques pas en avant, puis il s'arrête. Ses jambes chancellent. Voyez comme son teint est pâle ; il tremble devant cette vision.

Cependant l'Empereur déboutonne sa redingote

grise; il s'avance vers le foyer, et approche du feu ses grosses bottes, comme au bivouac d'Austerlitz. A côté de lui, un pâle jeune homme, vêtu d'un uniforme blanc, se tient debout, dans une attitude mélancolique. L'Empereur se lève, croise ses mains derrière son dos, et, marchant à grands pas dans l'appartement, il dit :

« Savez-vous, mon neveu, pourquoi je suis ici?

— Non, sire, répond le maître du palais.

— Pour vous empêcher de faire une sottise, et de commettre un sacrilége. Ecoutez-moi bien.

« Vous réclamez mon héritage; mon héritage n'est à personne, pas même à cet enfant que voilà, et qui, pourtant, dans son berceau, porta le titre de roi de Rome, héritier de Napoléon! Où est donc ma succession? Peut-on léguer, par-devant notaire, Arcole, Marengo, les Pyramides, Austerlitz, Wagram, Montmirail? Vous me parlez d'un sénatus-consulte signé de ma main. Le temps a déchiré cette vaine formule, et le vent des révolutions en a emporté bien loin les débris. Savez-vous, mon neveu, quel est mon héritage, un héritage que nul ne peut revendiquer? ce sont les résultats de mon génie, les travaux de ma volonté. Des idées et des souvenirs, voilà tout ce que j'ai laissé après ma mort. Cet héritage, nul ne doit y prétendre, ma gloire ne peut plus se continuer ; si l'on y touche, on la ternit. La seule ambition qui convienne aux descendants des grands hommes est de se faire oublier. M'entendez-vous, mon neveu? »

Louis-Napoléon courba la tête.

Alors le roi de Rome, s'approchant de lui, et mettant sa main dans la sienne, lui dit d'une voix douce : « Mon cousin, croyez-moi, ne touchez pas non plus à mon héritage, cela vous porterait malheur. Hélas! de quoi se compose-t-il? de quelques pleurs, qui ont coulé d'un œil de mère, en songeant à ma destinée d'orphelin. Cette couronne, que vous voulez placer sur votre tête, c'est le captif de Sainte-Hélène, c'est le captif de Vienne qui chacun vous en ont tressé la moitié. Ne convertissez pas les larmes et les regrets en monnaie électorale. Vous voulez régner par le droit du souvenir et de la pitié. Que restera-t-il au général Bonaparte et au duc de Reischtadt lorsque vous aurez livré tout cela au vent de l'intrigue et de l'ambition? Me comprenez-vous, mon cousin? »

Louis-Napoléon courba la tête de nouveau.

« Vous n'hériterez ni de la gloire du père, ajouta l'Empereur, ni de la compassion généreuse qu'inspire le fils ; vous les déroberez. C'est à vous à voir ce que vous voulez faire. Adieu. »

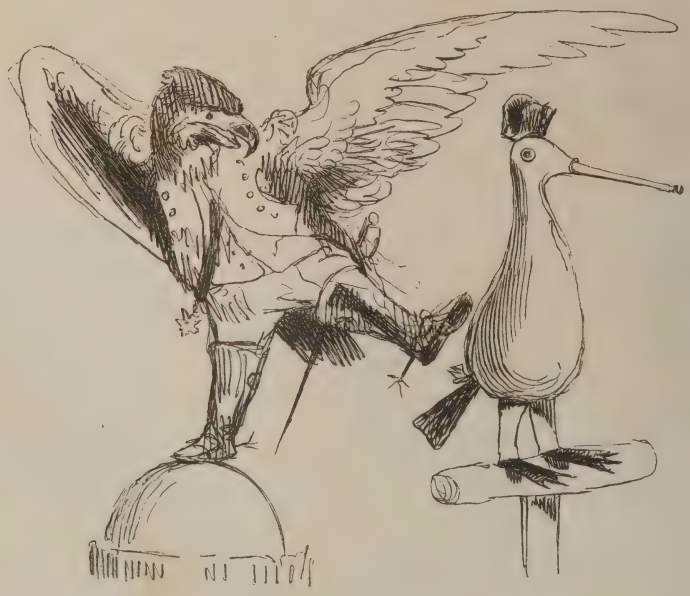
Pour la troisième fois Louis-Napoléon courba la tête.

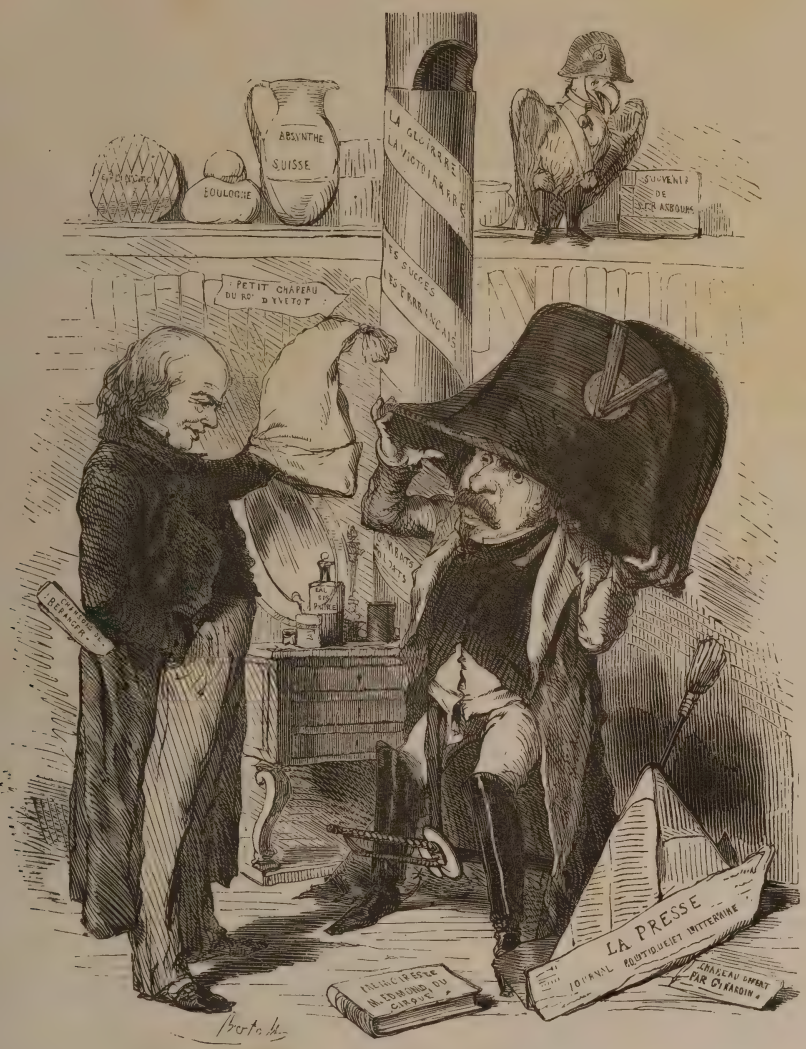
Cependant l'aube blanchit les rideaux de soie, le feu s'éteint dans le vaste foyer. Entendez-vous dans l'air brumeux ce bruit étrange? on dirait des hennissements de chevaux. Ils montent, ils montent; on cesse de les entendre.

L'homme assis devant la cheminée se réveille, il jette des regards effarés autour de lui. « Sire, balbutie-t-il, sire... Puis, se rassurant peu à peu, il murmure avec un sourire : Ce n'était qu'un cauchemar, je serai empereur....

— Silence, mon fils, dit un sage vieillard qui venait d'entrer, vous en disiez autant à Strasbourg et à Boulogne. — Rappelez-vous toujours Ham et Londres. »

TT.





Tiens, mon petit, en voilà un qui t'ira mieux, il est moins lourd.

Dessiné par BERTALL. Gravé par MIDDERIGH.

AUX CHEFS DE PARTIS.

Si le spectacle que présente la France en ce moment est triste et douloureux, c'est moins à cause de la profondeur du mal dont elle souffre, qu'à cause de la manière dont ce mal se produit.

Si terrible qu'il soit, en effet, il ne serait rien, car dans ce monde où tout passe, le mal passe comme le reste, s'il était le résultat de quelques-unes de ces passions vigoureuses qui trouvent une excuse et une consolation dans leur grandeur; mais cette excuse, cette consolation nous manquent absolument.

Reconnaissons-le : la France s'ennuie encore ; son plus grand mal c'est son indifférence ; et c'est par ennui, rien que par ennui, et en quelque sorte par désœuvrement, que, tête baissée, elle peut se jeter dans un abîme, que le moindre effort de son bon sens et de sa volonté pourrait éviter.

Il semble que notre pauvre pays ne soit habité que par des somnambules, et qu'un génie malfaisant mette à profit cette léthargie pour égarer l'opinion publique en prolongeant son engourdissement.

Comment expliquer cet inexplicable vertige?

Qui nous fera comprendre que quand tout le monde se dit : « Nous sommes perdus, si nous allons à cet inconnu, personne n'élève la voix, et que chacun, à la façon des musulmans, des sauvages et des idiots, se croise les bras en courbant la tête, comme si c'était écrit, comme si c'était fatal, inévitable.

Mais, fût-ce écrit, le fût-ce de la main de Dieu même, il nous faudrait, pour l'honneur du nom français, protester. Il faut que quelqu'un dise la vérité, et non pas le citoyen obscur que nous sommes; mais il faut qu'une voix, je ne sais laquelle, vienne sauver le pays, le secouer, le réveiller, lui dire qu'il se perd, et lui montrer l'abîme des révolutions prêt à se rouvrir sous ses pas.

Cette voix, qui la fera entendre, puisque les hommes les mieux placés pour parler restent muets?

Si le peuple se trompe, désabusez-le, vous qui avez sa confiance!

Pourquoi Béranger se tait-il? N'a-t-il rien à dire au neveu de cet empereur pour l'arrêter dans sa folie, pour lui apprendre qu'on n'est bien qu'à sa place, et que sa place n'est point où s'est assis son oncle? L'immortel chansonnier n'a-t-il rien à dire à ces paysans, à ces ouvriers, sur qui sa voix serait toute-puissante? Un mot de lui, une chanson peut-être, qui leur apprendrait à tous que Napoléon est mort, aussi bien que Henri IV, et qu'il ne saurait revivre dans aucun de ses descendants, ce mot suffirait à leur ouvrir les yeux; pourquoi ne le prononce-t-il pas?

N'est-ce pas une trahison que ce silence? Une trahison, non pas contre la République seulement, mais contre la société tout entière, contre le sens commun, contre la dignité du pays, qui ne peut faire son dieu du hasard, et qui va se livrer au hasard.

Ce hasard, à qui peut-il profiter? A quoi servira-t-il à M. de Lamartine, par exemple, d'avoir ouvert le jeu? Le sort en est jeté, a-t-il dit; mais qui donc l'a jeté, ce sort, à la France, si ce n'est ceux qui auraient pu la garantir contre ses chances mauvaises ou contraires?

Enivré, étourdi à Mâcon, M. de Lamartine compte-t-il encore pour son compte personnel sur les bénéfices de ce hasard?

Hélas, non! M. de Lamartine ne sera pas président de la République; mais que lui importe? la France sera mal présidée; elle souffrira, et il se consolera de son échec comme président, en comptant les douleurs de cette France, ingrate envers lui, nous le reconnaissons. O ambition! quelque légitime que tu sois, quand tu l'emportes dans un cœur sur l'amour du bien public, tu es un vice et non pas une vertu!

Ainsi donc, meure le malade, si je ne suis pas son médecin!

S'il y a des hommes coupables entre tous, ce sont, à coup sûr, ceux qui, ayant le droit de parler, ne comprennent pas les devoirs que ce droit leur impose. Mais il y en a d'autres plus coupables encore; car ils font pis que de se taire, puisqu'ils disent le contraire de ce qu'ils pensent!

Eh quoi! M. Thiers, il n'est pas un de vos griefs contre la République, contre le général Cavaignac, que vous honorez au fond de votre âme et qui n'aurait rien à craindre de vous, historien, j'en suis sûr; il n'est pas un de ces griefs que vous n'ayez pu articuler, et vous n'osez pas dire tout haut ce que vous dites tout bas du prince Louis-Napoléon...

Dans vos paroles, dans vos confidences, dans vos entretiens demi-particuliers, préoccupé sans doute de l'idée de protester, pour l'honneur de votre jugement, contre l'égarement d'une partie du pays, et de faire ainsi les réserves de votre bon sens, vous dites, de ce prétendant à la présidence, tout ce qu'il en faut dire pour en détourner les honnêtes gens; vous le dites, et vous en dites plus même qu'il ne faudrait, car votre esprit gaulois n'a peur d'aucun des mots que chérissait Rabelais; et vous ne rediriez pas un jour au pays, emporté par la vérité, toutes les vérités dont vos mains sont pleines! Si ce n'est pas une lâcheté, c'est bien pis, c'est un calcul. Ne pouvant être le premier, vous

voulez que le premier soit au-dessous de sa mission. — La République sans vous, vous l'avez dit, vous la voulez grotesque. Prenez garde, M. Thiers; prenez garde, le grotesque et le terrible se touchent dans des temps comme les nôtres.

Braves bourgeois, qui croyons en M. Thiers, nommons donc Napoléon ; M. Thiers a besoin que la France soit ridicule.

Croyez-vous qu'on eût pu ramener M. Thiers, et qu'en accordant au pays, à son parti, tout ce qu'il eût pu lui donner lui-même, il eût été satisfait ? Non.

Il n'y a qu'un président au monde qui eût pu convenir à M. Thiers mieux que Napoléon, et ce président, c'eût été M. Thiers lui-même. — Est-ce notre faute si M. Thiers est impossible ?

Eh bien ! M. Thiers, il y a des républicains qui valent mieux que vous. Entre Louis-Napoléon et vous ; je dis plus, entre M. Bugeaud et Napoléon, entre M. Molé et Napoléon, entre tous et Napoléon, nous en connaissons qui n'eussent pas hésité.

L'histoire dira que, placé entre le bien du pays et sa perte, vous avez sciemment voté pour sa perte.

Votre calcul est faux, M. Thiers : la révolution de Février vous avait laissé en arrière ; mais debout encore et possible encore, mais nécessaire, peut-être, dans des temps, dans des conditions données. La révolution nouvelle, celle que vous préparez avec tant d'imprudence en appuyant un homme dont vous savez tout le néant, cette révolution passera par dessus vous encore, mais c'est à terre qu'elle vous laissera.

Rappelez-vous que votre conduite d'aujourd'hui donne aux honnêtes gens de tous les partis le droit de ne se souvenir que de vos fautes.

S. S.

L'habit ne fait pas le moine.

CE QUE DIT M. THIERS QUAND IL DORT.

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME A LA PLACE SAINT-GEORGES.

Au nombre des choses que nie M. Thiers, il faut, il fallait du moins placer le magnétisme.

M. Thiers niait tout, même le sommeil magnétique, à plus forte raison niait-il qu'on pût faire parler de force un homme endormi.

Un habile et spirituel médecin de ses amis, résolu à venger le magnétisme, demanda à M. Thiers qu'il voulût bien se soumettre à une épreuve.

M. Thiers accepta.

C'était le soir même du jour où *le Constitutionnel* venait de faire savoir à ses abonnés que M. Thiers appuyait la candidature du prince Louis.

M. Thiers s'assit, une jeune et aimable femme prit une plume et consentit à dresser le procès-verbal de la séance; — ce qu'elle fit aussi bien qu'un greffier l'eût pu faire.

M. Thiers résista pendant cinq minutes à peine, à la puissance du fluide. — Après avoir ri, plaisanté son médecin, son regard vert, si net et si brillant d'ordinaire, se ternit; ses mains, ses jambes, toujours si peu calmes, si inquiètes, se fixèrent, sa tête tomba sur sa poitrine. — M. Thiers dormait.

« Cela ne prouve rien, dit sa femme, M. Thiers dort toujours. — Il dormait chez le roi; il dort partout. »

M. Thiers est en effet l'homme le plus actif et le plus endormi qui se puisse voir; entre la fièvre et le sommeil il n'y a pas pour lui de milieu.

« Faites parler M. Thiers, » dit-on de toute part au magnétiseur.

Le savant opérateur prit les mains du malade, appuya solennellement son pouce sur son front, et s'adressant au patient :

« Parlerez-vous ? lui dit-il.

— Oui, répondit M. Thiers; et avec ce oui, un long soupir s'échappa de ses lèvres. — Ici nous copions le procès-verbal.

Demande. « Qu'avez-vous fait ce soir ?

Réponse. — J'ai fait une sottise.

D. — Laquelle ?

R. — J'ai écrit pour *le Constitutionnel* vingt-cinq lignes, au bout desquelles je fais dire à ce journal qu'il faut appuyer la candidature du prince Louis.

D. — Vous regrettez donc de l'avoir fait ?

R. — Oui et non. — J'eusse préféré ne rien faire du tout. — On m'a trop pressé. — Toute la responsabilité de cette élection va retomber sur moi pendant ces trois semaines; et après qui sait ce qui arrivera ?

D. — Pourquoi avez-vous empêché le parti modéré d'avoir un candidat ?

R. — Ils avaient pensé à Bugeaud au lieu de penser à moi; dans la réunion préparatoire Bugeaud avait eu presque toutes les voix. — Molé et moi presque rien.

D. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas décidé à appuyer le général Cavaignac ?

R. — Le général Cavaignac, de sa personne, me convient assez; si j'étais femme je ne lui serais pas cruel.

D. — Mais enfin pourquoi ne l'avez-vous pas appuyé?

R. — Le général Cavaignac est un soldat; il est vif, il est prompt, il trouverait tout naturel qu'on lui cédât; et avec lui la défaite n'aurait pas plus de mérite que la résistance.

D. — Que craignez-vous du général Cavaignac ?

R. — Sa République serait sérieuse; avec le temps tous les intérêts du pays seraient venus de son côté. Le général Cavaignac, nommé, eût fait ses quatre ans, nous autres nous nous serions trouvés bientôt des chefs sans armée, sans parti.

D. — Avez-vous pensé à M. de Lamartine ?

R. — Ma foi non; qu'il préside à Mâcon.

D. — Et à M. Ledru-Rollin?

R. — Si nous ne dirigeons pas bien le prince Louis, et si nous ne le faisons pas échouer en lieu sûr, le tour de celui-là ou de quelqu'un des siens pourrait bien arriver.

D. — Et à Raspail ?

R. — Raspail ferait chérir Ledru-Rollin. Voilà bien ce qui m'inquiète; je suis patriote au fond, et quand j'ai eu le tort de trop penser à moi, je le regrette. Si la République rouge arrive, ce sera notre faute. Le prince Louis peut y mener.

D. — Pourquoi appuyez-vous le prince Louis ?

Ici M. Thiers fit un mouvement d'impatience, et ne répondit pas; ses lèvres remuèrent mais aucun son n'en sortit.

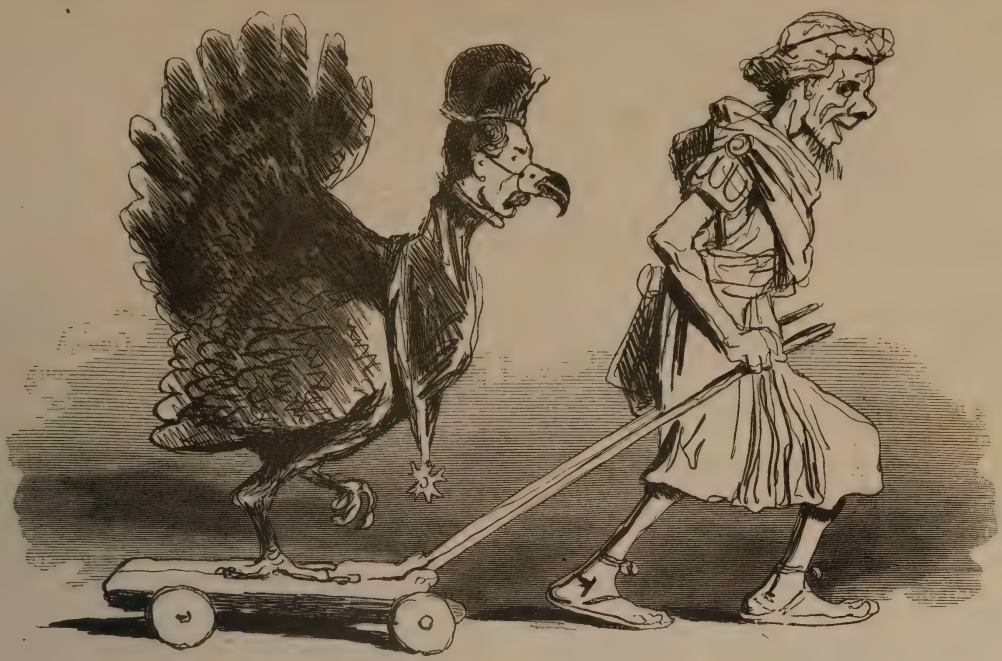
« Pourquoi ! » reprit le magnétiseur.

R. — Parce que son incapacité est notoire, parce qu'il est impossible, parce que c'est la révolution à refaire, et que j'espère refaire cette révolution, qui nous a échappé une fois, pour notre compte à nous. Mais la referons-nous ? Voyez Barrot, son parti l'abandonne, et les miens s'éloignent déjà de moi.

— Vous voulez donc renverser la République ?

— Non, je veux la gouverner, qu'on me la donne, je saurai la défendre; j'accepte la République, mais je n'aime pas les républicains. Avec le prince Louis, c'est la lutte qui recommence, et avec la lutte toutes les incertitudes, mais aussi toutes les espérances de l'avenir. Dans six mois.... dans moins de six mois, dans *cent jours* peut-être... »

OO.



Arrivée triomphale. — L'Oiseau conduit par un sage Vieillard.

Route de Londres. — L'Oiseau reconduit par un gamin de Paris.

Dessiné par OTTO.

Gravé par LEBLANC et BAULANT.

LES DEUX BONAPARTISTES.

I

LE BONAPARTISTE DE LA VEILLE (1832)

« Citoyens ! s'écria Isidore Fumichon en se levant sur son siége, voici le moment de nous occuper de choses sérieuses.

— Oui, oui, répétèrent les autres convives, la parole est au citoyen Fumichon. »

Fumichon, toujours debout, déboutonna son habit noir à larges basques, qui laissa voir en s'ouvrant un gilet blanc à larges revers, passa la main dans ses longs cheveux, et continua en ces termes :

« Vous n'ignorez point, citoyens, quels projets cache ce simple pique-nique au *Veau qui tette*. L'avenir de la patrie ne figure pas sur la carte; mais c'est de cet avenir qu'il s'agit. Deux ans se sont écoulés depuis la révolution de Juillet; les moins clairvoyants ne peuvent s'y tromper : on veut escamoter cette magnanime révolution. Citoyens, le souffrirons-nous?

— Non ! mille fois non.

— Il faut donc renverser le gouvernement ingrat et perfide qui opprime la France. Nous sommes tous d'accord sur ce point. Maintenant que mettrons-nous à sa place ?

— La République ! la République ! Vive la République !

— Ce cri a devancé ma pensée ; oui, citoyens, la République. C'est le seul gouvernement qui convienne désormais à la France.

— Permettez, messieurs, dit une voix qui partait de l'extrémité de la table, je proteste en faveur des droits du roi de Rome.

Aussitôt tous les regards se dirigèrent du côté de l'interlocuteur. C'était un homme de quarante-cinq ans à peu près, vêtu d'une redingote bleue, le front orné d'une balafre transversale, les lèvres recouvertes d'une épaisse moustache noire entremêlée de quelques poils gris; l'air bonhomme et naïf au fond, malgré l'apparente dureté de ses traits. Il paraissait étonné de l'émotion excitée par ses paroles dans l'assemblée.

« Citoyens ! s'écria d'un ton véhément l'un des convives, il y a parmi nous des agents provocateurs. Je demande que le citoyen qui vient de parler du roi de Rome soit tenu d'exhiber ses papiers.

— Rassurez-vous, reprit Isidore Fumichon, ce citoyen est mon oncle. Ami de Laborie et des quatre sergents de la Rochelle ; compagnon d'armes de Vallée, conspirateur dans l'âme, ennemi juré des Bourbons, à quelque branche qu'ils appartiennent, j'ai cru qu'il ne serait pas déplacé dans notre réunion. On ne saurait mettre en doute la pureté de ses sentiments et de ses intentions. C'est à nous maintenant de le convaincre, et de lui prouver qu'il se trompe. Quoiqu'il ait eu les pieds gelés en Russie, qu'il ait reçu un coup de sabre à Lutzen, une balle à Montmirail, et qu'on l'ait laissé pour mort à Waterloo, il n'est point inaccessible à la persuasion. Voyons, mon oncle Jollivet, quels sont les droits du roi de Rome à gouverner la France ?

— Ses droits, il les tient de sa naissance.

— Cela veut dire qu'il est fils de son père. Bel argument ! Est-ce que le génie se transmet par voie de succession ? D'ailleurs le roi de Rome n'existe plus depuis longtemps, il a été remplacé par le duc de Reischtadt. Est-ce que vous obéiriez à un homme qui vous dirait : En afant, marche ! Bordez, armes ! brezentez, armes ! En chou, feu ! Non, mon oncle, non ! et lors même que le fanatisme pour le petit caporal vous boucherait les oreilles au point de vous empêcher d'entendre l'accent tudesque de son fils, la France l'entendrait pour vous. La France n'admet plus, du reste, les priviléges de la naissance ; elle veut être gouvernée par le plus capable et le plus digne. La France est républicaine ; nous sommes tous républicains.

— Nous verrions bien ce que dirait la France si le fils de l'Empereur se présentait à la frontière, le petit chapeau d'une main la redingote grise de l'autre

— Oncle Jollivet, vous êtes incorrigible, vous et tous les vieux bonapartistes avec votre petit chapeau et votre redingote grise. Vous vous imaginez toujours que l'aigle va voler de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame. Vous pensez faire peur à Louis-Philippe en vous promenant encore quatre à quatre avec de longues redingotes bleues boutonnées comme sous la restauration ; vous vous croyez des conspirateurs bien dangereux parce que vous avez le buste du roi de Rome sur votre cheminée; mais Louis-Philippe se moque de vous et vous laisse conspirer à votre aise. L'empire n'existe plus qu'au Cirque-Olympique ; l'Empereur est mort; nous pouvons dire vive Gobert ! car je dois rendre cette justice à mon oncle, qu'il ne fait nulle difficulté de convenir que l'Empereur est mort; n'est-ce pas, oncle Jollivet !

— Est-ce que par hasard tu voudrais te moquer de moi, blanc-bec ?

— Jamais, mon oncle, jamais ; respect aux braves ! Portez armes ! Présentez armes ! Crions tous : Vive Gobert !

— Vive Gobert !

Jollivet prend sa canne et son chapeau et s'en va fu-

rieux en s'écriant : A revoir, messieurs les républicains à trois francs par tête ! Quant à vous, monsieur mon neveu, vous me le payerez.

Les convives reprennent de plus belle : Vive Gobert !

« Maintenant que ce vieux grognard a repris le chemin de son champ d'asile, situé rue aux Ours, s'écrie Isidore Fumichon, un dernier toast au trépas de tous les tyrans ! Plus d'empereurs, plus de rois, plus de consuls, la République ou la mort !

— La République ou la mort ! répète l'assemblée au choc des verres.

Ceci se passait en 1832.

II

LE BONAPARTISTE DU LENDEMAIN (1848).

« Eh bien ! mon neveu Fumichon, j'espère que te voilà content, nous sommes en République. Comment vont les affaires ?

— Mal, mon oncle Jollivet, très-mal.

— La crise ne durera pas, j'ai tout espoir dans le bon sens du pays. Tel que tu me vois, je me suis réconcilié avec la République. Tu avais raison quand tu me soutenais autrefois que c'était la seule forme de gouvernement qui convînt à la France. Que veux-tu, nous autres vieux soldats auxquels le grand homme a pincé le bout de l'oreille, nous avons eu plus de peine que d'autres à nous défaire de nos préjugés ; il nous semblait que la France était perdue si elle ne retournait pas à l'empire. Me voilà bien revenu de ces illusions. Tu disais donc que les affaires n'allaient pas très-bien.

— La bonneterie est morte ! J'aurais bien mieux fait de continuer mon droit et de passer avocat ; mais au lieu de travailler, je...

— Tu conspirais ; je me rappelle encore le banquet du *Veau qui tette*. Vous étiez là une douzaine de fameux lapins républicains. Étais-je ridicule alors, avec mon roi de Rome ?

— Je n'étais pas encore dans la bonneterie. C'était le bon temps.

— Tu es triste comme un bonnet de nuit avec ta bonneterie. Laisse nommer le président, et puis tu verras le commerce reprendre de plus belle. Causons un peu politique, cela nous distraira, quoique cette fois nous risquions fort de nous trouver du même avis. Tu votes pour Cavaignac ?

— Non.

— Pour Lamartine ?

— Point du tout.

— Pour Ledru-Rollin ?

— Encore moins.

— Pour qui donc ?

— Pour Louis Bonaparte.

— Toi, un homme éclairé, un vieux républicain ; c'est impossible. Quels sont donc les droits de Louis Bonaparte à la présidence ?

— Ses droits : il les tient de sa naissance.

— Cela veut dire qu'il est le neveu de son oncle, bel argument ! Est-ce que le génie se transmet par voie de succession ? D'ailleurs le neveu de l'Empereur n'existe plus depuis longtemps ; il a été remplacé par un grand seigneur britannique ou allemand, je ne sais trop lequel, une espèce de monstre qui commence en homme et qui finit en queue de constable anglais. Tu veux nommer Louis Bonaparte, *brézident te la Ripiplique vrançaise !*

— Il a pour lui les souvenirs.

— Sont-ce là des titres au gouvernement ?

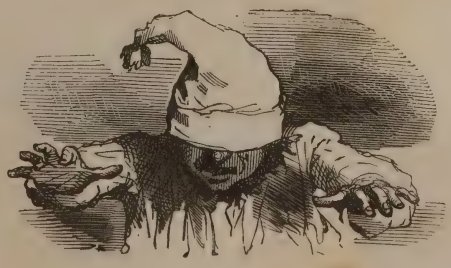
— Un nom !

— Qu'est-ce qu'un nom ? La France n'admet plus les priviléges de la naissance, elle veut être gouvernée par le plus capable et le plus digne. Tu vois que je me souviens de tes paroles. La France est républicaine, nous sommes tous républicains. Quoi ! c'est lorsque tous les bonapartistes de la veille se rallient à la République qu'il y aurait des bonapartistes du lendemain ?

— Mais vous ne savez pas, mon oncle, que si Louis Bonaparte est nommé, l'empereur de Russie a promis de faire à la fabrique de Paris une immense commande de bonnets de coton pour son armée du Caucase.

— Mon neveu, je ne vous dirai point mon opinion sur votre compte. Sachez seulement que vous me faites rougir d'avoir été bonapartiste. Adieu, et ne comptez plus sur ma succession. »

Ceci se passe en 1848.



CHOSES QUELCONQUES.

AUX HONNÊTES GENS DE L'ANCIEN PARTI CONSERVATEUR.

Les ennemis de la République ne sont pas dans le parti conservateur. Les ennemis du parti conservateur ne sont pas dans le parti républicain. Le parti conservateur est le parti des gens qui craignent les révolutions, non parce qu'ils les croient tout à fait stériles, mais parce que la mise de fonds nécessaire à leur accomplissement leur paraît hors de proportion avec les résultats. Le parti conservateur a trop bravement résisté à la révolution de Février pour ne pas savoir l'accepter. Les gens qui se sont bien battus ne se détestent pas. Que M. Thiers, qui n'a point eu l'honneur de la lutte, défaite ou victoire, se conduise comme il fait, cela n'a rien qui doive surprendre; ce n'est qu'affligeant, ce n'est que fâcheux. Sans parler des nécessités de son caractère, on comprend qu'il ait la fièvre; cette fièvre que l'amour du pays seule pourrait guérir, on comprend qu'il en cherche l'apaisement dans l'agitation et le mouvement. Le repos auquel il est condamné lui pèse; c'est pour lui l'enfer. Plutôt que de ne rien faire, voyant qu'après une attente de sept mortelles années, l'heure d'entrer en scène n'est point venue encore pour lui, il se jette aujourd'hui dans le trou du souffleur.

C'est là que nous le trouvons. Son but, en y allant, est-il d'aider l'acteur qu'il se propose de remplacer plus tard, ou de troubler le spectacle? C'est à lui de répondre.

Mais il a répondu : « Je ne serai jamais le ministre de Louis-Napoléon Bonaparte. »

Que sera donc M. Thiers? De quelle catastrophe sortira ce qu'il souhaite?

Le vrai parti conservateur, le pays modéré est tout entier représenté par le *Journal des Débats.* — Nous n'appelons pas des modérés ceux des anciens meneurs de ce parti qui payaient *le Globe*, et fondaient *l'Époque.*

La candidature du prince Louis perd tous les jours du terrain. Chacun se demande avec effroi si le moyen de se guérir d'un mal est de se jeter dans un pire. Le suicide est sans doute un remède à tous les maux; mais un pays sensé comme le nôtre a-t-il le droit de se conduire comme une grisette?

On s'étonne que la France soit indifférente à la République; mais on oublie que cette indifférence, on l'a prêchée, vantée depuis dix-huit ans, et qu'on avait fait de l'indifférence en matière politique, c'est-à-dire de l'oubli de la patrie, une vertu. Vous avez semé l'indifférence et le culte des intérêts matériels, ne vous étonnez pas de ce que vous recueillez. Vous avez parlé argent, actions, jeux de bourse, on vous répond salaire, heures de travail, etc.

En 1848, nous avions Louis-Philippe; si Louis Bonaparte nous arrivait en 1849..... 1849 serait l'*an pire*. Hi! hi! hi!

LE NEVEU DE LA COLONNE.

AIR : *J' suis né Paillasse.*

Quoique je sois votre empereur
Par le droit de naissance,
Je veux bien, de chaque électeur,
Tenir la présidence.
Dam! cela durera
Tant que ça pourra.
Si la chose vous tente,
De mon oncle morbleu!
Je suis le neveu;
La Colonne est ma tante.

Il faut, — suspendez vos bravos, —
Savoir ce que l'on troque:
Si vous n'avez plus le héros,
Vous aurez sa défroque.
Dans mon porte-manteau,
J'ai son petit chapeau,
Sa culotte collante.
De mon oncle, morbleu!
Ne suis-je pas le neveu?
La Colonne est ma tante.

Je n'ai pas sorti du fourreau
Ma modeste flamberge.
Je connais très-bien Marengo
Par les poulets d'auberge;
Austerlitz, Iéna,
J'ai bien mieux que cela
Dans ma vie éclatante...
De mon oncle, morbleu!
Ne suis-je pas le neveu?
La Colonne est ma tante.

A Strasbourg, portant mon drapeau,
Je singe le grand homme:
Grandes bottes, petit chapeau,
Lorgnette, habit vert-pomme;
A Boulogne, plus tard,
Je plonge comme un canard,
Avec l'aigle expirante;
De mon oncle, morbleu!
Ne suis-je pas le neveu?
La Colonne est ma tante.

L'empire étant tombé dans l'eau,
Et l'aigle hors de service,
A Londres je mets le manteau
D'un agent de police.
Chartistes entêtés,
Ah! je vous ai frottés,
A coups de gourdin, je m'en vante.
De mon oncle, morbleu!
Ne suis-je pas le neveu?
La Colonne est ma tante.

Après ces glorieux hauts faits,
France, je conjecture
Que tu vas faire le succès
De ma candidature:
Six cent mille francs de plus,
Ça n'est pas de refus
Quand la bourse est souffrante.
De mon oncle, morbleu!
Je suis bien le neveu!
La Colonne est ma tante.

PAR UN RÉPUBLICAIN DU LENDEMAIN.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

L'HOMME DE BRONZE.

L'HOMME DE PLATRE.

— Extrait du PUPPET SHOW. —

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

— Extrait du PUPPET SHOW. —

VISITE AU LION DE WATERLOO.

Dessiné par SCHMIT.

Gravé par WILLIAMS.

NEZ DU PRINCE POUR RIRE PENDANT LA LECTURE DE L'ARTICLE 68 DE LA CONSTITUTION,

AVEC UNE VUE DE SON CONFIDENT.

Dessiné par OTTO. Gravé par BARA.

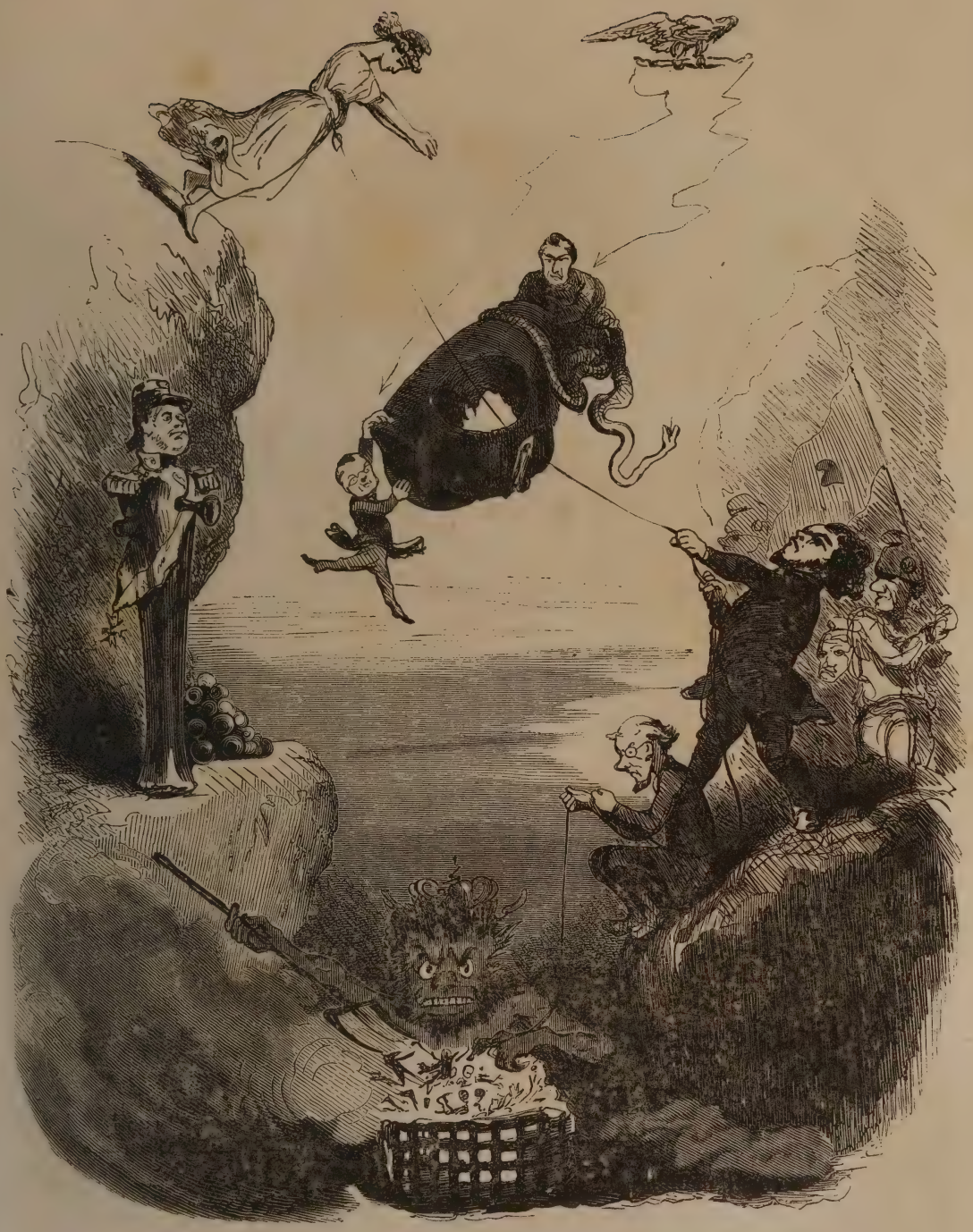
Ce petit Foutriquet, dont la France se moque,
A du bonapartisme arboré le drapeau.
Des brillants souvenirs, qu'avec bruit il évoque,
Aux campagnards séduits il présente l'appeau.

Et pour mieux soutenir son candidat baroque,
Astucieux serpent, il a changé de peau.
Du vainqueur d'Austerlitz il a pris la défroque :
La redingotte grise et le petit chapeau.

La lorgnette à la main, en général habile,
Il contemple le champ, souillé d'encre et de bile,
Où combattent Bugeaud, Girardin et Véron.

Ce pygmée, affublé d'un harnais de bataille,
Espère en vain grandir sa misérable taille;
Mais ce n'est que le tiers d'un faux Napoléon.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.



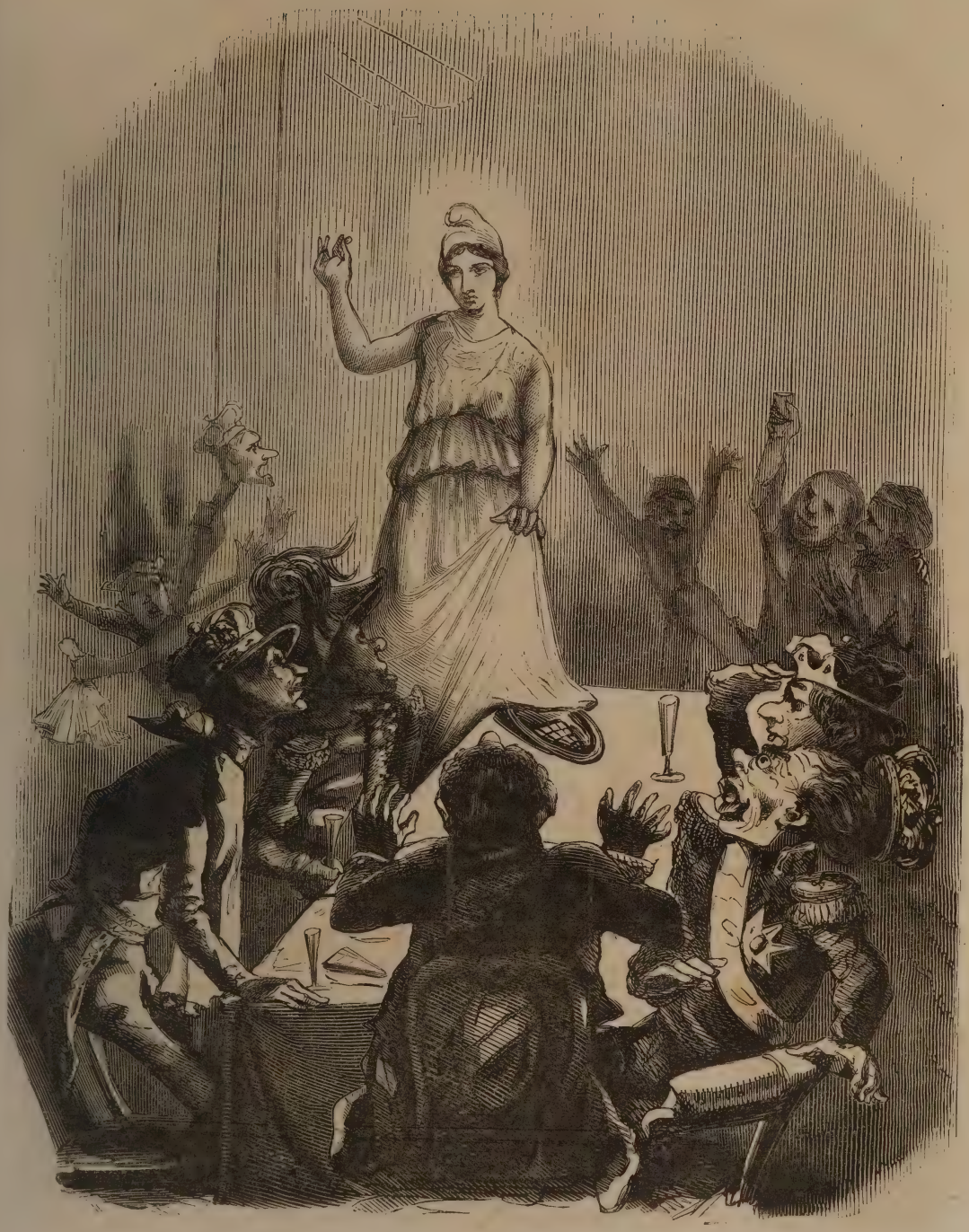
Voyez de ce dessin quel est le sens profond :
Dans ce chapeau fameux, mais qui n'a plus de fond,
Si notre République, hélas! pique une tête,
En passant au travers comme un trait d'arbalète,
Aux mains du parti rouge elle tombe d'un bond!
Oui, bourgeois aveuglés, gent débonnaire au fond,
On peut vous le prédire, et sans être prophète,
Si la Terreur revient, c'est vous qui l'aurez faite.

Dessiné par OTTO.

Gravé par BAULANT.

« En présence de Dieu et devant le peuple français, je jure de rester fidèle à la République démocratique, une et indivisible, et de remplir tous les devoirs que m'impose la Constitution. »

Dessiné par Otto. Gravé par Brisbare.

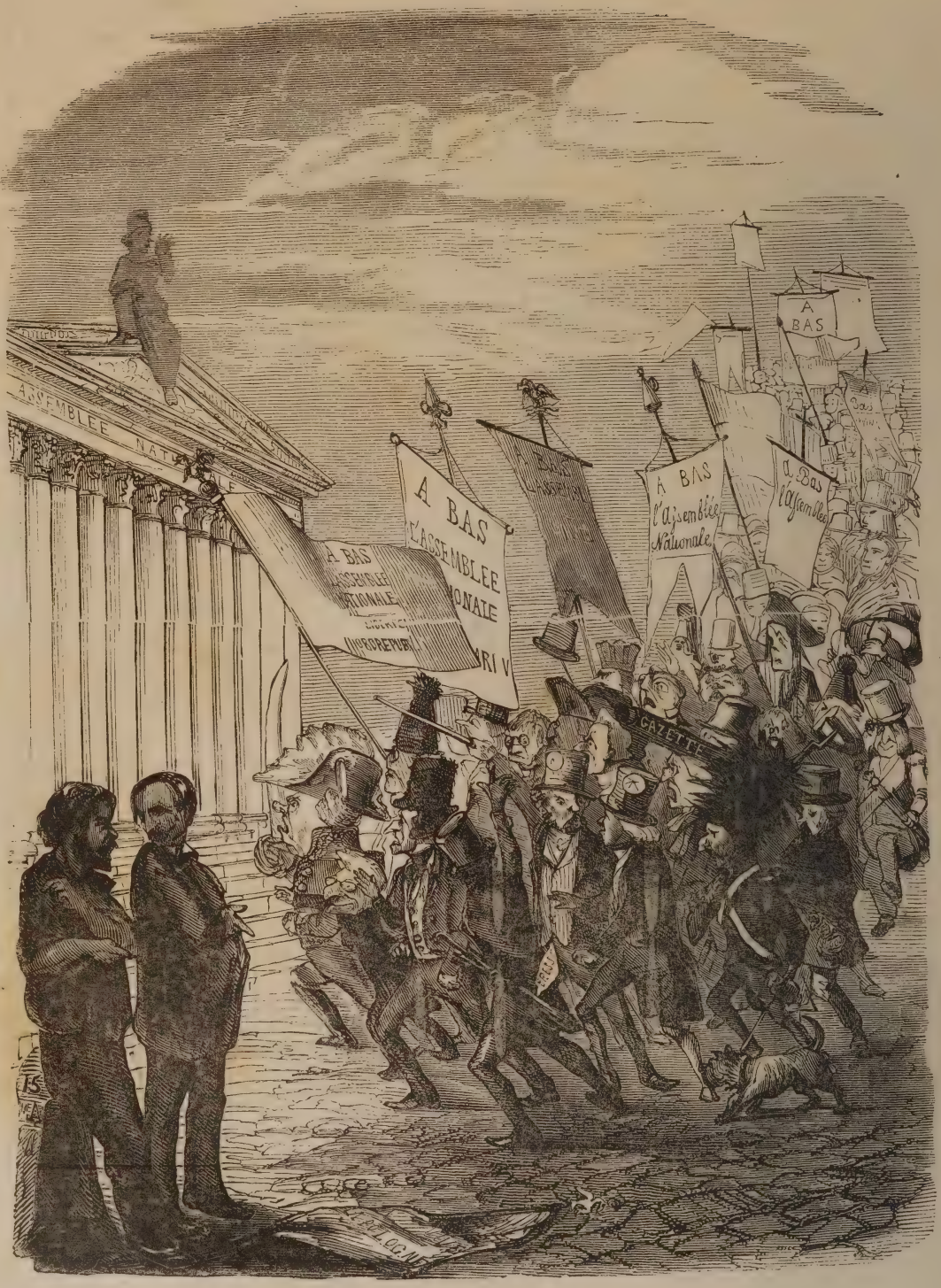


LE GATEAU DES ROIS DE 1849.

Dessiné par FABRITZIUS.

Gravé par BAULANT.

UN NOUVEAU 15 MAI.



Et voilà les gens qui nous appelaient anarchistes!...

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

« Pan! pan! pan!

— Qui va là?

— C'est moi; ouvrez de suite.

— Qui, vous?

— La Semaine. Je viens vous raconter mes aventures, mes joies, mes douleurs, mes fêtes, mes ennuis de huit jours.

— Dictez donc vite, nous sommes pressés.

— Comme vous me recevez! Est-ce pour me traiter ainsi que vous avez intitulé cette revue : *Histoire philosophique, littéraire, politique, morale, critique, artistique de la semaine?* Commençons donc par causer histoire.

— On en fait tous les jours; à quoi bon en parler.

— Causons alors philosophie.

— Ce n'est guère le moment.

— Littérature...

— Plus tard.

— Beaux-arts.

— La semaine prochaine.

— Politique.

— A la bonne heure : nous ne faisons que ça. Mais vous êtes bien arriérée, ma chère amie, pour parler politique. De quoi allez-vous nous entretenir? de ce qui se passait hier, de ce qui se passe aujourd'hui. Pouvez-vous nous dire ce qui se passera demain?

— Non.

— C'est cela seulement qu'il importe de savoir. Le reste nous touche médiocrement. Le public, aujourd'hui, va toujours en avant sans daigner regarder derrière lui. Que lui importent, ô semaine passée! vos livres, vos vaudevilles, vos comédies, vos drames, vos fêtes, vos bals, vos concerts? L'heure écoulée, c'est pour lui le passé; et vous voulez qu'il se souvienne de ce qui existait il y a huit jours! Vous ne vous doutez pas, ma bonne femme, de ce que c'est que la curiosité en temps de révolution.

— Alors, pourquoi m'avoir dit : Dictez!

— C'est que, après tout, vous devez savoir mieux que personne ce qui s'est fait pendant ces huit jours; et si vous avez quelque anecdocte entièrement inédite à nous apprendre, quelque mystère à nous révéler, une belle action, un crime, ou même un simple bon mot...

— Ma foi, non; je dois convenir que j'ai été une sage et modeste Semaine, aussi calme, aussi rangée que l'on peut l'être dans ce temps-ci. J'ai vu la fête de la Constitution, j'ai assisté à la représentation gratuite de l'Opéra, j'ai dansé la polka chez M. Marrast. En fait de crime, voulez-vous que je vous raconte l'assassinat de Fualdès? J'en ai fait un joli petit mélodrame. Je n'ai guère à vous offrir maintenant, en fait de belles actions, que le duel d'un ancien ministre des finances avec un général de division; et si vous vous contentez de quelques couplets de vaudeville, en guise de bons mots, je puis vous chanter...

— Silence! Laissez-nous en paix; votre audience est finie; allez où vont toutes les vieilles Semaines, je ne sais où. Nous verrons si la semaine prochaine saura mieux se faire écouter. »

LES

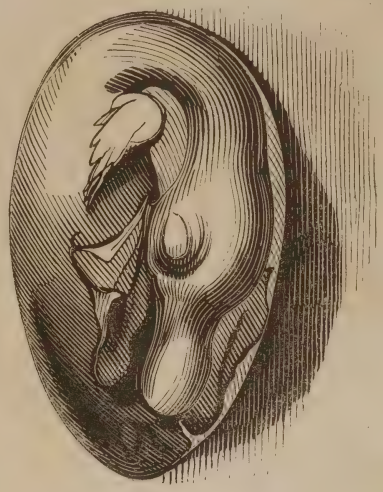
AVENTURES ILLUSTRÉES

(SI NON ILLUSTRES)

DU

PRINCE POUR RIRE.

AB OVO.



« J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale. »
(*Hernani*, acte II, scène III.)

CHAPITRE Ier.

SON ENFANCE ET SON ÉDUCATION.

LE BAPTÊME.
L'Angleterre et la Russie tiennent sur les fonts le prince *Pour Rire*.

CE QUE C'EST QU'UN PRÉTENDANT.

Nous sommes un peuple né d'hier à la vie politique. Idées, mœurs politiques, chez nous tout est à faire, tout est à créer.

La morale politique surtout. C'est un code philosophique à révéler, à tirer des limbes.

Quant aux autres morales connues, nous les avons poussées aux plus extrêmes limites. La casuistique nous en a trop appris ; le code civil et le code de commerce, avec les interprétations des avocats et les arguties des procureurs, ont tellement bouleversé toutes les notions de la morale naturelle, qu'il faut qu'un fripon soit bien maladroit pour se priver de l'honneur d'être honnête homme.

La probité s'apprend comme l'art de faire des tragédies ; elle a ses règles d'Aristote.

Mais interrogez le premier venu sur ce qui est permis en politique et sur ce qui ne saurait l'être, il vous avouera ingénument qu'il n'y a jamais songé. Il ne juge que les résultats, ou plutôt il les subit ; les moyens employés ne sont pas son affaire. Aussi voyons-nous des hommes d'État, honnêtes gens d'ailleurs, mettre en œuvre la duplicité, la trahison, la violence, en un mot, recourir sans scrupule à des moyens tels que ces mêmes principes, qui dirigent leur vie politique, appliqués à leur vie privée, les feraient considérer comme des monstres.

Ne les accusons pas trop. Ils peuvent du moins se donner à eux-mêmes cette excuse, qu'ils ne violent aucune convention établie. « Vérité en deçà des Pyrénées, mensonge au delà, » dit Montesquieu. D'ailleurs, l'impunité les tente, elle les justifie presque. Pour beaucoup de gens, la marque du délit n'est que dans la répression.

Dans cent ans, dans cinquante ans, peut-être, il y aura une morale politique ; et les éléments qui entreront dans la composition de ce code nouveau apparaissent déjà. La science du droit des gens a consacré un grand principe en rendant désormais impossibles les guerres de conquêtes.

A-t-on assez admiré ce fléau des sociétés anciennes qui s'appelait *le Conquérant!* Que n'ont pas écrit les pédants et les sots sur Alexandre le Grand et ses émules ! Nos livres classiques sont pleins du plus absurde enthousiasme pour ces hommes qui ont fait le malheur de leur siècle ; et l'on ne sait pourquoi Gengis-Kan et Attila n'ont pas trouvé grâce devant eux. Aujourd'hui un Alexandre le Grand ferait horreur ; c'est un grand pas en morale.

Ceci ne nous éloigne pas autant qu'on le pourrait croire, du titre de cet article : Qu'est-ce qu'un prétendant?

Un prétendant, c'est un conquérant en diminutif.

Avant que le principe de la souveraineté du peuple

fût reconnu et mis en pratique, c'est à-dire lorsque les rois régnaient de droit divin, un prétendant était un prince dépossédé qui essayait de reconquérir par les armes l'héritage politique de sa famille.

Le chevalier Charles-Édouard, par exemple, est resté prétendant toute sa vie. Il est mort prétendant à Montpellier. C'était, au dire des contemporains, un homme charmant, plein d'affabilité et de grâce. Cet homme charmant, pour ne pas réussir dans ses entreprises sur le royaume d'Angleterre, a fait mourir environ dix mille hommes sur le champ de bataille, sans parler de ceux de ses partisans qui furent roués et décapités, et dont on planta les têtes sur des piques, les yeux tournés, comme dit Walter-Scott, vers les bleues montagnes d'Écosse qu'ils avaient tant aimées.

Ce chevalier Charles-Édouard se croyait malgré cela, un très-honnête homme, et ses contemporains, ainsi que nous l'avons dit, le considéraient comme un homme charmant.

Si vous aviez un héritage de famille à recouvrer et qu'il fallût pour cela la mort violente de dix mille hommes, et que vos meilleurs amis fussent suppliciés, en voudriez-vous à ce prix? J'en doute.

Pour Charles-Édouard, le royaume d'Angleterre était un héritage de famille. Un royaume vaut mieux qu'une terre; soit, mais cette différence de valeur change-t-elle quelque chose à la moralité du fait?

Dans ces dernières années, que de victimes tombées en Espagne dans les guerres de prétendants! Nous les avons vus, ces rois bannis et ces fils de rois, pendant que le sang coulait en leur nom, dormir d'un sommeil paisible; ils allaient à la chasse et à la messe, ils donnaient alternativement audience à leur maîtresse et à leur confesseur. Est-ce insensibilité naturelle, égoïsme féroce? Mon Dieu, non : c'est vice d'éducation, force de préjugé. Un prétendant croit toujours à son droit surhumain, et le vulgaire garde encore le respect de ce droit, auquel pourtant il ne croit plus.

Il viendra cependant un temps où forcés de penser par l'exercice de la liberté politique, les citoyens perdront les derniers préjugés de la monarchie. Alors, j'imagine que les prétendants se trouveront dans un grand embarras.

Leurs tentatives seront appréciées à leur juste valeur, parce que le jugement public n'étant plus perverti par des idées et des sentiments préconçus, le peuple osera enfin appeler « un chat un chat », et la définition du prétendant sera possible.

Quand par exemple quelque héros de hasard, à la tête d'une bande de valets et d'intrigants s'en viendra dire en arborant un drapeau quelconque : « Citoyens, reconnaissez en moi le fils ou le neveu du grand prince un tel. Aux armes! marchons sur les Tuileries! » les citoyens lui répondront tout simplement :

« Vous êtes avant tout notre ennemi; vous venez nous voler notre liberté et notre repos; et votre appel

C'est étonnant, comme il ressemble à son oncle?...

Pour préparer le prince à ses hautes destinées et lui apprendre tout ce qui concerne son état, on lui enseigne à apprivoiser un aigle; mais l'aigle, qui n'aime pas ces gens-là, le mord — et crânement!

Alors on apprend seulement, au prince, à les empailler. — Leçons de M. Verreaux, naturaliste de l'île Bourbon, professeur des gens de qualité.

Le petit prince essaye les bottes de sept lieues.

— *Ripiplique! ribiblique!*
— République! donc... Quelle brute que cette petite oie-là!

aux armes devant amener l'effusion du sang à votre profit, c'est une tentative d'assassinat que vous faites sur chacun de nous. Or, on prend les assassins et les voleurs, et on les traduit en cour d'assises.

« Il n'y a aucune différence entre vous et Schubry, Rinaldo Rinaldini, Mandrin, Cartouche, Schinderanes et les autres héros de grand chemin. »

Alors, il faut espérer que les prétendants seront plus rares; mais nous avons encore cinquante ans à attendre et notre éducation monarchique à oublier.

LE PARTI CRÉTIN.

Il y a un grand nombre d'individus en France qu'un motif singulier rend partisans décidés de Louis-Napoléon. L'autre jour, dans un estaminet, je demandais à cinq ou six joueurs de dominos :

« Pourquoi votez-vous pour Louis-Napoléon ?

— Parce que c'est un homme nul.

— Et vous ?

— Parce que c'est un niais.

— Et vous ?

— Parce que c'est un imbécile. »

Ces gens-là sont convaincus que le salut de la République exige impérieusement qu'on place un crétin à sa tête, et que la machine gouvernementale est mue par une manivelle qu'un homme sans idée peut seul avoir la patience de faire tourner. Ce préjugé qui date de l'ère constitutionnelle, et qui est une des nombreuses théories politiques du célèbre Odilon Barrot, est plus généralement répandu en France qu'on ne le suppose, surtout chez les joueurs de dominos.

Il commence déjà à se répandre parmi les joueurs de dames, d'où il se répandra chez les joueurs d'échecs, qui le communiqueront infailliblement aux joueurs de tric-trac; de là une nouvelle série de partisans pour Louis Bonaparte.

Le hasard peut vous faire tomber sur un membre du parti crétin; n'essayez pas de le convertir, vous y perdriez votre allemand.

« Savez-vous que votre Louis Bonaparte s'est habillé un beau jour comme un figurant de l'Opéra dans *la Juive*, et qu'il s'est fait inscrire parmi les comparses du tournoi d'Eglington sous le titre de *chevalier des miroirs*.

— Bravo !

— Une autre fois, il a parié qu'il volerait du haut de la tour de Londres jusque sur le dôme de Saint-Paul, et l'on a eu toutes les peines du monde à l'empêcher d'exécuter ce pari. Il prétendait, en sa qualité de capitaine d'artillerie, avoir inventé un appareil infaillible pour voler.

— Très-bien !

— Un charlatan lui ayant persuadé qu'on pouvait

faire de l'or, votre Candidat le prince Louis n'a-t-il pas eu immédiatement le soin d'installer des fourneaux chez lui et de se livrer à une soufflerie effrénée !

— Parfait !

— Comment, parfait ! en vérité, je ne vous comprends pas. Mais tout cela est fort bête.

— Justement ! c'est à cause de cela que je le choisis. M. Barrot vous dira lui-même que le jeu des institutions constitutionnelles exige un homme parfaitement nul. Or, de ce côté-là, notre candidat, convenez-en, laisse bien peu de prise à la critique.

— J'en conviens. »

Et on essayerait en vain de les convaincre. Les gens imbus des théories politiques de M. Odilon Barrot ne se rendent jamais, même à l'évidence.

Le chef du parti crétin, après M. Odilon Barrot, est M. Adolphe Thiers. C'est lui qui a écrit dans *le Constitutionnel* ce mémorable premier-Paris qui se termine par cette phrase : « Le prince Louis-Napoléon est un imbécile, mais il a toute notre confiance. »

Cette phrase a du moins l'avantage de n'être point philosophique comme les axiomes de Odilon Barrot sur la nécessité du crétinisme en matière d'institutions constitutionnelles.

J'ai eu dernièrement une discussion avec un membre naïf du parti crétin arrivé la veille de sa province.

« A qui, lui ai-je demandé, donnez-vous votre voix dans le Poitou ?

— Parbleu ! m'a-t-il répondu, vous le savez bien.

— Ma foi non.

— Eh bien ! à Napoléon Bonaparte.

— Pourquoi ?

— Parce que, selon M. Odilon Barrot, il faut placer un homme nul à la tête de la République. Nous votons pour le soliveau.

— Vous vous trompez, c'est pour une autre fable.

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— Pour le chat et le singe. Rappelez-vous les marrons du feu.

CHAPITRE II.

SON ADOLESCENCE.

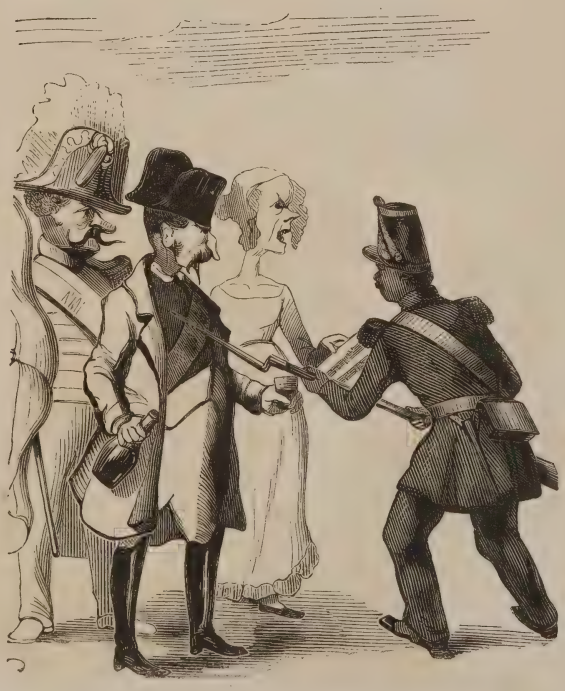
Télémaque et Mentor.

SOUVENIR D'UN DESSIN DE GRANVILLE.
Les victoires et conquêtes du prince.

CHAPITRE III.

SES EXPÉDITIONS.

S'étant revêtu pour la première fois du costume historique, il ne se reconnaît pas son ombre, et il a peur !...



EXPÉDITION DE STRASBOURG.

— Mon pon ami, che souis le fils de l'empereur, et che feus nomme maréchal de France. Pufez ceite fer de xhoum : être pien pon !
— On n'passe pas !

BABABECK ET LES FAKIRS EN 1848.

Lorsque j'étais dans la ville de Bénarès, sur le rivage du Gange, je tâchais de m'instruire. J'entendais passablement l'indien, j'écoutais beaucoup et remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant Omri : c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la secte tricolore ; j'ai l'honneur d'appartenir à une secte d'une autre couleur : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de nos nuances respectives. Nous faisions nos ablutions chacun de notre côté, nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de Gavani. Nous y vîmes plusieurs bandes de Fakirs dont les uns étaient des Fakirs phalanstériens, et les autres des socialistes proprement dits, qui se divisent en icariens, en proudhoniens et en disciples de Pierre Leroux ; ceux-ci sont des Fakirs contemplatifs. Ils ont, comme on sait, une langue savante qui ne permet pas au vulgaire de les comprendre.

Je passai devant un Fakir phalanstérien qui lisait le livre sacré de Fourier. « Ah ! malheureux civilisé, s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le fil des séries cosmogoniques ! et de cette affaire-là le bonheur de l'humanité est retardé de mille ans, au lieu d'arriver dans cinq ou six siècles, comme j'avais tout lieu de m'en flatter ! Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un autre Fakir de la secte de Pierre Leroux, qui était en extase : « Où suis-je ? dit-il, quelle horrible chute ! je ne vois pas le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue. » Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait : reprenez votre lumière céleste. »

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres Fakirs. Ceux-ci se tenaient immobiles en attendant qu'il leur poussât une queue. Ceux-là dansaient sur les mains, plusieurs voltigeaient sur la corde roide, d'autres allaient toujours à cloche-pied ; il y en avait qui portaient des chaînes, quelques-uns balayaient le parquet avec leur barbe ; au demeurant, les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelait Bababeck, et portait au cou une chaîne de soixante livres. Omri me dit que c'était sa manie de porter cette chaîne, et que lorsqu'on la lui ôtait il n'avait rien de plus pressé que de la reprendre. Beaucoup de gens venaient le consulter, il était l'oracle de sa secte, et l'on peut dire qu'il jouissait d'une grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui.

« Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après

avoir passé par les épreuves convenables, je puisse prétendre au titre de bon citoyen ?

— C'est selon, dit le Fakir; comment vivez-vous ?

— Je tâche, dit Omri, d'être bon mari, bon père, bon ami; je prête de l'argent sans intérêt aux riches, dans l'occasion j'en donne aux pauvres; je paye l'impôt de grand cœur; j'entretiens la paix parmi mes voisins.

— Vous faites-vous mettre quelquefois en prison ? demanda le Fakir.

— Jamais, mon révérend père.

— Mais du moins vous hantez les clubs, vous prononcez des discours dans les banquets à vingt sous et vous parlez pertinemment de l'émeute ?

— Pas le moins du monde.

— J'en suis fâché, répliqua le Fakir; mais vous n'êtes qu'un mauvais citoyen et un ennemi du peuple.

— Comment! s'écria Omri, ce n'est donc pas assez d'être honnête homme et d'obéir aux lois? Je vous trouve plaisant de prétendre être meilleur citoyen que moi; et sur quoi d'ailleurs fondez-vous cette prétention? Sachez que je donne plus en aumônes en un jour que ne coûtent en un an la chaîne que vous portez au cou et le pain que vous mangez dans votre cellule, encore c'est l'Etat qui en fait les frais. Le peuple a bien affaire que vous passiez votre vie enfermé avec une chaîne au cou; vous rendez-là un beau service à la patrie! Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui attendent dans un coin qu'il leur pousse une queue.

Ayant ainsi parlé, Omri se radoucit, le caressa, le persuada, l'engagea enfin à couper sa barbe, à laisser là sa chaîne et à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa, on le frotta d'essences parfumées, on l'habilla décemment. Il vécut quinze jours d'une manière fort sage, et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple, personne ne venait plus le consulter, et l'on ne parlait plus de lui. Il quitta Omri, alla jeter des pierres au corps de garde voisin et se fit remettre sa chaîne pour avoir de la considération. CC.

LE BONAPARTISME RURAL.

Vous est-il arrivé quelquefois de séjourner, je ne dis pas dans une petite ville, dans un bourg, ou même dans un village, mais dans un hameau éloigné de tout centre, perché au sommet de quelque rocher ou perdu dans la vallée, sans église, sans mairie, sans école, composé de quelques maisons habitées par quelques centaines d'habitants. C'est là qu'il est curieux d'étudier la politique. Mais fait-on de la politique dans de pareils endroits? Il faut bien le croire, puisqu'on nous

EXPÉDITION DE BOULOGNE.

États de service.

Nouveau procédé de sauvetage à l'usage d'un prétendant.

« Hirontelle chentille
« Foltichant à la crille
« Tu cachot noir,
« Etc, etc. »

PROJET D'ÉVASION.

Le prince emprunte pour s'échapper le costume de la présidente de Folle-Mêche.

affirme que c'est dans la campagne que la candidature du prince Louis Bonaparte compte le plus de partisans. Or, pour une certaine étendue de pays, le hameau est un chef-lieu.

Dans la petite ville, c'est l'officier qui fait de la propagande napoléonienne, l'officier retraité, qui ne sait plus que jouer aux dames et parler de l'empire ; au bourg, c'est le sous-officier, qu'on a nommé lieutenant de la garde nationale ; au village c'est le soldat qui a repris la charrue ; au hameau, c'est un personnage inobservé jusqu'à ce jour, propagandiste inconnu et infatigable, plus actif, plus alerte à lui tout seul que tous les officiers, sous-officiers, soldats de la petite ville, du bourg et du village.

Ce personnage, c'est le domestique impérial, la basse livrée de l'empire, sous-piqueur palefrenier, marmiton, buandier, laveur d'écuelles, tous les gens remplissant corvée dans les écuries ou les offices des Tuileries au temps de l'empire.

M. de Balzac, dans son *Médecin de Campagne*, met dans la bouche d'un ancien soldat une histoire de Napoléon racontée à la veillée. Figurez-vous ce que peut être une histoire de l'Empereur narrée par un balayeur d'office. Ce qui est poésie dans l'imagination du soldat prend des proportions matérielles dans la tête du domestique. L'un raconte les exploits du grand homme, l'autre met en lumière les qualités du maître de maison. Pour le premier, Napoléon est un héros, pour le second un fermier habile.

J'ai entendu, il y a quelques années, la femme d'un pauvre paysan de la haute Provence me parler de l'Empereur.

« Ah ! monsieur, me disait-elle, quel homme c'était que Napoléon ! Figurez-vous que tous les matins il sortait déguisé et allait marchander les légumes à la halle pour savoir si ses domestiques ne le trompaient pas. C'est l'argent du peuple qui paye mes provisions, je ne veux pas qu'un tas de fainéants le gaspillent, ajoutait-il ensuite. Chaque semaine, il faisait ses comptes avec son maître d'hôtel, et il n'y avait pas moyen de lui faire la queue. Il savait aussi bien que vous et moi le prix de chaque chose, et il vous aurait dit sans se tromper d'un liard ce que coûtait un poulet, un pigeon, une livre de lard à la halle.

— Mais de qui tenez-vous donc tous ces détails?

— De Marius, qui a quitté les Tuileries en 1815, où il était blanchisseur, et qui s'est retiré chez nous avec six cents bonnes livres de rente qu'il a ramassées au service de l'Empereur. »

Un fait digne de remarque, c'est que ces domestiques impériaux s'adressent plus volontiers aux femmes ; ils leur parlent des layettes du roi de Rome et du trousseau de l'impératrice Marie-Louise. J'ai entendu dire également à une fermière de la Bourgogne que chaque année Joséphine faisait elle-même ses confitures, gelées de groseille ou marmelades d'abricots,

Mal m'en eût pris de sourire, elle savait cela de science certaine ; c'était M. Plumichet, ancien marmiton du cuisinier des pages, qui le lui avait dit.

Que de gens, grâces à ces confidences, pour lesquels le vainqueur d'Austerlitz n'a pas d'autre gloire que celle de bien connaître le prix des volailles, et Joséphine d'autre mérite que celui de faire ses confitures elle-même !

Blanchis par l'âge, ces invalides de la grande ou de la petite buanderie sont devenus les oracles des hameaux. Ce sont eux que les paysans viennent consulter quand il s'agit pour eux d'accomplir un acte politique. Il a été domestique de l'Empereur ! cela suffit pour leur donner une importance. C'est par eux que se sont répandus dans les campagnes ces bruits fantastiques sur les millions du prince Louis, et sur la remise de tous les impôts pendant quatre ans s'il est nommé président de la République. Eux-mêmes se persuadent qu'ils n'auront qu'à se présenter au neveu de l'Empereur, et lui dire qu'ils ont été domestiques de son oncle, pour obtenir une pension, attendu, disent-ils, que Napoléon, en mourant, a laissé un testament dans lequel il lègue une somme de plusieurs millions à partager entre tous ceux qui l'ont servi. Ce testament avait été tenu secret jusqu'à ce jour par les ennemis de l'Empereur, et son neveu vient pour l'exécuter.

On ferait un livre curieux avec l'histoire des petites influences sur les grands événements. Cinquante ou soixante buandiers, disséminés sur toute la France, vaudront peut-être des milliers de votes au prétendant. Qu'on me dise, après cela, qu'il y a des bonapartistes en France !

Après tout, pourquoi pas? Je connais bien un janséniste !

UNE HISTOIRE DE DEMAIN.

Messieurs les voyageurs, nous dit-il, vous auriez tort de me juger sur l'apparence : je ne suis pas ce que je parais être, et j'ai joué autrefois un rôle fort important. Les malheurs du temps m'ont réduit à me faire Tyrolien et à chanter les *Idées napoléoniennes*. Je vais vous en chanter pour un sou, messieurs ; cela vous portera bonheur pour votre mariage.

Ce Suisse, qui est Tyrolien, n'est qu'un Savoyard, pensâmes-nous ; voilà qui est assez bizarre. Interrogeons-le. Je portai la parole pour mes compagnons.

« Nous sommes tous mariés ; et vos souhaits nous sont inutiles ; mais contez-nous comment il se fait que vous soyez Savoyard.

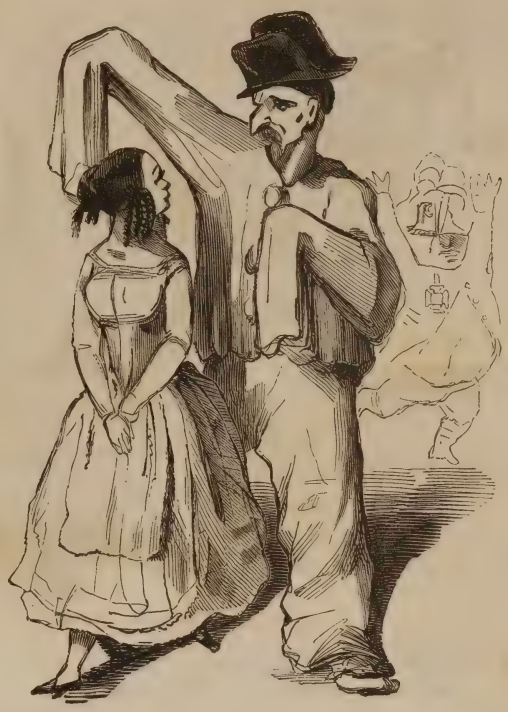
— Je l'ignore ; j'ai eu tant de patries dans ma vie, que je ne sais pas bien ce que je suis. On m'a vu tour à tour Suisse, Hollandais, Anglais. En dernier lieu, j'étais Français ; voilà pourquoi je chante les *Idées napo-*

La seule chose spirituelle qu'il ait faite dans sa vie.

CHAPITRE IV.

A L'ÉTRANGER.

Renonçant à son ingrate patrie et au titre de Français, le prince passe ses examens de Suisse, et devient bourgeois de Thurgovie.



Le prince joue, à Londres, la pantomine sentimentale, en compagnie d'un gros major.

LE VAINQUEUR D'ÉGLINGTON.

Pour faire pendant au tableau de la bataille d'Austerlitz.

léoniennes aux voyageurs qui traversent la montagne. Un petit chou, messieurs; un petit chou, et youp la Catarina! Qui sait si un jour vous ne serez pas réduits à chanter des barcarolles. L'avenir est impénétrable. Un petit chou, messieurs, et je vous chanterai mon histoire. »

Nous lui donnâmes chacun un sou, et le Savoyard commença sa tyrolienne.

« J'appartiens à une famille riche, mais honnête, qui me fit donner une brillante éducation. Ma naissance m'appelait à régir la monarchie des harengs saurs, la Providence en ordonna autrement; et, ne sachant comment utiliser mes loisirs, je m'improvisai capitaine d'artillerie du canton de Thurgovie. *La la ouh, la la ouh, la la ouh ouh!*

« L'artillerie commençait à m'ennuyer, lorsque je trouvai, dans des papiers de famille, le testament d'un oncle, qui, à défaut d'héritier mâle, m'instituait son légataire universel. Cet oncle, connu vulgairement sous le nom de Napoléon, avait été autrefois empereur des Français. *La la ouh, la la ouh ouh!* Je réclamai sa succession pour me distraire. Mes efforts aboutirent à me faire traduire devant les assises. Les jurés m'acquittèrent en raison de mon jeune âge, et comme ayant agi sans discernement. On me mit poliment à la porte du beau pays de France, et je me réfugiai en Angleterre. *La la ouh!*

« Tel que vous me voyez, messieurs, avec ce costume de Tyrolien, j'ai été, pendant toute une saison, le lion de Londres. J'obtins le même succès qu'un livre de M. d'Israéli, et qu'un gilet du comte d'Orsay. Lord Brougham vint me voir : mon portrait parut même dans l'*Illustration* de Londres; je figurai au tournoi d'Eglington, sous le nom du chevalier Blombéris, que j'avais trouvé dans une nouvelle de Florian; et un cuisinier donna mon nom à un pudding de son invention. Ces marques de sympathie me décidèrent à réclamer une seconde fois mon héritage. *La la ouh ouh ouh, la la you, la la you you.* »

Après ce magnifique point d'orgue, il reprit en ces termes :

« Je débarquai donc sur la plage de Boulogne avec quelques amis, et un aigle apprivoisé, qui me suivait comme un caniche et répondait au nom de John. Je lui avais appris son rôle, qui consistait à voler de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame. *La la ouh.*

« A peine sur la plage, je vis accourir un grand nombre de douaniers, de soldats et de gardes nationaux. Un tel empressement était de bon augure.

« Citoyens, leur dis-je, c'est moi que vous attendiez?

— Nous n'attendons personne. Qui êtes-vous?

— Je suis le neveu de l'homme.

— Quel homme?

— Napoléon!

— Tiens, tiens! s'écrièrent-il, c'est encore ce farceur de Strasbourg. Il faut le conduire chez M. le maire. On le disait guéri de sa manie d'être empereur.

« Ils s'emparèrent en effet de ma personne. Alors, je demandai mon aigle. Mes amis, dis-je à mes compagnons, je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse John. Comme je le serrais dans mes bras, John me mordit à la joue. Je le posai à terre en disant : Dans ma retraite, j'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble. — Mais, j'y pense ; voulez-vous voir John?

Sans attendre notre réponse, le Tyrolien siffla, et nous vîmes, de derrière un rocher, arriver un aigle tout dépenaillé, qui nous regardait d'un air triste.

« John, lui dit son maître, saluez ces messieurs. »

L'aigle fit un mouvement.

« Maintenant, John, dites-nous quel est le plus napoléonien de la société. »

Même mouvement de l'aigle.

« Sautez pour l'Empereur. Fort bien. Sautez pour Cavaignac. Vous voyez, il ne saute pas. C'est une bête si bien élevée! Des Anglais m'en ont offert plusieurs fois cinquante guinées; mais je ne veux pas me séparer de John. Je compte, cet hiver, lui apprendre à jouer aux dominos ; et, quand je serai vieux et aveugle, j'achèterai une clarinette, et mon aigle me conduira. « Mon pauvre chien ne me quitte jamais. » Mais, revenons à mon histoire. *La la ouh ouh ouh, you you you la!*

Ce prélude achevé, il continua :

« Le maire de Boulogne me fourra au violon. De là, on me conduisit au fort de Ham. Ne pouvant apprivoiser des araignées dans mon cachot, je me jetai dans le socialisme, et j'inventai des plans de gouvernement pour la France. Ces plans, que j'écrivais avec mon sang sur les murs de mon cachot, éveillèrent la susceptibilité du pouvoir. L'ordre était donné de me jeter dans un souterrain avec un masque de fer sur le visage, lorsque je réussis à m'échapper, déguisé en gâcheur de plâtre. Je me réfugiai de nouveau en Angleterre, une de mes nombreuses patries. *La la you, you la la la!*

« L'histoire dira comment et pourquoi j'en suis sorti. Je me soumets aux décrets de la Providence, qui ne m'a élevé un moment si haut, que pour me faire retomber plus bas. *You you you, la ouh, la la ouh!*

« Oui, messieurs, j'ai été le favori du *Constitutionnel,* l'homme prédestiné de *la Presse.* Chaque jour, j'étais réveillé par les salves de la prose de M. Thiers, et je m'endormais au doux murmure des alinéa de M. de Girardin. La pâte Regnault s'était donnée à moi corps et boîte. J'avais promis à M. Véron la charge de grand pectoral de France.

— C'est le prince qui passe avec ses deux amis, le neveu de Wellington et le fils de sir Hudson-Lowe. En voilà un brave homme de prince et pas fier!
— Et qui ne nous fera jamais, à nous autres Anglais, le mal que nous a fait son gueusard d'oncle!

Le prince concourt pour le bâton de constable. C'est en assommant les chartistes anglais qu'on apprend à gouverner la France.

CHAPITRE V.

SA CANDIDATURE.

— Che fous enferrai te mes noufelles quand che serai nommé ! Laissez-moi bien vite passer l'eau — et buvez-en !

— Ponchour, mon ami; criez : fife l'Embereur!... che reviens te Sainte-Hélène...
— Farceur, vous m' faites plutôt l'effet de r'venir de Pontoise !

— *La suite au prochain numéro.* —

Mille voix s'élevaient du matin au soir autour de moi, pour me promettre l'empire. *La la you.* Tout ce brillant échafaudage s'est écroulé comme un château de cartes. La France s'est réveillée un beau matin; et, d'empereur que j'étais, je me suis trouvé Gros-Jean comme devant. Que faire, que devenir ? Je ne pouvais plus être capitaine, lion, Bliombéris, ou prétendant. Tous mes amis m'avaient abandonné. On me conseillait de courir les campagnes, et de me faire Napoléon XVII. Ce métier avait trop d'inconvénients. J'ai préféré me faire Tyrolien dans ces montagnes. *Et youp la Catarina !* »

Je l'arrêtai au moment où il allait faire suivre ce cri des trois petits sauts de rigueur, en lui disant qu'en faisant ainsi le Savoyard il s'enlevait de gaieté de cœur une bonne partie de l'intérêt qu'il était s digne d'inspirer.

« Merci, mon bon monsieur, de votre conseil, me répondit-il, je me bornerai à la tyrolienne. *Youp la la you, ouh la la.* Maintenant, voulez-vous que je vous chante un petit couplet d'*Idées napoléoniennes? La la ouh ouh.*

— Merci.

— Alors, John, fais tes adieux à la société. »

L'aigle, portant une sébile au bec, fit le tour du cercle, et rapporta à son maître l'écuelle pleine. Nous nous mîmes en route, songeant à la bizarrerie de la destinée de ce pauvre prétendant, réduit à se faire Tyrolien. Pendant cinq minutes encore, l'écho nous apporta le refrain de la cantilène d'adieu, *ouh ouh, la la you.*

CHOSES QUELCONQUES.

Dans le duel de MM. Baraguay-d'Hilliers et Goudchaux, où tout s'est passé de la façon la plus honorable, tout le monde s'inquiétait de l'inégalité qu'il y avait entre les deux adversaires, M. Baraguay-d'Hilliers étant un des hommes les plus éprouvés de l'armée et M. Goudchaux, en sa qualité de financier, étant tout à fait novice dans le maniement des armes.

M. Goudchaux, qui montra dans cette affaire que le courage n'a pas besoin d'être fortifié par l'habitude, eut, arrivé à la porte Maillot, un scrupule d'une bonhomie qui fera sourire tous ceux qui connaissent les deux adversaires. « Croyez-vous, demanda-t-il à l'un de ses témoins, qu'on puisse me blâmer de me battre dans des conditions si inégales, avec un homme qui n'a qu'un bras pour se défendre? »

Notez que le brave général Baraguay-d'Hilliers n'a qu'un bras, en effet; mais que le bras qui lui reste est le bras droit et qu'il s'agissait d'un duel au pistolet.

BOUTADE D'UN RÉPUBLICAIN.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Pour trôner à la présidence,
Napoléon est désigné;
Quoique ami de l'indépendance,
A ce choix je suis résigné.
Puisque l'orgue de Barbarie
Chante sa gloire en faux bourdon,
Nommez-le donc,
Nommez-le donc!
Que vous importe la patrie?
Bons paysans, nommez-le donc!

J'avais pensé qu'au plus habile
Les honneurs seraient adjugés;
Mais vous portez, indélébile,
La souillure des préjugés.
Bien qu'un César de bas étage
Ne vaille pas un Laridon,
Nommez-le donc,
Nommez-le donc!
Qu'il règne par droit d'héritage.
Bons paysans, nommez-le donc!

L'empire n'est point à sa taille;
Et pourtant, rouvrant les tombeaux,
Il va, sur les champs de bataille
Jeter vos enfants les plus beaux.
Pour lui, de la moindre étincelle
On saura bien faire un brandon.
Nommez-le donc,
Nommez-le donc!
Vive la guerre universelle!
Bons paysans, nommez-le donc!

Sous ses lois aristocratiques,
Nous allons fêter le retour
D'une cour aux formes gothiques,
Pages, menins, dames d'atour;
Des chambellans à large panse
S'étaleront sur l'édredon.
Nommez-le donc,
Nommez-le donc!
Le peuple paîra la dépense.
Bons paysans, nommez-le donc!

Glorifiant les algarades
Dont autrefois nous avons ri,
Il va, de titres et de grades
Affubler plus d'un favori.
A la cabale qui le prône
Il répartira maint cordon.
Nommez-le donc,
Nommez-le donc!
Et vous saurez ce qu'en vaut l'aune.
Bons paysans, nommez-le donc!

Dans quels splendides équipages
Nous verrons ces messieurs briller!
Piat sera gouverneur des pages,
Et Larabit grand écuyer
En dame d'honneur on affirme
Qu'on transformera la Gordon.
Nommez-le donc,
Nommez-le donc!
Il a beau n'être qu'un infirme,
Bons paysans, nommez-le donc!

Mais, qu'ai-je dit? De l'espérance
A mes yeux les clartés ont lui;
La raison n'est pas morte en France,
Et les princes n'ont plus d'appui.
Pour une outrageante pensée,
J'implore, amis, votre pardon.
Chassez-le donc,
Chassez-le donc!
Des prétendants l'heure est passée,
Bons citoyens, chassez-le donc!

Que l'hérédité soit bannie!
Car les héros que nous vantons
Rarement laissent leur génie
A leurs infimes rejetons.
On voit l'aigle aux élans sublimes
Couver dans son aire un dindon.
Chassez-le donc,
Chassez-le donc!
Vous êtes seuls rois légitimes,
Bons citoyens, chassez-le donc!

Compagnons, puissiez-vous m'entendr
Et sur vous, pour calmer vos maux,
La République va s'étendre
Comme un arbre aux féconds rameaux.
Sa verdure serait flétrie
Par un président mirmidon!
Chassez-le donc,
Chassez-le donc!
Pour le salut de la patrie,
Bons citoyens, chassez-le donc!

PTOMESSES DE DÉVOUEMENT, DEMANDES D'EMPLOIS. — « Dans quelques semaines tout cela sera payé. »

— Extrait du CHAT. —

LA SEMAINE.

Cette fois la semaine entra chez moi sans se faire annoncer, s'assit dans mon meilleur fauteuil, et m'annonça son arrivée en me lançant une bouffée de cigarette à la figure.

C'était une assez jolie petite semaine, les yeux animés, les cheveux noirs, la casquette sur l'oreille, une cravache à la main.

« C'est vous, lui dis-je mademoiselle, qu'avez-vous à me raconter?

— De fort jolies choses ma foi; par où faut-il que je commence?

— Par où vous voudrez.

— Je vous dirai donc que je suis allée au Théâtre-Français, où je me suis fort ennuyée.

— On donnait une tragédie.

— Pas du tout, un drame, un vrai drame, *Andre del Sarto*. Il est vrai de dire que ce drame ne s'attendait pas à monter sur les planches, et que c'est un honneur que les comédiens lui ont fait malgré lui. J'espérais me dédommager en entendant Desdemone à l'Opéra, mais Othello est sérieusement indisposé. On assure qu'il a fallu le saigner.

— Il fallait aller aux Italiens.

— J'avais fait retenir une loge pour voir les deux débutantes, mademoiselle de Méric et madame Ronconi; mais ici une autre indisposition.....

— La grippe?

— Non, quelque chose de plus grave.

— Quoi donc?

— La faillite m'a fermé la porte au nez. Le malade est dans un état grave.

— Il guérira peut-être; les médecins espèrent-ils le sauver?

— Oui, si on lui applique la subvention à temps.

— Il vous restait l'Opéra-Comique.

— Je n'aurais trouvé de place qu'à la quinzième représentation du *Val d'Andorre*, et je n'avais pas le temps d'attendre. J'ai préféré d'autres distractions. J'ai inventé le banquet mâle et femelle, le toast androgyne; j'ai fait communier l'homme et la femme sous les espèces du veau et de la salade; et grâces à moi des enfants au-dessous de sept ans ont récité des discours politiques.

— J'aimerais mieux des fables.

— Cela dépend des goûts; d'ailleurs les enfants ne veulent plus entendre parler de l'apologue. J'aurais voulu refaire pour eux *Peau d'âne* et le *Petit Poucet* au point de vue des idées modernes; malheureusement mes huit jours d'existence n'y auraient pas suffi.

— D'autres semaines s'en chargeront.

— J'aime à le croire; d'ailleurs des affaires plus graves m'occupaient.

— Lesquelles?

— Des duels parbleu! Est-ce qu'il y a aujourd'hui de bonnes semaines sans un petit duel.

— L'Assemblée nationale a donné l'exemple.

— Et elle le suit.

— Cette fois, c'est le socialisme qui s'est battu.

— Vous ne dites rien du manifeste du prince Louis ?

— C'est une chute pour M. Thiers.

Ce grand homme, vous le savez, s'est posé en protecteur, non du prince Louis dont il dit pis que pendre, mais de sa candidature qui sert ses desseins secrets. Il avait daigné faire lui-même un manifeste superbe pour ce infortuné prince ; or, ce manifeste, le citoyen prince a eu l'impertinence de le refuser, de le refuser tout net. *Le Constitutionnel* en a tressailli, et la moitié de la rue de Poitiers, qui s'était livrée un peu étourdiment à l'ex-prétendant, a fait comme *le Constitutionnel*. M. Thiers est de ceux à qui le mal qu'il fait n'a jamais profité, cela devrait le corriger d'en faire ; mais à son âge on ne se corrige plus.

— Autre guitare : le grand poëte, l'homme profond, il est dans les 34 ; il a voté contre le général Cavaignac.

— Vous vous trompez ; M. de Lamartine...

— Qui vous parle de M. de Lamartine? il n'y a qu'un poëte et qu'un homme profond au monde ; demandez plutôt à *l'Événement*. M. Victor Hugo...

— Allons donc ! en politique, M. Victor Hugo est de la force d'Alcide Touzez.

Avez-vous lu les vers de Madame de Girardin ? l'auteur aussi illustre que malheureux de *Cléopâtre*.

— Oui. La haine fait des miracles que ne fait pas l'amour. Quand l'ex-muse de la patrie mourra, je propose qu'on grave ces paroles sur sa tombe :

Ci-gît le modèle des épouses ;
Elle fut fidèle à son mari en vers comme en prose.

— Ajoutera-t-on que son époux inconsolable...

— Vous m'en demandez trop long, répondit la semaine.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Tout. Est-ce que par hasard vous ne seriez pas content ? En ce cas..... »

La semaine allait me provoquer en duel pour finir comme elle avait commencé. Heureusement l'heure fatale sonna, et elle s'évanouit comme une légère fumée.

— Je te parlerai du pape à ma prochaine visite, dit-elle.

Le futur conseil des ministres de l'Oiseau.

Je me connais ! citoyens ; c'est pourquoi je m'engage à faire réussir toute candidature de n'importe qui à n'importe quoi, pourvu toutefois que ce ne soit pas la mienne !...

A MADAME DELPHINE GAY DE GIRARDIN,

A PROPOS DU FEUILLETON DE *LA PRESSE* DU 28 NOVEMBRE 1848.

AIR *des Rossignols.*

Vous qui chantiez l'indépendance,
Qui de Foy pleuriez le trépas,
A la commune décadence,
Delphine, vous n'échappez pas.
Le temps, dans son essor rapide,
Épargne encore vos beautés ;
Mais c'est votre esprit qui se ride.
Hélas ! hélas ! vous m'attristez.

Contre un général que *la Presse*
Poursuit de sarcasmes amers,
Vous lancez avec maladresse
Un lourd pavé de deux cents vers.
Suspendez, je vous en conjure,
Des coups aveuglément portés.
A votre époux laissez l'injure.
Hélas ! hélas ! vous m'attristez.

Vous aviez les ailes d'un ange,
Et voilà leur éclat flétri ;
Et vous les trempez dans la fange
Pour le bon plaisir d'un mari.
En suivant sa funeste voie,
Pauvre bas-bleu, vous vous crottez :
Trop de tendresse vous fourvoie.
Hélas ! hélas ! vous m'attristez.

Mais non : la haine seule altère
Votre esprit jadis si brillant.
Quelle tournure militaire
Vous affichez en rimaillant !
D'un casque affublant votre verve,
La lance au poing, vous combattez.
On va vous prendre pour Minerve.
Hélas ! hélas ! vous m'attristez.

Ou bien vous serez confondue
Avec ces dames dont Vadé
Prôna la langue bien pendue,
La verdeur et l'air décidé.
A leur brutal vocabulaire
Vos gros mots semblent empruntés.
Voyez où conduit la colère :
Hélas ! hélas ! vous..... radotez.

SUITE DES AVENTURES DU PRINCE POUR RIRE.

Ayant toujours aimé la société des gens bien mis et des hommes spirituels, le prince *Pour Rire* se fait présenter au jockey-club, à son arrivée à Paris.

— Ce petit chapeau est beaucoup trop grand pour vous; celui de monsieur vous irait mieux.

UN CLUB NAPOLÉONIEN.

LE PRÉSIDENT. « Citoyens, la séance est ouverte ; la candidature du prince Louis-Napoléon est à l'ordre du jour.

UN CITOYEN. — Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT. — Parlez !

LE CITOYEN. — Je monte à cette tribune pour appuyer la candidature du prince.

Voix nombreuses. — Bravo !

LE CITOYEN. — L'Empire fut une époque glorieuse pour nos armes, et je suis fier d'avoir contribué, pour ma faible part, à couvrir la France de lauriers. Ah ! citoyens, je ne puis retenir des larmes d'admiration, en songeant au grand homme que nous avons perdu ; pardonnez cette émotion au vieux soldat ; elle est d'autant plus naturelle que le héros, je puis le dire, m'honora d'une affection particulière. Ah ! laissez-moi vous rappeler les principaux faits de son immortelle histoire, pour réchauffer nos cœurs dans un commun enthousiasme.

L'Empereur naquit en Corse ; moi je vis le jour dans un humble village, de parents agriculteurs ; vous savez que l'agriculture excita toujours la sollicitude du héros. A vingt ans, étant tombé à la conscription, et ayant été jugé bon pour le service, quoique j'eusse avalé vingt-quatre gousses d'ail pour me donner la fièvre, je me cachai afin de ne point partir. Mon projet était de rester au pays pour le défendre contre une invasion. Les événements de 1814 et 1815 ne m'ont donné que trop raison. L'Empereur me le dit lui-même à Fontainebleau, le jour où il signa son abdication : « Mon brave, dit-il, en me pinçant l'oreille, tu avais bien jugé la situation. Je n'ai qu'un regret aujourd'hui, c'est de n'avoir pas tiré de tes lumières tout le parti possible. Tu aurais pu me servir dans la diplomatie. »

Découvert par les gendarmes et conduit au régiment, je conquis rapidement le grade de caporal. Après six années de service, l'Empereur m'offrit lui-même les galons de sergent sur le champ de bataille. Je les refusai respectueusement pour des motifs qui furent mal jugés : « Ah ! ah ! monsieur l'orgueilleux, me dit l'Empereur en me donnant une légère tape sur la joue, vous voulez rester toute votre vie le premier caporal de France pour faire concurrence au petit caporal ! Eh bien ! soyez le premier caporal de France, j'y consens... » Citoyens, après bien des années, je ne puis me rappeler ces simples paroles sans verser des larmes. Nom d'un petit bonhomme ! Je n'ai pleuré que trois

fois dans ma vie : lorsque je perdis mon colonel, — le jour où l'on annonça la mort de l'Empereur, — enfin, lorsque je reçus le dernier soupir de ma vieille bonne femme... Mille bombes! Pardonnez à l'émotion du vieux soldat! (*Il s'essuie un œil avec le revers de la main.*)

Ayant refusé les galons de sergeut offerts par l'Empereur lui-même, je jurai de conserver éternellement le titre glorieux de premier caporal de France. On voulut en vain me nommer lieutenant, capitaine, colonel, général de brigade ; je n'acceptai rien, pas même la croix. C'est que j'avais l'âme ulcérée de voir les antichambres du grand homme remplies de grands cordons, de grosses épaulettes, d'uniformes chamarrés d'or, qui le trahissaient!... Ah! nom d'une pipe! quand je pense qu'effectivement il a été trahi!... Mille millions de cartouches!... milliards de bombes! Moi, me mêler à ces traîtres! Moi, faire voir le tour à l'homme du destin! Ah! sacrebleu!... Mille milliards de millions de pipes du bon Dieu!!!

Voix nombreuses. — Bravo! bravo!

L'ORATEUR. — Et maintenant que je vous ai retracé dans une rapide esquisse les principaux traits de la grande figure de l'Empereur ; maintenant que nous avons ensemble jeté de nouvelles fleurs sur sa tombe, permettez au vétéran qui fut son ami de descendre de cette tribune ; les forces me manquent ; je succombe à mon émotion ; j'ai besoin de me rafraîchir avec quatre gouttes de quelque chose. »

(*L'orateur descend de la tribune au milieu des plus bruyants témoignages de sympathie.*)

LE PRÉSIDENT. « Citoyens, je crois me faire ici l'interprète du sentiment unanime de l'assemblée, en votant des félicitations à l'orateur.

Cris nombreux. — Oui! oui!

LE PRÉSIDENT. — Quelqu'un demande-t-il encore la parole?

UN MEMBRE DU CLUB. — Je la demande.

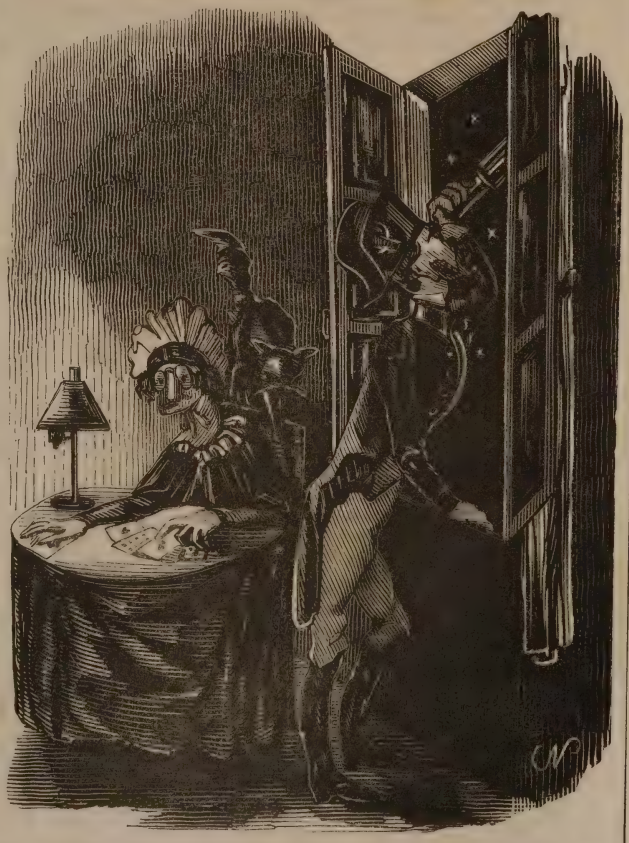
LE PRÉSIDENT. — Parlez.

L'ORATEUR. — L'Empire fut une époque glorieuse, et je suis fier, etc., etc., etc. L'Empereur naquit en Corse ; moi, je vis le jour dans un humble village, de parents agriculteurs... A vingt ans, étant tombé à la conscription et ayant été jugé bon pour le service, quoique j'eusse avalé vingt-quatre gousses d'ail pour me donner la fièvre, je me cachai afin de ne point partir. Mon projet, etc., etc. » (*La suite comme au discours précédent.*)

Quand l'orateur a fini, un autre monte à la tribune.

« Citoyens, laissez-moi vous rappeler les principaux traits de l'immortelle histoire de l'homme

L'oncle prenait des conseils de Talma ; le neveu tâche de copier M. Gobert, mais il ne peut pas.



De même que son oncle consultait mademoiselle Lenormand, de même il se fait tirer les cartes par une sorcière de la rue Montorgueil ; elle lui promet tout ce qu'il veut : la Présidence, l'Empire, Austerlitz et mademoiselle Georges. Mais ce qu'il demande et ce qu'il cherche en vain, c'est l'ÉTOILE!!! — sans compter la manière de s'en servir.

— Prince, nous avons pensé qu'il fallait vous populariser. J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse monsieur, — un de mes amis, dont je réponds comme de moi-même, — et qui va vous céder à des prix doux un petit *Traité sur le Paupérisme.*

UN AMI DU PRINCE COURTIER ÉLECTORAL.

— Nous sommes immensément riches. Pendant cinq ans, le prince paie les impôts pour la France entière, et il retire tous les habits du Mont de Piété.

— Vous devriez bien lui dire alors qu'il commence par votre redingote.

qui, etc., etc., etc. L'Empereur naquit en Corse; moi, je vis le jour, etc., etc., etc. L'agriculture excita toujours la sollicitude du héros, etc., etc., etc. A vingt ans, étant tombé à la conscription, etc., etc., etc. (*L'orateur quitte la tribune au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.*)

UN QUATRIÈME ORATEUR. — L'Empereur naquit en Corse; moi, etc., etc., etc. » (*L'orateur descend en triomphe de la tribune, et le président lui vote des félicitations.*)

LE PRÉSIDENT. « Quelqu'un demande-t-il encore la parole?

UN CITOYEN. — Je la demande. Est-il permis d'exprimer franchement son opinion?

LE PRÉSIDENT. — Ce doute est une injure.

LE CITOYEN. — Citoyens...

LE PRÉSIDENT. — Nous sommes tous des amis de la liberté.

LE CITOYEN. — Je monte à cette tribune...

LE PRÉSIDENT. — Parlez sans crainte : Napoléon aima la liberté; il voulait que chaque citoyen pût mettre son opinion au pot tous les jours. Parlez avec assurance, vous en avez le droit.

LE CITOYEN. — Je viens donc ici pour...

LE PRÉSIDENT. — Dans les idées napoléoniennes, la liberté de la tribune est sacrée comme la liberté de la presse.

LE CITOYEN. — Je viens donc ici pour combattre...

LE PRÉSIDENT. — Hein! Plaît-il?

LE CITOYEN. — Pour combattre la candidature du prince Louis.

LE PRÉSIDENT. — Je vous rappelle à l'ordre!

Plusieurs membres du club. — Qu'est-ce à dire? A la porte, l'impertinent!

Voix nombreuses. — A la porte! A la porte!

LE PRÉSIDENT. — Flanquez-moi ce drôle à la porte. A bas, le pékin! »

(*Cris, tumulte : Une douzaine des plus vigoureux membres du club escaladent la tribune, enlèvent l'orateur et le jettent dehors.*)

LES COMITÉS BONAPARTISTES.

Il y a dans Paris une demi-douzaine de comités bonapartistes qui fonctionnent nuit et jour dans l'intérêt de la candidature du prince Louis.

On a le droit de s'y présenter en amateur et comme un homme encore indécis, qui désire s'éclairer sur les mérites respectifs des candidats avant d'écrire son bulletin. Le directeur vous reçoit avec la plus grande politesse, afin de dissiper le préjugé trop répandu sur les façons violentes des vieux braves de l'Empire à l'égard des pékins.

Les bureaux sont généralement au premier, pour

ménager les jambes des visiteurs. Sur la porte, on lit : *Ne prenez pas la peine de tourner le bouton*, S. V. P. Le paillasson vous essuie les pieds de lui-même ; c'est un paillasson automate, rêvé autrefois par Vaucanson. Il y a une patte d'aigle au cordon de la sonnette ; mais on n'a pas même besoin de sonner : un garçon de bureau, déguisé en invalide, avec une fausse jambe de bois, vous guette par un œil-de-bœuf, et la porte s'ouvre avant que vous l'ayez touchée.

Il y a des gens à qui le prodige du paillasson automate et de la porte qui s'ouvre d'elle-même inspire une subite méfiance : au lieu d'entrer ils prennent la rampe et redescendent précipitamment. Mais vous êtes plus aventureux : vous mettez le pied dans l'antichambre. Deux domestiques vous retirent votre paletot ; s'il y a de la poussière, on vous donne un coup de brosse ; s'il a plu, on vous éponge ; on vous propose de vous cirer les bottes ; au besoin, on vous raserait et on vous donnerait un coup de fer. Si vous faites mine de regarder par la fenêtre, on vous apporte une longue-vue. Il y a des visiteurs qui abusent de ces prévenances au point de demander un bouillon, qu'on ne leur refuse pas.

Ces divers offices d'antichambre sont remplis par des amis du prince, qui se sont déguisés en domestiques pour épargner à la bonne cause des frais de bureau. Il y en a un qui est déguisé en nègre, et qui répond au nom de Cocambo. C'est lui qui cire les bottes. — Voici ce qui se passe dans les bureaux du comité :

Le directeur est assis dans un vaste fauteuil ; il est décoré de plusieurs ordres étrangers. Sa phrase favorite avec les visiteurs encore indécis dans leur vote, est celle-ci : « Fils de soldat, soldat moi-même, je suis convaincu que la politesse doit être, après le courage, la première vertu de quiconque porte une épée. Dites-le à vos amis ; qu'ils sachent bien que l'on nous calomnie en nous représentant comme des traîneurs de sabre systématiquement incivils envers les pékins. Monsieur est sans doute militaire ? cela se voit à son air martial.

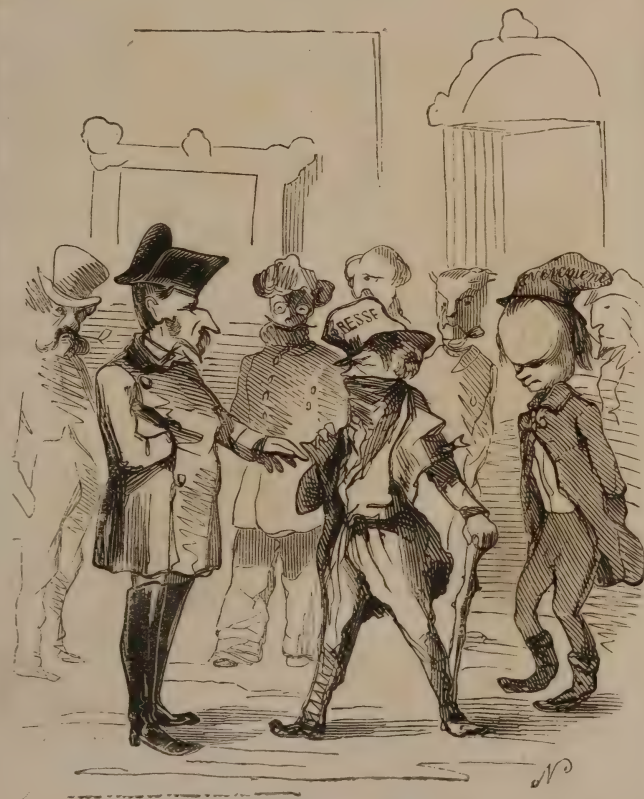
— Je suis simple pékin.

— Le mot est charmant. Simple pékin, comme on dirait simple soldat ; le rapprochement est ingénieux ! Ah ! monsieur, que l'on a de l'esprit aujourd'hui dans de bourgeois ! Le prince est bien loin de partager les préjugés de son oncle contre les idéologues ; son projet est de s'entourer de gens d'esprit et de faire régner la politesse partout. Oserai-je vous offrir son portrait ?

— Offrez !

— Une courte biographie l'accompagne ;

— Prince, je vous amène ces messieurs, tous vieux de la vieille, pour composer votre cabinet et votre cœur.



Le prince, ne se trouvant pas assez bien mis, choisit son cabinet et sa cour parmi quelques journalistes de ses amis et plusieurs personnages très-considérés dans toutes les tables d'hôte des Batignolles.

GRAND CONCOURS POUR LE PORTRAIT DU PRINCE POUR RIRE.
L'exposition aura lieu dans le prochain numéro.
Physionomie des artistes, après qu'ils ont pris connaissance du programme.

LES ORGUES ÉLECTORAUX EN PROVINCE.

Rendez-lui son petit chapeau,
Sa redingote grise
Et sa noble devise;
Rendez-lui son petit chapeau
Et son épée et son drapeau.

— Connu, connu! c't' air-là! nous en avons plein l'dos, et des paroles aussi!

— *La suite au prochain numéro.* —

quelques lignes seulement sur ses malheurs... ce récit vous arrachera des larmes. »

Un garçon de bureau se présente d'un air effaré :

« Commandant, il y a là six colporteurs qui demandent des portraits du prince.

— Qu'on leur en donne un ballot à chacun.

— Mais, commandant, il n'y en a plus ; le tirage est épuisé : ces drôles donnent les exemplaires pour rien.

— Eh bien! servez-leur l'image du Juif errant; c'est assez bon pour les campagnes. »

Le garçon de bureau sort et rentre presque aussitôt.

« Commandant, il n'y a même plus de Juif errant! il ne reste que du *Crédit est mort*.

— Donnez-leur du *Crédit est mort*, et laissez-moi tranquille. »

Un commis entre, une note à la main :

« Commandant, voilà encore Turlurobert qui fait ses farces.

— Qu'est-ce que c'est que Turlurobert?

— Notre agent dans le centre ; il se laisse enfoncer par les paysans en leur payant bouteille. Voici sa note, qui s'élève à 1,537 francs 50 centimes.

— Turlurobert est un ivrogne : c'est lui qui a soif et non pas les électeurs. Ecrivez-lui que s'il continue à griser les départements nous le mettrons à pied. Allez! »

D'autres commis se précipitent dans le bureau :

« Commandant, de mauvaises nouvelles!

— Commandant, nous sommes fumés!

— L'agent Fumichon a voulu prendre la parole dans un comité électoral, et le peuple l'a attendu à la porte pour le lapider.

— Corbleu!

— L'agent Saucissard est en plan dans une auberge, d'où on ne veut pas le laisser sortir jusqu'à ce qu'il ait payé sa note.

— Fichtre!

— Mais ce qui nous fait le plus de tort, c'est que Saucissard a promis que les impôts seraient supprimés pendant cinq ans, et que le prince Louis distribuerait des millions aux paysans; avec ça, il ne paye pas son aubergiste.

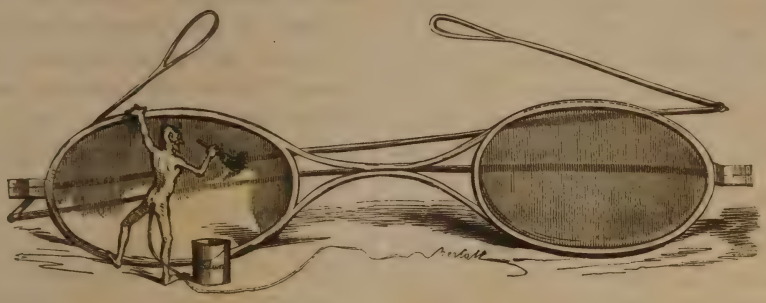
— Eh bien! que Saucissard aille se faire.....

— Et Fumichon?

— Qu'on l'assomme!

— Mais si Saucissard crève de faim dans la rue en parlant des richesses du prince Louis, quel effet ça va-t-il faire?

— L'effet que ça pourra. Allez tous vous promener, vous me rompez la tête. Nous n'avons plus le sou; l'emprunt de 500,000 francs payables après le vote de la présidence n'a pas réussi, et le propriétaire va nous donner congé. Cocambo, donnez-moi ma canne et mon chapeau, et allons-nous-en dîner. Fils de soldat, soldat moi-même, je continue de vous recommander la plus grande politesse avec nos visiteurs ; on ne sait pas ce qui peut arriver.



TYRANNIES OCCULTES.

DU DESPOTISME DES LUNETTES.

LE REGARD, C'EST L'HOMME.
(Variante désagréable pour M. le comte de Buffon.)

Chose étrange ! Tandis qu'à l'heure présente tous les peuples se ruent à l'encontre des pouvoirs portant sceptre et couronne, ces mêmes peuples laissent tranquillement fleurir à l'ombre de l'hypocrisie une foule de tyrannies inédites bien autrement redoutables que celles qui se prélassent *sur un trône entre deux griffons dorés.*

L'une des plus dangereuses de ces puissances cauteleuses et terribles, celle à l'endroit de laquelle le moment de l'insurrection est enfin arrivé, c'est évidemment le despotisme formidable qui se dissimule sous le nom anodin de lunettes.

Ceci n'est pas une boutade à prétentions paradoxales; — la pire espèce de plaisanteries, — c'est un cri d'indignation sincère, c'est un appel au courage de tous les hommes loyaux qui marchent dans la vie le front haut et l'œil nu.

C'est, dit-on, au milieu du quatorzième siècle que le Pisan Alexandre Spina mélita et accomplit les besicles dans son fatal génie. L'Italie du moyen âge, qui fournissait l'Europe de poisons et d'astrologues, d'inquisiteurs et de bravi, et qui la fournit aujourd'hui, en concurrence avec l'Allemagne, d'insurrections, hélas ! avortées, devait en effet la doter du plus terrible auxiliaire, de l'astuce et de l'hypocrisie.

Voici donc cinq cents ans que l'humanité se courbe, sans le savoir, sous le despotisme persévérant et cauteleux des lunettes.

Depuis ce temps, bien des races augustes, qui se promettaient l'éternité, ont disparu devant le souffle des nations. Depuis ce temps, bien des multitudes se sont émues contre toutes les tyrannies, et les lunettes se sont accrues sans cesse en nombre et en audace, et pas une voix ne s'est élevée contre leur oppression, la plus sournoise, et partant, la plus dangereuse de toutes.

Mais les puissances d'iniquités s'écroulent toujours dans leur triomphe.

Il est bien entendu que ceci ne s'adresse

pas aux braves gens qui pensent, dans leur simplicité, que les lunettes sont faites pour y mieux voir. — Loin d'éclaircir la vue, elles la brouillent, au contraire, comme chacun peut s'en convaincre. Or, puisque cet instrument trouble les meilleurs yeux, à plus forte raison doit-il évidemment empirer les mauvais.

Il est vrai que certains hommes poussent l'effronterie jusqu'à noircir leurs verres, toujours pour y voir plus clair. A ceux-là, nous demanderons ce qu'ils penseraient d'un sourd qui se boucherait les oreilles afin d'y mieux entendre.

Du reste, la nécessité très-visible où se trouvent tous ceux qui portent lunettes, de regarder par-dessus ou

par-dessous, quand ils ont réellement intérêt à y voir, est une preuve sans réplique de leur duplicité.

Non, le but de ces hommes, perfidement habiles, n'est pas d'y voir plus, mais d'être vus moins. — Dissimuler leur regard en brisant celui des autres, lire dans la pensée de leur adversaire en cachant la leur, voilà leur seule, leur vraie raison. — Un duelliste qui se cuirasserait de fer sous prétexte d'avoir la poitrine faible, ne serait donc ni plus fourbe, ni plus lâche que ceux qui se masquent ainsi les yeux sous semblant de mauvaise vue.

Mais les vieillards?

Eh! mon Dieu, les vieillards y voient si net qu'ils lisent presque tous leur journal à trois pieds de distance! Mais en avançant dans la vie, tout homme s'aperçoit que ses amis à lunettes le trompent plus encore que ses autres amis, et, pour lutter contre eux à *amitié égale*, s'emprisonnent aussi les yeux.

D'ailleurs, jeune ou vieux, tout porteur de lunettes cache derrière elles la ruse, la défiance, la sécheresse de cœur et de tous les autres vices égoïstes qui constituent ce qu'on appelle la sagesse des vieillards.

C'est qu'en effet, ce n'est pas au front que Dieu a marqué les bons et les mauvais, comme l'ont traduit quelque hébraïstes ignares; c'est dans l'œil et dans l'œil seulement. — La bouche de l'homme sourit au mensonge, sa voix chante, pleure et joue ce qu'il veut, mais son regard ne ment jamais, parce qu'il ne lui appartient pas.

L'œil est donc la révélation sincère de l'homme. —

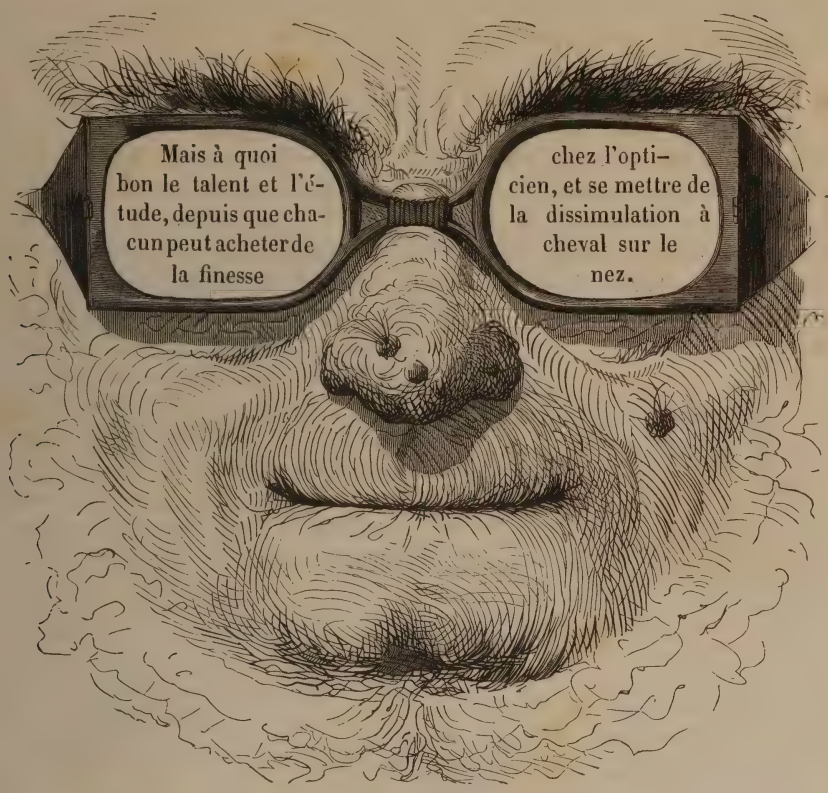
A regard droit, cœur loyal ; — à œil faux, cœur faux.

Dire qu'un regard est faux est du reste une sottise ; il est très-franc au contraire puisqu'il dit lui-même : *je suis faux*.

Or, avant la déplorable invention de Spina, tous les hommes étaient égaux devant leurs propres yeux.

Alors, en politique, en diplomatie, en affaires, le véritable génie, le calme naturel et l'habileté acquise, l'emportaient toujours de haut dans des luttes où chacun se montrait à visage découvert.

Alors, pour dominer et tromper les autres, il fallait avoir une supériorité réelle qui justifiât le despotisme et ennoblît la tromperie.



L'antiquité connaissait le verre. Moïse, Job et Aristote en parlent. — Mais jamais l'idée de l'employer en lunettes ne pouvait venir à des hommes qui respectaient trop la ruse pour la matérialiser.

La célèbre controverse sur les NEZ ANTIQUES, qui a lieu en ce moment à l'université de Gœttingue, met en doute, il est vrai, le mérite des Grecs dans cette question de loyauté.

Se fondant sur ce que, depuis l'Apollon jusqu'à la Vénus de Milo, jamais une statue grecque ne nous est parvenue avec son nez (*ce qui est parfaitement historique*), la majorité des docteurs allemands pensent que le nez est d'invention romaine, et que jamais Grec n'en a porté. — Cette assertion paraît très-sensée quand on songe aux effroyables nez que se mettaient les Césars. Tout inventeur aimant à voir exagérer sa découverte, ont comprend alors combien cette inscription devait flatter le sénat et le peuple romain. S. P. Q. R.

Mais que ce soit faute de nez, ou par un noble mépris, toujours est-il que les Hellènes ignoraient les besicles, et que les nations modernes ont seules gémi sous ce fléau.

Dans les trahisons intimes de l'amitié, comme dans l'exploitation des idées généreuses qui mènent le peuple, les hommes francs, à l'œil libre, sont donc constamment victimes des hommes à l'œil vitré.

Ainsi, les médecins, les savants, les usuriers, les hommes d'Etat sans état, tous ceux enfin qui ont besoin d'imposer et d'en imposer, portent presque tous des lunettes.

Si bien, chose honteuse, que pour s'opposer à ce despotisme des médiocrités, les hommes forts d'eux-mêmes sont contraints de s'abaisser, quand leurs yeux le permettent, jusqu'à se servir de ce triste expédient.

Un diplomate, qui gouverna longtemps l'Allemagne, ne pouvait s'habituer aux lunettes. En ce péril, devant des adversaires qui en portaient, il s'est fait borgne; oui, borgne! Et cela, pour cacher du moins la moitié de sa pensée.

Feu, de glorieuse mémoire, Napoléon essaya aussi inutilement, à Brienne d'abord, puis en Égypte, de porter lunettes. Mais pour y suppléer, il inventa

bientôt son fameux coup d'œil d'aigle, qu'on ne pouvait subir, sous peine de pulvérisation, ou tout au moins d'éternuement.

Ou plus souvent encore de démission.

A défaut de son génie, de sa gloire et de ses traites, si certain oiseau collatéral croyait avoir hérité du moins de ce regard avunculaire, nous lui conseillerions de n'accepter encore cette dernière vanité que sous bénéfice de lunettes.

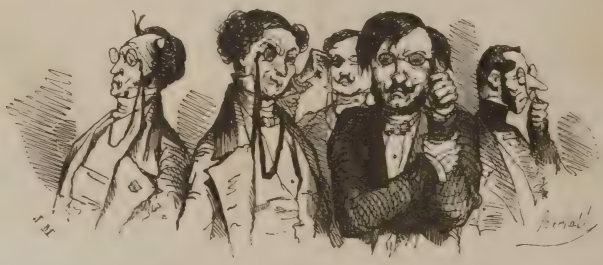
Enfin, le plus souple, le plus adroit et le plus méridional de tous nos hommes d'État depuis 1830; le seul qui ait su pendant dix-sept ans se ménager le pouvoir dans la popularité et la popularité dans le pouvoir, cet homme qui essaye encore aujourd'hui de remonter à flot, ne doit sa supériorité de bonheur et d'adresse qu'aux lunettes historiques qu'il porte depuis son ambition, c'est-à-dire depuis son enfance.

Faute de descendre ainsi dans les ruses privées des grands dominateurs du monde, l'histoire désorientée entasse souvent théories sur théories pour tâcher d'expliquer ces immenses supériorités. Un seul mot suffirait presque toujours pour illuminer ces questions comme un phare. Demandez, par exemple, aux historiens, la raison du génie de Louis XI? Que de causes majeures ne donneront-ils pas aux succès du despotisme de ce chat-tigre! Et pourtant cette puissance féline ne prenait naissance que dans un simple fait complétement oublié: — Louis XI était le seul roi de son temps qui portât des besicles.

Notez que nous n'avons pas cité l'amour, qui fait semblant de n'y pas voir pour mieux atteindre sa victime.

A cette dégradante tyrannie, quelques yeux courageux, mais imprudents, ont essayé d'opposer le lorgnon. Cette tentative eut le sort des demi-révoltés, elle échoua. — Se servir de lorgnon! Mais autant vaudrait se jeter dans une mêlée avec son épée dans le fourreau!

La noble France qui a toujours guidé le monde dans



le chemin de la liberté, doit aussi secouer la première le joug humiliant des lunettes.

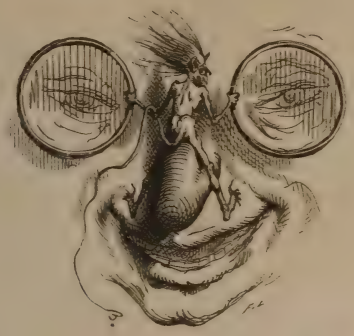
Pour cela, deux simples petites lois suffisent; et par la fécondité de nos législateurs, deux lois ne sont pas une affaire d'État.

La première supprimerait les opticiens, et assimilerait leurs marchandises à l'acétate de morphine, aux couteaux-poignards, aux cannes plombées et aux fusils à vent.

Par la seconde, on inscrirait au seuil des chambres législatives, des tribunaux, des études de notaires, etc., partout où se traitent et se débattent des intérêts : ICI, ON NE PORTE PAS DE LUNETTES.

A moins cependant que, comme pour la vaccination, l'État ne préfère imposer aux parents l'obligation de lunetter leurs enfants au berceau.

Tous les hommes n'ayant pas la même vue, le premier projet nous paraît encore préférable. — Porter lunettes est certainement d'un grand secours pour tromper, mais il faut pour cela avoir d'excellents yeux.



VOTONS POUR BONAPARTE.

AIR : *Gai, gai, marions-nous.*

Gai, gai, c'est convenu,
Nous porterons Bonaparte;
Gai, gai, c'est convenu,
Nous voulons qu'il soit élu.

On dit qu' sa bourse est creuse,
Tant mieux, j'en suis content;
La France est généreuse,
Donnons-lui notre argent.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

Chaque socialiste
Dit qu'il va l'appuyer,
La France communiste
Est bonne à partager.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

Vous, paysans utiles,
Vite plantez vos choux;
Les fainéans des villes
Les mangeront sans vous.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

A la France on peut dire
Quel sera son bonheur,
Car elle aura l'empire
Complet... moins l'empereur.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

La guerre sans victoire,
Le nom sans le héros;
Nous n'aurons pas la gloire,
Nous aurons les impôts.

Gai, gai, c'est convenu.

Tous nos principicules,
Gras de dotations,
Nous donn'ront des férules
Et prendront nos millions.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

Tous les chapeaux à claques
Prendront position,
Puis viendront les Cosaques
Avec l'invasion.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

Oh! la reconnaissance
Déborde de mon cœur;
Français, à bas la France
Et vive l'empereur.

Gai, gai, c'est convenu, etc.

Icare impérial.

— Extrait du journal LE BOSSU, journal français publié à Londaes. —

LA SEMAINE.

Et comme la semaine dernière se présentait pour être entendue à son tour, je me levai et lui dis brusquement :

— Pour aujourd'hui, madame, je me priverai du plaisir de vous écouter, car je sais d'avance que vous n'avez rien à me dire.

— Comment rien ?

— Absolument. Croyez-vous que l'on puisse entretenir en ce moment le public des vaudevilles plus ou moins aristophanesques de M. Clairville, et des traductions de M. Bulwer, que l'on joue au Théâtre-Historique ?

— Mais l'Opéra ?

— Les débuts de mademoiselle Lagrange dans *Othello*, voilà bien de quoi occuper les Parisiens. D'ailleurs mademoiselle Lagrange n'a rien d'assez extraordinaire pour...

— Laissons donc de côté les théâtres.

— De quoi me parlerez-vous donc?

— De miss Burdett-Conts.

— Qu'est-ce que cette miss ?

— La plus riche et la plus laide héritière de Londres. Autant de millions que de printemps : quarante-cinq peut-être ; le teint légèrement couperosé comme toutes les riches héritières anglaises ; les cheveux blonds : c'est la future Marie-Louise du futur empereur. Le prince Louis a cherché une archiduchesse dans la haute banque. Miss Conts est à Paris, elle a mis ses millions à la disposition de la candidature du prétendant, c'est la France qui payerait les intérêts; miss Conts a promis de se faire catholique afin de rendre possible un nouveau sacre.

— A Reims ?

— Non, à Notre-Dame. Le prince Louis compte sur le pape pour verser sur son front l'huile sainte. Vous savez qu'on répand le bruit, dans les campagnes, que Pie IX, chassé de Rome par un Bonaparte, n'a quitté Rome que pour venir en France sacrer le cousin de son persécuteur. C'est madame Delphine Gay de Girardin qui doit être nommée première dame d'honneur de l'impératrice, ou, si vous aimez mieux, de miss Conts !

— La muse prendre la livrée, vous n'y songez pas; Némésis dame d'honneur, c'est impossible. Mais j'ai une autre nouvelle à vous annoncer.

— Laquelle ?

— La résurrection du poëte Barthélemy.

— C'est la troisième au moins.

— Il chante Louis-Napoléon.

— Après avoir chanté la République et Louis-Philippe, que ne chanterait-il pas? Maintenant, avez-vous fini de défiler votre chapelet de cancans hebdomadaires ?

— Il me reste encore à vous parler des bals.

— Mais voilà deux semaines que M. Marrast ne reçoit pas.

— Nous avons les bals publics.

— Ils sont occupés par des clubs.

— Les bals d'actrices. Figurez-vous que mademoiselle Scrivaneck, du Palais-Royal, a donné samedi dernier une soirée dansante des plus animées, et que...

Comme je vis que mon interlocutrice allait entrer dans toutes sortes de digressions indignes de la gravité du public, je pris poliment la semaine dernière par la main, et la conduisant sur le seuil, je lui fermai la porte au nez.

SUITE DES AVENTURES DU PRINCE POUR RIRE.

CHAPITRE VI.

APOTHEOSE.

Dieu sauve la France !

L'effet que ça ferait sur la colonne.

PORTRAIT D'UN CONTEMPORAIN.

Il est un homme dont l'intelligence, chose rare, n'est contestée par personne; cet homme, un des esprits les plus actifs, les plus persévérants, les plus opiniâtres, les plus laborieux de ce temps-ci, est parvenu, à force de patience et de talent, à travers mille déboires et mille difficultés, contre vents et marées, à créer un des journaux les plus considérables de France; il est le roi de ce journal, il en est le maître absolu; l'éloge, le blâme, l'attaque y sont tour à tour dispensés par lui d'une main toujours prodigue; cet homme pourtant n'a pas un ami, que dis-je, il n'a pas même un envieux, ce qui revient à dire, et c'est monstrueux à penser, qu'il n'est peut-être personne à Paris, à l'heure qu'il est, qui consente à échanger son nom contre le sien.

Objet tour à tour de la haine, du mépris, de la colère d'un grand nombre, cet homme, disons-le, ne nous a jamais inspiré qu'une profonde et douloureuse pitié.

A le voir tous les soirs, nouveau Sisyphe, rouler infatigablement en haut de la montagne le rocher que chaque matin il retrouve à sa base, nous nous sommes demandé plus d'une fois quand Dieu pardonnerait à ce malheureux, et si tant de courage n'aurait pas enfin pour récompense l'oubli possible de son passé. — Et voyant qu'au contraire la main qui le punit s'appesantit tous les jours davantage sur sa tête, nous avons recherché qui donc avait pu lui attirer cet épouvantable châtiment.

Dieu eût pardonné à Sodome s'il s'y fût trouvé sept justes; nous disions, nous : N'y a-t-il pas sept bonnes actions dans la vie de ce coupable, qui puissent plaider pour lui devant la justice divine, ou tout au moins l'absoudre devant les hommes?

Nous prîmes donc sa vie jour à jour, feuille à feuille, ligne par ligne; d'abord l'espoir nous vint : car au lieu de sept, nous y rencontrâmes cent, deux cents bonnes actions évidentes et à côté d'un grand nombre de paroles mauvaises, haineuses, perfides, d'idées dangereuses et inapplicables, un grand nombre aussi d'idées bonnes, justes et sensées, généreuses peut-être.

Et nous allions blasphémer, nous allions accuser à la fois et Dieu et les hommes, nous attendrir sur le sort de cet infortuné, aller à lui, l'encourager, lui dire de ne point désespérer, de revenir au bien tout à fait, et de chasser de son cœur l'amertume qui chaque jour en déborde, quand tout à coup nous fûmes arrêtés par un dernier scrupule; et reprenant alors une à une les bonnes actions, les bonnes paroles, les idées généreuses qui nous avaient frappés dans sa vie et qui nous avaient paru devoir plaider en sa faveur, nous les soumîmes pour plus d'impartialité, à une dernière expérience. Nous recherchâmes leurs causes, puis leurs effets;

Mais bientôt, épouvantés du résultat de ce dernier examen, nous l'abandonnâmes avec horreur, car sous tout ce bien menteur, il nous fut impossible de découvrir une seule bonne intention, un seul acte désintéressé, un seul élan qui n'eût son calcul ; — les meilleures choses sous cette main funeste n'étaient employées que comme un moyen de faire le mal ou de détruire le bien.

Contristés, dégoûtés, le cœur serré, il nous fallût abandonner cette déplorable nature à son stérile labeur; assurés désormais que le mal seul lui est possible, nous nous éloignâmes d'elle avec effroi. La voix du peuple est bien la voix de Dieu. — Condamné à n'être jamais qu'un de ces agents dangereux qu'on utilise pendant la lutte, qu'on renie après la victoire, cet homme aura donc fait le mal sans profit pour lui-même et le dernier de ses ennemis vaincus restera toujours pour lui un objet de jalousie et d'éternelle envie. — Sa punition est dans ce seul fait, elle est terrible ; qui donc lui refuserait ce que nous lui accordons, —de la pitié! — On s'éloigne des monstres, on ne les hait pas.

A MM. BUGEAUD, THIERS ET MOLÉ.

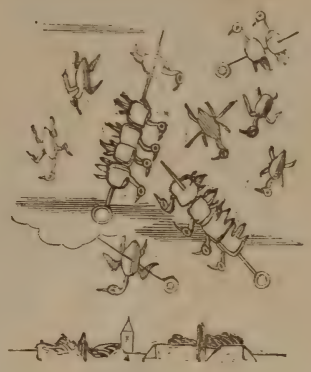
La lettre du maréchal Bugeaud prenant parti pour Louis-Napoléon, est un des plus tristes témoignages de ce que la vanité blessée, de ce que la rivalité mécontente peut faire faire de sottises en ce monde à ceux que n'éclaire pas l'amour du bien public.

Pour n'avoir pas pour chef, pour supérieur, un de ses anciens lieutenants, un homme pour lequel d'ailleurs il avait professé publiquement la plus grande estime, et qu'il avait signalé dès son début comme devant atteindre à de hautes destinées, le maréchal accepte de se subordonner à l'étourdi politique, à l'ambitieux sans portée, qui par deux fois a eu la prétention de renverser dans la personne de Louis-Philippe, le principe et l'homme auquel le maréchal Bugeaud s'était aveuglément dévoué.

J'ai hésité d'abord, écrit-il lui-même ; et on eût hésité à moins, M. le maréchal ! Le geôlier de la duchesse de Berry aurait pu être le geôlier de Louis-Napoléon ; cela n'a pas été, parce qu'on ne vous l'a pas ordonné. — Quand vous avez passé outre, avez-vous cru que la France l'oublierait ?

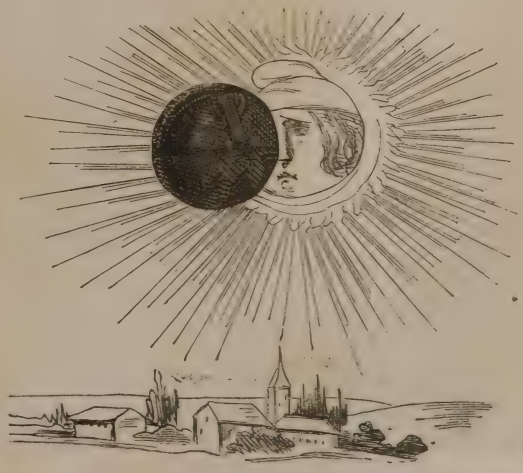
Ce sera l'éternelle honte de M. Thiers, de M. Bugeaud, et de M. Molé, dont nous voyons à regret la carrière finir dans cette honteuse coalition, d'avoir pu se réunir pour tromper tout haut le pays sur la valeur d'un homme, dont chacun d'eux tout bas proclame l'insuffisance et la nullité, dans des termes que nous n'oserions pas répéter.

Si Louis-Napoléon vaut mieux que ne le disent ses perfides conseillers, il le prouvera en s'éloignant d'eux avec mépris, au cas où par impossible, grâce à leur



S'il est élu!

Vieux habits, vieux galons.



Si nous devons avoir cette éclipse, je parie qu'elle ne dure pas.

UN CAUCHEMAR. — La première nuit aux Tuileries.

LES VENDANGES DE 1848.
La France ne veut pas de ce crû-là.

concours momentané, son nom sortirait de l'urne électorale; car, il faut bien qu'il le sache, il ne peut attendre d'eux que trahison.

M. VÉRON HOMME POLITIQUE!!

S'il y a eu quelque chose de bouffon dans ce monde, cela a été l'incroyable prétention qu'a eue le pharmacien Véron de se donner comme un homme politique.

M. Véron, industriel habile, n'avait eu jusque-là d'autre prétention que celle de savoir, comme on dit, tirer de l'huile d'un mur. — Quand il a pris *le Constitutionnel*, il a voulu... faire une affaire. — Pour faire réussir, je ne dis pas ce journal, mais cette affaire, que n'a-t-il pas imaginé? Les romans de M. Sue, ses romans les plus rouges, les plus socialistes, qui les a publiés? Réponse : M. Véron, chef, avec M. Thiers (pauvre M. Thiers!), du parti prétendu modéré, DES MODÉRÉS ROUGES, si vous voulez.

Il faut qu'on sache que le traité qui lie M. Véron et M. Thiers est un traité comme il pourrait s'en faire entre un marchand de pommade et un marchand d'orviétan, et que, dans ce traité, la politique, celle du moins de M. Véron, n'a pas le plus petit mot à dire.

« Vous avez une boutique? a dit M. Thiers à M. Véron.

— J'ai une boutique, a répondu M. Véron, et une fameuse, et je m'en vante.

— Votre boutique a deux compartiments, a dit M. Thiers.

— Ma boutique, a dit M. Véron, a autant de compartiments qu'il peut me plaire qu'elle en ait.

— Supposons, dit M. Thiers, qu'elle n'ait que deux compartiments, le premier étage, le rez-de-chaussée.

— Après, dit M. Véron en faisant sonner ses pièces de 5 francs dans sa poche, et en étalant sa chaîne d'or sur son gilet.

— Après, a dit M. Thiers en tirant de la poche de six de ses amis un portefeuille d'où sortirent une centaine de billets de banque.

Ici il y eut un moment de silence, dont la vignette seule pourrait reproduire l'éloquence.

— Après, dit M. Thiers, je vous achète, avec l'argent de ces messieurs, votre premier étage pour les cent billets de mille francs que voici, moyennant quoi je débiterai au premier étage de votre journal la politique qu'il me plaira d'y débiter, sans que vous ayez à vous en mêler le moins du monde.

— Du reste, de votre boutique, mon brave homme, vous ferez tout ce que vous voudrez : les arts, la littérature, l'industrie, les chemins

de fer, la pharmacie, la littérature facile, le feuilleton, y resteront soumis à vos lois; vous pourrez en garder ou en livrer la direction en tout ou en partie à qui vous voudrez : nous n'avons rien à y voir, ces messieurs mes associés politiques et moi.

— C'est fait, dit M. Véron.

M. Thiers ouvrit le portefeuille, les billets furent comptés, un, deux, trois, etc.. etc., jusqu'à cent; total 100,000 fr.

— C'est fait, ajouta M. Véron en tendant la main; c'est fait, sous cette réserve pourtant, que si le caprice me prend de rentrer dans mon premier étage, si je trouve une surenchère, j'en serai quitte pour vous rendre vos 100,000 fr. Ces 100,000 fr. rendus, je pourrai relouer ledit premier étage à un autre locataire; et ce fut accepté.

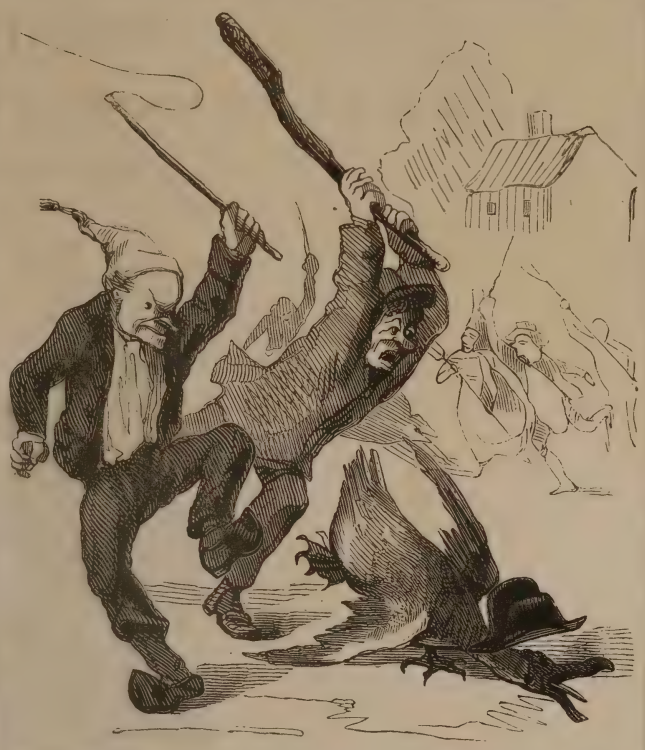
« Comment diable M. Véron veut-il qu'on voie en lui un homme politique? — Y a-t-il trace d'une intention politique dans la situation qu'il s'est faite dans son journal? Si l'honorable mais changeant M. Thiers devenait carliste demain, s'il devenait Cavaignacquiste, si.... qu'aurait à dire M. Véron?

Morale. — Le chef du pouvoir exécutif est un bien honnête homme. Beaucoup, à sa place, n'en eussent pas tant dit au pharmacien Véron.

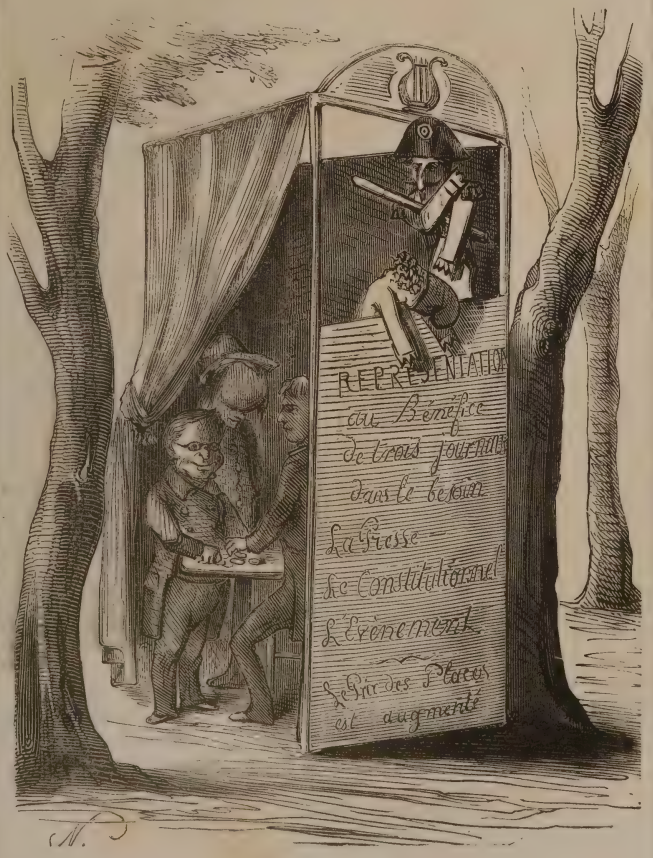
Si nous sommes le peuple le plus spirituel de la terre, on ne contestera pas que nous en soyons aussi le plus ignorant dès qu'il s'agit d'un fait qui s'est passé au-delà de nos frontières. L'Assemblée nationale a discuté pendant tout un long jour à propos du Pape et du secours que nous avions bien fait de lui envoyer.

L'Opposition surtout s'est récriée : Vous allez au secours des princes, vous n'allez pas au secours des peuples. S'il y a quelque part une tentative républicaine, vous êtes contre elle, et là-dessus M. Ledru-Rollin, M. Favre de parler.

Or, ces messieurs n'ignorent qu'une chose, et il est vrai que c'est la principale. C'est qu'en parlant, à propos de l'insurrection romaine, de M. Mamiani, par exemple, et de ses collègues du ministère imposé au pape, ils parlaient pour un ami, ami intime, ami non douteux et politique de M. Guizot et de M. Libri, pour le roi Charles-Albert et pour le parti qui veut faire de l'Italie, non une confédération républicaine, mais un vaste royaume avec le roi de Piémont pour chef. M. Mamiani rira bien quand il verra tout le mouvement que se sont donné pour lui, adversaire des idées républicaines, nos braves étourdis de la Montagne.



Les villageois, s'apercevant qu'on n'a pas du tout payé pour eux les impôts, ainsi qu'on le leur avait promis, se livrent à une grande chasse à l'oie.



La farce est jouée...

EXPOSITION

DU GRAND CONCOURS OUVERT POUR LE PORTRAIT DU PRINCE POUR RIRE

Avec les notes du jury.

N° 1.

REFUSÉ. — Les jambes vont bien, mais la ressemblance de tête est insuffisante.

N° 2.

MENTION HONORABLE. — Cette composition est bonne : les accessoires ont de la gaieté ; le costume, les allures anglaises, et le bras en trompe d'éléphant , sont bien saisis ; le pantalon drapə avec grâce; seulement, le masque annonce une énergie qui manque absolument à l'original.

N° 3.

LE LEVER DU SOLEIL. — 10 DÉCEMBRE. — PRÉPARATIFS.

Bonnes intentions, exécution satisfaisante ; une médaille d'argent pour la chemise et les papillottes.

N° 4.

Ce portrait sera ressemblant plus tard, lorsque le *prince pour rire*, de retour à Londres, et réduit à vivre de ses talents, ira faire la salade en ville.

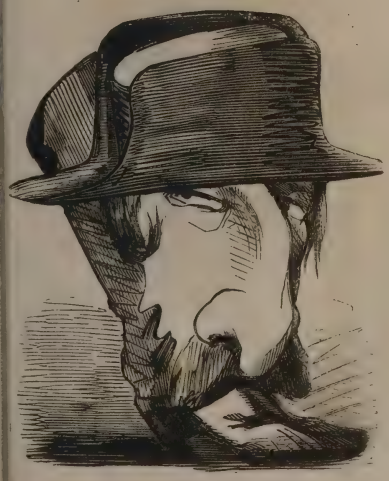
N° 5.

Vérité dans la pose ; mais le dessin manque. Néanmoins, l'approche du jour de l'an permet d'offrir au peintre 25 sols de son tableau.

N° 6.

REFUSÉ, mais avec mention honorable. — Le corps est bien, mais la tête est flattée.

N° 7.



Nouveau modèle de pipe.

ÉTRENNES POUR 1849.

(Ces esquisses inconvenantes ont été mises hors de concours.)

N° 8.

En bocal.

N° 9.

Tabatière à attrappe.

N° 10.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

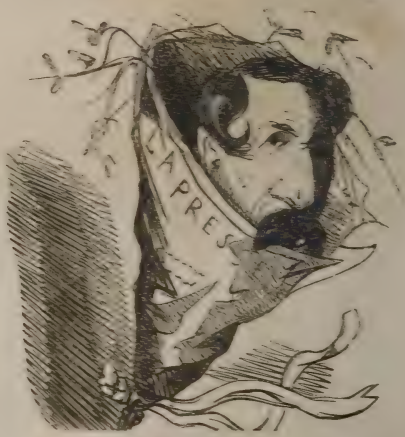
MÉDAILLE D'OR. — Malheureusement c'est aussi le profil de Grassot.

N° 11.

TIGRES DAHOMIQUE.

Renvoyé au Jardin des plantes.

N° 12.



Bouquet offert par *la Presse* à ses abonnés.

N° 13.

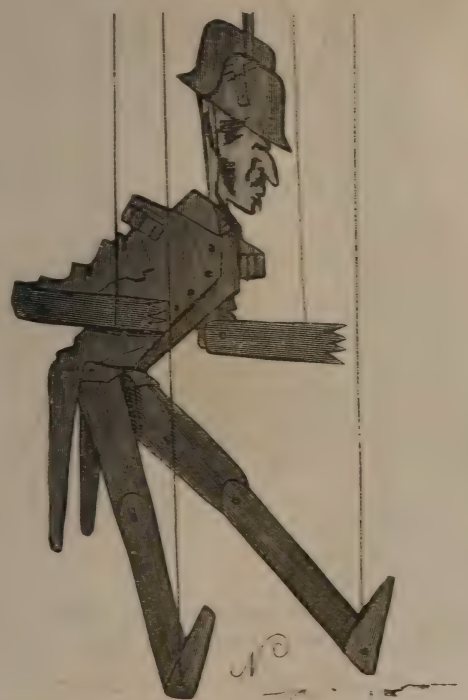
GRANDE MÉDAILLE D'OR. — Ce portrait aurait eu le prix, si l'artiste, se conformant au programme, avait dessiné l'ensemble.

N° 14.

LE PIERROT QUI VEUT IMITER L'AIGLE.

Ce tableau a été retiré du concours et acheté par un monsieur riche et amant de l'allégorie.

N° 15.

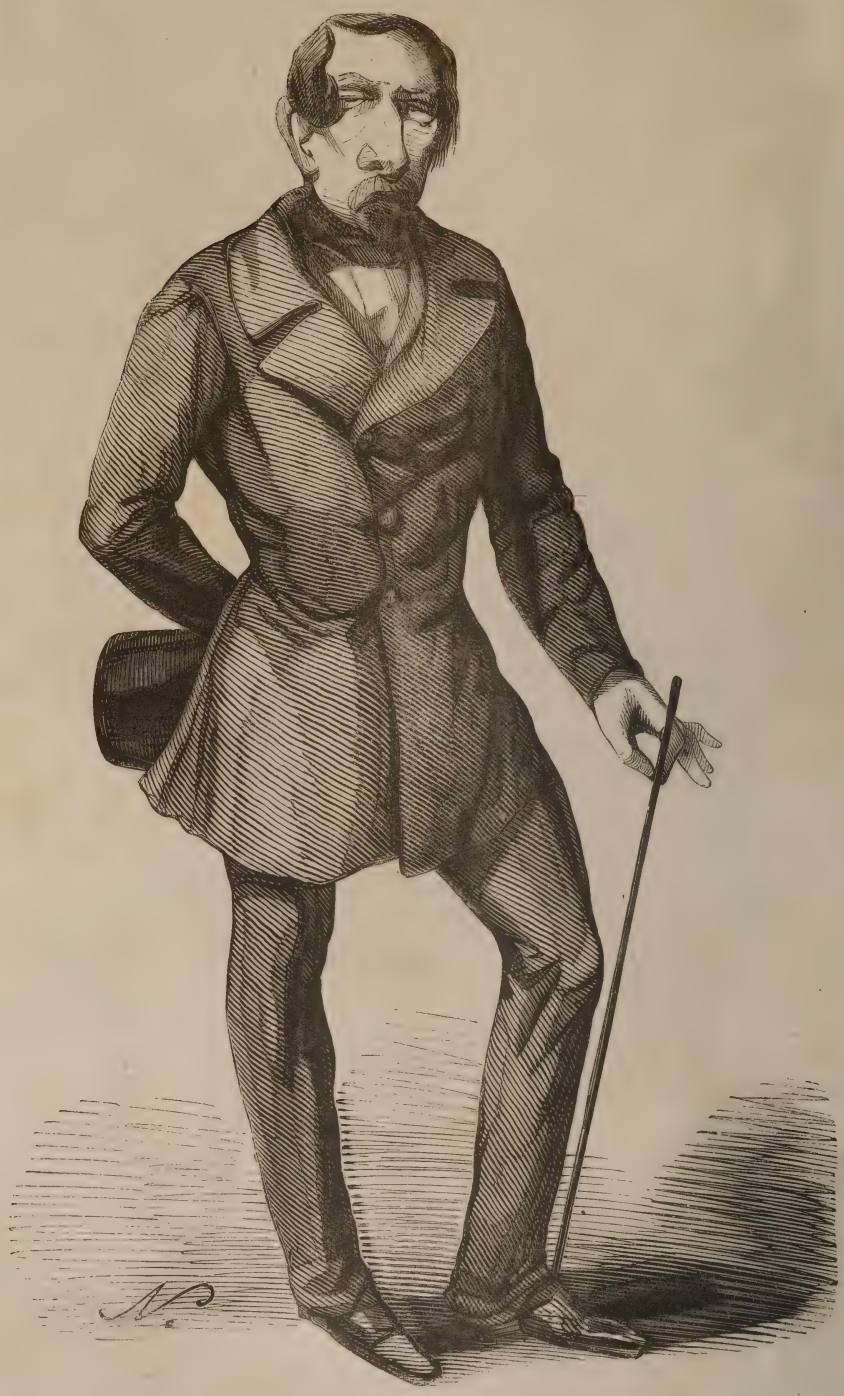


L'auteur est assez récompensé : il a obtenu de nombreuses commandes pour la France et l'étranger.

N° 16.

CANETTE DE STRASBOURG.

REFUSÉ pour cause d'allusion.



GRAND PRIX!!!

La ressemblance est saisissante. La tournure fine et les manières gracieuses du modèle sont bien rendues. L'exécution est peut-être un peu trop léchée : le prince semble avoir un paratonnerre dans le dos.

— Acheté par la *reine de Portugal.* —

LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE.

Du succès de celui qu'il avait condamné,
Emile Girardin se montre consterné.
On dirait un fantôme errant sur les ruines,
Et son blême visage accuse un noir chagrin.
Le fait n'est pas nouveau: l'ami de Saint-Bérain,
A toujours eu de tristes mines.

DÉNÉGATION.

On assure, depuis longtemps,
Que l'autocrate paye à beaux deniers comptants
Emile Girardin. Le propos est niable.
Le Czar, nous le pensons, sait mieux placer son or.
Amis, lisez *la Presse*, et vous serez d'accord,
Que Girardin est impayable.

LES LOUANGES DE LA PRESSE.

Depuis que Louis Bonaparte,
Est appuyé par vous, Emile Girardin,
Du pauvre candidat chaque jour on s'écarte.
L'éloge de *la Presse* engendre le dédain.
Cependant le pouvoir que vous vouliez détruire,
Sur ses rivaux confus est prêt à l'emporter;
A notre président si vous cherchiez à nuire,
Le moyen le plus sûr était de le vanter.

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN.

D'un manifeste vain pourquoi faire tapage?
Grognards impériaux, cessez d'en être fiers.
Le prince n'a pas seul rédigé cette page;
On sait que, pour écrire, il a besoin d'un tiers.

SUR UNE MUSE ATRABILAIRE.

Delphine Gay, jadis poëte de bon ton,
L'autre jour, dans un feuilleton,
Outragea Cavaignac, et le traita d'infâme.
Cette amère satire est-elle d'une femme?
En voyant tant de fiel tristement prodigué,
Chacun se dit: ce n'est pas gai.

PROBLÈME MATHÉMATIQUE.

D'un zéro que l'on encense,
Les discours feraient pitié,
Si de sa rare éloquence,
Un tiers n'était la moitié.

VOYEZ NUMÉRO 8.

Lorsqu'on nous représente, en un certain local,
Un prétendant connu par mainte peccadille,
Nous nous rappelons tous ce refrain musical?
Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.

COMPLAINTE

EN FAVEUR D'ÉMILE DE GIRARDIN.

— PREMIÈRE PARTIE —

AIR *de Fualdes.*

Ecoutez, peuples de France,
Des Batignolles aussi,
Le si surprenant récit
D'une histoire où la décence
N'a rien à faire Dieu merci!
En raccourci la voici.

Autrefois dans les affaires
Il y avait un certain
Monsieur Emile Girardin,
Journaliste doctrinaire,
Inventeur du bon marché
Pour le papier imprimé.

En l'an dix huit cent vingt-huite,
Ce jeune homme eut la candeur,
De publier *le Voleur*,
Journal assez mal écrite,
Ous qu'il n'y eut d'attrappé
Qu' l'actionnaire et l'abonné.

— *La suite au numéro prochain.* —

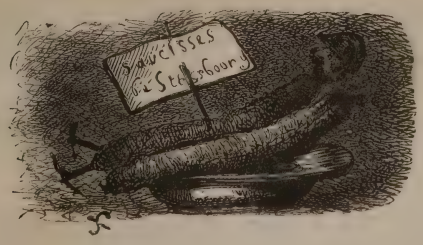
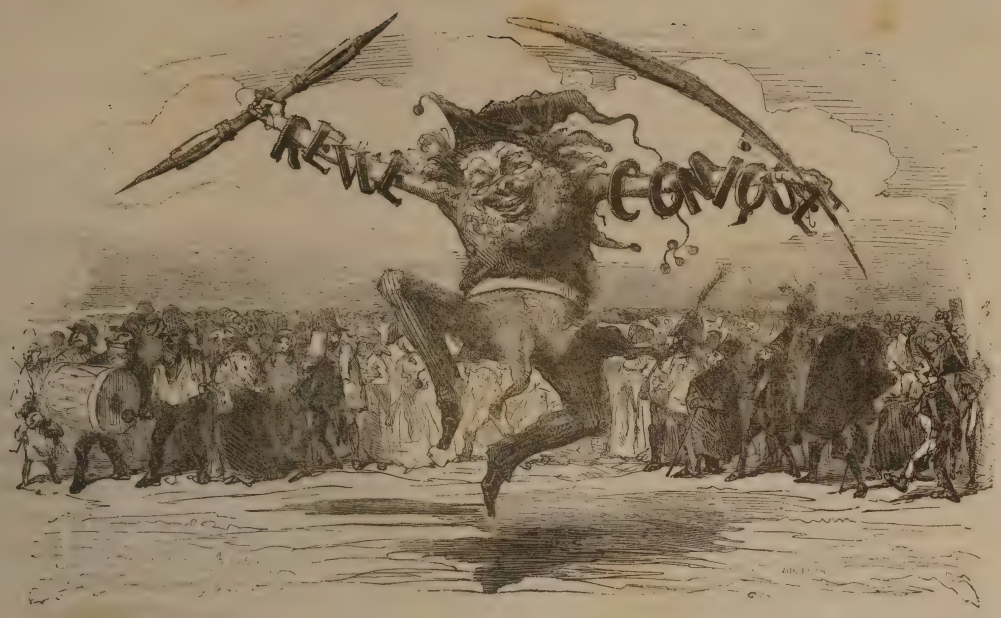


TABLEAU D'HISTOIRE.

Les deux Sosie.

— Extrait du LITERARY-PIONIER journal anglais. —



LA SEMAINE.

La Semaine se précipita tout éplorée à mes genoux.

— Relevez-vous, lui dis-je avec bonté ; qu'y a-t-il pour votre service?

— Sauvez-moi du déshonneur, me répondit-elle en versant des larmes. Je suis une Semaine perdue.

— Comment cela?

— Il est question de rétablir la censure dramatique. Quel désespoir pour moi, si cela arrivait pendant ma vie! Je n'ai pas eu le moindre banquet à présider; que répondrai-je donc lorsque mon juge souverain me demandera : Qu'as-tu fait de tes huit jours d'existence?

Faudra-t-il que je lui réponde : J'ai rétabli la censure....

— Rassurez-vous, ma chère, les choses n'en sont pas encore là. La commission des théâtres a ses inconvénients, sans doute ; mais elle a aussi ses avantages. Avec elle la tyrannie d'un ministre, celle d'un directeur des beaux-arts est impossible. Mais, à propos, puisque nous parlons de théâtres, dites-moi donc de quoi se plaignent messieurs les directeurs ; tous les soirs les théâtres regorgent; d'un bout du boulevard à l'autre depuis le poulailler de *la Poule aux œufs d'or*, jusqu'au *Val d'Andorre*, il n'est pas un théâtre qui ne ferme sa porte au nez du public désappointé. Est-ce que la République ne serait pas aussi ennemie qu'on le dit des arts et des plaisirs?

La Semaine essuya en souriant ses larmes hypocrites, et s'assit à mes côtés; causons politique, lui dis-je.

— Autant dire : Causons élections, reprit-elle. Les chances continuent d'être pour le général Cavaignac ; la marée monte de ce côté ; tout le commerce, la banque, la vraie banque, M. de Rothschild, M. Odier, etc., voient en lui la seule digue à opposer aux révolutions. — Les adresses pleuvent de toutes parts ; et si l'on en croit des gens qui se prétendent bien informés, les campagnes, si affolées, disait-on, du nom du prince Louis, seraient bien loin de lui être acquises. — En voulez-vous juger? Lisez *la Presse;* sa rage redouble ; elle s'use les dents ; elle devient idiote, imbécile de fureur. Quand on sent sa force, on est plus modéré, fût-on *la Presse.*

« Emile manque décidément de tact et de générosité, disait hier un de ses amis. Non content d'attaquer chaque matin le général, il s'en prend aussi à son père. Comment voulez-vous que le général lui réponde? Les armes ne sont pas égales. »

Que dites-vous des efforts tentés par les Baziles du parti bonapartiste pour faire une montagne de l'affaire des récompenses nationales? Et quelle souris a enfanté cette montagne! Le triomphe du général Cavaignac ne leur a donc pas appris que chaque bataille était pour eux un échec? Il manque un nom à la liste, disait un bonapartiste rouge ; c'est celui du prince. Sa place y était marquée à côté de celui de Barbès. Tous deux n'ont-ils pas conspiré? Tous deux n'ont ils pas tué un soldat français, en haine de Louis-Philippe?

— Ayez donc des amis!

— Parlons de l'alliance de la Montagne et de M. Thiers. M. Ledru-Rollin et M. Thiers s'entendent pour s'abstenir en matière de République: lequel des deux doit avoir plus de honte de servir aux desseins de l'autre? Quelle est la dupe, si tous les deux ne sont pas dupeurs?

—Et les pamphlets, ma chère Semaine; on dit que la province et Paris en sont inondés. — Et cette fois le Gouvernement.....

— Le Gouvernement! ne m'en parlez pas; un gouvernement de journalistes qui n'a pas un journal à lui; qui est défendu d'office par deux ou trois amis; qui a pris M. Véron pour un homme politique; qui ne répond pas à *la Presse* jour par jour, dans *la Presse* même, et qui se contente de démentir dans un coin du *Moniteur du soir* les innombrables attaques dont il est l'objet; vous faites trop d'honneur à un gouvernement comme celui-là, quand vous le supposez capable de combattre ses ennemis sur leur propre terrain.— Hélas! détrompez-vous. Les cordonniers sont toujours mal chaussés.

— Et le Pape; oubliez-vous le Pape?

— Le Pape? eh bien! le Pape, chassé de Rome par un Bonaparte, n'a pas voulu rentrer en France tant que la question de la Présidence ne sera pas vidée. Fuir l'un, pour trouver l'autre, il n'y avait pas de quoi rassurer le Saint-Père.

Ah! j'oubliais; on a lu dans *la Presse* du 8 :

On dit qu'une commande considérable de boîtes à double fond vient d'être faite dans un très-grand atelier de menuiserie.

Nous laissons à la sagacité des électeurs de deviner à quel usage sont destinées ces boîtes.

Est-ce plus bête qu'ignoble? est-ce plus ignoble que bête? Qui pourrait le décider? Des boîtes à double fond — et ce double fond; double..... Girardin que vous êtes, ce double fond, ce serait donc un double fond qui saurait lire, qui choisirait les votes, tout seul, à mesure qu'ils tomberaient dans l'urne. La belle invention que ce double fond! M. de Girardin devrait bien avoir un double fond de ce genre à la boîte où il laisse, pendant le jour, cuver ses calomnies; entre toutes, il choisirait au moins les vraisemblables.

— Que tu es candide à ton tour, chère Semaine! Les électeurs du prince, demande-le au prince lui-même, ses électeurs peuvent tout croire : ils croient en lui.

La République étant justement dans son neuvième mois, monsieur Vipérin, journaliste venimeux, que nous connaissons trop, lui présente à l'improviste un monstre pour la faire avorter.

— Mais enfin, dites-moi un peu pourquoi vous nommez Louis-Napoléon?
— Dam! . . . . . ma femme aime beaucoup les oiseaux.

Ce qu'il y a dans le sac, on n'en sait rien; mais voyez l'étiquette.

— Une idée! si je nommais Napoléon-Landais?...
— Ma foi, non!... ce Napoléon-là sait un peu le français; il n'aurait qu'à nous faire des calembours!...

Dessiné par BERTALL.

Gravé par LEBLANC.

LES PARVENUS.

« Voulez-vous parler raison ?

— Volontiers; je suis un homme de poids.

— Je n'en doute pas. Vous votez pour Louis Bonaparte?

— Certes.

— Peut-on vous demander pourquoi?

— Je vous le permets.

— En votant pour le prince, prétendez-vous protester contre la République?

— Dieu m'en garde !

— Alors, vous avez pour lui une sympathie personnelle?

— Pas la moindre.

— Vous le tenez au moins pour un homme de talent?

— Je sais que c'est un bien pauvre sire.

— Alors, pourquoi diable lui donnez-vous votre voix?

— Parce que c'est un nom.

— Qu'est-ce que vous entendez par là?

— J'entends que Louis Bonaparte n'est pas le premier venu; que c'est un homme comme il faut, un prince!

— Il faudrait peut-être parler beaucoup pour vous prouver que cette idée n'est rien moins que républicaine; mais passons. Quel besoin avez-vous que le président de la République soit un prince?

— Quel besoin?

— Oui, répondez.

— Je veux pour président un prince par égard pour moi-même; ma propre considération y est engagée. Voulez-vous donc que je reconnaisse pour chef suprême de l'État M. Pierre ou M. Paul tout court?

— Pourquoi pas, si M. Pierre ou M. Paul tout court a fait ses preuves.

— Preuves ou non, c'est toujours M. Paul ou M. Pierre; et comment voulez-vous qu'un homme comme moi...

— Qu'est-ce que vous appelez un homme comme vous?

— Monsieur !...

— Vous avez dit que nous allions parler raison.

— Soit. Un homme comme moi! mais sachez que j'ai gagné un million dans mes opérations commerciales; j'ai une voiture et un valet de chambre; je dîne bien, j'ai du ventre; je porte une grosse épingle en diamant et des breloques. Voilà ce que c'est qu'un homme comme moi!

— Et monsieur votre père était sans doute un duc ou tout au moins un marquis?

— Mon père était un simple ouvrier, monsieur! Il ne m'a pas laissé un sou, monsieur! J'ai fait ma fortune peu à peu, jour par jour, à force de travail, et, j'ose le dire, grâce à quelque peu d'intelligence. Je suis le fils de mes œuvres, monsieur!

— Et cela fait votre éloge.

— Je le crois bien. Je m'appelle Fumichon tout court, moi! Mais parlez de Fumichon à qui vous voudrez dans le commerce, et l'on vous dira si ma signature ne vaut pas mieux que bien d'autres plus brillantes.

— Eh bien, M. Fumichon tout court, soyez un peu conséquent avec vous-même.

— Comment?

— Trouvez-vous raisonnable, vous Fumichon, fils de vos œuvres, de vouloir pour président, *un nom*, c'est-à-dire un homme qui soit fils des œuvres d'autrui?

— Permettez....

— Ne protestez-vous point par là contre votre propre fortune?

— Cependant il me semble que la politique....

— Qu'est-ce que vous direz sur la politique? Pensez-vous par hasard qu'il soit plus facile de gouverner un État comme la France que de gérer la maison de commerce Fumichon et compagnie?

— Je suis loin de le penser.

— S'il vous eût fallu confier la gérance de votre maison à quelqu'un, auriez-vous pris *un nom* ou un homme capable?

— Dans le commerce, la capacité avant tout; c'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons.

— Les bons gouvernements se font de la même manière; est-il besoin de vous le prouver?

— C'est clair comme le jour.

— En serez-vous plus avancé, quand le président de la République s'appellera le prince Louis ou le prince de Saint-Amaranthe, si ce président est un niais et que le pays soit sens dessus dessous?

— Il est certain que non.

— En serez-vous plus fier quand vous pourrez vous dire : — Mes correspondants ont fait faillite, c'est vrai; je suis ruiné, c'est encore vrai; mais du moins ce n'est pas M. Pierre ou M. Paul qui habite l'hôtel de la présidence, c'est le prince de Saint-Amaranthe.

— Hélas non !

— Vous êtes un bon homme au fond, mais en demandant un prince, vous avez cédé à un sentiment d'orgueil irréfléchi, mais ordinaire aux parvenus. Je prends le mot dans sa bonne acception. Vous êtes un parvenu, M. Fumichon, c'est-à-dire un homme qui doit tout ce qu'il est à sa propre capacité, et la juste estime que vous en avez conçue pour vous-même doit vous faire estimer les autres parvenus comme vous. Parvenus dans le commerce, parvenus dans la politique, dans la littérature, dans les arts, dans l'armée, la République est le règne des parvenus. Injuste pour eux, vous n'avez pas le droit d'être juste pour vous.

— Vous pourriez bien avoir raison.

— Cette vérité était déjà vieille du temps de l'Encyclopédie; mais les mœurs sont toujours en retard d'un siècle sur les idées, voilà pourquoi il faut tant répéter les choses. Rappelez-vous seulement que vous, Fumichon, fils d'ouvrier, enrichi par votre travail, et aujourd'hui un homme considérable, vous êtes la glorification vivante de la démocratie et la condamnation des princes. Ne l'oubliez pas quand vous écrirez votre bulletin ! C. C.

LA POLITIQUE DE DÉTAIL.

Le *Spectator*, un des journaux les plus sérieux et les plus influents de l'Angleterre, publie sous le titre, *la Politique de Détail*, de très-curieuses et très originales réflexions dont l'humeur n'exclut ni la justesse, ni la raison. Cet article est évidemment de Carlylé, écrivain et philosophe, justement renommé chez nos voisins; nous la traduisons littéralement. M. Thiers, M. Lamartine et le général Cavaignac pourront trouver leur profit, sinon leur compte, dans la lecture de cette appréciation de chacun d'eux, faite par un des esprits les plus éminents de l'Angleterre.

Les hommes d'État de ce temps-ci manquent, généralement, d'idées larges et bien définies, et sont surtout incapables d'un dévouement absolu. Ils sont patriotes, jusqu'à une certaine limite, suivant l'enjeu qu'il faut risquer. Lamartine, tout poétique qu'il est, ne s'aventurera pas dans la bataille électorale pour la présidence de la République, sans prendre ses garanties contre le ridicule. Thiers, son antipode, ne peut s'élever au-dessus des questions purement matérielles; sa plus haute philosophie n'est que de l'économie politique d'occasion. Il y a peu d'hommes de cette classe qui brûleraient leurs vaisseaux derrière eux. Le poëte patriote lui-même a toujours l'œil sur son domaine. Il en résulte que dans la confusion où l'Europe est jetée, il ne se présente pas un homme qui puisse guider le peuple et le rallier autour de ses drapeaux, au nom d'un grand sentiment qui leur soit commun; il n'y en a pas un qui soit prêt à périr à la tâche, qui fasse même les sacrifices qu'exige le succès. Il n'y a pas de Curtius prêt à se dévouer pour le triomphe de tous. Et ce n'est pas seulement à la France que s'appliquent ces observations : il en est de même en Allemagne. Les chefs du pays ne pensent qu'à eux et à leurs idées plus ou moins bizarres; chaque prince n'est occupé que de ce qu'il peut sauver pour lui et sa famille. Tout a été détruit, mais personne n'a un plan d'action bien étudié, et ce plan existât-t-il, son auteur ne risquerait pas tout ce qu'il possède pour l'exécuter.

Il n'en était pas ainsi autrefois. Il ne faut pas remonter bien loin pour trouver des exemples de ces fermes résolutions, de ces volontés de fer, de cette persévérance indomptable qui immortalisent les héros et entraînent les peuples aux plus grandes actions. Napoléon savait mettre des trônes pour enjeu afin de gagner des empires. Avant lui, Robespierre marchait à son but, à travers le sang et les haines. Nelson, quand il avait arrêté son plan de bataille, risquait une flotte pour une victoire. Consultez l'histoire, et vous verrez tous les grands hommes non-seulement risquer leur vie (c'est ce que font tous les jours les agents de police, au milieu des disputes d'hommes ivres), mais accepter toutes les conséquences de leurs actes. Cromwell, la Bible d'une main, l'épée de l'autre, n'aurait point été arrêté par un lion. Pour lui, il n'y avait que la victoire ou la défaite, le triomphe ou la destruction. Brutus marchait à Philippes, César passait le Rubicon avec cette résolution qui fait les héros, de vaincre, et dans tous les cas de marcher en avant. C'est l'audace qui a sauvé Thémistocle; Venise aurait péri à Chiozza sans des sacrifices désespérés de sang et d'argent; et, de nos jours, Washington, abandonné par presque toutes ses troupes, dont il ne lui restait plus qu'un faible noyau, est parvenu à maintenir le blocus de Boston avec l'ombre d'une armée, et à battre le général Gage avec les seules forces d'une volonté inflexible. Washington était un colonel dans l'armée anglaise, il avait une certaine fortune, et une grande dose de prudence; eh bien! il a tout risqué, sa vie, son rang, sa fortune; rien ne l'a arrêté; il a toujours été en avant, et c'est ainsi que souvent, sans argent, sans armée, même sans espoir, il est parvenu à faire passer tant bien que mal, à ses concitoyens, les jours de tribulations, et à fonder une république en dépit de la Grande-Bretagne.

Mais de telles vertus ne conviennent pas à notre système de détail. Nous ne les trouverons que parmi des gens qui ne sont guère en renom aujourd'hui : les barbares Croates, les Italiens, si dégénérés, qu'ils se ressentent encore de l'ancienne domination militaire du moyen âge, les Arabes algériens, qui ont coûté tant de sang à la France.

Cavaignac, avec ses rudes façons de soldat, nous parait marqué de ce cachet héroïque, qui a presque entièrement disparu de nos jours. Dans les grandes occasions, et dans les questions de sa compétence, il s'est montré, indépendamment des règles de la politique technique, doué d'une résolution inébranlable. Il va droit au but, sans s'inquiéter du bruit qui se fait autour de lui. Chargé de défendre Paris, il le défend suivant les règles, sans égard aux reproches et aux objections des hommes de robe. Calomnié, il défie ses adversaires et marche à la tribune comme il marcherait au canon. Il ne redoute pas, lui, les conséquences. Orateur des plus médiocres, il étonne tout d'un coup Paris par l'éloquence de sa défense, le vulgaire confondant l'éloquence des faits, de la détermination, des réalités, avec l'adresse du langage. Cavaignac ne connaît que les faits, et les enfonce jusqu'à la gorge dans la bouche béante de ses adversaires. Là où il prend sa position, il demeure sans que rien puisse l'en arracher; vous pouvez le couper en pièces, mais non le faire reculer. Sa force ne repose pas sur des subtilités, c'est contre le fait brutal que ceux qui luttent contre lui doivent absolument se heurter. Ses idées ne s'étendent ni ne s'égarent contre son gré; elles sont positives; toute sa puissance est toujours au service de sa résolution; s'il est déterminé à s'abstenir, rien au monde ne le fera mouvoir; s'il veut frapper, il frappe de toutes ses forces et le sabre arrive jusqu'aux os. Il ne s'attache pas aux petits avantages, aux profits de détail, il lui faut tout ou rien. Toutes les fois que son ministère s'est jeté dans des combinaisons de détail, soyez sûr que Cavaignac ne l'a pas suivi. C'est un soldat, ce n'est pas un boutiquier. C'est lui qui le premier a jeté l'ordre au milieu de l'anarchie; de la lame de son sabre a lui le premier éclair de paix dans cette tempête sanglante; son canon a dominé le chaos et a annoncé le rétablissement du pouvoir dans l'État. En marchant droit au but sans que rien l'ait arrêté, le soldat est arrivé à un résultat que le roi-détaillant n'avait pu atteindre en cherchant à substituer les ressources de l'intrigue à la puissance de la force. Louis-Philippe a pu être un excellent instrument pour des temps tranquilles et heureux, mais il ne pouvait plus servir au moment d'une grande crise nationale.

Qu'on dise encore que la fortune vient en aide aux audacieux.

Dessiné par OTTO. Gravé par BREVIERE.

SAINT CHRISTOPHE ET LA RÉPUBLIQUE.

En ce temps-là il y avait un homme qui s'appelait Christophe, et voici pourquoi :

C'était un géant qui faisait métier de passer les voyageurs qui voulaient traverser un fleuve à un endroit où il y avait un gué.

Un jour qu'il était assis, attendant les pratiques, il vit venir vers lui un tout petit enfant qui lui demanda s'il croyait pouvoir le porter sur ses épaules jusqu'à l'autre rive. Le géant sourit à cette question, lui dit qu'il avait porté de bien plus lourds fardeaux que lui ; et il le prit et le mit sur ses épaules.

Mais à mesure qu'il avançait dans le gué, le poids devenait de plus en plus lourd ; et enfin, succombant sous le fardeau, il n'arriva qu'avec une peine et une fatigue extrêmes à la fin de sa tâche.

Cet enfant était Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'était l'intelligence qui écrasait la matière. C'est pourquoi cet homme fut saint.

Dans ce temps-ci, un autre tout petit enfant d'un an à peine eut un instant la fantaisie de se faire porter à un passage très-périlleux, sur les épaules d'un homme qui ne s'appelait pas Christophe, mais qui était le neveu d'un géant. Celui-ci était présomptueux, il accepta.

Il croyait la chose d'autant plus facile que son oncle le géant avait pendant quelque temps porté la sœur aînée de la petite fille, et que, fatigué de la porter, il avait fini par la manger. Mais il était si grand et si fort qu'on pouvait bien lui passer ce caprice.

Le neveu du géant espérait trouver une occasion pour en faire autant. Mais le téméraire n'avait pas les forces de son oncle ; il ne fit que quelques pas, trébucha, et s'engloutit au fond de l'eau pour ne plus reparaître jamais.

Pour ce qui est du petit enfant, après avoir fait un geste d'adieu moqueur à ce pauvre homme, il passa lestement tout seul de l'autre côté, et, arrivé sur la rive, il grandit, grandit, que c'était un plaisir pour tout le monde de le voir.

Personne ne se soucia plus du pauvre homme, qui depuis resta toujours au fond de l'eau.

— La *Revue comique* l'appelle une oie, — mais ce n'est pas une oie, car le BEAU D'UNE OIE est de sauver le Capitole, et celui-là en est incapable.

— Tout cela n'empêchera pas Mosieu de voter pour lui.

LES CLUBS EN PLEIN VENT.

Vite deux bancs, quatre planches, un tréteau, un échafaudage quelconque. Paris ne saurait se passer plus longtemps de hustings.

A tous les coins de rues, sur les places publiques, dans tous les carrefours, sur les boulevarts, nous avons des clubs en plein air où l'on discute les candidats à la présidence, mais ce sont des clubs de conversation, la tribune y manque, que voulez-vous que fasse un orateur ?

Il s'épuise au milieu des groupes, il argumente à droite, il argumente à gauche, il discute des pieds, des mains, des coudes, mais sa voix meurt étouffée dans la foule ; il n'a pas le libre jeu de son argumentation, son éloquence reste inutile comme une épée qu'on a à son côté, mais qu'on ne peut tirer du fourreau. Si au moins auprès de l'orateur il y avait une borne ! mais la borne a été supprimée depuis longtemps par les progrès de l'édilité, ce n'est plus qu'une illusion, une métaphore, un trope, un souvenir !

Je ne comprends pas le suffrage universel sans les hustings.

Vous voulez donc naturaliser en France les orgies électorales de l'Angleterre et de l'Amérique ? Quoi ! nous verrions au milieu de notre Paris civilisé, se renouveler sur un cirque de quatre pieds carrés les cruautés du paganisme ? Ici c'est un orateur qu'on lapide, là deux orateurs se prennent aux cheveux, et font de l'escrime à poing fermé. Hurrah pour le gladiateur rouge ! bravo pour le gladiateur tricolore. Celui-ci a le nez écrasé, le front de l'autre est ouvert. N'y aura-t-il pas dans la foule quelque âme sensible pour lever le pouce et mettre un terme à ce combat ? Laissez donc, le peuple souverain s'amuse, il est venu ici pour voir tirer la savate électorale, il ne s'en ira pas avant d'avoir vu cinq ou six orateurs sur le carreau ; le peuple ne demande que *panem et circenses,* plaies et bossés.

L'origine des hustings se perd dans la nuit des temps ; le jour où Diogène dressa sur son tonneau deux planches transversales et se servit de cette tribune pour parler aux citoyens, il inventa les hustings. Ne soyons pas plus fiers que les Athéniens, et ne faisons pas fi de cette éloquence qui ne déguise rien, et qui ne craint rien. Les Anglais et les Américains dont vous parliez tout à l'heure, nous valent bien sans doute, et ils trouvent tout naturel que des candidats qui après tout se font les solliciteurs du peuple, lui adressent leur requête avec les formes qui peuvent lui plaire, et dans la langue qu'il connaît.

Nous n'en sommes pas encore là. Les candidats ne descendront pas cette fois sur la place publique, mais ils y viendront tôt ou tard ; il serait absurde d'en douter, et puéril de le craindre. Il y a vingt ans que les hustings préservent l'Angleterre des barricades.

Et d'ailleurs ces clubs en plein vent, ces réunions

que nous voyons se former le soir, à l'heure de la cessation des travaux, sont-ils au fond plus pacifiques, plus dignes que les hustings? Non, mille fois non. Là les trois quarts des auditeurs n'aperçoivent pas l'orateur en face; là les brigues et les menées ont beau jeu; ce que Diogène lui-même n'eût pas osé dire du haut de sa tribune en plein soleil, on le murmure tout bas, on ne cherche pas à émouvoir le peuple, mais à le séduire. L'intrigue circule dans les groupes; l'éloquence seule agit sur les hustings. Quelle éloquence, bon Dieu! Qu'importe, nous ne sommes pas des professeurs de rhétorique, et j'aime bien mieux entendre un mauvais discours, que de ne pas entendre ce que certaines bouches peuvent glisser à l'oreille des gens ignorants au milieu d'un rassemblement.

— Mais d'où vous vient, mon pauvre ami, cette joue enflée?

— J'ai perdu deux dents à la porte Saint-Denis, à vouloir dire quelques mots en faveur de Louis-Napoléon.

— Et vous, mon brave, pourquoi ce tatouage au-dessous de l'œil?

— Parce que j'ai essayé sur la place de la Bourse de convertir quelques ouvriers aux idées napoléoniennes.

Des dents brisées, des yeux pochés, des nez écrasés par la politique, on n'entend plus parler que de cela depuis que les clubs en plein vent existent. De ce côté-là, ils n'ont déjà rien à reprocher aux hustings. Si après l'élection du président, on faisait un relevé des blessés des diverses candidatures, je suis sûr qu'on en trouverait pour le moins autant à Paris qu'à Londres ou à New-Yorck. Seulement, bien plus philanthropique que l'Angleterre ou l'Amérique, la France trouverait alors dans son sein un citoyen pour proposer de convertir les Tuileries en hôtel des invalides électoraux.

Les clubs les plus nombreux sont ceux qui se réunissent sur les boulevarts et sur la place de la Bourse. Celui de la place Vendôme est entièrement composé de domestiques. La haute et basse livrée, l'office et l'antichambre, les marmitons et les suisses s'y réunissent non point pour discuter, leur vote est acquis quand même au prince Louis, mais pour le saluer à son passage. C'est escorté de ces acclamations touchantes qu'il se rend à l'Assemblée nationale lorsqu'il s'y rend, ce qui lui est bien arrivé trois fois depuis sa rentrée.

Le badaud abonde dans les clubs en plein vent, le badaud nuit essentiellement à l'orateur. Il demande sans cesse : Qu'y a-t-il? Qu'est-ce? Qu'entendez-vous par là? N'est-ce pas que l'Empereur n'est pas mort? etc., etc., etc.

Je sais bien qu'on leur répond en général par des renfoncements, mais à la longue les renfoncements même finissent par paraître médiocrement comiques. Aussi jusqu'à présent les clubs en plein vent n'ont-ils pas tout le succès qu'on pouvait en attendre. Le curieux commence à les dédaigner; l'homme timide les évite, vous verrez que bientôt ils dégénereront en forum de gobe-mouches et de nouvellistes. Ils remplacent l'ancien arbre de Cracovie.

LE PARTI DES DOMESTIQUES.

C'est un parti nombreux et important, et qu'il n'est point facile, quoi qu'on en dise, de faire voter contre ses opinions.

Mais quelles sont ses opinions?

Pour cela, je l'ignore, tout ce que je puis vous dire, c'est que la livrée pense, la livrée agit, la livrée est un parti, demandez-le plutôt à l'ancien régime. Les deux plus grands ennemis de l'aristocratie ont été les philosophes et les valets. La révolution se fit le jour où Figaro emporta d'assaut la bastille du Théâtre-Français.

La livrée cependant n'était point unanime; mais où est l'unanimité? Crispin, Frontin, Jasmin, Lafleur endossèrent la carmagnole révolutionnaire, tandis que Bourguignon, Dubois, Laverdure, Remy, la Jeunesse passèrent le Rhin avec l'émigration, se cachèrent dans les caves de leurs anciens maîtres, ou portèrent leur tête sur l'échafaud. Ils tenaient à leurs priviléges et ne voulaient pas déposer leurs galons sur l'autel de la patrie.

Crispin, Frontin, Lafleur, Jasmin, Pasquin, ont depuis longtemps quitté le service. La révolution leur ouvrait une carrière brillante, ils l'ont suivie, et c'est peut-être un des plus utiles bienfaits de cette révolution d'avoir aboli cette domesticité effrontée, intrigante, mendiante, cynique, s'essayant à l'égalité par l'égalité des vices, faisant descendre l'aristocratie à son niveau, tyrannisant les familles dont elle possédait tous les secrets, remplaçant enfin le confesseur par le valet, Tartufe par Pasquin.

Mais ne nous laissons point emporter au vol de la philosophie; *paulo majora canamus*, prenons-le sur un ton plus modeste.

Vous figurez-vous le jour où ce pauvre la Jeunesse sortit enfin de ce souterrain où il avait passé les cruelles années de la terreur, ce trou sombre où la petite laitière du château venait chaque matin, au péril de sa vie, lui apporter sa nourriture? Et Dubois, l'intendant Dubois, et Bourguignon, le valet de pied gras et fleuri? on vient leur dire tout d'un coup qu'ils sont libres, qu'ils peuvent se montrer au grand jour, que personne ne demande plus leur tête! Les voilà qui sortent de leur cachette, et leur premier soin est de se

SUITE AUX FABLES DE LA FONTAINE.

L'Oie parée des plumes de l'Aigle.

La Grenouille et le Bœuf,

LE PRINCE POUR RIRE, *parle à haute voix en arpentant son saton à grands pas.*

De l'éclat de mon nom le peup'e est ébloui.

L'ÉCHO. . . . . Oui.

Aussi ses bullelins porteront tous mon nom.

L'ÉCHO. . . . . Non.

rendre au château ou à l'hôtel. Bien souvent le château est brûlé, l'hôtel en ruine ; les maîtres sont absents ou morts. La Jeunesse, Dubois et Bourguignon ne sont plus les domestiques de personne, c'est égal, leur premier soin est d'endosser leur livrée, de se promener dans cet équipage, d'affronter le municipal et l'ancien président du club. Qui l'eût dit? cette livrée est pour eux le signe de l'affranchissement et de la liberté !

Qui leur a fait ces doux loisirs? Bonaparte. Qui est-ce qui a ramené les lourdes perruques, les gros cochers à triple collet, les bas de soie, les culottes courtes, le feutre galonné, l'habit à la française ? L'empereur Napoléon. Ceci peut vous donner l'explication de la politique du parti des domestiques.

Hériter à ce point d'un oncle, qu'on lui doive tout, même la sympathie des laquais. C'est honteux !

Lisette et Marton travaillent dans l'ombre la matière électorale. On avait de si bons profits sous l'Empire ; l'amour était de courte durée, mais il était généreux, c'est ce qu'il faut aux confidents de l'alcôve ou de l'antichambre. C'était alors le beau temps des femmes de chambre ; pour elles c'était bien mieux que l'ancien régime. Loin d'ici Frontin et Crispin ! Marton et Lisette sont devenues riches, elles peuvent épouser un colonel, et même un général, manchot à la vérité, mais on n'y regarde pas de si près pour être madame la générale. Quant à Nanon la cuisinière, qui a eu son premier tué à Waterloo, pour qui voulez-vous qu'elle fasse voter son quatrième ou son cinquième? car Nanon a plus de quarante ans, mais elle est encore fraîche et appétissante pour un tourlourou de vingt ans?

Et puis elle a des économies, et le fruitier du coin, qui est veuf, est trop habile pour ne pas se laisser influencer par mademoiselle Nanon.

La République a donc de rudes ennemis à combattre. Les souvenirs de la grande livrée, les profits de Marton et de Lisette, le bouillon de mademoiselle Nanon et son livret à la caisse d'épargne, le plumet de coq des chasseurs, et mille autres choses semblables ; mais la République triomphera de tout cela, la France ne s'affublera pas tout entière de la livrée ; laquais qui attendent un siége derrière une voiture, poëtes, généraux, journalistes, administrateurs auxquels on a promis des places, le parti des domestiques ne triomphera point.

SOLDATS, VOILA CATIN !

La halte est bonne après une longue marche. Entrons dans cette auberge, le vent fait crier l'enseigne de fer à la *Vieille vivandière;* on dirait qu'elle nous appelle. L'âtre flambe joyeusement. Arrêtons-nous ici ; bientôt nous continuerons notre route. Encore une étape, et nous serons au régiment.

Et les jeunes soldats entrèrent.

La fille d'auberge les salue de son plus gracieux sourire; on leur fait place au foyer, place à la table; les enfants de l'hôte traînent les lourds havre-sacs dans la salle voisine; le plus âgé transporte un à un chaque fusil dont le poids fait ployer ses épaules. C'est l'accueil que reçoit partout le soldat en France, mais avec un grain de bienveillance et d'amitié de plus. C'est que la mère de l'hôte a fait toutes les guerres de la révolution; elle a été vivandière, elle a vu l'Égypte, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne. Aussi voyez comme son fils en est fier.

« Où est-elle? se demandent alors les jeunes soldats, nous voulons boire à sa santé.

— Et rin tin tin, répond une voix chevrotante, soldats, voilà Catin! »

La vieille se montre en même temps, le chef un peu tremblant, la taille un peu voûtée, mais l'œil brillant encore, et l'air robuste malgré les rides. C'est elle qui va verser le coup de l'étrier à ses hôtes.

« A votre santé, la mère, et à celle de l'Empereur!

— De quel empereur voulez-vous parler?

— Parbleu, de celui que nous allons faire. »

La vieille poussa un petit éclat de rire.

« Mais, mes enfants, reprit-elle, savez-vous comment ça se fait un empereur?

— On écrit le nom de Louis-Napoléon Bonaparte sur un petit morceau de papier, et l'affaire est faite.

— Oui-dà, ils disent tous la même chose, le suffrage universel! Nous savons bien que le suffrage universel n'est pour rien dans tout cela, nous autres qui en avons fait un d'empereur.

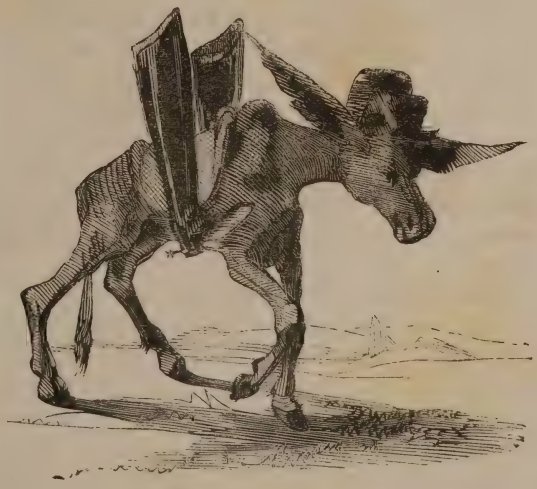
— Vous?

— Cela vous étonne, mes enfants, c'est pourtant comme cela. Moi qui vous parle, je suis partie comme vivandière lors de la levée en masse, aux cris de vive la République! Plus de vingt gars du village sont partis en même temps que moi. Nous comptions être de retour après avoir chassé l'étranger, et reprendre qui l'aiguille, qui la bêche et la charrue, mais ça n'a pas été fait en un tour de main; nous nous sommes tant battus qu'il nous a semblé que nous ne pouvions plus faire autre chose. Le drapeau du régiment nous avait fait perdre de vue le clocher du village; nous ne connaissions plus que notre général, si bien qu'un beau jour nous avons voulu qu'il devînt le général des bourgeois comme le général des soldats, et nous l'avons fait empereur. Nous lui avons donné une couronne en retour de vingt victoires. Voilà, mes enfants, comment se font les empereurs. »

La vieille reprit après un moment de silence:

« Il ne faut pas croire que plus d'une fois nous ne l'ayons regretté. Un empereur, voyez-vous, ça finit par devenir gênant. Il donne des croix, des épaulettes, des titres, mais il faut le suivre aujourd'hui, demain, toujours; on se bat pour lui, on se fait tuer pour lui, o

Le Renard et les Raisins.



On prétend que Caligula
Fit son cheval consul de Rome.
Quoi d'étonnant à cela?
En France, on va bien au delà;
Puisque d'aucuns veulent qu'on nomme,
Se basant sur ce précédent,
D'une autorité fort antique,
Un âne comme président
De notre jeune République.

n'est plus un homme, on n'a plus de patrie. Les anciens sentaient cela, quoi qu'on en ait pu dire; bien souvent pendant les nuits de bivouac, je les voyais tristement rangés en cercle, silencieux et rêveurs. Alors, j'arrivais avec mon refrain : Rin tin tin, soldats, voilà Catin !

« Les têtes balafrées des grenadiers se levaient vers moi, leurs yeux pensifs s'illuminaient, ils me faisaient une place devant le foyer. C'est que ce n'était pas seulement de la liqueur que je leur versais, mais des souvenirs. Je leur parlais de Marceau, de Hoche, de Kléber, je leur chantais la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, et tout bas ils répétaient les refrains républicains. Alors on eût vu plus d'un de ces vieux grognards essuyer furtivement sa paupière. Souvenez-vous, jeunes soldats, de ces larmes de vos pères. »

La voix de l'aïeule sembla s'attendrir.

« Et moi aussi je pleurais, car je me souvenais de celui que j'avais voulu suivre, et qui chantait la *Marseillaise* lorsqu'il tomba frappé dans mes bras sur les rives du Rhin, en criant : Vive la liberté !

« Enfants, croyez-moi, si la grande-armée aimait Catin, c'est que Catin, c'était pour elle la République, c'est-à-dire la jeunesse, l'élan, l'enthousiasme de la patrie et de la liberté, que le fanatisme de la gloire ne remplace jamais. C'est ce que j'aurais voulu dire au chansonnier qui a écrit mon histoire. Pauvre République ! ils ne l'ont pas revue, les braves qui sont morts ! ils l'auraient saluée et bénie. Ce n'est point de leurs mains mutilées qu'on eût pu attendre un bulletin pour ressusciter le fantôme de l'Empire.

« Soldats, rappelez-vous les paroles de la vivandière : On ne meurt bien que pour la patrie. Je le sais, moi, qui ai recueilli les dernières paroles de tant de vieux combattants. Buvez à leur mémoire et à la jeune République ! »

Et comme rajeunie par ses souvenirs, la vieille versait d'une main moins tremblante la liqueur aux jeunes gens, en répétant d'une voix plus claire et plus ferme : Rin tin tin, soldats, voilà Catin !

Les hôtes lui répondaient en criant : Vive la République ! Ce cri longtemps répété par l'écho, se perdit enfin avec les pas mesurés des soldats qui disparurent sur la route dans l'ombre du soir.

Béranger, Béranger, ajoutez donc ce dernier couplet à la chanson de Catin.

LA TOUR DE BABEL.

Un Picard qui était venu d'Amiens pour être socialiste, prit un cabriolet à l'heure et dit au cocher de le conduire chez M. Ledru-Rollin.

Il se trouva que le cocher était un citoyen des plus avancés, homme de bon conseil et en état de prendre la parole dans un club, de sorte qu'il reconnut bien vite l'ingénuité du Picard, et tous deux se mirent à disserter chemin faisant, sur l'avenir humanitaire.

— Vous le voyez, dit le Picard, je suis un patriote de bonne volonté qui ne demande qu'à prendre ses grades dans le socialisme; c'est pourquoi je vais me présenter au citoyen Ledru-Rollin pour qu'il m'impose les mains.

A ces mots le cocher ricanant avec amertume :

— On voit bien, dit-il, que vous arrivez d'Amiens. Depuis vingt-quatre heures, il a été reconnu que Ledru-Rollin était un faux frère. Le club Montesquieu l'a signalé hier comme traître à la République; dans une lettre publiée ce matin par les journaux, le saint Blanqui assure que Ledru-Rollin est un ennemi acharné du peuple. Aussi vous pensez bien que je ne vous conduirai pas jusqu'à sa porte, mes opinions me le défendent. Descendez ici, vous n'avez guère que deux cents pas à faire dans la rue, et il ne pleut presque pas.

— Je ne descends pas, s'écria le Picard; je tiens à avoir ce qu'il y a de mieux porté en socialisme. Puisque Ledru est un ennemi acharné du peuple, menez-moi chez Proudhon.

En route, le cocher dit au Picard que Proudhon n'aurait peut-être pas le temps de le recevoir, parce qu'il se battait le matin même avec un autre socialiste; —Je tombe de mon haut, dit le Picard; les socialistes se battent donc entre eux ? Et la fraternité !—Tu raisonnes comme un mouchard, dit le cocher. Le Picard humilié, se rejeta dans le fond du cabriolet et ne souffla mot.

Arrivé chez Proudhon, il le trouva effectivement qui descendait l'escalier avec une boite de pistolets sous le bras.

— Lisez mes livres et mon journal, lui dit le socialiste en le regardant par dessus l'épaule; au surplus vous avez bien fait de vous adresser à moi; tout le reste est un amas de crétins. Et il passa sans lui en dire davantage.

Le Picard se fit alors conduire chez Pierre Leroux.

— Monsieur, lui dit-il, j'arrive d'Amiens pour savoir... Pierre Leroux l'interrompit en lui demandant s'il connaissait la triade. Le Picard pensa qu'il s'agissait de quelque monument d'Amiens; mais Pierre Leroux, sans lui laisser le temps de répondre : — Voyez-vous, reprit-il, un cordonnier est un empereur et un

empereur est un cordonnier, c'est la vérité pure ; quant à Proudhon on ne saurait voir en lui qu'un Vandale ; mais je vous quitte ; on m'attend à un banquet où je dois porter un toast à saint Crépin.

Le Picard avait envie de retourner à Amiens, cependant il voulut voir M. Cabet. — Picard, lui dit M. Cabet, je suis sûr que Proudhon, Leroux et Considérant vous ont dit que j'étais un radoteur ; le fait est qu'ils ont tous les trois perdu la tête ; mais je vois bien que votre intention est de vous embarquer pour l'Icarie. Partons, il y a un fiacre en bas qui nous attend. Le Picard s'échappa à grande peine et arriva dans les bureaux de *la Réforme*, où l'on était en fureur contre *la République*. Il courut à *la République* où l'on se plaignait amèrement de *la Réforme*.

— Où donc trouverai-je la fraternité ? s'écria douloureusement le Picard.

— A Vincennes, dit le cocher ; c'est là qu'on trouve les vrais amis du peuple. En parlant ainsi il regarda le Picard de travers, parce qu'il le prenait de plus en plus pour un mouchard.

Le Picard courut à Vincennes. Il ne put voir, à la vérité, Blanqui, Barbès et Raspail, mais on lui apprit que ces trois martyrs habitaient des chambres séparées et qu'ils n'avaient aucun rapport entre eux parce qu'ils avaient juré de s'étrangler réciproquement à la première occasion.

Alors le Picard se fit conduire au chemin de fer du Nord ; il paya 30 francs de cabriolet, et, sans le poste, le cocher qui n'aimait pas les mouchards, l'aurait battu : — O socialisme ! s'écria-t-il, ô Proudhon, ô Cabet, ô Pierre Leroux, ô Raspail, ô vous tous qui vous déchirez à belles dents au nom de la fraternité, je serai des vôtres quand vous aurez échangé un baiser sincère. Il monta dans le wagon qui partait, revint à Amiens et reprit sa profession de fabricant de pâtés.

C. C.

Le retour des cendres de celui-là.

Au voleur! au voleur !

— Extrait du PUPPET SHOW, journal anglais. —

LA SEMAINE.

— Quoi ! c'est vous ?

— Sans doute. N'est-ce point mon tour de vous raconter mes aventures.

— Vos aventures ?

— Certainement.

— Eh bien ! repris-je d'un ton goguenard, voyons vos aventures, ma chère Semaine.

— Eh !... j'ai nommé un président de la République.

— Et vous appelez cela une aventure ?

— Évidemment, puisque c'est une affaire à laquelle le hasard a eu la plus grande part.

— Je vous passe donc votre aventure présidentielle. Aux autres maintenant.

La Semaine, embarrassée, garda le silence.

— Vous n'avez absolument, ma belle, lui dis-je, que des chiffres à me donner : je connais le résultat général du scrutin, cela me suffit. Allez faire vos additions ailleurs ; j'attendrai la Semaine prochaine pour raconter quelque chose d'amusant à nos lecteurs. Il faut espérer que d'ici là les événements ne nous manqueront pas.

Ayant dit cela, je poussai la Semaine dernière par les épaules et lui fermai ma porte au nez.

COUP D'ŒIL SUR LE NOUVEAU MINISTÈRE.

Quelle sera la couleur du nouveau ministère ? Question difficile à résoudre, tant l'habileté de ses parrains s'est exercée à fondre en une douteuse combinaison toutes les nuances du prisme parlementaire. Les listes, d'ailleurs, ne sont point closes encore. Chaque jour y apporte quelque modification. Nous avons tant de dévouements à pourvoir ! Toutefois, à en juger par certains choix qu'il est permis de considérer comme définitifs, c'est la teinte ci-devant centre gauche qui dominera, augmentée d'une nuance de gauche dans la personne du président, adoucie par une addition de légitimisme, corrigée par la présence d'un élément conservateur. Quant à la République, on en mettra sur l'étiquette.

Après cela, si le pays se trouve plus mal, la faculté s'en lave les mains. Elle l'aura traité suivant toutes les règles du codex. C'est l'honorable conducteur de l'ancienne opposition constitutionnelles qui est appelé à couvrir de son nom les actes de l'administration napoléonienne. Il y a longtemps que la probité de M. Odilon Barrot est affectée au service de chaperon. M. Odilon Barrot sera le chef nominal sinon réel du cabinet. C'est donc à lui de prendre le pas. *Ab jove principium.*

Hélas ! nous le voyions hier encore, et il nous a semblé plus sombre, plus fatidique que jamais. Moins que jamais son front ne se déride ; les noirs pensers et les soins pesants alourdissent ses sourcils contractés. Quelles préoccupations assiégent son âme inquiète ? Songe-t-il à l'intervalle qui le sépare encore de ce pouvoir convoité pendant dix-huit ans, et qu'il n'atteignit un jour, Tantale politique, que pour le voir emporté loin

de ses lèvres par la vague populaire. Son expérience lui ferait-elle redouter une nouvelle déception, quelque *saut de vent* semblable à celui de Février? Ou bien gémirait-il sur le rôle ingrat auquel l'a soumis de tout temps et le soumet encore l'égoïste amitié de son allié, M. Thiers?

Comme contraste à cette figure désolée, le nouveau ministre de l'intérieur étale sa face épanouie. Pendant longtemps, les électeurs de Montauban (extra-muros) nommèrent à l'unanimité M. de Maleville pour sa taille héroïque, sa physionomie empourprée et sa voix retentissante. Quand M. de Maleville montait sur les hustings du Tarn-et-Garonne, il dépassait de plusieurs coudées le plus haut de ses compétiteurs, et le meeting, enthousiasmé d'une aussi incontestable supériorité, élisait d'acclamation ce magnifique candidat. « C'est le plus bel homme de la Chambre! » disaient avec orgueil les électeurs montalbanais admis par la protection de leur député dans les tribunes du palais Bourbon; et ils emportaient à Caussade la satisfaction d'avoir doté l'ordre de choses d'un de ses plus solides piliers. M. Thiers s'appuyait avec confiance sur le bras de M. de Maleville; et il s'y appuie probablement aujourd'hui plus que jamais.

Plus frêle d'aspect, M. Léon Faucher possède, à l'endroit de l'ancien président du 1er mars, un de ces dévouements de longue date, dont la solidité est à l'épreuve. M. Léon Faucher, entré dans la politique par la porte du libre échange, ne dissimule nullement son dédain pour les opinions stationnaires de son ancien patron en matière de finances et d'économie. Mais une conformité d'humeur et de vieux liens de subordination en font un de ses séïdes les plus ardents. M. Faucher est de plus un des chicaneurs les plus aigres de la rue de Poitiers. Devant sa dialectique acariâtre, l'enfant prodige de la rue de Poitiers, M. Fresneau, c'est tout dire, est contraint de baisser pavillon. Et depuis le 5 mai, il a partagé à l'Assemblée, avec M. de Maleville, le monopole des interruptions passionnées et des récriminations amères.

Qui tempérera, dans le cabinet, la fougue juvénile de ces deux ministres introduits, ce nous semble, tout exprès par M. Thiers pour embourber la voiture, comme il le dit patriotiquement? Sera-ce l'honnête et conciliant M. Drouyn de Lhuys ou le nébuleux M. de Tracy, placé probablement à la marine pour glisser un grain de philosophie dans la discipline de nos escadres, où l'on éprouve le besoin de remplacer les coups de garcette par des démonstrations *in balordo?*

M. Passy, le financier, apporte ici la panacée à nos finances. Cet ex-conservateur de la monarchie saura-t-il mieux conserver la République?

Devant une nouvelle bataille de Juin, est-ce la rapière de M. le général Rulhières qui sauvera la société menacée?

Quant à M. de Falloux, qui représente la liberté de l'enseignement, n'est-il pas surprenant de voir son nom accolé aux champions de l'Université, aux hommes de cette école soi-disant libérale, qui, dans la dernière Chambre, se montrait moins libérale que M. Guizot?

Certes, si nous étions à la place de M. de Falloux, de M. Drouyn de Lhuys, de M. de Tracy, nous goûterions médiocrement de servir ainsi de paravent aux tours de passe-passe de la rue de Poitiers. Nous aimons à croire que M. Odilon Barrot, qui a l'expérience de ces choses, est, au fond, peu flatté de hasarder encore une fois sa main dans les charbons. Les oreilles ne lui tintent-elles pas du classique refrain : *Sic vos non vobis?..*

Le nouveau cabinet est placé là, dit-on ironiquement, pour essuyer les plâtres. C'est un jeu malsain. On y gagne des rhumatismes. Quel que soit le dévouement des hommes qui se sont consacrés à cette tâche, nous ne pouvons supposer qu'il aille jusqu'à jouer ainsi leur santé. Qui sait, lorsque la maison sera assainie et devenue habitable, s'ils ne se sentiront pas quelque envie d'y rester définitivement? Le tour serait charmant et de bonne guerre! et nous ne serions pas les derniers à en rire aux dépens des chefs d'emplois dépossédés de leurs rôles par leurs doublures

---

LES HOMMES DU LENDEMAIN.

Dans les changements politiques, il y a quelquefois des hommes de la veille; il y a toujours des hommes du lendemain. Les uns sont exposés à s'entendre reprocher la constance de leurs opinions; les autres ne sont jamais convaincus d'erreur, parce qu'ils se laissent aller au cours des événements. Ceux-là devancent l'avenir; ceux-ci attendent le présent.

Les circonstances produisent les hommes du lendemain, comme la pluie fait éclore les grenouilles.

Avant le 10 décembre, ils étaient pleins d'hésitation et d'indifférence; aujourd'hui, ils chantent victoire, et lèvent les mains au ciel. L'élection est leur ouvrage; le nouveau Président est selon le vœu de leur cœur; ils n'ont jamais songé qu'à lui, et brossent leurs fracs râpés pour aller réclamer la rétribution de leur zèle. Ils ont tous des titres; ils ont tous des droits; ils demandent tous des places, n'en fût-il plus au monde! Si l'on n'écoute pas leurs conseils; si on ne suit pas leur impulsion: si l'on ne leur confie pas la direction des affaires, nous tombons dans l'abomination de la désolation. Pauvres gens, qui ont oublié la fable du *Coche et de la Mouche!*

« Je ne suis qu'une femme, une folle, une buse. »

— Extrait d'un grand journal —

SUR CERTAINE ÉPITRE

Entre tous les journaux qui, chaque jour, émettent
Ces récits mensongers dont le peuple est reçu,
La Presse est le plus corrompu.
Vous le voyez : les vers s'y mettent !

AVÉNEMENT.

Designé par le choix d'une foule égarée,
Sur un char triomphal, en costume éclatant :
L'héritier d'un grand nom va faire son entrée.
Vous le verrez : le char l'attend !

AU GÉNÉRAL CAVAIGNAC

LA FEMME D'UN DE SES ÉLECTEURS.

Mon cher Général,

Vous avez dit le lendemain des journées de Juin, au moment même où l'Assemblée nationale, unanime ce jour-là, avait déclaré que vous aviez bien mérité de la patrie, vous avez dit que les *républiques étaient jalouses*, vous pouvez ajouter aujourd'hui qu'elles sont ingrates.

En effet, la première ville de France semble avoir oublié qu'il y a cinq mois à peine elle vous avait proclamé son sauveur. Qu'avez-vous donc fait pour être abandonné par cette ville sans mémoire et trahi par elle aujourd'hui.

Quels sont vos crimes?

Permettez, Général, à une femme, à une Parisienne de vous les dire.

Paris, mon cher Général, nos poètes, nos artistes l'ont toujours représentée sous la figure d'une belle et séduisante femme, pleine de grâce *encore plus que de majesté*. Vous n'en avez pas jugé ainsi, Général, vous lui avez fait plus d'honneur qu'elle n'en méritait, vous l'avez traitée comme une ville antique, vous l'avez forcée au respect, à l'admiration, elle vous a respecté, elle vous a honoré; mais, il faut vous le dire, Général, on n'aime pas tout ce qu'on admire, et Paris vous a craint et admiré plus qu'elle n'a pu vous aimer.

Paris n'a pas que des vertus, Général, et si bourgeoise qu'on la suppose, elle n'a pas, non plus, que des intérêts. Ses maisons, ses foyers, son honneur, ses biens vous les avez sauvegardés, c'était beaucoup; une autre ville que Paris, une ville sage et sensée eût trouvé que c'était assez, et dans ce jour, jour solennel où elle a dû se donner, se choisir un protecteur, entre vous et tout autre, aucune capitale d'Europe n'eût hésité.

Ce n'est pas Londres, cette fille bien élevée et toujours convenable de l'aristocratique Angleterre; ce n'est pas Vienne, cette Vienne battue et pourtant fidèle, qui, abandonnée de son vieil et imbécile empereur, se livre docilement et sur son ordre à un enfant, son neveu; ce n'est pas Berlin, qui garde son roi fantasque, malgré ses représentants eux-mêmes; ce n'est pas Saint-Pétersbourg enfin, qui baise les pieds de son redoutable maître, ce n'est aucune de ces villes qui vous eût préféré votre douteux rival.

Mais Paris est une ville unique, elle ne ressemble à aucune autre: grande et petite tout ensemble, assemblage bizarre de défauts monstrueux et de magnifiques qualités, quand on a pris toute sa raison, quand on a toute son estime, on ne la possède point encore tout entière, on n'est encore que son frère ou son ami. — Or, Général, Paris est une Parisienne, c'est-à-dire une de ces Françaises qui ne vieillissent pas, et qui, dans un époux, cherchant surtout un amant, prennent plus volontiers l'amant à part de l'époux que l'époux à part de l'amant, si un miracle ne leur montre pas l'un et l'autre réunis dans un seul.

A qui la ville de Paris vous a-t-elle préféré, mon cher Général. Ne le lui demandez pas. Elle n'en sait rien encore! Ce qu'elle sait, c'est que vous avez eu un tort envers elle ; ce tort, tort léger mais énorme, a été de l'enfermer, sans la consulter, dans le cercle de Popilius du mariage quelques jours plus tôt que la chose ne pouvait lui convenir. — Je te donne six semaines, lui avez-vous dit un jour, jour fatal, six semaines pour faire un choix! De ce jour-là, Paris a été perdue pour vous, hélas! et vous avez été perdu pour elle.

Ce qu'il y a de plus féroce au monde, ce n'est ni un tigre, ni une hyène, ni un peuple en furie, ni des soldats ivres de poudre et de sang, ni un bourgeois défendant sa propriété, ni un communiste se ruant sur celle des autres, c'est une femme aimable, à qui l'on semble vouloir prendre aujourd'hui ce qu'elle avait résolu de ne livrer que demain.—Vous avez fait de Paris, en une journée, cet être implacable. —Dût-elle en mourir, elle devait se venger, — elle s'est vengée!

Que pouvait faire, en effet, cette fille très-fière et un peu folle en présence de deux soupirants, l'un, grand, noble, victorieux sans doute, mais pressé, mais impérieux, mais au geste hautain; l'autre, timide, embarrassé, soumis, prêt à tout, promettant tout, acceptant tous les délais; si ce n'est une sottise?

Cette sottise, Paris l'a faite. — Votre tort a été de ne pas la prévoir, votre faute de ne pas l'éviter. Craignant d'avoir en vous un maître, elle vous a préféré votre rival. —Après tout, s'est-elle dit, c'est un fils de famille, c'est l'héritier d'un grand nom. Je serai nièce d'empereur, et mon nom sera sonore, c'est une aventure à courir. Et le oui fatal a été dit.

Plaignez Paris, Général, mais ne vous ne plaignez pas. — Vous auriez été le mari, vous serez... l'amant.

Paris était à peine dans la voiture qui la ramenait de l'hôtel de ville avec son nouvel époux, — j'y étais avec elle et j'en parle savamment, — que se prenant pour la première fois peut-être à le considérer sérieusement, un long et significatif soupir sortit de sa poitrine.

Patience donc, Général, le dernier mot d'une femme n'est jamais dit, le divorce est de tradition dans certaines familles, un jour viendra où vous aurez à pardonner, pardonnez alors, mais n'oubliez pas. N'oubliez pas qu'une femme, une ville et une nation, se prennent et se prendront toujours par leurs défauts, aussi bien que par leurs qualités.

Vous êtes bien coupable, Général: vous nous avez crus parfaits.

MARIE ***.

LE COLONEL VERON.

Le bruit s'est répandu que M. Véron était un colonel en retraite, et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser pour obtenir quelque faveur de M. Louis Bonaparte.

« M. Véron, nous disait hier un provincial, est un ancien colonel de cuirassiers mis à la demi-solde par les Bourbons en 1815.

— Vous vous trompez : M. Véron est, au contraire, un ancien pharmacien qui a inventé la pâte-Regnauld.

— Vous voulez dire la cuirasse-Regnauld.

— Qu'est-ce que vous appelez la cuirasse-Regnauld?

— Une cuirasse d'un nouveau genre, essayée pour la première fois à Wagram, et inventée par Véron, alors simple chef d'escadron. L'Empereur en fut si content, qu'il nomma Véron colonel sur le champ de bataille.

— Qui diable a pu vous donner ces renseignements?

— Parbleu! tout le monde. Lisez les bulletins de la grande armée, vous y verrez le colonel Véron et ses cuirassiers mis à l'ordre du jour pour s'être couverts de gloire. On dit que sa fille va se marier avec M. Louis Bonaparte.

— La fille de qui?

— Du colonel Véron.

— Mais le colonel Véron, puisque vous y tenez, n'est pas marié.

— Vous voulez dire qu'il est veuf?

— J'entends qu'il n'a jamais eu femme ni enfants.

— La plaisanterie est bonne. Alors, vous prétendez que le colonel n'a pas une fille, la charmante Mina?

— Je soutiens que non.

— Et cette fille n'a peut-être pas été élevée par un ancien maréchal des logis de cuirassiers nommé Brant, qui sauva autrefois la vie à son colonel dans une bataille?

— Je n'ai jamais entendu parler de Brant, je ne connais que Merruau.

— Possible que Brant ne soit qu'un nom de guerre. Merruau, puisque c'est le véritable nom de Brant, après avoir été longtemps le brosseur du colonel et lui avoir sauvé la vie dans une bataille, l'a suivi dans sa retraite; et le colonel, qui le considère comme son ami, lui a confié l'éducation de sa fille, la charmante Mina.

— Et Mina doit épouser Louis Bonaparte, qui deviendrait ainsi le gendre du colonel Véron?

— On le dit. Fidèle Brant, que tu vas être heureux!

— Vous voulez dire Merruau?

— Soit. On m'a montré hier le fidèle Merruau sur le boulevard : quelle belle tête de grognard! Deux ba-

VIE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE

VIPÉRIN

JOURNALISTE ET INDUSTRIEL.

Vipérin vint au monde tout seul.

Recueilli par des personnes charitables, il voit en rêve son ange gardien.

lafres sur la joue et une moustache en broussailles : un vrai dessin de Charlet ! Je me suis laissé dire que Merruau n'avait versé que deux pleurs dans sa vie : ce fut d'abord le jour où il reçut la croix des mains de l'Empereur, et, plus tard, lorsque son colonel, qu'il venait de sauver, le serra dans ses bras.

— Il versera un troisième pleur, le jour où il signera au contrat de mariage de Mina, son élève, avec Louis Bonaparte.

— Je le crois volontiers. Ce mariage est un acte de haute politique, qui fera tomber tous les bruits qui courent au sujet d'une prétendue alliance entre Louis-Napoléon et l'empereur de Russie. A vrai dire, le pays n'aurait pas vu cette alliance avec plaisir, les Russes ayant toujours été nos ennemis. La campagne de Moscou ne nous a point laissé d'agréables souvenirs. « Ils sont là-bas qui dorment sous la neige... »

— Je sais le reste ; mais la dot ?

— Quelle dot ?

— Celle que l'empereur Nicolas devait donner à sa nièce.

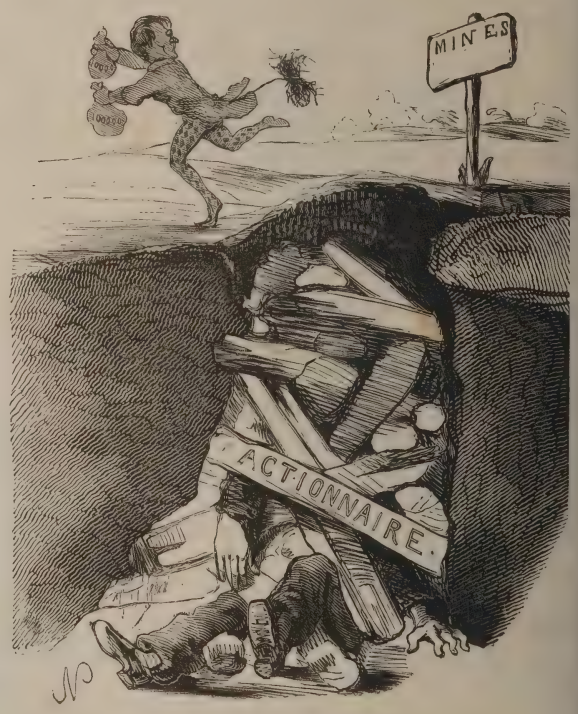
— Est-ce que vous croyez que le colonel n'a pas de quoi doter richement sa fille ? C'est un colonel à la demi-solde, il est vrai ; mais quand il vit sa carrière militaire brisée par la Restauration, il se lança dans l'industrie.

— C'est alors qu'il inventa la pâte-Regnauld ?

— Où diable avez-vous pris ce conte ? Je vous ai dit que c'était la cuirasse-Regnauld qu'il avait inventée sous l'Empire. Rentré dans la vie privée, il fonda une usine pour la fabrication des cuirasses ; et cette entreprise réussit. Des dépôts de cuirasses-Regnauld furent établis chez tous les pharmaciens, et ces cuirasses souveraines contre les rhumes et les maladies de poitrine eurent un succès prodigieux. Le ciel bénit les efforts du vieux soldat, secondé par le fidèle Merruau, contremaître de l'usine ; sa fille Mina elle-même tenait les livres de compte. Cette charmante enfant était la providence des ouvriers ; aussi fallait-il les voir se cotiser tous pour lui acheter un superbe bouquet le jour de sa fête ! Aujourd'hui, le colonel Véron est le plus riche industriel de France ; et, certainement, il donnera une dot impériale à sa fille.

— Le fidèle Merruau lui-même n'est pas sans quelques petites économies, et je suis bien sûr qu'on aura fort à faire pour l'empêcher de les donner à la charmante Mina. Mais il se fait tard, et je vous quitte pour aller assister à la reprise du *Soldat laboureur*. »

Comment Vipérin se fit journaliste,



Et passa toujours pour un homme de mauvaise *mine*.

DONNEZ-NOUS DONC DES NOUVELLES DE M. DE GIRARDIN.

— Où sont ses sifflets, ses serpents ?

Qu'est devenu M. de Girardin ? Que devient M. de Girardin ? En vain nous le demandons à tous les échos de *la Presse* ; le échos sont muets ; *la Presse* ne répond rien.

— Il se fait céler, dit l'un, pour échapper à la cohue des solliciteurs.

— Un autre : il court sur la route de Saint-Pétersbourg où on l'envoie négocier un grand mariage.

— Bouderait-il par hasard, réplique un troisième ?

— Quoi, déjà !

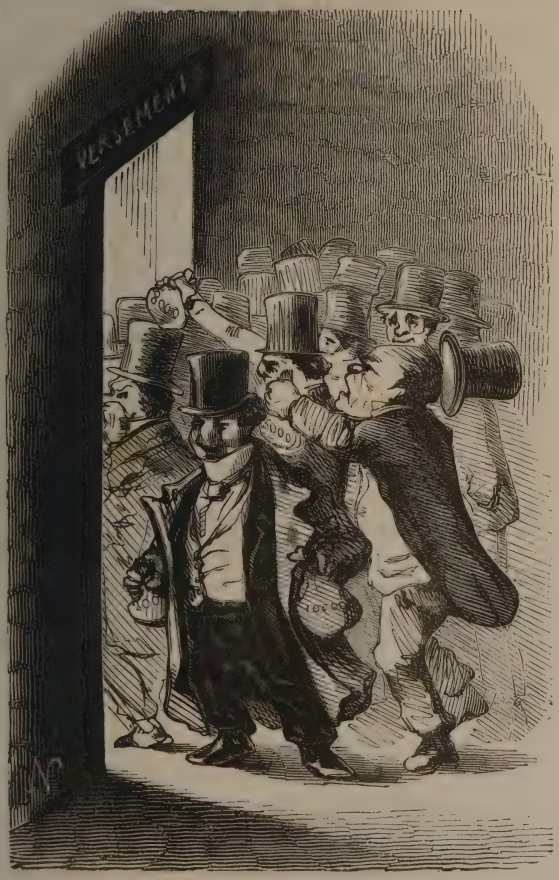
Au fait, tandis que les plus obscurs d'entre les vainqueurs sont convoqués pour le partage du butin, seul le rédacteur en chef de *la Presse* manque au gala des portefeuilles et des places. C'est à peine, infortuné convive, si la rumeur publique lui a un jour attribué l'héritage de M. Caussidière ; vingt-quatre heures après il n'en était déjà plus question.

Avec le quart d'heure de Rabelais, l'heure des désillusions aurait-elle déjà sonné ?

Il est de tels services qu'il devient souvent difficile de reconnaître. On se sauve alors par l'ingratitude. C'est l'expédient des souverains, peuple ou prince. Il nous plaît de voir qu'en l'an de grâce 1848 les bonnes traditions du pouvoir se conservent.

En ce qui touche M. de Girardin, nous ne pensons pas cependant que l'opinion réclame bien fort contre ces réminiscences monarchiques. Si *la Presse* n'a pas satisfaction, disait ces jours-ci, avec quelque effroi, un ami de M. L. Bonaparte, elle est capable de recommencer contre nous la même campagne qu'elle a faite successivement contre M. Guizot, contre le Gouvernement provisoire, la Commission exécutive et le général Cavaignac. — Qu'elle recommence, répondit une interlocutrice, dont les mâles conseils ne sont point, dit-on, sans quelque influence dans les conciliabules de l'hôtel du Rhin.

Si le futur président, au premier coup de plume, fait jeter le rédacteur de *la Presse* à Vincennes et, moins clément que son prédécesseur, l'y laisse pendant quatre ans écrire les *mémoires d'un journaliste au secret*, croyez-vous qu'il y ait à Paris soixante voix pour protester ? Croyez-vous qu'il y en ait vingt ? Croyez-vous qu'il y en ait dix ?



Entrée des actionnaires.

Sortie des mêmes actionnaires.

Ses premières armes.

Puis il inventa un journal pour faire *chanter*.

Et fit sa tête avec les anciens amis.

CONFIANCE! CONFIANCE!

Sur le coup de deux heures, Gobseak, Nucingen, Chaudoreille, Petitrenard, Lempoignas et Rapinaud, les princes de la finance, firent leur entrée à la Bourse au milieu d'un cortége de courtiers marrons, de prêteurs sur gage, d'escompteurs de primes, d'avaleurs de différences et de coulissiers pattus de la grande et de la petite espèce.

Aussitôt il y eut un mouvement extraordinaire au parquet, et les fonds commencèrent à monter.

Grandputois, l'agent de change, échangea un signe avec Boursicot, son collègue, et un effroyable tumulte plongea dans le ravissement la foule grouillante à l'entour de la corbeille. On aurait pu croire que le monument croulait, et que les sculptures détachées de la voûte fendue allaient tomber du haut en bas sur le cinq pour cent. Heureusement le cas a été prévu; les sculptures sont peintes à la détrempe, et les murs sont à l'épreuve de la hausse. Le bruit de la cave montait jusqu'au grenier, où siége la justice consulaire, et l'on vit des magistrats quitter leur fauteuil et leur toge pour reprendre leur costume civil de marchands d'huile en gros, d'escompteurs patentés, ou de négociants en peaux de lapin, et aller faire quelque coup de commerce dans les fonds publics avec la dot de leur femme en *couverture*. — C'était un beau désordre, un véritable effet de l'art!

Les fonds montaient.... montaient toujours.

Gobseak et Nucingen faisaient cercle au milieu du *temple*. (Le vieux style revient avec la hausse.)

Quant à Chaudoreille et Petitrenard, ils circulaient comme deux fouines dans les bas côtés, entraînant sur leur piste des meutes de gobe-mouches la langue pendante.

Lempoignas et Rapinaud, en leur qualité de grands propriétaires de primes et de banquiers *fonciers*, s'étaient mis en rapport direct avec la haute *pegre* de l'endroit, comme disent plaisamment les financiers du perron de Tortoni, lorsqu'ils sont assez riches pour avoir un peu d'*argot*.

Ce fut alors que l'on put assister à un spectacle bien fait pour mettre du baume dans l'âme de nos concitoyens, et pour assurer la reprise soudaine du véritable commerce. On a vu dans cette journée favorable, reparaître le crédit qui s'était retiré du monde depuis quelque temps. Crédit a mis un habit neuf; — bleu barbot à boutons de métal, basques en queue de morue; breloques battant sur le devant de la culotte à petit pont, — et deux montres en sautoir comme au jours de suprême élégance du consulat.

Confiance! confiance! voilà Gobseak et Nucingen qui rassurent les *pontes!* Allons, messieurs et dames, faites votre argent.

— Mon pon ami Gobseak, dit Nucingen à haute voix, faites-fous tes bedites affaires?

— Baron, répond Gobseak d'un air capable, j'achète cent mille écus de rentes! — Puis se penchant mystérieusement à l'oreille de Nucingen, — Je sais de source certaine que l'on vient de faire une commande importante de manteaux de cour aux tailleurs de la rue Neuve Vivienne.

— Oh! mon pon ami, s'écrie Nucingen transporté, que me tites-fous là!... J'achète tout.

Confiance! confiance! — On étouffe Gobseak et Nucingen. —Les imbéciles, les aigrefins, acheteurs, vendeurs, dupes et dupeurs, joueurs, flâneurs, le parquet et la coulisse ne sont plus qu'une même cohue.

— Que dit-on? Quoi! Gobseak et Nucingen achètent?

— Six mille manteaux de cour chez les tailleurs de la rue Vivienne!

— En vérité! Boursicot, prenez-moi du cinq!...

— Du cinq? Qui est-ce qui vend du cinq? au comptant? — Le cinq demandé! — Vendeurs à 75 fr. — J'achète!

Le cinq monte de 3 francs.

A ce moment, un personnage perce la foule. C'est Crocanti, ex-colonel des Cent-Jours si connu à Tortoni, par sa redingote à poil. Crocanti est l'homme des nouvelles, ses relations avec les puissances étrangères et trois danseuses de l'Opéra, en font un oracle : « Eh bien! colonel, quelles nouvelles? — Messieurs, vive la Colonne! répond le colonel Crocanti en se découvrant avec solennité. »

Ces simples mots produisent un effet d'émotion. Les plus farouches crocodiles se sentent une larme au coin de l'œil. — Confiance! confiance! le cinq monte à 76. — 1 fr. de hausse!

Chaudoreille et Petit-Renard ne sont pas gens à arrêter le cours du crédit public. — Je tiens de M. de Nucingen, s'écrie Chaudoreille avec son adorable naïveté, que la garde nationale va être entièrement supprimée et remplacée par des constables spéciaux qui conduiront le soir avec des lanternes les bourgeois dans les maisons dont ils ne sauraient pas l'adresse. Genre anglais!

Confiance! confiance! le cinq monte comme la rivière. 1 fr. 50 c. de hausse!

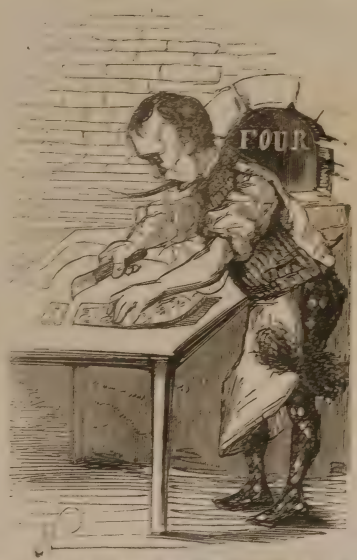
— Je ne sais pas trop, continue Petit-Renard, si je puis sans indiscrétion vous faire part d'une confidence que je tiens de quelques-uns de ces messieurs de la rue de Poitiers qui font des affaires ici. Il paraît qu'il n'y aura plus de journaux; on est décidé à s'en passer.

Plus de journaux! confiance! confiance! — On se précipite sur les coupons. — Encore 1 fr. de hausse.

— Vous savez, dit Rapinaud dans un autre groupe, que nous nous débarrassons de l'Algérie. Mon Dieu oui, on va la donner aux Anglais, c'est bon pour eux!

Plus d'Algérie! confiance! et 50 c. de hausse.

La révolution vint, et Vipérin débuta par le plus brillant et le plus inattendu des exercices sur un tombeau.



Four d'idées! — Mais c'est toujours de la même farine.

Confiance! confiance!

—C'est incontestablement aux curés, insinue Lempoignas à plusieurs financiers dévots, que nous devons l'élection ; quand ils le voudront, ils feront nommer Henri V.

Confiance ! confiance ! notre belle France n'a point cessé d'être catholique ! — 3 fr. de hausse ! — Si l'heure de la clôture n'avait pas sonné, on ne sait où la hausse se serait arrêtée.

Gobseak, Nucingen et leurs amis, très-satisfaits de la journée, s'en allaient en assurant avec autorité que le futur président était résolu à ne plus jamais laisser baisser les fonds. — Sur la dernière marche, le baron heurta le petit père Lavertu, cet imbécile qui escompte à 4 p. 100, qui ne prend qu'un demi de commission, et ne joue jamais. — Et pien, mon prave homme, lui dit-il, vous n'affre bas fait de bedites affaires.

— Eh ! eh ! répondit le père Lavertu, je me réserve pour le jour où vos bonnes nouvelles seront vraies ; la rente vaudra cent sous, j'achèterai au comptant.

LA DISCORDE AU CAMP D'AGRAMANT.

Nous serions-nous trompés avec tant d'autres ? Celui qu'on traitait d'âne chargé de reliques aurait-il l'heureuse opiniâtreté d'un mulet ? Tiré à droite par les légitimistes, moins à droite par les Orléanistes, refuse-t-il de monter tout à fait sur la Colonne à la place de son oncle ? Aurait-il la raison, ou l'entêtement, comme quelques-uns de ses faux amis le disent, de comprendre que le seul parti en France qui puisse n'être ni jaloux de lui, ni dangereux pour lui ; qui ne puisse être l'ennemi dans sa personne que de l'empereur, c'est précisément ce parti qu'il est supposé avoir vaincu ?

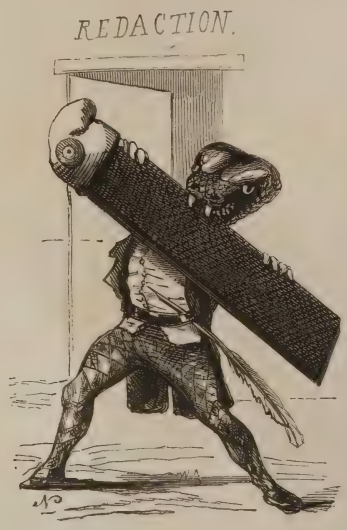
Tels sont pourtant les bruits qui courent.

On assure que la guerre est dans le camp d'Agramant : M. Thiers boude : *le Constitutionnel* lui est enlevé ; les légitimistes sont furieux ; le prétendant s'avise de prendre son rôle de président au sérieux. — Résolu de se contenter du certain, il recule devant l'incertain, c'est-à-dire devant le piége qui lui était tendu.

M. Louis-Napoléon Bonaparte est encore un peu républicain : il parle de la Constitution sans mépris ; — les ministres qu'il choisit sont décidés à n'en point sortir, à la défendre. On parle de conciliation ; des propositions sont faites à des républicains de la veille ; François Arago serait vice-président. — On ne romprait pas avec cet odieux parti.

Le prince, placé en face du quart d'heure de Rabelais, se sentant chanceler sur sa montagne de votes, et sur le point d'avoir à rendre à chacun ce que chacun lui a prêté, jette un regard d'envie sur les votes acquis, bien acquis, au général Cavaignac.

Patience ! patience ! la République vit encore !



LE SERPENT ET LA LIME.

Dessin qui peut se passer de légende.

Il se choisit alors un ami bien innocent pour lui donner la réplique.

Et poursuivit son édition quotidienne de l'*Art de s'eng..... en société et de s'en faire plusieurs mille francs de revenus.*

NOUVELLES DES DÉPARTEMENTS.

On assure que neuf mille cinq cents Corses viennent d'arriver à Marseille. Chacun tient à la main droite une pétition à l'adresse du futur Président.

On a classé ainsi ces pétitions :

4,720 .... demandent un consulat en Italie;
300 .... demandent la préfecture d'Ajaccio;
80 .... exigent la vice-présidence;
2,000 .... veulent être colonels de gendarmerie ;
1,200 .... viennent représenter au neveu de l'Empereur que le siége de l'Assemblée nationale doit être transféré à Ajaccio ;
1,200 .... nombre égal, d'habitants de Bastia réclament cet honneur pour leur ville.
(On assure que le futur Président, pour les mettre d'accord , inclinerait à laisser le siége du gouvernement à Paris.)

9,500

Trois mille veuves d'anciens compagnons de l'Empereur se sont jointes à ce convoi et vont arriver à Paris ; elles sont toutes parentes à un degré très-rapproché du prince Louis.

Plusieurs autres convois de Corses sont égalemet en route, par divers chemins, pour Paris.

Le Constitutionnel venant un jour en aide à *la Presse*, M. Véron donnant la main à M. de Girardin, s'est élevé contre l'énormité commise, disait-il, par le général Cavaignac, à l'égard de M. de Girardin. Rien ne justifiait cette arrestation aux yeux du journal de M. Thiers. Elle n'avait pas de précédent. — C'était un forfait *inoui* ! — Comment se fait-il qu'aucun journal n'ait relevé cette incroyable assertion ?

Qui donc avait emprisonné, mis au secret Armand Carrel.

Qui donc, après l'avoir accusé sans preuve de complicité dans un odieux assassinat,— celui de Fieschi,— qui donc fut obligé de le relâcher? Si ce n'est M. Thiers, — le patron du *Constitutionnel*?

Et qui oserait, d'autre part, comparer ce qu'il y avait de révoltant dans la mesure par laquelle M. Thiers accusait le noble Armand Carrel de complicité avec un infâme scélérat, avec ce qu'avait d'explicable l'arrestation de M. de Girardin attisant le feu de la guerre civile à la veille des journées de juin?

Nous croyons devoir avertir nos lecteurs que si nous avons cru pouvoir, dans la personne de M. Louis-Napoléon Bonaparte, combattre énergiquement le candidat à la présidence, c'est-à-dire le simple citoyen ambitieux d'un titre et d'un pouvoir dont, selon nous, un autre s'était montré plus digne, nous nous trouverions coupables d'user de la même liberté envers celui dont le suffrage universel aura fait le premier magistrat de la République.

Contrairement à l'usage où l'on est en France d'attaquer le pouvoir dans l'homme qui en est investi, nous pensons que ce qu'il faut avant tout respecter et se garder d'affaiblir, c'est le principe de l'autorité, quelles que soient les mains dans lesquelles il repose.

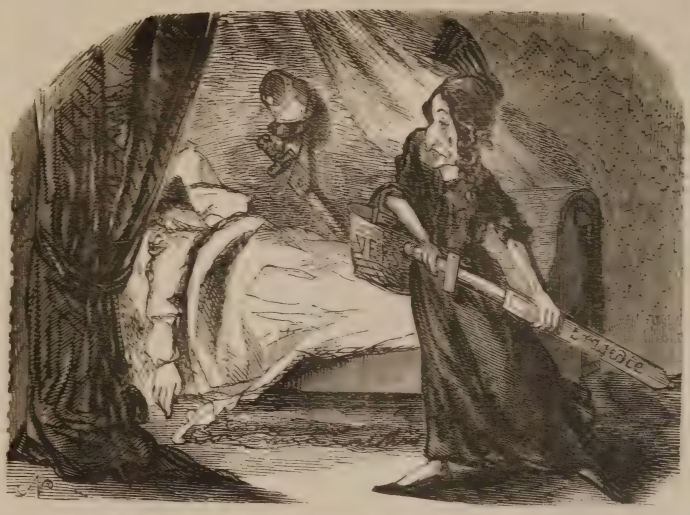
A défaut de l'homme, c'est la fonction, qui, selon nous, doit être honorée. Nous aurons donc grand soin, dès que la nomination officielle du président de la République sera définitivement arrêtée, de séparer la personne du président de la personne de M. Louis-Napoléon Bonaparte. L'une nous sera sacrée ; et quand notre critique touchera l'autre, nous prendrons garde encore d'atteindre le président.

Mais, comme il tournait à l'hydrophobie, on le musela pour cause de sécurité publique.

Entrée de Vipérin en prison. — Effet produit par sa présence sur les autres animaux malfaisants et venimeux.

Pour se tirer de là, il file doux et offre ses services, dont on ne veut pas.

Grande exhibition de ses patrons successifs.



Judith, jeune personne qui donnait quelques espérances en 1847, veut venger son Vipéria ; elle tâche d'assassiner Holopherne en le livrant aux vers.

Conclusion [illegible] de moral.

PETITE EXPLICATION D'UNE GRANDE MAJORITÉ.

AIR : *Adieu, chansons.*

CHOEUR DES BLANCS.

Pour Henri Cinq on sait notre faiblesse ;
Oui, nous comptons, sous l'empire des lis,
Ressusciter les titres de noblesse,
En février vainement abolis.
Puisque aujourd'hui le peuple nous écarte,
Pauvres débris des barons feodaux !
A notre élu, monseigneur de Bordeaux,
Pour marche-pied donnons un Bonaparte.

Nos jours viendront, il faut qu'en attendant
Napoléon soit nommé président. (*bis.*)

CHOEUR DES BLEUS.

Sous un vieux roi, qui nous donnait l'exemple,
Chacun de nous cherchait à s'arrondir ;
Pour le veau d'or nous avions fait un temple
Qu'une débâcle empêcha de grandir.
Seuls détenteurs de l'urne électorale,
Nous avions droit d'y déposer nos noms.
Ayons un prince, et sans bruit retournons,
Par la traverse, à la route royale.

Nos jours viendront, il faut qu'en attendant,
Napoléon soit nommé président. (*bis.*)

CHOEUR DES ROUGES.

Nous avions dit : « La lutte est nécessaire :
Frères, marchons, fermes et convaincus. »
Mais Cavaignac, implacable adversaire,
A décimé nos bataillons vaincus.
Inaugurons un pouvoir plus fragile ;
Et quand de tous il sera détesté,
Au nom du peuple et de l'Égalité,
Nous briserons cette idole d'argile.

Nos jours viendront ; il faut qu'en attendant,
Napoléon soit nommé président. (*bis.*)

Et sur combien de choses avons nous dû tirer le voile de la pudeur !!!

RÉCLAMATION D'UN COURTIER ÉLECTORAL.

AIR : *Marchons ! s'écriait Mayeux.*

Vous voilà nommé, je pense,
Mon prince, et j'en suis ravi;
Mais j' veux une récompense,
Car je vous ai bien servi.
Pour attirer dans la nasse
Le riche et le plébéien,
J'ai fait des contes en masse :
A vot' tour, faites le mien.
Payez-moi !
Donnez-moi
Un emploi,
Ou n'importe quoi ! (*bis.*)

On m'a promis des espèces
Payables dans l'avenir;
J'avais rêvé des richesses,
Et je ne vois rien venir.
Je suis accablé de notes
Pour c' que j'ai dû dépenser;
Car c'est en usant mes bottes,
Que j' vous ai fait avancer.
Payez-moi !
Donnez-moi
Un emploi,
Ou n'importe quoi !

Pour votre candidature,
En tous lieux j'ai répandu
Mainte superbe brochure,
Dont le fruit n'est pas perdu.
Comm' sauveur de la patrie,
A tous j' vous ai révélé;
Dans la France et l'Algérie
Que mes *canards* ont volé !
Payez-moi !
Donnez-moi
Un emploi,
Ou n'importe quoi.

J'ai parcouru la province,
En disant aux campagnards
Que vous étiez un grand prince,
Riche de plusieurs milliards.
De piquette détestable
Obligé de m'abreuver,
Je suis tombé sous la table,
Afin de vous relever.
Payez-moi !
Donnez-moi
Un emploi,
Ou n'importe quoi !

Puis, auprès de la Colonne,
Dans les groupes ameutés,
De votre auguste personne
J'ai vanté les qualités.
Maltraité par des sauvages,
Qui de vous ne voulaient point,
Je n'ai reçu, pour mes gages,
Hélas ! que des coups de poing.
Payez-moi !
Donnez-moi
Un emploi,
Ou n'importe quoi !

Montrez d' la reconnaissance.
Président, si vous avez
Les honneurs et la puissance,
A mes soins vous le devez.
Avoir en déconfiture
Mis l' général Cavaignac,
Ça vaut bien un' préfecture,
Et même un bureau d' tabac.
Payez-moi !
Donnez-moi
Un emploi,
Ou n'importe quoi ! (*bis.*)

LES VARIATIONS D'UN PARISIEN.

AIR : *Salut, petit cousin germain.*

28 FÉVRIER.

Louis-Philippe est expulsé ;
La nation s'est affranchie;
Sa grande voix a prononcé
La chute de la monarchie.
Pour notre France, l'avenir
Est plein de bonheur et de gloire ;
Unissons-nous pour soutenir (*bis.*)
Le gouvernement provisoire !!!

10 DÉCEMBRE.

Ah ! gardons-nous bien de porter
Cavaignac à la présidence.
Pour Bonaparte on doit voter :
Rendons-nous tous à l'évidence.
Dans la ville et dans le faubourg,
Avec transport chacun le nomme.
Oublions Boulogne et Strasbourg :
Vive le neveu du grand homme !!!

1er AVRIL.

Unissons-nous pour renverser
Le gouvernement provisoire,
Et ne nous laissons plus bercer
Par mainte promesse illusoire.
Un seul homme habile et prudent,
Nous a sauvés de la ruine.
Ah ! mes amis, pour président
Choisissons le grand Lamartine !!!

1er JUILLET.

Ah ! mes amis, pour président
Ne choisissons pas Lamartine.
Cavaignac en nous défendant
Brise la discorde intestine.
Sous un chef énergique et fort.
Que l'autorité se condense;
Elevons d'un commun accord,
Cavaignac à la présidence !!!

Mais ce choix peut-il des Français
Changer l'inconstant caractère?
J'ai vu les dieux que j'encensais
Tour à tour renversés à terre.
Si l'on m'invite à remplacer
Celui qui tient le rang suprême,
Ne sachant sur qui me fixer,
Je prétends me nommer moi-même.

Cet homme à l'œil *vairon*, qui, certes, n'est pas beau,
Est connu dans la presse et dans la pharmacie,
Par la pâte-Regnault, le biberon-Darbo,
Et les *premiers-Paris* auxquels Thiers s'associe.
Son image est fidèle, et nous avons pris soin
D'y placer les produits qu'on doit à sa science ;
Même le biberon dont il aura besoin,
Car son journal tombe en enfance.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par MONTIGNEUL.

LA SEMAINE.

— Ah çà ! ma chère, dis-je à la Semaine, il n'est pas permis de négliger nos intérêts et nos distractions comme vous venez de le faire.

— Que voulez-vous dire? me répondit-elle; ne vous ai-je pas donné une revue au théâtre Montansier, un vaudeville de M. Bayard au Gymnase, et la continuation des débuts de mademoiselle Lagrange à l'Opéra?

— Il s'agit bien de vaudevilles, en vérité ! Comment, vous avez une chose des plus nouvelles, des plus rares, des plus choisies, l'installation d'un président de la République, et vous vous la laissez escamoter.

— Vous avez raison, mais que voulez-vous? il faut bien faire quelques sacrifices à la raison d'État.

— Belle raison ! Eh quoi ! la politique s'opposait-elle à ce que vous nous donniez une fête quelconque, des ifs, un cortége, un serment en plein air sur la place de la Concorde; un orchestre monstre, les chœurs de l'Opéra, des lampions, tout cela fait bien. En fait d'illumination, j'ai été obligé de me contenter du gaz municipal. Mon portier était navré. C'est, à peine si on a entendu tonner le canon des Invalides, et encore n'a-t-on su que le lendemain pourquoi il avait tonné.

— J'ai agi d'après les ordres du président du conseil, ainsi ma responsabilité est à couvert. Le citoyen Barrot craignait...

— Quoi donc ?

— Demandez-le au citoyen Changarnier qui craignait aussi...

— Mais quoi donc ?

— Interrogez le citoyen Malleville, ministre de l'intérieur, qui redoutait de son côté...

— Me direz-vous quoi ?

— Informez-vous auprès du citoyen Rébillot, préfet de police, qui n'était pas, de son côté, sans concevoir de sérieuses appréhensions.

— Encore un coup, que craignaient-ils ?

— Ma foi, je n'en sais rien; mais tout ceci ne me regarde pas. C'est de la haute politique. D'ailleurs de quoi vous plaignez-vous, n'avez-vous pas eu une revue?

— Voir cent mille nez rouges, le beau plaisir ! Et puis, cette revue manquait de gaieté.

— Comment, le colonel Dumoulin à cheval à côté du président ! vous ne trouvez pas cela drôle? Et puis, malgré le froid, on a beaucoup crié : *Vive la République !*

— Oui, c'est une compensation. A propos, pouvez-vous me dire de quel ordre le président de la République française portait le grand cordon ?

— De la Légion d'honneur.

— Et où l'a-t-il gagné?

— Le prince l'a dit devant le jury de Strasbourg : *Je l'ai trouvé dans mon berceau.*

— Je croyais que ce n'était point là que se trouvait ordinairement la croix d'honneur, et ni Lannes, ni Laplace, ni...

— Mais tous ces gens-là n'étaient pas princes. Louis-Napoléon est grand-cordon de naissance. Ignorez-vous donc que Louis XIV lui-même venait conférer l'ordre du Saint-Esprit à ses petits-fils le lendemain du jour où ils étaient nés ?

— Mais il me semblait que la nouvelle Constitution avait aboli tous les priviléges de naissance, et qu'il ne pouvait y avoir des légionnaires de droit divin.

— Oui, mais ici il y a un sénatus-consulte. Le citoyen Odilon Barrot range les sénatus-consulte au nombre des faits accomplis. Acceptons donc sans murmurer le grand cordon du président de la République.

— Va pour le grand cordon ; mais les épaulettes de lieutenant général, qui ont brillé sur les deux épaules du président, que vous en semble? Feu le système de Louis-Philippe ne donnait aux princes leurs grades que l'un après l'autre. Que doit penser de ces épaulettes le vieux général Lebreton? J'espère bien qu'après avoir attaqué les promotions illégales du général Lamoricière, il va, en honnête homme, monter à la tribune et dire leur fait à ces malencontreuses épaulettes...

— Vous êtes fou, mon cher ; le général Lebreton, comme pas mal d'autres vieux grognards, est fort aimable quand il n'a pas devant lui les jeunes officiers autrefois ses inférieurs, aujourd'hui ses supérieurs ; il pardonnera tout, sinon au président, au moins au prince.

— Vous croyez? Alors, passons à d'autres tableaux. Voyons un peu, chère Semaine, ce que vous avez fait à l'Académie?

— J'ai ressuscité feu Monthyon.

— Quoi ! ce vertueux philanthrope existerait encore?

— Oui, sous le pseudonyme de M. Delestre-Poirson. Cet estimable directeur vient de fonder des prix de vertu, de bon sens et de géographie. Mille francs à la vertu, mille francs au bon sens, pourvu qu'il n'outrage pas la langue française, et mille francs à la géographie, à condition qu'elle sera domiciliée dans le douzième arrondissement. Deux mille francs seront ensuite accordés à l'éloge du général Cavaignac, soit en vers, soit en prose. Ici une petite difficulté se présente.

— Laquelle?

— C'est que l'Académie ne peut vanter que les morts, il lui est interdit par le règlement de faire l'éloge des vivants.

— Comment faire?

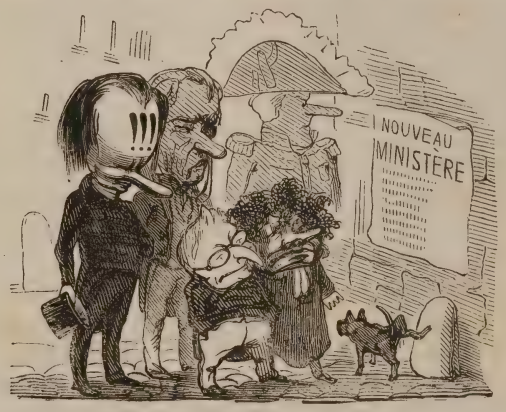
— On a nommé une commission qui se chargera d'aplanir les obstacles.

— Très-bien. En attendant, s'occupe-t-on de remplacer les trois académiciens défunts?

— L'Académie attend que l'Assemblée nationale ait voté les lois organiques.

— Je ne vois pas grand intérêt dans tout ce que vous me racontez, ma pauvre Semaine, et vous êtes d'un vide, d'une insignifiance!

— Ingrat, me répondit-elle, ne t'ai-je pas apporté le réveillon de famille, et peux-tu traiter ainsi ta pauvre semaine de Noël? Attends ma sœur; d'ailleurs elle t'apportera dès demain mille et une interpellations.



Quelques nez commencent à s'allonger.

Nouvelle représentation d'une vieille comédie.

NOEL.

— Pan ! pan !

— Qui est là?

— Le vieux père Noël de 1848.

— Farceur !

— Il n'y a pas de farceur ; je suis réellement le père Noël qui vient vous rendre visite. Ouvrez, je meurs de froid.

— Entrez, alors ; mais, à vrai dire, je ne vous attendais guère. Pourquoi n'êtes-vous pas tombé chez moi par la cheminée, selon l'usage?

— Il y avait du feu, et j'ai craint de griller mes vieilles jambes.

— Asseyez-vous dans ce fauteuil et réchauffez-vous. Voici un verre de ratafia pour vous remettre le cœur.

— Merci, jeune homme. S'il entrait dans vos pro-

jets de faire réveillon, ne vous gênez pas ; je mangerai un morceau, pour vous tenir compagnie.

— Je vois que vous n'avez pas soupé depuis l'année dernière.

— Ma foi, non, puisqu'il faut vous l'avouer.

— Voici une moitié de boudin, mangez. Que honte ne vous fasse pas dommage, comme dit Sancho. Mais à quoi dois-je l'honneur de votre visite?

— Je viens vous apporter mon cadeau annuel.

— Vous êtes donc toujours dans l'usage de faire des cadeaux?

— Certainement. On met un soulier dans la cheminée, et j'y dépose ce que je veux. Or, comme vous n'aviez pas mis votre soulier dans la cheminée, et que, du reste, il y avait grand feu, j'ai frappé à la porte.

— Je comprends. Et que m'apportez-vous?

— A un homme sérieux comme vous, à un électeur, on ne peut pas donner des dragées, des sucreries, des brimborions; je vous apporte un cadeau politique.

— Un nouveau ministère, peut-être?

— Justement. Un nouveau ministère sous la présidence du citoyen Odilon Barrot.

— Nous l'avions avant que vous eussiez pensé à le mettre dans mon soulier.

— Je comptais vous faire une surprise.

— La surprise n'en existe pas moins. Un ministère Barrot-Falloux sera toujours quelque chose de bien surprenant. Mais dites-moi, père Noël, pensez-vous que ce ministère dure?

— Il durera toujours autant que moi.

— Autrement dit, vingt-quatre heures : les enfants prodiges vivent peu. Je vous trouve bien sarcastique, père Noël?

— C'est votre moitié de boudin qui me met en belle humeur; je me sens tout gaillard. Que pensez-vous de votre nouveau président?

— Heu! heu!

— Je comprends.

— Vous ne comprenez pas du tout. J'entends que le nouveau président pourrait jouer un bien joli tour à M. Thiers et aux légitimistes qui lui ont donné leur voix ; ce serait de se faire franchement républicain. Et voici ce qui arriverait : le jour où les dynastiques qui ont fait son élection voudraient le renverser, — et ce jour n'est pas bien éloigné,— Louis Bonaparte serait défendu, par qui? Justement par les véritables républicains, par ceux qui ont combattu sa candidature avec le plus d'acharnement.

— Et pensez-vous que la chose arrive?

— Pourquoi pas? Ce serait alors la gloire du parti républicain, d'avoir su reconnaître et défendre, dans un chef de l'État qui n'a pas ses sympathies, le droit sacré de l'élection; ce serait sa justification aux yeux de l'Europe et la démonstration irrécusable de sa vitalité. Après une telle épreuve, la forme républicaine deviendrait, pour tous les esprits sensés, une nécessité politique prouvée mathématiquement.

— Vous pourriez bien avoir raison. Mais Bonaparte sera-t-il républicain?

— Peut-être, si son entourage le lui permet. Voilà déjà M. de Girardin qui commence son opposition.

— Ce nom m'agace les nerfs, il me met en fuite ; aussi bien le boudin est fini, et je vais continuer mes excursions dans les cheminées voisines. Si je passe par l'Élysée national, et que le nouveau président ait mis sa botte dans la cheminée, j'y laisserai tomber les quelques mots de conversation que nous avons eu à son sujet.

— Vous ferez bien, père Noël ; mettez aussi dans la botte de Bonaparte que ce sont les conseils d'un ennemi de la veille, et que ces ennemis-là valent mieux pour lui que ses amis de la veille et du lendemain. Bon voyage, père Noël, et à l'an prochain, si nous sommes encore de ce monde.

LE GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

AU GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

Nous recevons, avec prière de l'insérer, cette adresse au Général Cavaignac.

Nous adhérons complétement aux sentiments si généreusement exprimés dans cette adresse.

« Général,

« La France vient de donner au monde un douloureux spectacle, celui de son ingratitude pour l'homme qu'elle avait par deux fois proclamé son sauveur.

« Mais vous donnerez au monde le spectacle consolant d'un honnête homme subissant, sans étonnement, sans amertume et sans emphase, une monstrueuse injustice ; et ce dernier spectacle, aussi glorieux pour vous que rassurant pour la dignité humaine, contiendra une leçon qui sera comprise par la France, un instant égarée.

« Pour nous, Général, plus fermes que jamais dans la voie où vous marchez à notre tête, vaincus aujourd'hui, mais non découragés, confiants d'ailleurs dans les destinées impérissables de la République, nous serons calmes et recueillis comme vous.

« Sentinelles vigilantes, mais non malveillantes de notre Constitution républicaine, résolus que nous sommes à rester justes en dépit de nos plus vives sympathies, préoccupés uniquement du salut de la République et de son bien-être, nous savons que nous sommes d'accord avec vous quand nous prenons l'engagement solennel de voir le bien partout où il sera, et de respecter le principe d'autorité dans la personne du citoyen que le suffrage universel en a fait le représentant.

« Nous ne rendrons donc pas à nos adversaires coalisés la guerre déloyale qu'ils nous ont faite ; nous n'oublierons pas que c'est toujours aux dépens de la patrie que de pareilles luttes peuvent se soutenir ; et, décidés à n'avoir d'ennemis que les ennemis de la République, nous nous inclinerons devant tout acte émanant d'un pouvoir régulier, quand cet acte aura pour but l'affermissement et la défense de la *Constitution*.

« Que si un jour, — désintéressés pour vous comme pour nous-même, nous souhaitons que Dieu veuille éloigner ce jour ; — que si un jour, la France malheureuse et divisée devait tourner ses regards vers vous, Général, comme vers une ancre de salut, il faut que les plus pervers puissent vous rendre l'éclatant témoignage qu'innocent de ses maux votre mission ne peut être que de les guérir.

« *Des Electeurs du général Cavaignac.* »

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

— D'après un daguerréotype. —

AU CITOYEN LOUIS BONAPARTE, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Citoyen président,

Hier encore, vous n'étiez, pour les gens de bon sens et de bonne foi qui ont voté contre vous pour le général Cavaignac, qu'un homme dont le passé turbulent devait faire redouter l'avenir, qu'un joueur téméraire et opiniâtre, résolu à pousser jusqu'au bout, sans pitié pour la France, les chances de cette martingale politique, votre rêve incessant, dont deux fois déjà vous aviez en vain tenté le succès à Strasbourg et à Boulogne.

Pour beaucoup d'autres, amoureux du passé, impatients du présent, vous étiez un prince, un prétendant à l'empire, un ennemi de la République pouvant servir d'arme contre elle et frayer le passage à d'autres prétendants, vos rivaux, tout prêts à confisquer à leur profit votre victoire.

Quant au peuple, — celui des campagnes voyait en vous l'héritier d'un grand nom et le destructeur fantastique de tout impôt, pendant que celui des villes, personnifiant dans votre candidature la haine qu'il portait à son vainqueur de juin, vous faisait le symbole de sa première vengeance.

Aujourd'hui vous êtes pour tous le président de la République française.

Devant ce grand fait, oublions le passé, le vôtre surtout; oubliez la Suisse, oubliez Londres; laissez-y le jeune homme, dont mieux qu'un autre, si la lumière s'est faite dans votre esprit, vous savez ce qu'il fallait penser; et, obligé de compter avec ce redoutable succès et de le justifier, pensez, non aux grandeurs de votre situation nouvelle, mais aux devoirs qu'elle vous impose, aux dangers qui l'environnent, — et reconnaissez que par un sort bizarre, mais fatal, la plupart de vos amis d'hier, si vous êtes sage, doivent être considérés par vous comme vos ennemis d'aujourd'hui.

Dites-vous que, prétendant, vous êtes isolé entre tous; qu'orléanistes, légitimistes et républicains se tourneront contre vous et que vous succomberez.

Dites-vous qu'empereur, vous ne serez jamais que l'ombre affaiblie de votre oncle, tandis que, président de la République, vous aurez dans l'histoire un rôle, rôle unique, magnifique, dont la gloire sera bien à vous, dont le mérite vous appartiendra et qu'aucun autre ne saurait effacer.

Dites-vous cela, et vous aurez fondé une république là où le plus grand homme des temps modernes n'a pas suffi à fonder un empire, — et vous aurez donné aux partis une de ces leçons de probité contre laquelle aucune voix n'osera s'élever, et qui vous assurera, non-seulement l'estime, mais le concours même des honnêtes gens que vous aurez vaincus.

Des Électeurs du Général Cavaignac.

UNE RAISON PARMI D'AUTRES POUR EXPLIQUER L'ÉCHEC DE M. DE LAMARTINE.

S'il était besoin de donner à quelque âme candide les raisons de l'incroyable échec de M. de Lamartine dans la question de la présidence de la République, on les trouverait résumées en un seul petit fait qui, pour être minime en apparence, n'en est pas moins au fond très-significatif pour tous les physiologistes de bonne foi.

Le Bien public, journal créé par M. de Lamartine, et qui soutenait avec quelque talent sa candidature, vient de mourir avec cette candidature. A quelle porte croyez-vous que la rédaction du *Bien public* ait été frapper, à qui pensez-vous que l'écrivain de confiance de M. de Lamartine, et M. de Lamartine lui-même aient été demander asile. Hélas! à *la Presse*, et à M. de Girardin. Cet incroyable manque de tact, de conduite politique n'explique que trop la chute immense, chute imméritée d'ailleurs sous beaucoup de rapports, de l'homme qui, ayant tenu dans ses mains le pays tout entier pendant trois mois, en est arrivé à y trouver moins de suffrages que M. Raspail!

Un des grands défauts de M. de Lamartine, c'est de se croire au-dessus du proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, et de ne pas connaître les hommes. Comme nos anciens rois de France, il nie la contagion de certaines maladies morales, et semble croire au contraire qu'ainsi qu'eux, il a le don de les guérir : Aussi le voit-on s'entourer sans discernement d'esprits faux, de natures imparfaites, et parfois de gens peu considérés à qui il prodigue en public les marques les moins équivoques des plus singulières préférences. Semblable en cela à ces amants ou naïfs ou effrontés qui donnent le bras en plein soleil à des femmes dont les relations, si pleines de charmes qu'elles puissent être dans l'intimité, reculent d'ordinaire devant le grand jour et la publicité.

Il n'y a peut-être qu'un homme d'état au monde qui soit capable de se sentir, à tort ou à raison, assez fort de son aveuglement pour s'associer tout le monde dans un gouvernement; cet homme, c'est M. de Lamartine. — Dans sa loyauté, disait hier un de ses amis, il eût à coup sûr ou refusé les services de M. de Girardin, ou, les ayant acceptés, il les eût récompensés d'un portefeuille. — Le président actuel de la République ne l'a point osé.

Nous répondrons à l'ami de M. de Lamartine par une seule question : Est-il une voix, une seule qui se soit élevée contre la réserve du nouveau président, et qui l'ait taxé d'ingratitude.

Charles-Quint disait : « Il faut que la France soit un pays bien particulièrement aimé de Dieu; car elle ne cesse de faire de grandes fautes, de commettre les plus graves erreurs, de courir d'elle-même à sa perte; et toujours elle sort de toutes ses épreuves plus grande, plus belle et plus puissante. » Dieu veuille que le mot de Charles-Quint soit vrai aujourd'hui comme au temps de François Ier.

— Ce n'était pas assez de l'aigle de Boulogne. Un ami du président, ami à la façon de l'ours de la fable, ne s'est-il pas avisé de lancer au moment de la revue un aigle en papier peint, sous forme d'un cerf-volant, dans les alentours des Champs-Élisées! — Il épuisa alors toute son adresse à diriger cet aigle d'un nouveau genre et à le faire planer au dessus de la tête de M. Louis Bonaparte. On assure que l'auteur de cette innocente bêtise a été arrêté et mis en prison, lui et son aigle. — C'est bien cruel.

— On offre de parier que le maréchal Bugeaud et que le général Changarnier se brouilleront avant un mois.

UN TERRIBLE LOGICIEN.

Et, pour se faire un nom dans Israël, des hommes vous débiteront les plus impies extravagances. (JÉRÉMIE. *Lamentations.*)

Un de plus, ils étaient trois. Le plus chauve releva ses lunettes sur son front dévasté par le syllogisme, et se sourit agréablement dans un miroir qu'il avait volé vingt-cinq sous.

Si la Société avait vu ce sourire, elle aurait tremblé comme dans une caverne de propriétaires.

Car, chez le grand socialiste, cette douce gaieté est le prélude des plus impitoyables paradoxes.

L'unique témoin de cette révélation sublime se prosterna devant le buisson ardent des favoris roux de son dieu.

Le dieu releva son Moïse, et l'invita à partager une proposition dont la majeure était une tasse de lait, la mineure un petit pain, et la conséquence un déjeuner social.

Il est juste de dire que cette cène avait lieu un de ces derniers dimanches. Un beau jour de printemps encadré dans l'hiver! Le ciel était bleu, l'air était tiède. Les oiseaux égrenaient leurs éclatantes ritournelles qui se mêlaient aux cris joyeux des enfants dans la rue. C'était enfin un vrai temps du bon... diable, selon l'expression chérie de l'hôte de céans.

Pour comble de malheur, en face de son Sinaï, de braves ouvriers se disposaient gaiement à porter leur vœu dans l'urne aléatoire. Après quoi une promenade en famille terminerait, pour eux, cette solennité.

Et pas un blasphème n'outrageait Dieu! pas une colère ne maudissait la Société!

C'était vraiment intolérable.

Cette quiétude anti-socialiste exaspérait donc étrangement la verve ardente du célèbre réformateur.

Aussi, après avoir résolu sa proposition au lait, il s'écria en frappant trois coups de son jonc formidable: Euréka!

A cette exclamation qu'il prit pour un éternument, le disciple peu rassasié répondit par un respectueux: Dieu vous bénisse!

Mais, tout entier à son inspiration, le maître n'entendit pas cette odieuse parole qui l'eût fait bondir de colère.

— Oui, j'ai trouvé, répéta-t-il en français cette fois. Aussi bien, il me fallait un dernier axiome pour former ma triade. Leroux a raison. Toute théorie doit être une et triple comme l'Humanité. Ce n'est pourtant pas que Leroux soit bien fort. Sa tête est une vraie cave sans soupirail. Il dit qu'il y a quelque chose dedans parce qu'on n'y voit goutte. Demandez-lui, par exemple, comment l'Homme est toujours un et triple à la fois; s'il comprend, plus que moi, un mot à ce charabia philosophique, je veux bien que Dieu m'emporte. Ah! s'il s'agissait de prouver que l'Homme est souvent triplement ennuyeux, ce serait une autre paire de vérités!

Quelle différence entre les nuages de ses rêveries et le soleil de ma logique! Quand j'ai dit pour mon début: Dieu, c'est le Diable, qui donc n'aurait pas compris? A vrai dire, cette idée manquait un peu de fraîcheur. Vers le troisième siècle, un certain Cubricus fut légèrement écorché vif pour avoir prêché pareille drôlerie. Mais combien ne l'ai-je pas rajeunie à force d'audace dans l'absurde, et de mépris pour le bon sens des hommes!

Et vraiment, ami, continua le socialiste, après avoir laissé souffler un moment son orgueil, c'est là tout le secret de ma célébrité. »

Le disciple profita de cette pause pour essuyer ses yeux écarquillés qui pleuraient d'admiration.

— Oui, reprit le maître, la sottise humaine est ainsi faite. Jetez une pensée honnête et juste dans le monde, et elle tombera à terre sans bruit. Lancez au contraire un sophisme odieux ou ridicule, et l'indignation des uns et la bêtise des autres vous serviront aussitôt de hérauts. Vois, ami, mon axiome sur la propriété. C'est un barbarisme plus vieux que le Parthénon. Du temps d'Aristophane, Athènes en riait déjà à gorge chaude. C'est enfin une invention rancie depuis deux mille ans. Et pourtant quel triomphe! Tu l'as vu: rien ne lui a manqué, pas même la parodie!

— C'est vrai, balbutia le confident, dont le cerveau s'enrhumait d'enthousiasme.

— Eh bien! je vais augmenter cette gloire par une maxime plus audacieuse encore. Ma tiare se complétera par cette dernière couronne. Et, sur cette triade de mon génie, la Société pourra s'asseoir enfin solidement comme une marmite sur un trépied.

— Et cette maxime, ô grand penseur?

— Mouche-toi d'abord, dit avec bonté le socialiste, en voyant le déplorable état du nez de son ami.

— C'est fait, maître.

— Eh bien! mon nouvel axiome, c'est:

LE PARRICIDE EST UNE VERTU.

« Qu'en dis-tu? s'exclama le moraliste, en dessinant avec sa canne un délicieux moulinet socialiste. Vois-tu quel effet produira cette sentence imprimée en grosses lettres? Entends-tu d'ici les vociférations des bourgeois qui prendront cette fantaisie au sérieux? Si je ne passe pas du coup à l'état de Croquemitaine-Olympien, je reconnais une idée à Raspail, et je jette ma dialectique aux Icariens.

— O sublime révélateur! cette découverte est un chef-d'œuvre. Mais, vu la pruderie de nos jours, ne la trouvez-vous pas un peu gaillarde?

— Enfant, plus on frappe fort et plus on fait de bruit.

— C'est d'autant plus beau, maître, que je vous sais, comme Figaro, le meilleur fils du monde.

— C'est vrai, et je bourre les enfants de pain d'épice. Mais qu'importe ce que je pense, ami, pourvu que je prouve?

— Et vous prouverez qu'un bon fils doit tuer papa de temps à autre?

— Rien de plus simple. Écoute et comprends.

— J'aime mieux vous admirer, toussa le disciple.

— A ton choix. D'abord tu m'accorderas bien, n'est-ce pas, qu'Adam et Eve n'ont eu ni père ni mère?

— Avec le plus grand plaisir.

— Eh bien! privés d'ascendants qu'ils étaient, Adam et Eve n'ont pas pu connaître l'amour filial. — Ceci est limpide comme eau de roche. — Car, en les créant, pourquoi la nature leur aurait-elle donné un sentiment dont ils n'auraient pas eu l'emploi?

— En effet, c'eût été un gaspillage.

— Tu as raison, ami, un pur gaspillage. Donc, suis bien mon raisonnement. — Si Adam et Eve n'ont pas connu l'amour filial; si la nature n'a pu les doter de ce sentiment; ledit sentiment est alors purement d'invention humaine; c'est-à-dire une violation flagrante des lois naturelles et primordiales. Ce que je nommerai en termes de philosophie socialiste, — une usure prélevée par le capital de l'égoïsme paternel sur l'ignorance exploitée des enfants. En un mot, une superfétation anti-naturelle dont le contraire, par conséquent, doit être la vérité et la vertu. Or, ceci reconnu, je pose ainsi mon syllogisme:

MAJEURE.

Le contraire de tout sentiment naturel est un crime.

MINEURE.

Or, l'amour filial n'est pas un sentiment naturel.

CONSÉQUENCE.

Donc, le contraire de l'amour filial est une vertu.

Et maintenant, ami, — acheva le sophiste triomphant, — dis-moi un peu ce qu'il y a de plus opposé à l'amour filial que le petit expédient en question ?

— Bénissez votre esclave,—hurla l'apôtre au comble de son coriza. — Bénissez-le, maître, car si vos raisonnements sont un peu tirés par les cheveux, vous n'en demeurez pas moins le plus grand logicien du monde.

— Heureux ceux qu'on peut tirer par les cheveux, — soupira le maître en jetant un regard mélancolique sur le miroir qui reflétait sa calvitie.

Sur quoi le disciple se retira suffisamment béni et complétement enchifrené.

— Ah ! stupide espèce humaine, — murmura le sophiste en saisissant sa plume. — Ah ! société, ma mie, le scandale seul attire ton attention. Eh bien ! je vais t'en flanquer.

Et en effet, quand paraîtra ce nouvel évangile de l'immoralité, on entendra le troupeau des niais bêler en chœur :

— Voilà un terrible logicien !

Puis, au lieu d'ensevelir ces déplorables perversités dans le silence de leur dédain, les esprits honnêtes augmenteront encore cette clameur par la maladresse de leur indignation.

Alors le bruit sera fait et le tour aussi.

Lorsque vous contemplez cet honnête visage,
Ce menton entouré d'un cordon de poils roux,
Ce front patriarcal, et ces yeux sans courroux,
Vous croyez d'un bourgeois voir la fidèle image.
C'est un propriétaire, un ancien commerçant,
Dont les fonds sont placés en rentes cinq pour cent.
Erreur ! ces traits bénins sont ceux d'un pamphlétaire,
Que redoute à bon droit la gent propriétaire,
Car des antiques lois adversaire fatal,
Il lutte sans relâche avec le capital,
Ses sophismes hardis, parés de grandes phrases,
De la société démolissent les bases,
Comment refera-t-il l'édifice écroulé ?
On l'ignore, et les gens qu'il charge d'anathèmes
Veulent en vain saisir le fil de ses systèmes.
C'est un dédale obscur dont lui seul a la clé.

LES LAMPIONS.

Le 24 décembre, quelques habitants de Pontoise lurent dans les journaux du matin : « Il y aura ce soir à Paris une illumination générale. »

« Ma foi ! se dirent-ils, si nous nous passions la fantaisie d'aller la voir ? » Et ils montèrent en wagon.

Le soir venu, après avoir dîné à la hâte, ils s'empressèrent de s'aventurer dans les rues, pour jouir de l'éblouissant spectacle qui leur était promis.

Tout était sombre. Le *Bazar des Voyages* était seul éclairé de quelques verres de couleur ; mais c'était moins une manifestation politique, qu'une *réclame* commerciale.

« Peut-être, pensèrent les Pontoisiens, est-il d'usage d'allumer un peu plus tard. Attendons. » Et ils attendirent. Mais les façades des maisons restèrent noires et mornes comme des tombeaux.

Alors les Pontoisiens chantèrent le chœur de la *Dame Blanche :*

Je n'y puis rien comprendre !

Etrange mystère ! voilà un homme que tout le monde a nommé, et dont personne ne fête l'avénement.

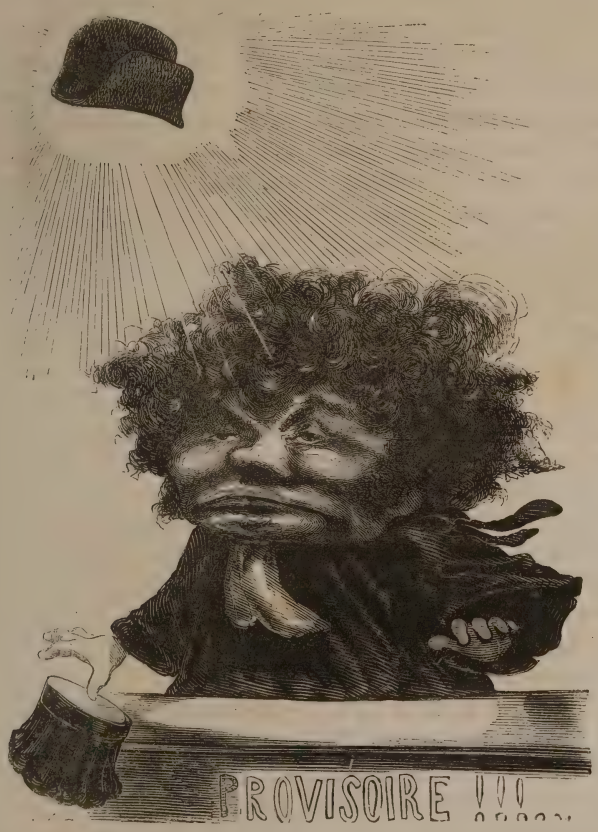
L'élu de six millions de suffrages ne voit pas six lampions fumer pour lui !

On aura beau dire, ça n'est pas clair.

PORTRAIT FLATTÉ.

4. Or, il il arriva que, comme je marchais et que j'approchais de l'Assemblée nationale, tout à coup une grande lumière venant du ciel resplendit comme un éclair à l'entour de moi.

5. Et je tombai sur la place et, levant les yeux en l'air, je vis le petit chapeau qui rayonnait, et je rayonnais aussi de l'espoir d'un petit ministère ou autre chose. (*Les Actes des Apôtres*, cap. XXII.)



Cet avocat retors, fort dans l'art oratoire,
D'arguments spécieux possède un répertoire.
Il siégeait à la Chambre, assez obscurément,
Quand Février brisa le trône héréditaire ;
Et, bien qu'il n'eût jamais, avant l'événement,
D'un cœur républicain montré le dévouement,
Il se donna lui-même un petit ministère,
Et se glissa sans bruit dans le gouvernement.

Depuis, il a prouvé son humeur inconstante,
De partis en partis incessamment flottante.
D'abord, de Cavaignac partisan déclaré,
A tous les candidats il l'avait préféré ;
Mais, voyant l'autre étoile à l'horizon grandie,
Il emplit les journaux de sa palinodie.
De ces revirements ne vous étonnez pas.
La raison en est simple... Il descend de Judas.

LES JOURNAUX DEVANT LE NOUVEAU GOUVERNEMENT.

On a changé le nom sur l'affiche et rafraîchi les décors. Voici les acteurs déjà en scène. Nous les avons passés en revue déjà. Les uns débutent dans l'emploi :

Euh! Si fata aspera rumpas!

Les autres font leur rentrée, et nous sommes forcés de dire qu'à l'exception des Romains du parterre, le public a fait une assez froide réception à leur mérite suranné.

Nous n'en sommes encore qu'au prologue. Orozmane-Barrot se fait attendre; l'intérêt languit quelque peu sur les planches. Regardons au parterre de la presse où les uns s'impatientent déjà, les autres crient et gesticulent, ou chacun prépare ses esprits et son visage pour la circonstance.

Semblable au chœur de la tragédie grecque, *le Journal des Débats* se renferme dans le rôle de conseiller mélancolique et débonnaire qu'il a adopté depuis le 24 février vis-à-vis du pouvoir : «L'Expérience, mère de la Sagesse, m'a appris, dit-il, que l'implacable Justice châtie les peuples qui foulent aux pieds les lois, filles du grand Jupiter. Puisse-tu, ô mon fils, préserver ta maison des maux qui accablèrent les Atrides, les frères de Pâris et la race incestueuse d'Œdipe. Puissé-je, avant de descendre dans la sombre nuit, ne pas voir l'industrieuse patrie des Gaulois bien bottés, dévastée par les barbares de la Colchide, leur capitale opulente rasée et complantée de peupliers par le Scythe Pierre Leroux; les femmes et les enfants à la mamelle transportés aux rivages d'Icarie d'où nul n'est jamais revenu! »

Mais ses confrères traitent le journal de la rue des Prêtres de vieillard poltron et rêveur. *Le Constitutionnel* surtout ne partage pas ses craintes, fruit d'un cerveau affaibli. Le voyez-vous depuis quelques jours, ce ci-devant beau de 1827? Il a repris son aplomb, et le voilà très-ragaillardi. La gaieté lui revient, tempérée par cet air digne qui convient à une position semi-officielle. Foin des appréhensions et des alarmes! Du haut du ciel, sa demeure dernière, l'ombre du grand homme ne nous protége-t-elle pas? et du haut de la colonne aussi? Après tant de vœux et de déceptions, *le Constitutionnel* est enfin au pouvoir; il entend que tout le monde soit en liesse avec lui. Ceux qui ne s'amuseront pas, on leur coupera la tête.

Il ne paraît pas que cette jubilation soit partagée entièrement par cet autre combattant de la veille, qui, mieux que *le Constitutionnel* pourtant, semblerait avoir droit aux dépouilles opimes. *La Presse*, il est vrai, déclare qu'elle ne veut rien du pouvoir. Ambassades, ministères, rien ne lui sourit. Vit-on jamais désintéressement plus inattendu? Mais voici bien une autre affaire : M. de Girardin, qui ne veut pas avoir à conduire un ministère ni une administration, M. de Girardin prétend conduire la République tout entière. La réformer, la refaire à sa façon, tailler en plein drap dans la Constitution et l'administration. Avec un petit bout de projet qu'il présente, on aura bientôt organisé la France par doit et avoir, comme une caisse de négociant. Recettes, dépenses, voilà tout ce dont se compose le mécanisme d'un gouvernement. C'est simple comme bonjour. M. Proudhon n'a pas inventé autre chose avec sa banque d'échange. Maintenant, si le nouveau président refuse d'appliquer le plan que lui apporte le rédacteur de *la Presse*, M. de Girardin le désintéressé, M. de Girardin, le Spartiate, lui retirera son concours. On sait ce que ce mot-là signifie. Quiconque n'a pas le concours de M. de Girardin, est traîné par lui sur la claie.

De leur côté, les légitimistes ne dissimulent plus les espérances que leur apporte le vote du 10 décembre. « Ce n'est plus qu'une affaire de temps, » disent-ils à mots plus ou moins couverts. Ils sont trois d'humeur et de langage différents en raison de leur nature et de leur âge, mais au fond *ejusdem farinæ : l'Union* exquotidienne, vieille douairière prudente, qui a vu les mauvais jours et s'en souvient; *l'Opinion publique*, blanche, fougueuse, héritière en droite ligne des revenants de 1816, et *la Gazette* enfin, cette fantasque étoile qui vécut pendant dix-huit ans sur ce thème du suffrage universel si heureusement appliqué aujourd'hui. Il en perdrait la tête, si ce n'était déjà fait, ce cher abbé! Il se permet même à cet endroit des excentricités que son état peut seul faire excuser. Sa mémoire, trop nourrie de Montesquieu et de Tacite, lui donne le change sur la réalité d'aujourd'hui. Ignorant que nous sommes en République, M. l'abbé se prosterne devant la royauté appuyée sur le double suffrage qu'il prôna pendant si longtemps, et n'entend rien des voix furibondes qui crient à ses oreilles que le jour des funérailles de la République sera un jour de deuil pour un grand nombre, et qu'il pleuvra des balles sur sa tombe.

C'est *la Réforme* qui gronde ces menaces, et elle n'est pas la seule. Avec elle *la Démocratie pacifique*, (pacifique! que vous en semble?) et *la Révolution démocratique et sociale*, et *le Peuple*, exhalent leur fureur sur un ton à peu près unanime. Peut-être, au fond, n'ont-ils pas tout à fait tort. — Mais, messieurs, au lieu de gronder et de menacer, que n'avez-vous su faire un peu mieux nos affaires, quand vous les aviez en main, alors que vous étiez les maîtres? Avez-vous

bonne grâce aujourd'hui à crier contre la réaction qui est votre ouvrage?

Exagération de part et d'autre et en sens contraires. Tel est l'éternel bilan de l'opinion et de la presse. Que si, au milieu, se trouve quelque honnête feuille voulant se maintenir dans les bornes de la justice et de l'impartialité, chacun de lui rire au nez insolemment. C'est ce que la réaction fait au *Siècle*, c'est ce que la République fait au *National*.

Soyez donc modéré.!

TESTAMENT POLITIQUE DU SIEUR ÉMILE DE GIRARDIN

OU

CONSEILS A M. LOUIS BONAPARTE, POUR FAIRE SUITE AU LIVRE DE MACHIAVEL.

Prince,

En partant pour la Russie avec le titre de votre ambassadeur extraordinaire, j'éprouve le besoin de vous communiquer mes dernières réflexions.

Ce petit écrit que vous avez en ce moment sous les yeux est un véritable talisman qui doit vous tirer de tous les embarras dont un gouvernement peut être entouré. Mettez-le sous votre oreiller la nuit, et portez-le dans votre poche le jour; il est nécessaire que vous puissiez à tout moment le consulter.

1°—Entourez-vous d'hommes forts, éprouvés dans les luttes politiques. Je vous recommande particulièrement le colonel Bonnelier : mettez-le où vous voudrez, il ne sera déplacé nulle part; quant au général Odilon Barrot, mon opinion est qu'il faudrait le mettre à la demi-solde. Pour ce qui est des choux et navets qu'on a depuis longtemps l'habitude de semer en octobre, quoique à mon avis le mois de novembre soit plus favorable pour cette opération, il serait peut-être imprudent de contrarier sur ce point le préjugé populaire; n'y touchez pas avant d'être bien sûr de votre force.

2°—J'en dirai autant des radis roses, que je crois devoir se semer en tout temps, contrairement à l'opinion reçue; mais ceci se rattache à un système complet sur l'agriculture, que j'exposerai en temps et lieu. — Boire frais, avoir confiance en Dieu et éviter l'entrée de M. Crémieux au ministère.

3°—Il serait d'une politique habile de persuader aux Français que tous ceux qui naîtront sous votre gouvernement seront doux, chastes, tempérants, pleins de grandeur d'âme et de bravoure. Par là il se ferait beaucoup plus de mariages, et le mariage, c'est la force des Etats. — Quand les tragédies vont deux à deux, l'agriculture en va mieux. Semer du froment en janvier, c'est vouloir récolter des cailloux en juillet. Respecter ses père et mère.

4°—Il serait d'une politique habile de persuader aux Français que tous ceux qui naîtront sous un autre gouvernement que le vôtre seront violents, injustes, de mauvaise foi et amis de l'arbitraire. Vous parviendriez peut-être par ce moyen à vous faire nommer président perpétuel. — Mettre des éperons pour monter à cheval et se tenir les pieds chauds en tout temps. Ne jamais jurer le nom de Dieu en vain.

5°—Qui donne ce qu'il a, donne autant qu'un autre, et l'on ne peut tirer d'un sac que ce que l'on y a mis. Le moineau à la main vaut mieux que la grue qui vole; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras; et, comme dit cet autre, toujours pèche qui en prend un. Qui a fait lundi a fait mardi ; si tu éternues n'attends pas qu'un autre te dise : Dieu vous bénisse ! Et quand la sauce est finie, lèche le plat. Ces maximes, résultat des méditations de toute ma vie, sont la quintessence de la sagesse.

6°—En fait d'industrie, ce qu'il y a de plus pressant, c'est de faire remplir de charbon les mines de Saint-Bérain ; cent mille ouvriers y trouveraient de l'occupation ; cent mille autres seraient employés à extraire le charbon apporté par les premiers ; il y aurait donc là du travail assuré à deux cent mille ouvriers. Souvenez-vous de ce conseil. Le gouvernement provisoire aurait bien mérité de la patrie si, au lieu de s'abandonner à la ruineuse folie des ateliers nationaux, il eût adopté ce projet que je lui recommandais chaque matin dans *la Presse*. — Quand les fonds baissent à la Bourse, c'est signe que la confiance se perd. Alexandre le Grand disait à son précepteur : — Vous êtes plus que mon père, car celui-ci ne m'avait donné que la vie, et c'est vous qui m'avez fait homme. — Chômer les fêtes et dimanches.

7°—Faites des mots le plus possible, sans toutefois en abuser. Votre oncle Napoléon en a fait de sublimes. Si vous avez besoin de quelqu'un qui vous les prépare, prenez Bonnelier. — A la Saint-Remy, tous les perdreaux sont perdrix ; à la Saint-Barnabé, le printemps a commencé. — Honorer les saints !

Telles sont, prince, les principales recommandations que ma fidélité me fait un devoir de vous adresser au moment de monter en chaise de poste. Je les ai rédigées rapidement; je n'ai pu y glisser qu'une anecdote, le temps pressait, et c'est ce qui m'a empêché également d'y faire entrer quelques prédictions météorologiques, des centuries nouvelles et plusieurs recettes utiles. Au surplus, je n'ai fait que résumer l'almanach de Liége et la collection de *la Presse*, à quoi je vous conseille de recourir dans les moments difficiles.

— Ce qu'on redoute le plus pour le nouveau ministère, c'est qu'il se trouve dans son sein deux ou trois membres dont le caractère est si difficile, qu'il y a beaucoup de chances pour qu'ils ne puissent rester d'accord. — Tant mieux, aurait répondu le président de la République à l'observation qu'on lui en faisait ; je n'y serai pour rien, et leurs querelles m'aideront à donner au cabinet l'unité qui lui manque.

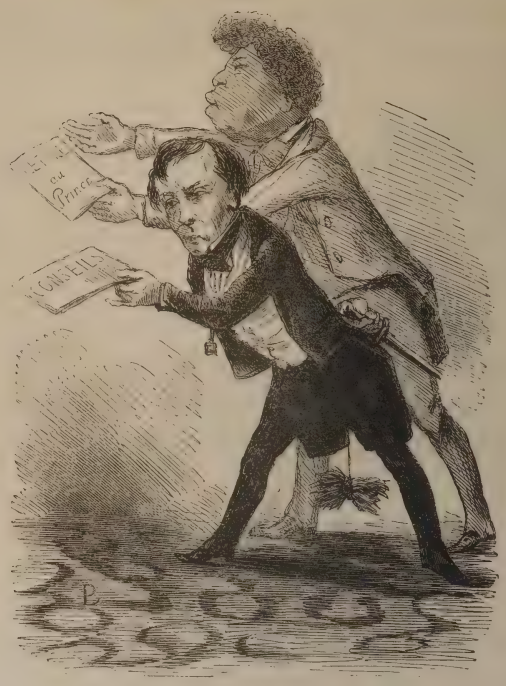
— On raconte que l'ambassade d'Espagne aurait été offerte à M. Molé.— Je ne puis accepter, aurait répondu M. Molé, avec cette politesse qui le distingue ; j'ai refusé cette même ambassade il y a 29 ans, — et c'était un ami qui me l'offrait.

— *La Presse*, qui a tant fait pour l'élection du président, commence actuellement à le dénigrer. Après l'avoir représenté comme un sauveur, elle essaye déjà de le perdre dans l'opinion publique. « Il a, dit-elle, les mêmes sentiments que nous; nous avons les mêmes sentiments que lui. »

Voilà donc le président rangé, par une seule phrase, dans la catégorie des Cleemann, des Boutmy, etc.

Le voilà d'abord complice de toutes les fangeuses calomnies dont on a essayé de salir le dernier chef du pouvoir exécutif. Louis Bonaparte et Girardin sont, s'il faut s'en rapporter à *la Presse*, en parfaite communion d'idées. Ils sont faits pour se comprendre et s'estimer.

Agréable compliment !

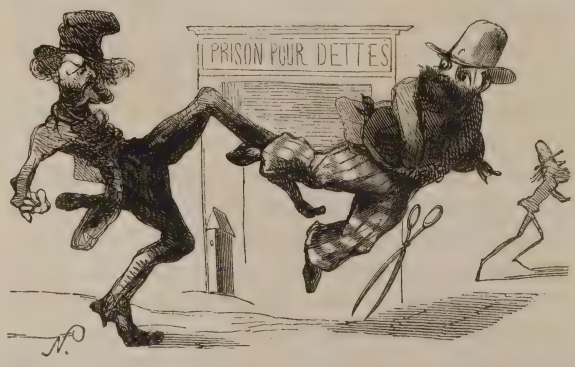


Attitude de quelques organes de la presse.

RESTAURATION DE CLICHY.

L'Assemblée nationale vient de rétablir la contrainte par corps. L'honorable corporation des gardes du commerce va renaître de ses cendres. Place au phénix de la signification et du protêt !

La révolution de Février avait fait un atelier de la maison de détention de Clichy : la voilà rendue à son ancienne destination. Réparez les serrures, grillez les fenêtres, forgez de nouvelles clefs, renforcez le nombre des gardiens, les nôtres seront nombreux, car la mi-



sère est grande. Le citoyen Schylock ne pouvait plus continuer son honorable industrie : la société lui devait des garanties, la société lui restitue le droit d'incarcération. Criez donc vive la République ! citoyen Schylock.

Les vaudevillistes ont fait de Clichy une espèce de paradis terrestre, un séjour enchanteur où la vie s'écoule dans de longs festins, au milieu des éclats de rire de vingt femmes charmantes, aux détonations de l'Aï pétillant. Hélas ! la race des dissipateurs joyeux s'est éteinte ; les fils de famille se ruinent au lansquenet et ne font plus de lettres de change.

Et puis, la pruderie philanthropique de nos jours s'est effarouchée des joyeux ébats des détenus de l'ancienne Sainte-Pélagie. Il y a longtemps que Clichy était une prison tempérée par une charte constitutionnelle, mais enfin une prison. Les philanthropes ont voulu moraliser la dette ; et, au moment où la révolution de Février a éclaté, on allait proposer d'imposer le travail aux détenus. Vous figurez-vous l'enfant prodigue travaillant à des chaussons de lisière ?

La philanthropie avait exilé de Clichy le vin de Champagne; le punch était mis à l'index. (Plus de champagne ni de punch !) Aussi les riches banquiers, les industriels fameux, les Ouvrard de nos jours préféraient-ils, à l'heure des revers, le séjour de Bruxelles à celui de Clichy.

De petits commerçants, des éditeurs ruinés, de pauvres gens de lettres, quelques artistes, forment le personnel ordinaire de l'établissement. On y trouve des fruitiers, des commissionnaires, des porteurs d'eau. Ils ont deux seaux et un tonneau : ne sont-ils pas négociants ?

Allez visiter Clichy, disions-nous à ceux qui nous chantaient sur ce séjour des couplets de vaudeville.

La misère, l'abattement, l'ennui règnent à Clichy comme dans toutes les autres prisons. C'est à peine si quelques figures essayent de grimacer la gaieté. Pauvres prisonniers ! Les uns sont les uniques soutiens d'une famille nombreuse, les autres ont été arrachés à leurs affaires qu'ils commençaient à relever ; tous regrettent quelque chose ; l'ennui, l'oisiveté, les soucis du dehors et du dedans les consument. Ils souffrent par tous les côtés à la fois.

L'été, du moins, les prisonniers ont la jouissance d'un jardin cultivé et entretenu par leurs soins. Si l'amitié est souvent oublieuse, si l'amour a encore moins de mémoire que l'amitié, la famille reste au détenu. Le père peut entendre les cris joyeux de ses enfants jouant sous la charmille. La femme apporte sa broderie, et travaille à l'ombre des acacias. Ceux qui n'ont pas de famille se consolent avec les fleurs. Mais l'hiver arrive, adieu tous ces plaisirs ! Par la pluie, par la neige, les courses deviennent difficiles ; on n'a pas les moyens de prendre une voiture ; les petits enfants tombent malades, la femme n'a pas de robe : les visites deviennent plus rares. On s'écrit, triste consolation ! Il faut se renfermer dans sa cellule, ou arpenter de long en large une étroite galerie, au milieu d'une atmosphère épaisse d'haleines humaines, de calorifère et de tabac.

Cela n'empêchera pas les vaudevillistes et les romanciers de continuer la tradition. Clichy-Paphos, Clichy-Cythère, Clichy de Cocagne ! Puissent-ils eux-mêmes ne jamais voir le vrai Clichy !

Le vrai Clichy est un séjour lugubre, un purgatoire anticipé, une antichambre de l'enfer.

Et pourtant, sa résurrection a causé des transports de joie : les recors, que le Gouvernement provisoire avait admis à faire valoir leurs droits à la retraite, entonnent un hymne de reconnaissance en l'honneur de la Législature.

Ils rêvent de nouvelles captures ; ils brûlent de se signaler par des *exploits ;* ils reconstituent leur troupe dispersée, et cherchent de toutes parts les individus d'assez mauvaise mine pour ne pas déparer leur confrérie.

Des physionomies, que la police elle-même repoussait comme trop compromettantes, vont trouver à s'utiliser.

Malheur aux débiteurs ! Leurs ennemis sont debout, pleins d'ardeur, restaurés par le repos, affamés par un long jeûne. La bande des *empoigneurs*, prête à entrer en campagne, répète des chants pareils à ceux que les sauvages psalmodient autour de leurs victimes.

Vive Clichy ! s'écrient-ils ; Clichy *for ever !* comme disent les Anglais. Il n'est pas hors de propos de citer les Anglais en cette circonstance.

Un banquet, peu démocratique et encore moins social, se prépare pour fêter la réouverture de *la dette.* Il réunira, dans une manifestation solennelle, tous les juifs, usuriers, huissiers, gardes du commerce de Paris et de la banlieue.

Les frais seront prélevés sur le prix des futures expéditions.

D'ici à un mois, Clichy sera repeuplé ; ses cellules, qui sentaient le renfermé, se rouvriront ; la contre-révolution y sera complétement opérée.

Puisse-t-il n'en être pas de même partout ailleurs !

Du nouveau président dévoué feudataire,
Girardin aux honneurs espérait parvenir.
Vous le voyez ici dans le seul *ministère*
Qu'il puisse jamais obtenir.

Dessiné par FABRITZIUS.

Gravé par BAULANT.

ILLUSTRÉ PAR NADARD

Conditions de la Souscription. — La Revue comique formera un magnifique volume, grand in-8, publié en 50 livraisons à 30 centimes, franc de poste, 40 centimes — Pour tout ce qui concerne la direction, écrire (*franco*) à M. Lireux, au bureau de la Revue, 2, boulevard des Italiens.

DUMINERAY, ÉDITEUR, 52, RUE RICHELIEU.

8e *Livraison.*

LIBRAIRIE

LE CALENDRIER.

En France il est très-rare que nous appelions les choses par leur véritable nom. — Ce mot, calendrier, n'explique point du tout ce qu'il désigne. Il est impropre. Calendrier aurait pu avoir une signification chez les Romains, qui comptaient le temps par leurs calendes, série de jours qui revenaient chaque mois avec les nones et les ides ; — mais chez nous, qui dénombrons les jours du mois par chiffres, le mot calendrier n'a pas de sens. — Il faudrait dire annuaire pour avoir une appellation exacte. — C'est d'ailleurs là le mot que choisit la Convention lorsqu'elle remplaça le calendrier grégorien par l'annuaire, qui date du 22 septembre 1792 et vient jusqu'au 1er janvier 1806, jour où fut l'ère républicaine et où l'on reprit l'ancien style.

Rien qu'à ce mot d'annuaire républicain, les honnêtes gens se prennent à sourire. De quelle bouffonnerie nous parle-t-on, dirent-ils, bien calendrier? où l'on ne pouvait rencontrer sur patron qu'à la condition de s'appeler Rose — Nanet — Charrue, ou de quelque prénom semblable! Et l'apparence du ridicule donne le change sur cet annuaire de la Convention, qui fut tout simplement le meilleur, le plus vrai, le plus utile et en même temps le plus poétique des calendriers.

Le 22 septembre 1792, un décret de la Convention nationale proclame la déchéance du calendrier grégorien et le commencement d'une ère nouvelle datant de ce 22 septembre même, jour précis où le soleil arrivait à l'équinoxe vrai d'automne en entrant dans le signe de la Balance à 9 heures 18 minutes 30 secondes. — La veille avait été le dernier jour de la monarchie. Les représentants du peuple avaient prononcé, le 24 septembre, l'abolition de la royauté.

Tout d'abord cette fixation du commencement de l'année, avec le commencement d'une saison, est plus rationnelle que le choix sans raison du 1er janvier pour premier jour de la nôtre. — C'est Charles IX qui est la fantaisie de fixer au 1er janvier le premier jour de l'année, qui jusqu'en 1564 avait commencé à Pâques. — Maintenant que la longueur de l'année a été déterminée par la connaissance exacte du mouvement de la terre autour du soleil, et que son commencement n'est plus exposé à parcourir successivement toutes les saisons, il y a presque de la barbarie à n'en point fixer le premier jour soit aux solstices, soit aux équinoxes, l'accordant ainsi avec les saisons et les signes. C'est là ce que la Convention avait compris.

Rien de plus logique, de plus exact et de plus simple que cet annuaire républicain, qui, pendant 13 ans 3 mois et 8 jours, a pris la place du calendrier grégorien.

Le calendrier grégorien a gardé pour ses mois et ses jours des noms romains qui sont plus qu'un non-sens, qui sont un contre-sens grossier avec nos mœurs, nos mœurs, notre religion. — Ainsi : janvier (le mois de Janus) ; lundi (le jour de la lune) — et le même de tous les autres mois et jours, sauf un seul jour, le dimanche, qui était à Rome le jour du soleil, et qui, dans le calendrier grégorien, se fait du latin *Dominica* (le jour du Seigneur).

Dans l'annuaire, au contraire, les appellations ridicules disparaissent ; chaque mois prend un nom pittoresque, poétique, auquel son harmonie lointaine et une lumineuse étymologie donnent une interprétation grégorienne. — Septembre devient vendémiaire (le mois des vendanges) ; — octobre-brumaire (le mois des brumes) ; — novembre-frimaire (le mois des frimas) ; — puis les mois d'hiver : décembre, janvier, février, font nivôse, pluviôse, ventôse ; — ventôse, pluviôse, nivôse. — Quel de plus expressif que les trois noms des mois de printemps : germinal, floréal, prairial — (sève, fleur, prairie, au lieu de mars, avril et mai). — Enfin, les noms des trois mois de l'été sont encore plus harmonieusement sonores et indicatifs quant-à-dire : — Juin, juillet et août — se changent en messidor, thermidor, fructidor (les moissons, le soleil, les fruits).

Mais c'est dans la division de l'année, des mois et des jours, que l'annuaire l'emporte sur le calendrier, bien autrement encore que dans ses appellations. Les mois grégoriens sont inégaux entre eux, discordants avec les mouvements de la lune. On se fatigue à chercher si un mois est de 28, 29, 30 ou 31 jours.

Cette inégalité est un reste de l'ignorance des peuples, qui, faisant leur année trop courte, corrigèrent grossièrement leur calendrier en ajoutant quelques jours à quelques-uns de leurs mois. Au scandale d'un siècle scélérat, cette fausse division de l'année est conservée dans l'almanach grégorien. La sous-division du mois lui-même est pire encore.

Pour l'assimiler sans doute aux quatre phases de la lune, on a voulu partager le mois en quatre parties. Mais, faute de pouvoir diviser 28, 30 ou 31 jours sans fraction, on a établi la division sur 28 et fait la semaine de 7 jours ; si bien que les quatre parties ou semaines ne coïncident pas avec la durée réelle du mois. Cette sous-division particulière ne mesure exactement ni le mois, ni l'année, ni les saisons, ni les lunaisons.

Ces erreurs matérielles, ces incohérentes divisions du temps, ces vestiges des époques de barbarie ou de superstition, l'annuaire républicain les rejette.

C'est avec une haute raison, les certitudes de la science, la propriété ingénieuse des mots, que la Convention a fait son œuvre.

Adoptant la saisonnière division de l'antique Egypte, qui coupait l'année en 12 mois égaux et la complétait avec 5 jours épagomènes, l'annuaire républicain donne 30 jours à chacun des 12 mois, et leur complète 5 jours qui n'appartiennent à aucun mois et qui achèvent de remplir le cycle annuel.

Ces cinq jours, qui terminaient chaque année, étaient consacrés à des fêtes patriotiques. On les appelait les *sans-culottides*. Pour maintenir une coïncidence exacte avec les mouvements célestes, l'année ordinaire prenait un sixième jour *épagomène* ou *sans-culottide* selon que le comportait la position de l'équinoxe.

La subdivision du mois républicain est rationnelle et exacte comme celle de l'année. A l'impossible partage du mois en quatre parties, l'annuaire substitue le partage en décades, appliquant ainsi à la division mensuelle l'admirable système de numération décimale qui venait d'être adopté en France.

Le nom de semaine donné à l'inexacte division grégorienne n'a point de sens. Ce simple mot de décade définit et explique la rigoureuse division de l'annuaire, qui veut que, du premier au dernier, les jours de la décade et les jours de l'année précisent dans leur parfaitement toutes les phases du cycle.

L'appellation des jours de la semaine grégorienne est ridicule ; l'annuaire, ayant à donner des noms aux jours de la décade, les cherche dans l'économie même de son système de division si facile et si simple, les en fait ressortir avec un rare bonheur, et les compose de façon à établir une corrélation numérique entre eux et les quantièmes du mois. Chacun des dix jours de la décade prend un nom qui lui est propre, et qui, pourtant, conserve dans sa composition la signification des nombres ordinaux. Si bien que ce nom seul du jour de la décade indique le quantième mouvant sans qu'il soit nécessaire de recourir au calendrier matériel. En effet, les noms décadaires sont : primidi, duodi, tridi, etc., etc. ; il est facile de comprendre que tridi, par exemple, est le 3, le 13 ou le 23 d'un mois — et ainsi des autres jours. Or, comme l'on sait toujours si le mois est à son commencement, à son milieu ou à sa fin, chaque jour de la décade porte bien réellement avec lui la date du mois.

Voilà cependant quel est cet annuaire républicain, qu'il est de mode de traiter si injustement et tout à fait digne des descendants et de l'héritière révolutionnaires, comme veulent bien dire les gens trop instruits qui ne savent pas encore que la Convention a assez fait pour la science que pour la liberté. Si nous avons démontré que c'est le seul calendrier qui soit à la hauteur des connaissances scientifiques de notre temps, nous croirons avoir fait une chose réellement utile.

Mais en France le ridicule est mortel ; c'est par le ridicule qu'on s'est attaqué à l'annuaire. Qu'en résulte-t-il? — dans cette division scientifique du temps, il n'y a pourtant rien de bien ridicule. — Aussi est-on amené à chercher ailleurs que dans l'arbitraire technique ; on le trouve dans une théorème pensée qu'il était plus facile de travestir que de comprendre. Le calendrier grégorien est plutôt le calendrier festival du catholicisme que la règle de l'année civile sur le mouvement céleste — à chacun de ses jours un nom patronymique de saint est attaché. La Convention, en venant l'annuaire d'un peuple qui venait de reconnaître la liberté des cultes, voulut substituer au calendrier purement civil au calendrier religieux ; disposer le temporel du spirituel, — les saints du calendrier grégorien furent repoussés.

Mais on indéniait que le calendrier chômé nous chômé à laquelle tout le monde a journellement recours, on pouvait profiter de la fréquence de cet usage pour glisser dans le peuple d'utiles notions ; que la place catholiquement occupée par les saints serait valablement remplie par l'admirable abrégé d'un code commentaire d'économie rurale. — Sous le coup de cette inspiration, la Convention, qu'on a parfois à tortu taxé *ferme* qu'en fait, à tout moment elle se préoccupa de l'agriculture, de faire aimer les champs, de consolider ces utiles travaux du laboureur qui tient la fortune de la nation, la Convention, disons-nous, intercala dans le calendrier jadis dédié aux saints Modèles, aux saints Compagnons, aux saints Docteurs, Réguliers, Pasteurs, Rois, Bienfaiteurs, Martyrs, et autres saints patrons qui intéressent peut-être en raison l'Évangile et la religion moins que la société, les noms des ustensiles agricoles que la terre fécondée donne en tribut nourrir.

La Convention voulut que son annuaire enseignât à tous les Français la connaissance des objets de la culture, des outils productifs de la terre, des instruments aratoires, des animaux domestiques, la richesse du fermier. — Et comme, en se livrant à cette lecture de tous les jours par le calendrier, livre usuel s'il en fut, le peuple honorait l'agriculture, la Convention se servait par faire une chose utile et même honnête, elle jeta le point de dépaysé, tout en jetant admirable et un cadre poétique qui lui fait honneur, des noms des grains, pâturages, arbres, racines, fleurs, fruits, prairies, etc., de façon que chaque production fût comprise dans l'annuaire, à un jour et en quantième où l'homme doit s'attendre de la nature.

Et c'est avec ces noms et les idées fausses mis en place des saints par ces barbares de la Convention, qui jugeaient, comme on le dit avec complaisance, le ridicule à l'odieux.

En bonne conscience, la substitution vous semble-t-elle toujours aussi grotesque, et l'idée prête-t-elle à rire ? Croyez-vous qu'il soit encore bien spirituel d'opposer les noms pittoresques qui décorent que la Convention a poussé la tyrannie jusqu'à vouloir chômer les Français de patrons stupides, et que tous les mots du jardin de l'annuaire ont le malheureux inconvénient de ne point nous assimiler l'homme à la bête et à la nature inerte à l'aide d'une patronymie trompeuse ?

La réforme a fait son chemin cependant ; le clergé qui, en 1806, rétablit et obtint le rétablissement de l'ancien style, ne se fit pas faute de la propager. Il y a certainement, à l'heure qu'il est, très-peu de gens qui n'aient l'opinion la plus fausse de cet annuaire républicain, que tous voulent de rétablir, et les Rose, Rudes, Nanet et Prune sont toujours le texte de la même gaieté ! — On berce les enfants avec cette bonne plaisanterie ; — nous espérons cependant que nos lignes pourront faire changer quelques choses de cela.

La Convention pensait que l'on ne fait que un calendrier pour donner aux bienfaits des personnes à chômer ; elle n'avait sentie pas prévu qu'on prendrait la nomenclature constructive de l'annuaire pour une série de patrons de son invention.

Nous témoignons que certains partisans se seront trouvés d'aller chercher là des prénoms comme on en trouvait dans l'ancien calendrier, est-ce que les Salvien, *Pertinaxi*, Sylvie, Pensée, ou même Rudes et Prunes de l'annuaire ne valaient pas bien, comme surprise et pensée, les Claude, Gaëtan, Pancrace et autres du calendrier grégorien? — Pour, est-ce à l'annuaire qu'il faut s'en prendre si des gens de plus en moins de peut-être ont emprunté des noms?

Et enfin, et l'on reprenait l'ancienne patronymie catholique, ne pourrait-on pas l'accommoder aux dates de l'annuaire, dont on serait tenterait les mêmes dispositions, faisant seul profiter la religion et la vie utile d'un travail scientifique, qui cependant ne saurait déplaire au bon Dieu par cela seul qu'il est exact et tout à fait conforme aux mouvements célestes de ses astres.

Pour compléter notre démonstration, et avoir peut faire quelque plaisir peut-être à tous les concitoyens qui tiennent de l'ère républicaine et qui pourraient avoir leurs patrons dans l'annuaire, dans ainsi nous, en regard du calendrier pour 1849, l'annuaire républicain. — On comprendra tout à fait aussi, et presque naturellement, la différence des deux styles.

AUG. LIREUX.

Tiré aux presses mécanique de LACRAMPE ET COMP. rue Damiette, 2.

ALMANACH RÉPUBLICAIN POUR 1849, CONFORME AU DÉCRET DE LA CONVENTION

ENRICHI DE SCÈNES RÉTROSPECTIVES REPRODUITES A L'ETAT D'OMBRES CHINOISES PAR LE DAGUERRÉOTYPE.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(1er mois.) JANVIER.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	Jours de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. Q. le 9 à 7 h. 58 m. du matin.	1	1	Lundi	*La Circoncision.*
P. L. le 18 à 11 h. 0 m. du soir.	2	2	Mardi	s. Basile. év.
D. Q. le 24 à 8 h. 58 m. du matin.	3	3	Mercredi	ste Geneviève, vierge.
Pendant ce mois les jours croissent de 1 heure 6 minutes, savoir : de 33 m. le matin et de 33 m. le soir.	4	4	Jeudi	s. Rigobert.
	5	5	Vendredi	s. Siméon.
	6	6	Samedi	*Les Rois.*
	7	7	DIMANCHE	s. Aldric, év.
	8	8	Lundi	s. Lucien, martyr.
	9	9	Mardi	s. Adrien, s. Just.
	10	10	Mercredi	s. Paul, ermite.
	11	11	Jeudi	s. Hygin, s. Théodose.
	12	12	Vendredi	s. Victorien, s. Arcade.
	13	13	Samedi	Baptême de N.-S. J.-C.
	14	14	DIMANCHE	s. Hilaire, évêque.
	15	15	Lundi	s. Maur, s. Felix.
	16	16	Mardi	s. Gwillaume, év.
	17	17	Mercredi	s. Antoine, abbé.
	18	18	Jeudi	Ch. de s. Pierre.
	19	19	Vendredi	s. Sulpice.
	20	20	Samedi	s. Sébastien, martyr.
	21	21	DIMANCHE	ste Agnès, vierge.
	22	22	Lundi	s. Vincent, martyr.
	23	23	Mardi	s. Idelphonse, s. Fulgence.
	24	24	Mercredi	s. Babylas, s. Timothée.
	25	25	Jeudi	Conversion de s. Paul.
	26	26	Vendredi	ste Paule.
	27	27	Samedi	s. Jean, évêque.
	28	28	DIMANCHE	s. Charlemagne.
	29	29	Lundi	s. François de Sales.
	30	30	Mardi	ste Batilde.
	31	31	Mercredi	ste Louise, s. Fabien.

On devrait faire à ce vieillard
Une condition meilleure.
A-t-on besoin d'un étendard?
Comme un fiacre, on le prend à l'Enre.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Janvier.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		NIVOSE (Suite).			
101	11	Primidi	Granit	On sème la laitue à couper, le petit céleri, la carotte; on élève des plans de romaine, de choux pommés, de fleurs tendres, de brocolis; semer les pois hâtifs et haricots en bonne exposition. Si le temps est favorable, on plante des pattes d'anémone et des greffes de renoncule, même divers oignons; on plante l'échalotte et l'ail.	10e décade de l'année. Les 10 nivôse. A la Bienfaisance.
102	12	Duodi	Argile		
103	13	Tridi	Ardoise		
104	14	Quartidi	Grès		
105	15	Quintidi	Lapis		
106	16	Sextidi	Silex		
107	17	Septidi	Marne		
108	18	Octidi	Pierre à chaux.		
109	19	Nonidi	Marbre		
110	20	Décadi	Vase		
111	21	Primidi	Pierre à bâtir		11e décade de l'année. Les 20 nivôse. A la Vérité.
112	22	Duodi	Sel		
113	23	Tridi	Fer		
114	24	Quartidi	Cuivre		
115	25	Quintidi	Gray		
116	26	Sextidi	Étain		
117	27	Septidi	Plomb		
118	28	Octidi	Zinc		
119	29	Nonidi	Mercure		
120	30	Décadi	Cuivre		
		PLUVIOSE (5e mois).			
121	1	Primidi	Auréole		12e décade de l'année. Les 30 nivôse. A la Justice.
122	2	Duodi	Mousse		
123	3	Tridi	Fargon		
124	4	Quartidi	Perce-neige		
125	5	Quintidi	Taureau		
126	6	Sextidi	Laurier-thym		
127	7	Septidi	Amandier		
128	8	Octidi	Nuzeréon		
129	9	Nonidi	Peuplier		
130	10	Décadi	Coudrier		
131	11	Primidi	Ellébore		

JANVIER.

Ce mois est d'ordinaire insignifiant. Son nom vient du latin *janua*, porte, et *januarius* ou *janitor*, portier. Janvier ouvre en effet l'année, il ouvre la porte aux mois qui le suivent. Ce mois est insignifiant, en ce sens qu'il n'a jamais vu et qu'il ne verra jamais s'accomplir de grands événements; les cœurs, touchés par les étrennes reçues, restent trente et un jours dans l'attendrissement, état bien doux, mais qui enlève à l'homme son énergie et le rend impropre aux grandes choses.

On peut dire qu'en général un mois ne se doute guère de ce que fera le mois suivant: ainsi, Janvier de 1848 était loin de compter sur le Février qui l'a suivi, ce qui prouve combien l'homme est insensé de vouloir pénétrer les mystères de l'avenir.

Le mois de janvier est propice aux mariages, à cause des relations de société qui s'établissent au sujet des étrennes et du gâteau des rois. — On verra un mauvais plaisant à qui la fève sera échue, l'avaler adroitement pour s'éviter les frais de trois bouteilles de cidre qu'en qualité de roi il aurait dû offrir à la compagnie : vil exemple de gloutonnerie et en même temps d'avarice! C'est aussi durant le mois de janvier qu'il se donne le plus de coups de canifs aux contrats de mariage. — Femmes, soyez fidèles à vos époux; époux, ne trompez pas vos femmes! Une loi fort sage condamnait autrefois les époux adultères à avoir le nez coupé. — Si cette loi était encore en vigueur, disait un railleur, que de gens on rencontrerait sans nez! — Evitez la médisance en vos propos.

Le président de la République donnera des fêtes brillantes. Un vieux général, admis à ces réunions, avalera de joie sa culotte de peau, et paraîtra dans un état peu décent aux yeux des dames. Grande rumeur à ce sujet.

Plusieurs promotions auront lieu. Le général Changarnier, déjà investi du commandement de la garde nationale, de la garde mobile et de la 1re division militaire, aura encore sous ses ordres les troupes des départements, tous nos bâtiments de guerre et les garnisons des colonies. Le soleil ne se couchera plus sur ses ordres du jour.

Foire aux places établie chez M. Odilon Barrot.

Guerre des paysans et des percepteurs.

Le nez des légitimistes s'allongera.

M. de Girardin fera plusieurs voyages en Angleterre, ainsi que l'ami Gilles.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — JANVIER.

Haute chimie.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(2e mois.) FÉVRIER.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 7 à 11 h. 25 m. du m. | D. Q. le 15 à 4 h. 12 m. du m. N. L. le 23 à 1 h. 39 m. du soir. Pendant ce mois les jours croissent de 1 heure 32 m., savoir : de 47 min. le matin et de 45 min. le soir.	32	1	Jeudi	s. Ignace, martyr.
	33	2	Vendredi	PURIFICATION.
	34	3	Samedi	s. Blaise, martyr.
	35	4	DIMANCHE	*Septuagésime*, ste Jeanne
	36	5	Lundi	ste Agathe.
	37	6	Mardi	s. Wast, évêque.
	38	7	Mercredi	s. Romuald.
	39	8	Jeudi	s. Jean d. M.
	40	9	Vendredi	ste Appolline.
	41	10	Samedi	ste Scolastique.
	42	11	DIMANCHE	*Sexagésime*, s. Séverin.
	43	12	Lundi	ste Eulalie.
	44	13	Mardi	s. Grégoire.
	45	14	Mercredi	s. Valentin.
	46	15	Jeudi	s. Faustin.
	47	16	Vendredi	ste Julienne.
	48	17	Samedi	s. Silvain.
	49	18	DIMANCHE	*Quinquag.*, s. Siméon.
	50	19	Lundi	s. Flavien, s. Boniface.
	51	20	Mardi	s. Eucher.
	52	21	Mercredi	*Les Cendres.*
	53	22	Jeudi	ste Isabelle.
	54	23	Vendredi	s. Merault.
	55	24	Samedi	s. Mathias.
	56	25	DIMANCHE	*Quadragésime*, Tar.
	57	26	Lundi	s. Nestor, s. Fortunat.
	58	27	Mardi	Les cinq plaies de N. S.
	59	28	Mercredi	*Quatre T.*, s. Romain.

Ce beau tribun croit vainement
D'Alcide accomplir tous les rôles;
Car il a plié les épaules
Sous le poids du gouvernement.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Février.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		PLUVIOSE (Suite).			
132	12	Duodi	Brocoli	Planter la pomme de terre; semer sous couche les melons; tailler le pêcher, l'abricotier, le cerisier, le prunier, le groseillier; semer la graine d'asperges en pleine terre, tailler la vigne; planter tous les arbres à fruits et de forêt, les arbustes qui s'accommodent de notre climat; semer les pepins d'oranges et de citrons; faire des boutures de toutes nos espèces d'arbustes.	13e décade de l'année. Le 10 pluviôse. A la Pudeur.
133	13	Tridi	Laurier		
134	14	Quartidi	Avelinier		
135	15	Quintidi	VACHE		
136	16	Sextidi	Buis		
137	17	Septidi	Lichen		
138	18	Octidi	If		
139	19	Nonidi	Pulmonaire		
140	20	DÉCADI	SERPETTE		14e décade de l'année. Le 21 pluviôse. A la Gloire et à l'Immortalité.
141	21	Primidi	Thlaspi		
142	22	Duodi	Themylé		
143	23	Tridi	Chiendent		
144	24	Quartidi	Trainasse		
145	25	Quintidi	LIÈVRE		
146	26	Sextidi	Guide		
147	27	Septidi	Noisetier		
148	28	Octidi	Cyclamen		
149	29	Nonidi	Chélidoine		
150	30	DÉCADI	TRAÎNEAU		
		VENTOSE (6e mois)			
151	1	Primidi	Tussilage		15e décade de l'année. Le 30 pluviôse. A l'Amitié.
152	2	Duodi	Cornouiller		
153	3	Tridi	Violier		
154	4	Quartidi	Troêne		
155	5	Quintidi	Bouc		
156	6	Sextidi	Asaret		
157	7	Septidi	Alaterne		
158	8	Octidi	Violette		
159	9	Nonidi	Marceau		

FÉVRIER.

Mois consacré à la fièvre. Trop souvent les fièvres amènent les révolutions.

Les cœurs qu'avaient touchés les étrennes du mois précédent ont eu le temps d'oublier toute reconnaissance; ils se sont endurcis de nouveau, et se montrent capables des plus noirs forfaits. On voit l'ami trahir l'ami, le fils méconnaître l'autorité paternelle, et l'oncle déshériter le neveu.

Des fêtes de plus en plus brillantes attireront beaucoup de monde à l'hôtel de la présidence. — Plaintes des voisins que le bruit empêche de dormir. — Le vieux général qui avait, le mois dernier, avalé par mégarde sa culotte de peau au milieu du bal, commettra derechef la même inadvertance; mais un juste exil en sera la punition.

L'invalide à la tête de bois sera nommé ministre de la guerre à la place du général Rulhière, beaucoup trop jeune et trop ingambe pour cet emploi.

Un retour vers les modes et les usages de 1810 se fera remarquer aux fêtes de la présidence, et passera de la cour à la ville. Le général Changarnier remettra la gavotte en faveur.

La Gazette de France publiera un feuilleton hebdomadaire très-piquant sur les mœurs et les usages parisiens en 1849. Ce feuilleton aura pour titre : *Lettres d'un Ermite de la Chaussée-d'Antin,* et on l'attribuera à un malin vieillard, M. Sarrans (jeune).

On verra des gens bien portants, et nés sous la Restauration, traîner la jambe en marchant et affecter une démarche d'anciens militaires. Quelques-uns se mettront des jambes de bois. Fortune rapide d'un ébéniste qui excellera dans la fabrication des jambes postiches.

Un mauvais plaisant saura persuader à la population parisienne que le mois de février est, cette année, de trente et un jours. Mais quand les Parisiens verront le 1er mars succéder immédiatement au 28 février, ils donneront la chasse au mystificateur, qui s'enfuira à l'étranger. — Rapport fait à l'Académie à ce sujet. — La mystification étant une des traditions impériales, un prix de 10,000 francs sera fondé pour l'auteur de la meilleure mystification faite dans l'année.

Continuation de la foire aux places chez M. Odilon Barrot.

M. Léon Faucher, bien connu par son mauvais caractère, après s'être brouillé avec tous ses collègues, se fâchera avec le président de la République, Il perdra son portefeuille vers le quinze de ce mois; ses collègues, ivres de joie, s'embrasseront en public à cette occasion. M. de Falloux donnera huit jours à tous les collégiens de Paris pour célébrer un si beau jour.— Apparition du grand serpent de mer sur les côtes de Normandie. — Le théâtre de la Montansier obtient un grand succès avec une pièce intitulée *les dernières Aventures du duc Avod de Richelieu.*

OMBRES CHINOISES DE 1848. — FÉVRIER.

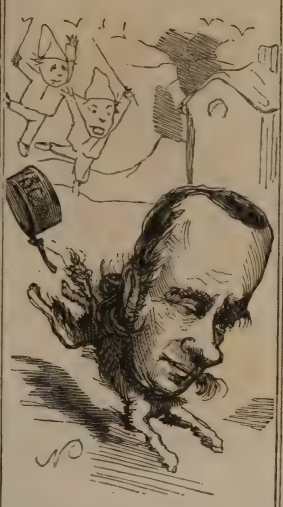
Un coup de vent.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(3e mois.) **MARS.**

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. Q. le 2 à 0 h. 12 m. du matin.	60	1	Jeudi	s. Aubin.
P. L. le 9 à 1 h. 11 m. du matin.	61	2	Vendredi	s. Simplice.
P. Q. le 16 à 6 h. 59 m. du matin.	62	3	Samedi	ste Cunégonde.
Le printemps commence le 20 mars à 11 heures 52 min. du soir.	63	4	DIMANCHE	*Reminiscere*, s. Casimir.
Pendant ce mois les jours croissent de 1 heure 50 min.,	64	5	Lundi	s. Adrien, s. Théophile.
savoir : de 64 m. le matin et de 46 m. le soir.	65	6	Mardi	ste Colette.
	66	7	Mercredi	ste Perpétue.
	67	8	Jeudi	s. Jean de D.
	68	9	Vendredi	ste Françoise.
	69	10	Samedi	s. Doctrové.
	70	11	DIMANCHE	*Oculi*, 40 M.
	71	12	Lundi	s. Pol., s. Maximilien.
	72	13	Mardi	ste Euphrasie.
	73	14	Mercredi	ste Mathilde.
	74	15	Jeudi	s. Zacharie
	75	16	Vendredi	s. Abraham.
	76	17	Samedi	ste Gertrude.
D. Q. le 17 à 0 h. 48 m. du mat.	77	18	DIMANCHE	*Lætare*, s. Alexandre.
N. L. le 24 à 2 h. 15 m. du soir.	78	19	Lundi	s. Joseph, époux de Marie
	79	20	Mardi	s. Joachim, s. Ambroise.
	80	21	Mercredi	s. Benoît.
	81	22	Jeudi	s. Émile.
	82	23	Vendredi	s. Victorien.
	83	24	Samedi	s. Gabriel.
	84	25	DIMANCHE	*La Passion*.
	85	26	Lundi	s. Ludger, évêque.
	86	27	Mardi	s. Rupert.
	87	28	Mercredi	s. Gontrand.
	88	29	Jeudi	s. Eustase.
	89	30	Vendredi	s. Rieul, évêque.
	90	31	Samedi	s. Rodolphe, s. Benjamin.



Si ce financier téméraire
Chez les paysans s'égarait,
Puni d'un impôt arbitraire,
Ce serait lui qui le pairait.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Mars.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		VENTOSE (Suite).			
160	10	DÉCADI	BÂCHE	Planter les fèves de marais ; semer l'asperge grosse et petite, et planter les racines qui se vendent au cent ; séparer et replanter les pâquerettes, les juliennes, les œillets d'Espagne ; replanter le baume, la lavande, le romarin. On fait en ce mois les semailles que l'on nomme les mars. Les fleurs d'automne se sèment au pied d'un mur, au midi.	16e décade de l'année Le 10 ventôse. A la Frugalité.
161	11	Primidi	Narcisse		
162	12	Duodi	Orme		
163	13	Tridi	Fumeterre		
164	14	Quartidi	Velat		
165	15	Quintidi	CHÈVRE		
166	16	Sextidi	Épinard		
167	17	Septidi	Doronic		
168	18	Octidi	Mouron		
169	19	Nonidi	Cerfeuil		
170	20	DÉCADI	CORBEAU		17e décade de l'année Le 20 ventôse. Au Courage.
171	21	Primidi	Mandragore		
172	22	Duodi	Persil		
173	23	Tridi	Cochlearia		
174	24	Quartidi	Pâquerette		
175	25	Quintidi	THON		
176	26	Sextidi	Pissenlit		
177	27	Septidi	Silvye		
178	28	Octidi	Capillaire		
179	29	Nonidi	Frêne		
180	30	DÉCADI	PLANTOIR		18e décade de l'année Le 30 ventôse. A la bonne Foi.
		GERMINAL (7e mois).			
181	1	Primidi	Primevère		
182	2	Duodi	Platane		
183	3	Tridi	Asperge		
184	4	Quartidi	Tulipe		
185	5	Quintidi	POULE		
186	6	Sextidi	Bette		
187	7	Septidi	Bouleau		
188	8	Octidi	Jonquille		
189	9	Nonidi	Aulne		
190	10	DÉCADI	COUVOIR		

MARS.

On verra tous les jours de vieux soldats, crus morts depuis 1812, reparaître du fond de la Sibérie, et obtenir des pensions de retraite. Le nombre des gens qui embrasseront cette profession nouvelle sera si considérable, que, pour éviter l'encombrement, le ministre de la guerre mettra les places au concours.

Un programme des conditions imposées aux concurrents sera publié dans *le Moniteur*.

Les candidats devront particulièrement fournir leur acte de naissance, constatant qu'ils ont au moins seize ans accomplis, un certificat de vaccine, et, s'ils sont mineurs, une pièce dûment légalisée par laquelle leur parent ou tuteur les autorise à concourir pour le retour de Sibérie.

Les traditions impériales reprenant faveur de jour en jour, M. V. Hugo fera jouer au Théâtre-Français une tragédie intitulée *le Faux Smerdis*. — Talma acceptera le principal rôle.

Voici ce qu'on lira dans les faits-Paris des journaux :

« On remarque depuis quelque temps, dans les galeries du Palais-Royal, un original avec des habits délabrés et une longue barbe, qui gesticule et déclame tout seul contre l'injustice et l'ingratitude des hommes. Les curieux font cercle autour de ce misanthrope qui possède, à ce qu'on assure, une assez grande fortune, et n'affecte un extérieur misérable que pour faire de l'opposition au gouvernement. Ce moderne Chodruc-Duclos est, dit-on, un nommé Emile de Girardin, qui fit assez de bruit dans son temps.

« M. Odilon Barrot ayant donné sa démission de ministre, se verra, en récompense de ses vertus, métamorphosé en canard et placé dans le grand bassin des Tuileries. — Grande partie de pêche qui aura lieu à cette occasion dans ce même bassin.

Grandes nouvelles d'Autriche, à la suite desquelles M. de Rothschild regrettera la république rouge. — Les vieux de la vieille : le colonel Dumoulin, les généraux Piat et Montholon, etc., las d'être méconnus, lèveront une armée de vingt-cinq hommes et s'empareront de la Colonne. — On les y renfermera avec leur armée, et on les condamnera à la garder à perpétuité.

L'exposition de tableaux sera plus brillante qu'on ne l'avait prévu... On y remarquera des chefs-d'œuvre dignes du pinceau des Cancrenen, des Guérin et des Girodet-Trioson. — Conversion de M. Delacroix, qui exposera une *Danaé visitée par Jupiter*. M. J. Dupré se signalera par un grand paysage historique, représentant *Hippolyte dévoré par un monstre marin*. Couture, chargé du portrait du président, le peindra en Neptune conjurant les flots. — Le nommé Jean Borgne, manouvrier, se verra condamné par la cour d'Amiens (Somme), pour avoir tué sa mère, octogénaire, à écrire dix fois : *J'admire E. de Girardin*. Jean Borgne s'étranglera pendant la nuit.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — MARS.

Partie.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(4e mois.) AVRIL

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 7 à 8 h. 59 m. du soir. N. L. le 23 à 0 h. 3 m. du matin. D. Q. le 15 à 7 h. 17 m. du soir. P. Q. le 29 à 2 h. 57 m. du soir. Pendant ce mois les jours croissent de 1 heure 40 minutes, savoir : de 57 m. le matin et de 43 m. le soir.	91	1	DIMANCHE	*Rameaux*, s. Gilbert.
	92	2	Lundi	s. François de Paule.
	93	3	Mardi	s. Richard, évêque.
	94	4	Mercredi	s. Ambroise.
	95	5	Jeudi	s. Vincent.
	96	6	Vendredi	*Vendr.-Saint*, ste Prud.
	97	7	Samedi	ste Perpétue.
	98	8	DIMANCHE	PAQUES.
	99	9	Lundi	ste Marie égyptienne.
	100	10	Mardi	s. Fulbert.
	101	11	Mercredi	s. Léon, pape.
	102	12	Jeudi	ste Godeberte.
	103	13	Vendredi	s. Marcelin.
	104	14	Samedi	M. de s. Tiburce.
	105	15	DIMANCHE	*Quasimodo*, s. Paterne.
	106	16	Lundi	Notre-Dame-de-Pitié.
	107	17	Mardi	s. Anicet, pape.
	108	18	Mercredi	s. Parfait, martyr.
	109	19	Jeudi	s. Elphége.
	110	20	Vendredi	s. Théotime.
	111	21	Samedi	s. Anselme.
	112	22	DIMANCHE	ste Opportune.
	113	23	Lundi	M. de s. Georges.
	114	24	Mardi	s. Léger.
	115	25	Mercredi	s. Marc, évangéliste.
	116	26	Jeudi	s. Clet.
	117	27	Vendredi	s. Polycarpe.
	118	28	Samedi	s. Vital.
	119	29	DIMANCHE	s. Pierre.
	120	30	Lundi	s. Eutrope.

Pendant que cet homme observait
Les planètes dans leurs ellipses,
Son étoile, hélas! éprouvait
La plus complète des éclipses.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Avril.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		GERMINAL (Suite).			
191	11	Primidi	Pervenche	On greffe en couronnant les sujets en sève ; on sème les graines de pins, sapins, des haricots, des potirons, des épinards et des laitues pour pommer, pourpier, céleri et oseille, radis, chicorée sauvage, persil, choufleur, le maïs. On continue à semer les mars, la rose, le réséda, l'œillet d'Inde, le sinecon d'Afrique, la scabieuse, l'ancolie, la passe-rose.	19e décade de l'année. Le 10 germinal. A l'Héroïsme.
192	12	Duodi	Charme		
193	13	Tridi	Morille		
194	14	Quartidi	Hêtre		
195	15	Quintidi	ABEILLE		
196	16	Sextidi	Laitue		
197	17	Septidi	Chelèse		
198	18	Octidi	Ciguë		
199	19	Nonidi	Radis		
200	20	DÉCADI	RUCHE		
201	21	Primidi	Grainier		20e décade de l'année. Le 20 germinal. Au Désintéressement
202	22	Duodi	Romaine		
203	23	Tridi	Marronnier		
204	24	Quartidi	Roquette		
205	25	Quintidi	PIGEON		
206	26	Sextidi	Lilas		
207	27	Septidi	Anémone		
208	28	Octidi	Pensée		
209	29	Nonidi	Myrtille		
210	30	DÉCADI	GREFFOIR		
		FLORÉAL (8e mois).			
211	1	Primidi	Rose		21e décade de l'année. Le 30 germinal. Au Stoïcisme.
212	2	Duodi	Chêne		
213	3	Tridi	Fougère		
214	4	Quartidi	Aubépine		
215	5	Quintidi	ROSSIGNOL		
216	6	Sextidi	Ancolie		
217	7	Septidi	Muguet		
218	8	Octidi	Champignon		
219	9	Nonidi	Hyacinthe		
220	10	DÉCADI	RATEAU		

AVRIL.

Premières fleurs, premiers bourgeons. On en verra jusque sur le nez d'un munitionnaire célèbre.

La France, prospère et florissante, s'occupera beaucoup de beaux-arts et de littérature. L'annonce suivante fixera tous les yeux :

« En vente chez l'éditeur Pagnerre, rue de Seine, 14 bis, le cinquantième volume de l'ALMANACH DES MUSES. Cet ouvrage annuel, véritable Parnasse français, dont il avait fallu suspendre la publication à cause du mauvais goût littéraire des dernières années, a pu reparaître enfin, grâce à la réaction salutaire qui s'est opérée dans les esprits. Le numéro en vente contient des épigrammes, madrigaux, acrostiches, bouts-rimés, bouquets à Chloris, et autres poésies légères de nos plus aimables poëtes, MM. Hippolyte Bonnelier, Vacquerie, Pongerville, Tissot, Baour-Lormian, Sarrans (jeune), et mesdames Delphine de Girardin, Ancelot, Eugénie Niboyet, etc., etc., etc.

« En vente à la même librairie :

« *Le Temple de Terpsychore*, ou l'Art de la Danse, poëme didactique en quatre chants, par M. Vacquerie. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

« *Le Spectacle de la Nature*, poëme descriptif en douze chants, par M. Th. Gautier, avec une préface par M. de Pongerville. (Deuxième édition.)

« *Le Faux Smerdis*, tragédie nouvelle, par M. V. Hugo. »

Un chanteur fera la fortune de l'Opéra avec la romance du *Point du jour*.

M. X. Durrieu, ayant renoncé à la carrière politique, débutera, comme danseur-mime, par le rôle de Télémaque, dans un nouveau ballet de M. Garnier-Pagès, intitulé *l'Ile de Calypso* ; son succès sera colossal dans le pas appelé : « Pas de mouchoirs. »

Grande fête, dite de la Fraternité, à la suite de quelques mésintelligences dans la population. — Confiance! confiance! — La plus grande franchise régnera pendant quelque temps dans les rapports des citoyens entre eux, et jusque dans les opérations de Bourse. Ce sera au point que, laissant de côté les ruses et les subterfuges ordinaires, on volera ouvertement des coupons de rentes et même des foulards. — Retour de la dissimulation.

Un agronome distingué, par un nouveau procédé de culture, découvrira l'art de faire pousser dans son parc des fauvettes et des rossignols artificiels. — Réveil de la *Belle au bois dormant*, qui s'était endormie au mois de février 1749.

Fondation d'un phalanstère aérien sans pivot.

Grande discussion des critiques sur le mérite respectif de deux tragédiennes. — Le préfet de police fait afficher une ordonnance sur le musèlement, appliqué à tous les citoyens, pour les empêcher de parler politique.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — AVRIL.

Revanche.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(5e mois.)

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 7 à 7 h. 16 m. du mat. D. Q. le 15 à 10 h. 40 m. du mat.	121	1	Mardi	s. Philippe.
	122	2	Mercredi	s. Athanase.
	123	3	Jeudi	Invent. de la ste Croix.
	124	4	Vendredi	ste Monique.
	125	5	Samedi	Convers. de s. Augustin.
	126	6	DIMANCHE	s. Jean P.-L., évr.
	127	7	Lundi	s. Stanislas.
	128	8	Mardi	s. Désiré.
	129	9	Mercredi	s. Grégo re.
	130	10	Jeudi	s. Gordien, s. Antoine.
	131	11	Vendredi	s. Mamert.
	132	12	Samedi	s. Léon, s Guillaume.
	133	13	DIMANCHE	s. Abstin
	134	14	Lundi	*Les Rogat*, s. Erembert.
	135	15	Mardi	*Les Rogat.*, s. Isidore.
	136	16	Mercredi	*Les Rogat.*, s. Annobert.
	137	17	Jeudi	ASCENSION. s. Pascal.
	138	18	Vendredi	s. Théodore.
	139	19	Samedi	s. Yves.
	140	20	DIMANCHE	s. Bernardin.
N. L. le 22 à 7 h. 46 min. du mat. P. Q. le 28 à 11 h. 33 min. du soir. Pendant ce mois les jours croissent de 1 heure 18 minutes, savoir : de 39 min. le matin et de 39 min. le soir.	141	21	Lundi	ste Virginie.
	142	22	Mardi	ste Marie de S., ste Julie.
	143	23	Mercredi	s. Didier.
	144	24	Jeudi	s. Donatien.
	145	25	Vendredi	s. Augustin, évêque.
	146	26	Samedi	ste Camille.
	147	27	DIMANCHE	PENTECOTE.
	148	28	Lundi	s. Germain, évêque
	149	29	Mardi	ste Théodosie.
	150	30	Mercredi	*Quatre T.*, ste Émilie.
	151	31	Jeudi	ste Pétronille.

Vraiment, avec peine on s'explique
Qu'un avocat audacieux
Ait pris le plus beau nom des cieux;
Car il est loin d'être angélique.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Mai.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		FLOREAL (Suite).			
221	11	Primidi	Rhubarbe	On continue à semer les plantes potagères. On ébourgeonne les arbres taillés et la vigne, et on œilletonne, on plante les artichauts. Il faut semer quelques fleurs d'automne, nigille et quarantaine dont l'aspidelphincte et celle d'œillet, de giroflée. On pince les gros bourgeons des figuiers pour avoir un plus grand et plus sûr rapport.	22e décade de l'année. Le 10 floréal. A l'Amour.
222	12	Duodi	Sainfoin		
223	13	Tridi	Bâton d'or		
224	14	Quartidi	Chamerisier		
225	15	Quintidi	VER A SOIE		
226	16	Sextidi	Consoude		
227	17	Septidi	Pimprenelle		
228	18	Octidi	Corbeille d'or		
229	19	Nonidi	Arroche		
230	20	DÉCADI	SARCLOIR		
231	21	Primidi	Staticé		23e décade de l'année. Le 20 floréal. A la Foi conjugale.
232	22	Duodi	Fritillaire		
233	23	Tridi	Bourrache		
234	24	Quartidi	Valériane		
235	25	Quintidi	CARPE		
236	26	Sextidi	Fusain		
237	27	Septidi	Civette		
238	28	Octidi	Buglose		
239	29	Nonidi	Sénevé		
240	30	DÉCADI	HOULETTE		
		PRAIRIAL (9e mois).			
241	1	Primidi	Luzerne		24e décade de l'année. Le 30 floréal. A l'Amour paternel.
242	2	Duodi	Hémérocalle		
243	3	Tridi	Trèfle		
244	4	Quartidi	Angélique		
245	5	Quintidi	CANARD		
246	6	Sextidi	Melysse		
247	7	Septidi	Fromental		
248	8	Octidi	Martagon		
249	9	Nonidi	Serpolet		
250	10	DÉCADI	FAULX		
251	11	Primidi	Fraise		

MAI.

Un vieux brave qui avait fait partie de l'expédition de Brennus à Rome, et qui avait passé pour mort depuis ce temps, revient du fond de l'Italie, où il était resté prisonnier. On le nomme ministre de la guerre à la place de l'invalide à la tête de bois. — Le temps vole, emportant dans sa course nos chagrins et nos plaisirs.

Grand banquet de femmes libres, où il est décidé que le mois de mai sera consacré dorénavant à madame Eugénie Niboyet. — Le citoyen Sarrans (jeune) meurt de vieillesse; on lui ouvre les portes du Panthéon. — Un dessinateur, qui était allé en Afrique, le crayon à la main, pour croquer la nature, se voit lui-même croqué par un lion.

La mode des mystifications fait fureur. Un mauvais plaisant va trouver M. Alexandre Dumas, et lui persuade qu'il vient d'être nommé président du conseil des ministres. Sur cette assurance, l'auteur d'*Antony* se hâte d'aller prendre possession de l'hôtel de la présidence. Arrivé là, on lui apprend en riant qu'il a été victime d'une plaisanterie, et il s'en retourne de fort mauvaise humeur. Cette mystification, racontée le soir dans les foyers de théâtres, dans les salons et à l'Assemblée nationale, fait rire tout le monde. Son auteur obtient le prix de 10,000 francs fondé par l'Académie. — Grand combat de M. Proudhon et d'un épicier à coups de parapluie.

Un électeur de province, qui a beaucoup contribué à l'élection de M. Louis Bonaparte, arrive à Paris pour solliciter une récompense, et ce dialogue s'engage entre lui et un passant : « Monsieur, où faut-il s'adresser? — Pourquoi faire? — Pour être récompensé. » Le passant facétieux lui donne l'adresse d'un bureau d'omnibus.

Le czar Nicolas meurt, laissant par testament sa couronne à son perruquier, et 300 francs de rente viagère à chacun des rois ou reines de l'Europe. — Courbettes des grands de l'empire devant le perruquier, qu'ils essayent de faire passer pour le fils naturel de l'empereur défunt. — Le perruquier, trouvant ces bruits injurieux pour la vertu de sa mère, intente aux grands un procès en police correctionnelle. — Il perd son procès. — Apothéose du perruquier. — Il publie une ordonnance relative à son ancienne profession : désormais on rasera à l'heure, à raison de 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. passé minuit. — Tous ces événements agitent l'Europe.

Ouverture de l'exposition des produits de l'industrie française. — On y distingue un télégraphe sélénien, avec lequel on peut entrer facilement en communication avec les habitants de la lune. Plusieurs banquiers, agents de change et négociants, en profitent pour aller faire des trous à cet astre.

Changement de ministère. M. Émile de Girardin y entre avec M. Charles Marchal.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — MAI.

Un nouveau 18 brumaire.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(6e mois.) JUIN.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 5 à 10 h. 36 m. du soir. D. Q. le 13 à 10 h. 33 m. du soir. L'été commence le 21 juin à 2 heures 16 minutes du soir. Du 1er au 22 les jours croissent de 20 minutes, et du 23 au 30 ils décroissent de 5 minutes le matin. N. L. le 20 à 2 h. 28 m. du soir. P. Q. le 27 à 10 h. 39 m. du mat.	152	1	Vendredi	s. Pamphile, s. Probat.
	153	2	Samedi	ste Blandine.
	154	3	DIMANCHE	*La Trinité*, ste Clotilde.
	155	4	Lundi	s. Optat.
	156	5	Mardi	s. Boniface.
	157	6	Mercredi	s. Claude, s. Norbert.
	158	7	Jeudi	*La Fête Dieu.*
	159	8	Vendredi	s. Médard.
	160	9	Samedi	ste Pélagie.
	161	10	DIMANCHE	s. Landri.
	162	11	Lundi	s. Barnabé.
	163	12	Mardi	s. Olympe.
	164	13	Mercredi	s. Antoine de Padoue.
	165	14	Jeudi	s. Rufin, martyr.
	166	15	Vendredi	s. Modeste, s. Adolphe.
	167	16	Samedi	Sacré Cœur de Jésus.
	168	17	DIMANCHE	s. Avit, abbé.
	169	18	Lundi	ste Marine, vierge.
	170	19	Mardi	s. Gervais, s. Protais.
	171	20	Mercredi	s. Sylvère.
	172	21	Jeudi	s. Louis de Gonzague.
	173	22	Vendredi	s. Paulin, évêque.
	174	23	Samedi	s. Jacques, s. Félix.
	175	24	DIMANCHE	s. Jean-Baptiste.
	176	25	Lundi	s. Prosper.
	177	26	Mardi	s. Jean et s. Paul.
	178	27	Mercredi	s. Crescent.
	179	28	Jeudi	s. Irénée, *Vigile, Jeune,*
	180	29	Vendredi	s. Pierre, s. Paul.
	181	30	Samedi	Conversion de s. Paul..

Les amis qu'ici l'on rassemble
Peut-être ont eu quelques travers;
Mais ils partagèrent ensemble
Et la victoire et les revers.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Juin.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		PRAIRIAL (Suite).			
252	12	Duodi	Bitoine	Il n'est plus question de semer; l'été est le temps de la récolte. On sème encore dans les parties à mi-ombre des épinards et des fournitures, mais ces semences hebdomadaires n'ont qu'une coupe; on sème les grosses raves, la graine de raiponse, en l'arrosant souvent, dans les terres fortes; on sème l'oignon blanc pour replanter en octobre.	25e décade de l'année. Le 10 prairial. A la Tendresse maternelle.
253	13	Tridi	Pois		
254	14	Quartidi	Acacia		
255	15	Quintidi	CAILLE		
256	16	Sextidi	OEillet		
257	17	Septidi	Sureau		
258	18	Octidi	Pavot		
259	19	Nonidi	Tilleul		
260	20	DÉCADI	FOURCHE		
261	21	Primidi	Barbeau		26e décade de l'année. Le 20 prairial. A la Piété filiale.
262	22	Duodi	Camomille		
263	23	Tridi	Chèvrefeuille		
264	24	Quartidi	Caille-lait		
265	25	Quintidi	TANCHE		
266	26	Sextidi	Jasmin		
267	27	Septidi	Verveine		
268	28	Octidi	Thym		
269	29	Nonidi	Pivoine		
270	30	DÉCADI	CHARLOT		
		MESSIDOR (10e mois).			
271	1	Primidi	Seigle		27e décade de l'année. Le 30 prairial. A l'Enfance.
272	2	Duodi	Avoine		
273	3	Tridi	Oignon		
274	4	Quartidi	Véronique		
275	5	Quintidi	MULET		
276	6	Sextidi	Romarin		
277	7	Septidi	Concombre		
278	8	Octidi	Echalotte		
279	9	Nonidi	Absynthe		
280	10	DÉCADI	FAUCILLE		
281	11	Primidi	Coriandre		

JUIN.

Le général Narvaez, chassé d'Espagne, vient à Paris, où il fonde un bureau d'achat de reconnaissances et de dégagements des effets du mont de piété. — Souscription nationale pour offrir un bouquet à madame Eugénie Niboyet. — Cette dame est enlevée par M. l'abbé de G....., rédacteur d'un journal bien connu.

Réception de M. Vacquerie à l'Académie française, en récompense de son poëme intitulé *le Temple de Terpsychore,* ou l'Art de la Danse. M. de Pongerville le félicite de son retour aux saines doctrines littéraires. — Une tragédie enragée court les rues, et cause pendant deux jours de grands malheurs. Elle est abattue par un gardien de Paris, qui reçoit ses entrées perpétuelles à l'Odéon, en récompense de son courage.

Nouveaux scandales suscités par le perruquier autocrate de toutes les Russies. — Il veut contraindre les boyards à porter leurs bottes fourrées sur la tête. — Plusieurs boyards sont exilés à cette occasion. — Ukases incendiaires. — Le perruquier ose demander la main de la reine d'Espagne, qui est pourvue, et nomme M. Cabet son premier ministre. — Plaintes générales. — On découvre que le czar sort tous les soirs, déguisé, du palais, et va dans une petite boutique des faubourgs exercer en secret son ancienne profession. Il donne la princesse, sa fille, en mariage à M. de Balzac, qui réalise ainsi le rêve de toute sa vie. — Congrès des diverses puissances de l'Europe, tenu à ce sujet à Aix-la-Chapelle.

Un monsieur, se disant arrière-petit-neveu et héritier de Molière, se présente au Théâtre-Français pour toucher les droits d'auteur du répertoire de son grand-oncle, échus depuis 1673, année de sa mort, jusqu'à nos jours, avec tous intérêts et arrérages. — Étonnement du Théâtre-Français. — L'affaire est portée au conseil d'État. — Plusieurs poëtes tragiques imaginent de s'emparer des principales pièces de l'ancien répertoire, et de les faire jouer sous leur nom.

Mort d'un grand citoyen. — L'Assemblée nationale, dont il faisait partie, décide qu'il sera empaillé aux frais de l'État et suspendu au plafond de la salle des séances. — Nouvelles élections. M. V. Hugo n'est pas réélu.

La reine de Saba, ayant beaucoup entendu parler de M. Véron, vient lui rendre visite du fond de l'Orient. Cette grande reine avoue que tout ce que la renommée lui avait appris sur cet homme célèbre est bien au-dessous de la réalité. — Elle s'extasie sur son admirable laideur, et lui brode une paire de bretelles avant son départ, et lui fait promettre de l'aller voir à son tour dans sa capitale.

Un décret de l'Assemblée nationale, reconnaissant que le jeu de billard a été complétement dénaturé depuis l'Empire, proclame l'abolition des queues à procédés.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — JUIN.

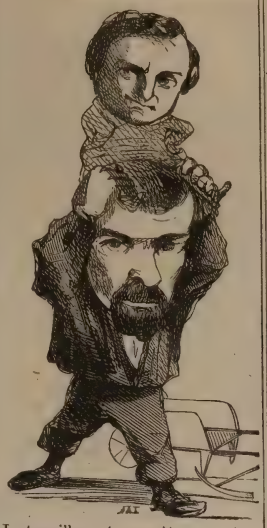
Épisode comique d'une funèbre tragédie.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(7e mois.) JUILLET.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 5 à 1 h. 38 m. du soir. D. Q. le 13 à 7 h. 17 m. du mat. N. L. le 19 à 9 h. 25 m. du mat. P. Q. le 27 à 0 h. 45 m. du mat. P. Q. le 31 à 11 h. 13 m. du m. Pendant ce mois les jours décroissent de 57 minutes, savoir : de 31 m. le matin et de 26 m. le soir.	182	1	DIMANCHE	s. Éléonore, s. Martial.
	183	2	Lundi	Visitation de la Vierge.
	184	3	Mardi	s. Thierry.
	185	4	Mercredi	ste Berthe.
	186	5	Jeudi	ste Zoé, martyre.
	187	6	Vendredi	s. Tranquillin
	188	7	Samedi	s. Thomas de Cant.
	189	8	DIMANCHE	s. Procope.
	190	9	Lundi	s. Cyrille, évêque.
	191	10	Mardi	ste Félicité.
	192	11	Mercredi	s. Benoît, abbé.
	193	13	Jeudi	s. Gualbert.
	194	14	Vendredi	s. Eugène.
	195	14	Samedi	Fête du Sacré Cœur de J.
	196	15	DIMANCHE	s. Henri, emp.
	197	16	Lundi	s. Clair.
	198	17	Mardi	s. Alexis.
	199	18	Mercredi	s. Thomas d'Aquin.
	200	19	Jeudi	s. Vincent de Paul.
	201	20	Vendredi	ste Marguerite, martyre.
	202	21	Samedi	s. Victor, martyr.
	203	22	DIMANCHE	ste Madeleine.
	204	23	Lundi	s. Appollinaire.
	205	24	Mardi	ste Christine. *Vigile, J.*
	206	25	Mercredi	s. Jacques.
	207	26	Jeudi	s. Joachim, ste Anne.
	208	27	Vendredi	s. Georges.
	209	28	Samedi	s. Innocent, s. Samson.
	210	29	DIMANCHE	ste Marthe.
	211	30	Lundi	s. Ignace de Loyola.
	212	31	Mardi	s. Germain l'Auxerrois.



Le travailleur et son apôtre
Pour deux jumeaux nous sont connus.
L'un par l'autre ils sont parvenus;
Ils sont tombés, l'un portant l'autre.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Juillet.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
MESSIDOR (Suite).					
282	12	Duodi	Artichaut	Semer les choux pour l'hiver, à l'abri; diverses fleurs pour les repiquer au printemps, et fleurs au printemps suivant; le iphlapi, le sainfoin d'Espagne, la delphinette, la pyramidale, l'œillet de poète, la digitale, la pasterose; semer dans des caisses de terre légumes, les graines de tulipe, les mettre à l'abri l'hiver; planter les oignons de lis, m. impériale.	28e décade de l'année Le 10 messidor. A la Jeunesse.
283	13	Tridi	Giroflée		
284	14	Quartidi	Lavande		
285	15	Quintidi	Chamois		
286	16	Sextidi	Tabac		
287	17	Septidi	Groseille		
288	18	Octidi	Genêt		
289	19	Nonidi	Cerise		
290	20	DÉCADI	PARC		
291	21	Primidi	Menthe		29e décade de l'année Le 20 messidor. A l'Age viril.
292	22	Duodi	Cumin		
293	23	Tridi	Haricot		
294	24	Quartidi	Orcanore		
295	25	Quintidi	PINTADE		
296	26	Sextidi	Sauge		
297	27	Septidi	Ail		
298	28	Octidi	Vesce		
299	29	Nonidi	Blé		
300	30	DÉCADI	CHALÉMIE		
THERMIDOR (11e mois).					
301	1	Primidi	Épautre		30e décade de l'année Le 30 messidor. A la Vieillesse.
302	2	Duodi	Bouillon blan		
303	3	Tridi	Melon		
304	4	Quartidi	Ivraie		
305	5	Quintidi	BÉLIER		
306	6	Sextidi	Perlée		
307	7	Septidi	Armoise		
308	8	Octidi	Carthame		
309	9	Nonidi	Mures		
310	10	DÉCADI	ARROSOIR		
311	11	Primidi	Panis		
312	12	Duodi	Salicor		

JUILLET.

Grande exposition de produits d'horticulture dans l'orangerie du Luxembourg. — On y remarque des fruits magnifiques, et particulièrement un melon dont l'odeur se répand dans tout le quartier. — Un habitant de la rue de Vaugirard, excédé de cette odeur, déménage sans payer son terme. — Procès célèbre à ce sujet. — Le locataire prétend avoir le droit de rompre le bail d'un appartement qui sent le melon. — Le propriétaire soutient, le Code en main, qu'il n'y a que le voisinage d'un établissement où s'exerce une profession dite à marteaux qui puisse valider une rupture de bail; or, l'odeur du melon ne saurait être considérée comme une profession à marteaux. — Embarras des juges. — Le melon est apporté à l'audience. — La cour mange le melon, et décide, à l'instar de Salomon, que le melon a bien son charme.

Reprise du ballet des *Sabines* à l'Opéra.

M. Véron se met en devoir de rendre sa visite à la reine Saba. — Son entrée, dans la capitale de cet empire, sur un éléphant blanc splendidement caparaçonné. — La reine de Saba lui offre sa main. — De retour en France, M. Véron se fait construire un palais en bois de cèdre et en or. — Cent mille ouvriers y travaillent nuit et jour pendant vingt ans. — M. Véron écrit un livre de maximes et de proverbes. — Il invente pour la pâte Regnauld de nouvelles boîtes ornées de verset du *Cantique des Cantiques*.

Grandes chaleurs qui servent de prétexte à des gens mal intentionnés pour jeter les passants à l'eau. — Apparition d'un évêque de mer sous le pont des Arts.

Un journaliste bien connu se livre à des excès tels, qu'il est condamné à recevoir le fouet en place publique. — La sentence est exécutée par la garde nationale. — Le prix Monthyon est décerné à Scipion l'Africain pour un trait de continence relaté dans tous les journaux.

La reine d'Espagne abdique et ouvre un atelier de modiste.

Extirpation radicale et définitive des préjugés au moyen d'une pommade inventée par M. Emile de Girardin. Sûr de son succès, M. de Girardin publie cette annonce.

« Cent mille francs à quiconque pourra prouver qu'un préjugé politique ou autre a résisté à la pommade dont je suis l'inventeur. Qu'on se le dise! Une pommade nouvelle par jour! »

Guerre d'épigrammes entre M. Barrot et M. de Falloux. Celui-ci en décoche une ainsi conçue :

Barrot, de gloire se nourrit :
Aussi, voyez comme il maigrit!

Mais le grand politique répond immédiatement :

Sottise entretient la santé :
Falloux s'est toujours bien porté.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — JUILLET.

État de siége. — Paris le soir à neuf heures.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(8e mois.) AOUT.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 4 à 4 h. 1 m. du matin. D. Q. le 11 à 11 h. 42 m. du soir. N. L. le 18 à 5 h. 42 m. du mat. P. Q. le 25 à 5 h. 5 m. du soir. Pendant ce mois les jours décroissent de 1 heure 38 minutes, savoir : de 43 m. le matin et de 55 m. le soir.	213	1	Mercredi	s. Pierre ès-liens.
	214	2	Jeudi	s. Étienne, s. Spire.
	215	3	Vendredi	ste Lydie.
	216	4	Samedi	s. Dominique.
	217	5	DIMANCHE	s. Yvon, pape.
	218	6	Lundi	Translation de N.-S.
	219	7	Mardi	s. Albert, s. Gaëtan.
	220	8	Mercredi	s. Justin, martyr.
	221	9	Jeudi	s. Florent.
	222	10	Vendredi	s. Laurent, martyr.
	223	11	Samedi	ste Suzanne.
	224	12	DIMANCHE	ste Claire, vierge.
	225	13	Lundi	s. Hyppolite.
	226	14	Mardi	s. Eusèbe, *Vigile, Jeune*
	227	15	Mercredi	ASSOMPTION.
	228	16	Jeudi	s. Roch, confesseur.
	229	17	Vendredi	s. Carloman.
	230	18	Samedi	ste Hélène.
	231	19	DIMANCHE	s. Louis, évêque.
	232	20	Lundi	s. Bernard.
	233	21	Mardi	s. Privat.
	234	22	Mercredi	ste Jeanne.
	235	23	Jeudi	s. Symphorien.
	236	24	Vendredi	s. Barthélemy.
	237	25	Samedi	s. Louis, roi.
	238	26	DIMANCHE	s. Zéphirin.
	239	27	Lundi	s. Césaire.
	240	28	Mardi	s. Augustin.
	241	29	Mercredi	Décollation de s. J.-Bap.
	242	30	Jeudi	s. Fiacre.
	243	31	Vendredi	ste Isabelle, s. Ovide.

Avec tant de grâce Armand pose
Sur le fauteuil qu'il a conquis
Que personne en la Chambre n'ose
Lui dire : Allons, saute, marquis !

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Août.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		THERMIDOR (Suite).			
313	13	Tridi	Abricot	On sème de la porée, de l'oseille et du persil ; on élève du plan de d verses laitues à planter sur couche en hiver, et en belle espèce : on sème les choux pommés hâtifs pour planter après l'hiver, et pour cueillir en mai et juin ; on sème les navets pour ensabler l'oignon, la ciboule, la mâche, l'épinard et le cerfeuil; écussonner sur cerisier et merisier.	31e décade de l'année. Le 10 thermidor. Au Malheur.
314	14	Quartidi	Basilic		
315	15	Quintidi	Brebis		
316	16	Sextidi	Guimauve		
317	17	Septidi	Lin		
318	18	Octidi	Amande		
319	19	Nonidi	Gentiane		
320	20	DÉCADI	ECLUSE		
321	21	Primidi	Carline		32e décade de l'année. Le 20 thermidor. A l'Agriculture.
322	22	Duodi	Caprier		
323	23	Tridi	Lentille		
324	24	Quartidi	Année		
325	25	Quintidi	LOUCHE		
326	26	Sextidi	Myrte		
327	27	Septidi	Colza		
328	28	Octidi	Lupit		
329	29	Nonidi	Cetor		
330	30	DÉCADI	MOULIN		
		FRUCTIDOR (12e mois).			
331	1	Primidi	Prune		33e décade de l'année. Le 30 thermidor. A l'Industrie.
332	2	Duodi	Millet		
333	3	Tridi	Lycoperde		
334	4	Quartidi	Escourgeon		
335	5	Quintidi	SAUMON		
336	6	Sextidi	Tubéreuse		
337	7	Septidi	Sucrion		
338	8	Octidi	Apocyn		
339	9	Nonidi	Réglisse		
340	10	DÉCADI	ECHELLE		
341	11	Primidi	Pastèque		
342	12	Duodi	Fenouil		
343	13	Tridi	Épine-vinette		

AOUT.

Continuation des grandes chaleurs. — Un philanthrope profite de la circonstance pour naturaliser, sur le sol de France, le lion, le tigre, l'hyène, le boa-constrictor et plusieurs autres espèces de serpents venimeux, originaires des pays chauds. — A l'aide des chaleurs, M. Isambert parvient à se métamorphoser en nègre. — Il est réduit en esclavage par un colon.

Le Constitutionnel, exaspéré par les progrès du désabonnement, publie l'arrêté suivant :

A partir du 1er août, tout individu aspirant à se désabonner au *Constitutionnel* devra fournir les pièces suivantes :

1° — Un extrait de naissance qui établisse son identité ;

2° — Un certificat de bonnes vie et mœurs ;

3° — Son acte de libération du service militaire, constatant qu'il a satisfait à la loi sur le recrutement;

4° — L'autorisation de ses parents ou tuteur, en cas de minorité ;

5° — Les quittances de son propriétaire, depuis un an au moins, constatant qu'il paye son terme.

NOTA. — Il ne sera tenu aucun compte des infirmités physiques ou morales ; le cas de cécité même ne sera pas considéré comme une raison suffisante de désabonnement.

Abdication du roi de Naples. — Ce prince vient ouvrir à Paris un restaurant italien pour la spécialité du macaroni. — Entrepôt de mortadelles et de saucissons de Bologne. — Il prend le marquis del Carreto pour cuisinier. — Friture à l'huile.

Le président de la République prononce un superbe discours qui étonne bien des gens. — On ne veut pas croire qu'il l'ait composé lui-même. — Plaisanteries à ce sujet, à la suite desquelles on va prendre des glaces.

Un chien, que l'on surprend à se mordre la queue, passe pour le symbole de l'éternité. — Grand bal masqué dans la plaine Saint-Denis. — Résurrection du caveau moderne. — M. Clairville, qui en fait partie, s'étrangle, comme Anacréon, en avalant un grain de raisin. — Plus on est de fous, plus on rit.

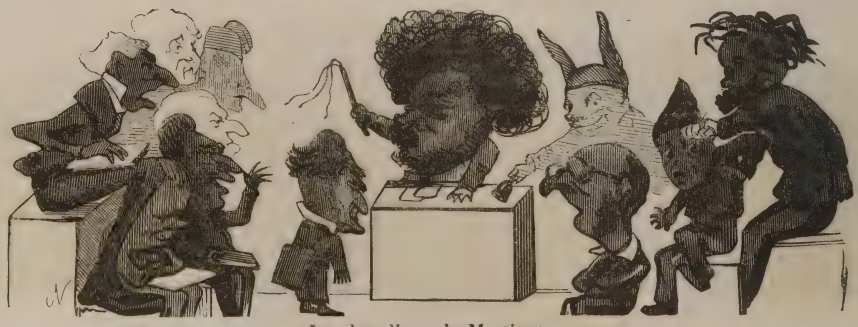
M. de Girardin propose à M. Proudhon de s'associer avec lui : « Pas si bête ! » lui repond M. Proudhon.

Le grand serpent de mer fait une seconde apparition sur les côtes de Normandie. Des corsaires s'arment pour aller le combattre, et l'attaquent avec de l'artillerie ; mais sa peau est impénétrable aux boulets. Ne pouvant le vaincre par la force, on a recours à la ruse : on l'endort en lui lisant un numéro de *la Patrie* (*journal du soir*), et on parvient à s'en rendre maître.

Une jeune couturière, contrariée dans ses inclinations, s'empoisonne en avalant un numéro de *la Presse*.

Mort étrange d'un facteur de la poste.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — AOUT.



Le plus digne du Martinet.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(9e mois.) SEPTEMBRE.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 2 à 5 h. 27 m. du soir. D. Q. le 9 à 7 h. 5 m. du soir. L'automne commence le 23 septembre à 4 h. 13 m. du matin. Pendant ce mois les jours décroissent de 1 heure 44 min., savoir : de 42 m. le matin et de 62 m. le soir. N. L. le 16 à 4 h. 11 m. du soir. P. Q. le 24 à 11 h. 35 m. du mat.	244	1	Samedi	s. Leu, s. Gilles.
	245	2	DIMANCHE	s. Lazare.
	246	3	Lundi	s. Grégoire.
	247	4	Mardi	ste Rosalie.
	248	5	Mercredi	s. Bertin, abbé.
	249	6	Jeudi	s. Julien.
	250	7	Vendredi	s. Cloud, prêtre.
	251	8	Samedi	Nativité de la Vierge.
	252	9	DIMANCHE	s. Omer, ste Dorothée.
	253	10	Lundi	ste Pulchérie.
	254	11	Mardi	s. Hyacinthe.
	255	12	Mercredi	s. Raphaël.
	256	13	Jeudi	s. Eulogie.
	257	14	Vendredi	Exaltation de la Croix.
	258	15	Samedi	Le Sacré Cœur de Marie.
	259	16	DIMANCHE	s. Cyprien
	260	17	Lundi	s. Lambert, évêque.
	261	18	Mardi	*Q. T.*, s. Jean Chysost.
	262	19	Mercredi	*Quatre Temps*, ste Lucie.
	263	20	Jeudi	s. Eustache.
	264	21	Vendredi	s. Mathieu.
	265	22	Samedi	s. Maurice, martyr.
	266	23	DIMANCHE	ste Thècle.
	267	24	Lundi	s. Corneille, martyr.
	268	25	Mardi	s. Firmin, évêque.
	269	26	Mercredi	ste Justine.
	270	27	Jeudi	s. Côme, s. Damien.
	271	28	Vendredi	s. Séran, évêque.
	272	29	Samedi	s. Michel.
	273	30	DIMANCHE	s. Jérôme.

La bière est ta fidèle image,
Liberté que nous invoquons !
Sa mousse avec bruit se dégage,
Et tombe, malgré ses flocons.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 57 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Septembre.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		FRUCTIDOR (Suite).			
344	14	Quartidi	Noix	On sème la graine de divers fraisiers, et à cinq à six pieds d'un mur du nord ou de l'ouest, sur un bon labour et terre fraîche bien dressée; ne couvrir que de deux lignes de sable et de terreau bien tamisés; la sarcler avec soin; on sème les graines d'anémone, de la renoncule, de jacinthe; on marcotte les œillets, qui s'enracinent facilement, mieux qu'en juillet.	34e décade de l'année. Le 10 fructidor. A nos Aïeux.
345	15	Quintidi	Truite		
346	16	Sextidi	Citron		
347	17	Septidi	Cardière		
348	18	Octidi	Nerprun		
349	19	Nonidi	Ragette		
350	20	DÉCADI	Hotte		
351	21	Primidi	Églantier		
352	22	Duodi	Noisette		
353	23	Tridi	Houblon		
354	24	Quartidi	Sorghe		35e décade de l'année. Le 20 fructidor. A la Postérité.
355	25	Quintidi	Écrevisse		
356	26	Sextidi	Bigarade		
357	27	Septidi	Verge-d'or		
358	28	Octidi	Maïs		
359	29	Nonidi	Marron		
360	30	DÉCADI	Panier		
Jours supplémentaires — Sansculottides					
361	»	Primidi	De la Vertu		36e décade de l'année. Le 30 fructidor. Au Bonheur.
362	»	Duodi	Du Génie		
363	»	Tridi	Du Travail		
364	»	Quartidi	De l'Opinion		
365	»	Quintidi	Récompenses		
VENDEMIAIRE AN 58 (1er mois).					
1	1	Primidi	Raisin		
2	2	Duodi	Safran		
3	3	Tridi	Châtaigne		
4	4	Quartidi	Colchique		
5	5	Quintidi	Cheval		
6	6	Sextidi	Balsamine		
7	7	Septidi	Carotte		
8	8	Octidi	Amaranthe		

SEPTEMBRE.

Le Constitutionnel s'apercevant que son arrêté du mois dernier n'a pas réprimé la fureur du désabonnement, annonce qu'il sera désormais rédigé en latin.

Le peuple juif est enfin délivré de la captivité de Babylone. — M. de Gasparin reparaît à la Chambre et demande la révocation de l'édit de Nantes.

Rembrunissement de l'horizon politique. — *Le Journal des Débats* publie à cette occasion des articles sur l'état des études philosophiques chez les Esquimaux. — Sages conseils qu'il donne à ses lecteurs.

Ouverture de la chasse. M. Louis Bonaparte, entouré d'un brillant état-major, tire un lapin et le manque. — Contestation à ce sujet. — Un rapport inséré au *Moniteur* décide que M. Bonaparte a tué le lapin. — Protestation d'un garde-chasse. — Ce brave homme, père de famille, est destitué, pour sa franchise, par un ministre trop courtisan. — M. Louis Bonaparte, apprenant cette injustice, fait venir le garde-chasse et le rétablit dans son emploi. — La discussion reprend de plus belle au sujet du lapin; les courtisans décident encore une fois que le lapin est mort. — Nouvelle protestation du garde-chasse, qui est destitué de nouveau par le ministre. — Mandé derechef auprès du prince, il obtient de l'avancement, une gratification et la croix d'honneur. — Ce grand caractère se laisse corrompre à moitié; il consent à avouer que le lapin a été blessé. — Les honneurs changent les hommes.

Sur la proposition philanthropique de M. V. Hugo, qui ne veut punir les coupables que par le repentir, on ouvre les portes de toutes les prisons, et les détenus sont rendus à la liberté. — Harangue de M. Hugo. — Un ex-détenu lui répond : — Du flan ! — De grands vols se commettent dans Paris, à cette occasion, en signe de réjouissance. — Les citoyens ne sortent plus qu'en armes, et l'on met toutes les maisons en état de soutenir un siége. — On décide que les voleurs seront derechef emprisonnés. — Lamentations de M. V. Hugo. — Il prononce un magnifique discours pour demander que l'on accorde à chaque voleur une pension de mille écus, afin de le vaincre par la générosité. — Trois cent mille voleurs vont immédiatement se faire inscrire à la préfecture de police.

Le perruquier qui a succédé au czar Nicolas, sur le trône de Russie, fait fouetter la mer.

Le procédé d'épuration des marrons d'Inde, appliqué en grand, donne les plus magnifiques résultats. Afin de le propager, le président de la République donne un grand repas, où l'on ne sert que des marrons d'Inde divinement accommodés.

Les discussions au sujet du lapin tiré par M. Louis Bonaparte, qui semblaient terminées, reprennent de plus belle et continuent pendant une partie du mois suivant.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — SEPTEMBRE.

La visite d'outre-Manche.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(10e mois.) OCTOBRE.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. L. le 2 à 5 h. 42 m. du mat.	274	1	Lundi	s. Rémy.
D. Q. le 9 à 0 h. 53 m. du mat.	275	2	Mardi	ss. Anges Gardiens.
	276	3	Mercredi	s. Denis.
	277	4	Jeudi	s. François d'Assises.
	278	5	Vendredi	s. Aure, s. Plaude.
	279	6	Samedi	s. Bruno, martyr.
	280	7	DIMANCHE	ste Serge, vierge.
	281	8	Lundi	ste Thaïs.
	282	9	Mardi	s. Denis, évêque.
	283	10	Mercredi	s. Paulin.
	2 4	11	Jeudi	s. Nicaise, martyr.
	285	12	Vendredi	s. Wilfrid.
	286	13	Samedi	s. Edouard.
	287	14	DIMANCHE	s. Caliste.
	288	15	Lundi	ste Thérèse, vierge.
	289	16	Mardi	s. Cyrile.
N. L. le 16 à 5 h. 22 m. du mat.	290	17	Mercredi	s. Cerbonet.
P. Q. le 24 à 7 h. 13 m. du mat.	291	18	Jeudi	s. Luc, évangéliste.
	292	19	Vendredi	s. Savinien, martyr.
	293	20	Samedi	s Caprais.
	294	21	DIMANCHE	ste Ursule, vierge.
	295	22	Lundi	s. Mellon.
	296	23	Mardi	s. Hilarion, s. R.
	297	24	Mercredi	s Magloire.
	298	25	Jeudi	s. Crépin, s. Crépinien.
	299	26	Vendredi	s. Évariste.
	300	27	Samedi	s. Frumence, *Vig., Jeune.*
	301	28	DIMANCHE	s. Simon, s. Jude.
	302	29	Lundi	s. Narcisse.
	303	30	Mardi	s. Lucain, martyr.
	304	31	Mercredi	s. Quentin, *Vigile, Jeune.*

P. L. le 31 à 4 h. 55 m. du soir.

Pendant ce mois les jours décroissent de 1 heure 46 minutes, savoir : de 47 m. le matin et de 59 m. le soir.

Pégase à l'essor poétique,
Du Parnasse un jour échappé,
S'est lancé dans la politique;
Et le voilà tout éclopé.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 58 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Octobre.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		VENDÉMIAIRE (Suite).			
9	9	Nonidi	Panais	Semer les radis, carottes, planter les fraisiers; semer les petits pois, la giroflée, les jacinthes, les tulipes; mettez en touffe les oignons à fleurs; serrer les épinards, la mache, la laitue, les choux; planter les œillettons d'artichaux, les arbres fruitiers. C'est le temps de la récolte du raisin.	1re décade de l'année. Le 10 vendémiaire. A l'Être-Suprême et à la Nature.
10	10	DÉCADI	CUVE		
11	11	Primidi	Pom. de terre		
12	12	Duodi	Immortelle		
13	13	Tridi	Potiron		
14	14	Quartidi	Réséda		
15	15	Quintidi	ANE		
16	16	Sextidi	Belle-de-nuit		
17	17	Septidi	Citrouille		
18	18	Octidi	Sarrasin		
19	19	Nonidi	Tournesol		
20	20	DÉCADI	PRESSOIR		2e décade de l'année. Le 20 vendémiaire. Au Genre humain.
21	21	Primidi	Chanvre		
22	22	Duodi	Pêche		
23	23	Tridi	N vet		
24	24	Quartidi	Amarylles		
25	25	Quintidi	BŒUF		
26	26	Sextidi	Aubergine		
27	27	Septidi	Piment		
28	28	Octidi	Tomate		
29	29	Nonidi	Orge		3e décade de l'année. Le 30 vendémiaire. Au Peuple souverain
30	30	DÉCADI	TONNEAU		
		BRUMAIRE (2e mois).			
31	1	Primidi	Pomme		
32	2	Duodi	Céleri		
33	3	Tridi	Poire		
34	4	Quartidi	Betterave		
35	5	Quintidi	OIE		
36	6	Sextidi	Héliotrope		
37	7	Septidi	Figue		
38	8	Octidi	Scorsonère		
39	9	Nonidi	Alesier		

OCTOBRE.

C'est à l'occasion d'une maladie grave du garde-chasse, que les discussions reprennent. — Cet honnête homme, près d'expirer, se reproche sa faiblesse et déclare, en présence de quatre témoins, qu'il a fait une fausse déposition au sujet du lapin, et que cet animal a été réellement manqué et non pas tué, ni même blessé par le prince. — Cette déclaration, publiée par les journaux de l'opposition, cause un grand scandale. — Le garde-chasse est destitué par le ministre une troisième fois. — Rumeurs dans le pays à ce sujet. — Le prince Louis Bonaparte perd son prestige. — Souscription nationale en faveur du garde-chasse et de sa famille. — Les étrangers profitent de nos troubles civils pour envahir la France. — Une armée, envoyée contre eux, perd son temps en folles discussions au sujet du lapin, et se laisse battre. — Une seconde armée repousse les ennemis.

Elections générales. — Le pays est divisé en deux factions: les *lapins morts* et les *lapins vivants*. — Les candidats qui se présentent dans les clubs électoraux sont sommés d'expliquer d'abord leur opinion sur le lapin tiré par le prince. — Le parti des *lapins vivants* l'emporte. — Juste sujet d'alarmes pour les amis de la liberté.

Les vendanges s'annoncent sous le plus bel aspect. — Plusieurs hommes des champs reconnaissent leur bonheur. — Des grives, en état d'ivresse pour avoir mangé trop de raisin, se livrent à des écarts qui blessent la pudeur de l'autorité. — Quadrilles aériens et chocnosophiques de ces oiseaux; cancan et chaloupages grivois, qui font rire même les gendarmes, réduits à les contempler, le nez en l'air, sans pouvoir y mettre obstacle; mais la mère n'en permet pas le spectacle à sa fille.

Le vin est si abondant, cette année, que l'on prend le parti de supprimer l'eau.

On s'occupe beaucoup de l'expédition d'Alexandre le Grand dans les Indes. — Protocoles à ce sujet. — L'Angleterre en prend ombrage et envoie lord Hardinge en Macédoine demander des explications à Alexandre. — Après de longs pourparlers, on consent à lui concéder le royaume de Cahore, à condition qu'il embrassera le mahométisme.

Continuation des chasses de M. Louis Bonaparte. — Un cerf, lancé dans la forêt de Saint-Germain, part en ligne droite, traverse plusieurs départements, sort de France, parcourt l'Europe; et, toujours poussé par les chiens, il passe à Astrakan, à Calcutta, en Egypte, traverse à la nage le détroit de Magellan, remonte les deux Amériques, rentre en Europe par le nord de la Russie, et revient se faire forcer à son point de départ. — Grande renommée acquise pour ce haut fait par la meute du prince. Nos plus illustres poëtes se disputent l'honneur de la chanter.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — OCTOBRE

Salons d'une foule de couverts et cabinets particuliers.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(11e mois.) NOVEMBRE.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
D. Q. le 7 à 8 h. 33 m. du mat. N. L. le 14 à 9 h. 22 m. du soir. Pendant ce mois les jours décroissent de 1 heure 19 minutes, savoir : de 45 m. le matin et de 34 le soir.	305	1	Jeudi	TOUSSAINT.
	306	2	Vendredi	Commém. des Morts.
	307	3	Samedi	s. Marcel, s. Hubert.
	308	4	DIMANCHE	s. Charles Borromée.
	309	5	Lundi	s. Zacharie.
	310	6	Mardi	s. Léonard.
	311	7	Mercredi	s. Florent.
	312	8	Jeudi	*Saintes Reliques.*
	313	9	Vendredi	s. Mathurin.
	314	10	Samedi	s. Léon.
	315	11	DIMANCHE	s. Martin.
	316	12	Lundi	s. René.
	317	13	Mardi	s. Brice.
	318	14	Mercredi	s. Laurent, s. Bertrand.
	319	15	Jeudi	s. Eugène, martyr.
P. Q. le 23 à 2 h. 31 m. du mat. P. L. le 30 à 3 h. 34 m. du mat.	320	16	Vendredi	s. Edme.
	321	17	Samedi	s. Agnan.
	322	18	DIMANCHE	s. Grégoire, s. Aude.
	323	19	Lundi	ste Elisabeth, vierge.
	324	20	Mardi	s. Edmond.
	325	21	Mercredi	Présentat. de la Vierge.
	326	22	Jeudi	ste Cécile.
	327	23	Vendredi	s. Clément.
	328	24	Samedi	s. Séverin.
	329	25	DIMANCHE	ste Catherine.
	330	26	Lundi	ste Geneviève.
	331	27	Mardi	s. Lin, pape.
	332	28	Mercredi	s. Sosthènes.
	333	29	Jeudi	s. Saturnin.
	334	30	Vendredi	s. André.

On le voit changer de costume,
De partis en partis courant,
Et non sans motifs, on présume
Que ce doit être... un Juif errant.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 58 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Novembre.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		BRUMAIRE (Suite).			
40	10	DÉCADI	CHARRUE	Semer l'immortelle, les jacinthes, tulipes, renoncules ; on fait sur les couches les semences de laitues, de l'asperge, des pois michaux ; planter dans les caves les racines de chicorée fauve ; semer le f. d'amand., le noyau de prune, de pêche, au pied des espaliers ; mettre les graines d'arbres en terre, le frêne, le tilleul.	4e décade de l'année. Le 10 brumaire. Aux Bienfaiteurs de l'humanité.
41	11	Primidi	Salsifis		
42	12	Duodi	Nacre		
43	13	Tridi	Topinambour		
44	14	Quartidi	Andive		
45	15	Quintidi	DINDON		
46	16	Sextidi	Chervi		
47	17	Septidi	Cresson		
48	18	Octidi	Dentelaire		
49	19	Nonidi	Grenade		
50	20	DÉCADI	HERSE		5e décade de l'année. Le 20 brumaire. Aux Martyrs de la liberté.
51	21	Primidi	Bacchante		
52	22	Duodi	Aserole		
53	23	Tridi	Garenne		
54	24	Quartidi	Orange		
55	25	Quintidi	FAISAN		
56	26	Sextidi	Pistache		
57	27	Septidi	Naczon		
58	28	Octidi	Coin		
59	29	Nonidi	Cormier		
60	30	DÉCADI	ROULEAU		6e décade de l'année. Le 30 brumaire. A la Liberté et à l'Égalité.
		FRIMAIRE (3e mois)			
61	1	Primidi	Raiponse		
62	2	Duodi	Turneps		
63	3	Tridi	Chicorée		
64	4	Quartidi	Nèfle		
65	5	Quintidi	COCHON		
66	6	Sextidi	Mâche		
67	7	Septidi	Chou-fleur		
68	8	Octidi	Miel		
69	9	Nonidi	Genièvre		

NOVEMBRE.

Arrêté du garde des sceaux qui enjoint au bâtonnier de l'ordre des avocats, de remplacer ce titre par celui de batonniste.

Plusieurs Savoyards arrivent à Paris pour ramoner les cheminées et trouvent une société de poëtes tragiques en possession de cet emploi. — Disputes et combats à ce sujet. — L'Académie prend parti pour les tragiques qui restent maîtres des cheminées de Paris.

Vente des meubles de M. de Genoude à la requête du gouvernement qui ne peut parvenir depuis dix-huit ans, à obtenir de ce citoyen, sa cote d'imposition. — Tentative de déménagement nocturne par M. de Genoude. — Cette tentative est déjouée par la vigilance de l'autorité. — Vente publique. — L'enchère est poussée très-haut par deux riches Anglais. — Le gouvernement se paye de la cote des impositions et embarque M. de Genoude pour l'Amérique, après lui avoir acheté une pacotille avec le surplus du produit de la vente.

Rétablissement des titres de noblesse. — M. Véron est nommé comte de quelque chose et se fait composer des armoiries d'après le codex.

Le goût littéraire se purifiant de plus en plus, M. Ancelot est chargé de retoucher l'*Andromaque* de Racine. — Il est nommé, en récompense de ce travail, officier de la Légion d'honneur.

Plaintes générales contre les poëtes tragiques. — Il sont accusés de réciter des tirades dans les tuyaux de cheminées, tout en les ramonant. — On rappelle les Savoyards. — Attroupements de tragiques à la porte Saint Denis. — Des patrouilles les dissipent.

Symptômes d'un hiver rigoureux. — On voit des bandes d'oiseaux sauvages traverser les airs, allant du Nord au Midi. — Abondance de bécasses. — Quelques-unes se montrent à un banquet de femmes sociales et communautaires. — Naissance d'un enfant à une tête. — Ce phènomène n'étonne personne.

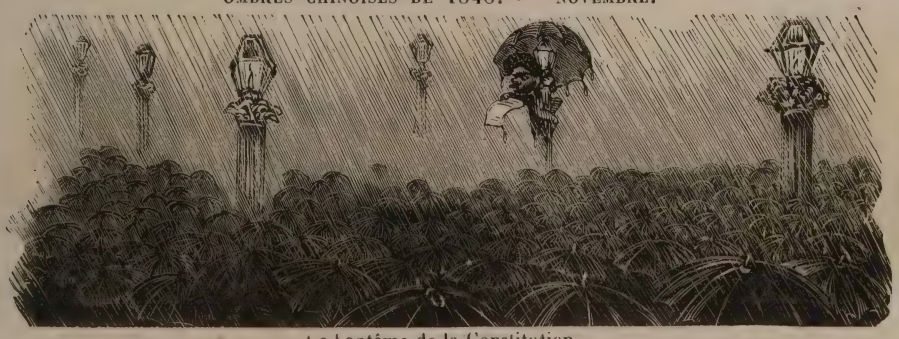
Apparition de plusieurs almanachs qui chantent à l'envi les louanges du président de la République. — *Le Constitutionnel*, quoique rédigé en latin, continue de perdre des abonnés. Sa raison s'égare, il poursuit les gens dans les rues à coups de bâton.

Revues nombreuses au Champ de Mars et dans les théâtres. — Un vaudevilliste connu paraît lui-même sur la scène, et réalise un vœu formé depuis longtemps, qui consistait à se montrer au public dans une position renouvelée du souper de Grandvaux. — Le public trouve la plaisanterie excellente et ne siffle pas.

On s'aperçoit enfin que le peuple français est le peuple le plus spirituel de la terre.

Assassinat d'un marchand d'allumettes.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — NOVEMBRE.



Le baptême de la Constitution.

CALENDRIER POUR 1849.

(Style Grégorien.)

(12e mois.) DÉCEMBRE.

LUNAISONS.	Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la semaine.	FÊTES DU MOIS.
P. Q. le 6 à 7 h. 2 m. du soir. N. L. le 14 à 3 h. 47 m. du soir. L'hiver commence le 21 décembre à 9 heures 51 min. du soir. Dans ce mois les jours décroissent de 16 min. du 1er au 15. et du 15 au 31 ils augmentent de 01 minutes.	335	1	Samedi	s. Eloi.
	336	2	DIMANCHE	*L'Avent*, ste Aurélie.
	337	3	Lundi	s. François Xavier.
	338	4	Mardi	ste Barbe.
	339	5	Mercredi	s. Sabas.
	340	6	Jeudi	s. Nicolas.
	341	7	Vendredi	s. Ambroise.
	342	8	Samedi	*La Conception*
	343	9	DIMANCHE	ste Léocadie.
	344	10	Lundi	ste Eulalie.
	345	11	Mardi	s. Daniel.
	346	12	Mercredi	s. Valérien, s. Denis.
	347	13	Jeudi	ste Luce.
	348	14	Vendredi	s. Nicaise.
	349	15	Samedi	s. Mesmin.
	350	16	DIMANCHE	*Q. T.*, ste Adélaïde.
	351	17	Lundi	ste Olympiade.
	352	18	Mardi	ste Zosyme.
	353	19	Mercredi	*Q. T.*, s. Timoléon.
	354	20	Jeudi	s. Philogone.
	355	21	Vendredi	s. Thomas.
P. Q. le 22 à 7 h. 50 m. du soir. P. L. le 29, à 2 h. 10 m. du soir.	356	22	Samedi	s. Honorat.
	357	23	DIMANCHE	ste Victoire.
	358	24	Lundi	ste Herminie, *Vig., Jeune.*
	359	25	Mardi	NOEL.
	360	26	Mercredi	s. Etienne.
	361	27	Jeudi	s. Jean.
	362	28	Vendredi	ss. Innocents.
	363	29	Samedi	s. Trophime.
	364	30	DIMANCHE	ste Colombe.
	365	31	Lundi	s. Sylvestre.

Ce guerrier que l'on dénigra
Est rentré muet dans sa tente,
Pour une revanche éclatante,
Quelque jour il en sortira.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

AN 58 DE LA RÉPUBLIQUE.

(Période correspondant à Décembre.)

Jours de l'année.	Jours du mois.	JOURS de la décade.	PRODUCTIONS naturelles et instruments ruraux.	TRAVAIL DU MOIS.	FÊTES décadaires.
		FRIMAIRE (Suite).			
70	10	DÉCADI	PIOCHE	On plante les oignons de tulipe, de narcisse ; on taille les pommiers, les poiriers ; on prépare les noyaux de pêcher et d'abricotier, de prune, de cerise, de merise, les amandes, les noix, glands, faines ; on sème sur les couches des radis, raves, des salades de cresson, et de la moutarde de concombre ; cette culture concerne les serres chaudes.	7e décade de l'année. Le 10 frimaire. A la République.
71	11	Primidi	Cire		
72	12	Duodi	Raifort		
73	13	Tridi	Cèdre		
74	14	Quartidi	Sapin		
75	15	Quintidi	CHÈVREFEUIL		
76	16	Sextidi	Ajonc		
77	17	Septidi	Cyprès		
78	18	Octidi	Lierre		
79	19	Nonidi	Sabine		
80	20	DÉCADI	HOYAU		8e décade de l'année. Le 20 frimaire. A la Liberté du monde.
81	21	Primidi	Érable-sucre		
82	22	Duodi	Bruyère		
83	23	Tridi	Roseau		
84	24	Quartidi	Oseille		
85	25	Quintidi	GRILLON		
86	26	Sextidi	Pigeon		
87	27	Septidi	Liége		
88	28	Octidi	Truffe		
89	29	Nonidi	Olive		
90	30	DÉCADI	PELLE		9e décade de l'année. Le 30 frimaire. A l'Amour de la patrie.
		NIVOSE (4e mois).			
91	1	Primidi	Tourbe		
92	2	Duodi	Houille		
93	3	Tridi	Bitume		
94	4	Quartidi	Soufre		
95	5	Quintidi	CHIEN		
96	6	Sextidi	Lave		
97	7	Septidi	Terre végétal		
98	8	Octidi	Fumier		
99	9	Nonidi	Salpêtre		
100	10	DÉCADI	FLEAU		

DECEMBRE.

A l'occasion du jour de l'an, qui s'approche, la plupart des grands hommes contemporains sont sculptés en sucre et en chocolat. — Exposition, chez Marquis, d'un superbe Odilon Barrot en pain d'épices. — Un Léon de Malleville en frangipane, à la vanille, attire tous les regards.— Félix met en vente des petits gâteaux contenant, au lieu de crême, des Avond, des Crémieux et des Léon Faucher en sucre, ainsi que beaucoup d'autres représentants.

M. Vacquerie, allant on ne sait où, se laisse choir dans un puits. — M. V. Hugo, appelé à son secours, lui fait un discours avant de le tirer de l'eau. — Rupture de l'engagement de M. X. Durrieu avec l'Opéra ; le théâtre des Funambules paye un dédit de 50,000 fr. pour se l'attacher.

Un candidat à l'Académie française traverse la Seine à la nage pour arriver à l'Institut. — Il fait fausse route et aborde dans un bateau de blanchisseuses, où on le reçoit.—Réveillon à l'hôtel de la présidence. — L'année 1849 meurt, par économie, pour ne pas donner d'étrennes.

Après cela, si vous consultiez d'autres cartes que les nôtres, d'autres étoiles que celles qui sont au bout de notre lorgnette, les entrailles d'autres victimes que celles qui fument au bout de notre fourchette, vous auriez, il faut en convenir, des prédictions bien différentes de celles-ci. Il y a devin et devin, somnambule et somnambule, vérité et vérité, les bonnes et les mauvaises, les vraies et les fausses, nous vous en dirions plus si nous en savions davantage, s'il s'agissait du passé nous serions plus clairvoyants. — Aussi nous permettons-vous le doute, mais le doute seulement, sur quelques-unes de nos hypothèses. D'autres vous affirmeront peut-être qu'au mois de décembre 1849, Henri V sera sur le trône, que le maréchal Bugeaud épousera la duchesse de Berry après avoir tué en duel le duc de Lucchesi-Palli, et après avoir fait oublier à la princesse la petite affaire de Blaye; que M. de Falloux se fera alors voltairien, que M. Thiers se fera socialiste, et que Proudhou entrera au séminaire Saint-Sulpice. On vous soutiendra que la duchesse d'Orléans, éprise du beau caractère du général Cavaignac, lui aura offert sa main par correspondance; le général aura accepté; il aura adopté le comte de Paris. Louis-Philippe, heureux enfin comme un roi, aura béni la République en mourant. La clef de la théorie du *Circulus* aura été trouvée à l'aide du chiffre 100 par le bon Pierre Leroux. On vous dira que le pape sera nommé président d'une République universelle; que les races reyches passeront à l'état fossile; que l'on résoudra le problème de la félicité du genre humain. — Que ne vous dira-t-on pas? — La République sera renversée, rétablie, reconstituée, etc., etc. Croyez tout, ne croyez rien, prenez patience, Dieu est grand, nous sommes petits, et il peut bien se passer de prophètes.

OMBRES CHINOISES DE 1848. — DÉCEMBRE.

Bonsoir et Bonjour.

REVUE RÉTROSPECTIVE DE 1848.

TABLETTES D'UN TOURISTE ANGLAIS.

JANVIER. — L'Angleterre n'est pas tranquille; les chartistes se remuent; on veut me contraindre à m'enrôler dans les *constables spéciaux*. Je prends le parti de quitter Londres pour chercher un séjour plus paisible.

FÉVRIER. — Je loue un appartement à Paris, et je le meuble avec soin. Tout est calme; le carnaval promet d'être gai; les bals masqués commencent. — Révolution. — Je suis réveillé par la fusillade; mon portier a pris les armes; un club démocratique s'établit au premier étage de ma maison; au-dessus de ma tête s'installent les bureaux d'un nouveau journal.... Mes pauvres nerfs sont bien malades!

MARS. — Forcé d'illuminer, j'attrape un gros rhume en allumant des lampions. On m'invite, en qualité de représentant de la Grande-Bretagne, à honorer de ma présence la plantation d'un arbre de liberté. — Grand accompagnement de coups de fusil. — Je reste à moitié sourd. — Impossible de dormir après quatre heures du matin, à cause du vacarme que font les crieurs publics. Mes nerfs sont dans un état désespéré. — Vente de mon mobilier avec cinquante pour cent de perte. — Je prends la résolution d'aller vivre sous un gouvernement despotique.

AVRIL. — *Arrivée à Milan.* — Je me meuble une jolie chambre sur la *Piazza del Duomo.*—Révolution. — Les Autrichiens bombardent ma maison. — On me jette un piano sur la tête. — Vente de mon mobilier, avec soixante pour cent de perte. — Décidément j'irai vivre sous un régime constitutionnel.

MAI. — Je me fixe à Berlin. — Révolution. — Ma maison est occupée militairement, et plusieurs balles sifflent à mes oreilles. — Vente de mon mobilier, avec quatre-vingts pour cent de perte. — Je me logerai à l'hôtel, et dans un pays absolutiste.

JUIN. — Me voici à Vienne, hôtel de l'Aigle. — Révolution. — Le gouvernement est renversé le jour de mon arrivée. — Je me jette dans un cabriolet, dont on s'empare pour faire une barricade. — On me laisse dedans. — Les deux partis se tiraillent par-dessus ma tête. — En essayant de quitter la ville, je suis arrêté comme *propagandiste*, et ayant perdu mon passeport, je suis retenu quinze jours en prison. — Mes nerfs vont plus mal que jamais.

JUILLET. — En désespoir de cause, je veux retourner à Paris, lorsqu'on m'apprend les affaires de Juin. — Je me rejette sur la confédération germanique. — Arrivée à Hesse-Darmstadt, au moment où les étudiants déposent l'électeur et cassent les carreaux. — Obligé de boire avec eux une énorme quantité de bière.

AOUT.—Visite à Francfort, capitale de la confédération. — J'assiste à deux jours de combat dans les rues, mais je commence à m'y habituer.

SEPTEMBRE ET OCTOBRE. — Séjour à Bruxelles, ville triste et monotone. — Pas la moindre émeute en expectative. — Les émotions me sont devenues nécessaires. Malheureusement l'Europe s'apaise. — Où pourrais-je me procurer une révolution? Mon affection nerveuse m'a repris. — Une Révolution, ou la mort! — Rome m'est recommandée.

NOVEMBRE. — Arrivée à Rome à propos, pour assister à l'assaut du Quirinal. — Je suis affilié à un club populaire. Je fraternise avec Brutus, Gergos et Cicerovacchio. Donné au pape des lettres de recommandation pour un ami que j'ai à Civita-Vecchia.

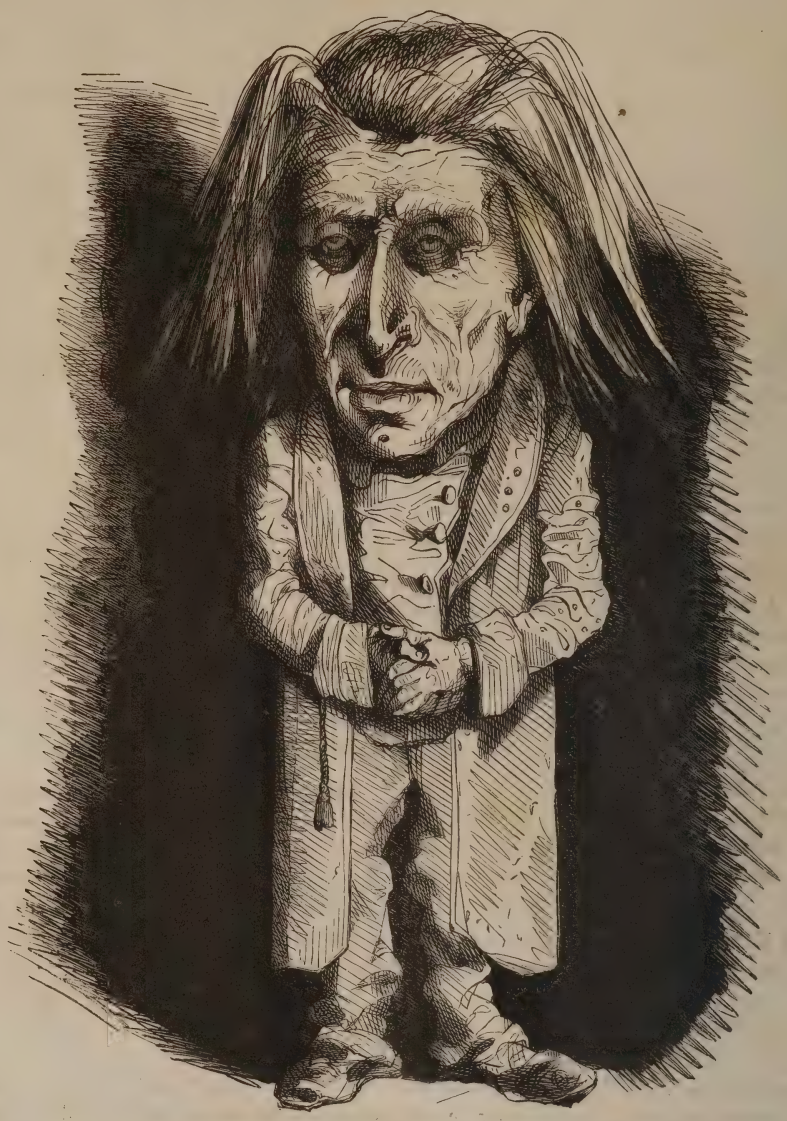
DÉCEMBRE. — Excursion intéressante dans le nord de l'Italie; visite à Mazzini et campagne d'une semaine, avec les insurgeants, sur le lac *di Guarda*. Je lis dans le *Times* un avis de mes parents désolés, qui me supplient de revenir en Angleterre; mais non! J'ai pris goût aux révolutions. Vive la République! Vive la Liberté! Je vais aller faire de la propagande en Russie ou à Constantinople.

Jusqu'à présent, nous avions fait à M. de Girardin l'honneur de le compter parmi les gens qui ont le courage de leurs défauts et l'orgueil même de leurs mauvaises passions. Nous le croyions, en un mot, brave dans le mal, et, en quelque sorte, droit dans le travers; nous nous étions trompé : M. de Girardin est encore plus complet que nous ne le pensions; il est hypocrite : une petite note publiée dans *la Presse*, il y a quelques jours, nous le révèle sous ce dernier aspect. Dans cet entrefilet honteux, M. de Girardin se plaint de la publication de certaines caricatures dirigées contre..... Devinez contre qui? Contre le général Cavaignac!! O tartuffe! M. de Girardin demandant aide et protection pour le général Cavaignac! Cela ne rappelle-t-il pas M. de Girardin visitant la tombe de Carrel?

Allons, monsieur de Girardin, un peu d'audace donc. Dites-nous tout droit que vous n'avez pensé aux caricatures qui se font contre le général Cavaignac, que quand vous avez vu que, s'il y avait des crayons disposés à attaquer ce noble vaincu, il y en avait aussi qui ne craignaient pas de le venger.

Eh quoi! vous avez outrageusement calomnié pendant trois mois un homme de bien, et vous espérez en être quitte pour dire : « Oublions tout, c'est-à-dire oubliez le mal que je vous ai fait! » Et il ne se trouverait nulle part un homme de cœur, sinon d'esprit, pour vous infliger de sa plume ou de son crayon le châtiment que vous méritez!

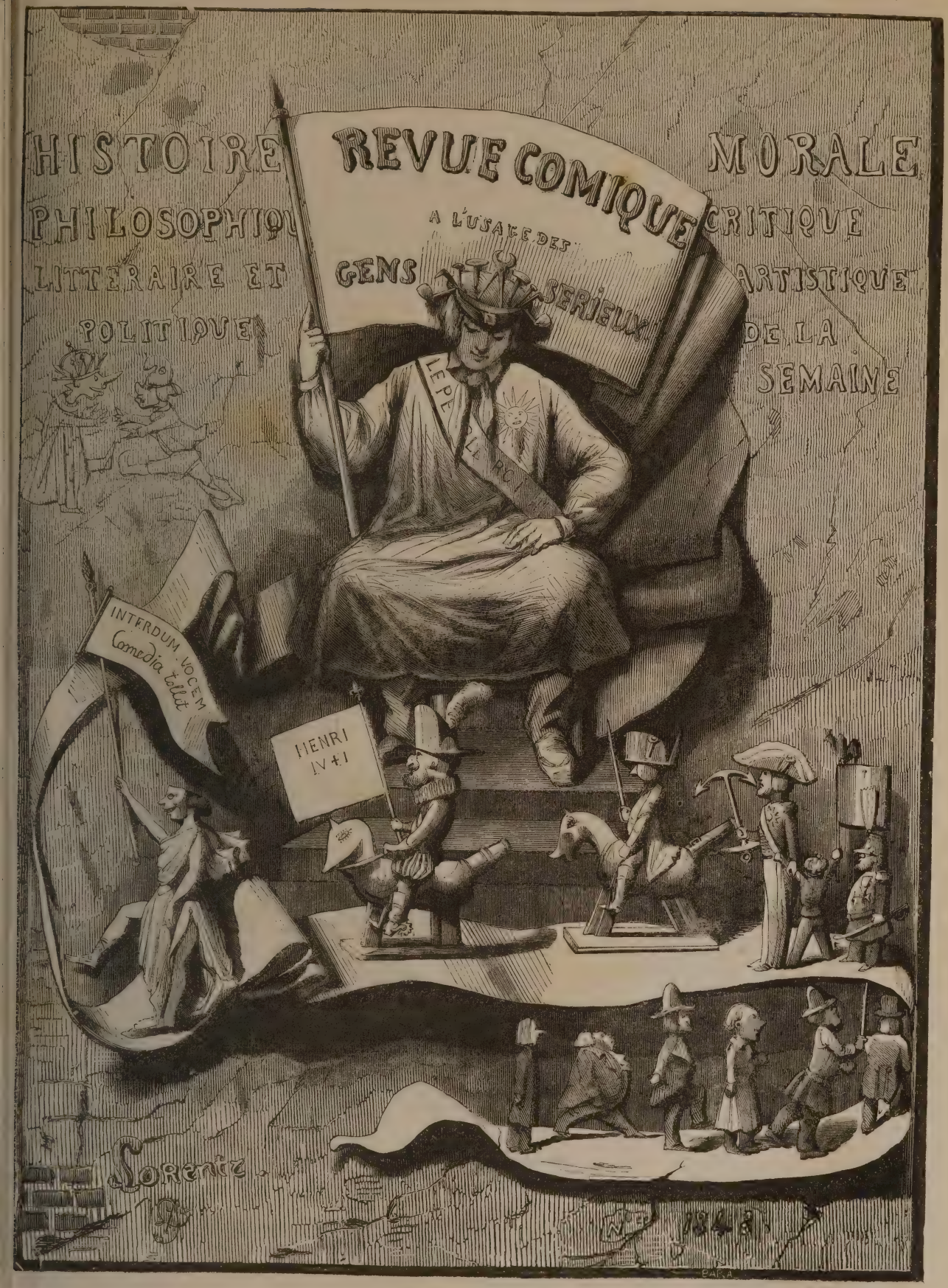
Allons, monsieur le défenseur de la liberté, de la licence, du cynisme de la presse, élevez-vous, si vous l'osez, contre la liberté du crayon! — Vous ne trouverez pas un procureur de la République, vous ne trouveriez pas un procureur de l'Empire, si Empire il y avait, pour vous défendre, pas un jury qui n'absolve, qui ne loue peut-être l'artiste ou l'écrivain courageux qui aurait fait claquer à vos oreilles le fouet d'une juste satire!



Lamennais fut le précurseur
Du régime démocratique :
A la fois poëte et penseur,
Des couleurs de la bible antique
Il habilla la politique
Et tonna contre l'oppresseur.
Sa parole retentissante,
A la guerre nous excitait ;

Maintenant, qu'il nous représente,
Il reste dans l'ombre et se tait.
C'est qu'au sein de l'aréopage
On fait pour lui trop de tapage ;
Les bruits du monde, trop souvent,
Troublent sa pacifique étude.
Il faut, au prophète rêvant,
Le silence et la solitude.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

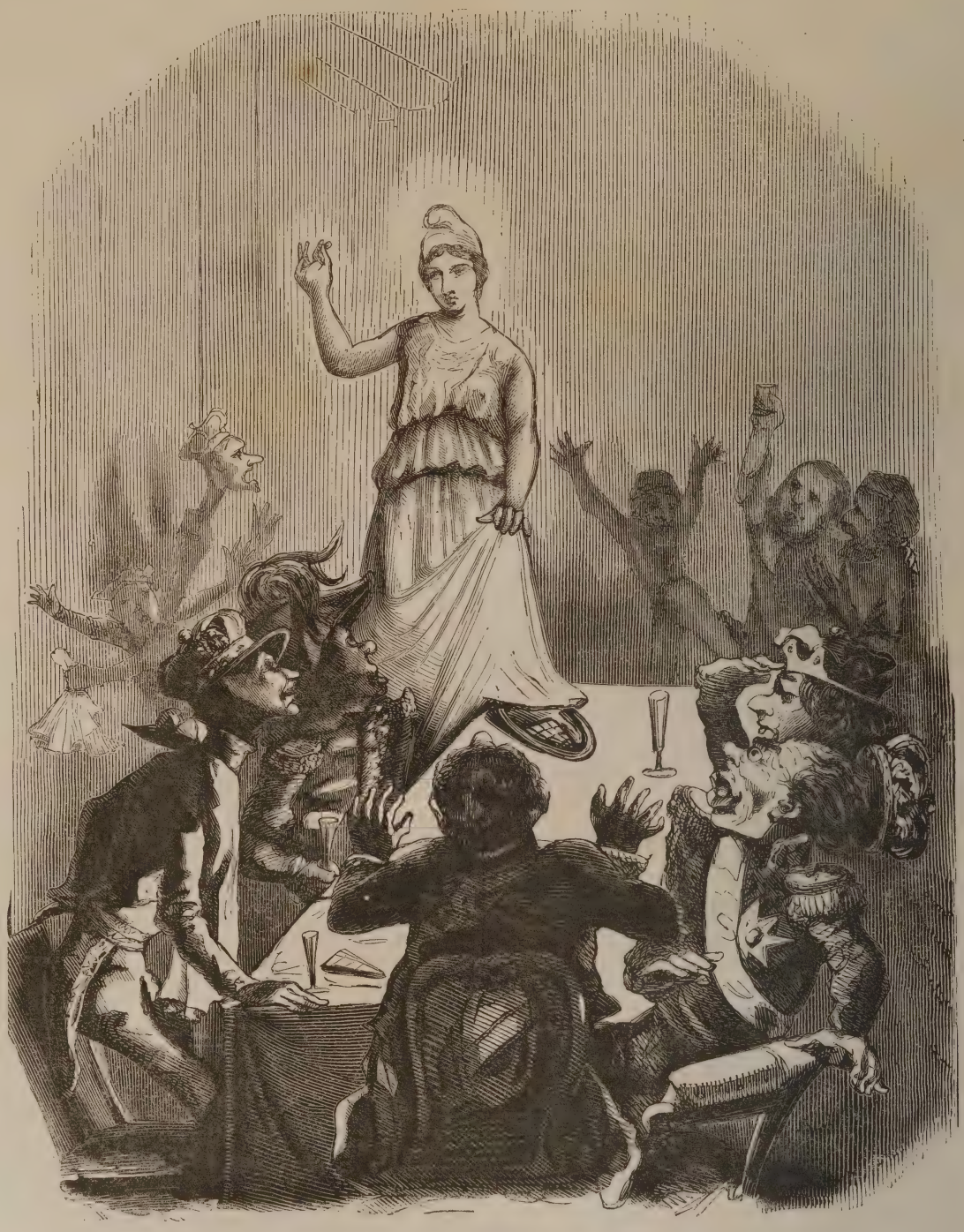


Conditions de la Souscription. — La Revue comique formera un magnifique volume, grand in-8, publié en 50 livraisons à 30 centimes, par la poste, 40 centimes — Pour tout ce qui concerne la direction, écrire (*franco*) à M. Lireux, au bureau de la Revue, 2, boulevard des Italiens.

DUMINERAY, ÉDITEUR, 52, RUE RICHELIEU.

GIRAUDIER

9e *Livraison.*



Le Gâteau des Rois de 1849.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

Paris.—Tiré aux pressee mécaniques de LACRAMPE fils et Comp., rue Damiette, 2.

LA SEMAINE.

La Semaine se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le fauteuil que je lui présentais.

« Qu'avez-vous, madame, au nom du ciel ! et pourquoi vous évanouissez-vous comme une héroïne de comédie ? Holà, quelqu'un ! vite un flacon, des sels, du vinaigre, de l'eau !

— Mauvais plaisant ! vous riez de ma fatigue, comme si elle pouvait avoir quelque chose d'extraordinaire après tant de visites.

— Vous faites encore des visites ?

— C'est mon devoir de Semaine bien apprise. Ne devais-je pas offrir mes félicitations au président de la République française ?

— Vous l'avez vu ?

— Comme je vous vois.

— Décidément, comment est-il ?

— Il est blond foncé ; il a les yeux petits, le teint gris, le nez gros, les jambes un peu courtes, le buste un peu long, et un maintien embarrassé qui ne déplaît pas dans un débutant. Il ressemble prodigieusement à Louis Huard. Il portait l'uniforme d'officier général de la garde nationale. C'était le cas où jamais de se montrer dans tout le lustre civil d'une fonction qui n'a rien de militaire ; c'est-à-dire en frac noir ; mais le président tient à porter l'épée : laissons-le jouer au soldat.

— Que vous a-t-il dit ?

— Rien.

— Et aux personnes réunies autour de lui ?

— La même chose.

— En sortant de l'Elysée-National, où êtes-vous allée ?

— A l'hôtel de ville, complimenter M. Berger, cet heureux Auvergnat qui remplace M. de Rambuteau par la grâce de M. Louis-Napoléon Bonaparte. J'ai trouvé tout le monde dans la désolation ; quand je dis tout le monde, il s'agit tout simplement des conseillers municipaux.

— O ciel ! ce gros Berger serait-il indisposé ?

— Lui, non, mais le conseil municipal ; nos édiles étaient malades d'un déjeuner rentré. M. Berger a cru devoir supprimer le repas traditionnel du premier jour de l'an. Dans ces temps de révolution, il faut bien se montrer, par quelque côté, partisan des réformes.

— Où êtes-vous allée après l'hôtel de ville ?

— Ma foi, le monde officiel me paraissait si froid, si triste, si monotone, que je l'ai quitté, et je me suis mise à parcourir les magasins, les boulevards, les rues, me mêlant à la foule, regardant, marchandant, bavardant avec le premier venu. Les bons dialogues que l'on entend ! Si les cadeaux du jour de l'an pouvaient parler à l'oreille de ceux qui les reçoivent, que d'agréables surprises ils leur causeraient. — Il y a un an, jour pour jour, M. le duc d'Aumale a donné à son précepteur, M. Trognon, un ours jouant de la guitare, l'ours et la guitare en bronze. Si l'ours avait pu parler, il aurait pu apprendre au précepteur pourquoi le choix de son élève était tombé sur lui. J'étais dans le magasin de bronze de la rue de Choiseul où se fit cette emplète. « Dieu qu'il est laid ! s'écria le duc d'Aumale à son frère Joinville, en apercevant l'ours en question ; devine à qui je vais donner cette abominable bête ? — A Trognon, dit Joinville. — A Trognon, répondit d'Aumale.

— Et vous, madame, savez-vous pourquoi vous n'avez pas reçu ce bracelet de médailles antiques que vous avait d'abord destiné votre amant : « C'est trop beau pour elle, elle ne comprendrait pas. »

— Cette broche, à qui la devez-vous, à madame***, votre rivale, qui l'a refusée...

— Dis-donc, ma femme, si son mari allait être destitué, sais-tu que je regretterais diablement les 100 écus que me coûte ce coffre de Tahan.

— Quel dommage! un si bel album à une si sotte créature.

— Et ces beaux livres, j'aimerais bien mieux les garder. Que le diable emporte le jour de l'an!

— Que penses-tu de ce cachemire, pour la petite P... — Tu es fou, mon cher, il est trop cher de moitié; tu vas nous la gâter. Elle sera hors de prix.

— Pour qui ce beau Christ d'ivoire sur fond de velours violet. Pour l'archevêque de Paris; pour le curé de la paroisse? — Non, c'est pour la grande J... Elle est si dévote.

— Bon! mais tu oublies quelque chose; il a quatre enfants! — Quatre enfants! — Si tu ne donnes rien au quatrième, la mère sera furieuse, et l'effet des trois premiers cadeaux manqué. — Mais c'est ignoble! on n'a pas quatre enfants (etc., etc., etc.)

C'est, au fond, une chose assez amusante que le jour de l'an; et la semaine qui me succédera en 1850 aurait tort de le supprimer.

— L'avenir ne nous regarde pas; mais, voyons, n'avez-vous donc rien de plus intéressant à me raconter?

— En politique, par exemple, il a été question d'une foule de nominations bizarres.

— On parlait de certains préfets?

— Amis trop exigeants, dont il faudra, au lieu de préfets, se décider à faire...

— Quoi donc?

— Des ingrats!

— Et les dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne : que pensez-vous de cette affaire-là?

— Je pense qu'il y a dans ces dossiers bien des lettres curieuses. On écrit souvent des choses bizarres, on fait des demandes excentriques quand on est en prison. Rendu à la liberté, on est bien aise de comparer les impressions d'aujourd'hui à celles d'autrefois; en somme, quoi de plus naturel?

— Vous auriez donc remis les dossiers?

— Je ne dis pas cela; mais enfin, il faut du courage pour résister au neveu de l'Empereur; et j'estime qu'on ferait bien de proposer une souscription pour décerner une couronne civique à MM. de Maleville et Bixio.

— Ils l'ont, parbleu, bien méritée! Maintenant, parlons un peu littérature.

— Est-ce que jamais dernière semaine d'une année s'est occupée de littérature?

— Théâtres.

— Encore moins. Les pièces nouvelles attendent. Ce qui commence n'aime point ce qui finit, comme dirait M. Victor Hugo.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

— Tout.

— Adieu donc. Maintenant que vous voilà reposée, reprenez votre voyage vers l'éternité. »

Et je vis partir sans regret ce dernier échantillon maussade et rabougri d'une année qui aura pourtant vu et fait de grandes choses. Mais que penser d'une Semaine qui vous débite des bourdes comme le vol des diamants de la couronne (maintenant de la présidence). Ah! 1848, tu avais commencé par une révolution, il était indigne de toi de finir par un canard!

Invocation à la triade,
Pour faire pendant à l'invocation du 2e acte de *la Juive*.

LES ÉTRENNES.

M... va tous les jours voir son ami B..., qui est marié. M... est un excellent homme entre deux âges, un peu bizarre dans ses allures. Le jour de l'an arrive : « Que vais-je donner, se dit-il, à la femme de mon ami? Il faudrait un cadeau délicat, ingénieux, quelque chose d'agréable et en même temps d'utile, comme il convient de la part d'un homme de mon âge.

Je ne puis pas donner un écrin ni un cachemire ; ce serait une folie inconvenante, eu égard à ma fortune et au prix de l'objet. J'aurais l'air d'être amoureux de madame B....

Des dragées et des sucreries, ce serait bête. De telles étrennes ne sont acceptables que de la part d'un muguet de vingt ans.

Une montre! qu'est ce que cela signifie, une montre? On me prendrait pour un horloger. D'ailleurs, madame B... en a deux.

Un bracelet, des boucles d'oreilles, une broche! tout cela manque de gravité. Pourquoi pas des breloques ou des joujoux? Madame B..., quoique jeune encore, est une femme d'un esprit sérieux. »

M... est en proie, pendant quelques jours, aux plus cruelles perplexités. Il est célibataire, sans parents d'aucune sorte. Son unique préoccupation est de savoir ce qu'il donnera en étrennes à la femme de son ami. Plus il y songe, moins il se décide. Il en perd l'appétit et le sommeil.

Tout à coup une idée le frappe. Madame B... est dans une *position intéressante*, position dont elle sortira dans un avenir qui n'est pas très-éloigné. Je vais lui envoyer une layette somptueuse. Ce n'est pas à la femme que je fais le cadeau, c'est en quelque sorte à l'enfant qui va venir au monde, et la mère en sera bien plus flattée que si le cadeau s'adressait à elle-même. Le cœur d'une femme doit comprendre la délicatesse de ce procédé.

Heureux de cette idée, M... court commander une layette, et l'envoie, le matin du grand jour, par un commissionnaire : « Je ne puis pas, se dit-il, courir les rues à la suite du commissionnaire et me présenter avec lui, j'aurais l'air d'attacher trop d'importance à la chose. D'ailleurs un peu de mystère ne gâtera rien, et je veux savoir si l'on devinera que le cadeau vient de moi. »

B... est seul chez lui quand le commissionnaire arrive. Il défait le paquet et voit la layette, qui n'est accompagnée d'aucun mot d'explication : « Qui diable, pense-t-il, a pu faire ce cadeau à ma femme? » Cette idée le rend tout pensif. Il se promène quelques minutes dans le salon en réfléchissant à l'aventure : « Parbleu! se dit-il, la layette ne peut venir que de la mère de ma femme ou de son oncle. Il serre la layette dans son cabinet, descend, monte en cabriolet et se fait conduire chez sa belle-mère.

B... attend que sa belle-mère lui parle de la layette, mais il n'en est pas question. Elle lui montre même deux bracelets qu'elle veut donner en étrennes à sa fille.

Décidément, se dit B...., la layette vient de l'oncle de ma femme. Il remonte en cabriolet ; en route il a des sueurs froides. Arrivé chez l'oncle qu'il trouve en train de déjeuner, il a la figure si bouleversée que l'oncle lui demande s'il est malade. — Ce n'est rien, répond B..., c'est le grand air qui m'a saisi : — Bois un verre de rhum, lui dit l'oncle ; à propos, viens donc voir le châle que j'ai acheté pour ma nièce. — Un châle! balbutie B.... L'oncle se fait apporter l'objet et le montre à son neveu, qui le regarde sans le voir, fait quelques observations au hasard, et trouve un prétexte pour s'en aller.

Il rentre chez lui furieux, se demandant qui a pu envoyer la layette : « Ma femme aurait-elle donné à quelqu'un le droit de commettre une telle impertinence? Est-ce une insulte directe, une provocation? » Il se rappelle que l'hiver précédent, dans le monde, un officier de dragons avait montré quelque assiduité auprès de sa femme. Un jeune homme blond et exactement frisé s'était trouvé deux fois à son côté, au spectacle, comme par hasard. « J'aurai le mot de cette énigme et l'on ne rira pas à mes dépens. »

Sa femme rentre. B..., résolu à dissimuler, ne lui dit pas un mot du cadeau mystérieux ; mais sa figure a, malgré lui, une expression sombre et soucieuse. Survient l'ami M..., joyeux et triomphant. Il attend qu'on lui parle de la layette ; l'air lugubre de B... lui fait supposer qu'il tombe au milieu d'une querelle de ménage. Après une courte visite, il sort en se félicitant d'être resté célibataire.

La layette est cachée soigneusement dans le cabinet. B... épie les moindres actions de sa femme ; il a l'œil aux fenêtres pour voir si quelque attentif ne fait pas le pied de grue au dehors. Sa femme sort pour faire des visites, il la suit de loin ; et, dans sa préoccupation, il manque d'être écrasé par un cabriolet ; il parvient secrètement à s'emparer de la clef d'une cassette où sa femme serre ses lettres ; mais cette correspondance est aussi innocente que possible.

Quelques jours se passent. M... est venu deux fois; mais l'air de B... s'assombrit de plus en plus, ce qui lui ôte l'envie de parler de la layette. « Ils sont donc en querelle tous les jours? se dit M... Quelle mouche les pique? Trois fois heureux les célibataires ! »

Un matin, B..., qui ne dormait plus, se dit : « Il

LES GRANDES FÊTES DE LA LIBERTÉ.

faut que je confie mon chagrin à M... A quoi serviraient les amis si on ne les consultait pas dans les circonstances difficiles? Depuis que je suis marié, M... vient tous les jours chez moi ; il aura peut-être remarqué, dans la conduite de ma femme, des choses que je n'ai pas su voir. En tout cas, il m'aidera dans mes recherches ; d'ailleurs, il est beaucoup plus âgé que moi, il me donnera des conseils. »

B... s'habille à la hâte, court chez son ami et lui demande un moment d'entretien secret. Surpris de la solennité de ce préambule, M... renvoie la bonne qui lui apportait son déjeuner.

« Parle, lui dit-il ; je suis tout à ta disposition, si tu as besoin de moi.

— Peut-être en aurai-je besoin, répond B.... Je viens m'épancher dans le sein d'un ami. »

M... prend la main de B... et la serre dans les siennes. B..., vivement ému, porte son mouchoir à ses yeux ; les deux amis s'embrassent par un mouvement spontané.

« Voici ce que c'est, reprend B... après un moment de silence. Le jour de l'an, j'ai reçu une layette...

— Je le sais, répond M... tranquillement, je le sais ; après?

— Tu le sais?

— Parbleu ! puisque c'est moi qui l'ai envoyée.

— Toi ! s'écrie B... en se laissant aller dans un fauteuil. Le diable t'emporte, imbécile !

— Imbécile ! répète M... indigné ; imbécile, un ami de vingt ans ! »

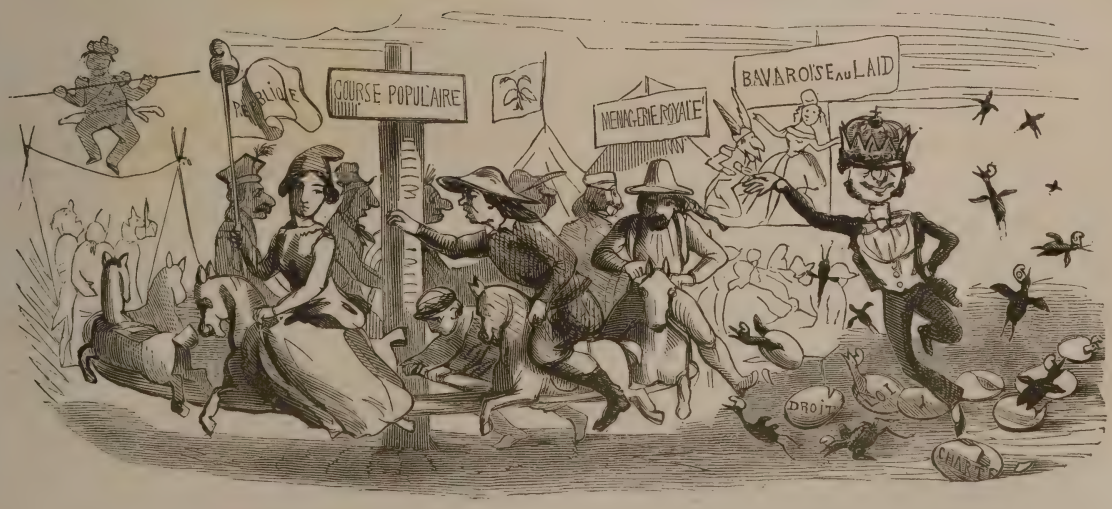
Les deux amis sont à peu près brouillés depuis ce jour ; on espère pourtant qu'ils se réconcilieront à l'occasion du baptême.

RÉFORME POSTALE.

Voici la réforme postale en pleine activité, et l'on en ressent déjà les effets. Les correspondances prennent un développement inusité ; des parents, des amis, séparés par de longues distances, et devenus presque étrangers les uns aux autres, rompent le silence présidentiel qu'ils avaient gardé si longtemps. Les écrivains publics sont accablés de besogne ; les *Manuels du style épistolaire* se vendent à des millions d'exemplaires ; les malles plient sous le fardeau des épîtres de toute espèce, qui se croisent dans tous les sens. Les estampilles gommées que l'on plaque sur les lettres pour les affranchir, ont été d'abord un sujet d'embarras pour beaucoup de gens ; ils les employaient en guise de pains à cacheter, et ne pouvaient s'expliquer pourquoi elles ne collaient que d'un côté. Ils sont enfin parvenus à en comprendre l'usage, et les ont trouvées si commodes, qu'ils écriraient maintenant, rien que pour avoir le plaisir de s'en servir.

Chacun, profitant des avantages de la nouvelle taxe, s'empresse de solder son arriéré. On écrit à ceux que l'on connaît, et même à ceux que l'on ne connaît pas ; on écrit aux vivants et aux morts. Des individus qui végétaient isolés au fond de provinces lointaines, se mettent de nouveau en rapport avec les centres de civilisation. Ce n'est pas seulement aux ouvriers, aux paysans, aux conscrits, que la réforme postale est utile. Des individus aisés, mais enclins à l'avarice, reculaient devant le sacrifice d'un port de lettre, et s'abstenaient de toute relation épistolaire. Aujourd'hui, ils réparent avec usure le temps perdu. Le décret postal a mis la

LES GRANDES FÊTES DE LA LIBERTÉ.



plume à la main d'une multitude de campagnards, qui semblaient avoir renoncé à l'*art ingénieux de peindre la parole et de parler aux yeux;* et il en résulte de curieuses lettres, dont la *Revue Comique* offre à nos lecteurs quelques échantillons.

A M. P....

Saint-Jean-Pied-de-Port, 5 janvier 1849.

Il a fallu, mon très-cher, la réforme postale pour vous décider à m'écrire. Je n'ai pas le temps de vous répondre aujourd'hui; mais je vous adresse, ci-jointe, une lettre que je ne vous avais pas envoyée, pour ne pas vous faire payer inutilement un port exorbitant. Elle vous mettra au fait de mes opinions, qui sont restées invariables.

Tout à vous,

ROBICHARD.

DU MÊME AU MÊME.

5 janvier 1848.

Vous me faites l'honneur, mon très-cher, de me consulter sur l'esprit des conservateurs de nos départements. Si le Gouvernement agissait d'après leur impulsion, il ne serait pas aussi empêtré qu'il l'est actuellement. Il ne s'agit pas de contrecarrer ouvertement l'opinion publique; ce serait tout compromettre. Faites-lui donc une concession insignifiante, en admettant dans le ministère quelques bavards du centre gauche. Prenez Thiers ou Odilon Barrot, qui n'en est que la doublure, et dont les déclamations sonores ne feront jamais de mal à personne. Ajoutez-y quelques nullités, que vous qualifierez hardiment d'hommes spéciaux. Economistes, financiers, agronomes, tous vous serviront à souhait, pourvu qu'ils soient bien routiniers, bien bourrés de vieilles idées, bien contraires à toute réforme efficace. Le public, qui les aura vus dans les rangs de l'opposition, aura la bonhomie de croire à leurs capacités et à leur dévouement.

N'oubliez pas de donner satisfaction aux légitimistes en casant l'un des leurs dans le ministère nouveau. Vous vous rallieriez tout le parti, si vous donniez l'instruction publique à quelque gentillâtre rétrograde, à quelque jésuite de robe courte, connu par ses préjugés féodaux et sa haine pour le régime universitaire.

Vous étoufferez bien des criailleries, en confiant les affaires à des hommes tels que ceux que je vous désigne. Une fois qu'ils seront installés, laissez-leur le soin de se rendre impossibles, et vous reviendrez, par une voie naturelle, au bon ministère Guizot.

Agréez, etc.

ROBICHARD.

A M. DÉTERVILLE, LIBRAIRE A PARIS.

Châtillon-en-Bazois, 5 janvier 1849.

Mon cher monsieur,

La réduction des frais de poste me permettra de vous écrire désormais fréquemment, et je compte sur votre complaisance pour me répondre et me tenir au courant du mouvement littéraire.

Veuillez au préalable m'expédier quelques nouveautés, dont j'ai ouï parler, et que je désire vivement connaître : *la Dot de Suzette*, par M. Fiévée; *Cinq-Mars*, roman, par M. le comte Alfred de Vigny; *la Chronique de Charles IX*, par M. Mérimée; *Hernani*, drame en cinq actes, par M. Victor Hugo; *la Jérusalem délivrée*, traduite en vers français, par M. Baour-Lormian, et le *Voltaire* de M. Touquet. Dites-moi le prix du *Livre des Cent-et-Un*, qui se vend chez Ladvocat, au Palais-Royal, Galerie de bois.

Choisissez-moi aussi quelques nouvelles pièces de comédie dans le catalogue de Barba. Je vous signale *Frontin, mari-garçon*, par M. Scribe; *une Fête de Néron*, tragédie en cinq actes, par M. Alexandre Soumet; *les Vêpres siciliennes*, de M. Casimir Delavigne, jeune écrivain qui, dit-on, promet d'être la gloire du Parnasse français.

Agréez, monsieur, etc.,

CERISIER, *ancien fournisseur des armées.*

A M. BADIOUX, A SAINT-RÉVÉRIEN (NIÈVRE).

Paris, 6 janvier 1849.

Cher ami,

La cherté des frais de poste m'a empêché jusqu'à ce jour de te donner de mes nouvelles. Je puis me permettre aujourd'hui, sans grever ton modique budget, de t'annoncer que je me porte bien, et que je prospère dans mon commerce d'épicerie. Ma santé a toujours été satisfaisante depuis longtemps; seulement j'ai eu une attaque de choléra, qui a failli m'emporter. Je me suis cru un moment perdu, d'autant plus qu'il mourait dix-huit cents personnes par jour.

Quand viendras-tu nous voir à Paris? Il faut que tu te décides à faire ce voyage. Tu trouveras bien des changements, auxquels tu ne t'attends guère. Figure-toi que l'on a abattu les rotondes des Panoramas et la maison de Frascati! L'Opéra n'est plus place Louvois : on l'a transféré rue Lepelletier. On a ouvert de nouveaux passages, qui sont très-commodes pendant la mauvaise saison, entre autres les galeries Vivienne et Colbert. La Madeleine est achevée, et la rue Castiglione est définitivement livrée à la circulation.

Dans l'attente de ta visite, je suis avec affection ton vieux camarade,

MOUTET, *épicier-droguiste, rue Neuve-Saint-Merry.*

A M. FILOCHARD, A PARIS.

Saint-Gilles-sur-Vie (Vendée).

Mon cher neveu,

Puisque les lettres ne coûtent plus que quatre sous, je serai charmé de correspondre régulièrement avec vous. Vous m'aviez écrit deux lettres, il y a quelques années; mais je n'ai pas jugé à propos d'y répondre, pour ne pas nous mettre en dépense. Tout va bien chez nous. Nous avons été un moment inquiété par les chouans; mais ils n'ont plus reparu depuis qu'on a arrêté la duchesse de Berry. Mon entreprise de parcs aux huîtres réussit à merveille. Mes enfants sont tous établis. Si vous avez conservé des vues sur votre cousine Yvonne, je crois devoir vous engager à y renoncer, attendu qu'elle est mariée, et qu'elle a cinq garçons. Dites-moi un peu ce que vous devenez, et si vous obtenez de l'avancement dans la garde municipale?

Votre oncle affectionné,

FILOCHARD aîné, *propriétaire.*

A M. GOBSECX ET Cie.

Monsieur,

Je sais que vous ne recevez que des lettres affranchies : c'est pourquoi ma fortune ne m'a pas permis jusqu'à présent de vods écrire. Mais aujourd'hui, il faudrait que je n'eusse pas 4 sous dans ma poche pour me priver du plaisir de vous écrire que vous êtes un grigou.

Recevez, monsieur, l'assurance de mon respect. ***

RÉFUTATION D'UNE CALOMNIE.

Plusieurs journaux ont signalé le mutisme complet du président, en présence des autorités civiles et militaires qui ont défilé devant lui, le 1er janvier; ces journaux sont mal informés, car le président a pris quatre fois la parole en cette mémorable circonstance.

Il a daigné dire au représentant Guinard, commandant l'artillerie de la garde nationale parisienne: « Ah! colonel, j'ai été content de votre musique, dimanche dernier. » Puis, après quelques instants de réflexion, il a ajouté : « Et puis, j'ai été content de vos hommes aussi. »

Un officier de la garde nationale de Saint-Denis, présenté au président, a cru devoir lui adresser un *speech*. Louis Bonaparte l'a écouté avec bienveillance, et a répliqué gracieusement : « Je voudrais vous répondre; mais je ne le puis »

On présentait au président le conseil d'état. — Un des plus grands corps du pays, disait le présentateur. « Ah ! oui, répond avec la plus extrême affabilité le président, j'en ai entendu parler. »

M. de Chasseloup, membre du conseil d'état, ayant eu les honneurs d'une présentation personnelle. « Votre père était général de mon oncle, » lui fut-il dit avec beaucoup de bonhomie.

Ces allocutions ne sont peut-être pas très-éloquentes, mais il faut faire la part de l'émotion inséparable d'un premier début.

UNE UNION LÉGITIMÉE.

Personne n'ignore que M. de Noailles se présente à l'Académie française pour remplacer M. de Chateaubriand.

M. de Noailles est un vieux tragique que ses relations d'homme du monde et un certain respect des convenances ont empêché de faire des tragédies, du moins ostensiblement.

« Je suis bien malheureux, disait-il un jour, j'adore la Tragédie, j'en raffole, elle me mène par le bout du nez, et il m'est impossible, par respect pour le nom que je porte, de l'épouser; je ne puis pas même lui donner le bras en public. Je lui ai loué un appartement, je l'ai mise dans ses meubles, et je n'en suis pas moins contraint de dissimuler l'amour qu'elle m'inspire. Cette scélérate de Tragédie me joue toute sorte de tours ; elle m'a trompé avec Latour de Saint-Ybars. Il y a des moments où je lui flanquerais des volées, si je ne craignais d'attirer sur moi le courroux d'Apollon. Funeste grandeur qui me retient ainsi au rivage!

Ainsi parlait M. de Noailles à son confident.

— Seigneur, lui répondit le confident, vous avez tort de vous gêner. Je vois d'aussi grands seigneurs que vous, si j'ose m'exprimer ainsi, qui ne craignent pas de courtiser la Tragédie au vu de tous. M. la Rochefoucauld-Liancourt, par exemple, a-t-il hésité à montrer sa faiblesse pour *Agrippine?*

— Il ne l'a point épousée.

— Non, mais il l'a adoptée en présence des autorités constitués de l'Odéon qui est le treizième arrondissement littéraire.

— Tu as raison, Arcas. Mais, moi même, ai-je tout à fait manqué de courage? Mon histoire de madame de Maintenon n'est-elle pas, à proprement parler, une tragédie?

— Je ne dis pas précisément le contraire, seigneur; cette histoire est une tragédie et même une tragédie sacrée ; mais...

— Achève, Arcas.

— Vous n'avez fait là qu'un mariage de la main gauche.

— Et n'est-ce point assez pour un homme de ma sorte?

— C'est trop ou trop peu, seigneur; excusez ma franchise. La Tragédie ressemble à ces vieilles gouvernantes qui ont beau avoir tout pouvoir chez leur maître, elles ne sont jamais contentes avant d'avoir été épousées pour tout de bon. Jusque-là ce sont des plaintes continuelles, des grognements, de mauvais procédés. Ne soyez pas étonné si la Tragédie vient quelque jour vous faire une scène de jalousie en pleine rue.

— Grands dieux! comment faire, cher Arcas?

— Je ne vois qu'un moyen.

— Parle.

— Vous vous faites recevoir de l'Académie.

— Après?

— Une fois reçu, vous faites courir le bruit que l'Académie vous a imposé la condition de légitimer votre mariage avec la Tragédie. Vos bans sont publiés à l'Odéon, vous envoyez des lettres de faire part, et grâce à ce stratagème qui satisfait aux justes exigences du monde, il vous est permis dorénavant de donner en public le bras à la Tragédie et de la conduire dans les salons. Vous n'aurez plus besoin de la déguiser en histoire.

— Excellente idée! Les dieux t'ont donné, Arcas, un génie souple et fertile. Reste maintenant la question des visites. Prends ma voiture et un paquet de mes cartes. Tu en déposeras une chez chacun des quarante

académiciens. Aie soin que ma voiture stationne un quart d'heure devant la porte, ils ne résisteront pas à cet honneur que je leur ferai. Moi, je vais de ce pas annoncer mes intentions à la Tragédie, et sécher les pleurs de cette noble amante.

LA CALOMNIE A PROPOS DU RÉGENT.

La liberté de la presse serait un fléau si tout le monde l'entendait comme certains journaux. On imprimera demain que M. X. est un voleur, et on se croira un honnête homme en imprimant le lendemain, non pas qu'on s'est trompé la veille, ce serait trop beau, mais que M. X. prétend qu'on s'est trompé. « Notre impartialité bien connue, ajoute-t-on, nous fait un devoir d'accueillir la réclamation de M. X. C'est au public à juger entre l'attaque et la défense. » Or, l'attaque, c'était vous qui vous la permettiez; la défense, c'est naturellement la victime de votre calomnie qui l'essaye, et comment? par un simple *non* contre un *oui*; de façon que M. X., pour tous ceux qui ne lisent pas deux jours de suite votre journal, sera, quoi qu'il fasse, plus ou moins victime de l'étourderie de quelque petit imbécile de faiseur de nouvelles, si ce n'est de la lâcheté de quelque ennemi embusqué au coin de votre feuille.

Les journaux qui n'ont pas conscience de la portée de l'arme qu'ils ont entre les mains mériteraient, plus souvent qu'ils ne la reçoivent, une sévère leçon. Mentir d'abord, se démentir ensuite, n'est pas un jeu innocent, ce n'est pas davantage un jeu d'honnête homme.

M. X. a volé le *régent*, dit un journal, et sept journaux répètent cet ignoble et grossier mensonge. M. X., ancien journaliste, et sachant par conséquent ce que vaut une rectification, fait un procès aux calomniateurs. Ceux-ci se récrient.

C'est en vérité par trop d'ingénuité dans le mal.

La police de la presse ne sera bien faite que quand elle se fera par la presse elle-même. Les faits du genre de celui auquel nous faisons allusion, devraient être signalés à l'indignation publique par les journaux qui se respectent. Ce serait là de la dignité bien entendue. Leur silence est plus qu'une faiblesse, c'est une quasi-complicité.

Du reste, si vous voulez distinguer un journal mal fait d'un journal bien fait, c'est à ce signe que vous le reconnaîtrez. Un journal qui a pour patron un industriel, qui n'est qu'une boutique, accueillera toujours ces sortes de canards. Le vrai journal politique s'y laissera prendre très-rarement.

Il paraît que c'est M. Nettement, qui est rédacteur en chef de *l'Opinion publique*, qui, le premier, a accueilli la calomnie dont nous parlons. M. Nettement passait autrefois pour un journaliste sérieux. Un journaliste sérieux lit tous les soirs son journal; évidemment M. Nettement se garde bien de lire le sien. Nous comprendrions cette négligence s'il ne s'agissait que de son plaisir : lire tous les soirs depuis *a* jusqu'à *z* *l'Opinion publique*, peut n'avoir en soi rien de bien réjouissant; mais quand on est payé pour cela, qu'on le fasse.

Vous direz après cela, comme *la Patrie*, qu'on est bien bon de s'occuper de ce que vous dites. — Pauvres journaux! où en êtes-vous réduits, que vous ayez recours à une pareille défense!

Le révérend citoyen Genoude présente à son jeune maître sa fidèle noblesse qui vient de lui donner une nouvelle preuve de son inaltérable dévouement en votant pour le prince Louis-Napoléon.

RAPPORTS DE LA POLITIQUE AVEC LA PIPE.

Tous les fumeurs savent que le cigare appartient à l'aristocratie, mais que la pipe est essentiellement démocratique.

L'usage de la pipe s'est propagé pendant les troubles révolutionnaires ; elle a dû ses succès aux clubistes de 1793 ; l'art de la *culotter* a été imaginé par des *sans-culottes*. Longtemps proscrite et dédaignée, elle a profité du 24 février pour s'émanciper de nouveau et verser des torrents de fumée sur ses obscurs blasphémateurs.

Avant cette époque, le cigare régnait sans partage sur la voie publique ; la pipe en était bannie ; à peine si elle osait se montrer dans les rues populeuses des faubourgs. Maintenant, vous la rencontrez partout : on la voit dans la bouche du capitaliste comme dans celle du prolétaire ; les membres du *Jockey-club* la préfèrent aux *panatellas ;* et, des quartiers lointains où elle était reléguée, elle est venue prendre possession du boulevard des Italiens.

Aussi l'industrie des pipes a-t-elle pris un développement considérable. On en a fait en terre émaillée, en zinc, en noix de coco ; on leur a donné les formes les plus bizarres et les plus variées.

Si quelque cataclysme anéantissait les documents historiques, nous retrouverions dans une collection de pipes les annales contemporaines.

Il y a des pipes sur lesquelles on lit, au centre d'une couronne de lauriers : 24 *février, République française*.

Sur d'autres est figuré l'arbre de la liberté ; d'autres encore représentent la Liberté en personne, tenant une urne funéraire, avec ces mots : *Morts pour la patrie* !

Les républicains exaltés ont adopté des pipes enjolivées de trophées d'armes, de bonnets rouges, et de barricades. Les modérés *culottent* des *Cavaignac*, des *Lamartine*, des *Gardes Mobiles*, des *Vivandières* décorées après les affaires de juin. Les indifférents se contentent d'Abd-el-Kader, auquel les sucs du tabac communiquent une teinte de bistre éminemment africaine.

La pipe a joué un rôle dans les élections ; on a débité, pour les fumeurs, des briquets à l'effigie des *quatre cousins ;* la tête de Louis Bonaparte transformée en tête de pipe, a obtenu un succès immense auprès des invalides et des grognards de l'empire ; toutefois les connaisseurs la refusent, en alléguant qu'elle est trop creuse.

Si cela continue, il devient nécessaire de créer un musée spécial, où l'on étudiera l'histoire dans les pipes après l'avoir étudiée dans les livres. Le classement chronologique des modèles de pipes, mettra le public à même de passer en revue les hommes et les événements.

Et puis, que de méditations profondes inspirera la nature même des objets exposés ; que de réflexions sur l'instabilité des choses humaines, et sur tant de gloires qui s'en vont en fumée !

Nous recommandons ce projet au futur ministre de l'intérieur.

Le petit Thiers présente à son jeune maître sa jeune épicerie française qui vient de lui témoigner son attachement invincible en votant pour Louis-Napoléon.

LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL CHANGARNIER.

Nous serions depuis cent ans en république, que les habitudes parlementaires n'auraient pas perdu un pouce de leur terrain. A propos du commandement exorbitant du général Changarnier, on a encore tout dit, excepté la vérité.

Tous les orateurs, y compris M. Ledru-Rollin, qui devrait bien quelquefois, puisqu'il en a les charges, user des bénéfices que lui donne sa situation de chef du parti *rouge*, c'est-à-dire oser beaucoup, tous les orateurs se sont efforcés de prouver, ce que personne ne contestait, c'est que le gouvernement avait violé un article de la Constitution en réunissant un pareil commandement dans une seule main.

Mais tous ont déclaré qu'ils mettaient en dehors du débat la personne du général Changarnier; que ce n'était point là une affaire de personne, etc., etc.

Or, c'était précisément sur la personne du général Changarnier, sur le choix qui avait été fait du général, que devait, si l'on eût été sincère, rouler tout le débat.

Et en effet, si son commandement eût été donné à M. Guinard, par exemple, croit-on que M. Ledru-Rollin eût réclamé? — S'il eût été donné à M. Clément Thomas, croit-on que le *National* eût protesté bien vivement? — Et enfin s'il eût été donné au général Lamoricière, croit-on que le *Siècle* s'en fût alarmé? Non sans doute.

La question de personne n'était donc pas si indifférente.

Pourquoi ne pas le dire: la violation de l'article de la Constitution, qui a eu pour résultat la nomination du général Changarnier à cet incroyable commandement, n'a pas été un tort, mais une faute, ce qui est bien pis! La faute a consisté dans ce que le ministère ayant fait choix, dans la personne du général Changarnier, d'un de ses adversaires plutôt que d'un de ses défenseurs, cette nomination est un danger pour lui et non une force : la question était là.

Tout le monde le savait, personne ne l'a dit. Mais, en revanche, on a respecté un vieux préjugé parlementaire et on a perdu une journée.

CHOSES QUELCONQUES.

On retrouve partout l'histoire de Joseph vendu par ses frères. Les frères de Joseph étaient les politiques de leur temps.

— La liberté n'est pas si morte qu'on veut bien le dire; écoutez nos grands orateurs, toute leur politique consiste à lui chanter des *dodo* pour qu'elle s'endorme au plus vite. Patience! le *Réveil de la liberté*, le *Réveil du peuple* sont des chansons dont la mode reviendra.

— Le président actuel de la République, a heureusement pour lui, si peu de mémoire, qu'il n'a pu apprendre un mot des petits discours qu'on lui avait préparés pour la réception du jour de l'an. C'est l'histoire des épinards. « Je n'aime pas les épinards et j'en suis bien aise, etc. »

C'est Henri Monnier qui a inventé cette bêtise de génie, et cette autre encore de M. Prudhomme, qui est prodigieuse : ôtez l'homme de la société, vous l'isolez.

Cette jolie phrase a été gâtée avec quelque esprit par un de nos hommes politiques. — Il parlait du duc d'Angoulême, qui avait coutume de rester court toutes les fois qu'il avait un mot à dire en public.

Mettez le duc d'Angoulême au milieu d'une société de gens d'esprit, disait-il, vous l'isolez.

— M. de Malleville a du mérite à se taire : il est clair qu'il ne veut pas se brouiller avec le président de la République, ce qui est un sentiment fort louable, ou que la crainte de quelques récriminations l'a arrêté. Toujours est il que puisque M. de Malleville ne devait pas tout dire, il eût mieux fait de se taire tout à fait. Ce qu'il y a de pis dans les affaires de ce genre, c'est un sous-entendu. Si M. de Malleville eût parlé tout à fait, il eût peut-être réussi à prouver qu'il avait agi en Spartiate. — Il se tait après avoir annoncé un discours; il s'ensuit que ses adversaires interprètent contre lui son silence. Et pourtant, si les journaux y perdent, la morale publique y gagne. Un scandale manqué, c'est un beau bénéfice, c'est celui qu'a retiré M. de Malleville de sa démission.

— On mettait autrefois autour des pièces de cinq francs, on met encore au bas des discours ce protocole : « Que Dieu protége la France ! » Pauvre France, n'est-ce pas comme si on lui disait : Aide-toi, le ciel t'aidera !

— On parle beaucoup des mines d'or de la Californie, et on s'étonne de l'avidité que mettent tous ceux qui débarquent dans ces parages à tout quitter pour aller à la recherche de quelque veine bienheureuse, — sommes-nous beaucoup moins avides, nous qui, dans

une révolution, ne voyons qu'une occasion de nous ruer sur les places? — Les Californiens quittent leur charrue pour aller chercher de l'or dans le sable de leur rivage. — Nous connaissons d'honnêtes commerçants, faisant bien leurs affaires, qui les ont abandonnées pour briguer une place de sous-préfet. Les antichambres des ministères en regorgent.

— A quoi sert l'expérience en toute chose et surtout en politique? Les Lacédémoniens faisaient autrefois exposer sur la place publique un esclave ivre. L'histoire ne dit pas qu'il s'en bût ces jours-là une bouteille de vin de moins dans toute la Grèce.

— Il n'y a pas de pays où l'on prenne plus facilement qu'en France un caprice pour de l'amour, de l'engouement pour de l'enthousiasme. C'est pour cela qu'on dit les Français inconstants; ils ne sont qu'étourdis. — Leur tort n'est pas de se reprendre, mais de s'être donnés.

— Quand on rencontre dans une forêt un arbre mort en apparence, on lui fait une entaille pour savoir si la sève vivante ne se cache pas sous l'écorce desséchée. Nous venons de faire une entaille à la vieille société; elle est morte, bien morte, mais cette entaille n'est pas assez profonde, et des galvaniseurs veulent nous faire croire qu'elle a encore des siècles à vivre, et que cette mort n'est qu'apparente?

— Ce qui fait la fortune des idées nouvelles, c'est qu'elles sont nouvelles. — On rirait depuis longtemps au nez ou à la barbe de MM. Considérant et Proudhon, si on savait que leurs idées sont grecques, égyptiennes, etc.

— M. Marrast a osé menacer la tribune des journalistes, d'où partent incessamment les plus inconvenantes interruptions, de la faire évacuer. Là-dessus, grandes clameurs dans la plupart des journaux, et chacun de rappeler à M. Marrast qu'il n'est lui-même *qu'un journaliste*.

Si la même menace eût été adressée à toute autre tribune, celle des anciens députés ou des gardes nationaux, croyez-vous que ces messieurs eussent montré cette belle indignation?

Chers confrères, vous qui attaquez tout, qui ne respectez rien, soyez donc moins chatouilleux. ce sera de bon goût.

— La République est le Gulliver de notre temps. Voilà des Lilliputiens qui essayent de lui mettre des fils aux pieds et aux mains, et Gulliver se laisse enchaîner. La patience est la vertu des forts.

— Dans l'ordre du jour du général Changarnier relatif à la réception des officiers de la garde nationale par le président de la République, on avait remarqué cette phrase : « Le général Changarnier se réserve de voir messieurs les officiers de la garde nationale avant la réception. »

Un grand nombre d'officiers, à qui il ne convenait pas de *passer ainsi à cette visite préparatoire*, se sont rendus directement à l'Élysée.

Le plus grand nombre, une fois ce devoir accompli, se sont arrêtés rue Basse-du-Rempart, n° 50. — Huit mille cinq cents noms se sont fait inscrire ce jour-là chez le général Cavaignac.

— Un des amis du maréchal Bugeaud faisant allusien au manque d'ordre que tous ceux qui ont connu le brave maréchal ont pu observer dans ses idées, disait : « Le maréchal a beaucoup d'idées; malheureusement elles dansent le cancan dans sa tête. »

— A l'occasion du jour de l'an et de la nomination du nouveau président de la République, beaucoup de nos hommes politiques ont essayé de se faire faire des habits neufs avec leurs vieux habits. Quelques-uns avaient beau faire, la marque du galon de l'ancienne livrée était toujours visible.

— Les principes sont beaux, excellents, magnifiques. — Si les hommes valaient les principes, tout irait bien.

— Les troubles, a dit Montesquieu, ont toujours affermi les empires. — La France peut donc espérer être un jour ferme et solide.

— Tous les jongleurs n'avalent pas des épées nues. — Les plus habiles sont ceux qui les font avaler à leurs admirateurs.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

Jean-Paul Richters avait raison de dire que « le présent n'est que le singe du passé. »

Rien n'est plus vrai de notre temps. La science de la politique est, dit-on, l'art de prévoir; c'est la marche de l'esprit humain vers un meilleur avenir; mais voici que la politique que nous faisons en ce moment est l'art de faire revivre le passé, et de nous ramener d'où nous venons. Ce mot magique en avant, en avant, que la France a dit naguère, et que toutes les nations de l'Europe ont répété après elle, semble maintenant

un cri de réprobation. Il s'agit d'étouffer toutes les idées grandes et généreuses et de recommencer à vivre comme on a vécu; et parce qu'on a vécu ainsi, le peuple s'est fait lui-même, il y a un an, l'opération de la cataracte; mais, trop pressé de voir la lumière, il a levé trop tôt le bandeau posé sur ses yeux malades, et il est redevenu aveugle. Ne croyez pas qu'il regrette cette lumière entrevue et qui n'a brillé qu'un jour pour lui. Il est retombé avec joie dans son obscurité; n'y voit-on pas toujours assez pour suivre cette route connue et ce chemin battu où il marche depuis si longtemps sans s'arrêter? Pourquoi en prendre un autre?

Le peuple est fataliste; il nie le mouvement. Il s'asseoit et regarde du côté de son passé en disant : Recommençons. Il n'est préoccupé que de son bien-être matériel; il sacrifie tout au présent; l'avenir, cette part du temps, qui est d'essence divine, puisqu'elle n'existe pas encore, n'est rien pour lui, il n'y croit pas; comme les aveugles, il ne croit qu'à ce qu'il touche.

Ce qui fait pour un moment la fortune des idées nouvelles qu'on veut lui donner, c'est sa misère; mais il ne pardonne pas à ces idées de ne pas porter des fruits aussitôt. Il est comme les enfants qui sèment le grain et qui reviennent dans le champ, une minute après, pour voir s'il a germé. Dans son impatience, il blasphème, il dit qu'on l'a trompé. Il ne tient compte des efforts qui se font de toutes parts pour lui que s'ils ont un plein succès. Ne rappelle-t-il pas à ceux qui l'observent un antique usage consacré dans une ville de Syrie? Il était permis à tous les innovateurs de présenter au peuple, chargé de les juger et de les apprécier, les idées et les innovations qu'ils voulaient introduire dans la société. Ils étaient tenus d'arriver devant leurs juges, la corde au cou; si, au bout d'un temps donné, leurs idées étaient déclarées par le peuple mauvaises et irréalisables, ils étaient étranglés et mis à mort pour les punir d'avoir voulu porter atteinte à son repos et à sa tranquillité.

Cela ne se passe-t-il pas un peu comme cela en France et de nos jours? N'importe, que les cœurs généreux, les âmes sympathiques ne se lassent pas; la société, c'est l'homme avec ses erreurs, ses aberrations, ses fautes, son ingratitude. Ceux qui se dévouent pour elle n'en doivent espérer d'autre récompense que celle que donne le dévouement. Il n'est pas vrai que le bienfait désintéressé soit plus rare que la reconnaissance; les grands cœurs n'en demandent et n'en attendent point; le peuple le reconnaîtra plus tard. En attendant sa justice, laissons-le suivre la voie qu'il a choisie et où il marche, conduit par le hasard. Un jour viendra où il verra qu'il s'est trompé de chemin; tendons-lui la main alors pour le ramener, le guider, afin qu'il ne s'égare pas de nouveau. Ne prenons pas trop de souci de ce qu'il fait en ce moment. Ceux qui veulent étouffer les idées ne savent pas qu'elles ne peuvent pas mourir en France. L'heure de les réaliser sonne tôt ou tard; jusque-là elles marchent dans le monde, elles pénètrent partout, elles exercent insensiblement une domination occulte, et finissent par régner au moment où les esprits rétrogrades croient les avoir combattues victorieusement.

LE 1er JANVIER 1849 CHEZ UN RÉPUBLICOPHOBE.

« En République, on ne donne pas d'étrennes. »

(Ce croquis nous est communiqué par l'aîné de la famille, jeune homme qui donnait les plus belles espérances; mais le saisissement qu'il a ressenti de la déclaration paternelle a paralysé, nous espérons pour peu de temps, ses heureuses dispositions)

QUESTION A L'ORDRE DU JOUR.

AIR *Du bon Dieu.*

On propose de tous côtés
D'amnistier les déportés.
On veut baser sur la clémence
Le gouvernement qui commence,
Mais ses ennemis les plus chauds
Ne sont pas au fond des cachots.
De leurs projets la France est avertie :
Faut il à ces gens appliquer l'amnistie ?
Leur faut-il appliquer l'amnistie ?

Certain patriarche édenté,
De la Régence est entêté.
Dans sa marche retardataire,
Contre nos lois il déblatère :
Se rapprochant chaque matin,
Du bon système guizotin.
Son éloquence est par l'âge amortie,
Faut-il au vieillard appliquer l'amnistie ?
Lui faut-il appliquer l'amnistie ?

Un ministre du temps passé
Rêve qu'il sera replacé.
Expert en matière d'intrigues,
Il forme de petites ligues,
Trompe ceux qu'il feint d'appuyer,
Et s'efforce de tout brouiller.
Il triche au jeu pour gagner la partie :
Faut-il à cet homme appliquer l'amnistie ?
Lui faut-il appliquer l'amnistie ?

Un journaliste trop connu,
Par le scandale est parvenu ;
Déshonorant la politique,
De mensonges il tient boutique,
Et sur des hommes estimés
Lance ses traits envenimés.
Par ses écrits la foule est pervertie :
Lui faut-il pourtant appliquer l'amnistie ?
Lui faut-il appliquer l'amnistie ?

Des royalistes peu pensés,
Hardiment se sont prononcés ;
Ils disent en style biblique :
« Dieu condamne la République !
Prenez les gens de notre bord,
Avec le comte de Chambord. »
Soutiens du trône et de la sacristie,
Vous faut-il encore appliquer l'amnistie ?
Vous faut-il appliquer l'amnistie ?

D'un vieil uniforme habillés,
Des grognards aux sabres rouillés,
Pour le neveu qui les patronne,
De l'oncle refont la couronne,
Et pensent traiter en pékins
Les plus fermes républicains.
O champions d'une autre dynastie,
Vous faut-il encore appliquer l'amnistie ?
Vous faut-il appliquer l'amnistie ?

Croyez-le bien, ces songes creux
Pour nous ne sont point dangereux.
Laissons leurs chétives cervelles
Combiner des trames nouvelles.
Pour l'Empire ou le droit divin,
Leur ligue se démène en vain.
Son impuissance est notre garantie ;
On peut sans danger leur donner l'amnistie :
Oui, l'on peut leur donner l'amnistie !

Un spéculateur dit tout bas :
« C'est avec l'or que je combats.
Tenons ma caisse bien fermée ;
Et la nation affamée,
De mon courroux craignant l'effet,
Démolira ce qu'elle a fait.
Qu'à la Régence elle soit convertie. »
Faut-il, à cet homme, appliquer l'amnistie ?
Lui faut-il appliquer l'amnistie ?

Napoléon Chaviru, dit *Boit-sans-Soif, Tire-à-l'Aide*, qui a eu l'avantage d'être condamné 27 fois en police correctionnelle, pour avoir, étant ivre, rossé les municipaux en criant : *Vive l'empereur !* demande la sous-préfecture de Cognac.

O grand citoyen Barrot-Girardiné, ce n'est pas encore le soleil de votre République Poléonne qui fera changer les tas d'ordures en gigots rôtis et en pommes de terre frites.

Dessiné par Otto.

Gravé par Rouget.

Conditions de la Souscription. — La Revue comique formera un magnifique volume, grand in-8, publié en 50 livraisons à 30 cent.; par la poste, 40 cent. — Pour tout ce qui concerne la rédaction, écrire (*franco*) à M. Lireux, au bureau de la Revue, 2, boulevard des Italiens.

DUMINERAY, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 52. 10e *Livraison.*

UN NOUVEAU 15 MAI.

Et voilà les gens qui nous appelaient anarchistes!!!....

Dessiné par NADARD.

Gravé par BAULANT.

Tiré aux presses mécanique de LACRAMPE ET COMP. rue Damiette, 2.

LA SEMAINE.

Je vis entrer chez moi une femme en domino noir, le visage recouvert d'un masque rose.

« Qui êtes-vous ? lui demandai-je tout étonné.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Nullement.

— Eh bien ! je suis la Semaine, et j'arrive du bal masqué.

— Nous sommes donc déjà en carnaval ?

— Je l'ignore au point de vue du calendrier ; tout ce que je sais, c'est que le carnaval a commencé samedi dernier à l'Opéra. Musard, l'éternel Musard, a donné le signal des mascarades, et je me suis masquée.

— Ensuite ?

— J'ai fait un académicien.

— Qui s'appelle ?

— M. de Noailles, grand seigneur et auteur d'une histoire de madame de Maintenon.

— Mascarade.

— J'ai fait aussi nommer ambassadeur un membre du Jockey-Club.

— Encore mascarade.

— J'ai écrit des réclames pour le livre sur la *Démocratie*, composition touchante dans laquelle M. Guizot se console des douleurs de l'exil.

— Toujours mascarade.

— J'ai assisté à une des réceptions officielles du président.

— Nous ne sortirons donc pas des mascarades ! Tâchez de me raconter quelque chose de plus intéressant. Avez-vous tiré les rois ?

— Ah ! diable, vous m'y faites penser.

— Vous l'aviez donc oublié ?

— Hélas ! on a tant de choses à faire, et la vie d'une pauvre Semaine est si courte ! Mais que faisais-je donc ce jour-là ?

— Cherchez.

— Ah ! j'y suis. J'étais à l'Opéra-Comique, tranquillement occupée à entendre *le Caïd*, et la musique de M. Ambroise Thomas m'a fait oublier le gâteau.

— Êtes-vous allée au Théâtre-Français ?

— Pourquoi faire ?

— Pour entendre la comédie de M. Amédée Lefèvre.

— Une comédie d'avoué ? Allons donc ! J'aimerais autant entendre les chansons de M. Jovial. A propos de Théâtre-Français, vous savez ce qu'a fait le comité ?

— Quoi donc ?

— Il a reçu à corrections une comédie de M. de Balzac.

— C'est donc comme s'il l'avait refusée ?

— Absolument ; et je conçois parfaitement que M. de Lamartine passe sans tourner la tête devant la porte du Théâtre-Français et conduise Toussaint-Louverture à la porte Saint-Martin. Qui sait si le comité n'aurait pas trouvé qu'il y avait des corrections à faire dans cette tragédie. J'aurai donc été témoin, dans la courte durée de mon existence, d'un événement considérable, imprévu, et que, peut-être, les siècles futurs ne voudront pas croire.

— Lequel?

— L'achat d'une tragédie moyennant 40,000 francs de prime. C'est le prix auquel le poëte a cédé Toussaint-Louverture. Que diraient Corneille, Racine et Voltaire, s'ils revenaient au monde? Je trouve que c'est humiliant pour le drame moderne. Qui est-ce qui veut donner 40,000 francs pour un drame à M. Victor Hugo?

— Vous savez bien que M. Victor Hugo ne fait plus de drames.

— Que fait-il alors?

— Des romans.

— Pourquoi ne les publie-t-il pas?

— Parce qu'il ne trouve pas de libraires pour les acheter. »

Après ces quelques nouvelles, assez insignifiantes, la Semaine, ayant vidé son sac, remit son masque et son capuchon, et partit dans cet équipage pour le pays mystérieux où vont les vieilles semaines.

LA POLITIQUE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS.

(1er JANVIER.)

L'ENFANT. — Père, je te souhaite une bonne année. (*Il récite un compliment.*)

Ce matin, avant l'aurore
Un dieu vint me réveiller;
Il me dit, etc., etc., etc., etc.

LE PÈRE. — Fort bien, mon ami, viens m'embrasser. J'ai bien du regret de ne pouvoir te donner d'étrennes.

L'ENFANT. — Tu ne me donnes pas d'étrennes! A cause?

LE PÈRE. — A cause de la République.

L'ENFANT. — La République ne veut pas qu'on donne des étrennes aux enfants?

LE PÈRE. — Elle l'a défendu; et ceux à qui on en donne malgré sa défense, elle les emporte.

L'ENFANT. — C'est donc bien méchant la République?

LE PÈRE. — Parbleu! c'est une vieille fée, cousine de l'ogre. Elle a une grande bouche comme l'ogre, de grandes dents comme l'ogre, et des cornes sur la tête.

L'ENFANT. — Alors donne-moi les étrennes en cachette et nous n'en dirons rien à personne.

LE PÈRE. — La République le saurait tout de même; elle sait tout, elle entend tout, elle voit tout. Tu veux donc que la République t'emporte?

L'ENFANT. — Et où m'emporterait-elle?

LE PÈRE. — Dans le château de l'ogre.

L'ENFANT. — Tu m'avais pourtant dit qu'il n'y avait pas d'ogres et que c'était bête d'y croire.

LE PÈRE. — Je ne vous ai jamais dit cela, monsieur.

L'ENFANT. — Si fait, père; et même qu'il n'y avait pas de fées, ni des jeunes, ni des vieilles.

LE PÈRE. — Je suis sûr que c'est la bonne qui t'a fait ce sot conte qu'il n'y avait pas des fées, ni des ogres. Je la renverrai, la bonne.

L'ENFANT. — Ce n'est pas la bonne, père; c'est toi.

LE PÈRE. — Taisez-vous, monsieur! (*Moment de silence.*)

L'ENFANT. — C'est pour rire, pas vrai, père, et tu vas me donner au moins un polichinelle?

LE PÈRE. — La République les a tous emportés pour qu'on n'en donne pas aux petits garçons.

L'ENFANT. — Alors un tambour; plan ran plan, plan ran plan!

LE PÈRE. — La République les a tous crevés. (*Une larme roule dans les yeux de l'enfant*) Vois-tu, petit, la République est l'ennemie de tout le monde, et tous les malheurs qui arrivent, c'est elle qui en est cause; un enfant bien sage doit apprendre de bonne heure à détester cette méchante République.

L'ENFANT, *pleurant.* — Oui, père.

LE PÈRE. — Tu vois que c'est elle aujourd'hui qui t'empêche d'avoir des étrennes.

L'ENFANT. — Oui, père.

LE PÈRE. — Tu te le rappelleras bien?

L'ENFANT *pleurant.* — Hi, hi, hi. C'est pas la République, c'est toi, père, qui ne veux pas donner un polichinelle.

LE PÈRE. — Puisqu'elle les a emportés.

L'ENFANT. — J'en sais chez le marchand et des tambours, aussi, hi, hi, hi. C'est pas vrai, la République n'est pas une vilaine fée avec des cornes.

LE PÈRE. — Avec des cornes et de grandes dents; et ton petit chat qui est mort l'autre semaine, c'est la République qui l'a étranglé.

L'ENFANT. — Pas vrai.

LE PÈRE. — Et ton petit chien, qui t'a mordu hier, c'est la République qui lui avait dit de te mordre.

L'ENFANT. — Pas vrai, le chien m'a mordu à cause que je lui avais tiré la queue.

LE PÈRE. — Et ton cerceau, que tu as perdu, c'est la République qui te l'a pris.

L'ENFANT, *frappant du pied.* — Pas vrai, pas vrai! à preuve que je l'ai retrouvé ce matin sous le lit.

LE PÈRE. — Taisez-vous, petit drôle, ou je vous fiche le fouet.

L'ENFANT. — Tant pis! c'est pas la République.

LE PÈRE. — Silence, monsieur!

L'ENFANT. — Hi, hi, hi; c'est pas la République qui a étranglé le petit chat. Tant pis!

LE PÈRE. — Ah! tu ne veux pas te taire; attends. (*Il lui donne le fouet.*)

L'ENFANT. — Oh ! là là !

LE PÈRE. — Ça t'apprendra à raisonner, polisson.

L'ENFANT. — Oh ! là là ; oh ! là là !

LE PÈRE. — C'est la République qui te fiche le fouet.

L'ENFANT. — Pas vrai, hi, hi, hi; pas vrai, c'est toi!

LE PÈRE. — C'est la République, monsieur !

L'ENFANT, *exaspéré*. — Pas vrai; oh ! là là; pas vrai; c'est toi, c'est toi, c'est toi ! C'est pas la République qui me fiche le fouet... Vive la République !

O WASHINGTON! O FRANKLIN!

Il ne s'agit que de s'entendre, dit M. de Girardin; le mal de la situation vient de ce qu'on n'a pas encore assimilé la politique à l'administration d'un journal.

Prenez *la Presse* pour exemple.

Quoi de plus admirable que *la Presse*? C'est carré par la base, c'est solidement assis, cela jouit d'un tirage de soixante mille exemplaires. D'où je conclus que l'on doit me nommer ministre dirigeant.

Suivez en effet mon raisonnement.

La Presse est le seul journal qui soit au-dessus de ses affaires. Pourquoi? Parce que j'ai su l'asseoir carrément. Comparons maintenant la direction d'un pays à la direction de *la Presse*. Si vous parvenez à asseoir le pays carrément, vous obtiendrez l'équilibre tant cherché. Toute la question est là. Or, comme je suis le seul homme de France qui ait su asseoir un journal, je suis naturellement le seul en état d'asseoir un pays, car; un pays n'est pas plus difficile à faire vivre qu'un journal. De là la nécessité de me nommer premier ministre. Que dis-je : premier ministre...., seul ministre ! Eh ! pourquoi pas président, grand nabab ! ou mieux potentat universel !

Ainsi parle M. de Girardin avec cet aplomb qui lui sert de talent. M. de Girardin ne voit que lui sur la terre. Il dit chaque matin à ses lecteurs : Voyez comme je mets mes bottes ! Voyez comme j'établis mes bretelles carrément ! Et il n'a pas l'air de se douter qu'il y a en France huit à dix millions d'individus qui mettent tous les jours des bretelles et des bottes.

Ainsi du reste. *La Presse* est le seul journal qui existe. Et *le Siècle*, monsieur? et *le Constitutionnel?* et *le National?* et *le Journal des Débats?* Apparemment que ces journaux ont aussi des directeurs.

M. de Girardin se compare ensuite à Washington et à Franklin, comme si ces deux grands hommes avaient inventé les mines de Saint-Bérain et le physionotype.

« O Franklin ! o Washington ! Si vous pouviez revivre parmi nous, on vous traiterait de faiseurs d'almanachs et de rêveurs, et l'on vous laisserait à la porte de l'Assemblée nationale pour y laisser entrer de beaux discoureurs ! »

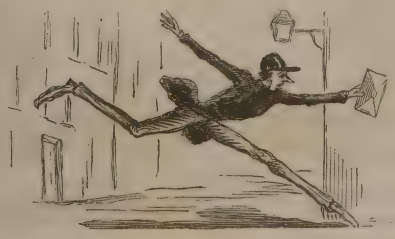
M. de Girardin se trompe. Les électeurs enverraient à la Chambre Washington et Franklin. Les électeurs ne laissent à la porte que les charlatans et les queues rouges. C'est leur place.

M. DE NOAILLES A L'ACADÉMIE!

L'Académie française vient de nommer M. le duc de Noailles en remplacement de M. de Chateaubriand. Que doivent penser de nous les étrangers devant des nominations pareilles? — Evidemment, ils doivent croire : ou que les académiciens ont la berlue, ou que Béranger, Lamennais, Alfred de Musset, Balzac, et cent autres, dont le moindre est un écrivain illustre à côté de M. de Noailles, sont morts dans la nuit.

Mais, dit-on, M. de Noailles était l'ami intime de M. de Châteaubriand. — A ce titre, que ne nommait-on de préférence madame Recamier, qui était aussi son amie, et non moins intime.

Il va falloir remplacer bientôt M. Vatout. — Que celui qui était l'ami intime de cet aimable homme se mette sur les rangs; quel qu'il soit, ses droits vaudront ceux de M. de Noailles!



Telegraph,
étalon pur-sang des haras de la poste aux commissions.

LES FUREURS DU CONSTITUTIONNEL.

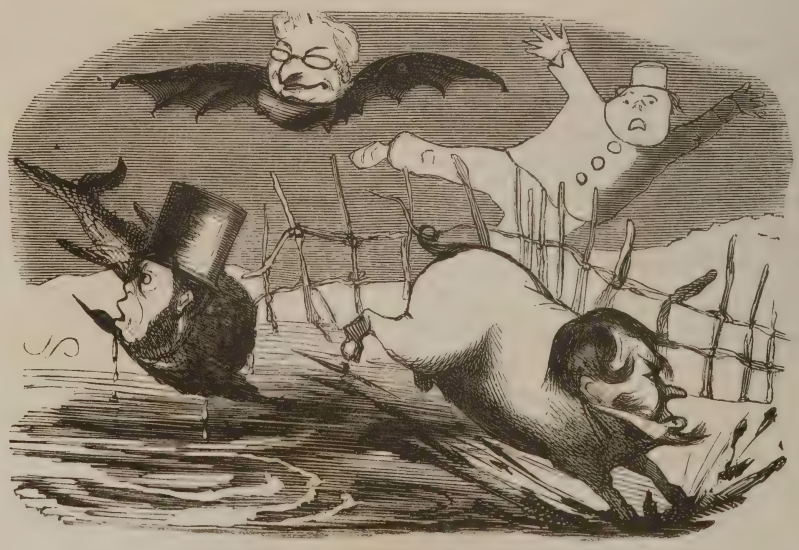
Le Peuple, de M. Proudhon, *la Réforme*, de M. Ledru-Rollin, sont écrits par des anges de douceur, si on compare le ton de ces deux journaux à celui du *Constitutionnel*. *Le Père Duchêne* n'est pas mort, ou, s'il est mort, son âme infortunée a passé dans le corps du blond M. Merruault. M. Véron aura fait avaler à ce saint homme, sous forme de pâte Regnault, quelque préparation abominable; il aura mêlé, en sa qualité d'ex-pharmacien, de la poudre de mouche cantharide aux verres d'eau tiède dont s'abreuvait d'ordinaire l'ex-séminariste que nous venons, sans pudeur, de nommer par son nom.

Hélas! mon brave monsieur Merruault, tous les rouges ne sont pas socialistes : M. Proudhon est blême si on le compare à vous; vous êtes cramoisi. A quelle extrémité vous portez-vous, mon pauvre monsieur? Prenez garde aux apoplexies, prenez garde aux culbutes, la bile vous étouffe, vous êtes affreux à voir, déplorable à entendre; *le National* vous trouble-t-il à ce point? Le lorgnon de son rédacteur en chef, M. Duras, fait sur vous l'effet de l'œil d'un serpent. — Si vous continuez d'avoir en vue ce lorgnon opiniâtre, c'en est fait de vous, vous deviendrez enragé.

Mais ne voyez-vous pas, malheureux, que vous perdez votre cause, que vous compromettez ce bon M. Thiers, que vous retardez, par vos fureurs, l'avénement de la dynastie du *Constitutionnel*; que vous faites regretter par anticipation celle du *National*; que vous allez fixer le pays sur *le Siècle*, que c'est à MM. Barrot et Chambolle que profitent vos violences; que c'est trop de zèle, et qu'on vous flanquera de côté, si vous n'y prenez garde, comme un serviteur trop zélé?

Écoutez la voix d'un ami, mon brave homme, calmez-vous. — Il n'est pas temps encore de montrer le joli caractère que vous avez; mentez encore, dissimulez toujours, mettez vos petits couteaux dans vos poches, cachez vos instruments de supplice, faites-nous-en accroire encore; vous qui avez combattu les jésuites, pensez à ces divins modèles, imitez-les, sinon vous allez éclairer la France sur ce qu'elle peut attendre de vos patrons. Songez, pieux Merruault, qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, et dites-vous d'ailleurs, imprudent, que vos voisins de la rue Lepelletier ont des poings au bout des bras, dont vous seriez fâché d'avoir à mesurer la pesanteur. Si M. Thomas se fâchait! Diable, mon cher, je vous plaindrais.

Si petit bonhomme vit encore, la République n'est pas morte non plus. — Soyez sage, la prudence est la mère de la sûreté, et d'ailleurs elle n'exclut pas la bravoure. M. Véron sera toujours à temps de bien faire, — il a eu pour amis tant de gentilshommes, ce bon M. Purgon! — Ne l'exposez pas avant l'heure, sa modestie naturelle en souffrirait; — et tenez, entre nous, il est homme à vous savoir gré de reculer dans la voie où vous êtes. Depuis qu'il s'est déclaré homme politique, il est devenu responsable; il a les honneurs, il lui manquerait les profits, si, quand vous avez dit une sottise en son nom, le voisin n'allait droit à lui lui en demander bon compte. Quand on n'est pas Mars en personne, quand on ne s'appelle que Véron ou même Merruault, il faut être poli, faut-il vous le rappeler?

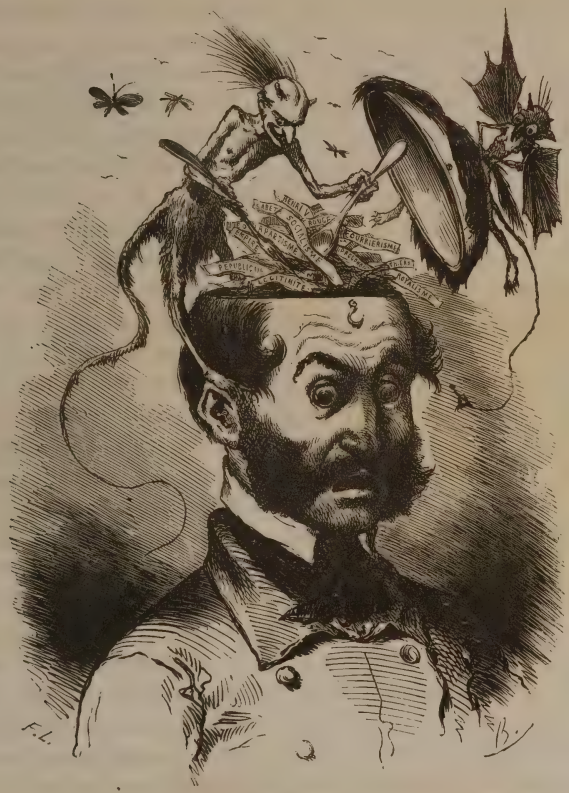


Nouveaux cas d'hydrophobie

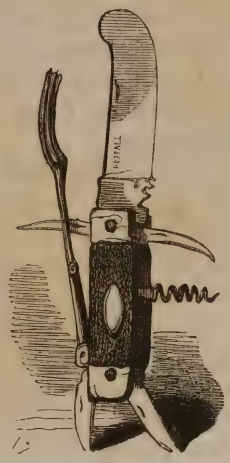
LES HAUTES FONCTIONS DIGESTIVES ET POLITIQUES DE 1848-1849.

Le plat le plus généralement apprécié de notre cuisine sociale.

L'arme des révolutions au dix-neuvième siècle.



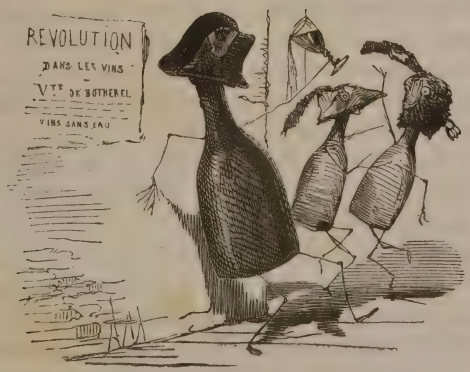
SALADE.



Couteau socialiste armé en guerre.

Double vue phalanstérienne appliquée à la chimie des banquets et banquistes.

Dessiné par BERTAL.



SOCIÉTÉ ŒNOPHILE.
Excellent vin. — Vin de la comète-1811.

Gravé par MIDDERIGH et LEBLANC.

UN NOUVEAU 15 MAI.

Depuis sa fondation la République a été menacée par deux sortes d'anarchistes.

Jusqu'aux journées de Juin elle a eu à combattre l'anarchie armée, l'émeute. Maintenant elle est attaquée par ceux-là même qui criaient le plus haut contre l'émeute, par ceux qui ne trouvaient pas de blâme assez fort contre l'insurrection de juin et la tentative du 15 mai.

Les premiers voulaient pousser la République dans les voies aventureuses du socialisme, pour étendre jusqu'à l'utopie l'application du principe d'égalité et de justice. Les seconds veulent, en rétrogradant vers la monarchie, étouffer à leur profit la justice et l'égalité.

Ceux-là avaient le courage de leur opinion, ils ne l'ont, hélas! que trop montré. Ils ont nettement déclaré leur but et signé cette déclaration de leur sang. Ceux-ci n'osent pas dire où ils tendent; ils élèvent des barricades de pétitions, et, au lieu de sang, ils versent de l'encre.

Ils protestent de leur amour pour la République, et ils la détestent. Ils ont de l'effronterie, les autres avaient du courage.

Vaut-il mieux avoir à combattre la haine déclarée ou la perfidie? Lequel estimez-vous davantage de l'ennemi loyal qui vient sur vous la poitrine découverte, ou du tartufe qui baisse les yeux et rampe sur ses genoux?

Ces pétitions contre l'Assemblée, dont on fait grand bruit, n'ont rien qui doive nous surprendre après les attaques infâmes dont le général Cavaignac a été l'objet. Deux fois, en mai et en juin, l'Assemblée nationale, par son énergie et la dignité de son attitude, a sauvé le pays. C'est un crime qu'on ne devait pas lui pardonner, pas plus qu'on ne l'a pardonné au général Cavaignac. Coupables d'avoir les mêmes titres à la reconnaissance de tous, le général et l'Assemblée devaient recueillir la même ingratitude.

Le parti monarchique, ou plutôt les partis monarchiques, car on ne sait trop auquel s'arrêter de tous les drapeaux de la réaction, les partis monarchiques ont compris que, pour renverser la République, il fallait d'abord renverser ses défenseurs.

M. Louis Bonaparte s'est trouvé là par hasard; on lui a emprunté le nom de son oncle pour battre en brèche le général Cavaignac.

Mais ce n'est pas tout que d'avoir écarté du gouvernement le noble soldat dont la loyauté et le courage étaient à l'épreuve de tous les périls et de toutes les séductions. L'Assemblée nationale, qui ne se montrerait pas plus traitable dans l'occasion, est un dernier, mais un grand embarras pour les réactionnaires, et il s'agit de la renverser à son tour, ce qui sera peut-être plus difficile qu'on ne croit.

Avec le nom de Napoléon et l'évocation des grands souvenirs, poussée jusqu'au charlatanisme, on a bien pu avoir raison du chef du pouvoir exécutif; mais cette arme est brisée dans les mains qui s'en sont servies. Quel rapport, en effet, trouver entre la bataille de Marengo et la dissolution de l'Assemblée nationale? On ne peut pas dire aux représentants : « Retirez-vous à cause de la bataille d'Eylau; résignez votre mandat au nom d'Austerlitz et des Pyramides!

Ce n'est pas que les émissaires de la réaction soient gens à reculer devant un tel rapprochement; mais c'est que la simplicité du peuple n'irait pas jusqu'à les suivre aussi loin. Et puis, il y a la bataille gagnée en Juin qui est bien quelque chose pour des gens qui n'en font pas leur état, et qui a bien son prix, quoique, à vrai dire, on ne puisse la comparer à la campagne de Russie ou à Waterloo. Il faut donc trouver autre chose que les souvenirs de l'Empire pour décider les électeurs à signer des pétitions contre l'Assemblée.

Les journaux qui rapportent pompeusement ces pétitions s'abstiennent prudemment de donner le chiffre exact des signatures. C'est un petit détail, il est vrai; mais de ce petit détail pourrait bien dépendre la question. Sans doute nous respectons l'opinion des signataires, mais apparemment que ces messieurs n'entendent pas méconnaître les droits des électeurs qui ne signent pas.

Si les premiers demandent la dissolution de l'Assemblée, les seconds, par le simple fait de leur abstention, se prononcent dans le sens contraire : or, comme c'est ici une question de suffrage universel, il doit suffire à la Chambre de relever le chiffre des signatures, et de comparer ce chiffre à celui des électeurs inscrits dans le département. Deux mille signatures au bas d'une pétition demandant la dissolution de la Chambre, c'est beaucoup pour les badauds politiques, c'est un obus qui éclate au milieu de l'Assemblée; mais si le département qui a fourni ces deux mille signatures compte, par exemple, cent mille électeurs, ce chiffre menaçant se trouve ne plus représenter l'opinion du département que pour un cinquantième. L'obus est réduit aux proportions d'une fusée inoffensive.

Il serait puéril d'insister sur ce point et de vouloir démontrer qu'une Chambre issue du suffrage universel manquerait à son devoir en se retirant devant l'injonction de la minorité, parce que cette minorité réunit ses signatures au bas d'une feuille de papier. Vote ou pétition, c'est toujours une question électorale sous deux formes différentes; c'est une nouvelle bataille électorale qu'engage la réaction. Nous avons respecté l'expression du suffrage universel dans l'élection du 10 décembre; nous attendons aujourd'hui de nos adversaires le même respect pour les volontés du pays.

LES PÉTITIONS CONTRE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

On avait d'abord refusé d'y croire ; mais aujourd'hui le doute n'est plus permis. Ces pétitions existent ; elles se signent. L'Assemblée se meurt, l'Assemblé est morte !

Il serait bon de savoir au juste combien de signatures réunissent ces pétitions. Peut-être les journaux qui les publient daigneront-ils quelque jour nous l'apprendre. En attendant, n'oublions pas que la France compte sept millions d'électeurs ; ainsi, jusqu'à ce que les pétitions contre la Chambre aient réuni trois millions cinq cent mille et une signatures, on pourra ne pas s'en occuper outre mesure.

Parmi ces pétitions, il y en a de respectueuses, il y en a d'impudentes ; les unes portent crânement leur bonnet sur l'oreille, les autres révèlent le grand style des maîtres d'écriture de village secrètement adonnés à la tragédie.

Les pétitions respectueuses sont en général les plus enfiélées. Basile gagnerait beaucoup d'argent à rédiger des pétitions respectueuses.

Canevas de ce genre de pétitions.

« Citoyens représentants,

« Votre conduite, pendant la pénible session que vous venez de traverser, est au-dessus de tout éloge.

« Vous avez été admirables de courage, de zèle et de dévouement ; vous avez rendu de grands services au pays.

« C'est pourquoi le pays, n'ayant plus la moindre confiance en vous, vous somme de quitter la place. Vous comprenez combien le pays regrette d'avoir à vous dire une aussi dure vérité. C'est le cœur plein d'admiration pour vous que le pays désire se priver de vos services ; le pays vous vénère, mais il vous donne congé. Or, il faut se soumettre aux volontés du pays.

« Dans cet espoir, nous avons l'honneur d'être, avec estime, considération, reconnaissance, respect, amour, etc., etc., etc. » (*Suivent les signatures.*)

Modèle de pétition crâne.

« Sacrebleu !

« Est-ce que vous vous fichez de nous, citoyens représentants ?

« Comment ! vous n'êtes pas encore partis ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Faudra-t-il donc aller vous prendre par les oreilles ?

« Laissez-moi seulement terminer ma partie de billard, et nous verrons. J'ai quinze points, et la partie est en vingt ; ce sera bientôt fait. Sitôt la partie finie, si la dissolution de la Chambre n'est pas prononcée, je bois un petit verre, je m'arme de ma queue d'honneur, et je viens chercher des nouvelles de ma pétition. Ce sera un 15 mai pacifique, car je respecte la Constitution.

« Allons, houp ! il est temps de céder la place à d'autres.

« LAPINCHEUX, candidat à la députation, malheureux aux dernières élections. »
(*Suivent d'autres signatures.*)

P. S. — Au moment d'envoyer la pétition, je la décachette secrètement pour ajouter un mot à l'insu de mes co-signataires. Mon seul but est de remplacer le nommé Landormy, élu député à mon préjudice, grâce à l'intrigue. J'offre au nommé Landormy de jouer loyalement sa place avec moi au billard, en vingt points, partie liée ; si ma proposition lui plaît, je renonce à demander la dissolution de l'Assemblée, et je supprime ma pétition. Fichez-la au feu, je vous y autorise.

Modèle de pétition facétieuse et conforme au caractère français.

« Citoyens représentants,

« Hé, hé, auriez-vous l'intention de vous éterniser, par hasard ? La charge serait bonne.

« Il n'y a rien d'éternel sur la terre ; les académiciens eux-mêmes décèdent après un certain temps d'exercice, quoiqu'ils s'intitulent immortels.

« Prétendriez-vous être plus immortels que des académiciens ? Hi, hi, hi ! Le pays s'en tient les côtes.

Il est temps de décamper. Vos banquettes ont besoin d'être rembourrées, vos lois ont de la barbe et nous avons ici le petit Cabassol, qui ne cesse de faire des épigrammes sur votre compte. Allons, vieux, il faut partir ; hi, hi, hi, allons-nous rire !

« Et drin, drin, drin, mille compliments. Ohé, là-bas, vous autres, venez signer la pétition. » (*Suivent les signatures.*)

Pétition grand style, rédigée par un tragique de sous-préfecture.

« Citoyens représentants,

« Lorsque les Titans, fils de Titan et neveux de Saturne, croyant avoir des droits à faire valoir, entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel et en chasser Jupiter, ce dieu, armé du tonnerre, les foudroya et les écrasa sous ces mêmes montagnes.

« Lorsque les Gaulois, nos ancêtres, sous la conduite de Brennus, envahirent le sénat romain, la noble attitude des sénateurs assis sur leurs chaises curules imposa un moment de respect à ces barbares.

« Ainsi l'Assemblée nationale brave ses ennemis par sa majesté et son courage.

« Loin de nous la prétention d'imiter les Gaulois sauvages et les Titans orgueilleux! Cependant, il est des bornes à tout, même à la suprême puissance d'une assemblée qui... d'une assemblée que... etc., etc., etc. »

(*Suivent les signatures.*)

Nous voudrions pouvoir multiplier les modèles de pétitions ; on ne les variera jamais trop, pour satisfaire à tous les goûts, car il s'agit de réunir trois millions cinq cent mille et une signatures, ne l'oublions pas. Trois millions cinq cent mille et une ! Qu'on se le dise ! Allons, messieurs et mesdames, avancez, suivez la foule; trois millions, ce n'est pas assez ; prenez vos billets, du courage à l'écritoire !

LES DÉNÉGATIONS.

L'autre jour, un philosophe sceptique, qui tient à éclaircir à fond toutes les situations, entreprit une petite tournée inquisitoriale.

Il entra d'abord chez son voisin le droguiste, qui s'était signalé avant le 10 décembre par un bonapartisme exagéré.

« Eh bien, voisin, comment vont les affaires? »

Le droguiste ne répondit que par un grognement inarticulé.

« Vous devez être au comble de vos vœux ; vous avez enfin un gouvernement de votre choix, car vous avez voté pour Louis-Napoléon.

— Moi ! s'écria le droguiste, j'ai voté pour Louis-Napoléon ? Allons donc; tout le monde sait que j'étais pour Cavaignac.

— Je ne savais pas ça, » dit le philosophe, et il s'éloigna tout rêveur.

Il alla voir un ancien officier retraité dont les sympathies impériales lui étaient depuis longtemps connues.

« Eh bien, capitaine, lui dit-il, que pensez-vous de votre élu ?

— Qu'appelez-vous mon élu ? dit l'officier.

— Mais... Louis-Napoléon.

— Je n'ai point voté pour lui ; j'ai autant d'indifférence pour le neveu que de vénération pour l'oncle.

— On m'avait pourtant assuré...

— On vous a trompé. Tout le monde sait que je me suis abstenu. »

Le philosophe sortit en réfléchissant profondément. Il continua son enquête et découvrit, à sa grande surprise, que personne n'avait voté pour Louis-Napoléon. Ceux qu'il interrogeait prétendaient avoir donné leur voix à Cavaignac, à Lamartine, à Ledru-Rollin, à Raspail, à Battur, au docteur Watbled, à Abd-el-Kader ; mais quand on leur parlait de Bonaparte, les uns

Les *rat-Thiers*, ou les amis complaisants.

niaient l'avoir appuyé, les autres gardaient le silence; d'autres répondaient par des circonlocutions évasives.

Le philosophe s'enfonça de plus en plus dans la méditation; en marchant tête baissée, il se heurta contre un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs mois, le célèbre avocat Bretaudier. Des projets de mariage avaient enlevé ce jeune homme à sa société accoutumée. Il avait assidûment courtisé une demoiselle, qui lui était signalée comme unissant à ses qualités personnelles les avantages de la fortune. Désabusé, après un plus ample examen, Bretaudier venait de reprendre le cours de ses habitudes, et il promit au philosophe de le voir régulièrement.

« Tu ne songes donc plus à épouser mademoiselle J***? dit le philosophe.

— Moi! s'écria Bretaudier avec indignation; mais je n'y ai jamais songé! Qui donc a pu faire courir ce bruit calomnieux? »

Et il entama une longue dissertation pour démontrer qu'il était loin d'avoir eu les projets qu'on lui supposait.

Mais le philosophe l'interrompit, et dit en se frappant le front : « Merci! je tiens le mot de mon énigme.

LES RETOURS DE SIBÉRIE.

Seigneur, vous voyez en moi un homme qui arrive du fond de la Sibérie. Transpercé par la lance d'un Cosaque, je fus laissé pour mort sur les bords glacés de la Bérésina; plus tard, le froid me rappela à la vie. Vous conterai-je ma lamentable histoire? Conduit dans les déserts les plus affreux par ces hordes barbares, j'ai passé trente ans de ma vie dans les entrailles de la terre. Moi, un colonel de la grande armée! Enfin j'échappe aux sicaires; je traversai l'Allemagne nus-pieds, — oui, seigneur, nus-pieds, — moi, un ancien colonel! Il ne me restait plus que mes épaulettes que je portais sur mon cœur. J'arrive à Paris, je cours au palais. « Où est mon empereur? criai-je; c'est moi qui suis son colonel Chabert. Hélas! excusez ma douleur; je sens les larmes couler de mes yeux à ce triste souvenir. Le petit caporal! ah! qu'avaient-ils fait de mon petit caporal? Suffit. L'heure de la vengeance va bientôt sonner. Je reprends le cours de mon récit. Privé de la vue du grand homme, je songe à ma femme. Oh! Evelina, me disais-je, tu panseras les blessures que la captivité a faites à ton époux. Je n'étais seulement pas rasé, seigneur. Je me présente comme un pauvre au domicile conjugal. Evelina avait vieilli. Qu'importe? Je suis Chabert! m'écriai-je. — Qu'on donne 50 centimes à cet homme, répond mon épouse. 50 centimes à moi, Chabert! Elle était remariée. Vous connaissez cette histoire tragique; on a fait un vaudeville avec. Je ne vous en dirai pas davantage.

LECTURE DE LA PATRIE. — ÉDITION POPULAIRE A UN SOU.

« Nous sommes informés que les DINERS, fêtes et réceptions à l'Élysée national commenceront la semaine prochaine. D'après les renseignements que nous venons de nous procurer, les réceptions du soir auront lieu les mardi et jeudi de chaque semaine. Les jeudis seront plus spécialement consacrés aux ministres, aux membres du corps diplomatique et aux représentants, qui tous seront reçus sans invitation. Mais, vu l'exiguité des salons de l'Élysée, les autres personnes ne pourront être reçues qu'avec une invitation.» *(Patrie du 8 avril.)*

Mais permettez-moi de vous faire connaître le secret de ma vie privée. Obligé de changer de nom par suite de persécutions nombreuses, je me suis fait apprécier dans l'industrie, sous le pseudonyme de Lamadou ; j'ai obtenu quelques succès dans les primes ; j'ai beaucoup souffert ; l'expérience des hommes et des affaires de bourse m'est acquise. Le courtier marron renferme toujours un cœur de vieux soldat. Rien ne m'arrête ; je renonce à ma profession, puisque le neveu de mon empereur remonte sur le trône de ses pères ! me voilà ; je ne suis plus Lamadou, seigneur ; voyez en moi le véritable Chabert ! Propre à tout, je ne redemande pas mon grade ; il me suffira d'obtenir une place de concierge ou un bureau de tabac, à moins que vous ne préfériez m'accorder un modeste secours en argent ; je l'accepterais pour la mémoire de mon empereur.

— Monsieur, répondit le secrétaire des commandements, votre histoire est fort attendrissante, et nous honorons en vous les restes d'un brave ; mais nous n'avons pas cessé un instant depuis ce matin de recevoir des Chabert ; le prince commence à en être importuné.

— Si c'est ainsi qu'on accueille les vieux de la vieille, riposta Lamadou, je préfère retourner dans les entrailles de la Sibérie.

Et Lamadou découragé dirigea imédiatement ses pas vers un endroit éloigné du boulevard, où il console sa douleur et cache son ancien grade en exerçant le commerce modeste de marchand de contre-marques.

A peine Lamadou était-il parti, que deux autres braves se présentèrent. L'un d'eux est connu sous le nom de Bonnelier, et l'autre sous celui de Dumoulin. Le nommé Bonnelier était revêtu d'un uniforme de garde national, sous lequel il vit depuis le 26 février, afin de payer demi-place partout, en qualité de militaire. Quant au nommé Dumoulin, il était habillé principalement avec un gourdin, sous lequel il portait une polonaise à brandebourgs.

— Messieurs, qu'y a-t-il pour votre service? demanda le secrétaire des commandements.

— Cré mille millions de tonnerres, mon petit chou, répondit le Dumoulin, est-ce que vous ne reconnaissez pas les anciens? Assez d'autres se sont emparés de nos titres ; vous voyez en nous les véritables Chabert ! les seuls ! des Chabert avant la lettre, mon petit monsieur. Quant à moi, mon histoire est connue. Dirai-je que je m'appelais Lindor? Non, j'étais marchand de bonnets de coton. Je déposai mon fonds aux pieds du petit caporal ; il en prit une mèche, et me la posant à la boutonnière, me dispensa des autres grades. C'est ainsi que je devins colonel. On n'a jamais voulu me rendre le brevet. Qu'importe? Ne suis-je pas autorisé à dire que je l'ai perdu sur le champ de bataille. Aujourd'hui, seigneur, je viens déposer à vos pieds mes justes réclamations avec toute la fougue de mon caractère. J'ai apporté avec moi un autre colonel pour me servir de témoin. Saluez, colonel Bonnelier, saluez humblement. Vous voyez, jeune homme, que mon frère d'armes est dans une tenue respectable et propre à être admise dans toutes les sociétés; saluez, colonel Bonnelier (Bonnelier salue). J'achève mon récit. Ma seule ambition est de servir le neveu de mon petit caporal et d'obtenir la permission de reprendre mes épaulettes dans les cérémonies. Croiriez-vous bien, jeune homme, que le préfet de police m'a fait signifier de ne point porter en public les épaulettes de mon grade. Voilà ce que c'est que d'avoir choisi un ancien gendarme. Ces hommes-là ne respectent rien. Car enfin, suis-je un Chabert, oui ou non? Je vous le demande, est-ce que les Chabert n'étaient pas tous colonels? S'ils étaient colonels, pourquoi serais-je un marchand de bonnets de coton de Grenoble. Mon dévouement est assez connu pour qu'on n'exige pas de brevet; d'ailleurs je l'ai laissé en Sibérie. Parole d'honneur ! demandez-le plutôt au colonel Bonnelier. N'est-il pas vrai, colonel, qu'il est là-bas qui dort sous la neige?

— Ils dorment tous : ne les réveillons pas ! répondit avec mélancolie le colonel Bonnelier. Vous venez d'entendre, ajouta-t-il, la parole un peu crâne de mon ami. Nous nous sommes connus à l'incendie de Moscou ; il est resté fort échauffé depuis ce temps-là. Quant à moi, monsieur le secrétaire, je suis devenu professeur de déclamation, sous-préfet de Joigny, où j'eus l'honneur de célébrer la messe ; puis acteur dramatique, honoré des faveurs de M. Guizot et de quelques autres ministres avec lesquels j'avais combattu à Waterloo. — La garde meurt et ne se rend pas. — J'entendis ce mot sublime de derrière une haie, et je me rendis immédiatement.... dans tous les endroits où l'on pouvait obtenir quelques encouragements, secours, ou pièces de cent sous attribuées aux beaux-arts et aux colonels littéraires, réduits à la mendicité. Voilà mes titres ! De plus, monsieur, j'ai la parole facile, la transpiration abondante ; et les gens qui ne me connaissent pas, peuvent croire, à mon tremblement nerveux, que j'ai de l'émotion et quelque sensibilité. — De plus, ami du poëte Lamartine. — C'est en Sibérie que nous nous rencontrâmes. Dans l'un de ses voyages, il apprit que j'étais au fond d'une mine, et il vint m'y rendre visite. Que vous dirais-je encore? La manière dont j'ai joué le rôle d'Orosmane me rend propre à toutes les fonctions qui exigent de la noblesse. Ma fermeté de caractère est clairement démontrée par l'habit de garde national que je ne quitte pas depuis dix mois. Mais cet uniforme commence à être un peu usé : il est impossible que le neveu de mon empereur laisse un de ses Chabert exposé à l'intempérie des saisons. — Je suis un homme d'esprit et de cœur ; marié, père de famille ; oui, monsieur. Aussi n'est-ce pas en mon nom que je réclame, c'est en faveur de mesdemoiselles Chabert. Quant à moi, mon éloquence me suffirait pour me tenir au-dessus du besoin ; je déclame en ville, en public et à domicile; et mon uniforme me

donne accès partout. Allons, monsieur le secrétaire, la main à la poche : faites quelque chose pour un pauvre aveugle ; j'offre de céder mes épaulettes et mon brevet de colonel au brave Dumoulin ; je ne demande qu'un emploi honorable et lucratif, secret, si l'on veut, mais avec beaucoup de gratifications.

— Messieurs les colonels, répondit le secrétaire des commandements, vous me semblez effectivement revenir de Sibérie; et il serait difficile de ne point faire quelque chose pour vous. Je vous autorise donc à revêtir des costumes de fantaisie, et à vous mêler au cortége les jours de grande revue. Si M. le préfet Rebillot, homme fort rigide sur les questions d'uniforme, vous demandait à quel corps vous appartenez, répondez-lui que vous êtes des colonels de carnaval et que vous sortez de l'état-major du Cirque-Olympique. Etes-vous contents et satisfaits, messieurs les Chaberts?

— Pardon, excuse, monsieur, répliqua Bonnelier; oserais-je vous prier de mettre le comble à vos bienfaits en m'accordant une avance de cinq francs; car les Cosaques m'ont tout enlevé, il ne me reste plus que mes talents, et Babin exige qu'on paye la location d'avance.

— Acceptez ces deux francs cinquante fit le secrétaire des commandements, il nous est impossible de faire davantage; quant à vous, Dumoulin....

— Quant à moi, s'écria fièrement Dumoulin, tandis que Bonnelier tendait la main, quant à moi j'ai le costume, il ne me manque qu e le brevet!

Extrait du compte-rendu officiel de la grande revue, publié par l'Événement, la Liberté, *et autres journaux officieux.*

« On remarquait dans le cortége, le *colonel* Dumoulin, et M. Bonnelier, tous les deux à cheval, et parmi les personnes les plus rapprochées du président. »

GIRARDINADE TARTUFÉE.

« Ce n'est pas nous, dit M. de Girardin, qui nous « *opposerons* à la retraite d'une Assemblée élue sous le « coup de l'*intimidation, de la fraude et de la violence.*

« Quand nous abordons la question de la retraite de « l'Assemblée nationale, nous l'abordons, *on le voit,* « sans illusion comme sans *passion.*

« En effet, jusqu'à ce jour, nous nous sommes étroi« tement bornés à recueillir dans les journaux des dé« partements la pensée des électeurs (c'est-à-dire toutes les injures à son adresse.)

« Nous entendons formellement nous abstenir de toute « insistance qui pourrait dégénérer en une sorte d'agita« tion politique aboutissant à *une contrainte morale.*

« Ce que d'autres ont essayé le 15 mai par la pres« sion de la force, nous ne voulons pas le tenter « par *la pression de la presse.* Nous ne voulons pas « imiter ce que nous avons blâmé.

Un petit conseil en terminant. « Le pouvoir exé« cutif n'aurait qu'à s'abstenir strictement de présenter « à l'Assemblée aucun projet de loi et de prendre au« cune part à ses travaux. »

(*Presse* du 10 janvier 1849.)

CHOSES QUELCONQUES.

LE ROI DIT A LA REINE, LA REINE DIT AU ROI.

Le dialogue de *la Presse* avec *la Liberté* peut remplacer le défunt dialogue que nous venons de citer. Il faut à *la Presse* un interlocuteur comme il faut à certains marchands de chaînes de sûreté un compère; les innocents de *l'Evénement* avaient accepté ce rôle avec enthousiasme, comment se fait-il que les vieux pourvoyeurs de *la Liberté* aient disputé à ces aimables novices ce beau rôle?

Infortuné Emile! il ne manquait rien à ta gloire qu'un donneur de réplique, tu l'as trouvé dans le vénérable Lepoitevin Saint-Alme. Que penses-tu de ton bonheur?

— Parmi les idées saugrenues qu'un bourgeois peut avoir, il faut compter celle qu'a eue M. Véron de vouloir être non pas directeur, fi donc! mais ministre des beaux-arts. — Oui M. Ingres, oui M. Delacroix, oui M. Meissonnier, et vous tous Decamp, Johannot, Pradier, etc., vous l'avez échappé belle; — si on avait consenti à créer un ministère nouveau, tout exprès pour lui, vous auriez relevé de M. Véron.

— Grand papa, disait hier un enfant terrible à un vieux général de l'Empire, en voyant servir un superbe gâteau des rois, il ne faut plus dire : le roi boit, à présent, mais le président boit; maman l'a dit;.... il boit donc, M. le président?

—« Le président de la République sort tous les jours à cheval une heure, et même une heure et demie, quelque temps qu'il fasse. » *Le Constitutionnel* le dit, *le Constitutionnel* en est tout fier, et il a bien raison. Cela signifie, en effet, que M. Louis Bonaparte n'a pas peur de la pluie ; qu'il ne distingue pas le beau

temps du mauvais; que c'est enfin un dur à cuire, un vieux de la vieille, sans doute, etc.

Ah ! si M. Bonaparte avait une bonne inspiration, quelle leçon il donnerait à ces amis adroits à qui il ne manque que deux pattes pour être les égaux de l'ours de La Fontaine. Ne peut-on louer moins — sottement — le chef d'un pays comme la France? Veut-on nous faire croire qu'il n'y a à louer en lui que son courage contre la pluie, et que son amour pour l'équitation ?

— Que pensez-vous de la République? avez-vous confiance dans sa durée ? disaient à un républicain un légitimiste, un orléaniste et un impérialiste.

— Je crois, répondit le républicain, que la République est indestructible ; — et ma raison, la voici :

Elle a trois ennemis qui ne s'entendront jamais ; Vous en savez quelque chose. Son salut est dans ce fait, qu'il n'est aucun de vous qui consente à travailler de bonne foi pour les deux autres. D'accord la veille, vous vous combattrez toujours le lendemain, et toujours à son profit. — La nation ne tardera pas à faire cette remarque, qui est bien simple, et alors elle vous mettra d'accord en vous renvoyant tous dos à dos.

— Le président de la République a donné à dîner, il y a quelques jours, à M. de Girardin et à madame de Girardin. Les convives étaient naturellement peu nombreux ; le jeune M. Hugo, fils du poëte de ce nom, était, dit-on, du petit nombre des invités. — On assure qu'après le dîner, M. le président de la République daigna s'entretenir fort longuement avec ce jeune homme, et qu'il lui aurait dit, en parlant de M. Odilon, président du conseil de son ministère : — M. Barrot est un fort honorable homme, d'un grand talent, mais je commence à craindre que ce ne soit pas un homme pratique.

Quelques amis du président de la République pensaient que cette confidence était bien grave et bien peu *pratique* elle-même pour être confiée à une si jeune oreille.

— M. Louis Bonaparte a écrit à M. de Malleville une lettre dont le fond et la forme sont également regrettables. La publication de cette lettre a été tout à fait fâcheuse pour le président de la République.

Vous croyez peut-être que les journaux amis de M. Bonaparte se sont fait un devoir de ne point citer une pièce aussi défavorable à sa personne. Point. — Ils s'en sont tous les premiers emparés.

M. Bonaparte a pu apprendre ce jour-là, s'il l'ignorait, qu'il y a des journalistes qui sacrifient tout au besoin de faire un journal amusant, et qu'il en est qui publieraient le déshonneur de leur père ou de leur mère, pour n'être pas en retard de scandale et de curiosité avec leurs confrères.

— Il y a des journaux innocents. De ce nombre sont *l'Événement*, *le Pays*, etc., etc. ;

Des journaux spéciaux qu'on ne lit pas, *l'Ère nouvelle*, *l'Opinion publique*, et autres.

Puis des journaux qu'on lit, qu'on achète, et qui cependant n'existent pas même pour ceux qui les lisent, parce qu'ils n'ont aucune autorité morale ; de ce nombre sont *l'Assemblée nationale*, *la Liberté*, etc.

Par le fait, l'opinion tout entière appartient encore aux cinq ou six journaux qui existaient avant Février. De tous ceux qui ont été créés depuis, aucun n'a pris une place définitive et ne s'est classé de façon à avoir une influence appréciable.

Et pourtant, le besoin de journaux nouveaux répondant à ce que la situation a de véritablement nouveau, est évident.

Les vaudevillistes saluent la nouvelle loi sur le sel, et font leurs provisions.

ALLOCUTION D'UN COURTIER RÉACTIONNAIRE.

(INTER POCULA.)

AIR : *Hommes noirs, d'où sortez-vous?*

Camarades, commençons
Une grave conférence!
Je sais qu'au vin, aux chansons,
Vous donnez la préférence;
Mais vous êtes en ce moment,
Tous les électeurs du département.
Pour régler le sort de la France,
Tâchez, s'il se peut, de n'être pas gris.
Signez, mes amis! (*Bis*)
Nous dirons que c'est le vœu du pays.

Pour obtenir le congé
D'une assemblée insolente,
Avec art j'ai rédigé
Une requête excellente.
Aux journaux elle parviendra,
Monsieur Girardin la commentera.
Sous le numéro mil cinquante
Dans les *faits divers* nous serons inscrits.
Signez, mes amis! (*Bis*)
Nous dirons que c'est le vœu du pays.

Chassons des représentants
Un peu trop démocratiques;
Que la Chambre, à deux battants,
S'ouvre à d'autres politiques.
Qu'on y place de vieux barbons
Revenus jadis avec les Bourbons.
Partisans des lois despotiques,
Les jésuites même y seront admis.
Signez, mes amis! (*Bis*)
Nous dirons que c'est le vœu du pays.

Vous voyez vos députés
Incliner vers la Montagne.
Aux décrets qu'ils ont votés
Nous perdons; le pauvre gagne.
Déjà le sel est dégrevé,
L'impôt sur le luxe est par eux rêvé.
Pour plaire aux gens de la campagne,
Ils aboliraient les Droits-Réunis.
Signez, mes amis! (*Bis*)
Nous dirons que c'est le vœu du pays.

Vraiment, ces premiers sujets
Trop longtemps gardent leurs rôles;
Hostiles à nos projets,
Ils pèsent sur nos épaules.
Dès qu'ils auront tourné le dos,
Mettons en avant le duc de Bordeaux;
Enterrons le vieux coq des Gaules,
Et sur son tombeau replantons les lis.
Signez, mes amis! (*Bis*)
Nous dirons que c'est le vœu du pays.

On assure qu'avant peu,
Par n tre conduite oblique,
Nous allons tout mettre en feu,
Et troubler la paix publique.
Pourvu que nous réussissions,
Que nous font à nous les dissensions?
Il faut tuer la République!
Après la bataille à nous les débris!
Signez, mes amis! (*Bis*)
Nous dirons que c'est le vœu du pays.

Un des petits moyens employés pour enlever cent cinquante signatures dans un département de soixante mille âmes.

Falloux, disciple de Basile,
Menace l'Université.
Aux jésuites il donne asile,
Sous prétexte de liberté.
Il compte les servir, peut-être ;
Mais les destins sont inconstants.
Comme le temps, c'est un grand maître ;
Il doit passer avec le temps.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

« Décidément, dit la Semaine, nous avons une *famille présidente.*

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ce qu'on entendait autrefois par famille royale.

— Et où voit-on la famille présidente ?

— Partout. Au théâtre d'abord, où elle occupe généralement les anciennes loges de la cour ; dans le monde, et, pas plus tard que samedi dernier, je l'ai admirée dans tout son éclat au bal du préfet de la Seine.

M. Murat (on dit le prince Murat) se présente le premier, suivi de sa femme et de sa fille.

Entre ensuite madame Demidoff (on dit la princesse Mathilde), suivie de ses nombreux diamants.

Puis viennent le général Jérôme Bonaparte, gouverneur des Invalides (on dit le roi de Westphalie), accompagné de son fils, M. Napoléon Bonaparte.

Le colonel Dumoulin et le commandant Max Bonnelier, officiers d'ordonnance, ferment le cortége.

Les membres de la *famille présidente* traversent le salon, vont se grouper dans un endroit réservé où ils reçoivent les hommages de tous ceux qui se présentent. Ce n'est pas tout à fait le défilé de l'ancienne cour, mais ça y ressemble chaque jour davantage.

Le quadrille dans lequel doit figurer l'un des membres de la *famille présidente* est composé depuis longtemps. Tous les danseurs sont désignés d'avance. Tout cela se fait encore mystérieusement et sous le manteau, mais le cérémonial officiel ne tardera pas à être promulgué. En attendant, pour justifier cette demi étiquette, on se rejette sur le prétexte des solliciteurs. Danser avec le premier venu ! mais vous n'y songez pas, et les solliciteurs qui profiteraient d'une contredanse pour glisser leurs placets ! Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé à la princesse Mathilde (prononcez madame Demidoff) ?

— Quoi donc ?

— Un monsieur, au dernier bal, s'est présenté à elle en lui disant : « Madame n'a-t-elle plus de recette à m'accorder ?

— Comment ?...

— Oh ! pardon, madame, c'était une polka que je voulais dire. »

Un autre l'a invitée à valser la prochaine sous-préfecture.

Voici les renseignements que la Semaine m'a fournis sur le bal de M. Berger. Cohue. — Peu de toilettes élégantes. — Des diamants en quantité. — Un buffet trop vite dévalisé et trop peu renouvelé. — Des habitants d'Issoire en grand nombre. — Issoire est la patrie de M. Berger. — Trois mille invités dans des salons qui en contiennent à peine deux mille. — Trop de Bonapartes et d'Auvergnats.

Il y aura, dit-on, six bals semblables à celui-ci dans l'hiver.

Le président n'assistait point à cette fête. Lui-même recevait ce soir-là après un grand dîner où figuraient plusieurs maréchaux, les ministres, le commandant Max Bonnelier et l'ambassadeur d'Angleterre.

Le premier magistrat de la République (magistrat,

entendez-vous bien?) portait à sa réception son éternel habit de général de la garde nationale. Cette ténacité à se déguiser en militaire a quelque chose de vraiment puéril. Je conçois bien qu'on regrette de n'être pas général, de n'avoir pas combattu quinze ans en Afrique comme Cavaignac et Lamoricière; mais enfin il faut se résigner à être ce qu'on est, c'est-à-dire un penseur de l'école de M. Hugo, un socialiste de la veille. M. Bonaparte met des épaulettes pour avoir l'air militaire; c'est comme si Cavaignac publiait demain un livre sur le paupérisme, afin de passer pour un écrivain.

Puisque notre président tient tant à l'habit militaire, pourquoi ne porte-t-il pas celui de l'armée de Thurgovie dans les rangs de laquelle il a servi avec le grade de capitaine d'artillerie?

J'ai demandé à la Semaine ce qu'elle m'apprendrait de nouveau sur les théâtres.

« D'abord, m'a-t-elle répondu, la rentrée de mademoiselle Rachel.

— Elle ne fait que rentrer depuis deux ou trois ans. Passons.

— La première représentation de *Madame Marneffe* au Gymnase. Grand succès, tiré d'un roman de M. de Balzac, et *le Caïd*, à l'Opéra-Comique.

— Ensuite?

— La célébration du deux cent vingt-septième anniversaire de la naissance de Molière au Théâtre Français et à l'Odéon.

— Après?

— La réception d'une comédie en deux actes, d'Alfred de Musset, intitulée *la dernière Soubrette*.

— C'est quelque chose. La pièce est-elle en prose?

— Non, en vers.

— C'est beaucoup.

— Les Italiens ont recommencé leurs représentations sous la direction de Ronconi. Ils ont chanté *Cenerentola* avec mademoiselle Alboni. La nouvelle troupe a un chanteur monumental et un banquier excellent. Le chanteur s'appelle Lablache, et le banquier excellent Delamarre. La nouvelle administration est donc solide. »

Voilà, en somme, une semaine qui ne laisse pas que d'avoir été bien employée, surtout si l'on se souvient que l'Assemblée nationale l'a terminée en coupant court aux espérances du grand parti modéré, composé des citoyens Thiers, Véron et Genoude, lequel grand parti se flattait du doux espoir de faire sortir un nouveau 15 mai d'une émeute de premiers-Paris.

J'oubliais un roman de M. de Lamartine, — *Raphaël*, paru aujourd'hui.

A huitaine!

— Ils m'ont dit que sous la République on ne faisait plus repasser les couteaux; alors je m'en vas en CANIFORNIE, le pays aux mines de canifs.

Société à peu près mutuele du Califourchon pour se rendre en Californie.

Changarnier, revenu de la rive africaine,
A de plus doux exploits exerce son talent;
Il voudrait voir finir l'ère républicaine,
Pour briller à la cour en costume galant.
Mais les eaux de senteur, poudres et bergamottes,
Ne rendent point la vie à ses charmes défunts;
Et le guerrier coquet, malgré tous ses parfums,
N'est pas en bonne odeur auprès des patriotes.

Dessiné par FABRITZIUS

Gravé par LOUIS.

UN MINISTRE ÉTERNEL.

La Chambre aura beau faire, elle ne parviendra pas à renverser le ministère.

M. Barrot l'a dit formellement : « Je ne m'en irai pas, je ne veux pas m'en aller ; ce serait monstrueux. M'en aller ! ô ciel !

— Et pourquoi ne vous en iriez-vous pas ? D'autres ministres sont bien partis avant vous.

— D'autres ministres, à la bonne heure ; mais moi ! c'est une idée qui ne peut trouver place dans ma tête, une idée qui me confond, qui me bouleverse. C'est la seconde fois que je suis ministre : la première, je ne l'ai été que vingt-cinq minutes ; c'était le 24 février ; je n'ai pas eu seulement le temps de mettre une cravate blanche et de prendre possession. M'en aller ! jamais !

— Mais vous n'avez que des échecs à la Chambre !

— Des échecs ! je ne sais pas ce que vous voulez dire ; je ne veux pas vous comprendre. Si l'on vient pour me renvoyer, je m'accrocherai aux meubles, j'entraînerai les fauteuils après moi, je pousserai des cris.

— Rappelez-vous le *fiasco* ministériel sur la question du sel.

— Il ne s'agit pas de sel ; il s'agit que je me jeterai par la fenêtre si l'on me pousse à bout.

— Songez aux nominations des bureaux pour la proposition-Rateau.

— Je songe qu'il n'est pas humainement possible que je m'en aille : la Chambre le comprendra, à moins qu'elle n'ait un cœur de tigre. Je ne quitterai le ministère que pour me retirer à la Trappe.

— Un peu de courage, mon brave homme ; élevez votre âme au niveau de votre sublime infortune. Je vous ai parlé tout à l'heure des ministres tombés ; je vais vous parler de rois qui ont abdiqué volontairement. Voyez Charles-Quint renonçant au trône d'Espagne ; Abdalonyme cultivant son jardin, sans souci de ses droits au trône ; Dioclétien retiré à Salone. Imitez ces grands exemples, Barrot, et quittez de vous-même un pouvoir qui vous fuit.

— Si l'on continue de me tourmenter à ce sujet, je m'asphyxie avec un boisseau de charbon. »

Il devient fort difficile, comme on voit, d'avoir raison d'une telle résistance, et la Chambre ne sait plus comment faire, puisque ses votes ne servent de rien ; c'est comme si l'on voulait, avec des bulletins blancs ou bleus, faire sortir une tortue de sa carapace, un lapin de son trou.

On est allé chercher Samson ; on lui a dit : « Vous qui avez enlevé les portes de Gaza, vous sentez-vous capable d'emporter Odilon Barrot sur vos épaules ? »

Samson, qui avait d'abord ôté sa veste et retroussé ses manches, a répondu après réflexion : — Décidément, je ne me charge pas d'une pareille entreprise.

Et il a remis sa veste.

Adressons-nous à Hercule, a dit la Chambre.

Hercule, vous qui êtes un demi-dieu, qui avez tué le sanglier d'Érymanthe, vaincu Gérion, nettoyé les étables d'Augias ; vous qui portez une peau de lion sur vos épaules et une redoutable massue à la main, ô grand Hercule, qui avez accompli douze travaux réputés impossibles, il s'agit d'en accomplir un treizième. Vous chargez-vous de terrasser et d'enlever Odilon Barrot ? On vous construira un temple, on vous offrira une hécatombe, et votre gloire sera célébrée d'âge en âge. Rendez-nous ce service, ô demi-dieu !

— Voyons un peu, répond le demi-dieu.

Il s'approche couvert de la peau de lion, et brandissant sa massue ; mais à la vue de Barrot, qui s'est accroché à un meuble : « Par Jupiter, dit-il, comment voulez-vous que je vienne à bout de ce gaillard ? J'aimerais autant forcer de nouveau la biche aux pieds d'airain, ou dompter une seconde fois le taureau de Crète. Il m'est impossible de vous rendre le service que vous me demandez. Avez-vous par là quelque monstre marin qui désole la contrée ? J'en fais mon affaire ; quant à cette espèce de Jupiter, il n'y a pas moyen. Bonsoir, mon ami.

Ainsi parle le demi-dieu, et il s'en va comme s'en était allé Samson.

Que faire ? les représentants sont consternés. Après Samson et Hercule, il serait puéril d'envoyer quatre hommes et un caporal.

LES MYSTÈRES DU PARTI HONNÊTE.

Il s'est égaré dernièrement une adresse des électeurs du Vaucluse à leurs représentants ; la personne qui l'aurait trouvée est priée de la rapporter au bureau central d'où s'expédient, dans le département, les adresses et pétitions spontanées contre l'Assemblée nationale

Ce bureau, dont plusieurs personnes niaient l'existence, a été fondé sous le patronage du *Constitutionnel* et de la *Gazette*. Il fournit le modèle de pétitions contre l'Assemblée, qui doivent se couvrir de milliers de signatures dans les départements, ainsi qu'il est arrivé dans le Gers, où la pétition a réuni quatre signatures (officiel), et qui rappelle le mot célèbre d'Odry dans *Geneviève de Brabant*. En un instant, il y eut dix mille hommes au moins rassemblés sur le carré.

« Dix mille hommes ! lui dit quelqu'un ; c'est beaucoup.

— Le chiffre est peut-être exagéré, mais nous étions bien trois ou quatre. »

Il est donc arrivé un malheur à ce bureau central, sans parler des quatre signatures de la pétition du Gers, qui peuvent bien compter aussi pour un désagrément.

Le bureau avait expédié aux électeurs du Vaucluse une lettre crâne à l'adresse de leurs représentants.

« Que voulez-vous que nous fassions de cette lettre? avaient répondu les électeurs.

— Parbleu! faites-en ce qu'on fait des lettres de ce genre ; couvrez-la de signatures.

— Fort bien ; nous allons la couvrir de signatures. Et après?

— Après, vous l'enverrez aux représentants. Sont-ils donc bêtes, ces électeurs!

— Merci ; c'est dit, allons, couvrons la lettre de signatures! »

Les électeurs prirent la lettre et en allumèrent leurs cigares.

Cependant le bureau central faisait le calcul suivant. « Combien de signatures les habitants du Vaucluse peuvent-ils apposer par jour au bas de la lettre à leurs représentants? Ça n'est guère expéditif, un habitant du Vaucluse ; ça ne doit pas avoir le paraphe facile ; ça sait-il signer seulement?

« Je le crois bien! Le département du Vaucluse fournit au moins un quart des gens de lettres nécessaires à la consommation annuelle de Paris. Depuis Pétrarque, qui composa la plupart de ses poésies à Avignon, le département n'a cessé de marcher à la tête de la littérature. Tous les Vauclusiens sont poëtes et journalistes.

« Vous croyez! En ce cas, mettons deux mille signatures par jour ; en huit jours, nous en aurons seize mille environ, et dans quinze jours les représentants du Vaucluse auront reçu la lettre crâne dont nous leur avons fourni le modèle. »

Le bureau prit patience, et l'on croit que c'est dans cet intervalle qu'il eut l'idée de la pétition du Gers, qui devait se couvrir de quatre signatures.

Les quinze jours écoulés, le bureau supposa que les députés avaient reçu la lettre.

— En êtes-vous bien sûr, bureau central? lui dit-on.

— Parbleu ! j'ai fait mon calcul.

— Mais les représentants du Vaucluse n'en ont pas soufflé mot.

— Ils s'en garderont bien : on ne se vante pas de ces choses-là ; c'est pourquoi je vais publier le texte de la lettre dans les journaux du *parti honnête*.

— Prenez garde, bureau ; cette polissonnerie peut vous compromettre.

— Allons donc!

Les journaux du *parti honnête* publièrent cette pièce qui n'existait pas, et dont ils connaissaient la source fort peu loyale. Mais voilà qu'aujourd'hui les députés du Vaucluse écrivent à leur tour qu'ils n'ont jamais vu ni reçu cette prétendue lettre *couverte de signatures*. Qu'est-elle devenue?

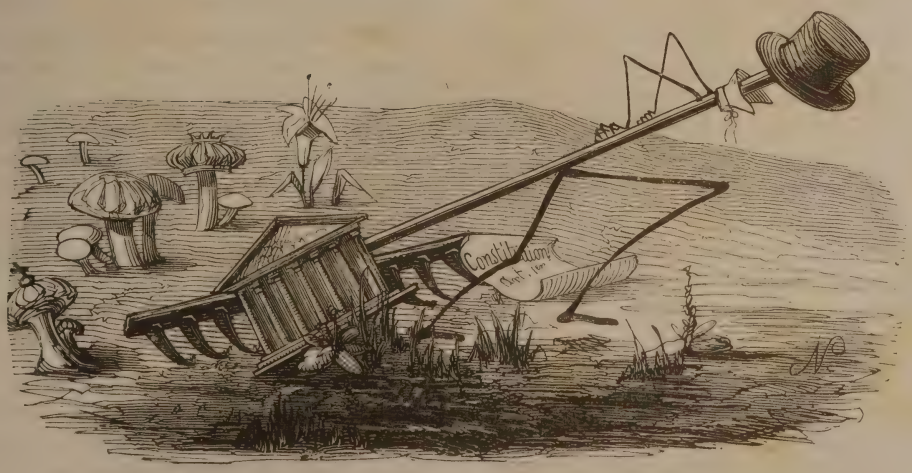
Nous n'avons pourtant pas entendu dire que la malle-poste ait été volée en route!

Voilà le rideau levé sur les mystères du *parti honnête*. Le *parti honnête* invente des pétitions et des lettres impertinentes ; il envoie l'agitation à domicile à Paris et en province ; il paye des émissaires pour aller recueillir des signatures contre l'Assemblée, et il accepte comme électeurs-signataires des enfants de dix ans (voir les correspondances des départements) ; et avec tous ces moyens, le *parti honnête* parvient à obtenir quatre signatures dans le Gers, et six mille trente-deux dans toute la France, ainsi qu'il résulte du relevé fait dans les bureaux de la Chambre.

C'est ce que les journaux appellent l'immense majorité des électeurs.

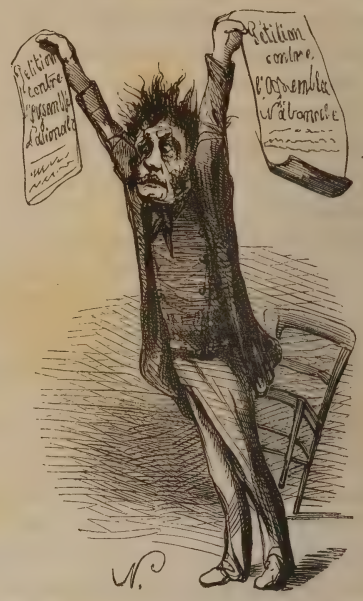
N'est-ce pas encore le *parti honnête* qui a inventé la ridicule histoire du vol des diamants de l'État et qui en a accusé un ministre?

Si ce sont là les honnêtes gens, amenez-moi, je vous prie, quelques coquins ; j'en ferai mes amis intimes.



M. Rateau, ainsi nommé, parce que sa proposition voudrait faire place nette.

— Vos titres ?..—Voilà mon petit livre. — Non... vos parchemins ?.. — Voilà. — A la bonne heure ; entrez !



« Tous les départements se lèvent comme un seul homme »
Lisez : Un seul homme se lève comme tous les départements.

ICARIE.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE.)

Le 2 de la lune du mal de dents.

Hou ! hou ! hou ! Frappons-nous trois fois les cuisses et hurlons trois fois. C'est la manière de saluer chez nos voisins les Nacogdoches. Parlez-moi de cette politesse aussi naïve qu'économique ! Dans notre barbare civilisation, qui de nous, en contemplant l'humiliation de sa coiffure, n'a pas souvent murmuré sur l'air des coucous :

Les chapeaux sont gras,
Parce qu'on n'en a guère ;
Les chapeaux sont gras,
Parce qu'on n'en a pas ?

Mais ici, sur ces bords aimés du Grand-Castor, sous ce ciel béni par le grand Cabet, plus de ces douleurs filées de soie, plus de ces tristesses bourrées de feutre. A bas le bonsoir, et bonsoir au bonjour ! On s'aborde naturellement, à la bonne franquette ; comme les ours fredonnent et comme les Auvergnats dansent ! *Et youp, la Catarinetta !*

Seulement Catarinetta se prononce *Hohkoyhohohohh.*

Quel mot charmant ! Son seul défaut est de consommer beaucoup d'H. Mais vous savez que c'est ainsi qu'on est convenu d'écrire toujours le sauvage. Plus on peut y fourrer d'H, et plus on a l'air savant. C'est de rigueur, comme les K et les Y quand il est question de chinois.

Si vous m'en demandez la raison, vous m'obligerez fort de me la faire connaître.

Après cela, pourtant, si vous trouviez vraiment trop d'H dans ce salut, parole d'Icarien, je n'y tiens pas.

Dans un caractère si irascible naguère, cette condescendance vous surprendra agréablement. Telle est la moralité du bonheur !

Mon Dieu, oui ! car, en bonne conscience, au sein de vos cités corrompues, dites-moi quelle âme généreuse ne se révolterait pas? quel cœur indépendant et sensible ne saignerait pas sans cesse au heurt blessant de vos lois ridicules?

Veut-on rester tranquillement chez soi, crac, tous les trois mois, voilà un monsieur qui vient vous demander de l'argent, sous prétexte que SA maison lui appartient. Cette conséquence m'a toujours paru du dernier bouffon. Comment ! parce que je suis trop pauvre pour avoir une maison, c'est à moi de payer celui qui est assez riche pour en posséder souvent plusieurs? Est-ce assez cocasse ! assez turpide ! assez propriétaire, enfin? Quand j'ai raconté cette plaisanterie au sachem des *Pieds en sueur*, le respectable magistrat en a ri comme un bossu.

Il est juste de dire qu'il l'est à faire honte au chameau de la plus belle venue.

A l'égard des *Pieds en sueur*, ayez-en beaucoup pour eux. Nulle tribu n'est plus justement renommée pour l'aménité de ses mœurs. Longtemps accusée de manger ses prisonniers de guerre trop saignants, je dois la relever de cette calomnie. Elle

ÉBULLITION DES BROCS.

—A bas l'exercice! portez, armes! présentez, armes! apprêtez, armes!

En avant, marchons,
Barils, brocs, canons, etc., etc.

FERMENTATION DES PÉTRINS.

— On veut nous mettre dans le pétrin ! Nous ne le souffrirons pas!

Allons, enfants de la pâte ri-
ons des efforts de nos tyrans, etc., etc.

les fait rôtir, au contraire, parfaitement à point.

Mais, pour en revenir aux véritables sauvages, à vous autres, que d'innombrables amertumes viennent se joindre à cette déplorable répartition des immeubles dans vos Babylones de perversités!

Se promène-t-on dans les rues, deux rangs de boutiques vous narguent, à chaque pas, de toutes les choses dont vous êtes veuf pour le quart-d'heure, et vous agacent de toutes les splendeurs dont souvent, hélas! on est orphelin de naissance. — On dirait même que la Providence prend un malin plaisir à vous conduire, précisément, devant ce qui doit le plus irriter votre douloureuse convoitise.

Vous m'objecterez peut-être que ce serait là un amusement bien mesquin pour une providence. Je ne dis pas non; mais, enfin, c'est comme ça.

Ainsi, a-t-on peu ou point dîné, vlan! à coup sûr, un embarras quelconque vous fera subir la torture visuelle de monstrueux homards caressant des pâtés de foies gras cyclopéens sur une couche de poissons gigantesques aux ventres argentés.

Est-ce une montre en plan dont vous pleurez l'absence, alors vous ne voyez que des montres; des montres par centaines, des montres par milliers. Il semblerait que toutes les vitres se peuplent de montres dans le seul but de railler votre douleur.

Et même sort pour tout et toujours! Pour les habits éplorés qui boutonnent leurs misères; pour le linge qui tourne à la guipure; pour les affiches de spectacles qui paraissent flamboyer quand on n'a pas le sou; sans exception ni pitié, cette implacable ironie ne respecte rien et ne se lasse jamais.

Voyons, je ne veux pas jurer, mais, sacredieu, est-ce donc une existence que ce perpétuel tantalisme?

Par un jour de pluie, prenez un homme dont la chaussure aspire avidement la boue dans les affres de l'agonie; et, dans cette humide affliction, contraignez-le de s'arrêter devant la sombre insolence d'une boutique de bottier. Cela n'a l'air de rien, tant la chose est commune. Eh bien! feuilletez les poëtes les plus terribles, et trouvez-moi un supplice plus effroyablement atroce! Horreur! horreur! horreur!

Si Dante allait nu-pieds je lui pardonne cette omission. Autrement, j'en suis fâché pour lui, mais je le déclare un médiocre génie.

Icarie! Icarie! sous tes lois favorables, tout homme est à l'abri de semblables martyres. Cette douce contrée ne rapporte, il est vrai, ni homards, ni culottes, ni bottes, ni montres, ni pâtés de foies gras, ni pâtés de maisons; mais si nous n'avons absolument rien, nous partageons du moins fraternellement tout.

Et c'est là le bonheur!

Quand je dis rien, c'est une erreur. Nous possédons du hareng saur. De vous à moi, je conviendrai même que nous en avons un peu trop. — Hareng saur le matin. — Hareng saur à midi. — Hareng saur le soir. — Tel est le régime sous lequel nous vivons depuis mon arrivée, et qui menace d'altérer longtemps encore l'harmonie de notre constitution.

Sans être personnellement hostile au hareng saur, je commence à trouver que ce poisson a la vie diablement dure.

Pour apaiser quelques émeutes qui ont éclaté à ce sujet irritant, le pouvoir avait annoncé officiellement la prochaine arrivée d'une cargaison de pois secs, de pruneaux et de haricots rouges. Désarmée par cette promesse, l'opposition se remit alors à ronger patiemment son hareng. Mais, ô douleur! voici les tristes nouvelles publiées ce matin dans notre *Moniteur :*

En dépit des négociations les plus habiles, les pois s'étaient montrés assez chiches pour ne vouloir se livrer que contre argent comptant!

Tourmentés par une horrible tempête, les pruneaux avaient été contraints de relâcher en Angleterre!!

Enfin, pour comble de malheur, des vents contraires avaient retardé les haricots!!!

En présence de cette désastreuse complication, le ministère tombera probablement en d'autres mains. Si les choses se passent comme chez vous, il est à craindre que ce changement n'en amène pas dans notre cuisine. . . . . .

TROIS SOLEILS PLUS TARD.

La lutte prévue a été terrible. Non-seulement le ministère des harengs a été renversé, mais Icarie vient de proclamer un nouveau menu qui accorde à chaque citoyen trois plats au choix à son dîner. Tous les harengs saure ont été jetés à l'eau. Force est restée au peuple. *Vox populi, vox Dei.* — Nous n'avons plus rien à manger.

UTOPUS RATON.

P. S. Me trouvant dans la position d'Ugolin quand il a croqué son dernier enfant, je vous serai obligé de me faire passer quelques provisions à l'adresse suivante :

ICARIE. — Sixième désert à droite, troisième solitude à gauche, quatrième fossé, — au premier au-dessous de l'entre-sol.

Mon ami le sachem se bleuit respectueusement les cuisses à votre attention.

RÉCLAMATIONS CONTRE LESQUELLES ON POURRA BIEN RÉCLAMER.

On a lu dans *la Patrie:*

« M. Duchâtel sera à Paris, à ce qu'on assure, au mois de février. Un de ses premiers soins sera, dit-on, de demander aux tribunaux les moyens de rentrer dans la possession d'une somme de cent mille francs, valeur approximative d'un nombre considérable de pièces de vin qui se trouvaient dans les caves du ministère de l'intérieur avant le 24 Février, et qui ne s'y trouvent plus. Or, ces cent mille francs de vin étaient, à ce qu'il paraît, la propriété personnelle de M. Duchâtel. »

La Patrie, par cet article, compromet ses droits au titre de *journal ordinairement bien informé.* Comment a-t-elle pu s'imaginer que l'ex-ministre de Louis-Philippe se contenterait de réclamer une bagatelle de cent mille francs? Allons donc!

La note de M. Duchâtel est beaucoup plus compliquée. L'honorable membre du dernier cabinet royal a trop souffert de la Révolution pour ne pas demander une réparation solide. Son compte nous a été communiqué, et nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs cette pièce importante; elle s'élève au chiffre total de 471,650 francs 53 centimes, ainsi répartis:

Avoir été indisposé le 24 février; pour frais de médecin et de médecine.	106 fr.	75 c.
Avoir loué un faux nez et un habit de laquais pour sortir de Paris.	42	»
Avoir déchiré un pantalon tout neuf, en franchissant les barricades; pour raccommodage.	25	»
Avoir été arrêté à la barrière et forcé de boire à la santé de la République; pour une tournée de vin à six.	3	30
Pour chaise de poste, chevaux et frais de route.	500	»
Pour un vêtement complet : chemise, caleçon, bas, etc., entièrement mis hors de service par suite de l'émotion éprouvée pendant cette journée et aboutie pendant le voyage.	300	»
Pour nettoyage de bijoux qui ont été oxidés.	120	»
Passage de la Manche : avoir eu le mal de mer et compromis ma dignité par des contorsions incompatibles avec le caractère d'un homme d'État.	300	»
Séjour à Londres.	40,253	48
Indemnité pour suspension de traitement, privation d'honneurs, discours rentrés.	100,000	»
Dommages-intérêts pour diffamations, calomnies, injures graves, mise en jugement.	100,000	»
Pour frais d'attaques de nerfs et autres contrariétés éprouvées par ma femme dans ces circonstances, et pour indemnités de promesses d'ambassade à mon frère Napoléon Duchatel.	100,000	»
Pour le vin bu par les combattants de Février..	100,000	»
Pour mon linge lacéré et mis en charpie pour le service des blessés.	30,000	»
	471,650	53

Les autres ministres se préparent à imiter la conduite de M. Duchâtel: M. Hébert veut qu'on lui rende sa simarre déchirée; M. Jayr, qu'on avait oublié, ressuscite comme la fille de son homonyme pour présenter ses réclamations. M. Guizot glissera les siennes dans la seconde édition de sa nouvelle brochure. M. Salvandy va publier, à l'usage des ministres, un ouvrage intitulé : *L'Art d'être mis à la porte, et de s'en faire dix mille francs de revenu.*

La position de ministre expulsé va devenir désormais très-avantageuse : on n'ambitionnera plus les hautes fonctions que pour se faire congédier violemment ; on s'attachera à se rendre impopulaire, à ne prendre aucunes mesures utiles, à suivre une politique bien contraire aux vœux du pays. Nous soupçonnons même qu'on commence déjà.

Si l'émeute en fureur gronde autour des ministres, ils diront, en se frottant les mains : « Ça va bien ! ça va bien ! nous pourrons demander dix mille francs de dommages-intérêts ! »

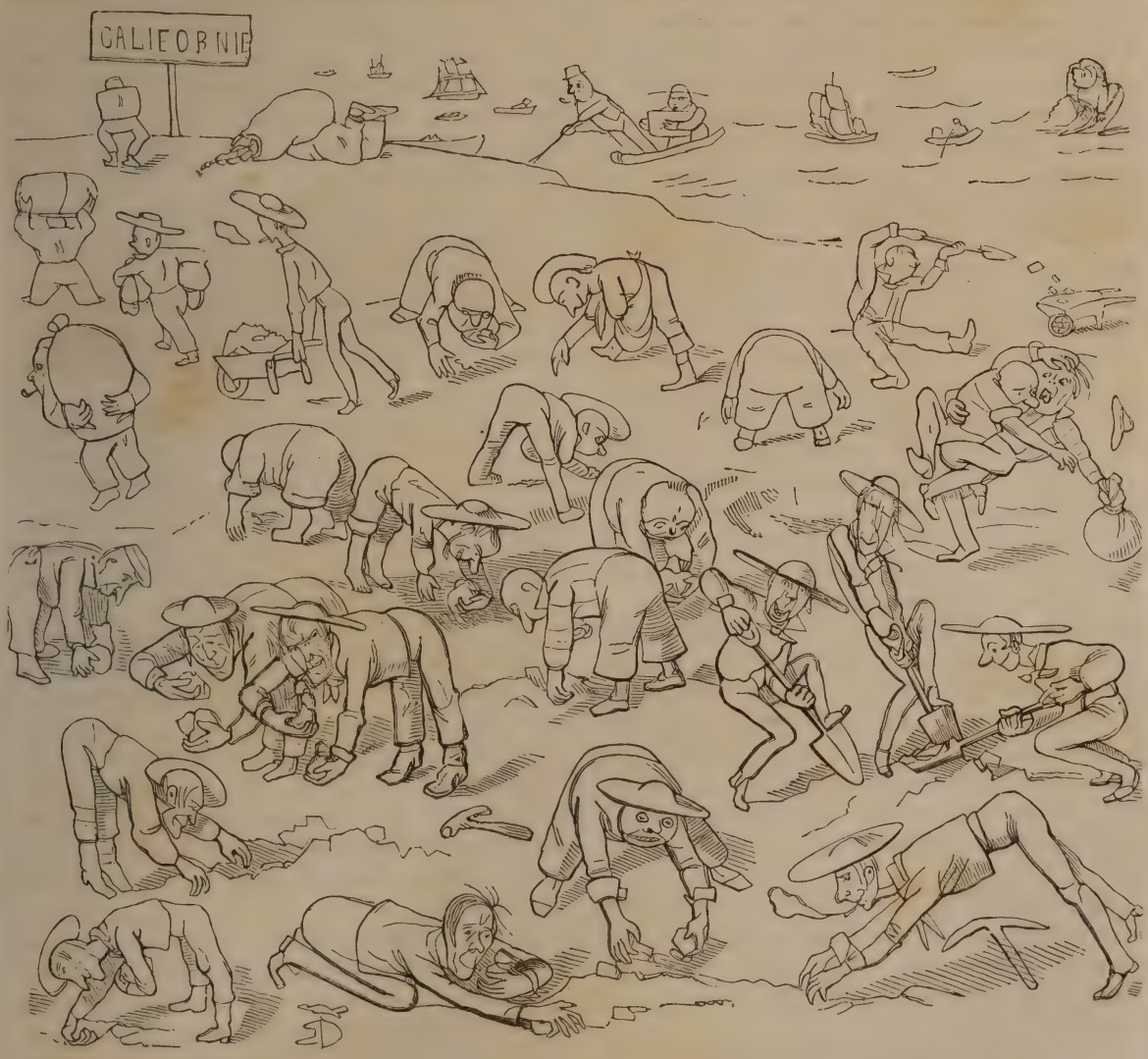
La foule envahira les rues et brisera les vitres. Les ministres, menacés, multiplieront par mille les indemnités à encaisser : chaque pierre lancée leur semblera une roche aurifère de la Californie.

L'hôtel sera dévasté : on en jetera les meubles par les fenêtres. Les ministres, en décampant, s'écrieront : « De mieux en mieux ! notre fortune est faite. » Ils seront au comble de la joie, si dans leur fuite ils se cassent quelques membres.

Car c'est toujours le peuple qui paye les pots cassés.

N. B. — Nous ne connaissons de comparable à la réclamation de M. le comte Tanneguy-Duchâtel, possesseur du clos de Château-Laffitte, que la réclamation du roi Louis-Philippe, possesseur à cette époque du trône de France, demandant 60,000 francs d'indemnité pour les lapins tués, pendant la révolution de juillet 1830, dans la forêt de Rambouillet.

Il y a pourtant cette différence, que M. Duchâtel a perdu à la révolution de Février, tandis que Sa Majesté Louis-Philippe avait gagné quelque chose à celle de 1830.



VUE DE LA CALIFORNIE,

D'après un daguerréotype communiqué au *Punch* de Londres.

LE CONSERVATOIRE. — PREMIER CONCERT.

Dimanche s'est donné le premier concert du Conservatoire. Dans le triste temps où nous sommes, quelle fête ! La musique a ceci de particulier et d'excellent, je parle de la vraie musique, et de celle de Beethowen principalement, qu'elle isole celle ou celui qui l'entend non pas seulement avec ses oreilles, mais dans son âme, comme dit Pétrarque, qu'elle l'isole, qu'elle le sépare du monde entier, qu'elle l'arrache à tout bruit extérieur — la musique est un bruit intérieur — pour le laisser seul avec lui-même, pour faire de lui, en quelque sorte, un mort qui écoute, un mort heureux. C'est à la fois un retour sur le passé, un regard sur l'avenir, et l'oubli du présent, trois biens précieux. On jouait la symphonie avec chœurs de Beethowen. — C'est de toutes la moins connue en France. La première partie est un peu confuse, mais la seconde, mais la troisième, mais l'admirable commencement de la quatrième ? Cela vous rend toutes vos douleurs, tant c'est poignant et profond ; et cela les apaise toutes, les guérit toutes, tant c'est sublime et salutaire.

« Que pensez-vous de M. Barrot ? Son discours de l'autre jour, si peu gouvernemental, si inutilement blessant pour l'Assemblée, ne le rend-il pas impossible désormais ? » — Comment dire, sans mourir de honte pour lui, qu'un des hommes les plus intelligents de ce temps-ci, mon voisin, m'adressa cette question, mon Dieu, fort sensée, j'en conviens, — juste au moment où commençait ce sublime *andante*. Je répondis, il fallait bien répondre, la politesse le voulait, par un haussement d'épaules. Heureusement, M. Barrot a bon dos ; et mon voisin mit spirituellement ma réponse à l'adresse de cet infortuné ministre ! Mon cher voisin, elle était bien pour vous.

Le général Cavaignac était dans une loge, dans une simple baignoire, avec M. Marie. — Je suis bien sûre qu'il eût fait la même réponse à la même question. — M. Barrot, — eh bien ! oui ; c'est un ministre, c'est un président du conseil. — Mais qu'est-ce que cela est devant Beethowen ? — Du bout de son bâton de chef d'orchestre, retombant par hasard sur n'importe quelle grosse caisse, le divin maître n'eût-il pas écrasé les plus sonores paroles de cet honnête M. Barrot ! — En vérité, comment penser à M. Barrot en un pareil moment ! Il y a plus de sourds qu'on ne croit, mon voisin !

Brave général, son bon et énergique visage, si calme, si impassible dans les plus difficiles moments, je l'ai bien vu, cette musique l'avait détendu, reposé, pacifié. Ceux que touche le beau ne perdent pas tout avec le pouvoir.

La loge des princes était vide. Je suis une républicaine de la veille (je le dis, parce que cela ne me vieillit guère) ; ce vide m'a pourtant attristée : j'ai pensé, non aux princes qui l'emplissaient d'ordinaire, et encore moins aux professeurs et aux aides de camp qui les entouraient naguère, et qui se gardent bien de les entourer aujourd'hui où ils sont, mais à ces pauvres princesses que la sévère Marie-Amélie cousait à ses jupons, et dont le Conservatoire était la plus délicate récréation.

J'ai su bon gré au président de la République de n'aimer point la musique et de n'avoir mis personne, pas même lui à cette place, dans laquelle je voudrais qu'on ne mît plus rien d'officiel désormais.

C'était tout plein ; et quel silence, cependant ! Nous écoutions tous ensemble, amis et ennemis, d'une même, d'une seule oreille ; quel meilleur moyen pour être ensemble séparément. Je vous dirais bien que M. Marrast, président de l'Assemblée nationale, était dans une loge de première galerie. — Et pourquoi non ? — Je ne l'aimais guère, M. Marrast, il y a un an ; je l'aime mieux aujourd'hui. — On l'a tant attaqué. — Et puis enfin, ce marquis, ce n'est, après tout, que des sottises d'homme d'esprit, qu'il a pu faire. — Otez-lui tout ce que vous voudrez ; mettez-lui plus de paillettes qu'il n'en saurait porter, il restera toujours de lui, 1° que la plupart de ceux qui l'attaquent ne le valent pas ; 2° que si jamais il retombe sur sa plume, il saura leur répondre.

M. Duvergier de Hauranne y était aussi. — Si cela nous valait de lui une brochure de moins ; si cela le corrigeait, cette belle musique, d'être violent comme s'il était fort !

J'ai aperçu dans un coin, à droite, au rez-de-chaussée, M. Schœffer, un vrai artiste ; peinture et musique, ces deux passions s'enchaînent, M. Schœffer est un si hardi traducteur ; que ne traduit-il une symphonie de Beethowen, lui qui a osé essayer de traduire Mignon, — de peindre une pensée ! — et qui y serait parvenu, si la tentative n'eût été folle ?

Pour parler des femmes, je nommerai la blonde madame d'Haussonville, connue pour avoir été peinte par M. Ingres, et l'éclatante et blanche madame Calergi, une jolie femme sur une trop grande échelle. « J'en voudrais une réduction, » disait un de ses admirateurs. Elle était tout en face du général Cavaignac. Pour ne pas donner tort aux absentes, j'ajouterai que la belle madame Delessert et sa fille charmante étaient remplacées dans leur loge par des dames de la gendarmerie.

Et enfin, pour en revenir à la musique, je dis que si quelque chose pouvait augmenter mon goût pour le paradis et mon désir d'y avoir une place, fût-ce une place de baignoire, c'est la certitude où l'on paraît être qu'il s'y donne de perpétuels concerts, et que ces concerts sont exécutés par des séraphins, qui surpassent les artistes même du Conservatoire.

MARIE ***.

DEUX UTOPIES.

I

UNE RUE DE PARIS.

— Je pars pour la Californie.

— Et moi pour l'Icarie.

— Je vais chercher de l'or.

— L'or est une chimère; je n'aspire qu'au bonheur. Cabet m'a donné l'adresse du bonheur; il demeure sous les ombrages de l'Icarie.

— Moi, je vais pêcher de l'or dans le Sacramento. L'or est une chimère, et il faut toujours caresser quelque chimère; sachons en remplir plusieurs sacs : j'en emporte une douzaine, et je reviendrai chargé comme un mulet.

— Vous comprenez que, pour moi, je méprise complétement votre or; il vous faudra fouiller la terre de Californie, et entrer au moins jusqu'aux genoux dans le fleuve aurifère du Sacramento. Il est clair que tous ces efforts doivent paraître bien ridicules à un homme qui va passer le reste de sa vie à fumer nonchalamment la pipe sous les arbres du Texas, qui sont les plus beaux arbres du monde, de même que le Texas est le plus beau pays qui existe. Je ne vous cache point que j'emporte plusieurs douzaines de pipes avec moi.

— Quand je serai de retour avec mes sacs pleins d'or, rien ne me sera plus facile que de ne rien faire le reste de mes jours; je pourrai même fumer autant de pipes que vous, si cela me fait plaisir. Est-ce que vous prétendez, par hasard, m'humilier avec vos pipes?

— Et vous, avec vos sacs?

— Va-t'en en Icarie, imbécile!

— Et toi en Californie, grigou!

— Fainéant!

— Fesse-Mathieu!

— Si je n'étais pas si pressé, je te corrigerais gratis de ta paresse.

— Et moi je te couperais les oreilles, quoique ce soit un travail, et que le travail soit contraire au bonheur. (*Ils partent.*)

II.

UN DÉSERT ENTRE LA CALIFORNIE ET LE TEXAS.

— Tiens! c'est vous?

— Grands dieux! quelle rencontre!

— Comme vous voilà fait! Je vous prenais d'abord pour un singe.

— Et moi, pour un ours. Si vous rencontrez en route des Icariens qui me poursuivent, dites-leur que vous ne m'avez point vu.

— Je vous fais, pour ma part, la même recommandation. Je crains d'être poursuivi par un traiteur de la Californie, à qui je dois une note de cinq cent mille francs.

— Moi, on me poursuit pour bien moins que cela, pour une cuillerée de soupe qu'on m'accuse d'avoir prise de plus que mes frères communistes, dans la gamelle commune et icarienne; car il faut vous dire que, depuis mon arrivée en Icarie, nous n'avons fait, mes frères et moi, que nous battre pour des questions de gamelle. Quand la gamelle était vide, nous nous battions parce qu'il n'y avait rien dedans; et quand elle était pleine, ce qui n'arrivait guère, nous nous battions pour ce qu'elle contenait, si bien que c'était notre unique occupation, et que cet exercice, en nous donnant de l'appétit, augmentait encore notre fureur. Enfin, un jour qu'il y avait on ne sait quoi au fond de la gamelle, il paraît que j'y ai plongé la cuillère une fois de plus qu'à mon tour, de sorte que toute la bande s'est mise en hurlant après moi, et que vous me voyez fuyant dans le désert. Mais cela doit vous toucher bien peu, vous qui avez mangé au point de faire une note de cinq cent mille francs chez le traiteur.

— C'est-à-dire que je n'ai fait que mourir de faim. Imaginez-vous qu'il y a la famine en Californie, et qu'un poulet s'y vend quinze mille francs, et même il n'y a plus de poulets; on en est à manger du chien. J'ai quatre chiens sur ma note, à dix mille francs cha-

cun ; encore m'a-t-il fallu les faire cuire moi-même, le traiteur n'ayant pas voulu s'en charger, à moins de dix mille francs de plus. Les mines m'ont rapporté trois cent mille francs d'or, et j'en dois près d'un million : les Californiens ont voulu me faire mettre à Clichy ; voilà ma position.

— Et où allez-vous de ce pas ?

— En Icarie. J'ai bon poignet : je m'emparerai de la gamelle.

— Moi, je vais en Californie. Vous n'auriez point par hasard quelques restes de provisions sur vous : une tranche de chien, la moindre des choses ?

— Depuis quinze jours, je vis d'un mulot que j'ai attrapé dans les champs.

— Moi, j'ai mangé des sauterelles.

— Mâtin ! vous n'êtes pas à plaindre.

III

UN QUAI DU HAVRE.

— Salut, ô ma patrie !

— Belle France, je te revois !

— Tiens ! c'est encore vous ?

— Moi-même. Mais qu'avez-vous fait de vos deux oreilles ?

— Je les ai laissées en Californie. Il n'y avait plus rien à manger : le dernier chien avait été mis à la broche par le gouverneur, M. Mason ; alors, me trouvant sans ressources pour quitter le pays, j'ai vendu mes oreilles 40,000 francs à un Espagnol, qui aurait fini par me les couper pour rien si je n'avais pas voulu les lui vendre. Il les a trouvées excellentes. Mais je vois avec plaisir que vous avez conservé les vôtres.

— Hélas ! elles n'ont pas tenu à grand'chose. Quand j'arrivai en Icarie, après vous avoir rencontré dans le désert, on me prit d'abord pour le père Cabet, et je fus rossé avant toute explication. Ensuite, comme il n'y avait rien à manger, nous jouâmes au bouchon à qui fournirait une grillade à la communauté. Je perdis, et fus contraint de me laisser couper une tranche d'une partie charnue située au bas du rable, et que je n'appellerai pas autrement. Je suis guéri, à la verité, et il n'y paraît pas, sauf quand je suis assis, parce qu'alors je boîte sur mon siége du côté droit. Mais, puisque vous avez vendu vos oreilles 40,000 fr., vous ne refuserez pas de me prêter une pièce de 40 sous ?

— Quarante Californies qui vous étouffent ! Il ne me reste pas un liard, et j'ai obtenu du capitaine qui m'a transporté en France le passage gratuit, à condition que je lui cirerais ses bottes.

— Alors, je vais essayer de vendre mes sacs.

— De quels sacs parlez-vous ?

— De ceux que j'avais pris à mon départ pour les rapporter pleins d'or.

CHOSES QUELCONQUES.

— On assure que M. Odilon Barrot aurait dit à un représentant, que si la chambre résistait, elle serait brisée comme verre.

« Qui casse les verres les paye, » aurait répondu le représentant.

Ce court dialogue est une preuve de plus que le président de la République avait bien raison de dire que le président de son conseil n'est pas un homme pratique.

— L'opinion publique est tout en France. « Cédez à l'opinion publique, » s'écrient, en s'adressant à l'Assemblée nationale, messieurs les chefs de la future monarchie rouge, qui, par parenthèse, nous mèneront, si on les laisse faire, à une république, laquelle ne sera rouge que sur l'exemple qu'ils lui auront donné ; « cédez à l'opinion publique : vous essayeriez en vain de lutter contre elle ! » Bravo ! messieurs ; vous qui l'invoquez aujourd'hui, vous refusiez de la saluer hier, et vous essayerez d'y résister demain ! — Prenez garde qu'il ne vous soit répété alors, une fois encore, qu'il est trop tard !

— Ce qui gêne la coalition, c'est qu'on ne peut pas dire des coalisés ce qu'on dit des gueux, qu'ils s'aiment entre eux. — Que les troupeaux qui suivent ces bergers sachent bien une chose, c'est que leurs guides pourront bien s'entendre pour les tondre, mais non après les avoir tondus.

— La sagesse n'est elle donc pas toujours une vertu ! Si la République n'avait pas été si sage, si modérée, qui penserait aujourd'hui à l'attaquer ?

— Il y a des gens qui ont cent mille livres de rentes et d'autres qui meurent de faim. — Toute la question est là. Tant qu'on n'aura pas résolu cette question, on n'aura rien fait. — Or, je la crois fermement insoluble, — et j'en conclus que l'impossible étant devenu nécessaire, c'est à Dieu de nous tirer d'affaire et non aux hommes. Henri V, Napoléon, M. Proudhon, et si vous voulez, l'intéressant M. de Girardin lui-même, y perdront, chacun à leur tour, leur latin, la leçon leur fût-elle faite par MM. de Broglié, Thiers, Guizot, Molé et autres, qui n'inventeront jamais rien de plus neuf que le passé.

— Savez-vous pourquoi il faut craindre la misère ? c'est parce qu'un homme qui n'a pas dîné sera toujours de force à manger dix hommes bien repus.

— Une autorisation de poursuites a été demandée contre des représentants coupables de..... s'être battus en duel. — M. Dupin, ancien procureur général, a essayé avant 1847 de tuer le duel en France : le duel a résisté — fort heureusement.

Où en serions-nous vraiment si l'injure personnelle pouvait se produire sans danger et rester impunie? — Chateaubriand disait : Si l'on vous donne un soufflet, rendez-en quatre. Cette maxime du gentilhomme breton est peu catholique, mais, grâce à Dieu, elle est encore française !

— On voit toujours passer le bout de l'oreille : M. Josse était orfévre, M. Hugo est auteur dramatique. Dans la discussion relative à la proposition Rateau, nous lisons : « L'Assemblée a bien fait son *entrée*, il faut maintenant qu'elle fasse bien sa *sortie*. »

Hélas ! monsieur Hugo, il ne suffit pas d'entrer, ni même de sortir, mais de bien jouer son rôle tant qu'on est en scène : le vôtre, comment l'avez-vous compris ?

« Tous tant que nous sommes, » dites-vous, « nous nous enivrons bien vite de nous-mêmes ? » Qui peut le savoir mieux que vous, Olympio ! Relisez votre petit discours revu et corrigé par vous à l'usage du *Constitutionnel ;* comptez-y les JE. JE sais, JE ne sais pas, JE fais, JE ne fais pas. — Toujours vous ! «J'AI la confiance, ajoutez-vous encore, que dans toutes mes paroles vous sentez l'honnête homme ; que vous voyez bien que c'est une conscience qui vous parle. »

Conscience politique de M. Hugo, puisque vous existez, puisque vous parlez, dites-lui donc qu'il a un ennemi mortel, et que cet ennemi c'est lui-même avec son incroyable personnalité.

— M. Vivien sera décidément vice-président de la République. Il sera présenté avec MM. Boulay (de la Meurthe) et Baraguay-d'Hilliers, dont l'office, tout de dévouement, sans doute, sera ainsi de servir de repoussoirs pour assurer l'élection de M. Vivien.

LA BROCHURE DE M. GUIZOT.

Tout le monde a lu, tout le monde a dû lire la brochure de M. Guizot, *de la Démocratie en France*. La première page écrite depuis février par cet homme éminent ne pouvait manquer d'exciter un vif intérêt. Ce livre répond-il à ce qu'on devait en attendre ? Oui, au point de vue de l'art ; non, au point de vue politique. L'œuvre de M. Guizot est ce qu'elle devait être, ce qu'elle pouvait être, calme, élevée, honorable, — mais inutile ; — c'est une négation ; c'est — un exposé sans conclusion d'idées, dont le défaut n'est pas seulement d'être connues, mais d'être usées. M. Guizot l'eût écrit dans les mêmes termes, moins la préface, en janvier 1848. M. Guizot n'a rien appris : son livre ne peut donc rien nous apprendre.

Le tort de M. Guizot, comme le tort de M. Thiers, c'est qu'à un mal nouveau ils cherchent des remèdes connus. — Ce n'est pas en regardant en arrière, mais en avant, qu'on pourra sauver la France. Le passé ne saurait conjurer un mal qu'il a produit. La rouille de la lance d'Achille a seule eu le don de guérir les blessures qu'elle faisait. — M. Guizot, M. Thiers, ne sont pas des Achilles ; leur plume, aujourd'hui fatiguée, ne guérira pas ce que, dans ses jours de sève et de vigueur, elle n'a su ni prévenir ni empêcher.

Le premier raout chez le suisse de l'hôtel de la présidence.

Le citoyen Berger, qui porte un nom champêtre,
Est-il de l'Arcadie un tranquille pasteur,
Que dans les prés fleuris il faut envoyer paître ?
Non : le hasard en fit un administrateur.
Admis à l'Élysée, ainsi qu'aux Tuileries,
Avec tous les pouvoirs il a su s'arranger.
Si, dans ses grands repas, on veut des sucreries,
Elles ne viendront pas du fidèle Berger.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par LEBLANC.

LA SEMAINE.

Amis et ennemis, républicains de toutes les couleurs et royalistes de toutes les branches, semblent faire assaut de scepticisme et s'entendre pour donner à croire qu'il n'y a rien de sérieux dans notre état social, et que la Constitution elle-même n'est qu'un jeu. Certes, s'il était une circonstance qui dût tirer le public de sa torpeur, c'était la nomination du vice-président de la République. Mais il semble que chacun ait usé ses forces et ses espérances dans la lutte qui a fini par l'élection du 10 décembre; et la liste des candidats, accueillie dans l'Assemblée par des éclats de rire peu constitutionnels, a été reçue dans le public avec une profonde indifférence. Il est vrai que ces candidats avaient été choisis de façon à ce que l'attention publique n'en éprouvât pas d'excitation dangereuse; aussi la comédie a-t-elle fini par l'élection de M. Boulay (de la Meurthe). On s'est beaucoup évertué pour deviner la raison de ce choix; il est cependant très-simple, et n'a surpris que les gens qui ne comprennent pas la République du 10 décembre. Un homme de génie, un homme illustre par ses talents et ses services, un nom aimé et connu de la France, aurait gâté la perfection idéale du gouvernement que dirige M. Barrot: pour qu'il gardât son caractère, pour qu'il restât homogène, l'Assemblée a fait au président la galanterie de lui donner son ami. Et voilà, dirait Odry, comme la France se trouve condamnée à quatre ans de Boulay!

— La campagne des royalistes contre l'Assemblée continue avec renfort de calomnies et d'injures; ils ont enrégimenté jusqu'aux vaudevillistes et aux coupletiers, gens de conscience et de bon goût, qui ont mis sur leurs tréteaux les représentants de la France en les couvrant d'ordures toutes *girardines*.

Malgré cela, les membres de la nouvelle sainte-alliance ont de la peine à s'entendre: ils se connaissent de longue main; ils se détestent; ils se sont mutuellement conspués et trahis si souvent, que les uns et les autres veulent des sûretés et demandent que les conditions soient nettement établies.

Cependant l'Égérie de la présidence, M. Thiers, se fait dévot; il serre la main à M. Laurentie, l'apologiste de la Saint-Barthélemy, devenu son collègue par la grâce de la révolution de février; il veut que l'instruction primaire soit donnée aux curés: il fera, dit-il, en tirant son sabre napoléonien, dix révolutions jusqu'à ce que l'Université soit rendue aux jésuites. Vainement on lui objecte ses articles voltairiens du *Constitutionnel*, ses discours peu orthodoxes de ministre, son dernier rapport sur l'instruction secondaire; il hausse les épaules: est-ce que les hommes d'État de l'école de Talleyrand n'ont pas été inventés pour combattre le lendemain ce qu'ils avaient défendu la veille?

M. Guizot fait chorus avec son ancien *ami*. Son livre demande nettement que la réaction recherche le concours du clergé, qu'elle laisse son influence se déployer grandement, puissamment, qu'elle ne lui marchande pas son prix. Le disciple de Genève, plein des souvenirs de sa jeunesse, des beaux jours de l'abbé de Montesquiou, avec un désintéressement parfait, prêche l'accord le plus touchant entre tous les ennemis de la République contre le *chaos* né du temps et du développement de l'esprit humain, qu'on appelle la démocratie. Le livre de la *Démocratie*, hypocrite manifeste de guerre civile, restera comme la condamnation flagrante de ce

rhéteur plein de rancune, qui, après avoir plongé la France dans les embarras où elle se trouve, a l'audace ou la naïveté de venir lui faire la leçon ; il restera comme le témoignage le plus complet de la suffisance et de l'insuffisance de ce puritain aussi vide que pompeux dont tous les actes ont été en désaccord avec les écrits, et qui couronne aujourd'hui sa vie par la plus incroyable de toutes ses contradictions :

Eh ! mon ami, tire-moi de danger ;
Tu feras après ta harangue.

L'Académie française s'est décidément transformée en hôtel des Invalides de l'aristocratie ; et pour entrer dans son sein il ne faut plus ni prose, ni vers, ni philosophie, ni histoire ; mais de bons titres de famille, de bons parchemins, de bons quartiers de noblesse. Ah ! le peuple fait une République démocratique ; il abolit les titres nobiliaires ; il crie contre les *aristos :* nous allons lui montrer que nous sommes bien les successeurs des immortels qui ont refusé de s'encanailler avec Pascal, Molière, Rousseau et tant d'autres anarchistes.

Vils roturiers.
Respectez les quartiers
De la marquise ne Pretintaille !

Après donc M. le *duc* de Noailles, *dignus intrare* pour avoir copié les *Mémoires de la Beaumelle* sur madame de Maintenon, voici venir M. le *comte* de Saint-Priest, qui a fait, prétendent les érudits, quelque chose sur, contre ou pour les jésuites. Après ces deux actes de courage, disent les quarante, si la république démocratique et la république des lettres ne sont pas satisfaites, un de nous, nouveau Curtius, crèvera pour laisser un fauteuil vide, et nous y placerons un prince, oui, un prince, et dont le bagage littéraire vaut certainement les œuvres de MM. de Noailles et de Saint-Priest. D'ailleurs l'oncle était de l'Académie des Sciences, pourquoi le neveu ne serait-il pas de l'Académie française ?

On assure que depuis l'élection de MM. de Noailles et de Saint-Priest, l'auteur de *Monte-Cristo* songe sérieusement à être de l'Académie, et s'en croit très-digne. A cet effet, il rassemble, dit-on, non les cent cinquante romans ou drames que sa prodigieuse imagination a enfantés, mais les titres de son marquisat de la Pailleterie ; on assure qu'il en a trouvé d'authentiques dans l'île de Baraturia.

En vérité, qui aurait pu croire que l'Académie française, après la révolution de février, en pleine république, justifiât de gaieté de cœur le décret de la Convention qui supprimait les Académies comme étant des institutions démocratiques, qui n'ont jamais servi au développement de l'esprit humain ?

Un des effets de la proposition de M. Antoine.

A force de creuser, la Californie vient faire une visite en Chine.

Nous avons eu cette semaine un ballet nouveau à l'Opéra, ballet compliqué de concert, dans lequel M. Saint Léon, le mari de mademoiselle Cerrito, joue du violon en maître fort habile et danse d'une façon remarquable. Si j'étais en train de faire des réclames, je dirais : C'est Vestris et Paganini réunis. Mon appréciation serait peut-être un peu exagérée, mais enfin il y a toujours quelque chose d'étonnant et qui commande la curiosité à voir le même homme briller ainsi dans deux arts qui exigent de longues études et une vocation spéciale. On assure que M. Saint-Léon est peintre ; nous sommes forcés de convenir également qu'il est poëte, puisqu'il compose des ballets. Musicien, danseur, peintre, poëte, que lui manque-t-il pour représenter dignement l'ancien dieu des arts, le vieil Apollo?

Le *Violon du Diable* rentre dans la catégorie des ballets fantastiques; Satan y joue le rôle principal. Il donne à un artiste pauvre et inconnu un violon qui le fait aimer d'une grande dame, en échange de son âme, bien entendu. Heureusement, quand le quart d'heure de Rabelais arrive, le bon génie se mêle de l'affaire, et, grâce à lui, l'artiste garde son âme et épouse la grande dame. Pour célébrer cet heureux événement, on danse au château de la princesse un ballet intitulé : *les Fleurs animées*, épisode gracieux dont l'idée a été puisée dans les dessins de ce pauvre Grandville, dont la mort, quelques mois avant la République, a laissé un si grand vide dans la satire au crayon.

Mademoiselle Cerrito ne joue d'aucune espèce d'instrument dans ce ballet. Ses jambes lui suffisent, et elle en tire de merveilleux effets. Pizzicati sur la pointe des pieds, staccati de pirouettes, elle se joue de toutes les difficultés de son art difficile. Applaudissements, trépignements, rappels redoublés, rien n'a manqué à son triomphe, que la présence du président de la République.

Il paraît que M. Louis-Napoléon Bonaparte tient à donner des gages aux classiques, et à ne point se brouiller avec le grand parti de la tragédie. Il est allé déjà plusieurs fois au Théâtre-Français, et nous n'avons point appris qu'il eût honoré l'Opéra de sa présence. La salle était pourtant fort belle à la première représentation du *Violon du Diable*, et il faut dire que tout le monde attendait le président; la claque aussi semblait s'attendre à quelque chose, car une figure s'étant montrée dans la loge présidentielle, les Romains ont fait mine de chauffer son entrée, aux grands éclats de rire des spectateurs. Il ne s'agissait, malheureusement, que du cousin du président, M. Napoléon Bonaparte. Le chef de claque mériterait d'être destitué.

Puisque nous en sommes sur les théâtres, parlons de la grande question qui occupe en ce moment les directeurs. La commission des théâtres est sur le point de prendre une grave décision. L'industrie dramatique doit-elle être libre? Voilà l'affaire. M. Charles Blanc, directeur des beaux-arts, et M. Édouard Monnais, commissaire de la République près les théâtres nationaux, se prononcent pour l'affirmative. Il est à supposer que leur avis prévaudra.

Le *Prophète* sera positivement joué dans les premiers jours d'avril. Les répétitions se succèdent avec activité. En attendant, et comme pour faire prendre patience au public, l'éditeur Grandus donne en prime aux abonnés de sa savante et spirituelle *Gazette musicale*, tout un recueil de mélodies composées par l'illustre auteur de *Robert-le-Diable*.

Le Théâtre-Français étudie l'*Amitié des Femmes* et la *Dernière Soubrette*. M. Mazères et M. Alfred de Musset seront représentés presque en même temps. La vieille et la jeune comédie se donneront ainsi la main. Il est également question d'une pièce en trois actes, intitulée *le Pamphlet*, par M. Ernest Legouvé.

Les Italiens continuent leurs représentations sous la direction de Ronconi. Ce n'est plus la même troupe, disent quelques amateurs d'un ton chagrin.

— On ne s'en aperçoit guères en entendant *Cenerentola*.

— Ce n'est pas non plus le même public.

— C'est toujours du moins un public satisfait et enthousiaste. Regardez-le applaudir quand mademoiselle Alboni a chanté.

Les déjeuners reviennent de mode comme sous l'Empire. Le vice-président de la République a réuni dimanche matin une cinquantaine de ses amis et leur a servi des truffes. Il n'y avait qu'un seul ministre à ce déjeuner.

Il paraît que la truffe, aux yeux des gouvernants, a conservé toute sa valeur politique. On donne à dîner quelquefois. Mais les femmes se plaignent en général que les ministres et les grands fonctionnaires donnent peu à danser. Le président de la République devrait donner l'exemple. Il attend sans doute l'arrivée de la grande duchesse Stéphanie, son Égérie badoise.

M. Berger soutient en attendant tout seul le poids de la chorégraphie administrative. On annonce un nouveau bal lundi prochain à l'Hôtel de Ville.

Parlons, en finissant, d'un scandale auquel nous nous associons de tout notre cœur; nous voulons parler de l'impossibilité où, par suite de l'attitude des étudiants, M. Lherminier s'est trouvé d'ouvrir son cours au collége de France.

Ce n'est point la liberté de la chaire qu'on attaque dans M. Lherminier, c'est le cynisme des apostasies. C'est le démagogue passé du jour au lendemain dans le camp de l'absolutisme, c'est le professeur faisant acheter son silence au prix d'une place au conseil d'État, c'est l'immoralité politique, que la jeunesse ne veut pas écouter. Les consciences se révoltent, tant mieux ! nous serons toujours mêlés à ces émeutes-là.

LE DUC DE BORDEAUX ET SA FAMILLE

A FRAUENSDORFF, PRÈS VIENNE.

DÉTAILS CURIEUX ET AUTHENTIQUES RECUEILLIS SUR PLACE.

Nous croyons qu'au moment où les espérances du parti légitimiste semblent renaître, on lira avec intérêt les curieux détails que contient la note suivante, qui nous est communiquée par une personne que nous savons bien informée.

Ces détails, recueillis sur place par l'auteur même de cette note, portent avec eux un caractère de vérité qui leur donne une valeur réelle. C'est pour ne point leur ôter ce caractère, que nous laissons à cette note, qui n'avait point été destinée à la publicité, ses redites et ses incorrections, en nous contentant d'en retrancher quelques passages trop intimes. Que les gens de bonne foi qui pensent qu'une nouvelle révolution mettrait un terme à nos maux se demandent si ce remède souverain peut nous venir de l'homme et des gens que nous montre ce qui suit.

L'auteur de cette note, étranger à la France, touriste et non homme politique, est d'ailleurs dans des conditions complètes d'impartialité.

NOTE CONFIDENTIELLE.

« Le duc de Bordeaux habite le château de *Fronshorff*, à deux lieux de *Vienne-Neustadt*, 6 mille allemands de *Vienne*. — Ce château est situé dans un pays boisé et accidenté, et le prince s'y livre aux plaisirs de la chasse qui abonde dans la contrée.

Le duc de Bordeaux, à 28 ans, étant né le 29 novembre 1820. — Il boîte légèrement par suite de l'accident qu'il a éprouvé à *Kirchleng*. — Sa taille 5 pieds 1 pouce. — Figure bourbonienne, gros et ventru. — Petites moustaches blondes, barbe légère. — Teint coloré.

« Le prince est traité de *majesté* par les gens qui l'entourent. Chaque matin il entend la messe dans la chapelle du château. — Le service divin est dit par *l'abbé Trabuquet*. Après la messe, (quand il fait beau) il chasse jusqu'à midi heure du déjeuner, après lequel on lui apporte les journaux français et les lettres de Paris. — Cette lecture faite en comité le conduit jusqu'au dîner. Le soir on joue le whist dans les appartements.

ÉDUCATION.

« Le duc de Bordeaux a été confié dans sa première enfance et au sortir des mains des femmes, à M. de Barante ; ce dernier a suivi son éducation jusqu'en 1830. — Il fut alors confié à M. de Blacas, puis à M. de Levi, vieux gentilhomme encrouté et imbu de préjugés...

« .... Mais *M. l'abbé Trebuquet*, vendéen et compromis dans les affaires de 1832, créature de la *duchesse de Berry*, fut placé près du prince pour diriger sa conscience et son éducation. — PHYSIONOMIE DE CE PRÊTRE. — Jésuite renforcé, ayant inculqué à son élève toutes ses anthipathies contre les idées nouvelles. — En somme, le prince a reçu une direction politique, morale et religieuse, qui serait mieux en harmonie avec les cloîtres du 15e siècle qu'avec les principes de la société moderne. — Tout, du reste, dans la petite *cour de Fronshorff*, porte l'empreinte des usages du passé. — Malgré la médiocrité de la situation, on y voit revivre dans ses plus ridicules détails l'étiquette minutieuse de la cour de *Charles dix*. »

RELATIONS DE FAMILLE.

« La *duchesse de Berry*, devenue énorme, ayant 4 enfants du comte de Luchezy. — Elle vit au château de Brunvie, à 6 lieux de Gratz. — Les relations du prince avec sa mère sont purement politiques. — Il ne peut lui pardonner le frère qu'elle lui a donné en Vendée...

« .... *La duchesse d'Angoulême*, éminemment religieuse, entretient cette animosité. — La femme du prince à 2 ans de plus que lui (30 ans). Grande, maigre, laide, — figure dure, annonçant un caractère acariatre, et, d'après ce que j'ai pu voir, dominant son mari. — Assez instruite, du reste, et de hautes manières. — Dans cette cour *en miniature*, la camarilla se groupe autour d'elle et non autour du duc, dont on apprécie la profonde nullité. »

FORTUNE DU PRINCE.

« 500 mille francs de rentes léguées par *Charles dix;* à la mort de la duchesse d'Angoulême, sa tante, il héritera de 300 mille francs de rente de plus. »

ENTOURAGE.

« *Le duc de Levi*, vieillard, 400,000 livres de rentes, préfère l'exil et une sorte de domesticité de cour à l'indépendance dans sa patrie, pour dominer, surveiller, entourer ce prince sans valeur morale ni intellectuelle, espèce de *Charles quatre* d'Espagne, M. de Levi a accepté cette situation. — Sa femme, dit-on, a donné au prince ses premières leçons. Personne n'est admis près du duc sans s'être adressé à M. de Levi.

« *M. de Montbel*, ancien ministre de *Charles dix*, signataire des ordonnances, homme d'esprit; il avait eu l'intention de diriger l'éducation du prince dans des voies plus libérales, mais, homme faible sans fortune, n'ayant aucun ascendant, il a dû faire le sacrifice de sa manière de voir aux exsigeances de M. de Levi. — Il vient de se marier en 3me noces il y a deux ans. Il a une nombreuse famille.

« *M. de Niçolaï*, gendre de M. de Levi, *M. de Blacas* et sa femme, M. de Menti, M. d'Oguerty, représentent à la petite cour de Fronshorff le parti des exagérés qui voulaient, avec la duchesse de Berri, une restauration à main armée. — Le duc de Levi, par une manie singulière de dominer son élève, modère ses impatiences et le retient toujours en tutelle. — *L'abbé Trebuquet*, déjà cité, PERSONNAGE DANGEREUX, l'âme damnée de la duchesse d'Angoulême, exerçant un empire absolu sur le prince. — Le duc de Bordeaux est glouton comme était son père... — Le personnel du château, 25 domestiques.

« La petite cour de Fronshaff, qui avait perdu tout espoir naguère, renaît sous l'influence des circonstances, et se distribue déjà *en espérance* les ministères et les places de *la future* restauration. »

UNE RESTAURATION EN PEINTURE.

Les légitimistes ont de tout temps pratiqué la politique sentimentale, faute d'autre; ils ont toujours la larme à l'œil et des anniversaires touchants ou lugubres à célébrer : c'est le parti par excellence des couplets de noce, baptêmes et enterrements.

Tantôt c'est un prince qui naît et tantôt une princesse qui se marie; les douairières du faubourg Saint-Germain brodent de leurs mains le voile nuptial et le trempent de larmes; il est déjà question de la layette : trempons-la aussi de larmes fidèles; puis revient l'anniversaire de la naissance et du mariage : on pleure de nouveau, et avant que les mouchoirs soient rentrés dans la poche, il faut encore payer un humide tribut à un anniversaire de mort : — Fils de saint Louis, montez au ciel! On célèbre encore dans quelques hôtels bien pensants l'anniversaire du mariage d'Henri IV.

Ce parti de nourrices larmoyantes a eu enfin le bonheur de voir une Restauration en effigie : le comte de Chambord est rentré dans sa bonne ville de Paris, avec la comtesse sa femme, roulés tous les deux dans une

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

toile de quatre pieds carrés. Les originaux sont restés, il est vrai, à Goritz ou à Vienne, mais les portraits ont franchi la frontière; ils sont en France, à Paris; on leur a trouvé un Louvre dans l'atelier d'un peintre quelconque. Ah! c'est là jouer un bon tour à la République!

Entrez, nobles seigneurs et nobles dames! le voilà, c'est bien lui, l'enfant du miracle, un peu grassouillet, il est vrai, la lèvre autrichienne, c'est-à-dire pendante, l'œil éteint et digne de la lèvre, le nez classique de sa race, un nez comme on n'en a vu qu'à Louis XVIII et à Polichinelle. Quant à madame de Chambord, taisons-nous; elle est brune, dit-on; mais qu'importe? Nous ne vous connaissons point, belle étrangère; et vraiment, si c'était une raison pour être reine que d'être femme et brune, où en serions-nous? Il y a, rien qu'en Italie, six millions de brunes au moins.

Entrez donc! on fait queue à l'atelier, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. C'est un Louvre un peu triste qu'un atelier au quatrième étage; mais on a les Louvres que l'on peut, dans ce temps de République. Espérons mieux pour l'avenir; à force d'attendrissement, de larmes et d'anniversaires, il faudra bien, à moins que le diable s'en mêle, qu'une bonne Restauration en chair et en os succède à cette Restauration en peinture. Déjà des confréries s'organisent en l'honneur du trône et de l'autel; un morceau de la vraie culotte de M. de Genoude court la province, et recueille partout les hommages des fidèles. On dit même que cette relique fait des miracles; espérons tout de la confrérie religieuse et politique de la vraie culotte.

En attendant, le roi et la reine légitimes trônent sur un chevalet, en face d'un poêle où brûle un feu de charbon de terre, et entourés de bustes, de torses, de pipes turques et de moulures. Et ce qu'il y a de vraiment beau, de vraiment grand, c'est que cette royauté de bric à brac a une cour et des grands dignitaires. Autour du portrait de M. de Chambord se tiennent debout les écuyers, les grands-veneurs, les chambellans et même aussi, dit-on, un aumônier. Madame de Chambord a, comme il convient, ses dames d'honneur. Tout cela légitime, archi-légitime et d'un chevaleresque à faire pâlir Bayard.

Mais voici le défilé qui commence. Vous entendez de l'atelier les sanglots des douairières fidèles qui montent l'escalier, suivies de grands laquais portant les petits chiens sur le bras. — Par ici, madame, par ici! — Grand Dieu! le voilà, c'est lui, je le reconnais! Madame se jette à genoux devant un buste-charge de Musard, qu'elle appelle fils de saint Louis, enfant du miracle, Henri IV + I. C'est un des tours de force du parti d'avoir trouvé Henri IV + I pour dire Henri V. Madame ose baiser au front Musard fils de saint Louis; mais un des chambellans la prend par la main et la présente au portrait. O vue, ô moment! ô bonheur! C'en est fait, madame de Folle-Mèche tombe évanouie, mais le cas est prévu, il y a des sels dans l'atelier.

Puis viennent de petits vieillards ratatinés avec des queues en salsifis.

Mais qu'est-ce que cela peut faire à la République, ces queues en salsifis, ces évanouissements de madame de Folle-Mèche, et cette légitimité à l'huile? La République se moque même du morceau de la vraie culotte de M. de Genoude; elle tient les Tuileries, elle tient le Louvre, elle peut bien laisser s'établir une cour de garçon dans un atelier au quatrième. Il y a pourtant des gens qui s'en inquiètent; c'est comme si l'on avait peur du culte des archéologues pour la statue de Sésostris du Musée égyptien. M. de Chambord descend en droite ligne d'Aménophis IV + I qui avait succédé à Aménophis IV. Je propose à la République de fonder à la Bibliothèque nationale un cours d'archéologie légitimiste.

Quatre ans de *Boulay!!!* (Bon mot de M. Dupin.)

Festin donné par M. de Falloux au ministère de l'Instruction publique.

RÉAPPARITION DU PÈRE BUGEAUD

A LA TRIBUNE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE, LE 24 JANVIER.

— C'est moi, me voici ; reconnaissez-vous le vieux guerrier?

J'étais donc là-bas, à Excideuil, à passer la revue de nos bêtes à laine, sauf votre respect, quand voilà Maît' Pierre qui s'avance : — Bonjour, mon empéreu, qu'y m'dit. — Bonjour, Maît' Pierre, que je lui réponds. Qu'y a-t-il pour vot' service? — Il y a, mon empéreu, que je n'étions pas content de l'Assemblée nationale. — Ni moi, que je lui dis. — Comme ça se rencontre tout d' même ! Alors faut la renvoyer. — Tope-là, Maît' Pierre. — Justement j'avions là un petit morceau de papier que j'avons fait signer par not' femme et par not' petit gardeux de dindons et quequ's amis ; sans vous commander, une pétition, quoi ! — Une pétition ! bien, jarni ! Je me chargeons de la remettre moi-même.

Cette pétition, la voilà. C'est l'expression fidèle des vœux de Maît' Pierre.

En vous rapportant littéralement ma conversation avec lui, j'ai voulu vous donner une idée des mœurs de cet homme des champs.

Homme des champs moi-même, vétéran de la luzerne et du colza, j'étais plus que tout autre en état d'exprimer à cette tribune les vœux que les naïfs habitants des campagnes ne cessent d'adresser au ciel pour votre dissolution. Si la Chambre voulait bien le permettre, je lirais leur pétition; mais il faudrait que cette lecture se fît au son de la musette et du tambourin, sous le vieil ormeau.

Parmi les signataires, outre Maît' Pierre et son gardeux de dindons, il se trouve quelques Faunes et même des Égypans en chapeaux de paille.

Vous me rendrez cette justice, que j'apparais ici en véritable Alcinoüs, la houlette à la main, et seulement armé de nos pipeaux rustiques. Stapendant, si l'Assemblée montrait quelque récalcitrance à satisfaire au vœu de Maît' Pierre et de son gardeux de dindons, on retrouverait tout à coup en moi le guerrier célèbre, le torrent, l'ouragan, la trombe de feu. (*Applaudissements à droite.*)

Voilà donc le père Bugeaud de retour.

On l'a trouvé fort peu changé depuis février. Il nous est seulement revenu avec un accent périgourdin encore plus prononcé qu'autrefois, ce qui tient sans doute à ses entretiens journaliers avec maît' Pierre. Outre l'accent, il a rapporté du Périgord quelques locutions qu'on ne lui connaissait pas jadis. Ainsi, sous la monarchie, il disait cependant au lieu de stapendant, mais il faut bien faire des concessions à la République.

Heureuse République! Elle a eu pourtant le bonheur de compter pendant quelques jours M. Bugeaud au nombre de ses meilleurs amis. On se souvient encore de sa lettre au Gouvernement provisoire, lettre écrite probablement à l'insu de maît' Pierre qui ne l'aurait pas tolérée, non plus que son petit gardeur de dindons, élévés tous deux dans les bons principes et partisans de M. Thiers.

Une fidélité de quelques mois à la République, c'est beaucoup, morgué! pour un homme comme le père Bugeaud qui la déteste; mais alors il n'était pas nécessaire qu'il lui offrît son bras, son cœur et sa Durandal. Le père Bugeaud, qui n'a pas su combattre la République le 25 février, trouve plus commode de venir l'attaquer aujourd'hui à la tribune avec la pétition de maît' Pierre, et l'appui chaleureux de M. Béchard le légitimiste qui applaudit sans doute, dans la personne de M. Bugeaud, l'ancien sage-homme de Blaye.

Enfin, puisque le voilà revenu, puisse-t-il monter souvent pour y donner de ces représentations bouffonnes auxquelles il nous avait habitués sous la monarchie. Nous verrons reparaître le discours en équerre et les discussions carrées; car si le père Bugeaud a renié son ancien maître le lendemain de la révolution, et s'il renie aujourd'hui la République, il faut espérer du moins qu'il sera resté fidèle au grotesque.

Ma foi, tant pis! ils diront ce qu'ils voudront, je vais toujours examiner le dossier .. de mon fauteuil... Ça n'a pas l'air bien solide, mais ça pourra le devenir.

M. LHERMINIER.

M. Lherminier, qui avait renoncé à faire son cours sous la monarchie, a eu la singulière idée de tenter de le reprendre sous la République.

M. Lherminier, nous le disons pour ceux qui l'auraient oublié, a été un tribun de la plus dangereuse espèce. — Nous l'avons entendu, *entendu* de nos propres oreilles, exalter Alibaud en pleine chaire à la Sorbonne, et dire à des enfants (nous étions de ces enfants), qu'il comprenait tout ce qu'avait de grand un pareil forfait. — Un gouvernement fort, ou seulement honnête, eût fermé la chaire de M. Lherminier ; le gouvernement de Louis-Philippe crut faire mieux : — il acheta M. Lherminier.

Est-ce à dire que M. Lherminier consentit à se taire? — Non ; il fit plus : il entreprit de se donner à lui-même le plus outrageant de tous les démentis, et, avec une impudeur que les *Débats*, organe principal de ses nouveaux amis, ne purent s'empêcher de flétrir, il prêchait le lendemain le contraire de ce qu'il avait prêché la veille.

La jeunesse des écoles, indignée, fit justice de cette palinodie. — M. Lherminier, chassé à plusieurs reprises de son cours, dut subir cette terrible leçon.

Aujourd'hui, M. Lherminier, fort d'un arrêt de l'Assemblée nationale, qui certes ne pensait pas à lui en rouvrant les chaires du collège de France, M. Lherminier reparaît, M. Barthélemy Saint-Hilaire l'assiste dans cette douteuse entreprise ; tous deux échouent ; M. Barthélemy Saint-Hilaire y compromet son patronage, la jeunesse des écoles résiste, comme par le passé, et quelques journaux s'écrient : « Est-ce ainsi qu'on entend la liberté de l'enseignement? »

Que ne demandent-ils plutôt à M. de Falloux si c'est ainsi qu'il entend, non pas la liberté, mais l'honneur de l'enseignement, l'honneur, plus précieux encore sans doute que la liberté?

Que M. Lherminier ouvre un cours à ses frais et non à ceux de l'État ; que là, dans une salle où il parlera en son nom, rien qu'en son nom, il se fasse le public qui lui convient et auquel il peut convenir, si un pareil public est possible, nous le voulons bien. Voilà ce que M. Lherminier est libre d'essayer, si bon lui semble.

Mais qu'un gouvernement ait songé à forcer une jeunesse républicaine ou non, une jeunesse loyale et honnête à aller entendre des préceptes de philosophie et d'histoire sortir de la bouche de l'homme qui a effrontément renié dans un vil intérêt tout son passé en un instant, voilà ce qui n'est pas soutenable ; voilà ce qui est absurde ; voilà ce qui n'aurait jamais dû être essayé.

Où M. Guizot a eu la pudeur de céder, M. de Falloux comprendra que son devoir est de ne pas insister ; il sentira que la leçon donnée à M. Lherminier cette semaine est de celles qu'un gouvernement honnête peut tolérer, et que cet enseignement, pour tout dire, en vaut un autre, si ce n'est par son droit, au moins par sa moralité.

LES VOTES DU 10 DÉCEMBRE.

Prenez garde, mes bons messieurs, si la corde cassait!

LES JOURNAUX QUI NE PARAISSENT PAS.

Il y a, comme on sait, les journaux qui paraissent peu, les journaux qui ne paraissent guère, et les journaux qui ne paraissent pas.

Il n'est pas aisé de comprendre la spéculation de ces derniers.

Le journal qui ne paraît pas n'existe souvent que par un titre déposé à la direction de la librairie pour déconcerter d'avance les contrefacteurs. Il en est de célèbres. *Le Soleil*, par exemple, qui n'a jamais lui pour personne, *le Progrès*, *l'Opinion* et tant d'autres... On en connaît qui ont changé plusieurs fois de couleur sans avoir jamais paru.

Et parmi les petits journaux, qui n'a conservé le souvenir de *la Casquette de Loutre?* C'était même, ou du moins cela aurait pu être, un journal quotidien orné de lithographies à l'instar du *Charivari*. Cette feuille fut au moment de paraître à l'époque du mariage de la reine d'Angleterre. Un de ses rédacteurs avait été invité aux fêtes et cérémonies de la cour. Il ne put y assister faute de chapeau.

Le Pays a été longtemps au nombre des journaux susdits. Il fut tour à tour libéral, conservateur, républicain, bonapartiste, selon les exigences probables d'un cautionnement fugitif. Il vient enfin d'échapper aux limbes de la publicité. Le voilà digne de figurer dans le catalogue de Deschiens, ne dût-il durer que cinq jours, comme feu *le Monde*, qui ne put même accomplir la durée de la Genèse. Son créateur s'était reposé le sixième jour.

Le sort de *la Lanterne* fut encore plus éphémère. Sa lumière fut, mais ne brilla qu'un soir ; *le Lampion* l'absorba dans sa vive clarté. *La Lanterne* était d'un autre siècle. *Le Lampion* lui-même s'éteignit aux fatales journées de juin. Mais tout cela n'est pas encore le journal qui ne paraît pas.

Car un journal qui n'a point encore paru n'est pas, à proprement parler, un journal.

Celui qui n'a paru qu'une fois serait même à peine digne de ce titre : journal.

A ce propos, ne pourrait-on pas citer cet illustre numéro du *Constitutionnel*, sosie du journal de ce nom, qui parut un matin seulement, il y a une quinzaine d'années. La rédaction s'était divisée; il y avait doute alors sur la question de propriété. Deux *Constitutionnels* pareils d'aspect, mais différents d'idées, se produisirent à la fois dans les cafés. Paris se réveilla avec la stupéfaction qu'il aurait à voir se lever deux soleils.

Il existe aussi dans les collections un certain nombre de faux *Débats*, voici pourquoi. Un grand seigneur de l'ancien régime, vivant au fond d'une province, ne pouvait se figurer que les Bourbons eussent été chassés du trône. Pour flatter sa manie et lui conserver une illusion d'où dépendait sa santé, sa femme eut l'idée de faire imprimer... un *Journal des Débats* de fantaisie, que rédigeait le précepteur de la famille. Quelle belle histoire de France on pourrait rédiger d'après ce curieux journal!

Arrivons à la spéculation la plus hardie dont les lettres aient conservé le souvenir.

Il faut savoir qu'il existe de braves collectionneurs hollandais qui récoltent aujourd'hui des journaux à défaut de tulipes. Une bibliothèque de journaux de l'ancienne république est, pour les curieux, d'un prix inestimable. On espère autant de la nouvelle. Mais, comme on sait, un seul journal qui manque dans une collection lui ôte beaucoup de sa valeur. On a donc imaginé de faire tirer un exemplaire unique d'un journal portant un titre quelconque, qui non-seulement n'aura pas de lendemain, mais qui même ne sera pas mis en vente. Il se trouve des curieux qui offrent 2 ou 3,000 francs de ce numéro introuvable, dont le titre ne se révèle au public que par le bulletin de la librairie.

Nous croyons devoir trahir cette industrie nouvelle, qui serait fort innocente sans doute, si le numéro unique ne se multipliait selon le nombre ou la bonhomie des collectionneurs.

Il importe que la presse soit enfin moralisée!

LES RÉPUBLICOPHOBES.

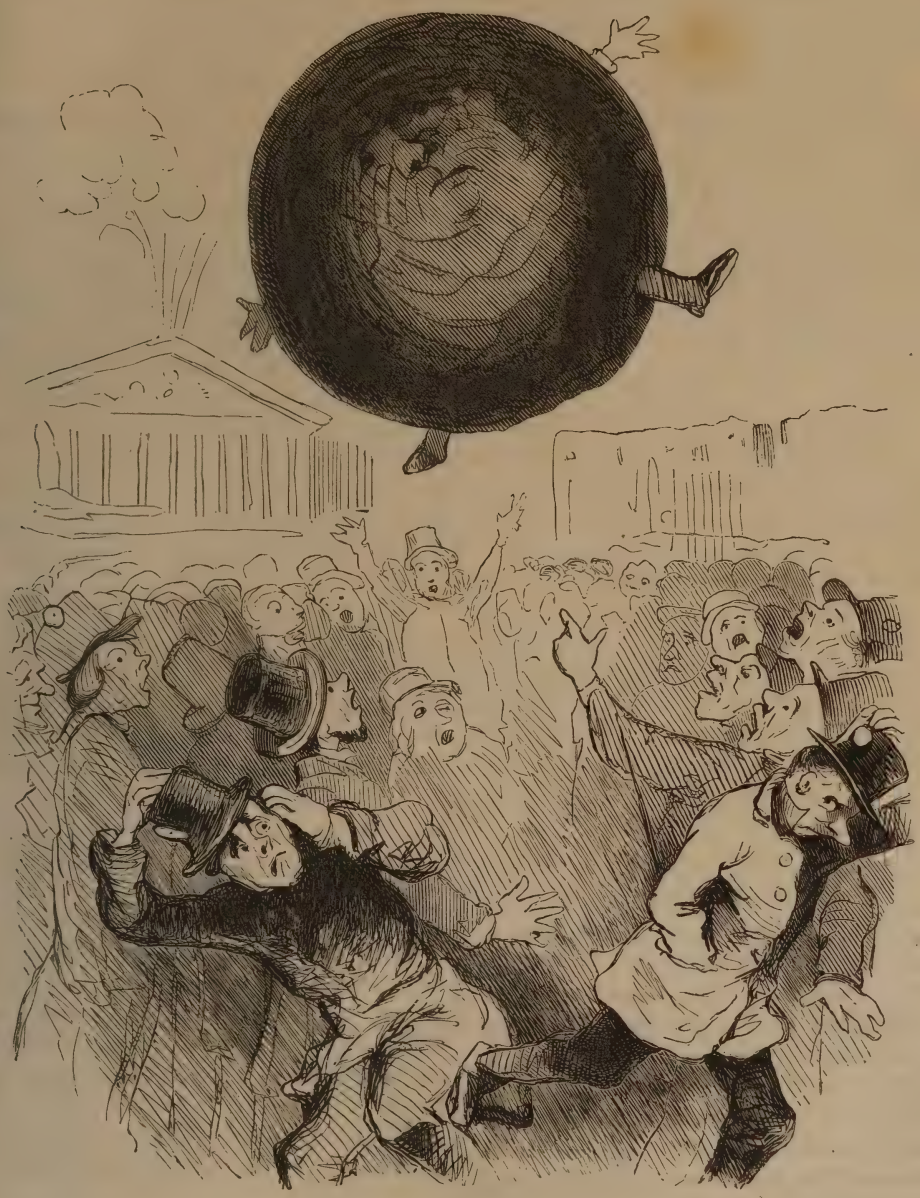
La démocratie a eu ses sociétés secrètes, la réaction veut à son tour avoir les siennes. Si nous sommes bien informés, une association clandestine s'est constituée, à la fin de 1848, sous le titre significatif de *Club des républicophobes*. L'une de ses premières décisions a été celle-ci :

« Considérant que notre but est de nuire à la République, et de l'attaquer par tous les moyens imaginables; — Considérant que l'un des meilleurs est de mettre obstacle à l'activité du commerce et à la circulation des capitaux; — Considérant qu'il importe d'inculquer à nos enfants des opinions anti-républicaines, et de leur présenter le nouveau régime comme la source de toutes sortes de calamités;

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Les membres du club s'abstiendront de toutes dépenses qui ne seront pas purement personnelles. »

« Ainsi : Plus de cadeaux à nos maîtresses, encore moins à nos femmes; plus de bonbons à nos enfants, plus de spectacles, plus de fêtes, plus de concerts, plus de grands dîners, plus de pourboires aux cochers, plus de pourboires aux garçons, plus de cigarres, plus d'aumônes, plus de payements à nos fournisseurs, etc., etc.»



« L'enseignement que je tire de cette nomination, c'est l'invitation de contribuer de toutes mes forces à l'affermissement de la République ; je le ferai avec probité, avec loyauté, avec constance, et, s'il le faut, avec *quelque énergie.* »

Dessiné par OTTO. Gravé par BAULANT.

CHOSES QUELCONQUES.

Le National ayant son marquis, *le Journal des Débats* devait avoir le sien. — M. le marquis Marrast vient de donner naissance à M. le marquis Saint-Marc Girardin. — Lequel de ces deux marquis est le plus spirituel, lequel est le plus impertinent, lequel est le plus marquis, pour tout dire? Est-ce le président de l'Assemblée nationale ou l'auteur de la théorie développée par les *Débats*, sur les *gens de peu* et les *gens de quelque chose?* — Ombre du président Séguier, répondez-nous; racontez-nous ce que vous savez sur la noblesse de celui que vous appeliez *Marc Girardin*; et si M. Marc Girardin le désire, nous établirons ses droits à la gentilhommerie.

— « Cela ne nous regarde pas, » dit *le Journal des Débats*. Cela veut-il dire que vous n'avez aucun souci à avoir de ce qui se passe du moment où vous n'êtes plus le journal du gouvernement, et que la patrie peut périr sans que vous ayez à vous en émouvoir? — Si c'est cela, allez-vous-en, émigrez, — M. le marquis, — ou tout au moins taisez-vous.

— *Le journal des Débats* avait été parfait de ton, de mesure et de bon goût, depuis bientôt un an, dans une position difficile et délicate. Il a renoncé tout à coup à ce beau rôle. A qui la faute? N'est-il pas toujours trop tôt pour cesser d'être sensé, honorable, et d'avoir raison à force de raison?

LE JOURNAL DES DÉBATS.

Je n'ai pas fait la République, dit en se frottant les mains d'un air un peu plus dégagé que sa situation personnelle, que la situation du pays ne le comporte, *le Journal des Débats*. Pardon. Qui donc l'a faite, non pas après, mais avant les républicains, si ce n'est vous, cette république dont vous vous séparez si lestement à cette heure, et dont les conséquences pèseraient encore justement sur vous, alors même que vous viendriez à bout de la vaincre. De quoi se composent les éléments d'une révolution, si ce n'est des fautes qui l'ont amenée? Ces fautes, qui les a faites? Est-ce *le National* ou *le Journal des Débats?* — M. Guizot, homme de quelque chose, ou M. de Lamartine, homme de peu, le glorieux M. Duchâtel ou le pauvre M. Dufaure, l'illustre M. Trezel ou l'inconnu qu'on nomme le général Cavaignac, les hommes de Louis-Philippe, enfin, *ces hommes de quelque chose*, ou les hommes de la République, *ces gens de rien*, comme vous dites?

Vous en parlez trop à votre aise, à dix mois de distance. Vous vous sentiez la conscience moins libre; vous vous sentiez plus coupables, peut-être, moins innocents, si vous le préférez, le 25 février! Vous frottiez-vous les mains, ce jour-là? Auriez-vous osé vous les laver, vos mains, de ce sang répandu? Non. Vous vous conduisiez décemment, je dirais humblement, s'il ne valait mieux vous reprendre que vous blesser; vous reconnaissiez vos torts; et, devant tous ces désastres amenés par vous, vous sembliez comprendre que les coupables ce n'étaient pas les vainqueurs, que vous aviez forcés, réduits à vaincre.

Vos fautes, cette république pouvait vous en demander compte; l'a-t-elle fait? Non. Elle a été clémente, et vous ne le seriez pas pour elle; et là où elle a été magnanime avec vous, vous ne seriez ni indulgents, ni même polis! Hélas! vous êtes incorrigibles!

Heureusement que la République le sera aussi, et qu'en dépit de vos efforts pour la pousser à des violences, elle gardera ce défaut politique, la clémence, dont vous essayeriez en vain de la faire repentir.

— Jamais temps n'a été plus fécond en phénomènes. Quelques braves gens croient que le nombre des républicains diminue: erreur! Le nombre au contraire en augmente tous les jours. La République s'enrichit incessamment non-seulement d'individus nouveaux, mais d'espèces tout entières, jusque-là inconnues.

Nous avions les républicains rouges, les républicains modérés, les républicains encore plus modérés qu'on pourrait appeler les républicains gris-perle, les républicains socialistes, soit de la veille soit du lendemain, puis enfin les républicains bonapartistes.

Nous avons aujourd'hui les républicains impérialistes, les républicains régentistes, les républicains légitimistes et les républicains monarchistes rouges, c'est-à-dire ces joueurs intrépides qui prendraient un roi quelconque dans un jeu de cartes plutôt que de s'en passer.

La République n'est pas si malade, si elle ne doit mourir que quand ses ennemis seront d'accord.

— Dans la discussion relative à la fixation des appointements du vice-président de la Rébublique, chacun donnait son chiffre et ses raisons à l'appui. Le chiffre 48 l'emporta. — C'est un bon chiffre pour *un Boulay*, dit M. le procureur-général Dupin, — expert en calembours comme on sait.

AU BAL DE L'OPÉRA.

J'étais samedi passé au bal de l'Opéra, j'eus l'honneur d'y être pris pour un représentant du peuple. Je

dirai, pour expliquer une méprise pour moi si glorieuse, qu'on pouvait compter environ trois cents de ces honorables dans le foyer, sans préjudice bien entendu de ceux qui pouvaient se trouver dans des loges avec des faux-nez, ou dans la salle sous des costumes de pierrot, d'arlequin, de Turc et autres. « Sacrédié, me dit un des plus agaçants dominos de l'endroit, à qui je venais d'offrir, *sur sa demande*, un bâton de sucre de pomme de Rouen gros comme un bâton de maréchal, sacrédié, ça serait pourtant dommage qu'on renvoie à leurs femmes de province des amours de représentants comme vous tous. Veux-tu que je monte sur une banquette et que je te fasse signer par toutes les citoyennes ici présentes une pétition, une fameuse, qui témoigne de vos vertus et fasse connaître au président que vous êtes nécessaires à Paris. Parle, dis un mot, et dans trois quarts d'heure tu as quinze cents signatures, et des crânes, à mettre sous le nez du petit père Marrast. Ça va-t-il? — Je promis à l'aimable masque qui tint ce discours d'en parler à mes collègues à la première réunion, et de lui porter au prochain bal leur réponse.

— Les voleurs punissent les transfuges. La société les récompense. — C'est un des grands malheurs des révolutions d'offrir une prime aux apostasies.

— Madame Sand, à qui un grand nombre de ses admirateurs les plus passionnés avaient grand'peine à pardonner qu'elle eût oublié qu'elle était avant tout un admirable poëte pour se faire écrivain politique, publie, dans le journal *le Crédit*, un roman qui lui obtiendra sa grâce des réactionnaires les plus endurcis. *La petite Fadette* renferme des trésors de poésie, de simplicité et de candeur, et pas un mot de politique.

LE RETOUR DE M. GUIZOT.

AIR *de la Marquise de Pretintaille.*

Français, me voici parmi vous;
J'ai, pour calmer votre courroux,
De l'exil subi le supplice.
Montrons-nous généreux et grands,
En oubliant nos différends,
Que le passé
Soit un rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

Je puis sans danger, maintenant,
Paraître sur le continent,
Même demander du service.
Depuis que je fus exilé,
Un siècle entier s'est écoulé.
Que le passé
Soit un rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

Mes bons électeurs de Lisieux,
Je reviens; essuyez vos yeux.
Qu'à la Chambre on me rétablisse.
Depuis longtemps votre cité
M'a promis sa docilité.
Que le passé
Soit un rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

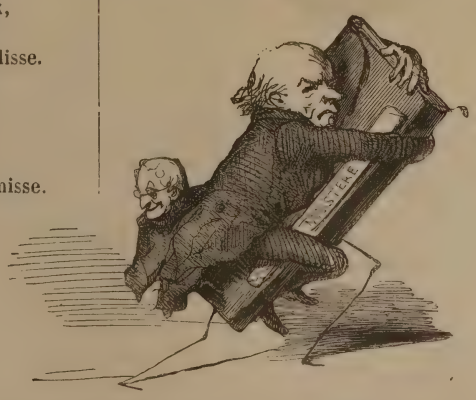
Les suppôts de la royauté
Reconquièrent l'autorité.
Au pouvoir chacun d'eux se glisse.
Dans un assez proche avenir,
Je crois que mon tour va venir.
Que le passé
Soit un rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

Barrot, que j'avais méconnu,
Au ministère est parvenu;
Il s'y comporte en vrai novice.
De lui pourtant je suis ravi,
Car pas à pas il m'a suivi.
Que le passé
Soit un rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

Il restaure de bonnes lois;
Il rétablit dans leurs emplois
Les vieux soldats de ma milice.
Il en a même réélu
Dont le roi n'aurait pas voulu.
Que le passé
Soit un rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

Vraiment, à le voir diriger
L'intérieur et l'étranger,
On dirait qu'il est mon complice.
En cet homme qui m'insulta,
Je trouve mon duplicata.
Que le passé
Soit en rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.

Puisqu'il n'est point de changement,
A rentrer au gouvernement,
Il se peut que je réussisse.
Barrot, Guizot, au cabinet,
C'est bonnet blanc et blanc bonnet.
Que le passé
Soit en rêve effacé;
Embrassons-nous, et que ça finisse.



— Il le gardera... — Il ne le gardera pas! —

Cette adorable boule est celle de Boulay,
Qui ne se mouche pas du pied, comme on le pense.
Quand, pour lui conférer la vice-présidence,
Dans la boîte au scrutin chaque boule aboulait,
Boulay dit bravement (quoiqu'il ne soit pas *rouge*) :
« Républicain, morbleu ! tout de bon l'est Boulay !
« Et si quelque jour, le royaliste bouge,
« Il sera bel et bien par Boulay saboulé ! »

Dessiné par FABRITZIUS.. Gravé par LEBLANC.

LA SEMAINE.

L'histoire de cette semaine se résume dans celle d'une journée. Supprimez les grands événements de lundi, que nous restera-t-il? un vaudeville de M. Rozier aux Variétés, la reprise de la *Fête du village voisin* à l'Opéra-comique, un bal chez le fameux colonel Thom, qui reparaît à l'horizon, il n'y aurait pas là de quoi remplir deux colonnes.

Heureusement MM. Odilon Barrot et Léon Faucher sont venus à notre secours. Les deux vaudevillistes politiques ont rédigé, en collaboration avec le général Changarnier, une petite conspiration qui décèle de grandes facultés dramatiques, une entente des planches et une science des ficelles qu'on ne se serait peut-être pas attendu à trouver dans de si jeunes auteurs.

Voici en quelques mots l'analyse de cet ouvrage.

L'amour n'est pour rien dans la pièce de M. Odilon Barrot, Léon Faucher, Changarnier et Clairville; car, pour ne rien cacher, nous devons dire que cet illustre vaudevilliste a travaillé à la journée de lundi; c'est lui qui a rédigé la fameuse proclamation finale où on déclare au public qu'il faut en finir avec l'anarchie d'une façon complète et irrévocable. Or, la donnée de la pièce a cela de vraiment comique, que les principaux personnages passent tout leur temps à chercher l'anarchie qu'ils ne peuvent trouver nulle part.

En renonçant à ce puissant moyen d'émouvoir les cœurs, qui s'appelle l'amour, il faut convenir que MM. Odilon Barrot, Léon Faucher, Changarnier et Clairville ont fait preuve de beaucoup d'audace. Peut-on dire que cette audace a été justifiée par le succès? C'est au lecteur de répondre.

La scène s'ouvre par un roulement de tambours. On bat jusqu'à dix-sept fois le rappel dans ma rue. A chaque fois un garde national se rend à l'appel. Cela fait juste dix-sept gardes nationaux.

— Qu'y a-t-il, caporal?

— Demandez-le au sergent.

— Que se passe-t-il, sergent?

— Demandez-le au lieutenant.

— Qu'arrive-t-il, lieutenant?

— Demandez-le au capitaine.

— Que va-t-on faire, capitaine?

— Demandez-le au commandant.

— De quoi s'agit-il, commandant?

— Allons le demander au colonel.

Les dix-sept hommes se mettent en marche pour la mairie, et nous prenons le chemin de l'Assemblée nationale où se discute la fameuse proposition Grévy. L'enceinte de la représentation nationale est environnée de troupes et de canons. En entrant, il nous semble voir le fantôme du pompier du 15 mai traverser la salle des Pas-Perdus. Ce n'est qu'un aide de camp du général Changarnier.

Les représentants sont en émoi. Pourquoi ces troupes? A quoi servent ces canons? M. Odilon Barrot monte à la tribune, et il se met à réciter un de ces amphigouris qui étaient autrefois le triomphe du vénérable Odry. Il parle des éternels ennemis de l'ordre, de la garde mobile, des Guelfes et des Gibelins, de la pureté de ses intentions, des Capulets et des Montaigus, de la conspiration des poudres, de la tyrannie des Seize, de la machine infernale, et enfin de l'art d'élever des conspirations et de s'en faire trois mille francs de revenu. Après quoi Odry-Barrot se rend majestuensement à sa place.

Il faut maintenant que le président Marrast s'explique au sujet de l'appareil militaire qui entoure l'as-

semblée. M. Marrast se lève de son fauteuil, et déclare qu'en se réveillant et en se voyant ceint de baïonnettes, il a envoyé demander des explications au général Changarnier, en le priant poliment de passer dans son cabinet (style d'avoué).

Le général Changarnier a répondu non moins poliment (M. Changarnier, après M. de Coaslin, est l'homme le plus poli de France) qu'il avait autre chose à faire, et qu'il ne pouvait se rendre à l'appel du président Marrast, lequel a demandé pourquoi on avait envoyé tous ces soldats sans le prévenir.

— Ah! monsieur, a répliqué M. Changarnier, pour qui me prenez-vous? Troubler votre sommeil, le sommeil d'un président; je suis incapable d'une telle inconvenance.

L'Assemblée a ri de dédain en entendent M. Marrast annoncer qu'on n'avait point voulu troubler son sommeil. Les amis du président prétendent qu'en prononçant ces paroles, il avait eu l'intention de faire de l'ironie. Il ne s'agissait que de dignité.

Il est résulté de toutes ces explications que le président de l'Assemblée nationale n'avait point demandé à être entouré d'un camp; mais que les troupes étant là, il fallait les placer sous le commandement du général Lebreton, questeur de l'Assemblée. C'est ce qui a été fait. Peut-être eût-il mieux valu renvoyer ces troupes et déclarer qu'on n'avait rien à redouter du peuple de Paris : ce qui était vrai.

Nous avons remarqué que toutes ces explications ont été prononcées par M. Marrast avec un accent légèrement gascon, qui reparaît toujours chez lui au moment des grandes crises.

La proposition Grévy a été rejetée. Il faut convenir que personne ne s'attendait à ce dénoûment. L'admirable discours de M. Jules Favre avait *réduit à néant* les arguments de ses adversaires et *pulvérisé* le ministère. Nous nous servons à dessein de ces expressions qui ont le malheur d'être consacrées. L'orateur, et ce n'est point ici un mot de courtoisie, a obtenu un des plus beaux triomphes dont la tribune républicaine ait été le témoin, et, après l'émotion universelle produite par ce discours, nous en sommes encore à comprendre le résultat qui l'a suivi. Les uns l'attribuent à un malentendu, d'autres à la lassitude de beaucoup de représentants, d'autres à la pression des moyens dramatiques employés par MM. Odilon Barrot, Léon Faucher, Changarnier et Clairville.

Onze voix de majorité, voilà tout ce que le ministère a obtenu dans une question pareille et après de tels efforts. Les indécis, les républicains de nuance ont de bien graves reproches à se faire. C'est le parti Pagnerre qui a décidé le vote en faveur de la réaction. Nous avons décidément un parti Pagnerre. O mon pays!...

Pour célébrer une victoire que l'éloquente indignation de Guinard devait lui faire expier le lendemain, M. Léon Faucher s'est donné le plaisir de faire arrêter le brave colonel de la sixième légion, Forestier, les membres de la *Solidarité républicaine*, M. D'Alton-Shée, sans compter tous ceux dont nous ne savons pas les noms. M. Léon Faucher tient à épuiser toutes les jouissances du pouvoir.

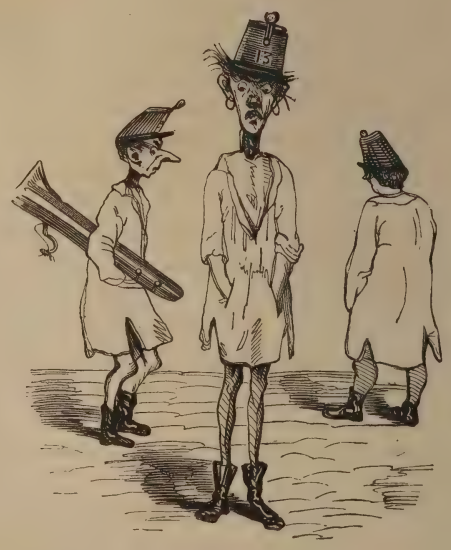
Une demande d'enquête sur ces événements sombres et formidables, comme dirait M. Hugo, est déposée à l'Assemblée nationale et suit la filière des bureaux. Nous saurons enfin peut-être de quel danger la société était menacée, et pourquoi, dans ce péril pressant, on n'a convoqué que deux ou trois légions de la garde nationale, laissant les autres se livrer à leurs affaires respectives, y compris l'artillerie, qui a cru devoir se réunir pour voler au secours de M. Léon Faucher.

Cette journée nous a du moins valu l'avantage d'apercevoir notre président à cheval dans la rue de la Paix, et de le saluer comme tous les citoyens présents sur son passage aux cris de *Vive la Republique! à bas le ministère!* M. Louis Bonaparte portait son costume de *jeune officier* de l'ancien opéra-comique.

Lundi matin, MM. Clément Thomas et de Coëtlogon, la République et la légitimité, échangeaient un loyal coup d'épée au bois de Boulogne; le soir, M. Thiers serrait sur son sein le jeune Faucher, et lui disait *macte animo, generose puer*, persévère dans la grande tradition politique, le sac de Scapin est le vrai manteau du pouvoir. On ne fait quelque chose que par l'intrigue et la haute comédie.

Que signifie ce *quelque chose* de M. Thiers. Nous le saurons peut-être plus tard. En attendant, nous en sommes encore à répéter ce mot qui était lundi dernier dans toutes les bouches. Qui trompe-t-on ici?

On pourrait bien dire : Qui se trompe? car nous croyons que MM. Odilon Barrot, Léon Faucher, Changarnier et Clairville sont dans l'erreur s'ils comptent sur le succès de leur ouvrage. L'intrigue est percée à jour, ils tomberont sous les sifflets.



Une nouvelle tenue.

LES JOUJOUX D'UN ENFANT TERRIBLE.

Dessiné par BERTALL. Gravé par MIDDERIGH.

UN SABRE.

« Avez-vous vu, lundi, le général Changarnier sur son cheval blanc?

— Oui, le cheval était crotté plus qu'il ne convenait à sa couleur.

— C'est vrai, mais M. Changarnier était superbe; il avait un faux air du maréchal Radetski.

— Du maréchal Radetski et de Franconi.

— Il rappelait, il est vrai, Franconi pour son talent d'équitation et par la mise en scène de la journée; mais sa véritable ressemblance était empruntée à Radetski.

— Moi, je tiens pour Franconi, d'abord à cause du cheval blanc, quoiqu'il fût crotté jusqu'au cou.

— Le cheval blanc aurait plutôt rappelé Lafayette.

— Préjugé! Lafayette avait des cheveux blancs, et non pas un cheval blanc. M. Changarnier est le seul général qui ait jamais monté un cheval blanc ; cette couleur *voyante* ne convient qu'aux exercices du Cirque ; les chevaux de cette couleur ont été inventés par Franconi et ses écuyers.

— Soit, mais les moulinets du sabre de M. Changarnier sont du Radetski tout pur.

— C'est encore du Franconi. Dans les pièces militaires du Cirque, les généraux ont toujours le sabre à la main pour faire des moulinets.

— Il me semble que Radetski ne fait guère autre chose à Milan.

— Je l'avoue, mais Radetski est un guerrier de la haute école qui possède les traditions. Ces traditions semblaient devoir se perdre : M. Changarnier les remet en vigueur. Il essaie en ce moment, dans l'art militaire, une réaction classique semblable à celle qu'on a tentée pour la tragédie, et qui n'a pas eu de succès.

— Voulez-vous dire par-là que M. Changarnier ne doit pas réussir?

— C'est selon. M. Changarnier réussirait beaucoup en Russie ou en Autriche. Ce n'est pas un général français, c'est un feld-maréchal austro-Russe, un homme de première force pour sabrer des populations vouées au knout ou à la schlague. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à l'entendre conjuguer le verbe sabrer. Je sabre, j'ai sabré, je sabrerai, sabrons! Eh quoi! la garde mobile se mutine! on la sabrera. La garde nationale murmure! On saura la sabrer. Qui est-ce qui bouge? Apportez-moi mon sabre! En Autriche et en Russie, on se fait des milliers de roubles de rentes avec l'art d'élever des sabres. En France, cet art est encore moins productif et moins sûr que l'art d'élever des lapins.

— Bah! l'art d'élever des lapins, qu'est-ce que cela rapporte? 3,000 francs de rentes au plus ; il n'y a pas seulement de quoi avoir un cheval blanc.

— On s'en passe. Mais pour en revenir à M. Changarnier, savez-vous qu'il est un peu bien ridicule en ce moment?

— Ridicule! ce brillant militaire tout imprégné d'eaux de senteur!

— Les eaux de senteur ne prouvent rien; c'est même ce que l'on considère à l'étranger comme une marque de la légèreté française. Un sabre a beau être parfumé à l'eau de Portugal, c'est toujours un sabre. Quand M. Barrot monte à la tribune pour y débiter ses pompeuses niaiseries, il me semble toujours voir M. Changarnier debout près de l'orateur, le sabre à la main, pour forcer les applaudissements. Grâces à lui, nous avons vu une chose assez rare dans les annales d'une république : cent mille hommes sous les armes, et l'artillerie stationnant mèche allumée pour appuyer les vessies gonflées de vent que devait lâcher M. Barrot. Si M. Barrot avait un fils de dix ans qui s'amusât à lancer des cerfs-volants, M. Barrot ferait escorter le cerf-volant de son fils par un régiment de cavalerie, une division de ligne et deux légions de la garde nationale, pour lesquelles on battrait le rappel à sept heures du matin; et M. Changarnier viendrait en personne, sur son cheval blanc, se mettre à la tête de ces forces imposantes.

Voilà où l'on arrive en voulant jouer un rôle politique à tout prix, — à servir de Cosaque à M. Barrot lorsqu'il a besoin d'imposer au pays la restauration de sa vieille éloquence. Au moins Radetski prononce lui-même les discours et rédige les proclamations qu'il escorte ensuite avec ses baïonnettes dans les rues de Milan. Il est vrai que M. Changarnier a déjà prouvé, notamment dans son entretien avec les chefs de la garde mobile, que l'éloquence d'un feld-maréchal lui serait facile au besoin ; quel malheur que M. Changarnier ne soit pas Autrichien!

LE SOMMEIL DE M. MARRAST.

S'il y a une chose sacrée au monde, c'est, à coup sûr, le sommeil de M. Marrast.

Quand M. Marrast dort, les vents s'apaisent, les fleuves suspendent leur cours, les passants marchent sur la pointe du pied, la nature entière craint de le réveiller.

Son valet de chambre nous a assuré qu'il avait vu plus d'une fois des fées entrer par la fenêtre, avec leur cortége d'esprits aériens, dans la chambre de son maître. Titania elle-même serait venue dans sa coquille de noix, traînée par des papillons. Quand ces visites arrivent, ajoutait le valet de chambre, je les annonce à haute voix, car la moindre infraction aux règles de l'étiquette serait punie sévèrement par M. Marrast.

— Et après?

— Après, je me hâte de sortir de la chambre ; un soir que la curiosité m'avait porté à rester, Titania changea ma tête en une tête d'âne qui resta sur mes épaules jusqu'au lendemain. N'osant pas rentrer chez moi et me montrer à ma femme avec cette tête, et me voyant condamné à passer la nuit derrière la porte, je me permis de regarder par le trou de la serrure.

— Et vous vîtes?

— Je vis les fées entourer la couche de M. Marrast. Les unes le berçaient, les autres agitaient sur son visage des éventails parfumés et semaient des feuilles de rose sur son lit. Titania lui disait d'une voix douce comme le murmure d'une nuit d'été : « Dors, bel ami, fais des rêves charmants, je t'en conjure. »

Et un sourire divin venait épanouir les traits de M. Marrast.

— Il rêve! s'écriaient en chœur les autres fées ; il rêve! ne l'éveillons pas et dansons sans bruit.

Ébloui de ce spectacle, je finis peu à peu par m'endormir.

— Et quand les fées ne viennent pas?

— Alors on va chercher Poultier qui chante l'air du sommeil.

Ainsi parlait ce bon valet de chambre, et l'on comprend après cela pourquoi le sommeil de M. Marrast est entouré de tant de respects à l'hôtel de la Présidence.

M. Marrast lui-même l'a dit l'autrejour à l'Assemblée, quand on lui demandait s'il n'avait pas été prévenu de la prise d'armes du général Changarnier.

— J'ai été prévenu, en effet, mais très-tard, parce qu'on n'avait pas voulu troubler mon sommeil.

— Et pourquoi n'avait-on pas voulu troubler votre sommeil?

— Parce que c'était le moment où Titania venait d'entrer dans ma chambre avec son cortége ; elle commençait justement l'air : « Dors, bel ami, etc. »

— Il nous semble pourtant qu'un domestique aurait pu...

— Erreur ; d'abord Titania aurait donné à ce maraud une tête d'âne, et puis je l'aurais fait mourir sous le bâton.

— En ce cas, mettons que nous n'ayons rien dit. Nos compliments, s'il vous plaît, à Titania, à sa prochaine visite.

— Je n'y manquerai pas. Maintenant la séance est ouverte ; je donne la parole au jeune Fresneau.

« Dormez votre sommeil, grands de la terre. » (BOSSUET.)

LES ARRESTATIONS.

Au bon temps des lettres de cachet, lorsqu'un homme était conduit à la Bastille, et qu'un parent ou un ami allait demander la cause de son arrestation, le ministre répondait avec une grâce charmante : — Raison d'État, mon cher monsieur ; au reste, la justice suit son cours.

C'est à peu près ce qu'en l'an Ier de la République répond M. Léon Faucher à propos des arrestations qui étonnent Paris depuis lundi dernier. Il n'y manque que la grâce charmante.

La justice suit son cours, assure M. Faucher ; nous n'avons pourtant pas entendu dire que la proposition de mise en accusation du ministère ait été adoptée par la Chambre.

Il paraît, du reste, probable que les ministres seuls n'auront point leur part des mandats d'arrêt qui se sont signés et qui se signent actuellement. On arrête tout le monde, hors les ministres.

Pourquoi ? C'est un mystère d'État. Au reste, la justice suit son cours, comme disait M. Léon Faucher.

Si, pendant qu'ils sont en train, les ministres avaient l'énergie de s'arrêter eux-mêmes, la majorité de la population verrait là une victoire remportée sur l'anarchie, et ce serait peut-être un moyen de consolider le ministère. Nous soumettons humblement cet avis à M. Odilon Barrot.

On se perd en conjectures sur les crimes commis par les malheureux que l'on entraîne tous les jours à la Conciergerie ou dans les forts. Il paraît seulement qu'il s'agissait d'un vaste complot organisé sous main pour la défense et le maintien de la République. Les coquins qui en faisaient partie avaient, dit-on, juré sur un fusil de Février, de défendre l'Assemblée nationale jusqu'à la mort.

Plusieurs faits viennent à l'appui de cette opinion. Nous avons vu arrêter dans le faubourg Montmartre un garde mobile qui, sur le passage d'une patrouille de la 2e légion, avait crié : Vive la République ! — Messieurs, disait le garde mobile aux gardes nationaux qui lui serraient le collet : Arrêtez-moi, mais ne m'étranglez pas. Vive la République !

Nous ne savons pas s'il a été tout à fait étranglé.

Le colonel de la sixième légion, M. Forestier, a été conduit à la Conciergerie et mis au dépôt avec des voleurs. Il est vrai que M. Forestier a des charges accablantes contre lui, particulièrement la lettre qu'il a écrite au président de l'Assemblée nationale pour l'assurer de son dévouement.

Où en serions-nous si la justice ne suivait pas son cours ?

Avouons-le cependant, le grand complot trouve quelques incrédules pour lesquels nous demandons des mandats d'arrêt. Que deviendra, en effet, la société si l'on se permet de douter des affirmations du ministère ? Mais, disent ces incrédules, M. Barrot et M. Faucher prétendent qu'il y a un complot, tandis que M. Changarnier laisse entendre le contraire. Comment mettrez-vous d'accord ces trois autorités ?

D'abord il ne s'agit pas de les mettre d'accord ; il s'agit de soumettre sa propre raison aux décisions de M. Barrot. Voyez plutôt ce qui se passe dans les pays d'ordre et de discipline, en Russie, par exemple. Quelqu'un s'y est-il jamais avisé de révoquer en doute les affirmations de l'autorité ? Cependant si l'on y tient, il ne serait pas impossible d'expliquer les prétendues contradictions de M. Barrot.

Personne n'ignore, en effet, que M. Barrot, par suite de ses anciens discours d'opposition dynastique, est sujet à des hallucinations pendant lesquelles il est fermement convaincu que Louis-Philippe règne toujours aux Tuileries. De là l'erreur bien excusable qui lui fait prendre le cri de *vive la République !* pour un cri séditieux. Il y a donc eu complot, sans complot, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il y a eu complot républicain contre la monarchie, et ce bon M. Barrot, qui, ordinairement, n'est pas très-fort, mais qui l'est encore moins quand il se trouve plongé dans ses hallucinations, ne s'est pas rappelé que la révolution de Février avait eu lieu, et il a songé naturellement à réprimer un attentat contre la royauté.

Un roi de Macédoine, sujet, lui aussi, à des hallucinations, avait auprès de lui un secrétaire qui ne le quittait jamais et qui lui répétait d'heure en heure : « O roi, souviens-toi que tu es homme ! » Nous demandons que la Chambre délègue un de ses membres pour résider auprès de M. Barrot, et lui crier à chaque minute : « O Barrot, souviens-toi que tu es républicain ! »

LE BUDGET D'UN REPRÉSENTANT.

Nous avions, il y a un an, des députés qui ne nous coûtaient rien.

Nous avons à présent des représentants qui nous coûtent fort cher, — et qu'on a baptisés récemment du nom de *vingt-cinq-francs-jouriens*, adjectif un peu long, mais significatif.

Les députés nous coûtaient simplement des ministères, des places de toutes sortes, des bureaux de tabac, des recettes, des bourses, des brevets de gardes-champêtres, des missions, des inspections et une foule de positions.

Les représentants nous coûtent chacun vingt-cinq francs, c'est-à-dire la valeur d'un *souverain* d'Angleterre, attendu que chacun d'eux est le diminutif d'un souverain.

Vingt-cinq francs par jour, c'est un sort.

Il n'y a pas sans doute de quoi acheter un équipage, pas même une maison de campagne, — comme disent les bateleurs en parlant de la faible somme de *cinq centimes*. Cependant, il ne faut pas non plus cracher sur ce capital. — Vingt-cinq francs, c'est tout si l'on veut, et si l'on ne veut pas, ce n'est rien.

Vingt-cinq francs, c'est un louis plus onze sols (vieux style).

Vingt-cinq francs, c'est un napoléon augmenté de ce que le vulgaire appelle un *tigre à cinq griffes*.

Cela représente vingt-cinq *balles*, au point de vue populaire. Il y a même quelques-unes de ces dernières à recevoir en plus, par les représentants, dans les émeutes ou ailleurs, — cela s'est vu.

Et pourtant vingt-cinq francs, ce n'est pas non plus le *Pérou*, ce n'est même qu'une légère fraction des richesses minières de la Californie.

Supposez seulement que vous vous réveillez nanti d'un semblable capital ; — qu'en ferez-vous ?

Il y en a qui disent : Je n'en serais pas embarrassé ; j'irais d'abord déjeuner à Tortoni.

— Ensuite ?

— Ensuite je prendrais un cabriolet et j'irais faire deux ou trois visites.

— Après ?

— Après, c'est-à-dire avant, je sentirais le besoin de quelques cigarres à vingt-cinq centimes (vraie régie).

— Et puis ?

— Je m'accorderais un temps moral pour me faire coiffer et pour faire ma cour aux dames.

— Enfin ?

— Je me rendrais à l'Assemblée vers une heure, dans le cas où la séance présenterait de l'intérêt ; si non j'irais lire les journaux et prendre un grog au café d'Orsay.

— Je vous permets encore une partie de billard, et vous allez voir que vous venez de dépenser au moins dix francs,

— A peu près.

— Remarquez que nous ne comptons ici ni le logement, ni le costume, ni les menues dépenses qui s'y rapportent, et qu'il n'est pas injuste d'évaluer à environ cinq francs, — surtout pour un provincial qui gé-

Route de Bourges.

néralement habite un hôtel et prend un tailleur à douze mois de crédit.

— Il reste dix francs encore à employer pour la soirée.

— Vous ne comptez pas la buvette?

— On pourrait à la rigueur se contenter du verre d'eau sucrée de la tribune, — dont l'attrait pousse quelquefois des représentants économes à demander la parole; — mais un consommé, un verre de bordeaux ne nuisent pas à l'éloquence; consacrons-y deux francs en moyenne; il nous reste encore huit francs.

— Nous n'avons compté jusqu'ici ni les ports de lettres, ni les quêtes?

— Ajoutons un franc cinquante.

— Où dînez-vous?

— Je m'abstiendrai prudemment de Véry, j'irai dîner chez Lucas, ou chez la mère Morel.

— Vous commencez à vous modérer; mais il est difficile d'y dépenser moins de trois francs.

— Vous prendrez bien votre demi-tasse.

— Soixante-cinq centimes.

— Je ne songe plus à compter les voitures ou omnibus, qui dans les mauvais temps vous seraient nécessaires pour regagner, en sortant de l'Assemblée, des quartiers plus civilisés. Mais que ferez-vous le soir? Irez-vous dans le monde?

— Selon les circonstances. J'y regarderais à deux fois, sans doute, pour prendre une voiture et acheter une paire de gants.

— Nous n'avons point parlé du chapitre des passions.

— N'en parlons jamais!

— Et que vous reste-t-il pour aller au spectacle, pour jouer au lansquenet ou même au whist, pour acheter des livres, pour encourager les arts?...

— Rien! rien! rien!

— Il ne vous reste pas même de quoi donner cinquante centimes à votre concierge si vous rentrez après minuit. Surtout n'ayez pas de famille; ceux qui sont dans ce cas ne se livrent pas, certes, aux dépenses bourgeoises que nous venons d'énumérer. — Ils dînent chez Katcombe ou chez les rôtisseurs de la rue du Roule; ils fument des bouts-coupés et vont prendre leur demi-tasse au café Momus. Ils ne portent ni draps fins ni bottes vernies; on en connaît même qui portent des sabots. Comptez maintenant les séances, les commissions, les réunions, les rapports... Croyez-vous que chacun d'eux ne gagnerait pas plus à faire un autre état ou à continuer celui qu'il a quitté?

— Allons! je renonce à la perspective des vingt-cinq francs représentatifs; — je pars pour la Californie, où chaque travailleur gagne par jour quatre-vingts dollars.

— Allez, et ne revenez plus!

VOYAGE EN EUROPE.

En ce moment on vote en Prusse, on vote en Piémont, on vote à Rome. Depuis Février, chaque peuple, à son tour, dresse des hustings, et se donne le divertissement du *poll* et du *ballot*. Après l'un vient l'autre; il en est même qui répètent le morceau. Voilà le scrutin installé en permanence en Europe. Ce serait le cas d'appliquer en grand l'invention de l'urne roulante que chacun voulait promener en poste à travers les trente-six mille communes de France.

Devant les chances aléatoires de ces dés jetés à la fois d'un coin à l'autre du tapis, on comprend que la politique devient plus que jamais un calcul de probabilités. Autrefois on pouvait, jusqu'à un certain point, conjecturer et dire : La reine Anne est jalouse de la duchesse de Marlborough, nous aurons la paix; le roi de Prusse a fait une épigramme sur madame de Pompadour, nous aurons la guerre. Mais à présent il faut vivre au jour le jour, attendre, en se croisant les bras, ce qui sortira de l'urne aux mystères. La solution des affaires est une question de loto.

La plus grave en ce moment, la paix et l'avenir du monde, est entre les mains de MM. les électeurs de la Savoie et du Piémont: M. Gioberti aura-t-il une chambre démocratique, ou bien les *codini* (perruques, ganaches, marquis de Carabas), seront-ils en majorité? *That is the question.* Dans le premier cas, S. M. Charles-Albert enfourche son cheval et s'en va-t'en guerre, et alors..... gare à Radetzki! Dans la seconde hypothèse, chacun reste tranquillement chez soi, sauf le belliqueux abbé, qui déménagerait en secouant la poussière de ses souliers et prophétisant contre Israël.

On prétend néanmoins, mais ce sont certainement des jésuites, des *codini* qui répandent ce bruit, que depuis qu'il est entré aux affaires, à grand bruit de fanfares et de trompettes guerrières, M. Gioberti s'est aperçu bien vite qu'on ne fait pas, à beaucoup près, la guerre aussi facilement qu'on le dit à la tribune ou qu'on l'écrit dans des livres; il se serait même convaincu de l'impossibilité absolue où se trouve le Piémont de lutter à lui tout seul contre la bonne armée de Radetzki. Grand embarras pour le nouveau ministre. Comment se dédire, lui qui était venu tout exprès pour sonner le boute-selle? Un seul moyen restait; il a dissous la chambre et travaillé de toutes ses forces les élections pour faire arriver une majorité de..... libéraux, allez-vous dire? Non : de rétrogrades qui, en refusant au cabinet de s'associer à sa politique belliqueuse, lui fourniraient le moyen de sortir de l'impasse où il s'est fourvoyé, de sauver sa popularité et de tonner de nouveau dans l'opposition contre les *codini*.

Pour un ennemi des jésuites, que vous en semble? Cette invention-là sent un peu son casuiste.

A Rome, l'éducation encore arriérée des électeurs se fait par les grands moyens. Est-il une situation plus critique que celle de ces malheureux *ciceroni*, ténor, et marchands de mosaïques, qui, avec les transteverins, composent la population de la ville éternelle? D'un côté, le pape leur défend de voter, sous peine d'excommunication; de l'autre, M. Sterbini, une manière de Rienzi, poëte, journaliste, dictateur, qui ne sort jamais qu'équipé en *Fra Diavolo*, M. Sterbini, disent les amis du pape, leur met le pistolet sur la gorge et les menace de la mort s'ils ne vont déposer leur boule. Entre la vie de l'âme et la vie du corps, pas de milieu, il faut choisir. Alternative embarrassante! Plus d'un de ces électeurss malgré lui, et en cela je l'approuve, voudrait bien s'en aller. Il est à Laricia, et sur les bords paisibles du limpide lac du Nemi, tant de recoins silencieux où il serait doux de humer les tièdes rayons de février à l'abri de l'âpre bise de l'Apennin et des proclamations désagréables de messieurs du Cercle populaire! La politique a-t-elle été inventée pour ces pays du soleil et du *far niente*? Que ne la laissent-ils à nous autres infortunés, qui pour nous dédommager de l'affreux gâchis auquel le ciel nous condamne pendant six mois, avons dû inventer les omnibus, les socs articulés, les calorifères, les revues, les prises d'armes, les factions, les patrouilles, les arrestations, les proclamations et autres récréations profitables, dit-on, au gouvernement-Barrot.

En Allemagne, on a compliqué la chose. L'esprit allemand n'aime pas les voies droites et les procédés simples. S. M. Frédéric Guillaume a octroyé à ses amés sujets le vote à deux degrés. Grand triomphe pour l'abbé de Genoude. C'est un roi quelque peu bizarre, que ce roi Guillaume. Ne voilà-t-il pas qu'il remercie de toutes ses forces l'assemblée de Francfort, et s'excuse de ne point accepter la couronne impériale que celle-ci était disposée à lui offrir? Après cela, il a peut-être des raisons particulières. Et M. de Gagern, qui avait brûlé ses vaisseaux pour le monarque inconstant? et l'unité allemande? L'unité allemande, ma foi, nous en voici bien loin aujourd'hui. Elle est allée où sont les neiges d'Autan, où sont allées tant de choses depuis dix mois, en Allemagne et ailleurs.

Aujourd'hui, l'Autriche est maîtresse de la Hongrie, maîtresse de la Lombardie; comment parlera-t-elle à ce fameux congrès de Bruxelles? Derrière elle, l'empereur de Russie se donnerait les airs de ne demander que horions à donner et à recevoir; c'est son métier d'autocrate et de Scythe. D'autre part, la politique des whigs court grand risque d'être culbutée dès les premiers jours de la session du parlement. Nous verrons peut-être avant peu arriver les torys; combien espèrent voir, à la première fonte des neiges, pour l'anniversaire de la République, torys, Moujiks et Kaiserliks se donnant la main, organiser une ronde de mai fâcheuse autour de l'arbre de la liberté.

Qui eût dit cela il y a dix mois, quand nous l'avons planté? Heureusement qu'il en a vu bien d'autres sans succomber.

Deux insectes hideux oubliant leur proie pour s'entredévorer.

AVIS AUX JOURNAUX INDÉPENDANTS.

On prête au gouvernement, et, malheureusement, c'est par quelques-uns de ses amis et de ses défenseurs même que le bruit se serait éventé, un projet tellement monstrueux, que nous le répétons pour mettre le gouvernement en état de le désavouer.

La démonstration de lundi n'aurait été qu'une répétition : Paris verrait la pièce même se jouer au premier jour. La ville tout entière serait occupée militairement et *silencieusement* pendant la nuit. Les départements, avertis la veille, et sous le prétexte qu'une révolution aurait éclaté à Paris, seraient appelés dans cette ville. *Deux mille* arrestations, comprenant en tête les noms des chefs les plus honorables du parti républicain modéré, les anciens membres du gouvernement et de l'administration du général Cavaignac, les écrivains les plus dévoués au principe républicain, etc., etc., auraient lieu à la faveur des ténèbres.

Si nous ne tenions cet avertissement de personnes honorables et convaincues, s'il n'était plus utile au pouvoir actuel qu'au pouvoir passé, à l'ordre, à la société, plus encore qu'à la République elle-même, qu'un pareil bruit soit promptement, nettement et énergiquement démenti, nous nous serions abstenus de nous en faire l'écho.—Nous devons à la vérité de déclarer qu'on nous a assuré que quelques membres du gouvernement, et notamment M. Barrot, n'étaient pas dans le secret de ce plan insensé.

CHOSES QUELCONQUES.

Nous ne sommes pas légitimistes, il s'en faut de tout. Nous n'avons jamais cru qu'il pût s'ensuivre, de ce qu'Henri IV est à cheval sur le pont Neuf, que Henri V fût indispensable à la France; mais nous croyons pourtant qu'il y a de braves gens dans ce parti comme dans tout autre. — Or, comment les braves gens de ce parti s'expliquent-ils l'alliance de MM. Berryer, Thiers et Bugeaud?

Cette alliance monstrueuse ne les révolte-t-elle pas? Quoi! le duc de Bordeaux accepterait le concours de l'homme d'État qui a déshonoré sa mère, et du général qui s'est fait son geôlier! — Mais si cela était, ce serait tout bonnement ignoble. — Il n'est pas de simple citoyen, il n'est pas de bourgeois, il n'est pas de famille de domestiques où un pareil fait puisse s'acccomplir sans soulever le mépris des voisins, du quartier, de la ville ou du village; et ce seraient des gens qui se piquent d'être des chevaliers qui donneraient de pareils exemples; nous n'y voulons pas croire, nous aimons mieux penser, ou que M. Berryer et M. Thiers se trompent l'un l'autre, ou qu'ils seront, à la première occasion, désavoués par leur parti.

Que ceux qui croient possible l'union de ces rivaux y pensent donc; d'accord la veille, ils ne peuvent être qu'ennemis et ennemis acharnés le lendemain. — Défiez-vous de ces trompeuses transactions.—Chacune des parties a dans sa poche une contre-lettre frauduleuse, qui les annulera dès que leur but, qui est de vous tromper d'abord, sera rempli.

— Il y a plus d'une manière de faire parler de soi. Il y en a au moins deux: la bonne et la mauvaise.

Pour l'une, il faut faire une belle action devant témoins, pour l'autre, une sottise éclatante.

Érostrate est aussi célèbre qu'Alexandre le Grand. Il dépend de M. Rateau de se croire un aussi grand personnage que cet illustre incendiaire, et pourtant il n'est à la proposition qui porte son nom que ce qu'est un simple artilleur à la poudre contenue dans un canon, un porte-mèche.

— On assure que M. Denjoy est pour quelque chose dans la rédaction du fameux *Courrier de la Gironde.* M. Denjoy serait resté toute sa vie à l'état de violette parlementaire s'il ne lui fût arrivé de monter un jour à la tribune et d'y demeurer crânement envers et contre tous. Depuis cette époque, M. Denjoy ne se fait pas faute d'interruptions; il est clair qu'il brûle de donner une seconde représentation d'une scène qui lui a réussi, et de déployer de nouveau son invincible courage.

Ce courage est fort louable, assurément, mais il ne saurait tenir lieu de tout, et si M. Denjoy est vraiment l'auteur de certains articles du *Courrier de la Gironde*, où il maltraite un peu plus que le bon goût ne le permet ses collègues de l'Assemblée, il ferait bien de les signer.

—S. M. la reine d'Angleterre mit, il y a peu de jours, avant-hier, si nous sommes bien renseignés, le nez, son nez royal et retroussé, dans un journal français.

— Qu'est-ce que c'est que ce M. Rateau, dont le nom est partout, dit-elle aux personnes qui l'entouraient.

—C'est un représentant du peuple, lui répondit-on.

— Ils sont neuf cents; vous ne m'apprenez rien, reprit Sa Majesté; dites-moi ce que ce Français a fait pour que tout le monde parle de lui; c'est sans doute un homme important dans son pays, le Robert Peel ou le Russel de son parti?

Et comme chacun se regardait sans répondre, bien empêché de dire ce que pouvait être un inconnu si

Voici Fresneau le royaliste;
(Que saint Falloux toujours l'assiste!)
De l'église légitimiste
C'est le premier enfant de chœur.
Aux succès de tribune il vise;
Mais il prouve, quoi qu'on en dise,
Par les discours qu'il improvise,
Plus de mémoire que de cœur.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par LOUIS.

illustre, une Française un peu étourdie, qui avait eu l'honneur d'être présentée à la reine, étant interpellée à son tour : « M. Rateau n'est rien du tout, dit-elle ; il est le mari de sa proposition. »

On assure que le prince Albert eut l'esprit d'accueillir en souriant cette véridique explication.

— Je veux vous dire ma pensée tout entière, s'écriait le brave petit M. Fresneau l'autre jour à la tribune de l'Assemblée nationale : « Si l'élection du 10 décembre eût tourné différemment, nous aurions eu d'autres difficultés, mais ce ne seraient pas les mêmes.»

M. de La Palisse a déjà dit ça, lui répondit-on de tous côtés.

— Le petit Fresneau, disait un représentant, est le troisième ténor de la réaction ; le jeune M. Bérard en est la quatrième basse.

— Un représentant du peuple faisant allusion à la roideur, au sec, au croquant de la tenue de l'ex-enfant prodige de la réaction, M. Fresneau déjà nommé, « Notre petit collègue, disait-il, a toujours l'air d'être tombé dans une poêle à frire. »

— M. Chambolle, rédacteur en chef du *Siècle* et membre de l'Assemblée nationale, est à coup sûr l'un des écrivains dont la presse peut le plus justement s'honorer. Il n'a qu'un défaut, défaut d'honnête homme d'ailleurs : il est crédule.

Où a-t-il vu *sur quelques points, dans la rue, les partis tout frémissants?* Où a-t-il vu *l'émotion extraordinaire* de Paris, le jour de la discussion de la proposition Rateau, ou plutôt, comment n'a-t-il pas vu que cette émotion, si elle a existé, n'avait qu'une cause, le déploiement imprudent, téméraire, coupable peut-être, des forces, qui ont été jetées dans Paris sans raisons suffisantes?

Nous soumettons à la bonne foi de M. Chambolle cette proposition : — « Si le gouvernement envoyait demain matin cinquante mille hommes dans la ville de Pontoise ; s'il y ajoutait soixante canons, croit-il que les paisibles habitants de cette ville ne se rassembleraient pas sur les places et dans les rues pour se demander de quoi il s'agit? » — Ces rassemblements, si légitimes, pourraient-ils justifier un fait dont ils ne seraient que les conséquences ; l'honnête ville de Pontoise serait-elle pour cela un foyer d'anarchie? M. Chambolle a pris l'effet pour la cause.

— Si M. Barrot est un honnête homme, s'il a cédé à une panique quand il a couvert de troupes Paris tout entier, et retardé ainsi toutes les transactions commerciales, qu'il ait la probité d'en convenir. — Mais qu'il recule devant l'idée de chercher des coupables et d'en inventer au besoin, pour expliquer ce qui n'est qu'une faute encore, ce qui serait un crime, si des innocents devaient en porter la peine.

— Ce qui prouve que le gouvernement était de bonne foi quand il a cru à un complot, c'est, disait une dame amie de madame Léon Faucher, que madame Faucher a passé la nuit tout entière au ministère à travailler avec son mari. — Madame Faucher serait-elle le chef de cabinet de M. le ministre de l'intérieur?

— M. Favre est un ambitieux, disait lundi, dans un groupe à la salle des Pas-Perdus, un de ses collègues qu'irritaient les éloges qu'on donnait à l'excellent discours qu'il venait de prononcer.

« Ambitieux ! lui répondit un autre représentant ; ce n'est guère croyable : M. Favre a été sous-secrétaire d'État de l'intérieur ; il a donné sa démission. Il a été sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères ; il a donné sa démission au bout de quinze jours. Il a pu être ministre, il a refusé ; il a pu obtenir dans la magistrature des positions éminentes, il a voulu rester simple représentant.

— C'est égal, repartit M. B..., c'est un ambitieux.

— Je savais bien, dit M. T..., qu'il y a beaucoup de mulets en France ; mais j'ignorais qu'ils eussent parmi nous un représentant aussi semblable à eux-mêmes. »

— MM. les représentants ne se sont jamais fait faute d'user galamment des cartes d'entrée qui sont mises à leur disposition par la questure. Toutes ces cartes ne sont pas distribuées à des mères de famille ; quelques-unes vont s'égarer avec une certaine régularité entre les mains de quelques actrices, qui pourraient bien avoir des droits sur l'Assemblée nationale.

« Pour que M. Marrast se contente de l'excuse que lui donne M. Changarnier, *qu'il n'a pas voulu troubler son sommeil*, disait mademoiselle N..., placée devant nous le jour où cette fameuse explication fut donnée par le marquis-président, il faut que M. Marrast... n'ait pas couché chez lui ! »

— Avis aux représentants : « M. Marrast n'étant qu'un président de jour, nous leur conseillons de procéder à l'élection d'un président de nuit. »

— Nous engageons M. le ministre de l'intérieur à prendre un rédacteur moins candide pour les *faits communiqués* dont il inonde le *Moniteur* et la *Patrie*. Un gouvernement ne parle pas comme le premier venu ; il ne doit pas répondre à tout, comme un enfant vaniteux et indocile ; son langage doit être digne, et surtout laconique. Qui croira, avec l'article communiqué de la *Patrie*, du 30 de ce mois, que la foule criait au président de la République : « Vous pouvez compter sur nous ; courage ! nous vous soutiendrons. »

Que le sentiment contenu dans cette phrase ait été dans le cœur de la foule, nous le souhaitons; mais est-ce ainsi, est-ce par des phrases tout entières que se traduit l'adhésion du peuple dans la rue? Ce qui nous porterait à croire que l'auteur ingénu de cette note a été mal informé, c'est qu'il nie qu'on ait crié : *A bas le ministère!* Or, ce cri a été proféré, non accidentellement, mais sur tous les points. L'auteur de ces quelques lignes en sait quelque chose; il l'a crié pour sa part avec un grand nombre de gardes nationaux de sa légion, ainsi que celui de *vive le président! vive la République!*

Encore un peu, et la *Patrie* de M. Delamarre et de M. Faucher nous racontera que la foule a crié *vive Faucher! vive le ministère!*

— *Vive le ministère!* Entre nous, c'est un cri qui n'a encore enroué personne en France.

— Nous signalons à l'indignation des honnêtes gens de tous les partis un article de la *Gazette des Tribunaux*, reproduit imprudemment par plusieurs journaux. Quel est l'auteur de cet article? Est-ce M. Baroche? est-ce M. Faucher? est-ce un juge d'instruction infidèle, ou tout au moins indiscret?

Si cet article émane du gouvernement, pourquoi cette forme dubitative? C'est trop ou trop peu : ces pièces que vous citez, et qui ne prouvent rien, si ce n'est ce que chacun sait, c'est qu'il y a des partis en France qui rêvent des folies : elles existent ou n'existent pas. Ce n'est pas sur des *on dit* que les textes que vous donnez vous sont venus; c'est une main qui vous les a livrés. Quelle est cette main? Quelle qu'elle soit, elle est coupable si ce n'est pas la vôtre; si c'est la votre, pourquoi se cache-t-elle?

Le gouvernement est engagé, dites-vous; il ne peut pas reculer : il faut à M. Léon Faucher des coupables, sinon il est déshonoré.

C'est précisément cette alternative qui nous effraie; elle nous effraie et pour le principe d'autorité que nous voudrions respecter, et pour les malheureux qui payent cher une démonstration absurde qu'on voudra justifier à tout prix. — Ainsi on assure que M. Forestier est relâché. Si cela est, comment appelez-vous l'acte de folie qui l'a fait arrêter?

La prévention, vous l'admirez! Si on vous l'avait appliquée, si on l'appliquait à tout ce qui rêve des révolutions, où seriez-vous, MM. Thiers, Berryer et autres?

— On lit dans tous les journaux :

« Hier, à trois heures, les portraits du duc et de la duchesse de Bordeaux ont été saisis et enlevés du domicile de M. Pérignon, peintre d'histoire.»

Il est heureux que la *Revue comique*, en copiant avec fidélité les deux portraits incriminés, ait laissé une ressource à la dévotion de messieurs les légitimistes. Les bureaux de la *Revue comique* sont ouverts. La procession commencera quand on voudra. Il faudrait n'avoir pas six sous dans ses poches pour se refuser la satisfaction de voir et d'emporter l'image de nos proscrits.

— Si le général Changarnier est un militaire sérieux, et nous n'avons aucune raison d'en douter, quelle ne doit pas être sa confusion devant les éloges qui sont donnés par MM. Véron et Merruault à ce qu'ils appellent son admirable stratégie *préventive*. — Des *lauriers préventifs!* Voilà ce qu'invente le *Constitutionnel* pour le général de son choix. — C'est sans doute dans le laboratoire du pharmacien Véron que M. Merruault, son premier commis, a découvert cette plante nouvelle.

Conclusion de la semaine.

Ce ministre du lendemain,
Des préfets réformant les listes,
Sème des agents royalistes
Sur notre sol républicain.
Mais, n'importe! point de murmure!
Jusqu'au bout laissons-le marcher...
Lorsque la moisson sera mûre
Nous récolterons sans *faucher*.

Dessiné par FABRITZIUS.

Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Enfin, le bal de l'hôtel de ville a pu avoir lieu ; cette fois, le roulement des tambours n'a point fait contremander les toilettes. M. Léon Faucher n'a point éprouvé le besoin de sauver la patrie, et Paris, enfin, rassuré et confiant d'ailleurs dans la vigilance du ministre de l'intérieur, a pu se livrer à tous les plaisirs de la danse aux sons joyeux de l'orchestre municipal.

M. Léon Faucher ne sait point quelles colères il a amassées sur sa tête par son rappel intempestif. Ne pouvait-il, disent partout les femmes du monde, sauver la patrie un jour plus tard, et nous laisser danser? Les bals ne sont pas déjà si nombreux aujourd'hui qu'on doive nous en priver sur le premier prétexte venu ; mais M. Léon Faucher est disposé à braver toutes les impopularités, même celle du beau sexe. Le galant et pommadé Changarnier, son partner dans la partie jouée lundi dernier, n'en prendra pas peut-être si aisément son parti. Il est si dur d'être haï des belles quand on exhale de si suaves parfums et qu'on porte une si belle aigrette de paon à son chapeau!

On a remarqué cependant l'absence du ministre de l'intérieur au bal de M. Berger. M. Léon Faucher aurait-il redouté les reproches des polkeuses? aurait-il craint qu'elles ne lui fissent expier, par une valse poussée jusqu'à la mort, sa conduite plus politique que galante? Aurait-il reculé devant la vengeance des Willis de la finance, du barreau, du notariat et de la banque? Si M. Léon Faucher faiblit, sur quoi reposera désormais le salut de la société?

Les dames parisiennes attendent avec impatience que le président de la République donne le bal qu'il a juré. Outre l'abolition de l'impôt des 45 centimes, l'amnistie, la diminution de l'armée, etc., etc., les partisans du citoyen Bonaparte, comprenant toute l'importance de l'appui du beau sexe, ont promis formellement qu'il inaugurerait sa présidence par un magnifique bal. Or, jusqu'à ce jour, aucune invitation n'a paru avec la bienheureuse formule : *On dansera* ; et le président se contente de donner des dîners.

Or, puisqu'il en donne, il est forcé d'en recevoir, et jusqu'à présent notre président ne s'est guère montré qu'à table. On dit qu'il y fonctionne très-bien, et les gastronomes se montrent en général satisfaits de lui. Quoique l'Empereur mangeât très-sobrement, l'Empire fut l'âge d'or de la gastronomie, et les vieilles gloires de cette branche de l'art proclament avec une noble fierté que de ce côté du moins le neveu n'a point hérité des défauts de l'oncle. C'est consolant pour l'avenir de la cuisine française.

On raconte que le président de l'Assemblée nationale ayant invité à dîner le président de la République, ce dernier n'a pas cru devoir accepter l'invitation C'est un outrage fait à la dignité de l'Assemblée, disent quelques personnes, et elle ne devrait pas tolérer le mépris que l'on fait de ses fourneaux. Hélas! les représentants tolèrent des choses bien plus graves, et ils auraient bien tort de se fâcher pour un dîner refusé. D'ailleurs, si l'on en croit les on dit, le président se serait excusé sans façon sur ce qu'il avait été saisi d'un dérangement subit.

Un incident qui pouvait avoir les suites les plus terribles a assombri un instant le dernier dîner donné par

M. Barrot, auquel assistaient le président de l'Assemblée nationale et le président de la République ; la maîtresse de la maison jugeant avec raison que la place d'honneur appartient à ces hauts dignitaires, les met un à sa gauche, l'autre à sa droite. Aussitôt que ce placement officiel est connu, on entend l'ambassadeur d'Espagne qui murmure au milieu d'un groupe de diplomates.

— Que la droite à côté de la maîtresse de la maison appartienne au chef de l'État, au Pouvoir exécutif, je l'admets volontiers ; mais je ne saurais céder le pas au Pouvoir législatif, l'étiquette du royaume s'y oppose.

— Mais il n'y a plus de royaume.

— Je représente une puissance alliée des Bourbons.

— Il n'y a plus de Bourbons.

— Le pacte de famille m'assure la gauche.

— Il n'y a plus de pacte de famille.

— Louis XIV l'a réglé ainsi.

— Louis XIV est mort.

Après bien des pourparlers, et grâce à la médiation officieuse de l'Angleterre, l'Espagne a enfin consenti à s'asseoir à côté du pouvoir législatif, mais pendant tout le repas l'ambassadeur n'a cessé de gémir.

— Hélas, disait-il à M. Marrast, quand ma souveraine va apprendre que j'ai violé le pacte de famille, je serai destitué.

— Rassurez-vous, lui a répondu M. Marrast, la reine d'Espagne a bien autre chose dans la tête que le pacte de famille.

— Narvaëz m'enverra aux présides.

— Nous ne le souffrirons pas.

— Et s'il demande mon extradition ?

— Elle ne lui sera point accordée.

— Prenez garde qu'il ne vous déclare la guerre.

— Laissez donc, il a trop à faire à réprimer les libéraux espagnols. D'ailleurs, notre armée n'est-elle pas là?

L'ambassadeur, grâce à la fermeté de ce langage, a fini par se calmer. On assure qu'il était entièrement rassuré au dessert; cependant il n'attend pas sans une certaine impatience la prochaine dépêche de Narvaëz. Si la guerre universelle allait s'allumer à la suite d'un dîner de M. Odilon Barrot?

Mais toutes ces querelles diplomatico-gastronomiques me font oublier un plus grave événement. Voici le citoyen Murat, ex-dauphin des Deux Siciles, qui demande à intenter une action à l'État en restitution de biens appartenant à son père. Il s'agit tout simplement d'une douzaine de millions, ce qui, dans ces temps de crise, ne laisse pas de faire une somme assez ronde. Vous pensez peut-être que le citoyen Murat s'est adressé aux tribunaux ordinaires. Le tribunal de première instance est bon pour les croquants, les princes du sang royal ont le privilége de convertir l'Assemblée en chambre de droit civil. C'est à elle que le dauphin Murat a remis la connaissance de son procès.

L'Assemblée nationale a trop le respect d'elle-même et de ceux qui l'ont nommée pour ne pas se déclarer incompétente ; mais comment trouvez-vous ce fils qui vient, à propos d'une question d'argent, réveiller les souvenirs désastreux de la conduite de son père lors de la chute de l'Empire! La France ne demandait pas mieux que d'oublier les erreurs d'un des lieutenants de l'Empereur. Ce n'est pas sa faute si on les lui rappelle. L'opinion publique a jugé la réclamation de M. Lucien Murat avant l'Assemblée nationale, avant les tribunaux. Ce n'est pas en comptant des écus que vous empêcherez d'entendre le bruit des coups de canon que votre père a tirés contre l'armée française.

Douze millions! ce serait une compensation suffisante à l'échec que M. Murat a subi pour le grade de colonel de la première légion. Ce n'est point faute de bon vouloir cependant de la part des électeurs ; mais, au premier appel fait à son éloquence, le candidat n'a su que balbutier des phrases entrecoupées dans le genre de celles-ci : « Je n'ai rien fait... j'arrive de l'exil... je me conformerai à la tradition de ma famille... » Voilà donc la famille Murat qui a, elle aussi, une tradition. Nous sommes plus indulgents que vous, citoyen Murat, pour le passé de votre famille, et nous voulons croire qu'en demandant de l'argent à la France en un pareil moment, vous n'obéissez point à la tradition paternelle.

Nous avons à signaler au monde l'appparition de M. Rateau à la tribune de l'Assemblée nationale. Quelques personnes paraissaient douter de son existence ; il l'a constatée par une mort éclatante : M. Rateau s'est fait sauter la cervelle avec un amendement emprunté à M. Lanjuinais ; il est descendu dans la tombe, enveloppé de sa proposition. L'Assemblée nationale semble vouloir imiter M. Rateau ; elle se suicide à petits coups de démentis : républicaine au scrutin secret, royaliste au scrutin de division, elle ne fait plus que donner à la France le triste spectacle de ses incertitudes, et perdre chaque jour un peu plus de terrain. Elle aurait pu pourtant, si elle l'eût voulu, rester maîtresse de la position. Qui l'eût pensé, que le suffrage universel aurait pour fanatiques ceux-là mêmes qui reculaient devant l'adjonction des capacités? Rira bien qui rira le dernier.

Rien de nouveau en littérature : au théâtre nous avons eu un vaudeville charmant de M. Rozier, *la Pension alimentaire*, et un vaudeville détestable de M. Bayard, *le Berger de Sawigny*.

A propos, vous savez que la démission de M. Lherminier est définitivement acceptée. Le professeur nous quitte, et transporte son enseignement en Suisse. Bon voyage au libre penseur.

NE RÉVEILLEZ PAS LE CHAT QUI DORT.

Dessiné par BERTALL. Gravé par MIDDERIGH.

VIOLETTES PARLEMENTAIRES.

ESQUISSES NON POLITIQUES.

PREMIÈRE VIOLETTE : M. HURÉ.

Tous les biographes, tous les journalistes, tous les chroniqueurs, les dessinateurs à la plume et au crayon n'ont jamais manqué d'offrir au public les portraits plus ou moins flattés des hommes célèbres. On ne cesse de répéter que M. de Lamartine est un grand orateur, on donne la mesure exacte de sa taille, on dit la couleur de ses cheveux, la coupe de son habit ; il a des guêtres jaunes et un nez à tabac ; on refait dix fois le même portrait l'un copiant l'autre. M. Crémieux est un nègre imparfait, c'est connu ; M. Hugo est une cathédrale ; qui l'ignore? M. Jules Favre a des lunettes vertes, c'est un fait acquis à l'histoire ; M. Murat ressemble à M. Caussidière, M. Caussidière ressemble à M. Murat, M. Léon Faucher ressemble à un tire-bouchon, le petit Bérard à un Auvergnat, le joli Fresneau à un éperlan frit, chacun sait ça. Mais ce que le public ne connaît pas, et ce qu'il veut absolument connaître, c'est Bourbousson, c'est Vignerte, c'est Gaslonde, c'est vous encore, sémillant Dupont, truffe inodore du beau pays de la Dordogne, c'est toi aussi, Charentais ignoré, doux et politique Babaud-Laribière, et Ollivier, qui s'appelle Démosthènes, et Saint-Albin, qui se nomme Hortensius, et celui-ci et celui-là, modestes violettes oubliées dans le parterre des amendements et dans les plates-bandes des propositions rejetées ; Avond, Mathieu, Choque, Callet, Barbançon, Bodet, Lasteyras, Vezin et Mispoulet.

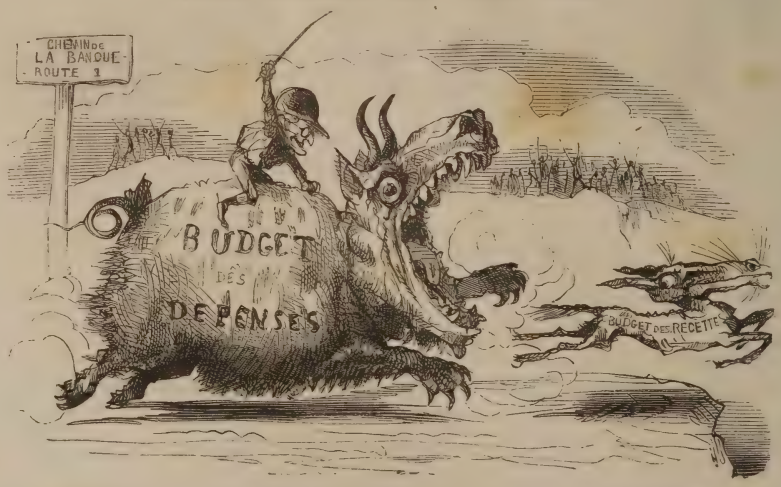
Oui, le temps est venu d'aller au bois ; déjà la nature se réveille, le soleil brille et effleure de ses rayons les vitraux législatifs ; la serre-chaude parlementaire resplendit d'un éclat printannier ; le tournesol Barrot se balance sur sa tige majestueuse, la Pivoine Rhuillières sourit au lys Falloux et au réséda Changarnier, mollement caressés par la brise présidentielle ; il n'est pas jusqu'au pissenlit Faucher qui ne charme les regards. Allez, allez, ô jeunes filles ! cueillir des bluets dans les blés.

Nous allons donc cueillir aujourd'hui, avec le plus de précaution possible et de manière à ne pas froisser cette fleur tendre et mélancolique, la violette Huré.

Fleur et simple et modeste, tu as longtems brillé sur les bords fabuleux de la Scarpe, aux ondes poissonneuses. Douai t'a vue, Douai t'a respirée, Douai t'a chantée, *te veniente die, te descendente canebat*. Huré était l'aigle de tous les barreaux du Nord, depuis le barreau de Lille jusqu'à celui d'Amiens exclusivement. Il avait obtenu des succès foudroyants à Valenciennes ; Arras citait ses prosopopées ; Cambrai l'estimait pour la hardiesse de ses tropes ; sa phrase à quatre membres avait séduit Dunkerque, et Hazebrouk avait frappé en son honneur une médaille, sur laquelle on lisait cette inscription flatteuse : *Berryero departementi*, AU BERRYER DU DÉPARTEMENT. Si l'on nous demande comment l'aigle douaisien s'est transformé tout à coup en modeste violette parisienne, nous dirons que c'est par un de ces effets, hélas ! trop ordinaires, de la métempsycose politique.

Huré est un homme de mœurs douces et simples ; sa redingote noisette atteste l'aménité de son caractère ; il a un chapeau douteux, des lunettes d'or, une parole facile et un gilet trop court ; ce gilet intelligent fait des efforts désespérés pour rejoindre un pantalon fugitif ; mais hélas ! comme Léandre, il expire avant de toucher au rivage.

SYSTÈME MONARCHIQUE PATRONÉ PAR M. THIERS.



Soumis à ce régime, le BUDGET DES DÉPENSES court inutilement après le BUDGET DES RECETTES, il est toujours distancé. Sur sa route, il se jette sur tous emprunts, dettes flottantes, amortissements qu'il rencontre ; mais cet ordinaire engendre le Déficit et le conduit rapidement à la Banqueroute.

Huré siége à gauche à la première place de la troisième banquette de la première travée ; il entre dans la salle à l'heure juste où la séance s'ouvre ; il fait un petit tour dans le couloir central avec la satisfaction intérieure d'un homme qui a déjeuné à 32 sous, dit quelques mots à ses deux compatriotes Mouton et Farez, monte ensuite lentement les gradins, donne une poignée de main en passant à son ami Come, et s'asseoit tranquillement à sa place.

Une fois installé dans sa stalle, Huré, en spectateur qui sait vivre, ne trouble en rien la représentation. L'acteur, je voulais dire l'orateur, n'a pas d'auditeur plus attentif. Il ne se montre pas à toutes les issues comme M. Emmanuel Arago, qui depuis... mais alors il siégeait au sommet de la Montagne ; il ne voltige pas de violette en violette, ainsi que ce papillon de Durrieu ; il ne lorgne pas insolemment les tribunes comme M. Napoléon Bonaparte, qui ressemble de face à son oncle et de profil à Polichinelle ; il ne gesticule pas comme M. Thiers ; il ne dort pas comme M. Quinet ; il n'interpelle pas continuellement le président comme MM. Denjoy et Taschereau ; il ne dit pas *très-bien* comme M. Baze, ni *très-mal* comme M. Buvignier ; il ne fait pas de carricatures comme MM. de Luynes, Ferdinand Lasteyrie, Eugène Raspail, fournisseurs extraordinaires de la *Revue comique*, des calembourgs comme M. Dupin, et des fautes de français comme M. Fresneau ; il ne se peigne pas continuellement la barbe comme M. Heckeren ; non : Huré est incrusté dans sa stalle ; il fait partie intégrante de sa banquette, et il serait à la Chambre comme s'il n'existait pas, s'il n'avait pas été séduit par la futile ambition de continuer sur les bancs de l'Assemblée nationale les traditions parlementaires de M. Villemain.

On sait que l'ex-noble pair était légèrement bossu ; il avait en conséquence des bras démesurément longs qui traînaient jusqu'à terre quand il était assis : pour occuper ses loisirs et ses mains, M. Villemain jouait continuellement avec ses souliers ; son plus grand bonheur consistait à glisser ses doigts, pouce, index, médius, annulaire et auriculaire, entre ses bas et le cuir de sa chaussure. Louis-Philippe lui disait souvent au conseil des ministres : Mon cher Villemain, vous feriez mieux d'acheter un polichinelle ou de prendre du tabac comme Lacave-Laplagne. M. Vatout, ce gros esprit de la cour citoyenne, ne tarissait pas en bons mots sur ce laisser-aller du ministre de l'instruction publique ; Cuvillier-Fleury s'en indignait ; Trognon le citait à son élève comme un modèle à éviter ; Huré a emprunté à l'ancien pair de France cette innocente occupation législative ; il tient invariablement sa jambe gauche sur sa jambe droite, et, pendant tout le temps que dure la séance, ses mains folâtrent avec sa chaussure.

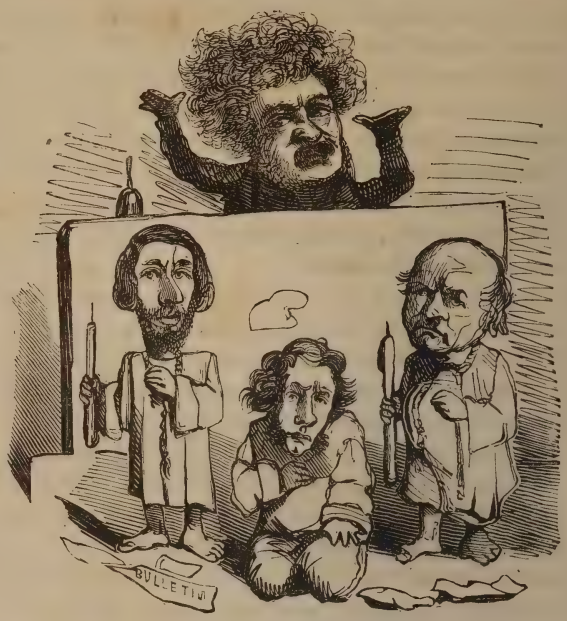
Mais quatre heures sonnent, Huré quitte son banc Où va Huré? Pourquoi cette fugue à heure fixe? Va-t-il se promener dans les couloirs pour deviser *turf* et *sport*, avec l'intrépide ridder M. de Laussat? Trame-t-il une conspiration contre le ministère? Recueille-t-il les bons mots de M. Thiers? Non, Huré se rend tout simplement au café Janniot, ce divan représentatif. Huré, altéré par les nombreux discours qu'il a religieusement écoutés, va boire une choppe de bierre. Quand il le voit entrer, le garçon s'empresse de lui bourrer une pipe. Là, Huré rencontre ordinairement M. Lagrange, M. Mathieu (de la Drôme), M. Toussaint-Bravard, et un domino à quatre vient alors agréablement tempérer les fatigues d'une discussion trop prolongée.

Huré est monté une fois à la tribune, c'était dans la discussion relative au projet de Constitution. Le prétexte de cette audacieuse tentative était la présentation d'un amendement ; le motif réel était celui-ci : Huré avait chaud et soif, il voulait tout simplement boire un verre d'eau sucrée.

SYSTÈME RÉPUBLICAIN DÉMONTRÉ PAR M. BILLAULT.

Sous l'influence de ce régime, le BUDGET DES RECETTES tient tête au BUDGET DES DÉPENSES et lui supprime les vivres inutiles. Celui-ci, privé des emprunts, primes et autres aliments insalubres, perdra bientôt son embonpoint gênant, et marchera d'accord avec le Budget des Recettes.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1849.
Un mauvais bulletin.



SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1849.
Amende honorable.

DEUX GRANDS MATAMORES.

La France n'est pas encore revenue de son admiration pour la grande victoire de M. Changarnier sur l'hydre de l'anarchie, et les gens du métier rendent les armes à son nouveau système de guerre, ce système préventif et d'éparpillement qui fera l'étonnement des Césars futurs. Le système répressif était bien décidément l'enfance de l'art, un système *rococo* et digne du moyen âge; en effet, n'était-il pas profondément ridicule d'attendre qu'il y eût une émeute et des émeutiers pour les réprimer? Avec le système préventif, c'est bien différent : avant que l'émeute et les émeutiers non-seulement soient nés, mais aient songé à naître, nous descendons dans la rue avec cent mille hommes ; nous battons partout le rappel, nous promenons partout nos canons, nous mettons partout, à chaque maison, à chaque porte un ou deux soldats, et nous attendons fièrement! Puis, quand les habitants étonnés mettent le nez à la fenêtre et demandent le pourquoi de tout ce tapage : « Voyez les scélérats, dit e général de l'armée préventive; ils sont déjoués! ils n'osent accepter le combat! La victoire est à nous. Rentrons! Soldats, je suis content de vous : vous vous êtes couverts de gloire sur toute la ligne... des boulevards! » Vive le système préventif! Enfoncé Cavaignac et les journées de juin!

Le succès de M. Changarnier a été tel que le maréchal Bugeaud en crève, dit-on, d'envie; aussi a-t-il fait aux braves Berrichons un *speech* périgourdin qui vaut son *picotin d'avoine*. Que les Parisiens se le tiennent pour dit : avec les Arabes, le vainqueur d'Isly pouvait garder quelques ménagements, mais avec les républicains, point de pitié, point de quartier! Il provoque les départements à la guerre contre la capitale! Raillerie à part, il n'est pas d'exemple, dans les plus mauvais jours de notre révolution, d'un langage aussi hideux, aussi brutal, aussi sauvage! Radetski, Jellachich, Windischgraetz sont dépassés! Est-ce que les lauriers de ces bombardeurs empêchent M. Bugeaud de dormir? Et voilà les gens qui sont à la tête du parti *modéré*!

L'ASSEMBLÉE ET LE PRÉSIDENT.

L'Assemblée nationale fait décidément la coquette; tantôt elle dit non, tautôt elle dit oui; hier elle faisait fi de M. Barrot, aujourd'hui elle l'accable de sa tendresse; samedi dernier elle lui jetait sur les épaules la plus grave des accusations, et lundi, contente de la leçon, de la peur qu'elle lui a faite, elle lui promet généreusement son concours. Ces votes si différents, cette mobilité d'opinions, ce passage subit de la colère à la confiance, doivent dérouter bien des combinaisons, bien des calculs; ce n'est pas, à coup sûr, de la politique ferme et constante; mais cela prouve au moins, contre le dire des royalistes, que l'Assemblée n'est point systématiquement hostile au ministère et qu'elle ne veut que la conciliation. Nous verrons comment seront reçues ses avances; mais nous gagerions qu'elles n'éprouveront que de la répulsion; l'ingratitude est la vertu presque unique que la France a pratiquée depuis qu'elle est en République.

Les explications et les excuses du ministère, soit sur l'arrestation du colonel de la 6e légion, soit sur le bulletin du ministère de l'intérieur, soit sur les complots des clubs, ont paru bien chétives et bien mesquines; mais ce qui ne l'est pas, ce sont les doctrines que M. Barrot a eu l'audace de mettre en avant sur le pouvoir du président, et qui révèlent les arrières-pensées de la réaction.

Vous souvient-il de ces discussions métaphysiques de la Chambre des députés sur la transparence ou la non-transparence de la royauté, sur le ministère qui couvrait ou ne couvrait pas suffisamment la couronne; de ces théories si alambiquées, si peu compréhensibles sur le roi qui règne et ne gouverne pas? On se serait cru à cette belle époque du Bas-Empire où l'on se battait pour savoir si la lumière du Mont-Thabor était créée ou incréée. Nos grands hommes d'aujourd'hui, MM. Barrot, Thiers, etc., étaient passés maîtres en ces théories à l'aide desquelles se jouaient de si bons tours. Eh bien! on nous ramène à cela; que dis-je? à mieux que cela. Vous aviez cru faire une république pour en finir avec cette autorité d'un homme contrariant, annulant la volonté de la nation, avec cette confusion de pouvoir exécutif ayant part au pouvoir législatif, avec cet antagonisme interminable de la représentation nationale et du premier commis de la nation; et pour cela, vous aviez fait une chambre unique qui formule les volontés du peuple, et un président qui les exécute, une Assemblée qui est la tête, un premier fonctionnaire qui est le bras; aussi aviez-vous rendu ce citoyen responsable, responsable devant l'Assemblée qui est l'expression permanente de la volonté nationale. Tout cela était une erreur: les docteurs de Louis-Philippe, les théoriciens politiques de l'autre Chambre, les malins de la monarchie constitutionnelle, ont découvert que le président est le véritable représentant de la nation; que son pouvoir ayant même origine que celui de l'Assemblée est supérieur à celui des députés du peuple, et que dans le cas de conflit entre eux et lui, ce sont les députés qui doivent céder. En vérité, on pouvait concevoir que Charles X et Louis-Philippe se soient égarés dans de telles prétentions; au moins avaient-ils une idée politique, un système de gouvernement, une théorie, fausse ou vraie, sur la nature et l'étendue de leur pouvoir! Cela méritait quelque considération, était digne de quelque controverse. Mais de la part de M. Louis Bonaparte! les cinq à six millions de voix du 10 décembre lui ont donc tourné la tête? Est-ce que personne ne les lui a décomposées, ne lui en a estimé la valeur?

Je ne serais pas étonné que M. Bonaparte, qui doit tout à son oncle, et qui, ainsi que M. de Girardin nous l'a révélé, va chercher près de son tombeau des inspirations politiques, n'eût conçu des idées si étranges sur la nature de son pouvoir éphémère dans l'histoire de Napoléon. En décembre 1813, le corps législatif, sortant de son mutisme de dix ans, s'avisa d'adresser de très-humbles remontrances à l'Empereur sur la guerre, de très-humbles supplications sur le maintien des droits politiques de la France. On sait la sortie furibonde que fit Napoléon à cette réclamation courageuse, mais intempestive: « Au nom de qui parlez-vous, dit-il. C'est moi qui suis le seul, le vrai représentant du peuple; quatre fois j'ai eu le vote de cinq millions de citoyens. M'attaquer, c'est attaquer la nation! » Et il fit fermer le corps législatif.

MONUMENT EN L'HONNEUR DU GRAND ODILON BARROT.
La souscription est ouverte dans les bureaux de *la Revue comique*.

Je ne serais pas étonné, dis-je, que M. Bonaparte, dans son intimité, à l'ombre du grand sabre de M. Changarnier, n'eût répété ces paroles, dont certaine allocution de M. Barrot à l'Assemblée a semblé la paraphrase tant soit peu déteinte. Mais M. Thiers, qui écrit l'histoire de l'Empire, devrait bien dire à son illustre protégé que, lorsque Napoléon prononçait ces malheureuses paroles, il venait de gagner les batailles de Dresde et de Hanau et s'apprêtait à faire son immortelle campagne de France. Et cependant, il les expia cruellement, car, à trois mois de là, ce même corps législatif prononçait sa déchéance.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

— Hélas! hélas!

— Qu'y a-t-il? de quoi gémissez-vous?

— Comment vous dire ce qui arrive à M. de Genoude?

— Dites toujours; de la part de M. de Genoude rien ne m'étonne. Aurait-il inventé, par hasard, la messe à deux degrés?

— Il a fait bien pis : il s'est figuré qu'on l'avait métamorphosé en poule.

— Ah bah!

— Et qu'étant changé en poule, il allait pondre un œuf.

— Un œuf, juste ciel!

— Un œuf, et, qui plus est, un œuf d'or. Il se croit devenu la poule aux œufs d'or.

— Mais qu'en dit le docteur Blanche?

— Que voulez-vous qu'il en dise? il est consterné.

— Il y a de quoi. A-t-il ordonné des douches?

— Le malade refuse d'en prendre. « Jamais, dit-il, on n'a donné des douches à une poule; les douches m'empêcheraient de pondre, et si je ne pondais pas, que deviendrait la France, puisque je vais pondre un œuf d'or et que dans cet œuf seront renfermées la richesse et la prospérité du pays? »

— O douleur! voir ce grand homme dans un si triste état! Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Parbleu! lisez plutôt *la Gazette*, vous n'y trouverez que des dissertations sur l'œuf d'or qui sera prochainement pondu par son rédacteur en chef.

— Voilà, monsieur, qui prouve bien le néant de l'homme. Le grand Pascal voyait toujours un gouffre béant à ses pieds, et M. de Genoude, le plus grand génie sans contredit qui ait paru après Pascal, se croit changé en poule. Ce que c'est que de nous! Mais continuez de me donner sur cette manie bizarre des détails qui m'intéressent, tout en me navrant le cœur.

— Que vous dirai-je! Depuis qu'il se croit poule, M. de Genoude ne veut plus se coucher, et passe les nuits debout sur une chaise, sous prétexte que les poules perchent et ne se couchent pas. On a même été obligé, pour flatter sa manie, de garnir son appartement de barreaux pour lui donner l'air d'un poulailler. Dès que le jour paraît, il pousse d'une voix forte deux ou trois *coquerico!* et s'élance en agitant ses bras comme des ailes, dans sa basse-cour où se trouvent d'autres poules. Il se mêle à leur troupe, gratte la terre, se tapit au soleil et cherche à imiter tous les mouvements de ses prétendues compagnes.

— Continuez; vous me faites rire et pleurer à la fois.

— Hélas! les larmes doivent l'emporter sur le rire. Quand la cuisinière arrive pour donner à manger aux poules, M. de Genoude leur dispute les grains de millet qui tombent à terre, et ce n'est qu'au moyen de mille ruses que ses amis parviennent de temps en temps à lui faire manger un beefsteack. Ensuite il dit: « Bon! je crois que l'instant arrive de pondre mon œuf d'or, » et il va s'asseoir en criant *coquerico*! dans une grande corbeille préparée à cet effet. Sa seule préoccupation, c'est qu'on ne veuille l'immoler pour lui tirer d'un coup du ventre tous les œufs qui s'y trouvent renfermés. Cette crainte lui a fait prendre la cuisinière en horreur, et, dès qu'il la voit, il s'élance pour lui donner des coups de bec.

— Pauvre femme! je suis sûr qu'elle est profondément affligée de l'état de son maître.

— Elle en pleure toute la journée; elle en a les yeux rouges : la malheureuse fait pitié! Mais ce n'est pas tout. Témoin des efforts que faisait son maître pour pondre son œuf d'or, elle a eu l'imprudence de mettre en cachette un œuf de poule dans la corbeille, pensant que M. de Genoude croirait l'avoir pondu, et guérirait ainsi de sa manie.

— La ruse était bonne.

— Au contraire : M. de Genoude a cru, à la vérité, avoir pondu l'œuf; mais, changeant de marotte, il s'est mis aussitôt en tête de le couver.

— Juste ciel!

— Depuis quelques jours, on le voyait tourner et gratter autour de sa corbeille d'un air languissant, comme font les véritables poules quand l'époque de l'incubation approche : les alarmes que donnaient ces symptômes n'ont été que trop justifiées, hélas! par un article de *la Gazette* d'hier, où M. de Genoude annonçait à la France que le moment était venu de couver l'œuf d'or. « L'incubation ne sera pas longue », ajoutait M. de Genoude.

— Et vous pensez qu'il finira par s'asseoir dans la corbeille sur l'œuf qu'y a placé la cuisinière?

— Je le crains.

— Mais que s'attend-il à faire éclore de son œuf?

— Il compte en voir sortir Henri V. Ce qui est positif, c'est que l'œuf va être joliment écrasé. Quelle omelette!

— Ne m'en parlez pas. Mais, après tout, un œuf n'est qu'un œuf; et quand M. de Genoude couverait celui-là, ce ne serait pas un fait sans exemple. On raconte qu'un naturaliste, tombé entre les mains des sauvages d'Afrique, fut contraint de couver un œuf d'autruche, et il ne s'en porta pas plus mal. Peut-être l'état de M. de Genoude n'est-il pas tout à fait désespéré. Les poules elles-mêmes guérissent de leurs maladies, avec le temps; M. de Genoude peut donc guérir aussi, lui qui n'est poule que dans son imagination.

M. BUGEAUD FAISANT CONNAISSANCE AVEC LA VILLE DE BOURGES.

La Constitution a eu le tort de ne pas préciser la position que doit occuper le maréchal Bugeaud sous la République. Est-il roi, empereur, pape, généralissime? On attend pour savoir de quelle façon il convient de lui rendre hommage.

Des personnes bien informées assurent que M. Bugeaud est seulement commandant de l'armée des Alpes, et que le quartier-général est à Lyon. Alors comment se fait-il qu'on le trouve à Bourges se livrant à ses excentricités habituelles?

Avant lui, c'était le général Oudinot qui commandait l'armée des Alpes, mais M. Oudinot ne s'occupait que des troupes placées sous ses ordres. Le maréchal Bugeaud veut bien nous apprendre que de son quartier-général il a toujours les yeux fixés sur Paris. Ceci prouverait que M. Bugeaud est indépendant du ministre de la guerre et du gouvernement de la République. Peut-être considère-t-il les régiments des Alpes comme des compagnies franches dont il a la propriété. Un de ces jours, nous entendrons dire que M. Bugeaud est allé avec ses bandes conquérir la Sicile et y fonder un royaume périgourdin, ou bien qu'il marche sur Paris pour faire valoir ses droits au trône.

Le maréchal Bugeaud essayant une queue fourrieriste afin d'avoir toujours l'œil sur Paris.

Le fait est qu'il devient assez difficile de comprendre la réception qui lui a été faite à Bourges. Toutes les autorités, y compris le parquet, sont allées en corps lui rendre une visite officielle. A quel titre, s'il vous plaît? M. Bugeaud est-il donc président de la République? On ne sait qu'en penser, à moins qu'il ne s'agisse d'une mystification.

Se voyant entouré et fêté par les autorités berrichonnes, M. Bugeaud a retrouvé tout à coup ses vanteries gasconnes un peu compromises, il est vrai, par la révolution de Février.

Dans le discours prononcé à cette occasion, M. Bugeaud commence par se féliciter « de faire connaissance avec la ville de Bourges. » Ici nous retrouvons l'ancien Poinsinet parlementaire qui égayait la Chambre sous la monarchie. Voyez-vous un homme « faisant connaissance » avec une ville! — Est-ce bien à la ville de Bourges que j'ai l'honneur de parler? — A elle-même, monsieur. — Enchanté de faire votre connaissance, madame. — Monsieur, vous êtes bien bon.

La conversation engagée dans ces termes, M. Bugeaud adresse quelques compliments à sa nouvelle connaissance.

« Vous êtes une noble et antique cité, Madame.

— Vous êtes trop honnête.

— Je me suis laissé dire que vous aviez de beaux souvenirs dans l'histoire.

— Quoi! vous avez la bonté de rappeler...

— Certainement.

— Ah! Madame, que de révolutions nous avons traversées!

— A qui le dites-vous!

— Ce qui me charme, c'est qu'à travers toutes ces révolutions vous avez conservé vos mœurs.

— Les mœurs avant tout, c'est ma devise.

— Vos traditions.

— Les bonnes, les saines traditions.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Vous avez aussi conservé vos vertus.

— Ah! Monsieur, vous me comblez!

— Je vous rends, Madame, un légitime hommage.

— Vous m'en voyez toute confuse.

— On ne saurait vous montrer trop de respect. »

La connaissance faite, M. Bugeaud quitte le genre galant et troubadour pour prendre ce ton tranchant qui subjugue les belles; il s'exalte, il brandit son sabre; il accumule les hâbleries et les gasconnades. C'est alors qu'il annonce son intention d'avoir l'œil sur Paris. (*La ville de Bourges admire.*) « Qu'est-ce que je demande, s'écrie M. Bugeaud, pour mettre les factieux à la raison? quatre hommes et un caporal. Il faut détruire Paris, ce foyer d'anarchie; Paris ne fera plus la loi au reste de la France. C'est Bourges qui doit devenir notre capitale. (*Bourges baisse modestement les yeux.*) La province, c'est moi avec mon armée des Alpes, broum! broum! ayons l'œil ouvert. On a vu le

24 février ce que je savais faire de mon sabre; je suis prêt à recommencer. La République, c'est le gouvernement des Catilinas. (*Comme il est ferré sur l'histoire ancienne! murmure la ville de Bourges.*) Sabrons les Catilinas parisiens! Cent mille boudjoux! je prétends prendre ma revanche du 24 février, et entrer à Paris à la tête des gardes nationales de province. Sabrons, pendons, fusillons; il faut rétablir l'ordre pour toujours. Vive le roi! » (*La ville de Bourges s'évanouit d'admiration en lui demandant : « Lequel? »*)

LES PATROUILLES AVEC CANON.

« Il n'en faut pas douter, dit *le Constitutionnel*, la patrie vient d'échapper à un grand danger, grâce à la vigoureuse initiative du gouvernement. On veut bien reconnaître, ajoute-t-il, que mon attitude énergique a été aussi pour quelque chose dans cet heureux résultat. »

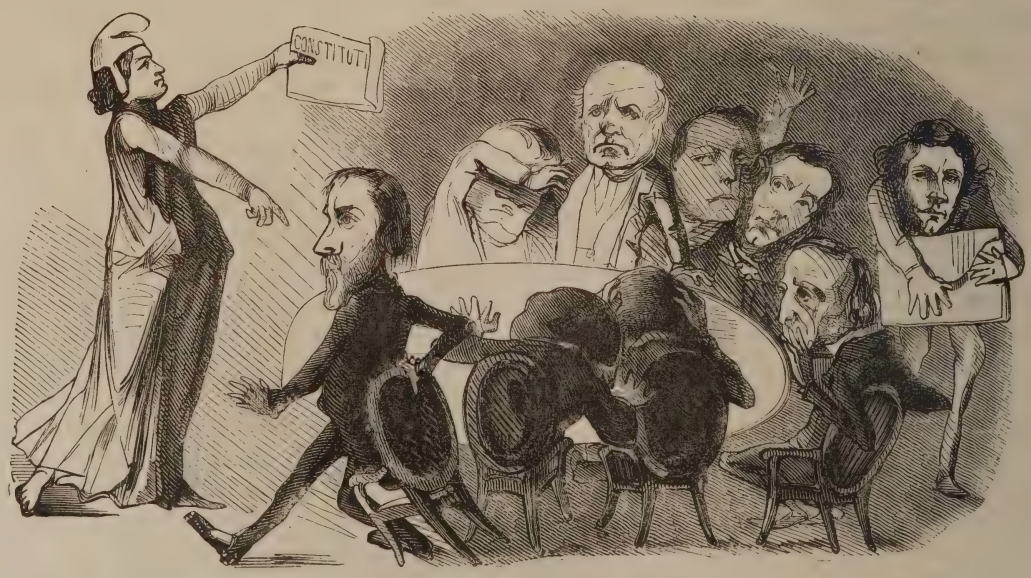
Qu'est-ce qui en doute? Il suffit d'avoir vu *le Constitutionnel* combattre pour la cause royale le 24 février; on se rappelle, en effet, que ce fut l'héroïque résistance d'un bataillon sacré composé de MM. Thiers, Merruau et du pharmacien Véron, qui retarda l'envahissement des Tuileries et donna à Louis-Philippe le temps de monter en voiture.

Depuis lors *le Constitutionnel* s'est toujours fait remarquer par son courage au premier rang des amis de l'ordre; c'est ainsi qu'on l'a vu dans la nuit du 28 au 29 janvier parcourir fièrement les rues pour reconnaître les dispositions des insurgés, et c'est sans doute dans le cours de cette dangereuse promenade qu'il a rencontré ces fameuses patrouilles avec canon faites par le général Changarnier en personne.

Le journal du pharmacien Véron ne dit pas, mais il laisse entendre que ses patrouilles à lui étaient faites avec seringues; c'est du moins le sens qu'on peut donner à un passage assez obscur de son premier-émeute d'hier. Nous l'avons vu du reste en juin s'élancer sous le feu des barricades et au milieu d'une grêle de balles pour donner des lavements aux blessés.

On comprend après cela que la fumée de l'eau chaude lui monte à la tête, et qu'il discute avec une incontestable compétence les dispositions stratégiques du général Changarnier. Ce qu'il trouve au-dessus de tout éloge, ce sont les patrouilles avec canon commandées par le général. Vivent les patrouilles avec canon! s'écrie *le Constitutionnel*. Vivent l'artillerie et le train d'équipages! *Le Constitutionnel* s'exalte et se laisse aller peu à peu à raconter quelques détails de la bataille qui n'a pas eu lieu, mais qui aurait été terrible sans les patrouilles avec canon.

« Jamais, dit le pharmacien Véron, on n'a rien vu de plus formidable que la barricade qui a failli être élevée à la Bastille, quoique pourtant celle qui aurait pu être construite au Panthéon ne lui cède en rien. Dans la rue Montmartre, l'attitude énergique du *Constitutionnel* a empêché les fauteurs de troubles de déplacer les pavés. Mais c'est surtout dans la rue Saint-Honoré que l'audace des insurgés n'aurait plus connu de bornes s'ils eussent osé se montrer. Ce n'est point une barricade, mais une véritable forteresse qu'ils n'ont pas élevée en cet endroit, une forteresse avec créneaux, meurtrières, pièces de 24, pièces de 36, pièces de campagne, obusiers et le reste; heureusement ils



Le premier club à dissoudre.

avaient compté sans les patrouilles avec canon et surtout sans l'attitude belliqueuse du *Constitutionnel*.

« Dans cette mémorable journée du 29 janvier, ajoute la feuille Véron, mille traits du plus brillant courage ont illustré les défenseurs de l'ordre, presque tous, du reste, abonnés du *Constitutionnel*. C'est un de nos souscripteurs, dont l'abonnement, soit dit en passant, expire dans quelques jours, qui s'est élancé tout seul sur un groupe qui n'existait pas, et l'a dispersé. Un autre, auquel nous recommandons, entre parenthèses, de renouveler son abonnement s'il ne veut pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal, un autre, disons-nous, sans se laisser effrayer par les décharges de mousqueterie qui ne partaient pas d'une barricade qui n'avait point été élevée, l'a escaladée le premier et a planté dessus un drapeau qu'il ne portait pas à la main. Nous demandons la croix pour ce brave. »

Ces détails, peut-être hasardés, sont accompagnés d'autres détails tout à fait épouvantables sur les atrocités que les insurgés se seraient permises, s'il y avait eu des insurgés. Ainsi un abonné du *Constitutionnel*, auquel on recommande d'ailleurs d'écrire lisiblement son adresse, à son prochain renouvellement, ou mieux de renvoyer une des dernières bandes imprimées, cet abonné donc aurait pu être scié entre deux planches par une femme d'insurgé, s'il y avait eu des insurgés, des planches et une scie. Horrible mégère! s'écrie *le Constitutionnel*, avec une horreur bien naturelle. Depuis le mois de juin, *le Constitutionnel* en veut surtout aux mégères. Mais passons à de nouvelles atrocités. Un autre abonné, qui n'a pas été suspendu par les pieds au-dessus d'un large brasier, ne le doit qu'à ce qu'il n'y avait ni large brasier, ni corde, ni personne, pas même une mégère pour le suspendre, et à ce que d'ailleurs il n'était pas sorti de chez lui. On profite néanmoins de cette occasion pour le prier d'envoyer 5 francs 50 centimes en sus du prix de son abonnement s'il veut recevoir la *Bibliothèque choisie*.

Mais ce n'est pas seulement à Paris que l'on aurait eu à s'indigner de ces abominations si elles avaient eu lieu. La province aussi a fourni son contingent d'émeutiers absents, de barricades qui n'ont pas été construites et d'horribles mégères. Il n'y a qu'à voir, par exemple, ce qui s'est passé à Sarreguemines. A Sarreguemines, il s'est passé qu'il se serait passé des horreurs s'il s'était passé n'importe quoi, ce qui fait qu'il ne s'est rien passé du tout, faute qu'il se soit passé quelque chose. Et ce n'est pas seulement à Sarreguemines que ces choses-là se sont passées : les correspondances du *Constitutionnel* lui apprennent qu'il s'en est passé autant sur tous les points de la France, car partout, comme le fait très-bien observer Merruau, les mégères se ressemblent, ainsi que les patrouilles avec canon.

En terminant, le journal du pharmacien Véron annonce que désormais il n'aura aucun ménagement pour ces émeutiers incorrigibles. On l'a vu en juin, la seringue en bandouillère, aller sous le feu, porter le secours de son instrument aux blessés, sans distinction de parti; il ne se piquera plus de tant de générosité. Certes, il continuera de faire son devoir; on le verra, comme par le passé, s'élancer dans la mêlée, son instrument à la main, mais ses bons offices seront exclusivement réservés aux blessés du parti de l'ordre; les insurgés le supplieront en vain; rien pour les insurgés, pas même quatre gouttes d'eau chaude; les mégères elles-mêmes ne parviendront pas à l'attendrir; *le Constitutionnel* déclare que, par leur férocité, les mégères ont cessé de faire partie de leur sexe.

AUX DEUX COURONNES : PHARMACIE CONSTITUTIONNELLE.

LETTRE D'UN VOLEUR A MONSIEUR DE HECKEREN.

On lisait dans un des derniers numéros de *la Patrie* le fait suivant :

« Un de nos honorables représentants, connu par l'aménité de son caractère non moins que par sa grande influence politique, se reposait l'autre soir de ses fatigues législatives, en se promenant avec quelques-uns de ses collègues sur l'asphalte des boulevards. Il se délectait à savourer le parfum d'un panatellas, quand un homme vêtu d'une blouse l'aborda, la main armée d'un cigare encore vierge : « Citoyen, du feu, s'il vous plaît? » dit-il. Le représentant laisse ses collègues continuer leur promenade, et offre du feu à son interlocuteur. Ce dernier alluma son cigare, et rendit le sien à son officieux représentant, en lui disant : « Tenez, citoyen, ça me fait plaisir. Vous n'êtes pas fier. Vous êtes, j'en suis sûr, un bon républicain — Je le pense, du moins, répondit le représentant. — Eh bien! en ce cas, *vive la République démocratique!* — Eh bien! oui, citoyen, vive la République démocratique! — Et sociale! ajoute l'inconnu. — Pour celle-là, je n'en suis pas. »

« Quelques mots furent encore échangés entre le représentant et l'inconnu. qui s'éloigna ensuite en lui disant : « Nous finirons par nous entendre. » Le représentant hâta le pas pour rejoindre ses collègues : il était tard, il voulut tirer sa montre pour savoir l'heure qu'il était; hélas! la montre avait disparu, et l'industriel ne lui avait laissé que la chaîne de sûreté, sans doute comme un témoignage de la fragilité des choses humaines et des chaînes de sûreté. »

N. B. Nous trouvons dans la boîte de *la Revue comique* la lettre que voici à l'adresse de l'honorable M. de Heckeren, qui, s'il faut en croire notre singulier correspondant, serait le représentant désigné dans la note qu'on vient de lire :

« *A Monsieur de Heckeren, représentant du Haut-Rhin.*

« Monsieur,

« C'est dans l'intérêt de la vérité, et pour ne pas laisser d'ailleurs peser sur une opinion qui ne m'a jamais rien fait et avec laquelle je n'ai aucune espèce de rapport, une accusation injuste, que je prends la liberté de rectifier, par la voie de la presse, le récit peu véridique que vous avez cru devoir faire de l'incident qui vous a privé de votre montre. Quand l'idée m'est venue de remplacer ma montre que je venais de perdre par celle qui était dans le gousset de votre pantalon, je me suis demandé par quel moyen je pouvais m'attirer votre confiance, et comment pouvait s'opérer entre nous un rapprochement nécessaire à mon projet. Ma première idée fut de crier en vous demandant du feu : « Vive Henri V! » Ce cri l'attendrira, pensai-je d'abord. Un républicain légitimiste n'y saurait être insensible. Mais je ne m'arrêtai point à cette pensée. Sous une apparente étourderie, je vous sais fin et rusé; ce cri vous eût mis en défiance, et, ma foi, toute réflexion faite, je me dis : « Ce n'est pas là un coup de politique, c'est une affaire de sympathie à établir; crions *Vive Lafayette*! soyons gris, soyons ronds; Heckeren est un bon vivant, la candeur d'un pareil cri n'éveillera pas ses soupçons, il se laissera toucher. » Qui fut dit fut fait, et c'est au cri de *Vive Lafayette*, souvenez-vous-en, et non au cri de *Vive la République*, pas plus de la république démocratique que de la république sociale, que s'accomplit mon dessein.

« Pourquoi, Monsieur, avoir fait de cette affaire une affaire politique? pourquoi avez-vous cru devoir vous prêter à vous-même un bon mot que vous n'avez point eu à prononcer? avez-vous donc besoin de prouver que vous n'êtes pas socialiste, vous, qui, au fond, ne tenez pas même à prouver que vous soyez républicain.

« Il faut de la conscience en tout, M. de Heckeren, dans les petites choses comme dans les grandes; il ne suffit pas d'être volé pour avoir le droit d'attribuer à son voleur des paroles qu'il n'a pas prononcées. — Tenez-vous-le pour dit, je vous ai laissé la chaîne de votre montre, cela méritait plus d'égards.

« Votre Voleur. »

CHOSES QUELCONQUES.

— On assure que M. Berryer a été fort mal reçu au fameux congrès de la rue Duphot. — De son côté, M. de Larochejacquelein y aurait été traité d'éteignoir. M. de Pastoret n'y serait pas toléré. M. de Genoude y est peut-être écouté, mais un peu à la façon de Cassandre. — Voilà pourtant un parti qui se vante de pouvoir réconcilier toute la France. Réconciliez-vous d'abord, messieurs, si vous pouvez; — et quand la chose sera faite, faites-nous le savoir.

— On répétait dans un salon ce mot fameux mais trop répété de Napoléon : « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou Cosaque. » — Qu'elle soit Cosaque, s'écria la jeune et belle marquise de P*** dont le mari est sexagénaire; notre sang corrompu par la civilisation ne peut que gagner à se croiser un peu. »

Avis à M. le marquis de P***.

— Sous ce titre *Violettes parlementaires*, nous nous proposons de faire l'éloge de quelques membres de l'Assemblée qui ont un grand mérite, et sont parfaitement inconnus.

Dans une réunion où il suffit pour s'illustrer d'un peu d'outrecuidance et de fatuité, ce serait de l'ingratitude de ne point aller chercher, sous les feuilles où elles se cachent avec tant d'abnégation, ces modestes fleurs que les départements nous ont envoyées. Qu'on y songe, pour être inconnu, il faut n'avoir ni fait ni

prononcé la moindre sottise depuis dix mois. Les hommes de Plutarque pourraient-ils prétendre à un plus rare mérite?

— Savez-vous, mon cher duc, pourquoi la République a plus d'avenir que la monarchie, disait le vieux comte de C... au vieux duc de ***. C'est parce que nous sommes vieux et que la République est jeune.

— *Plus de révolutions!* j'aime mieux la République à perpétuité, disait hier un de nos plus riches manufacturiers. La meilleure révolution ne vaut rien. La République n'est pas de mon goût, mais elle a pour elle qu'elle exclut toutes les autres prétentions, tandis que toute autre forme les ferait renaître. Henri V nous amènerait le comte de Paris, le comte de Paris nous ramènerait des tentatives impériales. Restons tranquilles; faisons notre lit. La moindre entreprise commerciale a besoin du temps pour se fonder et d'une mise de fonds ; que la mise de fonds, que le temps donné à la République ne soient perdus ni pour la France, ni pour nous. Un nouveau changement demanderait des frais entièrement nouveaux. C'est assez comme cela. Je me déclare républicain, parce que j'ai été conservateur, parce que je le suis, parce que je prétends l'être non-seulement de paroles, mais de fait.

— M. de Lamartine n'a jamais fait un discours plus vide que celui de mardi : flatteries au président de la République, flatteries au suffrage universel, flatteries à la majorité en injuriant sans raison la partie extrême de l'Assemblée, autrefois son amie, — total : demande formelle du portefeuille des affaires étrangères ; tel est le résumé de ce triste discours.—*N. B.* M. de Girardin l'a loué.

— Après les journées de juin, un grand nombre de citoyens eurent la pensée d'offrir une épée d'honneur au général Cavaignac ; le brave général, informé de ce projet, pria ses auteurs d'y renoncer et refusa ce témoignage bien mérité d'ailleurs, de l'estime du pays.— A propos de la ridicule journée du 29 janvier, qui l'eût cru ? il est question d'offrir au général Changarnier une épée d'honneur ; en vérité, n'est-ce pas une amère critique, une satire de cette équipée, et le brave général n'est-il pas honteux qu'on fasse pour ce triomphe imaginaire ce qu'on n'a pas fait pour les combats réels qu'il a livrés aux Bédouins?

— Après la discussion de mardi, le représentant Pory-Papy était tout triste. — Il voit toujours tout en noir, disait un représentant de Colmar, — émule de M. Dupin.

— C'est une chose digne de remarque, que les académies n'ont jamais perdu une occasion de faire acte de servilité. — M. Faucher, ministre de l'intérieur, vient d'être élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en concurrence avec M. Michel Chevallier. — Si M. Michel Chevallier eût été ministre, c'est lui qu'on eût élu à la place de M. Faucher.

— M. le maréchal Bugeaud se souvient de son métier de geôlier. — Il traite la France républicaine comme il traitait naguère la duchesse de Berry. — « Quatre hommes et un caporal, dit-il, suffiraient pour la réduire. »

Nous lui conseillons pourtant de s'adjoindre quelques hommes de plus.

— M. Guizot disait de M. Bugeaud, que sa place était à Alger, et qu'il mettait un gouvernement quelconque au défi de faire de lui autre chose qu'un gouverneur algérien.

— M. le président de la République ne donne pas de bals : la France ne veut pas payer les violons.

— La France n'est pas tout entière dans le chapeau de l'Empereur ; elle est moins encore avec Henri IV sur le Pont-Neuf; elle n'a pas suivi non plus Louis-Philippe en exil... Où donc est-elle ?

— Vous ne croyez pas à la République ; vous n'avez pas cru à la monarchie ; vous ne croyez à rien, et vous vous croyez de force à renverser ou à construire quelque chose.

Il n'y a que la foi qui transporte les montagnes ; allez où est la foi, — vous y trouverez la force. Or, la foi, ce n'est pas vous qui l'avez ; ce n'est donc pas vous qui avez la force ; ce que vous détruiriez un jour, la foi le rétablirait le lendemain.

— Monsieur, méfiez-vous : on doit s'introduire chez vous pour voler tous vos effets.
— Monsieur, je ne crains rien : tous mes effets sont protestés.

Cet être si mal fait, si tortu, si vilain,
C'est mons Dupin (Laid-Nez), maître en fait de chicane,
Prince des procureurs, ami du coq-à-l'âne,
La veille démoli, debout le lendemain !
Contre la République, à tout propos, il lance
De ces lazzis pointus qui lui sont familiers,
Insinuant qu'un roi chausserait mieux la France ;
Mais on le voit venir, avec ses gros souliers !...

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

La politique se traîne dans le marasme qui succède aux grandes crises, les partis se font une petite guerre d'amendements. Odilon Barrot et Faucher le Grand se reposent sur leurs lauriers. Pour égayer un peu la situation, nous n'avons eu que les discours de M. Bugeaud aux autorités lyonnaises, charmante *alla poprida* où la politique, la morale, la législation, la stratégie, les circonstances atténuantes, la guerre des rues, l'intervention en Italie, se trouvent mêlées et assaisonnées d'une pointe d'ail périgourdin qui n'est pas inférieur aux meilleures remoulades servies par le facétieux maréchal à ses anciens convives les fonctionnaires de la monarchie.

Le reste du temps on a dansé. Le dernier bal de l'Opéra a été plein d'animation et de gaieté. On n'en dit pas autant du bal qui a eu lieu vendredi chez le président de la République; mais les détails nous manquent pour en parler savamment. Nous y reviendrons à notre prochaine Revue.

Nous avons eu une restauration au Théâtre-Français. M. Mazères a reparu traînant après lui l'ombre de Picard. L'*Amitié des Femmes* est une innocente petite comédie qui date de 1826; elle portait les cheveux à la chinoise, les manches à gigot, un ridicule d'acier et une robe à la *Dame blanche*. On lui a refait à la hâte une toilette selon les modes actuelles; mais la pauvre enfant était empruntée sous ce costume, et malgré quelques mots d'actualité semés çà et là dans le dialogue, l'auteur n'a pu parvenir à cacher la date véritable de sa prose, l'âge de sa comédie à la *Jocko*.

On parle beaucoup depuis quelque temps de réorganiser le Théâtre-Français. Une des mesures les plus importantes à prendre, serait la réinstallation de M. Mazères dans une préfecture quelconque. Il faut l'exiler à au moins soixante lieues du comité. Espérons que M. Léon Faucher comprendra cette nécessité.

Constatons à l'Opéra une chute qui a été, chose bizarre, l'occasion d'un triomphe pour la danseuse qui l'a faite. Mademoiselle Maria, emportée par son ardeur, s'est jetée de la scène dans l'orchestre; elle est tombée fort adroitement sur un second violon, M. Tolbèque: elle pouvait se tuer, et en a été quitte pour la peur. Une pluie de bouquets a témoigné de l'intérêt que le public avait pris à son saut périlleux.

Lisez-vous *la Mode?* A l'entendre, nous avons commis un crime. Nous l'avons dit, le duc de Bordeaux boite légèrement par suite de l'accident qu'il a éprouvé à Kirchleng-Kircberg. Messieurs les compositeurs, pouvez-vous vous tromper sur l'orthographe des lieux illustrés par d'aussi grands événements? Savez-vous que dans tous les dictionnaires de géographie de l'avenir, on lira: Kirchberg, champ de bataille fameux où le duc de Bordeaux fit une chute de cheval en combattant les lièvres et les perdrix.

Il boite! c'est un crime irrémissible de le dire, aux yeux de certaines gens, et le correctif *légèrement* ne fait qu'ajouter à la grandeur du forfait. L'enfant du miracle ne peut pas, ne doit pas boiter. Il faut avoir tout foulé aux pieds, urbanité française, sentiment des convenances, respect dû au malheur, pour soutenir de telles énormités.

Quoi! ce prince qui frappe par son *air de prédestination* (comte de Flahaut), *qui serait le roi des princes* (le sculpteur Bartolini), *qui semble avoir été taillé par Dieu pour la royauté* (Chateaubriand), *qui ne dit pas une parole qui ne doive être dite, qui ne fait pas un acte qui ne doive être fait* (M. de Metternich), *qui ne parle pas sans qu'on croie voir la main de Dieu sur sa tête* (un archiduc d'Autriche), ce prince merveilleux, ce prince charmant, nous avons osé dire que sa dé-

marche était incertaine, et qu'il prenait du ventre : profanation !!! Mais à quoi voulez-vous donc que nous reconnaissions les Bourbons désormais?

Il faut être républicain et *sorti de la boue*, comme dit avec tant de grâce gentilhommière le journal *la Mode*, auquel nous empruntons les diverses citations que l'on vient de lire au sujet du comte de Chambord, pour prétendre que le fils de tant de rois s'appuie sur des jambes inégales. Allons donc ! est-ce que Henri IV boitait? Il est vrai qu'ils ne sont pas Français, ajoute *la Mode*, ceux qui insultent au malheur. Eh bien ! nous prenons acte de vos paroles. Êtes-vous Français, messieurs de l'ancien régime, messieurs de la grâce, de l'urbanité, de la générosité, messieurs de l'Œil de Bœuf et de Fontenoy, lorsque, parlant d'un homme politique aujourd'hui en butte aux rigueurs du pouvoir, et que vous nommez en toutes lettres, vous dites en parlant d'une fête où il assistait : « Il tomba ivre-mort sur le parquet, laissant sur le trajet de son *en avant deux* les traces les plus démocratiques de son passage ! » Quels charmants détails (et nous supprimons les enjolivements de l'article) pour vos lecteurs si fins, si délicats, et quel rôle pour des paladins que de glisser sous le guichet d'une prison des chroniques diffamatoires, et de coudre des pamphlets aux réquisitoires du ministère public ! Allez, hirondelles du scandale, allez gazouiller la médisance et la calomnie sous les fenêtres du prisonnier !

Ah ! qu'on voit bien que vous n'êtes pas républicains et *sortis de la boue*, lorsque d'une plume élégante et chaste, de cette plume qui écrit pour la duchesse d'Angoulême (une sainte !) et pour la duchesse de Berry (une si grande dame ! une sainte aussi, sans doute) vous nous décrivez le président de la République se plaçant à table à côté de madame M .. *sans corset*, M. et madame F... dansant une sarabande de la Chaumière, madame E... exécutant une cachucha vêtue du costume andaloux tel qu'il est décrit dans le livre Ier de la Genèse. Nous bornerons là nos citations, et, en vérité, nous ne saurions aller plus loin ; la rougeur et la honte nous montent au front. Ces gentilshommes, ces chevaliers, ces paladins, ces gens-là oublient tout ; ne craignez-vous pas que ce prince, qui, selon M. de Metternich, ne dit pas une parole qui ne doive être dite, ne vous écrive : « Messieurs, vous allez trop loin ; mesdames M... F... sont, après tout, les femmes de mes sujets, et je veux qu'on les respecte. »

Que vous accusiez celui-ci d'être un fat, celui-là un traître, celui-là un voleur, qui a mis dans sa poche les diamants de la couronne, ceux-là encore des fous, peu nous importe ! Nous avons eu le malheur de dire que le comte de Chambord boitait, il fallait bien user de représailles ; mais du moins, fils des croisés, respectez le beau sexe, si cela vous est encore possible après avoir oublié Blaye et tendu la main à celui qui vous déshonora tous dans le déshonneur d'une femme.

La République n'a pas touché à un cheveu de vos têtes ; elle ne s'en repent pas, Dieu merci. Qu'en eût-elle fait? Mais, constatons-le pourtant, et mettons en regard de cette clémence *vos promesses* pour l'avenir. Nous les empruntons à la *Gazette de France*, faisant, dans son numéro du 15, l'apologie de M. Bugeaud ; c'est à la République qu'elle parle : « *Non, pas de grâce ! Il faut que celui qui règne ou qui a régné par la violence, le sang et la révolution, finisse par la violence, le sang et la révolution.*

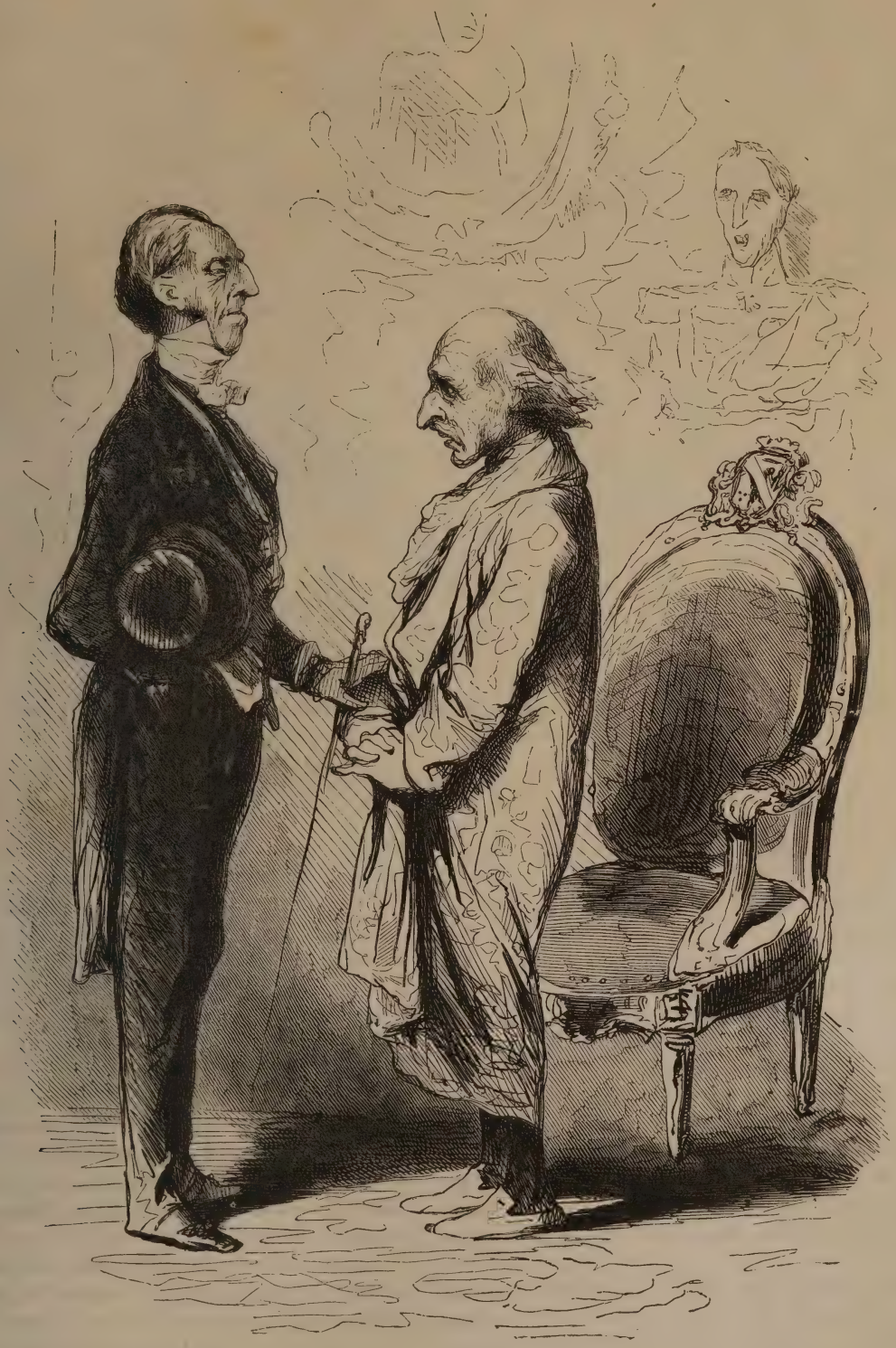
Ils tomberont. La France seule vivra !

Pas de grâce ! M. l'abbé, pas de grâce ! c'est vous qui prononcez ce mot. Si le peuple allait s'en souvenir ! si le peuple lisait la *Gazette !*

DU SUCCÈS DE M. RATEAU.

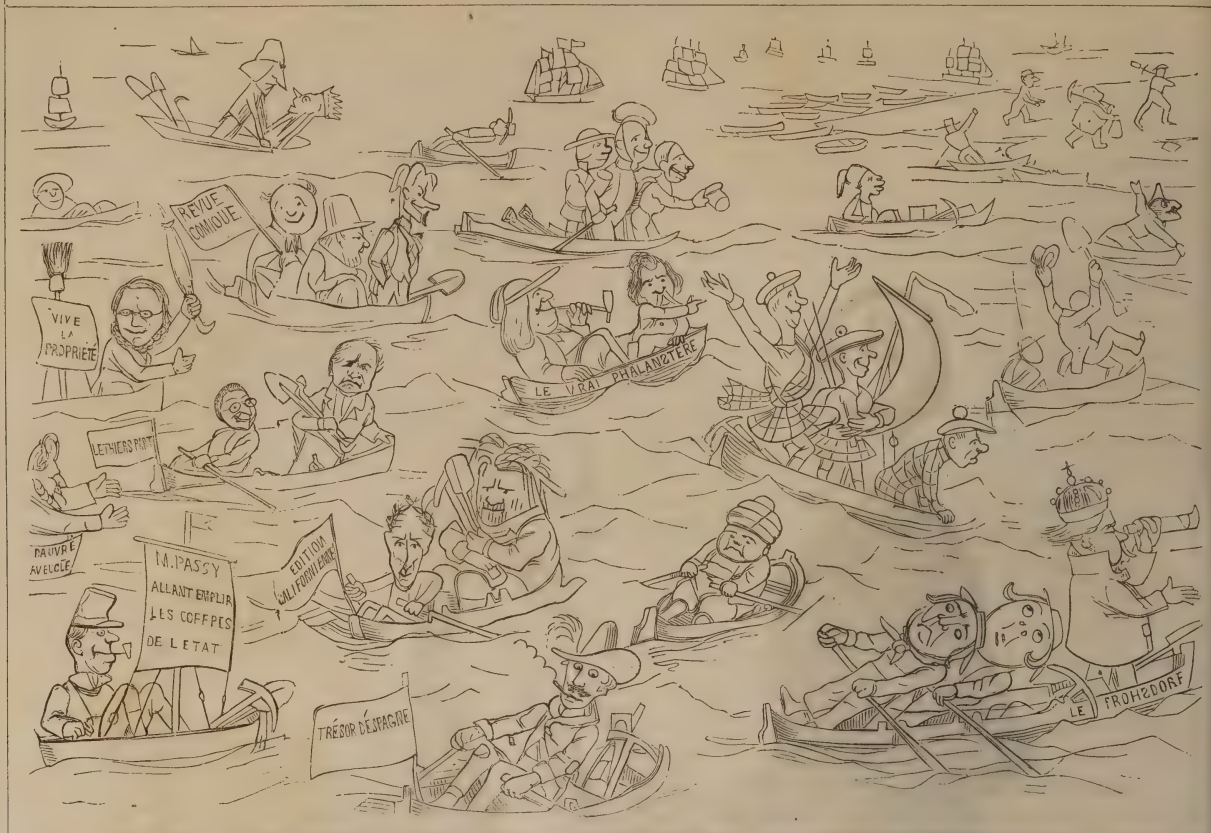
Décidément nous nous amoindrissons, nous nous émiettons, nous nous en allons en poussière, et il n'y a pas dans l'histoire de notre révolution de spectacle plus affligeant que celui qu'offre l'Assemblée nationale dans ses derniers jours. On sent qu'il lui manque le souffle inspirateur, la chaleur divine, la foi ! Au lieu de prendre une de ces grandes résolutions, un de ces partis énergiques qui sauvent les nations et immortalisent une réunion d'hommes, elle dispute à la réaction qui la presse, la somme, l'insulte, un décret, un jour, une heure !

Quelle différence avec l'Assemblée de 1789, la *grande Constituante*, qui sut non-seulement faire une constitution complète, mais asseoir la révolution, qui, pendant trois ans et demi, résista à toutes les attaques, à toutes les violences, à toutes les ruses de l'ancien régime, et s'en alla librement, à son temps, à son heure, en s'excluant de l'Assemblée législative, par un élan imprudent de désintéressement excessif ! Quelle différence avec la Convention ! Elle aussi, vers la fin de sa glorieuse dictature, était sommée par la réaction royaliste de s'en aller et de lui laisser la place libre : la Constitution de l'an III était faite, disait-on ; qu'avait-elle à durer plus longtemps? Elle répondit à ces clameurs par le décret du 12 thermidor, qui portait que les deux tiers du nouveau Corps législatif seraient nécessairement pris dans la Convention. On sait comment les royalistes essayèrent d'annuler ce décret salutaire par une insurrection ; on sait comment, au 13 vendémiaire, les sections aristocrates de Paris attaquèrent la Convention et furent battues. Il est vrai que du côté de la Convention était Napoléon, qui sentait bien que l'avenir était dans le parti de la révolution, qui se gardait bien de chercher ses destinées dans la réaction et de se faire patroner par le royalisme. Les temps et les hommes sont bien changés ! Autres temps, autres Napoléons !



— Palsambleu, cher, ce jeune drôle se donne des airs de se fortifier à son poste.
— Serions-nous joués, marquis?

Dessiné par OTTO. Gravé par BAULANT.



La fièvre de l'or s'empare de toutes les nations et de toutes les classes de la société ; chacun s'embarque au plus vite pour la Californie.

ORAISONS PÉRIGOURDINES DE M. BUGEAUD.

La France s'imagine avoir nommé pour chef du pouvoir exécutif M. Louis Bonaparte; elle s'imagine avoir une constitution et être, bon gré, mal gré, en république. Ce sont des illusions, des erreurs que nous devons dissiper, car, sans qu'elle sans doute, elle a le bonheur de vivre sous le régime absolu, d'avoir un maître, un monarque, que dis-je? un autocrate, et ce maître n'est pas l'élu de son choix. En doutez-vous? Lisez les discours de M. Bugeaud à Lyon.

M. Bugeaud, parce qu'il est général de l'armée des Alpes, appelle à son prétoire officiers, magistrats, autorités de tout genre, et il les prêche, et il les excite, et il les gourmande, non comme pouvait faire Napoléon, ce serait injurier le grand homme, mais comme ont dû faire Attila, Tamerlan et les autres fléaux de Dieu.

« Ne comptez pas, dit-il aux officiers, que nous ferons la guerre au delà des Alpes. Nous! nous soutiendrions ces anarchistes de la Lombardie contre nos amis les Autrichiens, contre cette armée modèle qui vient de restaurer la puissance impériale! Allons donc! on nous prendrait pour des républicains! D'ailleurs, nous avons bien autre chose à faire : l'armée des Alpes est la réserve de l'armée de Paris contre les socialistes, les perturbateurs, les démocrates; nous n'attendons qu'une circonstance pour les mettre à la raison. Aussi toute la science militaire dont vous devez vous pénétrer est celle de la guerre des rues, et je m'en vais vous donner une leçon à ce sujet. » Puis il se tourne vers les magistrats et leur dit : « Vous viendrez avec nous, messieurs, combattre à Paris. En attendant, formez donc de bons jurés et débarrassez-nous de l'abus des circonstances atténuantes. » Puis il s'adresse aux conseillers municipaux, aux officiers de garde nationale, et chacun a son mot, son instruction, son coup de boutoir. Quant aux lois, à la constitution, à l'Assemblée nationale, au président de la République, est-ce que cela existe? est-ce qu'il y a une autre puissance en France que celle de M. Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly?

Nous ne comprenons pas comment des magistrats, des autorités municipales, des officiers de garde nationale, des corps constitués, ont cru nécessaire et utile d'aller faire la cour au général de l'armée des Alpes, qui n'a ni ordre, ni avis, ni instruction à leur donner; nous comprenons encore moins qu'aucun de ces citoyens n'ait répondu aux *speechs* excentrique de l'étrange dictateur qui se révèle à la France, mais ce que nous ne comprenons pas du tout, c'est que l'Assemblée nationale n'ait pas traduit à sa barre, pour

Apparition des naturels sur les rives du Sacramento (Californie).

ses discours séditieux, M. le maréchal Bugeaud, c'est que le ministère et le président ne destituent pas ce protecteur, qui semble leur faire grâce en ne les mettant pas dans le fourreau de son épée. M. Barrot a bien dit qu'il désavouait les paroles prêtées à M. Bugeaud; que si le maréchal eût tenu les propos que racontent les journaux de Lyon, il aurait manqué à tous ses devoirs, il aurait commis le plus stupide contre-sens, il se serait destitué lui-même. Mais l'honnête M. Barrot est-il bien dans le secret de la comédie?

Nota benè. Dix mille francs de récompense à qui trouvera le mot de *république* dans les discours, lettres, conversations publiques de l'illustre maréchal. C'est un mot qui ne figure pas dans le patois périgourdin.

COMMENT M. THIERS DÉFEND M. LÉON FAUCHER.

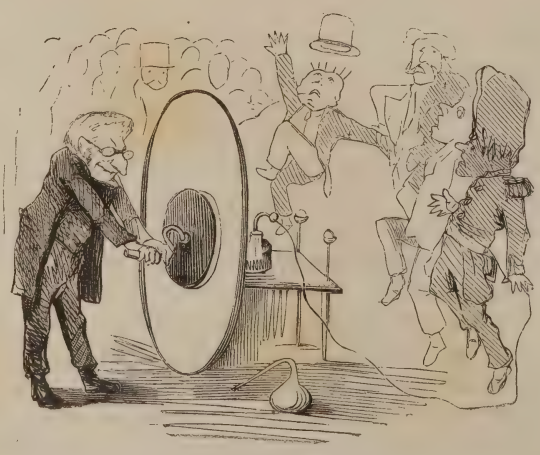
Le véritable homme d'État du cabinet, ce n'est ni M. Barrot, qui n'en est que le marguiller, ni M. de Falloux, qui en est le sous-diacre; c'est M. Léon Faucher. Ce célèbre ministre a été le premier à comprendre toute sa valeur et à reconnaître sa propre importance. Aussi s'est-il empressé de se conduire, soit envers lui-même, soit avec les autres, en homme qui sait son poids, qui n'ignore aucun de ses mérites, et qui se respecte pour ce qu'il vaut. Tout en lui a revêtu une forme digne de lui-même : son attitude est conforme aux sentiments qui agitent sa grande âme. Il marchait obliquement; il tenait du Z et du tire-bouchon; il va aujourd'hui droit comme un I : c'est un irréprochable manche à balai; rien n'y manque. Ses cheveux ont une tenue que des crins ne désavoueraient pas, ils font tête de loup. Quand Faucher ne parle pas, il médite; quand il parle, il prononce, il juge, il décide. Ses phrases sont devenues brèves, courtes, sentencieuses; chaque mot est une maxime d'État. Hier, il essayait humblement de parler à tout le monde; aujourd'hui, il daigne s'entretenir avec quelques-uns; il n'est pas jusqu'à ses anciens protecteurs sur lesquels sa condescendance ne s'étende.

« Allons, allons, disait M. Thiers, un jour qu'on parlait devant lui des changements heureux survenus dans la personne de ce ministre de son choix, ne l'attaquez pas; ne dites rien de Faucher, mon devoir serait de le défendre : il est très-bon; il me protége! »

LES JONGLERIES D'UN SALTIMBANQUE.

L'enfant savant ou l'art de grouper les chiffres.

Le saut de carpe. (Souvenir de Grandvaux.)



L'étincelle électrique de 1840.

DÉVOUEMENT ET COLIQUE.

Ceci se passait à Arles, il y a huit jours.

— Messieurs, dit un des convives, à la santé de l'exilé de Froshdorff!

— Cela va sans dire.

— A la santé de saint Louis.

— Bravo! buvons à Henri IV!

— N'oublions pas Hugues Capet, je vous prie, car il s'agit de vexer les républicains.

— Il nous manque un portrait de l'exilé. Qu'est-ce qui a un portrait de l'exilé dans sa poche?

— Il n'y a ici que la gravure du Juif-Errant.

— On pourrait la faire passer pour le portrait de Hugues Capet. Légitimité, hérédité, ou la mort!

— Holà, les marmitons! avez-vous ici un portrait, un buste, la moindre des choses, susceptible de vexer les républicains, ventre saint-gris!

Un marmiton légitimiste et héréditaire apporte mystérieusement un petit buste peint en vert.

— Hurra! voilà l'enfant du miracle! Genou à terre, messieurs; suivez son panache blanc! Il n'y a rien de changé à Avignon, il n'y a qu'un Français de plus. Pends-toi, brave Crillon!

— Dieux! comme il ressemble à Hugues Capet?

— C'est le cas, je crois, de vexer de plus en plus les républicains.

— Vexons-les.

— Messieurs, il faut avaler ce buste.

— Comment?

— D'après le procédé de la reine Artémise, grattons dans nos verres le buste du fils de la cape, et buvons!

— Buvons-le à la santé d'Henri IV. Les républicains ne s'attendent pas à ce bon tour.

— Légitimité, hérédité, ou la mort! Ah! si le brave Crillon était ici!

— Il s'est pendu il y a longtemps.

— Grattons le buste!

— Eh doucement, vous là-bas; vous en prenez plus que votre part. Tout une joue du fils de saint Louis y a passé.

— Moi je demande le nez de l'exilé. Qu'on me râcle le nez de l'exilé!

— Procédons avec ordre. Je retiens les deux oreilles de l'héritier d'une monarchie de quatorze siècles.

— Ventre-saint gris! comme vous y allez! que me restera-t-il?

— Le menton. Ce n'est pas un morceau à dédaigner que le menton de l'auguste fils des rois!

— J'aurais préféré le nez; mais buvons chacun notre part dans un verre de champagne. J'aime à croire que le champagne est un vin bien pensant.

— Parbleu! le panier qu'on nous a servi a été à la croisade.

— A la santé d'Henri IV et de Hugues Capet!

Les convives burent, mais ils avaient compté sans la couche de vert qui coloriait le buste. Un quart d'heure après, ils se serraient le ventre. Pends-toi, *Constitutionnel*, tu n'étais pas là avec ta seringue royaliste! La présence du *Constitutionnel* aurait été plus utile en ce moment que celle de Crillon. On assure que l'un des buveurs en a encore la colique; mais quel bon tour joué aux républicains!

M. BUGEAUD ET LE *JOURNAL DES DÉBATS*.

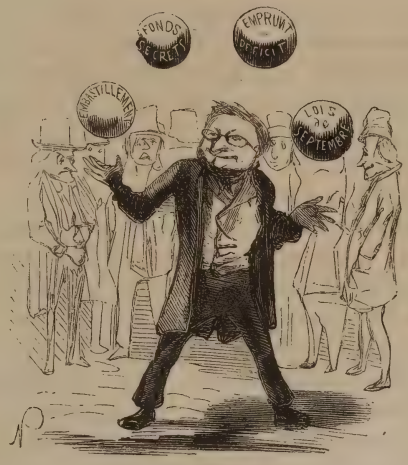
Nous aimons qu'on soit gouvernemental, mais encore faut-il l'être avec discernement, avec raison, avec esprit, ou tout au moins avec bonne foi. Ce que nous voudrions le moins contester à nos adversaires, à certains d'entre eux surtout, au *Journal des Débats*, par exemple, ce serait la bonne foi. Il faut pourtant choisir : ou le *Journal des Débats* n'est pas de bonne foi, ou il perd le sens quand il croit que les ridicules forfanteries du maréchal Bugeaud peuvent être utiles à un gouvernement quelconque, et qu'elles sont, pour celui que nous avons le bonheur de posséder, une garantie, et non un danger. Que le *Journal des Débats* se reporte à une autre époque, c'est lui faire une violence assez douce; qu'il se rappelle quelles impatiences causait à M. Guizot la faconde de M. Bugeaud quand il était à Alger, et qu'il nous explique pourquoi les grotesques lazzis qui lui paraissaient souverainement ridicules et fâcheux quand M. Bugeaud trônait en Afrique, lui semblent acceptables et défendables aujourd'hui qu'il fait l'empereur à Lyon. Serait-ce parce que le *Journal des Débats* aime moins sincèrement le gouvernement de M. Barrot que celui de M. Guizot? Qu'il le dise, cela n'étonnera personne; mais qu'il ne trouve pas bonnes pour la République, une République dont il déplore tous les jours la faiblesse, des excentricités qui l'inquiétaient pour un trône qu'il semblait croire pourtant inébranlable.

M. Bugeaud est un grand militaire, nous le voulons bien; nous n'en savons rien; nous n'en sommes pas juges, ni le *Journal des Débats* non plus; mais il est en même temps le plus absurde des hommes politiques qui soit en France. Le directeur et les rédacteurs *des Débats* le savent comme et mieux que tout le monde; qu'ils aient donc la probité d'en convenir : leur cause n'y saurait perdre, et le gouvernement un peu naïf de M. Barrot ne s'autoriserait pas de leur appui, qui ne saurait être sincère dans une question de ce genre.

S'il faut croire que la guerre soit une spécialité comme la musique, comme la peinture, comme la littérature, faites de M. Bugeaud un illustre guerrier; comparez-le à Napoléon-*le-Grand*, qui avait, il est vrai, battu autre chose que des Bédouins; mais mettez-le, pour sa tenue politique, à côté du bon Lagrange; dites qu'il est fou. C'est la seule excuse qu'on puisse lui trouver.

LES JONGLERIES D'UN SALTIMBANQUE.

Le tour des forts.



Grande jonglerie.

Le tour du bâton.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE DUC DE BORDEAUX ET SUR LA DUCHESSE DE BERRY.

LA *REVUE COMIQUE* ET LES JOURNAUX LÉGITIMISTES.

Nous avions donné, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, dans une note publiée par nous dernièrement, quelques détails curieux sur l'éducation du duc de Bordeaux, sur sa personne, sur son entourage. Cette note, écrite, nous l'avons dit, en dehors de tout esprit de parti, par un étranger, a éveillé les susceptibilités des journaux légitimistes. Chacun y a repris ce qu'il y trouvait à reprendre. — Qui, une faute d'orthograhe, qui, une erreur dans l'âge de M. de Levi. — On écrit Froshdorff et non Fronshorff, s'écrie l'un; M. de Levi n'est pas un vieillard, s'écrie l'autre, il n'a pas tout à fait soixante ans! Nous pourrions nous contenter de répondre aux journaux que nos renseignements ont piqué, que les critiques qu'ils ont faites de ces renseignements ne prouvent qu'une chose, tant elles sont insignifiantes, c'est qu'ils portent juste. — Quel âge a donc M. Lubis, rédacteur en chef de l'*Union*, pour trouver qu'un homme n'est pas vieux à cinquante-huit ans? Ne serait-il lui-même qu'un agréable vieillard assez bien conservé, essayant de cacher, sous une apparente jeunesse, son âge véritable? Quelle terrible connaissance a-t-il, ce bon M. Lubis, de la langue allemande, pour qu'il s'étonne qu'un homme, que nous lui avons dit n'être ni Français ni Allemand, ait mal orthographié le mot de Froshdorff.

Henri V, un homme nul! Quel blasphème chantent en chœur tous les chevaliers du Lys. Eh! messieurs, pourquoi Henri V ne serait-il pas un homme médiocre comme beaucoup d'entre vous? Serait-ce sa faute, serait-ce un crime? Le hasard qui fait les rois fait aussi les idiots et les imbéciles. Pourquoi ce jeune homme, qui était né pour être parmi les uns, ne serait-il pas aussi parmi les autres? pourquoi serait-il un aigle? les aigles étaient rares dans sa famille. Vous croyez à l'hérédité, au droit divin, etc.; d'où lui serait venu son génie, de son père, de son grand-père, ou de son oncle?

La meilleure réponse que nous puissions faire à ces messieurs, c'est d'ajouter quelques renseignements nouveaux à ceux que nous avons déjà donnés. La précision de ces renseignements convaincra les plus incrédules que, si nous n'en disons pas davantage, c'est par pure discrétion. Si nous sommes bien informés, on a su peu de gré, à Froshdorff, à ces imprudents amis, de leur croisade contre la note de la *Revue comique*. Les chevaliers de Froshdorff savent mieux que les chevaliers de Paris où le bât les blesse; le silence, le silence qui a servi à un autre, c'est ce qu'ils recommandent à leur noble élève et à ses défenseurs. — Que ceux-ci fassent leur profit de ce petit avis.

Nous donnons, comme dans la première note, le texte même qui nous a été communiqué, en lui laissant ses négligences, ses incorrections, ses fautes, si l'on veut; quant à ses erreurs, s'il s'en trouve, nous trouverons bon, nous trouverons juste qu'on les signale, et nous serions les premiers à les reconnaître, s'il y avait lieu.

« Les portraits du duc de Bordeaux ne lui ressemblent pas du tout. La figure de M. le duc de Bordeaux est celle d'un gros enfant, bouffi, coloré; ses cheveux sont blonds; il les porte courts, sa voix n'a rien de viril, pas plus que son aspect. C'est un chanteur agréable. Il est très-loin de paraître son âge. M. de Levi ne le quitte pas dans les réceptions. Le prince se tient invariablement les mains croisées derrière le dos sur les basques d'un habit bleu à boutons brillants. Ses réponses sont stéréotypées quand il parle à un étranger de la France et de son peuple. M. de Levi guide la conversation et la ramène dès qu'elle devient embarrassante pour le jeune prince.

« M. de Levi est un homme de cinq pieds deux pouces environ, assez gros, barbe grise, cheveux gris; il a près de soixante ans et porte au moins cet âge. Son costume : habit noir, cravate blanche; l'air d'un vieux gentilhomme, d'une grande politesse, d'une incroyable minutie pour tout ce qui est étiquette. Madame de Levi paraît avoir cinquante ans; elle est plus grande que son mari; ses cheveux commencent à blanchir.

« M. de Montbel est plus gros que M. de Levi. Il s'est marié il y a deux ans en troisièmes noces, et, malgré son âge, il a un enfant, au grand chagrin du duc et de la duchesse de Bordeaux, qui, dans leur jeune ménage n'ont pu encore avoir ce bonheur.

« M. le duc de Bordeaux va rarement à Vienne; il n'y couche pas. Depuis les événements de Février, je ne crois pas qu'il y ait mis les pieds. MM. de Montbel et de Monti y vont faire ses commissions. Le duc de Bordeaux et la maison d'Autriche sont plus que froids l'un pour l'autre; il y a eu jusqu'à de l'inimitié. La politique de Louis-Philippe était parvenue à faire mettre le duc tout à fait de côté. Il était gardé, en quelque sorte, comme un otage par la maison d'Autriche. Une preuve, c'est que, quand il a quitté Graetz pour aller en Italie en 1839, il a été obligé de se sauver avec le passeport de M. de Levi.

« La duchesse de Berry demeure à 6 milles allemands de Graetz; elle y vit avec son mari, dont elle a quatre enfants. Le comte de Lucchezy est un homme superbe, assez grand, type napolitain; c'était un officier subalterne de l'armée napolitaine. La duchesse étant demoiselle l'avait distingué; c'est ce qui fit que, quand la famille décida qu'elle devait se remarier, elle pensa à lui. Malgré son apparence de santé, le comte de Lucchezy ne se porte pas très-bien; il éprouve de fréquents dérangements qui contrarient beaucoup la duchesse.

« La duchesse est charitable et aimée des pauvres dans le pays. Il y a quatre ou cinq ans, elle avait continuellement des visiteurs qui venaient à Graetz et à Goritz. Depuis la mort de Charles X, elle vit très-délaissée; elle reste l'hiver et l'été à la campagne et ne reçoit personne; son fils la visite à peine une ou deux fois par an. Une des dernières visites politiques qu'elle ait reçues, c'est celle d'un M. Walsh, rédacteur du journal *la Mode*, qui a été, il y a deux ans environ, l'occuper des intérêts de son journal. Ce journal n'est point en faveur à Froshdorff : on le trouve trop grossier, et on a peur qu'il n'y fasse plus de mal que de bien.

« M. de Genoude a passé toujours à Froshdorff pour un utopiste. On n'aime pas les dévouements qui ne sont pas restés exactement dans la ligne du passé. A ce dernier titre, *l'Union* leur est assez agréable. On parle souvent cependant à Froshdorff de l'utilité qu'il y aurait à fonder de nouveaux organes, mais on regrette que les écrivains de talent manquent dans le parti.

« La République a été reçue par les hôtes de Froshdorff avec la plus grande joie; il semblait que la chute de Louis-Philippe les laissât sans désirs. Tout ce qui a soutenu Louis-Philippe leur est odieux; ils ont M. Thiers en horreur; il n'est pas d'expression insultante que la duchesse de Berry n'emploie pour le qualifier. Le duc de Bordeaux partage en cela les idées de sa mère. M. Bugeaud est leur bête noire. Ce n'est pas seulement le geôlier de Blaye qu'ils l'appellent, ce nom leur paraîtrait trop doux; on ne parle de lui chez la duchesse de Berry et à la cour de Froshdorff que sous le nom de *Samson*, en souvenir du bourreau de Louis XVI. La duchesse de Berry et son fils le regardent comme l'homme qui les a le plus déshonorés. Si on dit qu'ils s'allient en France avec eux, c'est à tort : l'honneur de femme de la duchesse de Berry y est engagé. »

Nous nous en tenons à ces citations, les plus innocentes, qu'on nous en croie, parmi celles que nous aurions pu faire. Nous aurions pu suivre les demi-dieux de *la Gazette* dans les voyages qu'ils daignent faire quelquefois sur la terre; nous aurions pu aller avec le duc de Bordeaux à Venise, et retrouver les défauts du père dans le fils; nous ne le ferons pas : nous n'avons voulu que mettre la réalité à la place de la fiction; c'est moins poétique, mais c'est plus vrai, cela vit davantage. Ce n'est pas notre faute si la moindre vérité suffit à crever le transparent d'opéra-comique dont les journaux légitimistes entourent leurs singulières idoles. Tant que saint Remi ne nous aura pas apporté de nouvelle sainte-ampoule, il sera permis aux gens de bon sens de parler de M. le comte de Chambord, qui n'a rien fait pour la France, avec la liberté dont l'on use journellement envers des gens qui ont, certes, d'autres droits que les siens à la reconnaissance du pays.

PROPOSITION.

Les légitimistes semblent craindre de n'avoir pas la majorité aux prochaines élections, malgré les bustes, les portraits exposés dans les passages et la brochure de M. d'Arlincourt.

— Il me vient une idée ! s'écrie à ce sujet M. de Genoude. Le moment approche de nommer une nouvelle chambre; si nous nous abstenions tous de voter! La plaisanterie serait bonne, ventre saint-gris! Électeurs qui m'honorez de votre confiance, cultivons ensemble l'art de négliger le scrutin et de s'en faire un Henri V de revenu !

— Vous nous l'aviez déjà proposé au moment de l'élection du président.

— C'est vrai, et vous n'avez pas voulu m'écouter, vous avez eu tort; mais il est temps encore de réparer cette faute.

— Nous ne comprenons pas.

— C'est pourtant bien simple. Vous restez chez vous le jour du vote.

— Bien, après?

— N'ayant pas voté, vous avez le droit de dire partout que vous êtes restés complétement étrangers à la composition de l'Assemblée nationale.

— Oui, mais d'autres électeurs voteront, et la nouvelle Chambre sera constituée tout de même.

— Tant mieux.

— Nous comprenons moins que jamais.

— Suivez bien mon raisonnement. Aussitôt la Chambre constituée, vous faites une protestation sous prétexte que les députés ne sont pas les hommes de votre choix.

— Fort bien ; alors les électeurs qui ont voté répondent que le scrutin était ouvert pour nous comme pour eux, que personne ne nous a empêchés d'apporter notre bulletin, et que notre protestation, par conséquent, n'a pas le sens commun.

— A merveille. Vous ripostez aussitôt par une protestation nouvelle.

— On nous dit avec juste raison que nous sommes des brouillons.

— Vous répondez : Brouillons vous-mêmes !

— La dispute s'envenime, les esprits s'aigrissent.

— Bravo! on échange des calottes. Vlan !

— Le pays est en feu !

— Très-bien ! ça marche, les coups de fusil s'en mêlent ; on se tue, on s'égorge, on se brûle; le commerce est anéanti, les ouvriers restent sans ouvrage, la ruine est générale, les ateliers se ferment, et l'on s'arrache les vieilles bottes pour les manger.

— Parfait ! nous sommes dans le branle-bas, dans les coups, dans le tapage, dans le tremblement; des cas d'hydrophobie se déclarent, et c'est alors que quelqu'un propose une restauration monarchique avec Henri V.

— Je vois que vous m'avez compris.

— Et c'est sérieusement que vous faites cette proposition?

— Parbleu !

— Ah ça, êtes-vous fou, brave homme, ou bien si vous nous prenez pour des imbéciles? Il n'y a donc aucun moyen de vous faire rougir de tant d'extravagance? Est-ce que vous croyez que c'est beau pour un prêtre, ce rôle de boute-feu, de trompette de sédition?

— Pourquoi pas? Saint Pierre coupa bien d'un coup de sabre l'oreille à Malchus.

— Si l'on coupait les oreilles à tous ceux qui le méritent, les oreilles seraient beaucoup plus rares. Gardez les vôtres, mais retirez-vous quelque part où vous puissiez faire pénitence, à la Trappe, par exemple, mettez-vous au pain et à l'eau ; jeunez, portez un cilice, donnez-vous le fouet, et laissez-nous en paix. Allons, à la Trappe, à la Trappe, à la Trappe!!!

LES JONGLERIES D'UN SALTIMBANQUE.

Le tour des gobelets.

La carte pensée.

HAUTE BANQUE.

Sauvons le système, les emprunts, primes, amortissements et autres pots de vin monarchiques.

DIALOGUE DES MORTS,

PAR UN VISIONNAIRE.

Une de ces dernières nuits, j'avais peine à m'endormir ; j'eus l'idée de rallumer ma bougie et de parcourir quelques numéros de *la Presse* qui s'étaient entassés sur ma table de nuit. Les sables du sommeil ne tardèrent pas alourdir mes paupières, et je m'élançai bientôt dans le pays des rêves.

On ne raconte guère ses rêves que dans les tragédies, mais c'était sans doute une vision.

Cela se passait dans un pays... Est-ce bien un pays?... dans une région?,.. Mais était-ce même une région?... — Je n'ai rien vu; je n'ai entendu que deux voix. — Le son de l'une ressemblait au bruit cadencé de la trompette... marine; celui de l'autre imitait le son de la flûte champêtre, ou parfois celui d'une clarinette en *la*, résonnant avec grâce dans un orchestre de salon.

Mes yeux s'accoutumant à l'étrange atmosphère où j'étais plongé, il me sembla que l'une des voix sortait du séjour des ombres et l'autre du sein des brouillards.

Voici quelques fragments de leur conversation d'outre-monde :

PREMIÈRE VOIX. — Ouf! il est bien ennuyeux de n'entendre ici que le bruit de la mer qui monte et le bruit de la mer qui se retire, en roulant ses galets. Les héros d'Ossian avaient du moins des palais de nuages colorés par les lueurs d'un soleil automnal.

DEUXIÈME VOIX. — Le soleil des vivants n'éclaire pas les morts !...

— A qui le dis-tu !...

— Pour moi, je suis semblable à la feuille flétrie.

— Tu n'es encore qu'un feuilleton.

Il s'escamote lui-même.

— Je suis le feuilleton du lendemain, comme toi celui de la veille.

— Que dit le tien? je ne puis le lire.

— Et le tien? je ne l'ai pas lu.

— En es-tu bien sûr?

— Je ne lis que moi-même, et encore je ne me relis pas.

— Commençons. Je parle légèrement sur les aventures de ma vie qui précédèrent ma naissance... J'habitais le sein de ma mère, et j'étais dépourvu de tout moyen de m'exprimer... Je résidais à Saint-Malo.

— C'est un pays que je n'ai jamais fréquenté. J'aime beaucoup la race canine, mais j'aurais craint de compromettre mes tibias.

— Les chiens de Saint-Malo en auraient respecté la fluette élégance.

— Passons. Je pourrais, comme toi, raconter les préambules de ma vie; je pourrais même remonter plus haut et décrire les impressions vagues de cette époque limbique où je m'agitais encore dans les veines de mon père.

— Il est inutile de s'appesantir sur cette idée... Ma mère me donna le jour en présence de la mer.

— Et moi en vue des cîmes Alpestres ..

« Je suis l'enfant de la montagne;
« C'est la montagne... où je suis né! »

— J'ai été, dit-on, mis au monde dans une cuisine... mais aussi quelle cuisine!...

— Pas si belle que celle de mon père, qui lui servait en même temps de salon.

— Mon enfance fut orageuse comme les flots qui battent éternellement les côtes Malouines et les îlots de Saint-Malo.

— Je renonce à peindre les balancements de ma barcelonnette, qui me préparaient d'avance aux ondula-

LA PYRAMIDE HUMAINE.

LA PYRAMIDE HUMAINE

EXÉCUTÉE PAR TOUS LES ARTISTES DE LA FAMILLE DÉLOYALE.

Les brillants exercices des saltimbanques seront terminés par la GRRRANDE PYRAMIDE HUMAINE, où l'on verra le célèbre ODILON-BARROT dit l'HERCULE DE L'AISNE, surmonté du bouillant CHANGARNIER-BERGAMOTTE et du redoutable BUGEAUD, dont le pareil est à rencontrer. Assis sur les épaules de ces deux BOURREAUX DES CRANES, le fort BOULAY porte à bras tendus FALLOUX, si renommé pour ses ruses remplies de malices. — Mais, me direz-vous, toi qui nous parles, nous feras-tu apprécier et connaître les trois personnages ci-dessus? — Et pourquoi non, messieurs et mesdames? le monsieur de gauche vous représente DUVERGIER DE HAURANNE, L'ENFANT TERRIBLE, à côté de RATEAU, le JARDINIER VIGILANT; puis vous voyez à droite DENJOY, surnommé le VICE-RATEAU. Ces trois personnages sont surmontés de LÉON FAUCHER, maigre mais nerveux, sur la tête duquel s'élève le PETIT THIERS, dit ADOLPHE-LE-LAPON, descendant de BÉBÉ, le nain du roi de Pologne et rival de mademoiselle Maria, la petite Laponne, qui a excité et qui excite encore l'enthousiasme sur divers théâtres.

Rrrremarquez, s'il vous plaît, à gauche de BARROT (l'Hercule de l'Aisne) VÉRON dit le pharmacien, battant la caisse avec aisance et vigueur. Ran plan, ran plan, ran! A droite de notre célèbre Hercule, vous appercevez, en y jettant les yeux, DUPIN l'aîné en grand costume. Attention, messieurs et mesdames, la main à la poche, du courage à la bourse, le plat est déposé à terre pour recevoir la monnaie; mais nous accepterions également les pièces d'or et même les pièces de CINQUE francs!! Une, deux! En avant le tambour, ran plan, ran plan, ran!

tions de la vague, berçant ma nacelle de poëte lackiste de Nisita vers Ischia.

— Ma première éducation fut négligée, par suite de la tendresse indifférente de mes parents, qui me laissaient courir les rues avec les polissons de la ville, et les champs avec ceux de la campagne; ma chemise passait souvent aux coutures de ma culotte, en raison d'un raccommodage négligé.

— Pour moi, j'étais à dix ans le plus charmant enfant de la contrée : beau de visage, irréprochable de tenue, aimant beaucoup papa et maman. Plus heureux que Dodofe, il ne me fut jamais prédit par ma famille que je finirais sur un échafaud.

— Nous quittons Saint-Malo. Je te passe la description du château de Combourg, de la tourelle où je reposais durant les nuits, de ma jeune sœur dont je fis plus tard l'héroïne d'un roman, des promenades silencieuses de mon père, en robe de chambre de basin blanc, et de la voix attendrie avec laquelle ma pauvre mère chantait la chanson de *la Cane*.

— Et moi je ne parlerai ni de la captivité de mon père pendant la Terreur, ni de ses évasions nocturnes qui lui permettaient toutes les nuits d'aller embrasser sa famille au moyen d'une corde à nœuds, et de se retrouver le matin à l'appel des dortoirs pour manger la soupe du malheur.

— Laissons en paix ce chapitre des Girondins. Si ton père n'a pas été guillotiné autant de fois que Charles Nodier, il est inutile d'en reparler.

— C'est qu'il faudrait passer tout de suite au premier épisode de mes amours... *Elle* habitait une tourelle d'où sa lampe nocturne incendiait mes nuits solitaires.

— Allons, j'ai dit cela quelque part et partout ailleurs. Je me tais sur mes premières amours. Le public est libre de voir en moi le vaporeux René. Je me suis peint aussi plus tard sous le pseudonyme de Chactas.

— Cette peau rouge m'a beaucoup plu. Je te demanderai maintenant de m'accorder trois ans de discrétion sur une certaine période consacrée aux erreurs de ma jeunesse...

— Je vais prendre ce temps pour me rémémorer mes campagnes d'Amérique.

— Et moi pour publier un in-8° intitulé : *Raphaël, pages de la vingtième année.*

— Nous reprendrons cet entretien quelque jour.

Et les deux voix s'éteignirent momentanément, l'une au séjour des ombres, et l'autre au sein des brouillards.

CHOSES QUELCONQUES.

— M. Thiers a peur. Regardez-le sur son banc, regardez-le derrière ses lunettes, quand il se tait, quand il parle, quand il rit, quand il piétine, quand il s'agite. — Il a peur. — C'est qu'il sait que tout le monde est responsable; Louis-Philippe, qui ne l'était pas, l'est devenu. — M. Thiers a donc peur. — M. Barrot le couvre mal, la législative le découvrira tout à fait. C'est ce triomphe qui effraie M. Thiers. Qu'en fera-t-il? Il fera de la république, ce sera sa punition. Oui, cette chambre future, fût-elle composée entièrement de légitimistes et d'orléanistes, c'est à faire, à continuer, à affermir la République qu'elle est condamnée. Ce phénomène, nous le verrons se réaliser. On mettrait en Russie dix millions de républicains qu'on n'y implanterait pas la république, vous ôteriez de France tous les républicains que la république y resterait. Elle est dans la nécessité, dans la force des choses; — arrangez-vous-en donc au lieu de la combattre. Sans doute elle n'est encore qu'à son berceau, elle commence, elle naît, elle bégaye, mais la monarchie est dans sa tombe.

— Le président de la République a trouvé que sa présence ferait bon effet à la Bourse. Il s'y est rendu en calèche découverte. Une petite hausse de circonstance avait été préparée à cet effet pour lui fournir l'occasion de dire aux agents de change : « Je suis bien aise, messieurs, de voir notre crédit renaître en France. » Nous n'examinerons pas s'il y avait urgence à ce qu'une aussi singulière préférence fût accordée au temple de l'agiotage, et si le président de la République a bien fait de faire ce que Louis-Philippe lui-même, cet adorateur de l'argent, n'a jamais fait; mais nous demanderons au président de la République ce qu'il a pensé d'un cri, un seul cri, il est vrai, qui s'est fait entendre derrière lui au moment où il entrait dans le cerceau où MM. les agents de change font tous les jours leur petit commerce. Ce cri, parti d'une seule bouche : « A bas la République! » c'est une insulte qu'il a reçue; s'il ne la punit pas, on croira qu'il l'a pris pour une flatterie.

— Des personnes dignes de foi nous affirment avoir entendu sortir de la bouche de M. de Chateaubriand l'opinion que voici sur l'éducation qu'aurait reçue M. le duc de Bordeaux.—L'illustre écrivain pouvait avoir ses rancunes, ses exagérations, ses colères.—Nous répétons donc ses paroles pour ce qu'elles valent, nous contentant d'affirmer que les personnes devant qui elles ont été prononcées méritent toute confiance : — « Je ne sais pas ce que la nature en avait fait, mais ce que je puis vous garantir, c'est qu'ils en ont fait un crétin. »

— Savez-vous sur quoi M. Molé appuie le conseil qu'il donne à son parti de se coaliser avec les légitimistes : « Le duc de Bordeaux n'aura jamais d'enfants, dit-il, j'en suis sûr, j'en réponds; sa femme n'en aura pas plus que lui. Mes informations sont certaines. » Voilà donc à

quoi seraient attachées les destinées de la France! Est-il besoin de qualifier cette politique de vieille matrone!

— *Dieu le veut!* s'écrie M. d'Arlincourt. Qu'en sait M. d'Arlincourt?

— La mise en liberté de M. Aladenize, après celle de M. Forestier, celle a peu près certaine de M. d'Alton-Shée, que de preuves en faveur du complot du 29! — Pends-toi, Faucher.

— M. Jérôme Bonaparte ayant passé la nuit au bal masqué samedi, a été obligé d'assister en voiture, dimanche matin, à la revue de la légion dont il a l'honneur d'être le colonel; — la fatigue d'une nuit sans sommeil ne lui avait pas permis l'exercice du cheval.

On dit que des gamins l'ont fort embarrassé en criant, les uns *Vive*, les autres *A bas Poléon!*

— Nous engageons les gens qui se plaignent de M. de Lamartine, et qui croient avoir des torts sérieux à lui reprocher, ceux à qui il a refusé justice, ou ceux, et ils sont nombreux, à qui il a tout promis et rien donné, à lire l'incroyable prospectus qu'il vient de faire de ses œuvres, publiées par lui-même; si après cette triste lecture ils n'ont pas pardonné, c'est qu'ils n'ont dans le cœur aucune pitié pour le génie qui s'égare. Quand un homme est capable de commettre de pareilles fautes envers lui-même, qui donc pourrait s'étonner qu'il en ait pu commettre envers d'autres?

— On disait au passage de l'Opéra, où se débitent et s'accréditent chaque soir toutes les sottises qui défrayent Paris le lendemain, que des maisons avaient été *marquées de rouge*, et que ces maisons étaient désignées ainsi au pillage par les socialistes, etc., etc. Ces marques rouges avaient tout bonnement été faites par ordre du préfet de police, et servaient à désigner la place du nouveau numérotage des maisons de Paris. — On a baissé à l'Opéra sur ce rouge.

— Tous les gouvernements du monde s'appliquent à dissimuler leurs faiblesses et à cacher les forces véritables de leurs ennemis. Qu'on nous explique par quel singulier contresens M. Faucher et M. Barrot ont cru devoir grossir outre mesure le nombre des moulins à vent qu'ils croyaient avoir à combattre.

Si le danger avait été sérieux, s'il avait été réel, croyez-le bien, bonnes gens qu'on voudrait alarmer, on se serait bien gardé de crier si haut.

— M. Liadières a fait une brochure, M. Guizot avait fait la sienne; quoi de plus juste! Mais, pour Dieu, pourquoi *le Journal des Débats* se croit-il obligé de louer ces sortes de choses-là? Le maître, bon! mais le singe...

— M. Loeve Weimar, ancien consul à Bagdad, avait scandalisé les Turcs par ses mœurs excentriques, et son rappel a dû être prononcé. Il aimait une femme maigre.

— « La république rouge m'effraie moins que vous, disait un républicain modéré à un réactionnaire; savez-vous pourquoi? Ce n'est pas parce qu'elle sera plus douce pour moi que pour vous, c'est parce que je suis moins poltron. »

CORRESPONDANCE.

Au directeur de la Revue comique.

Je vous conjure, Monsieur, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne plus m'envoyer votre *Revue*.

Oserai-je vous dire pourquoi? Fermez votre porte, et assurez-vous bien que personne ne peut lire ma lettre par-dessus votre épaule.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que dans le canton que j'habite, il n'est pas permis de se dire républicain; quoique nous soyons en république. Le maire ne le veut pas, le curé non plus, le maître d'école encore moins, quoique ce soit au fond un brave homme, sincèrement républicain; mais il espère une augmentation de cent francs sur le budget de la commune, et lorsqu'on gagne à peine cent écus dans son année, et qu'on a une femme et des enfants à nourrir, on renierait la monarchie elle-même pour cent francs. C'est pour bien moins que saint Pierre renia son maître, qui était un Dieu.

J'ai donc été atteint et convaincu de recevoir la *Revue comique*, ce qui m'a valu un renom de terroriste dans le pays. Il paraît, Monsieur, que, vous et vos collaborateurs, vous guillotinez des gens par manière de passe-temps, du moins le maire et le curé l'assurent, et le maître d'école, brochant sur le tout, vous compare en latin à Cacus. Votre bureau serait une caverne.

Que dois-je penser de tout cela? Un fait trop certain; c'est que votre réputation a déteint sur moi. On me considère, moi aussi, comme un terroriste. J'étais sur le point de me marier; mon futur beau-père m'a fermé sa porte, sous prétexte que je nourrissais en secret l'intention de le guillotiner un jour. Le maire assure que j'attends le moment de procéder au partage des terres, et le curé dit tout haut que, s'il ne m'a point encore excommunié, c'est par pure charité chrétienne, mais qu'en tout cas il est prêt à me refuser la sépulture, à moins que je ne fasse abjuration entre ses mains. Inutile d'ajouter que les dévotes m'ont en horreur; elles se signent à mon approche, et j'ai été obligé de renvoyer ma servante, parce que, sous prétexte que je suis un véritable excommunié, à qui l'eau et le sel sont interdits, elle refusait d'en mettre dans mes ragoûts.

Telle est ma position. Que feriez-vous à ma place? Mon beau-père est un crétin, mais ma future est très-jolie, et je dois avouer que vos caricatures l'amusent beaucoup; je crois même que c'est ce qui m'a gagné son cœur. Je me vois pourtant dans l'alternative de me désabonner à votre *Revue* ou de ne pouvoir contracter un abonnement perpétuel à ma future. L'amour doit l'emporter. Suspendez l'envoi de la *Revue* jusqu'à la célébration de mon mariage. Je reprendrai ensuite mon abonnement, et je vous enverrai pour cadeau de noces le portrait de mon beau-père et de M. le maire de ma commune. Mon beau-père ressemble à Louis XVIII.

Agréez, etc., etc.

UN DE VOS ABONNÉS DE PROVINCE.

Vous avez reconnu, sous ce risible aspect,
Un homme qui d'abord commande le respect;
On se dit, en pensant à des jours de tempêtes :
C'est un paratonnerre; il a sauvé nos têtes!...
Oui. Mais, lorsqu'on le voit capricieusement
Vers l'un ou l'autre pôle incliner son aimant,
Osciller de la droite à la gauche, on répète :
Est-ce un paratonnerre? est-ce une girouette?...

Dessiné par FABRITZIUS.

Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

« De quoi me parlerez-vous? demande le lecteur à la Semaine.

— Parbleu, du carnaval. A-t-il été triste, a-t-il été gai? Les uns disent oui, les autres disent non, la chose vaut bien la peine qu'on l'éclaircisse.

— Éclaircissons-la.

— Eh bien, le carnaval a été triste, et je crois que la politique n'y est pour rien. Le carnaval dure depuis trop longtemps, on en a par-dessus la tête. Il faudrait trouver autre chose. Inventer, par exemple, un carnaval d'été, et encore je ne sais pas si ce carnaval réussirait.

J'ai lu dans les journaux d'hypocrites lamentations sur la suppression du bœuf gras. M. Jules Janin lui a consacré une élégie dans *les Débats*, M. Eugène Guinot une oraison funèbre dans *le Siècle*. Je ne suis pas bien sûr que *le Constitutionnel* n'ait point trouvé à ce sujet quelques phrases touchantes et bien senties. *Le Charivari* s'est associé à la douleur générale ; enfin la *Revue comique* s'en occupe aujourd'hui. Le bœuf gras n'a jamais eu plus de succès que cette année où il n'existait pas. Ce que c'est que de passer à l'état de *sujet d'article*.

La vérité est que personne ne s'est aperçu de l'absence du bœuf gras. C'était une institution usée, finie comme la monarchie.

Autre symptôme grave. Au dernier bal de l'Opéra, celui du mardi gras, Musard n'a pas été porté en triomphe. On a laissé Musard rentrer chez lui à six heures du matin comme un mortel ordinaire.

Du reste, pas un masque sur les boulevards pendant les jours consacrés, et à peine quelques bandes de pierrots déguenillés à la descente de la Courtille. Décidément, le carnaval s'en va !

Dans le monde, on a remarqué le petit nombre de bals déguisés, les bals parés ont été fort nombreux au contraire. Le bal du Président de la République a été surtout remarquable par la quantité d'étrangers et d'étrangères, Anglais et Anglaises surtout. Les invitations aux Français avaient été distribuées avec une grande parcimonie, toujours à cause de l'exiguité du local. C'est sans doute aussi par ce motif que le Président de la République n'a pas cru devoir inviter le colonel Forestier. Un colonel de la garde nationale tient en effet beaucoup de place dans un salon quand il sort de prison, après s'être conduit comme le brave colonel de la sixième légion.

M. Louis Bonaparte avait fait dans cette fête les avances les plus directes au faubourg Saint-Germain. Nous devons convenir que la République est plus heureuse que la monarchie, et que la légitimité se conduit d'une façon vraiment charmante pour le neveu de l'exécuteur du duc d'Enghein, pour l'héritier de *l'ogre de Corse*. Nous en félicitons sincèrement notre Président.

En entendant prononcer tous ces noms de l'ancien régime précédés de leurs titres (il est bon que le Président donne l'exemple du respect à la Constitution), en voyant défiler cette longue kyrielle de blasons ambulants, un de nos amis se récriait sur l'absence de la plupart des notabilités de la révolution :

« Louis-Philippe était trop bourgeois, lui a répondu un aide de camp du prince, c'est ce qui l'a perdu. »

Gardons-nous donc d'être trop bourgeois.

Après les bals, il est bien naturel que nous vous parlions théâtres ; la politique viendra en dernière ligne cette fois. Nous n'avons, en fait de théâtre, que d'heureuses nouvelles à vous apprendre.

Les répétitions du *Prophète* ont commencé sur le théâtre. Les débuts de Masset confirment de plus en

plus son éclatant succès. Après *Jérusalem*, nous lui entendrons chanter *la Favorite* et *le Comte Ory*.

Le Théâtre-Français joue ce soir la comédie très-attendue de M. Alfred de Musset, qui prendra définitivement le titre de *Louison*. C'est le dernier rôle que doit créer mademoiselle Anaïs avant de prendre sa retraite ; puis viendra *le Testament de César*, tragédie dont l'auteur est M. Paul-Dumas-Alexandre-Lacroix.

Les Monténégrins vont passer prochainement à l'Opéra-Comique en même temps que la reprise de *Ma Tante Aurore*.

La Gazza Ladra fait fureur aux Italiens avec mademoiselle Alboni dans Minetta, et mademoiselle de Méric dans Beppo.

Le Gymnase prépare un vaudeville en trois actes, *le Bouquet de violettes*, pour mademoiselle Rose Chéri.

Voilà maintenant que les théâtres se mettent à faire concurrence aux journaux. Le vaudeville publie un journal mensuel, les Variétés ont fait paraître mardi le premier numéro d'une feuille quotidienne intitulée le *Cours de la Bourse*. Les couplets de ce journal sont chantés par Hofmann auquel on adjoindra des collaborateurs suivant les besoins de la rédaction. Cette revue de la journée, avec accompagnement d'orchestre et de calembourgs, est un empiètement sur les droits de la presse ; mais nous sommes en république, et le succès n'est plus un monopole que pour les gens d'esprit.

MIEUX VAUT PRÉVENIR QUE RÉPRIMER.

Un des plus grands malheurs, une des plus grandes hontes de ce pays, c'est qu'il déshonore chacune des libertés auxquelles il aspire par l'abus qu'il en fait. La calomnie, cette arme empoisonnée, qui était abandonnée autrefois à quelques Baziles de bas étage, est devenue l'arme commune des partis. Il semble qu'elle soit l'enfant gâtée de la presse. Comme s'il ne suffisait pas des armes malheureusement terribles que la vérité pourrait mettre aux mains de tout parti contre ses rivaux, c'est au mensonge que chacun croit pouvoir demander des forces nouvelles contre ses adversaires.

Certes, si les partis sont coupables d'en agir ainsi, on conviendra que les gouvernements qui se laissent entraîner dans cette voie odieuse le sont cent fois davantage. C'est cependant ce qui arrive de nos jours. Quand donc MM. Faucher, Changarnier, Bugeaud et autres, comprendront-ils qu'il n'est pas permis à un gouvernement de relever toutes les armes dont on use contre lui, qu'un gouvernement qui se respecte a pour devoir de se défendre, mais non d'attaquer, et que si un parti est inexcusable d'user d'armes déloyales, quoiqu'il s'en serve à ses risques et périls, contre un gouvernement qui lui est contraire, il n'est pas permis à ce gouvernement d'oublier quand il veut se défendre qu'imiter ses adversaires c'est autoriser leur conduite, et que, quand on a derrière soi une armée, des procureurs généraux, la justice, la prison, le bagne, on n'a pas le droit de faire, en outre, une guerre de partisan à ses ennemis.

La fameuse maxime *prévenir vaut mieux que réprimer* est une des plus dangereuses que puisse invoquer un gouvernement. Prévenir, c'est-à-dire frapper avant la faute, n'est-ce pas s'exposer à supposer cette faute et au besoin à paraître l'inventer.

M. Faucher se lève un matin. « Nous faisons pas mal de sottises, se dit-il à part lui, nous devons avoir exaspéré une partie notable de la population parisienne ; il se pourrait que l'idée vînt à cette population de s'insurger contre nous. » Dans le doute, un ministre sensé s'abstiendrait, se contentant de se tenir sur ses gardes. M. Faucher, loin de s'abstenir, part de sa supposition comme un autre partirait d'une vérité, et Paris est en un instant sillonné de patrouilles et de canons. Le mal eût-il existé, un remède de ce genre eût été pire que lui ; qu'importe !

« Le général Cavaignac, se dit un matin le général Changarnier, doit trouver odieux le ton que prend Bugeaud et celui que je prends moi-même en ce moment. A sa place, je penserais peut-être à exercer quelque influence sur l'armée. » Donc, le général Cavaignac a cette coupable pensée, et dans un journal qu'on peut désavouer, on insinue cette odieuse accusation. De quoi vous plaignez-vous ? *Prévenir vaut mieux que réprimer*. Que résulte-t-il de tout cela ? C'est que la liberté de la presse devient, aux yeux des gens sensés, responsable de l'abus qu'on en fait, c'est qu'elle perd son prestige, et que, ne la connaissant que par ses excès, les honnêtes gens s'en fatiguent.

Que dire d'ailleurs des journaux qui se condamnent sciemment à se démentir au profit d'un gouvernement quelconque. Que pense M. Lubis de sa campagne contre le général Cavaignac ? L'auteur de sa note est-il bien fier ?

Le comte de Monte-Cristo, ayant retrouvé, dans les descriptions de la *Californie*, le signalement de son île égarée, s'y rend à la hâte, afin d'en revendiquer la propriété.

ENTRE DEUX RÉPUBLICAINS DU PARTI HONNÊTE, DIT DE CONCILIATION.

— T'es-t-un Louisphilis !

— Et toi, t'es-t-un Henriquinquet !

Dessiné par LORENTZ. Gravé par ROUGET.

Quelques masques de 1849.

VIOLETTES PARLEMENTAIRES.

ESQUISSES NON POLITIQUES.

II. — M. AVOND.

J'entre en matière à la façon de Plutarque ; Avond est né à Paulhaguet.

Heureux Avond ! il aurait pu naître à Elbeuf comme M. Grandin, à Cognac comme M. Rateau ou à Palaiseau comme la Pie voleuse ; mais la Providence, pour le marquer aux yeux de tous d'un signe fatidique, lui donna Paulhaguet pour berceau.

A Paulhaguet, Avond était l'ami de Callet, qui siége à côté d'Avond à l'Assemblée nationale, premier banc de la quatrième travée de droite. Les érudits de Paulhaguet épuisaient, en faveur de ces deux futures violettes liées par une étroite amitié, les comparaisons les plus mythologiques. Nisus et Euryale, Damon et Pythias, Castor et Pollux, Thésée et Pirithoüs ; tels étaient les types un peu audacieux que représentaient à l'imagination complaisante de leurs compatriotes les deux aspirants hommes d'État.

Insensiblement, ils abandonnèrent Paulhaguet pour venir à Paris. Callet se lia un jour très-intimement avec Pagnon, qui fit la connaissance de Pourrat.

Vers cette époque, Pourrat eut une idée : il rassembla ses amis et leur déclara que son intention inébranlable était de fonder *l'Essor*, études politiques, philosophiques, palingénésiques et légèrement sociales. Comme Pourrat était un homme d'une volonté énergique, il fit paraître dix numéros de sa publication, qui n'obtint pas le moindre succès.

Celui qui s'était fait le moins remarquer parmi les rédacteurs inconnus de *l'Essor*, c'était Avond. Aujourd'hui encore, Pourrat, qui travaille depuis dix ans à un grand ouvrage, se plaît à lui rendre cette justice.

Callet avait publié trois articles de haute critique sur la funeste tendance du théâtre du Panthéon à refuser ses pièces. Pourrat s'en souvient encore et Pagnon aussi.

Après des débuts si extraordinaires, Avond se lança avec confiance vers l'azur de l'avenir. Il se fit recevoir avocat pour la forme ; au fond il était sténographe.

Avond faisait le compte-rendu des Chambres pour *la Gazette de France* ; personne mieux que lui ne savait entrelarder les discours de M. de Genoude de *très-bien ! très-bien !* il excellait dans les *sensations prolongées*, et on le citait pour la façon vraiment remarquable dont il plaçait les *applaudissements à gauche* et les *murmures à droite*. Les sténographes se souviennent encore de ce célèbre *truc* inventé par Avond, et dont ils ont tant abusé depuis. Quand Avond ne comprenait pas le sens du discours d'un orateur, il y suppléait dans son compte-rendu par ce subterfuge ingénieux : *Les murmures qui règnent dans l'Assemblée ne permettent pas à la voix de l'orateur de parvenir jusqu'à nous.*

Aussi M. de Genoude avait-il l'habitude de dire, en lisant les séances sténographiées d'Avond : Voilà un garçon qui ira loin.

En effet, le lendemain de la révolution de Février, Avond alla à l'hôtel de ville. A cette époque, Avond était républicain de la veille comme tout le monde. Il rencontra dans un corridor M. Crémieux, qui, en sa qualité d'Israélite, ne fut pas fâché de s'attacher un rédacteur catholique de *la Gazette*, et le ramena au ministère de la justice pour en faire un chef de cabinet.

Vinrent les élections. Avond, qui avait eu soin d'envoyer depuis plusieurs années *la Gazette de France* à Paulhaguet, fut naturellement élu par ses compatriotes, qui se firent ce raisonnement plein de simplicité :

« Puisqu'Avond sténographie les discours des députés depuis dix ans, il doit en avoir retenu quelques-uns ; il les récitera tout d'un trait. Cela fera honneur au pays. »

Callet, lui, fut élu par-dessus le marché.

Nous avons cité les qualités d'Avond, parlons un peu de ses défauts.

Avond est beau, et il le sait. Avond a un gros ventre et des jambes courtes ; sa figure paraît insignifiante à la première vue, mais on assure qu'elle s'anime dans le tête à tête. Avond est adoré, et il en abuse. C'est le cœur de don Juan dans la peau d'un notaire ; il a la funeste habitude d'oublier ses bretelles et ses paletots chez les dames qui veulent bien l'honorer de leur confiance ; de sorte que le mari, revenant de voyage, est tout étonné de trouver dans sa garde-robe des gilets de flanelle exotiques et des pantalons étrangers. Alors, voilà tout un drame qui se déroule ; des flots d'encre sont répandus.... O Avond ! est-ce contre vous qu'a été dirigé l'amendement moral de Pierre Leroux ?

A l'Assemblée, Avond est triste ; il a cet air profondément ennuyé des intelligences supérieures. Quand il fait son entrée dans la salle des séances, il traverse le couloir central en portant les deux mains à son gilet ; quelquefois il mâchonne un cure-dents, cela a bon air ; il se laisse tomber à sa place après avoir accordé une poignée de main à Callet ; tousse un peu pour se faire remarquer, promène ses doigts distraits dans ses cheveux en braquant son binocle sur les tribunes peuplées de femmes, et prend une de ces poses nonchalantes qui rappellent vaguement Endymion endormi.

Il ne sort ordinairement de cette belle indolence que

pour aller rôder dans les environs du banc ministériel. Je dois rendre cette justice à Avond, qu'il a une fixité d'opinion inébranlable. Je ne l'ai vu en aucun temps se glisser sur les bancs de l'opposition, ne fût-ce qu'une seconde, pour causer avec un collègue. Avond ne connaît que le pouvoir. Les hommes passent, le principe reste. Avond est pour le principe. C'est ainsi qu'il a successivement obtenu des poignées de main de Lamartine, de Ledru-Rollin, de Flocon, de Sénard, de Recurt et de bien d'autres ; Vaulabelle lui-même y a passé. Aujourd'hui, Avond, pour montrer qu'il est toujours le même, continue à solliciter des poignées de main de M. de Faucher et de M. de Falloux. On prétend même qu'il se rencontre souvent sur le passage d'Odilon pour saisir un sourire au vol. Entre nous, Avond abuse un peu de l'inflexibilité de son caractère. Il devrait apporter moins de ténacité dans ses manifestations amicales, ne fût-ce que pour ne pas trop humilier ceux de ses collègues qui ont déserté le banc ministériel le lendemain du jour où leurs amis n'étaient plus ministres.

Avond fuit la tribune. En sa qualité d'ancien sténographe, il sait les dangers qu'elle recèle. *Latet anguis in herbâ*, comme disait M. Dupin à l'époque où le père Auguis était député. La tribune est le cap des tempêtes des journalistes. C'est là que j'ai vu se briser l'esquif Bouvet, le brigantin Degeorge et la felouque Quinet. Hélas! j'ai recueilli les débris du naufrage du beau trois-mâts le Durrieu, en partance pour un amendement; et la tartane Langlet, et la gondole Dupont (de la Dordogne), et tant d'autres embarcations doublées et chevillées en articles de fond. La galère capitane Victor Hugo, qui avait filé un assez joli nœud sur la mer pacifique de *l'Événement*, n'a doublé le cap parlementaire, après bien des avaries, que parce qu'elle était favorisée par une forte brise d'antithèses. Avond, qui n'a pas le pied marin, préfère la discussion dans les bureaux aux discours à la tribune. La discussion dans les bureaux est, pour la violette inexpérimentée, ce qu'est le plancher des vaches pour le Parisien.

L'homme est double, a dit un philosophe. Cela est vrai, surtout pour Avond. Il est des jours où, désertant Callet et sa mélancolie, Avond vole comme un gros papillon à travers les fleurs représentatives. Ces jours-là, il écrase M. Molé, enjambe M. Thiers, aplatit M. Duvergier de Hauranne et fait voler l'abat-jour de M. Jules de Lasteyrie. A une séance où Avond avait endommagé l'orteil du joli M. Fresneau, celui-ci dit à son voisin : « Voilà un gaillard qui se comporte parmi nous comme un éléphant dans un magasin de porcelaines... » Mais il faut excuser Avond quand il se livre à cette course folâtre : Avond va porter à des dames des billets de tribune qu'il vient d'obtenir de la munificence du chef des huissiers, M. Brancas-Duponceau.

SÉANCE DU 19 FÉVRIER. — A PROPOS DES AFFAIRES D'ITALIE.

Cette discussion, qui devient générale,
N'est pourtant que grammaticale :
Les uns pour *la* papauté,
Les autres pour *le* pape ôté.

COQUEREL, qui crie et qui jappe,
Dit aux rieurs qui pouvaient s'en donner :
« Vous ne parviendrez pas à me désarçonner ! »
Pourtant il est tombé de la mule du pape.

POUJOULAT, qui courut l'Égypte avec Michaud,
Parle, avec Coquerel, en un style mi-chaud;
Mais, à propos de ce neuvième Pie,
Il raisonne comme une pie.

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX DU CONSTITUTIONNEL.

Le tableau représente le moment où le pharmacien Véron, assisté de Thiers et de Molé, dépose une couronne civique sur la tête du jeune Odilon il va lui remettre le grand prix de sagesse politique que lui passe le fidèle Merruault. Parmi les élèves couronnés, on remarque les jeunes Duvergier de Hauranne, Falloux, Léon Faucher, Denjoy, Drouyn de l'Huis, Berryer, Rateau, de Tracy, Buffet, Bugeaud, Changarnier, etc., etc.

LE NOUVEAU CHEVAL DE BOIS.

Nous avons entendu de bons bourgeois se plaindre de ce qu'il n'y a pas eu de bœuf cette année. Pas de bœuf gras! disaient-ils dimanche et mardi, en remarquant tristement la solitude des boulevards; où allons-nous? A quoi nous sert d'avoir un ministère d'ordre, un pouvoir fort, un gouvernement conservateur, et l'épée du maréchal Bugeaud suspendue par un fil sur la tête de l'anarchie, si on laisse dépérir les anciens usages, s'il n'est plus permis de suivre de la Bastille à la Madeleine et tout le long des rues, le bœuf aux cornes dorées, avec son cortége de sauvages à cheval? C'est instructif, agréable à voir, et même on reçoit des coups de pied des chevaux du cortége. Est-ce que par hasard nous n'aurions pas un gouvernement aussi conservateur qu'on l'avait cru jusqu'à présent?

Ainsi parlent ces bonnes gens, et depuis mardi, puisqu'il faut l'avouer, M. Barrot est l'objet de graves soupçons. La confiance qu'une partie de la population avait placée en lui est altérée; on l'accuse tout bas d'être sur le point de faire alliance avec M. Ledru-Rollin.

Soyez donc un ministère d'ordre pour qu'on vous soupçonne de terrorisme!

La population parisienne est bien indigne, en vérité, de l'intérêt qu'elle inspire au gouvernement. Sauvez-la aujourd'hui, elle vous accuse demain, et les calomnies les plus atroces circulent sur votre compte. Mardi, dans les groupes, on prêtait ce mot à M. Barrot: « Si le bœuf gras ose se montrer, je le fais guillotiner à l'instant! » Ce serait bien odieux, si c'était moins absurde.

Encore si ce propos avait été attribué à M. Ledru-Rollin!

Il faut pourtant que le peuple de Paris, que la France entière connaissent la vérité; il faut qu'ils sachent d'abord que le mot prêté à M. Barrot est controuvé, et que s'il n'y a pas eu de bœuf gras cette année, cela tient à des considérations politiques de la plus haute importance.

La France veut-elle être sauvée de l'anarchie? Voilà la question.

Oui, elle veut être sauvée; alors qu'elle laisse agir les gouvernements forts et le vigilant père Carlier.

Le vigilant père Carlier alla donc trouver M. Barrot.

« Monsieur, lui dit-il, l'anarchie est aux abois.

— Je le sais.

— Mais tellement aux abois, qu'elle vient d'avoir une de ces idées biscornues et extravagantes qui accusent un dérangement dans le cerveau.

— Je n'en suis pas étonné.

— Vaincue le 29 janvier, l'anarchie veut prendre sa revanche le dimanche 18 ou le mardi 20 février.

— Conspiration grasse, hi, hi, hi.

— Votre Excellence a toujours le mot pour rire.

— Mon Dieu, oui; c'est la pureté de mes intentions qui me conserve la gaieté, ce don du ciel. Mais achevez, vertueux père Carlier, achevez. Quels sont les projets de l'anarchie?

— L'anarchie prétend profiter de la licence des derniers jours du carnaval. Si vous m'en croyez, vous supprimerez le bœuf gras.

— Le bœuf gras, père Carlier, y pensez-vous! Qu'en dira la population parisienne?

— Elle en dira ce qu'elle voudra. Mais savez-vous ce que doit être le bœuf gras de cette année?

— Non; sera-ce un cheval, un chien, un bœuf maigre, une chèvre? Achevez, vous me faites frémir.

— Vous connaissez l'histoire du cheval de bois qui porta les Grecs dans les murs d'Illion, par la faute du chef de la police de cette ville, qui, j'ose le dire, ne valait pas le père Carlier.

— Je connais cette histoire; j'ai fait mes classes, monsieur!

— Eh bien; il s'agit de renouveler cette mauvaise plaisanterie. Le bœuf gras de cette année serait à la vérité un bœuf gras, mais un bœuf en bois.

— Grands dieux!

— Dans les flancs de ce bœuf en bois se cacheraient les chefs montagnards et socialistes, Proudhon, Considérant, Cabet, Ledru-Rollin, Caussidière et Louis Blanc, avec leurs satellites armés. Puis, sous prétexte de la visite d'usage à l'hôtel de ville, ce monument tomberait par surprise entre les mains des anarchistes qui s'y établiraient en qualité de gouvernement provisoire.

— Vous me faites frémir. Mais votre rapport est-il bien positif, vigilant Carlier?

— Que trop! Je vous dirai même que les souscriptions pour la prétendue Banque du Peuple doivent servir à payer la construction du bœuf de bois.

— O mon pays! s'écria M. Barrot, j'aurai donc pu te sauver une fois encore! »

C'est à la suite de cet entretien que l'entrée de Paris a été interdite au bœuf gras. Et maintenant, bourgeois naïfs, qui soupçonniez les intentions de M. Barrot, demandez pardon à cet homme d'État, et félicitez-vous d'avoir un gouvernement qui a lu *l'Énéide*.

LE NOUVEAU CHEVAL DE TROIE.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

ENCORE LE BŒUF GRAS.

RÉVÉLATION DU SYSTÈME POLITIQUE DE M. BARROT A PROPOS DU BOEUF GRAS.

Nous le disions tout à l'heure, tout le monde s'est demandé avec une profonde inquiétude les raisons qui avaient privé le carnaval de sa promenade du bœuf gras. On s'attendait à une explication du ministère sur une si grave innovation; mais le *Moniteur* s'est tû; *la Patrie* n'a pas une ligne *communiquée* sur ce sujet; pas une interpellation n'est descendue de la tribune; et M. Faucher est resté dans son majestueux silence. Aussi les boulevards, pendant les trois jours gras, n'étaient-ils remplis que de gens qui se questionnaient, s'interrogeaient, se disaient mutuellement: « Pourquoi n'ont-ils pas fait de bœuf gras? Y aurait-il encore là dessous de la politique? Est-ce que les cornes dorées du moderne Apis récélaient quelque nouvelle conjuration? Est-ce que les mangeurs de veau froid poussent l'amour de ce mets socialiste jusqu'à conspirer contre le bœuf? Est-ce que M. Changarnier, au lieu de profiter, comme tous les jeunes gens, de ces joyeux jours pour aller voir un bœuf qui est certainement moins à la mode que lui, aurait encore couru le risque de se couvrir de gloire en exterminant l'anarchie? Est-ce que le char qui contenait les divinités de l'Olympe aurait pu être, comme le cheval de Troie, une machine de guerre avec laquelle Proudhon-Ulysse aurait incendié Paris? Est-ce une concession nouvelle de M. Falloux au clergé? Est-ce que les pour-boires donnés aux conducteurs du bœuf ont paru une économie réalisable au président, ministres, préfet, dont les traitements sont si réduits?»

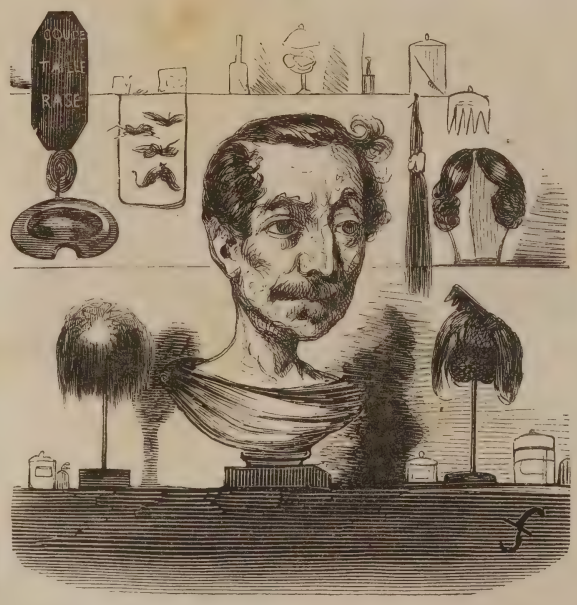
Eh bien! non. Rien n'est vrai dans toutes ces conjectures, malgré les renseignements du père Carlier; le gouvernement voit la chose de plus haut, et M. Barrot a maintenu sa première prohibition. C'est dans la conduite des détails que se reconnaissent les grands hommes, et nul ne pourra dire que la politique de M. Barrot, à l'endroit du bœuf gras, est une maigre politique, une politique de pot-au-feu, une politique entre cuir et chair, ainsi que tant de gens de mauvais goût l'ont prétendu. En effet, le ministère que les factieux accusent de pensées réactionnaires et d'intentions monarchiques, a voulu tout simplement donner une preuve éclatante de ses sentiments républicains, de son intelligence de la situation, de la profondeur et de la sévérité de ses principes démocratiques; il a voulu renouer la chaîne des traditions révolutionnaires et montrer que 1848 est le dernier terme de 1789; c'est une profession de foi, c'est un manifeste, c'est tout un système politique qui se révèle à propos de bœuf.

Donc le gouvernement trouve les folies carnavalesques indignes d'un peuple libre. Il s'est souvenu qu'après la révolution de 1789, les Parisiens avaient d'eux-mêmes, sans le conseil des Berger et des Rebillot de l'époque, aboli ces cérémonies de l'ancien régime, et qu'elles ne furent reprises qu'en 1805, c'est-à-dire quand la liberté avait été ensevelie par la gloire. En effet, M. Faucher, le savant de l'endroit, a enlevé les suffrages de tout le conseil des ministres et déterminé sa résolution en lisant cette phrase du Journal de *Prudhomme* du 13 février 1790 (*Révolutions de Paris*, n° 32):

« Nul n'a paru penser aux mascarades, aux orgies, « aux folies qui avaient lieu à pareil jour, les années « précédentes. Il n'y a point eu de course de masques « le lundi ni le mardi, et le peuple n'a pas paru les re« gretter. Il a senti toute l'absurdité de cette mon« strueuse coutume, et il faut espérer, pour notre hon« neur, qu'elle ne se reproduira plus. Ce sera encore « un des fruits de la révolution. »

Et voilà comment le *Californien*, le bœuf gras de 1849, dépouillé de sa royauté parisienne, s'est trouvé réduit à promener sa majesté exilée dans les rues désertes du pompeux Versailles, sous les yeux dédaigneux des douairières de l'endroit! Quelle chute! mais aussi quel enseignement philosophique! Le bœuf jetait des regards mélancoliques sur la ville de Louis XIV; la ville dont toutes les passions, les affections, les souvenirs sont au delà de notre frontière, regardait avec une parfaite indifférence le Californien. Marius et Carthage revenaient naturellement à la pensée; mais, à la différence de Carthage et de Marius, *ces deux grands débris* ne *se consolaient* pas du tout *entre eux*.

On dit que l'année prochaine les déguisements seront interdits, y compris les costumes Lafayette.



Au célèbre général BERGAMOTTE. — Buste d'honneur.

A PROPOS D'UNE LOI TROP FAVORABLE AUX MARIS.

On se plaint tous les jours de l'immoralité des représentants de la montagne et de la profonde perversité des représentants du socialisme. La montagne et le socialisme viennent de se réhabiliter glorieusement. Berquin, l'*Ami des enfants*, et M. de Bouilly, le célèbre auteur des *Conseils à ma fille*, ne sont plus que des écoliers dans les questions de nature à intéresser la famille, si on les compare au citoyen Pierre Leroux.

Il vient d'être décidé, sur sa proposition, que tout homme condamné pour s'être laissé distinguer, tranchons le mot, adorer, par la femme de son prochain, perdrait son droit d'éligibilité.

Nous le disons tout net, et nous croyons n'être pas plus que l'Assemblée nationale, les ennemis de la morale et du mariage, cette loi est ce qu'on peut appeler une bête de loi. L'Assemblée nationale, en la votant, s'est conduit comme ces grandes sottes qu'on nomme des prudes parce qu'elles affectent des airs de vertu hors de toute proportion avec leur âge et leur expérience bien connue.

Ce pays-ci, quoi qu'on dise, est un pays moral, sa moralité, surtout dans les questions de ce genre, n'a pas besoin de s'appuyer sur la loi. L'opinion publique sait distinguer mieux que la loi, qui est, qui doit être brutale et qui ne juge que le fait, ceux, parmi les délits de ce genre, qui touchent à l'honneur de l'homme qui s'en est rendu coupable.

Cette loi est contraire à l'esprit de la France depuis Montaigne jusqu'à M. Thiers, comme le serait une loi sur le duel. Si Molière eût été représentant, quel que droit qu'il eût, ce pauvre homme, de voter pour l'amendement du citoyen Pierre Leroux, croit-on qu'il l'eût aidé de son vote?

Nous relevons, dans le compte-rendu de *la Patrie*, une phrase qui nous a paru naïve. « M. Pierre Leroux, dit le rédacteur de cet honnête article (nous ne le nommerons pas), *M. Pierre Leroux a eu pitié de nous.* » Que pensent de la candeur de cette ligne les collaborateurs de l'écrivain dont elle émane? L'acceptent-ils avec toutes les conséquences qu'elle semble indiquer? s'enrégimentent-ils avec leur confrère sous la bannière de ce *nous*, dont il semble, par une erreur de plume, nous aimons à le penser, invoquer le bénéfice.

La liste des noms des votants, dans cette circonstance, serait curieuse à consulter.

« Comment ont voté MM. Thiers, Hugo, de Lamartine, de Heckeren, Avond? se disaient les dames dans les tribunes. — Et MM. A., Z., C., V., I., etc., etc., sait-on leur vote?

— Tout homme ayant une faute de ce genre sur la conscience, faute connue ou non, s'il a voté cette loi, est un hypocrite, disait madame de C. dans la tribune du conseil d'État. — Un lâche, ajoutait madame de V. »

A ce compte, combien y a-t-il d'hypocrites à l'Assemblée nationale?

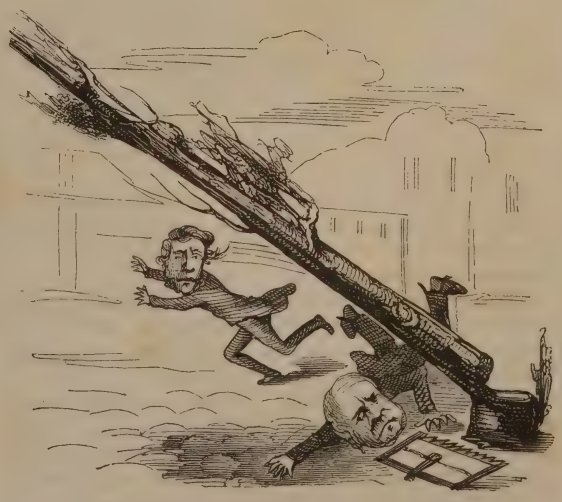
Mais ceux qui ne sont pas hypocrites, ceux qui ont voté *pour* en conscience, que sont-ils donc, s'ils sont mariés? Voilà ce qui nous inquiète. Et s'ils sont garçons, que faut-il penser d'eux? Que de paletots ont dû être laissés par ces messieurs entre les mains des Putiphar de leur province. Heureux les tailleurs de ces Joseph.

Cette loi, je voudrais que Rabelais pût me dire ce qu'il en pense. — N'est-ce pas une prime donnée à la publicité des délits de cette nature? Cela ne fait-il pas de l'adultère un moyen politique? Dix femmes comme on en comptait plus de vingt dans l'ancien grand monde politique, ayant pour maris des Décius décidés à tout souffrir pour la bonne cause; oui, dix femmes, intrépides, résolues, prêtes à tout, spirituelles et jolies, suffiraient, à l'aide de cette loi, à désorganiser tout espèce de parti politique.

« Mais il n'y a donc pas un homme d'esprit dans cette Chambre; il ne s'y trouve donc que des pères de famille malheureux, » s'écriait mademoiselle B. en regardant d'un œil plein de compassion cette vaste enceinte où abondent les crânes dénudés.

Beaumarchais, où es-tu?

Vous me direz, après cela qu'en Amérique c'est bien pis, et que mieux vaut encore priver un homme du devoir qu'ont les représentants de se regarder sans rire six heures durant, quand ils font de ces belles besognes, que de l'envoyer scier du marbre dans les carrières, comme cela se pratique dans les États de l'Union.



Imprudents bucherons!

RÉJOUISSANCES PATRIOTIQUES. — Système Léon Faucher.

UN MOT SUR M. LE COMTE MORTIER.

M. le comte Mortier, qui, à l'occasion de son procès avec sa femme, soutient avec tant d'esprit et une si extraordinaire lucidité, la lutte désespérée qu'il a engagée contre ses adversaires, et qui, dans sa défense, a tracé, des hommes et des choses qui ont passé sous ses yeux, de si curieux portraits, qu'on est presque forcé de les croire ressemblants, était chargé d'affaires à Berlin, en 1830, quand éclata la révolution de Juillet.

On sait que l'annonce de ce grand événement mit en émoi toutes les cours européennes. Il n'y avait qu'une coalition, selon les diplomates du temps, qui pût écraser la tête de la révolution qui se redressait si inopinément au-dessus des trônes européens. Toutes les frontières des États voisins de la France, et notamment les frontières prussiennes, se couvrirent simultanément de troupes prêtes à entrer en campagne contre nous. Il n'y avait donc pas une minute à perdre : le sort de la France pouvait dépendre de la fermeté de son attitude dans ce moment suprême. M. le comte Mortier, abandonné à ses propres inspirations, sans instructions pour un cas aussi peu prévu, dut alors prendre conseil de lui-même et de son seul patriotisme.

Sur son ordre, un des attachés de la légation de Berlin se déguisa en courrier d'ambassade et quitta la ville à franc étrier, comme s'il était chargé de dépêches pressées pour la France; mais, arrivé à dix lieues de cette ville, il quitta, conformément aux instructions secrètes de M. Mortier, son déguisement, prit une chaise de poste, et, revenant à Berlin au galop, y fit une entrée bruyante. Descendu à l'ambassade, il y remit à M. Mortier des instructions qui semblaient venir de France. Ces instructions, très-nettes, très-franches, très-vigoureuses, furent lues par M. le comte Mortier au ministre des affaires étrangères du cabinet prussien. Elles portaient en substance que, si la Prusse ne rappelait pas sur-le-champ ses troupes, la France ferait entrer immédiatement sur le territoire allemand une armée de cent cinquante mille hommes; elles protestaient, par contre, des intentions pacifiques du gouvernement français pour le cas où les troupes prussiennes se retireraient. Le cabinet prussien délibéra, et le résultat de la délibération fut qu'il serait obtempéré au désir de la France.

M. Mortier écrivit alors immédiatement au gouvernement français. « Si j'ai eu tort, dit-il, destituez-moi, désavouez-moi; il n'y aura que moi de compromis. »

Le cabinet français, loin de destituer M. le comte Mortier, reconnaissant l'immense service qu'il venait de rendre, le nomma presque immédiatement ambassadeur en Espagne, pour récompenser sa présence d'esprit et sa résolution.

A M. LE VICOMTE DE FALLOUX.

Monsieur,

Malgré votre horreur pour l'esprit de libre examen, vous n'êtes pas, je suppose, dans la situation du Président de la République, à qui ses ministres ont interdit la lecture des journaux de l'opposition.

Peut-être même lisez-vous *le National*. En tout cas, il est bon que l'on vous informe d'un article qui a paru dans ce journal, et dont l'effet a été très-grand. C'est, à proprement parler, un scandale dont vous faites les frais.

Vous souvient-il, Monsieur, d'avoir publié l'*Histoire de Pie V* et l'*Histoire de Louis XVI*, deux livres un peu trop compromettants pour un ministre de la République? Dans le premier, vous exaltez l'inquisition; dans le second, vous faites le procès à la Révolution française, ou plutôt vous la tra tez en véritab e inquisiteur du bon temps. *Le National* a pris la peine de publier deux colonnes de citations extraites de ces deux ouvrages, et ces citations vous placent dans une situation quelque peu difficile, il faut l'avouer.

Il ressort de vos livres, sur lesquels l'attention a été appelée par *le National*, que vous êtes un des plus méritants élèves de l'école philosophique et politique du comte de Maistre. L'exercice de la raison humaine vous semble une monstruosité; la Révolution française est l'œuvre du diable; tous les hommes qui ont joué un rôle dans cette magnifique épopée sont des misérables dignes de figurer dans un auto-da-fé; le dernier terme de la civilisation, c'est le pouvoir absolu et la monarchie du droit divin.

C'est là ce que vous avez écrit il y a trois ans.

Maintenant on peut vous adresser les questions suivantes :

Qu'est-ce que la révolution de Février, sinon la conséquence de la première révolution de 89? Haïssant l'une, ainsi que

vous l'avez déclaré dans l'*Histoire de Louis XVI*, vous devez avoir l'autre en horreur. Pourquoi donc avez-vous accepté le mandat ministériel qu'elle vous a confié?

Comme ministre, vous avez pris l'engagement de servir et de défendre une République que vous détestez comme homme. L'ambition du pouvoir vous a donc fait contracter un engagement contraire à votre conscience?

Direz-vous qu'en acceptant un portefeuille sous la République, vous n'en êtes pas moins resté fidèle à vos anciennes opinions? En ce cas, je vous répondrai avec *l'Évangile* qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois. Ou vous renierez l'esprit qui a inspiré vos livres, ou vous trahirez la République.

Il est moralement impossible que vous restiez dans cette position ambigüe, et il n'y a que deux manières d'en sortir :

Désavouer ces deux livres signés de votre nom, les désavouer officiellement, pleinement, depuis le premier mot jusqu'au dernier; — ou bien donner votre démission et quitter le pouvoir. Comme homme privé, vos opinions vous appartiennent sans que personne ait le droit de vous en demander compte; comme ministre républicain, vous en devez compte au pays. Pas de trahison, c'est le cri de tous les honnêtes gens.

On vous dit honnête homme, monsieur; quel parti prendrez-vous?

La République attend votre réponse.

Nous donnons ici quelques citations des deux livres de M. de Falloux :

Jugement de M. de Falloux sur la civilisation moderne. — « Le monde a reculé (depuis la suppression de l'inquisition); il est descendu graduellement de sphère en sphère « pour venir aboutir aux abîmes du dernier siècle. »

L'inquisition justifiée. — « La tolérance n'était pas connue « des siècles de foi, et le sentiment que ce mot nouveau représente ne peut être rangé parmi les vertus que dans un « siècle de doute... Autrefois, il y avait, en immolant l'homme « endurci dans son erreur, toute chance pour que cette erreur « périt avec lui, et que les peuples demeurassent dans la paix « de l'orthodoxie. » ..... « Le sang répandu ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable, « que l'Église s'efforçait jusqu'au bout d'éclairer et de reconquérir. »

Opinion de M. de Falloux sur l'abominable Philippe II, meurtrier de son propre fils. — « Les haines qui le poursuivent... n'étaient et ne sont encore aujourd'hui que les représailles du fanatisme anti religieux. Il baisait la main du « prêtre qui venait de lui dire la messe! Il n'épargnait ni « soins ni dépenses pour recueillir ces reliques foulées aux « pieds et pour transporter en Espagne ces trésors de la foi. »

Voltaire et son école philosophique jugés par M. de Falloux. — « Que représentait donc Voltaire? Quel principe libéral et généreux la société venait-elle saluer dans le « chantre infâme de la Pucelle, adulateur de madame de « Pompadour, de Frédéric et de Catherine? Hélas! il faut « bien reconnaître l'esprit de vertige et d'erreur qui signale « aussi le règne des peuples. C'en est fait! Voltaire peut « disparaître maintenant : on ne croit plus à rien; la moquerie « universelle vient d'être couronnée sous son masque. » « ..... Tous les vieux cultes de la France avaient eu leurs « blasphémateurs, l'avénement des impies était proche. »

La théorie monarchique du droit divin jugée par M. de Falloux. — « On rangeait le sacre parmi les traditions de la « servitude. Mais que faisait-on en proposant à Louis XVI la « sanction populaire au lieu de la consécration religieuse? « N'était-ce pas flatter le principe aux dépens de la royauté, « et mettre un *accident heureux* à la place d'une institution « immuable? »

Opinion de M. de Falloux sur les priviléges de la noblesse. — « La noblesse alléguait en outre de *glorieuses* raisons pour « justifier ses priviléges. Nous ne recevons, murmurait-on « dans ses rangs, que le prix légitime de notre sang versé à « flots pour l'agrandissement et l'unité du royaume. Nous « avons abandonné sans partage les carrières et les professions « lucratives à la classe qui se plaint aujourd'hui. N'est-il pas « naturel que les besoins pécuniaires de l'État pèsent sur les « fortunes acquises à l'abri de nos armes?... »

L'inviolabilité des assemblées représentatives condamnée par M. de Falloux. — « L'Assemblée se déclare inviolable. « A partir de ce jour..., c'en est fait des modifications modérées, des améliorations progressives. La royauté vient d'ouvrir ses mains généreuses; la révolution rejette la paix et « Mirabeau montre le poing. Les députés décrètent à la fois « leur omnipotence et leur inviolabilité, déchirent leurs mandats et plantent fièrement l'étendard de leur usurpation. « Cette usurpation, transmise de main en main, d'assemblée « en assemblée, comme le talisman de la révolution, ne s'arrêtera plus que par l'épuisement de ses propres excès. »

Notre cadre trop restreint nous empêche de pousser plus loin les citations. Il faut lire les deux ouvrages de M. de Falloux; il faudrait les citer en entier.

CHOSES QUELCONQUES.

Nous trouvons plaisant que dans un temps comme le nôtre il y ait un parti qui ose jeter comme un reproche et une injure à la face de l'autre, qu'il ait conspiré. — Qu'était Louis-Philippe duc d'Orléans? — Un conspirateur. — Qui l'a porté au trône? — Une conspiration. — Que sont les légitimistes? qu'étaient-ils sous Napoléon, en 1815? qu'étaient-ils sous Louis-Philippe? — Des conspirateurs et des conspirateurs de la pire espèce de ceux que l'étranger ramène. — Que sont enfin les bonapartistes? — Encore des conspirateurs. Si donc les républicains ont été à leur tour des conspirateurs, qui, parmi tous ces beaux-fils, pourrait leur jeter la première pierre?

— Cette république qu'ils n'aiment pas, elle les a rendus possibles, elle les a faits ce qu'ils sont. — Où serait M. Falloux, M. Faucher, M. Buffet, sans la République? Quel roi eût été chercher parmi eux des ministres? — Si c'est là le tort qu'a la République à leurs yeux, nous sommes d'accord avec eux.

— La future législation n'inquiète pas seulement les républicains, elle inquiète jusqu'aux chefs du parti

réactionnaire. — A quelle place siégerez-vous, disait-on à M. Thiers? — Ma foi, répondit-il, si cela continue, à la Montagne.

— Ce mot trouverait son explication dans le fait suivant :

Plusieurs candidatures ont été offertes à M. Guizot, celle du Gard notamment pour les prochaines élections. Nous dirons tout net que nous ne voyons aucun inconvénient à ce que M. Guizot fasse partie de la Législative, quand MM. Thiers, Molé et Barrot font partie de la Constituante. Mais ce qui est bon à remarquer, c'est que cette candidature a pour ennemis acharnés, d'une part, le vieux M. Molé avec ses jalousies éternelles, de l'autre M. Thiers, moins vieux, mais non moins jaloux. Nous espérons que la présence de M. Guizot dans la Chambre, remettrait le parti conservateur dans sa véritable voie, et que M. Thiers apparaîtrait bientôt à tous, ce qu'il est : un brouillon, un révolutionnaire en arrière, c'est-à-dire un révolutionnaire de la pire espèce.

Ennemi pour ennemi, nous préférons M. Guizot : c'est un ennemi plus sérieux.

— Le président fait de son mieux pour remplir convenablement les hautes fonctions auxquelles il a été appelé. Il monte à cheval tous les jours, et se montre toutes les fois qu'il le peut, aux parisiens, dans son costume de général en chef de la garde nationale de Paris. — On trouve que ce costume est celui qui lui sied le mieux. — On avait pensé à ajouter à son chapeau un beau plumet retombant gracieusement sur la gauche, il est regrettable qu'on ait reculé devant une aussi heureuse idée.

— Cambacérès, prince de l'Empire, se promenait toujours seul et à pied. Comme on lui représentait qu'il s'exposait à quelque avanie : « Laissez, laissez, répondait-il; le peuple aime à voir de près ses princes.»

— *La Patrie*, journal officiel, ment officieusement, quand elle n'a rien à faire pour le compte du gouvernement. Elle avait jugé à propos d'inventer que le général Cavaignac assistait au dernier bal du président de la République.

— Un mauvais plaisant se présenta dernièrement chez le concierge de M. Véron, et y déposa une carte ornée d'une corne. « Vous direz, dit-il au concierge, vous direz à M. Véron que je suis venu moi-même apporter cette carte, et que je regrette de n'avoir point eu l'honneur de le rencontrer.

C'était la carte du général Cavaignac. Il faut être juste : M. Véron eut un instant d'étonnement en apprenant l'honneur qui venait de lui être fait ; mais le sentiment de son importance reprenant bientôt le dessus : « Au fait, dit-il en se rengorgeant, Merruault, sur mon ordre, avait dit quelques mots agréables du général dans un des derniers numéros du *Constitutionnel*, ce n'est que justice que le général m'en ait témoigné sa gratitude.

Pendant vingt-quatre heures, M. Véron parla fort doucement du général Cavaignac.

— Un journal légitimiste assurait que Louis-Napoléon devait donner son bal le 13, mais qu'il avait jugé à propos de le retarder, parce que le 13 février est l'anniversaire de la mort du duc de Berry.

— Nous ne comprenons pas que les véritables catholiques puissent désirer que le pape soit rétabli dans son pouvoir temporel à Rome. Le souverain temporel fera toujours tort au chef spirituel de l'Église. Séparer ces deux éléments contradictoires, était un véritable bénéfice pour la religion catholique et pour la papauté. La politique française se fourvoye donc dans cette circonstance et se sépare, sur ce point, il est bon de le dire, de la politique suivie par le gouvernement du général Cavaignac.

— Au dernier concert du Conservatoire, un des plus beaux et des plus complets de la saison, après l'exécution d'un passage admirable de *la Vestale*, l'auteur de cette magnifique musique, M. Spontini, présent dans la salle, a été l'objet d'une véritable ovation.

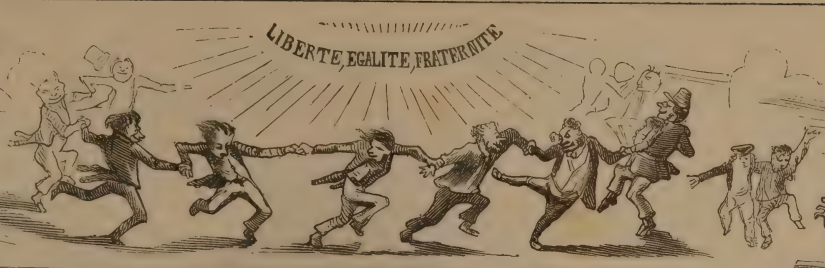
L'ex-loge des princes est toujours vide ; est-ce qu'on ne peut donc pas aller à cheval au Conservatoire?

— On ne devrait plus dire : jaloux comme un tigre, mais jaloux comme un vieux général. M. Lebreton ne peut pas pardonner au général Lamoricière d'être plus jeune que lui, et cependant plus avancé dans sa carrière ; le général Changarnier ne pardonne pas au général Cavaignac, qui a servi sous lui en Afrique, de s'être trouvé, depuis la Révolution, en situation de lui donner le commandement de la garde nationale de Paris.

—Un brave homme, électeur de M. Thiers, se présente naïvement à lui. « Monsieur, lui dit-il, je voudrais avoir de vous la promesse que vous m'appuierez quand la législative sera réunie pour une pétition que j'aurai à lui adresser aux termes de la Constitution. »

M. Thiers n'avait jamais vu son interlocuteur. Avec son tact ordinaire, il lui répond cependant : « La Constitution, la Constitution, c'est un chiffon de papier. Ne me parlez de rien au nom de la Constitution.»

Que M. Thiers veuille bien se rappeler ces paroles le jour où il lui arrivera, ce qui ne peut manquer, de s'appuyer sur cette Constitution et de s'abriter derrière ce chiffon de papier, la seule garantie que le pays ait contre des gens de sa sorte, et que des gens de sa sorte puissent en revanche invoquer un jour devant le pays lui-même.



24 FÉVRIER.

Un an déjà nous sépare de l'ère
Qui sur le trône assit l'Égalité.
Tous, exaltant la vertu populaire,
Criaient alors : « A bas la royauté ! »
Dans notre ciel, de la démocratie
Les rayons purs commençaient à briller.
Bientôt, hélas ! l'aube fut obscurcie :
Comme ils sont loin, les jours de Février !

« Gloire ! disait la foule frémissante,
Les préjugés n'ont plus de lendemain ;
Du peuple-roi la main toute-puissante
Aux nations ouvre un large chemin.
Dans la mansarde éveillant l'espérance,
Séchons enfin les pleurs de l'ouvrier :
Par un décret supprimons la souffrance. »
Comme ils sont loin, les jours de Février !

Quand du volcan étincelaient les flammes,
Où fuyaient-ils, les Thiers et les Vérons ?
Quelle terreur avait glacé les âmes
Des courtisans, jadis si fanfarons !

Dès qu'ils n'ont plus senti trembler la terre,
Qu'ils n'ont plus vu les laves ondoyer,
Ils ont rampé jusqu'au bord du cratère.
Comme ils sont loin, les jours de Février !

Les champions des gothiques idées
Pour les vieux rois travaillent sourdement.
Des libertés, par leurs coups lézardées,
Le vain rempart s'écroule à tout moment
Maître Barrot, fougueux retardataire,
S'accroche au char et cherche à l'enrayer ;
Vers le passé marche le ministère :
Comme ils sont loin, les jours de Février !

On voudrait bien effacer tout vestige
De ce combat fatal aux rois pervers ;
Mais, comme un arbre à l'immortelle tige,
La République étend ses rameaux verts.
Rappelons-nous avec reconnaissance
Nos frères morts, que l'on semble oublier ;
Et des partis méprisant l'impuissance,
Fêtons, amis, les jours de Février.

E. B.

SOUVENIRS DE FÉVRIER.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Ami, c'est moi, ton compagnon de gloire,
En Février nous nous vîmes jadis ;
Te souviens-tu de ce jour de victoire
Que nous fêtions ensemble dans Paris ?
Chacun alors chantait notre louange,
Chacun alors chantait notre vertu ;
La royauté trébuchait dans la fange.
De Février, ami, te souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces chants héroïques
Que dans Paris nous répétions en chœurs ?
Par ses vieux airs, la vieille République
Pour la nouvelle échauffait tous les cœurs.
Le peuple alors, sous son pas énergique
Foulant le trône à ses pieds abattu,
D'un mâle accent criait : la République !
De Février, ami, te souviens-tu ?

Fraternité, mot oublié du monde,
Ton nom sortait de tous nos cœurs joyeux.
La Liberté, l'Égalité féconde
A tes côtés rayonnaient dans nos cieux.
Il n'était plus ni douleurs, ni misères,
Et le plus pauvre était le mieux venu :
Un peuple libre est un peuple de frères !
De Février, ami, te souviens-tu ?

Paris, le soir, éclatant de lumière,
Fêtait sa gloire et son peuple vainqueur ;
Foyer brûlant dont la France était fière !
Son sein alors battait tout d'un seul cœur.
Et tout Français, heureux par la victoire,
S'il fut trop loin pour avoir combattu,
Fier de son nom, prenait sa part de gloire ;
De Février, ami, te souviens-tu ?

Un jour, ami, de notre République
L'astre radieux semble s'être voilé ;
C'est que d'un nom le prestige magique
Pour un instant a le peuple aveuglé ;
Mais l'ombre cesse et le peuple regarde
Où le conduit un sentier trop battu....
— Toi qu'il a mis à sa tête prends garde !
De Février, ami, te souviens-tu ?

Si, de nos droits les gardiens infidèles
Laissaient violer ce dépôt précieux,
Élus du peuple, à son pouvoir rebelles,
S'ils gouvernaient non pour lui, mais pour eux ;
Sur les débris de notre République
S'ils élevaient un pouvoir absolu,
Nous crierions tous à ce peuple héroïque :
De Février, peuple, te souviens-tu ?

V. D.

Costume monacal, œil vitreux, teint blafard,
Sourire béat peint sur un masque de plâtre,
Du pair *Montalembert* tel est l'aspect cafard.
On dit qu'au fond il est d'humeur assez folâtre.
Il déteste Voltaire, il hait quatre-vingt-neuf,
Et si jamais tu suis les conseils, noble France,
De ce fils des *croisés* sorti de l'*œil-de-bœuf*,
Tes jours ne seront plus que des *jours de souffrance*.

Dessiné par FABRITZIUS.

Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Nous avons célébré le premier anniversaire de la révolution de Février d'une façon un peu triste, mais enfin nous l'avons célébré. Pour bien des gens, cette célébration faisait question. MM. Odilon Barrot et Léon Faucher se sont cependant décidés à prier pour la République. Sachons-leur gré de cette concession.

Les choses se sont, du reste, passées fort convenablement entre deux haies de troupes. On avait seulement oublié d'inviter le corps diplomatique à la cérémonie de la Madeleine. En tout, excepté en politique, le ministère actuel pourrait s'appeler le *ministère de l'oubli*. Il oublie d'inviter une partie du bureau de l'Assemblée nationale au bal du président ; il oublie de faire parvenir au corps diplomatique des lettres d'invitation pour l'anniversaire du 24 février ; l'autre jour, le ministre de la guerre, M. Rhuillères, oublie de se rendre à la séance de l'Assemblée le jour où l'on discute l'admission des officiers aux fonctions représentatives. Du reste, cet excellent M. Barrot et ces bons MM. de Falloux et Léon Faucher que n'ont-ils pas oublié?

Les républicains de toutes les nuances ont fêté l'anniversaire du 24 février par des banquets. Aucune manifestation publique n'a eu lieu. Les journaux organes des diverses fractions du parti démocratique avaient engagé les bons citoyens à s'abstenir. On s'est contenté de porter à la colonne de la Bastille des couronnes d'immortelles.

L'année dernière, à peu près à pareille époque, je rencontrai sur le boulevard un journaliste de ma connaissance, pensionné de M. de Salvandy, chevalier de la Légion d'honneur par la grâce de M. Duchâtel, ami des princes, cité pour la vivacité de son dévouement à la dynastie d'Orléans.

« Il faut en convenir, me dit-il, je me suis trompé ; je reconnais franchement mon erreur.

— Laquelle?

— La République était possible en France. Ce qui se passe sous nos yeux le prouve parfaitement. Je m'abusais également sur les républicains. Point de représailles, la confiance et la modération partout. Le peuple de Paris a été vraiment admirable ; je me rallie décidément à des institutions qui produisent de tels caractères. D'ailleurs, à quelle branche nous raccrocher désormais? Il n'y a que la République qui puisse nous sauver. Je vais porter mon adhésion à l'hôtel-de-ville. »

Je me trouvai samedi dernier face à face avec le même individu.

« Où allez-vous, me demanda-t-il en m'abordant sur le boulevard.

— A la cérémonie funèbre, lui répondis-je, pour les victimes de Février.

— Vous êtes donc incorrigible?

— Comment, incorrigible?

— Je veux dire républicain.

— Vous ne l'êtes donc plus?

— Moi, républicain! Est-ce que je l'ai jamais été? Fi donc! La République n'est bonne qu'aux États-Unis, elle ne saurait convenir à un grand pays comme la France ; voyez plutôt : partout la méfiance, le désordre. Il n'y a qu'un retour à la monarchie qui puisse nous sauver.

— Vous ne pensiez pas ainsi il y a un an.

— Voudriez-vous me faire passer pour un républicain de la veille? moi le bouc émissaire de toutes les iniquités ministérielles aux yeux de la presse de l'ancienne opposition. Vous auriez de la peine à réussir.

Adieu, il faut que je vous quitte pour porter un article au *Constitutionnel.* »

Le royaliste était revenu à ses anciennes sympathies. Quoi d'étonnant? il n'avait plus peur. Je suis sûr que le 24 février M. Véron aurait exécuté, sans trop se faire prier, un pas devant l'arbre de la liberté planté dans la cour de l'Opéra. David dansait bien devant l'arche.

Il faut rendre justice aux légitimistes : eux seuls ont persévéré dans leur conviction et sont restés franchement républicains. On se rappelle que M. de Larochejacquelin, non content de déclarer qu'il consentirait à être ambassadeur de la République, déclarait qu'il acceptait la déclaration des droits de l'homme de Robespierre. Ceci se passait dans une réunion électorale, car M. de Larochejacquelin se portait candidat à la députation de Paris. Depuis cette époque, le candidat robespierriste a mis sans doute pas mal d'eau dans son vin, mais il est toujours resté fidèle ainsi que son parti au gouvernement démocratique. Nous n'en voulons pour preuve que l'empressement avec lequel les légitimistes entourent la personne et ornent les fêtes du président de la République.

Le faubourg Saint-Germain boudait Louis-Philippe, qui cependant était un assez bon gentilhomme, et il se précipite dans les salons de M. Louis Bonaparte. On y a vu paraître dernièrement la duchesse de Poix. Il paraît que c'est tout à fait la fine fleur de l'aristocratie, et qu'on ne pouvait souhaiter pour la République une adhésion plus éclatante.

Il y a des gens soupçonneux et défiants qui ne se rendent pas bien compte de ces adhésions, et qui prétendent qu'elles cachent une arrière-pensée. Soupçonner le parti légitimiste ! des gens si religieux, allons donc !

« Qu'y a-t-il d'extraordinaire après tout, me disait un membre du congrès de la rue Duphot, dans la conduite des légitimistes à l'égard du président? N'est-il pas bon gentilhomme? Son oncle, le marquis de Buonaparte...

— Est-ce que maintenant l'aristocratie se décide à lui accorder ce titre?

— Il le faut bien, puisqu'il est prouvé maintenant que les Buonaparte montaient dans les carrosses du roi. C'est donc chez le neveu du marquis de Buonaparte que nous allons. Quant au président de la République...

— Vous ne le connaissez pas.

— Nullement.

— Fort bien. J'approuve assez cette distinction. Dansez donc chez M. le marquis de Buonaparte, du moment que la République n'est pour rien dans vos pastourelles et dans vos chassez-croisez, le reste ne nous regarde pas. »

En attendant, pendant que les légitimistes s'amusent chez le neveu du marquis de Buonaparte, on arbore le drapeau blanc dans les villes du midi, les anciens verdets tombent à main armée sur les républicains, l'armée de la foi s'organise sous le pseudonyme d'armée de l'ordre, on attaque sourdement le gouvernement du président de la République, et la République elle-même. Hélas! M. Louis Bonaparte n'a pas l'air de s'en douter. Quand il a mis son uniforme et passé un régiment en revue, il faut qu'il se repose. Le reste regarde MM. de Falloux et Léon Faucher.

Nous devons constater, en parlant du ministre de l'intérieur, qu'il n'a destitué qu'une soixantaine de fonctionnaires républicains pendant la semaine qui vient de s'écouler. Il y a amélioration.

Puisque nous parlons de destitution, le pauvre Champagne l'a échappé belle. Vous allez me demander ce que c'est que Champagne.

Champagne est le nom littéraire que l'on donne au domestique du général Changarnier. Champagne s'appelle tout simplement Baptiste; mais le vainqueur du 29 janvier est trop Pompadour pour se servir de ce prénom roturier.

Or, samedi dernier, obligé d'aller à la cérémonie funèbre, le général sonna.

« Champagne !

— Me voici, mon général.

— Mon uniforme !

— Il est prêt sur cette chaise.

— Passe-le moi. »

Champagne présente l'uniforme. Le général le regarde.

« Champagne?

— Général.

— Vous êtes un niais. Vous me donnez mon uniforme de grande tenue. Allez me chercher tout ce que j'ai de plus petite tenue, marouffle ! Ce sera toujours assez bon pour des républicains. »

Baptiste, je veux dire Champagne, apporte la plus vieille capote de M. Changarnier.

« Maintenant, mon cheval.

— Il est prêt dans la cour.

— Voyons. »

M. Changarnier s'approche de la fenêtre.

« Que vois-je? Ma housse neuve, Champagne?

— Général...

— Vous n'avez pas pour deux liards d'esprit; faites remplacer cette housse par celle dont je me sers quand il pleut.

— J'ai cru, général, que comme c'était jour de fête...

— Fête pour qui? Taisez-vous, bélitre, où je vous chasse ! »

Champagne s'est tu. Un mot de plus, et sa destitution était certaine. Ce que c'est que de confondre les anniversaires, et de croire qu'un général républicain devait assister en grande tenue à la cérémonie du 24 février.

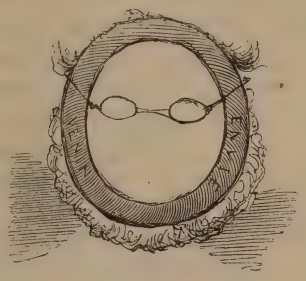
La représentation de la comédie de M. Alfred de Musset, *Louison*, a été le véritable événement littéraire de la semaine. Cette comédie a toutes les qualités

DIFFÉRENTS POINTS DE VUE SOUS LESQUELS ON VOIT M. P. J. PROUDHON.

Le sieur Proudhon comme l'envisagent les gens qui ont quelque chose.

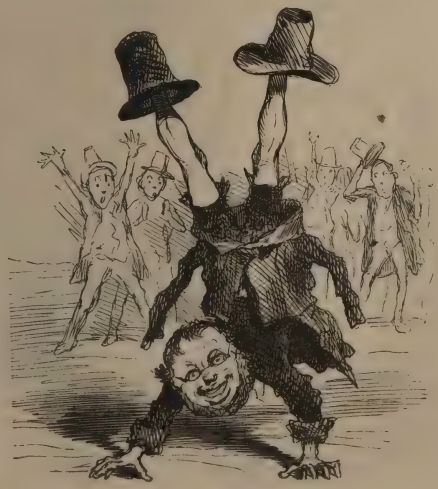
Le citoyen Proudhon tel qu'il apparaît aux gens qui n'ont rien.

Au point de vue du premier passant venu :
Un monsieur bien portant qui s'est mis des lunettes, afin de ne point être pris pour un commissionnaire.



Au point de vue d'un antagoniste :
Proudhon considéré comme *Considérant* le corsidère.

Au point de vue des vaudevillistes et autres fantaisistes :
Un citoyen charmant, qui offre une excellente mine à exploiter.



Au point de vue des acrobates :
Un gaillard très-adroit, qui a compris que, pour être remarqué, il ne faut pas agir et penser comme les autres.

Au point de vue de bien des gens :
Un homme de beaucoup de talent, qui a infiniment d'esprit.

—

PAR BERTALL.

Au point de vue de la portière, 70, rue Mazarine :
Un excellent locataire, payant exactement son terme, donnant 10 fr. d'étrennes, n'ayant ni chien ni chat, et pas du tout fier avec le monde.

de style qui distinguent son auteur ; mais elle manque de développements scéniques, et sa donnée n'est point suffisamment logique. M. de Musset s'est trompé, mais il faut mieux se tromper comme M. de Musset que comme M. Mazères. Mais nous avons une nouvelle bien plus intéressante à vous annoncer, une nouvelle qui fera plus pour la comédie que MM. Empis et Mazères réunis. Le parterre reparaît, le parterre qui avait donné sa démission depuis si longtemps, le parterre du Théâtre-Français a demandé la *Marseillaise*, le parterre du Gymnase siffle les pièces réactionnaires du citoyen Clairville ; l'esprit public renaît, soyez sûrs que la comédie renaîtra avec lui. Nous ne vous parlerons pas de l'*Habit vert*, de MM. Alfred de Musset et Émile Empis ; on aurait pu défier chacun de ces deux charmants écrivains de faire séparément cette balourdise. S'ils ne s'étaient cotisés, ils auraient, à coup sûr, été l'un et l'autre incapables de faire un pareille pauvreté.

CONFESSION DU *CONSTITUTIONNEL*.

M. DE GENOUDE. — Mets-toi à genoux, vieux pécheur.

LE CONSTITUTIONNEL. — M'y voilà.

— Tu veux donc à ton tour défendre le trône et l'autel?

— C'est mon plus ardent désir.

— Pourquoi?

— Je me suis laissé dire que le trône et l'autel avaient des chances.

— Fort bien. Confesse tes fautes, vieux pécheur.

— J'ai longtemps suivi les sentiers de l'iniquité.

— Après?

— J'ai été libéral sous la Restauration, j'ai préconisé le Voltaire-Touquet ; j'ai même fait semblant d'être républicain après Février.

— Moi aussi ; il n'y a pas de mal à cela. Après?

— J'ai méconnu les services rendus par les jésuites à la civilisation.

— Fichtre ! ceci est plus grave. Continue, pécheur.

— J'ai attribué aux jésuites l'apparition du grand serpent de mer.

— Philosophe, va ! Ensuite?

— Sachant que les jésuites étaient vénérés des populations pour avoir importé le dindon en Europe, j'ai inventé la pâte Regnault afin de leur faire concurrence.

— Ce fut un tour abominable, mais ce n'est pas tout.

— Non, ce n'est pas tout ; car, voyant que la pâte Regnault réussissait moins que le dindon, j'osai, pour me venger, publier *le Juif-Errant*, d'Eugène Sue.

— Polissonnerie insigne ! Continue, esprit fort !

— J'ai écrit beaucoup d'articles sur l'intolérance du clergé et les refus de sépulture ; j'ai même demandé que tous les curés fussent tenus de jouer du violon eux-mêmes pour faire danser les villageois le dimanche, sous les arbres de la grande place.

— Ces fautes sont grandes, mais jusqu'ici la poli-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

INTRODUCTION. — *Comme quoi mossieu Réac a toujours existé.*

C'est en effet mossieu Réac qui fit consommer par un vautour Prométhée, pour avoir volé le feu du ciel et voulu le donner aux hommes.

C'est lui qui se moquait de Noé, l'inventeur du vin.

tique paraît y être étrangère. Voyons un peu l'état de ta conscience en politique.

— J'ai osé tourner en ridicule l'enfant du miracle.

— Ventre-saint-gris! Après?

— C'est moi, quand j'étais au pouvoir dans la personne du petit Thiers, qui ai fait arrêter la duchesse de Berry et qui ai essayé de la déshonorer.

— Ceci ne sort pas des moyens permis dans la politique honnête, et nous en ferons bien d'autres, s'il plaît à Dieu. Allons, pécheur, courbe ton front dans la poussière et récite ton *meâ culpâ*. Sais-tu seulement réciter ton *meâ culpâ*, impie que tu es?

— J'ai servi la messe dans mon jeune temps.

— Nous irons ensemble à la prochaine procession. Maintenant relève-toi, frère, je te pardonne. Tu jures de ne plus retomber dans tes erreurs passées?

— J'attendrai que la République soit par terre.

— C'est tout ce qu'il faut. Jusque-là nous signons un traité d'alliance?

— Je le signe à deux mains.

— Franchement, sincèrement, sans aucune arrière-pensée?

— Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

— Alors, embrassons-nous. (*Ils s'embrassent.*)

— Ah! fichtre! Tu m'as mordu, traître!

— Et toi, tu m'as emporté la moitié du nez, Bazile! N'importe, embrassons-nous derechef, et montrons-nous ensemble à la foule étonnée.

(*Ils paraissent au balcon, en se tenant par le bras.*)

M. MORTIER ET M. DANDRÉ.

M. Mortier vient de gagner son procès. La liberté lui est rendue. M. Dandré se fût arraché les cheveux, si son coiffeur ne le lui eût défendu, quand cette funeste nouvelle lui est parvenue. On assure que le chef du cabinet de M. Drouyn de L'Huys, que la déposition de M. Mortier a failli rendre célèbre avait vécu sur l'espérance que la condamnation de son ancien patron infirmerait ce que sa trop piquante déposition avait de fâcheux pour son caractère; et en effet, si M. Mortier n'est pas fou, qu'est donc M. Dandré?

M. Dandré désespéré, va, dit-on, intenter un procès en diffamation à M. le comte Mortier, à cette fin de prouver: 1° qu'il sait l'orthographe; 2° qu'il n'est pas aussi expert que l'ex-ambassadeur le prétend, dans l'art de mettre sa cravate; 3° qu'il y a des commissionnaires qui font mieux les courses que lui; 4° enfin qu'il est plein d'esprit, quoi qu'on en dise.

On prétend que, depuis cette malencontreuse déposition, M. Dandré a été accablé de lettres de félicitations de tout le corps diplomatique. «Vous nous apprendrez à mettre notre cravate, disait l'un.—Combien faut-il de temps pour aller de la Bastille à la Madeleine, montre en main, disait l'autre; je voudrais entreprendre ce voyage. —Comment s'écrit *omelette?*

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

INTRODUCTION. — *Comme quoi mossieu Réac a toujours existé.*

N'est-ce point encore mossieu Réac qui, délivré d'esclavage par Moïse, regrettait amèrement les ognons d'Egypte?

Et qui donnait la ciguë à Socrate?

Et qui exilait Aristide?

demandait un troisième ; y met-on un *h*, comme dans Astrakan ? »

Une pétition aurait été adressée en outre à son excellence le ministre des affaires étrangères par le corps des courriers du cabinet. « Monsieur le ministre, disaient ces messieurs, on assure que vous n'avez nommé M. Dandré chef de votre cabinet que pour lui créer un précédent, et que votre intention secrète est d'en faire faire un courrier. Nous nous faisons fort, monsieur le ministre, de prouver à votre excellence qu'on a surpris sa religion, et que M. le comte Mortier a flatté M. Dandré, quand il a parlé de ses aptitudes comme coureur. M. Dandré ne dépasse aucun de nous à la course ; mettez-nous aux prises avec cet indigne rival ; que le Champ de Mars nous soit ouvert, et que celui de nous qui sera distancé par lui, ne fût-ce que d'une demi-tête, perde à l'instant sa place et votre estime. »

Si la course a lieu, nous en donnerons le résultat.

LES PRÉCAUTIONS DE M. PIERRE LEROUX.

L'amendement de M. Pierre Leroux a porté ses fruits. On a vu l'Amour illégitime s'enfuir chassé par l'Hymen qui lui lisait le nouvel article de la loi électorale sur les incompatibilités de l'adultère avec les fonctions de député. L'Amour en pleurs s'essuyait les yeux avec ses ailes, et l'Hymen, renonçant à la tunique classique, avait adopté, pour la circonstance, une robe d'huissier. Ceci va amener une révolution dans le costume mythologique.

« On ne peut pas courir deux lièvres à la fois, on ne sert pas deux maîtres, disait l'Hymen à l'Amour. Tu n'as pas trop de tes journées tout entières pour faire les yeux doux à ta maîtresse, pour guetter son passage, pour faire le pied de grue sous ses fenêtres, pour lui envoyer des bouquets, ou pour l'accompagner à la promenade. Où prendrais-tu ensuite le temps d'aller à la Chambre, d'étudier les questions, de monter à la tribune ? Les soins politiques te feraient négliger tes devoirs amoureux, ou bien c'est ta maîtresse qui ferait du tort à la patrie ; d'un côté ou de l'autre, tu négligerais tes rendez-vous. Allons, va-t-en ; je t'en fais sommation, parlant à ta personne.

— Mais, non, répondait l'Amour, il y a temps pour tout ; voyez plutôt ce qui est arrivé à M. X. Sa femme a un amant qui est encore plus occupé que le mari.

— Soit ; mais l'incompatibilité n'en existe pas moins ; on a vu des orateurs-amants mêler leurs idées à la tribune et réciter des madrigaux en présence d'un auditoire chauve, tandis que d'autres prononçaient à leur maîtresse un discours sur la question slave. D'ailleurs, le principe est admis, l'amendement est adopté, ainsi éloigne-toi. Au surplus, si l'Amour a des ailes, n'est-ce pas pour voltiger ? »

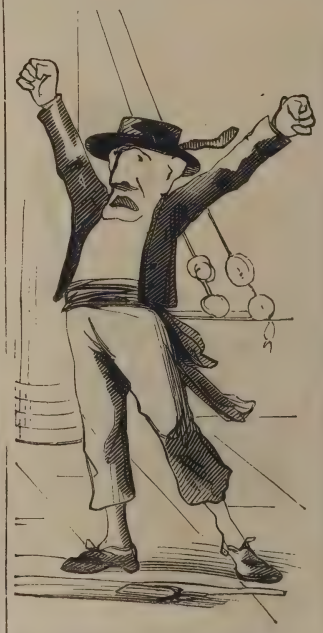
Il est certain que si l'adoption de cet amendement a contristé des cœurs sincèrement épris, d'autres y ont trouvé un prétexte pour revenir à la vertu et aban-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

INTRODUCTION. — *Comme quoi mossieu Réac a toujours existé.*

Qui regrettait les Tarquins, vantait la continence de Sextus et poussait le peuple à les rappeler.

Qui refusait des vaisseaux à Christophe Colomb.



Et se déguisait en matelot pour faire révolter son équipage.

donner les sentiers du vice qui commençaient à leur paraître monotones.

On cite une femme bien connue dans la société parisienne qui a dit à son amant : « Mon ami, il faut nous séparer; j'en mourrai, mais il le faut. Je ne veux pas être un obstacle à votre fortune politique, je ne veux pas vous fermer l'entrée de la Chambre. Mon cœur se déchire, et il ne fallait pas moins que l'amendement de Pierre Leroux pour me déterminer à cette cruelle séparation.

— Si votre cœur se déchire, a répondu l'amant, le mien se brise; mais je me dois avant tout à ma patrie, et ce que vous venez de me dire, j'y songeais depuis quelques jours, hésitant et ne sachant trop comment l'exprimer. Adieu donc, et faites des vœux pour celui qui n'aura plus d'autre consolation que de penser que votre cœur a compris le sien. »

Il s'en faut néanmoins que partout on se soit aussi bien accommodé de l'amendement de M. Pierre Leroux. « Qui frappe par l'amendement périra par l'amendement, » dit l'Évangile; cette menace pourrait bien s'accomplir si le célèbre socialiste ne se met pas en garde contre les séductions vengeresses de certaines femmes au désespoir.

La beauté veille, ce n'est pas pour M. Pierre Leroux le moment de dormir. Qui tirera vengeance du terrible amendement? Quelle femme assez séduisante ou assez habile fermera les portes de l'Assemblée nationale à l'homme dont la farouche vertu a fait fermer les portes de tant de boudoirs?

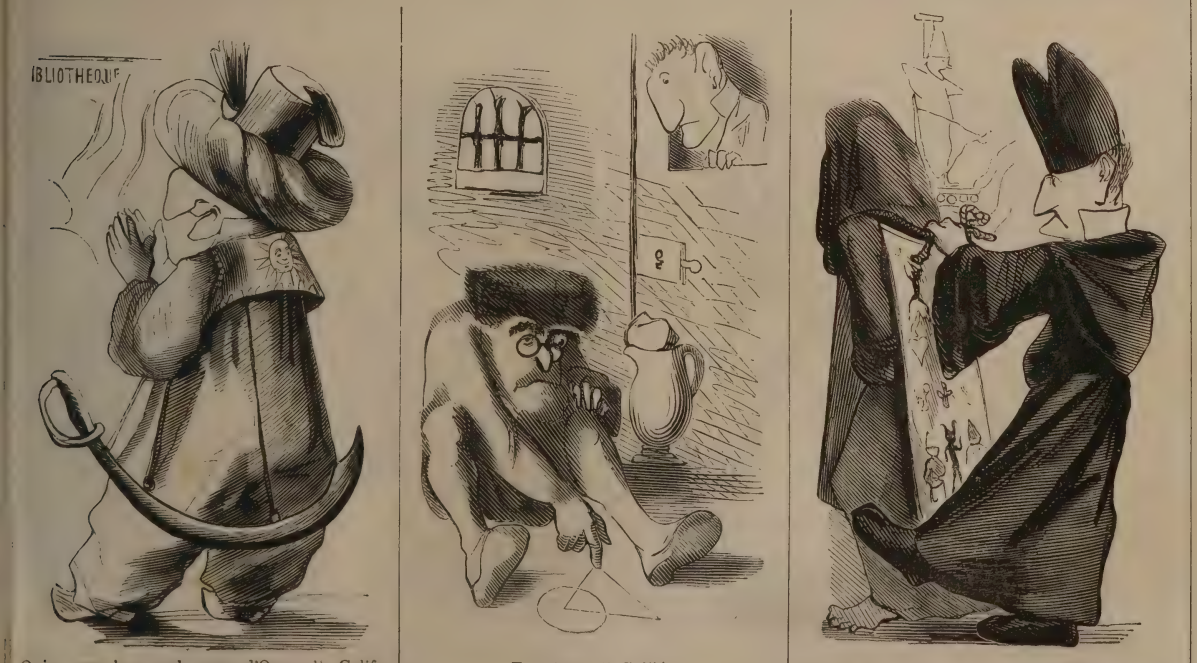
« Commençons par fermer la mienne! a dit d'abord M. Pierre Leroux; puis nous verrons. Portier, je vous défends de laisser monter chez moi les femmes au-dessous de cinquante ans, et encore! Ninon a fait tourner des têtes à quatre-vingts ans. Mademoiselle Margot, ma bonne, vous n'avez que quarante-cinq ans, je vous chasse; mais comme je n'ai eu qu'à me louer de votre service, je vous reprendrai quand vous aurez cent ans passés. Quelle redingote mettrai-je? Celle que je porte depuis 1828, lorsque je rédigeais *le Globe*, est d'une coupe trop gracieuse et d'un drap encore trop frais. De bleue, elle est devenue verte; j'attendrai, pour la porter encore, qu'elle soit devenue jaune. J'éprouve le besoin d'être hideux, afin que si une femme ne recule pas devant l'idée de m'enlever, elle n'ose du moins me saisir qu'avec des pincettes.

« Mes cheveux, qui, à ce qu'on raconte, reçurent les soins d'un coiffeur, un soir de gala, vers 1817 ou 1818, ne perdront rien à être recouverts de quelques toiles d'araignée; j'en mettrai aussi sur mon chapeau, et j'aurai soin, avant de m'en coiffer, de le faire écraser par une roue de cabriolet, afin qu'il achève de perdre cette apparence de forme qui le classe encore parmi les objets de son espèce.

« Quant à ma chaussure, je vois bien que je vais être contraint de renoncer à mes souliers lacés; il y a des moments où, lorsque j'ai rencontré sur le boulevard un décrotteur socialiste qui m'a ciré de force, on prendrait de loin mes souliers pour une chaussure vernie. Heureusement j'ai découvert dans un coin du

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

INTRODUCTION. — *Comme quoi mossieu Réac a toujours existé.*



Qui, sous le pseudonyme d'Omar le Calife, mettait le feu à la bibliothèque d'Alexandrie.

Emprisonnait Galilée.

Brûlait les hérétiques en qualité d'inquisiteur.

grenier une vieille paire de bottes de postillon, rongées par les rats, qui iront à mon pied. Maintenant, si je me pose quelques verrues sur le visage, une loupe entre les deux yeux et un faux nez, j'échapperai peut-être aux séductions qui me menacent. »

C'est en cet état que M. Pierre Leroux s'est rendu hier à la Chambre. Une femme ayant retourné la tête pour le regarder en route, il est allé immédiatement faire sa déclaration chez le commissaire du quartier.

SAINT FALLOUX.

On ne sait pas assez quel saint homme nous avons dans la personne de M. de Falloux. Voulez-vous jouir des douceurs infinies de l'édification, voulez-vous être attendri, touché, ému jusqu'aux larmes, allez au Bourg-d'Ivré avec M. de Falloux, que l'on canonisera bientôt, s'il faut en croire *l'Union*.

Qu'est-ce que le Bourg-d'Ivré, où prenez-vous le Bourg-d'Ivré? *L'Union*, qui est le journal officiel des marquis de Carabas, nous apprend que c'est au Bourg-d'Ivré que sont situés les domaines de la famille de Falloux. Dans ces lieux, où se sont perpétuées les saines traditions féodales, il y a naturellement beaucoup de pauvres; mais on s'en console en songeant que ces pauvres sont invités à dîner tous les ans, le mardi gras, et qu'ils sont servis à table par un membre de la famille Falloux.

Les autres jours de l'année, il est très-probable que ce sont les Falloux qui sont à table et les pauvres qui servent.

Cette année, c'est notre jeune ministre de l'instruction publique qui a servi les pauvres. Dire de combien de bénédictions a été entouré M. Alfred, ajoute *l'Union*, ce serait impossible. M. Alfred, c'est le petit nom de M. de Falloux. Au Bourg-d'Ivré, on ne connaît que M. Alfred, on ne jure que par le petit M. Alfred, et il n'y a pas dans tout le canton un pauvre diable qui refusât de tourner la broche pour M. Alfred, en attendant qu'il soit canonisé.

Quant aux pauvres diables, ce n'est jamais eux que l'on canonise, et quoiqu'ils tournent la broche trois cent soixante-cinq jours de l'année, ce n'est pas eux non plus qui mangent le rôti, excepté le mardi gras, lorsque M. Alfred, comme Leclère, des Variétés, dans son rôle de ministre de la reine d'Yvetot, noue autour de ses reins un tablier de cuisine, enfonce un bonnet de coton sur ses oreilles et rédige une omelette au lard, avec son portefeuille sous le bras.

C'est assez pour que *l'Union* se déclare édifiée. Les journaux légitimistes ont la fibre sensible et versent des larmes d'attendrissement à propos des soupes philanthropiques des marquis de Carabas. Quant aux simples bourgeois, aux républicains, il est bien entendu que, loin de secourir les pauvres, ils cherchent, au contraire, à affamer la population. Cependant, qu'un Cara-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

INTRODUCTION. — *Comme quoi mossieu Réac a toujours existé.*

Qui, traquant les Albigeois, s'écriait : « Tuez tout, Dieu reconnaîtra les siens! »

Qui tirait sur les réformistes du haut du balcon de Charles IX.

Et qui enfin jetait aux cabanons de Bicêtre Salomon de Caus, l'inventeur de la vapeur.

bas quelconque fasse distribuer un boisseau de pommes de terre sur ses domaines, les feuilles légitimistes et dévotes se prosternent et entonnent un cantique de joie.

O Carabas! ô saint homme! ô saintes pommes de terre! ô saint boisseau! un boisseau tout neuf, et des pommes de terre qui étaient presque des truffes! Et avec quelle grâce M. le marquis plongeait lui-même le bras dans le boisseau, et en retirait les pommes de terre une à une, donnant celle-ci à Jean, celle-là à Mathieu, l'autre à Lucas ou à Guillaume! Les séraphins du haut du ciel, ayant accordé leurs harpes, accompagnaient ce tableau des sons d'une musique céleste; les anges souriaient à ce spectacle, ne sachant ce qu'ils devaient le plus admirer, des pauvres, des pommes de terre, du boisseau ou du marquis de Carabas!

Les feuilles légitimistes partent de là pour exalter les avantages et le bonheur de la pauvreté; elles en font presque une profession à laquelle on ne saurait s'adonner avec trop d'ardeur, la seule d'ailleurs qui n'exige ni études préparatoires, ni certificats de capacité, ni diplôme, ni conditions d'âge, la seule enfin qui soit à la portée de tout le monde.

Elles citent des exemples de rois qui ont demandé l'aumône par humilité chrétienne, de reines qui lavent les pieds aux mendiants, de ministres, comme M. Alfred, qui les servent à table.

Pauvres, nos amis, disent les feuilles légitimistes, c'est vous qui connaissez la vraie gloire. Restez pauvres, restez gueux, restez mendiants. Qu'est-ce que la richesse? Un lourd fardeau qui accable ces infortunés marquis de Carabas. Ah! s'ils pouvaient s'en débarrasser, s'il leur était permis de porter comme vous le bâton et la besace! mais la Providence ne l'a pas voulu: la Providence a exigé qu'ils fussent riches, afin de distribuer aux pauvres diables qui n'ont rien, des pommes de terre presque aussi belles que des truffes, dans des boisseaux tout neufs. Par la même raison, la Providence a exigé qu'il y eût des gueux pour recevoir ces pommes de terre et admirer ces boisseaux. Car s'il n'y avait pas de pauvres, à quoi serviraient les marquis de Carabas?

C'est encore pour cela que la Providence a voulu que les marquis de Carabas se partageassent un milliard d'indemnité payé par le peuple, milliard que les Carabas ont reçu en pleurant, en se lamentant, en suppliant le ciel de détourner d'eux ce calice, mais le ciel leur a répondu: « J'entends que ma volonté soit faite! » Et il a fallu que cette volonté se fît; par là le ciel, en augmentant le nombre des bienheureux appelés à crever de faim, a montré ses préférences pour cette classe de la société.

O vous donc, qui avez la gloire de ne posséder rien, soyez-en fiers! Nous vous laverons les pieds, nous vous servirons à table de loin en loin, nous chanterons vos louanges pourvu que vous consentiez à toujours rester pauvres; enfin nous nous engageons à vous faire manger des faisans dans l'autre monde pourvu que vous ayez toujours la patience de tourner la broche dans celui-ci.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE Ier. — *Réac enfant.* — *Naissance et puérilités.*

Mossieu Réac vint au monde en retard, sa mère l'ayant porté onze mois.

Pour début, il mord sa nourrice.

Sa mère ayant eu dans la grossesse *une envie* (elle avait envie de tout), le jeune Réac, sur ce prétexte, prend tous les joujoux de ses camarades.

COMME QUOI LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EST UNE MINE DE CALIFORNIE.

Décidément les fonds haussent, et la finance est dans la jubilation. Vous croyez peut-être que cela tient à ce que la République se consolide, inspire de la confiance, entre dans nos habitudes, et en, définitive, n'est pas, comme disent les bonnes gens, aussi noire ou aussi rouge qu'elle paraissait. Erreur! tous les piliers de la Bourse vous diront sans flatterie que cela tient à la visite que le président a faite au temple de Plutus. Il a désensorcelé le 5! Heureux président! devant lui la prime et le report s'épanouissent, les fleurs de la rue Vivienne s'inclinent, les loups cerviers s'apprivoisent, les piles d'écus deviennent souples et flexibles. Aussi, pourquoi dorénavant nous inquiéter de l'embarras de nos finances? Avec une visite de Louis-Bonaparte à la Bourse, le cœur des capitalistes s'amollira, les emprunts se rempliront, l'argent coulera à flots dans le Trésor; la Californie n'a pas de mine qui puisse rivaliser avec celle du Président; tout ce qu'il touche devient or. Qu'on nous parle maintenant du don qu'avaient nos rois de guérir certaines maladies! Notre premier magistrat fait bien d'autres miracles; seulement nous le prierons très-humblement de ne pas oublier qu'à la nouvelle de la bataille de Waterloo, la Bourse, ce thermomètre de l'opinion publique, cette pierre de touche du patriotisme, a fait monter le 5 de 10 fr.

P. S. Depuis la visite du Président, les actions de *Strasbourg* et de Boulogne sont très-recherchées; elles ont subi une hausse considérable. N'est-ce pas flatteur pour le président.

QUELQUES MOTS A PROPOS DU DERNIER LIVRE DE M. DE LAMARTINE : *RAPHAEL.*

Nous dirons franchement pourquoi nous n'avons point encore parlé de cette œuvre nouvelle de M. de Lamartine. Nous redoutions ce livre pour son auteur. Parler de soi est toujours un écueil; parler de soi quand on a la personnalité de M. de Lamartine, ce pouvait être plus qu'un écueil, ce pouvait être un véritable naufrage. Ce n'était pas pour le talent de l'écrivain que nous avions peur, mais pour son caractère.

Le titre même de ce livre, *Raphaël*, nom ambitieux, d'autant plus ambitieux que l'auteur, en l'expliquant, ajoute encore, au lieu de l'atténuer, à ce qu'il a de présomptueux par lui-même, ce nom nous avait prévenu défavorablement. Trouver le génie en défaut, perdre du respect et de l'admiration qu'on a pour lui, c'est un péril devant lequel nous reculerons toujours. Si donc, après avoir enfin ouvert *Raphaël*, nous en parlons aujourd'hui, c'est parce que nous avons à réparer les torts de nos préjugés contre lui.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

Chapitre Ier. — *Réac enfant. — Naissance et puérilités.*

Gourmand non moins que voleur, ses passions trouvent parfois leur châtiment en elles-mêmes.

Comme première éducation, sa bonne lui donne les renseignements les plus complets sur tous les croquemitaines passés, présents et à venir.

Ses études historiques se bornent à apprendre que l'inquisition était une institution philanthropique et *modérée*.

Disons-le tout net : avec tous ses défauts, avec son action pour ainsi dire impossible, avec ses caractères indéfinis plutôt encore que mal définis, *Raphaël* n'en est pas moins une œuvre impérissable.

Si des temps plus calmes avaient vu naître ce livre, son succès eût été immense ; ce succès, le temps le grandira tous les jours, et lui rendra ce que l'occasion a pu lui ôter de soudaineté.

Il était minuit quand nous avons ouvert la première de ces pages, presque toujours touchantes, souvent sublimes ; il était six heures du matin quand nous sommes arrivé à la dernière.

Jamais livre ne nous a plus douloureusement ému. Le lecteur qui n'a pas pleuré sur Julie morte, comme si c'était à lui-même que la mort l'eût enlevée, ce lecteur n'a jamais ou n'a pas encore aimé. Ce livre n'aura d'athées que parmi ceux pour qui un semblable amour n'est ni un souvenir, ni une espérance. Cet athéisme ne sera légitime que pour ceux dont ce chaste et pur amour condamnera le présent ou le passé.

Quant à ceux qui ne voyent dans l'amour qu'une femme, et dans une femme qu'une maîtresse, ce livre n'est pas plus fait pour eux que la peinture pour ceux qui ne voyent dans le tableau d'un maître qu'une toile et qu'un cadre ; dans un beau et magnifique paysage que des arbres qu'on peut couper, que des troupeaux qu'on peut tondre ou mener à l'abattoir.

Ceux-là riront, si bon leur semble, de ces amours de poitrinaire ; d'autres en pleureront au point d'être obligés d'interrompre leur lecture, qui n'en seront pour cela ni moins sains de cœur, ni moins sains de corps que ces prétendus esprits forts.

N'aime pas qui veut ! n'aime pas même quiconque croit aimer ! Je n'étonnerai que les sots en disant que l'amour vrai est aussi rare que le génie, aussi rare que la vertu parfaite, aussi rare que la beauté idéale, et que, dans ce Paris, dont la moitié se livre à l'autre tous les soirs, il serait aussi difficile de trouver vingt êtres s'aimant d'un amour véritable, que vingt hommes d'un incontestable génie.

Ce qui nous a plu et ravi dans ce beau livre, c'est que les faits, n'y fussent-ils pas vrais, et nous avouons qu'ils sont souvent invraisemblables, presque tous les sentiments en sont sincères ; ce n'est pas seulement de la poésie, c'est de la vérité. *Raphaël* prouve, envers et contre tous, que M. de Lamartine a aimé au moins une fois dans sa vie, plus et mieux et autre chose que lui-même.

Aussi ce livre lui fera-t-il pardonner bien des fautes. Julie est, à coup sûr, l'égale d'Héloïse, l'égale de Laure, l'égale de la Julie de Saint-Preux. Elle est aussi vraie et elle est plus poétique. Nous ne rechercherons pas si, pendant que l'auteur était en train de créer à côté de la vérité vraie qu'il ne pouvait pas dire, une vérité plus vraie encore, la vérité éternelle qu'il pouvait dire, il n'eût pas mieux fait de séparer Julie de Raphaël par l'idée du devoir, qui eût moralisé son œuvre, que par l'idée de la mort. — Qu'est-ce que la mort, pour deux amants ? — Mais nous ne lui ferons pas les reproches qu'il adresse si justement d'ailleurs à Rousseau. Il ne s'agit pas de refaire les livres, mais de les admirer sincèrement quand ils sont dignes de l'être. Or, *Raphaël* est de ceux qu'on peut admirer. M. de Lamartine a tiré des merveilles des fautes mêmes de son plan. Si donc, son œuvre n'est pas parfaite, que nous importe ? Que si vous vous demandez : Pourquoi Julie meurt-elle ? je vous réponds : Demandez plutôt à M. de Lamartine si Dieu n'a pas bien fait de l'enlever à la terre ?

Elle est morte, parce qu'elle devait mourir. Madame de Warens n'eût-elle pas été heureuse de mourir avant d'en arriver au perruquier ?

Or, il y a un perruquier dans toutes les existences ; souhaitons à toutes les Julies, souhaitons à tous les Raphaëls de mourir avant de l'avoir seulement entrevu.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE Ier. — *Réac enfant — Naissance et puérilités.*

Ses bons instincts se développant, le jeune Réac griffe et mord une petite portière.

Et, entendant venir, il se met à crier comme un aigle pour embrouiller la question.

Puis il vit dans la cuisine un chat qui sommeillait et conçut l'heureuse pensée de lui brûler les moustaches.

Mais le chat qui ne dormait qu'à demi lui sauta au nez, et...

(*La suite à la prochaine livraison*).

CHOSES QUELCONQUES.

Quelques amis particuliers de M. Louis Bonaparte disaient de lui, quand il fut nommé président de la République : « Pourvu qu'on le laisse monter à cheval, changer d'uniforme suivant son humeur, et mettre des plumets de toutes sortes à ses chapeaux, soyez sûrs qu'il sera content, et qu'il laissera fonctionner régulièrement la Constitution. »

Il eût fallu avoir mauvais caractère pour refuser le peu qu'on demandait, la nation l'accorda. — Le président eut la fantaisie de s'habiller en général de la garde nationale, on n'y prit pas garde ; il se fût habillé en archevêque, qu'en bonnes gens, on l'eût laissé faire. — Il aimait le cheval, on le vit à cheval avec plaisir, et on reconnut qu'il n'y avait que M. Baucher qui pût lui rendre des points de ce côté. Quant à ses plumets, à ses grands cordons, on s'accorda à trouver qu'ils lui donnaient assez bon air, du moment où il prenait plaisir à les porter.

Mais l'excès en tout est un défaut. Un projet a été présenté au conseil des ministre pour la formation de *la maison du président*. Ce décret était un véritable décalque de l'ancienne maison impériale. Il devait y avoir un maréchal du palais, M. Vaudrey ; un grand chambellan (nous ne savons à qui était destiné cet emploi); deux préfets du palais, MM. Laity et Persigny, etc., etc.

C'était trop. — Le conseil a refusé, et il a bien fait.

— Les amis *du prince*, ses amis de la veille (tout parti a et aura sa veille), lui conseillent de se faire nommer empereur de la République ; d'autres pensent qu'il suffirait qu'il fût nommé d'abord président à vie.

Si le président de la République a envie d'entendre crier : « Vive Henri V ! Vive la régence ! et, en définitive, Vive l'anarchie ! Vive la rouge ! » il n'a qu'à écouter ces beaux donneurs de sots conseils.

— Avis au président de la République.

Les invitations aux réceptions de l'Élysée ne sont pas faites en son nom, mais au nom de l'un de ses aides de camp de service. — C'est là une coutume de la monarchie qui n'était pas déjà de trop bon goût sous Louis-Philippe. — Ce retour à une forme ancienne jette un peu de ridicule sur ces invitations, et donne d'ailleurs lieu à quelques abus ; le président ferait bien d'y mettre ordre.—Voici un exemple, entre d'autres, des abus que peut entraîner la coutume dont nous parlions.

Une dame, madame B..., désirait une invitation pour le bal de la présidence ; sa fille, fort jolie personne, désirait voir le président. — Un vieux général, chargé par cette dame d'obtenir une invitation, s'adressa à l'aide de camp chargé de dresser la liste des favorisés.

« Nous n'avons plus de place, répondit l'aide de camp. D'ailleurs, mon cher général, qu'est-ce que c'est que madame B...? A-t-elle un titre? — Certainement, répondit malicieusemont le vieux général ; madame la comtesse de B... est connue de tout Paris. »

« Une comtesse ! reprit l'aide de camp, que ne le disiez-vous tout de suite, mon cher général. Voici votre lettre ; dites bien à madame la comtesse que je suis trop heureux de pouvoir lui être agréable. »

Je vous laisse à penser si, en entrant dans les salons du président et en s'entendant annoncer et saluer très-haut du titre de comtesse, mesdames B..., qui sont deux femmes d'esprit, durent être surprises et confuses ! Ce ne fut que quand le vieux général leur eut expliqué le mystère de leur annoblissement qu'elles prirent le parti d'en rire.

On assure que ce soir-là il y avait plus d'une comtesse, voire quelques duchesses de la façon du vieux général dans les salons de l'Élysée.

— Il a été puéril d'abolir les titres, ce serait bête de penser à les rétablir, car ce serait impossible. La noblesse n'ayant de prix, à ce qu'il paraît, que quand elle est ancienne, qui peut espérer garder de nos jours assez longtemps un titre quelconque pour que la sanction du temps puisse jamais s'y ajouter?

— Un ancien ministre du pouvoir exécutif reçut dernièrement, un matin, la visite de deux messieurs fort polis, qui venaient, au nom d'un de leurs amis, M. Z, lui demander satisfaction d'un soufflet qu'il aurait donné la veille à cet ami dans un théâtre.

M. X, fort intrigué d'apprendre qu'il avait souffletté quelqu'un sans s'en douter, demanda à ces messieurs la permission de les accompagner chez la personne qu'il devait avoir insultée.

M. Z, placé devant M. X, fut obligé de convenir qu'il n'avait jamais eu l'honneur de le voir. Mais tirant alors de sa poche une carte qu'il avait échangée avec son brutal agresseur, « C'est pourtant bien votre carte, » dit-il.

Cette carte était en effet une carte de l'ancien ministre.

« Ma foi, monsieur, dit M. X à M. Z, consolez-vous, j'aimerais mieux avoir été insulté comme vous l'avez été, que d'avoir été votre insulteur, qui ne peut être qu'un lâche et un misérable. »

Il paraît que cet incroyable procédé est moins rare qu'on ne devrait le penser. On racontait à cette occasion que, sous la Restauration, un certain M. de C***, fort connu pour sa lâcheté, avait toujours dans sa poche des cartes de M. de Bondy, réputé un des meilleurs, le meilleur tireur de Paris à cette époque.— Ce M. de C*** ne manquait pas, dès que l'occasion s'en présentait, de tirer la carte de M. de Bondy, et de l'offrir à ses aggresseurs. Cette singulière rouerie ne fut pas découverte

du premier coup, le nom de M. de Bondy ayant sans doute retenu beaucoup de personnes de donner suite aux affaires que M. de C*** avait entamées effrontément sous son nom.

Ce fut un provincial, qui ne connaissait pas la réputation de M. de Bondy qui découvrit la mèche. M. de C*** fut découvert : il ne se battit pas, mais il fut battu.

— Nous citons, en nous contentant de les souligner, quelques lignes du *Moniteur* qui mériteraient d'être signalées, du haut de la tribune de l'Assemblée nationale, à l'indignation du pays :

« Quelques désordres se sont manifestés sur divers « points de la France, à l'occasion de l'anniversaire du « 24 février 1848.

« L'anarchie ne s'est pas contentée partout, *comme « à Paris, d'envoyer ses comparses crier autour d'un « édifice religieux ou dans un banquet avorté* : VIVE « LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE ! »

Il n'est pas vrai qu'on ait crié à Paris : *Vive la République démocratique et sociale !* quand le président est entré dans la Madeleine pour le service du 24 février ; mais il est vrai que des cris unanimes de *Vive la République !* ont, en effet, accueilli son entrée.

Vive la République ! Ce cri que les bataillons envoyés par toutes les légions de Paris ont crié avec tant d'ardeur, cela veut dire, et il faut que le président le comprenne, que le pays est las de révolutions, et que l'affermissement de la République est le but que se proposent, ainsi que lui à coup sûr, tous les honnêtes gens, tous les amis de l'ordre et de la liberté.

— La question extérieure se complique tous les jours. Si M. Drouyn de L'Huis n'y prend pas garde, la situation de la France, qui était excellente vis-à-vis de l'étranger sous son prédécesseur, va être compromise gravement, sinon perdue, entre ses mains. Rien n'était plus facile que de garder l'attitude en même temps ferme et conciliante que M. Bastide avait prise et fait accepter par toutes les puissances. « La France n'interviendra pas, soit ; mais vous n'interviendrez pas non plus. »

Si la République est écrasée à Rome par les Autrichiens, si elle est écrasée à Florence et à Livourne, ce sera pis qu'une honte pour notre gouvernement, ce sera un véritable crime politique. — Non, sans doute, nous ne sommes pas solidaires de toutes les républiques ; mais le sommes-nous donc de toutes les monarchies ? Les Autrichiens ont évacué Ferrare, mais comment en sont-ils sortis ? Et d'ailleurs où sont-ils ?

— La province n'est pas républicaine ! s'écrient les journaux réactionnaires, et les maladroits enregistrent chaque jour avec une sorte de fureur des faits qui tendraient à prouver que non-seulement elle est républicaine, mais qu'elle le serait trop à notre sens. — Voir les grands combats livrés par l'autorité à des bonnets rouges, dont le temps avait déjà pâli les couleurs au point d'en faire des bonnets roses. Mais ce n'est point assez : ce qu'il nous faut, ce sont des bonnets de coton blancs, avec la rosette, sans doute. Va donc pour les bonnets de coton. — Combattre des emblèmes ou des moulins à vent, c'est à peu près tout un, à nos yeux. Nous serions demain M. Faucher, — ce dont Dieu nous garde, — que nous éviterions le ridicule.

C'est aujourd'hui le 24 février. Vous allez me donner un joli petit morceau de veau ; mais pas de réjouissance surtout... M. Barrot n'en veut pas, ni moi non plus.

Pierre Leroux perdait ses capacités politiques et électorales !...
A son lever, il remercie Dieu et la Triade...
Ce n'était qu'un rêve !!!...

Celui dont vous voyez la mine atrabilaire,
Duvergier de Hauranne, illustre par son père,
Au bon temps où brillait le salon doctrinairs,
Mérita le surnom de *chat du canapé*.
Plus tard, en Février, — hélas! funeste date! —
Quand les marrons cuisaient sous la cendre écarlate,
Pour les tirer du feu, le chat prêta sa patte;
Et vous savez comment il se trouve dupé!
Raton, plein de dépit, pour se venger, publie
Des brochures par-ci, des brochures par-là,
Des brochures toujours, et l'on conçoit cela,
Ses œuvres n'étant pas de celles qu'on *relie!*

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Il paraît que la grande préoccupation à la cour du Président est le bal de la mi-carême.

On sait que la marotte du Président est de donner un bal masqué.

Ici plusieurs difficultés se présentent. N'est-il pas à craindre, par exemple, que des invités prennent des costumes qui rappellent des souvenirs ou des circonstances historiques qu'il est bon de laisser dans l'oubli? Établira-t-on à la porte des contrôleurs chargés de vérifier les costumes et de dire à celui-ci : tu entreras, et à celui-là : tu n'entreras pas?

Ensuite pour qu'un bal costumé ait quelque signification, il faut que personne ne puisse se soustraire à l'obligation du déguisement.

Déguisera-t-on M. Odilon Barrot en père Sournois?

M. Léon Faucher en Jocrisse?

M. Thiers en Arlequin?

M. Molé en vieille femme?

M. de Falloux en Jésuite?

Nous ne voulons pas poursuivre cette nomenclature qui n'en finirait plus. Ces sortes de rapprochements si à la mode sous la Restauration sont entièrement usés aujourd'hui. Ce qui n'empêche pas qu'il faudrait trouver des déguisements pour tous les hommes politiques, sans compter les représentants.

Quant aux représentants, nous devons dire que ceux-là ne faisaient pas précisément question.

On les oubliera, avait répondu un des majordomes du Président à celui qui lui parlait de la nécessité d'inviter les représentants.

Fallait-il faire une exception en faveur du corps diplomatique, en faveur de la cour de cassation, en faveur de la cour des comptes, de la cour d'appel, du tribunal civil? Ce sont là les graves questions qu'on traite à l'Élysée national dans des séances du conseil privé, qui durent, dit-on, plus de cinq heures. Dans la séance d'hier, on a discuté le costume que prendrait le Président.

« Mon choix est fait, a-t-il répondu. Passons à une autre affaire.

— Et peut-on savoir comment Son Altesse sera déguisée. Est-ce en César?

— Non.

— En Alexandre?

— Pas du tout.

— En capitaine de l'artillerie thurgovienne?

— Nullement.

— Son Altesse prendra-t-elle le costume qu'elle avait au tournoi d'Églington, où elle rompit tant de lances en l'honneur de la beauté?

— Vous n'y êtes pas.

— Altesse, nous sommes forcés d'en convenir, nous allons donner notre langue aux chiens.

— Arrêtez; je suis bon prince, vous allez savoir mon secret : je mettrai le costume de général de la garde nationale. »

Rien n'est encore décidé sur les grandes questions que nous venons de résumer. On croit pourtant que le bal aura lieu. Le général Changarnier y tient beaucoup. Il a commandé un costume de berger-trumeau qui lui sied à ravir. Il se fait donner par le vieux Vestris (il y a toujours des Vestris) des leçons de houlette et de pannetière.

Le Président n'en est pas moins fort mécontent de son ministère.

M. Louis Bonaparte tient énormément à avoir une maison. Il lui faudrait deux ou trois préfets et un maréchal du palais, quelques chambellans, un intro-

ducteur des ambassadeurs, et pas mal de gentilshommes ordinaires.

Le ministère a eu la cruauté de lui refuser tout cela.

L'austère Odilon Barrot n'en a fait ni une ni deux, il a porté lui-même la parole, et il a dit au Président : « Sire, il faut quelquefois dans la vie savoir attendre. »

M. Louis Bonaparte n'en continue pas moins à bouder.

Il se pourrait bien qu'il donnât son bal masqué, rien que pour vexer Léon Faucher, qui a une répugnance extrême pour tous les bals, à cause d'une vieille tante à héritage qu'il est obligé de faire danser.

Le bal masqué du Président et le procès de Bourges, voilà les deux grands sujets de la curiosité publique.

Lors de la fameuse journée du 15 mai, on sait qu'après l'envahissement de l'Assemblée, il se forma une infinité de gouvernements provisoires. On dressait des listes dans tous les cafés voisins du Palais-Bourbon. La bière et les ministères coulaient à flots. Tartempion sera à la guerre, Falempin à l'intérieur, et Barbanchu aura les finances. Que ferons-nous de Lapincheux? Qu'on lui donne les postes.

Pendant plusieurs mois, Tartempion, Falempin, Barbanchu crurent devoir se cacher pour se dérober aux poursuites de la justice qui ne songeait nullement à se mêler de leurs affaires.

« Venez me voir, la police est à mes trousses; le peuple m'avait porté au Gouvernement provisoire, je demeure aux Batignolles, rue du Vent, n° 12. Demandez M. Oscar.

« Salut et mystère.

« TARTEMPION. »

« Le rôle que j'ai joué dans la mémorable journée du 15 mai, m'oblige à me soustraire aux persécutions de la police. J'ai choisi un asile rue aux Ours, n. 16. Les sicaires ne viendront pas me chercher jusque là. Il faut que je vous parle. Je vous attends le plus tôt possible. Demandez le citoyen Anatole.

« Fraternité et discrétion.

« FALEMPIN. »

« Mon influence bien connue sur le peuple a fait croire au gouvernement que j'avais dirigé la manisfestation du 15 mai. Il n'en est rien. La vérité est que j'étais porté sur une liste comme maire de Paris. C'est un crime que je suis obligé d'expier aujourd'hui. Ne manquez pas de venir à Bougival, où je me cache dans le cabaret de la *Mouche*, sous le pseudonyme de Brutus.

« Silence, prudence, fraternité ou la mort.

« BARBANCHU. »

Voilà quelles lettres nous avons tous été exposés à recevoir pendant cinq à six mois.

Aujourd'hui les proscrits reparaissent au grand jour.

« Tiens, vous voilà, Cabassol, où allez-vous donc?

— A Bourges. Je suis cité comme un des témoins les plus importants du procès. Pourvu qu'on ne m'empoigne pas à l'audience.

— Et vous, Trifouillot, d'où sortez-vous, mon ami?

— Je sors de chez moi.

— Avec ce sac de nuit en plein jour?

— Il le faut bien, je vais à Bourges. Ils m'ont fait citer, les gredins. Je suis sûr qu'ils ont envie de me pincer, mais je me tiendrai sur mes gardes.

— Et vous, Larifla, mon brave, où courez-vous ainsi!

— J'ai peur de manquer le convoi de Bourges. Me voilà forcé de comparaître; et, d'après ce qu'on m'a dit, tous le débats doivent nécessairement pivoter autour de ma déclaration. Quelle responsabilité! »

Inutile de dire que ni Cabassol, ni Trifouillot, ni Larifla, n'ont reçu la moindre assignation de comparaître à Bourges, et qu'ils n'ont pas vu à Paris le nez d'un juge d'instruction.

Ceci n'est que puéril; ce qui est ignoble, c'est de voir déjà des journaux faire du drame et du pittoresque avec le costume, la voix, les gestes, l'attitude des accusés. Celui-là en descendant de voiture semblait défait, celui-ci était rouge. L'un paraissait ferme, l'autre abattu. Albert était insouciant. Raspail portait un vaste portefeuille sous le bras et des bottes fourrées. Blanqui avait l'air de ceci, Barbès avait l'air de cela.

Vous comprenez bien que les journalistes qui écrivent tous ces beaux détails voient Barbès, Raspail, Blanqui, et les autres, au point de vue de leur journal. Eh! messieurs, souvenez-vous donc que ces gens-là sont des accusés, et que vous leur devez à tous le respect et le silence. Rendez compte des débats, c'est votre droit, mais ne vous arrogez pas le droit de lire au fond des cœurs.

Les journaux sont unanimes cependant sur un point, l'impression produite sur les assistants lorsque madame Courtais est descendue de la voiture cellulaire. Félicitons-nous de n'en être pas venus encore à méconnaître le dévouement, lorsque le dévouement n'est point de notre parti. C'est le *Journal des Débats*, il faut bien le reconnaître, qui a le premier rendu hommage à la noble conduite de la femme de l'ancien commandant de la garde nationale.

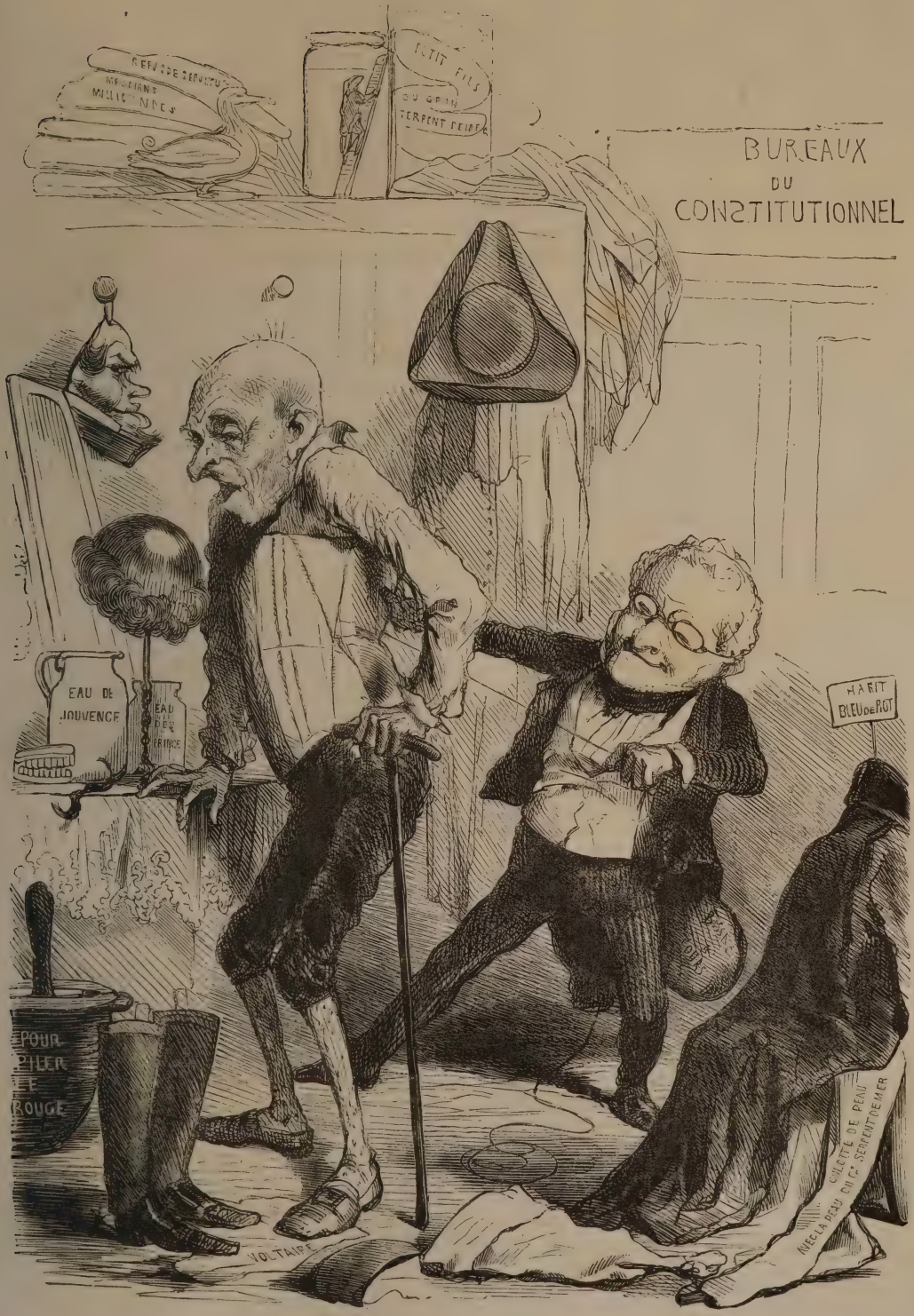
On a trouvé dans la boîte de l'Élysée national la lettre suivante :

« Citoyen Président,

« Les cœurs se seraient soulevés d'indignation, si lorsque vous êtes venu à Boulogne essayer d'un 15 mai impérial contre le gouvernement et la société constitutionnelle, ce pouvoir vous eût traité comme un forçat, et vous eût envoyé à Ham dans l'ignoble voiture cellulaire des voleurs et des assassins.

« Il est des convenances qu'il faut savoir garder envers des ennemis vaincus, pourquoi le vaincu de Strasbourg et de Boulogne les a-t-il oubliées? »

On croit que cette lettre a été portée d'abord au mi-



LE CONSTITUTIONNEL DÉPOUILLANT LE VIEIL HOMME.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

nistre de l'intérieur, qui n'aura pas cru devoir la transmettre à l'ancien prisonnier de Ham, Président de la République française.

La rue de Poitiers a enfin constitué son fameux comité électoral orléano-légitimo-bonapartiste. MM. Molé, Berryer, Thiers, Montalembert, se donnent la main pour faire triompher... la République. Ils le disent du moins, et d'aussi honnêtes gens méritent bien qu'on les croie sur parole.

Rien de nouveau dans la littérature, rien de nouveau dans les théâtres. On attend toujours avec impatience que le ministère se prononce dans l'importante question de la liberté de l'industrie dramatique. M. Léon Faucher maintiendra, dit-on, le privilége, et la direction des beaux-arts lui a soumis une proposition dans ce sens. L'assemblée législative sera appelée à résoudre ce problème, et nous croyons qu'elle le fera dans le sens de la liberté.

La représentation du *Prophète* est fixée au 4 avril. Nous l'avons entendu dire à Meyerbeer lui-même.

LES VAUDEVILLES RÉACTIONNAIRES.

Les directeurs de théâtres n'aiment pas la République; les vaudevillistes l'ont en horreur, c'est leur droit; mais voilà des professions de foi bien tardives!

Songez, messieurs, que vous êtes allés tendre la main à cette bonne République; que vous êtes tombés suppliants, à deux genoux, devant elle, et que vous lui devez de vivre encore à l'heure qu'il est.

Si vous avez oublié que la République vous a sauvés de la banqueroute et de la ruine, d'autres s'en souviennent encore.

On vous a entendus crier famine. Quelle bonne comédie c'était là!

O République! noble République! sainte République! ne pourriez-vous nous prêter un morceau de mouche ou de vermisseau! L'art dramatique s'en va, l'art dramatique est dans le marasme, et M. Clairville lui-même ne fait plus recette; c'est la fin de la fin. Supposez que les théâtres se ferment et qu'on ne joue plus les pièces de M. Clairville, c'en est fait de l'esprit français. M. Clairville, le Gaulois moderne, le Molière de ce temps-ci; M. Clairville, le génie du vaudeville, réduit à garder le silence! Quelle honte pour la civilisation! Quoi! plus de ces couplets à se boucher le nez, plus de ces calembredaines puantes, plus de ces farces idiotes qui illustrent aujourd'hui les scènes où l'on applaudissait autrefois la fine prose de M. Scribe! O République! tu ne le permettras pas! Et vous, mes bons messieurs de l'Assemblée nationale, quelques sous, s'il vous plaît, pour soutenir nos gloires déchues. Laisserez-vous succomber le couplet national, le couplet-Dommange? Voilà la question.

Dans ce temps-là, les théâtres chantaient la *Marseillaise* et le chœur des *Girondins;* ils dansaient pour la patrie, ils seraient morts pour la patrie, si on l'eût

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE 1er. — *Réac enfant. — Naissance et puérilités.*

Et le jeune Réac se mit à courir en poussant d'affreux cris.

Heureusement le pion de la pension Petdeloup,—homme sévère mais juste,— parvint à lui ôter cet animal.

Le jeune Réac continue à donner carrière à ses excellents instincts, et écoute aux portes.

Mais il en est quelquefois puni.

voulu ; et M. Clairville lui-même, enflammé d'un noble enthousiasme, essayait d'écrire quelques couplets en français en l'honneur de la liberté; et s'il n'y parvenait pas toujours, du moins pouvait-on lui savoir gré de l'intention.

Cependant l'Assemblée nationale a la bonté de s'attendrir, et à force d'entendre parler de M. Clairville, elle s'imagine que M. Clairville est réellement un personnage. Et puis, il y avait là ces malheureux théâtres gueusant, la besace sur le dos. Ces pauvres gens, dit l'Assemblée, vraiment ils me font de la peine. Les voilà qui dansent et chantent pour la patrie. Pour peu qu'on les en priât, ils marcheraient sur les mains, ils joueraient aux dominos, et ils avaleraient des sabres par patriotisme; tout cela mérite considération. Donnons-leur quelque argent, afin que la postérité ne nous accuse pas d'avoir étouffé le génie naissant de M. Clairville.

— Merci, mes bons messieurs, dirent les théâtres, cela portera bonheur à votre mariage.

— C'est bien, mes amis.

— Nous allons prier Dieu pour vous. Eh youp, eh youp la Catarina !

— A votre aise.

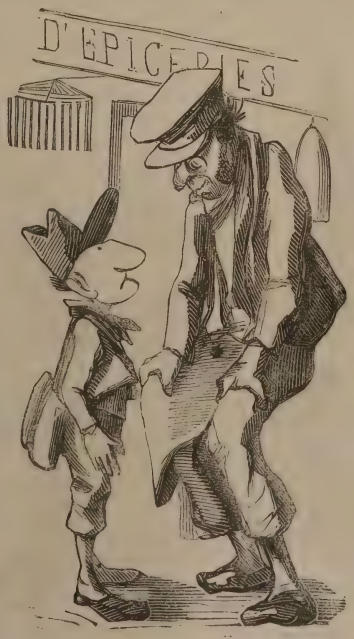
— Vive l'Assemblée nationale ! Vive la République ! Eh youp piou piou, la Catarina !

Aujourd'hui, c'est une autre chanson. Les théâtres ont échappé à la mort, les auteurs ont touché leur part de l'indemnité généreuse accordée par l'Assemblée nationale, et il n'y a pas, sur les scènes secondaires, assez de place pour les plates facéties écrites contre la République, sur du papier acheté aux frais de la République, avec de l'encre fournie par la République et des plumes payées avec l'argent de la République. Au Gymnase, aux Variétés, au Vaudeville, la République agonisante reçoit tous les soirs les coups de pied de M. Clairville, car c'est lui, c'est cet esprit attique, cet Aristophane sans grammaire qui remplit l'office d'insulteur avec le succès que vous savez. C'est M. Clairville qui plaint les Romains *d'avoir attrapé la République*, comparant ainsi la République à une maladie, pourquoi pas à la gale? Quant aux membres de l'Assemblée nationale qui ont voté l'indemnité des théâtres, il fait beau voir comme on les traite et quelles charmantes plaisanteries inspirent leurs vingt-cinq francs ! Quoi, payer d'honnêtes gens qui abandonnent leurs propres affaires pour ne s'occuper que de celles du pays, donner sept à huit cents francs par mois à des citoyens courageux qui, dans cette seule année, ont entendu deux fois l'émeute en armes rugir à leur porte, qui ont vu le sénat envahi, qui sont restés fermes et impassibles devant l'insurrection furieuse, comme les sénateurs romains devant les Gaulois de Brennus ! Vingt-cinq francs par jour, à ces hommes honorables et dévoués qui ont deux fois sauvé le pays? Y pense-t-on, et n'est-ce pas une mine bien trouvée de plaisanteries pour le vaudeville né malin? Ah ! que ce serait bien autre chose s'il s'agissait de rémunérer dignement les soins de M. Clairville, par exemple, qui prend la peine de mettre en madrigaux, non pas l'histoire romaine, mais les voi-

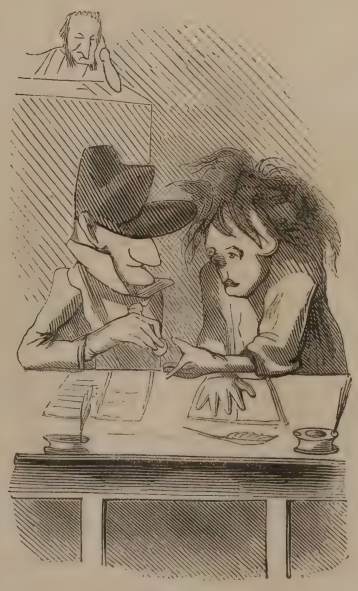
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE Ier. — *Réac enfant. — Naissance et puérilités.*

Puis il imagine une petite combinaison usuraire pour arrondir sa propriété, et fonde la *Banque des billes.*



Puis, faisant argent de tout, et par un trait au-dessus de son âge, il procure, moyennant prime, à un épicier, la fourniture des peaux d'anguille pour tous les sabots de la pension.



Puis, jaloux d'obtenir quelque palme et trop *cancre* pour la devoir à son mérite, il achète la composition d'un camarade.

tures-postes de M. Dommange! Vingt-cinq francs par jour à un représentant du peuple, quand c'est tout au plus si M. Clairville gagne cinquante pauvres mille francs par an!

Mais, voyez l'injustice du parterre. Voilà que l'on commence à trouver ces platitudes par trop basses, et que déjà l'on a assez de ce cynisme, de cette ingratitude, de ces ignominies, de cette boue, et que l'on se met à siffler M. Clairville lui-même, le spirituel, le grand, le magnanime, le chevaleresque M. Clairville, le régénérateur du théâtre moderne! On le siffle comme on ne siffleraît pas un malheureux saltimbanque avalant des sabres dans une grange de village. Traiter ainsi M. Clairville! L'art dramatique est perdu.

L'ARBRE DU 24 FEVRIER.

Le soir du 24 Février, le colonel Chabert se précipita dans les bureaux du *Bonnet à poil*, organe des plus accrédités du parti impérial et particulièrement du comité napoléonien pour les élections.

Le colonel Chabert avait la larme à l'œil : « Sacrebleu, dit-il en entrant, voilà le troisième pleur que je verse de ma vie. Le premier eut lieu le jour où je perdis ma bonne vieille femme de mère; le second, lorsque je reçus la croix sur le champ de bataille, des propres mains du grand homme.

— C'est bon, répondirent les autres Chaberts, rédacteurs du *Bonnet à poil;* cette histoire nous a été racontée vingt fois. Mais qu'y a-t-il de nouveau? L'élection du 10 décembre aurait-elle enfin porté tous ses fruits?

— Pas encore. Mais le marronnier du 20 mars s'est déclaré pour nous; pour cette fois seulement, et sans doute à la demande générale, il a ouvert ses bourgeons bonapartistes le 24 février, afin de présager l'avenir réservé aux Bonaparte.

— Cela ne m'étonne pas, dit un Chabert; j'ai chez moi un manche à balai qui a fleuri subitement le 10 décembre au soir.

— Allons rendre visite au marronnier! s'écrièrent en chœur tous les Chaberts.

Ils se mirent en route, portant un drapeau avec cette inscription : *Honneur aux braves! Gloire au marronnier du 20 mars, qui a fleuri le 24 février!* Plusieurs polissons du quartier, ayant aperçu les Chaberts, les suivirent en criant : Ohé, les Chaberts, ohé!

Arrivés auprès du marronnier, qui avait effectivement poussé quelques bourgeons (1), ils firent le salut militaire; et le colonel Chabert, qui est le seul Chabert véritable que la France possède en ce moment, retraça, dans une chaude et vigoureuse allocution, l'histoire de l'arbre bonapartiste.

— C'était en 1814, au siége de Paris: un lancier

(1) Le fait est vrai, mais on ne peut l'attribuer qu'au soleil précoce de cette année. La nature ayant horreur du vide ne saurait favoriser le bonapartisme. (*Note du Rédacteur en chef.*)

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE Ier. — *Réac enfant. — Naissance et puérilités.*

Ce stratagême réussit.
Il est le premier, et dîne avec M. Petdeloup, — homme sévère, mais juste.

Pour ne pas perdre son temps pendant la récréation, il dénonce ceux de ses camarades qui ont des idées trop avancées.

percé de mille coups gisait à terre. « Rends les armes, lui criaient les Cosaques. — Jamais ! » répond le brave, et saisissant sa lance par un effort désespéré, il perce dix Cosaques d'outre en outre, puis il retombe expirant. Que se passa-t-il ensuite ? Le lancier l'ignora longtemps. Délivré par l'arrivée subite d'une division française, il avait été transporté à l'ambulance où il guérit de ses blessures ; mais le bois de sa lance brisé dans sa lutte avec les Cosaques, s'était fiché en terre, avait pris racine, et était devenu en quelques jours ce magnifique marronnier, dont les opinions bonapartistes ont bravé depuis lors tous les gouvernements. Maintenant faut-il vous dire qui était ce lancier ?

— Oui, dites-le, colonel Chabert ?

— Ce lancier, c'était moi.

Les autres Chaberts comprirent bien que leur colonel, tombé depuis peu en enfance, avait rêvé cette histoire ; cependant ils lui prodiguèrent tous les soins que réclamait son état.

« J'en ferai un feuilleton pour le *Bonnet à poil*, » dit un des petits Chaberts, impérialiste agé de vingt ans.

Mais bientôt l'enthousiasme du vieux soldat leur arracha des larmes d'attendrissement. Le colonel n'ayant pas de couronnes d'immortelles sous la main, arracha un bouquet à une bonne qui passait et le déposa au pied de l'arbre.

« A toi, maintenant, dit-il, la dépouille du brave ! »

Il ôta son chapeau et l'accrocha aux branches du marronnier. « Je le portais, dit-il, en Égypte, où il m'a garanti de plusieurs coups de soleil. »

Il ôta ensuite son habit. « Habit glorieux, dit-il, toi qui es entré à Moscou, troué par les balles russes, reste accroché auprès du chapeau, sur l'arbre du brave ! »

Les pierrots qui étaient sur le marronnier s'envolèrent épouvantés. « Quel feuilleton pour le *Bonnet à poil !* » répétait le petit Chabert.

« Maintenant, quittons mes bottes, reprit le colonel. Ces bottes ont foulé le monde, des Alpes au Thabor, de l'Èbre au Pont-Euxin ; au marronnier, mes bottes ! — Grand Dieu ! s'écrièrent les dames alarmées, le vénérable colonel Chabert va-t-il quitter aussi ses culottes ?

— Je les quitterai, répondit le colonel Chabert ; elles ont vu le soleil d'Austerlitz ! »

Et il quitta ses culottes.

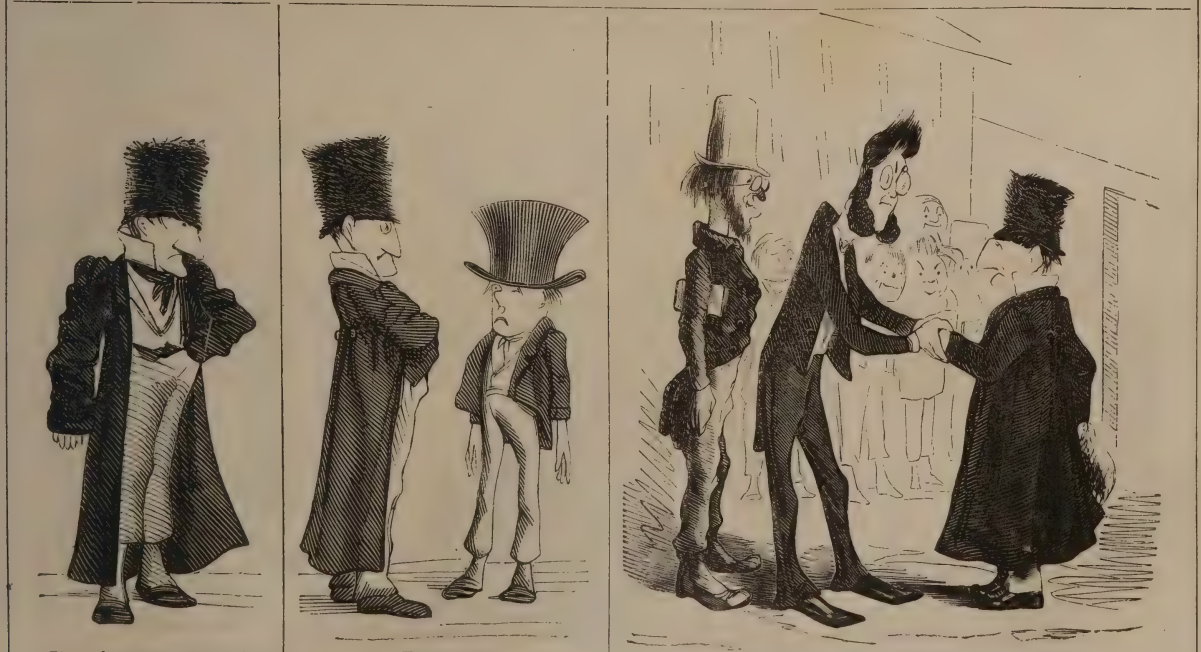
Les dames s'enfuirent saisies d'effroi. Les petits Chaberts furent obligés de louer un paletot chez un fripier du voisinage, pour ramener le grand Chabert chez lui dans un état décent.

SI UN MARI A DROIT DE VIE ET DE MORT SUR SA FEMME ?

Un drame vraiment horrible vient de s'accomplir. Une jeune femme, mère de quatre enfants, trompait son mari ; le mari s'est vengé : deux hommes, dont l'un est innocent, sont en danger de mort. Nous ne

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE Ier. — *Réac enfant. — Naissance et puérilités.*



C'est alors que ses parents, enchantés de lui, le font habiller à neuf avec une redingotte de toute beauté.

Fier d'avoir une redingotte de toute beauté, il méprise son petit camarade, dont le chapeau est peu gracieux.

Ses études étant finies, il quitte la pension, à la grande joie de ses camarades et au vif regret de M. Petdeloup, —homme sévère, mais juste—qui espérait le conserver en qualité de pion et qui lui prédit le plus bel avenir.

raconterons pas un fait connu de tout Paris. Nous n'essayerons d'atténuer ni la faute de l'épouse, ni le crime de la mère oubliant tout pour le plaisir d'une nuit coupable, ni les torts de son complice.

Mais nous ne craindrons pas cependant de flétrir de toute notre réprobation la tolérance monstrueuse, irréfléchie, sauvage, qui accorde à un mari le droit épouvantable de se venger lui-même, par ses mains, et d'infliger, soit à la femme coupable, soit à son complice, une peine évidemment hors de toute proportion avec le tort qui lui est fait, puisque la loi régulière, quand les coupables arrivent devant elle, n'a jamais songé à la prononcer.

Si le législateur avait voulu que l'adultère fût puni de mort, il fallait qu'il écrivît dans la loi : « Tout adultère sera condamné à mort. »

Celui donc qui se fait plus sévère que la loi, qui, à la place d'une loi sage, réfléchie, prudente, met sa violence et sa passion, si légitimes qu'elles soient, il faut que celui-là le fasse à ses risques et périls ; il faut qu'il soit considéré comme un coupable, comme un criminel, à son tour, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'il y avait, dans les faits particuliers de la cause, quelque excuse considérable à de pareils égarements. Il faut qu'il soit arrêté. — Et il faut surtout qu'il y ait une pénalité certaine, fût-elle minime, au bout de son action, sinon il n'est peut-être qu'un meurtrier, qui n'a assassiné que parce qu'il savait pouvoir le faire sans danger.

Qu'on cède à sa passion, soit, c'est la loi de notre triste humanité, mais qu'on n'y cède pas impunément ; qu'il y ait danger à y céder, sinon il y aura déshonneur à n'y pas résister. Tout acte violent qui se commet avec la certitude de l'impunité est bien près d'être un acte de lâcheté.

Si dix ans de prison, étaient au bout de cette satisfaction que se donne l'époux outragé en tuant celui qui l'outrage, croit-on que le nombre des passions qui vont jusqu'à ces extrémités de la violence ne diminuerait pas considérablement?

Ces réflexions, nous ne les appliquons pas au cas particulier dont il s'agit. Ce fait n'est pour nous que l'occasion et non la cause qui nous fait parler ; mais, et c'est à tous les hommes de cœur et de raison que nous faisons appel dans cette circonstance, n'est-il pas temps de réagir contre une aussi abominable coutume?

Sans tomber dans les divagations de ceux qui réclament pour la femme des droits en tout égaux à ceux de l'homme, n'est-il pas juste de dire que tuer une femme parce qu'elle est faible, parce qu'elle est folle, parce qu'elle est infidèle, parce qu'elle est parjure, parce qu'elle est dépravée si l'on veut, c'est punir une faiblesse ou un vice, pas un crime. C'est ôter à la femme son libre arbitre, c'est la traiter comme une chose, comme une propriété plutôt que comme un être pensant, notre égal devant Dieu, responsable de ses actes, comme nous-même, devant la société et devant la loi seulement.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITFE II. — *Éducation morale et philanthropique. — Vocation.*

En effet, il se présente en qualité de petit clerc et orné de sa redingotte de toute beauté, chez un huissier qui, lui trouvant la physionomie heureuse, l'admet aussitôt.

Il entre en fonctions, et va chercher le déjeûner de l'étude, sur lequel il gratte quelques sous quotidiens.

LES FAUX SOUS-OFFICIERS.

Qu'est devenue la gravité du *Moniteur?*

Autrefois le *Moniteur* négligeait les détails. Les gouvernements précédents l'avaient élevé à une hauteur philosophique; ce journal avait la sévérité de l'histoire, M. Faucher en fait un canard. Tel ministre, tel *Moniteur*.

Est-il vrai que des sous-officiers aient assisté à un banquet socialiste? Telle est la question que discute le *Moniteur* depuis quelques jours.

« Non, dit-il, il n'y avait pas de sous-officiers à ce banquet.

— Nous les avons vus.

— C'étaient de faux sous-officiers.

— Qu'est-ce que vous appelez de faux sous-officiers?

— Des bourgeois en uniforme.

— Qui vous a dit que c'étaient des bourgeois?

— On le suppose. »

De supposition en supposition, le *Moniteur* s'est engagé dans un roman qui rappelle les aventures des *Mousquetaires*.

Tantôt ces sous-officiers sont de faux zouaves.

Tantôt ce sont de faux voltigeurs ou de faux zéphirs.

« M'y voici, s'écrie tout à coup le *Moniteur* : ce ne sont ni de faux zéphirs, ni de faux zouaves; ce sont des sous-officiers libérés du service qui, avant de rentrer dans leurs foyers, ont cru devoir paraître au banquet en uniforme pour jouer un tour au gouvernement. Vous comprenez qu'il ne nous est pas possible de renvoyer tout nus les militaires libérés; ils ne pourraient pas se présenter en cet état au sein de leur famille ou devant leur fiancée. Que ferions-nous, d'ailleurs, de leur défroque? nous ne sommes pas marchands d'habits.

— Pourquoi pas? cette profession rentre dans l'économie politique; elle ne serait pas indigne de M. Léon Faucher.

— Je proteste, répond le *Moniteur*; je ne me lasserai pas de protester.

— Soit, mais vous ne nous dites toujours pas ce que sont ces sous-officiers.

— Ce sont des bourgeois.

— Quels bourgeois?

— Des sous-bourgeois, c'est-à-dire des bourgeois déguisés en sous-officiers.

— J'ai ouï dire que c'étaient des pompiers.

— Le pompier est trop ami de l'ordre pour assister à un banquet socialiste.

— Rappelez-vous le pompier du 15 mai.

— Ce n'était qu'un pompier provisoire, comme le gouvernement d'alors.

— Êtes-vous sûr seulement qu'il y ait eu un banquet? »

Le *Moniteur* n'en est pas sûr, et une nouvelle discussion s'engage relativement au banquet auquel auraient assisté les sous-officiers.

« Il y a eu banquet.

— Non, il n'y a pas eu banquet.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE II. — *Éducation morale et philanthropique. — Vocation.*

Puis, pour plaire à tout le monde, il cherche à se rendre utile à la cuisinière,

Qui le remarque,

Et avec laquelle il goûte des voluptés pures et économiques.

— C'était peut être un sous-banquet, un faux banquet, un sous-zouave, un sous-zéphir, ou un sous-bourgeois déguisé en sous-banquet.

— Non, puisqu'ils étaient deux.

— Deux quoi? Qu'est-ce qui étaient deux? Les banquets ou les zouaves?

— Les sous-officiers.

— Quels sous-officiers?

— Ceux du banquet.

— Vous venez de dire qu'il n'y en avait pas, qu'ils étaient faux, que c'étaient des sous-faux officiers.

— J'ai dit que c'étaient des sous-bourgeois.

— Alors qu'est-ce que vous me chantez depuis une heure avec vos faux zouaves et vos sous-zéphirs? »

Ainsi discute le *Moniteur*, depuis quelques jours, avec les journaux de l'*anarchie*. On assure que c'est M. Léon Faucher en personne qui rédige cette polémique. Nous n'avons pas de peine à le croire.

LETTRE DE S. M. CHANGARNIER Ier, DIT BERGAMOTTE, ROI DE PARIS, BAGNOLET, SURESNE ET AUTRES LIEUX, A S. M BUGEAUD Ier, DIT BUGEMARD, ROI DE LYON, BOURGES ET LIEUX CIRCONVOISINS.

Monsieur mon frère,

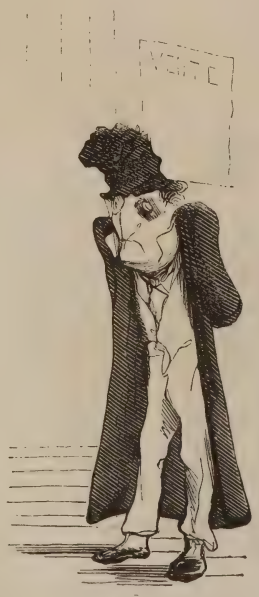
C'est le cœur pénétré de douleur et avec tous les égards qui sont dus à un illustre voisin dévoué comme nous aux triomphes des principes qui sont la base de l'autel et du trône, que nous témoignons à Votre Majesté la profonde surprise qu'ont faite à nous et à nos sujets les derniers discours qu'Elle a prononcés.

Vous avez fait l'honneur à vos sujets de Saint-Étienne de les visiter; cela est bien; vous les avez gratifiés, comme ceux de Lyon et de Bourges, de quelques harangues de votre façon; rien de mieux; vous avez même, au défilé de la garde nationale, adressé familièrement, troupièrement, la parole à quelques-uns de ces manants; tout cela est d'un bon prince. C'est ainsi que saint Louis rendait la justice au pied d'un chêne, que Napoléon pinçait l'oreille à ses grognards en leur disant quelques mots d'amitié; c'est ainsi enfin, et pour ne chercher des exemples que sous nos yeux, que son illustre neveu ne manque jamais, à une revue, de faire compliment aux colonels sur leur musique! Mais ce qui nous a stupéfiés dans notre fidèle royaume, ce qui a plongé nos sujets de la rue de Poitiers et de la rue Duphot dans un océan d'amertumes, ce qui a fait blêmir et le grand Barrot et le grand Thiers et le fallacieux Véron et le candide Genoude, ce sont les sentiments exprimés dans votre harangue, sentiments qui hurlent à côté des sentiments profondément guerriers, tapageurs, de vos nerveux discours de Lyon! Quoi! des paroles de paix, de concorde, de conciliation! quoi! des sentiments honnêtes, sensés, modérés! Votre Majesté aurait-elle perdu la tête ou trop bien déjeuné? Votre Majesté aurait-elle voulu, de gaieté de cœur, flétrir ses lauriers réactionnaires et sa couronne de la rue Transnonain? Et ce n'est pas tout. Par la pommade du Lion, la graisse de Chameau et l'eau Napoléon! bon nombre de Stéphanais se sont égayés, en défilant devant Votre Majesté, à crier à tue-tête : *Vive la démocratique et sociale!* Et au lieu de tirer votre sabre, vous les avez tout bonnement, tout honnêtement, et comme un roi d'Yvetot, endoctrinés, prêchés, raillés; et vous avez commencé par dire : « Oui, *Vive la République démocratique*! ce cri est légitime, et je le répète avec vous! » Par tous les parfums de la reine des fleurs! le vin des Stéphanais était donc bien bon! Et votre langue ne s'est pas séchée dans votre palais en prononçant ces paroles séditieuses! Saint Fal-

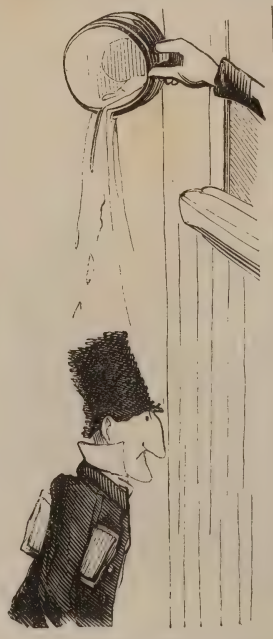
---

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

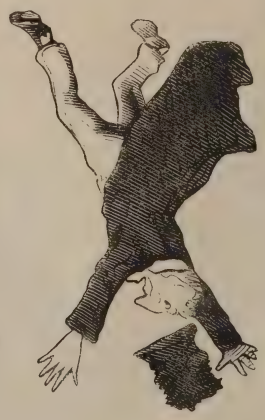
CHAPITRE II. — *Éducation morale et philanthropique. — Vocation.*



Mais tout n'est pas roses dans son état. En portant une *signification*, il est assez battu.



Un débiteur *saisi*, dont il est constitué *gardien*, trouve un moyen ingénieux de lui crier par la fenêtre qu'il a oublié quelque chose dans le *procès verbal de saisie*.



Une autre fois, pendant qu'il procède à un *recollement*, on le met à la porte par la fenêtre.

Mais les gens du bois dont on fait les Réacs retombent toujours sur leurs pieds.

loux en a fait dix signes de croix! Saint Genoude vient de commander une neuvaine pour votre salut! Saint Véron a juré que les harangues factieuses de Votre Majesté ne souilleraient pas les colonnes pudiques de son journal, et de fait les abonnés du *Constitutionnel* en ont été privés!

Je vous demande pardon, monsieur mon frère, des reproches un peu vifs que j'adresse à Votre Majesté; un peu de chaleur, en pareille matière, est bien permise au vainqueur du 29 janvier. Persuadé que le héros de la rue Transnonain les prendra en bonne part, je passe à d'autres sujets.

Eh bien! que dites-vous de nos amis de l'extérieur? Que dites-vous de Windishgraetz et de Radetski? En voilà des frères un peu distingués, et, soit dit tout bas, capables de nous faire la leçon. Foi de Bergamotte, ces camarades-là ont un chic réactionnaire qu'il nous sera difficile d'attraper! Voyez Windishgraetz, ou, comme nos rouges disent, Vingt-disgrâces, il est battu par les Hongrois! Un autre général changerait de plan de campagne et tâcherait d'avoir loyalement sa revanche. Lui ne va pas par tant de détours! Il appelle tout simplement les sauveurs candides et inébranlables des bons principes : en avant les Russes et le knout! voilà un patriote! Les sujets autrichiens n'étaient pas sa isfaits des Croates, ils auront les Croates doublés de Cosaques, et vive Nicolas!

Quant à Radetski, il est plus fin, plus ingénieux, j'oserais dire, plus élégant et plus poétique dans ses procédés réactionnaires, et il est difficile de mettre les rebelles à la raison par des moyens plus expéditifs et plus gracieux. Quelques habitants de Milan s'avisent d'appeler *traître* un des satellites de l'Autriche! la rue où cela s'est passé est rançonnée à un million! Les habitants de Ferrare font la grimace à la garnison autrichienne! deux millions, six ôtages, des réparations, des vexations, des coups de bâton! Ah! monsieur mon frère, que sont, auprès de ces procédés, nos tristes razzias d'Afrique, et quelle peine nous avions à ramasser quelques boudjous!

Si j'avais un conseil à donner à Votre Majesté, je la prierais de méditer sur les procédés Windischgraetz et Radetzki : ils méritent réellement réflexion; et en les joignant aux moyens triomphateurs avec lesquels j'ai remporté ma grande victoire du 29 janvier, ils amèneraient, je crois, le triomphe définitif des bons principes.

J'achève, en annonçant à Votre Majesté que la réaction continue à se couvrir de gloire sur toute la ligne : nos journaux deviennent d'une violence réellement édifiante; nos théâtres distillent l'injure et la calomnie avec un succès qui nous transporte; nos argousins ont dispersé à coups de bâton un parti de factieux qui banquetait paisiblement; c'est une introduction heureuse pour nos prochaines élections. Nos ministres continuent à mériter les bénédictions de Henri V et de Louis-Philippe : Barrot est de plus en plus solennel, Faucher audacieux, Buffet commode, Falloux pétri en Dieu. Quant à notre Président, il justifie toutes nos prévisions, il comble tous nos désirs, il dépasse toutes nos espérances.

La présente n'étant à autre fin, je prie Dieu, monsieur mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

De notre château des Tuileries, le 6 mars 1849.

CHANGARNIER-BERGAMOTTE.

CHOSES QUELCONQUES.

Vous dites donc que M. Thiers, que M. Bugeaud, que M. Changarnier et que M. Molé sont monarchiques; dites alors qu'ils sont fous. — Quoi! pendant dix-huit ans Louis-Philippe a reculé devant M. Thiers, et ne l'a jamais eu pour ministre que comme contraint et forcé, — et M. Thiers voudrait rentrer dans les

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAPITRE II. — *Éducation morale et philanthropique. — Vocation.*

Dans les affaires de son étude, il fait, un beau jour, connaissance d'un usurier bien connu sur la place, qui apprécie ses jeunes efforts

Le lendemain, il a l'honneur de se lier avec deux recors qui l'invitent à casser, en compagnie, le cou à un hareng saur et à vider une fiole à quinze.

Et ce soir-là, enchanté de voir ses relations s'établir et l'avenir se dorer pour lui, il fait un beau rêve.

(*La suite à la prochaine livraison*).

On dit qu'ils ont beaucoup de cœur, ces citoyens; c'est possible, je n'en sais rien; faut toujours qu'ils aient un fameux estomac.

voies monarchiques, où l'antipathie qu'on inspire à un homme suffit pour vous éloigner de toute participation aux affaires pendant toute la durée d'un règne.

Mais, supposez la famille d'Orléans rentrée en France, elle ou une autre famille royale; je veux, avec vous, que pendant deux mois elle subisse la loi de ceux qui l'auront ramenée; mais ces deux mois, ces six mois expirés, si vous le voulez, se voyant bien décidément assise aux Tuileries, que croyez-vous qu'elle ait de mieux à faire, si ce n'est de reprendre son libre arbitre et de se débarrasser de la tutelle de ceux qui feraient peser sur elle le poids d'un protectorat que des rois ne sauraient accepter franchement?

Qu'a fait Louis-Napoléon pour M. de Girardin qui l'a nommé bien plus et bien mieux surtout que M. Thiers, lequel a voté pour lui en le ridiculisant? rien. — Il a été ingrat. — L'ingratitude est une loi de salut pour les princes. — C'est celle qu'ils ne violent jamais.

Attendez que la législative vienne, que MM. Thiers, Bugeaud et Molé s'entendent enfin pour faire un ministère, et vous verrez si, quand la République sera à eux, ils trouveront que cette forme de gouvernement est mauvaise, et qu'il faut la renverser. — La République est impossible, je le crois bien M. Thiers n'est pas président, — M. Bugeaud n'est pas président, — M. Molé ne l'est pas non plus, et n'a pas même l'espoir de l'être.

Bouleversez donc ce pays, et remuez-le jusque dans ses fondements, faites un amas de ses décombres jusqu'à ce que, par le hasard des révolutions, ce grain de sable, qu'on appelle M. Thiers, ce pavé qu'on appelle M. Bugeaud, et cette vieille dame qu'on appelle M. Molé, puissent se trouver tout à fait au sommet.

Quant à ce qui est de M. Changarnier, il n'est qu'un moyen dans les mains de M. Thiers, un contre-poids à M. Bugeaud, un lest dans une balance. N'en parlons pas.

— On racontait devant Béranger et Dupont de l'Eure l'affaire Carraby : « Il sera sage maintenant, dit Béranger à son vieil ami, avant d'entrer dans une maison, de s'assurer qu'elle n'est habitée que par des rosières. »

— Voilà M. Mortier bien attrapé ! l'ingrat qu'il a rendu célèbre lui met sous le nez une lettre de politesse que ledit comte Mortier lui aurait écrite dans un temps où il n'aurait pas encore pu apprécier tous ses mérites. Le jeune Dandré joint à cette lettre un certificat de bonnes vie et mœurs, à lui délivré par M. Drouyn de L'Huys. Si jamais M. le comte Dandré cherche une nouvelle condition, ce papier pourra lui servir : cela complète bien un livret.

Pendant que M. Drouyn de L'Huys y était, pourquoi n'a-t-il pas certifié que M. Dandré savait l'orthographe !

— La séance de jeudi a été nulle, disent les journaux; quel est son résultat, à quoi aboutissent ces interpellations adressées au ministre des affaires étrangères? — Messieurs les faiseurs de premier ou de second-Paris ignorent sans doute une chose, c'est que ce qu'on lit le moins en province et à l'étranger dans un journal, c'est précisément cette première page des journaux qui contient selon eux, mais selon eux seulement, l'alpha et l'oméga de la politique. Le résultat de la séance, le voici: Le discours de M. Ledru-Rollin, discours étudié cette fois (le *Journal des Débats* le reconnaît lui-même), ce discours sera lu et commenté, et il vaudra ce qu'il vaut pour ceux qui le liront, indépendamment des critiques des premiers-Paris. — Celui de M. de Lamartine, qui contient, au milieu de beaucoup de désordre de paroles et d'idées, ceci : « La politique de mon manifeste a été : Point d'intervention, pas plus la nôtre que celle des autres puissances; liberté entière des peuples

Ce n'est rien, monsieur, c'est tout simplement une petite indigestion socialiste.

Pousse-café fourni *gratis* par le Gouvernement aux estomacs qui travaillent pour la cause sociale.

qui voudraient changer la forme de leur gouvernement; » et enfin les paroles du général Cavaignac, qui a dit : « Nous sommes restés fidèles à la politique du Gouvernement provisoire, » c'est autant de barrières élevées contre les faiblesses de M. Drouyn de L'Huys; ces barrières peuvent être une arme dans ses mains, s'il sait s'en servir. Il peut dire aux puissances étrangères : « Si nous consentions à vous laisser intervenir en Italie, nous tomberions devant la volonté du pays. »

Ce fils d'un cafetier qu'Agen prit sous son aile,
Bérard, que le parti radical a biffé,
A dit à la tribune, hier : « *Je m'en rappelle.* »
C'est un peu trop fort de café!

LES FAUCHEURS DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Bonjoar, mon ami Vincent.*

On dit qu'on prit autrefois,
A l'époque régicide,
Pour seule sanction des lois,
L'acier d'un glaive homicide;
Mais nous, gens de plus douces mœurs,
Nous, dont le pouvoir charme tous les cœurs,
Pour dompter les factions perfides,
Une simple faux arme notre bras;
Et nous fauchons haut, et nous fauchons bas,
Et nous fauchons tant, qu'il n'en reste pas.

Cet outil prodigieux
Dont s'arme la République
Représente à tous les yeux
La sécurité publique;
S'il se fait du bruit nous le redoublons,
Si l'ordre renaît nous le retroublons,
Et nous exploitons la terreur panique
Pour sortir gaîment de tout embarras;
Et nous fauchons haut, et nous fauchons bas,
Et nous fauchons tant, qu'il n'en reste pas.

Des arbres de liberté
Qu'on voit à regret en France,
Font avec impunité
Un appel à la licence.
Odieux souvenirs de ces jours d'horreur
Où le peuple-roi nous faisait si peur,
Détruisons-en jusqu'à la semence,
Et pour que jamais ils n'en poussent pas,
Fauchons-les en haut, fauchons-les en bas,
Fauchons-les si bien qu'il n'en reste pas.

Ces affreux républicains,
—Vraiment l'audace est unique!—
Osent se croire certains
De servir la République.
—Mais vous l'avez faite, et c'est bien assez!
C'est nous qui régnons, vous, obéissez!
Si nous acceptons ce régime inique
C'est pour en jouir et le mettre à bas;
Et nous fauchons haut, et nous fauchons bas,
Et nous fauchons tant, qu'il n'en reste pas.

O peuple républicain,
Comprends enfin ce langage :
Ta victoire est leur butin,
Ton pouvoir est leur partage.
Tous ces braves du lendemain
Que longtemps la peur courba sous ta main,
Ta longue clémence, ils s'en font un gage
Pour saper ton œuvre, en lâches ingrats :
Ils fauchent en haut, ils fauchent en bas,
Ils fauchent si bien qu'il n'en reste pas.

V. D.

MONSIEUR LE COMTE MOLÉ.

Molé sut tour à tour et servir et tromper
L'Empire et les Bourbons, ligne aînée ou cadette :
En revenant sur l'eau, cette vieille coquette
Toujours à quelque branche a pu se rattrapper!
Aujourd'hui même encor, chef d'une coterie,
De nos petits Numa c'est, dit-on, l'Égérie;
Sa bouche les inspire... En ce cas, je le crains,
Ses conseils ne sont pas des plus républicains;
Car, bien que ci-dessus on lui voie une cotte,
En bon compte, Molé n'est pas un sans-culotte!

Dessiné par FABRIZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Heureux Petit-Bourg ! Les révolutions emportent les rois, et lui laissent toujours des patrons. Après le duc d'Orléans et le duc de Nemours, Petit-Bourg se pare du nom de Louis Bonaparte; il inonde Paris de ses affiches et de ses billets de bal placés sous l'invocation du Président de la République.

Si la bienfaisance seule trouve son compte à ces réclames, nous n'en sommes pas fâchés, mais un peu d'esprit et de pudeur est nécessaire, même dans une œuvre de charité, et nous voudrions que l'administration de Petit-Bourg en mît davantage dans la rédaction de son programme. Cette association, qui est composée de tant de philanthropes, n'aurait-elle pas un homme de goût parmi ses fondateurs ? Qu'on l'investisse à l'avenir d'un pouvoir discrétionnaire, et qu'on le place à la tête du département de l'affiche.

C'est une chose si importante que l'affiche dans l'œuvre de M. Allier ! Ainsi nous lisons sur l'affiche du bal que la colonie de Petit-Bourg doit donner au Jardin-d'Hiver la phrase suivante : « Au milieu de l'hémicycle sera élevée une magnifique loge où l'or, la soie et le velours se disputeront l'espace. » Cette loge, avons-nous besoin de le dire, est destinée au Président de la République et à ses invités.

Eh bien ! je ne crains pas de l'avouer, cette loge me fait l'effet d'un trône ; l'or, la soie et le velours ont beau s'y disputer l'espace, c'est sur le trône de la réclame que l'on asseoit le Président de la République ; c'est comme appel, amorce, excitation à la curiosité publique qu'on met en avant le chef de l'État, c'est le *prrrrenez vos billets* du saltimbanque placé sous le patronage présidentiel. Parmi les lots gagnants, on devrait mettre une stalle dans la loge où la soie, l'or et le velours se disputeront l'espace.

Il faut que le Président de la République représente ! C'est le cri d'un grand nombre de gens qui ont plus de monarchie que de logique dans l'esprit. Plaçons donc le Président sur des estrades, donnons-lui cinquante mille francs de plus par mois pour représenter ; mais représenter quoi ? Où commence et où finit la représentation ? Qu'est-ce que la représentation ?

La représentation, me dira-t-on, c'est la dignité extérieure et intérieure de la vie ; est-ce que six cent mille francs ne suffisent point pour cela, quand on a loyer, domestiques et chevaux, et tous les menus frais de sa *maison* payés en dehors ? On allouait un million par mois à Louis-Philippe dans cette intention, et Louis-Philippe se prétendait trop pauvre pour entretenir ses enfants. Je défie qu'on fixe la limite où commencent et où finissent les frais de représentation. Washington représentera admirablement avec cent mille francs ; Louis XIV videra les coffres de l'État. Tout dépend des hommes et des institutions. Si le Président veut toujours avoir soixante chevaux dans son écurie, des centaines de domestiques, donner sans cesse des fêtes, des bals, des dîners, avoir des journaux à sa solde, une petite police spéciale pour sa personne et contre ses ministres, le Président sera toujours pauvre, même lorsque, outre son traitement, MM. Odilon Barrot et Léon Faucher, de leur autorité privée, lui allueraient encore plusieurs millions.

Mais vous ne voulez donc pas que le président encourage les arts, favorise le commerce et l'industrie ?

Sous la monarchie, à l'époque où il existait encore des classes privilégiées, l'exemple du luxe et des encouragements aux beaux-arts partait de la cour et de la noblesse ; mais aujourd'hui c'est du luxe et des encouragements de tous que le commerce et les beaux-

arts doivent faire dépendre leur prospérité. C'est par son administration que le président doit s'attacher à activer les progrès de tous les genres, moraux ou matériels. Maintenant, si vous voulez qu'il achète des tableaux, qu'il commande des statues, qu'il offre des diamants aux cantatrices, donnez-lui le budget de l'empereur de Russie ou la liste civile de Louis-Philippe.

On dit que M. Louis Bonaparte n'a point, ou plutôt n'a plus de fortune personnelle; tant pis! Il sera bien malheureux lorsqu'au bout de quatre ans il rentrera dans la vie privée, et qu'il ne pourra plus avoir ni soixante chevaux dans son écurie, ni sept ou huit aides-de-camp, ni des nuées de serviteurs, ni enfin cent mille francs par mois. Cincinnatus pouvait retourner facilement à la charrue; mais il n'en sera pas de même, nous le craignons, des hôtes de l'Élysée national. Espérons pourtant, et comptons sur la force du sentiment républicain chez les présidents de la République.

La grande question, qui a longtemps occupé les délibérations du conseil privé de l'Élysée national, c'est-à-dire, de savoir si on donnerait un bal masqué ou un bal ordinaire, a été résolue dans ce dernier sens. Les invités de mercredi dernier n'ont pas eu à se préoccuper du costume. Le nombre des notabilités légitimistes avait considérablement diminué à cette fête. Il paraît que le faubourg Saint-Germain se ravise; quelques-uns de ses journaux ont poussé le cri d'alarme. Qu'allez-vous faire là, madame la comtesse? et vous, madame la baronne, que pouvez-vous avoir de commun avec le neveu de l'usurpateur? En effet, le public se demandait cela aussi bien que les journaux légitimistes, et la meilleure réponse à cette demande a été de battre en retraite. Privés de cet attrait bizarre que présentait le faubourg Saint-Germain polkant chez le Président de la République démocratique, une et indivisible, les bals de l'Elysée national ne se distingueront en rien de ceux que donnait autrefois M. Marrast, et de ceux dont M. Berger fait les honneurs tous les quinze jours à la préfecture.

Nous ne terminerons pas cette chronique sans vous annoncer une grande nouvelle : M. de Lamartine, ancien membre du gouvernement provisoire et de la commission exécutive, représentant du peuple et libraire, va publier un journal intitulé *le Conseiller du Peuple*. Ce journal mensuel ne contiendra absolument que de la prose de M. de Lamartine ; il en sera l'unique rédacteur. Nous apprendrons en même temps au public qu'on va jouer, au théâtre des Variétés, une pièce en cinq actes, dont Henri Monnier sera le seul acteur.

LES CENTIMES DÉCOIFFÉS.

« Faites disparaître tous les bonnets de la Liberté, avait écrit M. Faucher aux préfets. » Un préfet dans l'embarras répondit à M. Faucher :

« Je vous envoie sous ce pli un bonnet séditieux que je n'ai pu arracher de l'endroit où l'a placé la main de l'anarchie. C'est pour moi un déshonneur auquel je ne survivrai pas, de me sentir au-dessous de ma mission. Je me brûle donc la cervelle, après vous avoir recommandé ma femme et mes enfants. »

Effectivement, le préfet s'était brûlé la cervelle. Nous n'en parlerons plus.

M. Faucher trouva dans la lettre un des centimes frappés, sous le gouvernement provisoire, à l'effigie de la Liberté, coiffée du bonnet phrygien. Ce bonnet portait encore sur ses plis de cuivre la marque des ongles désespérés du préfet.

A cette vue, M. Faucher s'attendrit; il donna une larme au sort de cet infortuné fonctionnaire, auquel il fit élever un tombeau digne de Mausole; après quoi il accorda une pension à la veuve et aux enfants.

Ce devoir rempli, le ministre pensa, avec effroi, au sort qui attendait les autres préfets. « Sans doute, se dit-il, tous les départements sont infestés à cette heure de centimes avec le bonnet phrygien; tous mes préfets y laisseront les ongles, et s'ils se mettent tous à se brûler la cervelle de désespoir, comme celui dont je pleure la perte, que deviendra la société? »

Perplexité terrible!

M. Odilon Barrot, qui entra en ce moment, trouva M. Faucher plongé dans ses méditations. Tous deux tinrent conseil.

« La circonstance s'aggrave de jour en jour, d'heure en heure, dit M. Barrot. La Monnaie continue de frapper des centimes avec le bonnet phrygien; elle en frappe encore au moment où nous parlons; elle en frappera demain, elle en frappera après-demain, toujours, et ces centimes, en circulant dans la population, y fortifieront les idées anarchiques. Le plus pressé, c'est de courir à la Monnaie. »

M. Barrot monta en voiture, arriva à l'hôtel de la Monnaie, et, saisissant le balancier, il le mit dans sa poche.

« Voilà une cause de désordre de moins, dit-il ensuite à M. Faucher; mais par quoi remplacerons-nous l'effigie de la Liberté que portaient les centimes?

— Le centime est anarchique de sa nature, répondit M. Faucher; est-il bien nécessaire qu'il y ait des centimes?

— Il est évident que le centime est une invention révolutionnaire.

— Combattons le centime, domptons le, terrassons-le; je suis d'avis de supprimer le centime. Et puis, c'est gênant pour le commerce : cela oblige les petits marchands à rendre la monnaie d'un sou.

ARLEQUINADE.

SCÈNES DIPLOMATIQUES.

Ce pays me botterait!...

Réponse dudit pays.

SCÈNES POLITIQUES.

— Tu laisses comme cela ta femme au bras de ton cousin...
— Il n'y a pas de danger, c'est un représentant.

Joie de vieilles filles sur qui les représentants vont reporter leurs feux.

SCÈNES ARTISTIQUES.

Les temps des prophètes de malheur, qui n'annonçaient à Paris que plaies et bosses, sont passés : voici venir le vrai prophète, et celui-là est le prophète de l'harmonie.

Situation délicate d'une dame maigre, qui, après avoir fêté dignement la semaine grasse, n'a voulu manquer aucun des bals de la mi-carême.

— Peut-être vaudrait-il mieux moraliser le centime.

— Comment?

— En remplaçant l'effigie de la liberté par quelque chose qui instruisît le peuple et lui inspirât une juste vénération pour les ministres.

— C'est une idée. Je serais d'avis que l'on mît votre effigie sur les centimes à la place de celle de la liberté.

— Ah! collègue, que l'on y mette plutôt la vôtre! Cet honneur vous revient de droit.

— Non, c'est à vous.

— Allons donc!

— Si nous y mettions l'effigie du préfet qui s'est brûlé la cervelle?

— Peut-être vaudrait-il mieux y graver un symbole représentant l'économie politique; nous ouvririons un concours auquel prendraient part tous les dessinateurs; et, du même coup, les arts se trouveraient encouragés.

— Autour de l'effigie, on pourrait graver quelques maximes économiques capables de révéler au peuple les véritables principes sociaux.

— Ce ne serait pas gai.

— Au contraire; l'économie politique est ce qu'il y a de plus réjouissant au monde; mais il faudrait qu'elle fût professée au collége de France par Alcide Tousez.

— On ne peut pas mettre Alcide Tousez sur les centimes.

— On n'y peut pas mettre non plus un premier-Paris du *Constitutionnel*.

— Ni un pot à eau.

— Ni une bassinoire.

— Ni une botte d'asperges.

— Ni des fleurs de lys.

— Terrible problème! »

Les deux ministres sont encore en proie à leurs perplexités, et la fabrication des centimes à la Monnaie est suspendue jusqu'à nouvel ordre.

M. RULHIÈRES.

On dit que M. le général Rulhières, ministre actuel de la guerre sous la République, a été autrefois le favori de M. le duc d'Angoulême, comme il a été depuis celui de Louis-Philippe et de ses fils, et que si ses différents maîtres n'ont pas eu à se louer de sa fidélité, ils ont toujours rendu justice à la souplesse de son caractère et de ses sentiments.

Voici, assure-t-on, l'origine de sa première fortune.

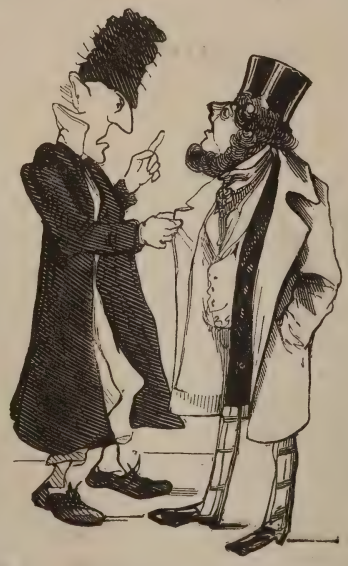
Lorsqu'en 1823, M. le duc d'Angoulême se trouva tout à coup transformé en conquérant, et qu'il s'en alla, bon gré, malgré, guerroyer en Espagne, il remarqua M. Rulhières, qui commandait alors un bataillon.

Un jour, jour heureux, M. Rulhières enleva, à la tête de son bataillon et à la pointe de son épée, une redoute qu'on appela le Trocadero, et qui devint d'aventure le plus beau titre de gloire du général en chef. C'était Austerlitz, c'était Wagram, c'était Eylau, moins le canon et le carnage. Quelques coups de fusil avaient

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*

En effet, les temps des chemins de fer étant venus, le digne Ravageorff, qui a besoin d'un homme de paille et de confiance, gredin, mais dont le nom n'ait pas encore eu trop de popularité, développe au candide Réac un plan magnifique, et le lance sur le baron de Vaumorné de Courtevue, gentilhomme angevin.



En effet, le baron de Vaumorné de Courtevue, gentilhomme angevin, se déclare convaincu, réalise sa fortune placée en mauvaises rentes 5 0/0 et en verse le montant dans la caisse du chemin de fer de CRACOVIE à MONACO — avec embranchement sur MADAGASCAR.

En effet, — métamorphose facile à prévoir! — mossieu Réac annonce bientôt au baron de Vaumorné de Courtevue, gentilhomme angevin, que ses fonds ont été absorbés par les frais d'installation, de publicité, et autres études préparatoires, — et lui dit d'y aller voir.

été tirés par pure courtoisie et pour faire croire au prince belliqueux qu'il avait pu courir quelques dangers sur les derrières de l'armée où il s'était prudemment retranché. Ces coups de fusil retentissaient à ses oreilles, vierges de tout bruit de guerre, et il s'imagina que M. Rulhières avait bravé les plus grands périls pour mettre à ses pieds ce Trocadero, objet de tous ses désirs.

Il lui en témoigna sa royale satisfaction par quelques-unes de ces paroles vides et sonores que tous les Bourbons ont traditionnellement au service des dévouements dont ils sont l'objet.

M. Rulhières ne parut pas content, il s'attendait à mieux. Cette modeste victoire, à laquelle il avait contribué avec tant d'autres, ne lui parut pas suffisamment récompensée. On conseilla au prince de ne point s'en tenir là; il y ajouta un grade et je ne sais quelle décoration, qui gagnèrent à lui et à sa cause le nouveau colonel : « Mon prince, c'est entre nous maintenant à la « vie et à la mort, » s'écria-t-il dans l'effusion de la reconnaissance.

On ne pouvait mieux dire. Cela sentait son gentilhomme et son serviteur dévoué. De ce jour, il y eut entre les deux vainqueurs du Trocadéro un échange de bons procédés, de services rendus. Lorsqu'on vantait un officier de l'armée à M. le duc d'Angoulême, il répondait toujours invariablement : *J'aime mieux Rulhières.*

Cette touchante intimité dura jusqu'en 1830. M. Rulhières n'eut pas un moment la pensée de devenir un ami infidèle; il ne pouvait pas moins faire pour un prince que sa naissance plaçait sur la dernière marche du trône, comme on disait alors, et qui le comblait de bienfaits; mais quand le trône fut renversé, et avec lui le général en chef de l'armée d'Espagne, M. Rulhières se crut à moitié dégagé de son serment. Il pensa en mourir de douleur, mais il en revint, et consacra ce qu'il put sauver de sa vie au service du cousin de son protecteur. Son dévouement ne sortait pas de la famille. Il y a des accommodements avec le ciel et la politique.

Mil huit cent quarante-huit le trouva donc encore sur un bon pied à la cour. La République se montra d'abord sévère pour lui; mais il fit si bien, qu'elle a fini par l'agréer, et qu'ils sont au mieux ensemble maintenant. Est-ce que, telle que nous l'a faite le ministère de M. Rulhières, elle serait quelque peu cousine de ceux qu'il a tant aimés?

UNE COMMANDE IMPÉRIEUSE.

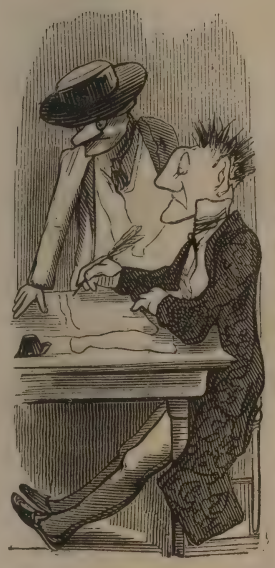
« Il ne faut pas que vous vous mettiez dans le toupet, mon cher monsieur Léon Faucher, que les choses pourront toujours aller comme ça.

— Mais enfin, répondit Léon Faucher, qui êtes-vous pour me parler ainsi?

— Qui je suis? Vous faites semblant de l'ignorer.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*



Le digne Ravageorff et mossieu Réac rédigent la liste de leur conseil d'administration, composé d'hommes honorables mais connus.

CHEMIN DE FER DE CRACOVIE A MONACO

Avec embranchement sur Madagascar.

COMPAGNIE TOULONPIGE DE BREST

Constituée par acte passé devant Me JACQUES FERRAND, notaire de ladite Compagnie.

Pour l'accomplissement de cette entreprise gigantesque, réclamée impérieusement par le commerce des deux mondes, et la plus admirable conception du XIXe siècle, les fondateurs font appel au patriotisme éclairé des capitalistes français et étrangers.

Capital Social : 800,000,000 de Francs.

En cas de non concession, remboursement INTÉGRAL *des capitaux versés,* ACCRUS *des intérêts que le Conseil d'Administration aura pu faire produire.*

Sous la seule déduction des frais d'administration, études, etc., qui seront réglés par le Conseil.

Conseil d'administration :

Président : M. le vice-amiral TOULONPIGE DE BREST, pair de France, grand officier du Faucon ravageur, membre de plusieurs ordres étrangers.

Vice-président : M. le général baron D'ESCROQUEVILLIERS, officier supérieur de génie, commandeur du grand ordre de l'Autruche plumée.

Membres :

MM. le vicomte DE TIRASOI, propriétaire, ancien maire d'Agen.
POULMANN JUNIOR, membre du conseil colonial.
MANDRINÈS DE GRIPPESAC, secrétaire du conseil général de la Gironde.
DE CRÉFARCEUR, rentier.
DE LA ROQUETTE, ancien notaire, propriétaire.
FLOWENSKI, protecteur des arts.
CHAUSSONNIER DE POISSY, propriét.
Le marquis de QUATRE-POILS, de l'Académie des sciences morales.
Le vidame de BARRE-DU-BEC.

Membres honoraires :

Le duc de PINCEMAR, grand' croix de l'ordre royal du Condor (Perse).
SIDI-AHMET, grand visir.
Feu COLBERT, ancien ministre.
JACQUES COEUR, ex-argentier de S. M. le roi de France.

Banquiers de la Société :

MM. CHIPPIER, LEGRINCHEUX et RAVAGEORFF.

ON SOUSCRIT AU SIÉGE DE LA SOCIÉTÉ, RUE DE LA LUNE, 13.

Et l'affiche ci-dessus est placardée à 10,000 exemplaires.

Et M. Polydor Boufbien, agent de change de la compagnie, commandant de la garde nationale et décoré de la légion d'honneur, — dites-moi pourquoi, grand Dieu! — est chargé d'allumer l'actionnaire.

Je suis, monsieur, un des délégués de la société pour la propagation des idées napoléoniennes. Nous nous sommes constitués sous le nom de société *Aide-toi, Barrot t'aidera*. Le comité envoie des délégués auprès de chaque ministre, et je suis chargé de sa part de vous dire qu'il est très-mécontent de vous.

— De quoi se plaint-il donc?

— A la dernière séance, un des membres de la société *Aide-toi, Barrot t'aidera*, a pris la parole et a demandé ce que vous feriez.

— J'ai sauvé déjà vingt-deux fois la société depuis que je suis entré au ministère.

— Ceci est une affaire à régler entre la société et vous. Notre but est, comme je me suis fait l'honneur de vous le dire, la propagation des idées napoléoniennes. Voyons, qu'avez-vous fait pour les idées napoléoniennes? Rien, mais rien, rien, rien.

— Et que voulez-vous que je fasse?

— Propagez les idées napoléoniennes.

— Comment?

— Cela n'est guère difficile, et voici un moyen que la société *Aide-toi, Barrot t'aidera*, m'a chargé de vous recommander.

— Voyons.

— En qui sont incarnées les idées napoléoniennes?

— Dans le Président de la République.

— Bravo! Or, en propageant le Président de la République, on propage les idées napoléoniennes. Que dites-vous de ce syllogisme?

— Il est parfait; seulement comment peut-on s'y prendre pour propager un Président de la République?

— Décidément, Faucher, vous n'êtes pas fort. Rappelez-vous ce que faisait Louis-Philippe pour propager les idées monarchiques. Il faisait faire son portrait, il inondait les quatre-vingt-six départements de son buste. La société *Aide-toi, Barrot t'aidera*, demande que d'ici à un mois il n'y ait pas un seul conseil municipal dans toute la France qui ne délibère en présence du Président de la République. Nous voulons avoir, pour me servir du style éloquent et imagé du père Aymès, une montagne, une avalanche, un déluge de portraits du Président.

Sans compter les bustes pour les bibliothèques, les statues simples pour les villes de second ordre et les statues équestres pour les villes au-dessus de cinquante mille âmes. Tel est le programme de la société *Aide-toi, Barrot t'aidera*.

— Et les fonds pour payer ces portraits et ces statues?

— Vous les prendrez, mon cher Léon, vous les prendrez.

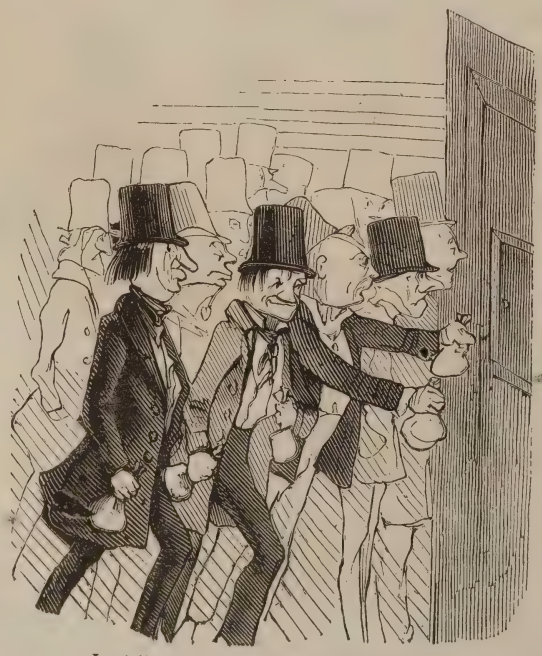
— Où?

— Où vous voudrez, parbleu. Tout ce que nous savons, c'est qu'il nous faut nos portraits et nos bustes dans un mois, ou sinon la société avisera. La congrégation des idées napoléoniennes a le bras long, et elle pourrait bien vous le faire voir. Je vous laisse réfléchir, monsieur le ministre, et n'oubliez pas notre devise : *Aide-toi, Barrot t'aidera*.

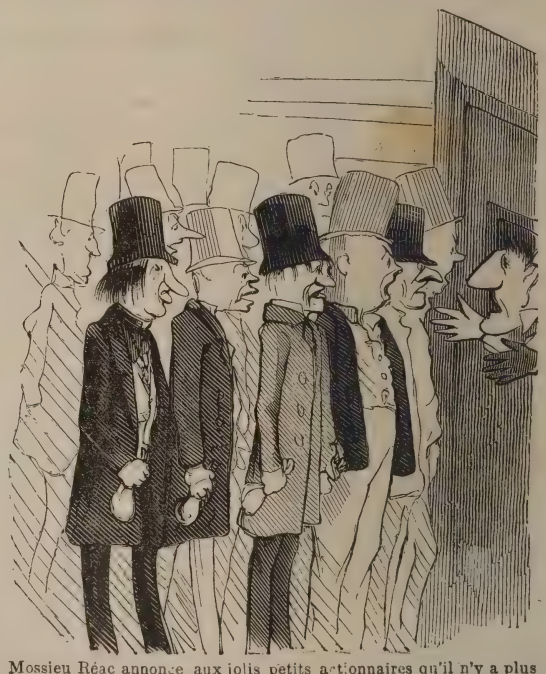
Le délégué partit laissant M. Léon Faucher plongé dans une méditation profonde. Elle avait pour but la

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*



Les jolis petits actionnaires arrivent en foule.



Mossieu Réac annonce aux jolis petits actionnaires qu'il n'y a plus d'actions au bureau. Tout a été enlevé, et il vient à l'instant même encore d'en refuser 1000 au roi de Maroc.

commande de bustes et de statues exigée par le comité de la propagande des idées napoléoniennes. Il paraît que M. Léon Faucher est parvenu à aplanir tous les obstacles. On a passé un marché avec trois peintres qui se chargent de livrer à des prix modérés quinze ou vingt portraits du Président par jour, ressemblance garantie. Ces peintres tâcherons, malgré l'arrêté du Gouvernement provisoire qui abolit le marchandage, ont traité avec d'autres peintres et les ont embauchés pour cette entreprise.

Ayant appris ce résultat, le délégué s'est présenté au ministère de l'intérieur pour offrir à M. Léon Faucher les félicitations de la société bonapartiste *Aide-toi, Barrot t'aidera.*

PROFESSION DE FOI LÉGITIMISTE.

L'Union s'est un peu trop pressée de révéler le secret du parti légitimiste, qu'il aurait été plus prudent de garder jusqu'après les élections.

C'est ainsi que la femme de l'homme qui disait avoir pondu un œuf, se livra à des commérages intempestifs dans son quartier. Remercions *l'Union* d'avoir donné carrière à sa langue.

Nous savons maintenant que le parti légitimiste espère une nouvelle invasion de Cosaques ; il attend un nouveau 1815, suivi d'une nouvelle Sainte-Alliance.

On n'en avait jamais douté, mais il est bon que ce vœu soit nettement exprimé, comme l'a fait *l'Union* dans son numéro de lundi dernier, où elle blâme amèrement la neutralité observée par l'Europe, relativement aux pouvoirs de fait qui se sont brutalement établis dans ces derniers temps, sur la ruine des pouvoirs de droit.

« Nous ne disons pas ceci tardivement, ajoute *l'Union*, car nous l'avons dit vingt ans de suite. » Ici le journal légitimiste perd la mémoire. C'est tout justement le contraire que disaient les feuilles du droit divin, lorsqu'on les accusait de compter sur une intervention étrangère pour la réalisation de leurs espérances. « Quelle calomnie ! s'écriaient à l'unisson toutes les *Gazettes*, les *Quotidiennes* et les *Unions monarchiques* de Paris et de la province, nous, invoquer le secours des baïonnettes russes ! Allons donc. Nous n'avons qu'une devise : Tout pour la France et par la France ! »

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur cette profession de foi chevaleresque. « Tout par l'étranger ! » Tel est le cri patriotique des modernes fils des croisés.

Le faubourg Saint Germain espère voir une fois encore les Russes à Paris. Quoi d'étonnant? Les deux premières invasions lui ont laissé d'assez doux souvenirs. On raconte que les officiers cosaques étaient de beaux hommes et qu'ils connaissaient le mot mystérieux qui ouvre les portes des boudoirs. Mais laissons ces souvenirs de galanterie internationale. L'impor-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*

Les jolis petits actionnaires ne tardent pas à se dire que ce qui est si fort recherché doit être bien bon. — Oh ! que mossieu Réac connaît bien le cœur des hommes ! — Ils courent acheter à tous prix les actions, qui montent rapidement à 1,200 fr. de primes.
Le baron de Vaumorné de Courtevue, ce même gentilhomme angevin, rejeté sur le troisième plan, et qui n'a plus un traître sou, ne regrette en cet instant sa fortune que parce qu'il ne peut courir acheter, comme tout le monde, de ces précieuses actions.

tant c'est que le parti légitimiste, renonçant à ses roueries empruntées d'Escobar, entre enfin dans une ère de franchise que semble inaugurer l'article de l'*Union*. Cela vaut mieux que de voir M. Bugeaud par exemple, crier *Vive la République Démocratique!* à St-Etienne, après l'avoir calomniée à Lyon.

SI DIEU LE VOULAIT !

On se rappelle que Dieu avait ordonné à M. d'Arlincourt d'écrire une brochure légitimiste. *Dieu le veut!* s'écria M. d'Arlincourt ; et ce cri, qui fut autrefois celui des preux, servit de titre à sa brochure.

A cette occasion, Dieu vient d'être accaparé par les légitimistes et par le papetier du passage Choiseul, qui, dit-on, est un ancien preux.

Quand on s'arrête au vitrage de ce preux papetier, on en a pour une heure à admirer les variantes du titre de la brochure de M. d'Arlincourt, qui se détaille actuellement en romances.

Dieu l'a voulu! dit un de ces papiers à musique.

Dieu le voudra! répond l'autre.

Si Dieu le voulait! ajoute un troisième.

Dieu l'avait voulu! s'écrie un quatrième papier, musique de M. Chose, paroles de M. Machin. Le parti légitimiste est modeste, du moins quant à ses artistes ; On raccole ce qu'on peut. Il a, pour chanter ses espérances, des musiciens qui jouent de la vielle, et pour reproduire les types qui lui sont chers, des artistes qui dessinent avec des allumettes sur du suif.

On est sûr de rencontrer toujours devant ce magasin trois ou quatre amateurs de rébus, qui cherchent à s'expliquer les titres de ces romances. Qu'est-ce que Dieu a voulu? Qu'est-ce qu'il voulait? Qu'est-ce qu'il voudra? Grand problème! Ah! si Dieu voulait que je comprisse la volonté de Dieu! Mais c'est bien assez qu'il ait donné des explications à M. d'Arlincourt et quarante-huit éditions à sa brochure!

Ces romances sont flanquées de gravures, par les artistes que vous savez, représentant Henri V, d'abord au naturel; puis, sous les déguisements de Henri IV et de Charles VII, idée ingénieuse, et que Dieu a voulue. Le dieu des légitimistes ne paraît pas être bien difficile en fait d'esprit et d'allusions.

Comme je passais hier devant ce magasin, Dieu voulut que j'eusse la pensée d'interroger la marchande d'oranges établie presque en face du papetier.

— Madame, lui dis-je, c'est sans doute à une preue que j'ai l'honneur de parler?

— Une quoi? s'il vous plaît?

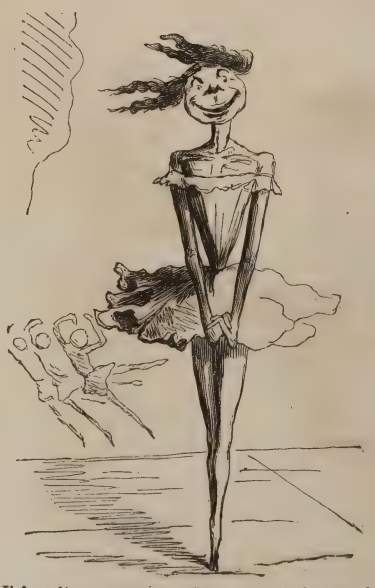
— Une preue; ce mot n'a rien de blessant, au contraire; les preux sont des gens de la meilleure compagnie; M. d'Arlincourt est un preux; ce passage, à ce qu'il me semble, est le passage des preux.

— Nous n'avons pas ici de gens de cet état, à l'exception du papetier, qui est un bien brave homme.

— Cela ne l'empêche pas d'être un preux; mais,

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*



Il faut dire que mossieu Réac, outre *la banque* de son agent de change et les manœuvres remarquables de ses innombrables courtiers, n'a pas négligé de faire hommage de quelques actions à mademoiselle Loulou Mouillefarine (dite *la Cigale turbulente*), jolie danseuse, qui a l'oreille du ministre.— si j'ose m'exprimer ainsi !

...non plus qu'au célèbre journaliste Blagagnac, de Marseille, qui a prouvé et démontré tant qu'assez dans son estimable journal...

...que l'affaire est parfaitement claire.

puisque Dieu a voulu que vous vendissiez des oranges dans ce passage et que vous eussiez des rapports d'amitié avec le seul preux qui existe dans la papeterie, vous pourrez peut-être m'expliquer ce que Dieu a voulu révéler aux hommes dans les romances du papetier, votre voisin.

— Faudrait lui demander ça à lui-même.

— A qui? A Dieu ou au papetier?

— Au papetier.

— Voyons, bonne femme, n'essayez pas de me tromper; il est impossible que le papetier ne vous ait pas donné quelque explication à ce sujet. Parlez, Dieu le veut!

La marchande d'oranges parut fort embarrassée.

— Je ne dis pas, reprit-elle, que nous n'ayons pas causé quelquefois de cela avec le papetier, mais je vous donne toutes mes oranges pour rien, si j'y comprends un mot. Il y a bien encore un monsieur qui vient de temps en temps en causer avec moi, tout en marchandant mes oranges; c'est un monsieur qui a son portrait chez le papetier, au milieu des romances.

— Il a son portrait chez le papetier? Mais, dites-moi, n'est-ce pas aussi un preux?

— Je crois que oui.

— Alors ce ne peut-être que M. d'Arlincourt.

— Justement. Ce monsieur vient donc régulièrement tous les jours, passer deux heures devant le vitrage du papetier, à regarder son propre portrait. — Ma bonne dame, me disait-il encore hier, vous savez sans doute que Dieu le veut.

— Parbleu! que je lui réponds.

— Puisque c'est aussi votre idée, vous ne serez pas étonnée de le voir reparaître.

— Qui!

— Celui qui s'en est allé, parce que Dieu l'a voulu, qui est dans l'exil parce que Dieu le veut, et qui est bien près de revenir parce que Dieu le voudra.

Je crus qu'il me parlait de M. Caussidière qui est dans l'exil. Le papetier vint alors nous rejoindre.

— Cette vertueuse femme, dit le monsieur au papetier, pense très-bien; elle est remplie de confiance en Dieu.

— Nous sommes tous pleins de confiance en Dieu dans ce passage, dit le papetier. Les portraits de l'enfant du miracle, sous ses divers déguisements, produisent le meilleur effet, mais il faudrait varier les dessins. Je serais d'avis de le représenter prochainement en Turc ou en mandarin.

— Dieu ne le veut pas!

— Alors, en général de la garde nationale.

— Dieu le voudrait peut-être. Ah! s'il le voulait, je le voudrais, nous le voudrions tous!

— Pourquoi ne le voudrait-il pas? Essayons; on pourrait toujours faire une romance là-dessus.

A ces mots ils s'éloignèrent.

— Voilà tout ce que j'en sais, ajouta la marchande, et vraiment, à moins qu'il ne s'agisse de M. Caussidière, je ne vois pas trop de qui il peut être question.

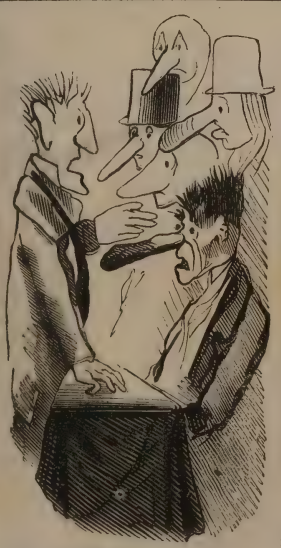
En me retirant, Dieu voulut que j'aperçusse M. d'Arlincourt en contemplation devant son portrait, avec son mouchoir sur le nez pour n'être pas reconnu.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*

C'est alors que mossieu Réac, dans un rapport fort remarquable, annonce aux actionnaires « que les travaux sont entrepris sur toute la ligne avec une grande vigueur, — MAIS qu'une montagne à percer occasionnera quelques retards. »

Les nez des jolis petits actionnaires commencent à prendre de la dimension.

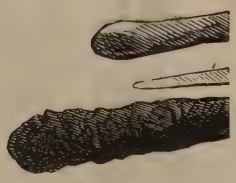


« Et qu'après la montagne, les ingénieurs ont rencontré la mer Atlantique, qu'ils avaient oubliée dans les premiers devis; mais l'ingénieur en chef surmontera aisément cette difficulté au moyen de rails dits *marins* posés sur des coussinets en liége. »

Les nez des jolis petits actionnaires s'allongent excessivement.

« Toutes ces difficultés, continue mossieu Réac, n'arrêtent pas le zèle de l'administration, appuyée sur l'intelligence et le patriotisme des actionnaires; elles seront surmontées, grâce à quelques appels de fonds supplémentaires et à quelques emprunts. »

Les nez des jolis petits actionnaires ne connaissent plus de bornes.



Report des nez des jolis petits actionnaires.

Cependant les actions baissent dans la même proportion. — La prime disparaît et les versements ne se font plus.

LE LOTO ASIATIQUE.

Ce jeu, ce noble jeu vient d'être traité en Russie comme un criminel lansquenet et condamné à l'exil. Il a tenu à bien peu qu'on ne l'envoyât en Sibérie.

A qui se fier désormais? Le loto avait jusqu'à ce jour joui d'une réputation patriarcale; et sans danger la mère en permettait la pratique à sa fille. Quant aux talents que ce jeu réclame, il suffira de rappeler le proverbe si connu : « Le loto n'est jamais entré dans la tête d'un âne. »

On sait qu'un édit du roi François Ier rangea le loto parmi les jeux nobles permis seulement aux personnes de qualité. Mais cet édit si sage était tombé en désuétude; et, d'abus en abus, le loto devint peu à peu l'apanage de la petite bourgeoisie; c'est alors que la noblesse l'abandonna, malgré la chanson composée par François Ier en l'honneur de ce jeu, chanson qui commence par ces deux vers :

Souvent le loto varie;
Bien fol est qui s'y fie.

On ne comprend pas trop pourquoi un ukase impérial vient d'interdire le loto aux Russes, à moins que ce ne soit à cause de la chanson de François Ier qui en signale les dangers. Les journaux assurent néanmoins que ce jeu avait fini par devenir très-malsain et causer une épidémie qui ravageait toutes les parties du royaume, mais particulièrement Moscou. Cette maladie, appelée loto-morbus par les médecins, se déclarait par une éruption de quaternes, d'ambes et d'extraits sur tout le corps. Le malade était en proie au délire, et, au dernier période de la fièvre, il lui poussait ordinairement un quine sur le nez. Peu d'heures après il avait succombé à la violence du mal.

On a constaté que les enfants qui naissaient d'une mère ou d'un père atteint du fléau avaient quelquefois des cartons marqués sur le corps.

L'Académie de médecine de Moscou, dans un rapport très-remarquable, prétend avoir constaté que le loto-morbus, qui sévit actuellement dans la Russie méridionale, est une variété du loto asiatique qui suit le cours des fleuves.

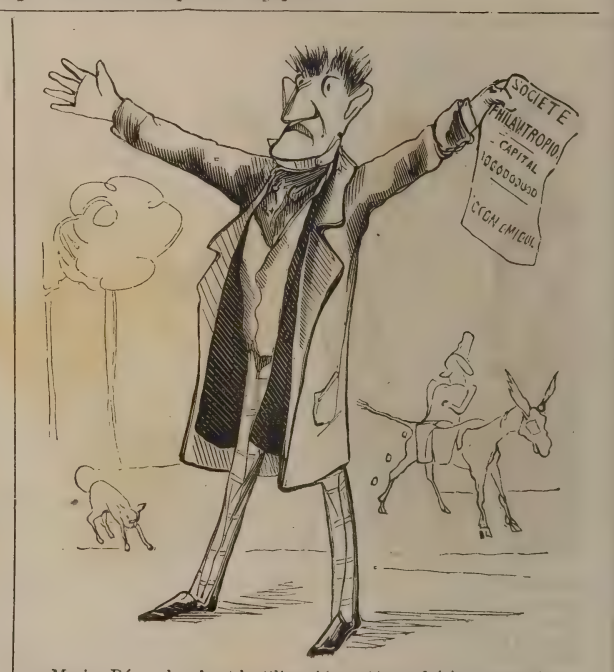
Le bruit s'est répandu parmi les rentiers du Marais que la police de Paris, justement alarmée des dangers que présente le voisinage du loto asiatique, allait prendre des mesures de précaution et interdire chez nous le simple loto européen.

« Qu'allons-nous devenir? disent les petits rentiers; comment passerons-nous nos soirées d'hiver? L'expérience a prouvé depuis des siècles que le loto européen n'offrait aucun danger pour le corps non plus que pour le cœur et l'esprit. Nos grand'-mères y jouaient, nos mères y ont joué, nous y jouons sans nous en porter plus mal. Le loto nous est devenu nécessaire comme le tabac et le café au lait. Et puis que de mariages ont été la conséquence d'une partie de

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. — *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*

Révoltés de tant d'ingratitude, mossieu Réac et le digne Ravageorff se retirent, avec indignation et... le sac.



Mosieu Réac, cherchant à utiliser désormais ses loisirs, pousse tout à coup un cri.— Il vient d'inventer le *Bouse Pain* ! et de jeter du même coup les bases de la grande Société Philanthropique pour l'exploitation de la farine de crottin de cheval.

loto. C'est en y jouant que je fis la connaissance de ma femme, en mil huit cent. Souvenez-vous-en! »

Nous pensons que les petits rentiers prennent l'alarme trop aisément. Des renseignements puisés à de bonnes sources nous permettent d'assurer qu'il n'est pas du tout question d'interdire le loto chez nous, malgré les ravages que le loto asiatique exerce en Russie. Notre académie de médecine, consultée à ce sujet, s'est prononcée pour la négative. Tout au plus établira-t-on un cordon sanitaire à la frontière.

ORTHOGRAPHE DE CAVALERIE.

La France, sous la Restauration, était divisée en deux catégories : les bien pensants et les mal pensants. Les premiers étaient les élus, les seconds les parias du monde royaliste. Toutes les administrations, l'armée, la société, avaient une inquisition. C'était un devoir de dénoncer ceux dont le zèle n'était point assez empressé. La délation était honorée, encouragée, ordonnée même; cela s'appelait servir le roi. Alors il n'était jamais question de servir la France ; on essayait de revenir au temps où Louis XIV disait : l'État c'est moi.

Dans l'armée, ce système de dénonciation était organisé de façon que les pauvres officiers de fortune étaient en butte à la malveillance du gouvernement, s'ils ne voulaient entrer dans la conspiration des bien pensants. Quelques-uns, pour conserver leur emploi, d'autres, par une faiblesse condamnable et pour se faire bien venir de la noblesse, que la faveur appelait à tous les grades, se faisaient les délateurs de leurs anciens camarades.

Ceci nous rappelle une historiette que nous allons vous raconter, pour vous donner une idée de ce qui pouvait se passer dans un régiment.

Un colonel de cavalerie, c'est aujourd'hui un général, roturier s'il en fût jamais, bon sabreur, mais fort peu lettré, voulant prouver son dévouement au roi, envoyait tous les mois au ministre un état nominatif de ses officiers. A chaque nom il ajoutait une note qui témoignait des bons ou mauvais sentiments de l'officier. Cette note consistait invariablement en trois mots : *il pense bien*, *il pense mal*. Sa faconde n'allait pas plus loin. Il va sans dire que tout ce qui était duc, comte ou marquis, avait une note favorable : le reste était impitoyablement envoyée à son excellence. Ainsi que nous l'avons dit, ce brave homme était peu lettré, et, l'un portant l'autre, il mettait à peine un mot d'orthographe sur deux. Par malheur, il ne connaissait qu'une manière d'écrire le mot *penser*, c'était celle qui se rapportait à l'expression connue des cavaliers : *panser* les chevaux. Il y était expert. Ayant commencé par là son métier de soldat et de colonel, il écrivait donc de sa main, sans sourciller et sans se douter qu'il n'était ni un Saumaize, ni un Lhomond : *il panse bien*, *il panse mal*.

Cette liste, remise tous les mois au ministre, finit

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. — *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*

Il présente un échantillon de sa découverte à Son Excellence le ministre de l'Intérieur, sollicitant la fourniture des hôpitaux civils et militaires, de l'armée et de la marine.

La commission des savants nommée par le ministre :

« Attendu que le *bouse-pain* renferme moins de parties nutritives que le pain ordinaire ;

« Attendu qu'en raison des difficultés d'extraction et autres, le prix de revient est plus élevé ;

« Déclare qu'il y a lieu de l'adopter pour le service des hôpitaux. »

Mossieu Réac, une fois rentré chez lui, et ayant endossé le pet-en-l'air du cabinet, témoigne sa joie par une pantomime vive et animée.

(*La suite à la prochaine livraison*)

par attirer son attention. Le nombre de ceux qui *pansaient* mal était considérable; il fallait porter remède à cet inconvénient, qui pouvait être grave dans un régiment de cavalerie. Il y réfléchit longtemps; puis il s'écria, du ton d'un homme qui vient d'avoir une idée qu'il croit bonne : « Qu'on mette tous ces gaillards-là « dans l'infanterie, et qu'on ne m'en parle plus. »

CHOSES QUELCONQUES.

« Tous nos gouvernements sont des imbéciles, disait un de nos plus spirituels caricaturistes après avoir assisté à une séance de l'Assemblée nationale; si j'étais gouvernement, j'exigerais que le président de cette assemblée, au lieu de sa sonnette qui ne fait pas de bruit, eût à la main une forte crecelle; et si M. Odilon Barrot disait des bêtises, si M. Lagrange lui en répondait, si M. Bérard se permettait de brailler, si M. Denjoy avait le mauvais goût de vanter sa fermeté bien connue, si M. Vezin se présentait à la tribune avec ses airs de gendarme qui aurait fait ses classes dans un séminaire, si le nez en caoutchouc de M. Taschereau se permettait la moindre interruption, je ferais aller mon instrument pour changer en sourds tous ces bavards. Je ne souffrirais pas qu'on s'occupât de questions politiques qui n'ont rien de politique : le prix de la salade, celui du pain, celui des couleurs et des crayons, voilà les seules questions que je laisserais développer à la tribune de l'Assemblée nationale. »

— Un pauvre diable arrêta un jour dans la rue le peintre Lorentz. « Je suis maçon, lui dit-il, et l'ouvrage ne va pas. » Lorentz retourna toutes ses poches; il y trouva trois sous et les donna au pauvre ouvrier en lui disant, sous forme d'enseignement philosophique : « Vous êtes maçon, moi je suis peintre, je suis en outre vaudevilliste et dramaturge; j'ai fait des pièces qui ont eu du succès, et des livres qui auraient peut-être dû en avoir; eh bien, maintenant que vous avez mes trois sous, je suis plus pauvre que vous, car l'ouvrage ne va pas plus pour moi que pour vous, et vous avez sur moi un avantage, c'est qu'en mendiant, s'il est vrai que vous êtes sans travail, vous faites sans honte un état que je ne pourrais jamais faire. »

— Bien différent de M. Loëve Weimar, qui s'est fait chasser de Turquie parce qu'il aimait les femmes maigres, M. ***, représentant du peuple, ne peut pas les souffrir. « Quand je vois une femme maigre, disait-il galamment à une princesse bien connue, j'ai toujours envie de lui dire : Bonjour, monsieur. »

— Un savant de l'Assemblée nationale, qu'on suppose devoir être l'honorable M. Vivien, a été chargé de traduire en latin le nom de ses collègues. La seule de ces traductions qui soit parvenue jusqu'à nous est celle du nom de M. Antony Thouret, — que M. Vivien aidé de quelques-uns de ses plus graves collègues, aurait, traduit par ces mots : « *Turris est.* »

— Cet éléphant, c'est de M. Antony Thouret que nous parlons, a été préfet à Lille. Le directeur du théâtre de Lille, voyant sa salle vide et la banqueroute à sa porte, alla trouver un jour ledit M. Thouret dans le but de l'attendrir et de tirer de lui quelque secours qui pût l'aider à attendre des jours meilleurs. M. Thouret refusa la subvention; mais pour adoucir son refus, il conseilla au malheureux directeur de mettre en grosses lettres sur l'affiche, que lui, M. Antony Thouret, préfet de Lille, assisterait à la représentation. « Et j'irai, en effet, dit le gros magistrat, et votre salle sera pleine. — D'accord, dit en soupirant l'infortuné directeur, mais ma caisse, vous mettrez-vous dedans pour la remplir? »

— Nous ne trouvons pas mauvais que le Président de la République soit largement payé, mais que vont dire les pauvres diables à qui on avait promis, au nom de L. Bonaparte, non-seulement qu'il ne prendrait pas leur argent, mais qu'il leur en donnerait du sien?

— Au dernier bal du ministre des affaires étrangères, on remarqua que sa cravate était nouée avec un soin inaccoutumé. « C'est Dandré, disait-il à ceux qui lui en faisaient compliment, qui me l'a mise. »

— M. Merruault entra un jour dans le cabinet de M. Véron, portant en triomphe deux feuillets d'écriture qu'il lui montra avec fierté. « Remerciez-moi, dit-il, c'est du grand homme, c'est du Thiers tout pur. » Quel honneur pour le *Constitutionnel!*

M. Véron, qui se demandait depuis quelque temps à quoi lui avait servi de faire de son journal le journal de M. Thiers, et d'assumer ainsi, sans profit personnel pour lui-même, toutes les haines encourues par la plume pleine de fiel de ce rédacteur anonyme, prit les feuillets, et, sans façon, les mit au rebut. A cette vue, le jaune Merruault blanchit d'horreur; il quitta, en courant, le *Constitutionnel*, et ne s'arrêta que place Saint-Georges. M. Thiers, instruit de ce qui venait de se passer; M. Thiers, fort en gueule comme une soubrette de Molière, se répandit immédiatement en invectives contre M. Véron, qu'il appela d'abord M. Purgon, et qu'il compara ensuite à M. de Pourceaugnac. Les mots pleutre, cuistre, apothicaire, voltigeaient sur ses lèvres. Merruault, consterné, écoutait en silence.

Il fallut aviser au cas où M. Thiers serait sans journal. Un affidé de la maison alla trouver M. Nivière, propriétaire du *Courrier Français*, et lui offrit le patronage du grand homme. M. Nivière accepta. Si donc

vous voulez savoir non ce que pense, mais ce que dit M. Thiers, lisez le *Courrier Français.*

— Sous ce titre : *l'Avenir au coin du feu*, M. P. Bernard publie un livre dont nous voudrions pouvoir citer un long extrait. Nous nous contenterons d'en reproduire ces quelques lignes, qui auraient pu servir d'épigraphe au volume, dont elles résument la pensée à la fois philosophique et politique :

« Quand la misère s'abat sur une contrée, sur une ville, sur un quartier, formons la chaîne ; passons-nous les secours de main en main, distribuons-nous le travail et l'effort, et ne désertons le rang qu'après avoir vu, de nos yeux vu, le mal éteint sur quelque point du désastre. »

— On parle d'ouvrir prochainement une portion du chemin de fer de Strasbourg, et d'inviter le président de la République à l'inauguration. Malheureusement, on dit que notre célèbre Barrot se met dans les roues de cette partie de plaisir : il a peur que le prince, se trouvant à moitié chemin, ne fasse une fugue jusqu'à Strasbourg pour voir ce théâtre de ses premiers jeux politiques. Les appréhensions du célèbre Barrot ne sont point sans fondement ; il se souvient des tribulations de son dernier voyage à Noyon. Le fort de Ham n'est, comme on sait, qu'à quelques lieues de Noyon, et le prince éprouvait le désir, assez naturel du reste, d'aller faire une visite commémorative à son ancienne prison. Les habitants de Ham avaient, de leur côté, préparé un superbe arc de triomphe et un banquet de deux cents couverts pour fêter le président. Mais le sage Barrot, qui n'admet point qu'un grand prince puisse se livrer à ces jeux enfantins, mit son *veto* à l'expédition ; et quand la députation de Ham vint présenter sa requête au président, Mentor coupa la parole à son illustre élève, et répondit avec cette gravité qui lui sied si bien : « C'est impossible. » Toutefois, peu rassuré sur la constance de Télémaque tant qu'il serait en vue de l'île de Calypso, Mentor, sans aller jusqu'à le précipiter du haut d'un rocher dans les flots, usa d'un moyen fort ingénieux pour s'assurer de sa personne. Sous le prétexte de lui faire voir les beautés de la ville de Noyon, il le dirigea habilement du côté de l'embarcadère. Le jeune prince, qui ne pouvait soupçonner tant de machiavélisme sous des dehors si austères, monta innocemment dans une voiture pour se regarder dans la glace. La portière se referma brusquement, Mentor donna le coup de sifflet du départ, et remporta victorieusement à Paris le dépôt confié à sa garde.

Nous devons dire que ce procédé n'est pas tout à fait de l'invention de Mentor ; il est assez usité dans la maison de santé du docteur Blanche, à Passy. Mais Télémaque ne voudra plus s'y laisser prendre, et voilà ce qui met M. Barrot en émoi et M. Lacrosse en l'air. D'ici à la prochaine inauguration, il faudra trouver un moyen de mettre le président sous verre. Ce n'est guère commode en voyage.

— On assure que le Président de la République, voyant où le mène M. Faucher et M. Thiers, aurait eu la pensée de modifier son ministère et d'y appeler M. Dufaure et quelques membres de sa nuance. Un financier de Juillet, ancien receveur général très-connu, qui a eu la précaution de rendre quelques services d'argent au Président de la République, serait alors allé le trouver. « Vous auriez tort de penser à M. Dufaure, la rente baissera, et si la rente baisse, nous serons obligés de redemander nos fonds *à tous nos débiteurs.* » Louis Bonaparte baissa la tête, M. Faucher était sauvé.

LA MARÉE MONTANTE.

Lorsqu'un pêcheur, en regardant
Les bords de l'Océan sauvage,
Voit s'ébattre quelque imprudent
Le long des sables du rivage,
Il crie : Ami, cessez vos jeux,
Et que votre fuite soit prompte.
Là bas, les flots sont orageux :
Prenez garde à vous ! la mer monte.

C'est un refrain qu'en ce moment
Il faut redire à qui nous mène.
On entend le mugissement
De la grande marée humaine ;
De l'audace qui la brava
Elle est prête à demander compte.
Rois, dont le prestige s'en va,
Prenez garde à vous ! la mer monte.

Nous fûmes les premiers atteints,
Nous, qu'aujourd'hui l'Europe imite ;
Mais les maîtres de nos destins
Ont des flots borné la limite.
O Barrot ! sur votre rocher
Où vous vous posez en archonte,
Malgré les secours de Faucher,
Prenez garde à vous ! la mer monte.

Et déjà le flux envahit
Le Pô, le Danube et le Tibre.
Comme nos pères l'ont prédit,
L'univers entier sera libre.
Des despotes chamarrés d'or
L'éclat fera place à la honte.
Vous, qui les défendez encor,
Prenez garde à vous ! la mer monte.

E. B.

Député bordelais, Denjoy se remémore
Les plus fougueux héros du parti girondin.
Il prend, pour les singer, des airs de Matamore ;
Mais qu'est-il auprès d'eux ? — Un turbulent gamin !
Vous le voyez ici parfait de ressemblance :
Car lui-même à l'artiste a prêté son concours.
En effet, soit qu'il parle ou garde le silence,
Dès qu'il croit être vu, Denjoy *pose* toujours.

Dessiné par FABRIZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Le vingt mars!

Cette date mémorable restera marquée en traits ineffaçables dans l'histoire, et ce n'est pas seulement à cause du retour de l'île d'Elbe.

Quelle que soit la grandeur de cet événement, il disparaît devant un bien plus glorieux anniversaire. Celui de l'entrée de M. Odilon Barrot au ministère de la justice.

M. Odilon Barrot est ministre depuis trois mois!!!

Le vingt mars dernier, M. Odilon Barrot a donc voulu célébrer d'une façon brillante ce jubilé ministériel. Dès le matin, vêtu de ses habits de fête, un bouquet de fleurs à la boutonnière, M. Odilon Barrot a renouvelé la cérémonie de son entrée au ministère. Il s'est rendu à l'Élysée national, où il a reçu de nouveau la bénédiction et le portefeuille des mains du Président; de là le cortége est retourné à l'hôtel de la place Vendôme. Tous les employés suivaient, bras dessus bras dessous, leur chef de file, les huissiers tiraient des coups de fusil en l'air, et les garçons de bureau râclaient du violon devant la noce.

Dans la journée, M. Odilon Barrot a reçu les félicitations de ses collègues, et le soir il les a réunis dans un banquet. C'est l'aimable Léon Faucher qui a chanté le couplet de circonstance, pendant que le petit Buffet, toujours espiègle, prenait la jarretière de M. Odilon Barrot.

Trois mois au pouvoir! Qui aurait jamais dit à M. Odilon Barrot qu'il serait ministre pendant ces trois siècles, durant cette éternité? Trois mois! Qui est-ce qui dure trois mois par le temps qui court? M. Odilon Barrot peut, à bon droit, se croire éternel. Prends garde, César Barrot, aux ides de mai!

— Et pourquoi, me demande fièrement César, prendrais-je garde?

— Parce que les élections tombent justement au beau milieu des ides de mai, et que c'est le moment choisi par les conjurés de la rue de Poitiers pour immoler César et se mettre à sa place. Si la fable du *Singe et les Marrons* eût existé du temps de Brutus, je te dirais, César, que tu tires les marrons du feu pour M. Thiers. Mais, à quoi bon tous ces avertissements? Depuis quand les Césars y ont-ils pris garde?

Il est de fait que le père Barrot ne se doute guère du rôle qu'il joue. Il se dit qu'il est sérieusement ministre. Respectons cette folle illusion!

Il paraît qu'un arbre a fleuri le vingt mars dans le jardin du ministère de la justice; c'est un baguenaudier. Les amis de M. Odilon Barrot y ont vu un symbole de sa puissance. On l'appellera dorénavant le baguenaudier du 20 mars (l'arbre, pas M. Odilon Barrot).

Nous voici bientôt aux approches de Pâques. Les fêtes et les bals commencent à diminuer. Le dernier bal de Petit-Bourg a été vraiment admirable de coup d'œil. Rien n'est amusant comme la bigarrure. On peut dire cette fois que tout Paris était là, depuis la duchesse jusqu'aux dernières variétés de l'espèce lorette. On y a vu des femmes de toutes les professions, jusqu'à des cuisinières, et surtout des cuisinières. Il s'agissait d'une loterie, elles étaient là dans leur spécialité. Les journaux n'ont point publié de détails sur les numéros gagnants. Petit-Bourg n'y a pas encore

songé, c'est un tort. Le nom des gagnants serait la meilleure de toutes les réclames, et si on parvenait à en décider quelques-uns à se faire porter en triomphe au son des clarinettes et des tambours, je suis sûr qu'on pourrait doubler le nombre des billets l'année prochaine.

En attendant, nous devons signaler un trait de courage politique de Petit-Bourg. Parmi les lots figurait un cheval arabe. Comment lui donner une physionomie particulière, une valeur exceptionnelle aux yeux des acheteurs? Parbleu, disons tout simplement la vérité; mettons sur l'affiche : cheval arabe *sortant des écuries du comte de Paris*. Mais cela ne fera-t-il pas crier? Ce lot n'exhalera-t-il pas un parfum de sédition? Voyons, l'affiche paraît, personne ne réclame.

Sortant des écuries, c'est bien froid. Trouvons quelque chose de mieux, se dit Petit-Bourg; *ayant appartenu au comte de Paris* est préférable. L'idée de propriété implique l'idée de préférence. Évidemment, chacun va penser que le comte de Paris montait ce cheval tous les jours; il aura un prix nouveau. Mais le pouvoir exécutif actuel ne se fâchera-t-il pas, si j'ai l'air de mettre en loterie les chevaux du pouvoir exécutif déchu? Bah! essayons toujours; qui ne risque rien n'a rien. Là-dessus, seconde affiche portant un cheval *ayant appartenu au comte de Paris*. Personne ne dit mot.

Ma foi, se dit Petit-Bourg s'enhardissant à chaque affiche, je ne vois pas pourquoi je me gênerais; disons les choses telles qu'elles sont, et annonçons franchement un cheval *offert par le comte de Paris*.

Ce trait de courage honore infiniment Petit-Bourg. Pour les bonapartistes, il fait construire l'estrade présidentielle, où l'or et le velours se disputent l'espace; pour les orléanistes purs, il met en loterie un cheval offert par le comte de Paris; pour les régentistes, une coupe offerte par la duchesse d'Orléans. (Est-ce la même qui figurait sur le programme d'il y a deux ou trois ans?) Nous avons oublié ce qui symbolise le côté légitimiste de la loterie; mais soyez sûrs que toutes les opinions y seront représentées; Petit-Bourg est trop bon diplomate pour négliger aucune des faces diverses de l'avenir.

Le discours sceptique de M. Jules Favre n'a point sauvé le droit de réunion. Les clubs sont définitivement proscrits. L'humble échoppe du marchand de journaux a aussi attiré les foudres de M. Léon Faucher. A l'heure qu'il est, nul ne peut vendre de journaux sur la voie publique sans une nouvelle autorisation du préfet de police. Pour l'obtenir, il faudra montrer un billet de confession. On veut tuer la presse; mais on n'y réussira pas, rétablît-on, comme il en est question, le cautionnement de cent mille francs, et le timbre sous le titre de permis de circulation.

Il est dit que M. Bugeaud ne cessera d'être une source d'embarras pour le gouvernement; ainsi, pendant que pour s'excuser de faire emprisonner les membres de la *Solidarité républicaine*, M. Léon Faucher affirmait avoir donné l'ordre d'interdire les associations du même genre, alors même qu'elles venaient en aide au pouvoir, le vainqueur d'Isly écrivait à la société des *Amis de l'ordre*, qu'il acceptait l'honneur de la présider. M. Léon Faucher ne peut se dispenser maintenant de faire poursuivre M. Bugeaud.

Grande nouvelle! Fréron et ses muscadins ont reparu. Ils se sont donné rendez-vous au théâtre des Variétés pour siffler *la Goutte de lait*, pièce qui viole, disent ces messieurs, le respect que l'on doit aux têtes couronnées. Clercs de notaire, quarts d'agents de change, caissiers et teneurs de livres de la haute banque, parfaits gentilshommes, rien n'est comique comme de voir tous ces petits saute-ruisseaux protester en faveur des idées d'autorité. Aujourd'hui, Fréron n'est plus qu'un gamin, et ses acolytes des calicots monarchiques. Comme tout dégénère dans ce monde! Vienne maintenant une pièce franchement républicaine, et nous reverrons renaître au théâtre le temps des cabales, des luttes et des protestations, nous assisterons aux soirées du *Soldat laboureur*. Il faut s'attendre à avoir des duels avec les gardes du corps du café Lemblin.

En attendant, les théâtres continuent à croupir dans le vaudeville réactionnaire. Le Théâtre-Français nous tient au régime des comédies en deux actes et en vers, on ne voit rien surgir à l'horizon dramatique, rien à l'horizon littéraire. Prenons patience, cela viendra plus tard.

VIOLETTES PARLEMENTAIRES.

ESQUISSES NON POLITIQUES.

III. — M. MOUTON.

Il y a Mouton et Mouton; l'un est du Tarn, l'autre est du Nord, celui-ci est propriétaire, celui-là est abbé. Pour le quart d'heure, il s'agit du Mouton du Nord, plus vulgairement connu parmi ses collègues de l'Assemblée nationale sous la dénomination transpyrénéenne de *Mérinos*.

Certains noms ont le privilége de foisonner dans les assemblées législatives; à l'ancienne chambre des députés, les Martin et les Durand pullulaient; Durand (de Romorantin), Durand (de Corbiac), Durand (de la Charente), etc., etc. Quelquefois dans une séance, M. Martin (du Nord) apportait un projet de loi,

LE THÉ DE MADAME CIBOU ET DE MADAME POCHET.

Dessiné par BERTAIL.

Gravé par BAULANT.

amendé par M. Martin (du Rhône), qui avait pour adversaire M. Martin (de Strasbourg), lequel n'était pas au mieux avec M. Martin (de Toulouse). Un étranger, qui aurait assisté à l'une de ces séances, aurait pu supposer qu'à la Chambre comme à la foire, tous les députés s'appelaient Durand quand ils ne se nommaient pas Martin.

Parmi tous les Martins de l'époque monarchique, un seul était de l'opposition, celui de Strasbourg. Le Martin de sa nature est essentiellement conservateur.

Les Durand, au contraire, avaient généralement un caractère nuancé.

Il en est un surtout qui était la gloire de Romorantin : ce Durand-là n'a jamais beaucoup parlé, mais il cultivait l'interruption avec un certain avantage. M. Sauzet a dépensé bien des coups de sonnette à son intention. C'est ce même Durand qui depuis... Hélas ! la rue de Poitiers a gâté ce beau caractère. Romorantin est dans les larmes.

Mais revenons à notre Mouton. Celui-là est de Cambrai ; il n'a jamais su pourquoi. Du reste, il n'est pas curieux ; il était banquier avant de siéger à côté de son ami Farez à l'Assemblée nationale.

Mouton est l'archétype de la violette, jamais un mot n'est sorti de sa bouche, jamais la moindre interruption n'a souillé ses lèvres ; il ne connaît la tribune que de vue ; son opinion ne s'est jamais manifestée que par un bulletin blanc ou un bulletin bleu ou encore par un tour de reins expressif au moment du vote par assis et levés. Il est l'antipode de Denjoy et la contre-partie de Buvignier.

Il existe à l'hôtel-de-ville de Cambrai un carillon modèle, qui n'a jamais manqué de chanter sa petite romance quand l'heure sonne. Ce carillon, qui fait l'admiration de tous les Flamands et d'Antony Thouret, serait déshonoré s'il oubliait une seule fois de donner la réplique au marteau qui mesure le temps. Eh bien ! si la supposition n'était pas un peu hasardée, on pourrait croire que Mouton descend en ligne directe du carillon de Cambrai.

En effet, Mouton est essentiellement de la nature de la pendule, de l'horloge, du carillon ; ce qu'il faisait hier, il le fait aujourd'hui, il le fera demain. Je me garderai bien de dire que Mouton est un tourne-broche, mais son père devait être mécanicien.

Mouton arrive à la salle des séances à une heure moins dix minutes ; si Mouton n'était pas à son banc avant tout le monde, les huissiers croiraient à un cataclysme ; une fois installé, Mouton ne bouge plus jusqu'au moment où le président prononce l'*Ite missa est* parlementaire. On se demande comment Mouton, qui a, du reste, l'avantage d'être sourd comme l'auteur de *Paturot*, n'est pas mort d'ennui depuis un an qu'il s'asseoit invariablement sur sa banquette, pendant cinq heures, chaque jour, sans broncher, sans remuer, sans parler, sans manifester le moindre signe d'intelligence ; un des amis de Mouton nous a donné l'explication de ce phénomène.

« Mouton, nous disait-il, ne peut occuper ses loisirs comme M. de Luynes, qui passe son temps à dessiner des cariatides, ou comme M. Raspail, qui fait la caricature de ses collègues, ou comme M. de Dampière, qui organise sur son pupitre des bataillons de cocottes, ou comme M. Hugo, qui écrit des *premiers-Paris* pour *l'Événement ;* Mouton ignore les éléments du style et du dessin, et il n'a jamais pu parvenir à façonner à l'aide d'un morceau de papier le moindre entre-filet ou le moindre chapeau à cornes, mais Mouton est l'homme de l'Assemblée nationale qui sait le mieux sa salle. Il peut vous dire tout de suite combien de fois se trouve répétée, dans la frise supérieure, la formule républicaine *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*. Il a compté le nombre des carreaux des fenêtres ; il sait qu'il y a en tout soixante-dix drapeaux tricolores groupés en trophées autour des colonnes en comprenant les onze plantés sur le baldaquin qui domine le bureau. Il sait aussi que la tribune de la présidence contient trente-trois places, c'est-à-dire neuf de plus que celle du conseil d'État. Vous voyez bien que Mouton s'occupe sans faire semblant de rien. Demandez-lui combien chaque lustre a de becs d'huile, il vous répondra sur-le-champ ; et s'il se trompe d'un bec, je vous autorise à dire partout que je ne suis qu'un imposteur. »

J'ai été assez heureux pour vérifier le fait, et je dois déclarer, à la louange de Mouton, qu'il m'a complètement satisfait.

A ce sujet, je pris la liberté de lui demander s'il espérait être réélu aux prochaines élections : « Je n'en sais rien, me répondit-il avec bonhomie, mais si la législative doit siéger dans cette baraque, je ne ferai aucune démarche pour revenir. »

J'ai compris la pensée de Mouton : il connaît la salle actuelle par cœur, et il ne reviendra qu'autant qu'il pourra se désennuyer à en apprendre une autre.

Je dois dire, en terminant cette étude historique, que Mouton est chauve, mais il est doux comme un agneau.

LES CHARTES OCTROYÉES.

— On ne passe pas.

— Et de quel droit, factionnaire que vous êtes, empêcherez-vous un représentant du peuple de se rendre dans la salle de la diète?

— Il n'y a plus de diète, plus de représentant, plus de constitution à faire ; l'empereur d'Autriche vient d'octroyer une charte à ses peuples.

Le représentant ainsi repoussé essaye en vain de pé-

nétrer dans la salle, le factionnaire lui flanque des coups de crosse de fusil dans les genoux. Il se met à crier, les Croates l'empoignent. On le conduit devant le gouverneur.

— Tiens, tiens, tiens, c'est M. Mastermann.

— Lui-même, général, qui vient vous demander justice.

— Justice de quoi?

— De la brutalité de vos soldats qui m'ont battu. Je dépose formellement une plainte entre vos mains.

— Vous en avez le droit, nous vivons sous l'empire de la charte que notre bien-aimé souverain vient d'accorder à tous ses sujets. A propos, monsieur Mastermann, vous étiez à Vienne lors des derniers événements?

— Certainement.

— Vous avez dû jouer un rôle dans tout cela?

— J'étais caporal de la garde nationale.

— Fort bien. Capitaine Pillarsdorf!

— Général.

— Assurez-vous de M. Mastermann ici présent; il vient lui-même de l'avouer, c'est un insurgé.

— Général, votre conduite est infâme, je proteste.

— Du moment que la charte ne s'y oppose pas, vous pouvez le faire.

Le général se remet à fumer sa pipe, et on entraîne Mastermann.

Il paraît que, dans le langage des défenseurs de l'ordre, tels que Schwartzemberg, Windisgraëtz et autres Jellachich, on entend par charte octroyée :

Le droit de violer la représentation nationale;

Le droit d'emprisonner les gens;

Le droit de les faire fusiller sans jugement;

Le droit de frapper des contributions extraordinaires;

Le droit de confiscation et d'exil;

Et une foule d'autres droits non moins agréables qui constituent cette charte composée exclusivement d'articles quatorze.

Du reste, la charte d'Autriche a son pendant dans la charte sicilienne.

Le roi de Naples accorde aux Siciliens la liberté de lui payer une indemnité pour frais de guerre;

La liberté de recevoir des troupes napolitaines et suisses dans les forts des principales villes;

La liberté de discuter les questions d'impôt, mais avec voix consultative seulement;

La liberté d'avoir un vice-roi investi de l'autorité suprême et choisi de la main du roi de Naples lui-même;

La liberté, enfin, d'accepter cette charte ou d'être bombardés, mitraillés, pendus, fusillés, passés au fil de l'épée.

En fait de chartes octroyées, nous avons aussi celle d'Espagne, qui ne manque pas d'un certain charme. Elle se compose de deux articles seulement :

« ARTICLE PREMIER.

« Le peuple espagnol jouit de la liberté individuelle, de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, etc., etc.

« ARTICLE DEUXIÈME.

« Le gouvernement est libre de suspendre quand il lui plaît la liberté indiviuelle, la liberté de la presse, la liberté de réunion, et généralement toutes les libertés qui lui paraissent incompatibles avec l'ordre. »

C'est ce second article qui est seulement en vigueur.

L'empereur d'Autriche, le roi de Naples et Narvaez ont beau faire, le temps des chartes est passé. Les peuples tiennent à s'octroyer leurs propres constitutions, et ils y parviendront, quoique les chartes en général ne leur reconnaissent pas ce droit.

Constitution octroyée en Autriche.

Constitution octroyée à la Sicile.

VISITE A SAINT-LEU.

(La reproduction de cet article revenait de droit à la *Revue comique*, et nos lecteurs trouveront sans doute comme nous qu'il méritait les frais d'illustration dont nous venons de l'enrichir ; puisse *la Liberté* nous en fournir souvent de pareils, et la naïveté de ses correspondants évitera à nos rédacteurs bien des efforts d'imagination. Ce que *la Quotidienne* était à Henri V, *la Liberté* est en chemin de le devenir pour L. Bonaparte).

On lit dans *la Liberté* du 18 mars :

« Le Président de la République vient d'être l'objet d'une ovation populaire dans la commune de Saint-Leu.

« En sortant de Rueil, où il avait été rendre son hommage funèbre à sa grand'mère, l'impératrice Joséphine, il s'est rendu à Saint-Leu, pour visiter le tombeau de son père, l'ex-roi de Hollande, dont la mémoire est en grande vénération dans cette localité. La garde nationale était sous les armes à l'entrée du village ; des acclamations universelles l'ont accueilli aussitôt qu'il a paru. Toutes les campagnes environnantes étaient accourues sur son passage. L'enthousiasme a éclaté de tous côtés autour de sa voiture, conduite par quatre chevaux de poste. La foule a dételé les chevaux et a voulu *traîner* la voiture jusqu'à l'église. *L'entraînement* a été si grand, qu'on l'a supplié de descendre de la voiture ; des milliers de bras se sont emparés de lui ; on criait : Nous voulons Napoléon ! Vive le neveu de l'Empereur ! C'est ainsi que le peuple a porté sur ses bras l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe ! Nous sommes le peuple, toujours fidèle ! Vive Napoléon ! Vivent les Bonaparte ! — Au bout de tous les fusils, pendant cette scène touchante, les schakos s'agitaient avec une sorte de fureur électrique. Bientôt la foule a supplié Louis Bonaparte d'accepter une collation. On l'a fait monter dans une chambre d'auberge, et là, *il a rompu le pain* avec ce peuple qui le *couvrait d'embrassements ;* c'était un délire impossible à décrire. »

« On lui a présenté un verre, afin qu'il bût à la mémoire du grand Napoléon. Tous les verres cherchaient le sien, qu'il a élevé au dessus de sa tête, en s'écriant : A la prospérité de la France ! au peuple qui a toujours fait la force de l'Empereur ! — Non ! non ! lui répondit-on de toutes parts : A la mémoire de l'Empereur ! de Napoléon le Grand, du Dieu du peuple. — Le président était profondément ému, et tous les assistants, dont l'amour débordait, avaient les yeux remplis de larmes de joie. — Cette démonstration spontanée et si éclatante d'enthousiasme, doit prouver au neveu de l'Empereur, qu'entre le peuple et la famille du grand homme l'harmonie et la reconnaissance sont complètes. Que de choses on peut faire pour la patrie, lorsque le chef de l'État et la nation marchent au même but, dans la ligne des mêmes idées, et sous les inspirations d'un même dévouement ! »

« Le secret des élections prochaines est tout entier dans cette scène vraiment imposante. *Les bonapartistes sont les maîtres* de la position, s'ils savent s'entendre avec cet admirable peuple, *dont les instincts ne le trompent jamais.* »

LE CALIFE IMPRUDENT.

(CONTE ORIENTAL.)

Autrefois régnait à Bagdad le jeune calife Omar El-Arousch, neveu de l'illustre Aaroun-al-Raschid.

Personne n'ignore que le calife Aaroun-al-Raschid, après un règne de dix ans, fut détrôné par la famille des Barbecides, surnommés les princes imbéciles, et qu'il alla mourir en exil sur un rocher de la mer des Indes.

Son neveu Omar El-Arousch eut des aventures fort singulières.

Un sage lui dit dans son enfance : — Souviens-toi, mon fils, de cette maxime des grands hommes : « Vouloir, c'est pouvoir, » c'est-à-dire, qu'avec une tête dure, on arrive à tout, même à être calife de Bagdad, quoique le califat appartienne en ce moment à la branche cadette des Barbecides qui a détrôné les princes de la branche aînée surnommés les princes imbéciles, lesquels avaient détrôné précédemment monsieur votre oncle Aaroun-al-Raschid.

— Eh bien, dit le petit Omar, je veux être calife de Bagdad.

— Tu le seras, répondit le sage, mais à la condition d'avoir la tête dure.

— Je l'aurai ! s'écria le petit prince. Et, depuis ce jour, il se frappait la tête contre les murs, pour l'endurcir, et il parvint ainsi à rendre sa tête tellement dure que rien n'y pouvait entrer.

C'est pourquoi la prédiction du sage s'accomplit. Un jour les habitants de Bagdad chassèrent les Barbecides de la branche cadette qui avaient détrôné les Barbecides de la branche aînée surnommés les princes imbéciles, lesquels avaient exilé Aaroun-al-Raschid ; après quoi ils se dirent : — Choisissons pour calife le prince Omar, neveu de l'illustre Aaroun ; c'est le prince qui a la tête la plus dure du monde, et vraiment il supporterait la chute d'une cheminée ; nous aurons la gloire d'être gouvernés par le seul calife de la terre en état de sortir sans inconvénient dans les rues, les jours de grand vent.

Et le prince Omar fut nommé calife.

Le soir même, pendant son sommeil, il vit en songe son oncle Aaroun qui riait à se tenir les côtes : « Mon beau neveu, lui dit-il, comme te voilà accoutré ! Eh ! qui diable m'aurait jamais dit que je retrouverais un jour ma couronne sur ta tête ?

— Voilà ce que c'est que d'avoir la tête dure, répondit le neveu. « Vouloir, c'est pouvoir, » m'a dit un sage.

— Peste, monsieur mon neveu, quel philosophe vous faites ! s'écria l'oncle en riant plus fort ; puis prenant un air sérieux : — Je vais vous donner une leçon de gouvernement. Savez-vous ce que, de notre temps, les califes doivent éviter avec le plus de soin ?

— Les rhumes de cerveau, répondit le prince Omar avec assurance.

— Vous n'y êtes pas. »

Le jeune prince réfléchit un instant, passa la main sur son front et répondit : « J'y suis ; c'est la gibelotte de lapin.

— Vous êtes digne d'appartenir à la branche aînée des Barbecides, dit l'oncle avec un haussement d'épaules ; le véritable danger qui menace les califes de ce temps-ci, c'est l'influence des financiers ; une fois entre leurs mains, un calife est perdu, ils le tiennent à la gorge et gouvernent pour lui. J'ai passé mes dix ans de règne à combattre l'influence des financiers, et ils l'ont emporté à la fin. Ce sont les financiers qui ont

retardé de six semaines ma campagne d'invasion dans l'Indoustan, et c'est ce retard qui a causé tous les désastres qui ont entraîné ma chute. Ainsi, mon neveu, tenez-vous-le pour dit, les financiers vous tueront si vous ne les écrasez pas. »

Ayant ainsi parlé, l'oncle disparut après avoir brisé quelques porcelaines dans l'appartement. Quelques badauds qui le virent traverser les airs, crièrent : « Vive le grand Aaroun-al-Raschid ! » Mais Aaroun, irrité, ôta ses souliers et les leur jeta à la tête. L'Académie des sciences, consultée sur ce fait insolite, décida que les souliers étaient tombés de la lune.

Cependant, un usurier très-connu à Bagdad s'était présenté chez le nouveau calife le jour même de son avénement : « Mon brince, lui dit-il avec un accent chinois très-prononcé, ch'étais le panquier de monsir fotre oncle et che lui bretais te l'archent sans intérêt, par batriotisme. Ah ! le prave homme que monsir fotre oncle ! Che fiens fous offrir quinze cent mille petites sequins que ch'affre là tans un sac.

— Donnez, dit le prince ; quinze cent mille sequins sont toujours bons à prendre, d'autant plus que j'en ai l'emploi en ce moment.

L'imprudent calife prit les sequins, acheta soixante chevaux, cent femmes pour son harem, et remplit sa cave de vin de Champagne, malgré la défense du prophète. Puis il donna la charge de grand visir à un gros homme chauve qui, depuis dix-huit ans, faisait l'entendu sur toutes les affaires, et s'était rendu la risée de Bagdad.

A partir de ce moment, il n'eut d'autre souci que de boire son vin de Champagne, de voir danser ses femmes et de se promener à cheval dans les environs de Bagdad.

Cependant, les habitants de la ville, ayant appris que le gros homme chauve venait d'être nommé grand visir, firent mille plaisanteries à ce sujet ; puis ils cessèrent de rire et blâmèrent sévèrement le calife de cette nomination. Le calife, effrayé de ces témoignages de mécontentement, annonça qu'il allait renvoyer son grand visir ; mais la nouvelle ne s'en fut pas plustôt répandue dans la ville, que l'usurier à l'accent chinois accourut au palais.

« Mon brince, fous allez renfoyer le fisir chauve ?

— Oui, mon brave homme.

— Ah ! tiable, ah ! tiable.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, avec vos diables ?

— C'est que si le fisir chauve s'en va, les fonds baisseront à la Bourse de Bagdad.

— Après ?

— Comme che berdrai beaucoup-beaucoup-beaucoup t'archent, che serai obliché de fous temander le remboursement des quinze cent mille petites sequins de l'autre chour. »

Le calife comprit, baissa la tête et se résigna à garder son grand visir, quoiqu'il entendît chaque jour crier sur son passage : « A bas le grand visir, qui est la risée de Bagdad ! »

Puis il alla se consoler avec ses femmes et son vin de Champagne.

Quelque temps après, le peuple persan, ami des sujets du calife, renvova son shah et fit une révolution analogue à celle qui, à Bagdad, avait fait monter le neveu du grand Aaroun sur le trône. Il était naturel que les habitants de Bagdad allassent au secours des Persans menacés par l'empereur du Mogol, qui voulait intervenir pour rétablir le shah sur le trône d'Ispahan. C'était aussi le désir secret du calife Omar, qui aurait suivi en cela la politique d'Aaroun, son oncle. Mais il n'eut pas plutôt laissé deviner ses intentions, que le même usurier à l'accent chinois accourut de nouveau au palais.

« Mon brince.

— Qu'y a-t-il ?

— On barle t'une indervention.

— Après ?

— C'est que si l'on fait tu chagrin à la crande Mogol, les fonds paisseront à la Pourse de Pagdad, et che serai obliché de vous temanter le rempoursement des quinze cent mille petites sequins que fous safez.

— Va-t'en au diable ! » répondit le jeune calife, et il baissa la tête comme la première fois ; puis il alla demander des consolations à Fatmé sa favorite.

Un mois après, le grand visir imbécile publia des ordonnances si tyranniques, que ce fut une indignation générale parmi le peuple de Bagdad : « Ma foi, disait-on, c'est pour moins que cela que nous avons chassé le dernier Barbecide de la branche cadette. » Ces rumeurs parvinrent aux oreilles du prince Omar, au moment où, un verre de champagne à la main, il allait boire à la santé des Pharaons qu'on lui avait persuadé être ses grands oncles. Au même instant, il vit accourir l'usurier tout essoufflé.

« Mon brince, c'est touchours moi.

— Je le vois parbleu bien !

— On dit que fous allez raborter les ortonnances de la crande fisir. Alors il y aura une paisse à la Pourse, et che serai obliché te fous temanter le rempoursement... »

Le prince l'interrompit pour le mettre à la porte par les épaules, mais il n'osa pas rapporter les ordonnances, et passa la soirée à boire du vin de Champagne avec ses femmes, pour s'étourdir sur les embarras de sa situation.

A la quinzième bouteille, l'illustre Aaroun, son oncle, lui apparut de nouveau. Cet oncle irrité commença par briser toutes les glaces de l'appartement ; puis, s'adressant à son neveu, qui tremblait dans son lit :

« Eh bien ! jeune homme, nous y voilà donc ?

— Ma foi, oui.

— Tu es pris au piége !

— Comme un blaireau.

— Je t'avais pourtant averti.

— Que voulez-vous? mon oncle ; l'accent chinois de cet homme m'avait donné de la confiance.

— Tu n'as donc pas compris que cet usurier était un agent des Barbecides de la branche cadette, et qu'en te forçant à garder un grand visir imbécile, les partisans des Barbecides voulaient mécontenter le peuple contre toi et amener une révolution?

— Je le vois maintenant. Hélas! hélas! comment me tirer d'embarras? Je n'ai pas le premier sou pour rembourser les quinze cent mille sequins. Qui me donnera un bon conseil?

— Il vaudrait mieux que l'on te donnât quinze cent mille sequins.

— Avoir le cœur aussi perfide avec un accent aussi chinois! Que faire, mon oncle?

— Cela ne me regarde pas.

— Hélas! hélas! je suis perdu. »

L'illustre Aaroun croisa ses deux mains derrière le dos, par un geste qui lui était familier de son vivant ; il fit trois tours dans la chambre d'un air de mauvaise humeur, cassa encore un pot à eau et une carafe, et disparut, après avoir donné en passant un coup de pied dans le derrière du grand visir chauve qu'il rencontra montant l'escalier du palais, son portefeuille sous le bras, avec la gravité convenable à l'homme le plus ridicule de Bagdad.

MANIFESTE DU COMITÉ ÉLECTORAL DE LA RUE DE POITIERS.

Électeurs, — Dans les graves circonstances où nous nous trouvons, nous avons jugé à propos de nous abstenir de toute déclaration de principes.

La nouvelle Chambre aura à s'occuper des questions les plus importantes : — question des finances, — question de l'intervention italienne, — question de l'organisation sociale, — et vingt autres questions brûlantes d'où dépend l'avenir de la société française. Sur toutes ces questions, nous n'avons pas un mot à dire, et nous ne dirons rien.

Ceci prouve à quel degré d'entente cordiale nous sommes parvenus.

Le comité de la rue de Poitiers se compose, en effet, de royalistes de toutes les nuances, qui ont fait au parti de l'ordre le sacrifice de leurs opinions personnelles : ce qui semble, au premier abord, être la négation d'un parti. Qu'est-ce, dira-t-on, qu'un parti dont les membres sont divisés d'opinions? Un parti qui se compose, à part les comparses, de M. Thiers l'orléaniste, de M. Molé, l'ennemi de M. Thiers, de M. Berryer le légitimiste, de M. V. Hugo, qui ne représente rien, si ce n'est la palinodie politique, pour peu qu'on se souvienne de sa profession de foi en deux antithèses où il se disait républicain, aux élec-

Les trois soutiens de la civilisation austro-croate :
JELLACHICH RADETZKI WINDISGRAETZ.

EN CALIFORNIE.

— Ma bonne amie, j'ai encore trouvé un morceau de 40,000 dollars!...
— J'aimerais mieux de la viande!...

Méditant un bon coup de bourse.

Chien de pays!... Avec ça que c'est amusant de ne priser que de la poudre d'or.

tions d'avril? Les murs de Paris s'en souviennent encore.

Nous répondrons que c'est là le parti de l'ordre.

Définissons l'ordre, avant tout : car c'est là le point de départ.

L'ordre, selon quelques-uns, c'est la marche pacifique et graduelle de la société dans les voies du progrès. Pour nous, l'ordre est toute autre chose : c'est l'immobilité; ce n'est pas le fleuve aux eaux vives, c'est la mare aux eaux stagnantes.

Forts de cette définition, nous n'hésitons pas à nous offrir à la société comme des guides politiques dont les bâtons ferrés sont infaillibles.

Voyez plutôt.

Nous comptons parmi nous des légitimistes. A quoi vous a conduits la légitimité? A la révolution de 1830.

Nous avons aussi des orléanistes! Où vous ont conduits les orléanistes? A la révolution de Février.

Fatigués de révolutions, vous direz, peut-être, ô électeurs : « Mais ces braves gens, qui n'ont été si longtemps à notre tête que pour nous mener de chute en chute, ne sont peut-être pas si bons à suivre ; et, vraiment, ils ont du toupet de venir encore nous vanter leurs bâtons ferrés! »

Un tel raisonnement serait complètement absurde.

C'est justement à cause de ces chutes que nous avons compris la nécessité de ne plus marcher du tout, et c'est ce qui explique la nature hétérogène de notre comité, qui, si vous avez bien suivi notre raisonnement, est, au contraire, tout ce que l'on peut voir de plus homogène.

Pardon de la gravité de cette dissertation, mais la circonstance l'autorise.

M. Berryer, par exemple, le légitimiste, fait le sacrifice de ses opinions personnelles à la cause de l'ordre. Quelles sont les idées politiques de M. Berryer? Celles, justement, qui ont produit 1830. Il est bien naturel qu'il n'en soit pas infatué.

M. Thiers et M. Molé font aussi, à la cause de l'ordre, le sacrifice de leurs idées politiques, qui sont justement celles qui ont amené la révolution de 1848. Ce n'est pas un grand sacrifice que s'imposent ces hommes d'État.

Légitimistes et orléanistes se rencontrent donc en ce point, que, ne sachant plus sur quel chemin s'aventurer, ils ont résolu d'arrêter la marche de la société, à l'instar de Josué, qui arrêta le soleil. Si vous l'aimez mieux, nous nous comparerons à un horloger qui, se sentant incapable de régler le mouvement d'une montre, prendrait le parti d'en casser le grand ressort.

Maintenant, vous comprendrez sans peine l'inutilité d'une déclaration de principes.

Des principes, à quoi bon? Trois mots résument les nôtres. — Rien! rien! rien!

Sur la question italienne, l'ordre, c'est-à-dire rien!

Sur la question des finances, l'ordre, c'est-à-dire le *statu quo*, c'est-à-dire rien, ou, si vous l'aimez mieux, la banqueroute!

Sur les questions d'administration intérieure, toujours l'ordre, toujours le *statu quo*, toujours rien!

Asseyez-vous à l'ombre du petit chapeau de M. Thiers et du lorgnon de M. Molé, et faites la sieste ; le soleil est arrêté, la terre ne tourne plus, les idées nouvelles sont mortes, la pensée humaine a le grand ressort brisé, la civilisation a dit son dernier mot, tout est fini ; M. Berryer vous en donne sa parole d'honneur. Dormez!

Électeurs, en réunissant nos lumières, en faisant le sacrifice de nos idées politiques, tant de fois condamnées par les événements, nous sommes parvenus à fonder le grand parti de l'immobilité. Nous tiendrons bureau ouvert de conseils et de renseignements sur les hom-

EN CALIFORNIE.

Occupation agréable par 45 degrès de chaleur.

Position plus dure que celle de Job.

mes qui solliciteront vos suffrages. Ce qu'il faut aux colléges électoraux, ce sont des candidats immobiles, et à la Chambre, des députés immobiles. Si le canard de Vaucanson se présentait à votre choix, repoussez-le: il frétille un peu trop quand on a monté le ressort.

QUELQUES MOTS SUR LE 15 MAI ET SUR M. BUCHEZ.

Tout le monde a parlé et très à son aise du 15 mai et de l'attitude que chacun avait prise, insurgés et représentants, dans cette triste, mais non mémorable journée.

Nous avons assisté à cette séance, et nous devons dire que notre impression a été que représentants et envahisseurs avaient éprouvé une égale surprise à se trouver en présence. L'inattendu d'une pareille situation peut seul expliquer, en effet, que représentants et envahisseurs aient pu se regarder pendant trois heures sans prendre un parti.

S'il y avait eu complot, il y eût eu un plan arrêté, si la dissolution avait été dans le dessein des insurgés, ils n'auraient pas perdu trois heures avant d'en arriver à ce mot. Trois heures, c'est le temps de faire six révolutions : nous avons vu faire la révolution de Février à la Chambre des députés en une demi-heure. Il faut le dire, attaqués et attaquants paraissaient frappés d'un égal ébahissement; on semblait de part et d'autre n'agir et ne résister qu'à la façon des somnambules, sans avoir conscience d'un but; cela se faisait parce que cela se faisait; mais le machiniste, mais le librettiste, mais l'auteur des paroles, n'était nulle part, et chaque acteur improvisait visiblement son rôle.

Il y a eu dans cette journée un homme, c'est M. Buchez, qui a été calomnié par-dessus tous les autres, et qui vient de l'être à la cour de Bourges par un témoin qui ne semble pas s'être rendu bien compte de la situation de M. Buchez et du caractère de sa propre déposition.

M. Buchez, président de l'Assemblée, sur son siége, a soutenu, lui seul, pendant trois heures, cet incessant assaut. Entouré d'ennemis, il a refusé de lever la séance, parce qu'il savait que du secours allait venir de l'extérieur, et que gagner du temps était un point capital, d'où dépendait le salut de l'Assemblée. Il a refusé de mettre aux voix les propositions des insurgés; et, pendant un tiers de journée, a eu à faire tête à une situation qui n'a eu d'analogue que celle de Boissy-d'Anglas, qui n'en diffère que parce que le sang n'a pas été répandu, mais qui avait en plus qu'au lieu de durer une demi-heure, elle se prolongea pendant trois mortelles heures.

Chaque représentant assis à sa place ne comptait que pour un neuf centième dans l'Assemblée, ne courait, par conséquent, qu'un neuf centième de danger; M. Buchez, président, était à lui seul plus exposé que ses neuf cents collègues; nul ne peut le contester. L'affaire des billets de contre-ordre a été expliquée par l'honorable M. Degouzée. Que reste-t-il donc contre M. Buchez? — Sa voix a-t-elle faibli? nous le demandons à tous ceux qui l'ont vu dans cette séance; a-t-il pâli, s'est-il troublé? — Il est resté à cette séance ce qu'il avait été à toutes les autres, un président manquant de netteté, de clarté, peut-être, mais un homme ferme, droit, énergique, faisant bon marché de sa personne. En vérité, quand on a le passé de M. Buchez, était-il nécessaire de faire du mélodrame pour paraître brave? Un homme moins simple, plus emphatique, eût cherché là l'occasion de quelque beau

mouvement ; il eût fait égorger l'Assemblée, et le témoin en question ne déposerait pas contre lui ; cela l'eût-il satisfait davantage? La France s'en fût-elle mieux trouvée? — Non. — Nous pourrions citer ici un témoignage qui ne serait pas suspect, celui d'un insurgé, et du plus redoutable, à coup sûr pour M. Buchez, s'il faut en croire l'accusation ; nous voulons parler de *M. Laviron*.

Une personne, dont le témoignage ne serait récusé par personne, a entendu dire à *M. Laviron*, interrogé sur ce point avant son départ pour l'étranger : « Non, Buchez n'a pas eu peur ; il ne s'est pas troublé. On voyait bien qu'il n'avait qu'une idée, celle de gagner du temps, et son idée était bonne, puisque c'est ce temps qu'il a gagné qui a évité une lutte. Il ne sentait pas le danger. »

CHOSES QUELCONQUES.

Pendant la fameuse discussion du 20 mars, sur la loi des clubs, — un représentant, d'ordinaire fort calme, un ancien député, applaudissait entre ses dents M. Odilon Barrot : « Bravo! disait-il à chaque instant, bravo! M. Guizot. » Il monta à la tribune au moment où la discussion venait d'être close, et ne fut pas écouté, par conséquent ; les seules paroles qu'il put prononcer furent celles-ci : « Le discours que M. Guizot vient de prononcer... » Puis, s'apercevant de sa méprise, il voulut se reprendre : « M. Odilon Guizot, » dit-il alors. — Sur quoi, il renonça à en dire davantage, de peur de céder une fois de plus à la monomanie qui lui faisait voir M. Guizot dans M. Barrot.

Pauvre M. Guizot!!!

— Dans la séance du 21, au moment où l'Assemblée, divisée en deux camps, formait par le fait deux Chambres rivales, un ancien ministre du général Cavaignac, voyant l'émoi que cette situation causait, disait à un ami de M. Thiers : « Voici un argument tout fait contre votre système des deux Chambres. Si cet état de choses durait, combien d'heures croyez-vous qu'il faudrait pour mettre plusieurs révolutions par dessus celle que nous avons faite en Février? »

— On pressait, dans cette même séance, M. Dufaure de parler. « Il ne faut jamais résister à la poli-« tique à outrance, dit-il : elle se consume d'elle-mê-« me ; M. Faucher se suicide et perd son parti mieux « que tous nos discours ne pourraient le faire. »

— On a parlé diversement de l'exécution des assassins du général Bréa, et pourtant tout le monde est d'accord sur la nature du crime et sur l'horreur qu'il doit inspirer. Ce n'est pas un crime politique, disent les uns ; l'échafaud qu'on a relevé n'est pas un échafaud politique. — C'est un crime politique, disent les autres, c'est un conseil de guerre qui a jugé les coupables, et vous avez relevé l'échafaud politique ; prenez garde, si peu de pitié qu'inspirent les malheureux qui aujourd'hui ont payé de leur tête leur exécrable forfait, vous avez fait une faute politique en vengeant par la mort le meurtre du général Bréa.

Et, de part et d'autre, il semble qu'on ait raison. Comment expliquer que deux avis, aussi opposés, semblent pourtant plausibles et irréfutables, si ce n'est en regrettant qu'on n'ait pas renvoyé devant la cour d'assises les assassins du général Bréa. Le jugement rendu par la cour d'assises n'eût pas été un jugement politique, le crime eût été puni, et en entrant dans les salons, vous n'y seriez pas accueilli par cette question singulière : Que pensez-vous de l'exécution de Larh et et de Daix? êtes-vous pour la mort, êtes-vous pour l'assassinat, êtes-vous pour l'échafaud? Questions étranges! qui défrayaient toutes les conversations à la dernière réception du Président de la République.

— Il ne se dit pas dans les clubs que des sottises, comme paraissent le croire MM. Faucher et Barrot.

Un orateur venait de parler contre M. Thiers et M. Bugeaud. — Ce n'est pas un crime à coup sûr, aussi avait-il été applaudi à outrance. — Un ouvrier, c'était un maçon, à en juger par ses vêtements, demanda la parole et l'obtint.

« Laissez donc, dit-il, laissez donc, je vous dis que Thiers et Bugeaud sont des républicains ; » — et comme cette proposition singulière était accueillie par des marques non équivoques d'ironie et d'incrédulité, — l'orateur improvisé reprit sans se démonter : Ils sont républicains, mais ils n'en savent rien ni vous non plus. Il sont devant la République, sans comparaison, comme j'étais devant le fromage avant d'en avoir mangé. Je disais : je n'aime pas ça. Mon père me dit un jour : Ah çà ! manges-en ou tu n'auras rien. — Je me mis à en manger, et je vis que c'était bon, quoique pas cher. — Eh bien ! faut qu'ils en mangent de la République, et vous verrez que, quand ils y auront goûté, ils ne voudront plus entendre parler que de ça. — Laissez-les donc approcher de la gamelle ; quand ils auront une fois les poings dedans, ils s'en mettront bientôt jusqu'aux coudes, et c'est l'indigestion qu'ils s'en donneront qui vous en débarrassera.

— Nous savons que les magistrats ont l'obligation de protéger les témoins, et nous ne trouvons rien à redire aux soins que M. Baroche prend à Bourges de remplir cette partie de sa tâche ; mais ce soin nous trouvons qu'il l'a poussé jusqu'à l'exagération, jusqu'à la cruauté, quand il a voulu forcer le général Courtais à rétracter l'apostrophe qu'il avait adressée au garde na-

tional qui lui avait arraché son épaulette. Ces paroles d'un vieux soldat, qui n'a jamais failli à l'honneur, étaient de celles auquel M. Baroche ne devait point mêler les siennes, c'était affaire entre M. Courtais et le témoin.

— Ce témoin dit : Il n'y eut aucune protestation contre l'action que j'avais faite, et il ajoute : un des élèves de Saint-Cyr, qui entouraient le général, vint me dire peu après : « Rendez-moi cette épaulette, c'est celle d'un militaire. » Quel sens a donc pour M. Giraux cette démarche de cet élève de Saint-Cyr, si ce n'est une noble et touchante protestation? Nous ne savons pas le nom de cet élève ; mais nous sommes sûrs que c'est un brave jeune homme qui fera honneur un jour à l'épaulette qu'il portera à son tour.

— On dit que cela va mal, on se trompe. — Le calme renaît, et la preuve, c'est que le désordre remonte. — Ce n'est plus le peuple qui s'agite, mais les partis. — Ce ne sont même plus les partis, mais les chefs de partis. — La rue de Poitiers n'est pas d'accord, le ministère n'est pas d'accord, l'Assemblée est divisée en deux, *le Constitutionnel* est brouillé avec M. Thiers; M. Chambolle et M. Perrée se querellent. Tranquillisez-vous donc : l'intrigue a remplacé l'agitation.

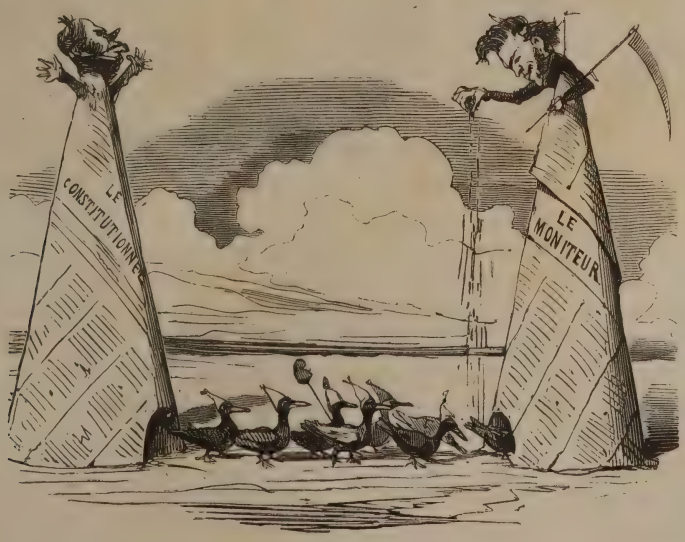
— Lagrange, et cela n'étonnera que ceux qui ne savent pas tout ce qu'il y a de bonne foi dans cette tête bizarre, Lagrange était contraire à la résolution qu'avait prise la Montagne et la gauche, de refuser de voter dans la discussion relative au droit de réunion. — « Si vous ne votez pas, vous coupez l'Assemblée en deux ; vous la détruisez, vous faites une révolution. Allez alors chercher des pavés, moi je n'en suis pas. Il faut que les pavés se reposent. — La meilleure révolution serait aujourd'hui contraire à la République. — Et la preuve, c'est qu'on vous provoque à en faire. — Êtes-vous les amis de M. Faucher, ne votez pas ; êtes-vous ses ennemis, votez. »

— M. Changarnier d'une part et M. Rebillot de l'autre, devraient bien faire connaître, par une ordonnance à la force armée civile et militaire, qu'arrêter un homme, cela ne veut pas dire l'insulter ni l'écharper, et que, le jeter à l'eau et quelquefois le fusiller, c'est un crime qui ne peut rester impuni que parce qu'il est inconnu.

— Nous avons lu avec quelque surprise un article, dans lequel le *Journal des Débats* donnait son approbation *pleine et entière* au manifeste de la rue de Poitiers. — Il faut que le *Journal des Débats* soit bien mal informé des dispositions de M. Thiers, auteur de ce manifeste, et de M. Molé, qui en est un des parrains envers M. Guizot et le parti conservateur, représenté par les *Débats*, pour consentir à jouer ce rôle de dupe.

— « Rendez-moi mes 100,000 francs ! dit M. Merruault à M. Véron ; ou prenez ma prose et celle de M. Thiers. — Allez vous promener, vous et votre petit patron ! répond M. Véron ; la prose de Boilay suffit à mes abonnés ; et je garderai vos 100,000 francs, tant que le président du tribunal de commerce n'aura pas déclaré qu'elle ne vaut pas la vôtre. »

Les 100,000 francs de M. Thiers sont bien aventurés ; le petit homme s'en console en se disant qu'il les avait empruntés à son parti, sous la condition que M. Véron, et non lui, M. Thiers, aurait à les rendre.



Une émigration de canards.

Cet auguste Mentor d'un nouveau Télémaque,
Échappe à la louange aussi bien qu'à l'attaque,
Car, ayant oublié son rôle de pédant,
Il garde à l'Assemblée un silence prudent.
En formant aux vertus l'élu du dix décembre,
De ses talents sans doute il usa le ressort.
Sans éclat et sans bruit il passa dans la Chambre :
On l'en verra sortir comme un *vieillard* en sort.

Dessiné par FABRIZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Le beau sexe commence à se plaindre vivement du Président de la République. Ses réceptions deviennent ennuyeuses. On ne faisait qu'en murmurer il y a quelques jours; maintenant on s'en plaint tout haut, et l'on fait remonter jusqu'au chef du pouvoir exécutif lui-même la responsabilité de cet ennui. Vous verrez qu'un de ces jours le parquet sera obligé de traduire devant la cour une des belles séditieuses, et de la faire condamner pour excitation à la haine et au mépris du salon de l'Élysée national.

Les dames qui ont des relations suivies avec le gouvernement accusent formellement le président de plusieurs délits de lèse-galanterie.

1° Il a toujours l'air ennuyé.

2° Il feint des indispositions pour se retirer à onze heures.

Nous faisons grâce au lecteur des autres chefs d'accusation : ceux-là suffisent et au delà pour faire comprendre l'irritation du beau sexe. Aussi n'est-il question de rien moins que de conspirer contre les réceptions du Président en n'y paraissant plus. Les conspiratrices auraient déjà mis leur projet à exécution, si l'une d'elles n'eût pas soulevé les objections suivantes :

« Si le Président s'ennuie chez lui, c'est qu'il s'amuse ailleurs.

« Un homme d'État ne se couche jamais à onze heures. C'est là un subterfuge indigne du caractère français. Si le Président quitte ses salons avant minuit, c'est qu'il va achever sa soirée dans un endroit plus agréable.

« La meilleure manière de nous venger, est donc de nous montrer plus assidues que jamais chez le Président ; nous le punirons de ses dédains par la gêne perpétuelle de notre présence. »

L'esprit de contradiction qui anime les trois quarts de la plus belle moitié du genre humain trouvait trop bien son compte à ce raisonnement, pour qu'il ne fût pas adopté à l'unanimité. Voilà maintenant M. Louis Bonaparte en butte à la conjuration de la présence, et soumis au châtiment de l'assiduité. Pénalité terrible, et qui porte déjà ses fruits, car le Président a bâillé plusieurs fois à sa dernière soirée ; c'est là un fait positif, officiel, et qui a fait tressaillir de joie les chefs de la conspiration. Les Brutus en jupons espèrent amener M. Louis Bonaparte à s'endormir. Le jour où il aura ronflé d'ennui, leur vengeance sera complète. Un homme qui ronfle est déshonoré.

Si les salons du pouvoir exécutif sont tristes, en revanche, ceux de la Bourse n'ont jamais été plus animés. Les agents de change donnent fêtes sur fêtes; à aucune époque la Californie du parquet n'offrit plus d'or à recueillir. On cite d'heureux chercheurs qui ont ramassé des pépites de trois ou quatre cent mille francs dans la coulisse. La hausse répand des flots d'or sur les spéculateurs ; on monte comme si nous étions chaque jour au lendemain de la bataille de Waterloo. Si ce n'est pas tout à fait la France qui est vaincue et humiliée, les boursiers escomptent la défaite de l'Italie, en attendant mieux. L'Autriche est sur notre frontière. Radetski et M. Bugeaud peuvent se donner la main : pourquoi l'armée des Alpes, fraternellement unie aux Croates, ne viendrait-elle pas mettre à la raison les républicains de Paris? Pourquoi ne recevrions-

nous pas un roi des mains de l'Autriche? Radetski a dans ses fourgons la couronne de fer des Lombards, il pourrait bien en faire sortir aussi la couronne de France. La Bourse hausse dans cette prévision.

Nous nous étonnions l'autre jour devant un spéculateur, de ce que la rente n'était pas montée au pair sur la seule nouvelle des triomphes de Radetski.

— Que voulez-vous, nous répondit-il, c'est la faute de l'Assemblée nationale.

— Comment cela?

— Elle nous effraye.

— Mais elle vote la loi sur les clubs.

— C'est vrai, mais, d'un autre côté, elle veut à toute force réaliser des économies. Suivez-vous la discussion du budget?

— Sans doute.

— Avez-vous remarqué quel parti pris de réduire toutes les dépenses; c'est un fait qui saute aux yeux les moins prévenus.

— Eh bien?

— Cela prouve que l'on tend à l'économie. Or, c'est là un mot révolutionnaire qui rappelle les plus désastreuses époques de notre histoire. Attenter au budget, c'est attenter à la sûreté de l'État. Tant que nous aurons une assemblée nationale qui affichera de semblables tendances, les capitalistes seront alarmés; et à moins que la Russie ne se décide à intervenir d'une façon plus efficace pour comprimer l'anarchie, et qu'elle ne fasse un mouvement sur le Danube.....

— La rente n'atteindra pas au pair.

— Je le crains.

En attendant que le czar balaye toutes les constitutions de l'Allemagne et, si faire se peut, des autres pays, la bourse est bien obligée de se contenter de ce que la Providence et Radetzki lui envoient.

Charles-Albert, qui a valu aux loups-cerviers une si belle curée, s'est réfugié sur notre territoire. La France républicaine accueillera avec honneur et respect le monarque vaincu, le guerrier malheureux. Les journaux qui reçoivent les inspirations du pouvoir, lui infligent déjà le reproche de *témérité*, comme si on pouvait être téméraire quand il s'agit d'arracher son pays au joug étranger. Au soldat trahi par le sort, la République dira : « Sois le bien-venu, je n'ai rien à te reprocher à l'heure de ta défaite, si ce n'est de n'avoir pas appelé la France à ton secours; il y a quelques mois encore, elle t'aurait répondu ! »

La défaite de l'Italie nous attriste trop pour que nous puissions vous parler longuement du *Moineau de Lesbie* et de *la Paix à tout prix*. Cette élégie et cette comédie en deux actes ont été représentées au Théâtre-Français avec succès. Mademoiselle Mante, une des sociétaires de ce théâtre, est morte. Les directeurs de l'Opéra ont donné un grand dîner à la presse. Le *Prophète* sera représenté vers le 15 avril. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin est fermé. M. Léon Faucher n'a supprimé aucune nouvelle pièce. Voilà tout ce que nous avions à vous apprendre en fait de nouvelles dramatiques.

A propos, le choléra est décidément à Paris. Qui s'en serait jamais douté!

LE THERMOMÈTRE POLITIQUE,

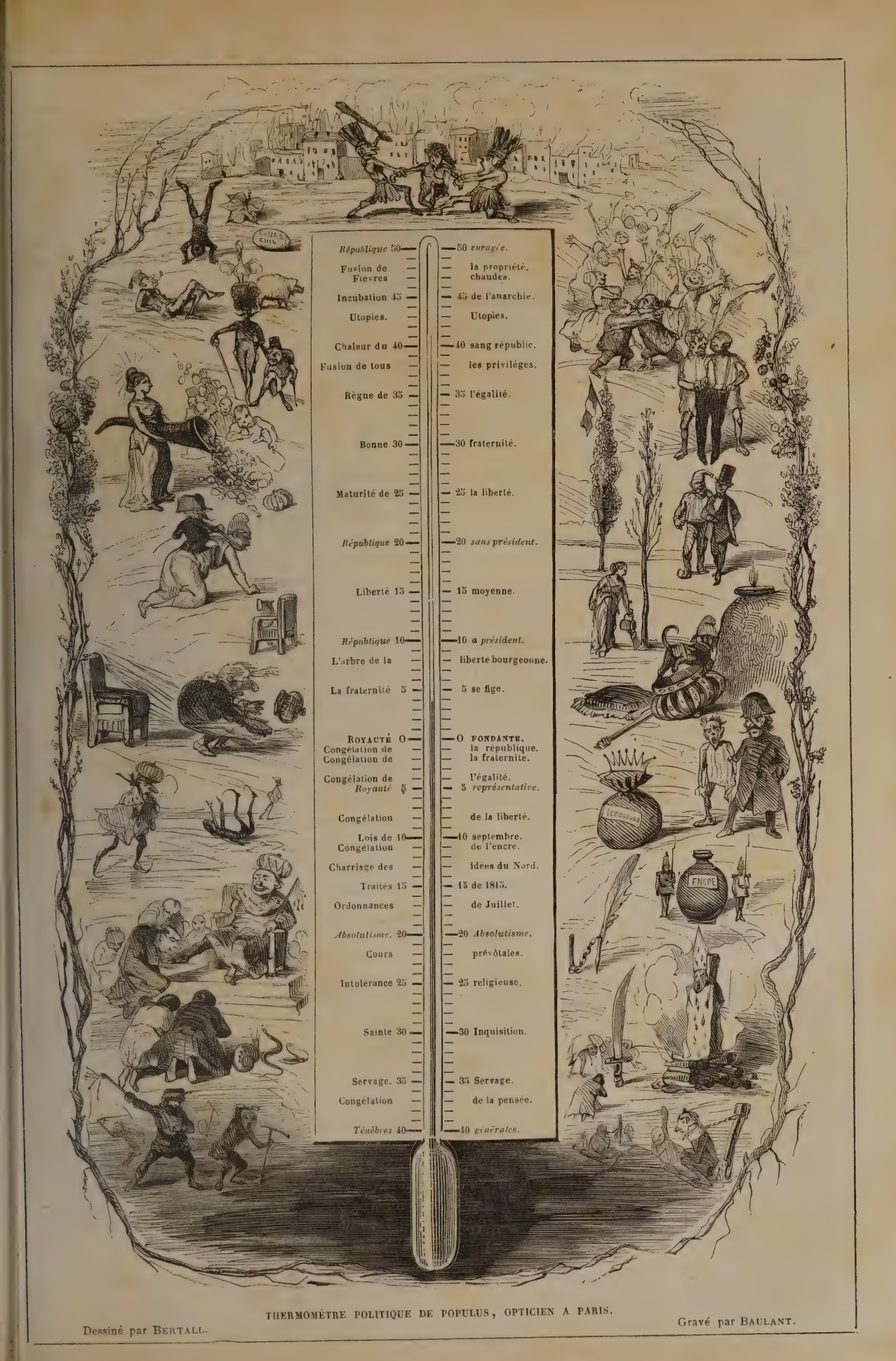
AVEC LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

Le célèbre Réaumur, lorsqu'en 1731 il eut perfectionné l'informe création de Corneille Drebbel, conçut, s'il faut en croire son biographe, le projet d'appliquer le thermomètre aux hommes et aux choses de la vie. Il voulait employer l'échelle au moyen de laquelle on mesure les degrés de température, à classer méthodiquement les philosophes, les ministres, les littérateurs, les musiciens, les cuisiniers, les femmes, les rois, les capitaines, enfin tous les individus susceptibles de comparaison. Il communiqua son dessein à plusieurs savants, qui l'en détournèrent, dans la crainte qu'il lui prît fantaisie de les placer au-dessous de zéro.

L'inventeur du thermomètre politique aurait été arrêté par les mêmes motifs, s'il avait demandé conseil aux hommes d'État d'aujourd'hui; mais, dédaignant le terrain des personnalités, n'ayant envie de se brouiller ni avec M. Barrot, ni avec M. Proudhon, il a basé sa graduation sur de pures généralités. Il laisse chacun libre de caser Pierre Leroux à côté des *utopies*, et le ministère-Faucher aux environs des *traités de* 1815. Il n'a pas empreint son œuvre d'un caractère d'actualité, mais il en a fait un *vade-mecum* qu'on peut consulter avec fruit dans tous les temps.

L'ingénieux opticien aurait pu donner plus d'extension à son travail. Ainsi, les thermomètres ordinaires signalent les années de chaleur et de froid; par exemple, ils indiquent 38 degrés au-dessus de zéro pour 1793, et 33 degrés au-dessous de zéro pour 1812. On aurait pu faire aisément un pareil calcul relativement à l'atmosphère politique. Quel rapport ont entre elles les dates fameuses du 14 juillet 1789, du 12 août 1792, du 9 thermidor, du 20 mars 1815, du 27 juillet 1830, du 24 février 1848! Ce sont des questions dont la solution est abandonnée à la sagacité des souscripteurs de la *Revue comique!*

Rien de plus aisé que l'usage du thermomètre politique. Qu'un fait nouveau se produise, qu'une loi nouvelle soit proposée, qu'un événement imprévu bouleverse les idées, cherchez sur l'échelle à quelle catégorie correspond le fait, la loi ou l'événement, et vous



THERMOMÈTRE POLITIQUE DE POPULUS, OPTICIEN A PARIS.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

arrivez à une exacte appréciation. La loi des clubs, par exemple, étant un symptôme de *congélation de la liberté*, est à 8 degrés au-dessous de zéro.

Le thermomètre est surtout bon à consulter comme *memento* des vrais principes, dans les jours où la température politique est variable, incertaine, flottant entre le chaud et le froid. Alors, au milieu du choc des opinions contraires, l'esprit hésite ; il a besoin d'un guide sûr, et le thermomètre politique lui en tient lieu. On peut, grâce à cet utile instrument, se rendre compte des débâcles soudaines qui changent la face des nations. Quand un gouvernement incline vers un abaissement considérable de température, quand il s'approche des *ordonnances* et de l'absolutisme, il s'opère souvent une brusque réaction ; on franchit rapidement la *royauté fondante* pour monter dans les régions supérieures, et le torrent populaire, déchaîné à l'improviste, entraîne les imprudents qui avaient tenté d'en suspendre le cours.

UN RÊVE RÉTROSPECTIF.

Depuis quelque temps, le célèbre Barrot semble soucieux ; son front olympien a perdu sa sérénité accoutumée ; une vague préoccupation est répandue sur ses augustes traits. Qu'a-t-il ? qui le trouble ? se demandent ses collègues. Son existence ministérielle n'est-elle pas assurée ? L'Assemblée nationale ne le traite-t-elle pas avec tous les égards dus à ses éminentes vertus ? Ne lui accorde-t-on pas tout ce qu'il désire ? Ne lui sacrifie-t-on pas toutes les libertés qui l'importunent ? La cause de ses angoisses secrètes, les indiscrétions de quelques confidents nous ont mis à même de la connaître, car, suivant l'invariable coutume des héros, le célèbre Odilon a des confidents, qui l'appellent *seigneur*, l'adulent en sa présence, et en disent tout le mal possible dès qu'il a le dos tourné ; maître Odilon, comme autrefois le père Sournois, se promène poursuivi par un songe.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ; fatigué des longues tirades qu'il avait débitées contre le droit de réunion, le célèbre Odilon Barrot dormait d'un paisible sommeil. Tout à coup il se sentit transfiguré. Il rêva qu'il était encore de l'opposition ; que des ministres prévaricateurs avaient présenté un projet de loi attentatoire à la constitution, et, qu'en sa qualité de chef de la gauche, il combattait leurs velléités despotiques.

Il s'avança majestueusement vers la tribune, et la gauche battit des mains, et les ministres pâlirent à son aspect.

« Messieurs, dit-il d'une voix retentissante, le droit d'association en lui-même est, je ne dis pas un droit, mais il est bien plus qu'un droit, bien plus qu'une faculté : c'est une nécessité, la première de toutes les nécessités sociales.

« Avant votre loi, il n'en existait pas au monde qui eût fait cette insulte à la raison et à la civilisation humaine, de dire que le droit d'association n'existe pas dans une société. »

A ces belles paroles, les *très-bien* éclatèrent avec fracas.

« Qu'est-ce que vous faites, vous ? continua le célèbre Barrot, vous allez jusqu'au droit ; vous faites ce que la législative et l'Empire n'ont jamais osé. Vous dites : « Toute association, quel que soit le nombre de membres qui se réunissent, est prohibée par la loi et constitue un délit. » Vous faites une loi prohibitive du droit lui-même ; vous poussez, j'ose le dire, jusqu'à l'absurde, les rigueurs du code pénal de l'Empire. Un pareil outrage ne devait pas être réservé à notre révolution de Juillet. »

Les ministres s'agitèrent sur leurs bancs comme des accusés qui s'apprêtent à entendre leur sentence. En effet, le célèbre Barrot, après quelques développements fulminants, la prononça en ces termes :

« Nous proposons de mettre le ministère en accusation comme coupable :

« D'avoir trahi au dehors l'honneur et les intérêts de la France ;

« D'avoir au dedans faussé les principes de la constitution, violé les garanties de la liberté, et attenté aux droits des citoyens ;

« D'avoir insolemment dépouillé les citoyens du droit inhérent à toute constitution libre ;

« D'avoir enfin, par une politique ouvertement contre-révolutionnaire, remis en question toutes les conquêtes de nos deux révolutions. »

Ces mots excitèrent des transports d'enthousiasme ; l'opposition se leva comme un seul homme. Barrot crut la voir, par une fusion étrange, s'unir en un seul corps, et former un formidable géant, qui saisit les ministres dans ses bras robustes et les jeta à la porte.

Une vive sensation de locomotion rapide réveilla le dormeur. O surprise ! c'était lui-même que l'on chassait. Le tribun de 1848, devenu ministre en 1849, s'était fait condamner, grâce à sa propre éloquence. C'était un des fragments de ses propres discours qui avait renversé un cabinet dont il était le chef !

Depuis ce jour, maître Odilon croit voir, à son ancienne place, son ombre, son double, son Sosie, qui l'attaque audacieusement.

Plein du souvenir de son passé, Odilon paraît accablé de remords.

Ce n'est pas qu'il regrette d'enchaîner les libertés publiques, d'être hostile aux réformes, de s'incliner devant l'austro-croatie.

Il se repent d'avoir été de l'opposition.

ATTITUDE DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE DEVANT LES ÉVÈNEMENTS EUROPÉENS.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LA RUE DE POITIERS DEMANDE L'AUMONE.

Pour un pauvre comité, s'il vous plaît! N'oubliez pas, âmes charitables, un malheureux comité infirme et aveugle!

Le comité de la rue de Poitiers va ainsi gueusant d'opinions en opinions, des légitimistes aux orléanistes, des orléanistes aux bonapartistes. Il a mis une sébile entre les dents du *Constitutionnel*, et, conduit par ce journal-caniche, il parcourt toutes les rues, faisant vibrer la clarinette de la réaction pour attendrir les cœurs compatissants.

Les curés recommandent le comité de la rue de Poitiers au prône.

Ceux qui voudront obtenir l'absolution de leurs péchés n'ont qu'à s'inscrire sur la liste de souscription. Voici le tarif des indulgences, réglé par le révérend père Thiers:

Pour racheter une âme du purgatoire.	5 fr.
Pour faire gras le vendredi.	10 fr.
Pour être dispensé du jeûne.	10 fr.

Nous épargnerons au lecteur la nomenclature des autres cas réservés. Le tarif varie de cinq francs à vingt-cinq.

De plus, on a organisé des quêtes à domicile.

Les journaux-quêteurs s'introduisent dans toutes les maisons, sollicitant des secours pour la propagation des saines doctrines, pour la conversion des républicains, pour l'œuvre du sacré-cœur de la très-sainte Réaction.

On cherche également à constituer sur le modèle des sociétés bibliques protestantes des sociétés catholiques pour répandre à des milliers d'exemplaires les œuvres du vénérable père Falloux, défenseur de la Foi et sergent de la très-sainte Inquisition.

Le comité de la rue de Poitiers a besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Jamais comité n'eut plus la manie d'écrire.

Il publie des manifestes, des journaux, des livres, voire même des caricatures. M. Cousin a composé

d'admirables cantiques qu'il s'agit de mettre en circulation. Or, tout cela coûte fort cher.

Il est vrai que le comité compte beaucoup sur la vente des amulettes qui préservent de la République, des scapulaires qui ont la vertu de mettre en fuite le socialisme, des chapelets bénis par M. Molé. Le comité tient également en réserve des morceaux de la vraie simarre de M. Hébert, et une mèche de cheveux de saint Guizot, ministre et martyr.

Si ces moyens ne suffisent pas, le comité aura recours à des ressources plus mondaines.

Il compte, par exemple, donner un grand bal au Jardin-d'Hiver, suivi d'une tombola dans le genre de celle de Petit-Bourg.

On y verra réunis des lots envoyés par la duchesse d'Orléans, par le duc de Bordeaux, par M. Louis Bonaparte. Ce dernier a promis, dit-on, de faire cadeau à la tombola d'un exemplaire de ses œuvres complètes.

Le gros lot sera représenté par le sempiternel plumet et les incessantes épaulettes du Président de la République française.

M. Léon Faucher s'est empressé d'accorder l'autorisation nécessaire à cette magnifique tombola.

Les journalistes sans emploi, les anciens suppôts du bureau de l'esprit public, les invalides des fonds secrets, les vieux de la vieille politique qui voudraient s'utiliser au profit des saines doctrines, n'ont qu'à se présenter à la rue de Poitiers.

Le comité veut envoyer des missionnaires en province. Il s'agit de réorganiser les anciennes missions, et de planter des croix électorales dans toutes les villes, bourgs, bourgades, hameaux de France, et de prêcher l'évangile selon les deux chambres, le président irresponsable et rééligible à volonté, c'est-à-dire la monarchie.

Dans toutes les paroisses, on voit maintenant un tronc pour le comité de la rue de Poitiers.

Afin d'exciter le zèle des fidèles, on publiera bientôt la relation exacte d'un miracle dont M. Thiers a été le témoin, et qui est attesté en outre par un très-grand nombre d'autres personnes dignes de foi.

Des sourds et des aveugles ayant touché le manifeste de la rue de Poitiers ont entendu et ont vu immédiatement. Des paralytiques ayant été soumis au même traitement, se sont mis à danser la polka.

Où trouver une preuve plus manifeste de la haute protection que le ciel accorde au comité de la rue de Poitiers?

Souscrivez donc, royalistes de toutes les nuances, pour la sacristie réactionnaire. Pour un pauvre comité, s'il vous plaît; n'oubliez pas, âmes charitables, un malheureux comité composé de gens qui sont presque tous millionnaires.

IL LE FALLAIT!

— Vous ne cesserez donc jamais, ô Faucher! de sauver la République?

— Comment! que voulez-vous dire?

— Voyons, ne prenez pas ces airs modestes.

— Ma parole d'honneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ceci est trop fort, par exemple!

— Je ne comprends pas.

— Vous aviez déjà sauvé la République le 29 janvier.

— Je l'avoue.

— Eh bien! qu'avez-vous fait dans la nuit du 23 au 24 mars?

— Ce que j'ai fait? Attendez donc... Je me suis couché, autant qu'il m'en souvient, et j'ai dormi profondément.

— Allez donc!

— Parole d'honneur.

— Puisqu'il le faut, je vais vous le dire. Dans cette nuit mémorable, vous avez mis sur pied toute la garnison de Paris.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. J'ai rencontré, cette nuit-là, en revenant de soirée, un bataillon tout entier qui était enrhumé du cerveau.

— Qu'importe un rhume de cerveau, quand il s'agit de sauver l'État!

— Vous l'avouez donc?

— Quoi?

— Que l'État a été de nouveau sauvé par vous.

— Eh bien, oui, puisque vous m'y forcez.

— C'était bien la peine de tant me faire attendre cet aveu.

— Je suis modeste.

— Soit. Mais vous avez beau faire, vous ne parviendrez pas à vous dérober à la reconnaissance publique.

— On ne peut pas protester contre la gratitude de son siècle.

— Non, sans doute. Mais puisque l'aveu est fait, donnez-moi quelques détails sur ce nouveau sauvetage.

— Voici. L'hydre de l'anarchie devait montrer de nouveau ses têtes menaçantes, dans la nuit du 23 au 24 mars.

— Permettez-moi une observation, ô Faucher!

— Faites.

— D'abord les hydres, qui sont de l'espèce du serpent, ne se montrent jamais la nuit; c'est contraire aux plus simples notions d'histoire naturelle.

— Le père Carlier m'a pourtant donné sa parole d'honneur du contraire.

— Le père Carlier n'y entend rien. Ensuite, vous abusez trop de l'hydre de l'anarchie ; c'est une métaphore usée par le *Journal des Débats*. Il n'y a plus que *le Constitutionnel* et votre *Moniteur* qui s'en servent à l'heure qu'il est.

— Je croyais que cela ne faisait pas encore trop mal.

— Erreur! Enfin, pour terrasser l'hydre, vous avez mis toute la garnison de Paris sur pied.

— Il le fallait.

— Vous avez envoyé cinquante mille hommes en patrouille, la nuit, pour terrasser M. Proudhon, qui, à la même heure, dormait tranquillement dans son lit.

— Il le fallait encore!

— Et par ce déploiement de forces, vous avez jeté l'alarme dans le commerce parisien, et retardé la reprise des affaires.

— Cruelle nécessité!

— Réponse sublime! Approchez-vous, ô Faucher! que je vous pose sur le front une couronne de chêne.

— Je suis trop maigre.

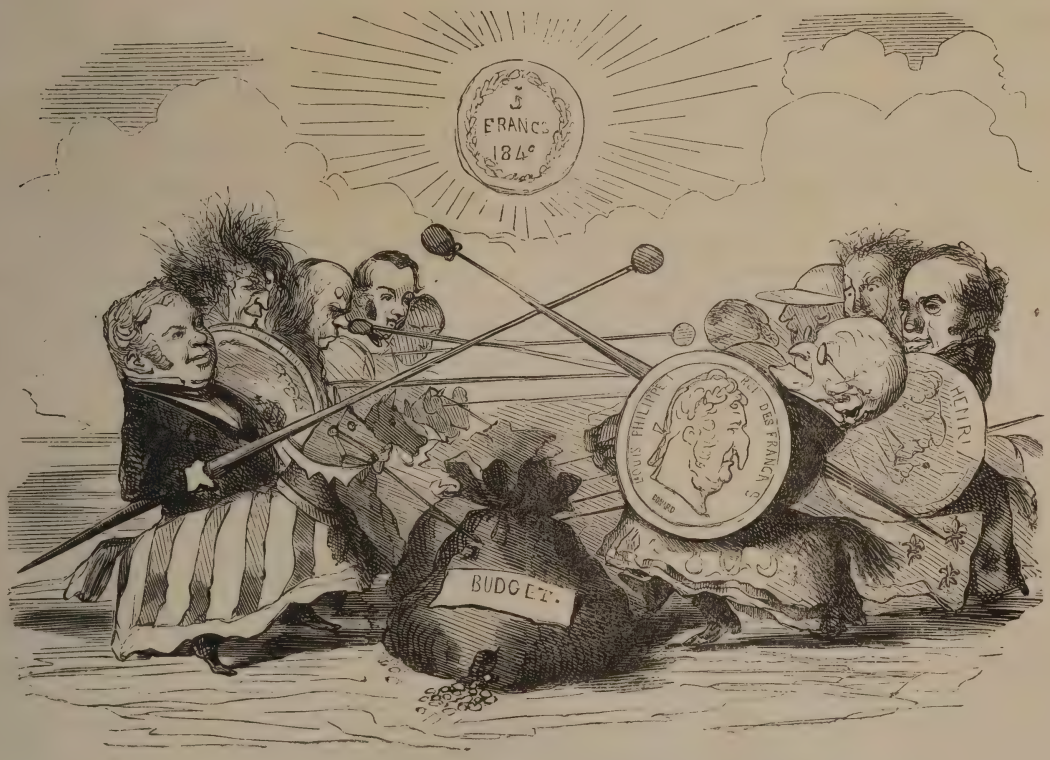
— On peut être maigre et sauver la société. Vous avez mérité la couronne de chêne, je la pose sur votre front, vlan!

— C'est la couronne du citoyen ; à ce titre, je l'accepte.

— Ce n'est pas tout.

— Vous allez me faire rougir.

— Il vous faut maintenant une couronne triomphale, une couronne de laurier. Ohé, les autres! est-ce que le laurier ne fleurit plus sur la terre de France? Apportez-en à pleines mains; du laurier pour Faucher! S'il n'en reste pas assez pour accommoder les jambons, on se passera de jambons. Voici la couronne de laurier, posons-la sur la tête de Faucher, vlan! Maintenant, ô Faucher! vous avez sauvé la patrie, laissez dormir la garnison de Paris; si vous continuez, que restera-t-il à faire aux ministres qui viendront après vous? Et nous, mes amis, séparons-nous au cri de *Vive Faucher!*



GRAND TOURNOI FINANCIER A ARMES COURTOISES.

Camp de gauche, commandé par le paladin Goudchaux.

Camp de droite, commandé par le preux Thiers.

Tous les coups portent. . sur les écus seulement, et, grâce aux efforts du camp de gauche, il en restera pas mal sur le carreau, aux applaudissements des contribuables.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

LA PUDEUR DE M. THIERS.

Il paraît que M. Guizot et M. Hébert ont pris au sérieux le manifeste du comité de la rue de Poitiers, et qu'ils se portent candidats pour les prochaines élections, le premier à Lisieux, le second dans le département de l'Eure.

Pourquoi pas ?

Le fameux manifeste faisait un appel à tous les dévouements douteux, à tous les égoïsmes, à tous les principes usés, à toutes les idées fausses et contradictoires qui ont amené tant de révolutions et d'émeutes. Les légitimistes, les bonapartistes et les doctrinaires étant convoqués à une grande scène d'embrassement général dans la rue de Poitiers, il manquait M. Guizot et M. Hébert à cette suprême coalition de ces brillants chefs de partis qui comptent leurs campagnes par leurs défaites.

Mais voici que la fusion va manquer par la faute de M. Thiers.

M. Thiers trouve immoral que M. Guizot se porte candidat à Lizieux et que M. Hébert sollicite les suffrages des électeurs de l'Eure. Que pensez-vous de cette plaisanterie ?

M. Thiers se permettant de trouver quelque chose d'immoral en politique ! M. Thiers déclarant que les prétentions des deux anciens ministres de Louis-Philippe lui font monter le rouge au front ! Le front de M. Thiers ! Le rouge de M. Thiers ! Que vous semble de ce rouge ? C'est peut-être bien le même dont se barbouillent les comédiens dans les coulisses. Ah ! le bon rouge que celui-là !

Pour savoir à quel point M. Thiers est amusant avec son rouge, il faut lire le *Courrier français* qui reçoit les inspirations du petit Talleyrand de la place Saint-Georges depuis sa brouille avec le *Constitutionnel ;* car c'en est fait, comme vous ne l'ignorez pas, M. Véron chante vainement depuis un mois le *Veni, sancte spiritus !* L'esprit saint s'est retiré de M. Véron et de cette vaste maison Pape où s'imprime le *Constitutionnel* et où se fabriquent des pianos.

Le *Courrier français* est d'une ironie cruelle à ce sujet. Avec quelle malice il gouaille le *Constitutionnel* que le Saint-Esprit a abandonné pour descendre sur la tête du baron Nivière, lequel, certes, en avait besoin ! Le *Courrier* allait, l'autre jour, jusqu'à dire que depuis la sortie de M. Thiers de la maison Pape, tout y allait mal, jusqu'aux pianos.

Mais, pour en revenir aux rougeurs de M. Thiers, c'est au *Courrier* qu'il faut en demander des nouvelles. C'est par l'intermédiaire de ce journal que M. Thiers communique aux électeurs la triste impression produite sur lui par les candidatures de M. Hébert et de M. Guizot.

Oser rentrer dans la vie politique ! s'écrie-t-il, quelle impudeur !

Lisez : — Quoi ! reparaître tout à coup sur la scène pour m'enlever le premier rôle, pour me faire perdre le fruit de six mois d'intrigues ! se servir de ma patte pour tirer les marrons du feu ! quelle abomination !

Le baron Nivière n'en revient pas, quoique le Saint-Esprit soit descendu sur lui.

Espérons que M. Guizot et M. Hébert persisteront dans leur impudence, et que M. Thiers rougira jusqu'au bout. En tout, nous aimons les situations bien définies, ce qui fait que nous détestons les doublures. Il y a encore des gens à qui l'on ne ferait pas comprendre que M. Odilon-Barrot est la doublure de M. Thiers, qui n'est, lui-même, que la doublure de M. Guizot. Avec le nom de M. Guizot dans un ministère, il n'y aura pas d'ambiguité possible, et l'on saura du moins où nous marchons. Vive donc M. Guizot, quoiqu'il doive en coûter à la pudeur de M. Thiers !

VIOLETTES PARLEMENTAIRES.

ESQUISSES NON POLITIQUES.

IV. — M. DE KERDREL.

Il est Breton, mais il est gentilhomme, et quelque chose comme ancien élève de l'école des Chartes.

M. de Kerdrel remplit à l'Assemblée nationale la spécialité de la violette turbulente, agitée, causeuse, importante, tracassière et discoureuse. M. de Kerdrel se mêle à toutes les discussions, prend des poses de Napoléon parlementaire et fourre son mot et sa personne partout. Finances, politique générale, travaux publics, commerce, administration, rien ne l'effraie ; il a l'audace d'un myope et l'aplomb d'un sourd. C'est une violette qui a perdu son parfum.

Ce qui a manqué en général aux conscrits de la constituante, c'est la modestie... La plupart se sont présentés dans la lice, dès le premier jour, bardés d'amendements, cuirassés de propositions et armés de phrases apprises par cœur dans les *pièces de bœuf* du journal du chef-lieu. J'ai vu M. de Dampierre à la tribune, hélas ! et M. Poujoulat, holà ! et M. Morin (de la Drôme), le même qui émettait généreusement la proposition que les représentants ne fussent pas payés, lui qui n'a que trois ou quatre millions de fortune, et M. de Laussat, ce jeune vieux sportman blanchi sous

le harnais de la Croix de Berny, qui a étudié la politique au jokey-club, et tant d'autres, dont j'ai oublié le nom et les figures... de rhétorique.

M. de Kerdrel résume à lui seul toutes ces ambitions loquaces, impatientes de se produire; il parle, il parle, et l'Assemblée parle aussi. C'est le moment où les réprésentants courent de banquette en banquette, s'informent de leur santé, se demandent réciproquement des nouvelles de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs électeurs. M. de Kerdrel va toujours, s'agitant dans le vide, remuant les bras comme un télégraphe, et ayant toujours l'air de prendre les mouches au vol. Il reste à la tribune une heure, une heure et demie, et il s'y incrusterait jusqu'à la fin de la séance, si M. le président Marast, ennuyé du murmure monotone de la jeune Aréthuse parlementaire, ne prenait le parti de fermer ce robinet de mots qui n'ont jamais pu parvenir à former une phrase quelconque.

Personne ne cultive la métaphore comme M. de Kerdrel. Cet aimable herborisateur politique et littéraire ramasse toutes les fleurs et toutes les herbes rhétoriciennes qu'il rencontre sur la route de son discours. Puis il mêle le tout, et jette bravement son bouquet à la tête de ses collègues.

Voici quelle est la formule ordinaire des discours du jeune orateur. Nous copions le procès-verbal de la séance :

M. DE KERDREL. — Un homme d'État doit tenir d'un pied ferme le gouvernail du gouvernement.

M. D'HÉRAMBAUT. — Très-bien !

M. DE KERDREL, *continuant.* — Il faut que le vaisseau de l'Etat, qui a sombré sur l'océan des mauvaises passions, soit ramené triomphalement au port sous l'égide de la raison.

M. D'HÉRAMBAUT. — Et de la liberté.

M. DE KERDREL. — Je ferai remarquer à l'honorable interrupteur que c'est ainsi que je voulais achever ma pensée, s'il ne m'avait pas interrompu. Je continue.

UNE VOIX DANS LE FOND. — Assez ! assez !

M. DE KERDREL. — Monsieur le président, faites respecter la liberté de la tribune.

M. MARRAST, *qui sommeille.* — On y va !

M. DE KERDREL, *reprenant la suite de son improvisation.* — Où allons-nous? Nous allons à l'abîme !

M. D'HÉRAMBAUT. — Très-bien !

M. DE KERDREL. — Oui, l'abîme est creusé sous nos pas, et il ne pourra être comblé que par notre patriotisme.

M. D'HÉRAMBAUT. — Bravo !

M. DE KERDREL. — Ce que je vous dis est grave, très-grave. Tous les hommes sérieux doivent réfléchir profondément à cette question incandescente qui nous occupe, et dont, etc., etc.

Cent représentants se promènent dans les couloirs; les uns causent, les autres dorment. M. d'Hérambaut, seul placé au pied de la tribune comme une cariatide, écoute avec la plus grande attention. Il pense en lui-même que M. de Kerdrel est un orateur du plus grand avenir.

Quand M. de Kerdrel descend de la tribune, il se serre la main, se complimente et retourne à son banc au milieu du murmure flatteur de sa propre approbation.

M. Marrast se lève alors, et dit avec un perfide sourire qui se joue sous sa moustache : « Quelqu'un veut-il répondre à M. de Kerdrel ? »

Alors, un *non* colossal s'échappe en même temps de neuf cents poitrines.

C'est majestueux comme une explosion.

M. de Kerdrel remonte le lendemain à la tribune et obtient toujours le même succès.

Signes particuliers : M. de Kerdrel est blond et

Un nouveau jeu de bascule, qui donnera de l'agrément à Léon Faucher.

fade, il a un habit bleu et un pantalon jaune. Voilà pour le moral. Il n'oublie jamais de marcher dans la rue avec sa rosette de représentant, et il tient sous son bras un portefeuille rouge pour se persuader qu'il est aussi ministre que M. Léon Faucher ou que tout autre Buffet.

PRÉPARATIFS DE GUERRE.

A la dernière réunion du comité de la rue de Poitiers, M. Thiers prit la parole :

« Messieurs, dit-il, la campagne électorale va commencer, il faut songer à nos préparatifs militaires.

« Nous avons déjà des journaux graves qui représentent nos idées, je les comparerai, si vous voulez bien le permettre, aux éléphants armés en guerre qui faisaient partie autrefois des légions romaines. Le *Constitutionnel*, par exemple, est un éléphant ;

« Le *Journal des Débats* — éléphant ;

« Le *Courrier Français* — éléphant ;

« La *Patrie* — éléphant ;

« L'*Assemblée nationale* — éléphant.

« Je passe les autres sous silence. Nous avons beaucoup d'éléphants qui appesantiront leurs trompes sur les candidats républicains. Mais vous savez que sur le dos de leurs éléphants, les Romains plaçaient des guerriers armés de flèches et de javelots. C'est par une imitation du même usage que l'on voit encore des singes sur le dos des chameaux que l'on montre dans les rues. Profitons de cet exemple.

« Mêlons l'agréable à l'utile, le badin au sérieux. Pendant que nos éléphants frapperont de la trompe sur les candidats dévoués à la République, il faut que ceux-ci soient encore assaillis d'une grêle de caricatures et de mots pour rire. Appelons à notre aide les crayons et les plumes légères.

« Messieurs, ne laissons point perdre les traditions de la franche gaieté. Depuis le jour où nous nous sommes tant amusés à Grandvaux, qui peut se flatter en France d'avoir ri? Eh bien, notre succès est là. »

Cette proposition de M. Thiers obtint le plus grand succès, et il fut décidé qu'on ouvrirait immédiatement une souscription pour publier des caricatures et des brochures satiriques contre les candidats républicains.

« Autre proposition, reprit M. Thiers. Pour frapper un grand coup, il ne faut pas reculer devant l'idée de vendre nous-mêmes ces caricatures sur la voie publique, chacun à tour de rôle. Je commencerai, en mettant un faux nez.

— Si vous mettez un faux nez, où sera le mérite?

— Il s'agit d'être cocasse avant tout, et mon faux nez attirera la foule. »

L'idée parut excellente.

« M. Molé habillé en femme produirait aussi quelque effet, » reprit M. Thiers.

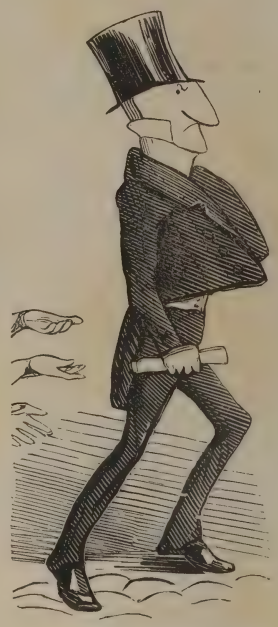
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. III. — *La fortune sourit à ses efforts industriels et philanthropiques.*

Effets du *bouse pain* sur les malades soumis à ce régime. Avant.

Pendant.

Après.



Ce magnifique succès vaut à mossieu Réac la dignité d'administrateur des hospices et de membre du bureau de bienfaisance.

M. Molé voulut protester, mais les acclamations et les rires de l'assemblée lui coupèrent la parole. On s'entendit ensuite sur les déguisements des autres membres de la réunion. M. Victor Hugo portera, dit-on, la redingote à brandebourgs et la culotte jaune des troubadours de théâtre.

Les candidats républicains sont avertis : les cotisations des membres du comité sont versés, les plumes sont prêtes, les crayons sont taillés, et la première brochure va paraître ; elle sera, dit-on, entièrement composée de calembourgs de M. Dupin.

L'HOMME INVISIBLE.

Depuis que les recors sont entrés en campagne, et qu'ils cherchent du gibier pour Clichy, on voit se multiplier un type qui devenait rare : celui de l'homme invisible.

On appelle ainsi un individu qui est toujours chez lui, et qui, par conséquent, n'y est jamais.

On peut être amené à cet état par diverses circonstances : par la misanthropie, par un tempérament d'humoriste, par l'amour de l'étude et du travail ; mais la principale cause déterminante est le nombre des créanciers.

L'appartement de l'homme invisible est clos avec le plus grand soin. Sonnez, frappez ; le tintement de la sonnette, vigoureusement ébranlée, le bruit pesant du marteau, troublent d'abord le silence du logis. Enfin, à force de vacarme, vous attirez une servante, qui, s'avançant avec circonspection, entr'ouvre un vasistas pratiqué dans la porte ; elle montre l'extrémité d'un nez bourgeonné, et, muette, vous contemple d'un air de défiance.

« Monsieur y est-il ?

— Il est sorti.

— Diable ! diable ! voilà vingt cinq fois que je viens pour le rencontrer.

— C'est étonnant ! Monsieur y est presque toujours.

— A quelle heure le trouve-t-on ?

— Tous les jours, depuis minuit jusqu'à six heures du matin. Si Monsieur voulait laisser son nom ?

— C'est inutile ; je repasserai. »

Vous revenez le lendemain, dès la pointe du jour, et vous répétez votre invariable interrogation :

« Monsieur y est-il ?

— Je ne sais pas ; je vais voir. »

La bonne pénètre alors dans la pièce voisine, et reparaît au bout d'un quart d'heure, pendant lequel vous vous morfondez sur le palier.

« Monsieur n'est pas à Paris. Hier, en rentrant, il a trouvé une lettre qui l'a forcé à partir de suite à la campagne pour une affaire urgente. »

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. IV. — *Fortune politique.* — *Un des* SATISFAITS.

Et plus jaloux que jamais de se consacrer tout entier à son pays, mossieur Réac se présente aux électeurs comme candidat à la députation.

Il est élu député.

Et, à la Chambre, il se déclare *satisfait.*

Vous vous présenteriez au milieu de la nuit, qu'au risque de faire passer le maître pour un vagabond, la bonne répondrait toujours : « Monsieur n'y est pas. » C'est son inévitable refrain.

Lorsque des affaires urgentes vous font obtenir de l'homme invisible un rendez-vous à domicile ; lorsque après une active correspondance il consent à lever la consigne, que de peines pour pénétrer dans l'impénétrable sanctuaire ! S'il n'a pas choisi l'instant même où il doit vous attendre pour être réellement absent, que d'hésitation de la part de la bonne avant de vous laisser franchir le seuil !

« Monsieur n'y est pas, » répond-elle d'abord machinalement. Et vous seriez encore repoussé avec perte, s'il ne paraissait lui-même pour invalider l'assertion de l'opiniâtre caméristé.

Ou bien celle-ci, se précipitant sur vos traces, vous rejoint tout essoufflée au milieu de la rue ; et au moment où vous cheminez en maudissant l'invisible, elle vous console par ces mots inattendus : « Monsieur, je m'étais trompée ; Monsieur y est. »

Des célibataires invisibles, qui n'ont pas de domestiques, prennent le parti de ne jamais ouvrir leur porte. Quelques-uns poussent l'astuce jusqu'à recourir à des déguisements. Sitôt qu'ils entendent frapper, ils mettent un faux nez et des lunettes vertes, endossent un uniforme, une blouse, ou même une soutane, et se présentent à la porte entrebâillée.

« Monsieur X...? dit le créancier.

— C'est plus haut, » répond brusquement l'homme invisible. Et il referme brusquement la porte.

Malheureusement ces ruses sont connues : les limiers de la finance sont adroits ; et après une lutte courageusement soutenue, l'homme invisible, qui aime tant la solitude, va la trouver, complète et sans mélanges, dans une cellule de Clichy.

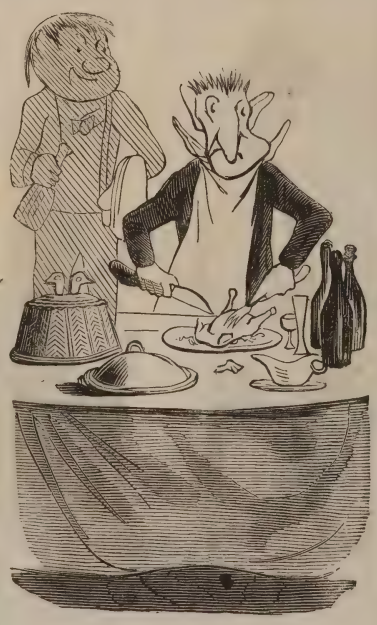
Un autre type d'homme invisible, non moins répandu, c'est le personnage politique : il est représentant du peuple, président ou rapporteur de nombreuses commissions, membre du conseil des hôpitaux, directeur de plusieurs institutions. Aussi est-il harcelé de solliciteurs, qu'il se garde bien de recevoir. Quoiqu'il prenne amplement le temps de déjeuner et de dîner, il n'a pas celui d'accueillir les pétitionnaires, tant il est accablé de besogne. Parfois il daigne indiquer une heure de réception : on peut le voir le matin, de cinq à six ; mais à six, six heures cinq minutes, il a déjà disparu. Son but principal est d'avoir une antichambre encombrée et d'acquérir une haute reputation de crédit.

Mercredi dernier, le socialisme a comparu en cour d'assises dans la personne de M. Proudhon. La vieille Thémis avait fait des frais pour le recevoir ; le nombre ordinairement assez restreint des banquettes accordées au beau sexe avait été augmenté ; les avocats se pressaient partout ; plusieurs représentants du peuple, des

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. IV. — *Fortune politique.* — *Un des* SATISFAITS.

Car mossieu Réac trouve qu'il ne fait pas trop froid.



...que la disette n'est pas trop rigoureuse,

...et qu'on peut se passer de bottes.

écrivains de la presse socialiste, entouraient le prévenu; on faisait queue depuis huit heures du matin pour entrer dans la salle d'audience.

M. Proudhon est le lion du moment, et voilà déjà bien longtemps que sa vogue dure. On pouvait rire et plaisanter à son sujet, et certes on ne s'en faisait guère faute; mais sa condamnation le soustrait maintenant aux attaques. Pour atteindre sa personne, il faudra aujourd'hui passer par dessus le bon goût et les convenances. — Trois ans de prison! c'est peut-être la condamnation la plus rude qui ait été prononcée en matière de presse. Est-ce ainsi que l'on prétend protéger le droit de discussion.

M. Madier de Monjau a présenté la défense du rédacteur en chef du journal *le Peuple*, avec beaucoup de talent et une véritable éloquence. M. Proudhon a pris la parole à son tour et s'en est servi avec franchise et dignité pour expliquer sa position au jury. M. le président Barbou n'a point permis à l'orateur de traiter la question du socialisme.

Il est certain que M. Proudhon a voulu interpréter la Constitution à sa manière, au sujet de la responsabilité du Président de la République. Le jury a déclaré qu'il s'était trompé; mais cette interprétation est un droit de tous les citoyens, et il est bien malheureux que nos mœurs politiques soient encore barbares et incultes à ce point, que l'erreur en pareille matière devienne forcément un délit.

Deux ministres divers de la ville éternelle
Sont à Paris en cet instant;
L'un, envoyé par la Rome nouvelle,
Du peuple était naguère un combattant;
L'autre, que *le Nonce* on appelle
Du Pape est le représentant.
Pour le choix de l'un d'eux, s'il s'agissait de vote,
L'homme d'épée aurait le mien;
Ceux qui sont pour la mître... eh bien!
A eux la calotte.

—

SUR M. DROUIN DE L'HUYS, ANCIEN PRIX DHONNEUR.

Drouin de L'Huys, fidèle à son système,
Ne dira rien, dit-il... Quelle obstination!
Ce jeune homme, si fort en thème,
Ne change pas de version.

A la gendarmerie, et cela se conçoit,
On a du vieux Cujas donné l'hôtel antique.
D'être très-conséquent à Bourges on se pique:
Les gendarmes aussi, de nos jours, font du droit.

—

Pauvre Lacrosse, hélas! quelle triste semaine!
Ses calculs de budget par Stourm sont renversés;
Pour lui quelle galère! Il sue, il se démène,
Et ses travaux-publics sont ses travaux forcés.

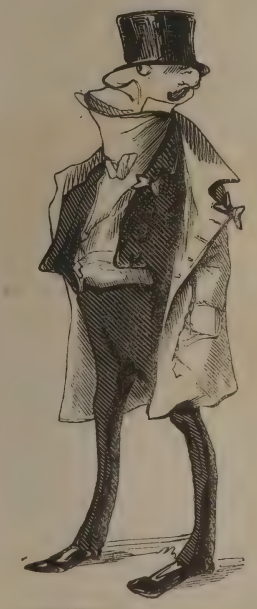
—

PATRIOTISME DES BOURSIERS.

On jouait à la hausse, alors que sans ressource,
Albert était trahi par le sort des combats;
Les désastres publics sont cotés à la Bourse;
Plus les fonds montent haut, plus nous descendons bas.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. IV. — *Fortune politique.* — *Un des* SATISFAITS.



Mossieu Réac est décoré par le gouvernement ami de l'*ordre*, qui le *satisfait* de plus en plus.

Il danse avec *satisfaction* au bal de la cour.

Il est plus *satisfait* que jamais de se voir nommer préfet dans les premiers jours de 1848.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE FELD-CAPORAL BUGEAUD.

Le grognard, dont voici l'image,
Dans Blaye, au temps de l'ancien roi,
De sage-femme obtint l'emploi;
Mais ce n'est pas un homme sage.
C'est sur nous qu'il doit remporter
La victoire qu'il a rêvée;
Il prétend tous nous régenter,
Avec quatre hommes de corvée.

Au lieu de rêver des succès
Dans les plaines de la Savoie,
En s'en prenant à des Français,
Le vieux caporal se fourvoie.
Pour nous, oubliant nos voisins,
Il prend des airs de Matamore.
Le grand vainqueur des Sarrazins
Veut nous traiter de Turc à Maure.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Enfin, ce triste et monotone procès de Bourges est terminé. MM. les hauts jurés peuvent rentrer chez eux et se reposer de leurs fatigues. Nous n'avons pas à discuter un verdict, et l'opinion publique ne le discute pas non plus. Il y a longtemps que le procès de Bourges a cessé d'être une question politique pour devenir une question de sentiment; il n'a fait que populariser encore l'idée de l'amnistie. Ce n'est point M. Odilon Barrot qui conseillera cette mesure au gouvernement, ce n'est pas M. Léon Faucher non plus; mais, hélas! M. Léon Faucher est-il encore de ce monde? Ceux qui ont visité l'atelier de M. Ingres savent bien à quoi s'en tenir à cet égard.

M. Ingres travaille en ce moment à un nouveau saint Symphorien. Il s'agit d'un des plus illustres confesseurs de la réaction, de saint Faucher, ministre et martyr.

Le saint est représenté au moment où, attaché à la tribune, il reçoit de tous côtés des amendements aigus qui s'enfoncent dans sa chair, et d'énormes suppressions qui viennent le frapper à la tête et font couler son sang.

Pendant qu'il lutte au milieu du cirque, et qu'il se débat sous les blessures, les représentants du peuple, rangés sur les gradins, applaudissent aux tortures du saint. On voit dans le fond du tableau le farouche Gent et l'impitoyable Buvignier qui se délectent au spectacle de ce supplice.

Saint Faucher occupera désormais une place d'élite dans le martyrologe parlementaire; jamais ministre ne reçut tant d'outrages, tant de coups avec une si grande résignation et une si parfaite humilité. Il mérite bien la palme du martyr.

La commission du budget s'est montrée envers lui d'une férocité dont rien ne saurait donner une idée. Elle lui a arraché avec des tenailles cinq inspecteurs dramatiques à cinq mille francs chacun; elle l'a mutilé d'une douzaine de préfets, elle ne lui a épargné aucune insulte, aucun outrage, jusqu'à supprimer les cinquante mille francs de traitement qu'il avait alloués au prince de Lambesc-Changarnier, lieutenant-général des armées du roi, et commandant de la milice bourgeoise.

L'Assemblée nationale est vraiment cruelle envers saint Faucher.

Que lui reproche-t-on? d'avoir écouté les doléances de quelques préfets, de leur avoir fait accorder une pension sur des certificats de complaisance. Qu'est-ce que cela, après tout? Ne vous est-il pas arrivé vingt fois d'écrire à votre sergent-major :

« Citoyen major,

« Il m'est impossible de monter ma garde aujour-
« d'hui, je suis à l'agonie; voici un certificat qui le
« prouve. »

Cette lettre expédiée, vous partez pour Saint-Germain ou pour Saint-Cloud. Est-ce que les préfets qui se sont prétendus atteints d'infirmités graves le lendemain de la révolution de Février, et qui se portent ad-

mirablement aujourd'hui, sont plus coupables que vous?

Les Puritains répondront qu'on ne doit jamais tromper son sergent-major ni le conseil d'État; qu'importe! comme dit saint Faucher, si c'est pour le bien de l'État et le soulagement du budget. Pourquoi, d'ailleurs, ces préfets, déclarés incurables par le conseil d'État il y a un an, ne seraient-ils pas ingambes aujourd'hui? On a vu bien d'autres miracles, et l'on n'ignore pas qu'il suffit de faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Réaction, pour être guéri de toutes ses infirmités.

Depuis quand ensuite est-il défendu à un ministre d'aller choisir ses employés dans le cadre de retraite? Doit-on empêcher un général d'aller choisir des soldats à l'hôtel des Invalides?

Voilà ce que disait saint Faucher pendant que les lions et les tigres de la Montagne rugissaient autour de lui. Hélas! les bêtes féroces ont eu le dessus, le martyr a été mis en pièces.

Il ne reste plus à l'heure qu'il est de saint Faucher, que quelques reliques qui ont la vertu de rendre la santé aux préfets.

Il reste aussi le souvenir de son éloquence et des arguments prodigieux qu'il a employés pour défendre le traitement Changarnier. Saint Faucher a reconnu la parfaite illégalité des deux commandements confiés à ce général, en vertu d'une nécessité politique qui n'a point encore cessé. Il ne nous paraît pas, a ajouté saint Faucher, que l'ordre ait eu à souffrir de la réunion de ces deux commandements dans les mêmes mains. Non, vertueux ministre, l'ordre matériel n'a pas eu à en souffrir, mais si demain je publie un journal pacifique, mais sans cautionnement, ne me rappellerez-vous pas au respect de la loi, quoique, certes, l'ordre n'ait point à souffrir de l'apparition de ma feuille? Le respect que l'on doit à un saint et à un martyr, nous empêche de pousser plus loin nos objections.

Du reste, rassurons-nous, M. Changarnier ne perdra pas son traitement: une souscription est ouverte à la Bourse pour le lui rendre. L'agiotage lui restituera ce que lui enlève le budget; les coulissiers auront leur général. Ce serait un assez joli spectacle, si chaque classe de la population se mettait à payer elle-même des fonctionnaires. La souscription ouverte en faveur de M. Changarnier est un acte de haute anarchie; mais, à la Bourse, on n'y regarde pas de si près.

Au milieu de ses tortures, M. Léon Faucher n'a sans doute point le temps de songer aux nécessités secondaires de l'administration: c'est ce qui nous a valu sans doute la lettre suivante:

« Monsieur,

« Je suis une malheureuse femme errante et persécutée qui ne sait plus où reposer sa tête.

« M. Léon Faucher m'a fait d'abord les plus splendides promesses; je devais avoir un logement aux Tuileries, au Palais-National ou au Luxembourg.

« Je me présente aux Tuileries: on me répond que tous les appartements sont occupés par les aides-de-camp du général Changarnier et leur auguste famille.

« Je cours au Palais-National: le concierge me prend pour un club déguisé, et il refuse de m'ouvrir.

« Au Luxembourg j'aperçois des maçons, des menuisiers, des tapissiers, des serruriers qui travaillent; je demande si c'est pour moi; on me répond que c'est pour le vice-président de la République.

« Le temps presse cependant, et il faut bien qu'on me loge quelque part: je ne puis ainsi coucher à la belle étoile.

« Qu'on me rende du moins mon ancien domicile du Louvre; il était assez étroit et assez incommode; mais enfin je m'en contenterai, faute de mieux.

« Veuillez donner quelque publicité à cette réclamation, et croire aux sentiments, etc., etc.

« L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. »

Il est de fait qu'à l'heure qu'il est, les artistes ne savent pas encore s'il y aura une exposition. Cependant, pour beaucoup d'entre eux, l'exposition est une occasion de dépenses qu'ils ne peuvent avoir faites en pure perte. Il serait bon que le ministre fît connaître sa décision à ce sujet.

Les théâtres, du moins, n'ont rien perdu de leur subvention; l'Odéon y a même gagné quarante mille francs. Quel triomphe pour la tragédie!

L'Opéra-Comique vient d'obtenir un magnifique succès avec les *Monténégrins*, de Gérard de Nerval, musique de M. Limmander. On attend toujours le *Prophète* avec impatience. On craint que la première représentation ne puisse avoir lieu que le 20.

A propos, nous avons eu les trois jours de Longchamp. On y a beaucoup remarqué le coupé d'une ancienne actrice du Palais-Royal, promue à l'emploi de favorite par une illustration du parti conservateur ancien et moderne, et le *tandem* du président de la République.

La manie des bals de pierrots se propage. On en organise un qui aura lieu prochainement au cercle de Paris dans la Maison d'Or. Déjà la réclame fonctionne, et elle nous apprend que nous verrons figurer à ce bal Méry en pierrot, à côté de mademoiselle Rachel en costume de Lucrèce. J'ignore si ce sera un chose bien gaie de voir M. Méry, qui est un poëte et un fantaisiste de cinquante ans, danser en pierrot; mais, à coup sûr, c'est une chose regrettable que cette publicité qui assimile les gens de lettres aux comiques du Vaudeville ou du Palais-Royal. C'est M. Alexandre Dumas, dit la même réclame, qui est à la tête de cette fête. Nous voyons avec plaisir le célèbre romancier revenu à de meilleurs sentiments; guéri des fumées de la politique,

LE PIC DE LA RÉACTION.

Dessiné par NADARD.

Gravé par BAULANT.

il organise des bals de pierrots. Nous retrouvons enfin notre Dumas. La révolution de Février nous l'a enfin rendu; qu'elle reçoive toutes nos actions de grâce.

Un artiste de beaucoup de talent, Antonin Moine, s'est brûlé la cervelle la semaine dernière. A ce propos, on a accusé la République. Qu'a-t-elle fait, que fait-elle pour les artistes? Et on a insinué qu'Antonin Moine était mort de misère. Une seule fois, depuis la révolution de Février, Antonin Moine a demandé une commande, et tout de suite il l'a obtenue. C'est M. Léon Faucher qui l'a déclaré à la tribune. Non, Antonin Moine n'est pas mort de misère; est-ce la première fois que l'on voit ces organisations délicates et nerveuses, ces frêles cerveaux d'artistes si souvent remplis de fantômes et d'hallucinations, céder à une suprême fantaisie, la lugubre et navrante fantaisie du suicide, fantaisie obstinée, et que ne font céder ni l'amitié ni l'amour? Antonin Moine est mort fou, tout le monde le sait, et de ce malheureux vous faites une victime de la démocratie. Est-ce là de la justice, de l'impartialité! est-ce là le respect que l'on doit aux morts?

Une dernière nouvelle.

Le Buvignier de la rue de Poitiers, le Gent de l'interruption honnête et modérée, le célèbre Denjoy a déposé un amendement sur le projet de loi contre les clubs. L'illustre interrupteur propose de réduire la loi à cette seule disposition :

« Les clubs sont interdits. »

On aura beaucoup de peine, je le crains, à empêcher la Bourse de voter une couronne civique et une liste civile de cinquante mille francs par an au célèbre Denjoy.

LA LIBERTÉ MILITAIRE COMME EN RUSSIE.

(La scène est à l'armée des Alpes.)

DUMANET. — Une question, sergent!

LE SERGENT. — Je devrais pour ce seul mot te mettre à la salle de police.

— A cause?

— A cause qu'il n'est pas permis à un conscrit d'adresser des questions à son sergent. Les ordres du jour du maréchal Bugeaud s'y opposent, et je représente le maréchal à tes yeux.

— Alors, mettons que je n'aie rien dit.

— Au contraire, j'ai voulu seulement te donner un aperçu de tes droits et devoirs; nous sommes seuls, parle; je me ferai un véritable plaisir d'éclairer ta jeunesse.

— Je disais donc, sergent : resterons-nous encore longtemps ici l'arme au bras?

— Félicite-toi, Dumanet, de ne m'avoir adressé cette question que dans le particulier, autrement tu serais déjà à la salle de police.

— A cause?

— A cause que tu sembles murmurer contre tes chefs; mais, continue, puisque nous sommes seuls; ton inexpérience me charme.

— Je voulais vous dire, sergent, que ça sent la poudre par ici, et que je ne bouderais pas s'il fallait se colleter un peu avec les Autrichiens.

— Est-ce au point de vue politique que tu parles, Dumanet?

— Je n'en sais rien.

— C'est au point de vue politique, je le vois, et tu devrais en avoir pour quinze jours de cachot. Toute discussion politique est interdite dans les chambrées.

— Mais nous ne sommes pas à la chambrée, ici.

— C'est pour cela que je te fais grâce, quoique, en ma qualité de représentant du maréchal Bugeaud, j'ai des devoirs à remplir.

— Il n'est donc plus permis de parler à présent?

— Au contraire, puisque nous sommes en république. Ah! si nous n'étions pas en république, ce serait une autre paire de manches! Mais nous y sommes, ainsi parle tout à ton aise. Ton sergent t'écoute.

— En ce cas, puisque nous sommes en république, il n'y aurait pas de mal à aller donner un bon coup d'épaules aux républicains d'Italie.

— Tu as donc juré de te faire coffrer, Dumanet?

— Sapristie! C'est donc une farce?

— Qu'est-ce que tu appelles une farce, les ordres du jour du maréchal? Ton compte est bon!

— Ah çà, sergent, pas de bêtise!

— Pure supposition, Dumanet. Je me réjouis de ta simplicité; mais, dis-moi, qu'est-ce que tu fais en parlant d'aller donner un coup d'épaule aux républicains d'Italie?

— Je ne fais rien du tout.

— Si, tu fais quelque chose de contraire à la consigne; tu parles politique.

— Nous ne sommes donc plus en république?

— Nous y sommes plus que jamais; Liberté, Égalité et le reste; nonobstant, il ne t'est pas permis, Dumanet, d'avoir une opinion.

— La République dit que si.

— Tes chefs disent que non. Je vais plus loin, Dumanet; ce simple entretien que tu oses avoir avec moi te met dans ton tort, et tu ne t'en tireras pas à moins de trois semaines de cachot.

— Dieu de Dieu!

— Rassure-toi; c'est pour rire, quoique ce soit mon

devoir de te pincer. Dieu! si le maréchal connaissait toutes ces concessions que je te fais, Dumanet!

— Je vous respecte, sergent, et je respecte aussi le maréchal.

— Tu n'es pas, fichtre, dégoûté, Dumanet, de vénérer deux chefs comme nous.

— Nonobstant, je ne trouve pas un mot de tout cela dans le journal.

— Tu lis donc le journal, Dumanet?

— Parbleur!

— C'est encore un mois de prison à noter sur ton compte!

— Un mois de prison?

— Tiens! tu n'as donc pas connaissance de l'ordre du jour qui défend la lecture des papiers publics?

— Mais, dites donc, sergent, la Constitution me le permet.

— Qu'est-ce qui t'a dit ça, Dumanet?

— Un bourgeois avec qui j'ai bu un petit verre l'autre jour.

— Tu fréquentes donc le bourgeois, Dumanet?

— Pourquoi pas? Le bourgeois est Français, je suis Français, nous sommes tous Français.

— En prison derechef, Dumanet! Le bourgeois t'est interdit.

— A cause? Où est la loi? Je veux voir la loi, je demande qu'on m'apporte la loi.

— On t'apportera l'ordre du jour. Et même tu as doublement manqué à ton devoir; *primo* en parlant au bourgeois; deuxièmement en ne pinçant pas le bourgeois au collet, quand il t'a parlé.

— Elle est bonne, celle-là! Alors, tout bourgeois qui vous parle, il faut le fourrer au violon?

— Mon Dieu, oui, Dumanet!

— Et la loi donc? Car il doit y en avoir une; je veux la tenir, je veux la lire cette loi; qu'on me la montre, sapristi!

— Bêta! Est-ce qu'il y a des lois pour le soldat? Il y a des ordres du jour.

— Alors quel droit est-ce qu'il me reste donc?

— Il te reste le droit de te taire, le droit de ne pas lire les journaux, le droit de n'avoir d'opinion sur rien de rien; enfin le droit de payer la goutte au maréchal Bugeaud, s'il accepte, quand tu le rencontreras; or, comme il n'est point ici et que je le remplace vis-à-vis de toi, j'accepte cette goutte que tu lui offrirais à lui-même s'il était présent. Allons, en avant, marche, Dumanet! Et souviens-toi de cette leçon de discipline qui t'épargnera au moins vingt-quatre heures de salle de police par jour, si tu sais en profiter.

ÉTUDES POLITIQUES A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

SÉANCE DU 31 MARS.

M. THIERS. — Il faut sortir du désordre et prendre une leçon; savez-vous de qui?... du seul État qui n'aie pas été ébranlé dans cette désorganisation générale.

M. LEDRU-ROLLIN. — Ah! M. Thiers, permettez-moi de vous le dire... vous avez compris le passé... mais vous ne comprenez ni le présent ni l'avenir... ils sont fermés pour vous.

(*Extrait du Moniteur.*)

Pour de pauvres préfets accablés d'infirmités gagnées au service de l'État une petite retraite, s'il vous plaît?

Pour de pauvres préfets mis à la retraite pour infirmités guéries par le traitement du docteur *Faucher*, de nouvelles préfectures, s'il vous plaît!

LE BANQUIER DE TREBISONDE.

Quelque temps après la chute de l'empire des Mèdes, Trébisonde s'érigea en république; trois concurrents se disputèrent la place de grand Manifafa (c'est le titre qu'on donne au chef de l'État à Trébizonde) : le prince Inigo, le général Artamène et l'orateur Iphicrate. Le prince Inigo fut élu par six millions de suffrages, à cause des services qu'un de ses aïeux avait rendus autrefois au peuple de Trébisonde.

Inigo se montra dans les rues vêtu de l'uniforme de général des archers de Trébisonde, et fut reconnu Manifafa aux acclamations de tous ses amis et de quinze cents invalides.

Le jeune prince, nous l'appelons jeune parce qu'il n'avait que quarante-trois ans, se conduisit avec toute la fougue de la jeunesse : il eut des maîtresses, soixante chevaux dans son écurie, deux ou trois cents domestiques; il donna des bals, des dîners, des raouts ; il voulut même encourager l'industrie de ses propres deniers, et les réclames des journaux de Trébisonde publièrent un jour qu'il avait acheté un schal de cachemire chez un affreux charlatan de la ville.

Impossible de suffire à toutes ces prodigalités avec les minces subsides qu'il recevait de la nation. La république de Trébisonde, l'histoire est là pour l'attester, n'a point brillé par la générosité : le Manifafa ne savait comment faire pour se procurer de l'argent.

Comme on connaissait l'objet de ses préoccupations, tout le monde cherchait autour de lui.

Ses conseillers, ses amis, ses aides-de-camp cherchaient ; on entendait quelquefois dans l'antichambre les domestiques qui se disaient entre eux :

« Eh bien, Bourguignon, as-tu trouvé?

— Quoi donc?

— Parbleu! le moyen d'avoir de l'argent pour le maître de la maison!

— Hélas! non. »

La cour du Manifafa était donc plongée dans la consternation, et on annonçait déjà hautement, parmi les courtisans, la nécessité de faire un coup d'État, et de flanquer les représentants de Trébisonde par la fenêtre, lorsqu'un des principaux argentiers de la République demanda à parler au Manifafa.

« Seigneur, lui dit-il, fous cherchez de l'archent?

— Vous le savez bien, répondit le Manifafa, puisque voilà déjà cinq ou six fois que vous m'en refusez.

— Il y avre beut-être un moyen de nous entendre.

— Vraiment! et lequel?

— Associons-nous; brenez un indérêt dans mon maison.

— Vous voulez que le Manifafa de la République se fasse l'associé d'un banquier, et d'un banquier juif? car vous êtes juif.

— Je n'essayerai pas de le cacher. Mais là n'être boint la guestion. Bersonne ne saura chamais que fous bartagez mes pénéfices.

— Et s'il y a perte?

— Je la subborterai tout seul.

— Quel sera mon apport dans la société? »

Le banquier juif promena un regard soupçonneux autour de lui.

— Sommes-nous seuls?

— Entièrement.

— Che ne fous demande qu'une chose.

— Laquelle?

— Le silence sur quelques betites noufelles que vous recefez, mais que je reçois aussi de mon côté.

— A quoi cela vous servira-t-il!

— Vous allez le combrendre. Seigneur, vous n'ignorez pas qu'il existe à Trébisonde un lieu bartigulier dont il n'est pas besoin de brononcer le nom entre nous.

— Je sais ce que vous voulez dire, je connais ce lieu, et je suis même allé le visiter le lendemain de mon élection.

— Vous n'êtes boint sans safoir qu'on y choue une esbèce de bacarrat; selon les noufelles que l'on a, on met sur la rouge ou sur la noire. Un homme qui saurait, une heure afant tout le monde, quelques betites noufelles, saurait d'afance la couleur qui va sortir, et réaliserait des pénéfices énormes.

Précisément à la même époque, on jouait dans le lieu dont le banquier n'avait pas voulu prononcer le nom, avec une véritable furie, chaque jour était témoin de chutes subites et de scandaleuses élévations, tous les gens, chez qui le sentiment moral n'était pas éteint, gémissaient d'un pareil état de choses. Mais les remontrances n'y faisaient rien. La nation des Paphlagoniens ayant voulu se soustraire à l'esclavage des Scythes, l'équilibre oriental menaçait d'être troublé, et on craignait qu'une guerre générale sortît de cette querelle. De là des nouvelles qui alimentaient encore la fureur du jeu, et déterminaient des hausses ou des baisses imprévues, selon que les Paphlagoniens perdaient du terrain, ou que les Scythes reprenaient leurs avantages.

Un jour on apprit la nouvelle que les Paphlagoniens étaient définitivement vaincus.

Le lendemain, le banquier se présenta chez le prince.

— Le tour il être fait.

— Eh bien, demanda Inigo?

— Grâces à cette idée que c'hai eue de garter la bedide noufelle pendant un chour avant de la gommuniquer au bublic, che avre pu réaliser un choli betit bénéfice. Voilà le bortefeuille..

Le prince l'ouvrit, il y avait un million dedans en morceaux de papier qui sont la monnaie de Trébisonde.

— Ma foi, s'écria le prince, ce jeu a du bon, on y gagne de l'argent, et on ne fait tort à personne, n'est-ce pas, banquier.

— A bersonne!

— Maintenant je sais où trouver de l'argent, et je puis me moquer de ces misérables bourgeois de Trébisonde. Ils jetteraient les hauts cris, les imbéciles, s'ils savaient que je me livre au commerce.

L'histoire ne dit pas comment les gens de Trébisonde parvinrent à découvrir cette association; le fait est qu'elle ne put rester secrète, et qu'elle fit naître des événements que nous raconterons plus tard.

ON DEMANDE DES GENS D'ESPRIT.

La rue de Poitiers demande des gens d'esprit à l'heure, au jour et au mois.

Les susdits gens d'esprit s'engageront à travailler contre la République, et à livrer, chaque jour, un certain nombre de bouts-rimés, de calembours, de coqs-à-l'âne, de couplets.

Les bouts-rimés se vendent à l'aune, les calembours et les coqs-à-l'âne au poids, les couplets à la douzaine.

TARIF DE LA RUE DE POITIERS.

Bouts-rimés . . .	6 fr.	50 cent.	le mètre
Calembours . . .	4	75	la livre.
Couplets	8	80	la douzaine.

Un bon ouvrier peut facilement tisser son mètre de bouts-rimés dans la journée, et il n'est pas rare de rencontrer des travailleurs qui font une livre six onces de calembours par jour. Quant aux couplets, M. Clairville se charge d'en fabriquer plusieurs douzaines entre le lever et le coucher du soleil.

Jaloux d'encourager l'industrie nationale et de prouver sa sympathie en faveur des classes laborieuses, le comité de la rue de Poitiers accordera une prime de dix fois la valeur de l'objet à tout calembour, coq-à-l'âne, bout-rimé, couplet qui lui paraîtra digne d'être inséré dans *la Patrie*.

Les autres produits des ouvriers en esprit français seront insérés dans des canards publiés à cette intention, et répandus dans les masses.

Comme on a remarqué, en général, que le public consommait fort peu les articles sortis de pareilles manufactures, et que la foule se défiait des produits portant la marque de la rue de Poitiers, le comité a décidé qu'une prime d'encouragement serait accordée à tout individu pouvant justifier qu'il a lu les élucubrations de l'usine Thiers-Molé-Berryer et compagnie.

La rue de Poitiers cherche également à embaucher les ouvriers en caricatures. Il s'agit d'exploiter en grand les faces et les profils républicains.

Les caricaturistes seront payés comme les maçons, à tant le mètre cube. Un expert jaugera leurs dessins, et taxera leur salaire, d'après l'élévation et la profondeur des travaux.

Jusqu'à ce jour, la plume et le crayon se sont montrés rebelles à l'appel de la réaction. Le banquier Delamarre a en vain organisé dans ses bureaux une cité ouvrière où les écrivains et les artistes sont logés, nourris, chauffés, vêtus, et reçoivent en outre cinq francs par jour comme sou de poche, personne ne se présente pour jouir de ces avantages. La promesse d'y joindre un jardin et quelques arpents de terre en toute propriété, avec des bestiaux, des semences, et les instruments de labour, n'a pas séduit davantage les artistes. A peine si deux ou trois feuilletonnistes d'estaminet et quelques Lantara de boutique ont répondu à l'appel du citoyen Delamarre.

Voyant cela, le comité de la rue de Poitiers a pris un parti décisif : il a choisi dans son sein une section de gens d'esprit et de caricaturistes.

M. de Rémusat travaille le calembour, M. de Riancey étudie le coq-à-l'âne, et M. Berryer pioche le couplet. Quant au bout rimé, M. Molé, en sa qualité d'académicien, s'est chargé d'en fabriquer la quantité nécessaire à la consommation de la réaction.

M. Thiers a pris un maître de dessin, et il copie avec acharnement les maîtres du genre, Bertall, Daumier, Nadar, etc., etc., etc. M. Thiers a des dispositions pour ce genre d'exercice; il en est déjà au modèle vivant. On se montre à la rue de Poitiers une excellente charge de M. Véron, sortie de la plume du président du conseil du 1er mars. M. Cousin se livre aussi avec assez de succès à la caricature, mais il est encore à cinquante pieds au-dessous du niveau de M. Thiers.

Espérons que le public sera bientôt mis à même de juger les œuvres des gens d'esprit et des caricaturistes de la rue de Poitiers.

LE CHOLÉRA DE 1849.

En me promenant hier sur le boulevart, je fus accosté par un petit vieillard qui portait un bonnet de coton, un garde-vue vert et des béquilles.

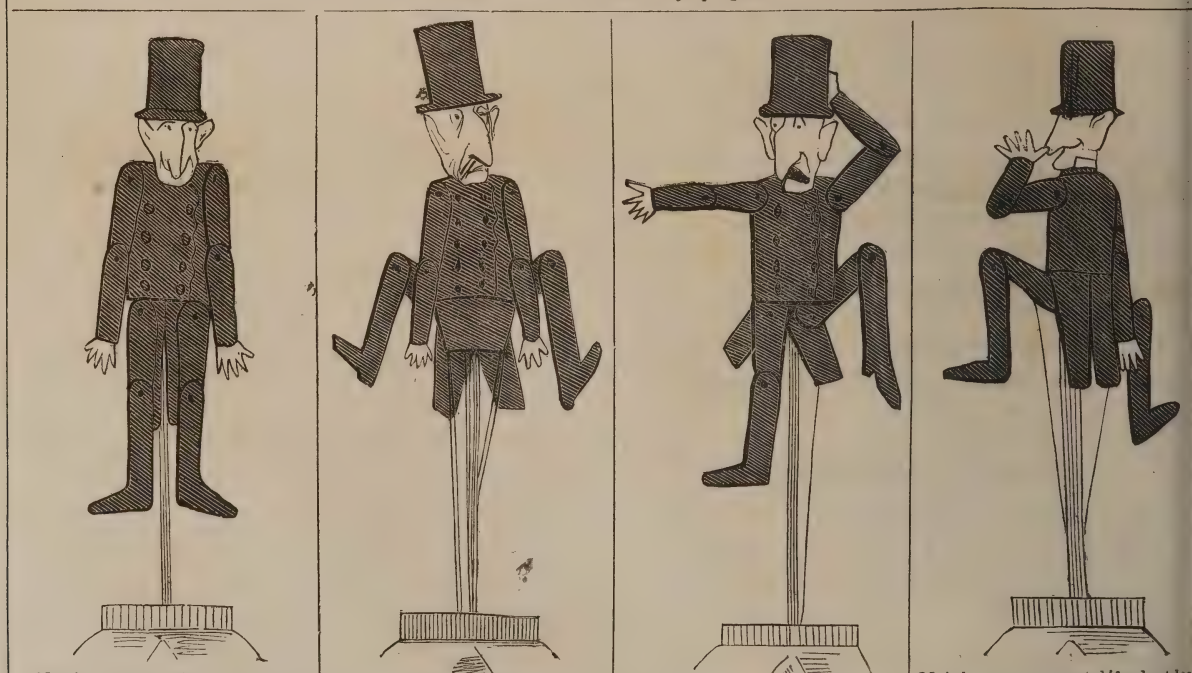
« Monsieur, un petit chou, s'il vous plaît, me dit-il avec un accent auvergnat.

—Brave homme, lui dis-je, je ne vous refuse pas un petit « chou » ; mais, qui que vous soyez, vous n'êtes certainement pas Auvergnat ; votre accent n'est pas naturel, et vous cherchez à m'abuser. Qui êtes-vous?

— Hélas! monsieur, puisqu'il faut vous l'avouer, je ne suis point Auvergnat, je viens de beaucoup plus loin que Saint-Flour, je suis le Choléra. »

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. V. — *Nouvelles télégraphiques.*



Mossieu Réac, préfet, monte sur le télégraphe pour avoir des nouvelles de Paris. Tout est tranquille et mossieu Réac aussi.

Diable!... Cela se gâte!... L'opposition veut faire des banquets réformistes ..

...Et le grand Odilon Barrot est à sa tête.

Mais le gouvernement défendant les banquets, le grand Odilon Barrot a peur et recule. — Mossieu Réac est rassuré.

A ce mot, je levai ma canne pour lui en donner sur les reins ; mais lui, m'arrêtant :

« Ah ! me dit-il, si vous connaissiez toutes mes infortunes, vous auriez pitié de moi... A quoi bon me frapper de votre canne, vous la casseriez peut-être, et dans l'état où je suis, ce serait une perte bien inutile. »

Ce cynisme ne m'étonna pas de sa part.

« Malheureux ! lui dis-je, osez-vous bien...

— N'achevez pas, interrompit-il, c'est l'orgueil qui m'a perdu ; je suis un roi découronné, une puissance déchue ; j'ai rendez-vous à un mois d'ici, dans une misérable salle de cabaret, pour y renouveler, avec la peste, la lèpre, le feu Saint-Antoine et quelques autres convives de ce genre, le souper des rois détrônés de *Candide*.

— Alors, partez vite et qu'on n'entende plus parler de vous.

— Partir, c'est bientôt dit ; mais laissez-moi reprendre mon histoire de plus haut. Vous souvient-il de la première visite que je vous fis en 1832 ?

— Que trop !

— Comme j'étais fringant et superbe alors ! Quel bruit, quelle puissance, quelle terreur autour de moi ! Jamais Alexandre avec les Macédoniens, Attila avec ses Huns, Tamerlan avec ses hordes, jamais les Cosaques eux-mêmes, ne plongèrent dans une telle consternation les peuples saisis d'horreur. C'était mon beau temps, j'arrivais triomphant de l'Inde, j'étais plus qu'un roi, j'étais le diable, j'étais l'Ante-Christ ! »

En parlant ainsi, le Choléra faisait des gestes si ridicules et avec tant d'emphase, que deux ou trois passants s'arrêtèrent.

« Oh ! c'Pipelet ? cria un gamin.

— Vous l'entendez ? reprit le Choléra, telle est aujourd'hui mon humiliation ; on me traite de Pipelet, on me rit au nez. Permettez-moi d'essuyer une larme. »

Là-dessus il tira de sa poche un vieux mouchoir à carreaux, maculé de tabac.

« Ne sauriez-vous, lui dis-je, avoir un mouchoir plus propre, quand vous vous mouchez en compagnie ?

— Les temps sont trop durs, répondit-il ; mais laissez-moi continuer mon histoire. Je disais donc que l'orgueil m'avait perdu. La tête échauffée du souvenir de mes anciens triomphes, je voulus entreprendre une nouvelle tournée en Europe ; mais, hélas ! j'étais plus vieux de dix-sept ans, et dix-sept ans c'est beaucoup, même dans la vie du choléra. *Grande mortalis ævi spatium.*

— Quoi ! vous parlez aussi latin ?

— C'est une phrase que m'a dite hier un professeur de l'Université, chez qui je m'étais présenté, et qui m'a mis tout simplement à la porte. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on me recevait en 32 ! J'entrais partout en maître. Mais vous dites que c'est du latin ?

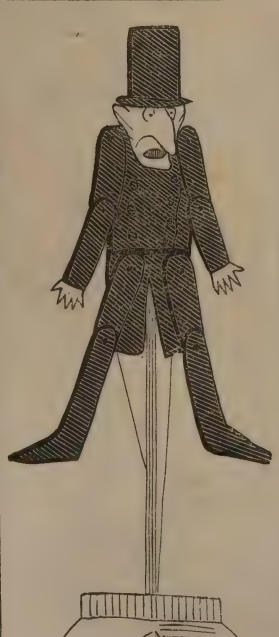
— Parbleu !

— Je croyais que c'était du grec ; mais, n'importe. A peine parti de l'Inde, je me suis bien vite aperçu que je les avais ces dix-sept ans de plus. J'arrive en Russie, en me traînant tant bien que mal ; là encore, grâce à un suprême effort, je parvins à jouer un rôle

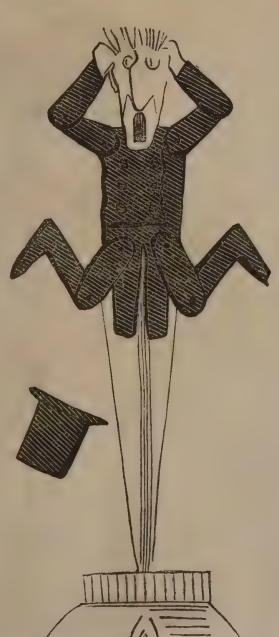
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. V. — *Nouvelles télégrrphiques.*

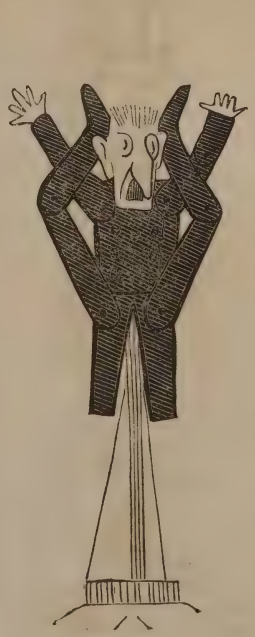
Grand Dieu !... Une décharge a eu lieu sur le boulevard des Capucines... Le peuple marche sur les Tuileries.



La troupe reste l'arme au pied.



Le roi est en fuite, la chambre dissoute, et...



LA RÉPUBLIQUE PROCLAMÉE !!!!!

à peu près présentable, mais c'est tout : on m'apporte mourant en Angleterre, où personne ne prend garde à moi. Humilié de ce dédain, je passe la Manche à crédit sur une mauvaise barque de pêcheur, et me voilà à Paris, où je fais le peu de bruit que vous savez. Je tremble, je grelotte, je puis à peine me traîner, et, pour en finir, honteux et misérable comme Job sur son fumier, je crains de m'être attrappé moi-même. Moi le choléra, que dira-t-on si l'on sait que je suis atteint du choléra? C'est le comble du ridicule.

— Vous n'avez, ma foi, que ce que vous méritez. Mais à quoi bon votre accent auvergnat et ce « petit chou » que vous me demandiez?

— D'abord l'accent auvergnat me sert à n'être pas reconnu, ce qui arriverait bien vite si je me servais de mon véritable accent, qui est l'accent sanskrit.

— Et le « petit chou »?

— Cest pour un petit magot. Le manque d'argent me retient seul à Paris. Quand j'aurai une cinquantaine de francs, je ferai mon paquet dans ce même mouchoir à carreaux et à tabac que vous avez vu; j'attacherai ce paquet au bout d'un bâton, et je tâcherai de m'en retourner dans mon pays natal; peut-être mourrai-je de fatigue en route.

— Dieu le veuille!

— Merci; vous êtes un modèle de respect envers les vieillards.

— Voyons; laissez là vos phrases, vieille bête, et prener cette pièce de cinq « chous ».

Le choléra prit la pièce, et s'en alla en chantant d'une voix chevrottante :

Cinq chous,
Cinq chous
Pour monter notre ménage,
Etc., etc.

Une souscription est ouverte, à partir d'aujourd'hui, dans les bureaux de la *Revue comique* pour parfaire la somme de cinquante francs, sans laquelle le choléra gueuserait encore longtemps dans les rues de Paris.

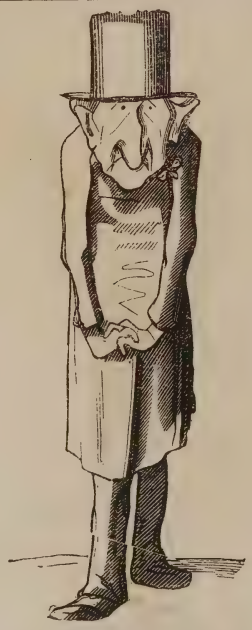
DÉCHÉANCE DE LONGCHAMP.

Avez-vous songé à Longchamp? avez-vous pensé que, durant la présente semaine sainte, il était d'usage à Paris, depuis la régence, de parcourir à pied, à cheval ou en voitures, toute l'avenue des Champs-Élysées et d'y faire l'exibition des modes nouvelles? Non; vous avez été préoccupés par les affaires d'Italie, le procès de Bourges, la loi contre les clubs, la mésaventure du général Changarnier; et l'époque de la fête périodique de Longchamp s'est écoulée au milieu d'une indifférence presque générale. Cette fête périodique, où bril-

---

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VI.—*Mossieu Réac s'aperçoit qu'il est républicain de l'avant-veille.*



Sur ce coup inattendu, mossieu Réac, ayant rejeté bien loin les vils insignes de la tyrannie, réfléchit qu'il a bien peur, mais qu'il y a peut-être moyen de tirer parti du nouvel ordre de choses.

Et, en conséquence, il se met à crier de toutes ses forces : *Vive la République!* et se fait du coup *sans culotte.*

Cependant, s'apercevant que ce costume négatif est mal interprété, il se contente d'arborer une cocarde de taille et du rouge le plus vif.

lèrent tour-à-tour les *impurs* de 1773, les *incoïables* de la *jeunesse dorée*, les *merveilleux* de 1805, les *calicots* de 1816, les *fashionables* de nos jours ; cette fête, jadis si splendide, si tumultueuse, si animée, n'a été chômée que par un petit nombre de fidèles.

Cependant des membres du comité napoléonien, des fédérés bonapartistes, venus de divers départements, ont cru devoir faire une manifestation somptuaire.

On a vu reparaître les carricks à trente-six collets, qu'on avait cru longtemps abandonnés à l'honorable corporation des cochers de fiacres.

Les spencers étaient généralement bien portés.

On remarquait, dans plusieurs landaws, des habitués de l'Élysée national, en grand costume de cour : habit de soie puce, garni de boutons de chasse, veste de soie brodée en or, manchettes de dentelles, jabot de toile de Hollande, culotte de drap de soie, épée à poignée d'acier.

On va revenir aux redingotes d'alpaga et aux bottes à la *Souvarow*, aux culottes de panne ou de velours, aux gilets longs et aux habits à queue de morue. Les élégants ne pourront se dispenser d'avoir deux montres et des breloques en graines d'Amérique. Ils devront se faire friser par Armande, habiller par Catel, culotter par Henry et botter par Asthley.

L'influence des idées impériales se fait déjà sentir dans la toilette des dames : quelques-unes portaient des turbans et des *toquets à la Marie Stuart* ; d'autres cachaient leur chevelure sous de charmantes perruques à la *Titus*, *frisottées à la Bérénice*. Grâce à l'exemple de bon nombre de merveilleuses, on peut prédire que les tailles courtes, qui prennent si gracieusement au milieu du dos, feront furenr cet hiver. Les *dames*, *épouses des fonctionnaires publics*, suivant l'heureuse expression de l'ancien *Almanach impérial*, ont arrêté qu'elles adopteraient les robes à queue pour les jours de grande réception.

Les uniformes étaient nombreux et brillants. Les dolmans, les kolbachs, les spencers, étaient du dernier genre de 1810. Les plumets et panaches les plus excentriques s'élevaient sur la tête des officiers supérieurs.

On n'a pas encore décidé si l'on reprendrait les queues, les cadenettes et les catogans.

Certains veillards, encore jeunes de cœur, se sont montrés avec l'uniforme de l'*armée d'Italie* ; leurs chapeaux à cornes, leurs plumes de coq, leurs pantalons rayés, rappelaient Arcole et Mondovi. Ils semblaient, par leur attitude martiale, menacer les Autrichiens de nouvelles défaites ; mais les temps sont changés, et ces démonstrations n'ont obtenu que peu de succès.

On a aperçu, dans une allée écartée, un particulier revêtu d'une redingotte grise et d'un petit chapeau.

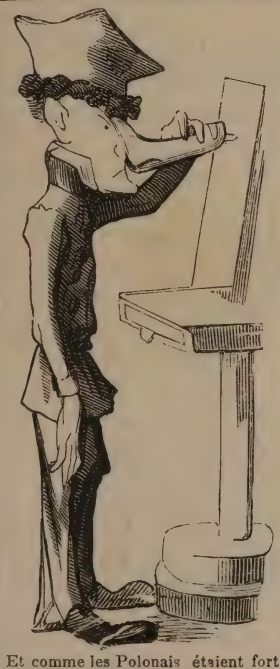
Il marchait à grands pas, les mains derrière le dos, et prisait, par intervalle, du tabac Robillard, dans la vaste poche de son gilet.

Quelques compères ont applaudi ce fantôme d'em-

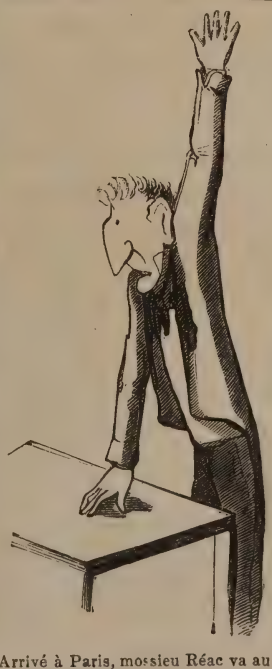
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VI. — *Mossieu Réac s'aperçoit qu'il est républicain de l'avant-veille.*

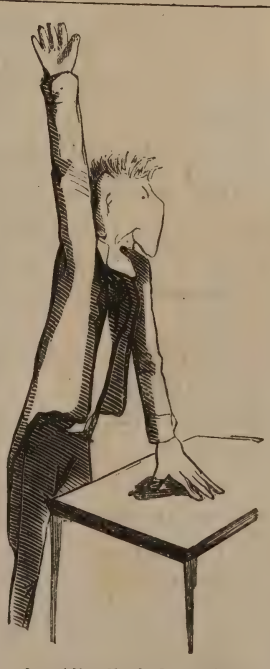
Et la quitte bientôt pour en prendre une autre de la même dimension mais tricolore.



Et comme les Polonais étaient fort bien portés, il eut l'idée ingénieuse de prendre leur costume national, afin de se rendre intéressant.

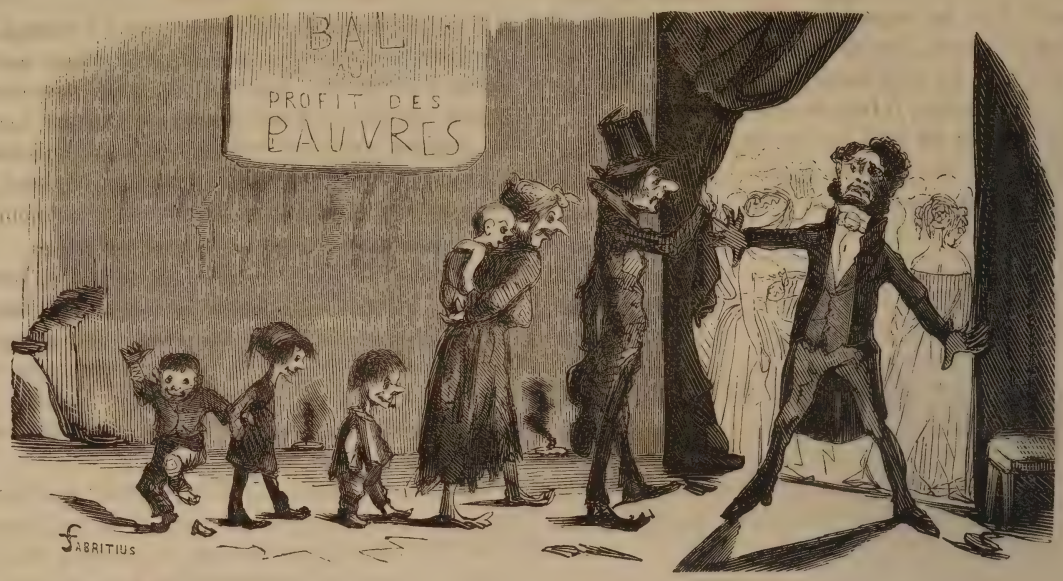


Arrivé à Paris, mossieu Réac va au club le plus ardent et débite cette théorie neuve, qu'il faut faire renaître la *confiance, mère du crédit,*



et le crédit, fils de la confiance.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Puisque c'est notre bal!...

pereur ; mais le public n'a point partagé leur enthousiasme de commande, et le personnage mystérieux, voyant son entrée manquée, s'est hâté de disparaître.

Nous présumons que l'accueil qu'il a reçu lui ôtera l'envie d'une nouvelle tentative.

CHOSES QUELCONQUES.

Un comité électoral napoléonien s'est constitué il y a quelques mois ; il a fait appel au public, et convoqué le ban et l'arrière-ban des grognards dans la salle Valentino. Toutefois, pour répondre aux soupçons, il a pris soin d'écrire en gros caractère sur ses affiches :

Le Comité napoléonien n'appartient à personne.

Quelques flâneurs égarés, après avoir assisté presque seuls aux trois premières séances de l'association, proposent d'en modifier ainsi la devise :

Personne n'appartient au Comité napoléonien.

—Les accusés de Bourges sont condamnés aux frais du procès ; de sorte qu'à la fin de l'arrêt qui confère Barbès et Albert dans une prison perpétuelle, on lit : « Le tribunal fixe à trois mois la durée de la contrainte par corps. »

— Les économies impitoyablement réalisées par l'Assemblée nationale excitent un vif mécontentement dans les administrations publiques. Un chef de bureau transmettait hier les doléances de la sienne à un représentant, qui a contribué énergiquement à la diminution du budget.

« Je conçois vos murmures, répondit le représentant; je comprends que vous soyez tentés de dénigrer notre conduite; mais vous aurez beau faire, vous serez forcés de nous rendre justice.

— Comment cela?

— Parce que nous saurons vous réduire à *la demi-ration.* »

SUR LE BUDGET DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

Le budget du commerce et de l'agriculture
Par la commission de plus en plus s'épure.
Ses membres sont d'habiles combattants,
Et lorsque, de ses fonds avide,
Du ministre, les bras s'ouvrent à deux battants,
On voit que le Buffet est vide.

SUR LE BUDGET DE L'INTÉRIEUR.

Lorsque Faucher que la rage conduit
Parle sur les beaux-arts, Dieu! quelle triste chose!
C'est le triste oiseau de la nuit
Qui sur une statue insolemment se pose,
C'est le ver rongeant un beau fruit,
C'est le colimaçon bavant sur une rose.

ZUT !

CHANSON ENVOYÉE A LA REVUE COMIQUE PAR UN ÉTUDIANT DÉMOCRATE.

AIR : *Drinn, drinn.*

Il est un mot du langage vulgaire,
Qui cependant n'est pas à mépriser;
Qu'à l'infortune, à la peste, à la guerre,
Le philosophe a raison d'opposer :
Zut! zut! zut! zut! zut!
Zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut!
Zut! zut! zut! zut! zut!
Zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut!

J'aime le goût et la couleur charmante,
Du chambertin, du bordeaux, du mâcon;
Mais pour calmer la soif qui me tourmente,
Si de Suresne on m'apporte un flacon :
Zut! zut! etc.

D'une fillette à la taille élégante,
Les dix-huit ans ont les charmes vainqueurs;
Mais vainement une vieille intrigante
Tend ses filets pour y prendre les cœurs.
Zut! zut! etc,

Maître Odilon, nanti d'un ministère,
Prône des lois qu'il attaquait jadis.
Contre lui-même alors qu'il déblatère,
Il se croit fort; quant à moi, je lui dis :
Zut! zut! etc.

Léon Faucher, rhéteur plein de rancune,
Lance sur nous son acerbe oraison,
Et de son poing martèle la tribune,
En outrageant les clubs et la raison.
Zut! zut! etc.

De Changarnier l'on rogne le salaire,
Et des badauds disent : « C'est immoral;
Vous qu'il soutient de son bras tutélaire,
Faites l'aumône au pauvre général. »
Zut! zut! etc.

Quand d'un vieux roi les aveugles alcades
De son courroux menaçaient la cité,
En février, du haut des barricades,
Un peuple immense a soudain répété :
Zut! zut! etc.

De l'ancien joug la France est affranchie;
Et si pour nous rêvant un nouveau frein,
Des insensés pleurent la monarchie,
Républicains, chantons-leur ce refrain :
Zut! zut! zut! zut! zut!
Zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut!
Zut! zut! zut! zut! zut!
Zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut! zut!

Le pompier du 15 mai blanchi et remis à neuf, lui et ses buffleteries, par les mains de la justice, se dispose à rentrer dans ses foilliers, pour renoncer à jamais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Colonel retraité, blanchi sous les drapeaux,
Tracy de la marine obtint le ministère ;
Mais le digne officier est trop homme de terre,
Pour bien tenir la barre, et virer à propos.
Si l'on voyait sombrer, sous l'effort de l'orage,
Le vaisseau de l'État, par les vents ébranlé,
Tracy ne saurait pas le sauver du naufrage,
Car lui-même est déjà coulé.

Dessiné par Beguin.

Gravé par Baulant.

LA SEMAINE.

GRANDE PHARMACIE POLITIQUE.

On trouve chez M. Delamarre, propriétaire du journal *la Patrie*, et pharmacien ordinaire de la rue de Poitiers, le fameux contre-poison souverain pour guérir du choléra socialiste.

Ce remède agit également contre l'empoisonnement par le champignon démocratique et social (*agaricus Proudhonianus*); il est infaillible pour la destruction des punaises.

Quelques personnes l'emploient également comme eau de toilette. Il empêche les cheveux de tomber et arrête la carie des dents; il est utile aux fumeurs, dont il rend l'haleine pure et fraîche, même après avoir fumé des cigares de la régie.

Le contre-poison Delamarre se vend six francs le flacon, trois francs le demi-flacon. Tous les flacons portent la marque de l'inventeur. On fait des envois en province et à l'étranger.

S'adresser aux bureaux de *la Patrie*, rue du Croissant.

Le comité de la rue de Poitiers fait un usage journalier du contre-poison Delamarre, et il affirme s'en être toujours servi avec succès.

De nombreuses attestations témoignent en faveur de ce contre-poison.

« Atteint, depuis la révolution de Février, d'accès de socialisme intermittent, je déclare que la lecture assidue de *la Patrie*, et l'article *contre-poison* pris à haute dose, m'ont complétement guéri.

« *Signé* ROUGEAUD,
« propriétaire à Château-Chinon. »

« M'étant, aux dernières élections d'avril, présenté comme candidat républicain, et me plaignant de cette infirmité, on m'a conseillé de me mettre au régime du contre-poison Delamarre. Depuis cette époque, je suis soulagé de toute espèce de douleur républicaine, et je me présente comme candidat légitimiste aux prochaines élections.

« *Signé* BOURBOUSSON,
« représentant de Carpentras. »

« Le contre-poison Delamarre m'a délivré d'un catarrhe démocratique contracté le lendemain de la révolution de Février, en montant ma garde. Je suis revenu, en lisant *la Patrie*, à la santé et à la réaction. Je ne saurais trop recommander l'usage de ce remède à ceux qui se plaignent d'une toux républicaine invétérée.

« *Signé* LAPINCHEUX, banquier. »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer tous les autres témoignages en faveur de l'invention Delamarre.

On prétend que M. Véron veut intenter un procès à M. Delamarre. M. Véron soutient que la pâte-Re-

gnauld est également souveraine contre la République et le socialisme, et que le *contre-poison* du journal *la Patrie* n'est qu'une contrefaçon des articles-Regnauld du *Constitutionnel*.

Les tribunaux seront bientôt appelés à juger cette importante contestation. Quant à nous, s'il faut dire toute notre pensée, nous préférons le contre-poison Delamarre à la pâte-Regnauld, *la Patrie* au *Constitutionnel*.

Le contre-poison a quelque chose de naïf qui remplit l'âme d'une douce joie et la dispose aux impressions comiques. Prenez seulement ces dix lignes de contre-poison :

« On citait dernièrement un mot de la femme d'un Icarien de l'avant-garde, qui pourrait, ce nous semble, faire le pendant de quelqu'une de ces belles réponses des femmes spartiates dont Plutarque a consacré l'héroïque souvenir. On parlait devant celle-ci des malheureux adeptes de M. Cabet, qui, manquant de tout, exténués de misère et de fatigue, se voyaient contraints de renoncer à ce désastreux voyage. — *Quant à moi*, dit-elle, parlant de son mari, *je serais moins désolée de sa mort que de son retour.* »

Il est évident qu'immédiatement après avoir avalé cette faible dose de contre-poison, vous rendez tout l'arsenic icarien renfermé dans vos intestins, et vous échappez à une mort certaine.

On sait que les militaires commettent souvent l'imprudence de cueillir, en se promenant, des numéros du journal *le Peuple*, et de les accommoder ensuite au gratin. Les avis fréquents des journaux sages n'empêchent point les soldats de se livrer journellement à des folies de ce genre. Puisqu'on ne peut pas les empêcher, du moins faut-il songer à en guérir les victimes. C'est dans ce but que M. Delamarre a cru devoir livrer son contre-poison sous la forme d'alinéas-pilules.

« On demandait l'autre jour à un sous-officier du 55e de ligne ;

— Est-il vrai que les sous-officiers de votre régiment soient socialistes ?

— Mieux que cela, monsieur, répondit le maréchal en herbe, nous sommes tous communistes. Qu'on nous donne les démocrates rouges, et nous nous les serons bien vite partagés. »

« Cette manière d'entendre le communisme ne nous paraît pas la plus mauvaise. »

Ni à nous non plus ; seulement nous voudrions savoir ce que les maréchaux en herbe feraient des *démocrates rouges*, lorsqu'ils se les seraient partagés. Et comment se les partageraient-ils ?

Ici nous croyons que la passion du contre-poison emporte M. Delamarre, et nous avouons que ses alinéas-pilules nous paraissent exciter passablement les citoyens à la haine des uns contre les autres.

Nous espérons que ce bienfaiteur de l'humanité s'arrêtera dorénavant dans les bornes voulues. En attendant qu'on lui élève une statue, M. Delamarre s'est décidé à livrer à la publicité la recette de son contre-poison : deux onces de légitimisme, vingt-cinq gros d'orléanisme, quatre litres d'agiotage ; remuez le tout dans un encrier, et vous avez l'eau infaillible pour la destruction des républicains.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie ! soulève enfin ton front cicatrisé ! Nous avons un Président qui comprend ta grandeur.

M. Louis Bonaparte passe sa vie à parcourir les magasins de Paris (cela s'appelle maintenant des expositions d'industrie), et à acheter des étoffes. Nous voudrions bien savoir ce qu'il peut faire de tant de robes !

En attendant, ses partisans se chamaillent.

Le Président, dit *l'Événement*, est l'homme de l'autorité ; c'est, avant tout, l'homme de la révolution, répond *la Liberté*. Nous avons le bonapartisme rouge et le bonapartisme bleu. Ceci est tout simplement de la haute comédie. On veut renouveler la farce des héritiers présomptifs retenus par les grands parents dans une voie étroite, mais très-avancés au fonds. C'est ainsi qu'on présentait le duc d'Orléans à la génération nouvelle ; malheureusement, pour les prétendants, cette farce est usée jusqu'à la corde. Aujourd'hui on ne peut plus faire de la popularité de bascule.

Nous venons de parler de *l'Événement*. Ce journal se transforme. M. Victor Hugo, de soleil va devenir lune, il prend place au firmament des journalistes du soir. Le parti des penseurs rentre dans la nuit. Fasse le ciel que cette nuit ne soit pas bientôt éternelle !

La semaine qui vient de s'écouler nous a révélé un grand caractère. Le vertueux Boulay (de la Meurthe) s'est élevé tout d'un coup à la hauteur des plus grands hommes d'État de l'antiquité. L'Assemblée lui a refusé une augmentation de traitement ; il a refusé le traitement tout entier. Cincinnatus voulait quatre-vingt-huit mille francs ou rien ; pas un un sou de plus, pas un sou de moins. Il paraît que c'est à ce taux-là seulement qu'on peut être vice-président de la République française.

Désappointement-Changarnier, désappointement-Boulay, désappointement-Véron ; ceci est la semaine des désappointements.

Le baron Véron, surintendant des beaux-arts, directeur honoraire de tous les théâtres de Paris, protecteur de la confédération des comédiennes, médiateur de la république des lettres, directeur du *Constitutionnel*, inventeur de la pâte-Regnauld, grand-maître des tableaux vivants, s'était imaginé de faire entendre

LES TROIS SORCIÈRES DE LA RUE DE POITIERS.

Première sorcière. — Henri, tu seras roi !
Deuxième sorcière. — Philippe, tu seras roi !
Troisième sorcière. — Louis, tu seras empereur et roi !

(SHAKESPEARE, *Macbeth.*)

Dessiné par NADARD. Imité des Sorcières de Macbeth, par Decamp. Gravé par LEBLANC.

chez lui la musique du *Prophète*. C'était ainsi que cela se pratiquait autrefois. On représentait les pièces à la cour, avant de les donner à la ville.

Cette soirée lyrique, ce concert de primeurs devait avoir lieu en l'honneur du comité de la rue de Poitiers. MM. Molé, Berryer, Montalembert, étaient invités. M. Meyerbeer avait consenti à cette audition, lorsque la direction de l'Opéra a mis son *veto*. Elle a refusé ses chanteurs et sa partition au dictateur Véron. C'est un acte de courage dont il faut lui savoir gré.

LES ORGUES DE LA RUE DE POITIERS.

— Ne négligeons aucun moyen d'influence, messieurs, dit M. Thiers au comité de la rue de Poitiers.

— Il nous semble que nous n'en négligeons aucun, répondit avec aigreur le comité.

Dans ce conciliabule des amis de l'ordre, on ne prononce pas quatre mots sans se fâcher. Ce sont des querelles incessantes qui troublent parfois cette rue de Poitiers, si paisible avant l'invasion du parti de la fusion universelle.

— Vous allez voir, reprit M. Thiers, qu'il y a un moyen auquel nous n'avons pas encore songé. Nous publions des petites brochures *contre-poison* pour le peuple, mais le peuple ne les lit pas.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Il y aurait autre chose à faire; il faudrait trouver le moyen de forcer les gens à avaler le contre-poison malgré eux, et ce moyen, je crois l'avoir trouvé : il gît dans la diffusion des orgues de Barbarie. Ce n'est plus du Nord, c'est de l'orgue de Barbarie que viendra la lumière.

— Comment?

— Je m'explique. Nous allons fonder un atelier de chansons anti-républicaines sur des airs connus, comme : *Chinq sous* ou *le Clair de la lune*, et même sur l'air du *Drinn, drinn*. Notre ami Rémusat aura la direction de cet atelier, à cause de ses connaissances spéciales dans ce genre de propagande; peut-être même obtiendrons-nous la collaboration de l'ancien préfet Romieu. Cet atelier sera composé d'autant de chansonniers que nous en pourrons réunir. Ils auront deux repas par jour de veau rôti, avec un litre chacun de vin à quinze. Le veau pousse à la chanson, surtout lorsqu'on peut en même temps sabler le vin à quinze, qui fait, en s'échappant : Pan! pan! En outre, il sera alloué à chacun une haute paye de 1 fr. 50 c. par séance.

— Après?

— Nous soudoyons des orgues de Barbarie pour aller chanter ces chansons dans les rues de Paris et dans les départements; mais vous comprenez que pour obtenir de bons résultats, il est besoin d'un déploiement extraordinaire d'orgues de Barbarie. Ils doivent s'abattre comme une nuée de sauterelles sur toute la France, encombrer les villes, pénétrer même dans les plus obscurs villages, dans les bourgs, dans les hameaux. On peut se refuser à lire nos petites brochures; mais il est impossible de ne pas entendre un orgue qui s'installe pour quelques heures sous vos fenêtres. Et c'est tout simplement du contre-poison qui pénètre dans les villes, à travers les fenêtres et les murs. Justement, voici le printemps qui s'avance, les fenêtres restent généralement ouvertes, et la propagande en sera d'autant plus facile.

Ce projet de M. Thiers fut adopté à l'unanimité, et le comité vota à l'instant les fonds nécessaires pour constituer l'atelier de chansons, qui fonctionne activement à l'heure qu'il est. On espère y enrôler M. Clairville.

Restait la question des orgues de Barbarie.

Des émissaires se sont mis en campagne pour raccoler tous les joueurs d'orgue de Paris et des barrières. On s'est déjà assuré du concours du célèbre vielleur du procès Fualdès. Il en arrive tous les jours un grand nombre devant la porte du comité, qui, en attendant le moment d'être introduits, et peut-être aussi pour donner aux membres du comité une preuve irrécusable de leur talent, tournent la manivelle dans la cour avec acharnement. On comprend quelles luttes artistiques doivent s'engager entre ces virtuoses, surtout lorsque la cour en est pleine. C'est au point que le comité s'est vu quelquefois, à cause du bruit, forcé d'interrompre ses séances, et que les habitants de la rue s'en plaignent avec amertume.

On a enfin compris la nécessité d'avoir un bureau spécial pour les relations du comité avec les joueurs d'orgue, et c'est M. de Rémusat qui en a accepté la direction, comme il avait déjà celle du bureau des chansons.

Quelle position pour un philosophe doctrinaire!

OVATION DE M. DE MONTALEMBERT.

Grâce aux efforts de M. de Montalembert, l'Assemblée nationale a décrété « que la magistrature actuelle conserverait ses fonctions. »

Le pieux légendaire auquel nous devons l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, l'apologiste du *Sonderbund*, le défenseur des prétentions pontificales, le

champion des idées gothiques, s'est montré conséquent en soutenant l'inamovibilité des magistrats.

Aussi les vieux juges, les vieux conseillers, les vieux présidents, accablent-ils leur sauveur des témoignages de leur reconnaissance.

Les uns font déposer leur carte chez lui, les autres vont le complimenter personnellement. Il en est qui proposent à l'Académie française de mettre son éloge au concours ou de lui déférer un prix Monthyon. Quelques-uns parlent de le faire canoniser.

De tous les parquets, de toutes les cours de la République, arrivent, à l'adresse de M. de Montalembert, des lettres de congratulation.

Un magistrat, qui remplit longtemps les fonctions du ministère public, vient de lui adresser, en guise d'hommage, la collection complète de ses réquisitoires, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C'est là une ingénieuse flatterie; car il suffit de jeter les yeux sur ce curieux recueil, pour comprendre combien était difficile la défense de l'inamovibilité.

La première partie contient les réquisitoires antérieurs à 1830. Le magistrat y déclame éloquemment en faveur de l'auguste petit-fils de Henri IV, contre la secte impie des libéraux. « Il faut en finir, dit-il dans une de ses péroraisons, il faut en finir avec les éternels ennemis du trône des lis et de notre sainte religion; avec ceux qui opposent au droit divin l'utopie de la souveraineté du peuple, la personne sacrée et inviolable d'un monarque adoré ne saurait être impunément attaquée. Si vous ne mettiez un terme à la violence des rebelles, si vous cédiez à une coupable indulgence, la société serait ébranlée jusque dans ses fondements, et la puissance légitime que les Bourbons tiennent de leurs ancêtres serait entravée dans son action. »

Quelques pages plus loin, nous lisons :

« La révolution de 1830 a fait justice d'un monarque parjure ; elle a appelé au trône un prince que ses éminentes vertus semblaient avoir prédestiné à sauver la France ; et quand son gouvernement commence à réaliser nos espérances, voilà que les éternels ennemis de l'ordre se coalisent contre lui. Il faut en finir, messieurs, avec les insensés qui osent rêver la République. La personne sacrée et inviolable d'un monarque adoré ne saurait être impunément attaquée. Si vous cédiez à une coupable indulgence, la société serait ébranlée jusque dans ses fondements, et la puissance, que le roi de Juillet tient du vœu national, serait entravée dans son action. »

On lit encore dans les dernières pages de la collection de M. le procureur-général :

« La révolution du 24 Février a fait justice d'un monarque parjure; elle nous a donné la République: le grand principe de la souveraineté du peuple est proclamé. Il faut donc en finir avec les éternels ennemis de l'ordre, et, sans se laisser entraîner à une coupable indulgence, raffermir la société ébranlée jusque dans ses fondements. »

Le recueil du magistrat abonde en pareilles contradictions. Il faut en conclure que M. de Montalembert avait entrepris une rude tâche, en demandant le maintien des magistrats actuels, et que si leurs fonctions sont inamovibles, leurs opinions ne le sont pas.

Les Anglais visitent, parmi nos monuments, ceux qui sont les plus propres à éveiller leur curiosité.

LETTRE D'ARTHUR A ARABELLA.

Soyez sans inquiétude, mon Arabella, vous n'aurez pas besoin, ainsi que vous en aviez peur, de passer vous-même le détroit pour venir arracher votre mari aux délices de Capoue.

Quelle triste Capoue que ce Paris!

Figurez-vous qu'on ne voit maintenant sur tous les murs que des affiches de loterie. Grande loterie pour la colonie de Petit-Bourg, grande loterie pour les sociétés des peintres, sculpteurs et musiciens. Les bals, les fêtes, les banquets, tout est prétexte à loterie. Le président de notre comité de voyage a été sur le point de figurer comme gros lot dans une tombola. On est venu nous le demander, mais nous l'avons refusé.

Ce peuple français, qui passe pour le plus spirituel de l'univers, ne parle plus que de hausse et de baisse, de prime et de report, de trois et de cinq pour cent. On ne songe plus qu'à jouer. Ceux qui ne prennent pas de billets à la loterie de Petit-Bourg mettent à la loterie de la Bourse.

Quant aux femmes qui excitaient tant votre jalousie, ma chère Arabella, rassurez-vous sur leur compte et sur le mien : toutes les Parisiennes que j'ai rencontrées avaient le bout du nez rouge.

Nous passons ici notre temps comme nous pouvons, personne ne prend garde à nous. Il est certain que nous aurions dû endosser un uniforme, c'eût été le moyen de nous faire remarquer. Vous savez, Arabella, que je proposai au comité d'adopter l'habit rouge national ; l'intrigue fit écarter ma motion. Aujourd'hui, j'ai la consolation de voir qu'on me donne raison.

Les Français nous invitent fort peu. Nous n'avons reçu jusqu'ici d'invitation que pour le Jardin-d'Hiver, Valentino, l'hôtel des Princes et la préfecture de la Seine. M. Léon Faucher ne nous a pas même donné un simple dîner ; en revanche, il nous a envoyé des permissions à profusion pour visiter les principaux monuments de Paris.

J'ai donc vu la grande marmite des Invalides, les souterrains du Panthéon, le puits de Grenelle, l'obélisque et la maison sur laquelle pleuvait chaque nuit un déluge de moëllons et de quartiers de roc. Arabella, selon votre prière, j'ai voulu faire un pélerinage à la maison d'Héloïse et d'Abailard. Hélas! elle a été détruite, et personne ne s'est élevé contre cette profanation.

Hier, nous avons été admis à visiter la grande cuve dans laquelle le comité de la rue de Poitiers jette l'argent qu'il reçoit pour sa souscription. On donnerait aisément un dîner à deux cents personnes dans cette cuve. Elle est maintenant aux trois quarts pleine de pièces de cent sous.

J'aurais bien voulu voir M. Paul de Kock, le premier des romanciers français; malheureusement, il n'a pu nous recevoir, parce qu'il était atteint d'une fausse attaque de choléra. M. de Balzac s'est fait russe, et a quitté la France depuis la révolution de Février. Pour nous dédommager, on nous a conduits chez M. Clairville. O Arabella! cet homme est fort laid.

Du reste, la laideur me paraît le défaut dominant des grands hommes français. Léon Faucher, que nous nous figurons en Angleterre sous les apparences d'un demi-dieu lançant la foudre, ressemble tout bonnement à un maître d'études de Cambridge ; Odilon Barrot, auquel nous donnons la forme d'un dieu tout entier, m'a fait l'effet d'un alderman en colère ; quant au lord-préfet de la Seine, M. Berger, son gros ventre le rendrait tout à fait digne de faire partie du corps municipal de Londres.

Vous connaissez le président de la République française, mon Arabella ; vous l'avez vu souvent mangeant des gâteaux aux huîtres chez le pastri-cook de New-Marquet : ceci me dispense d'en dire davantage.

Le général Changarnier, comme vous savez, est du même âge que notre grand Wellington ; ils ont dépassé quatre-vingts ans tous les deux. La vérité me force à dire que, malgré les cosmétiques, les eaux, les poudres qu'il emploie, M. Changarnier me paraît moins bien conservé que Wellington, et je crois qu'il brillerait moins que lui auprès des belles.

Paris est bien différent de Londres. Les maisons y ont généralement cinq étages, et les cuisines sont au rez-de-chaussée, au lieu d'être dans les caves, comme ce serait leur devoir. Il n'y a point de *watchmen,* et l'on commet publiquement des incongruités dont ma décence a été révoltée. Je me suis voilé la face en remarquant sur les boulevards des colonnes destinées à..... ô Arabella! comment vous expliquer ce scandale! *It is very shocking indeed!*

Je n'attendrai pas mes compatriotes, mon Arabella ; je brûle de vous revoir ; et je ne vous cache pas que, en outre, mon amour-propre britannique est vivement froissé de l'indifférence des Parisiens. Quoi! cinq cents bourgeois de Londres se dérangent pour faire une visite aux Parisiens, et on ne les reçoit pas avec plus d'empressement! Notre ambassadeur devrait demander ses passeports!

Je vous quitte pour me rendre à une représentation qu'on donne en notre honneur au Théâtre-Comte ; mais je vous reverrai bientôt, mon Arabella, oh! oui, bientôt!

Votre fidèle

ARTHUR CROKENSON.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

ENTRÉE DE RADETZKI A PARIS.

TABLEAU COMMANDÉ PAR LA RUE DE POITIERS POUR ÊTRE PLACÉ DANS TOUTES LES COMMUNES DE FRANCE.

(L'artiste s'est inspiré du tableau de GÉRARD, *l'Entrée d'Henri IV à Paris.*)

On trouvera peut-être que le comité de la rue de Poitiers, en commandant ce tableau, est allé un peu loin dans l'expression de ses vœux; aussi ne faut-il pas en prendre le sens à la lettre. *L'Union* et *l'Assemblée nationale* invoquent tous les jours une nouvelle sainte-alliance de tous les pouvoirs de l'Europe contre l'esprit républicain; en d'autres termes, l'intervention étrangère. *L'Assemblée nationale* disait dernièrement que le salut du pays était dans « l'aristocratie de race et l'aristocratie militaire. » Lisez et comprenez!

Au centre du tableau, vous voyez Radetzki faisant son entrée à Paris, comme autrefois Henri IV, sur son cheval blanc, aux pieds duquel s'agenouille M. Thiers. Est-ce à dire que M. Thiers prétende faire asseoir Radetzki sur le trône de France? Non, certes, car alors M. Thiers ne serait pas ministre; il serait peut être envoyé au Spielberg, en expiation de ses anciennes fredaines libérales. Derrière Radetzki marche le ban Jellachich, près duquel vous apercevez M. Guizot, M. Hébert, et d'autres vieux serviteurs de la monarchie, encore novices dans l'art de l'intervention, mais ayant confiance entière dans l'expérience de *l'homme de Gand*. Sur le premier plan, à gauche, on aperçoit *le Constitutionnel*, *les Débats* et *l'Assemblée nationale*, qui se tiennent embrassés.

A droite et dans le fond du tableau, s'agitent d'autres masques faciles à reconnaître. « On ne discute pas avec les socialistes (lisez : avec les républicains), on les extermine. » Cette profession de foi d'un ancien journaliste, candidat à la députation, exprime les idées du comité de la rue de Poitiers plus clairement peut-être que le comité ne l'aurait voulu. L'ordre comme à Varsovie! c'est-à-dire le parti de la résistance et les invalides de la politique consolidés au pouvoir quand même, tel est le programme du comité. — Du balcon de la fenêtre de droite, madame Réac et ses demoiselles envoient des baisers aux héros du parti de l'ordre.

PROCÈS-VERBAL.

M'étant transporté, selon les ordres de M. le préfet de police, dans un local de la rue de Poitiers où se tiennent tous les jours des réunions électorales, j'y ai vu un grand nombre de citoyens réunis autour d'une table verte.

J'ai surpris quelques mots qu'ils échangeaient entre eux.

« Vous n'êtes pas de bonne foi ; vous trichez pour Henri V.

— Et vous pour l'empereur Napoléon III.

— Et vous pour la régence.

— Et vous pour le prince de Joinville. »

A mon entrée et à celle de mes agents, les joueurs ont essayé de faire disparaître les enjeux déposés sur la table. J'ai heureusement mis la main sur une foule de registres qui pourront fournir à la police d'utiles indications.

Le jeu que l'on joue dans ce tripot est le bacarrat parlementaire. Le banquier de la maison s'appelle Thiers.

J'ai examiné les cartes ; elles étaient bizeautées comme d'habitude.

Un très-grand nombre de grecs politiques se trouvaient à cette réunion. Nous y avons trouvé les habitués ordinaires de ces sortes de maisons. Interrogé par nous, l'un des joueurs a déclaré se nommer Molé, et l'autre Berryer. Je crois que ce sont des intrigants qui veulent usurper ces noms respectables. Je les ai maintenus en état d'arrestation. J'espère que M. le préfet me saura gré de la fermeté que j'ai déployée dans cette affaire, et m'accordera l'avancement que je sollicite depuis si longtemps.

Le mobilier et les objets saisis ont été, en vertu de la loi, envoyés à la préfecture de police. J'ai fait apposer les scellés sur le local de la rue de Poitiers.

Signé SERVACHOT, *commissaire de police.*

RAPPORT.

Monsieur le Ministre,

Je crois devoir signaler à votre attention l'existence d'une société politique qui me paraît en opposition flagrante avec la légalité et le maintien de l'ordre. Cette société a son siége rue de Poitiers.

Il ne s'agit de rien moins, parmi les membres, que de renverser le gouvernement actuel et de le remplacer par la monarchie.

Ici, heureusement, la division se glisse parmi les conspirateurs.

Les uns voudraient rappeler la duchesse d'Orléans et la placer à la tête d'une régence.

Les autres sont pour Henri V.

Il y a un parti pour le prince de Joinville, et un autre pour Napoléon III.

Je ne comprends pas, Monsieur le Ministre, que, en vertu de la loi de 1790, si heureusement exhumée par vous, aucun commissaire de police n'ait encore assisté aux séances de ce repaire de conspirateurs, qui se déguise sous le pseudonyme de réunion électorale.

Il est d'autant plus urgent de s'en occuper, que, dans le local de la rue de Poitiers, on fond ouvertement des articles mâchés, et on fabrique des écrits incendiaires destinés à faire sauter la République.

On y commet tous les jours, en paroles et en actions, le délit d'excitation à la guerre civile et à la haine des citoyens les uns contre les autres.

En signalant les dangers de cette réunion, dans laquelle je suis parvenu à me faufiler, je crois rendre un service signalé au gouvernement, et mériter une gratification que je sollicite de la bienveillance du ministre.

Signé : LE NUMÉRO 27.

RÉPONSE DU PRÉFET DE POLICE.

A Monsieur Servachot, commissaire de police.

L'administration se voit dans la nécessité de vous révoquer. Vous êtes admis à faire valoir vos droits à la retraite.

Signé : LE PRÉFET DE POLICE.

RÉPONSE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Le Numéro 27 cessera désormais d'adresser des communications au ministère ; elles ne seront plus reçues, et, par conséquent, elles ne seront plus payées. Le Numéro 27 n'a droit à aucune espèce de gratification.

Pour le Ministre,

Signé : LE DIRECTEUR DE LA POLICE.

LES NOUVEAUX SERGENTS DE VILLE.

(NOTE COMMUNIQUÉE)

Le préfet de police croit devoir donner les explications suivantes à ses administrés pour faire cesser un déplorable malentendu.

On a vu paraître depuis quelques jours, dans les rues et les lieux publics, des hommes portant pantalon et habit bleus, avec des vaisseaux d'argent brodés au

collet; plus, un chapeau à cornes et l'épée au côté. La population est tombée à leur sujet dans une grave erreur.

Quelques personnes ont cru que cet uniforme était celui des cinq cents gardes nationaux anglais actuellement en visite à Paris. Pour avoir une telle idée, il faut évidemment ne rien connaître aux mœurs et aux usages de nos voisins d'outre-Manche. Qui donc ignore que la garde nationale est une institution toute française et complétement inconnue à Londres?

Mais il est une autre erreur plus grave encore dans laquelle sont tombés les meilleurs esprits.

Comme ces habits bleus et ces tricornes ont paru à la fin de la semaine sainte, on s'est hâté d'en conclure que c'était une nouvelle mode inventée pour Longchamps, et qui avait réussi. Aussitôt quelques dandys se sont empressés de commander des vêtements semblables chez leur tailleur.

Je me hâte de prévenir les tailleurs qu'ils aient à ne pas livrer ces fournitures; quant aux dandys qui les ont commandées, je suis forcé de leur rappeler qu'en adoptant le costume en question, ils s'exposeraient aux peines fixées par la loi contre tout citoyen qui usurpe un uniforme de fonctionnaire public.

Le costume dont je parle est tout simplement celui des anciens sergents de ville, à quelques modifications près dans la broderie du collet, et les hommes qui le portent sont des sergents de ville qui viennent de remplacer les anciens gardiens de Paris.

Par suite de cette transformation, le costume des gardiens de Paris n'étant plus officiel, chacun a le droit de le porter.

Maintenant, pour accepter ma part de responsabilité dans le malentendu que je déplore, j'avouerai que j'ai eu peut-être tort d'opérer ce changement d'uniforme, juste au moment de Longchamps. C'est ce qui a occasionné l'erreur d'un grand nombre de bons citoyens, qui ont été sur le point de se trouver en contravention, malgré tout leur respect pour les ordonnances et règlements de police.

Il faut dire, toutefois, que cette coïncidence n'a pas été fortuite. On s'était plaint généralement cette année de la suppression du bœuf gras et de son cortége de masques. Je sais que le peuple aime les spectacles; aussi avais-je pensé qu'il était de mon devoir de faire quelque chose pour Longchamps : c'est dans le but de rendre quelque splendeur à cette solennité, que j'y avais envoyé un certain nombre de sergents de ville sous leur nouveau costume. Le succès a dépassé mes espérances.

Je voulais savoir seulement si le costume plairait; il a plu, et la preuve, c'est que beaucoup de citoyens ont commandé des costumes semblables. Je me hâte de les prévenir de leur erreur.

D'un côté, je suis fier de mon succès; de l'autre, j'en déplore les conséquences.

Un enseignement ressort de là, c'est que l'uniforme du sergent de ville n'a pas cessé d'être agréable à la population parisienne. En remettant cet uniforme à l'ordre du jour, je crois avoir rendu un grand service à la capitale. Il y a eu, en effet, des préfets de police qui s'occupaient, avant tout, de la sécurité de la ville; moi, je m'occupe des uniformes des hommes de la police. La sécurité tout entière est dans la coupe

Enthousiasme produit par la restauration du sergent de ville, cette colonne du vieil ordre social.

de l'habit et dans la forme du chapeau. Qu'attendre de bon des gardiens de Paris, qui portaient un chapeau pointu et une tunique verte? Quel service un homme en tunique et en chapeau pointu peut-il rendre dans les rues de Paris? Mais parlez-moi du chapeau à cornes et de l'habit bleu avec des vaisseaux au collet! Tout est là.

Au reste, l'expérience a prouvé qu'il n'y a que les saines traditions qui servent.

Les gendarmes de Charles X ont déjà reparu, et voici les sergents de ville de Louis-Philippe. Ces deux uniformes, également adorés de la population, charmeront désormais tous les yeux. Mais voici qui portera au comble la joie des honnêtes gens : il est question en haut lieu du rétablissement de la garde suisse. M. Faucher s'en occupe avec M. de Falloux. Avec l'uniforme suisse, la collection sera complète. Espérons qu'on n'attendra pas longtemps; c'est le vœu des hommes sages, et particulièrement du comité de la rue de Poitiers.

LES TREMBLEURS.

Le choléra commence à jouer un certain rôle et à préoccuper quelques esprits.

Pendant deux mois, il a sévi clandestinement, confiné dans les hôpitaux, n'osant attaquer que des gens à moitié morts; puis il s'est enhardi, il s'est aventuré dans quelques rues étroites et malsaines. Cependant, on doutait encore de la réalité de l'épidémie, quand le ministre Buffet l'a reconnue officiellement, en demandant un demi-million pour la combattre. L'Assemblée nationale a accordé l'allocation avec d'autant plus d'empressement qu'elle vivait dans un milieu méphitique. Elle a réfléchi qu'elle respirait un air imprégné de discours nauséabonds, un air infesté par les harangues des Denjoy, des Bauchard et des Rateau, et que le fléau n'avait qu'à se présenter dans la salle des séances pour y trôner en souverain. C'est malheureusement ce qui est arrivé.

Depuis ce temps, il y a dans Paris bon nombre de gens qui ne dorment plus. La terreur s'est emparée d'eux; ils s'imaginent que le choléra rôde autour de leur domicile, et guette le moment d'en forcer la porte. Ils ne songent qu'à se mettre en mesure de repousser énergiquement l'ennemi. Leur maison est une citadelle; leurs instruments de guerre, puisés dans l'arsenal pharmaceutique, sont d'énormes jattes de chlorure de chaux, des sachets de camphre, des monceaux de camomille, des citrons lardés de clous de girofles, et autres drogues, dont les odeurs mélangées vicient l'air sous prétexte de le purifier.

Malgré ces précautions, le trembleur est dans un état d'angoisses perpétuel. A chaque instant il s'écrie: « Il me semble que j'ai le choléra; oui, je sens des gargouillements; aie!... les coliques me prennent; les crampes me tordent les mollets; je n'en puis plus douter, je suis perdu; j'aurai à peine le temps de faire mon testament. »

Et le malheureux envoie chercher un médecin, qui le rassure en lui riant au nez; mais le trembleur persiste dans ses inquiétudes, et n'ose ni remuer, ni manger, ni boire; les aliments les plus salubres lui paraissent infectés d'un poison cholérique.

« Surtout, dit-il à son *cordon bleu*, ne me servez pas de légumes, pas de farineux. Hippocrate et le docteur Pauwels les prescrivent formellemetn comme flatueux, indigestes, et disposant au ballonnement.

— En ce cas, je mettrai un haricot de mouton, un filet de bœuf.

— Non, non, point de viandes; elles irritent les parois du tube intestinal, épuisent les sucs gastriques et augmentent d'une manière anormale les sécrétions du pancréas.

— Eh bien! une sole normande, ou un turbot à la hollandaise.

— Y pensez-vous? du poisson! Le poisson contient du phosphore, des sels qui sont éminemment excitants. On a remarqué, en 1832, que le choléra décimait les populations icthyophages.

— Que faut-il donc servir à Monsieur?

— Rien, rien; je n'ai pas d'appétit. J'ai besoin de me mettre à la diète. »

C'est ainsi que parle le trembleur, depuis l'apparition de l'épidémie; car, à force de lire des ouvrages de médecine, il s'est familiarisé avec le jargon médical.

Le soir, la famille du trembleur lui propose d'aller voir les *Monténégrins*.

« Y pensez-vous! répond-il avec indignation; sortir le soir! mais c'est précisément le soir qu'on rencontre le choléra. Le choléra est de la nature des fantômes, des vampires, des revenants, qui ne paraissent qu'après le coucher du soleil; et puis s'enfermer dans une loge!... Mais les spectacles sont des foyers d'infection: il s'y exhale des vapeurs toxiques, des gaz délétères qui adhèrent à l'épiderme, traversent le tissu sous-cutané, et s'infiltrent dans toute l'économie. Aller au spectacle! la seule idée me fait dresser les cheveux sur la tête!... »

Souvent le trembleur, de nature peu prodigue, n'est pas fâché d'avoir le prétexte d'un danger pour se dispenser d'un plaisir coûteux.

Les folles appréhensions des peureux ne sont pas, heureusement, partagées par la majorité de la population. Elle a reconnu que le choléra était un vieillard de nature assez bénigne, qui a épuisé ses forces en courant le monde. Il semble, en 1848, comme

JOHN BULL A PARIS.

Arrivée à Boulogne et vin d'honneur.

A l'hôtel des Princes. — Appréciation des sauces françaises.

Dessin qui peut se passer de légende.

Les Curiosités de Paris.—Visite à sir Léon Faucher.

Dessiné par NADARD.

Petite contre-partie du lion de Waterloo.

Gravé par BAULANT.

en 1832, avoir été attiré des nues par le désir de voir un peuple en révolution, une ville fraîche émoulue des barricades; mais il a perdu son ancienne rigueur: il fuit devant une tasse de thé; il recule devant un verre de punch. N'en soyons donc pas en peine, et surtout n'y songeons pas; car le choléra est sensible aux attentions qu'on lui témoigne, et dès qu'il entend parler de lui, il s'empresse de rendre visite aux imprudents qui l'ont évoqué.

UN GRAND CRIMINEL.

Le corps des huissiers est dans la désolation.

Les clercs eux-mêmes se frappent la poitrine en gémissant, et s'écrient que tout est perdu!

Les saines traditions sont compromises; les règles sévères de la profession sont violées: un huissier vient de commettre un acte de générosité!

C'est à Caudebec que la chose s'est passée. L'huissier Bettencourt, chargé par un propriétaire impitoyable d'exécuter un père de famille, s'est laissé attendrir par les larmes de ses victimes, et au lieu de pratiquer la saisie, au lieu d'augmenter le chiffre des frais, il a payé le montant de la dette pour laquelle le pauvre homme était poursuivi!

— Horreur! horreur! horreur! dit Macbeth.

Les confrères de M. Bettencourt se regardent comme déshonorés. Le blason de leur ordre est souillé. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un huissier compatissant renoncer aux bénéfices légitimes de son état, trahir ses devoirs pour désintéresser complétement le créancier.

Le coupable est signalé à la vindicte de ses collègues. On parle de renouveler pour lui les usages des francs-juges ou des francs-maçons primitifs.

Les huissiers se réunirent, par une nuit sombre, dans quelque maison isolée, et citèrent M. Bettencourt à la barre d'un tribunal secret. On invita maître Barroche à rédiger l'acte d'accusation, et à requérir les plus terribles châtiments. Un émissaire, désigné par la voie du sort, sera chargé de se transporter à Caudebec et d'exécuter la sentence.

Le criminel sera condamné à lire, pendant trois jours de suite, les *premiers-Paris* de *la Patrie*, journal du soir,

Ou à assister à la représentation d'un vaudeville de M. Clairville,

Ou à entendre un discours de M. Odilon Barrot,

Ou à prendre sa part d'un raout tout cordial.

Et les huissiers apprendront ainsi ce que l'on gagne à être bienfaisant.

UNE VISITE A L'ÉLYSÉE.

Le journal *la Liberté* nous a déjà fourni un article que nous avons inséré dans la 20e livraison. Le succès qu'a obtenu cette touchante narration nous encourage à donner l'article suivant, qui nous vient de la même source. En nous associant de la sorte à cet estimable journal, nous sommes enchantés de trouver l'occasion de prouver, ainsi que lui, l'importance et la force du parti bonapartiste :

« A ceux qui seraient tentés de croire que le parti bonapartiste est mort depuis longtemps, et ne saurait ressusciter en France, nous recommandons l'anecdote suivante, dont nous garantissons l'authenticité :

« Un brave fermier du département des Vosges, département qui se distingue entre tous par son dévouement traditionnel à la famille de l'Empereur, est arrivé de Saint-Dié à Paris, avec l'intention bien arrêtée d'être présenté à Louis-Napoléon, et ne voulant, pour toute récompense des soins qu'il avait personnellement donnés à l'élection du 10 décembre, que le bonheur de voir l'élu de son choix et de ses affections.

« Ni les difficultés qu'il rencontra dans cette capitale, où il ne connaissait personne, ni la longueur du temps et des démarches, ne purent rebuter son zèle infatigable. Enfin, après quinze jours d'attente et de vaines démarches, il a pu, par l'intercession de M. de Persigny, officier d'ordonnance de M. le président de la République, obtenir, pour hier mardi, la lettre d'audience tant désirée. En apercevant le neveu de l'Empereur, l'excellent homme, éperdu, se précipita sur la main que lui tendait cordialement Louis-Napoléon, et la couvrit de baisers en sanglottant et en s'écriant : « *Je puis mourir maintenant!* »

« Le président, ému lui-même d'un témoignage si touchant d'amour et de dévouement, l'a plusieurs fois interrogé sur sa famille, sur sa position, et l'a forcé, malgré les plus vives résistances, d'accepter un billet de 200 francs, en lui disant *gracieusement :* « Je veux au moins payer les frais de votre voyage, qui me procure une si bonne visite. »

LE PROPHÈTE.

AIR : *Mon âme.*

Nouvelle heureuse! grande fête!
On dit que bientôt l'on verra
Descendre du ciel un prophète
Sur la scène de l'Opéra.
Nous trébuchons dans une route obscure,
Les yeux couverts d'un brouillard incertain :
Saint envoyé, que ta voix nous rassure;
Enseigne-nous quel est notre destin!

La République est confiée
Au parti des vieux opposants :
De la vierge sacrifiée
Ils profanent les jeunes ans.
De tout progrès entravant l'espérance,
Faucher, Barrot, Falloux le sacristain,
Vont-ils longtemps morigéner la France?
Saint envoyé, quel est notre destin?

Des magistrats sexagénaires,
Jadis philippistes ardents,
Lancent encore leurs tonnerres
Sur les journaux indépendants.
Du penseur franc la voix est bâillonnée;
Il est aux fers jeté comme un mutin.
La presse est-elle à périr condamnée!
Saint envoyé, quel est notre destin?

Renonçons-nous à l'héritage
De nos héroïques aïeux?
Laissons-nous régner, sans partage,
Les Autrichiens victorieux?
Maîtres bientôt de l'Italie entière,
Quand les pandours se gorgent de butin,
Attendrons-nous qu'ils passent la frontière?
Saint envoyé, quel est notre destin?

Parle-nous, vieillard prophétique,
Des charlatans du comité,
Qui débitent dans leur boutique
Un contre-poison breveté.
Le vieux Molé tambourine à l'entrée;
Thiers y fait voir les tours de fagotin.
Trouveront-ils à placer leur denrée?
Saint envoyé, quel est notre destin?

Brouillons que la haine rassemble,
Rangés sur le même terrain,
Marcheront-ils longtemps ensemble
Contre le peuple souverain?
Devons-nous voir cette ligue hardie,
Réalisant un complot clandestin,
Au nom de l'ordre, allumer l'incendie?
Saint envoyé, quel est notre destin?

O prophète! je crois t'entendre
Prédire un meilleur avenir :
De la France, lasse d'attendre,
Les douleurs, enfin, vont finir.
Nous confondons la perfide alliance
Du libéral avec l'ultramontain :
La République échappe à leur vengeance
Saint envoyé, voilà notre destin!

Prophète, notre foi chancelle;
Relève-la par tes discours;
Fais revivre quelque étincelle
Du feu sacré des anciens jours.
Quand tant de gens, étouffant la pensée,
N'ont d'autre dieu qu'un métal argentin,
Entretiens-nous de la gloire passée :
Y revenir, voilà notre destin!

QUESTION NON RÉSOLUE.

Qui proposa la banqueroute?
Demandait l'Assemblée hier.
Mais nos représentants sont restés dans le doute,
Car dans un long discours, où l'on ne voyait goutte,
On n'a point reconnu Duclerc.

—

EUGÈNE RASPAIL.

En France on ne doit point
Se servir de son poing.
Lorsque l'honneur nous point,
Maigre ou plein d'embonpoint,
On crève le pourpoint.
Or, quand Raspail à Point
A donné cet à-point,
Ce n'était point à point.

CONSEIL.

La Patrie en vain nous prépare
De prétendus contre-poisons :
Il faut fuir les exhalaisons
Qui peuvent s'échapper du journal Delamare

—

SUR UNE CANDIDATURE.

Une femme aujourd'hui veut être député!
Et bientôt sur les bancs de la législature,
Elle compte acquérir de la célébrité.
Mais le bon sens et la nature
Combattent à la fois cette candidature.
N'imposons pas à la beauté
Le pénible fardeau d'un rôle politique.
Ce n'est que dans le sein du foyer domestique,
Qu'elle doit travailler pour la postérité.

Cet immuable secrétaire,
Qui fut si longtemps sans rivaux,
Depuis qu'il est au ministère,
Ne brille pas dans ses Travaux.
Ses collègues peuvent s'attendre
A passer ainsi qu'un éclair:
Avec eux, il devra se rendre,
Et nous verrons *la Crosse* en l'air.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Hier un courrier, arrivé à franc étrier, est descendu au ministère de la justice.

— D'où venez-vous? lui demanda le suisse.

— J'arrive de Marseille, a répondu le courrier; conduisez-moi auprès de M. Odilon Barrot.

— Impossible de le voir en ce moment, il est en conseil à l'Élysée.

— J'irai à l'Élysée; la dépêche que je porte est des plus importantes, et il faut que je la remette moi-même à M. Odilon Barrot.

— Allez donc à l'Élysée.

Même scène à l'Élysée. M. Barrot n'est pas visible; il préside le conseil, repassez une autre fois, etc., etc.

Même réponse du courrier. Il insiste pour remettre sa dépêche; on l'introduit dans la salle du conseil. M. Odilon Barrot décachète le papier.

— O ciel! s'écrie-t-il, ô ciel! tant de faveurs sur une seule tête! je sens que je vais m'évanouir.

— Qu'y a-t-il? lui demandent ses collègues, pourquoi cette émotion?

— Sa Sainteté a daigné m'écrire.

M. Léon Faucher fait la signe de la croix.

— Et de sa propre main.

Le petit Buffet s'agenouille.

— Qu'elle me nommait comte de Latran.

— *Te Deum laudamus*, s'écrie M. Rulhières.

— Et chevalier de l'Éperon d'or; en même temps, le Saint-Père m'envoie les insignes de cet ordre; les voilà!

M. de Falloux les baise avec respect.

— Ce n'est pas tout, reprend M. Odilon Barrot, Pie IX m'accorde la permission de faire gras le vendredi et le samedi; de plus, il m'octroye des indulgences plénières, pour avoir médit autrefois de la très-sainte intervention en Espagne.

Pour avoir blasphémé saint juste-milieu.

Pour m'être mêlé aux hérétiques qui niaient le dogme trois fois sacré du *statu quo*, et le divin mystère de l'équilibre européen.

Le pape joint à cet envoi quelques reliques qui, portées constamment entre peau et flanelle, préservent de la morsure des démocrates, et empêchent les cheveux et les ministères de tomber.

Les ministres ont aussitôt supplié M. Barrot, comte de Latran et chevalier de l'Éperon d'or, de leur donner un petit morceau de ces reliques. Le président du conseil y a consenti.

On annonce que, depuis hier, M. Barrot a pris un confesseur. Il est certain que la première séance de la prochaine Assemblée législative sera précédée d'une messe du Saint-Esprit.

M. Rulhières, ministre de la guerre, doit demander incessamment le rétablissement des aumôniers de régiment; en attendant, il compte présenter un projet de crédit supplémentaire, pour que, outre le sabre, le fusil, la baïonnette et la giberne, chaque soldat de l'expédition de Civita Vecchia soit muni d'un cierge.

Le général commandant l'expédition, a reçu l'ordre

positif, aussitôt le Saint-Père replacé sur son trône, de baiser la mule du pape.

L'expédition terminée, il est question de grandes réjouissances pour célébrer la gloire de nos armes.

Radetski doit venir séjourner quelque temps à Paris. On prépare des appartements aux Tuileries pour le recevoir.

Le vieux maréchal, entouré de son état-major, MM. Bugeaud, Changarnier, Rulhières, etc., etc., passera nos troupes en revue. Après le défilé, il recevra le grand cordon de la Légion d'honneur des mains du Président de la République. On constatera ainsi, en Europe, l'indissoluble alliance entre l'Autriche et la France.

Cette perspective des fêtes prochaines ne doit pas nous empêcher de songer à celles que nous avons sous les yeux.

Parlez-nous du *Prophète*, critique, parlez-nous de lui.

— Mais je ne l'ai entendu qu'une fois.

— Depuis quand les critiques ne jugent-ils plus à première vue? D'ailleurs, auriez-vous la prétention de croire que moi, public, je prends au sérieux vos jugements? Ce que j'attends de vous, ce sont des renseignements pittoresques. Parlons un peu des patineurs. Cela a-t-il bien l'air de gens qui patinent?

— Tout à fait.

— Cela produit-il un joli effet?

— Charmant.

— Que pensez-vous de l'intérieur de la cathédrale de Munster?

— Je le trouve très-beau.

— Et le lever de soleil sur la ville de Munster?

— Admirable.

— Et l'incendie qui termine la pièce?

— Saisissant. Mais vous m'ennuyez avec vos interrogations perpétuelles. Je vais défiler mon chapelet et faire le bilan du *Prophète*.

Décors et costumes — splendides.

Ballet — charmant.

Roger — comédien et chanteur remarquable, costume malheureux.

Madame Viardot-Garcia — élans sublimes dans plusieurs parties de son rôle. On semble redouter que ses moyens physiques ne soient pas à la hauteur de son intelligence.

Mademoiselle Castellan — insuffisante.

Exécution générale — excellente.

Musique — digne de Meyerbeer.

Poëme — digne de M. Scribe. On observe cependant que ce poëme manque d'amour.

Il y a là de quoi donner un magnifique dividende de recettes et de succès.

Plusieurs personnes croyaient que MM. Proudhon, Pierre Leroux et Considérant paraissaient sur la scène, déguisés en anabaptistes, et venaient chanter un choral tiré des articles du *Peuple* et de la *Démocratie pacifique*. Les bruits qu'on a fait courir à cet égard sont complétement dénués de fondement. *Le Prophète* n'est point une pièce politique, M. Clairville n'y a point collaboré, et le principal rôle n'en était point destiné à madame Octave, ainsi que quelques individus le prétendaient. La question sociale est complétement mise de côté; on ne s'occupe ni des phalanstériens ni des icariens, mais tout simplement de Jean de Leyde, chef, comme chacun sait, des anabaptistes de Munster, qui joue son rôle de premier ténor à l'Opéra sans faire la moindre excursion sur le terrain politique, ainsi qu'il convient à un artiste bien élevé.

A propos de cette première représentation, on cite un mot admirable de madame Crosnier, la gardienne de l'entrée des artistes. Deux ministres s'étant présentés pour entrer par là, MM. Lacrosse et Buffet, madame Crosnier leur a refusé la porte, sous prétexte qu'elle ne les connaissait pas; et comme ils insistaient et la repoussaient, l'intrépide gardienne s'est mise bravement en travers, en déclarant que pour pénétrer il faudrait lui passer sur le corps.

Plutôt que de mettre le siége devant madame Crosnier, qui, vu l'ampleur de ses formes, est une place fort difficile à investir, les deux ministres se sont retirés, en véritables représentants de la paix à tout prix.

Le comité de la rue de Poitiers nous a donné également la première représentation de sa liste de candidats. Cette liste a été sifflée.

Parmi ces candidats figure le général Piat. Il est bon de dire enfin la vérité au public sur ce général.

Le général Piat n'a jamais existé. C'est un mythe, un symbole, dont on retrouve les traces chez tous les peuples à toutes les époques. Nous tracerons un de ces jours sa palingénésie. D'autres soins nous réclament pour le moment.

Nous devons signaler le *fiasco* complet de M. Guizot à sa rentrée. Cet ancien premier rôle constitutionnel n'a plus du tout la voix ni le physique de l'emploi; son *ut* de poitrine est complétement usé; il n'est bon tout au plus qu'à remplir les rôles de ganache. M. Guizot n'en vise pas moins à reprendre tous les rôles du répertoire monarchique et à remonter sur les planches de l'ancien pays légal. Le public pourrait bien l'en faire descendre à coups de pommes cuites.

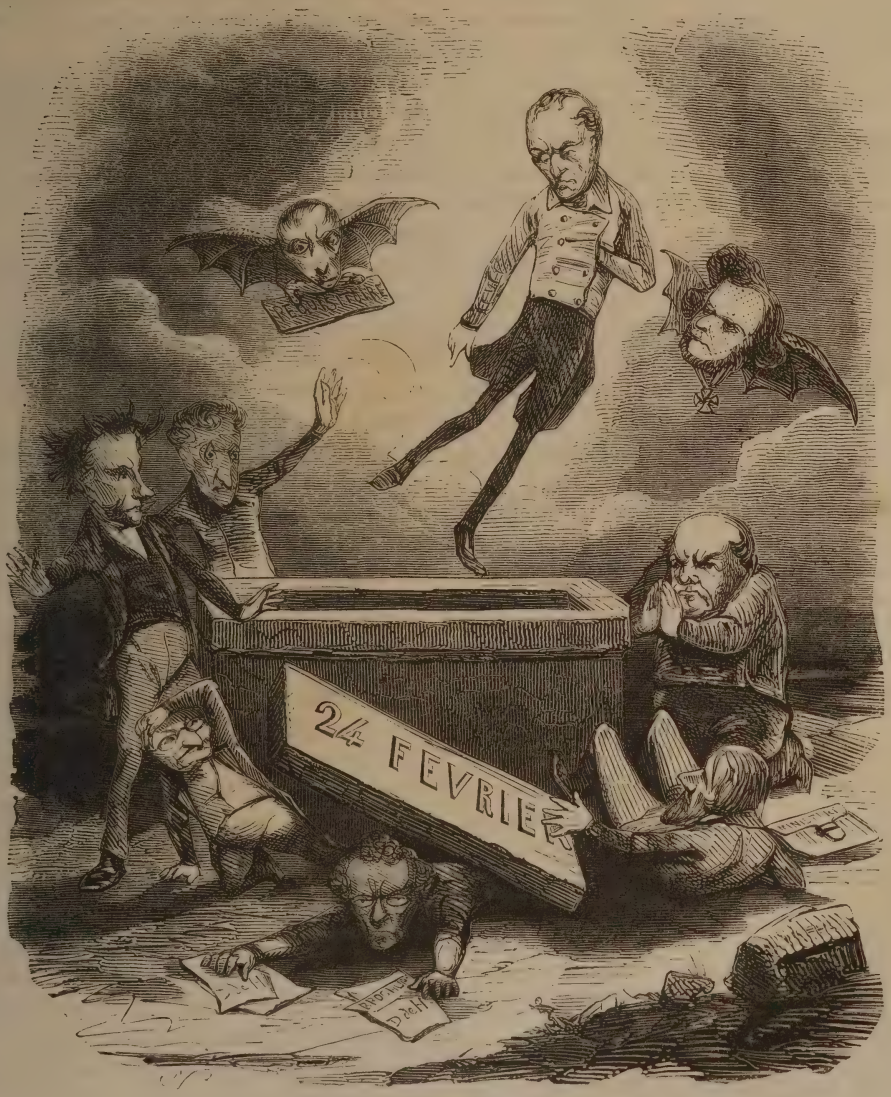
Hélas! ces vieux comédiens sont décidément incorrigibles. Rien n'égale leur sotte vanité, si ce n'est leur incroyable jalousie. Regardez ce baryton éreinté qui s'appelle Thiers, cet Elleviou chauve et édenté qui répond au nom de Molé, avec quel dédain ils traitent Guizot! Ah! vieux cabotins, vous ne valez pas mieux que lui; rentrez dans la coulisse, tous tant que vous êtes; vous n'êtes même plus bons pour allumer les quinquets de la politique.

Décidément, je vois que je manque d'esprit logique.

J'aurais dû profiter de l'occasion du *Prophète* pour

vous dire quelques mots de l'autre grand succès du moment : *Adrienne Lecouvreur*. Cela s'appelle un drame en cinq actes ; mais, en réalité, c'est un vaudeville du Gymnase, et, drame ou vaudeville, peu importe. Tout le succès est dans mademoiselle Rachel traduite en prose, et tout aussi belle pour le moins qu'en poésie. Quand je pense pourtant qu'il y avait des gens assez bons pour se préoccuper de cette épreuve! quand mademoiselle Rachel quittera la tragédie!!! quand mademoiselle Rachel voudra dire la prose !!! Parbleu, voilà une bien grande difficulté, et c'est se faire une singulière idée du génie, que de croire qu'il est circonscrit à une forme de langage. Est-ce que Frédéric Lemaître ne dit pas admirablement les vers? pourquoi mademoiselle Rachel ne dirait-elle pas admirablement la prose? On a bien vu l'autre jour que rien n'était plus facile pour elle d'être sublime dans les deux genres.

M. le président de la République assistait à la première représentation d'*Adrienne Lecouvreur* et à celle du *Prophète*. C'est un effort dont les auteurs et les acteurs doivent se montrer fiers ; car M. Louis Bonaparte n'aime guère le théâtre, du moins s'il faut en croire les indiscrétions ; car, pour notre part, nous ne sommes nullement au fait des goûts de M. le président.



UNE RESURRECTION INATTENDUE.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

Nous croirions manquer à nos devoirs envers le public et envers nous-mêmes, si nous oubliions, dans cette revue rétrospective et comique de la Semaine, de donner place au manifeste adressé par

M. GUIZOT A SES AMIS.

Tel est du moins le titre un peu ambitieux de cette circulaire électorale de l'austère penseur. Nous la reproduisons donc, en l'accommodant, toutefois, aux exigences de notre cadre modeste.

Mes amis (!!!...) me témoignent leur intention de me porter comme candidat aux élections prochaines. Je dois donc dire à ces hommes de sens et de bien ce qu'ils doivent faire, et moi aussi.

Il faut rétablir l'ordre, bien plus attaqué qu'on ne le pense, bien moins défendu qu'il ne le faut; attaqué à fond de train par un tas de gredins effrénés, insatiables, qui auraient la prétention de faire eux-mêmes leurs affaires, de contrôler leurs gouvernants et de ne pas mourir à l'hôpital; défendu seulement à la surface par l'artillerie, l'infanterie, la cavalerie, les sergents de ville et d'honnêtes gens qui croient que tout est fait quand ils ont tué quelques centaines de révolutionnaires, et qu'ils en ont envoyé aux galères quelques mille. C'est beaucoup trop peu.

Le public, le vrai public, dans son grand instinct, le peuple (qui m'a flanqué à la porte) sait cela. La preuve, c'est qu'il a choisi pour président un homme dont l'oncle se débarrassait, en un tour de main, de celui qui se fût permis d'avoir une autre opinion que la sienne, ne fût-ce que sur un alexandrin de M. Delille : ce nom a été choisi comme symbole de l'ordre et du pouvoir fort.

Les trois éléments du parti de l'ordre existent en France, légués par ces trois seuls gouvernements sérieux que nous ayons eus : l'Empire, qui a baillonné la presse; la Restauration, apportée par les Cosaques, qui a assassiné Ney, Brune, etc.; et la Monarchie de 1830, qui a tout trahi, tout vendu, tout sali. Quant à la République, c'est une sotte qui ne compte pas, puisqu'elle m'a permis de garder sur les épaules la tête que j'offre à vos suffrages.

Les ventres engraissés par ces trois gouvernements, par leurs principes et par les habitudes qu'ils ont contractées, sont naturellement les hommes d'ordre qu'il vous faut choisir. L'ordre, c'est le mot magique à l'abri duquel il nous faut bouleverser le pays. Chantons tous à ce pays candide, comme à Bazile, qu'il est malade, qu'il a la fièvre; que l'*ordre*, et le nôtre seulement pourrait le guérir, et il finira par nous prendre pour soigner la maladie que nous lui auront donnée.

Si ces trois partis ont successivement échoué, c'est un enseignement amer, surtout quand on avait rêvé comme moi, l'avantage de sauver son pays et de garder la présidence du conseil. Les désirs nobles de mon cœur ont bien souffert de ce mécompte particulier; mais ceci prouve que les impérialistes, légitimistes et orléanistes ayant tous été mis à la porte les uns après les autres, il faut qu'ils reviennent tous ensemble reprendre la place qu'ils auront à se disputer ensuite. A chaque jour son œuvre. Unissons-nous aujourd'hui contre l'ennemi commun, et nous nous entre-dévorerons plus tard, à notre aise.

Pour moi, je serai tel que j'ai été : je n'ai rien vu, rien compris, rien appris; j'affirme encore et je nie comme devant. C'est pour moi une question d'honneur. Et la preuve que j'avais raison, c'est que les paltoquets qui tiennent en ce moment mon portefeuille font absolument ce que j'ai fait.

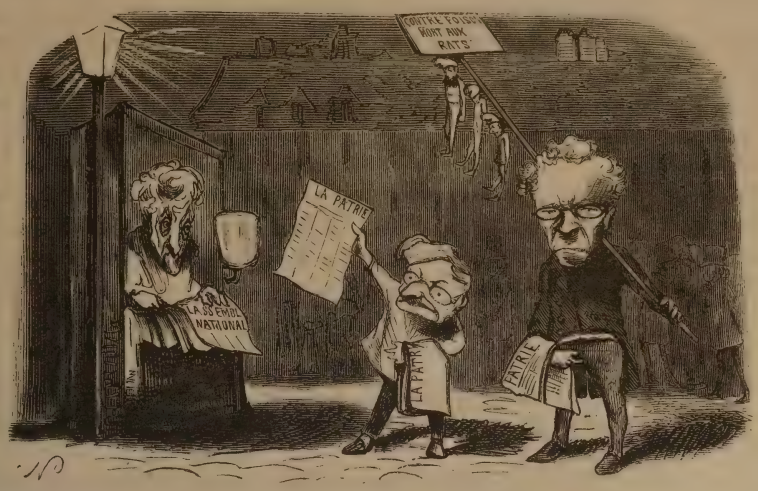
Mais il faudrait, pour mieux faire encore, que je fusse là; car ces gens-là, en vérité, ne font que m'essuyer ma place. Ne laissent-ils pas des ouvriers s'associer entre eux, pour faire concurrence aux boutiquiers et patrons?... Voyez donc, à côté de cela, nos trente-quatre ans de règne. Mes amis les ministres et les généraux étaient condamnés par les tribunaux pour escroqueries, les grands seigneurs empoisonnaient leur femme, le tribunal de commerce enregistrait faillites sur faillites, nous jouissions du plus parfait mépris des puissances étrangères! Voilà l'ordre comme je le comprends.

La France n'a point renoncé à revoir ce temps heureux. Elle m'attend. Et certes, elle n'est pas exigeante, puisqu'elle accepte, en m'attendant, mon concurrent mirmidon Thiers et son idiot Odilon, qui lui déplaisent infiniment.

Il faut nous dépêcher d'arranger tout ça. Les trois gouvernements d'ordre (je me répète, mais ça ne fait rien) ont laissé derrière eux, à côté de la République, trois perspectives de gouvernement. Unissons-nous d'abord, nous choisirons ensuite.

Inutile de dire que je suis prêt à me dévouer à l'intérêt du pays, notre seule loi à tous (parbleu!), et à accepter de nouveau mes 80,000 fr. de traitement et le gouvernement d'un peuple qui, quoi que j'aie pu faire, conserve toujours dans le monde un petit rang assez agréable.

Sir Guizot, *Esq.*



Quelques crieurs publics auxquels on devrait bien retirer leur permission.

RÉPUBLIQUE CONTRE RÉPUBLIQUE.

(A bord d'un bâtiment de l'escadre d'expédition.)

Un sergent. — Eh bien, te voilà content et satisfait, Dumanet!

Dumanet. — Content de quoi?

— Tu te plaignais l'autre jour de rester éternellement l'arme au bras.

— Oui, après?

— Eh bien, tu n'y es plus, l'arme au bras. Tu va-t-en guerre comme Malbrough.

— Ça n'est pas le plus beau de mon histoire.

— Parbleu! Dumanet, tu es un voltigeur difficile à contenter. Quand tu as la paix, tu veux la guerre; et quand tu es en guerre, tu demandes la paix. On va croire à la chambrée que tu es sujet à des vapeurs.

— Entendons-nous, sergent. J'ai dit l'autre jour que je me colleterais volontiers avec les Autrichiens.

— Eh bien?

— Il paraît maintenant que nous allons faire le coup de fusil contre les républicains de Rome. Ce n'est plus la même chose.

— On te choisira tes ennemis, Dumanet.

— Pourquoi donc pas, sergent? Qu'est-ce que nous allons faire à Rome?

— Rétablir le pape, Dumanet?

— Qu'est-ce que c'est que le pape, sergent?

— Il faut demander ça à l'aumônier de l'escadre.

— Pas besoin de l'aumônier. Le pape, c'est comme qui dirait le roi de Rome. Comme pape, je le respecte, comme roi, bonsoir. Je suis républicain.

— Prends garde, Dumanet, tu vas te faire pincer!

— On ne peut donc pas se dire républicain sous la République?

— C'est selon; les ordres du jour sont là.

— Un mot, sergent. Qu'avons-nous fait en France le 24 février?

— Nous avons chassé notre roi.

— Qu'ont fait les Romains en proclamant la République?

— Ils ont fait des bêtises, à ce qu'il paraît.

— Pas du tout; ils ont fait chez eux ce que nous avions déjà fait chez nous; ils ont chassé leur roi comme nous avions avant eux chassé le nôtre.

— C'est un mauvais exemple donné aux autres peuples, Dumanet.

— Ce mauvais exemple, c'est nous qui l'avons donné les premiers. Maintenant, une supposition, sergent.

— Va toujours, Dumanet.

— Que diriez-vous si, pendant que nous allons à Rome rétablir le pape, les Cosaques venaient à Paris rétablir le roi?

— Cette bêtise!

— Pourquoi une bêtise? Qui vous dit, sergent, que ça n'arrivera pas?

— Les Cosaques n'oseraient pas s'y frotter.

— Qu'est-ce que cela prouve? Ça fait-il qu'ils ne seraient pas autant dans leur droit que nous en allant rétablir le pape? Or, notre gouvernement, en se chargeant de détruire les républiques à l'étranger, fait entendre clairement qu'il désirerait vivement détruire la république chez nous; ou bien ce qu'il fait aujourd'hui ne signifie rien du tout.

— Dumanet, tu es un insensé.

— Et vous, sergent, vous êtes collé, voilà ce qui vous vexe.

— Un subalterne, Dumanet, n'a pas le droit de coller ses chefs.

— Faites excuse, sergent, c'est sans y penser ; mais nous faisons une drôle de corvée tout de même. J'en suis honteux, parole d'honneur !

— Dumanet, tu commences à m'envoyer de la moutarde au nez. Je vois que tu as beaucoup trop fréquenté le bourgeois, tu as même lu des journaux anarchistes. Je vais plus loin : comme simple voltigeur, tu n'as pas le droit d'exprimer ton opinion sur les interventions étrangères et autres généralement quelconques ; c'est pourquoi je t'autorise dorénavant à ne plus ouvrir la bouche, et si tu recommences, je te flanquerai aux fers, vu que nous sommes pour le quart d'heure soumis à la discipline du bord. Voilà comment je me laisse coller par mes inférieurs.

— Suffit, sergent, on ne vous collera plus. On se conduira en véritable soldat du pape, mais ça n'empêchera pas de crier tout de même : *Vive la République!*

« M. le duc d'Aumale est allé rejoindre et visiter Madame la duchesse d'Orléans à Elsenbach. On rattache à ce voyage la solution de questions importantes *dans l'intérêt des partis qui divisent* la France. »

La Patrie, *Moniteur officiel de la rue de Poitiers.*

LES BATELEURS POLITIQUES.

Plusieurs barraques ont été établies aux Champs-Élysées par suite de la foire aux élections, en vertu de l'autorisation municipale.

Des saltimbanques ont également pris possession d'autres quartiers. On cite principalement la rue Duphot, où s'élève la grande barraque des acrobates légitimistes, où l'on montre des singes savants qui jouent la grande pantomime du droit divin, et des serins industrieux qui font l'exercice du trône et de l'autel en douze temps.

La rue Montmartre a aussi sa barraque bonapartiste, qui fait concurrence à celle de la rue du Mont-Blanc. On y montre une collection de nez gelés en Russie, et le fameux phoque qui crie : Vive l'Empereur !

On y fait voir également la jeune fille de dix ans et demi, qui a le nom de Napoléon écrit sur la pupille de l'œil gauche.

La barraque de la rue de Poitiers, aux Champs-Élysées, est celle qui a le privilége d'attirer la foule. Le grand Bilboquet-Thiers, et son collègue le fameux Molé-Cabochard, y ont installé une parade quotidienne, dont Gilles-Véron est le principal acteur.

Moyennant deux sous (messieurs les enfants non gradés, et les militaires au-dessous de sept ans, ne payent que moitié place), on peut voir le socialisme-constrictor, ce monstre qui peut engloutir des bataillons entiers avec leurs baïonnettes. Le socialisme-constrictor prend ses repas une fois par semaine. On lui donne à manger quinze cents lapins à son déjeuner, et un millier de capitalistes qu'on voit passer dans son corps, et qu'il digère facilement avec la peau.

Bilboquet-Thiers extirpe moyennant cinquante centimes les idées démocratiques les plus fortement enracinées, et cela sans douleur. Il se sert de son livre sur la *propriété* et des articles du *Constitutionnel* en guise de chloroforme.

Il se sert pour ses opérations d'un sabre de cavalerie.

Les personnes qui veulent préserver leur esprit de toute fluxion socialiste, et maintenir leur haleine dans toute la pureté réactionnaire, trouveront chez les mêmes industriels la prose dentifrice de *la Patrie*, et le contre-poison seul approuvé par la faculté des sciences morales et politiques.

Cabochard-Molé vend également les capsules gélatineuses au baume de Dorinval et les dragées Véron, dont le succès est infaillible contre le scorbut et les opinions républicaines invétérées.

Les représentations du socialisme-constrictor ont lieu de demi-heure en demi heure ; dans l'intervalle, M. Thiers se livre à des exercices de haute prestidigitation gouvernementale.

Par une bizarre coïncidence, on montre, dans une barraque à côté, le capital du Gévaudan, cette bête furieuse, qui causa autrefois tant de ravages dans le centre de la France. Le capital est soigneusement muselé, et ne peut faire de mal à personne. On est prié, toutefois, de ne pas trop s'approcher de sa cage et de ne pas chercher à l'agacer.

Le socialisme-constrictor et le capital du Gévaudan se partagent la curiosité publique. Les barraques légitimistes et bonapartistes sont vides les trois quarts du temps. La lutte est entre le monstre du socialisme et le monstre du capital ; nous verrons lequel des deux aura les honneurs de la foire électorale. Le phoque qui crie *Vive l'Empereur !* est complétement distancé.

LES BATELEURS POLITIQUES.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

QUE FAIRE DE TANT D'ARGENT?

Tous les jours, la rue de Poitiers encaisse des sommes fabuleuses La souscription dépassera le chiffre de plusieurs millions. Qu'en fera-t-elle?

Il est évident qu'on ne saurait dépenser plusieurs millions en petits livres et en journaux.

Quand la rue de Poitiers aura fondé un certain nombre de feuilles, sous ces divers titres :

L'Ordre,
L'Ordre moral,
L'Ordre matériel,
L'Ordre social,
L'Ordre de 1849,
Le vrai Ordre,
L'Ordre français,
L'Ordre national,

il faudra bien que la rue de Poitiers mette un terme à ses créations, et qu'elle songe à donner une autre destination à ses fonds.

Elle pourra, il est vrai, dépenser une certaine somme à l'achat des journaux déjà existants; mais cette somme ne peut pas être bien considérable, attendu que ces journaux, s'il faut en croire *l'Opinion publique*, livrent des numéros à la rue de Poitiers au prix de revient.

Vous concevez bien que les légitimistes ne peuvent pas surfaire M. Thiers, qui a rendu tant de services à leur cause.

Mettez deux cent mille francs de brochures, deux cent mille francs de numéros de *l'Opinion publique*, tout cela ne fait que quatre cent mille francs, et la rue de Poitiers a des millions.

M. Molé, dans la dernière séance qui a eu lieu au sujet de l'emploi de ces fonds, a demandé qu'on fît venir M. Clairville.

Celui-ci s'est rendu à l'appel du comité.

— Monsieur Clairville, lui a dit le père Molé, il s'agit de concourir à la défense de la société menacée. Le comité a compté sur vous.

— Je suis tout au comité, a répondu M. Clairville, et à la société.

— Il s'agirait de vous commander une trentaine de vaudevilles dans l'intérêt de la propriété et de la famille.

— J'ai votre affaire.

— Nous aurions également besoin de cent ou cent cinquante mètres cubes de couplets, pour les répandre sur la surface de la France.

— Il m'en reste juste cette quantité en magasin.

— Combien de temps demanderiez-vous pour livrer cette commande?

— Huit jours.

— Et quelle somme?

— Je m'en rapporte parfaitement à la justice du comité.

— Cinquante mille francs pour les vaudevilles?

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Mossieu Réac donc, pour soutenir la République et rétablir *la confiance, mère du crédit, et le crédit, fils de la confiance*, commence par déclarer que la République l'a ruiné de fond en comble.

Il presse en conséquence ses locataires de payer leurs loyers.

Et remet à plus tard le solde des notes de ses fournisseurs.

— C'est dit.

— Cinquante mille francs pour les couplets?

— Marché conclu; tope là.

Nous disons donc deux cent mille francs de petits livres, deux cent mille francs du numéros de *l'Opinion publique*, cinquante mille francs de vaudevilles, cinquante mille francs de couplets : cela ne fait jamais qu'un demi-million.

M. de Rémusat a proposé, à la vérité, qu'on créât, aux frais de la rue de Poitiers, un certain nombre de cités ouvrières où on logerait les pauvres préfets devenus invalides après la révolution de Février;

Les journalistes atteints par le chômage des fonds secrets;

Les fournisseurs frappés par la cessation des pots de vin.

Outre la table, le logement, le feu, la chandelle, les habitants de ces cités ouvrières jouiraient encore d'un petit jardin qu'ils pourraient cultiver à leur guise, et au fond duquel ils pourraient placer le buste de Napoléon, ou bien celui de M. Duchâtel.

Ce projet a été accueilli avec beaucoup de sympathie.

Mais, dans tout cela, nous ne voyons rien de radicalement propre à sauver la société. Le comité de la rue de Poitiers ferait peut-être bien d'assurer un prix de cinquante mille francs à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : « Quel est le moyen le plus propre à sauver la société? »

Il serait bon que le comité protégeât également les inventions les plus utiles à l'humanité, telles, par exemple, que :

Les patins à roulettes;

La vaccine;

Le page-agrafe;

L'enseignement mutuel;

Les cigarettes de camphre;

L'art de diriger les ballons.

Il devrait également pousser à la tragiculture, encourager le reboisement de la France en tragédies, la plantation des landes en poëmes épiques. C'est par de tels travaux qu'on arrivera peu à peu à calmer les esprits agités par la tempête révolutionnaire, et à apaiser les âmes.

La société attend beaucoup de la rue de Poitiers; nous espérons qu'elle comprendra les conseils que nous lui adressons, conseils bien désintéressés, car ce n'est pas à nous que M. Thiers viendra demander des numéros au prix coûtant.

Les légitimistes de *l'Opinion publique* se chargent de lui en fournir.

LES PENSIONS LITTÉRAIRES.

Il faut avouer que la situation des littérateurs a perdu, de notre temps, en richesse ce qu'elle a gagné en indépendance. Pendant les deux siècles derniers, surtout, les publicistes et les poëtes étaient entrete-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Puis ces petits moyens honnêtes et modérés ne lui paraissant pas tout à fait suffisants, et pour faire bien venir le nouvel ordre de choses, il répare en bon républicain les monuments publics;

Trouve une combinaison adroite pour faire payer *des lampions* à ceux qui n'aiment pas ça.

Souscrit pour une légion vésuvienne, qu'il assure être non moins utile que morale

Et, sous un costume étranger à son sexe, se fait déléguer à la commission du Luxembourg, où il exige comme minimum de salaire 25 fr. par jour pour les marchandes de gâteaux de Nanterre.

nus, logés et nourris par les grands seigneurs, pour peu qu'ils eussent de l'amabilité ou de la complaisance. Les traitants disputaient même à la noblesse l'honneur ou l'avantage de les avoir à leur table ou à celle de leur office, pourvu qu'ils célébrassent en vers leurs maîtresses ou défendissent en prose leurs systèmes financiers. Sans parler du neveu de Rameau, il n'est pas jusqu'à l'impudique Robbé qui ne parvînt à souper aux cuisines et à coucher aux écuries, en flattant les vices et l'amour-propre des cochers de grandes maisons. Les souverains du Nord accablaient de faveurs et de pensions les génies moins subalternes; le trésor des favorites et la caisse du *Mercure* enflaient de leur côté le patrimoine des muses. Aujourd'hui, rien de semblable : il n'y a plus de Mécènes et plus même d'Amphytrions; plus de pensions et plus même de dîners. L'État seul a conservé encore une feuille des bénéfices.

C'est une feuille assez mince, beaucoup plus mince, certes, que celle où pâturait la maigre mademoiselle Guimard; mais elle peut encore soulager bien des infortunes, soutenir bien des intelligences laborieuses qui n'ont pas le don de pêcher à la ligne dans les eaux troubles du feuilleton. Heureusement, *le Moniteur*, qui vient de publier la liste des génies malheureux que la France a pris sous sa tutelle, a donné en même temps une preuve incontestable de la prospérité littéraire de notre époque. On peut être assuré que la presque totalité des illustrations actuelles subsiste honorablement sans le secours de l'État, puisqu'on rencontre sur cette liste une telle majorité d'écrivains incompris ou inconnus.

En effet, n'est-il pas consolant de songer que la France ne contient que cinquante-sept écrivains mâles dignes d'être pensionnés, y compris même les savants. Il est vrai qu'on n'admet à cette faveur ni les romanciers ni les auteurs dramatiques; car la première série n'indique comme titres directs que ceux de *poëtes*, *historiens*, *critiques*, *économistes*, *philologues* et *savants*.

Eh quoi! rien que cinquante-sept pour un pays comme la France? Mais la bibliothèque d'Alexandrie, fondée par les Ptolémées, nourrissait et pensionnait plus de trois mille écrivains et philosophes! Sans doute, la plupart des nôtres sont aussi opulents qu'illustres; mais si l'on eût voulu forcer dans leur médiocrité mal dorée, et enrichir malgré eux certains talents qui s'obstinent à mener une existence toute pythagoricienne, peut-être aurait-on pu commencer la liste par deux noms plus illustres que ceux de *Montreuil* et de *Pignolet*.

Qnand on songe que Napoléon faisait six mille fr. de pension à une douzaine d'auteurs tragiques et didactiques, n'est-il pas triste de penser que MM. Montreuil et Pignolet ne sont admis (et ne sont admis seuls) qu'à toucher deux cents francs par mois de la munificence nationale.

Qu'aurait dit Louis XIV de la seconde série de pensionnaires à quinze cents francs? MM. Aubert de Vitry, Ancelot et Barthélemy sont connus, l'un pour avoir traduit Goëthe, l'autre Schiller et l'autre Vir-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Par malheur il lui arrive d'être reconnu dans un rassemblement où il émettait des théories de ce genre, et son discours reçoit un accueil motivé.

Dégoûté du métier d'agent provocateur, et jugeant que les temps sont venus de se montrer *bonnet à poil* nu, Mossieu Réac endosse le harnais militaire, et se dirige sur l'Hôtel de ville.

En route il dédie quelques coups de poings et pieds, à un voyou qui criait : *O c'te balle!*

gile. MM. de Chateauneuf et Cahen ont traduit, l'un Shéridan, l'autre la Bible. Personne ne trouvera ces cinq pensions déplacées. Mais quoi! la France n'a-t-elle pas un seul écrivain, un seul poëte original, un seul savant utile, à porter en plus à ce chiffre de quinze cents francs? Quoi! maintenant il nous faut descendre à ceux de huit à douze cents francs auxquels sont réduites trente-trois illustrations moins officiellement constatées? O gloire! ô prospérité de notre patrie! nous ne pouvons assez t'admirer, non pour les noms qui sont sur cette liste, mais pour ceux qui y manquent, et dont la fortune est probablement au-dessus de ce faible secours!

Ici nous rencontrons surtout d'anciens poëtes de l'*Almanach des Muses;* on le comprend, la chute de ce recueil, suspendu depuis 1830 (année 57 de la fondation), a mis sur le pavé bien des intelligences qui cultivaient le jardin des muses. MM. Édouard d'Anglemont, Colombat de l'Isère, Denne Baron, Paulin Désormeaux, Dupré de Sainte-Maure, Alex. Maras et Turquety ont embelli bien longtemps les pages de ce recueil; M. Jasmin, le coiffeur-poëte d'Agen, ne l'aurait pas déparé si ses premiers essais eussent fleuri à cette époque. M. Pierre Didot porte un nom cher aux lettres, M. de Bonnechose a fait une tragédie, M. de Foudras a fait des odes, et M. Desportes est probablement le même poëte qui vivait du temps de Louis XIII, et qu'a célébré Regnier. Nous ne connaissons pas autant MM. Drake, Schœn, Promprault, Bordas-Dumoulin, qui sont, du reste, des savants. M. Franc-Mordekai est probablement un boyard ou un Arménien; M. Desloges, un libraire; M. Félix doit être le père Félix; M. d'Arnaud ne peut être que l'auteur du *Comte de Comminge* et des *Épreuves du sentiment*. Quant à M. Caillaud, nous doutons que ce soit le même que le disciple du *Mapah*, qui, depuis son entrée dans la religion *évadienne*, où il est défendu de porter un nom quelconque, signait toujours : « Celui qui fut Caillaud. » Nous n'avons rien à dire des noms qui restent : MM. J.-B. Lafitte, d'Eckstein, Laffon-Labattut, Félix Lajard (de l'Institut), de Moléon, de Sarrazin, Sauvo, Quérard et Magallon, connus à différents titres, ni de MM. Brizeux et Sandeau, sinon pour regretter qu'ils ne soient pas portés sur une feuille plus plantureuse.

Il reste encore seize noms qui, certainement, méritent en masse beaucoup mieux qu'une pension de la troisième catégorie, c'est-à-dire, de 260 à 600 francs. Il vaudrait mieux que le *Moniteur* ne citât pas les noms voués à de si faibles pensions.

Les femmes seules sont admises à faire valoir comme titre celui d'avoir écrit des romans; c'est, *quoique* romancier, que l'on peut être inscrit dans la liste des hommes. Madame Ancelot brille, comme son mari, de l'éclat d'une pension de 1,500 francs. Les autres noms de femmes ne peuvent donner lieu à aucune observation particulière.

En résumé, nous persistons à regretter, non pas que la patrie ait fait quelque chose pour les écrivains cités par le *Moniteur*, mais qu'elle n'ait pu faire davantage

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Mais il revient de l'Hôtel de ville plus vite qu'il n'y était allé, et un socialiste, logé un peu haut, choisit cette occasion pour lui souhaiter la fête.

Il nous paraît convenable de terminer ce chapitre par un tableau synoptique des nuances politiques successives de Mossieu Réac.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

pour plusieurs d'entre eux... et pour beaucoup d'autres. Quand le peuple est roi, il convient qu'il fasse plus encore que les rois ; mais il a le droit, il est vrai, de se montrer plus difficile.

COMMENT M. THIERS ÉCRIT L'HISTOIRE.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, T. VII.

Le 7e volume de l'ouvrage de M. Thiers se termine au traité de Tilsitt, c'est-à-dire à l'apogée de la grandeur impériale, à l'époque où Napoléon, arrivé au sommet de l'échelle ascendante de sa fortune, n'a plus désormais qu'à suivre l'échelle descendante de ses fautes et de ses revers. Jusqu'à cette mémorable date, M. Thiers s'est montré l'apologiste déclaré, continu, et pour ainsi dire sans réserve, de l'empire et de l'empereur; on le conçoit aisément : les faits blâmables, depuis le 18 brumaire jusqu'au traité de Tilsitt, se trouvent noyés dans la multitude des belles actions ; les projets ambitieux sont justifiés ou dissimulés par les attaques déloyales, incessantes, des ennemis de la révolution, et, à part la mort du duc d'Enghien, les atteintes à nos libertés, la création si mal raisonnée d'une Allemagne française, on ne peut qu'être séduit, entraîné, par une grandeur si complète, si éclatante, si nationale, et l'on ferme malgré soi les yeux sur les désastres qui l'ont suivie.

Mais après le traité de Tilsitt commencent les grandes fautes : à l'intérieur, l'abolition du tribunat, l'organisation d'une nouvelle noblesse, etc., à l'extérieur, les affaires de Portugal et d'Espagne, l'occupation de Rome, les projets de partage de l'empire ottoman. M. Thiers, sur lequel tous les actes de Napoléon exercent la plus grande séduction, qui a toujours l'air, quand il parle du grand homme, de se mirer en lui, qui, enfin, si le costume n'était déjà pris, aurait déjà endossé la redingotte grise, M. Thiers va-t-il continuer son apologie? Maintenant que le droit et la morale abandonnent les actions de son héros, va-t-il encore saluer de ses invocations payennes, comme dans les volumes précédents, la force, la puissance, la fortune, en palliant ses fautes et ses erreurs? De plus, un *petit événement*, ainsi qu'on le disait il y a quelque temps dans le parlement anglais, un petit événement s'est accompli depuis la publication du 7e volume : la révolution de Février aura-t-elle influé sur la manière historique de M. Thiers, sur les puérilités aristocratiques de son style, sur sa réserve affectée et diplomatique? Dans ce nouveau livre, le verra-t-on franchement historien, et non plus posant sans cesse comme homme d'Etat, comme le régulateur futur de l'Europe, forcé à des ménagements envers tout le monde, et n'osant pas tout dire, de peur de compromettre les questions pendantes, de peur de compromettre son propre avenir?

Sous ce dernier rapport, hâtons-nous de le dire, il y a progrès. Les lecteurs de M. Thiers doivent à l'avènement de la République de lui voir, dans le 8e volume, des allures plus nettes, des phrases moins entortillées, des politesses moins obséquieuses envers les gouvernements étrangers. Ainsi on se rappelle quelles précautions méticuleuses il prenait pour raconter l'assassinat de Paul Ier, quels ménagements il avait pour la noblesse russe, avec quelles circonlocutions et quels ambages il parlait de la complicité d'Alexandre. Aujourd'hui, il blâme très-nettement, très-sévèrement et sans réserve le gouvernement anglais pour le bombardement de Copenhague; il témoigne ouvertement son horreur pour ce grand crime; il porte, sur les hommes et sur les choses, une appréciation plus dégagée; enfin l'on est tout surpris de le voir traiter avec peu de ménagement M. de Talleyrand lui-même, ce patron si vénéré de M. Thiers, dans lequel on pourrait croire que revit son esprit.

Nous ne savons pas si l'élection du 10 décembre a empêché M. Thiers de persister dans cette voie courageuse à l'égard de Napoléon; mais les actes si tristes, si désastreux de 1807 et de 1808 trouvent en lui une indulgence extrême, rarement un blâme mitigé. L'abolition du Tribunat, ce dernier débris des institutions républicaines, cette dernière tribune d'où la vérité se faisait entendre à travers le concert d'adulation qui enivrait le vainqueur de Friedland, l'abolition du Tribunat, il l'approuve! la création d'une noblesse héréditaire, triste imitation de l'ancien régime, qui a tant contribué à la chute de l'empire, qui, depuis cette époque, est un obstacle à tous les progrès, la création d'une noblesse, il l'approuve! « L'expérience a prouvé, dit-il, qu'une aristocratie ne nuit point à la liberté d'un pays. » L'épuration de la magistrature, que la constitution déclarait inamovible, il l'approuve! Il approuve tous les essais de restauration de l'ancien ordre social, les pompes et les fêtes impériales, les costumes et l'étiquette puériles du palais ; il se fait même le Dangeau de la cour et ne craint pas d'écrire ces lignes : « Pour achever cette résurrection des anciennes mœurs, il accorda à certaines dames renommées pour leur beauté, des regards qui affligèrent l'impératrice Joséphine (p. 171).»

Mais si nous passons aux affaires extérieures, les appréciations de l'historien nous paraissent mériter une critique encore plus sévère.

Il approuve l'occupation brutale des États Romains, malgré les protestations du saint pontife qui avait sacré Napoléon ; il approuve « les tributs levés sur les rois vaincus » ; il approuve les promesses faites à Alexandre pour obtenir son amitié, et l'abandon de nos antiques alliées, la Suède, à qui Napoléon laisse enlever la Finlande, la Turquie, à qui il laisse enlever la Moldavie et la Valachie; il approuve l'invasion du Portugal, faite avec tant de précipitation, où Napoléon montra, avec une si grande ignorance des lieux, si peu de commisération pour ses jeunes soldats. Enfin, quand il arrive aux affaires d'Espagne, à ces déplorables intrigues qui ont eu une si désastreuse influence sur les destinées de notre pays, s'il n'approuve pas, il blâme avec une réserve scandaleuse et ne craint pas de dire :

« Assurément, si on jugeait ces actes d'après la morale ordinaire, qui rend sacrée la propriété d'autrui, il faudrait les flétrir à jamais... mais les trônes sont autre chose qu'une propriété privée; on les ôte, on les donne par la guerre ou la politique, et quelquefois au grand avantage des nations dont on dispose ainsi arbitrairement. Seulement, il faut prendre garde, en voulant jouer le rôle de la Providence, d'y échouer, d'être, ou odieux ou malheureux, en voulant être grand, et de ne pas atteindre les résultats qui devaient vous servir d'excuse. Il faut enfin se défier de toute entreprise si peu avouable qu'on est réduit à y employer la fourberie et le mensonge (p. 474). »

Voilà donc les maximes de moralité politique de l'homme d'Etat qui gouvernait la France en 1840, et qui, aujourd'hui encore, exerce sur ses destinées une influence occulte aussi puissante que dangereuse! Il y a une *morale ordinaire* pour les individus, il y a une *morale extraordinaire* pour les rois! Il suffit d'être heureux pour être excusé! Il ne faut que se défier des entreprises où l'on doit employer le mensonge! Réussissez, et vous jouerez le rôle de la Providence!

Non! ce n'est pas avec ces odieuses maximes, avec ces restrictions jésuitiques, avec ces combinaisons empruntées à Machiavel, qu'on fait de grandes choses, qu'on fonde de grands empires, qu'on bâtit pour l'éternité! Ce n'est point avec une telle politique, c'est avec de la loyauté et de l'honneur, que la France est devenue grande, puissante, respectée! et, pour ne citer qu'un exemple, voyons quelle fut, dans des

circonstances analogues, la conduite de ce Louis XIV, dont Napoléon voulait ressusciter le système politique, en mettant sur les trônes alliés de la France, à Naples, à Madrid, etc., des Bonaparte à la place des Bourbons : comme si l'on improvisait des dynasties, comme si les temps n'étaient pas changés, comme si les pactes de familles n'avaient pas été remplacés par les pactes des peuples, comme si le lien moderne de la France et des états voisins ne devait pas être la similitude des institutions! Mais du moins l'ancienne dynastie était arrivée à ce résultat, avec du temps, sans violence, sans blesser les sympathies, sans attenter à l'indépendance des nations. Ainsi, pour le trône d'Espagne, Louis XIV attendit, pour y placer son petit-fils, que le testament du dernier roi l'y eût appelé, testament qui était l'expression de la volonté nationale et qui avait été imposé par les notabilités du royaume; et, comme dit Saint-Simon : « Un fils de France devint roi d'Espagne, sans une amorce tirée de notre part, à l'insu du roi, à son extrême surprise et de tous ses ministres, et qui n'eut que l'embarras de se déterminer et la peine d'accepter ». Aussi Philippe V fut pour l'Espagne un roi national, et le pays fit des efforts héroïques pour le maintenir sur le trône.

Au contraire, Napoléon n'obtint le trône d'Espagne que par une série d'intrigues, de trahisons, de fourberies, la plus hideuse dont il soit question durant les derniers siècles de notre histoire. Dans cette triste portion de sa vie, il semble n'être plus le même homme : c'est un Italien du seizième siècle, c'est un élève des Borgia; le sang corse égare le génie et la nature généreuse du vainqueur de Marengo. Napoléon lui-même, dans ses méditations à Sainte-Hélène, a qualifié sa conduite en cette occasion dans les termes les plus sévères; mais M. Thiers se contente de dire : « Il fit en cette circonstance un emploi de « son génie qu'on ne saurait trop regretter. »

De plus, Louis XIV, pour obtenir le trône d'Espagne et avec lui l'extension de l'influence française, ne fit le sacrifice d'aucune partie de notre vieille politique : il maintint intact ce réseau d'alliance qui nous donnait la prépondérance en Europe. Mais Napoléon, pour satisfaire sa convoitise sur l'Espagne, se vit fatalement, aveuglément entraîné à ouvrir l'Europe aux barbares, à sacrifier à la Russie nos alliés de plusieurs siècles, cette triple barrière qui arrêtait les Cosaques, la Pologne qu'il n'osa rétablir, la Suède qu'il livra à Alexandre par la perte de la Finlande, la Turquie qu'il promit de partager! Voilà quelles furent les préliminaires de l'élévation de M. Joseph Bonaparte au trône d'Espagne! Voilà à quelles fautes, à quel oubli des intérêts les plus vulgaires des nations, se trouve entraîné le génie, lorsqu'il abandonne les voies du bon sens et de la moralité, pour ne suivre que celles de la passion! Dans le récit de cette déplorable affaire, il y avait là, sans ternir la gloire du grand homme et en faisant la part des faiblesses humaines, il y avait là de grands enseignements à tirer; il y avait à faire sortir de graves et solennelles instructions pour l'avenir; il y avait là, surtout, de la part d'un écrivain qui a eu l'honneur de diriger les affaires de notre pays, de simples et nobles paroles à prononcer! Mais non! Que fait M. Thiers? il accumule sans réserve et sans blâme les détails de toute cette triste histoire, et s'il vient à parler de l'ambition russe, de cet abandon de nos alliances les plus précieuses à la convoitise des barbares du nord, c'est pour faire cette sacrilége prophétie qui donne la mesure de la profondeur des idées politiques de l'ancien ministre de Louis-Philippe :

« Lorsque le colosse russe aura un pied aux Dardanelles, un autre sur le Sund, le vieux monde sera esclave; la liberté aura fui en Amérique : chimère aujourd'hui pour les esprits bornés, ces tristes prévisions seront un jour cruellement réalisées, car l'Europe maladroitement divisée, comme les villes de la Grèce devant le roi de Macédoine, aura probablement le même sort. »

Non! monsieur Thiers, non, cette prophétie de désespoir et de mauvais goût, qui n'est sans doute qu'une épigramme adressée à la France républicaine, à l'Europe de 1848, cette prophétie ne se réalisera pas! Non, l'esclavage n'est point le sort réservé à notre patrie, réservé à toute l'Europe, et vous le savez bien! Napoléon a dit : « Dans cinquante ans, l'Europe « sera républicaine ou cosaque. » Parodiant ce mot qui fait tressaillir tout homme de cœur, dans votre dépit des choses accomplies depuis un an, vous avez le triste courage de dire : « L'Europe sera cosaque. » Nous, nous disons : Elle sera républicaine; et ce sera la punition de vos apostasies. Nous en attestons 89, 1848, les efforts héroïques de nos pères, ces soixante années de progrès et d'enfantement d'un nouveau monde, cette communauté de sentiments et d'idées qui anime et inspire aujourd'hui tous les peuples! Non, la liberté et la civilisation ne seront pas absorbées par les barbares, mais elle les absorbera eux-mêmes. L'idée, cette reine suprême de l'avenir, a-t-elle donc été noyée dans le grand naufrage de 1815? Malgré trente-cinq années de compression, n'a-t-elle pas continué à fermenter, a gagner, à conquérir? N'a-t-elle pas fait enfin explosion de toutes parts? Sa destinée n'est pas de s'arrêter sur l'Oder ou sur le Danube; c'est d'aller jusqu'au pôle. Parce que les races slaves ont sommeillé pendant sept siècles, sont-elles donc des parties bâtardes et déshéritées de l'espèce humaine? est-ce qu'elles ne doivent pas, comme les autres, à leur tour, à leur heure, prendre part à la régénération universelle? est-ce que ce cri de liberté qui est parti de Vienne, l'année dernière, à la stupéfaction des peuples et des rois, vous ne pouvez pas l'entendre demain sortir du Kremlin et des steppes de la Moscovie? Au reste, il paraît que, depuis la révolution de Février, M. Thiers n'a plus d'affection et d'admiration que pour les Cosaques; et l'on ne doit plus être surpris de la phrase que nous avons citée, lorsqu'on l'a vu tout récemment, dans la séance du 31 mars, à la face de l'Assemblée nationale, oser dire que c'était de la Russie, de ce gouvernement du knout, de cet empereur bourreau de la Pologne, que nous devions prendre des leçons! Et voilà le Richelieu qui inspire toute notre diplomatie!

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Dilettante empruntant à une ouvreuse, corrompue à prix d'or, son costume, son petit banc et sa lucarne, pour voir *le Prophète*.

Lecteurs, en contemplant la face débonnaire
Du grave magistrat ci-dessus crayonné,
Vous ne vous doutez pas qu'à l'instar du tonnerre,
Dans l'hôtel Jacques Cœur sa voix a résonné.
Bien qu'il soit dès longtemps l'honneur de la bazoche,
Il a, dans certains cas, commis des *quiproquo*.
Mais doit-on s'étonner d'entendre de Baroche,
Des argnments *in baroco*?

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE.

Nous voici arrivés à la vingt-cinquième et dernière semaine de ce volume. J'abandonne décidément le burin de Clio, pour le reprendre, quand? Peut-être demain; mais, à coup sûr, dans quelques jours. La *Revue comique* se doit à elle-même et au public d'avoir une longue postérité de livraisons.

Nous regardons derrière nous, et nous sommes fiers de la manière dont nous avons rempli notre mission d'historien.

Quel est le grand événement dont nous n'ayons point prévu, analysé toutes les conséquences? Quel est le grand homme auquel nous n'ayons pas suffisamment rendu justice?

En ouvrant les yeux à la lumière, la *Revue comique* a été éblouie par les rayons de l'astre impérial. Fascinée d'abord, elle s'est peu à peu habituée à contempler le soleil en face.

Le rédacteur de cette chronique s'est fait le Dangeau du Président de la République française. Grâces à lui, les épaulettes, les bons mots, les bals, les tuniques, et les phaëtons de M. Louis Bonaparte iront à la postérité. Il ne s'est pas donné un bal, un dîner, une fête, dont nous n'ayons rendu compte.

On nous rendra également cette justice, que nous n'avons laissé dans l'ombre aucun effort tenté par le célèbre Odilon Barrot et le fameux Léon Faucher, pour faire remonter le pays au rang élevé qu'il occupait parmi les nations, et d'où les républicains auraient fini par le faire descendre.

Mais, laissons le passé; et, au moment de terminer ce volume, constatons l'état de prospérité et d'éclat à l'intérieur et à l'extérieur dans lequel nous laissons la France.

A l'intérieur, le gouvernement verse des flots de contre-poison sur des obscurs blasphémateurs. Secondé par des hommes d'une haute capacité et d'une moralité éprouvée, comme MM. les banquiers Achille Fould et Delamarre, le pouvoir réduit peu à peu les factions au silence, et les force à reconnaître son ascendant.

On ne saurait méconnaître l'influence décisive qu'a eue sur ce résultat la rédaction de *la Patrie*.

Le National, converti aux idées napoléoniennes, commence à reconnaître la nécessité, pour la France, de reconstituer le consulat à vie.

On dit que M. Proudhon, en montrant M. Louis Bonaparte, s'est écrié : « Voilà le meilleur des socialismes. »

Le Peuple n'est point éloigné d'admettre que ces conversions éclatantes ont été obtenues par l'habileté de MM. Odilon Barrot et Léon Faucher. Comprenant enfin que la compression était le plus mauvais de tous les systèmes, et un aliment perpétuel aux révolutions, ces deux grands ministres ont interprété la Constitution de la manière la plus large.

M. Carlier a été destitué.

Les sergents de ville, reconnus coupables d'avoir frappé les citoyens dans l'exercice du droit de réunion, ont été déférés devant les tribunaux.

Les associations, dans le but de propager et de raffermir l'idée républicaine, ont été encouragées, plusieurs même ont reçu des fonds du gouvernement.

Les préfets de Louis-Philippe ont été destitués.

On a ouvert les portes des prisons et des bagnes pour en faire sortir un grand nombre d'individus égarés.

Même grandeur dans la politique extérieure.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, une flotte sort du port de Toulon pour montrer que la France est fidèle aux sages principes posés par le manifeste du gouvernement provisoire.

Les Romains s'étant constitués en République à notre exemple, l'armée française a la glorieuse mission de s'opposer à ce qu'aucune puissance ne s'immisce dans les affaires du nouvel État.

En même temps, deux divisions de l'armée des Alpes ont franchi la frontière de Savoie. Le vieux Radetski, exalté par la facilité de sa dernière campagne, veut changer la constitution du Piémont et occuper ses places fortes, c'est-à-dire porter l'Autriche jusque sur les Alpes. C'est là un résultat que nous ne saurions permettre. Protectrice naturelle des États faibles, la République obéit à la politique traditionnelle de la France en prenant le Piémont sous sa protection.

Le général Le Flo, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, a déclaré en même temps au czar que, si un régiment russe entrait en Transylvanie, la flotte française recevrait l'ordre de faire un mouvement sur Constantinople.

En voyant partout l'attitude calme et décidée de la France et les progrès de sa pacification à l'intérieur, une hausse considérable s'est manifestée à la Bourse.

Commencé quelques jours avant l'élection du président, ce premier volume finit à l'anniversaire de la journée mémorable où l'Assemblée nationale proclama la République. Nous avons la prétention d'avoir présenté un tableau fidèle des événements renfermés dans cette période. Des témoignages d'adhésion et de sympathie nous arrivent de tous les côtés, et plus d'une personne dira en lisant ce dernier résumé : — Voilà pourtant comme on écrit l'histoire !

LES DEUX COUSINS.

« Mon cher cousin,

« J'apprends qu'à ton passage à Bordeaux tu as fait des cancans sur mon compte. Il est très-faux que je sois tenu en tutelle. J'ai la plus grande estime et la plus vive amitié pour les hommes qui m'entourent. J'aime Barrot, je suis fou de Faucher.

« Je crois que tu feras bien de ne pas te présenter aux élections prochaines.

« Je t'embrasse,

« Ton Cousin. »

Voici la réponse du cousin :

« AU COMITÉ CENTRAL BONAPARTISTE.

« Mon cher Comité,

« D'un bond je franchis les Pyrénées ; dans vingt-quatre heures je serai à Paris ; j'accepte avec le plus vif empressement la candidature que vous m'offrez dans le département de la Seine.

« La vraie politique ne consiste pas à se servir de vieilles ganaches.

« Il faut maintenir à tout prix la République et la Constitution ; voila ma profession de foi.

« C'est moi seul qui représente le parti napoléonien. Mon profil m'en donne le droit. »

Arrivé à Paris, l'homme au profil a reçu la missive suivante :

« Mon cher cousin,

« Pourquoi avez-vous quitté le poste que je vous avais assigné ? »

RÉPONSE DU COUSIN.

« Parce que cela m'a plu. »

DU PREMIER AU SECOND.

« Il faut pourtant que nous donnions à la France une preuve de l'union touchante qui règne dans notre famille. Je vous destitue. »

DU SECOND AU PREMIER.

« J'entre pleinement dans votre idée. Oui, il faut montrer au pays que ceux qui portent notre nom sont entièrement dévoués les uns aux autres. Je vais faire afficher ma candidature aux quatre coins de Paris. »

La même union se montre dans les comités bonapartistes.

— Le Président est la proie d'une faction, s'écrie le général Sourd ; votez pour les candidats qui veulent assurer sa liberté.

— Le Président est libre comme l'air, répond le général Piat ; votez pour les candidats de la rue de Poitiers.

— Vous êtes des traîtres !

— Vous êtes de faux amis !

Il y a des comités où l'on en vient aux coups. Chaque cousin a son parti. Nous savons bien comment finira cette thébaïde germaine.

Campagne d'Italie, pour faire pendant aux batailles de Montenotte, Arcole et Lodi.

LA RUE DE POITIERS ET SES SOUSCRIPTEURS.

On ne sait plus où en est la propagande de la rue de Poitiers.

« Que sont devenus nos deux cent douze mille francs? disent les souscripteurs.

— Nous vous rendrons des comptes, » répond le comité.

Les souscripteurs se taisent; mais bientôt ils se reprennent à murmurer :

« Eh bien! quand nous sauve-t-on? Sommes-nous tout à fait condamnés, ou bien va-t-on, décidément, nous retirer du bord de l'abîme? Expliquons-nous, pour que nous sachions si le temps est venu de faire notre testament ou de nous réjouir.

— Cela ne me regarde plus, répondit le comité.

— Comment! cela ne vous regarde plus! Qu'est-ce que vous chantiez donc jusqu'ici, que nous avions la fièvre républicaine et que vous alliez nous traiter. Est-ce que nous n'aurions plus la fièvre, par hasard?

— Au contraire, vous l'avez plus forte que jamais.

— Alors guérissez-nous?

— Guérissez-vous vous-mêmes.

— Avec quoi?

— Avec le contre-poison de *la Patrie*, la pommade de l'*Assemblée nationale* et les boîtes de la pâte-orléaniste du *Constitutionnel*.

— Mais l'élixir que vous deviez inventer?

— Je ne l'invente plus.

— Pourquoi?

— Parce que nous n'avons pu, dans le sein du comité, nous entendre sur la recette.

— Cela ne vous a pas empêchés de l'encaisser, la recette.

— Je vois que nous ne nous entendons pas. De quelle recette parlez-vous?

— Des deux cent douze mille francs.

— Moi, je parle de la recette de l'élixir.

— C'est différent; quant à l'autre, je vois bien qu'il y a eu accord parfait. Mais comment se fait-il que d'aussi savants médecins que vous l'êtes tous, n'aient pu s'entendre sur la recette de l'élixir social?

— Cela vient justement de ce que nous sommes trop savants. Les docteurs légitimistes ont argumenté contre les docteurs orléanistes, et ceux-ci ont injurié en latin leurs confrères du bonapartisme; de sorte qu'il a été absolument impossible de se mettre d'accord. Je vous avouerai même que, dans certaines séances, on est presque allé jusqu'aux coups de poing.

— Eh quoi! des coups de poing dans les conciliabules du parti de l'ordre!

— La tradition l'exige. Voyez plutôt les docteurs de Molière : ils s'injurient, ils se donnent des coups de bâton, ils se jettent des pierres, ils se prennent à la perruque; ce qui ne les empêche pas de discuter sur la Dipepsie et la Bradipepsie. Voilà pourquoi nous n'avons pu nous entendre sur la recette de l'élixir.

— En ce cas, vous rendrez au moins l'argent?

— Quel argent?

— Les deux cent douze mille francs.

— Impossible!

— Comment, impossible! Vous les avez reçus, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute.

— Et vous n'avez pas composé l'élixir?

— Esculape ne l'a pas voulu.

— Alors rendez l'argent.

— L'argent meurt et ne se rend pas. D'ailleurs il y a les frais de consultation.

— Allez vous promener avec vos frais!

— Nous n'avons pas composé l'élixir, il est vrai; mais nous avons encouragé la fabrication des contre-poison, des pâtes-orléanistes et autres pommades avec lesquelles vous ne sauriez trop vous frictionner. Si cela ne peut pas vous faire du bien, ça peut du moins vous faire du mal.

— Merci. Alors, rendez vos comptes.

— Nous les rendrons en temps et lieu.

— Comité de l'ordre, nous allons nous fâcher.

— Fâchez-vous; mais alors je ne vous sauve plus.

— Je m'en moque.

— Fort bien; alors vous tomberez dans la dipepsie démocratique.

— Ah! ouitche!

— De la dipepsie démocratique dans la bradipepsie rouge.

— Vous dites...

— De la bradipepsie rouge dans l'épilepsie socialiste.

— Ah! mon Dieu!

— De l'épilepsie socialiste dans le communisme foudroyant.

— Juste ciel, que de malheurs!

— Du communisme foudroyant dans l'apoplexie agraire.

— Grâce! grâce!

— Et de l'apoplexie agraire dans la privation de la vie où vous aura conduits votre folie.

— Pitié! pitié! Gardez l'argent, gardez vos comptes et pardonnez-nous, savants docteurs, illustres apothicaires!

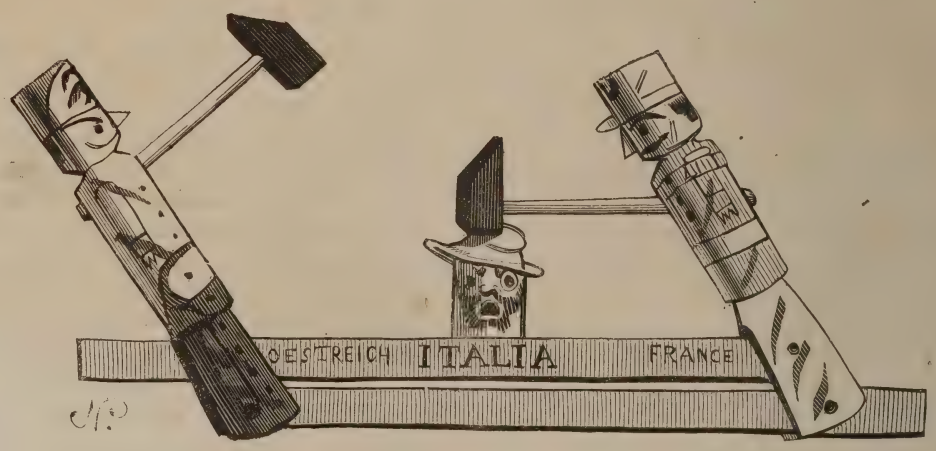
— A la bonne heure; voilà ce qui s'appelle parler. Nous rendrons nos comptes tout de même, mais à loisir. En attendant, si vous avez de nouveaux fonds à verser, n'oubliez pas que la caisse est toujours ouverte!

COMMENT M. THIERS ÉCRIT L'HISTOIRE.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, T. VIII.

(Suite.)

Revenons à l'affaire d'Espagne. On sait que M. Thiers professe le plus profond dédain pour les historiens qui ont traité le même sujet que lui; on sait qu'il a la prétention de faire l'histoire de Napoléon avec des pièces originales et des documents que personne avant lui n'avait consultés, et que, par un privilége assez surprenant, l'État lui a confiés. En conséquence, il qualifie de *rapsodies* tout ce qu'on a imprimé sur ce sujet avant lui, et il se vante même de ne l'avoir pas lu. Dans l'affaire d'Espagne, M. Thiers pousse ces prétentions jusqu'au pédantisme : il vante à tout propos l'étude profonde qu'il a faite de cet épisode, la difficulté qu'il y avait de démêler la vérité, les peines incroyables qu'il s'est données pour



L'Italie entre l'Autriche et la France.

GRANDE FABRIQUE D'ORDRE DE LA RUE DE POITIERS.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

arriver au résultat ; et il dit avec une modestie pleine de convenance, que nul avant lui n'a rien su, que nul n'en saura davantage, que toute la vérité sur cet imbroglio étrange est dans son livre. Qu'il nous soit permis de déclarer humblement à M. Thiers, nous qui n'avons lu que les ouvrages imprimés sur ce sujet, et pas du tout les documents que la bibliothèque du Louvre réserve pour les historiens-ministres, qu'il ne nous a rien appris, que tout ce qu'il nous dit et croit nous apprendre, était plus ou moins longuement, plus ou moins bien raconté dans les livres qu'il a dédaigné de lire, et nous ne lui en citerons qu'un seul, un seul dont il ne dit jamais mot, un seul qui est, à notre avis, l'ouvrage le plus clair, le plus consciencieux, le plus complet qui ait été écrit sur cette matière, l'*Histoire de l'Empire*, par M. Bignon.

Est-ce à dire pour cela qu'il n'y ait rien d'utile dans les documents nouveaux que M. Thiers a consultés ? Non certes : il y a la confirmation pleine, entière, par des témoignages incontestables, par les lettres originales de l'empereur, de tout ce que nous savions sur cette déplorable affaire ; il y a des détails nouveaux, et qui méritent attention, il y a la révélation d'un fait grave, mais qui ne nous semble pas parfaitement prouvé : c'est que Napoléon ne s'est pas contenté de pousser Charles IV à s'enfuir en Amérique, pour s'emparer ainsi du trône qu'il aurait laissé vacant ; mais si l'on en croit un document donné par M. Thiers, il a donné l'ordre à la flotte de Cadix d'arrêter ce prince au moment de l'embarquement. Tout cela achève de rendre la conduite de Napoléon inexcusable, scandaleuse, abominable et d'imprimer à sa mémoire une tache qui ne s'effacera jamais. On ne peut lire les détails dans lesquels se complait M. Thiers sans avoir la rougeur au front, sans se sentir le cœur serré de chagrin, sans gémir amèrement de voir l'honneur, la puissance, l'avenir de la France joués et compromis si aveuglément dans cette fatale intrigue ! Le plus profond dégoût vous saisit en assistant à cette triste comédie de Bayonne où de part et d'autre ceux qu'Homère appelle les *pasteurs des peuples* jouent un rôle si méprisable ou si odieux ! Quels personnages que Charles IV, Ferdinand VII, la reine, le prince de la Paix ! Quel désolant spectacle que celui de Napoléon appelant traitreusement à Bayonne tous ces princes pour les dépouiller, forçant Ferdinand VII à rendre la couronne à Charles IV, pour que Charles IV la lui donne à lui-même, puis la repassant à Joseph qui, à son tour, donne la couronne de Naples à Murat ! Quel jeu ! quelle dérision ! quelle moquerie ignoble de la vie et de la destinée des peuples ! En présence de tels actes M. Thiers resta impassible ; avec le scepticisme de l'école de Talleyrand, il se contente de jeter en passant quelques paroles de blâme, et l'on sent sous ce blâme le regret de ce que le succès n'a pas justifié et lavé toute cette odieuse affaire ! Ah ! si cette indifférence pour le bien et le mal, si cette politique d'égoïsme et d'immoralité n'était pas la plaie de notre époque, et surtout de la partie éclairée et gouvernante de la nation, il suffirait de la lecture de ce huitième volume pour condamner M. Thiers comme homme politique, et rendre son influence sur les affaires de l'État à jamais impossible.

Descendrons-nous maintenant à un examen littéraire de ce volume ? Il a tous les défauts de composition de ceux qui l'ont précédé ; c'est toujours la même diffusion, la même confusion, c'est toujours cette prodigalité de détails qui impatiente et noie le lecteur, c'est toujours le même style commun jusqu'à la trivialité, et cette ridicule manie de nous faire la leçon à tout propos et sur les choses les plus vulgaires : ainsi dans les précédents volumes M. Thiers consacrait des pages à nous apprendre que le Rhin passe à Bâle, et que les Alpes sont de hautes montagnes ; dans celui-ci il nous apprend « que la rente 5 p. 0/0 signifie un intérêt de 5 alloué à un capital nominal de 100 » (page 7) ; il nous apprend ce que c'est qu'un compte en partie simple et en partie double ; il nous apprend que trois ou quatre bataillons forment un régiment, deux régiments une brigade, deux brigades une division, etc. En vérité, quelle opinion l'auteur a-t-il donc de nous ? Et croit-il n'avoir pour lecteurs que des portières ?

M. Thiers a néanmoins éprouvé un grand embarras dans ce volume : il n'avait pas de batailles à décrire, pas le plus petit

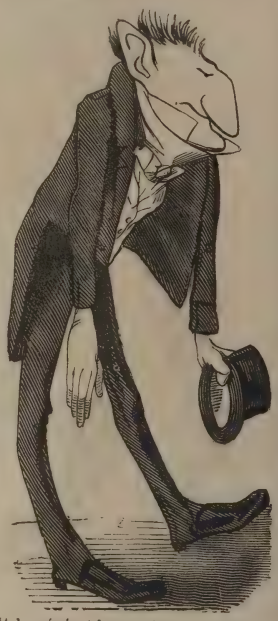
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

C'est alors que mossieu Réac fit la connaissance du jeune Aristo, garçon élégant, d'un physique agréable et surtout d'une intelligence soignée.

Le même jeune Aristo, vu de dos.

Ce jeune homme présente mossieu Réac à son papa, le général baron Aristo de Taupinois.



Et le général baron Aristo de Taupinois, ayant concerté avec mossieu Réac un petit plan de campagne pour le *rétablissement de l'ordre*, mossieu Réac s'en va trouver le gouvernement provisoire.

combat à gagner, pas le moindre plan de campagne à développer. Or, chacun sait le faible de M. Thiers pour les affaires de guerre, il se complaît, il se délecte dans l'organisation, l'administration, les opérations des armées; le militaire, c'est sa chose, sa propriété, son domaine; et comme Achille à Scyros, la vue d'une épée le fait bondir. Enfin, il se sent tant de talent pour faire marcher dans ses livres les bataillons, et les divisions, pour les mêler, les séparer, les enchevêtrer à la façon de nos romans modernes, que si nous le voulions, et si Radetzki était mort, il nous ferait en personne une deuxième édition des campagnes de l'Empire. On sait qu'il s'en est peu fallu que nous n'eussions ce triste spectacle en 1840; et l'habileté avec laquelle il rappela notre flotte d'Alexandrie à Tuulon, démontre qu'il eût été à la fois, s'il n'eût manqué sa vocation, et un Turenne et un Tourville.

M. Thiers était donc gêné pour mettre du militaire dans son huitième volume. Il s'en est dédommagé en nous donnant les détails les plus insignifiants, les plus soporifiques, sur la formation des armées de Portugal et d'Espagne; et, grâce à lui, la postérité saura les mutations et les mouvements, non-seulement de chaque bataillon, mais de chaque compagnie; combien d'hommes pris à celle-ci pour verser à celle-là; combien de lieues faites par telle escouade, etc. Et qu'on vienne nous dire que M. Thiers n'est pas un foudre de guerre! Aussi, quand il énumère les vingt armées de l'Empereur, ses neuf cent mille hommes, les États qu'il a conquis, ceux qu'il veut conquérir, il se sent pris de vertige, il a des éblouissements. On sent qu'il s'est dit, en écrivant ces lignes: « Que n'étais-je là? » ou: « Que n'ai-je cela? » Et il n'a pas un mot de reproche pour cette politique gigantesque, aventureuse, si éloignée de la politique modeste et sûre de Richelieu et de Louis XIV, et qui devait conduire la France dans un abîme.

Nous attendons avec impatience la publication des quatre derniers volumes, et surtout du douzième; car nous sommes curieux de voir si M. Thiers sera, dans son histoire de l'Empire, fidèle au système qu'il a développé avec tant d'honneur et d'éclat dans son histoire de la Révolution, et qu'il a mis plus d'une fois en pratique dans sa vie politique. Voici quel est ce système:

M. Thiers est, par nature, du parti de la force, de la puissance, de la fortune, des heureux. Tant qu'un pouvoir existe, quel qu'il soit, il excuse ses fautes, il accumule les raisons qu'il a d'exister, il s'efforce, pour ainsi dire, de prolonger sa vie; mais dès qu'il est tombé, il le couvre de blâme, il multiplie les raisons qu'il avait de mourir, il le foule aux pieds. C'est l'adorateur de la fortune aveugle, du sort heureux, de la fatalité!

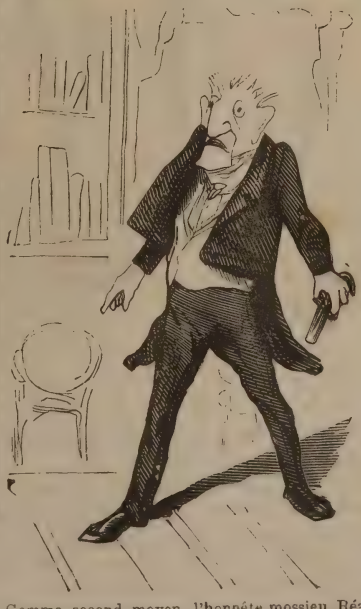
Ainsi, il est d'abord pour la monarchie constitutionnelle de Louis XVI contre les Girondins; puis, quand cette monarchie est tombée, il démontre que cela devait être, que sa chute est juste, que le progrès était à ce prix, et il exalte le pouvoir nouveau des Girondins. Les Girondins tombent-ils à leur tour, il apaise nos regrets pour leur défaite, en nous prouvant qu'ils auraient causé la ruine de la France, et il excite nos sympathies et notre confiance pour les Montagnards. Les Montagnards tombent, il les jette aux *gémonies*, et se réjouit de la réaction thermidorienne. Puis le Directoire arrivant, il le soutient, il l'aide, il l'excuse, il le loue; et quand le lecteur bénin verse une larme sur sa chute, il l'engage bien vite à l'essuyer, en lui démontrant que ce gouvernement faisait le malheur du pays, et qu'il faut saluer d'acclamations l'avénement providentiel de l'homme du 18 brumaire.

Nous sommes donc curieux, nous le répétons, de voir les derniers volumes de M. Thiers, pour juger s'il sera fidèle à son système historique. Baylen approche, Moscou n'est pas loin, Leipsig est à l'horizon. Allons, monsieur Thiers, voici le moment venu de passer du côté des vainqueurs, et de commencer à nous démontrer que Napoléon, par son despotisme et son ambition, a mérité sa chute; que cette chute a été le bonheur de la France, puisqu'elle nous a donné les Bourbons et le *Constitutionnel*, c'est-à-dire puisqu'elle a préparé l'avénement du seul grand homme que la France ait engendré depuis Napoléon, de M. Thiers!

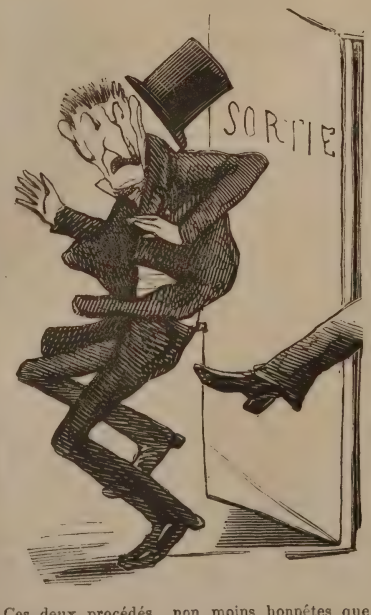
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Mossieu Réac offre au gouvernement provisoire un moyen financier très-simple: il s'agit de ne rien payer du tout, autrement dit de faire un trou dans la lune.



Comme second moyen, l'honnête mossieu Réac propose au même gouvernement provisoire de faire venir les principaux capitalistes qu'il désignera, et de les tenir en charte privée jusqu'à ce qu'ils aient chacun déposé une somme de..



Ces deux procédés, non moins honnêtes que modérés, obtiennent de ce gueux de gouvernement provisoire le meilleur accueil.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Le fils du roi Jérôme a l'humeur complaisante ;
Avec le ministère il a toujours voté.
On l'entend aujourd'hui parler de liberté,
Et dans trente cantons sans peur il se présente.
De son féal cousin enviant la grandeur,
Pour conquérir des voix il se met en campagne.
A la cour de Madrid il fut ambassadeur :
N'a-t-il pas dû bâtir des châteaux en Espagne?

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

FABLE POLONAISE.

(Traduction littérale.)

...L'ORDRE!!!...
(Les hommes de la rue de Poitiers.)

Quand Dieu chassa le pêcheur du Paradis,
Cependant il ne voulut pas que le pêcheur mourût de faim;
Il ordonna aux anges de préparer du blé,
Et de jeter les grains sur le chemin de l'homme.
Adam vint, les trouva, les regarda sans s'approcher,
Et s'en alla : car il ne savait que faire de ces grains.
Mais, dans la nuit, il vint un démon savant qui dit :
« Ce n'est pas en vain que Dieu a jeté ici cette poignée de blé;
« Il faut qu'il y ait une puissance secrète dans ces grains.
« Cachons-les avant que l'homme en découvre la valeur! »
Il fit avec sa corne un sillon dans la terre, sema le blé;
Il cracha, couvrit la terre et frappa du pied,
Fier et content d'avoir pénétré un dessein de Dieu,
Il disparut en hurlant à gorge déployée...
Mais voici qu'au printemps, au grand étonnement du démon,
Il vient de l'herbe... des fleurs... des épis... — le blé.

O vous, qui voulez envahir le monde avec le Nord,
Qui nommez la ruse raison, et la méchanceté force,
Quiconque d'entre vous aura trouvé et enseveli la foi,
Celui-là ne trompera que lui-même en croyant tromper Dieu.

ÉPILOGUE.

La *Revue* au public offre un premier volume,
Monument du crayon ainsi que de la plume;
Plaisante galerie où les héros du temps,
Les grands hommes d'État, les petits importants,
Les occultes meneurs de la Législature,
Passent, stigmatisés par la caricature.
Aucun d'eux n'est omis; nous avons exploité
Le champ du ridicule et de la vanité;
Nous avons, pour laisser une page à l'histoire,
Des sottises du jour vidé le répertoire,
Et la postérité concevra, grâce à nous,
Combien on bafouait Odilon et Falloux.

Nous vous disons merci! vous, dont la bienveillance
A de notre recueil soutenu la vaillance;
Frères d'opinion, braves républicains,
Tout prêts à repousser le retour des Tarquins.
Quand nous avons frappé les épaules serviles
Des brouillons ameutés pour les guerres civiles;
Quand notre discipline, aux coups retentissants,
A cinglé sans pitié les partis menaçants,
A nos pamphlets moqueurs, à nos dessins caustiques,
Vous avez prodigué vos bravos sympathiques.

Protégez-nous encor, car nous persévérons;
Sans laisser sur les bancs dormir nos avirons;
Pavoisés à l'avant d'un drapeau populaire,
Nous reprenons la course, et vogue la galère!
Le devoir nous appelle, à l'heure où le scrutin
Va de la France entière arrêter le destin.
Il faut que des soldats de la Démocratie
Par quiconque a du cœur la foule soit grossie;
Il faut que l'écrivain, grave ou facétieux,
S'arme de pied en cap contre les factieux.

Aussi nous sommes là. Plus forte que l'épée,
L'arme de la satire est par nous retrempée;
Pour mettre au pilori les fripons ou les sots,
Nos artistes déjà préparent leurs pinceaux.
Paix, liberté, progrès, telle est notre devise.
Guerre à l'ordre menteur qui trouble et qui divise!
Nous en signalerons les coupables fauteurs,
Nous saurons déjouer l'effort des réacteurs,
Et barrer le passage aux Judas sans vergogne,
Qui marchent hardiment vers la place Bourgogne.

O vous donc, affidés du tripot poitevin,
Amis de la régence, amis du droit divin,
Bataillons de verdets, légions girondines,
Vous passerez encor sous nos fourches caudines.
Coalisés pour nuire, engraissés des cadeaux
Que dans votre aumônière apportent les badauds;
Vous pensez réussir; votre ligue immorale
Erre dans l'ombre, autour de l'urne électorale,
Pour en faire sortir des barbons éclopés,
Du regret d'autrefois toujours préoccupés,
Dont la liberté fait clignoter les prunelles,
Et qui tremblent d'en voir les clartés éternelles.
Vous comptez sur Véron, sur Thiers, sur les *Débats;*
Mais nous sommes croisés pour de nouveaux combats;
D'inépuisables traits notre verve est pourvue,
Et vous aurez affaire à des gens de *Revue!*

E. B.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTA. — Les grands dessins seuls sont indiqués dans la table.

QUELQUES LIGNES DE PRÉFACE. — Du Comique et du Sérieux. 1
L'Homme et le Masque (dessin anglais). 1
Saint Pierre, saint Paul et les Républicains de la veille. 3
Les deux Ombres et Louis-Napoléon. 3
Aux Chefs de parti. 6
Le petit Chapeau du roi d'Ivetot (dessin par Bertall). 7
Ce que dit M. Thiers quand il dort. — Une Séance de magnétisme à la place Saint-Georges. 8
Arrivée de l'Oiseau (dessiné par Otto). 9
Les deux Bonapartistes. — Le Bonapartiste de la veille (1822), le Bonapartiste du lendemain (1848). 10
Choses quelconques. 12
Le Neveu de la colonne. (Chanson avec six vignettes, par Bertall). 13
L'Homme de bronze et l'Homme de plâtre (dessin anglais). 14
La Grenouille et le Bœuf (dessin anglais). 14
Visite au lion de Waterloo (dessin anglais). 15

18 novembre. — LA SEMAINE. 15
Les Aventures illustrées du Prince pour rire. — INTRODUCTION. *Ab ovo.* — CHAP. Ier. *Son enfance et son éducation.* — CHAP. II. *Son adolescence.* — CHAP. III. *Ses expéditions.* — CHAP. IV. *A l'étranger.* (Vingt-trois vignettes, par Nadard). 16 et suiv.
Ce que c'est qu'un Prétendant. 16
Le Parti crétin. 18
Bababeck et les Fakirs en 1848. 20
Le Bonapartisme rural. 21
Une Histoire de demain. 23
Le Duel de MM. Baraguay-d'Hilliers et Goudchaux. 26
Boutade d'un Républicain (chanson). 27
Dans quelques semaines (dessin anglais). 28

25 novembre. — LA SEMAINE. 29
Un souteneur de candidature (dessin par Bertall). 31
A Madame Delphine Gay de Girardin, à propos du feuilleton de *la Presse* du 28 novembre 1848. (Chanson). 31
Suite des aventures du Prince pour rire. — CHAP. V. *Candidature.* (Dix vignettes par Nadard). 32
Un Club napoléonien. 32
Les Comités bonapartistes. 34
Tyrannie occulte du despotisme des lunettes. (Seize vignettes sur les lunettes, par Bertall). 37
Votons pour Bonaparte. (Chanson). 51
Icare impérial (dessin anglais). 42

2 décembre. — LA SEMAINE. 43
Suite des Aventures du Prince pour rire. — CHAP. VI. *Apothéose.* 44
Portrait d'un contemporain. 44
A MM. Bugeaud, Thiers et Molé. 45
M. Véron, homme politique. 46
Exposition du grand concours ouvert pour le portrait du Prince pour rire, avec les notes du jury. (Dix-sept vignettes, par Bertall, Nadard et Fabritzius). 48
Portrait ayant obtenu le grand prix. 54
Boutades en vers. 55
Les deux Sosies (dessin anglais). 55
Nez du prince pour rire pendant la lecture de l'article 68 de la Constitution. 56
THIERS (type par Fabritzius). 57

9 décembre. — LA SEMAINE. 59
Questions électorales (dessin par Bertall). 61
Les Parvenus. 62
Audaces fortuna juvat (dessin par Otto). 64
Les Clubs en plein vent. 66
Le Parti des domestiques. 67
Soldats, voilà Catin! 68
La Tour de Babel. 70
Le Retour des cendres de celui-là. 71
Au voleur! au voleur! (dessin anglais). 72
Plongeon de la République (dessin par Otto). 73
Le Mariage imprévu (dessin par Otto). 74

16 décembre. — LA SEMAINE. 81
Coup d'œil sur le nouveau ministère. 81
Les Hommes du lendemain. 82
Je ne suis qu'une femme, une folle, une buse (dessin par Otto). 83
Sur certain Épître. — Avènement. — Quatrains. 83
Au général Cavaignac, la femme d'un de ses électeurs. 84
Le colonel Véron. 86
Vie politique et littéraire de Vipérin, journaliste et industriel. (Vingt-deux vignettes par Nadard). 86
Donnez-nous donc des nouvelles de M. de Girardin. 87
Confiance! confiance! 88
La discorde au camp d'Agramant. 90
Arrivée des Corses. — *Le Constitutionnel* et *la Presse*. 91
Petite Explication d'une grande majorité. (Chanson). 92
Réclamation d'un courtier électoral. (Chanson). 93
Les Variations d'un Parisien. (Chanson). 93
VÉRON (type par Fabritzius). 93

23 décembre. — LA SEMAINE. 99
Noël. 100
Une raison pour expliquer l'échec de M. Lamartine. 102
Au général Cavaignac. 102
Portrait en pied du général Cavaignac. 102
Au citoyen Louis Bonaparte, Président de la République française. 103
Portrait en pied de Louis-Napoléon Bonaparte. 104
Un mot de Charles-Quint. — L'Aigle en papier. 104
Un terrible logicien. 104
PROUDHON (type par Bertall). 106
Les Lampions. 107
CRÉMIEUX (type par Nadard). 107
Les Journaux devant le nouveau gouvernement. 108
Testament politique du sieur Émile de Girardin. 109
GIRARDIN (type par Fabritzius). 112

1er janvier 1849. — Le Calendrier 113
Almanach républicain, ou les grandes prédictions, pour 1849, enrichi des portraits des membres du Gouvernement provisoire et de scènes rétrospectives. (Vingt-quatre vignettes, par Nadard) 114
Revue rétrospective de 1848. — Tablettes d'un touriste anglais. 127
Lamennais (type par Fabritzius) 128
Le Gâteau des rois de 1849 (dessin par Fabritzius) 129
Un nouveau 16 mai (dessin par Nadard) 130

6 janvier. — La Semaine 131
Les Étrennes 133
Les grandes Fêtes de la Liberté (dessins par Nadard) 134
Réforme postale 135
Réfutation d'une calomnie 136
Une Union légitimée 137
Une Calomnie à propos du Régent 138
Rapport de la politique avec la pipe 139
Le commandement du général Changarnier 140
Choses quelconques 140
Le Présent et l'Avenir 141
Question à l'ordre du jour (chanson) 143
République poléonne (dessin par Otto) 144

13 janvier. — La Semaine 147
La Politique mise à la portée des enfants 148
O Washington! ô Franklin! 149
M. de Noailles à l'Académie! 149
Les Fureurs du *Constitutionnel* 150
Les hautes fonctions digestives et politiques de 1848-1849 (dessin par Bertall) 151
Un nouveau 15 mai 152
Les Pétitions contre l'Assemblée nationale 153
Les Dénégations 154
Le Retour de Sibérie 155
Girardinade tartufée 157
Choses quelconques 157
Allocution d'un courtier réactionnaire (chanson) 159
Falloux (type par Fabritzius) 160

20 janvier. — La Semaine 161
Changarnier (type par Fabritzius) 163
Un Ministre éternel 164
Les Mystères du parti honnête 164
Icarie (correspondance particulière) 166
Réclamations contre lesquelles on pourra bien réclamer 168
Vue de la Californie (d'après un daguerréotype) 169
Le Conservatoire 170
Deux utopies 171
Choses quelconques 172
Berger (type par Fabritzius) 174

27 janvier. — La Semaine 175
Le duc de Bordeaux et sa famille à Frosdorff près Vienne. Détails curieux et authentiques recueillis sur place 178
Une Restauration en peinture 179
Festin donné par M. de Falloux (dessin par Nadard) 181
Réapparition du père Bugeaud à la tribune de l'Assemblée nationale, le 24 janvier 181
M. Lherminier 183
Les Journaux qui ne paraissent pas 184
Les Républicophobes 184
L'Énergie d'un *boulet* (dessin par Otto) 185
Choses quelconques 186
Le Retour de M. Guizot (chanson) 187
Boulay (type par Fabritzius) 188

3 février. — La Semaine 189
Les Joujoux d'un enfant terrible (dessin par Bertall) 191
Un Sabre 192
Le Sommeil de M. Marrast 193
Les Arrestations 194
Le Budget d'un représentant 195
Voyage en Europe 196
Avis aux journaux indépendants 198
Choses quelconques 198
Fresneau (type par Fabritzius) 199
Faucher (type par Fabritzius) 202

10 février. — La Semaine 203
Ne réveillez pas le chat qui dort (dessin par Bertall) 205
Violettes parlementaires. — Esquisses non politiques. — Premières violettes : M. Huré 206
Deux grands Matamores 208
L'Assemblée et le Président 208
Monument en l'honneur du Grand Odilon Barrot (dessin par Fabritzius) 209
La Poule aux œufs d'or 210
M. Bugeaud faisant connaissance avec la ville de Bourges 211
Les Patrouilles avec canon 212
Lettre d'un voleur à M. de Heckeren 214
Choses quelconques 214
Dupin (laid-nez), (type par Fabritzius) 214

17 février. — La Semaine 217
Du succès de M. Rateau 218
Duc et marquis (dessin par Otto) 219
Départ pour la Californie (dessin par Fabritzius) 220
Oraison périgourdine de M. Bugeaud 220
Les rives du Sacramento (dessin par Nadard) 221
Comment M. Thiers défend M. Faucher (Léon) 221
Les jongleries d'un saltimbanque (série de dix vignettes, par Nadard) 222
Dévouement et colique 222
M. Bugeaud et le *Journal des Débats* 223
Nouveaux détails sur le duc de Bordeaux et sur la duchesse de Berry 224
Proposition 225
Dialogue des morts, par un visionnaire 226
La pyramide humaine (dessin par Nadard) 227
Choses quelconques 228
Lamartine (type par Fabritzius) 230

24 février. — La Semaine 231
Mieux vaut prévenir que réprimer 232
Deux républicains du parti honnête (dessin par Lorentz) 233
Violette parlementaire. II. M. Avond 234
Le nouveau cheval de bois 236
Encore le bœuf gras; révélation du système politique de M. Barrot, à propos du bœuf gras 238
A propos d'une loi favorable aux maris 239
Un mot sur M. le comte Mortier 240
A M. le vicomte de Falloux 240
Choses quelconques 241
24 février, chanson 243
Souvenirs de février, chanson 243
Montalembert (type par Fabritzius) 244

3 mars. — La Semaine 245
Différents points de vue sous lesquels on voit M. P.-J. Proudhon (série de huit vignettes, par Bertall) 247
Confession du *Constitutionnel* 248
La vie publique et privée de M. Réac (série de vingt-quatre vignettes, par Nadard) 248
M. Mortier et M. Dandré 249
Les Précautions de M. Pierre Leroux 250
Saint Falloux 252
Comme quoi le Président de la République est une mine de Californie 254
Quelques mots à propos du dernier livre de M. de Lamartine « Raphael » 254
Choses quelconques 256
Duvergier de Hauranne (type par Nadard) 258

10 mars. — La Semaine 259
Le Constitutionnel dépouillant le vieil homme (dessin par Bertall) 261
Les vaudevilles réactionnaires 262
La vie publique et privée de monsieu Réac (série de vingt-quatre vignettes, par Nadard) 262
L'arbre du 24 février 264
Si un mari a droit de vie et de mort sur sa femme 265

Les faux sous-officiers 267
Lettre de S.M. Changarnier Ier, dit Bergamotte, roi de Paris, Bagnolet, Suresne et autres lieux, à S. M. Bugeaud Ier, dit Bugemard, roi de Lyon, Bourges et lieux circonvoisins 268
Choses quelconques 269
Les Faucheurs de la République (chanson) 271
M. le comte Molé (type par Fabritzius) 272

17 mars. — La Semaine 273
Les Centimes décoiffés 274
Arlequinade (série de six vignettes, par Quillenbois) 275
M. Rulhières 276
La Vie publique et privée de mossieu Réac (série de vingt vignettes, par Nadard 276
Une commande impérieuse 277
Profession de foi légitimiste 279
Si Dieu le voulait 280
Le loto asiatique 282
Orthographe de cavalerie 283
Choses quelconques 284
La Marée montante (poésie) 285
Denjoy (type par Fabritzius) 286

24 mars. — La Semaine 287
Violette parlementaire. —III. M. Mouton 288
Le Thé de Madame Gibou et de Madame Pochet (dessin par Bertall 289
Les Chartes octroyées 290
Visite à Saint-Leu, avec illustrations 292
Le Calife imprudent (conte oriental) 293
Manifeste du comité électoral de la rue de Poitiers 295
Les trois soutiens de la civilisation austro-croate (dessin par Fabritzius) 295
Quelques mots sur le 15 mai et sur M. Buchez 297
Choses quelconques 298
Vieillard (type par Fabritzius) 300

31 mars. — La Semaine 301
Le Thermomètre politique, avec la manière de s'en servir (dessin par Bertall) 302
Un Rêve rétrospectif 304
Attitude du gouvernement de la République française devant les événements européens (dessin par Nadard) 305
La Rue de Poitiers demande l'aumône 305
Il le fallait 306
Grand Tournoi financier à armes courtoises (dessin par Bertall) 307
La Pudeur de M. Thiers 308
Violettes parlementaires. —IV. M. de Kerdrel 308
Préparatifs de guerre 310
La vie publique et privée de Mossieu Réac (série de dix-neuf vignettes, par Nadard) 311
L'Homme invisible 311
Choses quelconques 312
Le feld-caporal Bujeaud (type par Fabritzius) 314

7 avril. — La Semaine 315
Le Pic de la Réaction (dessin par Nadard) 317
La Liberté militaire comme en Russie 318
Études politiques à l'Assemblée nationale. — Séance du 31 mars 319
Le Banquier de Trébisonde 320
On demande des gens d'esprit 321
Le Choléra de 1849 322
La Vie publique et privée de mossieu Réac (série de quinze vignettes par Nadard 324
Déchéance de Longchamps 324
Choses quelconques 326
Zut, zut (chanson) 327
De Tracy (type par Beguin) 328

14 avril. — La Semaine 329
Les trois Sorcières de la rue de Poitiers (dessin par Nadard). 331
Les Orgues de la rue de Poitiers 332
Ovation de M de Montalembert 332
Lettre d'Arthur à Arabella 334
Musée national français : Entrée de Radetzki à Paris (dessin par Nadard 335
Procès-verbal 336
Les nouveaux Sergents de ville 336
Les Trembleurs 338
John Bull à Paris (série de cinq vignettes, par Nadard) 339
Un grand Criminel 340
Une Visite à l'Élysée 340
Le Prophète (chanson) 341
Lacrosse (type par Fabritzius) 342

21 avril. — La Semaine 343
Une Résurrection inattendue (dessin par Nadard) 345
M. Guizot à ses amis 346
République contre République. A bord d'un bâtiment de l'escadre d'expédition 347
Les Bateleurs politiques (dessin par Bertall) 348
Que faire de tant d'argent ? 350
La Vie publique et privée de mossieu Réac (série de douze vignettes par Nadard) 350
Les Pensions littéraires 351
Comment M. Thiers écrit l'histoire ; Histoire du Consulat et de l'Empire 354
Maître Baroche, type par Fabritzius 356

28 avril. — La dernière Semaine 357
Les deux Cousins 358
La Rue de Poitiers et ses souscripteurs 359
Comment M. Thiers écrit l'histoire (fin) 360
Grande Fabrique d'ordre de la rue de Poitiers (dessin par Nadard) 361
La Vie privée et publique de mossieu Réac (série de sept vignettes par Nadard) 362
Napoléon Bonaparte (type par Fabritzius) 364
Fable polonaise 365
Épilogue 365

FIN DU TOME PREMIER.

REVUE COMIQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,

Rue de Vaugirard, 36.

LA

REVUE COMIQUE

A L'USAGE DES GENS SÉRIEUX.

HISTOIRE MORALE, PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE,
CRITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
DE L'ANNÉE 1849.

TEXTE PAR MM.

JEAN VERTOT, C. CARAGUEL, A. LIREUX, E. DE LA BÉDOLLIÈRE, GÉRARD DE NERVAL, FÉLIX TOURNACHON, A. FAUCHERY, ETC., ETC.

DESSINS PAR MM.

BERTALL, NADAR, FABRITZIUS, OTTO, LORENTZ, BEGUIN, QUILLENBOIS, ETC.

MAI 1849. — DÉCEMBRE 1849.

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE COMIQUE,

52, RUE RICHELIEU.

PROFESSION DE FOI.

Amis de ce recueil, vous qui le protégez,
Innombrables lecteurs qui nous encouragez,
Lorsque de nos brocards ravivant la malice,
Pour la seconde fois nous entrons dans la lice,
Nous devons vous apprendre à quel but nous allons,
Quelle est notre bannière, et ce que nous voulons.

De l'état des partis, si l'on fait son étude,
On ne trouve qu'erreur, désordre, incertitude,
Indicible chaos, qu'à peine l'on conçoit,
Où Dieu dirait en vain : « Que la lumière soit! »
Par mille opinions la France travaillée,
En mille sens divers tour à tour tiraillée,
Semble un vaisseau perdu, que la mer et le vent
Balancent à leur gré sur le gouffre mouvant.
Pour ramener au port cette épave qui flotte,
Où rallumer un phare? où choisir un pilote?
Les uns, montrant du doigt les plages du passé,
Cherchent à rétablir le trône renversé,
Et pensent qu'il suffit, pour conjurer la lame,
D'arborer au grand mât la gothique oriflamme.
D'autres tournent les yeux vers des bords ignorés,
Où les peuples enfin seront régénérés;
Où le bonheur suivra l'homme dès son enfance;
Où la terre féconde, avec munificence,
A tous les fils d'Adam, sevrés de leurs douleurs,
Prodiguera des fruits, de l'ombrage et des fleurs.

Nous, nous ne suivrons point la bande aventurière
Qui s'élance en avant ou se jette en arrière.
A ceux qui jusqu'aux rois veulent rétrograder,
Nous disons : « Seul, le peuple a droit de commander.
Les monarques s'en vont; le sceptre héréditaire,
Que tenaient fièrement les maîtres de la terre,
Par des sujets majeurs relégué dans un coin,
N'est qu'un bâton moisi dont on n'a plus besoin. »
Aux autres, trop hâtifs, nous crions : « Patience!
Laissez faire le temps, la raison, la science.
Lasse du joug présent, rêvant des jours meilleurs,
Votre âme sympathise avec les travailleurs,
Et pour changer la part que le sort leur a faite,
Vous bouleversez tout, des bases jusqu'au faîte:
Pressés d'échaffauder les systèmes nouveaux,
Dont le plan gigantesque encombre vos cerveaux;
Mais toujours une idée, avant d'être entendue,
En des limbes obscurs reste longtemps perdue.
Lentement elle arrive à se concilier
Des cœurs pour la servir, des bras pour l'appuyer;
Et le temps démolit pierre à pierre, à coups d'ailes,
Des tenaces abus les fortes citadelles.

Voyez-vous l'architecte, à quelque monument,
Dès ses premiers efforts poser l'entablement,
Et l'artiste, créant la beauté qu'il médite,
Ciseler en un jour la Vénus Aphrodite? »

Pourtant ne croyez pas, ô gens du *statu quo!*
Parmi nos rédacteurs rencontrer de l'écho.
Il faut que le pouvoir, d'une main diligente,
Travaille à nous donner toute réforme urgente,
Et qu'en sa résistance, obstiné comme un mur.
Il ne combatte pas le progrès déjà mûr,
Contre l'indépendance armer une croisière,
Tenir les citoyens sans cesse à la lisière,
Opposer aux penseurs des obstacles mesquins,
Tel est l'unique but des faux républicains.
Mais nous, nous demandons qu'on marche et qu'on avance.
La République doit être une eau de Jouvence,
Source vivifiante, où la société
Puisera de nouveau la force et la santé.
Nous vous réservons donc nos plus rudes critiques,
Confrères de Barrot, eunuques politiques,
Rhéteurs, qui vous payez d'emphase et de grands mots,
Sans apporter remède au moindre de nos maux.
Pour ce que vous valez nous vous ferons connaître;
Car, sur les libertés, qui s'empressaient de naître,
Vous avez appliqué votre profane main,
Et remettez toujours les progrès à demain.
Vous qui, pleins d'un beau zèle, avec acrimonie,
D'un austère intrigant blamiez la tyrannie,
Maintenant que la roue, en tournant au hasard,
Vous élève à côté du neveu d'un César,
Du char républicain cochers retardataires,
Vous faites ce qu'ont fait les anciens ministères;
Comme si de Juillet le monarque vieilli
Présidait le conseil au château de Neuilly.
D'autres vous tresseront des couronnes de chêne;
Nous votons contre vous dans la lutte prochaine,
Et Faucher sous nos coups doit tomber immolé,
Avec Quentin Beauchard, Denjoy, Fould et Molé.
Nous combattrons aussi les efforts du pygmée
Qui mène de Poitiers l'astucieuse armée;
Nous nous revêtirons du casque et du haubert,
Pour défier Grandin, Berryer, Montalembert,
Et Bugeaud, qui, bouffi de sa gloire africaine,
Croit pouvoir démolir l'arche républicaine.

La Constitution, voilà notre drapeau!
Couvrons de nos dédains le royal oripeau;
Laissons à l'avenir les questions ardues,
Qui, dans la foule encore, ne sont pas descendues;
Et sans examiner ce que les partis font,
Consolidons la forme avant d'atteindre au fond.

E. B.

JÉROME CABASSOL

A LA RECHERCHE DE LA MEILLEURE DES LISTES ÉLECTORALES.

I

LE DÉLÉGUÉ DE LA HAUTE-GARONNE.

« Cabassol, m'ont dit plusieurs habitants de mon département domiciliés à Paris, tu es un garçon intelligent, tu as l'habitude des hommes; ton oncle Saint-Ybars, mort depuis peu en odeur de tragédie, t'a fait donner une excellente éducation; rends-nous un service.

— Parlez, messieurs, parlez; je suis tout entier à votre disposition.

— Le moment des élections approche; la situation est grave; nous ne voudrions pas faire des choix indignes de la Haute-Garonne; les listes affluent : comment nous éclairer? laquelle choisir? En cette occurrence, nous avons jeté les yeux sur toi, Cabassol.

— Que faut-il que je fasse?

— Il faut parcourir les clubs, les comités, les bureaux de journaux; écouter ce qu'on y dit sur les candidats, et nous faire un rapport là-dessus. C'est d'après ce rapport que nous dresserons notre liste. Te sens-tu capable de remplir cette délicate et importante mission?

— Je suis pénétré de reconnaissance pour la marque de confiance que je reçois de mes compatriotes, et je m'efforcerai de la justifier. Comptez sur moi, électeurs de la Haute-Garonne; et si jamais il m'est donné de vous représenter à une tribune plus haute..... »

Ici les sanglots étouffèrent ma voix; l'émotion m'empêcha de continuer, je me jetai dans les bras de mes compatriotes; et je partis, résolu à mourir ou à remplir la glorieuse tâche qu'ils m'imposaient.

LA RUE DE POITIERS. — TOILETTE DE CIRCONSTANCE.

« Faut un peu de rouge, pas trop n'en faut. »

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

II

UNE HEUREUSE RENCONTRE.

Comme je marchais avec rapidité dans la rue, me dirigeant vers le comité de la rue de Poitiers, je fus arrêté par un de mes amis, ancien employé au Mont-de-Piété.

« Tiens! c'est Cabassol.

— Lui-même.

— Par quel hasard?

— Ce n'est pas le hasard; c'est bien par un effet direct de ma volonté que je suis aujourd'hui dans la rue. Je cherche une chose des plus importantes.

— Laquelle?

— La meilleure des listes électorales. C'est assez difficile à trouver. Il y en a tant.

— C'est vrai; il y aurait peut-être un moyen...

— Voyons.

— Si nous consultions un somnambule.

— C'est une idée; mais où trouver un somnambule électoral?

— Voilà notre affaire, s'écria mon ami, et il me tendit un journal. En effet, je lus à la quatrième page :

M. THIERS, SOMNAMBULE POLITIQUE. — CONSULTATIONS DE MIDI A CINQ HEURES. (LUCIDITÉ GARANTIE.)

Nous montâmes chez M. Thiers.

III

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME ÉLECTORAL.

L'antichambre était remplie de gens qui venaient consulter le somnambule. On y voyait des anciens préfets, des receveurs généraux, des conseillers d'État, des fonctionnaires de tous les genres. Ils venaient lui demander des conseils sur la meilleure manière de traiter leur candidature.

Nous attendîmes pendant plus d'une heure; enfin, notre tour vint.

Le somnambule électoral (lucidité garantie) était assis dans un fauteuil à la Voltaire; il se leva à demi pour nous saluer.

« Messieurs, nous dit-il, je suis le grand Thiers, autrefois des Bouches-du-Rhône, maintenant de la Seine-Inférieure, en attendant d'être de la Seine véritable, ce qui ne tardera pas à arriver, si j'en crois les pronostics de la science. Vous venez me consulter sur les élections?

— Précisément.

— Donnez-moi une mèche de vos cheveux.

— Je suis chauve.

— Alors je me contenterai d'un objet vous ayant appartenu de près, votre tabatière, par exemple, un vieux bouton de guêtres, un de vos sous-pieds, ou la mèche de votre bonnet de nuit.

— Pourquoi faire?

— Pour me mettre en communication avec vous, et vous dire ensuite quel genre de candidats convient à votre tempérament. Dites-moi votre nom.

— Jérôme Cabassol.

— Votre âge?

— Quarante-cinq ans.

— Votre état?

— Fabricant de parapluies.

— Votre pays?

— Saint-Ybars.

— C'est très-bien. Maintenant, laissez agir le fluide. Merruau, êtes-vous prêt?

— Oui, monsieur. J'ai *le Constitutionnel* et l'*Histoire du Consulat*. Faut-il donner à ces messieurs le grand sommeil ou le petit sommeil?

— Le grand sommeil. Lisez-moi l'*Histoire du Consulat*.

Après avoir écouté la lecture de deux ou trois pages, le grand Thiers ferma les yeux, et il repoussa celui qu'il avait appelé Merruau; puis il reprit d'une petite voix :

« C'est fait. Vous pouvez me demander ce que vous voudrez, ou, plutôt, je vais répondre sans que vous m'interrogiez : la seconde vue m'a révélé vos plus secrètes pensées. Vous voulez savoir quels sont les candidats les plus propres à faire le bonheur de la France?

— Précisément.

— D'abord, la France ne peut être heureuse que sous la monarchie. Il nous faut un d'Orléans sur le trône. Prenez la liste des candidats de la rue de Poitiers.

— Expliquez-moi pourquoi. Il me semble que la monarchie est morte sous un d'Orléans, et que choisir un autre d'Orléans est une singulière manière de la relever.

— Vous voulez que je vous explique?... attendez... je n'y vois pas bien... Ce diable de Merruau ne m'a pas suffisamment endormi... Revenez demain; je serai plus lucide. Oh! là là; l'épigastre... j'ai un mal de tête affreux... L'épigastre, l'épigastre! »

Il nous fut impossible d'en tirer un mot de plus.

IV

L'ÉLECTOSCOPIE.

— Ce somnambule ne m'a guère satisfait, dis-je en sortant, à mon ami; je ne suis guère plus avancé qu'auparavant.

— Il faut en consulter un autre.

— Un autre somnambule?

— Non. J'ai entendu parler d'un certain Berryer qui devine les candidats comme l'abbé Paramelle devine les sources. Allons le voir.

Nous nous rendîmes chez Berryer.

— Messieurs, nous dit-il, après avoir écouté ce que nous lui demandions, je n'exerce le métier *d'élec-*

toscope qu'en amateur et pour rendre service à mes amis qui me font appeler au moment des élections; mais, dans le temps où nous vivons, tout le monde doit faire servir les dons qu'il a reçus de la Providence, à la défense de la société menacée. Je vais donc découvrir les candidats qui vous sont nécessaires. Frère Riancey!

— Me voici, monsieur.

— Ma baguette de coudrier.

— La voilà.

— Maintenant, portez-moi les listes électorales. Messieurs, reprit-il, cette baguette de coudrier a la singulière propriété de tourner entre mes pouces si tôt qu'elle se trouve sur un endroit où il y a une bonne liste de candidats. Vous allez en juger par vous mêmes.

Liste du comité démocratique et socialiste.

Vous le voyez, la baguette reste immobile dans mes mains. Cette liste ne vaut rien.

Liste du comité des amis de la Constitution.

Ceci est une liste républicaine; or, nous savons tous que la France ne peut être sauvée que par la monarchie légitime. Elle a seule la consécration des siècles et des principes. La baguette ne remue pas.

Liste du comité de la rue de Poitiers.

Voyez, messieurs, la baguette! ce n'est plus une baguette, c'est une roue. Comme elle tourne! comme elle tourne! Nous avons trouvé la véritable source qui peut donner deux mètres cubes de candidats purs et frais à la minute. Prenez la liste de la rue de Poitiers.

V

LA DAME DE CŒUR.

A peine dehors, je ne pus m'empêcher d'interroger mon ami,

— A ça, croyez-vous à toutes ces simagrées de baguette, lui dis-je; pour moi, je ne suis guère édifié.

— Ni moi.

— Il m'a semblé que cette baguette était pipée, et que l'électoscope Berryer la faisait tourner lui-même sur sa liste. Qu'en pensez-vous?

— Je pense que le somnambulisme, l'électoscopie, sont des inventions modernes dont il faut se méfier. Tenons-nous-en aux croyances de nos pères; pour moi, j'avoue que je n'ai eu, jusqu'ici, qu'à me louer des tarots. Si nous allions faire une petite visite à madame Molé?

— Qu'est-ce que c'est que madame Molé?

— C'est elle qui a succédé à la fameuse mademoiselle Lenormand. Elle lui a laissé sa recette pour trouver des numéros bons à mettre à la loterie, et des candidats qui doivent infailliblement sortir de l'urne électorale.

— Je ne veux pas que mes commettants me reprochent d'avoir négligé quoi que ce soit pour les éclairer. Allons chez madame Molé.

Nous trouvâmes une petite vieillarde ridée, séchée, ratatinée, proprette au demeurant; elle nous dit qu'elle n'avait pas toujours fait le métier où nous la trouvions réduite, qu'elle avait joué un rôle important sous l'empire et sous la monarchie de Juillet; que la dernière révolution la forçant à utiliser ses petites connaissances; elle avait acheté, avec les fonds des amis de l'ordre, la clientèle de mademoiselle Lenormand; que, Dieu merci, elle faisait assez bien ses petites affaires, etc., etc., etc.

Nous prîmes le parti d'arrêter la petite vieille, et nous lui exposâmes l'objet de notre visite.

— Très-bien, messieurs, reprit-elle, très-bien, comme il s'agit d'une affaire importante, nous allons faire le grand jeu.

Madame Molé étala en même temps un jeu de cartes sur la table.

— L'as de pique! c'est le comité démocratique et socialiste qui se met en travers d'une bonne liste que vous devez recevoir. La dame de cœur! c'est la régence de la duchesse d'Orléans qui vous veut du bien. Si elle n'est pas contrariée par l'as de pique, la dame de cœur triomphera à la grande satisfaction de la France, car ce que nous voulons tous, c'est la régence de la duchesse d'Orléans. Le valet de carreau! c'est le comité de la rue de Poitiers. Ceci vous prouve que vous recevrez une bonne nouvelle avant peu, et que vous voterez pour la liste de la rue de Poitiers. L'as de pique est enfoncé, ainsi que le dix de trèfle qui représente une vieille femme qui veut vous embrasser, et le comité des amis de la constitution. Êtes-vous contents?

Je ne l'étais guère pour ma part, mais je ne fis rien paraître de mon mécontentement; il faut être poli avec les dames.

VI

OU JÉROME CABASSOL FAIT UNE RÉFLEXION.

Une réflexion me vint, et, en sortant de chez madame Molé, mon premier soin fut de la communiquer à mon ami.

— D'oú vient, lui demandai-je, que M. Thiers, qui soutient les prétentions du prince de Joinville; M. Berryer, aux yeux duquel le seul salut de la France est dans Henri V; madame Molé, qui prétend que tout le monde veut la régence, et qui, par conséquent, sont entièrement divisés d'opinion, nous conseillent tous les trois de prendre la même liste?

— Je l'ignore, répondit mon ami; il faut qu'elle ait quelque vertu secrète que nous ne devinons pas, car vous connaissez bien le papa Sourdenville?

— Ce vieux colonel sourd qui joue au trictrac dans notre café?

— Précisément.

— Qui voulait couper en quatre tous ceux qui ne voteraient pas pour Louis-Bonaparte?

— Lui-même. Voilà un bonapartiste enragé.

— Sans doute. Eh bien?

— Il m'a encore menacé de me couper en quatre, si je ne votais pas pour les candidats inscrits sur la liste du comité de la rue de Poitiers.

Orléanistes, légitimistes, régentistes, bonapartistes, tout le monde prenant la même liste, il doit y avoir quelque gabegie là-dessous, m'écriai-je; j'en aurai le cœur net. Laissant mon ami, que ses affaires appelaient ailleurs, et qui n'avait pas une mission aussi importante à remplir que la mienne, je me dirigeai du côté de la rue de Poitiers.

VII

COMITÉ DE LA RUE DE POITIERS.

On faisait queue à la porte du comité. Voici quelles conversations j'entendais.

« Comment! vous voilà, Lapincheux?

— Tiens! c'est vous, Muffolard.

— Que venez-vous faire ici?

— Et vous?

— J'apporte au comité une commande de cinquante kilogrammes d'articles contre la République.

— Et moi, je viens me faire solder quinze litres de contre-poison, que j'ai livrés depuis trois jours.

— Fichtre! Est-ce que les fonds seraient rares?

— Eh eh! nous sommes tant de défenseurs de l'ordre et de la société!

A chaque instant la queue grossissait. C'était une véritable procession de gens suivis de commissionnaires portant sur leurs crochets des livres, des brochures, des estampes, des exemplaires de journaux payés au prix coûtant, comme *l'Opinion publique*. Tous ces gens-là demandaient la caisse à grands cris. Comme je n'étais embarrassé par aucun paquet, je parvins à pénétrer au milieu de la foule, et après avoir joué des pieds et des mains, je pus gagner l'escalier et me trouver bientôt au siége du comité.

Un monsieur chauve et décoré écrivait sur un bureau masqué à demi par des dossiers.

« Monsieur, lui dis-je; je viens pour...

— Je vois à votre accent, me répondit-il, que vous êtes Gascon. Les Gascons doivent se souvenir du Béarnais. Je sais ce que vous voulez. Prenez à droite, couloir Henri, vous trouverez votre affaire.

— Il ne s'agit pas de M. Henri, mais de...

— Fort bien. Je vois que je me suis trompé d'accent. Vous êtes Provençal. Admirable population maritime. Ce qu'il vous faut, c'est un marin: corridor Joinville; entrez à gauche.

— La marine n'entre pour rien dans mon affaire; et si vous vouliez me...

— Vous indiquer la galerie Hélène, rien de plus facile, monsieur; vous êtes de ces âmes sensibles et chevaleresques, qui protestent en faveur d'une femme et d'un enfant; ce sentiment vous honore. Montez à l'étage supérieur.

— Non, monsieur; je désirerais.....

— Mille millions de gargousses! pardonnez-moi de n'avoir pas compris plus tôt ce que vous désiriez. Vous êtes un vieux de la vieille. Entresol Marengo; c'est ici au-dessous; vous n'avez pas six marches à descendre.

J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que je désirais obtenir, au nom des habitants de la Haute-Garonne, présents à Paris, quelques renseignements sur la liste du comité de la rue de Poitiers.

— Rien de plus facile; prenez la peine de vous asseoir un instant, l'heure des consultations gratuites n'a point encore sonné. Lambert!

Un huissier se leva.

— Qui est-ce qui est de service aujourd'hui?

— M. Victor Hugo.

— Fichtre, monsieur, les habitants de la Haute-Garonne tombent bien. On n'a pas tous les jours des consultations gratuites de M. Victor Hugo, et vous auriez bien pu rencontrer un Chambolle quelconque.

— Je désirerais surtout entretenir le comité.

— Cela n'est guère possible, monsieur; le comité est obligé de se partager la besogne, autrement il n'y suffirait pas.

Le matin, à dix heures, conférences de M. Delamarre sur les diverses manières de fabriquer le contre-poison.

A onze heures, clinique de M. Cousin sur le développement des maladies électorales et la manière de les traiter, d'après la méthode du *vicaire savoyard*.

A deux heures, économie politique, par M. Achille Fould. Le professeur traite de la banqueroute.

A trois heures, consultations gratuites à tous ceux qui viennent demander des conseils et des explications sur la manière d'appliquer la liste du comité. Chaque membre est de service à son tour.

Je passe sur une foule d'occupations, et notamment la correspondance. Vous ne vous figurez pas, monsieur, ce qui nous arrive tous les jours de la province. Ce sont de milliers de lettres auxquelles il faut répondre; j'en fais le dépouillement, et ce n'est pas une petite affaire. Vous pouvez en juger vous-même par ces quelques extraits.

Je jetai les yeux sur un secrétaire, et je parcourus le dossier marqué sous ce titre:

ÉCLAIRCISSEMENTS.

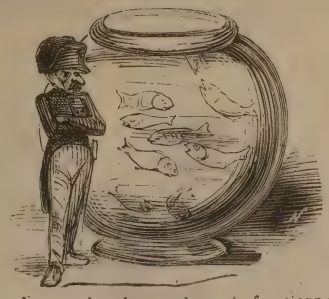
Au Comité de la rue de Poitiers.

« Les électeurs de Brives-la-Gaillarde désireraient « savoir s'il n'y aurait aucun inconvénient, pour le « quart d'heure, à porter le citoyen Napoléon Bona-

PÊCHE ÉLECTORALE.

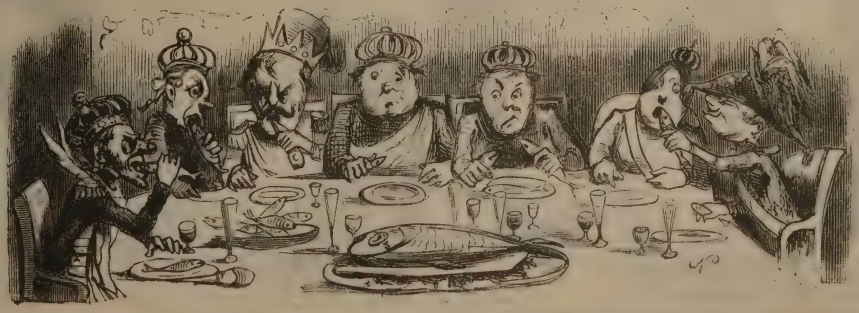
Les impériaux, les légitimistes et les orléanistes se livrent à la pêche du goujon électoral, pendant que Tircis-Véron joue de la flûte sur la rive fleurie de manifestes de la rue de Poitiers. — Après avoir amorcé avec un engin mélangé d'ordre, de liberté et d'union à la façon de ces messieurs, la mère Molé vient de piquer un goujon. Les principaux personnages que vous apercevez sur la rive fleurie attendent impatiemment le résultat de la pêche.

S'il y avait beaucoup de goujons pris, on les mettrait dans la réserve du brochet royal pour en faire des goujons-électeurs-modèles.



Ou dans un bocal pour les voir fonctionner à loisir pour les menus plaisirs de S. M. et de LL. AA. RR.

De la réserve et du bocal à la poêle à frire, il n'y a que la main.



Grand banquet définitif où les goujons-électeurs-modèles auraient l'honneur d'être croqués par les brochets royaux, s'ils tenaient à cet honneur, — mais ils n'y tiendront pas.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

« parte et le citoyen Tartempion. Il semble au comité « de Brives-la-Gaillarde que le premier de ces candi- « dats suit depuis quelque temps une marche assez tor- « tueuse. Donnez-nous quelques éclaircissements à cet « égard. »

Réponse du Comité.

« Il ne serait guère prudent de nommer en ce mo- « ment le citoyen Napoléon Bonaparte. Sa conduite « donne beaucoup de chagrin à ses parents. On en est « fort mécontent à l'Élysée. Voyez, du reste, ce que « vous avez à faire; nous ne prétendons en rien gêner « votre liberté. Quant au citoyen Tartempion, nous « croyons pouvoir vous dire, tant en notre nom qu'en « celui du gouvernement, que son élection ne nous pa- « raît devoir gêner en rien la politique générale que « nous soutenons. »

Au Comité de la rue de Poitiers.

« Les électeurs de Carpentras, avant de porter leurs « suffrages sur le citoyen Napoléon Bonaparte, croient « devoir consulter le comité sur ce choix. On dit que ce « jeune homme vise à fonder l'Empire démocratique et « social. Les mêmes électeurs pensent que le comité « ne verra pas d'inconvénient dans le choix qu'ils ont « fait de MM. Falempin, Bourbousson et Castil-Buloz, « directeur de la *Revue des Deux-Mondes.* »

Réponse du Comité.

« Nous ne vous dirons pas : ne nommez pas Napo- « léon Bonaparte; mais, si vous le repoussez, vous ferez « bien. Entre nous soit dit, c'est un homme dangereux. « Le comité verrait avec plaisir MM. Falempin et Castil- « Buloz à la Chambre. Il serait enchanté d'y retrouver « l'aimable Bourbousson. »

Au Comité de la rue de Poitiers.

« On prétend à Castel-Sarrazin que M. Napoléon « Bonaparte se moque partout de son cousin le Prési- « dent, et qu'il est allé dans un dîner jusqu'à lui lancer « des boulettes de mie de pain au visage. Une piche- « nette sur le nez passe encore, cela se fait entre cou- « sins, mais des boulettes! Devons-nous le rayer de « notre liste, et le remplacer par Barbanchu ?»

Réponse du Comité.

« L'histoire des boulettes est apocryphe; mais il y a « du mic-mac dans la famille. Nous ne pouvons vous « dire qu'une chose : nommez Barbanchu. »

VIII.

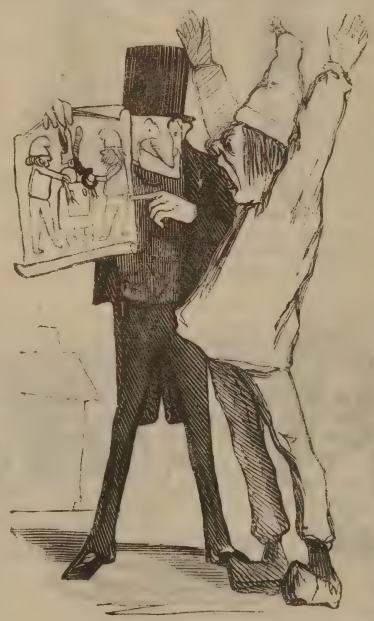
J'allais continuer ma lecture, lorsque l'huissier vint me dire que M. Victor Hugo était prêt à me recevoir.

Le grand poëte (les journaux le désignent toujours ainsi) me fit asseoir avec bonté. Je lui dis que j'étais le délégué des électeurs de la Haute-Garonne domiciliés à Paris, et que, m'étant mis à la recherche de la meilleure liste électorale, j'étais bien aise de savoir comment les légitimistes, les bonapartistes, les orléanistes, les

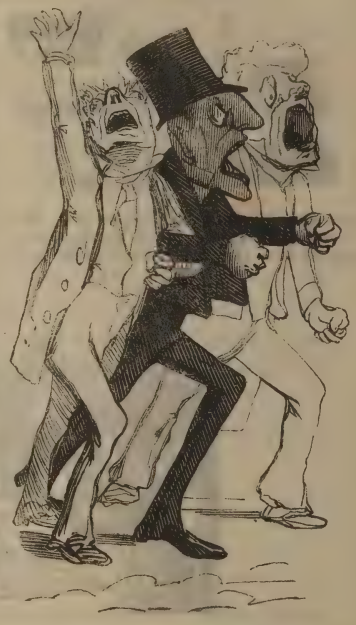
LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Se fondant sur cet excellent accueil, mossieu Réac, assisté du jeune Aristo, va dire partout que le Gouvernement provisoire est un voleur; qu'il a payé ses huit cent mille francs de dettes avec l'argent de la caisse d'épargne, et qu'on fait, à l'hôtel de ville et au Luxembourg, des orgies à rester sous la table.



Il ne néglige pas d'ajouter, auprès des paysans, que les républicains sont tous des *partageux*, qui veulent tout en commun, même les paysannes.



Et vers la même époque, il invente ce procédé, qui consiste à parcourir les rues en criant : *A bas les communistes!*

régentistes se trouvaient d'accord pour recommander les mêmes hommes.

M. Victor Hugo rejeta ses cheveux en arrière, mit sa main gauche dans l'échancrure de son gilet, et me répondit :

« Voici ce qu'on entend sur la Montagne au sujet des candidats de la rue de Poitiers. Il n'y a que deux faces dans l'art : le drame et la tragédie, deux formes de gouvernements, la république et la monarchie. Le drame, c'est la monarchie ; la tragédie, c'est la république. Êtes-vous pour le drame ou pour la tragédie? là est toute la question.

J'ai dit que la république c'était la tragédie.

En effet :

La république se compose de trois choses : le président, l'assemblée, le peuple.

La tragédie compte trois choses également : l'exposition, le nœud, le dénoûment.

Liberté, Égalité, Fraternité.

Tirade, Songe et Récit.

La république est terne et froide comme la tragédie. La monarchie est splendide comme le drame.

Mais il y a une monarchie à créer.

C'est la monarchie à la fois drame et épopée : pittoresque, mais poétique ; réelle, mais idéale ; vraie, mais grande, qui enchâssera Louis XIV dans Napoléon.

C'est ce qui explique la liste de la rue de Poitiers.

— Mais cela n'explique pas, dis-je en l'interrompant, pourquoi cette liste plaît également aux légitimistes, aux orléanistes, aux bonapartistes, à tous les gens, enfin, qu'on soupçonne de n'avoir pas une affection bien vive pour la République.

— Avez-vous jamais écouté ce que la vague dit à la grève?

— Non, répondis-je à M. Victor Hugo, jamais.

— Ce que le papillon dit à la fleur?

— Non.

— Ce que le rayon dit à l'étoile?

— Non.

— Ce que le vent dit à la vieille tour?

— Non.

— Ce que le Vacquerie dit à *l'Événement?*

— Non.

— La vague, le papillon, le rayon, le vent, le Vacquerie, tout cela dit à la grève, à la fleur, à l'étoile, à la vieille tour, à *l'Événement*, que la liste de la rue de Poitiers est ce qu'elles préfèrent. Pourquoi les orléanistes, les bonapartistes, les légitimistes, ne feraient-ils pas comme la création tout entière?

— Les républicains ne font donc pas partie de la création?

— Grande question !

— Pourquoi n'y a-t-il point de républicains sur la liste de la rue de Poitiers.

— Question profonde !

— Pourquoi M. Thiers vote-t-il comme M. Berryer, et M. Cousin comme M. de Montalembert?

— Question immense !

Il me fut impossible d'en tirer davantage de M. Victor Hugo. Je lui tirai ma révérence, de plus en plus embar-

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Continuant son petit système,
mossieu Réac, officier de la garde nationale,
pour rétablir, dit-il, la tranquillité,
fait battre le rappel tous les jours à quatre heures du matin.

Dans sa haine contre les rouges,
mossieu Réac casse un bocal qui contient des poissons
de cette couleur.

rassée sur ce que je répondrais à mes commettants de la Haute-Garonne.

IX

LES CANDIDATS DU PURGATOIRE.

Comme je traversais le bureau aux éclaircissements, je vis défiler dans la galerie une longue procession de gens avec des cierges allumés.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je au secrétaire.

— Ce sont des fidèles qui se rendent à notre chapelle, placée sous l'invocation de Notre-Dame-de-Faucher. Ces pèlerins, que vous voyez maintenant si ingambes, se trouvèrent, il y a un an à peine, c'est-à-dire à la révolution de Février, perclus de gouttes, de rhumatismes, de sciatiques. On avait liquidé leur pension de retraite, et ils se voyaient relégués pour jamais dans le corps des invalides administratifs, lorsque, par un simple attouchement, M. Léon Faucher les a guéris. Vous n'ignorez pas sans doute que ce grand ministre a reçu de la Vierge le don des miracles. Aussi le comité a t-il consacré une chapelle à la mère de Jésus, sous le nom de Notre-Dame-de-Faucher. Cette procession est faite pour implorer les bénédictions sur les candidatures des préfets, car ces infirmes sont maintenant assez guéris pour courir les départements qu'ils administraient, et y travailler la matière électorale à leur profit.

J'entrai dans la chapelle.

MM. Cousin et Rémuzat, habillés en enfants de chœur, servaient la messe. M. Thiers officiait sa doute, mais je ne pus pas le distinguer.

J'aperçus une assez grande quantité de troncs dans la chapelle :

Tronc pour l'œuvre de la rédemption des socialistes.

Tronc pour les royalistes honteux.

Tronc pour la propagation de l'œuvre de la rue de Poitiers.

Comme je sortais de la chapelle, on me dit, en me tendant le goupillon : « N'oubliez pas les pauvres candidats du purgatoire. »

Je donnai deux sous et je m'en allai fort intrigué. Que signifiaient ces mots : Candidats du Purgatoire?

L'homme aux éclaircissements me tira encore une fois d'embarras :

« Nous appelons candidats du Purgatoire, me dit-il, les malheureux qu'en raison des circonstances nous sommes obligés de laisser dans les limbes. Tels sont : MM. Guizot, Duchâtel, Salvandy, Hébert, Cunin-Gridaine, etc., etc. Nous faisons célébrer tous les jours des messes pour le rachat de leurs péchés, et afin qu'ils puissent entrer bientôt dans le paradis électoral. Ainsi soit-il. Amen. »

— Qui m'aurait dit, pensais-je en me retirant, que moi, Cabassol, je donnerais un jour deux sous pour faire dire des messes pour M. Guizot! Il ne faut jurer de rien en temps de révolution. Mais ce n'est pas tout. Que vais-je répondre à mes commettants, quand ils me demanderont quelle est la meilleure liste électorale?

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Le temps des élections arrivé, mossieu Réac pousse activement sa petite candidature.

Il se présente dans une réunion populaire, sous le titre d'ouvrier, pour enlever les suffrages.

Reconnu par quelques assistants, et sommé de s'expliquer, Il dit qu'en effet il est ouvrier, — mais ouvrier rentier.

J'ai eu recours au magnétisme,

A la baguette de coudrier,

Au jeu de cartes,

Et aucun de ces moyens ne m'a réussi. J'ai consulté un grand poëte, et je n'ai pas compris un seul mot à ce qu'il m'a dit. Que faire?

Je me souvins alors qu'il y avait dans mon quartier un comité bonapartiste auquel je pourrais demander quelques renseignements. J'y courus.

X

COMBIEN DE BONAPARTISMES PEUVENT SE NICHER DANS LA CERVELLE DES HOMMES.

La discussion était des plus animées quand j'entrai dans le club.

— Oui, citoyens, s'écriait un orateur, Lucien, seul de tous ses frères, a compris la pensée de l'Empereur. Rallions-nous au fils de Lucien.

— Je soutiens que c'est Jérôme. L'Empereur l'a dit à Sainte-Hélène : « Jérôme seul m'a compris. » Nommons le fils de Jérôme.

— J'affirme que l'Empereur a dit, en 1815, à un sergent de la garde qui me l'a répété : « Ah! si tous mes frères avaient été comme Joseph, nous ne serions pas où nous en sommes. » Nommons le fils de Joseph.

— Il n'y en a pas.

— Nommons alors son neveu.

— Et Louis! Qu'est-ce que nous faisons du brave Louis? Voilà le véritable frère de l'Empereur! Nommons le fils de Louis.

— Il est président de la République.

— C'est égal, nommons-le toujours.

— Vive Lucien!

— Vive Joseph!

— Vive Jérôme!

— Vive Louis!

On allait en venir aux coups, lorsque je pris le sage parti de m'esquiver.

Je me rendis encore dans deux autres clubs, ou plutôt dans deux comités électoraux; car je vis bien que l'on discutait des questions que l'on n'aurait pas osé soulever à la tribune d'un club.

Le premier de ces comités était orléaniste.

— La régence a les sympathies de la France. La duchesse d'Orléans est le seul membre de la famille qui soit resté populaire.

— Et Joinville?

— Joinville est sourd. J'aime mieux d'Aumale.

— Je préfère Montpensier, il nous apporterait l'alliance de l'Espagne. D'Aumale est un bon soldat, mais il n'a pas d'intelligence.

— S'il vous faut de l'intelligence, prenez alors la duchesse d'Orléans.

— Jamais. C'est une ambitieuse. Elle a fait une opposition perpétuelle à Louis-Philippe. C'est elle qui est cause de tout ce qui est arrivé : elle voulait régner à la place du roi.

— Allons donc!

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VII. — *Les machiavélismes de mossieu Réac.*

Scrutateur au dépouillement des votes électoraux, mossieu Réac découvre ce jour-là qu'il a la vue très-basse; et, en conséquence, il appelle le nom de *Thiers* toutes les fois qu'il trouve celui de *Thoré*.

Tous ces petits moyens triomphent, et mossieu Réac fait son entrée à à la Chambre.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

— M. Capefigue le dit.

— M. Cuvillier-Fleury le dément.

— Je me soucie pas mal de M. Capefigue.

— Et moi de M. Cuvillier-Fleury.

— Animal!

— Polisson!

— Vlin!

— Vlan!

A cette période de la discussion, il n'est plus possible de s'éclairer; on part. L'autre comité où je me rendis était légitimiste.

— C'est une grande perte pour nous, disait un orateur, que M. de Genoude.

— Il nous reste M. de Larochejaquelein.

— Un homme qui a admis la déclaration des droits de l'homme par Robespierre!

— La question n'est pas là; et vous comptez pour rien la restriction mentale? Il est certain que M. de Larochejaquelein a l'oreille de Henri V.

— Et si Henri V meurt, que ferons-nous?

— Nous appellerons les Bourbons de Naples.

— Je préfère le duc de Parme.

— Moi, je ne reconnaîtrai que le comte de Montemolin, parce qu'il est descendant de Louis XIV.

— Les Bourbons de Naples l'emporteront.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Qui s'opposera à leur intronisation?

— Moi.

— Vous! La farce est bonne.

— Pas si bonne que ceci.

Une giffle retentit, une calotte y répond. Les Bourbons d'Espagne et les Bourbons de Naples se prennent aux cheveux.

— Mon dernier espoir allait s'évanouir à la vue de cette querelle, lorsque je me souvins de *l'Union électorale*. Peut-être trouverai-je ce que je cherche dans une de ses réunions. Mais comme je me présentai pour entrer, on me demenda mes certificats.

— Quels certificats?

— D'abord celui qui constate que vous avez été vacciné, ou bien que vous avez eu déjà la république, et que vous n'êtes pas exposé à la prendre une seconde fois. Ensuite, le certificat qui prouve que vous allez à confesse et que vous communiez; celui qui prouve que vous avez bien voté aux dernières élections. Celui...

— Il y en a encore?

— Deux ou trois, sans compter le plus important de tous.

— Lequel?

— Votre quittance de souscription à la rue de Poitiers. Sans cela, vous ne serez point admis.

— Allons, me dis-je, c'en est fait; et je pris le chemin de la Seine.

XI

CABASSOL SAUVÉ DES EAUX.

Un hasard heureux m'avait conduit ce jour-là sur le Pont-Neuf. J'aperçus un homme qui montait sur le parapet. Je le retins par le pan de sa redingote. C'était Cabassol.

« Que faites-vous? lui dis-je, sur ce parapet.

— Je vais piquer une tête dans la Seine, me répondit-il d'un air triste.

— Seriez-vous amoureux, Cabassol?

— Qui? moi? fit-il en rougissant.

— Vous êtes donc ruiné?

— Mes affaires ne vont pas trop mal; au contraire. Mais je n'ai pas pu remplir la mission dont m'avaient chargé mes compatriotes.

— Quelle mission?

— Celle de découvrir la meilleure des listes électorales. Je suis perdu de réputation, et je ne survivrai pas à ma honte. Laissez-moi m'élancer.

— Arrêtez, Cabassol, arrêtez; il y a peut-être moyen de vous faire découvrir ce que vous cherchez.

— La meilleure des listes?

— Oui.

— Vous êtes mon sauveur! Parlez.

Au moment où j'allais prendre la parole pour tâcher d'expliquer à Cabassol en quoi consistait la meilleure liste, ou plutôt, pour tâcher de le calmer et de gagner du temps, nous fûmes abordés par deux individus qui dirent à mon compagnon :

« Nous te cherchons depuis ce matin pour te dire que la mission dont tes compatriotes t'avaient chargé est remplie.

— Vous avez trouvé la meilleure des listes électorales?

— Et sans aller bien loin, encore, reprit l'un des interlocuteurs. Nous n'avions pas besoin de nous déranger pour cela; ne sommes-nous pas républicains?

— Sans doute.

— Eh bien! nous prendrons la liste des *Amis de la Constitution*.

— C'est vrai. En attendant, ajouta Cabassol en me regardant, sans vous, mes compatriotes arrivaient trop tard. Vous m'avez sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais. Envoyez-moi votre parapluie, je m'engage à le raccommoder à perpétuité, lui et ses descendants.

LE BARON DE PATUROT

A LA RECHERCHE DE LA MEILLEURE DES MONARCHIES.

— En voie de publication dans *le Crédit*. —

Il n'est pas un homme un peu bien situé dans son quartier, qui n'ait entendu parler de Jérôme Paturot, ce héros du dernier règne, cette personnification caricaturale d'une jeunesse inquiète, agitée, qui n'avait que des aspirations. Nous l'avons tous vu chevaucher à travers les systèmes et courir la bague des symboles dans le carousel des théories; a-t-il rompu des lances en faveur de l'art échevelé? a-t-il poursuivi le mythe sous toutes ses faces? Mais hélas! il faut bien le dire, Jérôme a tellement usé sa vie dans ses excursions palingénésiques, qu'il n'est plus, à l'heure où je vous parle, qu'un gros petit vieillard cacochyme, muet comme un poisson, sourd comme un tapis, et, de plus, représentant démusérément *réac*. Jérôme appartient au comité de la rue de Poitiers. *Sic transit gloria mundi*.

Après cela, il ne faut pas trop s'en étonner; Jérôme était un polisson, Jérôme avait usurpé sa renommée, Jérôme, tranchons le mot, était un faux Paturot. Pendant les dix-huit années de la monarchie cadette, c'était la mode, vous le savez, parmi les enfants des marchands de salade, de se prétendre issus des Mortemart et des Montmorency. C'est ainsi que nous avions, parmi les chevaliers de la littérature, M. Frottin de Laval, M. Cabotin de la Meilleraie, M. Négrillon de la Pailletrie, et *tutti quanti* gentilshommes de chrysocale, qui, le jour de février, se sont tous déclarés républicains de la veille, sous prétexte qu'ils n'étaient plus marquis du lendemain. Eh bien, Jérôme s'était laissé emporter par le torrent; Jérôme se disait un descendant des Paturot, de Paturot, dont les ancêtres avaient combattu à la bataille de Pavie à côté du roi chevalier, à preuve qu'un des Paturot ayant eu les oreilles coupées en Espagne, au moment où il contait fleurette à la duchesse de San Iago, dont il est tant parlée dans les mémoires inédits de madame des Voisins, porta depuis deux oreilles d'or sur champ d'azur.

Tout ceci est pour vous dire que le véritable Paturot a résolu de descendre à son tour dans l'arène littéraire et politique, et de montrer ce que savent faire les Paturot de Paturot. Le baron de Paturot a eu les plus incroyables aventures; c'est un gentilhomme de la vieille roche, dont le père se fit maître de danse et de littérature bas-bretonne, après le licenciement de l'armée de Condé. Le baron a une idée fixe, il est à la recherche de la meilleure des monarchies; cette monarchie idéale, il l'a poursuivie partout, chez les Mèdes, chez les Perses, chez les Macédoniens, chez les Grecs, en Chine, au Japon, à Paris, au Mogol, à Pétersbourg, dans l'univers et dans la banlieue.

Le baron de Paturot est le don Quichotte de ce temps-ci, comme Jérôme en était le Gil Blas; l'enchanteur Merlin lui est apparu sous la forme de la *Gazette de France*, et il s'est mis en route, comme le héros de la Manche, avec son fidèle écuyer Sancho-Bernadet. C'est au retour de ses excursions qu'il a résolu d'écrire ses impressions de voyage. Il a procédé à la manière du héros espagnol. Don Quichotte était trop bon gentilhomme pour écrire lui-même ses aventures, aussi avait-il pris pour secrétaire un pauvre diable d'officier en demi-solde qui s'appelait, je crois, Michel Cervantes, un garçon de talent. Ainsi a fait le baron de Paturot, il a offert des sommes folles à l'un des plus spirituels et des plus habiles journalistes de la presse parisienne pour que celui-ci corrigeât les erreurs aristocratiques de son style. Au moment où j'écris, le baron s'est bravement lancé en avant, et il fournit une étape quotidienne de six colonnes de feuilleton dans le journal le *Crédit*.

Et je dois convenir, en terminant, que ce journal aura du malheur s'il n'arrive pas à avoir un jour cent mille abonnés; le *Crédit* s'est fait remarquer, dès son début, par son attitude ferme, par sa politique éclairée et véritablement nouvelle en ce que c'est une politique de *cœur*. De plus, ce journal, qui ne coûte que 12 francs par an, réunit l'élite de cette pléïade d'hommes qui jeta un si vif éclat dans le monde politique et philosophique, il y a quelques dix-huit années; étonnez-vous donc, après cela, que le baron de Paturot ait été demander l'hospitalité au *Crédit*. Tout le monde voudra lire les aventures du baron, et si Jérôme n'est pas content du succès du véritable Paturot, il ira le dire à la rue de Poitiers.

M. LE MARQUIS DE LA ROCHEJAQUELEIN.

Cet homme, au nom fameux dans la guerre civile,
Fut peint en Février près de l'Hôtel-de-Ville.
Si vous ne trouvez point son portrait ressemblant,
C'est que le royaliste alors n'était pas blanc.
Aujourd'hui, Vendéen de la stricte observance,
Il voit dans les Bourbons les maîtres qu'il nous faut ;
Mais peut-il être vrai dans tout ce qu'il avance,
Lui qui connaît si bien le manége *Duphot?*

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LES MILLE ET UNE PEURS DE M. RÉAC DE LA JOBARDIÈRE

PENDANT LA SEMAINE QUI VIENT DE S'ÉCOULER.

I

— Toinon, s'écria M. Réac de la Jobardière, en rentrant chez lui d'un air effaré, fermez les portes et les fenêtres. Allons vite, est-ce fait?

— On y va, not' maître, on y va!

— Si on sonne, gardez-vous d'ouvrir. Donnez-moi mes rasoirs.

— M'sieu s'est fait la barbe ce matin.

— C'est pour raser mes moustaches.

— M'sieu sait bien qu'il n'en a pas.

— Je ferai tomber mes favoris.

— M'sieu n'en a jamais porté.

— C'est égal, il faut que je me déguise. Ah! Toinette, il me vient une idée! vite, déshabillez-vous.

— Mais, m'sieu.

— Je me déguiserai en cuisinière. Refuseriez-vous de sauver votre maître, Toinon!

— Mais qu'y a-t-il donc, not' maître; qu'y a-t-il donc?

— Il y a une coalition organisée pour renverser le ministère sur la question italienne; le ministère renversé, on s'attaquera au président lui-même. Les anarchistes n'attendent plus que ce moment pour relever les barricades de juin. C'est M. Léon Faucher qui l'a dit à un représentant de mes amis. Nous sommes perdus, la chose est sûre. Mon nom me désigne d'avance aux vengeances du comité de salut public. Toinette, prête-moi tes habits, je quitterai Paris en costume de femme. Ah! Toinon, il est trop tard.

— Pourquoi donc, not' maître?

— Entends-tu ces cris?

— Parbleu!

— On proclame sans doute les suspects; écoute si mon nom n'est pas sur la liste.

C'est Pierre, votre vendeur habituel, qui crie les numéros de *la Patrie*, n'entendez-vous pas? Tenez : « Achetez *la Patrie*, résultat du vote de l'Assemblée ; « plus de deux cents voix de majorité pour le ministère; « achetez *la Patrie*, achetez! »

— Dieu soit loué! s'écria M. Réac de la Jobardière, la coalition est vaincue; nous pouvons dormir tranquilles cette nuit. La France est sauvée!

II

— Toinon, mon enfant, approchez.

— Me voici, m'sieu.

— Ai-je toujours été pour vous un bon maître?

— Oui, m'sieu.

— Avez-vous quelque chose à me reprocher?

— Non.

— Vous ai-je toujours fidèlement payé vos gages?

— Oh! oui, m'sieu.

— Eh bien! Toinette, levez la main.

— La v'la.

— Jurez maintenant que vous ne me dénoncerez pas.

— Je le jure, foi d'honnête fille.

— Fort bien. A présent je vais soulever cette tapisserie et ouvrir une porte secrète; ceci fait, je m'introduirai dans une cachette que j'ai fait pratiquer dans le mur. Vous viendrez tous les jours m'apporter de quoi manger. Si quelqu'un vient, vous direz...

— Que m'sieur est sorti?

— Cela ne suffirait pas.

— Qu'il est en voyage?

— Mieux que cela. Tu diras que je suis mort du choléra. Avant d'entrer dans ma cachette j'éprouve un besoin. Toinon, il faut que je te bénisse; tiens je te bénis.

— Ah! ah! ah! ah!... quoi qu'il y a donc, qu'il faut que m'sieu me bénisse et qu'il soit mort du choléra?

— Ne pleure pas, Tonton, ne pleure pas, tes larmes pourraient être un crime aux yeux de nos tyrans. Tu veux savoir ce qui arrive?

— Oui, not' maître.

Tu sais bien ce grand ministre pour lequel je t'avais recommandé de prier matin et soir.

— M. Léon Faucher?

— Lui-même, Toinette, lui-même. Il vient d'être obligé de donner sa démission. C'en est fait du gouvernement, c'en est fait de la famille, c'en est fait de la propriété, c'en est fait de la société tout entière; l'anarchie a triomphé; lui seul retenait le torrent. Ah! ciel! Ah! grand Dieu! que viens-je d'entendre?

— Quoi donc?

— Ce n'est rien, j'avais cru entendre une explosion. Faucher parti, quoi d'étonnant que la société secrète des bombardeurs se livrât à ses exercices? Tu as lu la *Gazette des Tribunaux*, Toinon, et tu sais que les éternels ennemis de l'ordre se sont organisés en une foule de sociétés secrètes.

« Nous avons d'abord la société des bombardeurs, destinée à faire sauter les principaux édifices.

« La société secrète des brûleurs, qui se propose d'incendier les études de notaires, d'avoués, d'huissiers, les archives, le registre des hypothèques, en général tout ce qui renferme des titres de propriété.

« La société secrète des fusilleurs, dont le but est de fusiller tous ceux qui ne partagent pas les idées de M. Cabet ou Pierre Leroux.

« La société secrète des pilleurs.

« La société secrète des égorgeurs.

« La société secrète des étouffeurs.

« La société secrète des empoisonneurs.

« Lesquelles reçoivent le mot d'ordre d'un gouvernement qui porte le nom de : *Comité d'extermination générale.*

« Je dois être désigné aux vengeances de ce comité comme ami d'un ami de M. Léon Faucher. On frappe à la porte; vite dans ma cachette, et toi, Toinon, ne manque pas de dire, aux sectionnaires qui vont se présenter, que je suis mort du choléra. »

III

— Pan, pan, pan.

— Qui va là?

— C'est moi, m'sieu. Je vous apporte votre déjeuner et vos journaux; avez-vous bien dormi dans votre cachette?

— Dormir, Toinette! comment veux-tu qu'on dorme dans des temps pareils. Cris, tumulte, explosion, voilà ce que j'ai entendu toute la nuit. Personne ne s'est présenté, Toinette?

— Non, m'sieu. Attendez, si...

— Des hommes avec une carmagnole et une casquette en queue de renard.

— Non, un individu qui portait une veste en velours vert; il tenait un papier à la main.

— Sans doute un huissier du tribunal révolutionnaire; que lui as-tu dit, Toinon?

— Que vous étiez mort de choléra, not' maître.

— A merveille. Es-tu descendue dans la rue, Toinette?

— Pardine, comme tous les matins.

— Tu a vu sans doute une croix rouge au-dessus de la porte.

— Non, m'sieu.

— Elle doit y être pourtant. Je ne puis manquer d'avoir été désigné à leur fureur. Ils viendront tout à l'heure faire une visite domiciliaire; lisons mon journal en attendant. Que d'horreurs il doit contenir! Je vais apprendre que ce malheureux Léon Faucher a été massacré par une populace en délire, et que sa tête, placée au bout d'une pique, a été promenée dans tout Paris. Ah! ciel, Toinon!

— Quoi qu'il y a, not' maître?

— Sais-tu lire?

— Pargué, vous le savez bien.

— Lis-moi le nom qui est au bas de cette lettre.

— Denjoy.

— Je ne m'étais pas trompé! Lis la lettre tout entière, Toinette; qui aurait jamais cru que les choses tourneraient ainsi!

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *Journal des Débats.*

« Monsieur,

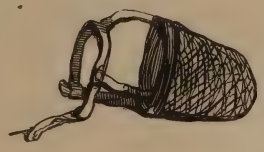
« Nous avons sacrifié Léon Faucher aux rancunes de ses adversaires et des nôtres; c'est une infamie!

« M. Léon Faucher est l'homme le plus honnête, le ministre le plus pur qui soit au monde.

RÊVE D'UN RÉACTIONNAIRE.

Nouveau Louis XIV entrant tout botté et éperonné dans le parlement.

Ce qu'on désire.



Frein gouvernemental.

Ce qu'on craint.

Ce qui pourrait bien arriver.

Dessiné par NADARD.

Gravé par BAULANT.

« On ne peut lui reprocher que de trop grands scrupules.

« La constitution ne défend nullement d'envoyer des dépêches télégraphiques dans les départements et de faire connaître aux électeurs le vote de leurs représentants.

« Pour moi, loin de blâmer M. Léon Faucher, je le loue formellement, et je demande pour lui une récompense nationale, bien décidé, quoi qu'il arrive, à rester son fidèle Greppo pour la vie.

« DENJOY. »

— Puisque le *Journal des Débats* insère de pareilles lettres, c'est la preuve que le pays n'est point complétement livré aux mains des terroristes comme je le craignais. Toinon, vite ma douillette, il faut que j'aille prendre un peu l'air et me remettre des alarmes de la nuit.

IV

— Ce cher Mufflambert.

— Ce digne Réac!

— D'où sortez-vous donc.

— De chez moi, parbleu.

— Quelles nouvelles?

— L'intérieur ne va pas trop mal, mais l'extérieur...

— Vous voulez parler de l'expédition d'Italie.

— Précisément, mon cher Réac, précisément.

— Croyez-vous que nous ne viendrons pas à bout d'une poignée de brouillons, surtout si nous sommes appuyés par les Napolitains et les Espagnols?

— On dit qu'Oudinot n'est pas très-fort.

— Mais Gonzalve de Cordoue, qui commande les Espagnols, est un grand capitaine. Il a fait investir la ville du côté du généralife, et il s'est déjà emparé de l'Alhambra, malgré une vigoureuse sortie des Abencerages de Garibaldi. Les Maures républicains seront chassés de Rome, et leur roi, Ben-Mazzini, ne tardera pas à tomber entre nos mains.

— Et les Hongrois?

— Est-ce que ça existe, les Hongrois? Le *Journal des Débats* affirme que Kossuth est un mythe. S'il n'y a que les Hongrois pour renverser l'Autriche..... Ce n'est pas l'extérieur qui me préoccupe, c'est l'intérieur. Heureusement que nous n'avons pas trop à nous plaindre de ce côté; avez-vous lu la magnifique lettre de M. Denjoy en faveur de M. Léon Faucher?

— Non.

— Lisez-la; elle vous prouvera mieux que toute autre chose les progrès qu'ont accomplis les idées d'ordre et de modération. Après une telle manifestation, il n'est plus permis de douter du triomphe définitif de la raison en France. Demandez plutôt au citoyen Trottenville qui s'avance.

V

— Messieurs, tout est perdu.

— Que se passe-t-il donc, mon cher Trottenville?

— Croyez-moi, mon cher Réac, et vous aussi, mon cher Mufflambert, il n'y a pas un instant à perdre, fichez le camp, émigrez. Il y aura des vengeances terribles. Les rouges triomphent. Vous savez sans doute la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Boichot est nommé.

VI

— Ah! ma pauvre Toinon! Ah! si tu savais, Toinette!

— Qu'avez-vous donc encore, not' maître? Vous voilà pâle comme un déterré.

— Tu sais.... Boichot?

— Eh bien?

— Il est nommé! L'armée va se mutiner et proclamer Greppo empereur : nous serons obligés de vivre sous le règne de Greppo Ier. On va ordonner une levée en masse, et nous partirons tous pour la campagne de Russie. J'irai là-bas m'endormir sous la neige, et le tambour ne me réveillera plus.

— Mais, m'sieu, vous pouvez acheter un remplaçant.

— C'est vrai, Toinette, je puis acheter un remplaçant. Je vais de ce pas me faire inscrire dans les bureaux d'une compagnie d'assurances. Merci, Toinon, c'est ton idée qui m'a sauvé.

VII

— Déjà rentré, not' maître?

— Toinon.... Toinette!....

— Pourquoi tremblez-vous ainsi?

— Il est nommé!

— Boichot? vous le saviez déjà.

— Pire que Boichot.

— Qui donc?

— Ledru-Rollin. Nous voilà revenus au temps des circulaires. Louis Blanc rentrera bientôt au Luxembourg. Les chefs du gouvernement vont se gorger de sang et d'ananas; on va faire de la purée d'aristocrates et des compotes de bourgeois, qu'on servira dans leurs festins.

— Mais, not' maître, M. Thiers aussi peut être nommé.

— C'est vrai.

— Et M. Molé pareillement.

— En effet.

— M. Thiers et M. Molé sont bien plus que suffisants pour empêcher Boichot de proclamer Greppo Ier et Ledru-Rollin de faire confectionner des purées d'aristocrates

— Cette fille est décidément pleine de sens. Toinette, ton raisonnement me rassure; je vais de ce pas sur la place de l'Hôtel-de-Ville entendre proclamer le résultat définitif des élections.

VIII

— Où courez-vous ainsi, mon cher monsieur Réac de la Jobardière?

— Et vous, mon brave monsieur Barbanchu?

— Je cours au bureau de mon journal pour demander la mise en accusation du comité de la rue de Poitiers. C'est sa coupable incurie qui a perdu la France. Vous avez souscrit pour la propagande anti-socialiste?

— J'ai donné deux francs cinquante centimes.

— Vous avez donc le droit d'exiger un rendement de comptes. Pourquoi le comité n'a-t-il pas publié ma brochure?

— Vous aviez donc fait une brochure?

— Dans laquelle je pulvérisais le parti socialiste. L'apparition de cette brochure aurait singulièrement modifié le résultat des élections. Le parti modéré tout entier s'est conduit comme un seul cuistre dans cette affaire. Il m'a refusé cent cinquante misérables francs de mon travail. Aussi, voyez ce qui arrive.

— Qu'arrive-t-il donc?

— Boichot est nommé,

— Je le sais; mais M. Thiers aussi.

— Ledru-Rollin.

— L'élection de M. Molé fait compensation.

— Ni Thiers, ni Molé, ni Bugeaud ne figurent sur la liste.

— O ciel!

— A la place, mettez Félix Pyat, Pierre Leroux, Considérant, etc., etc., etc. Dix socialistes ont été nommés.

— Grands dieux!

— Et pour comble d'abomination, Cavaignac aussi. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas fait imprimer ma brochure.

IX

— Toinette, mon enfant, vite un verre d'eau et un siége; mes jambes fléchissent.

— Que se passe-t-il donc encore?

— Tu sais quelle confiance j'avais dans le comité de la rue de Poitiers?

— Oui, not' maître.

— Eh bien! ce comité est un infâme! Qu'a-t-il fait des deux francs cinquante centimes que je lui avais confiés pour défendre la société, la famille et la religion? Rien. Il n'a pas même publié la brochure de Barbanchu, qui devait pulvériser le socialisme.

— Ah! bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire, Toinon; ils ont refusé la brochure de Barbanchu; aussi, c'en est fait, les socialistes l'emportent. Demain, aujourd'hui, tout à l'heure peut-être, ils viendront ici.

— Pourquoi faire, not' maître?

— Pour me prendre tout ce que je possède, et se le partager ensuite, les infâmes! Quant à toi, ma pauvre Toinette...

— Est-ce qu'ils viendront me partager aussi?

— Ces gens-là ont un chef qu'ils appellent le Prophète.

— Ensuite?

— On te conduira devant lui.

— Après?

— Comme tu es jeune, fraîche, jolie, il t'épousera.

— Tiens, tiens, tiens.

— Pauvre innocente! apprends que le Prophète a trente femmes; que dis-je, trente! autant qu'il peut en épouser; tu seras peut-être la cent cinquantième. Mais il me semble qu'on sonne, Toinette.

— Et d'une jolie force encore, not' maître; mais comme c'est le Prophète, je n'ouvrirai pas, je ne veux pas être sa centième, ni sa vingtième, ni sa dixième femme; qu'il sonne tant qu'il voudra.

— Si tu n'ouvres pas, ils enfonceront la porte.

— Qu'ils l'enfoncent.

— Dans leur fureur, ils nous massacreront. Les entends-tu taper du pied; ils s'impatientent. Ciel! je crois que la porte cède à leurs efforts.... Les voilà.... ma dernière heure est arrivée.

X

— Eh bien, Toinon, que signifient ces retards; pourquoi ne m'ouvrez-vous pas?

— Vous n'êtes pas le Prophète?

— Ne reconnaissez-vous donc pas ma voix. C'est moi, Athanase Patochon, le neveu de mon oncle.

— Alors c'est différent, entrez.

XI

— Ciel! que vois-je! mon oncle étendu sur le canapé.

— Tapez-lui dans les mains.

— C'est une attaque de choléra.

— Non c'est une attaque de peur; il vous a pris pour le prophète des socialistes.

— Moi, Athanase Patochon.

— Vous-même.

— Décidément, mon oncle est plus malade que je ne croyais. Frottons-lui les tempes. Mon oncle! Mon oncle!

— Eloigne-toi, abominable Proudhon.

— Je suis Athanase.....

— Va-t-en, affreux Considérant.

— ... Patochon.....

— Ne me touche pas, Pierre Leroux.

— Votre neveu....

— Vous me parlez de mon neveu! Partagez-le-vous, si vous voulez, mais laissez-moi mes propriétés.

— Il ne s'agit pas de me partager, mais de me reconnaître.

— Je sacrifie mon neveu sur l'autel de la patrie, pourvu qu'on ne me prenne pas mes capitaux. Vive la république démocratique et sociale! Et ça ira! ça ira! ça ira!

— Il extravague.

— Vous ne me tuerez pas, ô grand Prophète! vive Babeuf!

— Décidément, il est fou.

— Il ne tardera pas à le devenir, si on le laisse à Paris; il faut le conduire à la campagne.

— Tu as raison, Toinon, nous partirons ce soir. Fais atteler la carriole.

Nous raconterons peut-être un jour les aventures de M. Réac de la Jobardière chez les paysans.

LÉON... FAUCHÉ!...

L'AVANT-GARDE DES COSAQUES.

MON TESTAMENT,

AVEUX ET CONSEILS D'UNE ASSEMBLÉE NATIONALE SENSIBLE ET ÉGARÉE.

Moi, soussignée, Assemblée Constituante française, en ce moment près de ma fin et saine toutefois de corps sinon d'esprit, je déclare que ceci est mon testament.

Élue par un suffrage universel qui nous arrivait peut-être un peu trop tôt pour savoir bien se servir de lui-même, je fais amende honorable pour les fautes que j'ai pu commettre et le dommage que j'ai pu causer ; déclarant que, si j'ai cru devoir si souvent plier, c'était pour ne pas rompre, et que si je me suis trompée ainsi bien des fois, ce dont je me repens avec amertume aujourd'hui, c'était en bonne intention et sans penser à mal. Je laisse à ma fille, la Législative, le soin de réparer mes fautes et d'accomplir ainsi mes dernières volontés.

Je lègue au pays un budget à bien peu de chose près monarchique, n'ayant pas eu le courage de tailler dans le vif et révolutionnairement. La France aura donc à payer cette année, par ma faute, la liste civile de 1,200,000 fr. de M. Bonaparte, le petit entretien de sa maison et autres menus profits, sans compter ce que ce citoyen peut gagner par sa petite industrie particulière. J'aurais pu diminuer les charges si lourdes du pays, et exiger au moins que les quelques petites économies des commissions portassent sur les gros traitements et non sur les petits employés. Mais j'ai eu peur de contrarier le gouvernement qui me faisait grand' peur de la République rouge. C'est le gouvernement qui m'a perdue, et c'est par lui que j'étais destinée à donner au monde cet étrange et nouveau spectacle d'une fille née honnête, qui se laisse séduire, qui cède à son suborneur et que l'on viole. Je n'ai pour excuse que mon repentir, l'œil si languissant de M. Tracy et la petite bouche si appétissante de Barrot, le plus beau des enfants des hommes; et puis, comme il portait crânement le costume militaire, ce président tant joli, avec son amour de nez à la Roxelane... Mais n'appesantissons point, dans ce moment solennel, notre pensée sur ces souvenirs enivrants, et continuons nos pénibles aveux.

Je regrette de toute mon âme et de toutes mes forces d'avoir donné tort au citoyen Billault, qui voulait me

faire examiner le budget des recettes avant de passer à celui des dépenses. J'ai eu la faiblesse de traiter cette proposition d'économie élémentaire, comme s'il se fût agi de savoir si c'est la poule qui fait l'œuf ou l'œuf qui fait la poule. Ma fille aura à refaire entièrement ma besogne budgétaire, et Dieu veuille qu'elle s'en tire mieux que moi !

Une fois sur la route du vice, on ne s'arrête plus. J'ai consenti à tout ce qu'on a voulu de moi contre la liberté de la presse, contre le droit d'association, premières conquêtes d'une révolution à qui je devais tout, puisqu'elle m'avait fait ce que j'aurais pu être. Mais mon séducteur de gouvernement était là ; si je ne cédais à tous ses caprices, cette République rouge, que je craignais tant, pouvait s'emparer de lui, du moins me le répétait-il toujours.—Je commence à croire aujourd'hui que cette rivale n'était pas si dangereuse pour moi qu'il me la faisait, et je ne la vois plus aussi laide qu'elle me semblait alors. Après tout, ses cheveux sont d'une couleur à laquelle on s'habitue, et c'était peut-être une bonne fille avec qui j'aurais pu m'entendre. Je suis certaine, en tout cas, qu'il excitait à faux ma jalousie, car elle et lui n'auraient pas fait long ménage.

Mais j'avais l'imagination frappée, et ceci explique toutes mes fautes : — comment, après avoir repoussé le droit au travail, je n'ai même pas assuré le droit à l'assistance : — comme quoi je n'ai pas voulu de l'impôt progressif : — comme quoi j'ai voté le maintien du remplacement militaire : — comme quoi j'ai abandonné tous les peuples à qui j'avais promis aide et soutien : — comme quoi j'ai même souffert que le drapeau français marchât contre eux. Je me suis laissé maltraiter par un général qui sentait la pommade, et je n'ai pas même eu la force de m'en plaindre.

Violentée et trahie par mon séducteur, vivant au milieu de toutes les craintes qu'il me suggérait, j'ai été assez aveugle pour croire en lui, même lorsqu'il a voulu se défaire de moi par mes propres mains. Il voulait se débarrasser d'une assemblée dont il avait eu les prémices et qui l'ennuyait aujourd'hui : il m'a persuadée de me suicider, me répétant que c'en était fait de moi si je n'obéissais, et je me suis tuée de peur de mourir. Il a poussé la cruauté et l'ironie jusqu'à ôter à mon suicide tout appareil, toute mise en scène qui pussent, sinon l'ennoblir, au moins le décorer : il a choisi lui-même l'instrument dont je devais me frapper, l'instrument le plus ridicule : un Rateau !

Il m'a fait cruellement expier, par ses mépris, dans mon agonie trop longue encore à son gré, toutes mes faiblesses et mon aveuglement.

Je n'ai ouvert les yeux qu'à la fin, je ne sais trop pourquoi, et, un beau jour, j'ai flanqué le petit Faucher à la porte par les épaules avec 519 coups de pieds quelque part. Mais, je l'avoue humblement, il ne faudrait pas me savoir trop gré de cette énergie passagère : je n'oserais dire qu'elle me fut inspirée par mes remords et ma honte..... Tout simplement, j'avais toujours détesté ce petit-là parce qu'il était laid, et qu'il ressemblait tous les jours davantage à un tirebouchon.

Ici se termine cette pénible confession. Si, par l'aveu de mes fautes, et par le repentir amer qui me dévore aujourd'hui, j'ai pu mériter quelque compassion, je lègue, à tous les bons citoyens, le soin de faire grandir et d'élever ma fille légitime, la Législative, qui, au moins, j'emporte cette consolation, ne portera pas dans le monde le nom tristement célèbre de sa coupable mère.

Si ma fille veut m'en croire, elle ne s'abusera pas sur le pouvoir que lui crée sa majorité probable. Ce ne sont pas les minorités qui perdent les assemblées, mais les majorités. Qu'elle se dise bien que cette majorité est plus apparente que réelle. J'ai eu le tort d'avancer quelquefois sur le pays ; qu'elle ne se donne pas celui, plus dangereux mille fois, de retarder sur lui. Qu'elle n'attende pas pour marcher que le peuple se mette avec ses gros sabots sur ses talons ; qu'elle laisse de temps en temps ouvrir la soupape de sûreté qu'on nomme le progrès, sinon la machine pourrait bien éclater. Qu'elle se débarrasse de Changarnier au plus vite : Changarnier n'est autre chose qu'un Faucher pommadé. Qu'elle fasse fondre, dès qu'elle le pourra, dans un verre d'eau, ce petit bâton de sucre d'orge qui porte le nom de Thiers. Pour peu qu'elle tienne à vivre ses trois ans et à mourir dans son lit, qu'elle renvoie à ses moutons et à ses électeurs de Seine-et-Marne, M. Drouin de Lhuys, cet inepte meurtrier de l'Italie, le Faucher de l'étranger. Qu'elle serre Buffet dans une vieille commode ; qu'elle fasse empailler Molé, qu'elle paie une soutane neuve à M. de Falloux et à M. de Montalembert, et les dépêche à Fribourg, patrie des jésuites. Que si elle a le malheur de retrouver Denjoy sur ses bancs, elle ait l'esprit de le forcer à parler et non pas à se taire ; qu'elle se modère enfin par son côté rouge ; que si le président de la république lui écrit de la même encre qui a servi à écrire à son premier ministre de l'intérieur et à Oudinot, elle lui apprenne, dès le début, qu'un président n'est pas un maître ; qu'elle crie *Vive la république* de temps en temps ; que Dieu la protége, etc., etc.

Je lègue à ma fille mes vingt-cinq francs par jour et l'exemple de la façon dont je les ai consacrés uniquement à ma personne : car il n'est pas d'exemple que j'en aie fait un seul jour l'abandon pour secourir les pauvres ou pour ravitailler quelques cautionnements de journaux que je laissais dévorer par le fisc.

Avec ces vingt-cinq francs que je lui lègue, ma fille pourra peut-être faire honneur à ses petites affaires.

Le reste est pour le garçon.

Signé, *in extremis*,

L'Assemblée Nationale.

CANDIDATS MALHEUREUX.

« Vieux de la vieille, fils de mes œuvres et de mon épée, pupille du grand homme, je me présente pour continuer l'œuvre du 10 décembre ! Gloirrrre ! Victoirrrre ! Honneurrrr !!!!...

« Comte, fils de comte, ouvrier moi-même, je me présente avec confiance au suffrage de mes concitoyens. »

« Nouvelle Jeanne, je relève le gant que nous a jeté un sexe usurpateur. A moi, femmes ! victimes d'un abus sacrilége, je viens redresser le fléau de la balance. »

A PROPOS DE PANTOUFLES.

Nos colonies des Indes viennent de nous envoyer leur représentant, lequel arrive juste au moment où la représentation finit. Il n'aura que le temps d'adhérer à la République et de toucher quatre à cinq fois 25 francs, après en avoir dépensé cinq mille pour son voyage. Et ce sera toujours comme ça... Quel pénible mandat !

Il est vrai que cet honorable représentant nous apporte des nouvelles toutes fraîches de Pondichéry, et de deux ou trois autres lieux indous, où flotte le drapeau tricolore, sans préjudice des droits divins de Brama. Il faut convenir que ces localités étaient encore plus arriérées que nos autres colonies en fait de civilisation. On n'y brûle plus les veuves, depuis la tragédie de M. Lemière, où Larive, en général français, arracha des flammes la belle et tendre Lanassa. Mais le *Paria* de M. Casimir Delavigne a eu moins d'influence sur les mœurs que la *Veuve du Malabar*. Il était réservé à notre révolution de Février de déraciner un préjugé contre lequel la tragédie s'était montrée impuissante.

A peine eut-on proclamé la République, qu'un millier de parias environ, jusque-là plus misérables et plus méprisés que les noirs, se sentirent relevés dans leur dignité d'hommes. Ils conçurent tous immédiatement la même idée, celle de porter des pantoufles jaunes.

On comprend quel scandale ce fut dans le pays, quand les aristos des quatre castes supérieures aperçurent deux mille pantoufles jaunes aux pieds impurs des parias. Jusque-là, la pantoufle jaune n'avait fait connaissance qu'avec leurs chausses. Et encore ont-ils des chausses ? — Car c'est dans tout l'Orient la couleur distinctive de la plus haute condition. Les brames et les chatrias ont seuls droit au marocain jaune ; les veissias, qui représentent ce que nous appelons ici la bourgeoisie, n'osent porter que des pantoufles jaunes, et les soudras n'en portent pas du tout, bien que cette classe se compose en grande partie de ceux qui les fabriquent.

L'émeute silencieuse des parias, se promenant deux par deux dans les rues poudreuses de Pondichéry, avec des pantoufles jaunes, produisit, parmi les Indous des quatre premières castes, une stupéfaction que n'égala jamais celle des bons bourgeois de Paris, quand les gamins de la même capitale se promenaient en chantant ; — Des lampions ! — des lampions ! — Et d'abord, le fait seul de pénétrer dans la ville était un sacrilége énorme : quiconque a lu la *Chaumière indienne*, sait que les parias ne peuvent habiter que les forêts... Toutes les portes se fermèrent ; et les Indous résolurent de ne plus sortir de leurs maisons jusqu'à ce qu'une cérémonie religieuse eût purifié les rues souillées.

Les parias ne poussèrent pas plus loin leur victoire. Après avoir planté un arbre de la liberté devant la porte du gouverneur français, ils regagnèrent les bois en chantant : « Mourir pour la patrie ! » (musique de M. Varney) ; ce qui était d'autant plus beau, qu'on ne leur accorde même pas d'avoir une patrie.

Cependant, quand les brames eurent purifié les rues en y répandant de la bouse de vache (animal sacré), bien des idées nouvelles avaient germé dans les quatre premières castes de la population. — Nous n'aurions pas l'insolence de porter des pantoufles jaunes, se dirent les soudras, mais pourquoi n'en aurions-nous pas de rouges, comme les vessias (les bourgeois) ? — Par Brama ! se dirent ces derniers, il est bien ridicule que nous ne puissions pas au moins en porter une jaune et

une rouge, car nous tenons au peuple d'un côté et à la noblesse de l'autre.

— Vous? s'écrièrent les chatrias (les nobles), vous sortez, comme le peuple, des pieds de Brama, dont les parias ne sont que la poussière. Seulement vous êtes sortis du pied droit, tandis que les soudras sortent du pied gauche. Or, ce qui vient des pieds n'a jamais beaucoup de parfum !

— Et vous donc? répliquaient les bourgeois, vous vous dites issus de l'un des bras de notre Créateur, mais ce n'est que du bras gauche, on le sait bien, puisque ce sont les brames qui disent venir du bras droit.

Tel est, aujourd'hui, l'état des esprits à Pondichéry; on voit que les idées révolutionnaires y font leur chemin. Plusieurs journaux ont paru déjà pour soutenir les prétentions de chaque caste; on y raisonne pantoufle en attendant mieux. Un publiciste, de la caste des soudras, a découvert un texte qui prouve que les classes privilégiées ont usurpé le pouvoir et la propriété en vertu d'un singulier titre. Leurs ancêtres, dit-il, se nommaient *Callers*, et pratiquaient *le vol* comme prérogative héréditaire. Les principaux voleurs arrivaient à la dignité de *prince*, qu'ils transmettaient à leurs enfants, sauf le cas d'indignité, c'est-à-dire de probité accidentelle; en volant ils étaient censés faire leur devoir, et user seulement d'un droit inné (1).

La question en était à ce point, lorsqu'est parti M. Dubreuil, le représentant de nos colonies des Indes. — Les Anglais ont établi un cordon sanitaire sur les limites de nos possessions.

(1) Textuel. Voir l'ouvrage de M. J.-A. Dubois, sur les castes de l'Inde.

PATRIANA

OU LE MANUEL DES RÉPUBLICAINS HONNÊTES ET MODÉRÉS.

Il y a des gens que la lecture de *la Patrie* met en colère. J'ai un ami qui ne manque jamais de dire le matin quand il descend, en la voyant chez son portier: *La Patrie du matin... chagrin!* Ça lui fait l'effet des araignées. Moi-même, qui suis un homme doux et modéré, il m'est arrivé parfois de la froisser avec quelque indignation. — Mais, depuis huit jours, je m'en donne bien garde.

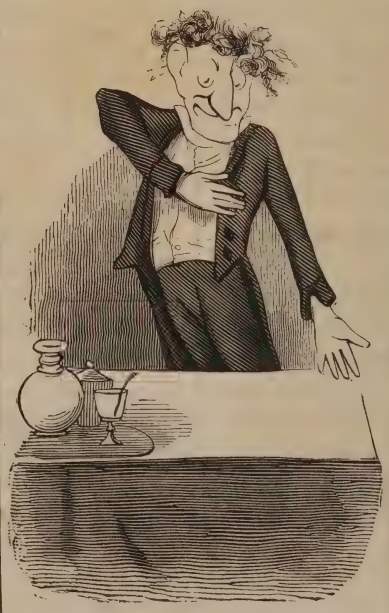
Je sais maintenant le dessous des cartes.

Figurez-vous, Monsieur, que ces petits articles si spirituels, où il arrive toujours qu'un agent socialiste en tournée de propagande, se trouve rossé par des villageois, ce qui fait pousser un gros éclat de rire au journal du père Delamarre (quel honnête homme!...), ces entre-filets si délicats, ces longs articles si digérés, toute cette belle marchandise qui s'appelle *contre-poison*,— eh bien ! tout cela sort de la plume d'un vieux socialiste, malin comme un singe, qui est entré à la

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VIII. — *Faits et gestes parlementaires de mossieu Réac.*

Au quinze mai,
il commence par s'enfuir à toutes jambes.



Et l'ordre rétabli,
il revient proposer de déclarer par décret qu'il a bien mérité de la patrie.

Mais depuis, il est tellement agité par les souvenirs de cette journée, qu'il a une peur atroce chaque fois que quelqu'un s'approche de son banc; il croit toujours que c'est le pompier.

rédaction de cette honnête feuille, où il leur en fait voir de toutes les couleurs. — « Je ne servirai jamaismieux mon parti, a-t-il pensé, que dans le camp ennemi. Il ne s'agit que de n'être pas reconnu par eux. »

Ce stratagème ingénieux lui a réussi parfaitement, car il avait affaire à des gens qui sont fins justement comme un coup de fusil. Il a commencé par prendre un recueil d'*ana*, qu'il a copié ligne pour ligne et vendu à *la Patrie* à bon compte ; notez — et c'est là le plus joli — que notre socialiste quoique... est fort honnête, et que cet argent de la rue de Poitiers va tout droit à la caisse des amendes du *Peuple*. Ainsi il écrivait :

« Un plaisant disait à un autre : — Je crois que ce Proudhon est un *banquiste*. — Ah ! ah ! répondit l'autre, vous dites cela à cause de sa *banque*.

« La société se mit à rire et leur pardonna leur manque d'usage en faveur de cette saillie. »

Total (50 centimes les traits d'esprit) : 5 lignes à 50 centimes, — 2 francs 50 centimes.— Ce n'est pas cher, mais c'est payé.

Tant il en a fait et fourni de ces petites machines-là, qui sont bêtes comme des pieds et insolents jusqu'à l'impudence, à la grande jubilation de l'honnête banquier Delamarre (quel honnête homme !), qui trouve son journalle plus joli de tous, — que notre socialiste s'est trouvé bientôt au fond de son sac.

Il avait épuisé tous les *ana* des quais. En homme habile et qui n'attacherait pas les rédacteurs de la *Patrie* avec des saucisses, il s'est mis à faire du *Contre-poison* socialiste par la Médecine. Il en fera demain par la Chiromancie, ou avec l'*Art d'élever des lapins*, de M. Achille Comte.

Ainsi, j'ai lu hier au soir dans ce journal infortuné qui réchauffe le socialiste en question dans son sein :

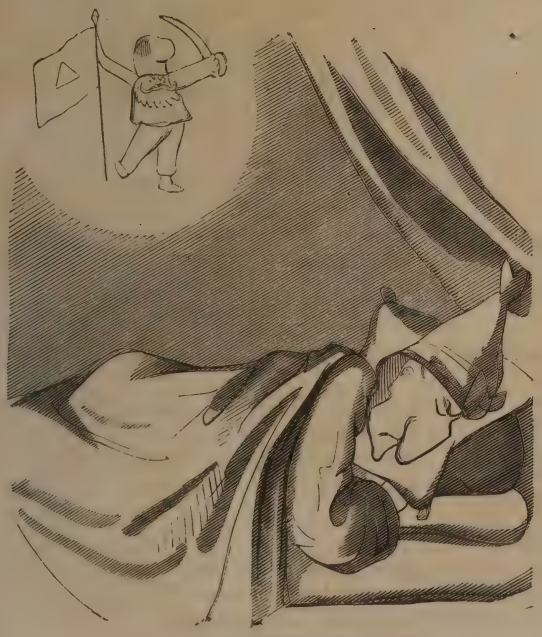
« On sait qu'en temps d'épidémie les agitations mo-
« rales ajoutent beaucoup à l'intensité du mal ; *c'est ce*
« *qui explique* que la dernière recrudescence du cho-
« léra ait coïncidé avec les inquiétudes suscitées par les
« rouges et par les montagnards de l'Assemblée. La jour-
« née de jeudi dernier, *dans laquelle on s'attendait à*
« *une nouvelle prise d'armes*, est celle aussi où il a été
« admis le plus grand nombre de nouveaux cholériques
« dans les hôpitaux. *On assure* que beaucoup de ces
« *infortunés* étaient porteurs de journaux socialistes
« les plus avancés, ou *qu'ils ont avoué qu'ils en fai-*
« *saient continuellement la lecture.* »

J'ai ri comme une folle et j'ai reconnu du coup mon socialiste.

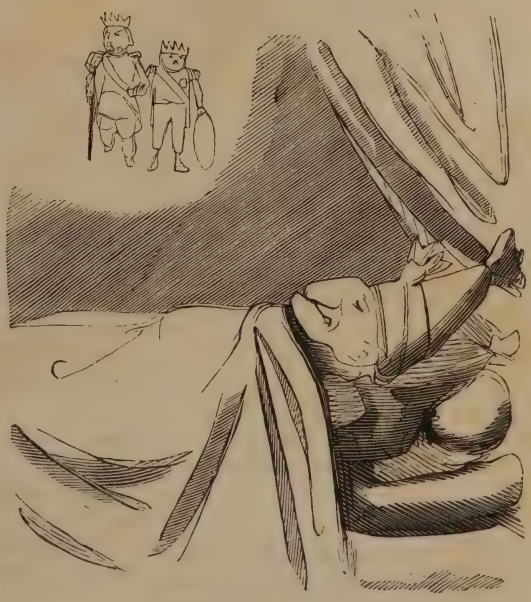
Mais je crains bien que ce diable d'homme n'éveille pour le coup les soupçons et ne se fasse licencier. Celle-là est un peu trop forte, et le père Delamarre lui-même (quel honnête homme, grand Dieu ! quel honnête homme !) pourrait bien ne pas la gober. Je sais bien que moi je ne la goberais guère ; mais il faut dire que, sans avoir la malice de la chenille, je ne suis pas tout à fait aussi bête que *la Patrie* en a l'air.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

Chap. viii. — *Faits et gestes parlementaires de mossieu Réac.*



Aux journées de juin,
mossieu Réac a la colique et se cache dans son lit le nez, sous son oreiller;
il a l'impudence de s'endormir sur le ventre,
et dans cette position il rêve que la republique rouge a le dessus.



S'étant heureusement retourné sur le dos, le cauchemar cesse, et mossieu Réac voit les deux dauphins, le retour cheri de toutes les branches de son choix; il comprend alors le parti que les gens honnêtes comme lui peuvent tirer des journées de juin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES MASQUES.

AIR *des Missionnaires* (de Béranger).

Le Dieu malin du carnaval
A laissé sur la terre
Un digne héritier, un rival
Dans notre ministère.
Au pouvoir, de notre temps,
On ne voit que charlatans,
Traîtres couverts de masques,
Vieux hypocrites raffinés,
Poltrons coiffés de casques,
Hommes faux, et faux nez!

Que de brillants et hauts salons
Remplis de mascarades,
Où le bruit sourd des trahisons
Se mêle aux sérénades;
Où l'on murmure, en dansant,
Certains mots gonflés de sang!
On vous connaît, beaux masques,
Vieux hypocrites raffinés,
Retirez donc vos casques,
Retirez vos faux nez!

Dieu! si de tout ce qui s'y fait
On tenait des registres!
C'est d'abord Lacrosse et Buffet
Déguisés en ministres;
Rulhières en sacristain,
Falloux en républicain.
On vous connaît, beaux masques,
Vieux hypocrites raffinés,
Relevez donc vos casques,
Retirez vos faux nez!

Thiers, en costume de pêcheur.
Voudrait nous faire mordre
Certain appât plein de fraîcheur
Qu'il dore du nom d'ordre;
Mais la France, vieux poisson,
Sait ce que vaut l'hameçon;
On vous connaît, beaux masques,
Vieux hypocrites raffinés,
Relevez donc vos casques,
Retirez vos faux nez!

Barrot, de l'ancien banqueteur
Dépouillant la défroque,
Pour celle d'un conservateur
La rejette et la troque;
Il conserve,... on peut le voir,...
Son traitement, son pouvoir...
On vous connaît, beaux masques,
Vieux hypocrites raffinés,
Relevez donc vos casques,
Retirez vos faux nez!

Un vieux, mais coquet, spadassin
Reproduit don Quichotte;
Il prend pour la voix du tocsin
Toute voix qui chuchotte;
Montre sans cesse, aux soldats,
L'émeute... qu'il ne voit pas;
On vous connaît, beaux masques,
Vieux hypocrites raffinés,
Relevez donc vos casques,
Retirez vos faux nez!

J'en pourrais, dans ce léger chant,
Faire passer bien d'autres,
Qui suivent l'exemple touchant
De tous ces bons apôtres;
A ce carnaval complet
Répondons un long sifflet,
Sifflons, sifflons ces masques,
Ces hypocrites raffinés,
Si peureux sans leurs casques,
Si laids sans leurs faux nez!

E. A., *étudiant.*

LA RÉPUBLIQUE SOC.

PAR UN REPRÉSENTANT DÉMOC ET SOC.

AIR : *Les gueux, les gueux*, etc.

La Soc, la Soc
Rendra la Démoc
Ferme comme un roc.
Vive la Soc.

C'est en vain que l'on invoque
L'accord du sceptre et du froc,
Le vieux monde se disloque,
Il n'attend qu'un dernier choc.

La Soc, la Soc, etc.

Le peuple est, à chaque époque,
Fait au même... par raccroc;
Mais lui, que rien n'interloque,
Se rattrape par un bloc.

La Soc, la Soc, etc.

Amis, faisons un colloque,
Réunis autour d'un broc;
La piquette nous provoque,
Hélas! c'est notre médoc.

La Soc, la Soc, etc.

Que Barrot d'un ton barroque,
Nous parle *ab hac* et *ab hoc*,
Son accent de ventriloque
Sur nous fait l'effet d'un lok.

La Soc, la Soc, etc.

O République équivoque!
Quand ta jupe a maint accroc,
Ce n'est plus qu'une défroque
Qu'il te faut suspendre au croc.

La Soc, la Soc, etc.

Marchands que la banque escroque,
Et vous qui portez l'estoc,
Vous que l'atelier convoque,
Vous dont la main tient le soc,

La Soc, la Soc, etc.

« Rouges! » dit-on... l'on s'en moque.
Il est temps de faire un troc.
Cette couleur vous suffoque...
C'est la cocarde du coq.

La Soc, la Soc, etc.

Sur l'air des gueux .. ça vous choque...
J'ai mis ma chanson en *oc* ;
C'est que les gueux, sous leur loque,
Ont un cœur qui fait tic toc.

La Soc, la Soc, etc.

(*Couplet venu du ministère des Affaires étrangères.*)

Il existe à l'Orénoque
Un président fort mastoc,
Que sa nation révoque
Et chasse comme un escroc.

La Soc, la Soc
Rendra la Démoc
Ferme comme un roc,
Vive la Soc.

LA CANAILLE.

Air *des Fous* (de Béranger).

« Canaille! » Les aristocrates
Donnent ce nom aux roturiers,
Les monarchiens aux démocrates,
Et les bourgeois aux ouvriers.
Les jésuites, la prêtraille,
Nomment ainsi les mécréants...
— Ah! qu'il est beau d'être canaille
Aux yeux de ces honnêtes gens!

Le cervier qui gagne à la Bourse
Son carrosse ou son phaéton
Traite de canaille, en sa course,
L'humble, mais probe piéton :
Ainsi le pauvre qui travaille
Est berné par les fainéans.
— Ah! qu'il est beau d'être canaille
Aux yeux de ces honnêtes gens!

Si, par hasard, de nos écoles
Surgit un savant généreux,
Dont la pensée et les paroles
S'appliquent à nous rendre heureux,
Qui le conspue et qui le railie?...
— C'est la tourbe des ignorans.
Ah! qu'il est beau d'être canaille
Aux yeux de ces honnêtes gens!

Lorsqu'un peuple, aux masses énormes,
En grondant réclame ses droits,
Au lieu d'accepter des réformes,
« Canaille! » répondent les rois.
Mais un jour, malgré la mitraille,
La victoire reste aux manans.
— C'est alors qu'on voit la canaille
Faire grâce aux honnêtes gens!

Lorsque Socrate et Galilée,
Dans les fers et par le poison,
Virent leur science immolée,
« Fous! canaille!... » leur criait-on.
— Et lorsqu'un Dieu, né sur la paille,
Mourait sur la croix des brigands,
C'était une sainte canaille,
Et ses bourreaux... d'honnêtes gens!

E. A., *étudiant.*

LA LISTE DE LA RUE DE POITIERS.

Admirez du scrutin la chance aléatoire!
Dix-sept journaux ligués comptaient sur la victoire;
Mais leur liste est mise à l'écart;
Et de son premier nom réalisant l'augure,
Elle tombe en déconfiture...

De Bar.

M. LE GÉNÉRAL OUDINOT, DUC DE REGGIO.

Ce général nous semble un peu conscrit,
Dans les combats comme en diplomatie.
Les plans qu'il sert, les discours qu'il écrit,
Sont un outrage à la démocratie.
Près des soldats d'un prince meurtrier,
Il veut, à Rome, établir son étape.
Le père était un illustre guerrier;
Le fils, hélas! n'est qu'un soldat du pape!

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LA SEMAINE DE LA LETTRE.

Il s'agit de savoir si l'aimable Changarnier a écrit ou n'a pas écrit sa fameuse lettre à tous les chefs de corps de la garnison de Paris.

« Général,

« Le petit père Marrast s'imagine qu'il a le droit de requérir la force armée. Je n'ai pas voulu contrarier ce pauvre bon homme à la tribune de l'Assemblée nationale. Le sujet n'en valait pas la peine. La politesse exige d'ailleurs que j'aie l'air de flatter sa manie. Quant à vous, mon cher général, vous ferez de ses petits papiers l'usage que vous voudrez, et si les huissiers de l'Assemblée demandent une réponse, vous leur répondrez : zut !

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde et digne protection, la présente n'étant à autre fin.

« CHANGARNIER.

« *P. S.* Vous ferez mettre cette lettre à l'ordre du jour et la placarderez à la porte des chambrées. »

La missive avait son importance comme on voit, et l'Assemblée nationale s'en est émue. Le montagne a rugi, la colline a crié, la plaine ne laissait pas que d'être légèrement en colère.

On est venu avertir Changarnier.

— Général, l'Assemblée s'occupe de votre lettre.

— Ah bah !

— On parle de vous mettre en accusation.

— Tiens, tiens, tiens.

— Vous feriez bien d'aller vous défendre.

— Monsieur, vous n'êtes point militaire ?

— Du tout.

— Tant mieux, car sans cela, avec l'extrême politesse qui me caractérise, je vous ferais jeter dans un cul de basse-fosse. Un homme comme moi ne se défend jamais.

— Mais l'Assemblée nationale exige.....

— Ceci regarde Barrot et les Pékins du ministère, je suis spécialement chargé de désobéir à l'Assemblée nationale ; je me soucie d'elle comme de Colin-Tampon.

— Cependant....

— Cependant, rien ne s'oppose à ce que je vous fasse flanquer à la porte si vous continuez. Par respect pour les convenances, je vous autorise à ficher le camp.

Pendant ce temps-là, l'Assemblée interpellait le citoyen Barrot.

— Le général a-t-il écrit cette lette?

— Avant toutes choses, qu'il me soit permis de vous faire remarquer l'inconstitutionalité de cette demande.

— Répondez oui ou non.

— Quand j'examine l'article 113 de la Constitution...

— A la question ! à la question !

— Plus je scrute le sens de l'article 122.....

— La lettre ! la lettre !

— Après une carrière politique de dix-huit années, vous permettrez.....

— La lettre a-t-elle été écrite par le général ?

— Certes, mon titre de gendre de Labbey de Pompières me dispenserait de répondre, mais je ne veux

pas abriter ma responsabilité sous ce titre, je n'hésite donc pas à déclarer que le général n'a pas écrit cette lettre. Vous en croirez, j'espère ma vieille probité.

La lettre existe cependant, on en a porté des copies à l'Assemblée. On interpelle de nouveau le ministre.

— Vertueux Barrot, cette lettre que voici a dû être écrite par quelqu'un.

— Je ne saurais en disconvenir.

— Par celui qui l'a signée.

— Le général Changarnier ne l'a pas écrite. Croyez-en ma vieille probité.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il l'a dictée.

Vous comprenez l'indignation de l'Assemblée, mais le vertueux Barrot descend de la tribune, et se promène dans les couloirs. Tout le monde l'évite. Il se porte sur le passage de ses collègues. M. Ledru-Rollin paraît, il se précipite dans ses bras.

— Ah! mon cher Ledru, je vois bien que vous m'en voulez.

— Il me semble que.....

— Hélas! je suis le plus malheureux des hommes. Si vous saviez quelles mauvaises passions s'agitent autour de ce Bonaparte.

— Rompez avec lui.

— Qui retiendrait le torrent quand je ne serai plus là. Figurez-vous qu'hier, pas plus tard qu'hier, il m'a fait appeler à l'Élysée.

— Barrot, m'a-t-il dit, je vous ai mandé pour une affaire grave.

— De quoi s'agit-il, altesse (si je ne lui donnais pas ce titre, il me fourrerait immédiatement à Vincennes).

— Voyez-vous cet habit?

— Il est rouge.

— Et ce manteau?

— Il est semé d'abeilles d'or.

— Le costume de général de la garde nationale m'ennuie. Il m'en faut un autre. Trouvez-vous que le costume de premier consul m'aille bien?

— A ravir (si j'avais répondu autre chose il m'aurait fait fusiller).

— Je préfère celui d'empereur; c'est décidément ce costume que je choisis. Allez vous commander un habit à la française et un chapeau à plumes, vous assisterez à mon sacre, baron Barrot. Voilà pourtant où nous en sommes, mon cher Ledru, voyez s'il est dur, après une carrière politique sans tache de dix-huit ans, d'être traité de baron, et dites-moi si je ne fais pas bien de ménager le Président et ses amis.

Flocon traverse la salle; M. Barrot court après lui.

— Il faut que je vous ouvre mon cœur, cher collègue; vous voyez devant vous le plus infortuné des mortels. Si l'Assemblée a l'air de contrarier Bonaparte, tout est perdu. Il n'attend qu'un prétexte pour se livrer aux dangereux conseillers qui l'entourent. Croyez-moi, ne nous occupons plus de cette lettre; je vous adjure au nom de ma vieille probité.

— Pourquoi ne donnez-vous pas votre démission?

— Préféreriez-vous avoir un ministère-Fialin? Le moment n'est pas encore venu d'agir; attendons la Législative.

M. Ledru-Rollin a décerné à M. Odilon Barrot un brevet de Quinze-Vingts. Nous commençons à douter très-fort, pour notre part, de la cécité politique du ministre de la justice. C'est avec ces lamentations mêlées d'alarmes qu'on est parvenu à assoupir l'ardeur d'une partie de l'Assemblée nationale. M. Odilon Barrot se livre au marivaudage parlementaire; il refait les *Fausses Confidences* au profit de l'Élysée-Bourbon. La vieille probité du chef de l'ancienne gauche pourrait bien n'être que de la rouerie.

En attendant, le général Changarnier continue à faire la nique à l'Assemblée. Il gouverne avec des ordres du jours:

Ordre de ne point obéir aux réquisitions du président;

Ordre aux soldats de crier: Vive Napoléon!

M. Changarnier répond à la Représentation nationale par des revues; il préside des séances au Champ de Mars. Aux interpellations parlementaires, il répond par des explosions d'enthousiasme en douze temps, et par des *vivats* de peloton, sous peine de salle de police.

J'ai rencontré l'autre jour un spéculateur qui revenait de la revue.

« La France est sauvée, s'est-il écrié; on peut maintenant acheter des rentes.

— Pourquoi donc?

— Parce que les soldats ont crié: Vive Bonaparte! vive Napoléon!

— Vous ne redoutez donc plus les socialistes?

— Ils n'existent plus depuis la revue; la société et la bourse peuvent dormir sur leurs quatre oreilles. »

La bourse, en effet, de hausser depuis ce moment-là. Si la police avait eu l'idée de faire pousser dans quelques groupes le cri: A bas Boichot! la rente serait maintenant au pair.

Hélas! la police ne songe pas à tout.

Le sergent-major Boichot est le lion du moment; ses collègues Rattier et Commissaire sont entièrement éclipsés. On vend dans les rues:

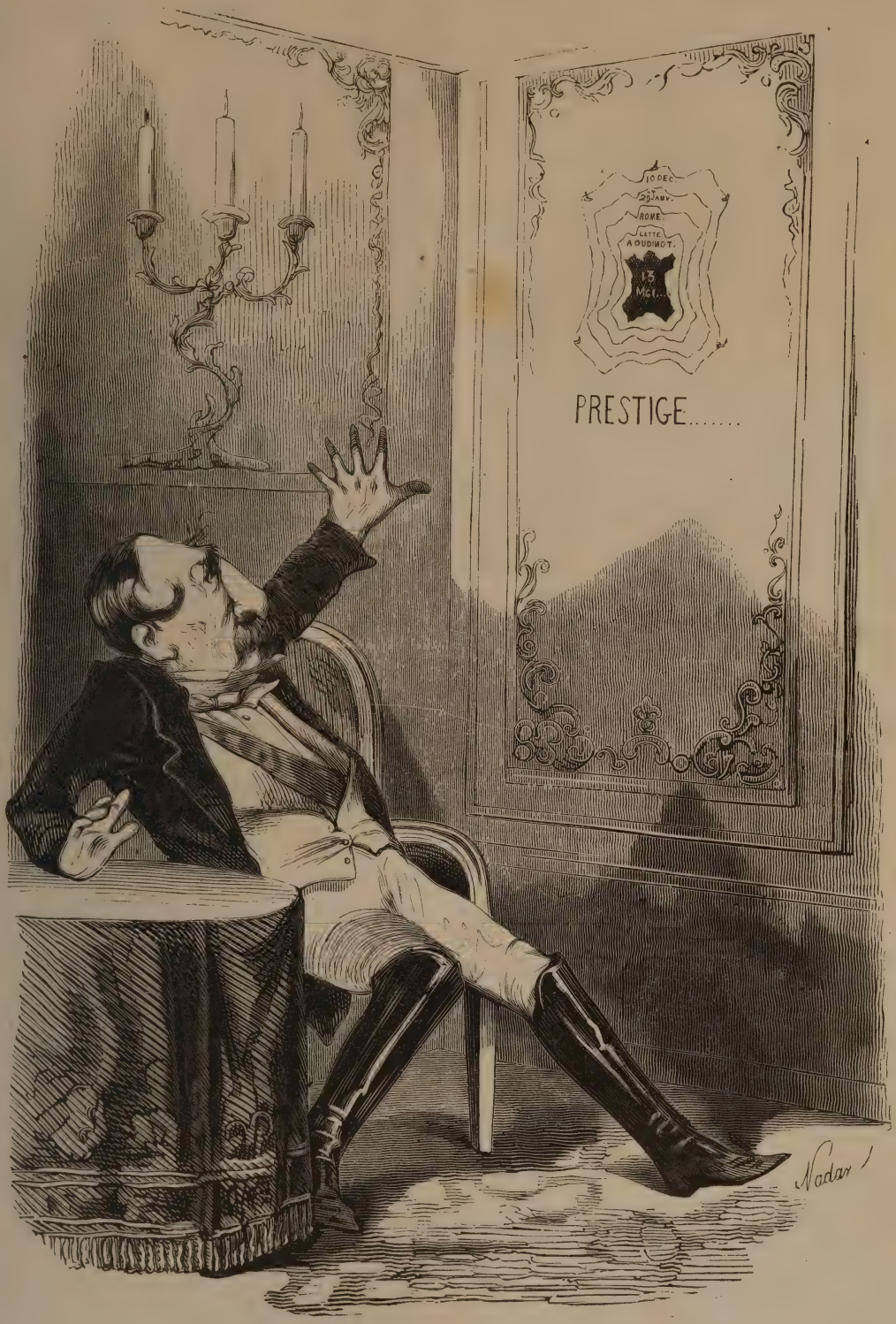
Le portrait de Boichot,

La biographie de Boichot,

Des chansons sur Boichot.

On fait courir les bruits les plus extravagants sur son compte. On est allé jusqu'à le présenter comme entièrement dévoué au parti légitimiste.

Le représentant Boichot a démenti par une lettre toutes ces calomnies. Nous attendons maintenant qu'il soit arrivé à l'Assemblée législative pour juger son mérite. Quant à sa vie, elle a été jusqu'à ce jour celle



LA PEAU DE CHAGRIN.

Dessiné par NADARD.

Gravé par BAULANT.

d'un sous-officier d'élite, que ses camarades désignèrent au choix de la démocratie dans le fameux banquet de sous-officiers, dont les journaux réactionnaires nièrent l'existence, et sur le compte duquel ils firent tant d'aimables plaisanteries. Qu'en pensent-ils aujourd'hui ?

Tâchons de savoir maintenant ce qu'est devenue la lettre de M. Changarnier. Pendant que nous nous occupons de la Bourse et de la Revue, de Boichot, l'Assemblée aura peut-être pris une décision.

Entrons dans la salle des séances.

Ce n'est plus la vieille probité d'Odilon Barrot qui est à la tribune, c'est la jeune éloquence de M. de Falloux.

Il a relevé jusqu'au coude les manches de sa soutane, il brandit son bonnet carré. Dieu me pardonne, je crois qu'il a des moustaches.

— Comme l'abbé de Gondi.

— Et une barbiche.

— Toujours comme l'abbé de Gondi.

M. de Falloux est l'Aramis du ministère ; M. Rulhières qui ne comprend jamais rien à ce qui se passe, est Porthos. Décernons à M. Odilon Barrot le surnom d'Athos, en raison de ce qu'il a été trompé par milady (prononcez Louis-Bonaparte). Quant à d'Artagnan, je le cherche en vain. D'Artagnan, si fécond en ressources, l'inventeur de tant de stratagèmes télégraphiques, le hardi, l'infatigable d'Artagnan a donné sa démission dans la personne de Léon Faucher. J'aperçois Carlier, son fidèle Planchet, qui, du haut d'une tribune, jette un regard douloureux sur la place vide de son maître. Rassure-toi, fidèle serviteur, d'Artagnan-Faucher n'est point mort ; on nous promet sa résurrection un de ces jours : vous recommencerez vos belles campagnes d'autrefois.

En attendant, Aramis s'excrime à la tribune ; il jette par poignées le sel attique du feuilleton du *Siècle* dans les yeux de ses adversaires. Quel esprit, quelle verve, quelle fine ironie ! Vous deviendrez général des jésuites, monseigneur !

Mais la lettre, la lettre !

Est-ce que le brillant Aramis se soucie de la lettre. Il parle de tout, et de bien autre choses encore, des ateliers nationaux, des ferrets en diamants de la reine Anne, de Trestaillons, de la duchesse de Chevreuse, de la Révolution française, et de son ami le surintendant Fouquet.

Il nie formellement avoir donné l'ordre au général Changarnier de fortifier Belle-Isle.

M. Trélat demande à répondre.

— A propos de ferrets d'Anne d'Autriche.

— Non au sujet des ateliers nationaux.

Voilà l'Assemblée qui se met à perdre de vue la lettre et à écouter une kirielle de feuilletons.

— Quant à la lettre, reprend Aramis, un peu las de tant de frais d'imagination, savez-vous ce que j'aurais fait à votre place ?

— Écoutons, écoutons.

— Vous vous êtes plaints une première fois des procédés de M. Changarnier à l'égard de l'Assemblée nationale. J'aurais prié le bureau de l'Assemblée nationale de prendre des renseignements sur ce fait entièrement dénué de fondement.

La seconde fois j'aurais agi de même.

La troisième fois pareillement.

La quatrième fois itou.

Je ne suis pas membre de l'Assemblée nationale, citoyen Aramis ; je prends cependant la liberté de vous interrompre.

Rappelez-vous l'histoire du général Courtais.

Quand vous et vos amis l'avez soupçonné d'un attentat contre la sûreté de l'Assemblée, avez-vous chargé le bureau de s'informer si le fait était vrai ?

Vous lui avez arraché ses épaulettes.

Vous lui avez arraché sa croix d'honneur.

Vous avez insulté, battu un vieillard sans défense.

Vous l'avez traîné en prison.

Il fallait alors, vous, monsieur de Falloux, vous lever de votre banc, et protester contre ces indignes violences ; peut-être comprendrions-nous maintenant que vous prissiez la défense de M. Changarnier.

L'essentiel était de faire oublier la lettre ; il ne fallait rien moins que l'imagination d'un mousquetaire, d'un abbé galant et d'un jésuite réunis, pour arriver à ce résultat.

L'Assemblée est bien vieille cependant pour se laisser endormir par des sornettes.

Toute la semaine s'est passée pourtant à savoir si M. Changarnier avait, oui ou non, écrit une lettre.

Si dicter une lettre n'était pas la même chose que l'écrire.

Et si l'ayant écrite ou dictée, on lui infligerait un simple blâme ou une destitution.

A l'heure où nous écrivons, rien n'est résolu à cet égard. Les orateurs républicains perdent leur temps à répondre aux feuilletons d'un jésuite.

Cela est triste.

Triste surtout au moment où la vieille Europe tressaille sur ses bases.

Où le Russe Barbare met le pied sur le sol de la civilisation.

Où l'Autriche bombarde les villes et décime les populations abandonnées de l'Italie.

Où notre armée, campée devant Rome, assiste, l'arme au bras, à l'égorgement des républiques italiennes.

L'Assemblée nationale meurt dans le doute et dans l'indécision. On attendait autre chose d'elle.

JEAN VERTOT,

auteur de *Jérôme Cabassol* et des *Mille et une Peurs de M. Réac de la Jobardière.*

Peut-on entrer?.....

LE DERNIER DES IROQUOIS,

POUR FAIRE SUITE

AU DERNIER DES MOHICANS.

Au temps où les Visages-Pâles commençaient à s'établir dans le Canada, les Hurons étaient un peuple aimé des Manitous. Il possédait de vastes territoires de chasse ; quand il levait le tomahawk de la guerre, les Onéidas, les Onondagas, les Mohawks, tremblaient comme la feuille de l'érable agitée par le vent du nord. Les Hurons étaient une nation de braves, qui suspendaient à leurs wigwams les chevelures de leurs ennemis; les Hurons étaient une nation de sages que les tribus consultaient toujours avec empressement, et dont les paroles étaient accueillies comme une révélation du Grand-Lièvre ; ils avaient la force de l'ours et la sagacité du serpent.

Mais enfin les Onondagas se lassèrent de cette suprématie. Ils rassemblèrent autour du feu du conseil les chefs des peuplades voisines, et leur dirent :

« Pourquoi souffrons-nous que les Hurons scalpent nos guerriers et emmènent nos squaws prisonnières? Pourquoi leur abandonnons-nous les bois où l'on trouve en plus grande abondance les bisons et les élans? Chacune de nos tribus est faible ; mais les wampums, qui ne sont que de petits coquillages, font de beaux colliers quand ils sont réunis ; les mince écorces du bouleau deviennent des liens solides quand on les joint ensemble. Soyons comme les wampums et les écorces du bouleau : liguons-nous pour combattre les Hurons, et déterrons contre eux la hache de la guerre ! »

La coalition eut lieu ; toutes les Tribus résolurent de marcher dans le sentier des combats, même celle des Macaques, qui ressemblent moins à des hommes qu'à des singes. Les Hurons furent écrasés ; la trahison se glissa dans leur camp comme un serpent noir ; ils luttèrent vainement depuis la lune des nids jusqu'à celle du chevreuil qui jette ses cornes ; les Onondagas s'abattirent sur eux comme des volées de corbeaux sur la carcasse du buffle terrassé. Les Outchipicois et les Muscogulges vinrent pêcher dans les rivières de la grande Nation ; ils lui imposèrent pour Sagamores des chefs qu'elle avait autrefois bannis, et qui fumèrent le calumet de la paix avec les Chicassas et les Macaques. Triste temps pour les braves! Heureux temps pour les jongleurs !

Les neiges d'un grand nombre d'hivers furent fondues par le soleil du printemps avant que le Grand-

Esprit ranimât les Hurons abattus par leur défaite. Enfin ils se relevèrent, secouèrent le joug qu'on leur avait imposé, et renvoyèrent leurs vieux chefs, qui se conduisaient comme des squaws. Quand le dernier de cette race maudite eut disparu, les Sachems de la Huronie se demandèrent qui devait le remplacer; mais la pipe remplie de pétun fit plusieurs fois le tour de l'assemblée sans que ses odorantes fumées inspirassent aux vieillards la moindre résolution.

Ils hésitaient encore, quand un guerrier inconnu se présenta. Il était petit, de chétive apparence, assez mal tourné, remarquable seulement par la courbe d'un nez volumineux. Son front était déprimé; ses yeux semblaient naturellement mornes, mais il avait essayé de leur donner quelque animation, en buvant à longs traits de l'eau de feu, ce fatal présent des visages pâles! Il avait fait une toilette spéciale pour paraître devant le conseil. Une plume d'aigle traversait la touffe qui couronnait son crâne, rasé suivant la coutume indienne. Les lignes bleuâtres de sa peinture de guerre figuraient les emblêmes les plus belliqueux. Il s'avança d'un air martial au milieu des Sachems, et leur dit :

« Ajouh-Oyah-Alluya! Que les Manitous vous protégent et gardent de tout mal la moëlle de vos os! Je suis Nigorondac, le Nez-de-Corbeau, descendant du fameux Timaraba, qui terrassa les Onondagas; je suis le dernier rejeton des Sagamores Iroquois. »

Un murmure flatteur accueillit ces paroles, et les vieux guerriers qui avaient suivi Timaraba jusqu'aux bords du Mississipi applaudirent avec transport. Il faisait sombre; dans leur folle illusion, ils crurent voir dans le prétendant Iroquois, au front déprimé, le grand Timaraba, la Tête-pleine-de-Victoires, qui revenait de la terre des Esprits.

« Nommez-moi votre chef, reprit l'Iroquois, et votre nation sera de nouveau la mère de toutes les autres. Je vous ferai connaître de magnifiques territoires de chasse, et vous chasserez avec moi le buffle et le castor. Je soumettrai à vos lois toutes les tribus, depuis les Algonquins jusqu'aux Delawares. Vous aurez de belles fourrures de marte et d'ours pour vous couvrir en hiver; vos wigwams regorgeront de richesses; vous serez plus forts que le chêne, plus grands que le peuplier, plus heureux que les abeilles dans un champ d'helonias. » Cacubo le Rusé Vieillard lui avait fait la leçon.

A ces mots, les Sachems firent entendre un cri d'approbation, et l'Iroquois Nigorondac, descendant de Timaraba, fut proclamé Sagamore des Hurons.

Plusieurs lunes s'écoulèrent et les Sachems attendirent l'effet des promesses de l'Iroquois; mais celui-ci, loin de déterrer la hache de guerre, loin de mener les tribus à la poursuite des bêtes fauves, restait dans son wigwam à boire l'eau de feu avec les Ikouessens. au lieu de poursuivre l'Orignal sur les collines, ou de s'occuper du bonheur du peuple autour du feu du conseil, il prolongeait dans la nuit ses orgies.

Les Sachems, mécontents, l'allèrent trouver et lui dirent : «Iroquois, tu nous avais promis de grands biens, et nous sommes nus; tu devais nous conduire à la chasse, et les castors folâtrent en paix dans leurs laçs; tu nous faisais espérer la défaite de nos ennemis, et les Macaques, eux-mêmes, nous appellent lâches; tu devais nous faire resplendir comme le soleil du midi, et nous sommes enveloppés de ténèbres comme dans une nuit d'orage. Iroquois Nigorondac, descendant de Timaraba, tu es indigne de ton aïeul. »

Et les Sachems lui jetèrent des gouttes d'eau au visage en ajoutant : «Iroquois, tu nous déshonores.» Mais Nigorondac se consola de cette humiliation en buvant la flamme liquide avec les Ikouessens. »

— Pourquoi écouter les reproches des Sachems? lui dit un de ses chefs favoris, Chingachgu, le Rat Musqué. Je vous dis que ce sont des chiens; ils aboient après vous comme après la lune étincelante; mais ils sont le ravin et vous êtes la montagne. Ne craignez pas de lever contre eux le tomahawk, invoquez Athaënsic, le manitou de la haine et de la vengeance!

Issu des Macaqnes par les femmes, Chingachgu avait apporté dans la noble race des Hurons les manières efféminées et les inclinations perverses de cette tribu justement méprisée. Peu favorisé de la nature, qui l'avait doué d'un masque assez laid, il cherchait à se donner une beauté factice au moyen de drogues qu'il achetait très-cher aux jongleurs. D'un caractère envieux, il voyait avec peine d'autres guerriers mériter par leurs exploits le suffrage de la tribu, et, pour les renverser, il avait brigué la faveur de l'Iroquois. Tous deux étaient dignes de se comprendre. Cependant Nigorondac l'Iroquois hésita d'abord à entrer dans les vues de son ami; mais celui-ci, qui connaissait les goûts prédominants de l'Iroquois, lui versa une pleine calebasse d'eau de feu. Le descendant de Timaraba se concerta avec lui, et le Rat Musqué passa la nuit suivante à préparer sa peinture de guerre. Il se frotta le visage de graisse d'ours et de charbon pilé, sans oublier de se cerner gracieusement les yeux avec le fiel d'une vipère; il se passa dans les narines et dans les oreilles de larges anneaux de cuivre rouge; il mit une jupe d'écorce de mûrier, telle qu'en portent les Ikouessens, et des mocassins de peau de daim bordées de dards de porc-épic.

Le lendemain, Nigorondac hésitait encore; fatigué des libations de la veille, il était plongé dans la torpeur; mais Chingachgu lui fit boire l'eau de feu, et une lueur de courage pointa dans le cœur vide du prétendant. L'Iroquois suivit le Rat-Musqué, assembla ses jeunes guerriers, et leur déclara que le titre de Sagamore ne lui suffisait plus, et qu'il réclamait celui d'Ornikaritma, l'Étoile des étoiles. Mais les jeunes guerriers lui rirent au nez. Le Rat Musqué leur promit de grandes récompenses s'il voulaient appuyer l'Iroquois, et faire quitter aux Sachems les sépultures

BUREAU DE PLACEMENT

POUR LES REPRÉSENTANTS SANS EMPLOI.

DE MALLEVILLE
Débute à l'Opéra dans le ballet de *la Fille mal gardée*.

PAGNERRE
Bien connu dans les foires pour ses almanachs et sa pommade du caméléon favorable à la chevelure.

DUVERGIER DE HAURANNE
Professe l'anglaise, la cursive, la ronde ; il transcrit la constitution en bâtarde.

MARRAST
Sollicite un emploi de pion chez M. Petdeloup, homme sevè e, mais juste.

LAMARTINE
Obtient au bureau des nourrices une place d'endormeur de marmots.

GARNIER-PAGÈS
Entre chez un financier, qui le trouve apte à faire un garçon de recette.

CHAMBOLLE
Vend de l'eau tiède sous prétexte de coco.

LUNEAU
Afin de ne pas abandonner le restaurant Pestel, s'y engage en qualité de garçon.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

de leurs pères. Mais les jeunes guerriers l'appelèrent traitre et lui jetèrent au visage l'eau du déshonneur. « Les Sachems sont nos pères, dirent-ils ; nous boirons avec eux le sorbet noir, nous fumerons avec eux le calumet, parce qu'ils ont l'inspiration du Kitsi-Manitou. Vous, vous agissez sous l'influence de Michabou, le grand Chat-Tigre ; vous êtes de vieilles femmes!!! »

Nigorondac et le Rat-Musqué coururent de wigwam en wigwam pour se faire des partisans. Ils furent secondés par le jongleur Faloulyawissia, le Corbeau-Blanc à tête noire, et par Odiliabarrossi, le Geai Mugissant ; mais ils étaient en révolte contre le reste de la nation. La lune des Fraises allait succéder à la lune des Fleurs, quand les conspirateurs furent surpris par leurs concitoyens, et liés au tronc d'un être pour y attendre leur sentence.

« Et que ferons-nous, se demandèrent les Sachems, de ces enfants du grand Chat-Tigre?

Par le conseil des sages, on les mit dans une pirogue d'écorce d'érable, et on les abandonna au courant du Mississipi, qui les porta dans le pays des Macaques. On n'entendit plus parler d'eux ; sans doute, le Rat Masqué continua à farder sa petite figure de vieille squaw ; le Nez-de-Corbeau rougit probablement sa protubérance nasale par de nouvelles absorptions d'eau de feu ; mais la nation, heureuse et fière, dédaigna de s'occuper des indignes sagamores qui l'avaient opprimée. Elle redevint puissante à la guerre, à la chasse ; elle eut de belles fourrures, qu'elle vendit aux Visages pâles ; elle scalpa ses rivaux, qui se cachèrent en vain comme l'Orignal, et Nigorondac fut le dernier des Iroquois.

E. de la B.

CINCINNATUS-ODILON.

Le théâtre représente un cabinet de travail.

SCÈNE UNIQUE.

ODILON ET ODILONE.

ODILON, *se promenant de long en large avec agitation.*

Ils ne viennent pas ; ô rage! J'avais flatté l'Autrichien superbe et gagné le cœur du Russe intraitable. J'avais pour moi l'estime d'un Bonaparte, le sabre protecteur de Bergamotte et la bénédiction de Pie IX. Montalembert priait pour moi ; et je tombe, comme en 1831 ! je tombe accompagné de plusieurs autres ! Falloux plante ses choux ; Drouin ferme l'huis de sa maison ; Faucher fauche ses foins ; Buffet vend de la faïence, et moi, je n'ai plus qu'à labourer mes champs, comme Cincinnatus. Qu'on m'apporte mon Cujas et mes Pandectes : car c'est là ma charrue. (*Il déclame avec emphase.*)

Au banquet politique, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

ODILONE, *haussant les épaules.*

Odilon, tu m'affliges. Au lieu de soupirer à fendre les murs, que ne vas-tu à l'Élysée? Tu lâcheras une tartine au patron : il n'y verra que du feu, et te suppliera de retirer ta démission. Homme faible ! y a-t-il du bon sens d'aller donner sa démission lorsqu'on peut faire autrement? Tu tenais le portefeuille, et tu le déposes comme un nigaud !

ODILON, *soupirant.*

Il le fallait !

ODILONE, *exaspérée.*

Il le fallait, imbécile? Eh bien! je te déclare qu'il me faut mon grand fauteuil, où je trônais si bien dans les salons de la justice. Arrange-toi comme tu voudras : Il me le faut, ou prends garde à toi. Ne t'imagine point qu'après avoir été perchée si haut, je consentirai à me reposer dans ce siége crasseux que tu offris jadis à tes clients. Vive Dieu! est-ce une position sociale? Est-ce asseoir une femme? je n'entends pas cela. Il me faut mon trône.

ODILON.

Pardonnez-lui, Seigneur ; elle ignore mes desseins et mes espérances.

ODILONE.

Qu'est-ce à dire? Tu as des espérances et tu ne me comptes pas cela! Tu as des secrets pour moi! (*Elle saisit un grattoir sur le bureau.*) Faut-il enfoncer ce fer dans ma cuisse, comme Portia, pour t'apprendre à me connaître? Parle donc, et pas de phrases.

ODILON.

Voici mon secret. Vainement ils se figurent qu'ils se passeront d'Odilon. J'avais laissé bien loin derrière moi Guizot lui-même. Le chien sautait bien : j'avais surpassé le chien. J'ai fui comme une ombre, sans leur dire : je reviendrai. Ils reviendront, je les attends. Regarde par cette fenêtre, ô mon épouse! ne vois-tu rien venir ?

ODILONE, *regardant.*

Je ne vois que les maronniers qui verdoient et les bonnes d'enfants qui promènent leurs mioches.

ODILON.

Le soleil n'est qu'à la moitié de sa carrière. (*Il réfléchit.*) J'ai mal jugé les hommes: si j'eusse donné l'intérieur à Buffet et l'agriculture à Faucher, je serais encore ministre.

ODILONE, *à la fenêtre.*

Je vois des gardes nationaux qui s'avancent.

ODILON.

J'en étais sûr! Ils viennent, au nom des quatorze légions, m'offrir le pouvoir. Je cèderai aux prières des centurions; mais ils me trouveront modeste et grand, comme Cincinnatus. Voici le moment d'ôter ma culotte.

ODILONE.

Garde tes vêtements; les soldats-citoyens vont à un banquet démocratique.

ODILON.

Un banquet! un banquet! Mot sinistre et fatal! (*Il réfléchit.*) J'ai méconnu les Français : si j'eusse loué une loge pour assister aux représentations de *Murat*, je serais encore ministre.

ODILONE.

Je vois un régiment d'infanterie qui défile.

ODILON.

Plus de doute! l'armée vient me supplier de veiller encore sur son honneur. Je me rendrai à ses vœux; mais elle me trouvera dans un appareil simple et sans ambition. Otons ma culotte.

ODILONE.

Ne détache pas tes bretelles. L'infanterie revient de la revue.

ODILON.

Les insensés! ils passent des revues, et ils n'ont point de ministres! (*Il réfléchit.*) Le pouvoir m'a aveuglé; si j'eusse porté perruque et parfumé mon linge, j'aurais encore mon portefeuille. Bergamotte est plus habile que moi : il a su se donner cet éclat emprunté, qui répare des ans l'irréparable outrage. Compagne de mes succès et de mes revers, penses-tu que je puisse entrer dans une combinaison nouvelle avec Lamoricière et Dufaure?

ODILONE.

Cornichon!.. toutes les combinaisons sont bonnes, pourvu que tu rattrapes ton portefeuille.

ODILON.

Eh bien, je ne repousserai point leurs ouvertures. (*Il réfléchit.*) J'ai mal compris mes contemporains; l'austérité de ma calvitie a froissé le sentiment national. (*Il fredonne sur l'air d'Orphée.*)

J'ai perdu mon ministère
Rien n'égale ma douleur.

ODILONE.

As-tu bientôt fini cette chanson de croque-mort? Crois-tu que le ministère te tombera tout rôti dans la bouche? Habille-toi, te dis-je, et va-t'en à l'Élysée... Mais je vois un dragon qui porte une dépêche. Il s'arrête devant notre maison. Il demande un reçu au concierge. C'est une estafette du palais de la Présidence.

ODILON.

Enfin, le moment est donc venu? (*Il ôte sa culotte; un domestique apporte une lettre.*) François, tu témoigneras de ce fait, que le message de notre auguste président m'a trouvé en chemise.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur.

ODILON, *lisant.*

« Le président de la République prie Monsieur et Madame Cincinnatus-Odilon de lui faire l'honneur de venir passer la soirée à l'Élysée le ... mai 1849, à neuf heures. On dansera. » — Ils dansent, et moi je me promène dans mon cabinet! Ils dansent sur l'abîme de la crise ministérielle!

ODILONE.

Que tu es bête, mon homme!... Tu ne vois pas qu'on t'appelle pour faire un nouveau 18 brumaire.

ODILON.

Imprudente! parle plus bas. Ils veulent me nommer second consul? Quel trait de lumière!... Mais il y a peut-être du danger. Ma grande âme redoute les périls. J'ai peu de goût pour les passages de Rubicon... Si je les laissais faire sans moi ce 18 brumaire?

ODILONE.

Bien! Il ne manquait plus que cela!... Fausser compagnie dans le moment critique; avoir peur, comme le 22 janvier 1848, et lâcher pied... Au diable les poltrons!.. Odilon, si tu continues ce jeu-là, je m'insurge; je me fais femme forte.

ODILON

Tu l'es déjà. Ne mets au monde que des fils, car la trempe de ton âme énergique ne convient qu'à des mâles. Puisque tu l'exiges, j'irai à ce bal. Je ne résiste plus. Assez longtemps je fus tribun; assez longtemps je fus ministre. Soyons Cambacérès... Qu'on me donne ma culotte des dimanches. Le second consulat m'appelle. *Alea jacta est.*

TABLETTES.

M. Changarnier est-il un grand danger pour le pays? Non ; mais il est un danger sérieux pour le gouvernement qui le laisse faire ce qu'il fait, dire ce qu'il dit, être ce qu'il est. — Croit-on qu'on ne désarme les gens qu'à coup de fusil, et qu'un peu de juste popularité ne serait pas nécessaire au chef investi des pouvoirs de M. Changarnier. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les partis en viennent un jour aux mains, la présence de M. Changarnier à la tête de l'armée aurait pour effet d'irriter la lutte, de la rendre plus sanglante et plus implacable. Est-ce ce qu'on veut?

—

Les grammairiens avaient inventé pour la syntaxe latine la fameuse règle du QUE RETRANCHÉ. M. Changarnier a inventé celle de l'*assemblée retranchée*. — Vous n'obéirez qu'à moi — sous entendu : et au président de l'Assemblée.

Pauvre M. Barrot, à quoi l'on vous use!

—

M. de Falloux, dans un discours habile et plein de littérature, a fait perdre la piste à l'opposition et a sauvé M. Changarnier en faisant un cours d'histoire rétrospective ingénieux et amusant. Dans un des passages de ce discours, comme il venait de dire : si la France ne veut pas des trembleurs, elle ne veut pas non plus de ceux qui font trembler, M. Odilon Barrot, à qui ce discours donnait du répit et rendait quelque gaieté, se tournant vers quelques députés : « La France ne veut plus de personne, dit-il ; voilà la vérité. »

Au fond de ce mot, un peu léger dans la bouche d'un président du conseil, ne pourrait-on pas lire ceci : « La France, ne voulant plus de M. Odilon Barrot, ne peut plus vouloir de personne. »

—

Au nombre des gens qui sont capables de tout, M. Falloux compte-t-il M. le Président de la République, ou préfère-t-il le placer au nombre de ceux qui ne sont capables de rien?

—

« Mon cher Barrot, disait un malin représentant au président du conseil, au moment où il descendait de la tribune ; vous aviez une bien meilleure explication à nous donner de la lettre de M. Changarnier ; malheureusement cette explication étant la vraie, vous ne la saviez pas. » Et comme M. Barrot prêtait l'oreille, son

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. VIII. — *Faits et gestes parlementaires de mossieu Réac.*

Mossieu Réac, quand tout est terminé, se lève à la hâte, et crie que les insurgés ont commis des horreurs. — Il écrit au *Constitutionnel* qu'ils ont chargé leurs fusils de projectiles qui empoisonnent.

Il assure qu'ils ont scié le nez de M. Véron entre deux planches,

...que M. Thiers a eu deux chevaux tués sous lui.

Et il arrête énergiquement une vivandière qu'il accuse de vendre, en guise d'eau-de-vie, de l'acide prussique.

collègue, un de ceux qui ont fait avec lui de l'opposition pendant dix ans : « Je tiens, dit-il, avec un geste qui recommandait, le mystère d'un aide-de-camp de M. Changarnier, que, s'il a écrit cette lettre, c'était afin de mettre un empêchement aux coups d'État que pourrait méditer, sans son aveu, M. Louis-Napoléon, et pour rendre ces coups d'État impossibles. »

—

Il faut en prendre son parti, la République ne peut plus être tuée. — On ne tue pas une institution qui a pour force et pour appui ce qui, seul, peut renverser les gouvernements, une opposition formidable.

Chose bizarre, c'est l'opposition, qui est républicaine, qui défend la constitution ! ce sont les chefs de cette opposition à tous les degrés qui jurent de mourir au besoin pour elle, tandis que ceux-là même qui ont accepté la mission de la défendre sont avares de protestations pour elle ! On en est encore à attendre de M. Changarnier le mot qui puisse lui être opposé le jour où il trahirait son mandat.

Ce serait si facile pourtant de rassurer ce peuple qui ne demande qu'à l'être ! Que M. Napoléon, à l'ouverture de la Législative, vienne volontairement renouveler son serment de fidélité à la République et à la constitution ; qu'il déclare que, voulût-on l'en faire sortir, et fût-ce à son profit, il répéterait qu'il est résolu à déposer son mandat dans trois ans, et je vous assure que la situation sera bientôt détendue.

Que de leur côté MM. Changarnier, Thiers, Molé, s'engagent envers la République par quelques paroles très-nettes, et surtout par quelques actes, et la haine qu'ils amassent sur eux, qui grandit tous les jours, qui les écrasera peut-être, cette haine fondra peu à peu ; car, il faut bien qu'ils le sachent, ils sont aujourd'hui les vrais révolutionnaires, et c'est à eux, bien plus qu'aux socialistes, qu'il faut s'en prendre de l'inquiétude où nous sommes.

On n'a pas voulu de la République modérée. Nous avons dit, nous avons écrit, nous avons mis en peinture que l'on nous menait à la République rouge ; que M. Bonaparte, un bandeau sur les yeux, y était mené par ses perfides conseillers. Qu'on lui ôte le bandeau, et qu'il regarde enfin : s'il fait un pas de plus, il y est.

Croyez-vous que ce soit à M. Ledru-Rollin que nous devions cet accroissement immense du parti socialiste en France ? Non, c'est à M. Faucher, à M. Changarnier et au président de la République, trois Fauchers de formes différentes, de fonds pareils. Bénis soient ces trois grands hommes !

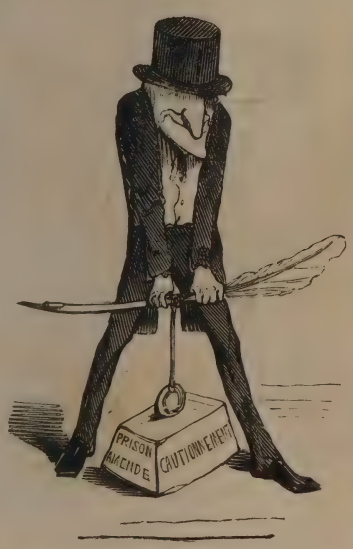
—

L'Assemblée nationale était en avant sur le pays, l'Assemblée législative sera en retard sur lui ; c'est un grand danger, puisque cela veut dire que le gouvernement n'aura pas l'initiative, mais qu'il la subira.

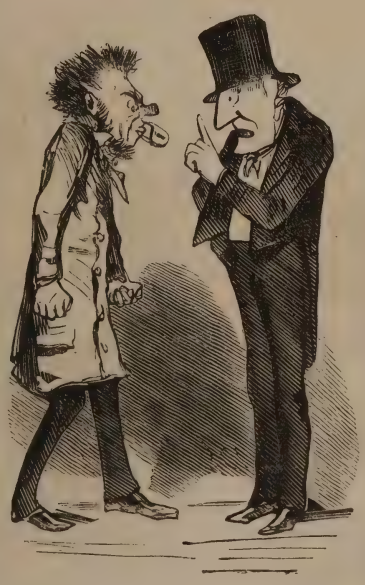
—

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. IX. — *Quelques opinions de mossieu Réac.*



Au reste, toujours conséquent avec lui-même, il vote, comme il les comprend, la liberté de la presse,



...la liberté de discussion,

...et le droit de réunion.

M. Drouyn de l'Huys a, en trois mois, compromis toute notre politique extérieure. L'expédition d'Italie est jugée, n'en parlons donc pas, ses collègues eux-mêmes se mordent les doigts jusqu'aux coudes, de l'avoir laissé entreprendre. Mais sa conduite en Allemagne est véritablement celle d'un fou; la politique française a toujours été, en Allemagne, de séparer la Prusse de l'Autriche, pour laisser comme barrière entre nous et la Russie, tout le pays qui est entre la Prusse et nos frontières, et la Prusse elle-même. M. Drouyn de l'Huys, par peur de la chimère de l'unité allemande, a fait de son mieux pour réunir la Prusse à l'Autriche, et l'Autriche à la Russie. Il a réussi. Ainsi, en haine de Francfort, il a mis contre nous cette formidable coalition des trois grandes puissances du nord.

Si les questions extérieures étaient aussi connues en France que les questions intérieures, ce n'est pas M. Faucher qu'on eût expulsé du ministère, c'eût été M. Drouyn de l'Huys, car celui-là fait le mal de façon à le rendre inguérissable, il le fait dans la plénitude de son insuffisance et de sa fatuité, en homme qui se croit infaillible. La France se souviendra longtemps du passage de M. Drouyn de l'Huys aux affaires étrangères; vingt ans ne sauraient réparer les fautes de M. Drouyn en Allemagne et en Italie.

Il nous est arrivé de dire quelques mots de M. Dandré, chef de cabinet de M. Drouyn de l'Huys, ce singulier personnage que M. Mortier a rendu célèbre par le portrait qu'il en a fait; nous nous étions contentés de le croire nul, et par conséquent inoffensif, nous voilà revenus de notre erreur : « Que fait M. ***, ambassadeur de France à ***, lui disait un homme qui avait le droit de lui faire cette question. — Il y fait merveille, répondit M. Dandré; il est encore plus réactionnaire que moi. »

Aimable garçon, que cela est bien dans votre bouche et dans votre place, et que votre patron doit être fier de vous avoir à ses côtés.

—

« Comptons-nous, disait un réactionnaire à un socialiste, vous verrez que nous avons, à Paris même, le nombre pour nous.

— Mon brave homme, lui répondit l'apôtre de l'avenir, aux 138 000 voix qu'a eu M. Ledru-Rollin, ajoutez les 50,000 voix de la population flottante de Paris, celle qui loge dans les garnis, celle qui n'a pas six mois de domicile constaté, et cinquante autre mille qu'on trouverait dans cette partie de la population qui ne vote pas encore, mais qui a prouvé, en février, hélas! et même en juin, avec qui elle serait au besoin, je veux parler des enfants de 15 à 21 ans.

« Ajoutez ces 100,000 voix aux 138,000 voix de M. Ledu-Rollin, et criez bien vite, et de bon cœur, avec eux : vive la République! vous les verrez alors, mais alors seulement, doux comme des agneaux; écoutez ce conseil et suivez-le, croyez-moi, il est sage : et tout au moins, ne criez pas autre chose, vous en seriez le mauvais marchand. »

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. IX. — *Quelques opinions de mossieu Réac.*

Il repousse le droit au travail, mais il admet généreusement le droit à l'assistance.

Il vote pour deux chambres.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

AIR *des Rossignols.*

Vous qui redoutez la tempête,
Trembleurs qui croyez tout perdu,
Le feu du ciel sur votre tête
N'est pas encore descendu.
Le sang se glace dans vos veines;
Vous voyez l'orage arrivant:
Bannissez ces alarmes vaines;
Autant en emporte le vent.

Notre glorieuse patrie
A toujours sa vitalité;
Elle ne peut être flétrie
Par un complot discrédité.
A la nation indignée
Les chaînes qu'on forge en rêvant
Ne sont que toiles d'araignée:
Autant en emporte le vent.

Les courtisans de l'Élysée
Montrent le désir imprudent
Qu'une couronne soit posée
Sur le front de leur président.
Laissez à ces fous leur chimère!
D'un Empire espoir décevant,
Reprise du Dix-Huit Brumaire:
Autant en emporte le vent.

Changarnier traite l'Assemblée
Comme une bande d'Africains;
Sa vieille lame, un peu fêlée,
Menace les républicains.
Complice d'une sourde intrigue,
Aux soldats sans cesse écrivant,
D'ordres du jour il est prodigue:
Autant en emporte le vent.

De la France démocratique
Qui peut entraver les destins?
Est-ce Falloux le jésuitique,
Grand-maître des ignorantins?
Des moines il toucherait l'âme,
S'il pérorait dans un couvent;
Mais quand à la Chambre il déclame,
Autant en emporte le vent.

Mais des sauvages de l'Ukraine
Vous entendez le long hourrah,
Et croyez que sur nous, sans peine,
Cette horde débordera.
Dans la Hongrie elle chemine,
Tremblante, sur un sol mouvant.
Que de loin Nicolas fulmine,
Autant en emporte le vent.

E. B.

On ne peut dire en vérité
Que de l'ordre public Lyon soit l'adversaire,
Lorsque cette grande cité
Vient de nommer un *Commissaire*.

Les malheurs de Murat, l'illustre capitaine,
Ont coûté bien des pleurs à nos yeux attendris.
Le premier élu de Paris
A dû son triomphe à la *Seine*.

5 fr. de hausse !!! Gloire à Changarnier! Encore une petite lettre, et le 5 pour 100 sera au pair!
....A moins qu'il ne tombe à 0.

Lorsque pour Franconi le temps était prospère,
Murat obtint au Cirque un succès éclatant.
C'est à force de voir représenter le père
Que Paris a du fils fait un représentant.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

A CAUSE DE RÉAUMUR.

Je passais l'autre jour devant un terrain entouré de planches, lorsque j'entendis une voix qui criait :

— Attention au commandement!

— Préparez... poumons ! prenez... couteaux !

— Une, deux ; une, deux, à l'ordre ! Ça ne vaut rien ; recommencez-moi ce temps! Une, deux, à l'ordre ! C'est ça. M. Baze, vous me ferez deux jours de salle de police pour ne pas avoir frappé trois fois de votre couteau de bois après le premier mouvement.

Je m'approchai, et, à travers une fente, j'aperçus le sergent Denjoy et le caporal Taschereau qui faisaient faire l'exercice de l'interruption en douze temps à une escouade de recrues parlementaires.

La gaucherie de ces représentants-conscrits était extrême. On voyait cependant, à la lourdeur de leurs mouvements, qu'ils parviendraient à se former. En effet, nous en avons eu la preuve dès les premières séances de l'Assemblée législative.

Les citoyens Denjoy et Taschereau, instructeurs du parti honnête et modéré, ont vraiment fait merveille. Les conscrits de la réaction, qui voyaient le feu pour la première fois, ont manœuvré comme de vieilles troupes. Aucun d'eux ne s'est débandé, et il a fallu contenir la fougue de ceux qui voulaient enlever les redoutes de la Montagne à l'arme blanche.

Cette ardeur n'est pas sans quelque danger pour l'avenir. Il est à craindre que le citoyen Denjoy et son lieutenant Taschereau ne lancent un jour leurs prétoriens contre l'Assemblée, et qu'ils ne fassent un dix-huit brumaire à leur profit. On prétend même qu'ils ont fait des ouvertures à M. Baze. On formerait un gouvernement ainsi composé :

Denjoy, premier consul.
Taschereau, deuxième consul.
Baze, troisième consul.

Le comité de la rue de Poitiers s'alarme sérieusement de ces prétentions. On annonce que les conspirateurs, dans les dernières séances du comité, ont laissé percer leurs intentions.

M. Molé ayant insisté plusieurs fois pour répondre à une observation du citoyen Denjoy, celui-ci lui a coupé la parole en lui disant :

« Taisez-vous, Pékin. »

Taschereau, en désignant M. Thiers du doigt, de façon à ce que personne ne pût s'y méprendre, s'est écrié : Il faut en finir avec les bavards et les idéologues ; ce sont eux qui perdent tout.

Quant à M. Baze, on a remarqué que, toutes les fois qu'il se rendait à la buvette, il affectait de marcher en avant de ses collègues, et de se faire servir avant eux.

Le comité de la rue de Poitiers a annoncé que sa tâche n'était pas finie avec les élections. Il est décidé à continuer son œuvre ; mais, quelle œuvre? voilà précisément la question.

— Belle question ! l'œuvre de la rue de Poitiers est la reconstruction de l'ordre.

— De quel ordre ?

De l'ordre selon les orléanistes.

De l'ordre selon les légitimistes.

De l'ordre selon les bonapartistes.

Je voudrais bien qu'on me fournît quelques éclaircissements à cet égard.

Ces divisions ne peuvent qu'être fatales à la rue de Poitiers. Les citoyens Denjoy, Taschereau et Baze ne manqueront pas d'en profiter pour pousser leur pointe consulaire. Ils finiront par réussir, poussés qu'ils sont par l'instinct de plus en plus belliqueux des nouveaux membres de l'Assemblée législative.

Le gouvernement est inquiet de cette nouvelle direction que prennent les esprits, et cette inquiétude a assombri le banquet qui a eu lieu chez M. Odilon Barrot pour célébrer les funérailles de la Constituante. M. Léon Faucher avait été admis à ce banquet. Aux yeux de ses anciens collègues, M. Léon Faucher n'a point cessé d'être ministre. On lui réserve une place à tous les gueuletons officiels, où il mange avec tout l'appétit d'un économiste.

Qui aurait dit au ministère que, quelques jours seulement après l'ouverture de l'Assemblée législative, le danger lui viendrait de ses amis? C'est là pourtant ce qui arrive. Les montagnards, qu'on nous avait faits si terribles, si menaçants, sont les meilleures gens du monde, de vrais moutons pour la douceur. La Montagne a perdu sa foudre et ses éclairs : les orages sont dans la plaine.

— Où en êtes-vous maintenant en France? m'écrivait hier un de mes amis.

— Nous en sommes, lui ai-je répondu, à trente-deux degrés Réaumur à l'ombre.

C'est ce qui explique pourquoi je me hâte d'interrompre cette chronique.

LES 17 BRUMAIRE.

A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE COMIQUE*.

Monsieur,

Pardon, excuse si je vous dérange. Il faut absolument que vous me tiriez d'un doute. Lorsqu'on m'a appris à lire, écrire et compter, dans ma jeunesse, on m'a positivement assuré qu'après le nombre 17 venait immédiatement le nombre 18. Mais il paraît que depuis tantôt six mois on a changé cela. Si le calendrier radote, il serait bon d'en avertir le public. Peut-être avez-vous quelque renseignement à ce sujet. Soyez assez aimable pour me dire si votre almanach est pareil au mien. Il est dur, à mon âge, de ne pas savoir trouver le quantième du mois.

En deux mots, Monsieur, voici ce qui me met en peine : depuis le 10 décembre, il est venu maintes fois des gens me dire : « Père Ramponneau, vous ne savez pas? c'est aujourd'hui le 17 brumaire.

— Qu'entendez-vous par là? leur ai-je demandé.

— Nous entendons que demain ce sera le 18 brumaire. »

Étonné de ces paroles, et ne connaissant pas cette date-là, je prends mon guide-âne et je l'examine avec soin : je n'y vois pas le 17 brumaire; mais je pense que le lendemain ce sera peut-être le 18, puisqu'on le répète avec assurance. Le lendemain, pas plus de 18 brumaire que sur ma main. Je me dis que c'est une bêtise; que ces gens-là se trompent, et je n'y songe plus. Quelques jours après, d'autres personnes viennent me dire encore :

— Père Ramponneau, c'est aujourd'hui le 17 brumaire.

— Ce jour-là n'est pas sur mon almanach, que je leur réponds.

— C'est vrai, me dit-on ; mais cette façon de parler signifie que demain ce sera le 18 brumaire.

Je cherche encore avec acharnement. Je relis mon calendrier d'un bout à l'autre; j'y trouve la Passion, Quasimodo, Oculi et Saint-Éloi; quant au 18 brumaire, pas l'ombre : il est à tous les diables. Je commence à croire qu'on s'est gaussé de moi. Mais voilà que d'autres gens, qui ne songeaient pas le moins du monde à me jouer un tour, et qui causaient tout bonnement ensemble, se mettent à dire entre eux : « Aujourd'hui, nous sommes au 17 brumaire. » Je n'y comprends plus rien ; je soupçonne que c'est quelque bamboche politique ou un terme d'argot : je prends patience et je me tiens coi. Le temps est un grand maître.

Un soir donc, c'était le 28 janvier 1849 (j'en suis parfaitement sûr), on me répète que nous sommes au 17 brumaire. Je hausse les épaules, et je ne dis rien. Le lendemain, j'entends battre le rappel. Je m'informe, et savez-vous ce qu'on me répond? — « C'est qu'on veut faire un 18 brumaire. » Et puis, au bout de deux heures, on m'annonce que le 18 brumaire est manqué, et que ce sera pour une autre fois. En effet, je me suis assuré que c'était bien le 29 janvier, et pas autre chose.

Le 20 mai dernier, même aventure. On me dit que nous sommes au 17 brumaire ; et puis, le lendemain, point de 18. Nous retombons en plein au 21 mai, tel que le bon Dieu et le calendrier l'ont fait. Monsieur, je vous en prie, quel est donc ce mystère?

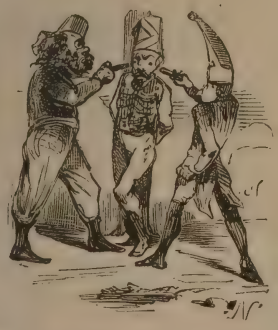
ESSAI DE CHLOROFORMISATION

DESTINÉ A FAIRE SUBIR A LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, PENDANT SA LÉTHARGIE, L'OPÉRATION DE LA NATIONALOTRITIE,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE LARGES SAIGNÉES, POUR ÉPURER SON SANG TROP CHARGÉ DE LIBERTÉ.

Aides opérateurs.

Grâce à sa *vieille probité*, l'honnête BARROT a su persuader une seconde fois la malade : elle lui a livré sa tête.—L'opérateur FRA-FALLOUX double la dose, suivant la prescription du petit docteur THIERS, qui suit attentivement les progrès de l'affaissement du sujet.
La mère MOLÉ prépare un breuvage destiné à entretenir l'immobilité.



Pendant ce temps-là .

Afin que l'opération ne soit pas troublée.

Pendant ce temps-là...

Dessiné par NADARD.

Gravé par BAULANT.

Quand on me dit : « C'est aujourd'hui samedi, » je songe intérieurement que ce sera le lendemain dimanche, et jamais cela ne manque. D'où vient donc que tous ces 17 brumaires ne sont jamais suivis du 18? Savez-vous que c'est étonnant! Il y a donc des gens qui tentent de changer les dates, et qui n'y réussissent pas? S'il en est ainsi, priez-les de ramener le samedi plus souvent qu'à son tour. Je tiens un cabaret hors barrière, et si nous avions beaucoup de samedis par semaine, nous aurions, je le suppose, plusieurs dimanches. Je pourrais chanter : *Ah! comme on viendrait boire à mon cabaret!* Mais pour cela, il ne faudrait pas que le dimanche fît au samedi la même farce que ce 18 brumaire fait toujours au 17, en refusant obstinément de venir à la suite.

De grâce, Monsieur, éclairez-moi. On m'a bien dit quelquefois : « Telle chose viendra la semaine des trois jeudis. » Mais c'était une façon de parler pour exprimer que cette chose n'aurait jamais lieu. S'il en est de même du 18 brumaire, donnez-m'en avis, s'il vous plaît. Il ne faut pas badiner avec le rappel et les roulements de tambour. Cela éloigne les buveurs; cela empêche le plaisir; cela dérange le commerce et inquiète les particuliers. Puisqu'il n'y a point de 18 brumaire, on devrait bien aussi nous épargner le 17.

Je veux être raisonnable, Monsieur, et ne pas me tourmenter mal à propos; c'est pourquoi, en attendant votre réponse, je me figurerai qu'il en est du 17 brumaire comme de cette enseigne bien connue d'un barbier extrêmement farceur : « Ici on rasera *gratis* demain. »

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

RAMPONNEAU, *marchand de vins.*

EX LIBRIS DE FALLOUX.

Il était onze heures du soir, et je flânais encore de long en large et de large en long dans le passage Choiseul. Le gardien, en petite tenue de Napoléon, se tenait dans un angle sombre, les bras croisés sur la poitrine, et la corne de son petit chapeau réveillait en moi les souvenirs du beau temps passé de nos gloires militaires.

Donc, il se faisait tard : le gazier avait sonné une première fois, et les rares promeneurs défendaient de leur mieux la tête et les reins des angles de volets qui surgissaient de toutes les portes. Une seule boutique était encore grand'ouverte. Des flots de lumière inondaient de petits *biblots* d'une physionomie étrange et laide que je me pris à considérer. Un monsieur, fort bien couvert, ma foi! et décoré de la rosette de Saint-Louis, se pencha à mon oreille et me désignant le pharamineux étalage :

— Vous êtes amateur d'objets d'art, me dit-il en m'offrant, dans une boîte d'or niellé, une prise d'un tabac fin comme tout : que pensez-vous de ceux-ci?

— Ce que j'en pense, lui répondis-je avec des yeux dans lesquels se peignait peut-être quelque défiance, je...

Le vieux monsieur décoré m'interrompit en souriant.

— Soyez tranquille, me dit-il, nous sommes seuls, et ce marchand, notre ami, est un homme sûr et discret; il sera bien certainement, un jour, Grand-Porte quelque chose, et il l'aura bien gagné. Si vous voulez, entrons chez lui, et je vais vous mettre entre les mains une petite perle toute fraîche émoulue.

— Mais, monsieur, je ne vous.....

— Chut donc! fit l'entêté vieillard, votre fanatisme vous égare; allez-vous pas crier tout haut : vive Henri V!

Je ne suis heureusement pas poltron; je n'étais pas fâché de voir l'intérieur de la boutique du célèbre trois étoiles, qui sera Grand-Porte quelque chose, et je voulais connaître l'émail de la perle fraîche émoulue; — j'entrai.

Tandis que mon introducteur marmottait tout bas, à l'oreille du maître de la maison, je passai en revue les petits crucifix en ivoire, couronnés de fleurs de lis, et portant, comme signe particulier, un ventre que l'on ne prête ordinairement pas aux figures de Christ; l'entrée de Charles VII à Paris, — toujours avec du ventre, et la collection, plus variée que toutes les collections connues de tulipes, de Dieu le veut, Dieu le voudra, Dieu ne le veut pas, Dieu l'a voulu, ah! si Dieu le voulait, etc., etc.

Je fus tiré de ma contemplation des soi-disant volontés divines par mon vieux monsieur décoré, qui me remit entre les mains un petit volume, édition diamant, doré sur tranches, relié de satin vert et fleurdelisé d'argent.

— Voyez ceci, me dit-il mystérieusement en faisant claquer les doigts de sa main gauche; lisez et profitez. Chut!!

Voilà ce que je vis et ce que je lus.

Sur la première page je lus : *Ex libris de Falloux.*

Je tournai et je vis :

PETITES PRIÈRES

A MON USAGE PARTICULIER.

Au nom du Pape, du comte de Chambord et de la Sainte-Alliance des autocrates Russe, Prussien et Autrichien. Ainsi soit-il.

PRIÈRE EN ME LEVANT.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, du pouvoir que vous m'avez donné et que vous m'avez conservé jusqu'à cette heure; je vous rends grâces du titre glorieux d'homme de cour et d'homme politique que

vous m'avez constitué dans l'avenir, quand luira le grand jour de clémence où vous laisserez tomber de l'azur du ciel la couronne fleurdelisée qui remplacera l'auréole du martyr.

Dieu tout-puissant, donnez-moi la force qui me fera vivre jusque-là ; car elle sera radieuse, Seigneur, la renaissante aurore où l'on immolera l'exécrable raison humaine sur les rouges autels de la sainte Inquisition, où la sainte Hermandad fonctionnera au nom de ses pouvoirs absolus, où les priviléges de la noblesse seront glorieusement proclamés, où, dans nos provinces, le mari se signera dévotement devant la sandale du bon moine qui fermera l'huis de sa porte, où le paysan redeviendra serf, bâtonnable et corvéable à merci, où l'Église, géante enfin, pèsera de tout son poids sur les tombeaux de deux révolutions enterrées à jamais. Ainsi soit-il.

PRIÈRE EN MONTANT A LA TRIBUNE.

Dieu, tout-puissant, je vais aborder la tribune parlementaire : faites-moi la grâce de m'inoculer un peu le venin de la vipère. Insinuez-moi quelque grosse injure que je puisse adresser indirectement à Ledru, qui, tous les jours, me lance en pleine face des mots cruels que je compte bien lui faire payer plus tard, et faites que je retrouve au fond du verre d'eau sucrée constitutionnel l'astucieuse et cauteleuse inspiration qui taquine le démon montagnard ; faites aussi que mes *trucs* et *ficelles*, tels que : sourire mielleux à l'hérétique Barrot, jeu modeste et pudibond des paupières devant l'honorable bienveillance que m'accorde la droite de l'Assemblée, — faites, dis-je, que ces petites ressources mimiques, qui ne m'ont point encore fait défaut à mon banc, ne me manquent pas aujourd'hui à cette tribune ; délivrez-moi des interpellateurs de la nature des Joly. Ainsi soit-il.

PRIÈRE EN DESCENDANT DE LA TRIBUNE.

Pardonnez-moi, mon Dieu ! je viens encore d'entendre blasphémer le saint temps du bon plaisir sans employer toutes les ressources de cette éloquence à trente-six tranchants dont vous m'avez gratifié ; j'ai aussi entendu les cris discordants de Vive la République ! et je n'ai pu obtenir des lettres de cachet contre les croquants et manants qui avaient blessé mes oreilles de ce cri. Hélas ! c'eût été si commode autrefois ! Mais il n'y a plus de Bastille, vous nous l'avez retirée dans un jour d'épreuves : que votre volonté soit faite ! J'ai, en descendant, presque fraternellement serré la main au schismatique Barrot, sans paraître me rappeler qu'il a proposé la régence quand il pouvait demander la restauration du droit divin. Pardonnez-moi, mon Dieu !

Avant de me relever, je sens le besoin de vous répéter encore, ô mon Dieu, que toutes mes actions, qui paraissent blâmables en elles-mêmes sont faites dans un but louable, et que, quoi qu'il arrive, je mourrai dans la foi de mes pères, légitimiste et jésuite. Ainsi soit-il.

PRIÈRE EN ME COUCHANT.

Je me confesse à vous, mon Dieu ! et à la légion des saints et des archanges qui vous entourent, à notre cher enfant du miracle, digne fils de ses illustres ancêtres, qui, à l'instar des bêtes à cornes, a horreur de tout ce qui est rouge, qui ne m'a jamais appelé citoyen et qui n'a point omis, une seule fois dans sa vie, de mettre mon titre et ma particule devant mon nom ; je me confesse aussi au général de la vertueuse compagnie de Loyola et à l'honorable vicomte d'Arlincourt, qu'aujourd'hui encore j'ai salué d'un très-aimable sourire le président de la République, mais c'était toujours pour le bien de la sainte cause. Je souriais à cette planche jetée entre la République et la légitimité, et sur laquelle nous marcherons bientôt à reculons vers les beaux jours du moyen-âge. Je ne cherche pas à me faire meilleur que je ne suis, et je frappe ma poitrine ; mais ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute, ce n'est pas du tout ma très-grande faute, si les petites affaires n'entrent pas plus activement dans une voie meilleure. Faites donc, ô mon Dieu ! que nous finissions enfin d'écraser l'insurrection italienne, et avec la restauration du pape et la *suppression brutale* des républicains-socialistes, nous y verrons plus clair et nous pourrons rapidement nous débarrasser des républicains et des libéraux ordinaires.

Vous savez, ô mon Dieu ! si mon cœur est pur, si j'exècre le centre, la gauche et la Montagne ! Si je respecte l'inviolabilité de l'Assemblée, je ne crois pas aux assemblées constituantes et législatives ! Mais je crois en vous, mon Dieu, comme je crois à la compagnie de Jésus, à l'empereur de Russie, à Ferdinand Bomba, à l'invasion prochaine des trois puissances. — Soutenez-moi donc, ô mon Dieu ! dans ces croyances, et, jusqu'au grand jour de la régénération du vrai principe, ne me laissez jamais succomber à aucune tentation de réforme progressive dans l'accomplissement de mon mandat de ministre de l'instruction publique, et délivrez-moi de la démocratie. Ainsi soit-il. —

Je jetai l'affreux petit livre dans les tibias du citoyen trois étoiles ; mon introducteur, à ce mouvement, sauta en arrière, comme si la bête de l'Apocalypse l'avait mordu.

— Nous sommes trahis ! s'écria-t-il en faisant un signe de croix.

Et je m'enfuis, à toutes jambes, de ce mauvais lieu, en me frappant la poitrine et en disant du fond de mon cœur :

— Seigneur ! Seigneur ! délivrez-nous des vilaines gens que voici !!

Amen !!!

A. F.

CORRESPONDANCE D'UN ÉMIGRÉ.

LE MARQUIS DU HELDER AU VICOMTE DE DURAND.

Cher vicomte,

Que je te plains d'être resté dans cette triste ville de Paris, en proie au choléra et à la démocratie! Le choléra, ce n'est rien sans doute; il ne s'attaque qu'au petit monde, il n'emporte guère que les bourgeois et la canaille entassés dans des quartiers malsains, ou des représentants naïfs qui consentent à s'empiler par centaines dans la caque nationale de l'ex-palais Bourbon.

Au moyen-âge, nous avions le *trousse-galant*, qui n'épargnait pas, lui, les gens de qualité!...

La démocratie est bien une autre épidémie. C'est elle que j'ai fui outre mer, que je fuirais jusqu'aux confins du céleste empire chinois, dernier asile des plus pures traditions monarchiques.

Ce qui te retient, toi, je le sais trop : c'est la malheureuse illusion que tu te fais d'une restauration de l'Empire. Homme de noblesse nouvelle, fils d'un munitionnaire général, nommé comte par l'usurpateur, tu ne dois mon amitié qu'à tes bons sentiments et à tes goûts aristocratiques, ainsi qu'à notre longue collaboration au *Bon Ton*, journal des tailleurs.

N'hésite plus ; le flot monte, l'hydre révolutionnaire n'épargnera pas même les parchemins inoffensifs contresignés Cambacérès; on prendra vos têtes à défaut d'autres, et l'on vous prouvera que vos aïeux sont allés aux croisades; tu protesteras en vain que ton grand-père était huissier, on te prouvera qu'il a combattu à Fontenoy.

Tel est le caractère des procureurs de la République, il leur faut leur compte de têtes; il leur faut la confiscation, surtout!

Il est vrai que ni toi ni moi n'enrichirions beaucoup la nation de nos dépouilles; les derniers débris de nos patrimoines ont disparu dans les mains des Lombards, mais ceci serait une raison de plus de venir me rejoindre. Songe bien qu'à Londres le plus beau moyen pour faire figure c'est d'être sans le sou. L'aristocratie anglaise, toujours fidèle à ses principes, s'empressera de consoler nos illustres infortunes... C'est mon espérance, du moins!

Nous sommes ici plusieurs sortes d'émigrés : ceux de la branche aînée, ceux de la branche cadette, et les partisans de Joinville, qui rêvent, en ce moment, une descente par mer du côté d'Eu. Enfin, chacun a son bonhomme, comme toi-même tu as le tien. Les orléanistes parodient tristement l'émigration de 90. Les uns affectent de se faire tourneurs, d'autres coiffeurs, et d'autres maîtres à danser. Le baron de Cuir-de-Laine, ce vieux pair de Louis-Philippe, met sur le compte de la République ses déconfitures commerciales. S'étant découvert un très-grand talent pour assaisonner et retourner la salade, il a renouvelé la spéculation du marquis de B***, sous l'ancienne émigration, et opère, dans les grandes maisons, moyennant vingt-cinq guinées. Quant au marquis de Chaudrognac, il s'annonce comme maître d'italien, et enseigne le patois de Limoux aux *young ladies*. Il n'a pas renoncé pourtant à la *tartine* doctrinaire, et en bourre hebdomadairement le *Spectateur de Londres*. Le vidame de Canivet, qui faisait l'ornement de ce fameux bal des pierrots que donnèrent les princes de la branche cadette, ayant conservé son costume, et n'ayant point d'autre ressource, s'est engagé comme *clown* au théâtre de madame Vestris.

Les dames de la noblesse orléaniste ne sont pas réduites aux mêmes extrémités. Quelques-unes, jeunes encore, ont trouvé de chauds partisans dans la haute *fashion* de Londres. D'autres ont fondé de petits établissements pour la vente des gants et des bretelles. La vicomtesse de Romainville, qui signait de si élégantes revues de modes dans les journaux où nous racontions les exploits du *sport* et les chroniques du grand monde, tient un garni dans Picadilly; on y joue la nuit le lansquenet, sans craindre la visite d'un commissaire en écharpe tricolore... Londres est le véritable asile de la liberté. Quant à la baronne Chalumeau, c'est jusqu'ici la plus favorisée; elle est devenue la femme de charge d'un nabab qui n'a pas d'enfant.

Telle est la situation générale des trois ou quatre émigrations royalistes que possède la ville de Londres. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui, comme on dit, avaient mis du foin dans leurs bottes. Mais ceux-là vivent la plupart dans la province et de la façon la plus modeste pour échapper aux obsessions des nécessiteux. *Chacun pour soi, chacun chez soi!* continue à être leur devise; et à ceux de leurs frères d'exil qui les relanceraient dans leur retraite, ils diraient encore : Enrichissez-vous!

Quant à nous, gentilshommes de vieille roche et de bon aloi, nous nous isolons de ces messieurs de la branche cadette et nous sommes les seuls que la société anglaise admette dans ses salons. L'aristocratie du juste-milieu espère, en s'unissant à nous, pouvoir un jour prendre part au futur milliard d'indemnité..... Je déclare que ces bourgeois s'abusent.

Nous sommes loin de nous abandonner au repos. Il se prépare une nouvelle *armée des princes*, qui a déjà formé ses cadres. Tous les grades sont distribués; on confectionne de brillants uniformes. Il ne manque plus que des soldats.

Si nous ne parvenons pas à jeter une armée en Allemagne, nous tenterons d'ici à peu une petite descente à Quiberon.

Adieu, cher vicomte, et à bientôt, soit que tu viennes nous rejoindre, soit que nous rentrions avec les alliés.

Le marquis DU HELDER.

STEEPLE-CHASE. — Grand prix : UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE.

(Dessiné sur un croquis d'après nature envoyé par un soldat de l'expédition d'Italie.)

IL N'Y A RIEN DE CHANGÉ EN FRANCE.

Tout le monde connaît ce mot touchant que Charles X n'a jamais prononcé : « Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus. » Le roi-chevalier était honnête homme : toutes les fois qu'on le félicita de ce mot heureux, il nia formellement l'avoir dit, et il suffisait de voir sa bouche béante et la sérénité banale de son visage auguste pour comprendre qu'il était sincère. Le bon mot était de M. Beugnot; il eut un immense succès dans son temps.

Parole de roi et serment d'amour, autant en emporte le vent. Malgré le mot charmant que Charles X n'avait pas prononcé, la Restauration changea tout en France du bleu au blanc. Elle changea tant de choses que le pays, en veine de changement, voulut changer de gouvernement. Il mit à la porte les aînés et prit les cadets.

Louis-Philippe, né malin, retourna le bon mot de l'homme à la bouche béante : « Il y aura du changement en France, dit-il; la charte sera désormais une vérité. » Cependant il appliqua toute sa vieille malice à maintenir ou ramener les choses au même état que sous la Restauration. Il ne changea que les apparences et sauva le fond. Et, contrairement à sa parole, la charte, qui avait été un mensonge, mensonge demeura comme par le passé.

Si bien que le pays, ennuyé de se voir escroqué pour la seconde fois, se fâcha encore et renvoya les cadets rejoindre leurs aînés. Il effaça de ses tablettes le mot de Monarchie pour y substituer celui de République. Il renouvela de fond en comble ses institutions, et rentra dans sa tente le cœur un peu soulagé, en se disant : « Cette fois, ce sera bien le diable si nous n'avons pas du changement. »

Mais le mensonge politique, dans ce beau pays de France, a la vertu du bouchon de liége : on le daube à coups d'aviron, il plonge et reparaît. L'imposture est une vessie : on l'enfonce un moment par un vote écrasant, elle revient à la surface plus légère et plus fraîche, comme Vénus sortant du sein des flots.

Qu'a fait le gouvernement de Louis-Philippe, né malin? Il a menti à son programme; il a abandonné ses alliés; il a laissé périr la Pologne et river les fers de l'Italie. La liberté éventrée à Varsovie, meurtrie à Milan, foulée aux pieds à Naples, endormie en France, a quitté l'Europe et s'est enfuie en Amérique.

Que va-t-il arriver de la Hongrie? Qu'allons-nous faire à Rome? Qu'y a-t-il de changé en France? — Des apparences et des mots.

Le ministère Guizot mentait à ravir : que fait le ministère Barrot?

« Nous n'avons point reçu de lettres, » disait Guizot lors de l'affaire de Taïti. Que disait M. Drouin, lors de la nouvelle de notre échec à la porte Saint-Pancrace? — Nous n'avons pas reçu de lettres. » Et tout le monde, à Paris, avait reçu des lettres de Rome, hormis M. Drouin.

Du temps de Louis-Philippe, né malin, le sentiment national voulait une chose et le gouvernement voulait tout le contraire.

Que veut aujourd'hui le sentiment national? — La liberté à Rome; la garantie des nationalités; point d'intervention de la Russie en Allemagne. Que veut le gouvernement? — Point de liberté aux Romains; point de garantie des nationalités; carte blanche au despotisme du nord.

Le mot sublime que Charles X ne prononça jamais est de saison bien plus qu'en 1814. — En vérité, en vérité, la Revue Comique vous le dit : « Il n'y a rien de changé en France. Dieu seul est Dieu, et M. Beugnot a été prophète. » Amen.

LETTRE DU PAPE AUX ÉVÊQUES DE FRANCE.

L'Église a horreur du sang.

C'est une maxime, mes très-chers frères, dont je ne veux pas contester la vérité; mais de quel sang peut-il être question?

Il est évident que l'Église a versé le sang des Juifs, — le sang des Ariens, — le sang des Manichéens, — Le sang des Albigeois, — le sang des Hussites, — le sang des Protestants.

Je puis bien, par conséquent, faire verser le sang de ces nouveaux hérétiques qui s'appellent républicains.

Ces infidèles nient l'unité du pouvoir spirituel et temporel dans la personne du pape. C'est absolument comme s'ils refusaient d'admettre la présence réelle dans l'eucharistie.

Ils prétendent que l'homme doit être libre, qu'il a le droit de publier ses opinions sans être soumis à la censure, qu'il est assez éclairé pour se gouverner lui-même sans le secours des prêtres. — Erreurs dangereuses que tous les fidèles doivent combattre, et dont nous triompherons, grâce à l'intercession des saints.

Je vous engage donc, mes très-chers et très-vénérés frères, à faire célébrer, dans vos églises, une neuvaine en l'honneur de saint Ferdinand-Bombardeur,

Une neuvaine en l'honneur de saint Radetski,

Une neuvaine en l'honneur de saint Oudinot.

C'est sous le patronage spécial de ces trois bienheureux que j'ai placé la papauté et l'Église.

L'intercession de saint Radetski m'a valu l'entrée dans les Marches de plusieurs régiments d'anges exterminateurs qui, sous le pseudonyme d'Autrichiens, ont saccagé, pillé, bombardé Bologne.

Six mille austro-anges font, d'un autre côté, le siége d'Ancône qu'ils bombarderont, pilleront et saccageront un de ces jours.

Saint Oudinot est descendu du ciel à la tête de la légion thébaine pour s'emparer de Rome. J'y rentrerai sous ses auspices un de ces quatre matins. Il en coûtera la vie à plusieurs milliers de mes sujets bien aimés, mais ils sont devenus hérétiques, et cela me console.

Du reste, lorsque j'aurai été réinstallé sur le trône pontifical, que le roi de Naples aura fait pendre les principaux meneurs de l'insurrection, que j'aurai exilé les autres, mon intention formelle est de rentrer dans la légalité et les voies de douceur. Il me restera pourtant à donner un grand exemple au monde par le châtiment des triumvirs.

Je me propose de faire brûler paternellement Mazzini sur la place *del popolo,* après avoir fait constater solennellement, devant le tribunal de la très-sainte inquisition, qu'il était hérétique et sorcier.

Après quoi je m'enfermerai dans mon palais du Vatican, où je passerai ma vie à jouer aux quilles et à colin-maillard avec mes cardinaux. Telle est la mission auguste que remplit en ce moment la papauté.

Je compte beaucoup sur votre concours, mes très-chers frères, pour m'aider dans l'exécution de cette tâche divine. Maintenez Fra-Falloux au pouvoir, si vous voulez que ma restauration soit complète.

Falloux est le fils aîné de l'Église.

En lui donnant ce titre, je n'ai fait qu'acquitter la la dette de la catholicité tout entière. Pourquoi faut-il qu'il n'ait reçu encore que les ordres mineurs ! Je le nommerais tout de suite au dernier archevêché vacant, qui est celui de Blagopolis *in partibus infidelium.*

HAUTE ÉCOLE.

Le gracieux écuyer Dupin monte avec ardeur le coursier qui a débarçonné le petit père Marrast.

Courage donc, mes très-chers frères, les anges exterminateurs, qui opèrent à mon profit, ne borneront pas là leur œuvre. La main de Dieu les pousse, il faut qu'ils aillent en avant pour assurer le règne de la justice. Dans peu ils franchiront les Alpes, comme un torrent, afin de mettre à la raison les républicains de France, comme ils viennent de faire pour ceux de l'Italie.

Ordonnez un jeûne général pour hâter la venue de ce grand jour, et rassurez les fidèles sur mon compte. Je rentrerai à Rome sous peu. Saint Oudinot se précipitera le premier à l'assaut, les rebelles seront passés au fil de l'épée. Que Dieu et la sainte Vierge vous soient en aide, mes très-chers frères, vous pourrez faire bientôt chanter un *Te Deum* en mon honneur.

UNE PROMENADE DE NUIT

DU CALIFE AAROUN-AL-RASCHID ET DE SON GRAND-VISIR GIAFAR.

Le Calife était fort ennuyé ; il était assis devant sa table verte, ne lâchait pas sa plume, qu'il tenait de la main droite — depuis plus d'une bonne heure, — et, de la gauche, il se grattait avec énergie le nez, qu'il a l'habitude de porter fort long. Rien ne venait.

C'était une chose d'autant plus surprenante, qu'il ne négligeait pas de demander des inspirations à une manière de *vidercome*, comme on dit dans le bon vieux pays des Souabes ; ce *vidercome* était placé près de lui, et rempli encore à moitié d'une liqueur généreuse.

C'était une chose d'autant plus surprenante, je le répète, qu'il avait écrit, avant d'être Calife, des petits traités assez coulants, dans le but de préserver de la pauvreté les pauvres gens. Il faut bien dire que ces petits traités n'avaient eu d'autre résultat que d'ajouter au nombre desdits pauvres gens un éditeur de plus.

Mais enfin, c'étaient toujours des petits traités, et puisqu'ils étaient là, c'est que quelqu'un les avait écrits, — le Calife, sans doute, puisqu'ils étaient signés de son nom.

Quoi qu'il en fût, ce soir-là il ne pouvait rien faire, et il restait là, bouche béante, l'œil au plafond, la plume en arrêt entre ses doigts tendus, et se grattant toujours de l'autre main ce même nez.

C'est qu'il s'agissait d'une besogne assez difficile : le Calife devait envoyer le lendemain à la réunion des Mages, — qui, par un droit vraiment divin, ont, dans ce pays, le pouvoir de contrôler le gouvernement du sultan, — un firman exposant sa conduite depuis qu'il avait été choisi calife aux acclamations de la multitude, et les desseins qu'il comptait mettre à exécution. C'était quelque chose comme ce que nous appelions chez nous un discours de la couronne. Il était bien pénible au pauvre Calife de faire quelque chose de royal ; car, au moral non plus qu'au physique, tout semblant même de diadème ne pouvait guère s'adapter à ce crâne de poule. Il est convenable d'ajouter aussi que le Calife n'avait pas fait jusque là, ou plutôt qu'on n'avait pas fait faire au pauvre cher homme grand'chose de bon qu'il pût dire, et que ce qu'il comptait faire ensuite ne valait guère davantage.

Dans le moment le plus difficile de sa gestation inféconde, le visir Giafar entra.

C'était un homme maigre et blond, d'assez chétive figure, mais auquel sa haute position devait faire des envieux. L'amitié du calife, et il faut bien le dire, la faiblesse des Mages, avait réuni dans ses faibles mains deux pouvoirs auxquels rien ne peut résister, j'entends jusqu'à un point donné : c'étaient les commandements réunis des troupes du Sultan et de la milice bourgeoise. Cet homme, sec à prendre feu sous le bâton, et dont la figure était ridée comme celle d'une vieille femme, ou comme le fruit du pommier qui a passé dans le coffre des ménagères la saison des froids, cet homme était musqué, cosmétiqué : en un mot, comme disent encore aujourd'hui les portières de Bassora, tiré à quatre épingles. Je suis heureux de ne l'avoir point connu, car je ne puis supporter l'odeur de bergamote qu'il préférait aux autres, et dont il était parfumé de la tête aux pieds.

Dans le pays, il passait pour être l'âme damnée du Calife et le pousser à des extrémités fâcheuses ; en un mot, pour le trahir et ramener, grâce à ses excès, la dynastie précédente, que le peuple avait chassée afin d'élire

O lys! tu es une plante qui embaume!
Notre parti est un parti embaumé.

notre Calife ; mais c'est toute une révolution qu'il serait bien long de vous raconter.

« Ah ! vous voici, Giafar? s'écria le Calife. Je suis ravi de vous voir ; et... Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Ce que vous buvez est beaucoup trop fort pour moi, dit le visir en minaudant, — en faisant des manières, selon la locution alors en usage à Bagdad. — Si c'était du *Parfait Amour*, passe encore ; mais du rhum, pouah !...

— Vous ne savez pas ce qui est bon, dit le Calife, en riant de son plus gros rire, et en ajoutant un juron militaire ; car le Calife avait la manie de ces jeunes marchands de Tunis qui ont passé leur vie au comptoir et au harem, et qui affectent les allures des redoutables janissaires. Il piquait volontiers sur son turban de grands plumets et des aigrettes, noircissait sa moustache, que la nature, indulgente pour la longueur de son nez et cette innocente monomanie, lui avait donnée épaisse et longue.

— Et ce firman ? dit le vieux Giafar.

— Ne m'en parlez pas ! dit le Sultan. Voici deux heures que je suis occupé à me casser ce qui me sert de nez sur la première phrase.

— Il importe peu, reprit Giafar ; vous le ferez écrire demain par l'un de vos neuf grands eunuques, Ali-Lou-Fa, par exemple, qui vous arrangera cela aux oiseaux. C'est son affaire plutôt que la vôtre.

— Voilà qui est bien dit ! s'écria le Sultan, renonçant aussitôt à une besogne qui était, il est vrai, trop forte pour une intelligence un peu faible comme la sienne. — Eh bien, Giafar, reprit-il, j'ai une idée à mon tour : vous n'êtes pas sans savoir que je fais tout mon possible pour suivre les traces de mon oncle, le grand Aaroun-al-Raschid : je veux exécuter, en votre compagnie, une promenade nocturne comme mon oncle les aimait, dit-on, et courir les rues, le port et les casernes, pour apprendre ainsi ce que le peuple pense de moi. Eh ! eh ! eh ! elle est bonne celle-là, n'est-ce pas? dit le Calife en riant aux éclats de *son* idée qu'il trouvait fort malicieuse.

— Eh ! eh ! eh ! toussota le Giafar, qui avait ses raisons pour n'être pas de cet avis, je ne dis pas non. — Soit, un de ces soirs, nous verrons cela.

— Pardieu, dit le Calife, nous le verrons cette nuit même ; — et il se couvrait déjà d'un manteau couleur muraille.

— Mais, reprit Giafar interloqué, — c'est peut-être dangereux. Vous pouvez attraper, incognito, quelque mauvais coup...

— Bah ! vous m'avez assuré, et mon chef de la police aussi, que les rues de ma capitale étaient fort sûres.

— Sans doute, mais enfin si on vous fichait quelque atout?...

— Ne seriez-vous pas là pour me défendre, visir Giafar ?...

Il fallut s'exécuter. Quoiqu'en pût dire Giafar, il descendit bientôt l'escalier derrière le Calife, marmottant entre ses dents : L'animal ! le butor ! me faire trimer

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. X. — *Déceptions.*

Mossieu Réac, trouvant que la Constituante est mal composée, se rallie avec acharnement à la proposition Rateau, qui le renverra, pense-t-il, à la Législative en bien meilleure compagnie.

Par malheur, les électeurs sur lesquels mossieu Réac comptait bien plus qu'aux premières élections, ne lui donnent pas leurs voix, et mossieu Réac est emporté par cette même proposition Rateau qui lui souriait tant.

ainsi toute une nuit... Il ne va pas manquer d'apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à lui cacher ! — Sans compter que demain j'aurai les yeux battus à n'oser pas me regarder !... Tu me paieras cela plus cher que tu crois !...

Ils arrivèrent bientôt au quartier du marché, — quartier où l'on trouve du monde debout à toute heure, quartier plus bruyant, plus agité encore la nuit que le jour. Les hommes de la campagne, qui approvisionnent Bagdad de fruits et de légumes, aimaient beaucoup le Calife en souvenir de son oncle, qui leur avait fait cependant plus de mal que quiconque, en les envoyant se faire tuer dans les intérêts de sa gloire et de sa famille nombreuse, qu'il avait à entrôner n'importe où. Giafar — qui bien que malin, n'était pas complètement au fait de ce qui se passait, vu sa position élevée, car, dit le moraliste Persan, « la cime du palmier n'entend pas ce que disent ses racines, » — Giafar espérant que les paysans avaient conservé leur même fétichisme pour tout ce qui portait le nom du grand Aar, avait toun guidé les pas du Calife de ce côté. Il comptait qu'assoupi et satisfait de quelques bouffées d'un encens grossier, le Calife rentrerait au palais pour y dormir jusqu'à la douzième heure. Mais nous allons voir qu'il n'en fut rien.

Justement, deux villageois avaient entre eux querelle pour le prix de quelque denrée, au moment où nos promeneurs arrivaient, et le premier, celui qui se disait frustré, menaçait l'autre en ces termes :

— Puisque tu es un homme si injuste, je porterai l'affaire devant notre grand Calife, qui nous aime et dont les balances sont égales. Il te condamnera à me payer et à l'amende.

— Bon, pensa Giafar, voyant que tout allait bien, — tandis que les narines du Calife, comme des huîtres à l'air, humaient cet éloge.

— Imbécile ! dit l'autre paysan, le Calife se moque pas mal de toi et de moi aussi. La première des vingt sentinelles qui le gardent, échelonnées, t'aurait bientôt chassé à coups de manche de son arme, si tu étais assez sot pour t'y aller frotter. ...

— Eh bien ! s'écria l'autre, j'irai trouver notre cadi.

— Va-s-y ! Notre cadi, c'est l'ancien cadi que ton Calife nous a redonné ; et, comme l'an dernier, à ce moment où tous les cadis du pays n'étaient pas trop à leur aise, tu as menacé celui-là de révéler certaines petites choses qu'il ne destinait pas tout à fait au grand jour, il te fera perdre ta cause. Encore faudra-t-il que tu aies d'abord une somme à déposer pour les premières dépenses de justice.

— Alors, je n'ai plus qu'à me payer de mes mains sur ta personne !...

— Avance : je suis plus robuste que toi, je te battrai ; et comme je crie plus fort que toi, la ronde de nuit viendra, qui te conduira en prison, où tu auras le temps d'invoquer ton Calife tout à ton aise.

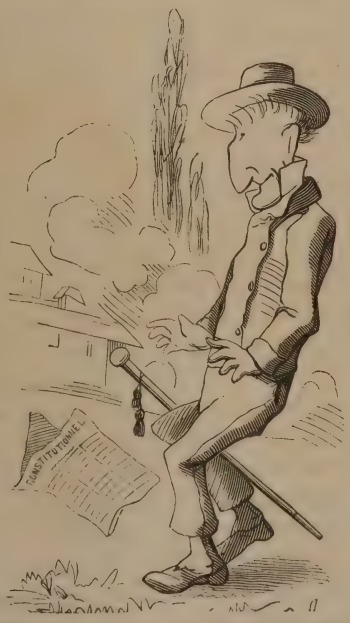
Alors l'autre s'écria, en s'arrachant la barbe :

« Malheureux que je suis ! Je suis volé et raillé par ce méchant, et je n'en aurai pas justice ! Maudit soit le Calife, en qui j'avais confiance et que j'avais choisi.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. X. — *Déceptions.*

Aux premières nouvelles des élections, mossieu Réac voyant la liste des rouges obtenir la majorité, tombe à la renverse, privé de sentiment. — Serions-nous débarrassés de mossieu Réac, cette bonne fois ?. .



Hélas ! non ; car, étant allé reprendre des forces à la campagne, mossieu Réac, en recevant le Constitutionnel, est étonné non moins que ravi de l'avenir que lui montre encore son honnête journal.

Comprenant alors la nécessité de s'unir plus que jamais bourgeois aux nobles, — toujours dans l'intérêt de l'ORDRE, bien entendu ! — mossieu Réac demande et obtient la main de mademoiselle Aristo de Taupinois.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Le nez du Calife s'allongeait sensiblement pendant cette petite scène. Giafar l'entraîna.

— Laissons ces bêtes brutes, dit-il, et rentrons au palais, seigneur. Vous devez être fatigué, et moi j'aurai demain les yeux tout battus.

Mais le Calife, apercevant un petit endroit lumineux où se tenaient debout beaucoup de gens, au bout d'une espèce de couloir, voulut y entrer, — histoire de se rafraîchir. — Giafar essaya en vain de s'y opposer.

Un grand vieillard maigre, les vêtements en lambeaux et souillés, était au milieu du groupe des buveurs. Il parlait ainsi :

« J'ai soixante ans. J'ai travaillé pendant cinquante-deux ans dix heures par jour, gagnant tout juste ma vie. Aujourd'hui, que la vieillesse m'a ôté la force de travailler, je suis sans asile, mendiant le jour et vagabond la nuit. Je ne me suis pas marié : pas une femme n'aurait voulu de moi, et moi je n'aurais voulu d'aucune femme, parce que je suis honnête et que je ne voulais pas créer des êtres qui auraient été aussi misérables que moi, et qui, de plus, auraient peut-être été méchants. Je n'ai plus qu'à mourir à la prison des pauvres ou à la maison de Dieu, qui reçoit les misérables que la maladie y amène. J'y mourrai seul, sans que personne de mon sang, désormais éteint, soit près de moi pour me fermer les yeux et faire la prière au prophète.

« On m'avait dit que le Calife changerait tout cela, et je l'ai choisi. On dit aujourd'hui qu'il n'agit que par les conseils de gens qui ne se sont jamais inquiété de mes affaires. Je n'en sais rien ; mais je sais que je ne comptais pas sur les promesses de ceux-là, et que je comptais sur le Calife ; et je vais mourir seul où je vous disais. Maudit soit le Calife ! »

Ici le Calife vida son verre et gagna la rue, sans sonner mot au visir Giafar. Il se dirigea pour le coup vers son palais.

En route ils tombèrent dans un groupe d'hommes au costume négligé, la tête couverte de manières de petits turbans en papier, de forme bizarre, et les mains noircies. C'étaient les artisans d'une fabrique où se confectionnait pendant la nuit *la Gazette de Bagdad*. Ces hommes, jeunes pour la plupart, et qui n'ont pas l'habitude de voiler leur pensée, parlaient trop haut pour qu'il fût possible au Calife et à son compagnon de passer sans les entendre.

« J'ai choisi le Calife, disait l'un. Je comptais qu'il me rendrait mon jeune frère, à qui la misère avait mis les armes à la main : avec mon frère et vous, j'espérais fonder, sous la protection du Calife, une association qui nous aurait permis de demander à notre travail tout ce qu'il produit, — enfin de vivre, nous et les nôtres, et de nous assurer le toit et le pain pour nos vieux jours.

« J'attends toujours mon frère ; et les hommes qui se disent amis du Calife, non-seulement ne nous aident pas à nous associer, mais frappent l'association voisine. — C'est une leçon pour moi ; je ne voterai plus pour les califes !... »

— Venez donc ! seigneur, dit à mi-voix Giafar en entraînant le Sultan.

Et dans sa pensée Giafar cherchait un moyen de réparer le mauvais effet que pouvaient produire sur le Sultan de pareils propos. Ils passaient justement devant un corps-de-garde, et Giafar, qui se croit adoré du soldat, s'approcha de la sentinelle, disant au Calife : Voilà notre force. Avec ces braves gens-là, nous aurons aisément raison de la canaille et des braillards !

— Eh bien ! l'ami, dit-il au soldat, comment va-t-on par ici ?

Le soldat s'arrêta dans sa marche des vingt-cinq pas et parut examiner son interlocuteur avec quelque défiance. Il se décida cependant à répondre avec assez de mauvaise humeur :

— On va mal. On n'est pas content de ne pouvoir voter librement, ainsi qu'il avait été promis. On n'aime pas à rester en place, attendant le sauvage du Nord qui arrive, et on se soucierait beaucoup plus d'aller au-devant de lui que de se déguiser en soldats du Pope et de tirer des coups de fusil aux malheureux Roumans qui ne nous veulent pas de mal, et demandent seulement que nous les laissions tranquillement faire leurs affaires eux-mêmes. Le Calife est mal entouré, et je voudrais qu'il pût nous entendre, nous autres. — Ah ! ce n'est pas le vieux Aaroun-al-Raschid qui nous aurait fait jouer ce jeu-là. Pas si....

— Comment ! drôle...

— Halte-là ! dit le soldat, en reculant d'un pas et croisant du même coup sa pique avec résolution ; si vous insultez la sentinelle, malheur à vous !

— Je suis le grand visir, et je t'enverrai... là-bas.

— Possible ! dit le soldat, qui avait bien un peu l'air d'avoir reconnu le masque ; mais, en attendant, je ne connais que ma consigne, et... passez au large !

Giafar, tout à fait décontenancé sur ce coup, emmena le malheureux Calife, qui semblait réfléchir sérieusement. Giafar ne savait plus à quel saint se vouer.

Comme ils approchaient du palais, — situé dans le plus beau quartier de la ville, — deux hommes richement vêtus passèrent près d'eux. Giafar sentit là des alliés, et il allait proposer à son noble compagnon de mettre leur pas à l'unisson des deux passants et d'écouter encore ; mais il se ravisa tout à coup et lui fit brusquement rompre en visière à la nouvelle compagnie.

Parmi quelques mots d'agiotage, de sinistres et d'espoirs prochains, il avait entendu l'un des deux dialogueurs prononcer en ricanant le nom d'Aaroun-al-*Rotschild*...

Ce mauvais et irrévérent calembourg l'avait éclairé à temps. Les passants étaient des boursiers de Bagdad qui pensaient mal, ou plutôt, au fond, selon Giafar, qui pensaient fort bien, mais qui parlaient trop haut.

On était arrivé au palais. Le Calife congédia avec une froideur toute nouvelle son visir, et monta pensif dans son cabinet.

Ah ! quel beau firman il nous eût donné dans ce moment-là ! mais, par malheur, il se sentit trop fatigué par la promenade et autres, il dormit et se leva tard le lendemain.

Le firman était attendu depuis trois jours par le peuple ; il fallait que, ce matin-là, firman il y eût : *Ali-Lou-Fa*, le digne derviche, qui n'est pas manchot à la besogne, s'en était chargé. Il le présenta tout écrit au Calife à son réveil.

— Et le pauvre Calife n'eut que la peine de l'expédier.

Seulement *Ali-Lou-Fa* et les huit autres eunuques ne lui imposèrent pas d'écrire au dessus de son nom, selon l'usage, *Pour copie conforme*, car on n'y voyait même pas son nom.

— Ni son nom, ni le leur : personne n'avait osé signer ça.

Si bien que, d'après ceci et les textes divers qui en furent répandus dans le pays, personne ne voulut croire à ce firman, et chacun le traita comme non avenu.

Et je pense que c'est ce qu'on pouvait faire de mieux.

N....D.

LES AMIS DE L'ORDRE.

AIR : *la Treille de Sincérité.*

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs ! (Bis.)

Philémon, grand propriétaire,
Disait à Damis, gros rentier :
« Trouves-tu pas que ne rien faire
« Est un agréable métier ? (Bis.)
« Que tout est bien dans la nature !
« Que Dieu créa tout sagement ?
« Ceux-là sont bien sots, je le jure,
« Qui demandent du changement. »

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs !

Les beaux marquis de notre époque
Se désolent de voir qu'enfin
Le peuple raisonne et se moque
Du blason et du parchemin. (Bis.)
« Quoi ! disent-ils.. ces misérables,
« Ces va-nu-pieds et ces marauds,
« Parce qu'ils sont tous nos semblables,
« Voudraient devenir nos égaux ! »

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs !

Le dandy, qui prend pour maîtresse
L'enfant du peuple, à prix d'argent,
Trouve mauvais qu'à la détresse
On veuille arracher l'indigent. (Bis.)
« Quoi ! — fait-il, — le peuple à ses filles
« Donnerait d'honnêtes époux ?
« Les manants auraient des familles
« Pour eux-même.... et non plus pour nous ? »

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs !

Mon curé se plaint qu'à confesse
Les pénitents ne donnent plus,
Que les vieux amis de la messe
Ne se soucient plus d'être élus ! (Bis.)
« Grand Dieu ! — vient-il, — on lit Voltaire
« Au lieu d'écouter mes sermons !
« Vite il faut chasser de la terre
« Les renégats et les démons !

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs !

Si la classe pauvre est instruite
Au gré de ces réformateurs,
Nous n'aurons plus, — dit un jésuite, —
De mouchards ni de délateurs ! (Bis.)
Apprêtons, contre un tel régime,
Fer, poison, calomnie et feu ;
L'Église pardonne le crime
Commis... pour la gloire de Dieu !...

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs !

Il faut voir nos vieux censitaires
S'aborder d'un air malheureux,
Depuis que fermiers, prolétaires,
Vont au scrutin voter contre eux ! (Bis.)
« Comment ! le valet et le maître
« Ont mêmes devoirs, mêmes droits !
« .... — Si jamais l'ordre peut renaître,
« Comme nous referons les lois ! »

Sans démordre,
Amis de l'ordre,
Faisons la guerre aux novateurs ;
Supprimons ces perturbateurs !

E. A., *étudiant.*

Plus d'un général faisait rage,
Et, par de perfides moyens,
Voulait aux soldats-citoyens
Disputer le droit de suffrage.
Boichot, par ton élection,
Notre espérance est ranimée;
Et pourtant la réaction
Peut se vanter d'être *alarmée*.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LA REVUE COMIQUE EN RÉVOLUTION.

C'était jeudi matin.

Jamais on n'avait vu quelque chose de si gai, de si pimpant, de si rayonnant que la *Revue Comique* grimpant dès huit heures l'escalier de son bureau!

Chose inouïe dans ses fastes, et bien digne assurément de rendre si fort allègre une Revue qui ne passe pas pour engendrer mélancolie, — dès jeudi matin la copie, copie de premier choix, était prête et au delà; les dessins, dessins spirituels s'il en fut, étaient gravés, gravés à faire rêver Calamatta ou Mercuri! Tout était prêt enfin; il n'y avait plus qu'à livrer à l'imprimerie, et cette fois la Revue paraissait à heure dite, le samedi matin!

Si vous aviez le malheur de faire des revues, ô lecteur, s'il vous était donné d'apprécier à sa juste valeur ce mot d'un de nos plus spirituels collaborateurs, que « l'apparition de chaque numéro d'un journal est le plus inouï des miracles connus ou à connaître, » vous comprendriez cette satisfaction qui illuminait la face joyeuse de notre digne Revue jeudi dernier au matin!

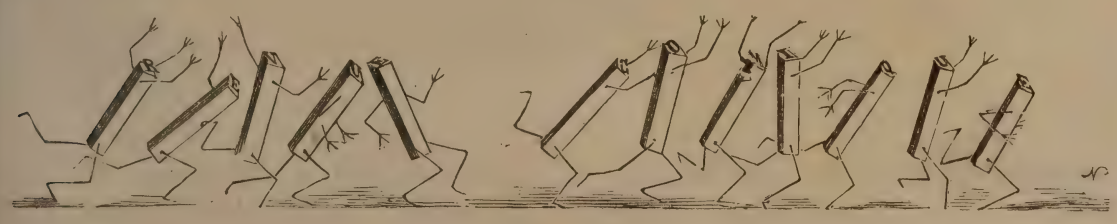
Elle tourna gaiement le bouton de la porte, et s'élança dans le bureau...

Au même instant, au milieu d'un grand tumulte et d'un nuage de poussière qui l'empêchait de rien voir encore autour d'elle, elle sentit passer une foule de petites choses entre ses mollets.

C'était les caractères de l'imprimerie qui s'enfuyaient, comme s'ils eussent eu à leur poursuite toutes les trente-deuxièmes demi-brigades de M. Rebillot.

La Revue Comique reconnut les fugitifs, et, stupéfaite d'abord de cette débandade subite, elle se mit à les rappeler de sa voix la plus retentissante.

Hélas! les malheureux n'entendaient rien, et ils étaient loin déjà!



« Hé! — se dit la Revue, car c'était là ou jamais un de ces cas où il est permis de se poser une question à soi-même, — à qui en ont-ils donc, et quelle rage de courir ainsi!... »

Et elle rentra...

Ce qu'elle venait de voir n'était rien auprès de ce qu'elle vit alors.

Figurez-vous les tables renversées, les chaises brisées, les glaces en morceaux, les vitres abolies, la caisse, — y avait-il une caisse? — forcée, les plumes écrasées, les crayons en poudre, les manuscrits en cendres et les gravures en copeaux! Le grattoir lui-même, qui gisait dans un coin et comme frappé de syncope, était parfaitement en mesure de stupéfier la poule qui l'aurait trouvé pour se conformer au dicton : « Il était sans lame! » C'était, en trois mots, un bureau *cen* dessus dessous, — ainsi que M. de Balzac veut qu'on l'écrive!

« Grand Dieu, s'écria alors la *Revue Comique*, que s'est-il donc passé ici, et que vais-je devenir!... »

Et elle descendit quatre à quatre l'escalier.

Elle frappa brusquement au vasistas de la femme Pimprenelle.

C'est la concierge.

« Madame Pimprenelle, qui est monté là-haut depuis hier?

— Personne, monsieur.

— Comment, personne!

— Personne. »

Cette femme Pimprenelle avait dans le geste et l'accent une puissance d'affirmation qui eût déconcerté M. Baroche lui-même; — mais la *Revue Comique!...*

« Ah! personne?... Vous osez me soutenir que nos bureaux n'ont pas été envahis par une bande de Pandours?...

— Je n'ai pas vu de Pandours.

— De Cosaques?...

— Depuis 1815, monsieur, pas un Cosaque ne m'a approchée.

— De brigands armés?...

— Je vous jure, monsieur, qu'il n'est venu ni brigands, ni cosaques, ni Pandours!

La Revue Comique, les bras croisés, regardait la femme Pimprenelle et souriait amèrement.

« Bien, très-bien, madame Pimprenelle! c'est entendu, n'est-ce pas : il n'est venu personne?

— Personne... ah! cependant, attendez donc... j'ai vu passer, hier au soir, devant ma loge, un mossieu..

— Un mossieu?

— Un mossieu à qui je n'ai pas eu le temps de demander où il allait.

— Ah! — et comment était-il, ce mossieu?

— Oh! un mossieu très-bien : décoré, maigre, avec un grand nez.

— Maigre, décoré, un grand nez!... achevez, femme Pimprenelle, achevez... avez-vous remarqué ses oreilles?...

— Pardine, elles sont assez grandes pour ça!

— Ah! s'écria la *Revue*, je ne me trompais point, et je sais tout à présent : c'est MOSSIEU RÉAC!

— Vous m'appelez *réac!* dit la femme Pimprenelle à la fin émoustillée et dont l'oreille est un peu dure : *réac* vous-même, mauvais *aristo!* »

Qu'importait, je vous le demande, qu'importait, en ce moment, à la *Revue*, que la femme Pimprenelle l'appelât aristo? La *Revue* avait bien autre chose en tête! Il n'y avait plus à douter : c'était mossieu Réac lui-même qui, pour répondre à tant d'attaques, avait profité de la commotion de la veille pour se venger à sa façon.

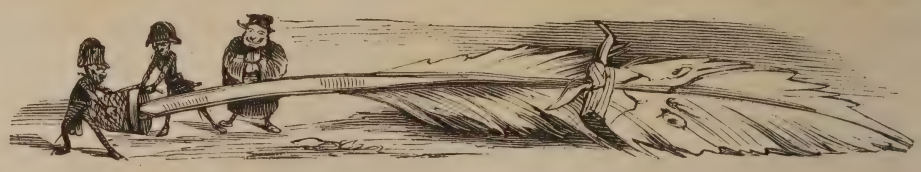
Qu'y faire? — Agir.

La *Revue* sauta dans un cabriolet et courut chez ses rédacteurs, dessinateurs, graveurs : leur exposer la situation fut l'affaire d'un instant. Il fallait se remettre à l'œuvre, refaire en une journée au plus la lente besogne de toute une semaine, reconstituer enfin le numéro détruit.

Un si beau numéro pourtant! Le meilleur assurément qui eût jusque-là paru!.... Enfin!!!...

Le premier rédacteur relevait à peine d'une attaque de choléra, et les événements politiques qui venaient de se passer avaient surexcité son organisme au point que le docteur redoutait une congestion cérébrale.

« Regardez, dit-il à la *Revue*, que puis-je faire avec une plume réduite en un si pitoyable état?...



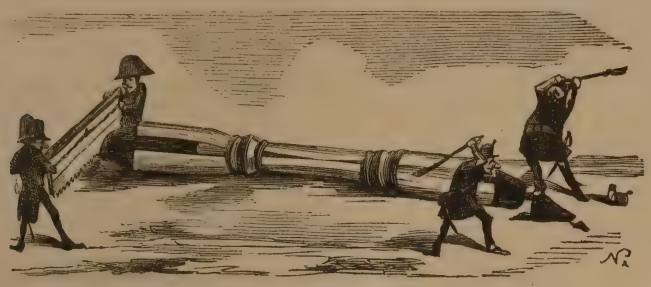
— Pauvre plume et pauvre rédacteur! » dit la *Revue*.

Et elle courut chez son principal dessinateur.

Le dessinateur était tout ahuri. Il craignait d'être

arrêté comme soupçonné d'être suspect d'avoir vu passer sur le boulevard la manifestation de la veille. Il ne valait pas, en cet instant, une hachure.

— Je n'ai plus de crayon, dit-il, le mien est cassé.



— Voici quarante sous, dit généreusement la *Revue;* achetez-en!

— Ouais! dit le dessinateur, vous voudriez me faire croire qu'il n'est pas défendu maintenant de vendre des crayons, et vous m'en envoyez demander pour me faire arrêter. Pas si abonné de la *Patrie!*

— Cet homme timoré, se dit la *Revue* en lui lançant un regard, que moi je n'aurais pas laissé passer comme ça, cet homme timoré est de plus un abominable fainéant et un crétin renforcé. Allons ailleurs! »

Mais où, ailleurs? S'il faut dire toute notre pensée avec la franchise qui nous caractérise, il n'est pas facile de trouver tout de suite sous la main dessinateur et rédacteur à la hauteur ordinaire de la *Revue comique.*

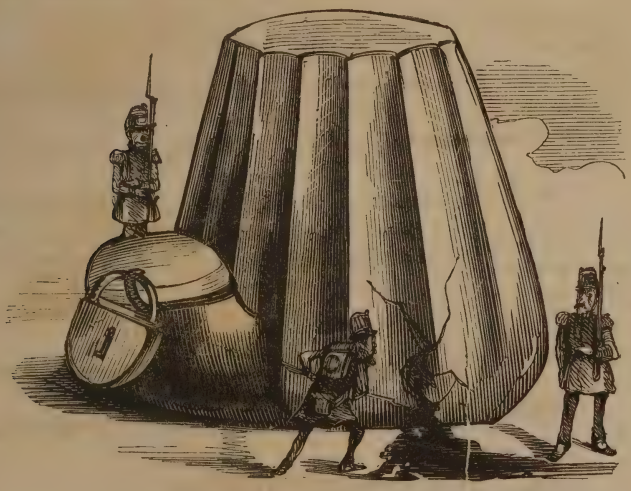
Ce à quoi pensant, la *Revue,* qui ne se désespère pourtant pas aisément, se mit à entrevoir des difficultés plus graves qu'elle n'en avait cru avoir à vaincre au premier abord.

Elle était cependant encore bien loin de renoncer à son numéro, lorsqu'au coin d'une rue elle vit un colleur qui collait une affiche portant ces mots sinistres:

ÉTAT DE SIÉGE!!!

La *Revue* se sentit mal à l'aise.

« Pour le coup, la question devient sérieuse, réfléchit-elle. De quel encrier pourrai-je aujourd'hui tirer mon numéro?



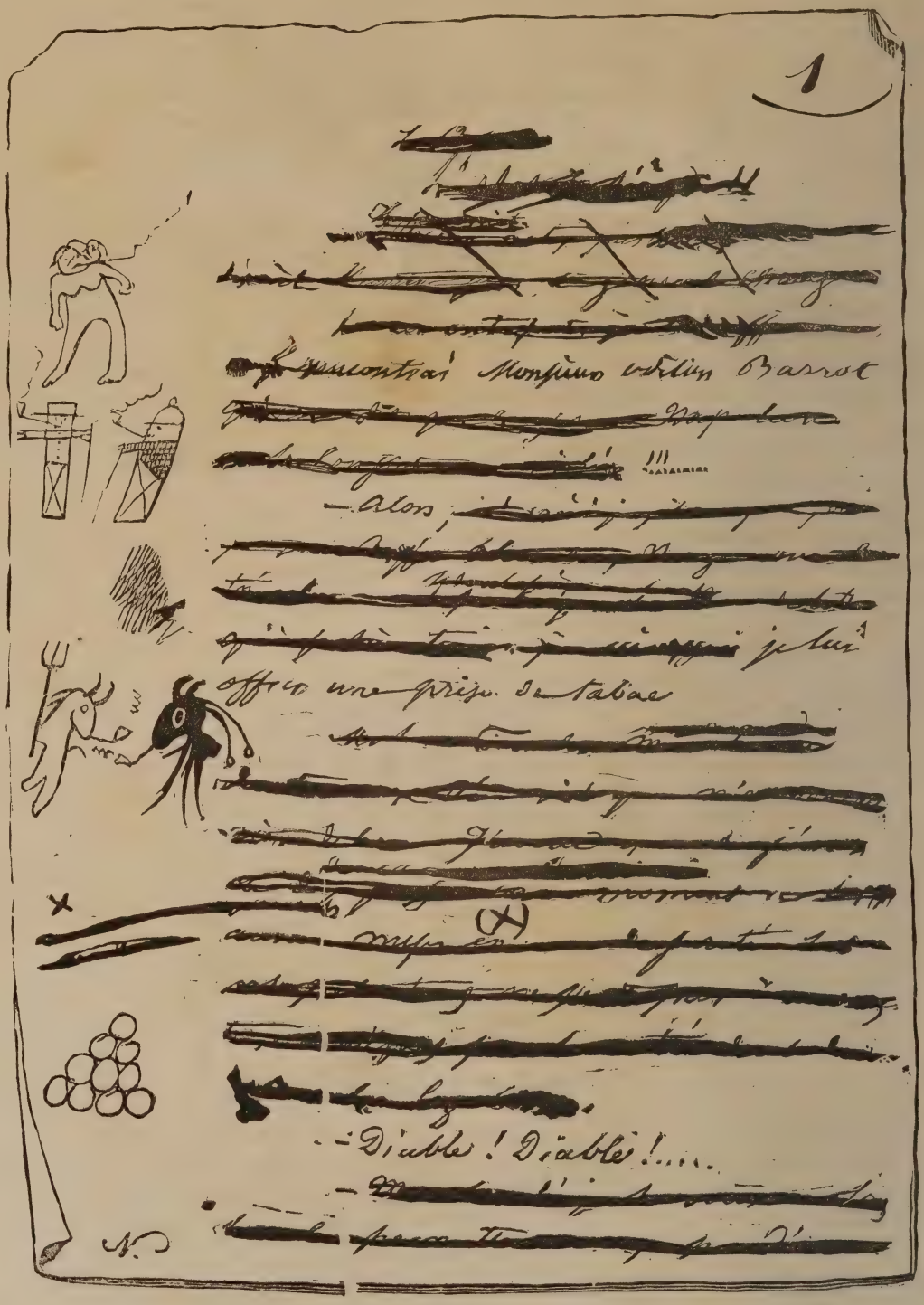
» ... Sans compter encore que ce n'est pas tout de faire ce maudit numéro! Il faut qu'il file doux et ne fasse froncer le sourcil à personne; car l'état de siége n'y va pas de main morte.

» ... Et qui s'aviserait de me plaindre si j'avais la maladresse de me faire conduire, — *confié à la garde nationale et à tous les citoyens,* — comme dit la *Constitution* (passez-moi le mot), sur les pontons?...

« Soyons prudente ! se dit la *Revue*, et ma foi, pour plus de précautions, faisons notre numéro nous-même.

« Nous verrons après ! »

Or, voici ce que la prudente *Revue* produisit en guise d'article.



C'était insuffisant.

La *Revue*, qui est au fond une personne lettrée, avait pensé surtout, en rédigeant cet article pétillant, au proverbe : « *Comme on fait son lit, on se couche.* »

Et à coup sûr, en se faisant elle-même un numéro de cette prudence-là, elle était bien certaine de n'aller pas coucher le soir à la Conciergerie.

Mais, nous le répétons, c'était insuffisant.

Insuffisant, comme texte : bien que les écrivains de haut goût affirment qu'il faut laisser de la besogne à l'intelligence du lecteur. Il y avait abus de ce procédé.

Insuffisant comme illustrations; — car il est évident que la *Revue*, malgré ses relations quotidiennes avec des artistes célèbres, et malgré les intentions de gaieté que nous voulons bien reconnaître dans ces timides essais, en était encore à l'ABC de l'art. Ça manquait de *patte !*

La *Revue* comprit son impuissance et arrêta ses tentatives vaines. Son imagination seule se remit en course à la piste des inspirations.

A qui se vouer? Elle se rappela qu'elle avait connu deux ou trois jeunes gens de lettres, devenus aujourd'hui, par suite du malheur des temps, rédacteurs en pied de journaux blancs. Ces petits jeunes gens se fussent mis bien volontiers à la disposition de la *Revue* dès qu'elle aurait fait reluire quelques-uns de ces *arguments* auxquels Basile ne trouvait pas de réplique, et eussent d'autant plus facilement imposé silence à leur conscience qu'ils n'en avaient pas.

Mais allez donc demander de la rédaction pour la *Revue comique* à des visages pareils?

Que vous dirai-je? la *Revue* eût même l'idée de s'adresser à M. Petdeloup-homme-sévère-mais-juste. Mais M. Petdeloup-homme-sévère-mais-juste, ne lui aurait pu fournir que des jeux de mots latins et des calembours par la géographie de l'abbé Gautier.

La pauvre *Revue* laissa tomber alors son front entre ses mains. La non-apparition de son numéro la mettait sous le coup de l'article 1er de la loi sur le désabonnement, — loi votée par une majorité factieuse de lecteurs qui se croient tout permis, contre une minorité d'éditeurs auxquels est refusé même le mince recours d'une protestation pacifique.

La *Revue comique* était donc plongée dans ses tristes réflexions, lorsqu'elle crut entendre derrière elle un petit bruit et comme un ricanement amer.....

La *Revue* se retourna tout à coup et aperçut le bout d'un nez, et ce bout de nez était plus long à lui seul que bien des nez entiers. Elle s'élança d'un bond, en renversant son fauteuil, et saisit à deux mains ce nez intrus qui surpris se disposait déjà à battre en retraite.

Horreur! c'était monsieur Réac lui-même, qui avait l'impudence de venir contempler son œuvre et jouir de son triomphe.

« Ah! brigand, je te tiens!

— Lâche-moi, infâme sycophante!

— Ah! pendard!

— Assassin!

— Pillard!

— Scélérat!

— Ah! tu viens me voler, me ruiner, moi et toutes les familles que je fais vivre!

— Ah! tu veux m'étrangler et me couper tous les jours par petits morceaux!

— Tiens, pare celui-là!

— Attrape celle-ci!

— Pif! »

— Paf! »

Ici mossieu Réac, par un effort suprême, parvint à dégager son nez, et, s'emparant d'un débris de chaise, se réfugia dans un coin de la pièce.

La *Revue*, de son côté, saisit un pied de table, et le grand assaut commença.

Les coups pleuvaient comme grêle, et mossieu Réac en recevait sa bonne part.

Mais la *Revue* trouva bientôt que cet exercice était assez bête, surtout pour qui a, comme elle, l'habitude de manier des armes autrement puissantes; et comme mossieu Réac, essoufflé, perdait du terrain, elle lui proposa de parlementer. — Mossieu Réac ne demandait pas mieux.

— Que venais-tu faire ici? lui dit-elle.

— Ma foi! je ne m'attendais pas à vous trouver si gaillarde, et je venais vous mettre sous le séquestre.

— Qu'entends-tu par là?

— Eh! bon Dieu, c'est bien simple: le séquestre consiste à retirer une entreprise des mains de son exploiteur, et, pour qu'elle ne périclite, à l'exploiter aux lieu et place de celui-ci. C'est ce que le gouvernement a fait pour le chemin de fer d'Orléans.

— Ah! bah! » exclama la *Revue*.

Une idée lumineuse lui traversa le cerveau, et elle se sentait tirer du pied une fière épine: Mossieu Réac lui-même allait lui faire son numéro.....!

« Eh bien! soit! dit-elle; séquestrez, mossieu Réac, — et prenez ma place. »

Mossieu Réac s'avança avec quelque défiance.

« Par où commence-t-on? dit-il.

— Il faut d'abord songer aux gravures. Vous m'avez détruit les autres, il ne me reste plus que ceci.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une plaisanterie sur la flotte allemande, rêve qui a déjà dévoré quelques millions prussiens.

— Mais, je ne la vois pas, votre flotte; — je ne vois que des oiseaux.....

— ..... qui font comme vous, qui la cherchent.

— Hi! hi! hi! C'est très-gai, et vous avez quelquefois beaucoup d'esprit. — Va pour la flotte allemande.

— C'est palpitant d'actualité. — Ensuite?

— Un grand dessin sur la politique étrangère.

— Bon pour celui-là; l'extérieur est moins dangereux que l'intérieur. — Mais qu'est-ce que je vois? Le geste ambigu de la Russie pourrait prêter à de méchantes insinuations. — Refusé! refusé!

— Je crois que vous avez tort, cela vous donnerait après les paroles que M. Estancelin a prononcées mardi, cela vous donnerait un certain relief national, un petit vernis patriotique.

— Bah! ce jeune Estancelin est si jeune — et d'ailleurs le *Constitutionnel* a fort bien dit qu'il ne savait pas le français. C'est une misère!

— Je pense au moins autant que le *Constitutionnel* que cet homme-là ne soupçonne pas quel langue il faut parler en France.

« Eh! eh, mossieu Réac, ce jeune étourdi est de votre bord, et il vous a nui quelque peu; croyez-moi! après de pareilles fautes de français, vous avez besoin de quelque petite chose qui ait l'air d'une réparation; prenez mon dessin. Cela d'ailleurs ne vous engage pas à grand'chose. »

Mossieu Réac, pendant ce *speach*, tournait, retournait et examinait, sous toutes ses faces, le dessin suspect.

« Et d'ailleurs, insista la *Revue*, il nous faut absolument un grand bois dans chaque livraison, et vous ne pouvez choisir que celui-là, attendu que c'est le seul.

— Mettez-le donc, consentit M. Réac en soupirant.

— Après?

LA RUSSIE RECONNAIT LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

— Un type; j'en ai toujours un ou deux d'avance : voici celui d'un de vos amis, un personnage non politique.

— Bon, bien alors. — Ensuite?

— Maintenant occupez-vous du texte; vite!

— Vos dessins ne me vont pas trop; mais je vais flanquer à vos anarchistes de lecteurs un petit article... Oh! je leur ôterai du coup l'envie de rire, moi!

— Peut-être, ô mossieu Réac! — Dictez, j'écris. »

Mossieu Réac fit gravement plusieurs tours dans la chambre, se gratta l'oreille, toussa, cracha, se moucha et commença en ces termes.

LA NOUVELLE REVUE COMIQUE EXPURGÉE.

—

PALINODIE.

« La *Revue Comique* avait été entraînée jusqu'à ce jour dans une voie funeste, qu'elle a résolu d'abandonner avec éclat aujourd'hui. Elle saura accomplir ses nouveaux devoirs, et c'est en pleurant ses fautes passées, en se ralliant au parti de l'ordre qu'elle espère mériter l'estime de ses vingt mille souscripteurs, dont la conversion ne peut manquer de suivre la sienne.

» Elle se décide résolument enfin à rompre avec cette horde anarchique de conspirateurs de bas étage, lâches coquins, forçats libérés, sans-culottes, escarpes, grinches, filous, malandrins, escrocs, piliers d'estaminet, culotteurs de pipes, coupeurs de bourses et de jarrets, assassins, meurt-de-faim, révolutionnaires, socialistes, communistes, partageux, scieurs-de-gardes-mobiles-entre-deux-planches, goussepains, galoupiats, gaspaillous et poils-de-carottes!!!

— Hein? dit crânement mossieu Réac, en s'arrêtant pour respirer.

— C'est magnifique! dit la *Revue :* on dirait que vous avez rédigé toute votre vie le *Constitutionnel.* Si ces gredins de rouges ne sont pas convaincus par les bonnes raisons que vous leur dites là, ils méritent que le loup les soupe et tout à l'heure. — Continuez, je vous prie!

» Qu'on ne vienne donc plus lui dire que la Constitution peut être interprétée de différentes manières; ceux qui tiennent ce langage se rangent dans la catégorie des misérables, des fanfarons, des lâches, des éternels ennemis de la société.

» Qu'on ne vienne plus lui proposer d'attaquer l'illustre Odilon Barrot! Ce Décius moderne, auquel la postérité élèvera des statues, est désormais l'idole de la *Revue Comique.*

» Qu'on n'essaie pas d'engager la *Revue Comique* à soutenir la liberté de la presse ou le droit de réunion; on n'y réussirait point.

— Ici mossieu Réac fit une pose — majestueuse et se regarda avec complaisance dans la glace, qui n'existait plus au-dessus de la cheminée.

« Il faut en finir avec ces éternels ennemis de l'ordre! qui, » comme le dit si justement monsieur Changarnier! « *depuis vingt ans* sont toujours les mêmes et qu'on a vus figurer dans toutes les conspirations! »

« Déjà ébranlée par l'éclatante victoire du 29 janvier, la *Revue* attendait le triomphe non moins illustre du 13 juin pour se rallier au parti de l'ordre et réparer ses anciennes erreurs. Mais que l'Odilon Barrot qui n'a pas fait sa petite opposition, lui jette la première pierre!

» Désormais la *Revue Comique* se trouvera au premier rang dans cette lutte généreuse où *la Patrie* et *l'Assemblée nationale* ont déjà cueilli des palmes dont elle veut sa part. Elle transporte ses bureaux au milieu de la rue de Poitiers, d'où elle traitera comme ils le méritent tous ces prétendus amis de la Constitution et gardes nationaux manqués, avec leur liberté de la presse et leur droit d'association; « car il est temps, comme dit l'élu du 10 décembre dans son Message, que les bons tremblent et que les méchants....

C'est-à-dire non!

« Il est temps que les méchants tremblent et que les bons se rassurent!

» Elle appuiera le gouvernement réellement paternel que nous possédons; mais à cette condition qu'il se montrera sans pitié pour les ennemis de notre ordre social : LA FAULX NE DISCUTE PAS AVEC L'IVRAIE; et, comme dit Rabelais : « Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, em- » palez, espaultrez, desmembrez, descoupez, fricassez, » grillez, escarbouillez, escartelez, dehinguandez, carbo- » nadez ces méchants hérétiques, pires que homicides, » pires que parricides!... » Et la *Revue*, qui dédie à monsignor de Falloux ce numéro inauguratif de sa nouvelle ère, espère bien que ce pieux ministre de l'instruction publique souscrira pour cinq cents exemplaires à l'intention des bibliothèques publiques. »

ESPIÈGLERIES.

« Je crois que ces gaillards-là veulent se venger en nous faisant crever de faim...

— Ah! bah! répondit le voisin, nous les mangerions plutôt! »

—

Ah! M. Clairville a bien raison, quand il dit : « Que les rouges sont de vrais bâtons *endommagés :* on ne sait par quel bout les prendre! »

—

« Citoyen tirailleur de Vincennes, tout pour la Constitution démocratique et sociale!

— *Cambronne!*

— C'est ça, Cambronne pour la Constitution!... »

—

On a remarqué, comme une singularité des plus étranges, que la petite rue dans laquelle se sont trouvés MM. Ledru-Rollin, Considérant, Boichot et Rattier, après être sortis du Conservatoire des Arts et Métiers, se nomme la rue des *Quatre-Voleurs.*

En fait de dames qui agitaient leurs mouchoirs, nous n'avons aperçu qu'une affreuse gaupe perchée comme une corneille de malheur sur un balcon du boulevard Montmartre, et croassant : *Vive la Constitution!* Elle déployait en effet un mouchoir à tabac, et envoyait à ses frères et amis des baisers amoureux du bout de ses griffes noires et de ses défenses jaunes.

Le 13 juin, sur la place Saint-Sulpice, le citoyen C..., capitaine d'état-major de la garde nationale dégommé, s'efforçait d'embaucher un jeune tourlourou qui était paisiblement assis sur son sac :

« La Constitution a été violée! hurlait-il.

— Ce n'est pas ma sœur, » répondit flegmatiquement le militaire.

— Eh! eh! fit mossieu Réac, que dites-vous de ces espièglerie!

— C'est peut-être un peu..... se permit la *Revue.*

— Allons donc! vous ne lisez pas les journaux honnêtes et modérés? »

En ce moment entrait un personnage nouveau,

le sieur Baulant, graveur en chef de la *Revue Comique.* Ce jeune homme recommandable, et qui a le rare privilége d'allumer l'amadou avec ses yeux, était chargé des produits délicats de sa fabrique.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit mossieu Réac.

— Ma foi, dit la *Revue* un peu embarrassée, et en mettant prudemment les bois sous sa main, — c'est la suite de votre *Vie politique et privée.*

— Et vous croyez que je vous permettrai de mettre ces abominations dans un numéro signé par moi!

— Finissons-en, mossieu Réac, il est tard et mon numéro périclite. Il faut un nombre de dessins..... — Tenez, terminons aujourd'hui cette série dont vous allez vous trouver ainsi débarrassé à tout jamais.

— Eh bien! dit mossieu Réac, à la condition que vous supprimerez dans cette fin finale tout ce qui a rapport à la politique, — je vous abandonne ma vie privée, consentit-il non sans soupirer à quelque souvenir..... »

L'insensé Réac ignorait quelle arme cruelle il venait de donner à la *Revue*, dans ce dernier chapitre de ses aventures. — Car ce que mossieu Réac ne savait pas, c'est que la *Revue* sait tout — et bien d'autres choses encore.

« Maintenant, dictez-moi autre chose bien vite!

— Comment, ce n'est pas suffisant! dit mossieu Réac, qui commençait à avoir assez de son métier nouveau; mais je ne sais plus que dire, moi. — Voyons, n'avez-vous pas dans quelque coin quelque chose d'inoffensif, quelque revue théâtrale de M. Hippolyte Lucas, — de quoi remplir, enfin?

— Je n'ai là qu'un petit proverbe, *Trop parler nuit.*

— Eh bien, voilà votre affaire! *Trop parler nuit!* le titre est fort honnête et de bon conseil. Un proverbe, c'est comme qui dirait un vaudeville. C'est presque toujours très-bien écrit, dans les bonnes idées et rarement méchant. Il y a un monsieur Clairville qui fait comme cela des choses charmantes.

— Va pour

TROP PARLER NUIT, TROP GRATTER CUIT,

PETIT PROVERBE EN UN ACTE, REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS DANS UN CAFÉ DU MARAIS ET DANS BEAUCOUP D'AUTRES CAFÉS, AVEC QUELQUES VARIANTES, LE 15 JUIN 1849.

Personnages. — DURAND, petit rentier, décoré de juillet, caporal de la garde nationale.
ISIDORE, commis voyageur, bavard et barbu, mais bonne personne au fond.
Accessoires. — Gens comme il faut de différents âges; habitués comme il faut aussi; garçons de service.

(*La scène se passe dans la salle du café-estaminet.*)

CHŒUR D'HABITUÉS ET DE PERSONNES COMME IL FAUT.

Double six, je coupe, quinte et quatorze, échec et mat, soufflé n'est pas joué; garçon, un grog; impériale d'as; ah! comme les morceaux de sucre sont petits! à vous la main, à vous la pose, je passe, j'en donne, etc., etc.

DURAND. (*Il occupe une table à lui tout seul; il fume gravement et murmure avec quelque inquiétude la romance de :* Fleuve du Tage. *Isidore entre avec grand fracas et va tomber dans les bras de Durand, qui devient très-pâle et se débat comme un possédé.*)

Mercredi, je n'ai rien crié du tout.... En cet in-

stant, je chantais *Fleuve du Tage*, il n'y a pas de mal à ça..... Je n'ai jamais pu apprendre un seul couplet de *la Marseillaise*.... Je suis un défenseur de l'ordre....

ISIDORE, *riant.*

Ah çà! farceur, vous ne me reconnaissez donc pas? J'arrive à la minute; votre portière m'a dit que je vous verrais au petit café. Ce vieux petit café où nous faisions, il y a deux ans, notre partie de dominos tous les soirs. La mère Pierre ne m'a pas trompé, je vous retrouve assis à la même table, fumant dans la même pipe. (*Il lui frappe sur le ventre.*) Seulement un peu maigri. Mais que je vous presse donc encore sur ma poitrine! (*Il se précipite dans les bras de Durand et porte plusieurs fois sa tête de gauche à droite et de droite à gauche, comme dans les scènes de reconnaissance des pièces du Gymnase.*)

DURAND, *se remettant un peu.*

Ouf! quelle émotion! — Ce n'est qu'un ami, c'est ce cher Isidore!

ISIDORE.

Eh! oui! c'est ce cher petit Isidore, qui arrive en droite ligne de Saint-Pétersbourg; ah! Durand, quel drôle de pays, et le pauvre peuple, bon Dieu!

DURAND, *qui s'est remis tout à fait.*

C'est vrai, le peuple russe est peu avancé. Un voyageur de mes amis m'a assuré que, dans les combats, les soldats se servent encore de flèches.

ISIDORE.

Oh!... bon Durand, votre ami a été trop loin. Mais en somme le pays n'est pas agréable. Figurez-vous que, pendant les deux mortelles années que j'y ai séjourné, je n'ai rien su de ce qui se passait en France. Mes lettres étaient décachetées et les journaux ne me donnaient que les nouvelles des théâtres et du bal Mabille.

DURAND.

C'est déjà quelque chose.

ISIDORE.

Oui, mais c'est insuffisant pour les gens curieux. Néanmoins je n'ai pas trop perdu mon temps là-bas. Pendant sept cent trente soirées j'ai narré les épisodes de la Révolution de juillet. On avait caché jusqu'alors aux bourgeois de Saint-Pétersbourg cet incident de notre histoire moderne.

DURAND.

Ah! bast!

ISIDORE.

Parole d'honneur! et toutes les fois que dans un cercle je m'apprêtais à fournir quelques détails sur la déchéance de la monarchie de Charles X, on s'enfermait à double tour et une personne sûre veillait à la porte afin de savoir si l'empereur n'écoutait pas.

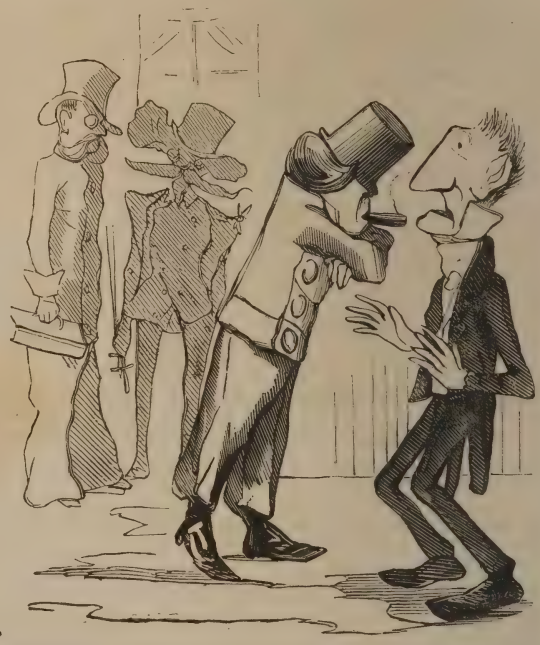
DURAND, *tristement.*

Ah! ce sont de bonnes gens de mœurs douces et timides. Hélas! le peuple français n'a pas la douceur et

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. X. — *Déceptions.*

Mais, horreur! en rentrant un jour chez lui à l'improviste, il surprend madame Réac, née Aristo de Taupinois, en conversation intime avec un affreux insurgé.



Mossieu Réac, blessé à la fois dans son honneur conjugal et dans ses opinions politiques, veut plaider en séparation de corps; mais le jeune Aristo de Taupinois lui demande raison, et Georges Dandin file doux.

la timidité des Russes; et depuis la déchéance de Charles X, il s'est passé ici des choses bien graves.

ISIDORE.

J'ai appris tout cela en mettant le pied sur le sol natal. Oh! vous vous êtes joliment conduits! Mais vous, Durand, vous deviez être à la tête du mouvement de Février? Vous êtes un républicain dans les fameuses idées; un bon, quoi, — un solide?

DURAND, *avec embarras.*

Parlez moins haut, je vous prie..... Vous comprenez.....

ISIDORE.

Comment donc! mais je ne comprends pas du tout. Est-ce que nous ne sommes pas en République, saprelotte! Vive la Constitution!

DURAND, *avec inquiétude.*

De grâce, parlez moins haut, je vous en supplie..... vous me..... vous vous compromettez.....

ISIDORE.

Je m'y perds! Aurait-on profité de mon sommeil pour me ramener à Saint-Pétersbourg? ou si c'est qu'on ne peut plus parler de son pays dans son pays?

DURAND.

Pardon, mon ami, mais il faut en parler avec la modération qui convient à des hommes établis, à des hommes mariés.

ISIDORE.

Tiens, vous êtes marié?

DURAND.

Non, mais je pourrais l'être. Vous, Isidore, vous avez toujours eu la tête trop près du bonnet; il faut prendre garde.....

ISIDORE.

Allons! bon, n'allez-vous pas me faire passer à présent pour un révolutionnaire, un cannibale, un buveur de sang. En 1830, j'ai tiré des coups de fusil contre les ordonnances : nous tirions ensemble. En 1832, j'ai blâmé le licenciement des gardes nationales : nous blâmions ensemble. En octobre 1840, j'ai protesté contre le ministère Guizot : nous protestions ensemble. En février, et je pense que cette fois encore nous eussions été ensemble, je me serais battu pour la réforme électorale et le droit de réunion. C'est tout simple, ça!

DURAND, *haussant les épaules.*

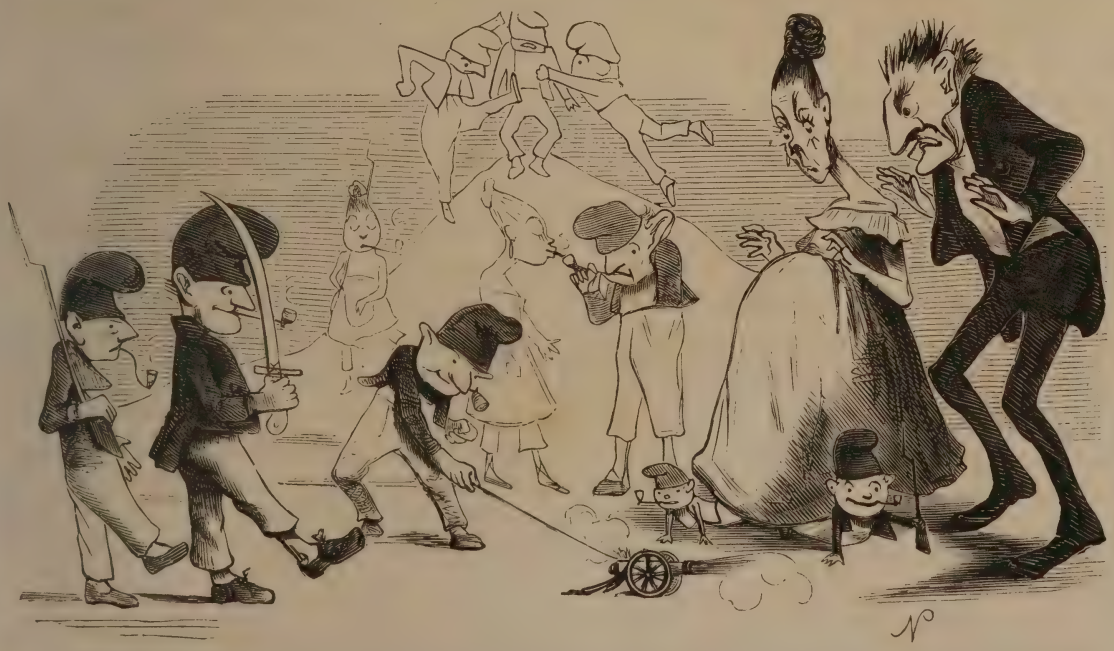
Mon Dieu oui! en février, je ne dis pas. Mais, vous autres jeunes gens, quand on vous en laisse prendre long comme le doigt vous voulez en avoir long comme le bras; c'est toujours vous qui compromettez la situation : ainsi, depuis la proclamation de la République, nous avons eu le 15 mai et le 24 juin.

ISIDORE.

Si je dois en croire deux vieux numéros des *Débats* que j'ai trouvés dans une table d'hôte à Valenciennes, je

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

CHAP. X. — *Déceptions.*



Ceci pour expliquer comme quoi mossieu et madame Réac (née Aristo de Taupinois) eurent beaucoup d'enfants, qui, par suite du *regard* qu'a eu madame Réac, viennent tous au monde avec des bonnets rouges.—Vous verrez qu'on pourra faire quelque chose de ces petits-là!!..

FIN DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE MOSSIEU RÉAC.

blâme le mouvement du 15 mai et l'insurrection du 24 juin. Mais, hier, j'ai rencontré dans le wagon un monsieur fort bien, qui m'a mis au courant des dernières affaires politiques?... Et il me semble que cette manifestation toute pacifique.....

DURAND.

Un monsieur fort bien, ah! ah! ah! Un monsieur fort bien, il avait une grande barbe rouge et les ongles crochus, n'est-ce pas? — C'était un farouche Montagnard qui fuyait le glaive juste mais sévère des conseils de guerre.

ISIDORE.

Durand, vous êtes fou, mon ami, avec votre glaive; ce monsieur ne fuyait pas, puisqu'il était dans le même wagon qui me ramenait à Paris. Et quant à cette manifestation toute pacifique.....

DURAND.

Voilà bien les gens qui arrivent de loin et qui n'ont rien vu, ils abîment l'histoire. Si vous aviez lu les journaux, vous ne tiendriez pas cet extravagant langage. La manifestation se composait exclusivement de forçats, de faux gardes nationaux et d'anciens gardiens de Paris destitués et armés jusqu'aux dents, c'était effroyable!

ISIDORE.

Mais, cependant, il y a eu fort peu de coups. . . .

. . . . . .

DURAND, *interrompant.*

Halte là! pas d'insinuations; ne touchez pas au feu! vous vous brûleriez. Diable! l'état de siége ne permet pas qu'on touche.....

ISIDORE.

Ne permet pas qu'on touche!... On doit au moins toucher à cet état de siége proposé par un ministre qui, si j'en crois l'un des numéros des *Débats* que je trouvai à Valenciennes, s'éleva très-vivement contre cette rigoureuse mesure, à une époque où assurément elle était plus indispensable qu'aujourd'hui. C'est encore une assez bonne farce de la part.....

DURAND, *interrompant plus fort.*

Halte là! donc, ne touchez pas à la politique transcendante de ce grand homme d'État. S'il agit ainsi, c'est qu'il a ses raisons. Il y a sans doute là-dessous quelque grave question constitutionnelle. Eh puis, fichtre! fichtre! l'état de siége ne permet pas qu'on touche.....

ISIDORE, *s'échauffant.*

Ah! mais à la fin, avec vos: ne permet pas qu'on touche... Il me semble que tous ces petits messieurs passent après la Législative, et la Législative après la Constitution.

DURAND.

Eh bien?

ISIDORE.

Eh bien! la Constitution a été interpré.....

DURAND, *interrompant avec terreur.*

Où allez-vous, malheureux! La droite a prononcé, la Constitution n'a jamais été..... vu l'état de siége... Diable! fitchrrrrre!! Si on vous laissait faire, vous en diriez de belles!

ISIDORE.

Durand, je suis très-calme. Seulement je constate une triste chose, c'est qu'on ne peut même plus causer tranquillement comme autrefois. — Sous le tyran, je me souviens fort bien que nos réunions dans ce café étaient souvent consacrées à de petites conférences politiques, qui n'inquiétaient personne.

DURAND.

Ah! oui... autrefois... c'est vrai. Mais au reste vous le voyez, rien n'est changé ici : on se réunit toujours.

(*Le chœur des habitués et des personnes comme il faut, qui a souvent froncé le sourcil en écoutant à la dérobée le langage incendiaire d'Isidore, continue avec fureur en enflant les notes et en appuyant sur le texte.*)

ISIDORE.

Mon bon ami, si je n'avais pas vécu si longtemps avec vous, et si je ne vous avais pas toujours connu abonné au journal LA RÉFORME, je vous croirais..... Mais, à propos de *la Réforme,* elle doit être aujourd'hui la feuille officielle du gouvernement?

UNE PERSONNE COMME IL FAUT, *se levant.*

Il est impossible de terminer cette partie. Je me retire. Demain nous jouerons la belle, si ce monsieur ne revient pas.

DURAND.

Quelle folie! Vous voyez, Isidore, combien vous êtes compromettant?

ISIDORE, *exaspéré.*

Mais qu'est-ce que j'ai donc fait? J'arrive de Russie, je demande des renseignements, c'est bien naturel, et je suis dans mon droit. Je maintiens mon interrogation : je veux savoir ce qu'est devenue *la Réforme?*

DURAND.

Eh bien! mon ami, elle est supprimée, ainsi que tous les journaux qui jetaient la perturbation dans les esprits.

ISIDORE.

Ah ! bast ! Eh bien ! et la liberté de la presse ?

UNE SECONDE PERSONNE COMME IL FAUT, *se levant.*

Garçon, vous me mettrez ma bouteille de bière de côté. Si ce monsieur avait des favoris, ma parole d'honneur, je croirais que c'est Ledru-Rollin. Ah ! l'état de siége devrait bien faire justice de tous ces gens-là.

DURAND.

La liberté de la presse existe toujours, mais seulement pour *le Constitutionnel*, *les Débats*, *l'Assemblée nationale* et *la Patrie.* Au reste cela suffit à tout le monde, on fait des tirages si considérables !

ISIDORE, *s'essuyant le front.*

Je crois que mon voyage m'a rendu stupide. Ecoutez, Durand. Faites-moi l'amitié de venir chez un bon patriote, un ancien ami commun. Tous trois, nous causerons tranquillement sans nous fâcher ; vous mettrez bien les points sur les choses, et je comprendrai peut-être l'état dans lequel nous vivons.

DURAND, *faisant les bras d'un homme qui a rencontré une très-méchante bête.*

Isidore, c'est ma perte que vous avez jurée ; votre conversation me fait frémir, et je sens ma chevelure toute droite sous mon chapeau. Malheureux ! vous me proposez de nous réunir à trois, et pour causer politique encore ! ! ! Le droit de réunion..... la liberté de la presse..... Sachez donc bien que l'état de siége ne permet pas qu'on touche...,. C'est-à-dire, si..... l'état de siége permet qu'on touche.... On a touché..... Bon Dieu, Seigneur ! Je ne sais plus du tout ce que je dis... Tenez, laissez-moi partir, partir seul..... J'ai besoin d'être seul ; je ne vais pas du même côté que vous.

ISIDORE.

Pauvre Durand ! vous êtes bien..... chose. Est-ce que par hasard vous seriez devenu fou ou lâche ?

DURAND, *mettant une main sur son cœur.*

Monsieur, je ne permets pas qu'on touche à mon courage, à mon honneur, à mon dévouement à mon pays. J'ai vieilli sous l'uniforme, il y a dix-huit ans que je sers dans la garde nationale, et je ne souffrirai jamais...

(*Il est neuf heures moins un quart ; depuis dix minutes environ tous les habitués et toutes les personnes comme il faut sont parties en faisant des gestes d'épouvante.*)

ISIDORE, *tristement.*

Pardon, Durand, pardon, mon ami ; je n'ai pas voulu vous faire de peine. Suis-je Russe ou Français, je ne le sais guère ; je n'ai plus la tête à moi, et je ne vois pas bien au juste lequel de nous deux est fou. Il y a si longtemps que je ne vis plus dans mon pays que j'ai peut-être perdu tout sentiment national, et je dois dire des bêtises. Tranquillisez-vous, Durand, vu l'état de siége, je ne vous demanderai plus rien. Je vais rentrer chez moi ; là je consulterai un vieux dictionnaire à l'endroit de RÉPUBLIQUE, et, selon le sens du mot, que je crois cependant bien connaître, je saurai si demain je dois crier : Vive la République !

DURAND, *qui s'est beaucoup radouci.*

Un conseil, Isidore : qu'importe la définition du dictionnaire, que je connais aussi bien que vous. Croyez-moi, ni demain, ni après, ne criez pas Vive la République !

ISIDORE.

Mais cependant sous la monarchie, quand on criait Vive le roi ! on obtenait au moins le sourire d'un sergent de ville ?

DURAND.

Oui ! mais c'est qu'alors on n'était pas sous l'état de siége.

A. F. —y.

« Ouf, s'écria *la Revue* en s'essuyant le front, voilà donc ce damné numéro fini, courons vite chez l'imprimeur ! »

Et comme mossieu Réac prenait son chapeau et se disposait à l'accompagner :

« Je me charge du reste, lui dit-elle, et je n'ai plus besoin que de votre signature, — une formalité !... »

Mossieu Réac signa, et comme il tendait à la *Revue* la plume avec un sourire tout amical :

« Bien obligé, mon cher monsieur Réac, lui dit-elle avec un sourire — qu'on eût pu trouver peut-être équivoque, — nous nous reverrons au premier numéro !... »

Que vous dirai-je ? En un clin d'œil la *Revue* eut trouvé son imprimeur et le numéro fut tiré.

Elle jugea alors le moment venu de prendre un repos qu'elle avait si bien gagné, et, pour ôter à l'état de siége tout prétexte de venir troubler son sommeil, elle n'eut garde d'oublier au bas de cette feuille en formalité dernière :

Bon à tirer,

RÉAC.

Pour copie conforme,

NADARD.

Ce baron de la Germanie
Est flatté par des potentats.
Il commandite les États;
L'argent lui tient lieu de génie.
En lui vous voyez à la fois
Le roi des juifs, le juif des rois.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LES TROIS RÊVES DE MOSSIEU RÉAC.

Depuis qu'il a assumé sur sa tête la responsabilité de la rédaction en chef de la *Revue Comique*, mossieu Réac a perdu cette douce paix de l'esprit si chère au sage.

Mossieu Réac n'est pas un ignare, il a fait toutes ses classes. Malgré les embarras sans nombre qu'il a rencontrés à chaque pas dans sa carrière industrielle, il a conservé une petite teinture littéraire qui ferait certes honneur à quelques députés de la droite et à tous les coulissiers du passage de l'Opéra. C'est un homme qui sait beaucoup. Il admire J.-B. Rousseau, La Harpe et Delille, trouve le style de Bossuet très-élevé, et dit partout que Voltaire était un écrivain fécond et spirituel. Il sait de plus qu'Achille est fils d'Anchise, Ulysse divin fils de Laërte, et que l'Amour, fils de Vénus, fut toujours un petit dieu malin.

Mossieu Réac au besoin rimerait dans une noce le couplet à la mariée et tournerait fort joliment un acrostiche, mais il n'est pas encore bien rompu au rude métier de journaliste. Jusqu'au 18 juin dernier il n'avait pas mis la main à la pâte et n'avait participé à la confection de journaux et revues que par l'intention et des mandats sur la poste. Sa plume était presque vierge.

Mais dans les circonstances graves où nous nous trouvons, l'homme privé, l'homme du monde de la Chaussée-d'Antin, doit faire place à l'écrivain-patriote. Mossieu Réac se résignera donc à sacrifier sa tranquillité particulière à la tranquillité générale.

Il restera rédacteur en chef de la *Revue Comique* en vertu de la loi suprême de l'état de siége et du salut public.

Mais dans quelle voie conduira-t-il ce recueil jusqu'à ce jour si dangereux à la société, et si subversif de toutes les lois divines et humaines? C'est là une grave question qui fait l'objet des méditations de mossieu Réac.

Rédigera-t-il la *Revue Comique* avec des citations de Montesquieu, de Grotius, de Puffendorf et de Tartempion ?

En fera-t-il un journal d'initiative et d'alinéas, fournissant à ses abonnés au moins une idée par jour ?

Mettra-t-il la *Revue Comique* à la disposition du parti de l'antithèse, et prendra-t-il ses collaborateurs dans la bande des penseurs?

Ou bien encore lui donnera-t-il cette allure badine, spirituelle, enjouée, impassible, bon genre, et pas mauvaise langue du tout de la feuille autrefois Républicaine, puis Conservatrice, puis Bonapartiste, puis Légitimiste, qui s'élucubre au passage Jouffroy?

Les tragiques ont fait des tentatives auprès de mossieu Réac, mais il veut rester fidèle à la fantaisie et à la rime riche, ces deux faces du binôme social.

La France attend avec impatience la décision de mossieu Réac. On comprend la haute influence que la *Revue Comique*, placée sous l'ascendant d'un tel homme, est destinée à exercer sur les prochaines élections.

Sous le poids de ces graves préoccupations, mossieu Réac s'est beaucoup abîmé le front toute la semaine, et il a vingt-quatre fois pris la plume et dessiné en tête d'un feuillet blanc une majuscule digne de M. Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer.

Il était mercredi à tous les calendriers, et matin à toutes les pendules. Mossieu Réac se réveilla dans un état de surexcitation impossible à décrire. Il se jeta au bas du lit et courut à sa table de travail. Vingt-quatre feuillets du plus beau papier portaient en marge les vingt-quatre lettres majuscules de l'alphabet. On le sait, mossieu Réac n'est pas un ignare, il a une main superbe, mais il ne se dissimula pas qu'en utilisant toutes ces feuilles éparses il ne compléterait jamais le second numéro de son journal.

Le nouveau rédacteur en chef s'habilla à la hâte, prit ses papiers, ses lettres et ses journaux, et se transporta dans les bureaux de la *Revue*.

Quand il passa le seuil de son cabinet, il retrouva les traces du boulevari de la semaine dernière; un grand désordre régnait encore parmi la table et les deux chaises. Il trouva aussi un petit jeune homme coiffé d'un bonnet tirant sur le rouge et vêtu d'une blouse blanche qui, familièrement assis sur le poêle, cassait à belles dents un énorme croûton de pain.

— Qui êtes-vous et que faites-vous là, jeune indiscret? demanda mossieu Réac avec quelque inquiétude.

— Parbleu je suis un petit de l'imprimerie. Je travaille à la casse des têtes de clous. C'est moi qui compose les canards de la propagande anti-socialiste. Sans compter que j'ai poussé dans ces publications des petites coquilles assez intelligentes. — Je viens de la part de M. Antoine chercher la copie du numéro.

— Ah! la copie..... murmura mossieu Réac en se mettant le front en compote; oui! oui! La copie..... elle avance..... Mais la *Revue* où donc est-elle?

— La *Revue* comptait sûrement sans son hôte, et elle est allée déjeuner à l'Association fraternelle des Cuisiniers.

— Joli endroit!.... Enfin!.... Eh! moi qui ai vingt-quatre colonnes d'enseignement moral et de saine lecture à livrer à l'impression pour ce soir, après une quinzaine comme celle-ci et une nuit comme la dernière. Ah! vous autres jeunes gens, vous êtes bien heureux! vous dormez sur les deux oreilles, tandis que moi.....

— Oh! nous ne dormons pas toujours. Hier, après la journée faite, nous sommes allés nous promener dans les bois où nous avons passé la nuit à chanter en chœur des chants patriotiques.

— Ils se promènent!.... Ils chantent!.... Quelles mœurs! Tandis que moi je dors! mais de quel sommeil, grands dieux! et quels rêves! broumm! La nuit dernière. Tiens, petit, tu es imprimeur, sais-tu lire?

— Cette bête de question!

— Eh bien! je veux te conter mes trois rêves de cette nuit. Ce sera, je crois, une bonne œuvre; ça te mettra du plomb dans la tête.

— Ouh! ouh! j'aimerais mieux composer un numéro du journal le *Peuple*.

— Je t'assure, petit, que si j'écrivais aussi bien que je rêve, ce serait écrit en très-joli français.

— Oui, dans la manière du français-Clairville. Connu.

— Oh! fit mossieu Réac avec modestie, si c'était mon état de faire des livres, mes œuvres seraient peut-être aussi bien pensées que celles de M. Clairville, mais à coup sûr elles ne seraient point stylées aussi purement.

Mossieu Réac s'arrangea de son mieux sur une des deux chaises, il se moucha absolument comme se fût mouché M. Casimir Bonjour — notre dernier conteur : *genre impérial*, — et il commença le débit du songe N° 1.

Sache donc bien, petit, que j'ai l'habitude d'aller tous les soirs faire ma partie de dominos au divan Lepeletier. Hier, je fus comme à mon ordinaire au café. Mais mes nouvelles fonctions de rédacteur en chef m'obligeant à la lecture des feuilles publiques, je sacrifiai mon délassement favori à une chose presque aussi sérieuse — la question de politique étrangère. Ce qui, rentré chez moi, m'occasionna une insomnie fort pénible.

Depuis trois heures au moins j'avais planté l'éteignoir sur ma bougie et je voyais encore défiler une procession incessante de Kossuth, de Nicolas, de papes, de Chamil, d'Henri V, de Ferdinand Bomba, d'Oudinot, de Joseph, de Victoria et de Christine; j'assistais à un mêli-mêla féroce de gardes nationaux, de Tyroliens, de guerillas, de landwer, de Cosaques, de Caucasiens, d'insurgés et de hussards hongrois; j'entendais confusément un remue-ménage sinistre, un cliquetis étrange, et je ne pouvais me rendre compte si le bruit provenait d'un conflit européen ou si ce n'était tout bonnement que la Saint-Barthélemy organisée par le brave capitaine Vieyrat et une compagnie des amis de l'ordre contre les presses de MM. Proux et Boulé. Je triomphai enfin de cette anxieuse somnolence et je m'assoupis du sommeil d'un bon citoyen qui dans la journée du 13 juin n'a pas crié Vive la Constitution!

Je n'eus pas plutôt les yeux fermés, qu'une force invincible me remit sur pied. J'étais en grand costume hongrois, chamarré d'or sur toutes les coutures. L'habitude me poussa de rechef sur le divan. Il fallait dor-

mir comme une toupie d'Allemagne pour somnambuliser à pareille heure vers un café, et l'on ne saura jamais par quel trou la puissance magnétique me fit pénétrer dans la salle.

Ce dont je me souviens, c'est que, malgré les issues hermétiquement closes par d'épais volets, je me trouvai tout d'un coup installé à une table de marbre, en face d'un monsieur barbu qui ressemblait à un ermite décroché d'un cadre de Goya. Il fumait gravement dans une énorme pipe en bois sculpté, dont le fourneau représentait à s'y méprendre la tête de M. Dupin. A la pâle clarté d'une chandelle, Baptiste rangeait les chaises, et ne prenait pas plus garde à nous que si nous n'avions jamais existé.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Baptiste? interrompit brusquement l'apprenti compositeur.

— Ce petit est trop bête, pensa M. Réac, il ne sait seulement pas ce que c'est que Baptiste : Baptiste est le garçon du divan. » Et il reprit :

Que les rêves sont donc une sotte chose! Je me pris à envisager la guerre de Hongrie à un point de vue absolument faux. Je considérais cette lutte énergique et désespérée comme un sublime effort commandé par un profond sentiment d'amour national. Dans cette ridicule hallucination, je ne sais plus au juste si je n'excusai pas les Romains de défendre leur territoire et la liberté qu'ils croient avoir chez eux de se donner la forme de gouvernement qui leur convient.

Enfoncé dans les coussins, je regardais mon vis-à-vis, qui ne paraissait pas en veine de lier conversation, absorbé qu'il était à faire fumer la tête de l'honorable président. Je jouais avec la dragonne de mon sabre, je prenais des allures crânes que le général Bem doit avoir en face des Autrichiens, et je criais à tue-tête ce refrain imité d'une chanson touchant les Polonais :

Les Hongrois seront toujours de la Hongrie,
La Hongrie sera toujours la patrie des Hongrois;
Car si les Hongrois n'étaient pas de la Hongrie,
La Hongrie ne serait pas la patrie des Hongrois.

Je ne sais pas pourquoi ce refrain me séduisait beaucoup; j'aurais voulu pouvoir le chanter au beau milieu d'une séance de l'Assemblée législative. Mais le monsieur-ermite me souffla au nez une énorme bouffée de tabac qui bouleversa complétement le sens de mes idées et replaça la question à son véritable point de vue. Je ne désirais plus alors qu'une chose : voler sous les murs de Rome, et, du tranchant de mon sabre, élargir la fameuse brèche dont M. Oudinot entretient le ministère depuis environ deux mois.

Oh ! oui, m'écriais-je avec énergie, notre époque pourra devenir une grande époque parmi les grandes époques ! Vive l'ordre ! vive la discipline ! Si j'avais la monture qui est le complément indispensable de ce maudit costume de Hongrois, je pousserais jusqu'aux Invalides réveiller les vieux braves des braves, et je leur dirais : Rendormez-vous tranquilles ; nous, citoyens de l'ordre et de la discipline, nous sauvegardons l'honneur de la France, nous veillons sans cesse sur nos trois couleurs !

Le monsieur barbu me regarda en souriant d'une assez drôle de façon, et, m'envoyant une seconde bouffée de tabac, il prit un numéro de la *Patrie* du soir, oublié sur une table, le tailla en un carré parfait, le ploya plusieurs fois sur lui-même, et en quelques secondes confectionna ce que les enfants appellent une *cocotte*.

Il me présenta ce joujou en m'assurant qu'il remplacerait avec avantage la meilleure bête de la cavalerie hongroise.

Je crus presque à une mauvaise plaisanterie. Cependant, pour satisfaire cet homme d'âge, qui jusque-là avait été convenable avec moi, j'enfourchai le petit cheval en papier. Mais je n'eus pas plutôt la cocotte entre les jambes que je me sentis emporté vers le plafond, et dans ma brusque ascension je manquai fracasser la lampe-Carcel qui fait un des plus beaux ornements du café Lepeletier.

Je me remis un peu d'une première émotion désagréable, et, solidement cramponné à un entre-filet du journal *Delamarre*, je lançai ma monture vers la porte, que je traversai malgré la fermeture des volets, et je partis comme une flèche dans la direction des Invalides.

Les arbres et les monuments publics passaient comme des visions échevelées dans un conte fantastique. La cocotte allait mieux que le vent, mais la brusquerie de ses mouvements et ses soubresauts étranges me répondaient dans la poitrine et me meurtrissaient tout le corps. Quand j'arrivai à la porte de l'Hôtel des Invalides, j'étais épuisé, la sueur ruisselait de mon front et un engourdissement général s'était étendu sur tous mes membres ; je fermai involontairement les yeux. Je descendis et je me traînai plutôt que je ne marchai jusqu'à la porte entr'ouverte d'une salle immense qui ressemblait à un dortoir. La vue d'un lit fit sur moi un effet extraordinaire. Je ne pensais plus aux Hongrois, aux Prussiens ni aux Russes ; je n'aspirais qu'à me débarrasser de mes cauchemars et à retrouver un peu de tranquillité dans le sommeil. Je me déshabillai à la hâte et je me glissai sous la couverture.

J'avais à peine assujetti le traversin sous ma tête, quand je vis s'élever vers moi, du fond de la salle, un groupe d'abord confus et silencieux. Peu à peu je distinguai des formes humaines, et quand le cortége fut près de mon lit, je reconnus, aux longues moustaches

grises, aux fronts dénudés et aux uniformes flétris, les infatigables combattants de la grande armée.

Toutes ces grandes figures empreintes d'énergie et de résolution fixaient sur moi des regards où je ne lisais que douleur et reproches; les bouches contractées murmuraient les mots héroïsme... patrie... honneur... courage... liberté..., et rien que le bruit de ces mots me faisait saigner les oreilles.

Un rayon de feu illumina soudain tous ces pâles visages, et la jeunesse revint avec le souvenir à ces vieilles moustaches. Les bouches contractées murmuraient : 1792... Enrôlements... *Marseillaise...*

Et tous montraient avec orgueil la place d'un bras ou d'une jambe oubliés à Jemmappe, à Marengo, aux Pyramides.

« Nous faisions partie de la cavalerie républicaine française, disaient les uns; la cavalerie républicaine française n'avait pas de chevaux alors. A Verdun, nous mettions nos sabres à nos dents, et, nous prenant par la main, nous courions sur la cavalerie prussienne. Elle avait des chevaux, la cavalerie prussienne, et pourtant, après le choc, les escadrons ennemis se débandaient dans la campagne; et nous, nous nous tenions encore par la main! »

D'autres rouvraient leurs blessures, mais de ces plaies béantes il ne sortait rien; et les bouches contractées murmuraient Champ-Aubert... Montereau...

Tous s'écriaient : « Nous avons fondu les cloches pour en faire des canons, et aujourd'hui on fond les canons pour en faire des cloches. La France est couchée dans un cercueil, qui donc la réveillera? »

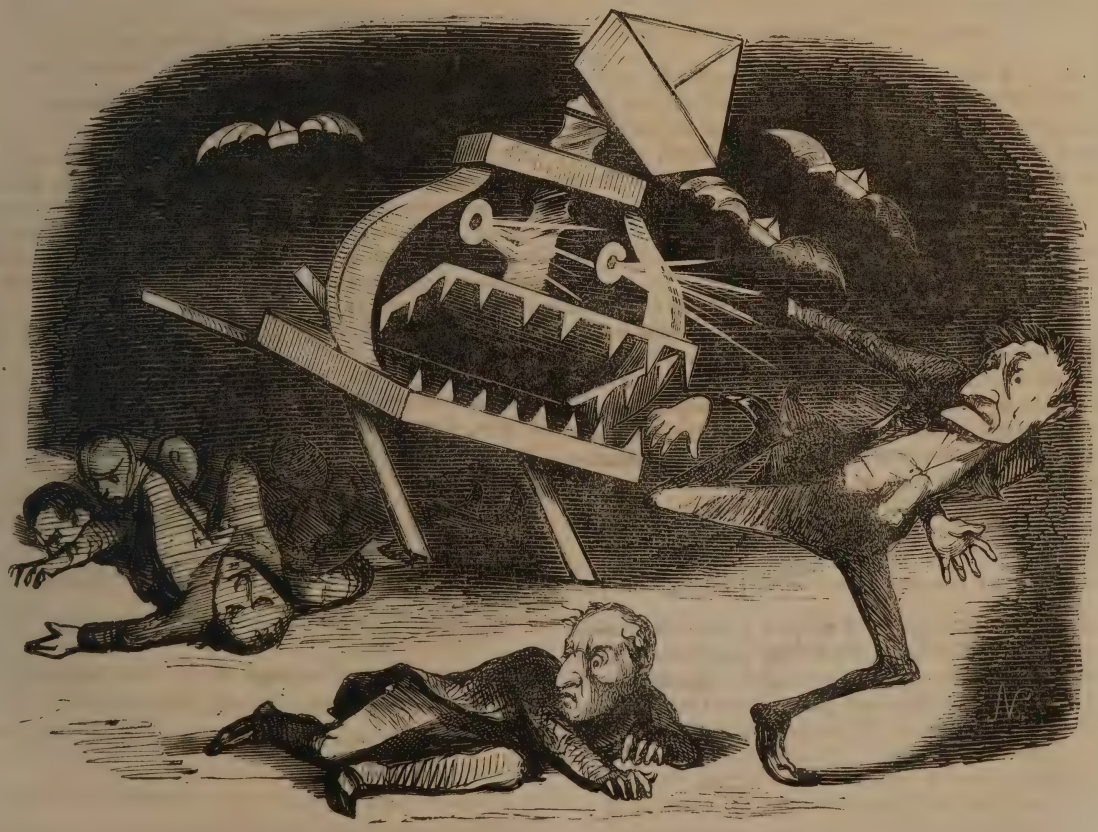
Et les mots héroïsme, patrie, honneur, courage, liberté me tympanisaient toujours plus fort.

Je m'arrachai violemment à ce cauchemar, et je m'enfuis à toutes jambes. Je ne m'arrêtai que sur la place de la Concorde, où je tombai anéanti sur le pavé.

Mais, au bout de quelques minutes, le démon qui s'attachait à moi vint encore me tirer par les pieds. Je levai les yeux et je me vis entouré par un régiment de presses d'imprimerie; il y en avait de toutes les formes et de toutes les époques, et elles se serraient les unes contre les autres, semblant s'être donné le mot pour m'enfermer dans un cercle infranchissable.

Cette fois la colère m'envahit tout entier. Des presses, d'horribles presses! et qui venaient me rire au nez encore! C'était trop d'impudence. L'une d'elles, que je reconnus parfaitement, et que je fus même très-étonné de voir encore en vie, se tenait à portée de ma main. J'ajustai l'insolente afin de l'immoler à mon juste ressentiment en la fracassant sur le pavé; mais je n'eus pas plutôt avancé le bras pour la saisir, qu'un mécanisme infernal écarta les rouages qui se refermèrent brusquement avec un épouvantable bruit de mâchoires.

Je reculai d'épouvante en poussant un cri féroce. Ma



main était hachée à la hauteur du poignet et je ne ramenai à moi qu'un tronçon sanglant et meurtri. Toutes les presses se prirent à grincer des ressorts et s'évanouirent.

Alors une troupe de gens coiffés de bonnets de papier succéda aux fantastiques instruments.

Ils passaient sans mot dire, seulement chacun d'eux s'arrêtait un instant près de moi et me présentait son bonnet de papier fait d'un numéro du *Moniteur*. Il me forçait à lire un alinéa au bas duquel figurait un nom celèbre dans les fastes parlementaires et dans les assemblées législatives.

Ces lignes, dont la source remontait à des événements plus sérieux que ceux au milieu desquels nous vivons aujourd'hui, flamboyaient en lettres d'un feu si vivace qu'on aurait pu croire qu'elles avaient été dites et imprimées le matin même.

Voici ces extraits, qui se sont à jamais gravés dans ma mémoire :

« Il y a un symptôme qui n'a jamais failli dans ce pays. Toutes les fois que nos gouvernements ont été en progrès, qu'ils ont été associés à tous les élans généreux vers la liberté, la civilisation, savez-vous à quoi nous l'avons reconnu? A deux circonstances qui n'ont jamais trompé : à l'extension des attributions du jury, au respect pour le droit de discussion et d'examen. Toutes les fois, au contraire, que le gouvernement a été en voie de réaction et de contre-révolution, c'est le jury, c'est la presse qui en ont subi le contre-coup.

» Vous êtes en voie de réaction, messieurs, car vous avez porté la main sur le jury, sur la presse. »

ODILON BARROT. (*Moniteur*, 28 août 1835.)

« Il n'y a que deux espèces de gouvernements possibles en ce monde : les uns, qui, s'appuyant sur la force matérielle, commandent l'obéissance passive et ne permettent pas le droit d'examen. Ceux-là sont conséquents; ils reconnaissent que toute discussion de la base sur laquelle ils reposent doit être défendue; que la liberté de la presse, en un mot, est incompatible avec leur existence, et ils l'attaquent par tous les moyens, par toutes les armes possibles.....

» Mais vous, avez-vous ces moyens d'étouffer la liberté de la presse? Non, vous ne les avez pas, et vous les auriez que vous ne voudriez pas les employer. Vous voulez donc de la liberté de la presse. Eh bien, acceptez-la franchement, loyalement et avec toutes ses conséquences..... C'est alors que par une *liberté de discussion* ABSOLUE vous acquerrez des forces; mais *toutes ces mesures de répression, au lieu d'arrêter le mal, ne font que l'irriter*. CE SYSTÈME BATARD, en un mot, n'a jamais été essayé dans les gouvernements modernes, et vous voulez l'essayer aujourd'hui! »

ODILON BARROT. (*Moniteur* du 7 février 1834.)

« Si, dans notre pays, il ne peut y avoir de grandes réunions et de grandes manifestations que celles qui auront été préalablement réglées, organisées, réglementées par les autorités officielles; à la bonne heure : mais dans un pays libre il faut bien s'accoutumer à ce que de pareilles manifestations se règlent elles-mêmes; que l'ordre s'y maintienne par les bonnes habitudes, par une sorte de discipline libre, officieuse, qui s'établit : *ce sont là* LES MOEURS DE LA LIBERTÉ.

» .....Mais la compression que vous établissez, ne vous le dissimulez pas, et je le dis avec douleur, tend une position déjà trop tendue, ajoute à des sentiments exaspérés un nouveau degré d'exaspération.

» .....Vous n'avez pas voulu de l'ORDRE AVEC ET PAR LA LIBERTÉ, subissez donc les conséquences de la situation que vous avez faite! »

ODILON BARROT. (*Moniteur* du 22 février 1848.)

« Messieurs, *quand une telle atteinte a été portée à la Constitution du pays*, il ne suffit pas que les tribunaux aient prononcé, aient déclaré que la Constitution avait été violée, il y a d'autres devoirs à remplir pour ceux qui, par leurs serments, ont pris l'engagement de défendre cette Constitution. Si elle a été violée sans motifs d'excuse, sans aucune circonstance atténuante, le devoir est tracé : *il n'y a aucun motif qui doive les empêcher de formuler un acte d'accusation!* »

(ODILON BARROT, *Moniteur* du 1er décembre 1832.)

« L'état de siége, lorsqu'il n'y a plus même état de guerre, est un MENSONGE. C'est un moyen détourné d'enlever des accusés à leurs juges, de substituer au jugement du pays le jugement par commission. »

(ODILON BARROT, 13 juin 1832.)

« Pour moi, ce qui me confond, c'est qu'après de tels exemples... vous vous étonniez que chaque jour *les classes qui gouvernent* deviennent plus suspectes *aux classes qui sont gouvernées*. Ce qui me confond, c'est qu'il vous paraisse singulier qu'entre les unes et les autres un abîme se creuse, et que sous nos pieds mêmes des idées funestes, anarchiques, antisociales fassent quelquefois explosion. Vous dites, je le sais, que ce sont nos discours, nos journaux, nos banquets qui font cela. Je suis heureux de rencontrer votre pensée. Eh bien! nous disons, nous, que ce sont les doctrines que vous professez, la politique que vous pratiquez, les exemples que vous donnez! »

(ODILON BARROT, *Moniteur*, 7 février 1848.)

» ..... *Et à quoi voulez-vous que les populations se rattachent?* Comment voulez-vous qu'elles aient une foi, une religion politique, des principes fixes, **lorsqu'elles ont fait une révolution au nom de certains principes, au nom de certaines idées pour assurer le triomphe de certaines doctrines, et qu'elles voient que ces principes, ces idées, ces doctrines, tout cela est abandonné!** »

ODILON BARROT. (*Moniteur* du 31 déc. 1834.)

« Eh bien! messieurs, *tous ces gouvernements sont tombés*, ils se sont ainsi donné quelques jours d'existence, et puis, quand il a fallu compter avec le pays, quand l'effervescence était passée, *l'odieux de leurs mesures est retombé sur leur tête, et a fini par les anéantir*.

» Nous avions espéré, messieurs, que ces leçons d'histoire ne seraient pas perdues pour le gouvernement, qu'il renoncerait à ces moyens extraordinaires employés *sous le prétexte de salut public;* qu'il se renfermerait dans la légalité : nous avons été trompés. »

ODILON BARROT. (*Moniteur* du 1er décembre 1832.)

Je lus encore des fragments de discours de nos plus brillants parleurs : Royer-Collard, Tocqueville et Dufaure. Tous étaient à peu près conçus dans le sens des précédents.

Je sentis saigner mon bras sans pouvoir arracher une plainte de ma poitrine et ce fut seulement lorsque la

bande des hommes coiffés des bonnets-*Moniteur* eut silencieusement défilé jusqu'au dernier, que j'osai promener un regard autour de moi.

A la place occupée par les maudites presses, sous deux manteaux, l'un parsemé d'abeilles, l'autre de fleurs de lis, se dessinaient vaguement des formes humaines. A leurs pieds gisaient les cadavres de Polignac, de Peyronnet, de Guizot et de plusieurs autres encore; une épée tordue et un sceptre brisé s'en allaient à vau-l'eau...

Mais un petit air métallique vibra dans la nuit : c'était ma pendule à musique qui exécutait la valse de *Robin-des-Bois*.

Je me réveillai.

« Eh bien! jeune homme, ajouta M. Réac en s'essuyant le front, que pensez-vous de ce rêve?

— Je pense, répondit le petit à la calotte rouge, que vous deviez vous être couché un peu sur le côté gauche.

— Tout juste! Et moi qui dans ma vie politique et intime professe une telle aversion pour ce côté que j'en suis venu à me mépriser la moitié de moi-même. C'est sans doute à cause de ce *lapsus-couché* que cet horrible rêve me poursuivit avec autant de fureur.

— Parbleu!

— Eh! pourtant, ajouta mossieu Réac en se grattant le nez, je me mis immédiatement sur le dos, ce qui n'empêcha pas qu'un second songe fort désagréable vînt encore m'assaillir.

— Vraiment? Oh! pauvre mossieu Réac!

— N'est-ce pas? — Tiens, petit, vous êtes bonne personne, et si vous me promettiez de ne plus chanter d'airs patriotiques, je vous raconterais mon second rêve, et un de ces jours je vous ferais entendre ma pendule à musique.

— Va pour le rêve, mossieu Réac; quant à la serinette, je lui préfère les chœurs de la Société des orphéonistes.

— Pouah! préférer des orphéonistes à une pendule qui, si l'on poussait un petit bouton, jouerait toute la journée *Robin des bois!* Et l'on dit que le peuple a le sentiment des beaux-arts et que la musique le civilise! Socialistes, va!

— Enfin, jeune homme, ajouta mossieu Réac un peu piqué, écoutez donc le second épisode fantastique de ma nuit.

Cette fois, je dormais sur l'échine. Le diable qui avait juré de ne pas respecter mon repos, abusa encore de ma position. Le ciel de mon lit s'éleva doucement, les rideaux qui m'enveloppaient s'écartèrent, et après quelques secondes de brouillard, je distinguai très-bien au-dessus de ma tête un immense vitrage. En m'orientant je m'aperçus que j'étais au Louvre, couché au beau milieu du Salon-Carré.

Jusque-là, rien de désagréable. J'aime la peinture, les tableaux de maître; j'ai chez moi les œuvres de Schoppin et d'Horace Vernet gravées à la manière noire, et, certes, c'est une des plus jolies manières.

Je me relevai donc et je portai mes pas dans les galeries environnantes. Après avoir accordé une attention médiocre à la monstrueuse série de M. Rubens, je m'arrêtai longtemps devant les œuvres charmantes de Gérard, de Girodet et de Guérin.

Je caressais du regard les formes élégantes de la reine de Carthage, lorsque, par un phénomène que je compare aux changements à vue des ombres chinoises, Énée, Didon, lit de repos, esclaves, flotte lointaine et ciel bleu s'enfoncèrent dans le mur et se fondirent en une vague teinte grise. La place resta noire un instant, puis un sujet plus sombre s'y dessina soudain.

J'étais en face de ce tableau représentant Égisthe qui pousse Clytemnestre à tuer Agamemnon.

Je le considérai longtemps, le menton dans la main. Alors je me pris à songer que, semblables à des Clytemnestre, nous dépensons nos forces en infamies suggérées par des Égisthe, qui, sans que nous le sachions nous-mêmes, contrecarrent nos propres inspirations, influencent nos idées les plus saines et nous poussent fatalement à accomplir des actes que nous n'avions jamais rêvés.

— Eh! eh! mossieu Réac, encore un petit mouvement comme celui-là, et vous vous réveillerez sur le côté gauche.

— Petit, ne m'interrompez donc pas, vous me ferez perdre le fil de mon rêve. »

Et mossieu Réac continua :

« Tout à coup, par un nouveau jeu fantasmagorique, le tableau descendit jusqu'au niveau du parquet et s'avança lentement vers moi. Une force attractive, puissante, invincible, me poussait tout d'une pièce au-devant de cette toile; au fur et à mesure que nous nous rapprochions, les sombres personnages perdaient la netteté de leurs contours et nous semblions devoir nous confondre les uns dans les autres. Je fus bientôt si proche du tableau que je sentis à mon front le froid du cadre. Je fus pris alors d'une terreur fiévreuse, une sueur glacée s'attacha à la racine de mes cheveux, mes membres semblèrent atteints de cette maladie de tressaillements qu'on appelle la danse de Saint-Guy, et mes dents se brisèrent dans une contraction horrible.

Cette fièvre douloureuse un peu calmée, mes yeux se dessillèrent et j'osai lancer un regard timide sur ce qui m'entourait.

J'étais enfermé dans le cadre du tableau d'Agamemnon et j'y occupais la place de Clytemnestre, mais autour de moi les personnages étaient changés.

A mes côtés se tenait un homme masqué, vêtu de blanc et portant sur l'épaule une croix semblable à celle qui servait de signe de ralliement aux croisés. Il me serrait le bras avec force et me montrait en face de nous, couchée derrière un rideau, une belle jeune

MUSÉE NATIONAL FRANÇAIS. — ÉGISTHE POUSSE CLYTEMNESTRE A TUER AGAMEMNON.

femme endormie. Le sommeil de cette femme était confiant ; son visage respirait l'amour et la charité, et tout en elle exprimait franchise, force, courage et jeunesse.

L'homme qui se tenait à mes côtés m'étreignit le bras plus violemment et me parla.

Chose étrange! à chacune de ses paroles, il me semblait voir le visage de la belle femme se décomposer. Cette énergique expression de courage et de fierté, qui m'avait d'abord presque séduit, n'était plus à mes yeux que de l'audace et un dédain profond.

L'homme masqué me parlait toujours. Une haine implacable contre cette femme s'infiltrait dans mon cœur à chacune des paroles que je recueillais. Je sentis un poignard se glisser dans ma main, je le saisis avec rage et je levai un coin du rideau.

J'hésitai cependant; mais l'homme masqué me poussa en mêlant à ses paroles de haine de flatteuses promesses pour mon avenir et des louanges dorées sur mon courage civil. Je tirai brusquement le rideau et d'un bond je m'élançai...

En ce moment un nuage m'enveloppa, un vertige effroyable s'empara de moi et je tombai dans l'espace suspendu entre le plafond et le sol ; je ne sais combien je fis de chemin dans l'immense galerie. Je me fracassais au marbre des colonnes, aux angles des cadres, aux fenêtres, aux portes et aux murs; j'étais harassé, meurtri, et je ne pouvais cesser cette course vagabonde, il me fallait toujours bondir et rebondir sans m'arrêter jamais.

J'allai enfin donner sur une toile, dans laquelle je m'enfonçai comme une masse inerte.

Je restai longtemps ainsi, dans un état d'effrayante prostration. Quand je repris mes sens, je me mis péniblement sur mon séant; j'avais les membres engourdis et tordus par la terreur, la tête me pesait comme un monde sur les épaules, et j'y voyais à peine.

Peu à peu, cependant, je retrouvai le sens de la vue; mes regards distinguèrent vaguement les costumes de tous les pays, les verts paysages et les formes roses enfermés dans de petits et de grands cadres d'or. J'étais toujours au Louvre ; seulement je ne pouvais me rendre compte de ma position : je me sentais pencher en avant et je dominais d'une assez grande hauteur le parquet de la galerie.

Je cherchai près de moi, j'étais assis sur une terre aride; je levai les yeux, je vis un ciel sans soleil; puis le cauchemar, plus terrible que jamais, me reprit par les épaules, et, malgré ma lassitude, me dressa tout droit.

Agamemnon, Clytemnestre, homme masqué, n'étaient plus là, je figurais dans un autre tableau, et pourtant le cadavre de la belle femme couchée de ma pre-

MUSÉE NATIONAL FRANÇAIS. — LA JUSTICE ET LA VENGEANCE DIVINE POURSUIVENT LE CRIME.

mière hallucination gisait à terre, les yeux fermés, la face blême. Je voulus échapper à ce cadavre, à ce sang, à ce crime. Mais je sentis peser sur ma tête la malédiction divine, je me retournai et je reconnus, venant à moi, la justice et la vengeance.

Je ne pouvais endurer les regards brûlants de ces anges, et de mon bras je me cachais le visage.

Pourquoi me poursuivre? demandais-je, et qui donc est cette femme? Est-ce la République romaine? mais alors de quoi suis-je coupable? Les Romains sont des brigands infâmes qui minent leurs monuments pour écraser nos soldats sous les décombres; l'armée italienne est un ramas de condottiéri et de suppôts de salles d'armes de toutes les contrées. — Non, le remords est impossible.

— Est-ce la République des États allemands? leurs brigandages ont dépassé de beaucoup ceux des Italiens eux-mêmes; ce sont des fous, des rêveurs, des utopistes, qui veulent niveler la société; ils ont allumé la guerre civile d'un bout à l'autre de l'Autriche; ils prennent pour des espions les observateurs les plus innocents et nous empêchent de jouir des délices de Spa et des casinos de Hombourg! Quel grand mal y aurait-il à avoir tué cette piétre République? Allons, disparaissez, fantômes que la raison modérée fait évanouir, le remords est impossible!

Je crus sincèrement que je pouvais alors retirer mon bras et voir s'éteindre cauchemar et fantômes, mais un anathème terrible prononcé sur moi me fit ployer les genoux; et la vengeance et la justice, plus majestueuses et plus menaçantes que jamais, me brûlèrent le cœur de leurs regards flamboyants.

Une folie furieuse s'empara de tout mon être; dans un effort surhumain je brisai le cadre qui m'arrêtait et, passant à travers le mur, je m'enfuis dans les airs.

Puis, sans que j'aie jamais pu me rappeler comment ce changement était survenu, je me trouvai dans la cité de Londres, au milieu d'une troupe de constables, qui m'accueillaient à bras ouverts et à verres pleins. J'étais si fort à l'aise auprès d'eux qu'il me semblait que j'avais déjà vécu de cette vie et que les tours de gourdins ne m'étaient pas inconnus.

Un vigoureux coup de bâton que je reçus à la nuque me réveilla brusquement; j'eusse payé beaucoup pour ne point faire ce second songe. J'étais moulu, j'avais la tête brûlante et la fièvre me dévorait.

« Mais petit, ajouta mossieu Réac, la *Revue* déjeune bien longtemps, il me semble? Il est trois heures, nous ne paraîtrons jamais cette semaine.

— Vous oubliez que ce n'est pas la *Revue* qui manque à mossieu Réac, mais bien la copie qui manque à la *Revue*.

— Ah! oui, la copie! c'est vrai, fit mossieu Réac en se meurtrissant le front, diable de copie! Mais attendons encore un peu, nous en causerons dans un instant. Laissez-moi d'abord me débarrasser de mon troisième et dernier rêve. Il me poursuit et m'absorbe si fort qu'il me serait impossible en ce moment de m'occuper avec fruit de tout autre sujet.

— Mossieu Réac-Shéérazade, continuez donc, je vous prie, on vous écoute avec le plus vif intérêt.

— Petit, vous êtes bien bon. Si vous le voulez cette fois, nous nous rendormirons sur le côté droit?

— Va pour le côté droit, « côté du cœur. »

Mossieu Réac se retourna sur sa chaise, se recueillit pendant quelques minutes, puis il commença son troisième récit en ces termes :

Je me promenais dans un magnifique jardin. L'eau jaillissait de mille endroits touffus, l'air était parfumé d'ambre, d'iris et de benjoin; les arbres verts affectaient des formes de pain de sucre, et sur un immense tapis vert papillonnaient au soleil, seigneurs, financiers, petits collets et danseuses.

J'avais moi-même un costume assez coquet : jabot et manchettes en point d'Angleterre, veste de taffetas à paillettes, gilet à fleurs, culotte de soie, bas bien tirés et rouge aux pommettes et aux talons.

« Pardon, mossieu Réac, interrompit l'apprenti compositeur, vous aviez donc déshabillé défunt le dernier marquis français?

— Lequel?

— Eh, ce fameux marquis, joueur de tambour de basque, qui, pour deux sous, lançait de la rue au quatrième étage ses chansons roulées en papillottes. — Il est mort dernièrement d'une bouteille d'eau-de-vie à la barrière. »

Mossieu Réac se contenta de hausser les épaules et continua :

« J'attendais, je crois, une petite friponne à qui je voulais du bien, lorsque je vis venir à moi un personnage maigre et barbu, d'un certain âge et d'un aspect assez bizarre; il était vêtu d'une longue soutane et portait sous son bras un portefeuille rouge. Sa physionomie tenait à la fois de celles de Charles IX, de Louis XIV et du père Loriquet. Un gros, fort bien, ma foi, à cravate blanche et en redingote qui jouait la soutane, le suivait de près. Celui-là avait aussi sous le bras un portefeuille rouge sur lequel on lisait : État de siége.

Ils m'entraînèrent sans mot dire et me conduisirent dans une salle tendue d'une étoffe noire larmée d'argent.

Je m'assis dans un grand fauteuil qui ressemblait à une cathédrale et qui était surmonté d'une couronne fleurdelisée. Les deux personnages aux portefeuilles se placèrent l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, et je recueillis de leur bouche des nouvelles de la plus haute importance.

De petits événements avaient agité le pays.

Quelques individus mal famés, d'anciens forçats, des repris de justice avaient essayé de se révolter contre l'ordre de choses établi, et ils avaient même obtenu pendant un moment un certain succès; mais des mesures efficaces, prises par des parents à moi, avaient triomphé des coupables menées et maintenu l'équilibre gouvernemental.

Un de mes cousins, homme adroit, voulant se débarrasser des journalistes, leur avait envoyé tout simplement l'ordre de s'ouvrir les quatre veines dans un bain. Non-seulement les journalistes s'étaient empressés d'obéir, mais encore en mourant ils avaient institué mon cousin leur légataire universel. Procédé qui fit qu'après leur décès on leur pardonna beaucoup de choses.

Un autre de mes cousins, cardinal, présidait un concile à Carpentras. Le concile ayant à juger un certain nombre d'hérétiques accusés de nier formellement l'infaillibilité du ministère actuel ainsi que le dogme de la très-sainte trinité Falloux, Faucher, Rulhières, les hérétiques, ne voulant pas se rétracter, mon cousin le cardinal leur avait fait administrer la question ordinaire et extraordinaire; après quoi, on les avait brûlés à petit feu sur la place publique de Carpentras.

Au son des cloches de l'église, on avait réuni tous les membres de ma famille, qui habitent les beaux quartiers de Paris, et ils avaient courageusement chargé les socialistes, les amis de la Constitution et autres parpaillots.

Quelques-uns de ces sectaires ayant été épargnés, un arrière-petit-Réac très-influent avait été obligé de révoquer l'édit de Nantes. Plus tard, tous ceux qui ne pouvaient justifier d'un certificat de bonne vie et mœurs délivré par la rue de Poitiers étaient forcés d'abandonner le royaume.

D'autres cousins enfin, venus de Russie, d'Autriche et de Prusse, avaient franchi les frontières, tranché la question, et pendu tous les rebelles.

Vous le voyez, me disaient les hommes noirs, Dieu est grand, il ramène l'humanité à la foi des bons jours, et il veut que vous régniez sans conteste sur le beau pays de France.

J'étais ébaubi. Ces étranges nouvelles m'avaient bouleversé la cervelle. Il devenait évident pour moi que Louis XVI avait achevé paisiblement son règne, que Louis XVII lui avait succédé, puis Louis XVIII, puis Charles X, surnommé le Père du peuple à cause de ses fameusss ordonnances.

Ainsi donc, je ne pouvais pas croire à la Révolution française.

La République était un mythe.

L'Empire un Rêve.

Par conséquent la Restauration, les journées de juillet 1830 et celles de février 1848 n'étaient plus simplement que des fictions arrangées en ariettes par des

gens aussi menteurs que le chantre de l'Iliade, des trouvères et des troubadours modernes.

Le peuple n'avait pas bronché d'une semelle depuis le moyen âge.

Tout en remontant le cours de ce désordre historique, je me sentis transformé en baron du vieux temps.

Coiffé d'un bicoquet et chaussé de souliers à la poulaine, je ressemblais à monsieur Boccage dans *la Tour de Neste.*

Je jouissais de tous les grands et menus droits du seigneur, y compris le droit de jambage et une foule d'autres droits que la pudeur m'empêche de nommer, mais dont j'usais avec un malin plaisir.

Mes sujets étaient très-heureux, très-heureux.

Je leur apprenais à battre avec des bâtons l'eau des fossés de mon castel, afin d'empêcher les grenouilles de troubler mon sommeil.

Je leur faisais ériger sous mes yeux des châteaux forts et des églises. Ces travaux gigantesques leur plaisaient beaucoup à faire.

J'avais remis en vigueur la pratique des vœux, des processions et des pèlerinages.

J'honorais de ma présence presque toutes les premières nuits de noces.

Ayant entendu dire qu'un Allemand venait d'inventer l'art de reproduire l'écriture au moyen de caractères mobiles, je le déclarai atteint de sorcellerie et je le condamnai au bûcher, ainsi que tous les gens coupables d'avoir acheté des livres sortis de cet atelier du démon.

Ayant eu vent aussi que quelques hérétiques vauriens, au nombre de soixante-dix mille, avaient l'impiété de croire qu'il était possible d'introduire des modifications dans le dogme catholique, je *supprimai* ces quelques drôles.

Mes sujets comprenaient très-bien l'importance de ces petites mesures, et ils ne soufflaient mot. Ils croyaient toujours fermement aux loups-garous et à la sainte-ampoule apportée par une colombe dans la sacristie de Reims.

On me craignait, on me respectait et on m'honorait.

Je le répète, mes sujets étaient très-heureux, très-heureux, et quand ils avaient dit : « MONSEIGNEUR RÉAC ET MON DIEU ! » ils avaient tout dit.

Mais, hélas! au moment où, de l'ogive d'une fenêtre, j'assistais à l'exécution d'une bastonnade appliquée à l'échine d'un braconnier, je me sentis enlevé par un bras invisible qui me lança rudement sur le pavé, et cette chute me brisa le corps.

Lorsque je repris mes sens j'étais pieds et poings liés sur un échafaud, des Cosaques frappaient mes épaules d'un fouet à plusieurs lanières; mon sang éclaboussait autour de moi une foule immense qui assistait silencieusement à mon supplice.

— Chiens! criais-je à cette foule qui, sans bouger, me regardait mourir, chiens! vous n'êtes plus Français, vous qui me laissez déchirer ainsi par le fouet des Russes!

A mes paroles la foule s'éloigna craintive de mon échafaud, et le rire strident des hommes qui frappaient toujours mit fin à cet horrible supplice en me réveillant.

— Crédié! exclama mossieu Réac en grinçant des dents et en levant les yeux au plafond, encore deux nuits comme la dernière, et j'aurai les cheveux tout blancs.

— Il est vrai que ces visions sont loin d'être aussi gaies que les saltimbanques, mais en revanche elles ont un certain côté..... Si vous voulez nous en bercerons cette semaine les lecteurs de la *Revue*.

— Allons donc, petit, vous êtes fou!

— Dam! alors mettez-vous à ce bureau et bâclez-moi bien vite de la copie.

— De la copie, de la copie... Parbleu, croyez-vous pas que j'eusse été embarrassé de remplir les quelques colonnes du journal; si... J'ai là des articles commencés dans une ligne politique très-sage et très-modérée, observa mossieu Réac en tirant de sa poche les vingt-quatre feuillets aux majuscules; mais, que diable! ces satanés rêves!... Attendons la *Revue!*

— Gentil mossieu Réac, qu'à cela ne tienne, me voilà! fit le petit jeune homme à la blouse blanche en sautant en bas du poêle.

Et il tira de sa poche une paire de lunettes qu'il braqua sur son nez, une barbe postiche qu'il s'attacha au menton, et, frappant sur son genou sa calotte rouge, elle se développa et s'allongea en trois petites cornes aiguës, à l'extrémité desquelles étincelèrent de petits grelots d'or.

La *Revue*, rendue à sa véritable forme, se prit à danser une folle sarabande autour de mossieu Réac, et les petits grelots d'or rendirent un son joyeux.

— Comment, c'était vous? dit mossieu Réac avec un air hébété; moi qui vous croyais aux Cuisiniers..... Choses; — eh bien! qu'est-ce que vous pensez de mes rêves?

— Je pense qu'il faut les imprimer.

— Oh! fichtre! fichtre! fichtre! je m'écarterais trop... le comité de la rue de Poitiers... la nouvelle ligne politique de la... Oh! oh! oh! c'est impossible.

— Mossieu Réac, dit la *Revue* en prenant un air grave et en imposant silence à son endiablé bonnet, prenez garde à ce que vous allez faire. Un journal ne peut pas traiter ses abonnés ainsi qu'une jolie femme traite ses amants. Dans aucun cas le journal ne doit manquer au rendez-vous qu'il donne à ses lecteurs. — Exemple :

J'avais un collègue qui publiait en province un compte-rendu du mouvement quotidien de la vente des grains, des toiles et des petits couteaux. Je ne sais pourquoi un soir il manqua des documents indispensables à sa spécialité; il ne se découragea pas, remplaça l'article *grains* par un extrait de Paul-Louis Courier; l'article *toiles* par un fragment du *Contrat social*, et l'article *petits couteaux* par un discours de Robespierre. Le lendemain le journal parut, et de ce jour il prit une importance telle qu'il fut obligé d'agrandir son format, et que le gouvernement daigna s'en occuper en envoyant le rédacteur.... Je ne sais plus où il envoya le rédacteur.

— Vraiment! fit mossieu Réac à moitié convaincu. Mais en admettant que je veuille bien publier mes rêves, ce qui serait préférable à des extraits de Robespierre, nous ne trouverons jamais le temps matériel que demande la transcription de ces événements fantastiques.

— Ne vous inquiétez pas, dit la *Revue* en souriant. »

Et elle ouvrit une grande armoire dans laquelle se tenait caché un sténographe très-habile, qui déposa sur la table trente feuillets compactes de copie en tête desquels on lisait : LES TROIS RÊVES DE MOSSIEU REAC.

— Ah! bast! Eh bien! et les bois?

— Sous l'état de siége, comme sous l'état de siége, nous en avons de la semaine dernière qu'en rarrangeant un peu on pourra facilement faire passer. Et puis voici une petite chanson à votre adresse sur un air de chasse bien connu.

— Je n'y suis plus du tout, du tout, du tout, s'écria mossieu Réac, et, le diable m'emporte, je crois que je dors toujours.

— Peut-être, répondit la *Revue*. Mais dépêchons. Vous vous réveillerez en lisant le prochain numéro. Signez. »

Mossieu Réac soupira, prit la plume et mit au bas du dernier feuillet de copie :

Bon à tirer.

RÉAC.

A la suite de cette signature, le sténographe ajouta :

Pour sténographie conforme,

A. F. — Y.

LE GRAND SAC.

Allons, braves de la première,
De la fameuse légion;
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Réveillez votre ardeur guerrière,
Et suivez-moi rue Coq-Héron.
Tonton, tontaine, tonton.

Cette rue est des plus malsaines;
On y fabrique du poison.
Tonton, etc.
Mais de tirailleurs de Vincennes
Avec nous marche un bataillon.
Tonton, etc.

Gens de l'ordre, accourez en foule
Pour cette grande excursion.
Tonton, etc.
Malgré moi j'ai la chair de poule :
Nous allons entrer chez Proudhon!!!
Tonton, etc.

On n'a pas peur; mais le dirai-je?
Je crois pourtant qu'il serait bon;
Tonton, etc.
Avant de commencer le siége,
D'envoyer chercher du canon.
Tonton, etc.

S'il faut en croire l'apparence,
Tout est calme dans la maison;
Tonton, etc
Mais n'avancez qu'avec prudence,
Car je crains quelque trahison.
Tonton, etc.

Messieurs, croisez la baïonnette
Et poussez une charge à fond.
Tonton, etc.
Les brigands ont fait maison nette :
Sur l'honneur, ils ont eu raison.
Tonton, etc.

Allons donc, que chacun m'imite!
Ravagez tout, point de façons.
Tonton, etc.
A coups de crosse on a bien vite
Démoli portes et cloisons.
Tonton, etc.

Chaises, bureaux, glaces, pupitres,
Meubles d'entrée et de salon,
Tonton, etc.,
Papiers, journaux, pendule et vitres,
Sautez, sautez à l'unisson!
Tonton, etc.

Quoi! le fracas se calme et cesse?
Qu'allons-nous faire?—Écoutez donc:
Tonton, etc.
N'est-ce pas le bruit d'une presse?...
Courez! que ça ne soit pas long!
Tonton, etc.

Plus prompts cent fois que la Justice,
Brisez cette œuvre du démon!
Tonton, etc.
Tarissez la source du vice,
Fondez en balles tout ce plomb.
Tonton, etc.

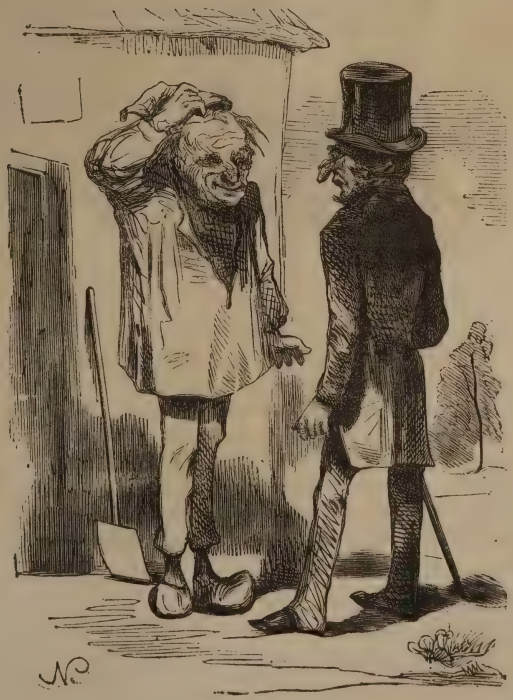
Quel est ce métal qui résonne?
De l'argent ce sont les doux sons.
Tonton, etc.
Nous ferons avec ça l'aumône;
Ah! par charité, ramassons!
Tonton, etc.

Tout est cassé, tout est en poudre,
Il ne reste que le plafond.
Tonton, etc.
A partir, il faut se résoudre,
A moins d'abattre la maison.
Tonton, etc.

Sans doute la Démocratie
Subit le même carillon.
Tonton, etc.
Les Rouges perdent la partie,
Que ça leur serve de leçon!
Tonton, etc.

Et si l'un d'eux en sa furie
Veut par hasard hausser le ton,
Tonton, etc.
Qu'il aille à la Conciergerie,
C'est l'antichambre du ponton.
Tonton, etc.

Oh! bravo! Ruines complètes!
L'œil n'aperçoit que des tronçons.
Tonton, etc.
Voilà comme les gens honnêtes
Doivent traiter les polissons.
Tonton, etc. V. D.



— Ma foi! mossieu le Mare, j'ons voté jusqu'à présent pour des ceux qui gardaient tout pour eux; c'te fois, j' vons essayer des autres. Pisque c'est des *Partageux*, comme vous dites, i' m' laisseront p't-être ma part!.....

Maître Grandin d'Elbeuf, dont voici la peinture,
Est un homme enragé de modération.
Animé d'un désir de fabrication,
De draps et de complots il tient manufacture.
Que ses présages noirs, ses sinistres éclats,
Amis, ne jettent point le trouble dans vos âmes.
Ce marchand croit toujours être en de vilains draps,
Et voit de tous côtés des tissus et des trames.

Dessiné par NADARD. Gravé par BAULANT.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Tous ceux qui ont appris l'histoire aux sources véritables savent bien qu'il naquit, le vingt-quatre février 1848, une fille légitime de la Révolution de 1789.

Sitôt qu'elle vint au monde à l'Hôtel-de-Ville de Paris, où se font ordinairement ces sortes d'accouchements, toutes les fées du pays de France se présentèrent pour doter l'enfant qui venait de naître.

« Laissez-moi entrer, disait la fée Molé, j'ai le plus joli cadeau à faire à la petite Révolution.

— Et moi aussi, criaillait une vieillotte au menton aigu, qu'on appelait la fée Thiers, sans moi l'enfant restera rachitique et ne pourra jamais marcher. »

Il vint cinquante autres fées de première, de seconde et même de troisième puissance, qui toutes prétendaient douer le marmot de quelque charme et de quelque vertu extraordinaire.

Parmi les sages-hommes qui entouraient le berceau de la nouvelle Révolution, les uns étaient d'avis qu'on admît les fées, les autres voulaient au contraire qu'on leur fermât la porte au nez.

Nous n'avons que faire, disaient ces derniers, de ces vieilles fées qui accourent à chaque Révolution qui vient au monde, sous prétexte de lui faire une destinée heureuse et brillante, et dont l'influence funeste finit tôt ou tard par la perdre. Voyez ce que la fée Thiers et la fée Molé ont fait de la Révolution de juillet. Passons-nous enfin des fées, les choses n'en iront que mieux.

Comme ce sentiment était celui du peuple, et qu'en ces jours de réjouissance où une Révolution naît on n'a rien à lui refuser, les fées ne furent point admises à l'Hôtel-de-Ville, ce dont elles conçurent un vif ressentiment.

« Que deviendrons-nous, se dirent-elles, si nous ne pouvons plus avoir aucune part aux affaires publiques, et si on nous laisse dans notre coin?

— Il faut nous venger, dit une des fées.

— Mais comment? demanda la fée Molé, la petite est bien gardée, tous nos efforts pour nous emparer d'elle seraient inutiles et nous en serions pour notre temps perdu.

— Il faut savoir attendre, répondit la fée Thiers; quand la petite Révolution sera grande, elle voudra marcher toute seule, nous nous porterons sur son passage, et après l'avoir enlevée nous la conduirons dans la demeure d'un ogre de ma connaissance, qui la croquera à la sauce Robert. Nous pouvons en attendant vider notre gibecière à malices, et lui jouer tous les mauvais tours dont nous sommes *susceptibles*.

— Bravo! répétèrent les fées, c'est toujours notre commère Thiers qui est la plus maligne, » et tout de suite elles se mirent à l'œuvre.

Nous ne raconterons pas une à une toutes les manœuvres que les fées dirigèrent contre la Révolution. Cette énumération grossirait trop notre récit. Comme l'enfant grandissait toujours et menaçait d'atteindre paisiblement sa majorité, les fées étaient furieuses, la fée Thiers surtout. C'est alors que, la rage et le dépit aidant, il lui vint une idée.

Tout le monde a entendu parler du grand empereur Cantalabutte, premier et dernier du nom. Ce monarque, qui régna pendant plusieurs années sur les Français, conquit l'Inde, la Palestine, la Sibérie, la Thrace, la Mésopotamie; son fils, qui devait lui succéder, mourut après lui, il ne resta de la famille du grand Cantalabutte qu'une ribambelle de neveux.

Des neveux gras, des neveux maigres, des neveux

blonds, des neveux bruns, des neveux qui avaient le nez court, des neveux qui avaient le nez long, le plus bel assortiment de neveux qu'on vit jamais sur la terre.

Cantalabutte le Grand était de son vivant un fort bon prince, qui aimait à faire ses quatre volontés et qui poussait peut-être cet amour un peu trop loin; mais le peuple français honorait fort sa mémoire, parce qu'il avait conquis la Mésopotamie : les paysans surtout, qui étaient persuadés que, si Cantalabutte eût vécu, il les aurait tous fait maréchaux de France.

Connaissant bien toutes ces dispositions et ayant reçu les instructions de la fée Thiers, les fées, couvertes de divers déguisements, se mirent en campagne. La fée Molé était vraiment adorable en mameluk de la garde de Cantalabutte.

Alors on vit se répandre dans tous les bourgs, villages et hameaux des gens qui disaient en levant les mains au ciel : « Laisserons-nous plus longtemps pourrir dans l'exil les soixante neveux du grand Cantalabutte? A quoi sert d'avoir fait une révolution et d'être en République, si la famille de Cantalabutte est bannie de France? Écoutez un vieux soldat qui a fait la guerre de Mésopotamie, nous ne serons pas heureux tant que nous ne verrons pas revenir les Cantalabutte. »

Ces menées eurent le résultat que vous connaissez. La frontière fut ouverte aux descendants de Cantalabutte le Grand. La fée Thiers et tous les petits génies qui obéissent à ses ordres ne cessaient de crier dans le *Constitutionnel* : « La République se fait grande, il faut songer à lui donner un mari; et quel autre mari pourrions-nous choisir que le neveu du grand Cantalabutte?

— Mais lequel? il y en a soixante.

— Celui qui a le nez le plus long.

— C'est cela, c'est cela, reprirent les paysans, marions la République à celui qui a le nez le plus long, vive Cantalabutte neveu! Cantalabutte ou la mort! »

Le mariage a eu lieu comme vous le savez, et la relation de la cérémonie a paru dans le temps dans toutes les gazettes de l'Europe. La noce fut splendide. On ressuscita pour la circonstance quelques-uns des usages de l'ancienne monarchie. Le duc Véron, recouvert d'une armure splendide en pâte de Regnauld, et le baron Bertin, étincelant de rubis taillés dans le style de M. Janin, tinrent le poêle au-dessus de la tête des mariés. Les fées cette fois furent de la fête. Elles voulurent faire leur cadeau à l'épousée.

« Ma chère République, lui dit la fée Thiers en s'avançant la première, je vous donne l'expédition de Rome.

— Et moi, ajouta la fée Molé, l'abandon de Venise et de la Hongrie.

— Je n'ai peut-être pas le droit de me faire entendre ici, murmura modestement la fée Berryer, mais je suis bien aise de vous témoigner tout l'attachement que je vous porte ainsi qu'à votre auguste époux, et à toute la race des Cantalabutte, daignez accepter de ma part ce simple Falloux. »

Les autres fées vinrent ensuite offrant chacune leur présent. Ceux qui sont curieux d'en voir la liste exacte n'ont qu'à consulter le *Moniteur*. Après le départ des fées, les nouveaux époux entrèrent dans la chambre nuptiale. Les premiers qui virent la jeune République le lendemain matin s'aperçurent que son air était fort triste, et même qu'elle avait pleuré.

Voilà donc les fées maîtresses du logis, et le jeune Cantalabutte ne se conduisant que par leurs conseils. Elles lui persuadèrent de prendre pour gérer ses affaires un vieux bonhomme qui s'appelait Odilon et qui était entièrement à la dévotion des fées. Tout alla bien dans les commencements; les fées, toutes d'accord quand il s'agissait de semer la zizanie entre Cantalabutte et sa femme, se divisèrent lorsque celui-ci s'avisa de vouloir la répudier. Chacune des fées proposait une fiancée. La fée Berryer voulait qu'il épousât.....

« Qui donc?

— La Belle au bois dormant.

— Enfin, nous y voilà, me répond le lecteur avec un bâillement prolongé, il y a une heure que vous auriez dû m'en parler.

— Il fallait bien débuter par un prologue pour expliquer la situation de Cantalabutte.

— A quoi bon? commencez tout simplement comme on commence : Il y avait une fois.

— Comme vous voudrez. Je continue.....

— Dites plutôt que vous commencez.

— Je commence donc. Il y avait une fois.....

— Un roi et une reine : bravo!

— C'est ce qui vous trompe. Il y avait une fois un prince gros, gras et blond, fort aimable du reste, et même un peu boiteux. Il s'appelait.....

— Je brûle de savoir son nom.

— Il s'appelait M. Crédit. Un papetier du passage Choiseul, M. Jeanne, lui avait donné ce nom bizarre, que ses partisans avaient adopté avec enthousiasme. Il avait bien reçu un autre sobriquet autrefois.

— Lequel?

— Celui d'Enfant du miracle, mais en prenant de l'embonpoint il y avait renoncé.

— Cette marque de goût honore infiniment ce jeune prince aimable et bossu.

— J'ai dit boiteux.

— Aimable et boiteux, poursuivez, je suis tout oreilles.

— L'Enfant du miracle.....

— Vous venez de dire qu'il s'appelait M. Crédit.

— C'est vrai, M. Crédit ou, pour nous exprimer plus convenablement que M. Jeanne, papetier du passage Choiseul, le prince Crédit avait été élevé dans un château de la Mauritanie. Une magicienne, amie de sa famille, avait prédit à sa mère qu'il était destiné à désenchanter la véritable monarchie, qui, comme on sait, dort depuis près de cent ans d'un sommeil qui lui a été infligé par un mauvais génie qu'on appelle le Peuple.

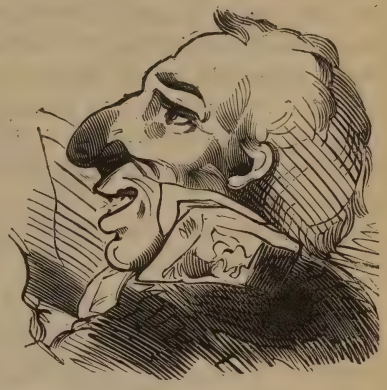
— J'avoue que je ne le savais pas.

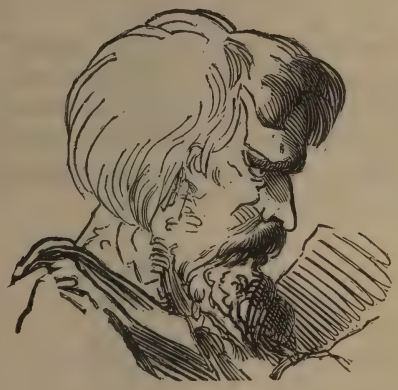
DEUX EFFETS DIFFÉRENTS PROVENANT DE LA MÊME CAUSE.

NOUVELLES DE HONGRIE.

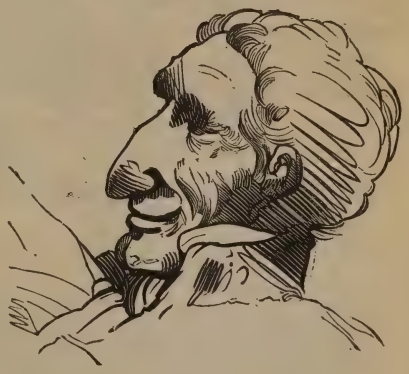
Les Russes ont envahi la Hongrie par quatre points différents. L'armée autrichienne qui s'est concentrée aux environs de Presbourg va prendre vigoureusement l'offensive, et l'insurrection Maggyare sera promptement étouffée sous les forces réunies des deux empires.

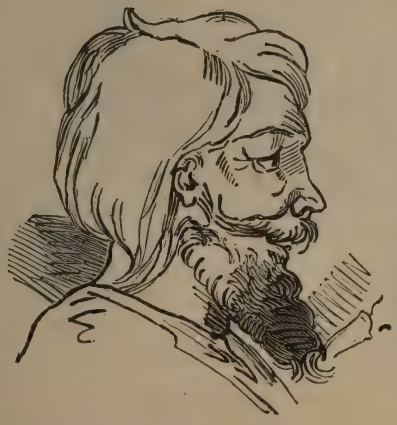
Les Maggyares ne peuvent songer à résister; de tous côtés ils se retirent devant les différents corps d'armée qui avancent. Pest et Bude ont été abandonnés par eux en même temps que Debreczin était occupé par le maréchal Paskewitch.



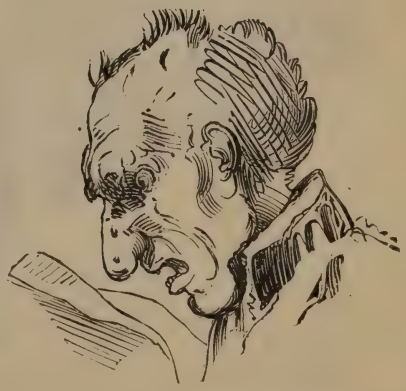


Les Russes et les Autrichiens marchent en avant sans rencontrer de véritable résistance. Partout les Maggyares se retirent après quelques combats où l'avantage reste aux Impériaux. Bientôt les insurgés seront enfermés dans les marais de la Theiss, leur dernier refuge.





Les Maggyares ont repris l'offensive sur toute la ligne; leur retraite vers les marais de la Theiss n'était, il paraît, qu'une habile manœuvre, et ils ont fait payer cher aux Impériaux leurs premiers succès. D'un côté, l'infatigable Bem a détruit les troupes du ban Jellachich, pendant que Dembinski et Georgey d'autre part taillaient en pièces une division russe.



— Vous m'interrompez sans cesse, et vous me faites perdre le fil et le ton de ma narration.

— Je vous demande un million de pardons, continuez.

— Or donc le prince Crédit s'amusait un jour au royal jeu de tonneau dans la cour de son château en compagnie de son gouverneur, lorsqu'on vint lui dire :

— Sire, voici une lettre qu'on m'a chargé de vous remettre.

— Est-ce le Chat botté qui l'a portée ?

— C'est un monsieur en habit noir, qui attend votre réponse.

— Qu'il attende.

Le prince Crédit lut la lettre suivante :

Sire,

Placé en observateur pour vous prévenir exactement du jour où sonnerait l'heure de la délivrance, je crois devoir vous écrire que le moment est venu de tirer la monarchie au bois dormant de son sommeil centenaire. D'après l'ordre des génies, vous seul pouvez opérer le désenchantement de la princesse. Accourez donc, c'est l'instant, c'est le moment, on n'attend plus que vous.

De Votre Majesté le très-humble, très-obéissant, très-fidèle serviteur et sujet,

Don Fallax.

Aussitôt cette lettre lue, le prince Crédit demanda ses socques et son parapluie, et il partit en disant à son gouverneur : Suivez-moi, fidèle serviteur de mes temps d'adversité, avant qu'il soit huit jours nous jouerons au bouchon dans le palais de mes pères.

Au bout de huit jours en effet, le prince Crédit mettait le pied sur l'escalier du château où dormait la monarchie.

Il entra d'abord dans une avant-cour où tout ce qu'il vit était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes qui paraissaient sans vie. En s'approchant de la fenêtre, le prince vit sur le bord des fossés du château des vilains armés d'un bâton qui paraissaient trépassés devant des grenouilles défuntes.

Il monte l'escalier, il entre dans la salle des mousquetaires, qui étaient rangés en haie, la pertuisane sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il entre dans une salle toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait soixante à soixante-dix ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il approcha en tremblant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse se réveilla, et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre :

— Est-ce vous, cher Crédit ? lui dit-elle.

— Moi-même, répondit le prince.

— Vous vous êtes bien fait attendre !

— Mieux vaut tard que jamais.

— Charmant ! divin ! c'est tout le portait d'Henri IV ! s'écrièrent alors une foule de voix.

On reconnut à ces exclamations que la fin de l'enchantement était aussi venue pour les courtisans, et qu'ils commençaient à se réveiller.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la Monarchie, chacun songeait à faire sa charge.

Les grenouilles coassèrent et les manants battirent l'eau.

— Par la mordieu, s'écria le Droit de jambage, voilà bien longtemps que je ne fais rien, allons voir si mes vassaux se marient toujours..... Ventre-saint-gris, voilà une assez gentille jouvencelle qui sort de l'église ; qu'on m'amène cette jeune manante, et que ce maroufle attende que je l'aie honorée de ma visite.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT

— Çà ! qu'on amène ce vilain devant M. le sénéchal, et qu'on le torture un peu pour savoir où il a tué ce lièvre.

— Qu'on m'apporte tous les livres qui ont paru pendant mon sommeil ; j'ordonne qu'on les fasse brûler en masse par la main du bourreau.

Les exempts qui bâillaient encore se mirent à courir pour exécuter l'ordre du parlement ; tandis que les soldats de la maréchaussée, en s'étirant les bras, marchèrent à la découverte du braconnier.

La dame d'honneur vint dire tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince Crédit aida la princesse à se relever ; elle était tout habillée et fort magnifiquement avec des paniers, mais il se garda bien de lui dire qu'elle était vêtue comme sa mère grand' et qu'elle avait un collet monté. Ils passèrent dans un salon de miroirs et y soupèrent servis par les officiers de la Monarchie, qui étaient à savoir :

Le grand échanson ;
Le grand panetier ;
Le grand sommelier ;
Le grand confiturier.

Les douze petits violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût plus de cent ans qu'on ne les jouât plus, et après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les bénit et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu, la Monarchie n'en avait pas grand besoin ; et le prince la quitta dès le matin pour aller terminer l'enchantement de tous ses sujets.

Il réveilla :

Les corporations et les jurandes ;
Les apanages et les dotations ;
Les petits et grands droits féodaux ;
Les gabelles ;
La gehenne et la torture ;
La roue et le gibet ;
L'inquisition ;
Les jésuites ;
Enfin tous les appuis et les soutiens de la Monarchie.

Un des courtisans qui avait le plus applaudi l'aimable réponse du prince dont nous avons parlé tout à l'heure fut chargé de réveiller les vieux dictons des vieux rois de France :

« *Je veux que tous mes sujets aient la poule au pot ;* »
« *Rien n'est changé, il n'y a qu'un Français de plus ;* »

et toutes les autres facéties dont l'énumération serait trop longue.

On essaya de réveiller les états généraux, mais en vain. A peine remis sur leurs jambes, ils se détraquèrent et tombèrent en mille pièces.

Il en fut de même de l'assemblée des notables, dont on ne put parvenir à rajuster les morceaux.

De moment en moment le château se remplissait de gens que l'on croyait morts et dont l'enchantement venait de finir avec celui de la Monarchie. Les surintendants, les gouverneurs de province, les traitants, les sous-traitants, les lieutenants criminels, les sénéchaux, les baillis, le respectable corps des archers, précédés de M. le chevalier du guet.

Ce cortége défila devant la Monarchie, qui ne se lassait pas d'admirer l'air de jeunesse et de fraîcheur répandu sur toutes ces figures.

Dans la journée, le prince, qui prit dès lors le titre de Crédit Ier, s'entretint plusieurs fois avec don Fallax et daigna faire une partie de bouchon avec lui. Cette haute marque de faveur et d'estime fit même murmurer les courtisans, qui trouvèrent que c'était trop d'honneur accordé à un homme de robe ; mais ils se turent quand on sut que le roi lui avait confié la feuille des bénéfices.

Réveillé dès la veille, l'abbé de Genoude devait le soir même faire devant la cour l'essai de sa nouvelle machine de gouvernement, dite *suffrage universel à deux degrés ;* mais, comme on découvrait la machine en présence du grand chancelier, M. de Genoude s'aperçut qu'un des rouages était brisé. Aussitôt, se mettant en fureur, il déclara qu'il se vengerait de ce mauvais tour de ses ennemis ; et il quitta la cour le soir même en menaçant le roi, la reine, et tout l'auguste bataclan, du refus de l'impôt.

— Qu'ils fassent vendre mes meubles, s'écria-t-il en partant, je renonce à servir des gens qui brisent les rouages du suffrage universel à deux degrés.

La joie générale empêcha qu'on ne prît garde à cet incident, qui, en d'autres temps, n'eût pas manqué de faire sensation. Il y eut gala au château et bal, où Crédit Ier se montra fort gracieux dans le menuet. Sur le minuit un grand bruit se fit entendre dans les airs traversés par un char de feu traîné par des dragons volants ; le char s'arrêta sur le balcon de la salle de bal, et on en vit descendre, en costume de génie, le papetier Jeanne du passage Choiseul : il salua trois fois le couple royal et déposa une corbeille de petits bustes à ses pieds.

Crédit Ier releva avec bonté le papetier Jeanne, qui s'était agenouillé, et lui accorda des lettres de noblesse. Une pluie de médailles inonda au même moment la salle. Jeanne remonta sur son char pour retourner au passage Choiseul. Après quoi le roi et la reine furent se mettre au lit, et.....

— Je connais la fin du conte : « Ils furent heureux » et ils eurent beaucoup d'enfants. »

— C'est précisément là ce qui vous trompe. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Le lendemain, pour terminer complétement cette restauration miraculeuse, le roi annonça qu'il allait se faire sacrer à Reims.

Tout le monde était donc réuni sur le perron du château, prêt à partir pour le sacre, lorsque, au moment de sonner le boute-selle, les trompettes tombèrent des mains des trompettes.

Quoiqu'is' ont donc à vouloir nous faire crier *vive l'Empereur* puisqu'il est *mort*.

Les hérauts d'armes, qui criaient « Noël! Noël! » se turent.

Les mousquetaires, prêts à monter à cheval, se sentirent cloués à terre. Les courtisans restèrent comme figés leur chapeau à la main.

La Monarchie venait de se rendormir, et Crédit Ier gisait aussi à son côté sur les banquettes de la voiture du sacre. Ils dormaient, mais cette fois c'était pour tout de bon.

— Ce n'est pas ainsi, autant qu'il m'en souvient, que finit le conte de Perrault.

— Du temps de Perrault la fée Révolution n'existait pas encore. Elle n'avait eu qu'à se montrer et à toucher ces spectres de sa baguette pour les faire rentrer dans le néant. Ainsi finit l'histoire du prince Crédit et de la Monarchie au bois dormant.

— Déjà?

— C'est bien assez long comme ça.

— Puisque je ne dors pas encore, achevez-moi l'histoire de Cantalabutte neveu et de la fée Thiers. Nous en étions restés au moment où...

— Je vous raconterai cette histoire une autre fois.

— Quand?

— Dans vingt ans, lorsque nous ne serons plus en état de siége. »

JEAN VERTOT.

CE QUE CHACUN DIT.

Les journaux bonapartistes et autres parlent d'une revue de cent cinquante mille hommes, armée et garde nationale, qui doit être passée le 15 août par le président de la République.

« En l'honneur de la Vierge?

— Du tout, c'est pour célébrer la fête de l'empereur Napoléon.

— Qu'a de commun Napoléon l'empereur avec la République?

— Cherchez.

— J'ai beau chercher.

— Cherchez encore.

— Je ne trouve rien. N'est-ce pas Napoléon qui a renversé la République?

— Sans doute.

— N'a-t-il pas remplacé la liberté par le gouvernement despotique?

— Certainement!

— Moi, qui suis républicain, je ne vois pas pourquoi je célébrerais la fête de l'empereur Napoléon. »

Un peu plus loin vous rencontrez un légitimiste :

« Savez-vous pourquoi le président passe en revue les troupes de la garnison et la garde nationale le 15 août, vous ne devinez pas !

— Non.

— Le 15 août est le jour de la fête de Napoléon.

— Eh bien ?

— Ne faut-il pas solenniser cet anniversaire ! Nous célébrerons donc la Saint-Napoléon.

— Un joli saint, qui a fait fusiller le duc d'Enghien ! Je trouve vraiment bizarre qu'à une époque prétendue de liberté, on veuille me forcer à célébrer l'anniversaire d'un tel homme. On peut battre le rappel tant qu'on voudra, je pars demain pour la campagne. »

Au coin de la rue, un orléaniste vous aborde :

« Nous avons donc une grande revue le 15 ?

— Les journaux le disent.

— J'aurais préféré que ce fût le 10.

— Oui, mais le 15 est le jour de la fête de l'empereur Napoléon.

— Qu'importe ?

— Comment, qu'importe ! Mais c'est pour célébrer cette fête que la journée a lieu.

— L'empereur Napoléon ! plus souvent que je célébrerai sa fête ! Si le roi Louis-Philippe n'avait pas placé sa statue sur la colonne de la place Vendôme, s'il n'avait pas fait revenir ses cendres à Paris, et laissé l'exalter avec une imprudence vraiment sans exemple, nous ne serions pas où nous en sommes, et je sais bien qui aurait été nommé le 10 décembre à la place de M. Louis Bonaparte. La fête de Napoléon ! je m'en moque pas mal ! S'il n'y a que moi pour la célébrer, je vous assure qu'on ne verra personne à la revue.

Il est de fait que personne ne s'explique la célébration de la fête de l'empereur Napoléon, à moins que la République française ne se réjouisse en l'honneur de celui

Qui déporta les républicains ;

Qui supprima les journaux ;

Qui emprisonna les écrivains ;

Qui exila les penseurs indépendants ;

En un mot, qui pendant quinze ans plaça la France et Paris sous le régime de l'état de siége moral.

Certes le gouvernement apprécie tous ces titres, mais il paraît que la revue du 15 a un autre but.

« Lequel ?

— Vous êtes trop curieux ; ce sont là de ces choses que dans les temps où nous vivons il est permis de dire, mais qu'il faut bien se garder d'écrire. D'ailleurs, vous n'avez pas longtemps à attendre pour en savoir autant que moi. »

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL OUDINOT A L'ARMÉE FRANÇAISE.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Le pape va prochainement faire son entrée dans Rome. Il faut nous préparer à cette grande solennité.

Les Romains, malgré notre présence, persistant à rester sous la pression d'une poignée de factieux, c'est l'armée française qui sera chargée de suppléer à leur enthousiasme. Avec l'aide de sainte Philomène, il faut espérer qu'elle en viendra à bout.

J'ai ordonné à cet effet qu'on adressât des prières publiques à cette sainte, et j'ai prescrit que chaque homme récitât à l'appel du soir un Pater et un Avé à cette intention.

Soldats mes très-chers frères, vous venez de terminer une campagne pénible et glorieuse, une récompense vous est due pour tant de travaux ; cette récompense, soldats ! est digne de vous et de la France.

On tirera au sort dans chaque compagnie un soldat qui sera admis à l'insigne honneur de baiser la mule du pape. Ceux qui seront l'objet de cette faveur précieuse auront droit à des indulgences plénières, et ils seront exemptés de la nécessité de faire maigre pour le reste de leurs jours.

Tous les officiers de l'armée française, sans distinction de grade ni d'arme, baiseront également la mule du pape. Votre général ne demande, pour prix de ses efforts, que l'insigne honneur de remplir ce devoir le premier.

Le reste de l'armée aura sa part des réjouissances. Le sacré collége a rédigé un Programme que je dois porter à la connaissance de tous.

ARTICLE 1er. — Pendant la journée, des deux fontaines de la place du Peuple couleront des scapulaires.

ART. 2. — Chaque soldat recevra double ration de vin et un chapelet bénit.

ART. 3. — Il y aura un mât de cocagne devant le Vatican, au sommet duquel sera suspendu un vrai morceau de la vraie culotte de saint Pancrace.

Rien n'est oublié, on le voit, pour rendre cette fête digne de celui qui en est l'objet. Soldats ! il faut vous préparer à jouer votre rôle dans cette cérémonie par la prière et la sanctification.

Allez à la messe tous les matins.

Confessez-vous deux fois la semaine.

Ceux qui manqueront à ces prescriptions iront pour deux jours à la salle de police. A la première récidive, le cachot.

Il faut prouver au monde que nous sommes les soldats du président très-chrétien et que la République française est la fille aînée de l'Église.

Votre général vous donnera l'exemple. Demain vous le verrez partir en costume de pèlerin pour Notre-Dame-de-Lorette. J'y vais passer quelques jours dans le jeûne et dans la pénitence pour me rendre digne d'approcher le souverain pontife.

Continuez pendant mon absence à donner l'exemple de toutes les vertus militaires; forcez vos ennemis à vous admirer.

Que les factionnaires portent les armes à la soutane.

Que les soldats qui passent devant une madone au coin de la rue saluent et fléchissent le genou.

Si un cardinal vient à passer devant un poste, que l'officier fasse sortir tous les soldats et qu'ils reçoivent à genoux la bénédiction de Son Éminence.

Je ne vous cacherai point, soldats, que le pape, touché des services que je lui ai rendus, m'a offert la pourpre; j'ai refusé pour ne point vous quitter, je veux vous ramener dans vos foyers. Soldats de l'expédition romaine, vos pères ont pu dire : Nous avons pris Vienne, Moscou, Berlin; vous direz à vos enfants : Nous avons baisé la mule du pape!

DON OUDINOT DE REGGIO.

FEU ET ENTHOUSIASME D'ARTIFICE

à l'usage des Romains,

Paroles, musique et exécution du révérend Don Oudinot de Reggio.

IL FAUT RÉTABLIR LES JEUX ET LA LOTERIE.

J'ai rencontré hier dans la rue de la Paix une longue file de gens vêtus d'habits noirs râpés.

« Quels sont ces hommes? demandai-je à un marchand qui regardait passer le cortége sur la porte de sa boutique.

— Ce sont les anciens croupiers de Frascati qui vont porter leurs félicitations à M. Véron.

— A M. Véron! Pourquoi?

— Parce qu'il soutient un projet qui consiste à faire subventionner l'Opéra par la ville de Paris, qui recevrait en échange le produit de la ferme des jeux. »

J'ai pris des renseignements plus détaillés; et je suis bien aise de dire que M. Véron dans cette affaire n'est que le représentant de la rue de Poitiers, et qu'il patrone avant tout, dans le *Constitutionnel*, une idée d'ordre et de conservation.

Si nous voulons gouverner en paix, a dit M. Thiers, il faut distraire le public des idées politiques. C'est la suppression des jeux qui, bien plus que le refus de l'adjonction des capacités, a renversé la monarchie de juillet.

Il faut des dérivatifs aux passions des masses; mais les passions ne se remplacent que par d'autres passions. A la passion révolutionnaire, substituez la passion du jeu.

Ces paroles ont fructifié dans les âmes honnêtes et modérées. Il faut rouvrir Frascati! telle est la réponse des Catons de la rue de Poitiers à toutes les questions qu'on leur adresse.

— La situation est grave.

— Il faut rouvrir Frascati!

— Les affaires ne reprennent pas.

— Il faut rouvrir Frascati!

— Les capitaux se resserrent.

— Il faut rouvrir Frascati!

Mais, par exemple, il faudra, si cette réouverture a lieu, que l'on modifie le règlement de l'établissement.

Ainsi je demande formellement qu'on y soit admis en blouse et en casquette, et même en manches de chemise;

Qu'on abaisse le taux des mises jusqu'à vingt-cinq centimes: il faut bien faciliter aux ouvriers les abords du tapis vert, tous les citoyens ne doivent-ils pas être égaux devant la roulette!

La société ne saurait trouver un meilleur exutoire que Frascati.

Donnez à Proudhon la facilité de piquer tout le jour des martingales et de chercher les moyens de résoudre le grand problème de gagner toujours au jeu, et je vous assure qu'il ne songera pas à lancer sur la société des bombes chargées d'antinomies incendiaires.

Est-ce que Pierre Leroux aurait inventé la triade s'il avait pu passer son temps à trouver une combinaison pour faire sauter la banque?

Quant aux conspirateurs, Frascati les détruit tous. Est-ce que les joueurs ont jamais fait des conspirateurs sérieux?

Frascati est le palais de la fortune. Comment serait-

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Pipps, lorsque sortant de l'école il entre chez maître Lapp pour apprendre la noble profession de tailleur.

Maître Lapp trouve quelque chose à reprendre dans le costume de son apprenti, et l'habille d'une manière plus convenable.

Pipps a été livrer un habillement complet à un étranger, et rapporte la facture impayée, avec cette observation : Ce mossieu passera demain.

on malheureux lorsque l'on peut se dire : Avec cinq sous, je puis gagner une fortune! L'espérance trompe la faim, laissons l'espérance aux malheureux.

Prenez garde aux vols, aux suicides, disent les politiques timides, le jeu est le père de tous les crimes. Quand il y aurait quelques suicides et quelques vols de plus à la fin de l'année, le beau malheur ! Les catastrophes individuelles font la sécurité de la société tout entière. Sans soupapes, le monde éclaterait. Rétablissons la grande soupape du jeu.

Mais point de demi-mesure ; il faut au rétablissement des jeux un corollaire, c'est le rétablissement de la loterie. Les portières, les femmes du peuple, les ouvrières ne peuvent pas aller à Frascati, ouvrons-leur à chaque coin de rue des Frascati en magasin. Distribuons des bureaux de loterie, cela nous fera quelques créatures de plus, et le grand parti de l'ordre en a besoin. La loterie, c'est le trente et quarante des femmes, la roulette du prolétaire en jupon. Rêvez ambes, extraits, quaternes, jeunes filles, et votre chambrette vous paraîtra moins froide l'hiver ; et vous, vieilles femmes, vous oublierez vos infirmités sur votre grabat, et si votre dernière journée de travail, votre dernier écu d'économie disparaissent sur le tapis vert de la loterie, la rivière est là, elle coule pour tout le monde. Le récit de votre mort sera mis dans les journaux, et il servira encore à procurer des émotions aux femmes nerveuses et délicates des agents de change, des banquiers et des coulissiers.

Le *Constitutionnel* n'a point encore produit au grand jour ce projet, auquel les membres les plus influents de la rue de Poitiers prêtent leur appui. Le gouvernement est trop ami de la politique honnête et modérée pour ne point le sanctionner. Je regarde le rétablissement des jeux et de la loterie comme parfaitement réalisé, quoiqu'il y ait des gens qui prétendent que la manifestation des croupiers de Paris auprès de M. Véron est prématurée.

LE DÉCRET DU SILENCE EST INEXÉCUTABLE.

« Eh bien! ce que nous vous disions est arrivé.

— Que nous disiez-vous ?

— Qu'il faudrait rapporter ce décret du silence, qui semble exhumé des mauvais temps du gouvernement provisoire, et rendre la parole aux autorités constituées. L'éloquence des préfets, des maires, des présidents de tribunal, des commissaires de police et des gardes champêtres est un des plus beaux ornements du gouvernement. Malheur au gouvernement sur les pas desquels on ne sème pas des fleurs de rhétorique.

— Ainsi donc la parole est rendue aux corps constitués ?

— Lisez le *Moniteur*. Les révolutionnaires ont beau dire et beau faire, il y a des usages qu'ils ne parvien-

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Quelle leçon Pipps reçoit de son maître, afin qu'à l'avenir il fasse payer immédiatement les factures.

Sur ces entrefaites, l'étranger, habillé de neuf, part précipitamment ; ce que remarque maître Lapp stupéfait.

Maître Lapp prend la résolution de se mettre avec Pipps à la poursuite de l'étranger, et raccommode préalablement son apprenti.

dront jamais à déraciner, la harangue est dans nos mœurs, il y a longtemps que Boileau l'a dit :

Le Français né malin inventa la harangue.

— Boileau a dit cela ?

— Parbleu !

— Je lui en fait mon compliment sincère. A propos, pourriez-vous me dire quel est le Cuvillier-Fleury ou le Trognon qui rédige les réponses du pouvoir exécutif?

— Je l'ignore !

— Tant pis, j'aurais été bien aise de lui faire mon compliment. Courtisant la brune ou la blonde, la légitimité et l'empire, parlant de Bonchamp et de Cambronne, amalgamant les blancs et les bleus, ce Joconde de l'art oratoire ne manque pas de talent, et je propose de créer en sa faveur la charge de secrétaire des harangues à l'usage de tous les gouvernements qui se succéderont en France.

— Vous avez raison, et je cours donner au *Constitutionnel* l'idée de demander la création de cet emploi qui manque à l'éclat de la présidence. »

ODILON BARROT ET LA LIBERTÉ,

Souvenirs nocturnes de deux amoureux du dernier règne,

PAR JEAN CASCARET.

Il y avait eu toute la journée des rassemblements, et n'ayant pas osé aller ce soir-là faire leur partie d'impériale chez M. Louis, constable retiré, M. Odilon Barrot et la Liberté s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, la Liberté, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son amant, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois, et prit la parole.

AIR de *M. et madame Denis.*

LA LIBERTÉ.

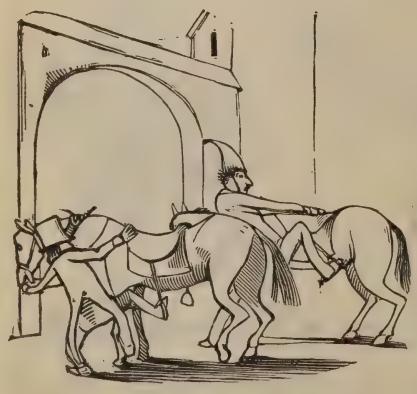
Quoi ! vous me fêtez ainsi !
Foin de l'amoureux transi !
Jadis vous étiez brûlant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ;
Et suivant vos beaux discours,
Vous deviez l'être toujours.

M. ODILON *se retournant.*

Mais je faisais mille efforts
Pour être ministre alors ;
Et je le suis maintenant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en :
Nos actes et nos discours
Ne sauraient cadrer toujours.

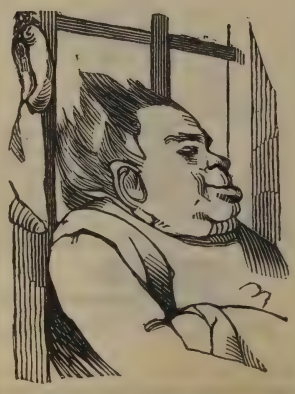
LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.



Maître et apprenti se hissent à cheval afin de rattraper plus vite l'étranger.

Ils croient remarquer que les chevaux sont sellés à l'envers.



Cependant maître Keill, le boucher, faisait sa méridienne.

(*La suite à bientôt.*)

LA LIBERTÉ *se ravisant.*

En mil huit cent trente, un soir,
Je trouvai sous mon bougeoir,
Relié fort galamment,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
Un recueil de vos discours
Dont je raffole toujours.

M. ODILON.

Diable! vous les avez lus,
Tans pis; mais n'en parlons plus:
Rien n'est si désobligeant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Autres temps, autres discours;
Or le temps file toujours.

LA LIBERTÉ.

Je vous ai connu, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
Vous étiez bien éloquent,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Les émeutiers étaient sourds,
Et vous leur parliez toujours.

M. ODILON *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé!

LA LIBERTÉ *s'asseyant de même.*

Comme vous étiez coiffé!

M. ODILON.

Bonnet rouge à revers blanc,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

LA LIBERTÉ.

Escarpins et bas à jours,
Qui vous distinguent toujours.

(*Continuant.*)

Comme en habit de préfet
Vous me paraissiez bien fait!
Vous étiez mieux qu'à présent,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Vos membres deviennent lourds.

M. ODILON.

Pourtant je saute toujours.

(*S'animant.*)

De ce jour-là votre cœur
Fut percé d'un trait vainqueur.
J'en décochais diablement,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Traits forgés par les Amours,
Que ne piquez-vous toujours!

LA LIBERTÉ.

Quand de banquets en banquets
Avec vous je me risquais,
Comme c'était amusant!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Viandes froides! chauds discours!
Je vous regrette toujours.

M. ODILON.

Comme votre douce voix
Me chatouillait autrefois!
Vous étiez si bonne enfant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en;
Mais à présent nuits et jours
Vous criez presque toujours.

LA LIBERTÉ.

C'est que vous me démontez
Par vos infidélités;
Je vous l'ai dit bien souvent,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Petit monstre, de vos tours
Je me vengerai toujours.

M. ODILON *lui offrant une prise de tabac.*

Moi, vous trahir! croyez-vous
Qu'une autre ait vos yeux si doux?
Je jure d'être constant.

LA LIBERTÉ *tenant la prise de tabac sous son nez.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

M. ODILON *rentrant dans son lit.*

Ne suis-je pas, mes amours,
Votre esclave pour toujours?

LA LIBERTÉ *se recouchant.*

Oui, bel esclave, ma foi,
Qui me fait toujours la loi;
Vous me traitez en sultan,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Puis vous faites des m'amours,
Et vous m'engluez toujours.

(*Ici M. Odilon fait l'aimable.*)

LA LIBERTÉ *minaudant.*

Comme vous vous échauffez!
Mon ami, vous m'étouffez!

M. ODILON *toussant.*

Mais c'est en vous embrassant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

LA LIBERTÉ *rajustant son bonnet.*

Ah! voilà bien de vos tours,
Vous me décoiffez toujours.

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottait en ronflant:
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en;
L'autre: Voilà de vos tours,
Vous me décoiffez toujours.

JEAN CASCARET.

MONSIEUR CRÉDIT,

COLONEL GÉNÉRAL DES CUIRASSIERS DE FRANCE ET DE NAVARRE,

De par le grand papetier du royaume, Jeanne.

Ce brillant militaire est enfant du miracle;
Pourtant nous le croyons dans les enfants perdus,
Car les républicains, malgré plus d'un oracle,
Narguent le prétendant et ses droits prétendus.
A sa gloire future on rime des hommages;
D'artistes maladroits le pinceau l'enlaidit:
Mais on voit, à l'aspect de ces piètres images,
Qu'on ne réussit guère à le mettre en crédit.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LES VACANCES PARLEMENTAIRES.

I.

« Il me semble entendre le galop d'un cheval.

— Drelin, drelin, drelin.

— Foi de Jobin, je crois qu'on sonne.

— Ouvriras-tu, maraud, ou me laisseras-tu me morfondre pendant une heure à cette porte?

— Est-il possible, notre maître, c'est vous?

— Moi-même, Jobin, cela t'étonne?

— Pardine, vous nous aviez dit que vous étiez parti pour trois ans.

— Je le croyais, mais la rue de Poitiers en a décidé autrement; j'obéis à la rue de Poitiers et à ses décrets impénétrables; je pense que tout va bien ici, et que les saines doctrines.....

— Ça ne va pas trop mal, Dieu merci; les seigles, les froments, les avoines de monsieur sont plus belles que jamais, ses vignes promettent, son potager est plantureux, ses juments poulinières sont pleines, tout est donc pour le mieux; quant aux saines doctrines, je crois qu'elles vont bien aussi, malheureusement...

— Que veux-tu dire, Jobin?

— Que je ne sais pas ce que c'est.

— Je te l'apprendrai.

— C'est cela, notre maître; en attendant je vais dire à tout le pays que vous êtes arrivé.

— Pas encore, je veux avoir le temps de me reposer. »

II.

« Avez-vous bien dormi, notre maître?

— Pas mal, pas mal.

— Le séjour de Paris n'a pas maigri M'sieu.

— Tu trouves?

— Mais oui, mais oui.

— Jobin!

— Notre maître?

— C'est aujourd'hui dimanche.

— Je m'en suis bien aperçu ce matin en me levant une heure plus tard.

— Est-ce que vous n'allez pas à la messe, mon ami?

— Je n'ai pas le temps; il faut que je rentre mes haricots.

— Jobin, vous êtes un impie, un voltairien.

— Un impie, un voltairien! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un voltairien est celui qui ne va pas à la messe le dimanche.

— Bah!

— Qui ne salue pas son curé.

— Tiens, tiens, tiens!

— Qui ne lit pas matin et soir le *Constitutionnel*.

— Vraiment!

— Qui désapprouve l'expédition de Rome, qui ne souscrit pas pour la propagande antidémocratique, qui vote pour les candidats républicains.

— Vous avez donc été voltairien, notre maître ?

— Chut ! j'en demande pardon à Dieu. D'ailleurs M. de Falloux m'a donné l'absolution au prix de quinze *Pater* et de vingt-cinq *Ave Maria*. La grâce m'a touché, et je vois bien qu'il faut sauver l'ordre par la religion et la religion par l'ordre.

— Maintenant, notre maître, dites-moi ce que c'est qu'un impie ?

— L'impie est celui qui manque les vêpres, qui n'envoie pas ses enfants chez les frères ignorantins, qui ne se confesse pas, qui prend la taille des filles.....

— M'est avis que vous étiez joliment impie dans votre temps : on dit que c'est vous qui avez établi la première école d'enseignement mutuel dans le département, et ça vous a fait fièrement d'honneur; quant à la taille des filles, la grosse Nanon, la grosse Jeanneton, la grosse.....

— Silence ! j'ai expié mes erreurs en me confessant à M. de Montalembert, et je les ai réparées par mes votes. La morale est la base de toute société. Vive la morale, la religion et l'ordre ! Songe à aller à la messe, sinon je te chasse.

— On ira, notre maître, on ira ! »

III.

« Tu as annoncé la nouvelle de mon arrivée ?

— Oui, notre maître, je l'ai dit à tout le monde.

— Eh bien ! Jobin, quel effet cette nouvelle a-t-elle produit ?

— Quel effet ?

— Oui. Qu'as-tu donc à te gratter l'oreille ?

— C'est que, voyez-vous...

— Quand auras-tu fini de retourner ton chapeau entre tes mains ? Voyons, parle.

— Ils ont dit comme ça...

— Qu'ont-ils dit ?

— Que vous auriez mieux fait tout de même de rester où vous étiez.

— Ah ! ah ! ah !

— Que vous ne touchiez pas neuf mille francs par an pour prendre ainsi deux mois de vacances, quand il y a tant de choses à faire.

— Ils ont dit cela ?

— Et bien d'autres choses encore.

— Quoi donc ?

— Que lorsqu'on ne fait rien, on ne se fait pas payer comme si on travaillait; que quand on ne veut pas faire les affaires du pays on donne sa démission ; que...

— Assez, Jobin, assez, je vois où ces gens-là ont puisé leurs doctrines. Ceci me prouve la nécessité de la loi sur la presse et de la prorogation de l'Assemblée. Notre présence était indispensable pour relever l'esprit public dans les départements. Dès demain, je commencerai ma tournée. Prenons en attendant quelques renseignements sur l'attitude des fonctionnaires de l'arrondissement, ils sentent furieusement l'hérésie. »

IV.

« Est-on content du maire dans le pays ?

— Le capitaine Nitard ?

— Précisément. Crois-tu qu'il soit à la hauteur des circonstances, Jobin ?

— Je ne sais pas de quelles circonstances notre maître veut parler; mais à dix lieues à la ronde, on ne jure que par lui : c'est un bien brave homme.

— Est-il bien avec M. le curé ?

— Comme chien et chat. C'est absolument comme lorsque vous étiez maire, notre maître; vous vouliez qu'on dansât, le curé ne le voulait pas; le curé faisait des processions, vous refusiez d'y aller; il demandait qu'on fermât les cabarets le dimanche, vous leur donniez la permission de minuit; pendant qu'il chantait ses cantiques, suivi des badauds de la procession, vous entonniez avec vos amis les chansons de Béranger sur cette petite terrasse que je vois là. Lorsque...

— C'est bien, Jobin, on ne vous en demande pas tant; je vois que vous avez bonne mémoire. Que pense-t-on du sous-préfet ?

— On l'aime bien tout de même; c'est un bon jeune homme qui a voulu lui-même mettre le feu au feu de la Saint-Jean, comme c'était l'usage dans le pays. « Mes enfants, a-t-il dit, respect aux vieilles coutumes qui ne font pas de mal. Vive la République ! »

— Il a crié Vive la République ?

— Comme vous, notre maître, le lendemain de la révolution de février. Nous avez-vous fait crier Vive la République ! Il y en avait qui disaient comme ça que c'était parce que vous aviez peur; mais je vois bien maintenant que c'était pour notre bien; aussi nous sommes tous devenus républicains dans le pays; vous serez content, notre maître, allez. Vive la République !

— Trêve à votre enthousiasme, maître Jobin. Et le maître d'école, comment traite-t-on le maître d'école ?

— Oh ! pour celui-là, notre maître, on le vénère. C'est un jeune homme comme notre sous-préfet, mais il a l'air d'un prêtre, et bien sûr qu'il vit aussi saintement que pas un évêque ou curé. Il y a eu dernièrement une épidémie dans le pays, il n'a pas quitté le chevet des malades; la semaine dernière il a sauvé l'enfant à Marie-Jeanne, qui était tombé, en jouant, dans l'écluse du Moulin-Vieux. C'est lui qui nous a appris à aimer et à comprendre la République. C'est vous qui l'avez fait nommer dans le temps, et cette fois votre recommandation, on peut le dire, est bien tombée, vous avez fait un véritable cadeau à notre contrée.

LES BULLES DE SAVON.

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT

— C'est bien. Passons maintenant au juge de paix.

— Le père Carambeau, votre ancien ami? En avez-vous fait ensemble, de ces farces. Mon oncle Pierre, qui pour lors était au service de M. Carambeau, m'en a-t-il raconté sur votre compte! Vous étiez deux fameux gaillards, comme on dit, aimant la bouteille, le cotillon et détestant les calotins. Le père Carambeau, nous l'appelons ainsi dans le pays, est toujours à peu près le même; il a renoncé à la bouteille depuis qu'il est magistrat, mais il aime toujours un peu la fillette. Du reste, personne ne rend la justice comme lui : riche ou pauvre, paysan ou bourgeois, c'est tout un devant lui. Le père Carambeau, c'est l'honneur et la probité même; j'aurais des millions que je les lui confierais sans la moindre signature.

— Va-t-il à la messe?

— Allons donc! Pas plus que vous n'y alliez, notre maître.

— On ne vous demande pas de réflexions, maître Jobin. Que devient le garde-champêtre?

— Oh! pour celui-là, il fait une rude guerre aux maraudeurs. Ce n'est que depuis qu'il est là que les pêches mûrissent; c'est un ancien volontaire de 92; un vieux dur-à-cuire qui ne connaît que deux choses : sa consigne et son général Moreau. Un brave homme, du reste, et qui ne se met en colère que lorsqu'on veut soutenir que son vieux général a été tué dans les rangs de l'armée russe; il prétend que ce sont ses ennemis qui font courir ce bruit-là. Notre maître a-t-il encore quelque chose à me demander? autrement, avec sa permission, j'irais donner à manger aux canards.

— Occupez-vous des canards, Jobin, vous en êtes le maître. Je vais rester seul un instant. »

V.

Monsieur le Ministre,

Je m'empresse de vous transmettre les détails confidentiels que vous m'avez demandés sur les fonctionnaires de mon arrondissement.

EUGÈNE MERVILLE, sous-préfet. — Il compromet l'autorité en assistant aux saturnales démagogiques auxquelles se sont livrés les habitants le jour de la Saint-Jean. Il a mis le feu lui-même aux fagots aux cris de vive la République. Dangereux.

Le capitaine Nitard. — Voltairien, impie, ennemi du pouvoir temporel des papes, ne se concertant jamais avec l'autorité religieuse pour les mesures de son administration. Très-dangereux.

CARAMBEAU, juge de paix. — Homme de mœurs dépravées, n'allant jamais à la messe. Excessivement dangereux.

ANDRÉ, maître d'école. — Cachant sous des dehors de vertu et de dévouement les idées les plus subversives : il soigne les malades et sauve les enfants. C'est le plus dangereux de tous.

TESTULAT, garde-champêtre. — Ancien terroriste, plus tard l'un des mécontents de l'armée de Moreau, ne cachant pas son projet de tenter une conspiration en faveur de son général, qu'il ne croit pas mort; ennemi juré, par conséquent, de la famille régnante. Homme capable de tout.

Une destitution en masse de tous ces fonctionnaires est seule capable de rendre le calme et la sécurité au pays. Je ne répondrai pas de mon arrondissement tant qu'il sera en de pareilles mains. Demandez un sous-préfet à M. de Montalembert.

En attendant la prompte réalisation de la mesure que je sollicite, j'ai l'honneur d'être, monsieur le ministre, avec le plus profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J.-P.-C. CASCARET,
Représentant du peuple.

VI.

« Notre maître?

— Qu'y a-t-il donc?

— C'est monsieur Cabassol qui, ayant appris votre arrivée, demande à vous parler.

— Un électeur des plus influents! Qu'il entre tout de suite! Eh! bonjour, monsieur Cabassol!

— Je suis bien le vôtre, monsieur Cascaret.

— Comment se porte madame Cabassol?

— A merveille. C'est beaucoup d'honneur que vous nous faites.

— Et votre charmant enfant Dodophe?

— Il a la coqueluche pour le moment.

— Pauvre cher trésor! Et Azor?

— Azor est mort!

— Hélas! monsieur Cabassol, nous sommes tous mortels!

— C'est ce que je disais à madame Cabassol; elle n'en a pas moins fait une maladie. Mais je viens pour causer d'affaires avec vous. Je suis délégué, en qualité de vice-président du Comité électoral, pour vous demander des éclaircissements.

— Sur quoi?

— 1° Sur l'expédition de Rome, 2° sur la prorogation, et enfin sur....

— Vous êtes Français, monsieur Cabassol, je suis Français; vous êtes un homme d'ordre, je suis un homme d'ordre, nous voulons tous l'ordre; je puis donc m'exprimer franchement avec vous et aborder les questions de front. En ce qui concerne l'expédition romaine,

vous avez pu croire un instant que le gouvernement voulait la restreindre aux proportions fixées par l'Assemblée constituante ; rassurez-vous, telle n'a jamais été son intention : l'expédition romaine, dans la pensée du cabinet, a été, avant toute chose, catholique, apostolique et romaine; nous avons voulu rétablir le pouvoir spirituel et temporel des papes.

— C'est là ce que le gouvernement a voulu faire?

— Positivement ; je suis charmé d'en faire part à ses amis : c'est un acheminement pour arriver à rendre en France l'état civil au clergé ; sans cela nous n'aurions jamais d'ordre réel et positif. Quant à la prorogation....

— Voyons un peu la prorogation.

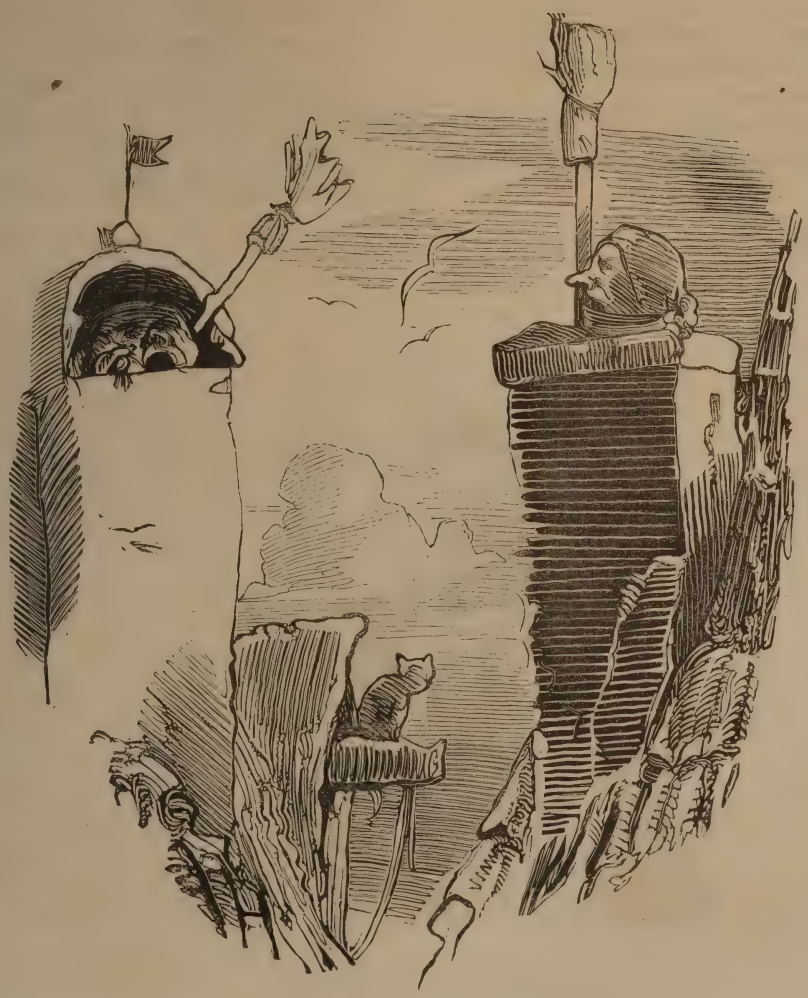
— Il n'a pas dû échapper à un esprit aussi perspicace que le vôtre qu'en prorogeant l'Assemblée on voulait tout simplement ceci : prouver que, même en république, une assemblée délibérante est un rouage inutile, et que le véritable gouvernement réside dans le pouvoir exécutif. Vous comprenez bien toutes les conséquences de ce principe?

— Parbleu !

— Vous aviez, je crois, une troisième question à m'adresser.

— Oui, au sujet des fonds de la souscription de la rue de Poitiers. Nous avons souscrit pour une somme assez considérable, et nous serions bien aises qu'on nous rendît des comptes.

— Des comptes !



UN ÉPISODE DES PROMENADES PRÉSIDENTIELLES.

Sentinelles placées en observation dans un village bien pensant pour signaler l'approche du convoi.

— Sans doute, puisqu'on nous les a promis.

— Est-ce qu'on tient jamais ces promesses-là! Est-ce qu'un homme politique comme vous consentirait jamais à forcer un gouvernement à lui rendre compte des fonds secrets!

— La rue de Poitiers assimile donc son action à celle de la rue de Jérusalem? Je croyais qu'elle faisait de la propagande, et non pas de la police. Ainsi nous n'aurons pas de comptes?

— Sauvons d'abord la société, il sera toujours temps d'apurer les comptes. J'espère que c'est aussi votre avis, monsieur Cabassol?

— J'y réfléchirai, monsieur Cascaret, j'y réfléchirai. »

VII.

« Je te trouve l'air mystérieux depuis quelques jours, Jobin; tu me caches quelque chose.

— Moi, notre maître?

— Toi-même. Soyez franc, maître Jobin; vous avez entendu dire qu'on me préparait quelque surprise dans le pays.

— Une surprise! qu'est-ce que c'est que ça?

— Une sérénade.

— Personne ne parle de sérénade.

— Un bal.

— Il n'est nullement question de danse.

— Un banquet.

— Je n'en ai pas entendu dire un mot à la dernière foire des bestiaux.

— On se cache de toi, de peur que tu ne viennes me redire ce qui se prépare.

— C'est possible, m'sieu, c'est possible.

— Sûrement, il se trame quelque chose en mon honneur; je vois tous les jours Cabassol en grande conférence avec les membres du comité électoral. Il y aura une manifestation, j'en suis certain, un de ces jours, peut-être aujourd'hui même; non, il est trop tard, on l'aura remise à demain. Allons nous coucher, Jobin.

— Bonne nuit, notre maître.

— Demain, c'est jour de marché; tu te lèveras de bonne heure pour aller aux informations, et tu me rapporteras des nouvelles.

— Soyez tranquille, m'sieu, soyez tranquille. »

RÉGIME OUDINOT-FALLOUX

Auquel les Romains auront bien de la peine à se faire.

VIII.

« M'sieu Cascaret, notre maître, m'sieu Cascaret!

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? d'où vient tout ce vacarme?

— C'est la surprise, m'sieu, réveillez-vous.

— Quelle surprise?

— La manifestation que vous attendiez pour demain, il paraît qu'elle aura lieu ce soir. Tout le peuple est en rumeur.

— Mais c'est un charivari!

— Oui, notre maître, c'est comme cela qu'ils l'appellent tous. La ville entière est sous vos fenêtres. Quel bruit, grand Dieu! jamais mes oreilles n'ont rien entendu de pareil, et ils ont promis de le faire durer jusqu'à demain. Tout le monde est furieux contre vous.

— J'ai de la peine à m'expliquer cette fureur.

— Ils prétendent qu'on a destitué le sous-préfet, le maire, le juge de paix, le maître d'école, le garde champêtre, et que c'est m'sieu qui a fait le coup pour les remplacer par des jésuites.

— J'ai remplacé les démagogues par des hommes d'ordre, comme c'était mon devoir, et les hommes d'ordre m'en sauront gré. Laissons hurler tous ces socialistes; demain les amis de la famille et de la propriété me vengeront. Je m'étonne cependant que Cabassol, qui commande la garde nationale, ne disperse pas cette canaille. D'un charivari à une barricade il n'y a qu'un pas. Où allez-vous donc, Jobin?

— Sur la place, notre maître. Puisqu'on ne peut pas dormir, autant vaut aller faire comme eux.

— Il était temps de prendre des mesures radicales, l'esprit d'anarchie aurait fini par gangrener tout le pays. »

IX.

« Comment, Cabassol, vous étiez à la campagne?

— Oui, mon cher Cascaret.

— Vous n'étiez donc pas prévenu de l'affaire?

— Au contraire, mais je n'aurais pas pu m'y opposer.

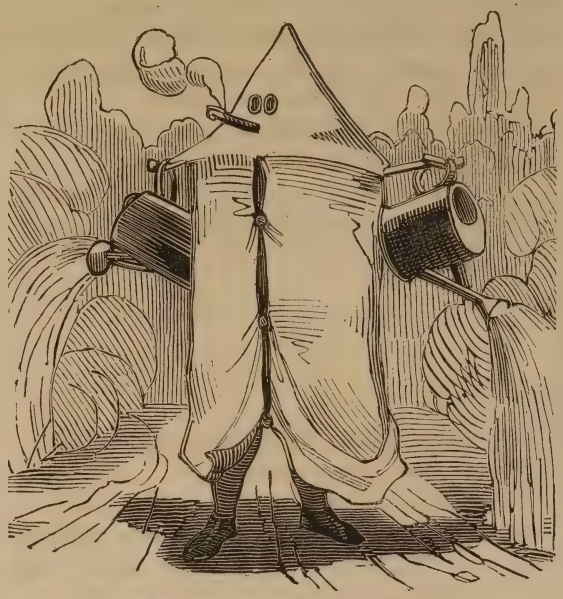
— Vous vous seriez laissé opprimer par une minorité turbulente et factieuse?

— Dites par la majorité, mon cher Cascaret. Que voulez-vous? nous sommes las de changer de gouver-

RÉJOUISSANCES PUBLIQUES

Réservées pour le jour de la rentrée du sacré collége à Rome.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE. — MODES UTILES.



Costume d'été contre la poussière.

Costume d'hiver contre la pluie et la boue.

nement, la République nous suffit, et nous prétendons nous y tenir. Nous ne croyons ni qu'il soit nécessaire pour sauver la société de rendre l'état civil au clergé, ni que le pouvoir exécutif doive empiéter sur le pouvoir législatif, ni qu'on ait agi sagement de verser le sang de la France pour rétablir le pape. Nous étions contents de nos fonctionnaires, vous les avez fait destituer pour les remplacer par des administrateurs sortis des séminaires; cela seul valait bien un charivari, convenez-en, cher Cascaret?

— Monsieur Cabassol?

— Monsieur Cascaret.

— Voulez-vous savoir mon opinion sur votre compte.

— Parlez.

— Vous êtes un rouge.

— Allons donc!

— Vous abandonnez le grand parti de l'ordre.

— Nous ne l'entendons pas de la même manière, et je vous préviens qu'il y a ici beaucoup de gens qui pensent comme moi.

— Qu'est-ce à dire?

— Souvenez-vous de cet avertissement aux prochaines élections; à bon entendeur, salut! »

X.

« Jobin!

— M'sieu?

— Mes ordres sont-ils exécutés?

— Oui, notre maître, les malles sont prêtes.

— Les chevaux sont-ils commandés?

— M'sieu veut donc partir tout de suite?

— Dans cinq minutes.

— Et que ferez-vous, notre maître, à Paris pendant ces deux mois de vacances?

— J'irai me promener au Jardin-des-Plantes.

— M'sieu devrait bien m'amener avec lui.

— Pourquoi faire?

— Pour vous distraire, notre maître. »

JEAN VERTOT.

Des armes à feu ! en état de siége ! ! ! ! ! ! ! !

Décidément il n'y aura d'harmonie à la chambre que lorsqu'on ne prendra pour représentants que des musiciens.

GAUDISSART NEVEU, COMMIS-VOYAGEUR EN COUPS D'ÉTAT.

« Eh ! voilà ce cher Gaudissart ! Enchanté de vous voir, monsieur Gaudissart.

— Monsieur, je suis bien le vôtre.

— Toujours commis-voyageur ?

— Dites : plus que jamais.

— Pour quelle partie voyagez-vous ?

— Pour les coups d'État. Je cherche en ce moment à en placer un qui sort des ateliers Changarnier, Montalembert, Falloux et Cie, maison puissante et fort avantageusement connue.

— Eh bien, parviendrez-vous à vous en débarrasser ?

— Difficilement ! on se méfie. J'ai beau dire aux acheteurs : prenez-le, vous serez contents, ça ne mord pas.

— Avez-vous parcouru tous nos départements ?

— Quelques-uns seulement, mais je compte les visiter tous.

— Commencez par le Midi ; on prétend que les coups d'État sont beaucoup demandés dans le Bordelais.

— Les gens de la Gironde crient beaucoup, je ne dis pas le contraire ; mais quand il s'agit de conclure le marché, ils hésitent.

— Si vous alliez en Provence ?

— Les Provençaux ont assez de confiance dans les produits de la maison Changarnier, Montalembert, Falloux et Cie, mais le coup d'État dont je voudrais me défaire n'est point fabriqué à la mode du pays. Il faut faire pour eux les choses plus en grand, et les industriels en question ne sont pas encore assez convenablement outillés pour cela.

— Un homme comme vous, et dans les circonstances actuelles, où cet objet de consommation est assez recherché, devrait trouver à se débarrasser d'un coup d'État dont on garantit la durée.

— Pour dix ans seulement, pas davantage.

— On pourrait après cela renouveler le brevet d'invention.

— Je ne dis pas... si on voulait.

— Quelles objections vous fait-on quand vous proposez votre coup d'État ?

— On me crie : Vive la République !

— Vraiment !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Impossible alors de déployer mes échantillons. C'est ce qui m'est arrivé en Touraine, en Anjou, en Picardie, partout. J'ai reçu, il faut le dire, un accueil charmant, le nom de l'illustre Gaudissart, mon oncle, est trop connu dans toute la France pour que son neveu ne profite pas un peu de sa popularité. On me choyait, on m'invitait à dîner, mais le dessert venu, lorsque je voulais parler d'affaires et toucher quelques mots du petit coup d'État que je portais dans ma valise, on me ré-

pondait : A la santé de l'illustre Gaudissart, buvons à ses mânes illustres !

Ou bien : Vive la République !

— Il doit y avoir de votre faute, mon cher Gaudissart, et à votre place votre oncle se serait bien vite débarrassé de cette marchandise encombrante qu'on appelle un coup d'État.

— Je n'ai pas le bagou de l'illustre Gaudissart, c'est vrai, mais on a sa petite blague tout de même, et on sait empaumer la pratique à peu près comme le premier venu.

En matière commerciale, je suis de l'avis de Joconde, je courtise la brune et la blonde : légitimiste avec les Angevins, conservateur avec les Picards, presque libéral avec les Tourangeaux, partout où j'ai voyagé selon les pays j'ai changé. La Vendée, Waterloo, les blancs, les bleus, les compliments à la maîtresse et au maître de la maison, les bonbons aux enfants, les flatteries aux domestiques, j'ai tout mêlé, tout employé, personne ne m'a dit seulement : « Déballez votre coup d'État pour que je voie un peu combien en vaut l'aune. »

— Peut-être y a-t-il des concurrences?

— Il y a bien la maison Thiers-Molé et Cie, qui fabrique aussi les coups d'État; mais pour le moment ces messieurs ont éteint leurs fourneaux et renvoyé leurs ouvriers.

— Qui sait si la maison Changarnier-Montalembert-Falloux n'envoie pas des commis-voyageurs avec une marque de qualité supérieure, tandis que vous avez la fausse marque qui éloigne les clients?

— Vous pourriez croire....

— Écoutez, jeune homme : la maison en question fit, dans le temps qu'elle était en d'autres mains, des propositions à l'illustre Gaudissart, Gaudissart Ier, comme tout le monde l'appelait, votre oncle n'accepta pas le coup d'État, de la réussite duquel on voulut le charger moyennant une bonne commission. Il faut en convenir, votre oncle aima mieux travailler pour son compte; on ne le lui a point pardonné, et c'est sur vous aujourd'hui que pourrait bien retomber la vengeance des prédécesseurs de Changarnier, Montalembert, Falloux et Cie.

— Je me tiendrai sur mes gardes.

— Et vous ferez bien. Quant à votre coup d'État...

— On me fait espérer que je pourrai m'en débarrasser en Normandie; je vais partir dès demain pour ce pays.

— Les Normands cependant n'aiment guère les coups d'État.

On a distribué depuis quelques mois beaucoup de prospectus dans les campagnes, et, avec l'aide des curés et des colonels en retraite, je finirai par tirer un assez bon parti de ma marchandise.

— Je crois que l'on se trompe si on vous a fait croire cela.

— Est-ce qu'on peut tromper le neveu de l'illustre Gaudissart?

— Tout comme un autre; j'arrive de la Normandie.

— Depuis quand?

— Depuis une heure, et je puis vous assurer qu'en Normandie on ne vous donnera pas seulement vingt-cinq centimes de votre coup d'État.

— Alors je le ferai démonter, et je le vendrai en détail.

— Vous ferez bien mieux de le rendre à la maison Changarnier, Montalembert, Falloux et Cie.

— Je m'arrêterai peut-être à ce dernier parti.

— C'est le plus sûr, croyez-moi; quittez les coups d'État, et voyagez pour une autre partie.

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Maître Keill est réveillé assez subitement.

Maître Lapp cherche à éloigner son cheval de la fenêtre de maître Keill.

Ce qui, malgré l'assistance d'un valet philanthropique, devient impossible.

LA SCÈNE SE PASSE A GAETE.

« Que désirez-vous, colonel ?

— Je viens de remettre, de la part du général Oudinot, les clefs de Rome au Saint-Père, et je désire parler au sacré collége.

— Il est en prières avec l'ambassadeur de Naples.

— Nos soldats occupent Rome, les triumvirs sont en fuite, Garibaldi est parti ; le général désire savoir quand le sacré collége entrera dans la ville éternelle ?

— Pas encore, pas encore. »

Le colonel remonte à cheval.

« Qu'y a-t-il pour votre service, commandant ?

— Mon général m'a donné une mission pour le sacré collége, je voudrais lui parler sur-le-champ.

— Impossible ! il récite son chapelet avec l'ambassadeur d'Autriche.

— Ce chapelet est-il long ?

— Très-long, c'est un chapelet extraordinaire. Donnez-moi votre message, je le transmettrai.

— C'est un message purement verbal. Le général fait signer à force des adresses pour demander le retour du pape. Les cafés où l'on tenait des propos séditieux sont fermés, les insignes de l'ancien gouvernement sont rétablis partout ; le général demande si les cardinaux viendront bientôt s'installer au Vatican ?

— Pas encore, pas encore. »

Le commandant se dirige vers le quartier général.

« Que demandez-vous, capitaine ?

— Je demande à entretenir sans retard le sacré collége.

— Il est à matines avec l'ambassadeur d'Espagne.

— Après matines ?

— Il entendra la messe avec le chargé d'affaires de Russie.

— Après la messe ?

— Il ira à vêpres avec le ministre de Toscane.

— Après vêpres ?

— Il se couchera.

— Le sacré collége est donc invisible ?

— Pour aujourd'hui ; mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire ?

— Dites-lui que les journaux sont supprimés, que Rome est en état de siége, qu'on a expulsé tous les gens qu'on pouvait soupçonner de la moindre nuance de libéralisme ; le général voudrait savoir d'une manière catégorique si le sacré collége ne trouve pas que le moment soit favorable pour opérer sa rentrée.

— Pas encore, pas encore. »

Le capitaine retourne à Rome.

« Qui va là,

— C'est moi.

— Qui, vous ?

— L'abbé de Falloux. Le sacré collége est-il visible ?

— Pour vous, toujours.

— Annoncez moi.

— Eminences, voici l'abbé de Falloux.

— Qu'il entre, et qu'on lui donne un siége d'honneur. »

L'abbé de Falloux s'asseoit.

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Ipps.

Deux apprentis cordonniers et un apprenti tailleur, mus par le même sentiment, viennent en aide.

On arrive à un résultat.

Deux charretiers réussissent enfin à entraîner le cheval loin de la fenêtre, mais le cheval entraîne maître Keill.

« Eminences, je viens vous apprendre que le gouvernement papal peut décidément fonctionner. Les cachots du fort Saint-Ange sont pleins de prisonniers. Il faut frapper les traîtres.

— Nous avons carte blanche ?

— Entièrement.

— Nous n'attendions pas moins de la France. Remettez de notre part, en signe de reconnaissance, ce morceau de la vraie croix au général Oudinot. Maintenant qu'il s'agit de représailles, fixons le jour de notre rentrée.

— Tout de suite, tout de suite ! »

LOI SUR L'ÉTAT DE SIÉGE.

Avant d'entrer en vacances, l'Assemblée nationale législative a voulu doter le pays de la loi sur l'état de siége; nous nous empressons de la publier.

Article 1er.

Aucun Français, aux termes de la Constitution, ne pouvant être distrait de ses juges naturels, on confie durant l'état de siége la connaissance des délits de presse à quatre hommes et un caporal.

Article 2.

Le gouvernement proclame l'état de siége quand il lui plaît.

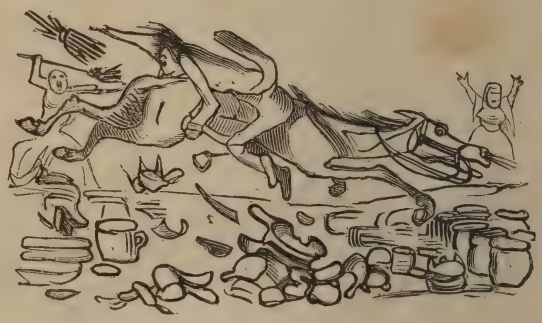
Voilà toute la loi. Nous devons rendre justice aux efforts de M. Dufaure pour la faire adopter. Il est question de lui voter une médaille d'honneur, représentant d'un côté la figure de l'illustre ministre, de l'autre la Liberté avec l'exergue : « C'est ce qu'on aime qu'on veut enchaîner. »

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Maître Keill finit par se débarrasser du cheval, mais avec perte de chevelure et bénéfice de tessons de vitre.

Maître Keill jure par tout ce qu'il a de plus cher de tirer une vengeance terrible du tailleur.



Pendant ce temps, maître Lapp entraîné, comme un nouveau Mazeppa par son coursier, traverse le marché aux faïences.

(*La suite à bientôt.*)

LE MEA CULPA.

PREMIÈRE VOIX.

J'aime le lis de la vallée,
Je détestais le coq gaulois;
Aussi, dans une autre assemblée,
Ai-je voté noir bien des fois.
Qu'importait la chose publique?
Mais qu'un roi vienne désormais,
En haine de la République,
Je vote blanc à tout jamais.

CHOEUR.

Meâ culpâ, meâ culpâ,
C'est ma faute, je m'en confesse;
Pardonnez, Jésus, Maria,
Ce gros péché de ma jeunesse;
Meâ culpâ maximâ!

DEUXIÈME VOIX.

A la nouvelle dynastie,
Moi, j'avais donné mon amour;
Je l'aimais avec frénésie,
Mais non sans espoir de retour :
Je désirais un ministère;
Le vieux roi ne me voulait pas.
Je banquetai.... Cruelle terre,
Tu devais t'ouvrir sous mes pas!

CHOEUR.

Meâ culpâ, meâ culpâ,
C'est ma faute, je m'en confesse;
Pardonnez, Jésus, Maria,
Ce gros péché de ma jeunesse;
Meâ culpâ maximâ!

TROISIÈME VOIX.

Enfant de la philosophie,
Je n'écoutais que ma raison.
Insensé qui, dans ma folie,
Courais à ma perdition!
Le prêtre a dit qu'il fallait croire;
La religion est un frein....
Eh bien! ciel, enfer, purgatoire,
Je crois tout.... tout jusqu'à demain.

CHOEUR.

Meâ culpâ, meâ culpâ,
C'est ma faute, je m'en confesse;
Pardonnez, Jésus, Maria,
Ce gros péché de ma jeunesse;
Meâ culpâ maximâ!

QUATRIÈME VOIX.

Enfant de Mars et de la Gloire,
Je me moquais de tout jadis,
Et volais après la victoire
Sans trop songer au paradis.
Que de fois, après mainte étape,
M'amusé-je comme un païen!....
Dieu me pardonne, et que le pape
Me laisse gémir dans son sein!!

CHOEUR.

Meâ culpâ, meâ culpâ,
C'est ma faute, je m'en confesse;
Pardonnez, Jésus, Maria,
Ce gros péché de ma jeunesse;
Meâ culpâ maximâ!

MOI.

Lorsque la noble populace
Veillait sur la riche cité,
Tous ces hommes, avec audace,
Criaient : Vive la liberté!
Dupes de leur hypocrisie,
Nous les crûmes de bonne foi;
Républicains, quelle folie!....
Allons! répétez avec moi :

Meâ culpâ, meâ culpâ,
C'est ma faute, je m'en confesse;
Pardonnons-nous ce péché-là,
C'était un péché de jeunesse;
Meâ culpâ maximâ!

Docteur H. M.

7 août 1819.

Autrefois champion de la démocratie,
Tocqueville à Falloux accorde son concours;
Des sacrés cardinaux, en ses pâles discours,
Il défend la suprématie.
Ne soyons pas surpris qu'il vienne réfuter
Sa foi des anciens jours et ses premiers ouvrages :
Il a, dans ses nombreux voyages,
Pris l'habitude de flotter....

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT.

LES OVATIONS DE M. ODILON BARROT,

I.

« Mes chers collègues, dit M. Odilon Barrot, nous ne devons négliger aucune des traditions de la monarchie si nous voulons être sauvés : la monarchie voyageait beaucoup; nous devrions faire comme elle.

— Mais vous n'y songez pas, lui répondirent ses collègues : il y a huit jours à peine que nous sommes de retour!

— Il faut repartir encore!

— Pour où?

— Parbleu, pour la Normandie! elle brûle de nous voir : je reçois de tous les côtés des lettres qui témoignent de l'impatience qu'éprouvent les populations normandes de contempler la physionomie de celui qui a sauvé la France de l'anarchie; c'est ainsi que l'on me désigne dans l'ancienne Neustrie. Je suis décidé à me rendre au vœu unanime de cette intéressante contrée; d'ailleurs il est d'une bonne politique de montrer le pouvoir exécutif à la France.

— Mais nous sommes très-fatigués, et le pouvoir exécutif aussi.

— Il y a des moments où il faut savoir se sacrifier aux exigences gouvernementales : nous partirons demain; allez faire vos paquets.

— Je demande, dit alors le citoyen Lanjuinais, à dire un mot sur la question.

— Dites, mon cher ami, dites.

— Nous avons, dans le premier voyage du pouvoir exécutif, violé les traditions monarchiques.

— Vous m'étonnez!

— La monarchie n'allait jamais en chemin de fer; ses ministres ne le lui permettaient pas : doit-on continuer à se montrer plus tolérant à l'égard du pouvoir exécutif?

— Du moment que je serai là, sans doute! ne suis-je pas responsable? Vous n'entendez rien au droit constitutionnel, mon cher Lanjuinais, et, pour vous punir, je vous mets en retenue : vous ne viendrez pas en Normandie avec nous. »

II.

« Qu'on aille me chercher un cheval!

— Quoi, vous voulez...

— Sans doute. Il ferait beau voir un président du conseil marcher à pied, lorsque le pouvoir exécutif est à cheval! Je suis meilleur écuyer qu'on ne le croit communément; d'ailleurs n'ai-je pas été sur le point de monter à cheval le 24 février!

— Pardon, je l'avais oublié. Mais voici un cheval qu'on vous amène.

— C'est bien. Maintenant nous pouvons quitter l'embarcadère. J'entrerai d'une façon digne de moi dans Rouen; tous les Rouennais pourront me contempler. Mais quels sont ces cris?

— Je crois qu'on crie : Vive la République!

— Impossible, mon cher; vous vous trompez.

— En effet, il me semble qu'on crie...

— Vive Odilon Barrot!...

— Non.

— Quoi donc?

— Vive la Constitution!

— Des cris séditieux! il faudra mettre Rouen en état de siége.

— Voilà maintenant qu'on crie : Vive le président!

— Toujours de la sédition!

— Vive Napoléon!

— A la bonne heure, ceci peut s'entendre! Avançons un peu, je vous prie. A propos, êtes-vous sûr de mon cheval?

— On a choisi tout exprès celui qui sert aux écoliers de huitième au manége de Rouen.

— C'est ce qu'il me faut. Ces chapeaux à plumes me masquent, mettons-nous en tête du cortége : le peuple doit soupirer après moi; qu'il puisse au moins faire éclater sa joie et son enthousiasme à mon aspect : il m'a aperçu, les cris redoublent.

— En effet, les gardes nationales rurales s'égosillent à crier : Vive la Constitution!

— C'est que l'on ne m'a pas aperçu encore. Décidément j'aurais bien fait de mettre un plumet à mon chapeau, comme le pouvoir exécutif, et d'endosser l'uniforme de général de la garde nationale.

III.

— Cela ne saurait durer plus longtemps.

— De quoi donc vous plaignez-vous, mon cher collègue?

— Comment, Lacrosse, vous me le demandez?

— Sans doute, puisque je l'ignore.

— La conduite du pouvoir exécutif est intolérable.

— Qu'a-t-il fait?

— Vous ne voyez pas comme il me traite! Il fait l'éloge de tout le monde, de M. Thiers, du grand Corneille, et pas un mot de moi. On dirait que je n'existe pas. Ce n'est pas M. Thiers qui a sauvé la société, ce n'est pas le grand Corneille qui a rédigé la nouvelle loi sur la presse. Tant d'ingratitude me révolte!

— Calmez-vous, mon cher président, calmez-vous. Personne ne songe à méconnaître vos services; mais ne sommes-nous pas dans la patrie du grand Corneille?

— J'en conviens.

— Et de M. Thiers?

— M. Thiers est né à Marseille.

— Il a changé de lieu de naissance depuis que les Provençaux ont cessé de le choisir comme représentant. M. Thiers a déclaré que dorénavant on eût à le considérer comme Rouennais; vous avez dû remarquer comme depuis quelque temps il a pris quelque chose de l'accent et de la tournure d'un Normand.

— Il y a longtemps que je m'en suis aperçu.

— Trouvez bon que, pour flatter les Rouennais, le pouvoir exécutif fasse l'éloge de leur compatriote. Quand nous irons visiter le département de l'Aisne, ce sera votre tour.

— En attendant on me traite comme un zéro. Mais les acclamations populaires me vengeront de ce dédain.

— Gardez-vous d'en douter. A propos, comment trouvez-vous le mot du pouvoir exécutif?

— Quel mot?

— « Si Corneille eût vécu de mon temps, j'en aurais » fait un premier ministre. » Ce mot a produit le plus grand effet. Mais nous allons partir pour le Havre; je cours chauffer l'ovation du départ.

IV.

— Voici, monsieur le président du conseil, les notables du Havre qui viennent d'entrer dans l'hôtel.

— Je suis prêt à les recevoir.

— L'adjoint du maire est à leur tête, et il est sans doute chargé de vous complimenter.

— N'attendez pas qu'ils soient sur l'escalier; ouvrez la porte à deux battants, et criez à haute et intelligible voix : Entrez, messieurs les notables.

— Messieurs les notables, entrez.

L'adjoint prend la parole.

— Nous venons, monsieur, adresser nos félicitations et nos hommages au sauveur de la société.

— Messieurs, je vous remercie.

— A l'illustre épée qui a délivré la France de l'anarchie.

— Vous dites?

— Au grand guerrier qui s'est couvert de gloire dans la grande bataille du 13 juin.

— Comment?

— En un mot, au général Changarnier, l'ancre de salut de la prospérité publique, le véritable représentant du parti de l'ordre : Vive le général Changarnier!

— Mais je ne suis pas le général Changarnier.

— Vous êtes alors l'illustre Fialin de Persigny. Vive M. Fialin!

— M. Fialin n'est pas ici.

— C'est peut-être au célèbre Viellard que nous avons l'honneur de parler. Vive M. Viellard!

— Je ne suis point M. Viellard!

— Ne seriez-vous point par hasard M. Lucien Murat. Vive M. Murat!

— Messieurs, on me nomme Odilon Barrot.

— Mille pardons, monsieur, de vous avoir dérangé, nous sommes vos très-humbles serviteurs. »

V.

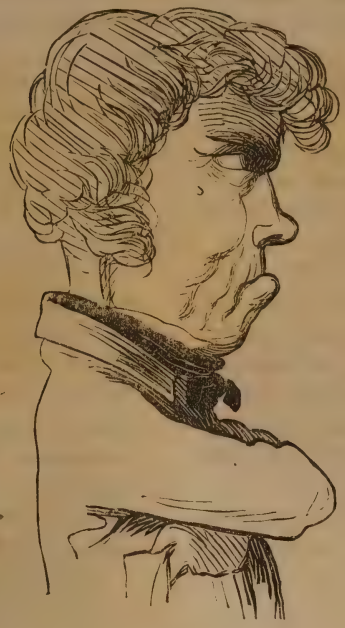
« Mes amis, mes chers amis, il faut faire cela pour moi.

UN REGARD DANS L'AVENIR.

MAI 1848.

Enfin, voici les élections!!! Dans quelques jours l'Assemblée nationale se réunira; son premier soin sera certainement de nous débarrasser de la République et de nous donner un roi solide; nous ne pouvons nous en passer plus longtemps.

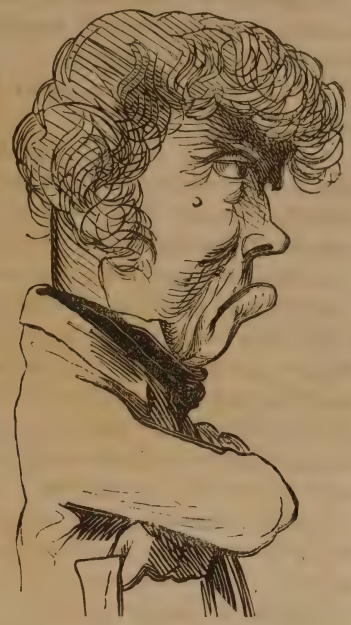
Dans un mois il ne sera plus question de République.



JUIN 1848.

Cette fois nous voilà bien débarrassés de ces infâmes républicains; ceux qui n'ont pas été fusillés sont bien casematés, et les conseils de guerre en feront prompte justice. Il est fâcheux que l'Assemblée ait cru devoir se servir d'un Cavaignac, mais enfin il fallait une transition.

Dans deux mois il ne sera plus question de République.



DECEMBRE 1848.

Finirons-nous l'année sous cette satanée République! Nous sommes, à la vérité, débarrassés de ces gredins de républicains et de leur infernal Cavaignac; mais malheureusement tout n'est pas fini. Encore une étape à faire; mais un peu de patience, ce ne sera pas long.

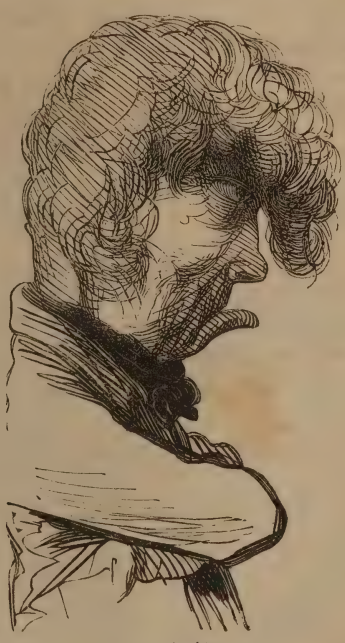
Dans trois mois il ne sera plus question de République.

MAI 1849.

Encore en République! Mais où allons-nous, grand Dieu! Heureusement que nous avons une immense majorité dans la nouvelle Assemblée, et elle ne peut manquer de proclamer au plutôt la monarchie. Il est grandement temps d'y revenir, les bons principes se perdent.

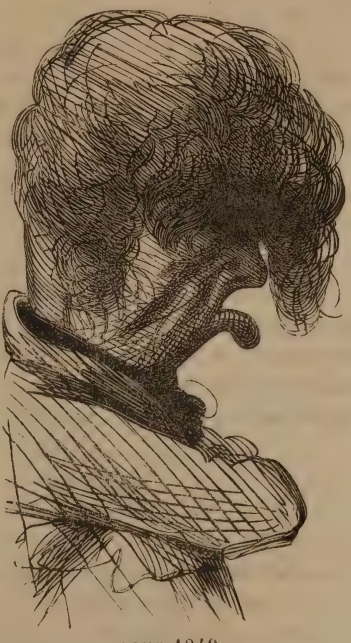
Mais, grâce à l'Assemblée, la République est à sa dernière heure.... il faut bien l'espérer!

Dessiné par DEUTSCH.



JUIN 1849.

Quelle impardonnable faute! Changarnier a tout gâté avec son impétuosité. Il fallait les laisser s'engager davantage, les prendre par la tête, par la queue, par les flancs, et mitrailler toute cette canaille, puis profiter du tumulte pour proclamer la monarchie. Quelle folie de croire qu'il faut encore des ménagements! La République n'aurait-elle pas fini son temps!



AOUT 1849.

C'est aujourd'hui le 16 août, la journée du 15 s'est passée sans amener les changements que nous attendions. Que signifient ces cris de *Vive la République! Vive la Constitution!* que l'on pousse aujourd'hui par toute la France.

Dix-huit mois de République! Mais le pays s'y habitue; et, si malheureusement les affaires reprennent malgré nous, nous sommes flambés!...

Gravé par BAULANT.

— Tout ce que vous voudrez, mon cher monsieur Grandin, excepté pourtant de nous couvrir de ridicule, nous et toute la ville d'Elbeuf.

— Je lui avais promis un accueil si flatteur de votre part!

— Toujours la même mystification qui continue, nous savons bien que vous êtes un farceur, monsieur Grandin, mais vous poussez la chose trop loin. Nous ne pouvons pas consentir à crier Vive un mort.

— Vous croyez qu'Odilon Barrot est mort?

— Plusieurs années avant Benjamin Constant, dont il était l'ami intime et avec lequel il siégeait à la chambre des députés sous la Restauration. Son convoi fut magnifique, à preuve qu'il y eut deux ou trois personnes tuées rue Saint-Denis. Mon oncle, Thomas, y était, et il manqua d'être écrasé sous les chevaux des gendarmes, parce qu'il criait : Vive la Charte.

— Mais je vous dis que vous vous trompez, Odilon Barrot vit encore, il est président du conseil des ministres.

— Parole d'honneur?

— Je vous le jure.

— Alors nous vous croyons, et nous crierons : Vive Odilon Barrot!

— Mais ce n'est pas tout.

— Que faut-il faire encore!

— Lui rendre en corps une visite. Vous êtes la fine fleur des conservateurs du pays, il sera bien aise de vous voir. Je me charge de vous présenter.

— Nous irons, monsieur Grandin, dès que cela peut vous être agréable; d'ailleurs je suis bien aise d'exprimer à cet Odilon Barrot le vœu unanime des conservateurs d'Elbeuf et de toute la France. »

VI.

« Messieurs les notables d'Elbeuf, croyez que je n'oublierai jamais la démarche flatteuse que vous faites en ce moment, et que ce jour est le plus beau jour de ma vie! Soyez convaincus que mon seul, mon unique but est de sauver l'ordre et la société.

— Nous n'en doutons pas, monsieur le ministre, aussi sommes-nous à notre aise pour vous adresser une demande.

— Parlez, messieurs, parlez.

— Le véritable parti de l'ordre, les conservateurs sérieux sont mécontents.

— N'a-t-on pas assez fait pour eux?

— On n'a rien fait encore.

— Quoi, Paris en état de siége!

— Tout cela n'est rien.

— Les journaux suspendus, les décrets du gouvernement provisoire annulés.

— Rien encore. Le parti conservateur ne sera tranquille que lorsque M. Léon Faucher reprendra le portefeuille de l'intérieur. C'est le seul homme auquel nous ayons confiance. Tous les autres sont plus ou moins des républicains. En attendant cet acte de haute justice, monsieur le ministre, nous vous prions en partant d'agréer nos respects.

— Poussez donc quelques acclamations avant de partir, cela lui fera plaisir et vous me l'avez promis.

— C'est vrai, monsieur Grandin, c'est vrai, les Normands n'ont que leur parole. Attention, messieurs, c'est le moment : Vive Léon Faucher! vive Léon Faucher! »

VII.

« M. Odilon Barrot est-il de retour?

— Depuis hier.

— Peut-on lui présenter ses compliments sur son heureux voyage?

— Il n'est visible pour personne.

— Qu'a-t-il donc?

— Une colère rentrée, et puis.....

— Et puis quoi?

— La colique. »

JEAN VERTOT.

LE 15 AOUT.

« Mille tonnerres! c'est une indignité.

— A qui en avez-vous donc, voisin Gredelu?

— Vous me le demandez!

— Il le faut bien, puisque je l'ignore!

— Dans quel mois sommes-nous?

— En plein mois d'août.

— Quel jour?

— En plein 15!

— Quelle fête célèbre-t-on ce jour-là?

— La fête de la Vierge.

— Et puis?...

— Celle de Napoléon.

— Eh bien, où sont les lampions?

— Absents.

— Les mâts de Cocagne?

— Zéro.

— Les orchestres à tous les coins de rue?

— Je n'en vois pas.

— Et la revue, cette grande revue qu'on avait annoncée pour le 15?

— Tiens, c'est vrai!

— Cette revue pour laquelle tous les vieux de la vieille avaient fait astiquer leurs anciens uniformes, où la passe-t-on?... décidément le petit se moque de nous!

— De qui voulez-vous parler?

— Suffit; vous me comprenez; je n'ai pas besoin de vous en dire davantage : il rougit de son oncle!

— En vérité!

— Il s'imagine qu'il est assez grand pour marcher tout seul!

— Il se trompe.

— Et crânement encore! Sans nous, voyez-vous, sans les vieux de la vieille, il est perdu!

— Je suis de votre avis.

— Qui est-ce qui l'a fait nommer?

— C'est vous.

— Qui est-ce qui lui maintient sa popularité?

— C'est encore vous.

— Qui est-ce qui lui est dévoué sans arrière-pensée, parce qu'il est le neveu de son oncle?

— C'est toujours vous.

— Pourquoi donc alors qu'il n'a pas passé sa revue, et qu'il n'a point voulu célébrer la fête de l'Empereur?

— Je l'ignore.

— Moi, je le sais, et nous le savons tous : c'est parce qu'il a eu peur de faire de la peine à Thiers, à Molé, à Berryer, à un tas de gens qui ont fait mettre son oncle à Sainte-Hélène! Qui sait où ils le mèneront, lui! Pourquoi n'a-t-il pas repris Duroc?

— Il est mort.

— C'est un bruit qu'on fait courir. Et Savary, est-il mort aussi, par hasard?

— On le dit, du moins.

— C'est faux, nous le savons bien, nous autres vieux de la vieille! Le petit, voyez-vous, est f...ichu; c'est mon ancien colonel qui me l'a dit : Parce que, a-t-il ajouté, il a commis la même faute que son oncle, il a repris Fouché! Ça ne nous empêchera pas de célébrer la fête de l'Empereur tout de même; il n'y a pas de revue au Champ-de-Mars, nous resterons plus longtemps à la barrière! C'est le colonel qui doit nous présider, nous serons au moins cent cinquante lapins, des durs à cuir, tous blessés de Waterloo et souscripteurs de l'épée d'honneur offerte au général Piat!

— Puisque vous voilà, donnez-moi un renseignement.

— Avec plaisir, si j'en suis capable.

— Pourriez-vous m'apprendre pourquoi on a donné une épée d'honneur au général Piat?

— Je n'en sais rien; mais, si c'était à recommencer, je souscrirais encore pour vingt-cinq centimes. Vive l'Empereur!... vive le général Piat!

— Il est écrit que je ne saurai jamais pourquoi le général Piat a reçu une épée d'honneur. »

Tout cela rentre à Rome.

Arrivée impromptu d'un noble représentant de la montagne Blanche chez un de ses plus fervents commettants, au milieu des préparatifs et de la répétition d'un concert préparé à son intention à propos des vacances parlementaires.

A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Monsieur le ministre,

La France en général, et les auteurs de la *Revue Comique* en particulier, attendent de vous un acte de réparation nationale, une mesure qui ne peut qu'augmenter la splendeur de l'Université, qui vous doit beaucoup déjà, et qui vous devra davantage encore.

Le gouvernement provisoire, composé d'impies et d'hérétiques, avait porté une main sacrilége sur tout ce qui rappelait les anciennes traditions de la France. Les membres de ce gouvernement, infâme réunion de tous les relaps et excommuniés de l'univers, se faisaient un jeu de la religion. Personne n'ignore que Flocon, Ledru-Rollin, Albert, Louis Blanc, se livraient aux damnables pratiques des anciens templiers. M. Carlier a trouvé, dans une visite domiciliaire chez Ledru-Rollin, une statuette en bronze représentant Moloch, l'objet du culte des templiers. Il est de notoriété publique aujourd'hui que l'hérésie du temple infestait le gouvernement provisoire tout entier, et que chacune de ses séances était présidée par un bouc en habits sacerdotaux.

Le premier soin de ces misérables avait été de débaptiser les colléges de Paris, afin d'apprendre à la jeunesse l'oubli du passé dans ce qui le caractérisait encore. Pour donner la mesure du régime qu'ils préparaient à la France et des idées dans lesquelles ils voulaient instruire nos enfants, les gouvernants de cette hideuse époque avaient résolu de remplacer les anciens pa-

trons des colléges Charlemagne, Saint-Louis, Henri IV, Louis-le-Grand, Bourbon, par des patrons tirés de leur affreuse légende.

Nous aurions eu le collége d'Holbach,

Le collége Robespierre,

Le collége Marat,

Le collége Louvel,

Et, pour arriver à l'abomination de la désolation, le collége Voltaire.

Les plus grands scélérats s'effraient quelquefois de leur œuvre. C'est ce qui arriva au gouvernement provisoire. Son impiété lui fit peur. Il ne renonça pas cependant à son but, mais il voulut y arriver progressivement et sans effrayer les familles.

Nous eûmes le lycée Monge,

Le lycée Descartes,

Le lycée Napoléon, etc., etc.

Laisserez-vous subsister plus longtemps sur le fronton de nos édifices d'éducation les noms de ces impies?

Monge, le membre de l'Institut républicain, le savant de l'armée d'Égypte, est-il un exemple à citer à la jeunesse?

Quelle conscience orthodoxe ne frémit pas au seul nom de Descartes, l'apôtre du libre examen, le hardi démolisseur du principe d'autorité, de Descartes que l'inquisition aurait fait brûler avec raison!

Il y a un autre nom que ma plume se refuse d'écrire, un nom janséniste, qu'il faut surtout se hâter d'effacer, le nom de celui qui poursuivit de ses infâmes libelles la sainte compagnie de Jésus, du monstre vomi par Port-Royal, de Pascal enfin! Grand Dieu! jai osé retracer ces syllabes maudites.

Et Napoléon, cet homme qui pouvait être si grand en conservant le trône à ses princes légitimes, et qui eut l'audace d'y monter, ce voleur de sceptres et de couronnes, est-ce là le souvenir qu'il faut rappeler à nos enfants? Vous objecterez sans doute pour ce nom-là les circonstances actuelles, la raison d'État. Nous vous comprenons, monsieur le ministre, sachons faire la part des temps. En attendant, il est bien convenu qu'on ne désignera plus entre nous le lycée Napoléon que sous le titre de collége de M. Crédit.

Fils des croisés, nous voulons que nos enfants soient élevés sous l'invocation de saint Louis, le héros des croisades. Partisans du droit divin et de la monarchie absolue, quel plus grand nom apprendre à nos fils que celui de Louis XIV, dont vous avez fait un si bel éloge à la distribution des prix du concours général!

Nous savons, monsieur le ministre, que vous êtes depuis longtemps disposé à vous rendre au vœu que nous exprimons ici, et que vous attendez seulement le moment favorable. Il est arrivé; toute la presse, y compris la *Revue comique*, vous convie à faire cesser le scandale dont nous nous plaignons; bien plus encore, la France entière voudrait vous voir user de votre prépondérance dans le conseil pour faire changer les noms révolutionnaires des colléges et des écoles qui ressortissent à l'administration municipale.

Est-il convenable de donner à un collége le nom d'un prince qui eut une vie aussi légère que François Ier? On objectera sans doute que nous tolérons le collége Henri IV, mais ce grand roi avait donné au monde le spectacle de son abjuration, et il avait pris un confesseur jésuite. Cela excuse bien des erreurs.

Rollin fut un fort brave homme, nous en convenons, mais il appartenait à l'enseignement laïque. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il ne fût pas un peu janséniste. Hâtez-vous de supprimer cette désignation : *collége Rollin*. Nous voudrions qu'on l'appelât dorénavant *collége Loyola*.

Quant à Chaptal, nous ferons les mêmes observations à son égard que pour le citoyen Monge.

Cette grande réforme accomplie, il en est une plus grande encore, qui doit tenter votre ambition. L'éducation a besoin de changer de mains. Tant que l'Université façonnera les générations, on aura beau invoquer saint Louis et Louis XIV, le levain révolutionnaire fermentera encore dans le sein de la jeunesse. L'éclectisme, fils de l'incrédulité et de l'athéisme, pervertira les esprits. Il faut rappeler les jésuites et leur confier le monopole de l'enseignement.

Sans cela, ce sera toujours à recommencer.

Convaincus de cette vérité comme nous sommes certains que vous l'êtes, monsieur le ministre, nous attendons avec confiance l'effet de vos croyances, et nous vous prions d'agréer l'assurance de notre respect.

Suivent les signatures de dix-huit millions de pères de famille et des auteurs de la *Revue comique*.

MONITEUR UNIVERSEL.

PARTIE OFFICIELLE.

Considérant que, dans un Etat bien ordonné, il importe que tout soit en harmonie avec la pensée du gouvernement, les théâtres de Paris reprendront, comme les colléges, leurs anciennes dénominations :

Le Théâtre de la République s'appellera Théâtre-Français;

Le Théâtre de la Nation, Académie royale de Musique;

Le Gymnase-Dramatique, Théâtre de Madame.

Le préfet du département de la Seine est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Signé DUFAURE.

Voulant faire disparaître toutes les traces des calamités de ces dernières années, nous avons ordonné que toutes les rues, ruelles, culs-de-sac, places publiques, fussent désignés sous le nom qu'elles portaient avant la révolution.

Voulant, en outre, récompenser les citoyens qui ont le plus fait pour la cause de l'ordre et de la société, nous avons décidé que les nouvelles rues en cours de construction porteraient les noms de l'un de ces citoyens.

Ainsi, la continuation de la rue de Rivoli au Louvre sera appelée rue Thiers.

La place du Louvre deviendra place Véron.

Nous aurons également la rue Merruau, la rue Berger, la rue Fialin, la rue Piat, etc., etc., etc. Nous ferons connaître les noms des citoyens appelés à figurer sur les murs de Paris à mesure qu'ils auront été choisis en conseil.

Le préfet du département de la Seine est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Signé DUFAURE.

Attendu qu'il importe de renouer partout les traditions de l'ancienne monarchie, et qu'il est utile de rappeler aux générations présentes les souvenirs de gloire des générations passées, nous avons décidé de faire reprendre à plusieurs corps de l'armée leurs titres d'autrefois.

Le premier régiment de l'armée française prendra le nom de Royal-Cravate.

Les hussards s'appelleront dorénavant hussards-Berchigny.

Royal-Changarnier, tel est le titre que portera dorénavant le 2e régiment de carabiniers; un des régiments d'infanterie de marine sera désigné sous le nom de Naval-Persigny.

Signé RULHIÈRES.

— Il a été décidé en conseil que le ministre de la justice reprendrait immédiatement le titre de garde des sceaux. Il sera présenté un projet de loi à la rentrée de l'Assemblée législative pour que le président de la susdite Assemblée porte le titre de chancelier et ne puisse présider qu'en simarre.

— A partir du 1er janvier le service de la brigade de sûreté sera organisé sur de nouvelles bases. Le chef de cette branche importante de la police prendra le titre de chevalier du guet et jouira de toutes les prérogatives attachées autrefois à ces fonctions.

— Le garde des sceaux a ratifié hier le contrat de vente entre l'avocat Cabassol et le conseiller en cour d'appel Peloquin. C'est la première charge qui se soit vendue depuis le rétablissement de la vénalité des offices. Le prix en est monté jusqu'à cent mille écus.

— Hier, aux applaudissements d'une foule enthousiaste, le drapeau tricolore, arboré sur les édifices publics, a été remplacé par le drapeau blanc. Les troupes ont également pris la cocarde blanche dans une revue passée au Champs-de-Mars. On ne saurait se faire une idée de la joie de nos soldats en revoyant le vieux drapeau de Bouvines et de Hastembeck.

Avant de partir en vacances, l'Assemblée nationale a eu soin de confier la Liberté à la garde du démon de la Compression, assisté des décrets sur l'état de siége, sur la presse et sur le droit de réunion. — Puis nos jeunes représentants ont pris joyeusement leur vol.

LE CZAR XERXÈS.

I.

« Nesselrode !

— Majesté.

— Mes ordres sont-ils exécutés?

— Ainsi que vous l'avez ordonné, sire, j'ai fait forger la grande chaîne qui doit envelopper toutes les révolutions de l'univers.

— C'est très-bien. Les anneaux sont-ils solides?

— Ils sont d'acier, comme les baïonnettes de vos soldats. Quelle révolution enchaînerons-nous la première?

— La révolution de Hongrie, c'est la plus voisine de nous; ensuite nous étendrons notre chaîne sur la révolution allemande, sur la révolution italienne, sur la révolution française, nous enchaînerons ainsi l'océan de la démocratie, et nous l'empêcherons de se livrer à de nouvelles tempêtes. Que pensez-vous de mon moyen, Nesselrode?

— Il est excellent, bien que renouvelé de Xerxès.

— Quel était ce Xerxès?

— Le Nicolas de son époque.

— Je ne vous en demande pas davantage. Maintenant que nous avons enchaîné la démocratie, nous pouvons aller nous coucher. Bonsoir, Nesselrode!

— Bonne nuit, sire. »

II.

Eh bien! quelles nouvelles de la Hongrie?

— Il paraît que les rebelles tiennent toujours.

— Comment! ils ne sont pas encore enchaînés?

— On dit, sire, qu'ils ont rompu un des anneaux de la chaîne.

— Qu'on se hâte d'en forger un autre, et qu'on s'empare de cette révolution. A quoi songe donc Paskewitch?.

— Il songe à se défendre.

— Si dans huit jours il n'a pas fait Kossuth prisonnier, je l'envoie en Sibérie par un train de plaisir. »

III.

« Eh bien! Nesselrode, j'espère que les choses vont bien en Italie?

— Coussi coussa.

— Que signifie ce langage?

— Il signifie que le maréchal Radetzki commence à se plaindre.

— Est-ce que là aussi ma chaîne se serait brisée?

— Pas encore, mais le maréchal prétend qu'il sent de fortes secousses aux extrémités, et qu'un des anneaux du milieu pourrait bien finir par céder. En un mot, il craint de prochains soulèvements.

— Écrivez-lui de ma part que si l'insurrection éclate, je lui ferai redemander mon grand cordon de l'ordre de Sainte-Anne. »

IV.

« Votre Majesté veut-elle lire les dépêches de France arrivées aujourd'hui?

— A quoi bon! ce n'est pas la France qui m'inquiète. Voilà un pays modèle; nous nous imaginions que ce serait la révolution qui nous donnerait le plus de peine à enchaîner, et, pas du tout, elle a comme d'elle-même tendu les bras. Voyons un peu pourtant, que dit-on à Paris?

— Le vénérable Odilon Barrot a été indisposé.

— Que m'importe, pourvu que M. de Falloux se porte bien!

— Il va à merveille. Il fait deux repas par jour.

— Le pauvre homme!

— Il dort huit heures de suite sans broncher.

— Le pauvre homme!

— Il est gras, frais, luisant.

— Le pauvre homme!

— Quant au pays en lui-même...

— Le calme le plus parfait règne toujours, n'est-ce pas?

— Sire, pour ne vous rien cacher, je dois vous dire que les dépêches parlent de symptômes.....

— Quels symptômes?

— On aurait beaucoup crié Vive la République! au dernier voyage du président en Normandie. Le *Journal des Débats* commence à s'alarmer.

— Heureusement Changarnier est là; il n'y a pas de risque de voir la chaîne se rompre entre ses mains. Qu'en pensez-vous, Nesselrode?

— Je pense que Votre Majesté a toujours raison. »

V.

« Nesselrode!

— Sire.

— Je suis de bonne humeur aujourd'hui, je voudrais bien faire quelque chose qui vous soit agréable. Vous n'êtes que comte, je vous nomme prince. Êtes-vous satisfait?

— Permettez, sire, que je me précipite à vos genoux.

— C'est inutile, je vous en dispense. Je viens de lire les journaux de Vienne, les Hongrois sont partout battus.

— En vérité!

— La *Voce della verita* a reparu à Rome, et elle annonce que la pacification de l'Italie est complète. Les peuples bénissent la main qui les a fait rentrer sous le joug de leurs anciens souverains.

— Vraiment!

— En France, s'il faut en croire la *Gazette de France*, les esprits s'avancent à pleines voiles vers le port de la légitimité.

— Tiens! tiens! tiens!

— Partout les révolutions sont vaincues.

— Puisque tel est l'avis de Votre Majesté.

— Les idées d'ordre reprennent le dessus.

— Il faut en convenir.

— Et tout cela grâce à qui?

— Grâce à vous, sire, grâce à vous.

— J'ai pris d'une main ferme la cause des bons principes, au moment où tout le monde en désespérait, et maintenant elle triomphe. Je suis définitivement parvenu à enchaîner la mer.

— C'est-à dire la démocratie?

— Comme vous dites, Nesselrode, la démocratie. Ne trouvez-vous pas que j'ai complétement réussi?

— Sans doute, sire, comme Xerxès.

JEAN VERTOT.

VIEUX HABITS, VIEUX GALONS!

OU

L'AVENIR DE LA FRANCE A TROIS POINTS DE VUE DIFFÉRENTS.

PREMIER POINT DE VUE.

UN ANCIEN SOLDAT, *blessé à Arcole, laissé pour mort sur le champ de bataille de Waterloo, actuellement portier rue aux Ours;* et autres anciens soldats.

— Ils sont étonnants avec leur République, ils ne veulent pas qu'après elle arrive l'Empire; ils savent pourtant bien que la France n'est possible qu'à cette condition. — Vive l'Empereur!

Il ne me reste plus de mon ancien uniforme que les moustaches grises. Je vais à la Rotonde du Temple, j'achète une culotte de peau, un dolman, un ourson, une sabretache, des bottes en cœur, et me revoilà en tenue. Saprelotte! j'allais oublier la giberne, — la fameuse giberne qui renferme le bâton de maréchal. Les marchands auront bien encore, je pense, des gibernes garnies de leur bâton. J'achète donc tout le bataclan d'occasion, pas cher, et sacrebleu! la main sur la couture de la culotte, je me crois irréprochable.

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Le cheval de l'apprenti, qui, par suite des événements, se trouve séparé de son maître, fait une visite à la maison de ville.

Et pénètre dans la salle où siége le conseil municipal.

Puis, voulant faire un tour sur le balcon, il met son cavalier dans le plus grand embarras.

Je cours au Carrousel. — Où est mon Empereur? Il passe en revue les vieux de la vieille. Je le reconnais à son cheval blanc, à sa redingote grise et à son petit chapeau. — Ciel! on dirait que sa prunelle est moins vive et que son nez est plus long... Pauvre Empereur! c'est l'exil qui l'aura changé comme ça... Oh! les gueux d'Anglais! Mais c'est égal, c'est bien lui, je le reconnais, c'est toujours mon Empereur: vive l'Empereur!

Le voilà qui passe devant le front des guides. Bon, il se mouche et prend sa lorgnette : il va parler.

« Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent! »

— Vive l'Empereur!

« Soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. »

— Vive l'Empereur!

Il répète ce qu'il avait déjà dit dans le temps, et il prend toujours du tabac à même la poche de son gilet. Ah! brave Empereur, va!

Il s'avance vers moi. Je me sens tout chose, mes jambes flageolent. — Est-ce que je ne serais plus un vieux dur-à-cuire? Grands dieux! il met la main sur mon épaule.

— Vive l'Empereur!

— Ah, ah! tu as conservé ton vieil uniforme; c'est bien ça, Robert, je suis content de toi! Demain nous monterons à cheval; je te fais dragon de la garde.

— Mon Empereur, je l'étais déjà.

— Tu le seras encore. Imbécile, pourquoi n'as-tu pas de gourde! je t'aurais demandé à boire un coup. Ce sera pour une autre fois...

J'aurais dû m'attendre à une pareille faveur, c'est dans ses habitudes.

Mais voilà qu'il reconnaît tout son vieux monde. Il tire l'oreille à Taupinard. — C'est encore une de ses habitudes. — Bon Empereur! Ce Taupinard a-t-il une chance! Moi aussi, du reste, j'en ai de la chance; car il allait boire à même ma gourde si j'en avais eu une, et il m'a promis que ça serait pour plus tard.

Je le savais bien, moi, que le beau temps reviendrait, le beau temps des fanfares, des bivouacs, des coups de sabre, des fusillades et des canonnades. Il l'a dit : Demain nous entrons en campagne. Nous recommençons Marengo, Austerlitz, Iéna, Lutzen, Bautzen, Wagram, Leipzig, et de portier que j'étais hier, mauvais remetteur de fonds de culottes laissé pour mort sur le champ de bataille de Waterloo, je redeviens dragon de la garde, puis lieutenant, capitaine, commandant, colonel, général! — et enfin maréchal de France! Je suis le maréchal Robert! le brave maréchal Robert, l'ami de l'Empereur! Je dîne avec lui! Ah! j'en deviendrai bête!... Mille millions de canons! vive l'Empereur!

DEUXIÈME POINT DE VUE.

UN VIEUX LÉGITIMISTE *de l'émigration de Coblentz, ancien chambellan de Louis XVIII, actuellement commissaire des pompes funèbres;* et autres chambellans et porte n'importe quoi.

Ils sont trop simples avec leur République et leur Empire. Ils ne veulent pas qu'à la suite de ces interrègnes arrive la Restauration. On devrait pourtant bien reconnaître aujourd'hui que la monarchie légitime et le

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Tipps.

Pipps ne perd cependant pas la tête et cherche à rattraper les étriers.

Mais ses efforts ne sont pas couronnés de succès.

La rapidité extraordinaire du coursier sauve néanmoins l'apprenti.

droit divin sont le seul gouvernement praticable. — Vive Henri V!

Je cours à la Rotonde du Temple et j'acquiers un habit à paillettes, une culotte de soie, un gilet à fleurs et un clac; je fais ajuster deux bandes de maroquin rouge aux talons de mes escarpins des dimanches qui sont encore assez frais, et ainsi nippé, je suis présentable. Petit étourneau! j'allais oublier le jabot en point d'Angleterre parsemé de tabac d'Espagne. Diable! mais où me procurer du tabac d'Espagne? Ah bast! j'ai appris par expérience qu'au Temple on trouve à peu près de tout. J'y trouverai sans doute du tabac d'occasion pour une somme très-modique, et alors je n'aurai plus qu'à monter sur le char de ma nouvelle fortune.

Je vole à Versailles. Quelle brillante réunion sur la place d'armes et dans la cour du palais! Je crois que j'arrive un peu tard, le bruit circule que notre cher prince, qui se promène depuis dix minutes au milieu de sa chère noblesse, a déjà répété à trente-trois personnes cette adorable phrase :

« Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus! »

Le prince vient à moi. Quel port majestueux! — me reconnaîtra-t-il? Je l'espère, quoiqu'il ne m'ait pourtant jamais vu. Mais, de même que nous autres venons au monde avec le privilége de tout savoir sans avoir rien appris, nous avons encore ce certain je ne sais quoi dans la physionomie qui nous distingue des manants et auquel le prince ne pourra se méprendre, — et puis il me remettra toujours bien à mon habit. Il s'avance. De la sagacité, mon avenir en dépend.

« Sire,.....

— Eh! c'est ce cher, ce très-cher, ce.... aidez-moi donc un peu.

— Sire, — Almanzor de La Ratatinière, décoré de l'ordre du Lis et chevalier de Saint-Louis.

— Palsembleu! je le savais bien. J'ai rencontré quelque part le portrait de votre bisaïeul, un serviteur fidèle de ma famille. Vous le voyez, marquis, il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus.

— Sire, l'éclat de votre personne.....

— Vous êtes un noble cœur, marquis; je sais tout ce que vous avez souffert pour notre cause. Comptez sur l'appui d'un monarque qui veut le bonheur de ses sujets. A propos, cher de La Ratatinière, j'irai demain soir faire une médianoche à votre château de La Ratatinerie.

— Ah! sire, l'éclat de votre personne.....

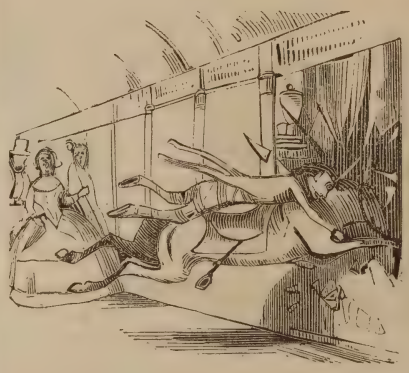
— Je sais, marquis, mais je vais à ce cher de Falloux, notre directeur et notre conseil, que j'aperçois là-bas. »

Ciel! quelle journée! et quel honneur pour les Ratatinière. Oh! le magnifique prince! Il est bien le noble fils de ses ancêtres. Mais où diable prend-il mon château de La Ratatinerie? — Il ignore assurément que je vis d'une pension de douze cents livres que me fait l'administration des pompes funèbres pour ouvrir la marche des convois de première classe, avec panaches. Quant à la médianoche, je ne sais pas comment j'en sortirai. Je ne compte certes pas lui offrir la chambre que j'occupe au cinquième étage d'une maison de la rue Boute-Brie. D'ici demain Mercure m'inspirera.

En attendant, me voilà sur le chemin des faveurs. La saison du plaisir accourt sur les ailes de l'Amour et de Flore. Allons, Almanzor de La Ratatinière de La Ratatinerie, du coup d'œil, mon bon; le jarret cambré, la poitrine en avant et l'insolence aux lèvres. Ah! les corbillards m'ont bien cassé. Mais, par la mordieu! je remonterai sur l'eau. A bientôt les nouvelles folies. Almanzor, tu te marieras à quelque fille de fermier gé-

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.



Le cheval infatigable poursuit sa route.

Puis retrouvant la piste de son camarade, il traverse à son tour le marché aux poteries.

Maître Keill, plein de ses idées de vengeance, se met sur les traces du tailleur.

(*La suite à bientôt.*)

néral ou de gros financier; tu enterreras les grands-parents. — Tête-bleue! c'est ton ancienne spécialité. On raffolera de toi à l'OEil-de-bœuf, à Marly, à Trianon, tu obtiendras de nouvelles lettres de noblesse, tu seras nommé grand veneur. — Non; grand pannetier. — Non; intendant des gabelles. — Non, par la sambleu, non. Tu seras tout bonnement nommé surintendant de la police du royaume, et alors..... Oh! alors, ventre-saint-gris! gare aux républicains et aux journalistes de l'école de Jean-Jacques, et vive Henri V!

TROISIÈME POINT DE VUE.

UN ANCIEN CAPITALISTE, *décoré de la Légion d'honneur, autrefois capitaine de la 1re compagnie de la 1re légion; faisant actuellement la place pour le fameux élixir de longue vie : un* FRANQUE *le rouleau; on remet 25 c., un passe-lacet, un cure-dent, un cure-oreille et un paquet d'aiguilles au consommateur qui rapporte le verre au siége de la société.*

— Ils sont vraiment trop stupides avec leur République, leur Empire et leur Restauration. Au dix-neuvième siècle, siècle de lumière s'il en fut, ne pas comprendre que ce qui convient le mieux à une nation éclairée, c'est un gouvernement constitutionnel ayant pour base les garanties octroyées de la Charte de 1830. Au reste, nous y revenons tous les jours et nous pourrons bientôt crier Vive la Charte! vive Louis-Philippe et son auguste famille!

Ce jour-là, je bourre mes poches de rouleaux d'élixir et je pousse une pointe vers le Temple. J'espère que le placement de ma liqueur dans un quartier nouveau me permettra de faire une petite tournée sous les galeries de la Rotonde. Si les rentrées sont difficiles, je suis toujours sûr d'opérer quelques échanges dans les boutiques de friperie. J'offre cinq rouleaux pour un habit de garde national, ancienne mode; trois rouleaux pour un fourniment, vieux modèle; deux rouleaux pour un pantalon à grand pont. Il faut de la couleur locale, je ne connais que ça. Fichtre, j'oubliais un point important! la coiffure. Pour cinq rouleaux au plus j'obtiens un bonnet à poil de la garde impériale. — Ils pigent assez avec les bonnets de mon ancienne compagnie. Me voilà donc sous le harnais. J'embrasse mes enfants et ma poule chérie, et je me mêle à la nation qui me porte avec enthousiasme au-devant de notre sauveur à tous.

Il est attendu entre la barrière Belleville et celle de Saint-Denis. Il fera sa rentrée, comme un honnête et simple bourgeois, par la barrière de la Chopinette.

Une voiture s'avance, ce sont eux. Dieu me pardonne! le sauveur de la nation est placé en lapin sur un coucou. En vérité, c'est trop d'abnégation, et je sens un pleur d'attendrissement qui mouille ma paupière.

Les voilà, ils descendent. Le bon roi a la même redingote qu'il portait il y aura bientôt deux ans. Il est entouré de son auguste famille, et s'appuie sur le bras de sa femme et sur son parapluie. Brave homme, va!

« Vive le roi des Français et son auguste famille!

— Mes amis, le grand peuple qui m'entoure... C'est toujours avec un nouveau plaisir que... L'émotion m'empêche de continuer.

— Vive le roi et son auguste famille! »

Mais le monarque vient à moi. J'étais au dernier dîner des Tuileries; il me reconnaît sans doute. Attention!

« Je ne me trompe pas, c'est vous M. Cabassol, ancien capitaine dans la première légion de ma brave garde nationale?

— Sa Majesté, vous l'avez dit. Cabassol, fidèle au poste, patriote dévoué à l'ordre et au salut public. De grands malheurs sont venus fondre sur le pays...

— C'est bien, monsieur Cabassol, chassons ces tristes images. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve au milieu de vous. Mais, dites-moi, comment va madame Cabassol et les petits Cabassol?

— Mal, Majesté, je.....

— Cabassol, il n'y a pas de Majesté ici; il n'y a que deux pères de famille. Dites-moi encore : dans votre ménage, madame Cabassol a-t-elle essayé de la recette que je vous donnai un jour pour les conserves de câpres et de cornichons?

— Non, sire, les temps ont été si durs!...

— C'est bien, Cabassol, votre main; nous nous reverrons.

— Vive le roi et son auguste famille! »

Il m'a donné une bonne grosse poignée de main, et a daigné se souvenir d'une recette de conserves qu'il m'avait enseignée dans les temps; à la bonne heure, voilà un homme tout rond, pas fier et instruit : un roi comme il nous en faut un. Il est père de famille et comprend et protége l'industriel qui travaille pour l'avenir de ses enfants. Au diable l'élixir de longue vie! J'avais, après 1830, amassé en deux ans une fortune assez rondelette dans des combinaisons d'actions et d'actionnaires; j'étais électeur et éligible, la satanée révolution de février m'a enlevé tout ça. Il nous faut donc recommencer sur de nouveaux frais. Demain je me mets en campagne; j'obtiens la concession d'une ligne de chemin de fer de Marseille à Tanger avec embranchement sur un cap quelconque. C'est une affaire superbe dont m'ont parlé Ravageorff et Polydor Boufbien, mais qui n'est réalisable qu'à la condition de confiance aveugle des souscripteurs. La confiance renaît avec un gouvernement qui protége l'exploitation de toute espèce d'industries, et qui commandite moralement les hommes actifs et adroits. Cabassol, avant deux ans, tu seras baron de Cabassol, officier de la Légion d'honneur, colonel de ta légion, propriétaire en Amérique et député. Tu crieras Vive le roi! sac à papier! et si par hasard des troubles anarchiques venaient déranger l'équilibre du pays, ma foi... tes moyens te le permettant... ma foi, tu voyageras!

A. F—Y.

Gourgaud de Février conteste la victoire;
En effet, les amis du monarque éploré,
Peu jaloux de se faire un renom dans l'histoire,
Délaissèrent celui qu'ils avaient adoré!
Ces flatteurs, de Paris redoutant la colère,
Se tinrent accroupis derrière leurs rideaux;
Et Gourgaud ne put voir le combat populaire,
Car il avait tourné le dos!

Dessiné par FABRITZIUS.

Gravé par BAULANT.

LE CONGRÈS D'EMS.

I.

— Mon cher Gredelu.

— Madame la comtesse de Follemèche !

— Vous savez la grande nouvelle ?

— Laquelle ?

— Notre cher M. Crédit est à deux pas d'ici.

— Parlez plus bas, madame la comtesse, si la police vous entendait !

— Il n'y a pas de danger. M. Crédit est à Ems.

— Ouf ! je respire.

— Monsieur Gredelu, vous avez toujours marché dans le sentier des bonnes doctrines.

— Je m'en honore, madame la comtesse, mon père était passementier de la cour sous Charles X, et je ne l'ai jamais oublié.

— C'est une justice à vous rendre, aussi nous vous avons mis de moitié dans notre projet de voyage.

— Quel voyage ?

— L'abbé Casquette, l'illustre écrivain légitimiste Tartempion, le grand poëte catholique Barbanchu et moi, nous avons résolu de passer le Rhin pour aller présenter nos hommages à M. Crédit. Vous serez des nôtres, Gredelu.

— Madame, tant de bonté.....

— Ne me remerciez pas, mon cher, ne me remerciez pas. Il faut bien que tous les ordres soient représentés dans notre caravane.

L'abbé Casquette, c'est le clergé, je suis la noblesse, vous êtes le tiers état, Tartempion et Barbanchu symbolisent la littérature et la poésie. Il nous manque un représentant des beaux-arts. J'ai envie d'écrire au dessinateur de la *Revue comique*, qui nous a donné un si charmant portrait de notre M. Crédit.

— Gardez-vous-en bien, il refuserait.

— En lui promettant l'ordre de Saint-Michel.

— Il refuserait encore. Je le soupçonne d'être au fond Jacobin.

— Nous nous passerons des beaux-arts. Vous savez, mon cher Gredelu, que nous partons ce soir.

— Le temps de recommander mes serins à mon concierge et de faire ma malle, je suis prêt.

— A bientôt donc, mon cher Gredelu.

— A bientôt, madame la comtesse.

II.

— Bonjour, mon cher Berryer !

— Comment vous portez-vous, mon cher Nettement ?

— Ah ! vous voilà, Lubis ?

— Salut à notre doyen d'âge, au vénérable Lourdoueix.

— Voici Veuillot, l'*Opinion publique*, l'*Union*, la *Gazette de France*, l'*Univers*, nous sommes au grand complet. Berryer, vous pouvez ouvrir la séance.

— Vous savez tous que M. Crédit s'est rapproché de

la frontière. Il est à Ems. Il s'agit d'organiser une manifestation dans le genre de celle de Belgrave-Square. C'est dans ce but que nous sommes réunis. La parole est au vénérable Lourdoueix.

— Nous l'avons perdu, messieurs, cet athlète infatigable, ce cœur généreux, cet esprit supérieur, ce grand homme ! Genoude est mort, Genoude n'est plus ! *Quomodo cecidit potens!* Je le déclare ici, la mémoire de M. de Genoude me sera toujours chère, pleurons Genoude, parlons de Genoude, tout pour Genoude et par Genoude.

— Très-bien! A votre tour, Nettement.

— Je propose qu'on organise des trains de plaisir à deux cents francs, dîners, déjeuners, plaisirs et présentation à M. Crédit compris. Cela nous vaudrait, je suis sûr, un très-grand nombre de visiteurs.

— Qu'en pensez-vous, Lubis ?

— Je suis de cet avis, seulement je voudrais qu'on annonçât en même temps que M. Crédit touchera les écrouelles.

— Y trouvez-vous un inconvénient quelconque, Veuillot ?

— Aucun.

— Le train de plaisir est donc adopté à l'unanimité. Vive M. Crédit!

— Vive M. de Genoude! oui, vive M. de Genoude! Permettez-moi, messieurs, de vous remercier de l'hommage que vous rendez à sa mémoire.

— Que ce Lourdoueix est fatigant, mon cher Veuillot!

— Dites embêtant, mon cher Lubis. Allons fumer un cigare.

III.

— Vous savez, monsieur le comte, que M. Berryer part demain pour Ems?

— Sans doute!

— Que M. de La Rochejaquelein est parti hier?

— Certainement!

— Ces gens-là vont vous devancer, monsieur le comte.

— Je m'en inquiète peu. Berryer est démonétisé, La Rochejaquelein est un légitimiste de fantaisie, d'ailleurs il avait consenti à accepter une ambassade de la République. Le chef du parti sérieux, c'est moi, et quand j'aurai la lettre que Falloux m'a promise.....

— M. de Montalembert?

— C'est moi, monsieur.

— Je suis le secrétaire de M. de Falloux, et voici un pli qu'il m'a chargé de vous remettre.

— Ah! ma lettre de crédit! c'est très-bien, vous le remercierez de ma part, et vous lui direz que demain je serai sur la route d'Ems.

IV.

— Monseigneur ?

— Que me voulez-vous?

— Il faut vous lever.

— Je me trouve très-bien au lit. Il n'est que dix heures.

— Songez donc que vos réceptions commencent aujourd'hui. Vos amis sont là qui vous attendent.

— Des amis que je n'ai jamais vus.

— Des Français! des compatriotes!

— Des compatriotes qui m'ont flanqué à la porte!

— Ils se repentent, Monseigneur, ils se repentent, il faut leur pardonner.

— Eh bien je leur pardonne, mais qu'ils me laissent dormir à mon aise.

— Vous dormirez jusqu'à midi demain, aujourd'hui il faut recevoir les pèlerins de la fidélité.

— Que diable veux-tu que je leur dise, à ces pèlerins?

— Des choses aimables, des mots partis du cœur.

— Et où les prendrai-je?

— Cela n'est pas difficile à savoir.

— Où donc?

— Hé! où les prenait Henri IV, dans son esprit.

— On est toujours à me parler d'Henri IV, cela commence à devenir fatigant.

— Aimez-vous mieux prendre pour modèle François Ier ou Louis XIV? Voyons, Monseigneur, montrez que vous avez du sang des Bourbons dans les veines. Levez-vous.

— Passe-moi donc ma robe de chambre.

— La voilà. Maintenant répétons un peu la leçon que je vous ai donnée hier.

— C'est inutile. Je la sais.

— On ne saurait trop la savoir. D'abord, lorsque vous vous approchez d'un de vos futurs sujets, vous lui dites : Ventre-saint-gris! monsieur, il fait très-chaud aujourd'hui; il doit faire plus frais à Paris, ajoutez-vous d'un air malin.

— Ventre-saint-gris! monsieur, il fait très-chaud aujourd'hui, il doit faire plus frais à Paris.

— Très-bien. Seulement prenez un air plus fin en prononçant ces derniers mots; maintenant, quand on vous parlera politique, vous savez ce que vous devez répondre?

— Rien.

— C'est cela même. Seulement vous aurez l'air d'écouter ce qu'on vous dira avec la plus grande attention. Il vous est permis de lâcher quelques monosyllabes.

— Si je m'endors?

— C'est justement ce qu'il faut empêcher; je vous ai fait préparer du café noir. Il y a des gens, que je vous désignerai, qu'il faudra conduire dans une embrasure

LE LAIT-THIERS ET LE POT AU LAIT.

(Denoûment connu.)

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

de fenêtre quand ils viendront causer avec vous. C'est une attention à laquelle tous les hommes politiques se laissent prendre. Maintenant, Monseigneur, achevez rapidement votre toilette.

— Et mon déjeuner! j'ai une faim du diable ce matin.

— Vous aurez quatre côtelettes.

— Qu'on y ajoute un beefsteack et une omelette.

— Et les pèlerins qui se morfondent depuis ce matin dans votre antichambre?

— Qu'on leur dise que leur malheureux prince n'a pas encore déjeuné, et ils prendront patience.

— J'aime mieux choisir un autre prétexte. Je vais les calmer.

V.

— Eh bien?

— Je les ai calmés pour un moment; il faut vous dépêcher. Ces gens-là brûlent d'impatience de vous voir.

— Je n'ai plus que mon beefsteack à manger.

— Il y a surtout la comtesse de Follemèche qui déclare que, si vous tardez encore, elle en aura une attaque de nerfs. Hâtez-vous donc!

— Encore ce morceau d'omelette.

— Il y aussi l'abbé Casquette et M. Gredelu qui ne voulaient pas me lâcher. Où est M. Crédit? me disaient-ils en me tenant par le revers de mon habit; il nous faut M. Crédit, nous voulons M. Crédit! Ne laissez pas se morfondre ces braves gens. Faites donc vite.

— Plus que cette cuillerée de compote.

— Vous n'en finirez jamais.

— Mais enfin il faut bien que je déjeune.

— Prince, excusez ma rude franchise, mais pour un grand roi je vous trouve bien porté sur votre bouche. Mais ce n'est pas le moment de vous faire de la morale. Vite votre casque! endossez votre cuirasse. Y êtes-vous?

— Ouf! me surcharger ainsi au moment de la digestion!

— Il faut faire quelque chose pour vos sujets. Tâchez de prendre l'air majestueux, et entrons.

VI.

— Le voilà, c'est lui, c'est le cuirassier du miracle!

— Vive M. Crédit!

— Vive Henri IV!

— Casquette, M. l'abbé Casquette, soutenez-moi....

O Crédit, ô mon roi,
L'univers t'abandonne.

Je n'y peux plus tenir, mon brave Gredelu, il faut que je m'évanouisse, la comtesse de Follemèche va s'évanouir.

— Au milieu d'un baise-main, cela ne s'est jamais fait.

— Vous avez raison, Gredelu, je saurai me contenir, pourvu que je l'embrasse. Place, place, messieurs, la comtesse de Follemèche veut embrasser son roi.

VII.

— Enfin, c'est terminé. Otons cette cuirasse qui m'étouffe, et qu'on m'apporte tout de suite mon goûter.

— Que prendra Votre Altesse aujourd'hui?

— Des confitures, quelques fruits, une tarte, quelques gâteaux, la moindre des choses enfin; histoire de casser une croûte. Qui vient encore me déranger?

— Permettez, Sire, que je vous présente un de vos plus illustres serviteurs.

— Comme s'il ne pouvait pas attendre que j'eusse fini de goûter. Enchanté de faire sa connaissance.

— M. Berryer.

— Diantre, un de ceux auxquels je dois donner de l'embrasure. Approchons-nous de la fenêtre, et faisons bien attention à ne rien dire. C'est lui qui doit faire tous les frais de la conversation.

— Sire, votre présence a rempli de joie le cœur de vos fidèles sujets. Le moment est proche où la France partagera notre joie. Quel beau rôle vous allez jouer, Sire? Il dépend de vous de guérir les plaies de notre malheureuse patrie. Prenez garde seulement aux mauvais conseils. Méfiez-vous surtout de Montalembert, c'est un fanatique, un homme dangereux. Il faut vous appuyer sur Thiers et Véron. Ne craignez pas de faire quelques concessions aux idées nouvelles. D'ailleurs quand vous aurez fait Véron duc, qui est-ce qui s'avisera de songer qu'il a vendu de la pâte Régnault? Léon Faucher est également un homme qu'on aurait tort de dédaigner, il peut nous rendre de vrais services. La bonne politique commande d'amnistier les libéraux repentants, et de gouverner avec la rue de Poitiers.

VIII.

— Il a fini. Je vais pouvoir goûter. Qu'y a-t-il encore?

— Voici, Sire, un des plus zélés défenseurs du trône, un des pères de la monarchie, M. de Montalembert.

— Retournons à l'embrasure, et faisons semblant de l'écouter. Il est écrit que je ne goûterai pas aujourd'hui.

— D'un instant à l'autre, Sire, la France peut rappeler le fils de ses rois; j'irai droit au fait. Il y a des gens, M. Berryer entre autres, qui vous pousseront à

une restauration pure et simple avec charte, chambre des députés, chambre des pairs, enfin toute la boutique constitutionnelle. Tout cela est au-dessous de l'attente du siècle. La question est catholique avant tout, je vois d'un côté des croyants, de l'autre des hérétiques, il faut brûler les hérétiques. Si vous n'extirpez pas l'hérésie libérale vous êtes perdu comme Charles X. C'est une affaire entre les Albigeois et vous. Je dois ajouter, prince, que c'est là aussi l'avis de notre illustre Falloux!

IX.

— Sire, M. de Larochejaquelein : ce nom dit tout.

— Encore un qui me tombe sur les bras. Je crève de faim décidément. Pourvu qu'il ait bientôt fini!

— Ma famille a assez versé son sang en faveur de la légitimité pour qu'il me soit permis de vous dire la vérité. Berryer et Montalembert ne peuvent que vous perdre. Croyez-moi, Sire, couchez-vous dans les draps de lit de la République. Quatre ou cinq cités ouvrières, une fleur de lis à chaque coin du drapeau tricolore, l'enseignement confié moitié aux jésuites, moitié aux élèves de l'école normale, et nous voilà pour jamais à l'abri de tout bouleversement. Mais qu'avez-vous, Sire? vous pâlissez.

— Ce n'est rien, monsieur. Continuez.

— Votre pâleur augmente. Je vais sonner, Votre Majesté se trouve mal.

— Un peu de faiblesse seulement, l'heure de mon goûter est passée depuis longtemps, et j'éprouve le besoin de prendre quelque chose. Voulez-vous me faire l'amitié de goûter avec moi?

— Tant d'honneur, Sire.....

— Nous causerons d'affaires à table.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

X.

— Eh bien, Sire, êtes-vous content de ces messieurs?

— Enchanté.

— Que vous ont-ils conseillé?

— M. Berryer m'a conseillé de me défier de M. de Montalembert.

— En vérité!

— M. de Montalembert m'a conseillé de me méfier de M. Berryer.

— Vraiment!

— Et M. de La Rochejaquelein m'a dit que j'étais perdu si je ne me méfiais pas de M. Berryer et de M. de Montalembert.

— Voilà qui est bizarre, on m'avait assuré pourtant que la plus complète union régnait au sein du parti légitimiste.

Le général de Lamoricière, ambassadeur de la République française près le czar de toutes les Russies, rivalise avec les ambassadeurs autrichiens et prussiens pour féliciter le czar au sujet de la *pacification* de la Hongrie.

— On se sera trompé, mais moi je ne me trompe pas, mon estomac sonne six heures. Allons dîner.

XI.

— Monseigneur, vous savez qu'il y a grande réception ce soir. Il est temps que vous songiez à votre toilette.

— Dois-je mettre ma cuirasse?

— C'est inutile; l'habit noir suffira avec le grand cordon du Saint-Esprit, par exemple.

— J'aime mieux ça; j'ai horreur des cuirasses.

— Silence! si on vous entendait... Le faubourg Saint-Germain a envoyé la fine-fleur de ses duchesses à Ems; soyez gentil, ayez l'esprit de M. de Provence, le brio de M. d'Artois; qu'on dise en vous voyant : C'est lui! c'est le petit-fils de Louis XV dit le charmant. À propos, il y aura aussi les journalistes de Paris, soyez gracieux pour eux, vous devez bien quelque chose à leur vieille fidélité.

XII.

— Il passe sans me rien dire!

— Il ne me salue pas!

— Moi, la comtesse de Follemèche, dont les aïeux montaient dans les carrosses de la cour!

— Moi, l'abbé Casquette, qui ai fait deux cents lieues pour le voir, malgré ma goutte et mes rhumatismes! Gredelu, les rois sont des ingrats.

— Je m'en aperçois bien, moi qu'il n'a pas seulement regardé.

— On ne regarde jamais le tiers état; c'est dans l'étiquette. Mais la noblesse!

— Mais le clergé!

— Mon cher Barbanchu, allons-nous-en; on n'a seulement pas l'air de se douter de la présence du plus grand écrivain légitimiste.

— Je vous suis, mon cher Tartempion; il paraît que le plus grand poëte catholique n'est rien aux yeux de ces gens-là.

XIII.

La soirée est finie.

— Monsieur mon gouverneur, êtes-vous content de moi?

— Vous ne vous en êtes pas mal tiré, sauf une boulette, cependant.

— Une boulette! laquelle?

— Vous avez passé devant la comtesse de Follemèche sans lui baiser la main.

— Baiser la main de cette vieille!

— Louis XIV, d'héroïque mémoire, n'y eût point manqué. Apprenez d'ailleurs qu'en légitimité il n'y a pas de vieille femme.

— Voilà qui me paraît grave.

— Cela est ainsi. Songez-y une autre fois.

— J'y songerai. En attendant, qu'on serve le souper.

— Sire, il est servi.

— Que ne le disiez-vous tout de suite. Allons nous mettre à table.

XIV.

Mon cher Lubis,

Savez-vous qu'il n'est pas fort.

Hier on m'a présenté à lui comme un des envoyés de la presse parisienne; impossible de le faire parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps.

Je lui ai touché quelques mots du socialisme; il n'a pas l'air de savoir seulement ce que c'est.

J'ai cru devoir alors le mettre sur l'économie politique; silence complet. La Rochejaquelein l'a perdu.

Heureusement pour nous, cet homme n'est pas un homme, c'est un principe.

XV.

Mon cher Nettement,

Il faut l'avouer, je le croyais plus fort.

Il ne répond que par des monosyllabes à tout ce qu'on lui dit. Peut-être ses parents lui défendent-ils de parler. Montalembert l'a perdu.

Heureusement, cet homme n'est pas un homme, c'est une situation.

XVI.

Mon cher Lourdoueix,

Je le dis avec regret, il n'est pas fort.

Il ne m'a pas dit un seul mot sur la perte immense que la *Gazette de France* et le monde viennent de faire. Il paraît ignorer complétement qu'il a existé un homme du nom de Genoude. Falloux l'a perdu.

Même ignorance sur la sublime théorie du suffrage à deux degrés.

Heureusement, cet homme n'est pas un homme, c'est une idée.

XVII.

Mon cher Veuillot,

Si on vous demande : Est il fort? vous pouvez répondre que non.

Tenez pour assuré qu'il ne connaît aucune des grandes nécessités de son époque, ni le rétablissement de l'inquisition, ni la reprise des croisades, ni la révocation de l'édit de Nantes. Il est bon tout au plus à faire un monarque constitutionnel. Berryer l'a perdu.

Heureusement cet homme n'est pas un homme, c'est un symbole.

XVIII.

On lisait l'autre jour dans tous les journaux légitimistes :

« Les personnes qui reviennent d'Ems sont enthousiasmées de la personne et de l'esprit de M. le comte de Chambord-Crédit. Sa physionomie a quelque chose de martial et de gracieux qui rappelle les anciens preux. Il danse le menuet comme feu Louis XIV (n'en déplaise aux Jacobins qui prétendent qu'il est boiteux). Toutes les questions à l'ordre du jour lui sont familières. Il connaît Proudhon et Villegardelle, aussi bien que le bagage des économistes Blanquy, Say, Michel Chevalier, etc. Il n'est pas également sans avoir quelque teinture de Frédéric Bastiat et de Jean Journet. M. le comte de Chambord-Crédit est ce qu'on pourrait appeler un socialiste conservateur. Du reste, les réunions d'Ems n'ont fait que resserrer les liens qui unissent les légitimistes, et témoigner de leur parfaite entente sur toutes les questions de l'avenir. »

POST SCRIPTUM.

Réparons trois omissions importantes dans ce compte-rendu de ce qui s'est passé à Ems : M. Véron, une paire de pistolets et le papetier Jeanne.

La paire de pistolets a été offerte à M. Crédit par une députation d'ouvriers parisiens. Pourquoi des pistolets plutôt qu'un fusil, plutôt qu'un tromblon ? Les ouvriers d'Ems pourraient seuls nous dire la raison de ce cadeau ; mais dès qu'on cherche ces ouvriers, on ne les trouve plus.

Récompense honnête à qui les rapportera.

Quant à M. Véron, il s'est présenté lui-même chez l'auguste exilé, qui lui a fait, dit-on, un charmant accueil, ainsi qu'au papetier Jeanne du passage Choiseul.

M. Crédit ne pouvait se montrer trop gracieux pour M. Véron : on sait tout ce que la morale et la religion doivent à ce saint personnage.

M. Véron est en outre propriétaire du *Constitutionnel*, journal honnête et modéré, organe de M. Thiers.

M. Thiers a rendu des services trop éclatants à la branche aînée pour que celle-ci puisse les oublier. A défaut d'autres titres, M. Thiers a du moins le souvenir de la forteresse de Blaye, qui doit le recommander spécialement aux bonnes grâces de M. le comte de Chambord.

Il ne faut pas oublier non plus que c'est M. Véron qui a converti le *Constitutionnel* et l'a reconcilié avec l'Église.

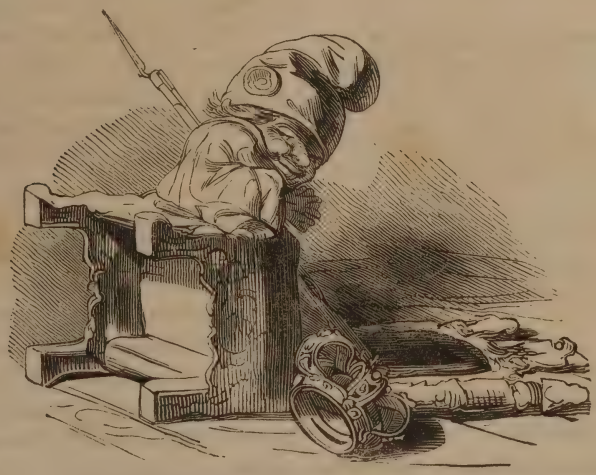
M. Crédit a promis la direction de l'Opéra à M. Véron, qui s'est engagé de son côté à allonger la jupe des danseuses.

Nous n'avons pas besoin de dire quel appui M. Jeanne a donné à la légitimité. Le portrait de M. Crédit en cuirassier est une de ces idées qui valent des armées.

On a dit que les Bourbons étaient revenus en France dans les fourgons des alliés ; la nouvelle restauration sortira de la boutique d'un papetier.

Espérons qu'elle ne reniera jamais son origine.

JEAN VERTOT.



Et Jacques Bonhomme !..... avec qui il faudrait compter !...

Les lumières étant fort dangereuses, la Russie se charge de les éteindre pour éviter les incendies.

Essai sur la liberté de la Presse.

IL EST SAUVÉ!

On se rappelle quel immense voile d'affliction couvrit la France tout entière lorsqu'elle apprit la maladie de M. Léon Faucher.

Il y eut des prières publiques dans toutes les églises ; des provinces entières s'imposèrent un jeûne général.

M. Véron voua Merruau au jaune, qui est la couleur de l'ordre, au cas où M. Léon Faucher reviendrait à la santé.

La rue de Poitiers consacra dix mille francs à faire dire des messes pour obtenir la guérison du malade.

Dans toutes les villes, sur toutes les routes où passait la litière de M. Léon Faucher se rendant aux eaux des Pyrénées, les mères venaient présenter leurs enfants au malade pour qu'il les bénît.

La nation se sentait malade de la maladie de M. Léon Faucher. « Qu'allons-nous devenir s'il meurt! disait-on de toutes parts; quelle main sera assez puissante pour soutenir l'édifice social! »

Le bruit de la mort prochaine de M. Léon Faucher produisit les mêmes effets que le bruit de la fin du monde qui circula au moyen âge.

D'un côté on ne voyait que gens donnant leurs biens à l'Église, et se livrant à toutes sortes de pénitences et de macérations; d'un autre côté on n'entendait que le bruit des rires, des chants, de l'orgie.

Des hommes s'en allaient tout nus dans les rues, prétendant qu'il fallait agir ainsi, parce que la fin de M. Léon Faucher était proche.

Par l'excès de pénitence, comme par l'excès de sensualisme, la société tombait en dissolution.

Heureusement M. Léon Faucher n'est pas mort!

Par la vertu miraculeuse de la source de Bagnères, il est revenu à la vie : toutes les terreurs se sont dissipées comme par enchantement, la société a repris confiance en elle-même, les craintes chimériques ont disparu, la France n'oscille plus au souffle des fantômes!

L'univers se sent rassuré.

Il est question de célébrer la guérison miraculeuse de M. Léon Faucher par un *Te Deum* et des réjouissances publiques; Merruau a pris le jaune depuis hier.

On espérait que M. Léon Faucher reprendrait immédiatement sa place au ministère. L'attente seul de cet événement avait donné une immense impulsion à la reprise des travaux, la rente s'était approchée du pair, la séve recommençait à circuler dans les veines du corps social.

Tant d'espérances sont ajournées!

M. Léon Faucher a déclaré dans un banquet qu'on lui a donné à Limoges, sa ville natale, qu'il ne rentrerait pas au ministère.

« J'ai, a-t-il dit, une plus noble mission à remplir.

» Il y a certaines époques où les sociétés ont besoin d'un Hercule qui les purge des monstres qui les souillent.

» Le premier Hercule accomplit douze travaux.

» Il vainquit l'hydre de Lerne, le lion de Némée, le sanglier d'Érymanthe, le brigand Cacus, etc., etc., etc.

» Moi je veux combattre et terrasser la liberté de la presse, le droit au travail, le droit de réunion, le droit d'association, tous les monstres fils de la démocratie!

» Quand j'aurai nettoyé les étables de la République, je me reposerai et j'accepterai un portefeuille.

» Mais il faut auparavant que j'en aie fini avec ce monstre couvert d'écailles, dont la gueule vomit des flammes, et qu'on appelle la Constitution. Donnez-moi ma massue, il est temps que je commence mes travaux! »

Les habitants de Limoges essayèrent en vain de le retenir par leurs larmes et leurs supplications :

« Attendez au moins, lui disaient-ils, que vous soyez remis!

» Vous sortez à peine de convalescence, aurez-vous la force de combattre des monstres?

» Les médecins vous ont recommandé bien des ménagements; remettez votre départ à l'année prochaine, quand vous aurez fait une seconde cure aux eaux de Baréges. »

Tout a été inutile : M. Léon Faucher est parti armé de sa massue. Il est arrivé à Paris, où il s'est mis immédiatement en quête d'un journal pour y commencer ses douze travaux contre la démocratie.

DUC DE SAINT-PANCRACE.

La France n'apprendra point sans un vif sentiment de joie et d'orgueil la glorieuse récompense que vient de recevoir le général Oudinot.

Le vainqueur de Rome était déjà duc de Reggio du chef de son père; le pape vient de le nommer duc de Saint-Pancrace!

On prétend que Sa Sainteté ne bornera point là ses marques de reconnaissance envers la nation française.

Le général Vaillant sera nommé marquis de Saint-Nicodème;

Le général Vaillant, comte de Saint-Crépin;

Le général Mollière, baron de Saint-Maclou;

Le général Rostolan, chevalier de Saint-Fiacre.

Ce sont des titres un peu plus convenables que ceux que Napoléon distribuait à ses généraux; il devait même répugner à des bons chrétiens de les porter, attendu qu'ils ne figurent sur aucun calendrier.

Le duché de Saint-Pancrace tire son nom de la porte de Rome que le général Oudinot a attaquée la première. Aussi le blason du nouveau duc porte-t-il deux clefs sur champ d'azur avec une serrure de sinople.

Le pape a doté le duché de Saint-Pancrace d'une infinité de priviléges plus précieux les uns que les autres.

Le nouveau titulaire pourra faire gras à perpétuité le samedi, lui et tous ses descendants mâles et femelles.

Dans les cérémonies publiques, il aura le privilége de baiser la mule du pape le premier.

Il est de droit grand-prieur de la confrérie des pénitents bleus et marguillier de Saint-Pierre.

Dans les processions, il marche sur la même ligne que les évêques. On conçoit d'après cela que le titre de duc de Saint-Pancrace soit considéré comme un digne prix de la plus haute ambition.

En France, les avis ont été partagés sur cette faveur.

Les uns ont trouvé que le titre de Saint-Pancrace sonnait mal aux oreilles; les autres ont prétendu qu'il était inconvenant, quand on était général d'une République, d'accepter un titre d'un souverain étranger.

Vous devinez sans doute à quelle catégorie d'individus appartiennent les gens de cette opinion : ils sont évidemment voltairiens au premier chef, jacobins, et quelque peu partageux.

La masse de la nation, les gens honnêtes et modérés, les RR. PP. de la rue de Poitiers ont exalté le duc de Saint-Pancrace, et ont déclaré qu'on chercherait en vain dans tout le *Nobiliaire de France* un nom plus aristocratique que celui-là.

Notre armée à Rome a commencé par se moquer un peu du nouveau duc; mais on l'a menacée d'un châtiment si terrible, qu'elle s'est tue.

— Quel est ce châtiment?

— Les colonels ont fait mettre à l'ordre du jour qu'à la première plaisanterie chaque régiment serait décimé, et que ceux sur lesquels tomberait le sort seraient décorés de l'Éperon-d'Or. Depuis ce jour-là, on ne prononce même plus le nom de Saint-Pancrace.

— Je le crois fichtre bien!

Du reste, l'arrivée prochaine du général Oudinot en France ne peut manquer de raviver la polémique sur son duché.

— Peut-être n'en prendra-t-il pas le titre en France.

— Vous croyez?

— Je l'ai entendu dire.

— Ma foi, c'est ce qu'il aura de mieux à faire; car on aura beau m'accuser d'être voltairien, jacobin et partageux, il me semble que ce sera une drôle de chose tout de même quand on entendra annoncer dans un salon : « M. Oudinot de Saint-Pancrace! »

L'ordre règne en Hongrie.

UNE CRISE EN ALLEMAGNE.

I.

— Pourriez-vous me dire, M. de Tarteifflesberg, demanda le roi de Prusse à son premier ministre, ce que c'est qu'un certain M. de Persigny ?

— Sire, répondit Tarteifflesberg, sauf votre respect, c'est le mameluck du président de la République française.

— Un mameluck !

— Il ne quitte jamais le président de la République ; c'est lui qui dans ses voyages porte son télescope. La nuit, il couche en travers de sa porte sur une peau de lion.

— Que peut-il venir faire dans mes États ?

— Lui, abandonner son maître pour voyager ; c'est impossible !

— *La Patrie* annonce en toutes lettres que M. de Persigny se propose de visiter les États de l'Allemagne en commençant par le nord. Où est située la Prusse, Tarteifflesberg ?

— Au nord, Sire.

— Donc, M. de Persigny viendra me visiter. Je brûle de savoir ce qui l'amène. Je vous ordonne de me l'apprendre demain.

II.

— Qu'on aille me chercher tout de suite M. de Choucroutemann, le président du conseil.

— Sire, me voici.

— Vous arrivez fort à propos. Avez-vous les renseignements sur la visite que nous annonce *la Patrie* ?

— Quelle visite, Sire !

— Comment ! il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne. Lisez *la Patrie*, vous y verrez qu'un nommé de Persigny se propose de visiter tous les États de l'Allemagne, en commençant par le nord, et à moins que la Saxe soit au midi, nous devons nous attendre à voir arriver cet individu d'un moment à l'autre. Avez vous jamais entendu parler de ce Persigny ?

— On dit, Sire, que c'est le Pylade du président de la République française.

— Que peut avoir de commun Pylade avec la Saxe ?

— Je l'ignore, Sire.

— Vous avez vingt minutes pour le savoir. Sinon, apportez-moi votre démission.

III.

— Diable ! voilà qui est grave : M. de Schwartzemberg.

— Quoi donc, Sire ?

— La nouvelle que contient *la Patrie* : M. de Persigny est parti pour visiter les États de l'Allemagne, or, l'Autriche fait partie de ces États. Ce Persigny doit être un homme important. Le connaissez-vous ?

— J'ai entendu dire qu'il est au président de la République française ce que M. de Montalivet était à Louis Philippe.

— Son maître Jacques ?

— Précisément, Majesté.

— Ce voyage, annoncé par *la Patrie*, doit cacher quelque dessein secret. Vous allez me l'apprendre ?

— Mais je ne le sais pas moi-même.

— Vous devez le savoir, j'ordonne que vous le sachiez avant ce soir, ou bien je prendrai un autre ministre.

IV.

AVIS AU PUBLIC.

De par le roi, il est enjoint à tous les aubergistes de Munich chez lesquels pourrait descendre un Français, du nom de Persigny, qui, au dire de *la Patrie*, a quitté Paris pour visiter les États de l'Allemagne, en commençant par le nord, de demander au susdit Persigny quel sujet l'amène en Bavière.

Aussitôt la réponse reçue, on l'apportera au premier chambellan de Sa Majesté. Il y aura une amende de cinquante florins par chaque minute de retard.

Fait à Munich, le 23 août 1849.

Le bourgmestre : SCHOPDORF.

V.

PROCLAMATION DU GRAND-DUC DE HESSE-MICROSTADT.

Fidèle sujet,

O toi qui composes toute la population du grand-duché de Hesse-Microstadt, ton bien aimé souverain, qui vient d'apprendre par *la Patrie* la prochaine arrivée d'un appelé Persigny dans ses États, te prie de lui dire dans vingt-quatre heures quel but amène ce voyageur dans la Hesse-Microstadt. Devine donc cette charade, toi qui lis couramment celles de l'*Illustration*, sinon je me verrai forcé de t'envoyer en exil et de me priver de toute population.

VALENTIN XXVIII.

VI.

A Francfort, à Hambourg, à Brême, dans les villes libres et non libres, on ne s'aborde plus qu'en se demandant :

« Savez-vous ce que vient faire ici M. de Persigny? — Non. — Et vous? — Ni moi non plus. »

Toutes les affaires sont abandonnées. On ne s'occupe ni du Sleswig, ni de la Hongrie, ni de l'Autriche, ni de la Russie. La seule question à l'ordre du jour est la question Persigny.

C'est une maladie véritable, une fièvre, une grippe, un rhume de cerveau, un lumbago, un choléra, selon les tempéraments.

L'Allemagne est dans une crise véritable. M. de Persigny devrait bien écrire quelques mots à la *Gazette d'Augsbourg*, ou à n'importe quel *Morgenblatt*, pour mettre le public dans la confidence des motifs de son voyage, et rendre le calme à tout un peuple.

En attendant, les suppositions vont leur train.

Les uns disent qu'il vient demander la main d'une princesse allemande pour le président de la République française. Les autres prétendent que le czar Nicolas lui a proposé l'investiture du royaume de Hongrie.

Il y en a qui affirment que les habitants de Sigmaringen-Hohenzollern, voyant leur souverain vieux et sans enfants, l'ont demandé pour prince royal.

Quelques-uns vont jusqu'à assurer que le pouvoir central étant sur le point de se reconstituer, on veut lui offrir les fonctions de vicaire-général de l'Empire.

Laquelle de ces versions est la vraie? L'avenir seul et *la Patrie* peuvent nous l'apprendre.

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Maître Lapp entend tout à coup le cheval de son apprenti qui trotte derrière lui.

Le boucher Keill avait aperçu deux pistes, et étaitresté indécis sur celle qu'il devait suivre.

Sur ces entrefaites, un taureau, rendu furieux par le parapluie rouge de maître Keill, force celui-ci à se refugier vers la forêt.

LE LÉGITIMISME LÉGITIMÉ.

PETITE CORRESPONDANCE TROUVÉE DANS LA BOITE DE LA REVUE COMIQUE.

MADAME,

Voyez en moi un domestique franc et sincère. Je n'irai pas par quatre chemins. Je suis désolé, — désolé est le mot. Votre journal nous cause un préjudice considérable.

J'intercède auprès de vous au nom du parti légitimiste, que vous méconnaissez, le croyant sans doute exclusivement composé de débris des croisades, de vieilles ganaches et de gros chanoines.

Parbleu ! il y en a : il en faut bien. Mais si ce n'était que ça le parti ! Mon Dieu, madame, je m'en ficherais avec vous. — Qu'est-ce que je dis ! je m'en archificherais !

Mais, hélas ! le vrai parti qui aspire le plus après le retour de Henri V, et qui souffre le plus du nouveau régime et de ses institutions, ce n'est pas celui que vous croyez, mais bien celui que je représente ici. C'est le parti des domestiques.

Oui, madame, des domestiques.

Je ne fais point allusion aux commissionnaires, aux garçons d'hôtels garnis, aux laveuses de vaisselle et autres canailles qui ne savent inspirer que le dégoût. Non, je veux vous entretenir seulement de gens sérieux, de domestiques de qualité et de vocation.

Je compte dans ma famille : trois Dubois, deux Champagne et cinq Lisette ; de plus, je ne sais pas chez nous une seule mésalliance. Vous le voyez, je ne suis point suspect.

Savez-vous ce qu'autrefois mon aïeul gagna rien qu'avec les coups de pied qu'il eut le bonheur de recevoir ? Six cents louis, et je ne parle que des coups de pied.

Voulez-vous que je vous dise ce que mon grand-oncle obtint pour l'enlèvement de deux petites bourgeoises et d'une comédienne ? Une pension de cinq cents écus et la vieille garde-robe du comte.

Toutes les Lisettes qui avaient du minois furent avantageusement mariées par leurs maîtres à des Bourguignon, des Lafleur et des Laverdure.

Mon grand-père, qui naquit au Gros-Caillou, fut suisse pendant trente ans chez les Maufrigneuse.

Désespérant de jamais devenir suisse, j'ai vendu l'autre semaine l'habit rouge de mon pauvre grand-père.

Hélas, madame ! j'appartiens à une génération jeune, ardente, dévouée, adroite, qui végète et s'étiole, une génération perdue si le gouvernement de la République se consolide.

Sous la République, j'ai voulu continuer la profession de mes pères ; — je mourrais à côté de toute autre profession ! — Eh bien ! j'ai essuyé des coups de pied. J'en ai reçu trente-trois qui m'ont mis à la porte de trente-trois maisons. J'ai ébauché pour un jeune maître un tout petit enlèvement ; ça m'a conduit en police correctionnelle, et j'ai fait six mois de prison. J'ai été suisse dans un hôtel ; le premier jour on m'a appelé concierge, le second jour on m'appelait portier !

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Pipps, brisé par sa malheureuse cavalcade et par la chute qui l'a terminée, prend également la route de la forêt par des motifs de décence.

Il entend quelqu'un venir, et s'empresse de se cacher par pudeur.

L'apprenti reconnaît dans le survenant l'étranger, et, mettant de côté tout sentiment de pudeur, il lui présente sa facture.

Comme l'étranger lui promet de payer le lendemain, il cherche à l'empoigner et crie au secours.

Vous comprenez à présent, madame, le tort que vous nous causez et l'importance de nos réclamations. On ne doit pas laisser s'éteindre dans l'inaction un parti aussi vivace et aussi dévoué que le nôtre. Nous voulons le passé de nos pères; nous sommes électeurs et éligibles, dites-vous : Mon Dieu, ça nous est bien égal! nous crions : Vive Henri V! Et qu'est-ce que nous demandons pour ça?

Nous demandons à être domestiques!

Agréez, etc.

LAFLEUR.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je ne suis qu'une femme, une faible femme, et je ne devrais pas parler politique. Mais, pristi! si ce n'était le respect que je me dois, je vous dirais que votre journal est un infâme journal.

Comment, monsieur, vous préconisez le gouvernement de février, c'est inouï! Savez-vous, vous doutez-vous seulement de ce qu'il nous vaut, le gouvernement de février? Non. Vous écrivez sans savoir, comme un urluberlu. Eh bien! je vais vous dire, moi, ce que vaut ce gouvernement à un millier de malheureuses créatures, jolies comme des cœurs, qui composent la population tout entière d'un des plus beaux et des plus grands quartiers de Paris.

Avant février, nous étions toutes dans l'acajou et la marqueterie; nous faisions vivre les marchandes à la toilette, les marchandes de bouquets, les administrations de voitures à deux francs l'heure, les bals, les spectacles et les cafés. Nous portions une robe huit jours et une paire de gants une heure. Nous étions de toutes les parties; enfin, nous formions la plus belle moitié de l'élégante société parisienne.

Aujourd'hui, monsieur, nous demeurons dans du noyer, nous allons en omnibus; nous portons des robes d'indienne, et l'on fait une croix à la cheminée lorsque l'une d'entre nous à une paire de Jouvin. Si cela continue, il nous faudra travailler à la confection et gagner douze sous par jour!

Eh bien! c'est votre satanée République qui nous vaut tout cela. Une République de croquemitaines, qui a fait sauver les petits jeunes gens de famille et les bons vieux rentiers qui nous donnaient à vivre.

Ainsi, monsieur, je ne vous le cache pas, nous sommes furieuses, et nous appelons de tous nos vœux une invasion qui change le gouvernement français et nous ramène nos bons pigeons.

Nous solliciterions d'autant plus le retour des Bourbons, que ce sont encore ceux qui savent le mieux faire les choses; à preuve le magnifique château d'Asnières, que Louis XVIII donna à une femme pour une bagatelle, un caprice bien innocent et qui ne faisait de mal à personne.

Quant à l'invasion, ma mère, qui avait vingt ans en 1815, m'a dit beaucoup de bien des étrangers. Pendant tout le temps qu'ils sont restés en France, les dames étaient très-heureuses, très-heureuses!

Aussi croyez bien, monsieur, que votre journal a bien tort de dire du mal de ces gens-là, et de ne pas envisager la question sous tous ses points de vue; si vous vouliez y mettre de l'impartialité, vous crieriez avec nous : — Vive Henri V! vive l'invasion!

Agréez, etc.

EULALIE.
Rue de la Boule-Rouge.

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Maître Lapp entend ces cris, se croit poursuivi, donne de l'éperon à son cheval, qui le met en sûreté dans un égoût souterrain.

Le boucher Keill, qui s'approche de la grotte, croit entendre des cris de détresse en sortir.

Il s'avance pour s'en assurer.

(*La suite à bientôt.*)

Roi des agioteurs, grand-prêtre du veau d'or,
Fould osa le premier parler de banqueroute.
Sans crainte poursuivant sa route,
De la Bourse à la Chambre il a pris son essor.
C'est Mercure, des cieux descendu sur la terre;
A la Réaction il promet de beaux jours.
Si quelque heureux hasard le pousse au ministère,
Qui pourra l'arrêter? Il volera toujours.

Dessiné par FABRITZIUS. Gravé par BAULANT

DÉMISSIONNAIRE OU NON.

« Messieurs, vous connaissez le but de notre réunion.

— Pas encore.

— Je vous ai convoqués vous tous qui êtes présents, les membres influents du parti légitimiste, pour savoir ce qu'il doit faire.

— Qui?

— M. de Falloux.

— A propos de quoi?

— A propos de la lettre du président. Faut-il qu'il se retire?

— C'est à savoir.

— Faut-il qu'il reste?

— C'est à décider.

— Voilà précisément ce que je vous demande. La parole est au vénérable M. Gredelu; il arrive d'Ems, il pourra ouvrir un avis salutaire. Parlez, monsieur Gredelu.

— Je suis bien enrhumé.

— Mouchez-vous.

— Mon opinion, après m'être mouché, est que M. de Falloux doit rester.

— C'est bien là votre opinion?

— Certainement.

— Motivez-la.

— Je suis bien enrhumé.

— Qui est enrhumé, se mouche. Continuez.

— Sur mon âme et sur mon mouchoir, devant Dieu et devant les hommes, je déclare que M. de Falloux doit rester au ministère.

— Alors il doit faire comme si on ne lui avait pas communiqué la lettre?

— Sans doute.

— Mais, si elle ne lui a pas été communiquée, le président a manqué à son devoir constitutionnel, et M. de Falloux doit être furieux?

— Évidemment.

— Il faut donc qu'il s'en aille?

— Au contraire. S'il part, il donne gain de cause aux révolutionnaires, la majorité est acquise à Odilon Barrot et à Dufaure, les démagogues sont maîtres du cabinet. M. de Falloux doit rester ministre pour surveiller la politique générale du gouvernement. D'ailleurs que dit cette lettre?

— Elle dit que le pape doit faire des concessions.

— Eh bien?

— Que l'administration des États-Romains doit être confiée aux laïques.

— Après?

— Que le Code Napoléon doit faire loi, au lieu des Statuts de l'Inquisition.

— Quand cela serait?

— Une telle question ne peut venir que d'un homme aussi enrhumé que vous. Le pape n'est plus libre.

— Où voyez-vous cela?

— Parbleu, dans la lettre.

— C'est un chiffon de papier. Le président en sera pour ses frais d'écriture. La restauration du pape sera complète. Naples le veut, l'Autriche aussi, et l'Espagne

de même. Il s'agit tout simplement de mystifier les révolutionnaires. M. de Falloux doit rester ministre, je le soutiens, et je le déclare quoique très enrhumé.

— Maintenant que vous venez d'entendre le vénérable M. Gredelu, la parole est au vicomte de La Citrouillère pour combattre la proposition. Parlez, vicomte, parlez.

— Messieurs, les principes sont des principes. Pas de concessions, voilà ma politique.

« Tout est perdu, fors l'honneur.

» Suivez mon panache blanc, vous le trouverez toujours sur le chemin de la gloire. »

C'est d'après ces maximes que je me dirige. « Tout droyct, mon droyct, » telle est la devise des La Citrouillère.

Ou M. de Falloux a connu la lettre, ou il ne l'a pas connue.

S'il l'a connue, il doit donner sa démission, parce qu'elle est l'expression du pur esprit démagogique. C'est l'épître d'un jacobin.

S'il ne l'a pas connue, il la connaît maintenant, et il doit à plus forte raison donner sa démission comme ministre et comme catholique : tout droyct, mon droyct, je pense comme mes aïeux.

— Mais les nécessités de la politique?

— Tout droyct, mon droyct, je ne connais que ça!

— Les exigences de la situation! il ne faut pas compromettre l'avenir.

— Tout droyct, mon droyct, je ne sors pas de là!

— Vous êtes un aveugle!

— Et vous un félon!

— Monsieur!...

— Je suis à vos ordres : à la lance, à l'épée, à la hache, en champ clos comme en rase campagne!

— Il faut soumettre la question au concile de la rue Férou.

— Messieurs, au nom du ciel, la paix! voici une lettre qui va nous mettre tous d'accord.

— Une lettre! d'où vient-elle?

— D'Ems.

UNE GRAVURE SUR BOIS.

Épreuve avant la lettre.

— Écoutons!

« A mes amés et féaux du grand comité de l'avenir :

» Il nous convient que messire Jehan de Falloux » reste au ministère. Agissez en conséquence.

» *Signé* CRÉDIT. »

Et plus bas :

« FOUILLOPOT, *chancelier.* »

— Cette lettre est contraire aux constitutions de la monarchie : je demande la convocation des états généraux.

— Prenez garde, monsieur de La Citrouillère, ceci est de la rébellion!

— Tout droyct, mon droyct! J'exposerai ma pensée devant les trois ordres.

— Vous refusez donc de vous soumettre?

— Tant qu'on n'aura pas convoqué les états généraux!

— Silence, messieurs, voici une autre lettre qui nous arrive!

— D'où?

— De Gaëte.

— Prêtons l'oreille :

« Très-chers frères de la confrérie de l'avenir :

» J'ai consulté à Gaëte le général des jésuites : mon» sieur de Falloux doit rester; agissez en conséquence.

» *Signé* Frère RATAPOIL. »

— Pour le coup, c'est différent!

— Vous vous soumettez, monsieur de La Citrouillère?

— Parbleu!

— Enfin vous obéissez au roi!

— Et au général des jésuites. »

JEAN VERTOT.

UNE GRAVURE SUR BOIS.

Épreuve après la lettre.

FAUCHER, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

M. Léon Faucher a rédigé un plan pour sauver la société. Voici en quoi consiste ce plan :

Il faut que les gens honnêtes et modérés s'organisent en missions, destinées à parcourir toutes les villes, cités, bourgs, villages, hameaux et campagnes de France.

Les nouveaux missionnaires prendront le titre de *Pères de l'ordre*.

On fondera, rue de Poitiers, une maison professe destinée à former de jeunes missionnaires. Dès aujourd'hui on commence à recueillir les souscriptions pour cette pieuse fondation.

Dans tous les endroits où ils se trouveront, les missionnaires prêcheront le maintien des impôts actuels et le rétablissement des impôts supprimés par le gouvernement provisoire ou par la Constituante.

L'impôt sur le sel.

L'impôt sur les boissons.

La taxe des lettres.

Là où ils verront le terrain propice à recevoir la bonne semence, ils tâcheront de faire redemander la dîme.

C'est dans ce sens qu'ils doivent agiter le pays.

On remarque, dit M. Léon Faucher dans une de ses instructions au supérieur d'une des succursales du grand séminaire de la rue de Poitiers, une tendance générale des esprits à revenir aux institutions de l'ancien régime; c'est ce mouvement qu'il importe de seconder. Les constitutions fatiguent le peuple, il commence à sentir qu'il vaut mieux comme autrefois remettre le gouvernement en des mains qui l'exonéreront de ce fardeau. Inculquez bien aux jeunes gens que vous enverrez travailler dans la vigne du Seigneur, que c'est surtout contre la Constitution que leurs efforts doivent être dirigés. Qu'ils profitent de l'influence qu'ils ne manqueront pas d'acquérir pour faire signer des pétitions tendant à la révision de la Constitution.

Les multitudes se laissent facilement frapper par l'imagination ; il faudra que nos missionnaires adoptent un costume : ils se laisseront croître la barbe et les cheveux ; ils porteront une jaquette bleue qui leur serrera la taille, avec un pantalon blanc; ils chercheront principalement à convertir les femmes : par les femmes, on a facilement les hommes.

Je vous prie de remarquer que c'est M. Léon Faucher qui parle.

Arrivés dans nos villes, nos missionnaires annonceront des conférences contre le socialisme qui commenceront par des romances et qui finiront par la polka. Des rafraîchissements circuleront dans l'auditoire pendant qu'on démontrera que les démocrates sont des pillards, des voleurs, des partageux, des buveurs de sang! « Calomniez, dit l'Évangile, il en reste toujours quelque chose ! »

Je vous prie de remarquer que c'est encore M. Léon Faucher qui parle.

S'ils se trouvent au lieu de naissance de quelqu'un de ces écrivains renommés par leur impiété, nos missionnaires se réuniront en procession et se rendront en chantant des mélodies-cantiques devant la maison de ces hommes, où ils se livreront à une cérémonie expiatoire et à la plantation d'une croix. Il serait bon que Paris donnât l'exemple, et qu'on organisât une manifestation à Paris pour brûler *Tartufe* devant le monument de Molière. Dans peu de temps la France serait couverte d'exécutions de ce genre, et les impies trembleraient.

Partout où ils passeront, nos jeunes gens devront pénétrer dans les familles, et tenir bonne note de ce qu'ils verront et de ce qu'ils entendront.

Ils feront parvenir au siége de la Société centrale des registres contenant l'âge, le nom, la profession de tous les citoyens avec lesquels ils auront été en rapport.

Ils signaleront ceux qui lisent la *Réforme*, la *République*, le *National;* ceux qui ne vont pas à la messe,

Ceux qui ne se confessent pas ;

Ceux qui ne vont pas chercher leur bulletin de vote à la sacristie ;

Ceux qui ont une édition de Voltaire chez eux ;

Ceux qui ne sont d'aucune congrégation ;

Ceux qui s'appellent Brutus ou Démosthène.

S'ils assistent à quelque inauguration de chemin de fer, tout missionnaire devra tenir note de ceux qui crient vive la République ! et les empoigner même au besoin. M. Lacrosse ne saurait seul suffire à ce soin.

Il importe que nous connaissions au juste le nombre et la force de nos ennemis, car le jour de la vengeance est proche.

Je vous prie de remarquer que c'est M. Léon Faucher qui parle toujours.

Comme il ne faut pas négliger les petits bénéfices, les missionnaires vendront dans les campagnes les images de saint Thiers et de saint Falloux. Il est bon de persuader aux paysans qu'il suffit de les faire toucher à leurs moutons pour les guérir de la clavelée. Le chef-d'œuvre de l'ordre et de l'honnêteté serait de leur faire croire que les républicains en déposant leur vote dans l'urne électorale n'ont pas d'autre but que de jeter des sorts sur leurs troupeaux.

Voilà sur quels points principaux porte l'instruction du père Faucher, général des Pères de l'ordre.

Les missionnaires vont bientôt commencer leurs travaux. Le général lui-même a débuté par prêcher la mission dans la ville de Limoges. Il continue ses pieuses pérégrinations dans le Limousin.

M. Lacrosse, ministre des travaux publics, fait restaurer Saint-Acheul, pour que M. Léon Faucher puisse y établir sa résidence et celle de quelques-uns de ses

coadjuteurs. On lui en remettra les clefs sur un plat d'argent.

La France apprendra avec plaisir que Saint-Acheul est habité par de nouveaux jésuites.

UN CONCILE.

I.

« Mes chers frères, puisque le concile est ouvert, je m'empresse de vous soumettre quelques points de discipline sur lesquels j'appelle toute l'attention des lumières de l'Église ici réunies.

— C'est bien, monsieur l'abbé Biroteau, on connaît votre zèle pour les intérêts de la catholicité, nous traiterons plus tard tous les points de discipline. Pour l'instant nous avons à nous occuper de questions beaucoup plus importantes.

— Cependant.....

— Soyez tranquille, monsieur l'abbé, on vous dit que la discipline aura son tour.

— Je croyais.....

— Il n'y a pas que la discipline qui intéresse la religion.

— Certes non.

— Il y a.....

— Il y a le dogme.

— D'accord.

— Et la morale.

— Certainement.

— Laissons donc la discipline pour un moment, mes frères, et revenons au dogme et à la morale, encore plus importants que la discipline. Dans mon diocèse on se plaint.....

— Il ne s'agit, mon cher abbé Biroteau, ni de discipline, ni de dogme, ni de morale, ni des plaintes de votre diocèse.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Du salut de la religion.

— Je vous écoute, mes frères, et prions l'Esprit saint qu'il nous illumine. »

II.

« Est-il bête, ce Biroteau !

— Le frère d'un ex-parfumeur, que voulez-vous que cela soit ?

— Son frère était parfumeur ?

— Oui, le fameux César Biroteau, parfumeur à l'enseigne de la Reine des Roses.

— Comment un évêque peut-il choisir un pareil vicaire général !

— Il l'a choisi dans les premiers jours de la révolution de février pour faire plaisir aux jansénistes du conseil général, qui tiennent, comme vous savez, les cordons de la bourse; car l'abbé Biroteau est janséniste.

— Vraiment ! la farce est bonne, j'en rirai longtemps.

— Ah ! ah ! ah ! C'est à se tenir les côtes, parole d'honneur.

— Mais pourquoi l'a-t-on envoyé ici ?

— Il y est venu de lui-même pour soumettre au concile divers points de discipline, qui inquiètent sa conscience. Il avait le droit d'assister à nos délibérations ; le renvoyer eût été donner l'éveil aux jansénistes. Il vaux mieux qu'il reste. C'est un bon homme, du reste, et je parie qu'il dormira tout le temps de la séance.

— Prend-il du tabac ?

— Regardez sa tabatière sur la table.

— Il dormira, j'en suis certain. »

III.

« La parole est à monseigneur pour faire son rapport.

— Sur le dogme ?

— Prenons une prise, monsieur l'abbé Biroteau, et écoutons.

— Les nouvelles que j'ai à vous apprendre, très-dignes et très-chers frères, sont excellentes, tout nous fait espérer le prompt rétablissement de l'ordre et le triomphe de la religion dans ce malheureux pays depuis si longtemps bouleversé par les révolutions.

Vos curés, qui ont reçu le mot d'ordre, profitent de l'influence du confessionnal pour déclarer « qu'il est im-
» possible de faire son salut sous une république.

» Que tant que les registres de l'état civil ne seront pas
» tenus par le clergé, on ne sera pas régulièrement marié.

» Que tous ceux qui auront crié vive la Républi-
» que ! iront au purgatoire, et ceux qui auront ajouté dé-
» mocratique, en enfer. »

On baptise pour la forme, et pour ne pas être mené à la guillotine ; mais on engage secrètement les parents à faire rebaptiser leurs enfants, quand le règne des impies sera fini.

On persuade aux bourgeois des petites villes que Robespierre avait épousé une sœur de Napoléon ; et que le président de la République est fils de Robespierre, que l'Empereur avait nommé roi de Hollande.

La population se tourne chaque jour davantage vers nous ; elle est inquiète, agitée. Nous seuls, lui disons-nous, pouvons mettre un terme aux maux de la France.

Le temps n'est pas loin où elle viendra nous supplier d'appliquer ce remède. Que Dieu vous fasse la grâce d'exaucer ce vœu. Ainsi soit-il!

— Amen! »

IV.

« Maintenant M. l'abbé Casquette va développer ses idées sur...

— La morale, j'écoute avec attention.

— Prenons encore une prise, monsieur l'abbé Biroteau, ce n'est pas encore le tour de la morale. Décidément cet homme est insupportable.

— A qui le dites-vous! Voilà l'abbé Casquette qui commence.

— J'ai reçu aujourd'hui du frère, qu'il est inutile de nommer et que vous connaissez tous, un rapport circonstancié sur l'état de l'éducation en France. Tout marche selon nos vœux, le *Constitutionnel* lui-même nous seconde. Tous les jours, grâce à nous, on voit diminuer le nombre des élèves des écoles d'enseignement mutuel. Nous sommes parvenus à faire croire aux parents:

Qu'au lieu de l'oraison dominicale, on faisait commencer les classes à l'enseignement mutuel par le chant de la *Marseillaise.*

Qu'au lieu de l'image du Christ, c'était le portrait de Proudhon qui s'élevait au-dessus de la chaire du maître.

Qu'on apprenait à lire aux enfants dans un livre intitulé le *Compère Mathieu*, etc., etc., etc. Vous savez si sur ce point nous avons l'imagination fertile.

Quant aux colléges, la chose est peut-être un peu plus difficile, cependant, de ce côté-là aussi, nos efforts sont couronnés d'un certain succès. Les séminaires se peuplent. Les parents retirent leurs enfants des lycées où les professeurs leur enseignent que l'homme aura un jour une queue avec un œil au bout, et qu'au lieu de mourir nous serons tous changés en aromes.

Tout nous permet donc d'espérer, mes très chers frères, que nous recueillerons le prix de nos travaux avant peu de temps. Qu'il luise donc bientôt le jour où maîtres de l'éducation de la jeunesse française, nous pourrons ramener en triomphe le frère Léotade et le mettre à la tête d'un pensionnat. Ainsi soit-il!

— Amen! »

V.

« Ce que j'ai à vous dire, mes très-chers frères, a trait à la discipline...

— Enfin, nous y voilà.

— Mais, prisez donc, monsieur l'abbé Biroteau, prisez donc; le bourreau ne veut pas s'endormir.

— C'est un sournois. Il faudra écrire à son évêque. Que va dire don Lumignon?

— Je vous parlais donc, mes très-chers frères, de la discipline de l'armée française, elle est admirable malheureusement; et les efforts que nous avons faits tant à Paris qu'à Rome, n'ont pas été précisément couronnés de succès. Nous avons beau offrir de l'argent; nous ne trouvons personne portant l'uniforme, qui veuille tâter d'une petite conspiration légitimiste. A Rome, c'est

LA RÉPUBLIQUE-CROQUEMITAINE
Telle que la représentent les royalistes.

d'une conspiration socialiste que nous aurions besoin; nous parviendrions ainsi à désorganiser l'armée. Heureusement, du côté de Rome, les cardinaux se chargent d'amener des complications qui vaudront bien les nôtres.

Quant à notre propagande parmi les ouvriers, elle va cahin-caha. Ils ne donnent pas beaucoup dans nos promesses. Cependant, à un moment donné, nous pourrions bien réunir dans les faubourgs une cinquantaine d'hommes pour crier vive Henri V!

C'est toujours un commencement. Confions-nous dans la divine Providence, qui ne peut manquer de venir à notre aide. Ainsi soit-il!

— Amen! »

VI.

« Vous voulez donc coucher ici, monsieur l'abbé Biroteau?

— Comment, coucher!

— Sans doute, le concile est fini.

— Et la discipline?

— On s'en occupera plus tard.

— Et le dogme?

— Nous verrons.

— Et la morale?

— Remis à une autre fois.

— Alors je retourne dans mon diocèse. Si j'avais su, je ne me serais pas dérangé. C'est là ce que vous appelez un concile?

— Parbleu! Allons avertir son évêque qu'il n'a pas dormi. »

VII.

« Bonjour, Jeanneton.

— Déjà de retour, monsieur l'abbé?

— Que veux-tu! maintenant les conciles durent peu; c'est la mode.

— Il n'est rien arrivé pendant mon absence?

— Si, cette lettre.

— Voyons.

A monsieur l'abbé Biroteau.

« MONSIEUR,

» Votre attitude dans le concile n'ayant pas paru suffisamment orthodoxe, j'ai le regret de vous annoncer » que j'ai cru devoir choisir un autre vicaire général. » Veuillez me faire parvenir au plus tôt les pleins pouvoirs que je vous avais confiés.

» En attendant, je prie Dieu qu'il vous éclaire.

» AUGUSTE. »

» Jeanneton! Jeanneton!

— Monsieur l'abbé, qu'y a-t-il?... on dirait que vous vous trouvez mal!... Vous faut-il de l'eau de mélisse?

— Un siége, ma bonne Jeanneton, un siége!

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé, asseyez-vous, vous êtes malade!

— Pis que cela, je suis destitué! »

JEAN VERTOT.

LE GÉNIE DE LA RÉPUBLIQUE
Suivant les républicains.

LES BILLETS BLEUS.

I.

« En p'ace, messieurs, en place, et montrez vos billets.

— Pourriez-vous me dire quel est ce monsieur qui vient de crier et qui maintenant ferme les portières?

— C'est le ministre des travaux publics.

— Qui s'est fait conducteur de train?

— Oui, monsieur, conducteur par dévouement.

— Pour le chemin de fer de Lyon?

— Pour le président de la République.

— En effet, j'avais entendu parler des soins dont M. Lacrosse entoure la personne du pouvoir exécutif; mais je ne croyais pas qu'il poussât les choses jusque-là. Le voilà maintenant qui tire un sifflet de sa poche. Bon, nous voilà partis. Où déjeune t-on, monsieur?

— A Melun, j'imagine.

— Fort bien. Et où dîne-t-on?

— A Sens, je pense.

— A merveille! nous déjeunerons donc dans deux heures, il est neuf heures maintenant. Deux heures d'enthousiasme à traverser, c'est beaucoup; mais l'enthousiasme aiguise l'appétit. Je crois que l'enthousiasme commence déjà; on s'arrête, il me semble. Où sommes-nous donc?

— Demandez-le à M. Lacrosse.

— Conducteur, où sommes-nous?

— Vive Napoléon!

— Le nom de ce village?

— Vive l'Empereur! Criez vive l'Empereur, ou je ne vous ouvre pas la portière.

— Vive l'Empereur! vive Napoléon!

— Très-bien, vous pouvez descendre. Nous sommes à...

II.

« Monsieur, vous venez de me donner une foule de renseignements aussi utiles qu'agréables; souffrez que je vous en remercie.

— Monsieur, il n'y a pas de quoi...

— Mais si, mais si. Pourriez vous me dire maintenant pourquoi les gardes nationales rurales affectionnent tant le chapeau tromblon?

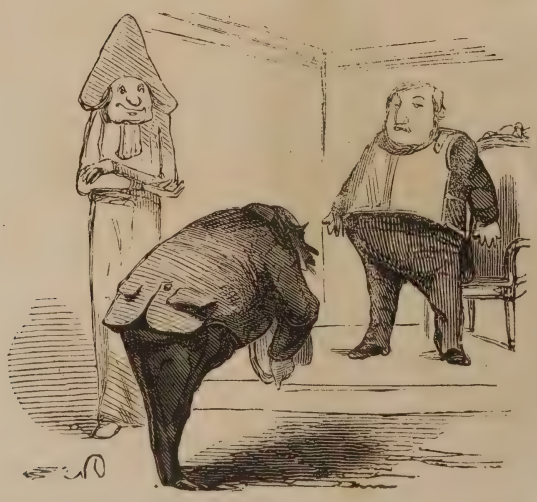
— Ma foi non.

— Je me suis laissé dire que les druides, dans les grandes cérémonies du culte, portaient un coiffure semblable. Le chapeau tromblon remonterait donc aux Gaulois.

— C'est bien possible.

LES PETITS MYSTÈRES D'EMS,

Par Nadar.



Le duc Veron, admis à l'honneur du baise-main, n'est pas aussi *touché* de cette faveur qu'il l'avait espéré, malgré les miracles de la cuirasse.

Trait ingénieux des domestiques de la marquise de Follemèche, qui se déguisent en ouvriers pour offrir à M. Crédit une paire de pistolets. — Grande frayeur de ce colonel de cuirassiers.

— Le conducteur pourrait nous tirer d'embarras. J'ai envie de l'interroger.

— Faites.

— Monsieur Lacrosse, êtes-vous de cet avis, que le chapeau tromblon est une coiffure gauloise ?

— Monsieur a sans doute un billet.

— Tiens, cette question ?

— De quelle couleur est-il ?

— Bleu.

— Je ne suis pas tenu de vous répondre : je ne parle qu'aux billets rouges.

— C'est différent, mille pardons de vous avoir dérangé. Est-il drôle, ce conducteur, je veux dire ce ministre ! »

III.

« Je sens à l'enthousiasme qui m'anime que le déjeuner doit être proche. Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que nous avons encore deux revues à passer avant de nous mettre à table. Voilà qu'on amène un cheval.

— Pour qui ?

— C'est le cheval blanc de M. Lacrosse, je le reconnais pour l'avoir vu il y a cinq ans au manége Pellier.

— Notre conducteur monte à cheval.

— Il faut bien qu'il suive le président à la revue.

— Je serais curieux de voir ça. Sortons. Ouvrez donc, conducteur !

— Le conducteur en chef, avant de monter à cheval, vient de nous le défendre. Les billets rouges seuls peuvent descendre. »

IV.

« Après tout, cela m'est bien égal; je me moque pas mal d'une revue. C'est toujours la même chose. Entendez-vous ce que ces gens-là crient ?

— Vive Napoléon.

— Ils crient : Vive le Président !

— J'entends : Vive l'Empereur !

— Et moi : Vive la République !

— Ne vous fâchez pas, messieurs, on crie un peu de tout cela à la fois. Quant à moi, je ne m'en dédis pas : Vive le déjeuner ! Bon, voilà la revue finie, le cortége revient. M. Lacrosse remonte sur sa banquette. En route ! en route ! »

V.

« Nous sommes à Melun.

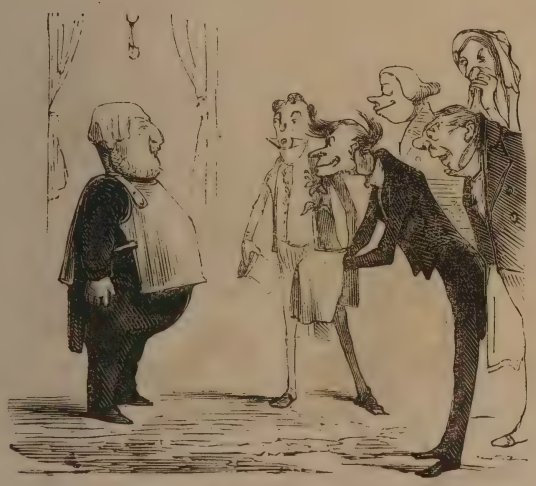
— Département de Seine-et-Marne.

— Merci, monsieur, de ce nouveau renseignement. Nous allons enfin déjeuner. J'aperçois la salle du banquet. C'est M. Lacrosse qui reçoit les billets à la porte. Hâtons-nous, il s'agit d'avoir une bonne place. Je me sens un appétit d'enfer.

— Monsieur, votre billet !

LES PETITS MYSTÈRES D'EMS,

Par Nadar.



Attention touchante : une fleur dans sa motte !... et une motte de terre des Tuileries ! ! ! ! O heureux cuirassier ! ! ! !

ENTRE DEUX PÈLERINS D'EMS :

— Ah ! mon Dieu, mais notre cher cuirassier a une jambe plus courte que l'autre !... — Comment, malheureux !... plus courte !... dites donc qu'il a une jambe plus longue que l'autre ! ! ! !

— Voilà ! voilà !

— Un billet bleu !

— Comme vous dites.

— Vous n'entrerez pas.

— Ne suis-je pas invité comme les autres ?

— Sans doute, mais pas à déjeuner.

— A quoi donc ?

— A faire quarante lieues en wagon.

— Pour qui est donc cette table si bien servie ?

— Pour les billets rouges. Les billets bleus sont cependant admis à circuler autour de la table, au dessert.

— Grand merci ! »

VI.

« Enfin nous avons trouvé une auberge où nous caser.

— C'est assez heureux.

— On n'est pas mal ici pour casser une croûte. Comment avez-vous trouvé ce morceau de fromage ?

— Parfait.

— Et cette tranche de cervelas ?

— Délicieuse.

— C'est une justice à leur rendre, ils n'ont rien dans cette auberge, mais tout ce qu'ils vous donnent est délicieux. J'entends le sifflet de M. Lacrosse. Dépêchons-nous. Garçon, la carte !

— Monsieur, voilà.

— Total : cinquante-sept francs ; vous vous moquez de nous, garçon !

— Le cervelas est hors de prix à Melun.

— C'est une horreur !

— Une abomination ! et le convoi qui va partir ! Allons, il faut s'exécuter. Voilà cinquante-sept francs.

— Il n'y a rien pour le garçon, citoyens ?

— Je crois que le drôle veut railler.

— Pas de pourboire, messieurs ?

— Après nous avoir écorché de la sorte ?

— C'est l'étrenne de la fille, notre bourgeois.

— Cinquante-sept francs ! cinquante-sept francs ! Filons, messieurs, la machine souffle.

— Filez, tas d'aristos de deux liards, à la chie-en-lit les billets bleus, à la chie-en-lit ! »

VII.

« Nous ne sortirons donc pas de la fumée et de la poussière, toujours des coups de canon ! Encore si on pouvait voir quelque chose.

— Les billets bleus ne peuvent pas descendre.

— Heureusement nous approchons de Sens.

— Je crois que nous sommes arrivés.

— A quoi le voyez-vous ?

— M. Lacrosse est passé sur le premier convoi, il abaisse le marchepied du wagon d'honneur. Voici l'évêque qui s'avance. Nous en avons pour trois quarts d'heure au moins. Bon, voilà qui est fini. On va nous ouvrir, j'espère. Conducteur, aux portières !

— Pas encore !

LES PETITS MYSTÈRES D'EMS,

Par Nadar.

Comme quoi le parti du cuirassier Crédit, qui paraît uni au premier abord....

.... Au fond, ne l'est pas tant que ça.

— Comment, pas encore! Est-ce qu'on veut nous retenir ici en chartre privée?

— Jusqu'à ce que les billets rouges se soient écoulés. C'est pour éviter l'encombrement. »

VIII.

« Vite! vite! allons nous mettre à table; j'aperçois la salle du dîner, M. Lacrosse est sur la porte.

— Les billets bleus n'entreront peut-être pas.

— C'est bon pour le déjeuner, à la rigueur cela se conçoit, c'est un honneur que l'on réserve à certaines personnes; mais pour le dîner, c'est bien différent, tout le monde doit dîner. Entrons!

— Montrez vos billets.

— Voilà! voilà!

— Billets bleus! Vous n'entrerez pas. »

IX.

« Ce fricandeau de veau était abominable.

— Je me souviendrai longtemps des aubergistes de Sens.

— Aïe! aïe! aïe!

— Qu'avez-vous donc?

— Rien, c'est l'oseille.

— Ils appellent cela un dîner! Et nous faire payer dix francs par tête!

— Aïe! aïe! aïe!

— Mais qu'avez vous donc?

— Rien, c'est la salade. Est-ce que le convoi ne va pas bientôt s'arrêter?

— J'aperçois des casques de pompiers; ça ne va pas tarder. Bon! voilà qu'on est au relai.

— Conducteur!

— Il allume son cigare sans avoir l'air de vous entendre.

— Conducteur!... conducteur!.. conducteur!...

— Qu'est-ce qu'il a donc tant à crier, cet enragé de bleu?

— Conducteur, au nom du ciel, ouvrez la portière!

— C'est défendu.

— Conducteur, je vous en supplie!...

— Impossible!

— Mais, conducteur, j'ai la colique!

— Pourquoi avez-vous pris un billet bleu?... attendez jusqu'à Paris.

— Je n'y arriverai pas, bien sûr! »

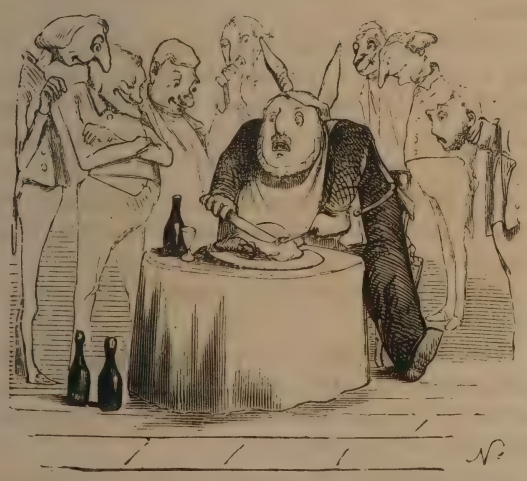
X.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

» J'étais tranquillement chez moi en ne pensant à rien, lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à l'in-

LES PETITS MYSTÈRES D'EMS,

Par Nadar.



Le cuirassier prend son repas. — Ah! si ses ennemis pouvaient le voir en ce moment!

Dire que c'est là!... s'écrie le papetier Jeanne admis à visiter les appartements privés du cuirassier.

auguration du chemin de fer de Lyon. Si j'avais su que votre intention était de me mystifier, je me serais mis à l'abri de vos billets bleus; malheureusement la réputation de loyauté qu'on vous a faite jusqu'ici m'empêchait de concevoir le moindre soupçon. Je vous déclare, tant en mon nom qu'au nom d'une foule de billets bleus, que nous avons trouvé la plaisanterie fort mauvaise et indigne d'un ministre qui se respecte.

» Je suis également chargé de vous dire que lorsqu'on se fait conducteur de train, on doit en prendre le costume. Nous avons ouvert une souscription parmi les membres du convoi bleu, pour vous faire cadeau d'une casquette en peau de renard et d'une veste brodée au collet.

» J'aurai toute ma vie sur la conscience le fricandeau à l'oseille que vous m'avez fait manger à Sens. Ce sont des choses que l'on n'oublie jamais. Je me vengerai.

» Je suis, en attendant, monsieur le conducteur, votre ennemi dévoué; et je signe pour que vous compreniez ce que cela veut dire.

» UN BILLET BLEU. »

UN NOUVEAU BOMBARDEMENT DU ROI DE NAPLES.

Les décorations continuent à pleuvoir sur le général Oudinot, le roi de Naples vient de lui accorder le grand cordon de je ne sais plus quel ordre.

Qui est-ce qui connaît le nom des ordres napolitains?

Le roi bombardeur a embrassé son collègue, et lui a déclaré qu'il le considérait comme un de ses concitoyens.

On pense qu'il lui expédiera bientôt le brevet de bourgeois de Naples, un des titres les plus enviés de la chrétienté.

Le pape ayant fait le général Oudinot duc, on se demande pourquoi le roi de Naples ne l'a pas nommé prince. Qu'est-ce que cela lui eût coûté?

La reine Isabelle doit, assure-t-on, le créer grand d'Espagne de première classe. Voilà qui s'appelle faire les choses noblement.

Comme on doit être heureux de se sentir grand d'Espagne aujourd'hui, et de jouir de ce beau privilége de garder son chapeau sur la tête devant M. Munoz!

La nouvelle de ces récompenses a comblé de joie, comme on le pense bien, l'armée française en Italie. Cette joie a été tempérée pourtant par l'annonce d'un événement grave.

Il s'agissait d'une décision prise par le roi de Naples de lancer, en guise de bombes, dans le camp français plusieurs centaines de ses croix.

Les dernières nouvelles de Rome annoncent que les choses sont dans le même état, et que le bombardement n'a pas eu lieu encore.

La crainte qu'on a de le voir se réaliser n'en influe pas moins sur le moral de nos troupes. La gaieté française a fait place à une triste préoccupation. Chacun est à se demander : Serai-je atteint ou ne le serai-je pas? Cette incertitude est plus pénible que tout; et je suis sûr que nos soldats aimeraient mieux exposer tout de suite leur poitrine aux balles autrichiennes que de vivre dans une perpétuelle incertitude, sans savoir si d'un moment à l'autre une croix ne va pas vous écraser ou éclater entre vos jambes.

Le gouvernement français devrait couper court à tout cela par un décret ainsi conçu :

Au nom du peuple français,

Il est interdit à tout soldat français de porter les insignes d'un autre ordre que celui de la Légion d'honneur.

Signé LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Et plus bas :

ODILON BARROT, *président du conseil.*

Le roi de Naples comprendrait peut-être l'apologue, et rengaînerait ses diplômes de chevalier.

Quel est celui d'entre nous, je vous le demande, citoyens, qui oserait porter la croix de Naples?

Ne serait-ce pas se donner à tout jamais un brevet de ridicule! Pourquoi ne pas l'éviter à nos soldats?

M. Oudinot, dira-t-on, leur a donné l'exemple.

M. Oudinot est maître de faire ce qu'il veut, et son ridicule n'appartient qu'à lui; mais la dignité de l'armée est la dignité du gouvernement lui-même, et je trouve qu'il faut que nous soyons descendus bien bas pour qu'un roi de Naples se permette de décorer nos soldats.

Ce n'est pas de pareilles mains que nos troupes veulent recevoir leur récompense. Le roi des jésuites et des lazzaroni, le bombardeur de Naples et de Messine ne peut rien avoir de commun avec une armée française.

Espérons que notre ambassadeur lui conseillera *sotto voce* de garder ses nominations en portefeuille, s'il ne veut pas s'exposer à les recevoir par la poste.

Ce serait une bonne leçon à donner à Sa Majesté napolitaine.

Il est vrai que pour se consoler il lui restera toujours cette pensée : que l'armée française a été décorée de l'ordre de Naples dans la personne de son général en chef, le duc de Saint-Pancrace.

Voyez pourtant à quels dangers un chef peut exposer ses soldats!

CÉSAR DEVANT LE RUBICON.

TRADUCTION NOUVELLE D'UNE VIEILLE CHANSON ROMAINE.

> Étant arrivé sur le bord du Rubicon, qui faisait les limites de son gouvernement, il s'arrêta, et demeura longtemps plongé dans un profond silence : différant de passer, et pensant en lui-même à la grandeur et à la témérité de cette entreprise.
>
> PLUTARQUE.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Que fais-tu donc, arrêté sur la rive,
La tête basse, et le regard béant,
A te mirer dans l'onde fugitive,
Les bras croisés, comme un roi fainéant?
Le trône à peine effleuré par l'orage,
D'un velours neuf n'attend que la façon.
C'est le moment de montrer du courage;
Saute, César, passe le Rubicon!

Un filet d'eau; c'est la seule barrière
Que l'on oppose à tes hardis projets :
Et je te vois rester dans la carrière
Comme un acteur tombé sous les sifflets!
Suis donc, au moins de loin, la grande image
Qui devant toi trace un brillant sillon.
C'est le moment de montrer du courage;
Saute, César, passe le Rubicon!

Nous sommes las de cette République
Qui s'encanaille avec les ouvriers,
Et veut briser le moule monarchique
Prêt à sortir de nos vieux ateliers.
La Liberté, de nouveau, déménage,
Car avec nous son bail n'est jamais long.
C'est le moment de montrer du courage;
Saute, César, passe le Rubicon!

Songes-y bien : tu n'es pas seul au monde,
De tous côtés pleuvent les prétendants,
Et la Fortune, en caprices féconde,
Fait triompher parfois les moins prudents;
Si, par malheur, tu tardes davantage,
Un plus pressé te damera le pion.
C'est le moment de montrer du courage;
Saute, César, passe le Rubicon!

Quand tu diras : « C'est moi qui suis le maître! »
Crains-tu de voir, dans le temple des lois,
Cinq cents Brutus, oubliant la fenêtre,
Te menacer de leurs couteaux de bois?
Ces bonnes gens sont faits à l'esclavage;
Jamais le joug n'a révolté leur front.
C'est le moment de montrer du courage;
Saute, César, passe le Rubicon!

Ces flots, dis-tu, peuvent cacher un piége;
En perdant pied, tu crains de boire un coup.
Prends donc alors la cuirasse de liége,
Et sur un dé bravement risque tout.
Avec un bon corset de sauvetage,
On peut courir la chance d'un plongeon.
C'est le moment de montrer du courage;
Saute, César, passe le Rubicon!

JEAN CASCARET.

ANTONY THOURET.

Hier un *réac* admirait
La corpulence de Thouret ;
« Des républicains de la veille,
Voilà, s'écriait-il, un bel échantillon!
Comme monsieur Tartufe, il se porte à merveille;
Quelle rotondité! quelle complexion!
Quant à nous, qui servions la vieille dynastie,
Dans la tristesse nous jeûnons!
Nous avons perdu la partie
Contre des insurgés sortis des cabanons.
Nous voilà sans espoir, sans emplois, sans finance,
Victimes du revirement;
Et ceux que nous voulions réduire au dénûment
S'indemnisent en paix de leur longue abstinence! »

Un démocrate répondit :
« Les révolutions ont ainsi leur bascule :
L'un avance, l'autre recule;
L'un perd son embonpoint, et l'autre s'arrondit.
Le proscrit, chargé d'anathème,
Du pouvoir à son tour éprouve la douceur;
L'opprimé monte au rang suprême
A la place de l'oppresseur.
C'est un chassez-croisez du diable!
Mais, dans ces changements où tout est dérangé,
Honneur à l'homme invariable
Dont le cœur n'a jamais changé!
Honneur donc à Thouret! sa foi démocratique
A tous les vents a résisté,
Et, dans l'arène politique,
Vous le rencontrez tel qu'il a toujours été!
S'il est un peu plus gras, la raison s'en explique :
Il expia les torts de sa plume énergique
Au fond des cachots du pouvoir;
Doit-on s'étonner de le voir
Élargi par la République?

Dessiné par BERTALL. Gravé par GÉDÉON.

LE LIS TRICOLORE.

La société d'horticulture de la rue de Poitiers a tenu dernièrement une séance solennelle pour décerner le prix au jardinier auteur de la plus belle fleur.

Le prix devait être accordé au plus beau sujet de l'espèce des lis.

Nos plus célèbres horticulteurs, Thiers, Berryer, Montalembert, Viellard, s'étaient mis sur les rangs et avaient envoyé leurs produits à l'Exposition ouverte depuis quelque temps dans les salons de la rue de Poitiers.

M. Thiers a présenté un magnifique lis bleu. Cette fleur jusqu'ici était réputée non moins fabuleuse que la rose bleue. Tout fait espérer maintenant qu'on ne tardera pas à produire cette fleur. Le prix de cent mille florins, fondé par la société d'horticulture d'Amsterdam, trouvera enfin une destination.

Voici quels procédés M. Thiers a employés pour obtenir son lis bleu.

Il a fait brûler une grande quantité de numéros du *Constitutionnel*, et leur cendre mêlée au terreau ordinaire a servi d'engrais. Il a arrosé le tout, soir et matin, avec une décoction émolliente de pâte-Regnauld. Pour obtenir la rose bleue, il s'agira tout simplement de doubler la dose d'engrais et d'arrosage émollient.

Les amis de la famille d'Orléans ont crié au miracle en voyant le lis bleu, ils ont déclaré que c'était le *nec plus ultra* de l'horticulture et de la politique. Selon eux, le lis bleu devait obtenir le prix.

Un lis blanc a été exposé par M. Berryer; il n'offre rien de bien remarquable que son embonpoint. C'est le lis ordinaire connu depuis longtemps en France, et dont la culture était abandonnée depuis 89. Nous doutons fort que l'exemple de M. Berryer parvienne à la relever. Les partisans de la branche aînée déclarent cependant que la rue de Poitiers ne doit pas hésiter à couronner cette fleur.

C'est à M. Viellard, ancien précepteur du président de la République, que nous devons le lis rouge. M. Thiers cherchant le bleu, M. Berryer le blanc, M. Viellard devait chercher le rouge, à moins de se jeter dans le pistache, qui n'est pas une couleur possible. L'esprit humain se refuse à concevoir un lis pistache.

Hâtons-nous de dire que le lis rouge de M. Viellard est essentiellement honnête et modéré. Ce lis rouge a toutes les sympathies des partisans du grand Napoléon.

Le comité horticole de la rue de Poitiers se trouve fort embarrassé de décerner le prix. Couronnera-t-on le lis bleu, le lis blanc ou le lis rouge? La question est plus grave qu'on ne pense, car ces lis forment autant de factions qui pourraient bien déchirer la France, comme autrefois les *verts* et les *bleus* déchirèrent l'empire d'Orient.

Le lis bleu a ses avantages. Il exhale un parfum constitutionnel et boursocratique, qui plaît à bien des gens.

Le lis blanc rappelle des souvenirs d'innocence et de candeur, il fait pâmer d'admiration les vieilles douairières.

Le lis rouge fait très-bien à la boutonnière des braves, il se rapproche du ruban de la Légion d'honneur, une des plus belles créations de l'Empire.

La question serait donc de fondre ensemble toutes ces prétentions. Voici le moyen proposé par M. Dupin.

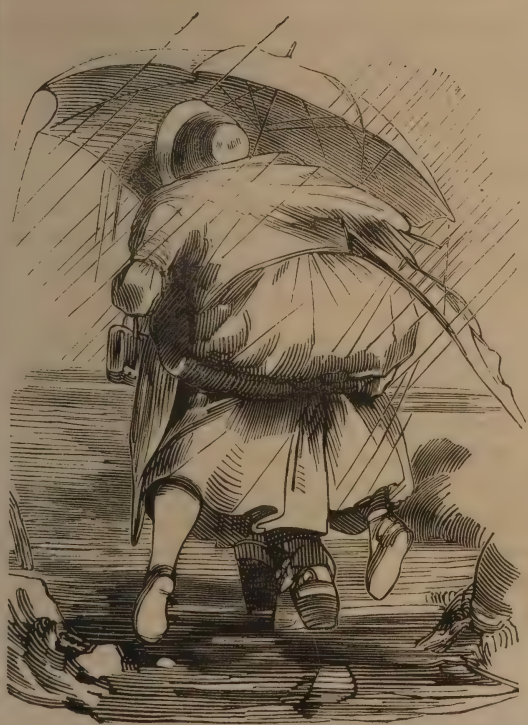
« L'institut horticole de la rue de Poitiers décerne

LES PETITS SERVICES MUTUELS DE L'AMOUR CONJUGAL.

Dessiné par DEUTSCH.

Gravé par BAULANT.

LES PETITS SERVICES MUTUELS DE L'AMOUR CONJUGAL.



Dessiné par DEUTSCH. Gravé par BAULANT.

Allez-vous-en, gens de la noce. — Allez-vous-en chacun chez vous.
Grande fête de l'industrie française à la suite de l'Exposition.

une médaille de la valeur de cinq cents francs, à prendre sur les fonds de la souscription nationale pour combattre le socialisme, à chacun des lis envoyés à l'Exposition.

» Il n'y a pas de premier grand prix.

» Voulant réunir en une seule et même fleur les avantages de trois fleurs qui sont :

» Le lis bleu ;

» Le lis blanc ;

» Le lis rouge ;

» Le comité met au prochain concours : le lis tricolore. »

M. Dupin espère que de cette manière tous les partis seront contents. La découverte du lis tricolore mettrait fin aux luttes des partis.

MM. Thiers, Berryer, Viellard, secondés par des praticiens habiles, se sont mis à la recherche de cette fleur merveilleuse.

Voilà où en est maintenant la rue de Poitiers, elle cherche le lis tricolore. JEAN VERTOT.

L'INSERTION D'UNE LETTRE.

I.

« Commandant ?

— Général !

— Voici une lettre adressée par le président de la République à son aide-de-camp, M. Edgar Ney. Je reçois l'ordre de la faire insérer dans le journal officiel de Rome. Allez la porter aux cardinaux.

— Oui, général. »

II.

« Eh bien ! avez-vous vu les cardinaux ?

— Oui, général.

— Peut-on savoir pourquoi, malgré leur promesse d'hier, la lettre du président n'a point paru dans le journal officiel.

— Ils m'ont déclaré que le rédacteur avait perdu la copie, et que du reste la lettre paraîtrait demain. »

III.

« Est-ce qu'on se ficherait de nous, par hasard ?

— Qu'avez-vous, général ?

— Voici le journal d'aujourd'hui, et pas de lettre !

— Les cardinaux ont écrit pour vous présenter leurs excuses; ils prétendent qu'ils n'ont pu publier la lettre parce que la place manquait. Le journal est rempli aujourd'hui par la liste des individus proscrits. Demain, sans faute, la lettre du président verra le jour. »

IV.

« Mon grand uniforme, mes épaulettes, mon épée !

— Est-ce que nous passons une revue aujourd'hui, général.

— Vous allez me suivre chez ces cardinaux. Je viens de parcourir le journal, pas plus de lettre que sur ma main. Vite à cheval!

— Voici un abbé qui arrive.

— Excellence, c'est de la part des cardinaux. Je suis chargé de vous prévenir de leur part que c'est par un pur oubli que la lettre du président n'a point paru dans le journal officiel. Le cardinal Antonelli, qui est fort distrait, l'avait gardée dans sa poche. Son Éminence a mis un morceau de papier dans sa tabatière pour se rappeler de l'envoyer à l'imprimerie. La lettre donc ne pourra manquer de paraître demain. »

V.

« Décidément ces gens-là se moquent de nous, la lettre est encore restée dans la poche du cardinal Antonelli. Commandant?

— Général!

— Vous allez prendre quatre hommes et un caporal, vous vous rendrez à l'imprimerie du gouvernement, et vous n'en bougerez pas que la lettre n'ait été imprimée.

— Voilà une mesure grave, général; qui sait ce que dira M. de Corcelles?

— Laissons cela, vous avez raison; il vaut mieux faire placarder la lettre sur les murs de la ville.

— Diable! que pensera M. de Rayneval?

— Contentons-nous alors d'en faire circuler des copies manuscrites.

— Cela blessera peut-être M. de Falloux.

— Alors, il ne me reste plus qu'une chose à faire.

— Quoi donc, général?

— Donner ma démission.

— On ne l'acceptera pas, il vaut mieux attendre. Peut-être les cardinaux consentiront-ils enfin à tenir leur promesse. Il faut leur écrire dans ce sens.

— Écrivez. »

VI.

« Encore une lettre de ce général, que demande-t-il?

— Que vous fassiez paraître la missive de son président.

— Répondez-lui qu'elle verra le jour demain.

— C'est déjà fait, Éminence.

— Décidément, ces Français sont des imbéciles: comme ils gobent tout ce qu'on leur dit! Tantôt le rédacteur perd la copie, tantôt la place manque; hier, j'oublie la lettre dans ma poche. Ils ne veulent donc pas comprendre que nous ne consentirons jamais à imprimer cette lettre dont ils font tant de bruit.

— Et s'ils nous y forcent?

— L'abbé, ce que vous dites là est une niaiserie. Vous savez bien qu'il faut renoncer à nous forcer de faire quelque chose malgré nous. »

VII.

Il paraît que le général a fini par comprendre l'inutilité de toute nouvelle démarche, car les feuilles qui reçoivent les communications du ministère annoncent que décidément la lettre du président ne paraîtra pas dans le journal officiel de Rome.

LE ROLE DE LA FRANCE.

I.

« Puits de sagesse, lumière du Frangistan, mon sublime maître m'envoie vers tes sacrés genoux pour te demander un conseil.

— De quoi s'agit-il?

— Tu n'ignores point, lumière du Frangistan, que les nommés Kossuth et Dembinski se sont réfugiés sur les terres du sultan.

— Je ne le sais que trop.

— Or, l'empereur d'Autriche éprouve le besoin de faire pendre les susdits Kossuth et Dembinski, et il a demandé à mon maître de les lui livrer.

— Et ton maître s'est exécuté?

— Pas du tout, puits de sagesse; la Turquie tient à sa vieille réputation d'hospitalité, et elle ne livre pas ainsi sur première sommation les proscrits qui viennent chercher un asile sur son territoire. Elle voudrait bien les garder; cependant...

— Eh bien?

— La Russie, je ne dois pas le dissimuler, menace d'envoyer des troupes, de nous déclarer la guerre. Seuls, nous serons peut-être battus; mais si la France voulait s'en mêler... Bref, mon maître désirerait avoir ton avis sur ce qu'il convient de faire dans cette circonstance.

— Repassez dans un mois; il faut que j'écrive à mon gouvernement. »

II.

« Puits de sagesse, lumière du Frangistan...

— Encore vous?

— Mon sublime maître m'envoie pour...

— Je vous avais dit de repasser dans un mois. Je n'ai pas encore reçu de réponse.

— C'est que la chose presse : l'ambassadeur de Russie s'est joint à l'ambassadeur d'Autriche.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Il paraît que l'empereur Nicolas éprouve, de son côté, le besoin de faire périr Kossuth et Dembinski dans les mines. Que doit faire mon maître ?

— Ce qu'il voudra. Est-ce que cela me regarde ? J'attends la réponse de mon gouvernement. »

III.

« Il paraît que la France nous abandonne, vizir ?

— Cela me fait cet effet, Hautesse.

— Par l'étrier d'Ottman ! je ne conçois rien à cette conduite.

— Ni moi non plus.

— Ne pas venir à notre aide quand il s'agit de sauver de malheureux exilés ! Est-ce là cette nation qui se prétend la plus chevaleresque de la terre ?

— Ses mœurs ont peut-être changé.

— C'est égal, puisque les chrétiens se conduisent ainsi, les Turcs ne doivent pas imiter leur conduite. N'est-ce pas, vizir ?

— Je suis parfaitement de votre avis, Hautesse.

— Ainsi, nous dirons à l'ambassadeur d'Autriche...

— Nous lui dirons : zut !

— Et à l'ambassadeur de Russie ?

— Nous lui répondrons : des navets ! »

IV.

« Hautesse ?

— Qui vient me déranger pendant que je fume ma pipe ?

— Ombre de Dieu, c'est l'ambassadeur de France qui demande une audience.

— Pourquoi faire ?

— Pour communiquer la réponse de son gouvernement au sujet des réfugiés politiques.

— Les réfugiés politiques ! J'ai déjà répondu aux deux ambassadeurs que je les garderai, et un sultan n'a que sa parole.

— Que faut-il dire à l'ambassadeur ?

— Qu'il me laisse tranquille, l'affaire ne regarde pas le gouvernement français. »

C'est précisément la réponse que le général Aupick était chargé de transmettre au divan de la part de M. de Tocqueville.

LE ROI DU CONGRÈS DE LA PAIX.

Le Coquerel odorant et l'élégant Deguerry s'entrelacent pour former sa couronne. — Paix à ces hommes de bonne volonté !

LA FIN DU CONGÉ.

« Eh bien, Cabassol, il faut faire nos malles.

— Hélas! mon pauvre Destoujac!

— Je viens de retenir ma place à la diligence.

— Hier j'en ai fait autant. Il faut aller nous entasser encore dans cette maudite salle de carton.

— Encore s'il y avait des vacances toutes les années!

— Je compte en faire la proposition, mon cher Destoujac.

— Votre proposition est insuffisante, mon cher Cabassol; j'en rumine une qui nous conduirait bien plus directement au but.

— Laquelle?

— Quelle est, au point de vue de l'ordre et de l'honnêteté, la véritable mission du représentant du peuple?

« Surveiller l'esprit public de son département;

» Maintenir son conseil général dans un état d'effervescence satisfaisant;

» Pousser à la *révision* de la Constitution;

» A la *règlementation* du suffrage universel;

» Surveiller les maîtres d'école;

» Serrer de près les fonctionnaires;

» Exciter des mécontentements contre la République;

» Dénoncer les républicains. »

Or, cette mission, pouvons-nous la remplir à Paris?

— Il est évident que non.

— A Paris, que ferons-nous?

— Rien de bon.

— Nous perdons notre temps à discuter des lois, à nous occuper des nations étrangères. Que nous importe, à nous, l'organisation de l'assistance ou la question romaine. L'essentiel est que le conseil général de notre département vote bien, voilà tout. La preuve que notre présence n'est pas utile à Paris, c'est ce qui se passe en ce moment. Est-ce que les affaires ne vont pas bien? Au contraire, elles ont repris depuis que l'Assemblée législative s'est prorogée.

Est-ce que la Bourse ne monte pas?

Est-ce que la valeur des capitaux n'augmente pas?

Est-ce que la France n'est pas parfaitement heureuse?

Répondez-moi donc, Cabassol, faites-moi une objection quelconque?

— Je n'en trouve point, mon cher Destoujac.

— Que faut-il donc conclure de tout ceci? C'est qu'on peut très-bien se passer de l'Assemblée. Je compte donc soumettre à son approbation la proposition suivante :

ART. 1. — On continuera à nommer des représentants.

ART. 2. — Les représentants continueront à toucher vingt-cinq francs.

ART. 3. — Les représentants résideront dans les départements.

ART. 4. — Une commission de vingt-cinq représentants siégera à Paris pour entendre les communications que le gouvernement et M. Changarnier voudront bien lui faire de temps en temps.

— Bravo!

— N'est-ce pas que cette proposition est bonne?

— Excellente.

— Je demanderai tout de suite à la développer à la tribune.

— Vous n'en aurez pas besoin.

— Vous croyez?

— Votre proposition sera adoptée sur son simple énoncé.

— Et les Montagnards? je crains qu'ils ne fassent quelque opposition.

— On les laissera faire.

— C'est ma foi vrai : ainsi donc notre absence ne durera pas longtemps, et nous pourrons bien revenir goûter le bonheur de la famille et les joies de l'émargement.

POURQUOI.

« L'ingratitude des partis est quelque chose de vraiment odieux. Savez-vous quelle était la cause de la maladie de M. de Falloux?

— La lettre du président, parbleu!

— Je vous y prends comme les autres, malheureux; vous ne savez donc pas que l'entêtement de Rome fait le désespoir de M. de Falloux?

— Ah bah!

— Qu'il voudrait arracher des concessions au pape?

— Pas possible!

— Qu'il s'épuise à demander des réformes?

— Tiens, tiens, tiens!!!

— Oui, mon cher, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : le chagrin de n'avoir pu réussir lui a donné un rhume de cerveau, lequel rhume s'est changé en pleurésie, et la pleurésie allait se métamorphoser en fluxion de poitrine, lorsque, heureusement, on est venu lui annoncer que le pape se décidait enfin à suivre la politique indiquée par M. de Falloux.

» Un mieux sensible s'est tout de suite manifesté dans son état.

» Vous avez pu lire, en effet, dans les journaux, un manifeste adressé par le pape à ses fidèles sujets, dans lequel il leur fait part des réformes et améliorations qu'il compte introduire dans les États de l'Église.

» Le pape commence par remercier collectivement

les puissances auxquelles il doit son rétablissement. Il n'a pas voulu s'adresser à la France toute seule, de crainte de mécontenter les Napolitains et les Espagnols, et d'allumer une guerre entre ces deux peuples et la nation française.

» Le pape annonce ensuite qu'il donne une amnistie générale, dont il croit devoir excepter pourtant :

» Les triumvirs;

» Les ministres du triumvirat;

» Les employés supérieurs;

» Les officiers de l'armée;

» Les membres de la Constituante romaine;

» Les membres de l'ancienne Chambre des députés;

» Et une douzaine d'autres catégories d'individus qu'il serait trop long d'énumérer.

» Quant aux institutions politiques, le pape nommera une commission qu'il se réserve de consulter toutes les fois qu'il le jugera convenable sur les affaires d'État.

— Et vous dites que c'est là ce qui a déterminé un mieux sensible dans l'état de M. de Falloux ?

— Dès qu'on lui a annoncé l'apparition du manifeste, il s'est senti plus fort en effet; mais après l'avoir lu, il est tombé dans l'abattement.

— Vous dites ?...

— Qu'il s'est senti découragé.

— Il trouvait peut-être que le pape allait trop loin.

— Au contraire, malheureux ingrat, au contraire, voilà comme vous êtes tous, gens de parti; sachez donc que M. de Falloux est aussi libéral que vous et moi, il demandait pour Rome :

» Le suffrage universel,

» L'égalité de l'impôt,

» L'éducation gratuite,

» Toutes les réformes, en un mot, que l'on réclame pour la France. Avez-vous lu la lettre de M. de Falloux publiée par les journaux piémontais, et reproduite par la *Patrie?* C'est là que vous apprendrez à le connaître. Dans cette épître, M. de Falloux exhale la profonde douleur que lui cause l'aveuglement des cardinaux.

» Si vous continuez dans cette voie, écrit-il, il ne me restera plus qu'à quitter le monde, et à aller gémir au fond de quelque obscure retraite sur les malheurs auxquels on expose l'Église.

— La lettre existe en effet, mais il s'agit de savoir si elle est de M. de Falloux, et pourquoi il l'a écrite.

L'HOMME NOIR.

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola.
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

(BÉRANGER.)

Oui, c'est moi, c'est bien moi, l'homme noir dont parle la chanson. Mettez-vous à genoux, et baisez le pan de ma soutane.

Il ne s'agit plus, pour moi, seulement de fesser les petits garçons; il me faut encore les jeunes gens et les hommes.

C'est à moi dorénavant que vous aurez affaire, jeunes gens; c'est moi qui vous enseignerai les belles-lettres, l'histoire et la philosophie.

Virgile et Horace choquaient la pudeur. J'en ai fait faire des éditions à l'usage de la jeunesse.

Tacite enseigne la haine des tyrans; Bossuet contient des passages dangereux; les autres histoires fourmillent de monstruosités morales. J'ai commandé un abrégé de l'histoire universelle au père Loriquet.

Quant à la philosophie, vous l'apprendrez dans les mandements de vos évêques. Plus d'école normale, plus de colléges, plus de pensionnats. Des séminaires, encore des séminaires, toujours des séminaires.

L'École d'administration est là pour vous apprendre comment je traite les établissements fondés sur l'esprit moderne.

Quant à vous, hommes d'un âge mûr, célibataires ou mariés, songez à aller à la messe,

A vous confesser une fois par semaine,

A faire partie d'une congrégation,

A vous affilier à quelque confrérie de pénitents,

A porter le cierge aux processions.

Je ne badine pas avec les impies, et je me suis déjà entendu avec M. Carlier, qui doit me prêter une partie de son personnel pour que je choisisse les familiers du nouveau saint-office.

Un de vos ministres vous l'a dit : — L'Inquisition a été une institution salutaire; je viens exprès pour la rétablir.

Notre règle est un mystère, a dit ce chansonnier athée qui s'appelle Béranger. Le mystère était bon autrefois; maintenant nous marchons à visage découvert. Notre règle ne se propose qu'un but : le pouvoir; or le pouvoir est à nous.

C'est par pure bonté d'âme que nous ne nous emparons pas tout de suite des registres de l'État civil,

Que nous ne rétablissons pas la dîme,

Que nous ne vous forçons pas à payer un milliard d'indemnité pour les biens dont la révolution a dépouillé le clergé,

Que nous n'obligeons pas les protestants à quitter le royaume.

Cela viendra plus tard. Il nous faut pour le moment pourvoir au plus pressé. Une fois bien établis, nous verrons le reste.

Empressez-vous de faire amende honorable de vos péchés, à l'exemple de Faucher et de Barrot convertis par Falloux.

Inclinez-vous donc, et obéissez à l'homme noir. Les armes du pouvoir temporel sont entre nos mains. N'essayez pas de vous révolter; vous savez comment nous en avons fini avec les républicains de Rome.

Voyez, mes très-chers frères, si vous voulez subir le même traitement.

LES RÉCEPTIONS DE M. LACROSSE.

I.

« Monsieur le ministre, il y a là une députation de la commune de Carpentras qui demande à vous entretenir des intérêts de son département.

— Qu'elle entre.

— Monsieur le ministre, nous venons pour vous parler de nos chemins, qui sont dans un bien mauvais état.

— Cela m'étonne.

— Nous avons deux ponts qui menacent ruine.

— L'État aussi menaçait ruine, mais nous l'avons sauvé. Souffrez, messieurs, que je vous remercie de l'énergie avec laquelle vous avez réprimé les premiers la guerre, dès qu'elle a levé la tête dans vos contrées.

— Mais nous n'avons pas eu seulement une émeute à Carpentras, demandez à Bourbousson.

— Vous avez bien mérité de la patrie dans ces graves circonstances.

— Et nos chemins!

— Vive Napoléon!

— Et nos ponts!

— Vive l'Empereur! Au revoir, messieurs, et songeons à mener à bonne fin ce grand travail de la révision de la Constitution. »

II.

« Voici, monsieur le ministre, le projet de traité que vous nous avez demandé.

— Pas de traité avec l'anarchie.

— Nous ne sommes pas l'anarchie, mais tout simplement des membres du comité de surveillance du chemin de fer de Paris à Lyon; nous venons vous soumettre les conditions de notre futur marché avec l'État.

— J'en prendrai connaissance. Permettez en attendant que je vous remercie de la vigueur avec laquelle vous avez repoussé les premières tentatives de guerre civile. La patrie vous doit une reconnaissance éternelle pour vos efforts. Vous pouvez vous retirer, messieurs, l'émeute est vaincue. Vive Napoléon! vive l'Empereur! »

III.

« C'est aujourd'hui que nous recevons la commission pour l'achèvement du Louvre, que faudra-t-il lui dire, monsieur le ministre? Vous n'ignorez pas que la question est grave.

— Sans doute.

— Et qu'elle exige une prompte solution.

— Parbleu!

— Nous dirons alors à la commission....

— Vous lui direz que je la remercie du dévouement avec lequel elle a mis fin à la guerre civile qu'on essayait d'allumer dans ses pacifiques contrées.

— Les contrées de la commission?

— Nous pouvons maintenant, grâce à ses efforts, nous occuper d'affaires.

— C'est là tout ce que nous avons à lui dire?

— N'oubliez pas d'ajouter à la fin : Vive Louis-Napoléon! vive l'Empereur. »

IV.

Depuis sa dernière excursion à Rouen, le ministre des travaux publics est dans un état qui alarme ses amis. On sait qu'au lieu de parler de l'endiguement de la Seine, il n'a parlé aux Rouennais que des tristes émeutes qui suivirent la révolution de février.

Hier, M. Lacrosse a réuni le corps des ponts et chaussées pour lui demander un rapport sur un chemin de fer atmosphérique pour arriver à la révision de la Constitution.

Il a demandé que l'on rétablît la Bastille. Il fait travailler nuit et jour ses employés à dresser les devis de ce travail qu'il veut soumettre tout de suite à la commission des bâtiments nationaux, afin qu'on puisse y mettre la main cet hiver, si la saison est assez douce.

En outre il s'est commandé une statue équestre, qui figurera sur la place de la Concorde. Il sera représenté foulant aux pieds l'anarchie. Il serait prudent, je crois, de confier l'intérim des travaux publics à M. Lanjuinais. On verrait plus tard ce qu'il y a à faire.

DENJOY CAPTIF.

M. Denjoy n'assistera pas aux premières séances de l'Assemblée législative; on ne sait même pas s'il pourra suivre ses travaux.

On sait que les dames de Toulouse, éprises d'une belle passion pour le jeune et chevaleresque représentant de la Gironde, lui ont décerné une médaille d'honneur. M. Denjoy s'était rendu dans la ville de Clémence Isaure pour recevoir sa médaille des blanches mains d'une députation composée des plus belles femmes du pays.

Fatale imprudence!

Quand M. Denjoy s'est présenté aux portes de Toulouse, les cloches sonnaient à toute volée, les rues étaient jonchées de fleurs; une garde d'honneur composée de femmes l'attendait pour l'escorter; on avait fait venir le poëte Jasmin d'Agen pour haranguer le triomphateur et pour lui mettre des papillotes.

A peine descendu à son hôtel, les dames de Toulouse ont demandé qu'il parût au balcon : aussitôt qu'il s'est montré, toutes les mains lui envoyaient des baisers.

— Qu'il est beau!

— Qu'il est gentil!

— Qu'il est aimable!

— C'est l'ange de la réaction!

Voilà ce qu'on entendait dire de toutes parts.

Un étranger qui se trouvait par hasard devant l'hôtel s'étant permis de dire qu'il lui semblait que l'ange de la réaction prenait du ventre, les dames de Toulouse se sont jetées sur lui et voulaient le mettre en pièces.

Heureusement Jasmin, touché de son sort, l'a fait passer pour un de ces garçons affligés d'une myopie numéro 1 : il est parvenu à persuader aux Toulousaines que l'infortuné presbyte, c'est myope que je veux dire, avait confondu M. Denjoy avec l'adjoint au maire qui se trouvait à côté de lui sur le balcon.

Cet ingénieux stratagème a sauvé l'imprudent étranger.

Personne n'ignore que Toulouse, à l'instar de Rome, possède un Capitole; les dames ont exigé que M. Denjoy y montât pour recevoir sa médaille.

Après avoir obtempéré à ce vœu, M. Denjoy a parlé de faire ses adieux au beau sexe de Toulouse.

Le beau sexe lui a déclaré qu'il ne s'en irait pas ainsi, et qu'avant de partir il fallait qu'il épousât Clémence Isaure.

« Comment, Clémence Isaure, elle est morte depuis cinq cents ans!

— Vous croyez ça?

— Parbleu!

— Vous ignorez alors nos usages. Chaque année, un concours a lieu à Toulouse entre toutes les femmes : l'auteur du meilleur acrostiche est proclamée présidente des Jeux-Floraux à la place de Clémence Isaure, dont elle prend le nom, qu'elle garde durant toute sa vie avec les honneurs et prérogatives qui y sont attachés. »

Il est bon que dès à présent le lecteur sache que la Clémence Isaure actuelle a quarante-cinq ans, qu'elle prend du tabac et qu'elle est grêlée.

M. Denjoy voudrait bien s'enfuir, mais il est gardé à vue par les dames de Toulouse. Jasmin lui récite des vers toute la journée, pour le consoler dans sa captivité. Du reste les plus délicates attentions lui sont prodiguées. On a mis déjà cinquante fois son nom en acrostiches, et on a immolé les oies du Capitole toulousain pour lui en faire un pâté de foies de canards.

J'ignore ce que pense M. Denjoy de ces foies et de ces acrostiches, mais j'avoue que l'idée seule d'épouser une femme grêlée suffirait pour troubler mon bonheur.

Mais M. Denjoy est si courageux!

Espérons cependant que le gouvernement prendra en

sérieuse considération la position critique dans laquelle il se trouve. Le beau sexe de Toulouse mérite des égards, mais il ne faut pas que ces égards aillent jusqu'à la faiblesse. Nous n'hésitons pas à le dire, le gouvernement manquerait à tous ses devoirs s'il ne délivrait pas M. Denjoy, et s'il ne le rendait pas, au début d'une session qui menace d'être orageuse, à son banc de représentant et à l'amitié de ses collègues, qui ont le droit de compter sur ses interruptions honnêtes et modérées.

L'ALMANACH DÉMOC-SOC,

DÉDIÉ AUX ARISTOS.

L'*Almanach démoc-soc*, dédié aux aristos par Jean Vertot, va paraître la semaine prochaine. Nous empruntons la petite préface suivante à cette publication, proche parente de la *Revue comique*.

PETIT DIALOGUE EN MANIÈRE DE PRÉFACE.

» Je vous avais bien dit, mon cher Soc, que nous reviendrions sur l'eau : je suis libre, heureux, brillant comme avant la révolution de février; tandis que vous!...

— Moi, je suis en prison, mon bon monsieur Aristo, toujours comme avant la révolution de février.

— Voilà ce que c'est que de ne pas accepter les choses comme elles sont réellement.

— Resteront-elles toujours ainsi?

— Toujours, mon cher, voyez plutôt. La rente monte, les affaires reprennent, la Bourse est plus remplie que jamais. Aucun nuage n'assombrit l'horizon. Partout la démocratie est vaincue, à Vienne, à Berlin, à Naples, à Rome; la chute de Venise m'a fait gagner cinquante mille francs. L'ordre règne à Paris, que nous manque-t-il?

— Oh! mon Dieu, une seule chose, presque rien...

— Quoi donc?

— La monarchie.

— Nous l'aurons quand nous voudrons.

— Et la Constitution?

— Nous la réviserons : vous savez ce que cela veut dire.

— Dans trois ans.

— Le temps ne fait rien à l'affaire.

— Il y fait tout, au contraire; et vous savez aussi bien que moi que le temps n'est pas pour vous. C'est ce qui vous désole, monsieur Aristo.

— Dans trois ans, le pays pensera au sujet de la Constitution ce qu'il pense en ce moment.

— Le pays s'éclaire tous les jours, et il commence à vous connaître. Vous ne réussirez pas à le tromper toujours. Vous avez été libéral sous la Restauration.

— Vieux péché dont j'ai obtenu l'absolution.

— Sous la monarchie de juillet vous étiez philanthrope.

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Le taureau ayant, sur ces entrefaites, découvert le boucher, lui vient en aide dans ses recherches.

Un gendarme, entendant des bruits sourds dans la grotte, y soupçonne des faux-monnayeurs.

Pendant ce temps, madame Lapp porte plainte contre son mari, comme ayant abandonné sa femme et son ménage.

— Parce que c'était la mode alors, mais depuis nous avons vu le danger de ces sensibleries : les philanthropes du dix-huitième siècle nous ont conduits aux Jacobins.

— Donc votre libéralisme était un mensonge, votre philanthropie un masque.

— Dites une double erreur.

— C'est ce que vous parviendrez difficilement à persuader à la nation. Vous-même, d'ailleurs, vous n'avez pas toujours pensé ainsi. Rappelez-vous notre entretien deux ou trois jours après la prise des Tuileries. Nous étions sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Vous alliez offrir votre concours au gouvernement provisoire au nom de je ne sais plus quelle corporation. Moi, je faisais partie d'une députation d'ouvriers. J'ai encore notre conversation présente à la mémoire. Vous m'abordâtes le premier, je crois même que vous vous jetâtes dans mes bras.

Enfin, vous écriâtes-vous, la monarchie a succombé, il n'y a plus d'esclaves, la France a brisé ses fers.

— Elle les avait aussi brisés, vous répondis-je, en 89 et en 1830.

— Cette fois, c'est pour tout de bon. Nos yeux s'ouvrent enfin, nous voyons que la République seule peut faire le bonheur de la France. Vous en avez dit autant de tous les gouvernements, et comme la République vous faisait peur, vous le disiez dix fois plus haut, et si souvent que beaucoup de personnes ont fini par vous croire. Voyez le malheur des comédies infiniment trop prolongées. La bourgeoisie a pris vos paroles au sérieux plus que vous ne l'auriez voulu, mon cher monsieur Aristo, et elle croit que la République est son salut.

— Essayez de le lui faire comprendre.

— Il y a quelque temps, c'était plus difficile. Vous aviez réussi à brouiller entre eux les membres d'une même famille. Voyez-vous ce brave homme qui dort sur le lit de la prison ? C'est mon compagnon de captivité, l'honnête Démoc, le bonnetier qui demeurait dans ma maison.

— Qu'a-t-il de commun avec ce que nous disons.

— Vous allez le savoir. Démoc s'était battu à la révolution de juillet, il avait fait partie des sociétés secrètes jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Marié alors, à la tête d'une maison de commerce, il s'était retiré de la politique. Le vingt-quatre février, je le rencontre dans l'escalier.

— Eh bien, papa Démoc, il paraît que nous avons une nouvelle révolution ?

— Parbleu ! c'est moi qui l'ai faite hier en criant : Vive la réforme ! à la tête de ma compagnie.

— On va proclamer la République.

— Je m'en doute bien.

— Le commerce va s'arrêter.

— Vous n'êtes qu'un alarmiste.

— Plus de confiance ! plus de crédit !

— Un agent de Pitt et Cobourg.

— Et les riches n'achèteront plus, vous ne pourrez pas faire face à vos engagements, la faillite va arriver, avec elle le déshonneur et la misère. »

La peur dans ce moment-là n'entrait pas dans le cœur de ce brave Démoc. Sa conscience lui disait que ce qu'il venait de faire était juste, et le sentiment de la justice le soutenait. Confiance ! confiance ! Ces mots que vous aviez sans cesse à la bouche, il les portait dans son cœur. J'avais l'air de douter de l'avenir, et je n'étais plus qu'un agent de l'étranger à ses yeux. Soc et Démoc auraient pu s'entendre dans ce moment, mais

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Le loueur de chevaux le dénonce comme voleur de chevaux.

Les marchands de cristaux, faïences et porcelaines portent également plainte.

Le garde-champêtre, hors d'haleine, fait un rapport sur ce qu'il a entendu.

cela n'aurait pas fait votre compte, monsieur Aristo, et vous vous êtes empressé de brouiller les cartes. Vous êtes habile en ce genre de métier, mais votre réussite n'a pas été de longue durée, et vous le voyez, Démoc est en prison comme moi. Son crime est d'avoir crié : Vive la Constitution le 13 juin sur le boulevard. Ici, j'ai achevé de le former, et il comprend maintenant qu'il n'y avait qu'un malentendu entre nous, et que le bât social pèse aussi bien sur les épaules du bourgeois que sur celles de l'ouvrier, et que tout l'espoir de l'avenir est dans leur alliance fraternelle.

L'histoire de mon voisin Démoc est celle de toute la France. Nous sommes tous conservateurs... de la République. Votre règne est passé, monsieur Aristo; on ne veut pas que l'agiotage achève de dévorer le monde. Le temple de Janus, aujourd'hui c'est la Bourse. La paix véritable va être signée entre toutes les classes de la société; fermons la Bourse. En attendant renoncez, croyez-moi, à attaquer la République. C'est une lime qui usera bien des dents de publicistes honnêtes et modérés. La République est désormais un fait et un droit. Si la rue de Poitiers fait un almanach, engagez le comité de rédaction à mettre cela au nombre de ses prédictions.

L'ARBRE DE LIBERTÉ.

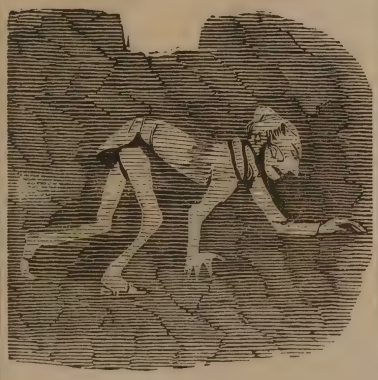
Au moins d'avril, où tout se prépare à renaître,
On met joyeusement la tête à la fenêtre;
La campagne est en fleurs : brisant son cercle étroit,
Le bourgeon s'est ouvert, insouciant du froid;
La violette éclôt pour la main qui la cueille,
Les oiseaux reparus babillent sous la feuille;
Leur insolente voix, par de joyeux accents,
Nargue l'hiver qui fuit et les frimas absents.
O charmants étourdis! O nature imprudente!
— Ce vieux sournois d'hiver, à la lèvre pendante,
Rebrousse son chemin. Je vois grossir le flot,
Et l'arbre se repent d'avoir fleuri trop tôt.
Sous le gazon naissant se cachent les pervenches;
Le bourgeon tout frileux grelotte au bout des branches;
Le ciel mêle sa neige à la neige des fleurs;
De la rosée aux champs on voit geler les pleurs.
L'hiver est revenu : le foyer se rallume :
L'oiseau morne se tait, tout blotti dans sa plume;
Et la terre, malade en ce mois désiré,
Souffre du froid repris et du printemps rentré.
Ainsi, quand du passé les sources sont vidées,
L'esprit humain attend un renouveau d'idées;
Après le dur hiver et la morne saison,
Les cœurs semblent s'ouvrir pour une floraison.
Ce printemps ne tient pas : — une âpre matinée
Gèle l'illusion, tout en naissant fanée;
On dirait que le monde épuisé va finir,
Et le brouillard épais a voilé l'avenir.
Quel spectacle! ô penseur! pour ton âme ravie,
Que ce duel de la mort luttant avec la vie;
— La vie aura son tour : elle triomphera;
Après les jours mauvais, la chaleur se fera;
Ces retours de l'hiver auront peu de durée;
Un rayon chassera cette brume épurée;
Le soleil est caché, mais il n'est point éteint;
La fleur réparera les langueurs de son teint;
L'astre va ressortir plus brillant du nuage,
Et comme rajeuni des ardeurs d'un autre âge;
Le printemps commencé tout seul s'achèvera.
La nature ni l'homme un jour n'avortera.
Ne crains donc ni les vents ni les blanches gelées,
Ni le grésil mordant des âcres giboulées;
Malgré ces jours de froid, d'ombre et d'obscurité,
Tes beaux fruits mûriront, arbre de liberté!

ALPHONSE ESQUIROS.

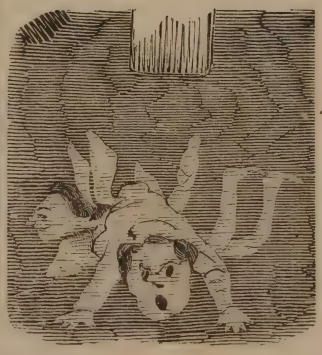
LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

On bat la générale.



De son côté, maître Lapp sonde la grotte où règne une obscurité complète,



Et pendant cet exercice, il se trouve pris.

(*La suite à bientôt.*)

En vain l'on chercherait à mordre
Sur le représentant qu'on représente ici;
Chambolle fut l'homme de l'Ordre,
Ce fut l'homme du Siècle aussi.
De la postérité Barrot, pour récompense,
Méritera le nom de Minister-Stator;
Et Chambolle obtiendra, je pense,
Le titre de Conserve-à-tort.

Dessiné par FABRITZIUS et PASTELOT. Gravé par BAULANT.

LE MINISTÈRE D'ACTION.

« Messieurs, dit une voix s'élevant au milieu du conseil des ministres, savez-vous que je suis mécontent de vous !

— Est-il possible ? répondit timidement M. d'Hautpoul.

— Et si cela continue, reprit la voix, je serai obligé de prendre d'autres commis.

— Grands dieux ! mais que nous reproche-t-on ?

— De ne rien faire.

— Nous sommes cependant le grand ministère d'action.

— Où est-elle votre action ? Voyons, monsieur d'Hautpoul, qu'avez-vous fait depuis que vous avez remplacé ce bon Rulhières ?

— J'ai rédigé une circulaire.

— A qui ?

— A la gendarmerie. Dans cette circulaire, je fais comprendre aux officiers de gendarmerie qu'ils ne sont point institués dans le but étroit et mesquin de protéger la vie et la propriété des citoyens contre les voleurs, les vagabonds, les incendiaires ; que la société leur impose une plus large et plus noble mission, qui est celle de surveiller les fonctionnaires publics à tous les degrés de l'échelle administrative :

» Préfets,

» Sous-préfets,

» Maires,

» Receveurs,

» Gardes champêtres ;

» De prendre soigneusement note de ce qu'ils font, de ce qu'ils disent, et de m'envoyer de temps en temps, le plus souvent possible, des rapports confidentiels à cet égard. Je veux ramener la gendarmerie aux beaux temps de l'Empire, où elle secondait avec tant de dévouement les vues du chef de l'État. Dans l'intérêt de l'ordre, de la famille, de la propriété, il ne faut pas que les gendarmes hésitent à devenir des mouchards à épaulettes : la fin sanctifie les moyens. J'ai transformé des officiers en espions ; c'est là de l'action, je l'espère, et on me doit bien quelques éloges à cet égard !

— Et vous, monsieur le ministre des affaires étrangères, quelle est votre part d'action ?

— J'ai mis l'armée française aux ordres de la police romaine, j'ai contre-signé la nomination de M. Fialin de Persigny au poste d'ambassadeur, et celle de M. de Castelbajac, qui présida le conseil de guerre qui envoya à la mort Mouton-Duvernet, à Berlin, et j'ai fait donner la croix d'honneur à M. Lucien Murat.

— A votre tour, monsieur le ministre de la justice.

— Quelques magistrats nommés par le gouvernement provisoire restaient encore dans les parquets ; ils ont été destitués par mes soins. Une place de premier président de cour d'appel a été offerte en mon nom à M. Hébert, et j'ai lieu d'espérer qu'il voudra bien finir par l'accepter ; de plus j'ai ordonné de sévir vigoureusement contre les journaux républicains : plus de soixante ont été saisis par mes ordres.

— Voyons, maintenant, monsieur le ministre des finances ?

— J'ai demandé le rétablissement de l'impôt sur les boissons.

— Ceci est de l'action véritable. A monsieur le ministre de l'intérieur à montrer son bilan.

— Le voici par ordre arithmétique :

» 1° J'ai destitué les derniers préfets républicains;

» 2° J'ai nommé M. Lacoste, le plus fort joueur de bouillotte de France, au poste de commissaire extraordinaire à Lyon, où son premier acte a été de faire suspendre le *Censeur*, un journal d'autant plus dangereux qu'il est modéré;

» 3° J'ai interdit aux prisonniers politiques de Sainte-Pélagie de recevoir la visite de leurs femmes et de leurs enfants;

» 4° J'ai.....

— C'est bien. Passons maintenant au ministère du commerce; la parole est à M. Dumas.

— Renfermé dans le silence du cabinet, je médite les idées de mon prédécesseur Chaptal, et je prépare un nouveau projet de blocus continental pour enlever à la perfide Albion le sceptre des mers et du calicot.

— Passons aux travaux publics; expliquez-vous, monsieur Bineau.

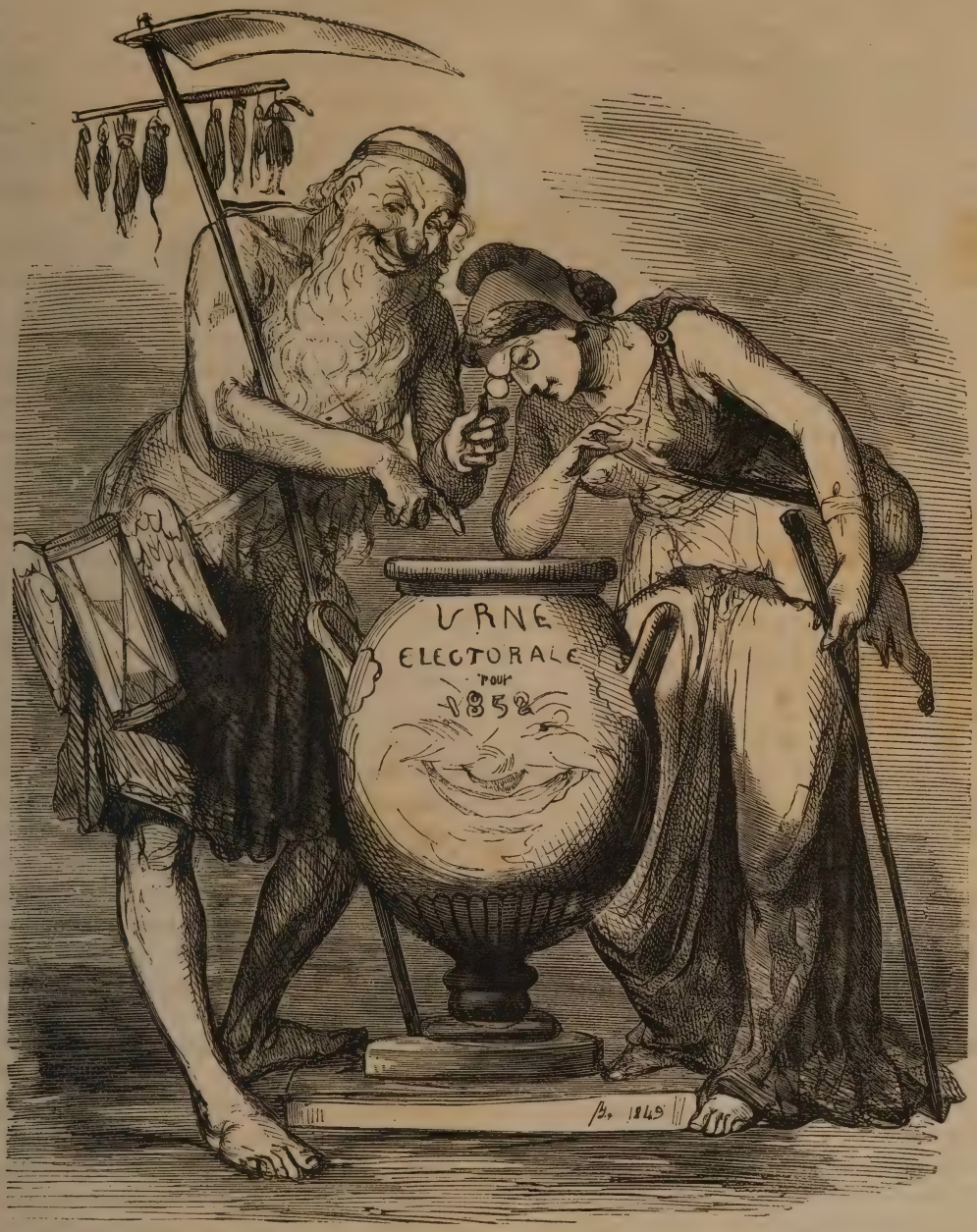
— Il s'agit de faire reprendre complétement la confiance; dans ce but, j'élabore quelques projets de lois qui rendront aux compagnies de chemins de fer leur ancienne splendeur et qui feront refleurir l'agiotage des actions comme aux beaux temps de la monarchie.

— Il ne me reste plus qu'à interroger M. Parieu; qu'avez-vous fait dans votre ministère de l'instruction publique?

— J'ai suivi scrupuleusement les traces de mon illustre prédécesseur de Falloux; je crois même les avoir dépassées par mon fameux projet de loi sur les instituteurs primaires : je les place sous l'autorité immédiate du préfet avec faculté de les déporter à la Guyane sans autre forme de procès, sur le moindre soupçon de socialisme.

— Ah çà! reprit la voix, qui s'était considérablement radoucie pendant cet interrogatoire, qu'ont donc les journaux à prétendre que mes ministres ne font rien? ils agissent beaucoup, au contraire! Messieurs, ajouta la voix, je suis content de vous, et je ne vous casse point aux gages : vous garderez vos portefeuilles jusqu'à nouvel ordre, et, si vous continuez ainsi, vous pouvez compter sur une gratification au jour de l'an.

La meilleure manière de vider la question de Rome.



LA RÉPUBLIQUE AVEC LE TEMPS !.....

Dessiné par BERTALL. Gravé par BAULANT.

Le représentant Lamartine prolongeant indéfiniment ses vacances pour se livrer au plaisir de la chasse à la barbe de ses électeurs.

LA PRINCESSE RÉVOLUTION ET LE PRINCE JACQUES BONHOMME.

LÉGENDE.

Le peuple frappe à la porte de la maison où la princesse Révolution s'est endormie dans la nuit et le silence : « Réveille-toi, noble fille; l'aube paraît et l'heure vient de sonner. Ton escorte t'attend en bas, ses chevaux piaffent sur le pavé de la cour. Allons, il est temps de partir ! »

C'est qu'après des discordes sanglantes, pour cimenter un traité de paix, la Révolution fut mariée tout enfant au jeune prince Jacques Bonhomme, enfant comme elle. Depuis lors, plongés tous les deux dans un sommeil léthargique, par l'effet d'une noire magie, ils ont grandi séparés l'un de l'autre; mais l'enchantement a perdu sa force, et le jour est enfin venu de conduire l'épouse auprès de l'époux.

La Révolution se lève et recommande son âme à la Liberté sa mère. Son noble visage respire la force et l'orgueil, et son œil se fixe avec assurance sur le beau soleil qui se lève. Le peuple la contemple avec ravissement. Elle saute légèrement en selle :

« La demeure du prince Jacques Bonhomme est-elle loin d'ici ?

— Oh ! bien loin; avant d'y arriver, nous traverserons plaines et forêts; nous gravirons plus d'une montagnes aux cimes bleues.

— Partons; lâche qui n'ose me suivre; traître qui m'abandonne ! »

Les étriers sonnent, les éperons grincent; les cailloux éclatent sous les pieds des chevaux. La peuple a donné pour escorte à la Révolution quatre de ses meilleurs champions armés de pied en cap. Au milieu d'eux, comme entre une double haie de fer, s'avance la noble fille portée par un cheval plus blanc que neige. Ils vont, ils vont, ils traversent la plaine, ils s'enfoncent sous les voûtes verdoyantes de la forêt, puis on les voit reparaître sur le flanc de la montagne qu'ils gravissent péniblement.

Leurs pensées, joyeuses au départ, étaient devenues tristes peu à peu, et ni une chanson ni une ballade ne faisaient diversion aux ennuis de la marche. Çà et là on avait aperçu dans l'éloignement des hommes masqués qui semblaient attendre le moment favorable pour attaquer l'escorte. Cependant, des jours et des nuits s'étaient écoulés, lorsqu'au moment de traverser un ruisseau, le sifflement d'une flèche se fit entendre, et l'un des quatre compagnons de la princesse, un vieillard à barbe grise, dit en portant la main à sa poitrine :

« Aussi vrai que l'eau de ce ruisseau ne remontera jamais vers sa source, personne ne me verra faire un pas de plus en avant.

— Hélas ! dit la Révolution, que deviendrai-je si vous m'abandonnez ?

— Vois ma poitrine sanglante, répondit le vieillard. Adieu, chère fille, mes jours sont comptés, et mes yeux se ferment avant de t'avoir vue entrer dans le palais où tu es attendue; mais je te laisse grande et forte, et je vais consoler par de bonnes nouvelles ceux qui sont morts sans espoir quand tu n'étais encore qu'au berceau. »

A ces mots, le vieillard s'affaissa sur son cheval, et, comme il l'avait dit, il ne franchit pas le ruisseau.

« Que les journées de marche sont longues et pénibles ! Mes amis, dit la princesse, nous passons sans cesse et sans repos de la forêt à la montagne et de la montagne à la plaine, mais nous n'arrivons pas. Ne

serions-nous pas égarés dans le désert des songes?

— Non, madame, nous ne sommes pas égarés dans le désert des songes? Mais c'est que le prince Jacques Bonhomme demeure bien loin au delà de ces hautes montagnes aux cimes bleues.

— Dites-moi, mes amis, ne vous semble-t-il pas qu'à mesure que nous avançons, le ciel s'assombrit, l'herbe se fane et les arbres abaissent jusqu'à terre leurs branches éplorées?

— Oui, madame, la tristesse étend son voile partout où vous passez, et c'est l'effet des enchantements et des maléfices de vos ennemis, qui en font remonter la cause jusqu'à vous, espérant ainsi vous rendre odieuse à tout le monde et vous brouiller avec le prince votre époux.

— Ah! s'écria-t-elle, que de lâchetés et que de haine! Mais que vois-je? est-ce votre cheval qui se cabre, ou bien est-ce vous qui ramenez la bride? »

Un des compagnons de la princesse venait en effet de s'arrêter tout court sur le bord du chemin.

« N'accusez pas mon cheval, répondit-il. Je suis tombé dans un piége tendu par les maléfices de nos ennemis. Voyez, mes bras se chargent de fers rivés par des mains invisibles; mes pieds se fixent en terre; des murs épais s'élèvent autour de moi; ils montent comme une marée de pierres, et bientôt ils m'auront dérobé l'éclat du jour. Adieu, ô bien-aimée! peut-être ne dois-je plus vous revoir. Partez vite, je vois encore flotter un bout de votre voile: ce souvenir sera une espérance pour le captif. »

La voix s'éteignit, et là où elle venait de se faire entendre, on ne vit plus qu'une noire forteresse.

Des deux compagnons qui restaient, le plus jeune, presque un enfant, joignait à un cœur de lion les grâces et l'imagination d'un poëte.

« Beau chanteur, dit la princesse, chantez-nous une de vos ballades pour nous distraire des ennuis du voyage!

— Volontiers, madame; je vais vous chanter la ballade des filles de la Liberté.

« La Liberté a plusieurs filles belles comme le jour. Les plus riches et les plus puissants rois de l'Europe viennent les demander en mariage et les emmènent dans des pays lointains. Là, au lieu des fêtes et des réjouissances qui devaient célébrer l'arrivée des jeunes mariées, elles ne se voient entourées que de visages sinistres. On leur apporte des habits de deuil à la place de leurs riches parures, et un jour entre le bourreau qui leur dit: — Allons, préparez-vous à mourir; le roi votre époux l'a ainsi ordonné...

— Assez, au nom du ciel! s'écrie la belle voyageuse; vous avez choisi là une bien triste ballade. »

Or, pendant qu'elle parlait de la sorte, un de ses deux compagnons, celui qui n'avait pas chanté, s'arrêta brusquement.

— Eh bien, qu'y a-t-il? lui dit-elle. Êtes-vous tombé vous aussi dans un piége, ou bien une flèche a-t-elle frappé votre poitrine? Mais je n'y vois pas une goutte de sang. » Et comme il baissait honteusement la tête, ne sachant que répondre: « Ah! n'ouvrez pas la bouche! reprit-elle, que pourriez-vous medire? Allez et soyez maudit, vous qui m'abandonnez lâchement en chemin! »

Ayant ainsi parlé avec emportement, car le sang de sa race était aussi violent que la flamme, elle abaissa son voile sur ses yeux pour ne pas voir le traître s'éloigner.

Bientôt il passa un voyageur sur la route.

« Salut, belle fille; celui de vos compagnons qui vient de vous abandonner avait reçu une forte somme d'or pour cette trahison.

— Cet or lui brûlera les mains, » répondit-elle.

Un autre passa ensuite et dit:

« Dieu vous garde, madame; celui de vos compagnons qui avait été enlevé en route par vos ennemis vient de mourir d'ennui et de douleur dans sa prison.

— C'était un noble cœur! » dit elle en poussant un soupir.

Un troisième lui parla ainsi:

« Priez Dieu, princesse; tout est perdu. La maison où vous êtes née s'est abîmée dans les flammes. Vos ennemis triomphent; vos amis sont vaincus et dispersés: les uns sont morts, les autres sont en prison ou dans l'exil! »

— Entendez-vous? dit la pauvre voyageuse, en s'arrêtant tout à coup, les yeux en pleurs. Que faut-il faire? Retourner en arrière au secours de nos amis?

Mais il passa un quatrième voyageur qui venait du côté opposé.

« Pressez le pas, madame, dit-il; le prince Jacques Bonhomme se meurt de chagrin, car on lui a dit que sa jeune épouse avait été enlevée en route, et que personne ne savait ce qu'elle était devenue.

— Jour de malheur! » s'écria la princesse.

En ce moment elle vit son jeune compagnon pâlir et s'affaisser sur le bord du chemin. « Partez, dit-il, partez sans moi; la fatigue m'accable. Hélas! il est écrit que je ne vous accompagnerai pas plus loin. »

Ses yeux se fermèrent; ses lèvres bleuirent. La princesse posa ses lèvres sur le front décoloré de son dernier compagnon, et poussa son cheval en avant.

Mais le ciel devint plus sombre que la nuit; la tempête se déchaîna avec violence, des oiseaux sinistres volèrent dans l'obscurité; le cheval se cabra et désarçonna la voyageuse. Elle continua sa route à pied; cependant les buissons allongeaient leurs bras pour accrocher sa robe au passage; les cailloux mirent sa chaussure en lambeaux et ensanglantèrent ses pieds délicats.

En ce moment vint à elle un vieux paysan courbé sur son bâton, qui chantait malgré le vent et l'orage.

« Pauvre Révolution, dit-il, en quel état je vous vois! N'avez-vous donc pas peur de vous trouver seule ainsi dans la forêt, en un pareil moment?

— Puisque vous me connaissez, l'ami, répondit-elle,

vous devez connaître aussi tous mes malheurs. De mes compagnons, l'un m'a trahie, les autres sont morts ou captifs; j'ai vu le dernier tomber épuisé de fatigue; la maison où je suis née s'est écroulée dans les flammes, mais Jacques Bonhomme est au lit de mort, et j'abandonne tout pour aller à lui.

— Vous êtes une femme forte et courageuse, dit le paysan; vous êtes digne d'être la fille de la Liberté, de vous appeler la Révolution. »

Alors, ô miracle! le ciel se rasséréna; la tempête alla mourir au loin, et pendant que la pluie s'égouttait aux feuilles des arbres, les oiseaux reprirent leurs chansons.

« Dites-moi, l'ami, que signifie ce prodige? Voilà le soleil qui brille de nouveau; voilà les arbres qui relèvent leurs feuilles, et les oiseaux qui volent devant nous en chantant.

— Cela signifie que nous approchons de la demeure de Jacques Bonhomme.

— Mais comment se fait-il que la terre se tapisse de verdure et de fleurs partout où se pose mon pied?

— C'est afin que votre pied ne se blesse point aux cailloux et aux ronces, ma fille.

— Voyez, si ce n'est pas un songe; il me semble que cette haute montagne s'abaisse au niveau de la plaine.

— Ce n'est pas un songe, ma fille; la montagne courbe sa tête afin qu'apparaisse la demeure du prince votre mari.

Et en effet la demeure du prince apparut, mais elle était sombre, et ses fenêtres semblaient n'avoir pas été ouvertes depuis bien longtemps.

« Que cette maison me paraît triste! On dirait qu'elle n'est habitée par aucun être vivant.

— C'est qu'elle est morte, cette maison, et que la vie n'y entrera qu'avec vous; car c'est la Révolution qui est l'âme de la maison de Jacques Bonhomme. »

En prononçant ces mots, le vieux paysan disparut, et la Révolution ayant fait un pas de plus en avant toucha la porte du bout de son pied. La porte s'ouvrit à l'instant et la maison parut tout illuminée. Une musique délicieuse remplit les vastes galeries, et le prince Jacques Bonhomme, beau comme le jour et vêtu magnifiquement, accourut suivi d'une foule de ses amis, pour présenter sa main à sa femme.

« Sois la bienvenue ici, lui dit-il, ô toi, l'âme de ma maison! »

La Révolution reconnut alors dans son jeune mari, si beau et si magnifique, le vieux paysan qu'elle avait rencontré dans le bois, et qui venait de se transfigurer. Mais quelle ne fut pas sa surprise de retrouver, dans la grande salle du palais, ses compagnons qu'elle avait perdus en route, et ses amis dont on lui avait annoncé la mort!

« Sois bénie, lui dirent-ils, toi dont le courage n'a pas défailli un instant dans les épreuves. Si ton cœur eût faibli, c'en était fait de nous tous et de toi-même!

Et voilà comment, en dépit des persécutions de leurs ennemis, s'accomplit enfin le mariage de la princesse Révolution avec le prince Jacques Bonhomme.

CLÉMENT CARAGUEL.

« Je me moque bien de votre Constitution! vous êtes un tas de brigands de Parisiens! Il n'y a que l'Empereur qui savait vous mater. » Eh bien! moi, je mettrai le feu à votre ville! »

Paroles du général CHANGARNIER le 12 juin 1849, suivant la déposition de M. Farina. (*Moniteur* du 6 novembre 1849.)

LE SOCIALISME.

Extrait de la collection de costumes de la préfecture de police.

Dessiné par DEUTSCH. Gravé par BAULANT.

PARIS EN ÉTAT DE SIÉGE.

« On demande à voir M. le président du conseil.

— Impossible! je prépare une nouvelle circulaire pour engager les douaniers à m'envoyer des rapports sur les fonctionnaires, et personne ne doit me déranger.

— C'est M. Véron.

— Qu'il entre. C'est différent! Je cours moi-même au-devant de lui. Eh! bonjour, monsieur Véron.

— Bonjour, mon cher, bonjour.

— Votre précieuse santé se soutient-elle toujours?

— Toujours, mon bon, toujours.

— C'est une grande consolation pour tous les vrais amis de la société. Peut-on vous demander quel motif me vaut l'honneur de votre visite?

— Un motif des plus graves.

— Je n'en doute pas. Il s'agit sans doute de quelque candidat à une place importante pour lequel vous me demandez ma voix dans le conseil. Je n'ai rien à refuser à un homme comme vous. Est-ce une recette générale que vous demandez?

— Non.

— Une préfecture?

— Nullement.

— Une des quatre grandes directions générales?

— Pas du tout.

— Une simple direction de théâtre, peut-être?

— Vous n'y êtes pas. Lisez-vous les journaux quelquefois?

— Je lis le *Constitutionnel.*

— Flatteur! Mais enfin il faut bien passer quelque chose aux vieux militaires. Je vous dirai seulement que vous avez grand tort, en votre qualité de président du conseil, de ne pas lire assidûment les journaux. Savez-vous qu'ils deviennent d'une audace extraordinaire!

— A qui le dites-vous? La presse, voilà la véritable plaie du pays! elle ne respecte rien, elle attaque la famille.

— Bien plus encore!

— La propriété.

— Je le leur passerais encore.

— La religion.

— Si ce n'était que cela!

— Le Président peut-être?

— Plus encore.

— Qui donc?

— Moi.

— En vérité!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, les journaux ne respectent plus rien. Figurez-vous que le *Charivari* ose m'appeler Fontanarose.

— Est-il possible!

— Il écrit en toutes lettres que j'ai été apothicaire.

— Où allons-nous?

— Que j'ai souscrit pour les blessés de février.

— Quel blasphème!

— Que j'ai inventé la pâte Regnault.

— Il faut traîner le *Charivari* devant les tribunaux.

— Sans doute.

— Lui demander cent mille francs de dommages et intérêts.

— C'est ce que j'ai fait, mais cela ne suffit pas. La société demande plus encore. Il y a une chose dont vous ne disconviendrez pas, c'est que s'attaquer à ma personne c'est attaquer la famille.

— Sans doute.

— La propriété.

— Évidemment.

— La religion.

— Sans contredit.

— Si vous voulez donc sauvegarder la famille, la propriété, la religion, en un mot la société, il faut garder ma personne de toute atteinte. Pour cela il n'y a qu'un moyen.

— Lequel? nous agirons tout de suite. Faut-il écrire une circulaire aux gendarmes?

— Il faut suspendre le *Charivari* et tous les journaux de l'opposition.

— Les suspendre, mais comment?

— Par une ordonnance.

— Vous voulez donc qu'on mette Paris en état de siége?

— Parbleu!

— La chose est grave.

— Pas plus grave qu'à Lyon. Est-ce que le général Gemeau ne vient pas encore de suspendre le *Censeur?*

— Mais le *Censeur* avait attaqué le pape.

— Est-ce que je ne vaux pas le pape?

— C'est vrai, mais.....

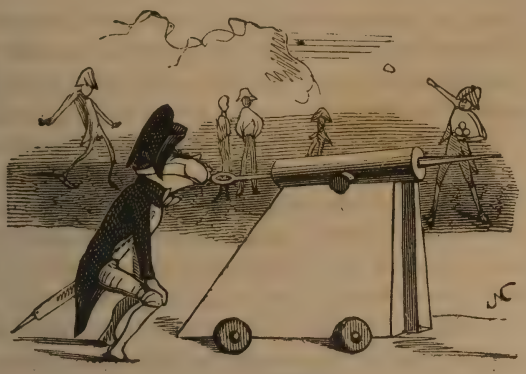
— Pas de mais..... Si vous m'abandonnez, je vous abandonnerai à mon tour. Je retournerai encore une fois l'habit du *Constitutionnel* et je passerai à Thiers. Enfoncé alors le gouvernement personnel! on vous enverra chez vous planter vos choux et vos circulaires aux gendarmes. Ainsi donc réfléchissez. »

A l'heure qu'il est, le conseil des ministres est rassemblé. On délibère si l'on mettra Paris en état de siége pour suspendre les journaux qui se moquent de M. Véron.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE FAUSTIN SOULOUQE VÉRON Ier,

SURNOMMÉ LE GRAND FONTANAROSE,

(Pour faire pendant à l'histoire de Napo'éon.)



VÉRON A BRIENNE.

VÉRON A CAMPO-FORMIO.

COURONNEMENT.

LE WATERLOO DE VÉRON.

LE SAINT HÉLÈNE DE VÉRON.

Dessiné par NADAR.

Gravé par BAULANT

GENDARMERIE DÉPARTEMENTALE.

Meung (Loiret).

MON COLONEL,

Mon mariage avec Marion est manqué, le père Jousset m'a retiré sa parole, et je suis mis à la porte de toutes les maisons du pays, et cela à cause de la nouvelle consigne.

Il faut d'abord vous dire que je suis Pacot, gendarme à Meung, département du Loiret.

Alors que je suis entré l'autre soir chez mon futur beau-père, Jousset-Claude le vieux, lisait tout haut à ses enfants le journal *la Voix du Peuple*. En me voyant, le bonhomme a froncé ses sourcils gris, et il a frappé par terre un si grand coup qu'il en a cassé son sabot.

— Monsieur Pacot, qui m'a dit.

— Dites donc! que je lui ai dit, si vous vouliez bien m'appeler Pacot tout court.

— Monsieur Pacot, qu'il a redit, — Il est très-têtu le vieux! — voilà six ans qu'on vous voit chez nous. On n'a jamais tué le cochon sans vous dire : « Pacot, c'est aujourd'hui qu'on tue le cochon, à ce soir, vot' couvert y sera; » et vot' couvert y a toujours été. On n'a jamais, non plus, tiré le premier pot à la tonne sans vous dire : « Pacot, prenez un verre et goûtez-moi ça. C'est pas pour nous flatter, mais c'est le meilleur du pays; c'est du p'tit du bas de la côte, au bord du champ à Thomas; s'y vous semble aimable, vous y reviendrez. » Et vous y reveniez tout d' même, Pacot, sans reproche, entendez bien. Louis vous ouvrait l'étable et vous disait ses marchés; Sévrine vous menait à la grange et vous montrait la récolte; il n'y avait pas une partie de boules, pas une fête, pas un gala dont vous ne soyez. De plus, vous êtes le parrain du p'tit; vous aimez Marion, et Marion vous aimait, et nous vous aimions tous; car, dans la famille, n'ayant jamais eu de vagabonds ni de voleur de blé, n'ayant jamais chassé sans port d'armes, ni ramassé de querelles au cabaret, nous ouvrions à toute heure la porte de la maison des Jousset-Claude à Pacot le gendarme, à Pacot le promis de Marion, le conseilleux de Louis, l'ami et le futur gendre Pacot, quoi. — Mais aujourd'hui tout est bien changé. Monsieur Pacot le gendarme n'est plus seulement dans le pays pour savoir si on y chasse sans port d'armes, si on s'y querelle, si on y vagabonde; si on y vole le blé; monsieur Pacot est dans le pays pour savoir ce qu'on y pense et ce qu'on y jase au coin du feu, et pour l'aller redire; c'est une autre paire de bœufs!

Si y nous plaît de dire que M. le maire a tort d'influencer not' petit papier aux élections; si y nous plaît de dire que les conseillers municipaux font mal de vouloir faire remettre l'impôt sur le vin qu'on avait promis d'ôter; si y nous plaît de dire que madame la directrice de la poste n'a pas le droit de garder not' journal à cause qu'elle dit que c'est un mauvais journal; nous voulons dire tout ça sans qu'on aille le redire à Paris. Et comme monsieur Pacot est chargé par ses supérieurs d'avoir à fourrer son nez dans ce qui n'a que faire, nous usons de not' droit et nous prions monsieur Pacot de rester chez lui, et nous, nous resterons chez nous. »

J'ai eu beau faire, beau dire, mon colonel, le père Jousset-Claude n'en a rien voulu rabattre. — Il est très-têtu le vieux! — Marion n'a pas seulement fait comme si j'étais là; et Louis m'a dit en me conduisant vers la porte :

« Pacot, mon pauvre Pacot, c'est pas vot' faute, c'est vot' consigne; mais un militaire, c'est esclave de sa consigne, et, vous comprenez... Dam' !... »

Et puis il a fermé la porte.

Je comprenais très-bien; mais, ce que je ne comprends pas, mon colonel, c'est que vous nous donniez une consigne qui me fait manquer mon mariage avec Marion et qui me fait fermer les portes de tout le pays.

Agréez, etc.

SIGNÉ PACOT, GENDARME.

Dieuze (Moselle).

MON COMMANDANT,

A cheval sur vos dernières instructions, nous exerçons une surveillance active au sein de la population dieuzoise. Vous pensez bien que le grand caractère de franchise et de dignité qui se rattache au costume de gendarme nous oblige à accomplir notre nouvelle mission en tenue, toujours en tenue : ma brigade et moi nous ne débottons que le soir très-tard.

Jusqu'à ce jour le résultat de nos observations a été on ne peut plus satisfaisant. Dans le pays, du plus loin qu'on aperçoit nos cornes officielles, quelques ouvriers et paysans entonnent le refrain de *Vive Henri IV*. C'est au point que si monsieur le ministre avait seulement indiqué dans sa circulaire que les refrains de cette nature devaient être chantés et non criés, nous serions obligés de mettre un frein à quelques gosiers dieuzois et dieuzoise. Mais monsieur le ministre n'a rien dit dans la circulaire touchant ces refrains, nous laissons crier : ça ne nous regarde plus.

Notre affaire, c'est de savoir si l'on est socialiste. Eh bien! là, vrai, mon commandant, les socialistes, c'est une pure invention de Paris : ici et dans tout le

département, les gendarmes causent et boivent avec tout le monde, et tout le monde leur dit :

« Les socialistes! ah! qu'ils y viennent un peu, et ils verront ! Nous sommes de bons ouvriers qui demandent à vivre en travaillant; qui veulent jouir des bénéfices de l'association; qui ne connaissent qu'une chose : la République et la devise de liberté, égalité, fraternité. Qu'est-ce que nous voulons ? Que le producteur touche intégralement le prix de son travail; que les vieux camarades meurent de vieillesse et non pas de faim; que ces petits messieurs du chef-lieu respectent nos filles et nos femmes, et vive la République! et voilà... Mais les socialistes, ah ! qu'ils y viennent un peu, et ils verront ! »

Vous comprenez, monsieur le ministre, que nous n'avons rien à dire à tout ça, sinon à faire chorus, et nous faisons chorus. Seulement, on nous a déjà signalé dans les environs du pays onze collets à lapins tendus par les braconniers; de plus, deux incendies et cinq vols. Nos nouvelles fonctions ne nous permettant pas de nous occuper de ces menus détails, il faudrait, pour que tout allât comme il faut, adjoindre à notre brigade une brigade supplémentaire.

Nous espérons, mon commandant, que vous ferez droit à cette demande, dont la prompte exécution sauvegardera les intérêts de la population dieuzoise.

Agréez, etc.

JANODET,
BRIGADIER DE GENDARMERIE à Dieuze.

Ganges (Hérault).

CITOYEN MINISTRE,

Dans la gendarmerie,
Quand un gendarme rit,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie.

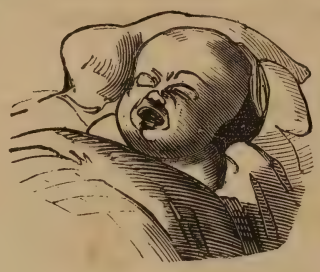
C'est du moins un bruit qui court. Suffit, vous nous entendez bien.

Nous avons l'honneur
De ne pas être vot' serviteur
De tout not' cœur.

LARIFLA,
ancien gendelettre; actuellement gendarme.

A. F — Y.

Tentatives infructueuses de notre célèbre Léon Faucher pour ressaisir un portefeuille.



LE CHOIX D'UN CORPS.

En ses rêves profonds Pythagore a raison :
L'âme est de corps en corps constamment exilée;
Selon ce qu'elle a fait, quand elle est envolée,
Elle a droit à choisir sa nouvelle prison.
Des mondes inégaux sont semés dans l'espace,
Et chaque être créé de l'un à l'autre passe.
Il naît sur un soleil d'un ordre inférieur;
En d'autres plus parfaits tour à tour se promène,
Et de ses facultés élargit le domaine,
Pour être digne enfin du monde le meilleur.
Ce n'est pas celui-ci; mais, en ses longs voyages,
Toute âme doit chez nous faire une station.
Ce globe est un degré de la création,
Un étage à travers les âges.

Or, une âme, sortant d'une étoile des cieux,
Voltigeait dans l'azur, errante et solitaire,
Quand un ange au front gracieux,
Vint lui dire : « Le sort t'appelle sur la terre.
L'ordre préétabli qui marque ton chemin,
T'oblige à respirer cette atmosphère épaisse,
Et t'enrôle au milieu de la bizarre espèce,
Que l'on appelle genre humain.
De ton existence passée
Tu n'as point de remords, et tu sus mériter,
Comme une âme de bien, d'être récompensée.
Choisis donc le logis que tu veux habiter :
Te plaît-il, en vertu des droits héréditaires,
De naître sur le trône, ou d'avoir pour parents
Des riches, des bourgeois, de simples prolétaires?
— Je vois bien à chacun des langes différents;
Répondit l'âme philosophe,
Mais tous les nouveau-nés sont faits de même étoffe;
A la même clarté leurs yeux se sont ouverts;
Tous grimacent de même en leurs berceaux divers.
Au chevet des enfants la douleur est assise,
Dans le rang le plus humble ou le plus élevé.
Bel ange, pour fixer ma pensée indécise,
Montre-moi l'avenir qui leur est réservé?

— L'avenir est un grand mystère,
Reprit le divin messager;
Mais jette un regard vers la terre :
Les rois sont exilés sur le sol étranger,
Leur puissance décline et tombe.
Vieux titres, parchemins, priviléges, blason
Sont consumés en hécatombe
Sur les autels de la raison.
L'homme brise aujourd'hui, d'une main empressée,
Les idoles qu'il se forma.
L'orgueilleuse opulence est aussi menacée
Par le malheur qu'elle opprima.
De souffrir le peuple se lasse;
Il se relève avec fierté;
Il grandit, parle en maître, et réclame sa place
Au nom de la justice et de l'humanité!
Certain de son pouvoir, désormais sans colères,
Il pourra détrôner des abus séculaires.
Aisément il démolira
Un édifice qui chancelle;
L'heure approche où s'accomplira
La délivrance universelle! »

L'ange dit, et l'âme soudain
Traversa les champs de lumière,
Et, devant les palais passant avec dédain,
Elle entra dans une chaumière.

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

M. Carlier conduisant l'expédition de la rue Rumfort.

LE DIABLE VERT (1).

QU'EST-CE QUE LE DIABLE VERT ?

« Pourquoi se sert-il d'un lorgnon ? »

Nous répondrons à cette seconde question que les diables ont toujours eu la vue basse. Cela tient à leur séjour prolongé dans les entrailles de la terre et à leur prédilection particulière pour les ténèbres.

L'autre question est plus compliquée.

Le Diable Vert est un des plus vieux habitants de Paris ; — on l'appelait autrefois le Diable Vauvert.

D'où est résulté le proverbe : C'est au *Diable Vauvert !* — Allez au Diable-Vauvert !

C'est-à-dire : Allez-vous.... promener aux Champs-Élysées.

Les portiers disent généralement : C'est *au Diable aux vers !* pour exprimer un lieu qui est fort loin.

Cela signifie qu'il faut payer fort cher la commission dont on les charge, — mais c'est là en outre une locution vicieuse et corrompue, comme plusieurs autres familières au peuple parisien.

Le *Diable Vert* ou *Vauvert* est essentiellement un habitant de Paris, où il demeure depuis bien des siècles, si l'on en croit les historiens. Sauval, Félibien, Sainte-Foix et Dulaure ont raconté longuement ses escapades.

Il semble d'abord avoir habité le château de Vauvert, qui était situé au lieu occupé par le joyeux bal de la *Chartreuse*, à l'extrémité du Luxembourg, et en face des allées de l'Observatoire, dans la rue d'Enfer.

(1) L'histoire du *Diable Vert* que nous publions ici est extraite d'un charmant almanach pour 1850, paru sous les auspices et sous le nom de ce *Diable Vert*. Cette intéressante histoire sert d'introduction à ce petit livre, et est suivie d'autres récits non moins curieux. Ce qui caractérise particulièrement cet almanach, c'est la concordance établie jour par jour entre le calendrier Grégorien pour l'année 1850 et l'Annuaire républicain pour l'an 58-59 de la République, conforme au décret de la Convention, et l'explication fort intéressante de cet annuaire, dont les divisions simples et les renseignements agronomiques, font tout simplement le meilleur, le plus vrai et le plus utile des calendriers. L'almanach du *Diable Vert* renferme en outre une très-amusante série de cent vignettes drolatiques, où l'on voit passer comme dans une lanterne magique le PASSÉ, le PRÉSENT et même l'AVENIR. Toutes ces merveilles font du *Diable Vert* l'almanach le plus divertissant qui ait été publié pour l'année 1850 ; il ne se vend que 50 centimes, chez Aubert et chez tous les libraires.

Ce château, d'une triste renommée, fut démoli en partie, et les ruines devinrent une dépendance d'un couvent de Chartreux, dans lequel mourut, en 1414, Jean de la Lune, neveu de l'antipape Benoît XIII. Jean de la Lune avait été soupçonné d'avoir des relations avec le Diable Vert, qui peut-être était l'esprit familier de l'ancien château du Vauvert, chacun de ces édifices féodaux ayant le sien, comme on sait.

Les historiens ne nous ont rien laissé de précis sur cette phase intéressante.

Le Diable Vert fit de nouveau parler de lui à l'époque de Louis XIII.

Pendant fort longtemps on avait entendu tous les soirs un grand bruit dans une maison faite des débris de l'ancien couvent et dont les propriétaires étaient absents depuis plusieurs années.

Ce qui effrayait beaucoup les voisins.

Ils allèrent prévenir le lieutenant de police, qui envoya quelques archers.

Quel fut l'étonnement de ces militaires en entendant un cliquetis de verres mêlé de rires stridents!

On crut d'abord que c'étaient des faux-monnayeurs qui se livraient à une orgie, et, jugeant de leur nombre d'après l'intensité du bruit, on alla chercher du renfort.

Mais on jugea encore que l'escouade n'était pas suffisante; aucun sergent ne se souciait de guider ses hommes dans ce repaire, où il semblait qu'on entendît le fracas de toute une armée.

Il arriva enfin, vers le matin, un corps de troupes suffisant. On pénétra dans la maison. On n'y trouva rien.

Le jour était venu.

Toute la journée l'on fit des recherches; puis l'on conjectura que le bruit venait des catacombes, situées, comme on sait, sous ce quartier.

On s'apprêtait à y pénétrer; mais pendant que la police prenait ses dispositions, le soir était venu de nouveau, et le bruit recommençait plus fort que jamais.

Cette fois personne n'osa plus redescendre, parce qu'il était évident qu'il n'y avait rien dans la cave que des bouteilles, et qu'alors il fallait bien que ce fût le diable qui les mît en danse.

On se contenta d'occuper les abords de la rue, et de demander des prières au clergé.

Le clergé fit une foule d'oraisons, et l'on envoya même de l'eau bénite avec des seringues par le soupirail de la cave.

Le bruit persistait toujours,

LE SERGENT.

Pendant toute une semaine, la foule des Parisiens ne cessait d'obstruer les abords du faubourg en s'effrayant et en demandant des nouvelles.

Enfin, un sergent de la prévôté, plus hardi que les autres, offrit de pénétrer dans la cave maudite, moyennant une pension — reversible, en cas de décès, sur une couturière nommée Margot.

C'était un homme brave, et plus amoureux que crédule. Il adorait cette couturière, qui était une personne bien nippée et très-économe, on pourrait même dire un peu avare, et qui n'avait point voulu épouser un simple sergent, privé de toute fortune.

Mais en gagnant la pension le sergent devenait un autre homme.

Encouragé par cette perspective, il s'écria — qu'il ne croyait *ni à Dieu ni à Diable*, et qu'il aurait raison de tout ce bruit.

— A quoi donc croyez-vous? lui dit un de ses compagnons. — Je crois, répondit-il, à M. le lieutenant criminel et à M. le prévôt de Paris.

C'était trop dire en peu de mots.

Il prit son sabre dans ses dents, deux pistolets à chaque main, et s'aventura dans l'escalier.

Le spectacle le plus extraordinaire l'attendait en touchant le sol de la cave.

Toutes les bouteilles se livraient à une sarabande échevelée et formaient les figures les plus gracieuses.

Les cachets verts représentaient les hommes, et les cachets rouges les femmes.

Il y avait même là un orchestre établi sur les planches à bouteilles.

Les bouteilles vides résonnaient comme des instruments à vent, les bouteilles cassés comme des cymbales et des triangles, et les bouteilles fêlées rendaient quelque chose de l'harmonie pénétrante des violons.

Le sergent, qui avait bu quelques chopines avant d'entreprendre cette expédition, ne voyant là que des bouteilles, se sentit fort rassuré, et se mit à danser lui-même par imitation.

Puis, de plus en plus encouragé par la gaieté et le charme du spectacle, il ramassa une aimable bouteille à long goulot, d'un bordeaux pâle, comme il paraissait, et soigneusement cachetée de rouge, et la pressa amoureusement sur son cœur.

Des rires frénétiques partirent de tous côtés; le sergent intrigué laissa tomber la bouteille, qui se brisa en mille morceaux.

La danse s'arrêta, des cris d'effroi se firent entendre dans tous les coins de la cave, et le sergent sentit ses cheveux se dresser en voyant que le vin répandu paraissait former une mare de sang.

Le corps d'une femme nue, dont les blonds cheveux se répandaient à terre et trempaient dans l'humidité, était étendu sous ses pieds.

Le sergent n'aurait pas eu peur du diable en personne, mais cette vue le remplit d'horreur; songeant après tout qu'il avait à rendre compte de sa mission, il s'empara d'un *cachet vert* qui semblait ricaner devant lui, et s'écria : Au moins j'en aurai une!

Un ricanement immense lui répondit.

Cependant il avait regagné l'escalier, et montrant la bouteille à ses camarades il s'écria :

« Voilà le farfadet!... Vous êtes bien capons (il prononça un autre mot plus vif encore) de ne pas oser descendre là-dedans! »

Son ironie était amère. Les archers se précipitèrent dans la cave, où l'on ne retrouva qu'une bouteille de bordeaux cassée. Le reste était en place.

Les archers déplorèrent le sort de la bouteille cassée; mais, braves désormais, ils tinrent tous à remonter chacun avec une bouteille à la main.

On leur permit de les boire.

Le sergent de la prévôté dit : Quant à moi, je garderai la mienne pour le jour de mon mariage.

On ne put lui refuser la pension promise, il épousa la couturière, et...

Vous allez croire qu'ils eurent beaucoup d'enfants.

Ils n'en eurent qu'un.

CE QUI S'ENSUIVIT.

Le jour de la noce du sergent, qui eut lieu à la Râpée, il mit la fameuse bouteille au cachet vert entre lui et son épouse, et affecta de ne verser de ce vin qu'à elle seule et à lui.

La bouteille était verte comme ache, le vin était rouge comme sang.

Neuf mois après, la couturière accouchait d'un petit monstre entièrement vert avec des cornes rouges sur le front.

Et maintenant, allez, ô jeunes filles! allez-vous-en danser à la Chartreuse... sur l'emplacement du château de *Vauvert!*

Cependant l'enfant grandissait, sinon en vertu, du moins en croissance. Deux choses contrariaient ses parents : sa couleur verte et un appendice caudal, qui semblait n'être d'abord qu'un prolongement du coccyx, mais qui peu à peu prenait des airs d'une véritable queue.

On alla consulter les savants, qui déclarèrent qu'il était impossible d'en opérer l'extirpation sans compromettre la vie de l'enfant. Ils ajoutèrent que c'était un cas assez rare, mais dont on trouvait des exemples cités dans Hérodote et dans Pline le jeune. On ne prévoyait pas alors le système de Fourier.

Pour ce qui était de la couleur, on l'attribua à une prédominance du système bilieux. Cependant on essaya de plusieurs caustiques pour atténuer la nuance trop prononcée de l'épiderme et l'on arriva, après une foule de lotions et frictions, à l'amener tantôt au vert bouteille, puis au vert d'eau, et enfin au vert pomme. Un instant la peau sembla tout à fait blanchir, mais le soir elle reprit sa teinte.

Le sergent et la couturière ne pouvaient se consoler des chagrins que leur donnait ce petit monstre, qui devenait de plus en plus têtu, colère et malicieux.

La mélancolie qu'ils éprouvèrent les conduisit à un vice trop commun parmi les gens de leur sorte, ils s'adonnèrent à la boisson.

Seulement le sergent ne voulait jamais boire que du vin cacheté de rouge et sa femme que du vin cacheté de vert.

Chaque fois que le sergent était ivre-mort, il voyait dans son sommeil la femme sanglante dont l'apparition l'avait épouvanté dans la cave, après qu'il eut brisé la bouteille.

Cette femme lui disait : « Pourquoi m'as-tu pressée sur ton cœur et ensuite immolée... moi qui t'aimais tant? »

Chaque fois que l'épouse du sergent avait trop fêté le *cachet vert*, elle voyait dans son sommeil apparaître un grand diable, d'un aspect épouvantable, qui lui disait : « Pourquoi t'étonner de me voir... puisque tu as bu de la bouteille?... Ne suis-je pas le PÈRE DE TON ENFANT? »

O mystère!

Parvenu à l'âge de treize ans, l'enfant disparut.

Ses parents inconsolables continuèrent de boire, — mais ils ne virent plus se renouveler les terribles apparitions qui avaient tourmenté leur sommeil.

MORALITÉ.

C'est ainsi que le sergent fut puni de son impiété, — et la couturière de son avarice.

CE QU'ÉTAIT DEVENU LE DIABLE VERT.

On n'avait jamais pu le savoir.

Seulement, de temps en temps, on a vu se renouveler dans Paris les inexplicables lutineries de l'ancienne Chartreuse et du château de Vauvert.

Tantôt c'étaient des coups de pistolet entendus chaque jour au coucher du soleil.

Tantôt des applaudissements mystérieux, — qui ne s'adressaient à aucun auteur, à aucun acteur et à aucun orateur.

Tantôt des pluies de crapauds, — sans le moindre nuage qui en justifiât la chute.

Pour ne parler que de l'époque actuelle, nous signalerons une pluie de pièces de cent sous qui eut lieu vers 1821, dans la rue Montesquieu.

Ce qui fut cause que l'on établit un magasin sous le titre du *Diable d'Argent.*

Le fait ne s'étant pas renouvelé, on en ouvrit un autre sous le titre du *Pauvre Diable.*

S'il n'est pas prouvé que l'un ou l'autre fût le Diable Vert, du moins le contraire n'est pas démontré.

On peut même remarquer que le Diable d'Argent, dont chacun s'empresse de tirer la queue, — a toujours été représenté comme un diable vert.

Le vert est la couleur de l'espérance.

N'allez pas croire cependant que ce diable soit légitimiste.

C'est un observateur et un sceptique.

Si nous en croyons des renseignements sûrs, il a beaucoup fait des siennes depuis quelque temps.

Tout le monde se rappelle la chute de pierres qui eut lieu tous les jours dans le quartier d'Enfer, près de la Sorbonne, il y a plus d'un an.

On n'en put découvrit la cause.

C'était simplement le réveil du Diable vert.

Depuis, bien des personnes l'ont rencontré ou croient l'avoir vu dans la foule des oisifs, des curieux ou des flâneurs.

Il est soupçonné d'avoir une mission secrète qui lui aurait été confiée par le Carlier du sombre royaume.

Tous les costumes lui sont familiers.

Il observe, vêtu comme le premier venu, — comme vous et moi, les monarchies qui défilent.

Il suit la marche des événements.

Il écrit des lettres humoristiques qu'il signe de sa griffe et que, dit-on, il jette dans le puits de Grenelle, en les lestant d'une balle de plomb.

C'est la petite poste de l'enfer.

Quelquefois, pour épargner sa rédaction, il s'exprime *en images.* — Il a retracé les événements qui se sont passés depuis le commencement de l'année dernière dans quelques feuilles très-drôlatiques.

Une contre-épreuve en est parvenue, nous ne savons comment, à l'*Almanach du Diable-Vert;* — seulement force a été d'en censurer bien des passages.

On comprendra cette discrétion.

LA CINQUIÈME DIVISION.

La règle dont il s'agit ne figure ni dans Bourdon ni dans Besout et l'arithmétique ne joue là qu'un rôle fort secondaire. Dans la cinquième division on ne voit pourtant que des hommes numérotés, mais ces chiffres humains, feu monsieur Ampère lui-même ne les disciplinerait pas : Nous sommes à Bicêtre.

J'ai d'abord rencontré dans la cour un inspecteur des hospices qui m'a dit : — Ils sont très-drôles! et vous allez beaucoup rire! — Cet inspecteur était et est encore décoré.

En passant le seuil de la double grille fermée à triple tour j'ai trouvé des camisoles grises et des bonnets de coton qui riaient comme des fous et l'un d'entre eux est venu à moi l'œil brûlant et les bras ouverts en me criant : — Tiens, c'est toi..... Plus on est de fous plus on rit!..... As-tu un peu de tabac?.....

D'où j'ai dû couclure, d'après la confidence de l'inspecteur décoré et l'accueil du bonnet de coton, que le cadre de la *Revue comique* était propre à renfermer les drôleries, bouffonneries, plaisanteries et autres ter-

---

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Cependant, dans leur lutte, l'apprenti et l'étranger étaient parvenus au bord de la grotte. ... Il s'ensuivit un surcroît de catastrophes.

Aux cris poussés par les survenants, le boucher K. ill sent une corde vibrer dans son cœur. Il a reconnu les accents de ses deux fils jumeaux, perdus depuis leur tendre enfance.

minaisons en ris qui éclatent journellement au milieu de la sombre, de la tumultueuse, de la terrible cinquième division.

A peine entré dans une espèce de préau garni de maigres arbres dont le feuillage éploré ne gagne rien à la plaisante atmosphère qu'il respire, tous les bonnets de coton se sont groupés autour de moi : je me suis senti tiré par toutes les poches, et dans un chœur unanime on m'a demandé du tabac.

Puis, un numéro fort sérieux m'a pris à part et m'a dit à l'oreille :

« Ne faites pas attention, ils sont tous fous ! »

J'allais répondre, mais un second numéro me bourdonnait déjà dans l'autre oreille :

« Ne faites pas attention, ils sont tous fous ! »

En moins d'une minute, tous les numéros de la cinquième m'avaient fait confidentiellement la même communication à l'endroit de l'infirmité qui les affligeait tous.

« Monsieur, c'est indigne ! me criait un petit homme maigre coiffé d'un bonnet de coton qui lui descendait sur les épaules, on me retient ici de force !

— C'est ce dont tous vos collègues se plaignent, répondis-je.

— Il ne faut pas faire attention, hurla le numéro ; ils sont tous fous ! ! Mais moi, figurez-vous donc ! le médecin prétend que ma raison est égarée. Hélas ! il n'y a que mon nez d'égaré ! »

Vous eussiez certes souri à cette affirmation que démentait un aquilin monstrueux décorant les trois quarts de la tête du petit homme.

« Oui, monsieur, continua-t-il, je n'ai plus de nez : voilà tout mon crime. Figurez-vous, j'avais un ami intime et parfumeur. Ce que nous possédions était en commun. Un jour, mon ami vient me trouver : « J'ai des parfums à acheter, me dit-il. Depuis le temps que je flaire ma marchandise, je ne puis plus guère compter sur mon odorat ; c'est une affaire importante : il faut que tu me prêtes ton nez ! — Diable ! lui répondis-je, mon habit, bon ; ma bourse, bien ; mais mon nez, fichtre ! c'est plus grave. »

Je dis à mon ami qu'une intimité de vingt ans ne légitimait pas un semblable prêt ; que cela me gênerait horriblement ; mais il n'écouta rien, et j'eus l'imprudence de lui confier mon nez pour quatre heures au plus. Il y a dix ans de cela, monsieur, et je n'ai pas encore entendu parler de mon voleur. Si je m'en allais de cette maudite maison, je le retrouverais, et il faudrait bien qu'il me rende mon nez. Vous ne pourriez pas m'indiquer un moyen pour sortir d'ici ?

Comme je lui répondis négativement, il s'en fut trouver un nouveau venu qui paraissait plongé dans d'amères réflexions.

« Vous connaissez mon affaire, dit-il, c'est toujours pour mon nez.... faites-moi sortir d'ici.

— Sortir d'ici ! répliqua le fou en retirant gravement son bonnet de coton, ma foi, c'est assez difficile, je n'y suis jamais entré ! »

Le numéro quatre s'approcha alors de moi. Il avait l'allure d'un cavalier et stimulait du geste une monture imaginaire.

« Dois-je vous présenter à Sa Majesté Louis Philippe ? me dit-il, vous la voyez là-bas. Je suis son premier aide de camp. Ah ! c'est un métier superbe, mais qui m'exténue. Le roi est souffrant, et son mal l'oblige à se déranger cinquante fois la nuit. Mon lit touche au sien, et mon devoir est d'être toujours debout lorsque Sa Majesté se

LES AVENTURES DIVERTISSANTES ET NON POLITIQUES

De maître Lapp et de son apprenti Pipps.

Des saltimbanques les avaient enlevés, — mais ils s'étaient évadés : — l'un avait passé dans l'Inde, où il était devenu nabab fort riche ; — on sait l'histoire du second. Le premier (l'étranger), assez bizarre de caractère, avait été faire une promenade dans la forêt, mais il comptait bien revenir le lendemain payer maître Lapp. Actuellement tout s'explique. Le nabab paye les pots cassés, et l'heureuse famille fait sa rentrée triomphale au milieu de la joie et de l'allégresse publique. Touchant dénoûment d'une si tragique histoire !

lève. Voilà au moins deux mois que je n'ai dormi. Mais je vous laisse, le roi quitte sa place.

En effet je vis celui qu'on m'avait désigné sous la rubrique du monarque déchu se lever de son banc et s'aller retrancher dans l'angle d'un mur. Le numéro quatre se tenait près de lui immobile et dans la position d'un soldat qui salue militairement.

Ce même Louis-Philippe de la cinquième division avait la veille fait une assez bonne farce. — Je dis bonne farce, pour ne pas dénaturer l'expression du gardien qui me conta l'anecdote.

Un idiot pilait du grès à l'aide d'une pierre; ce que voyant Sa Majesté, elle s'en fut chercher un pavé et en écrasa la tête de l'idiot.

Le gardien m'assura encore le plus tranquillement du monde que le fou avait agi dans le but de savoir ce qui était le plus dur de la tête ou du pavé!

Je sortis de la cinquième division en m'étonnant de ce que les gardiens n'étaient ni numérotés ni muselés, et je fis cet article sur la foi du témoignage de l'inspecteur des hospices décoré qui m'avait si bien dit :

« Ils sont très-drôles, et vous allez beaucoup rire! »

ÉPILOGUE.

Ce recueil es complet, ses luttes sont finies;
Une implacable loi le voue aux gémonies.
Livre facétieux, peut-être original,
Il prend haleine avant de devenir journal.
La presse est une mer trop féconde en orages;
Des corsaires légaux, parcourant ses parages,
Chicanent tout vaisseau qu'on hèle à l'horizon
Sur son lest, sa voilure, ou bien sa cargaison.
On ne peut sur les flots risquer la moindre barque,
Sans prodiguer son or pour des lettres de marque,
Sans être estampillé par de nombreux commis,
Qui traitent rarement les penseurs en amis.
Les matelots sont prêts; la nef enfin lancée
Accomplit chaque jour sa rude traversée.
Mais malheur! si, prenant des chemins ambigus,
Elle sort du chenal creusé par ces argus!
Les marins trop hardis, qu'on taxe d'hérésie,
Ont vite rencontré l'écueil de la saisie;
Autour d'eux, de leur course entravant le succès,
Se montrent des bas-fonds hérissés de procès;
La prison, pour saisir la victime qui sombre,
Charybde formidable, ouvre sa gueule sombre;
Il ne reste bientôt des pauvres naufragés
Que d'informes débris, par l'amende rongés!

Sachons donc sagement borner notre carrière.
Pourtant, si nous jetons nos regards en arrière,
Nous pouvons, orgueilleux du travail achevé,
Porter la tête droite et le front relevé.

La *Revue*, avant tout, en son indépendance,
Osa de ses lardons piquer la présidence.
De la réaction les progrès menaçants
Ne l'arrêtèrent point dans ses efforts puissants;
Ses braves champions au combat s'animèrent;
Leur plume et leurs crayons à l'envi s'escrimèrent
Contre les Changarnier, les Thiers, les Odilon,
Et d'autres, que depuis emporta l'aquilon,
Et qui, tombés soudain du haut d'un ministère,
Aux bravos de la France ont mesuré la terre.

Vous qui les remplacez, vous auriez droit aussi
D'être par la *Revue* accablés sans merci :
Vous, d'Hautpoul, qui, troublé par de vaines alarmes,
En agents de Carlier transformez les gendarmes;
Vous, Parrieu, qui, pour plaire aux porte-goupillon,
A nos instituteurs attachez un bâillon;
Et vous, Achille Fould, grand prêtre de la Bourse,
Illustre financier, qui pour seule ressource,
Insensible aux clameurs d'une foule en hâillons,
Faites de nos pressoirs couler cent millions!
Mais, non, vivez en paix jusqu'à l'heure suprême
Où le pays sur vous lancera l'anathème;
Égarez-vous en paix dans les sentiers maudits
Où le roi de juillet emboîta Charles Dix!
En attendant un jour de revanche éclatante,
Les armes en faisceau nous dormons sous la tente.

ÉMILE DE LA BEDOLLIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES.

Profession de foi. 1
Jérôme Cabassol à la recherche de la meilleure des listes électorales. 2
La rue de Poitiers. — Toilette de circonstance (dessin par Bertall). 3
Pêche électorale (5 dessins par Nadar). 7
La Vie privée et publique de mossieu Réac (série de 11 vignettes par Nadar). 8
Le baron de Paturot à la recherche de la meilleure des monarchies. 13
M. le marquis de la Rochejaquelein (type par Nadar). . . 14
Les mille et une peurs de M. Réac de la Jobardière. . . . 15
Rêve d'un réactionnaire (4 dessins par Nadar). 17
Léon... Fauché!... (type par Nadar). 20
L'Avant-garde des Cosaques (dessin par Nadar). 21
Mon Testament-adieux et Conseils d'une Assemblée nationale sensible et égarée. 21
Candidats malheureux (3 types par Bertall). 23
A propos de pantoufles. 23
Patriana ou le Manuel des républicains honnêtes et modérés. 24
La Vie privée et publique de mossieu Réac (série de 5 vignettes par Nadar). 24
Les Masques (chanson). 26
La République soc (chanson). 26
La Canaille (chanson). 27
La Liste de la rue de Poitiers. 27
M. le général Oudinot (type par Nadar). 28
La Semaine de la lettre. 29
La Peau de chagrin (dessin par Nadar). 31
Peut-on entrer? (dessin par Nadar). 33
Le dernier des Iroquois (conte historique) 33
Bureau de placement pour les représentants sans emploi (8 vignettes par Nadar). 35
Cincinnatus-Odilon petit (proverbe dramatique). 36
Tablettes. 38
La Vie privée et publique de mossieu Réac (série de 9 vignettes par Nadar). 38
Autant en emporte le vent (chanson). 41
Lucien Murat (type par Nadar). 42
A cause de Réaumur. 43
Les 17 brumaire. 44
Essai de chloroformisation sur la République (5 dessins par Nadar). 45
Ex libris de Falloux. 46
Correspondance d'un émigré 48
Steeple-chase (dessin par Nadar). 49
Il n'y a rien de changé en France. 49
Lettre du pape aux évêques de France. 50
L'écuyer Dupin (dessin par Bertall). 50
Une Promenade de nuit du calife Aaroun-al-Rachid et de son grand vizir Giafar (Conte oriental). 51
Le Parti embaumé (dessin) 51
La Vie privée et publique de mossieu Réac (série de 5 vignettes par Nadar). 52
Les Amis de l'ordre (chanson). 55
Boichot (type par Nadar). 56
La Revue comique en révolution (13 juin 1849). 57
La Russie reconnaît la République française (dessin par Nadar). 63
Trop parler nuit, trop gratter cuit (proverbe) 65
La Vie publique et privée de mossieu Réac (série de 3 vignettes par Nadar). 66
Le baron Rothschild (type par Nadar). 70
Les trois Rêves de mossieu Réac. 71
Égisthe pousse Clytemnestre à tuer Agamemnon (copié au Musée par Nadar). 78
La Justice et la Vengeance divine poursuivent le Crime (copié au Musée par Nadar). 79
Le grand sac (chanson). 83
Pisque c'est des *partageux* (dessin par Nadar). 83
M. Grandin (type par Nadar). 84
La Belle au bois dormant (nouvelle édition). 85
Nouvelles de Hongrie (8 têtes d'expression). 87
La Monarchie au bois dormant (dessin par Bertall). 89
Ce que chacun dit. 91
Proclamation du général Oudinot à l'armée française. . . . 92
Feu et enthousiasme d'artifice à l'usage des Romains (dessin). 93
Les Aventures divertissantes et non politiques de maître Lapp et de son apprenti Pipps (1re suite de 9 vignettes). 94
Il faut rétablir les jeux et la loterie. 94
Le Décret du silence est inexécutable. 95
Odilon Barrot et la Liberté (chanson sur l'air de *M. et madame Denis*). 96
Monsieur Crédit, colonel général des cuirassiers (type par Fabritzius). 98
Les Vacances parlementaires. 99
Les Bulles de savon (dessin par Bertall). 101
Un Épisode des promenades présidentielles (vignette). . . . 103
Régime Oudinot-Falloux à Rome (dessin). 104
Réjouissances publiques à Rome (dessin). 105
Exposition de l'Industrie. — Modes utiles (2 vignettes). . . 106
Des armes à feu, en état de siége!!!! (dessin par Carpezat). 107
Les Musiciens représentants (dessin par Carpezat) 107
Gaudissart neveu, commis voyageur en coups d'État. . . . 107
Les Aventures divertissantes et non politiques de maître Lapp et de son apprenti Pipps (2e suite de 9 dessins) . . 108

La scène se passe à Gaëte 109
Loi sur l'état de siége. 110
Le *Mea culpa* (chanson). 111
De Tocqueville (type par Fabritzius) 112
Les Ovations de M. Odilon Barrot. 113
Un Regard dans l'avenir (6 têtes d'expression). 114
Le 15 Août 116
Tout cela rentre à Rome (dessin). 117
Répétition d'un concert (dessin). 118
A M. le ministre de l'instruction publique 119
Moniteur universel. — Partie officielle. 119
Le Démon de la compression (dessin par Pastelot). 120
Le czar Xerxès 121
Vieux habits, vieux galons! 122
Les Aventures divertissantes et non politiques de maître Lapp et de son apprenti Pipps (3e suite de 9 dessins). . . 124
Gourgaud (type par Fabritzius). 126
Le Congrès d'Ems. 127
Le Lait Thiers et le pot au lait (dessin par Bertall). 129
Le Général de Lamoricière (dessin par Pastelot). 130
Jacques Bonhomme (dessin). 133
Éteignoir de l'Ordre impérial de Russie (dessin par Bertall). 134
Essai sur la liberté de la presse. 134
Il est sauvé! 134
Duc de Saint-Pancrace 135
L'ordre règne en Hongrie (vignette). 136
Une crise en Allemagne. 136
Les aventures divertissantes non politiques de maître Lapp et de son apprenti Pipps (4e suite de 10 dessins). . . . 137
Le Légitimisme légitimé. 138
Achille Fould (type par Fabritzius) 140
Démissionnaire ou non. 141
Épreuve avant la lettre (18 Août) (dessin par Bertall). . . 143
Épreuve après la lettre (dessin par Bertall). 143
Faucher, supérieur général des missions étrangères. . . . 144
Un Concile 145
La République-Croquemitaine (vignette). 146
Le Génie de la République (vignette). 147
Les Billets bleus. 148
Les Petits mystères d'Ems (8 dessins par Nadar) 148
Un Nouveau bombardement du roi de Naples. 152
César devant le Rubicon (chanson). 153
Antony Thouret (type par Bertall). 154
Le Lis tricolore 155
Les Petits services mutuels de l'amour conjugal (8 dessins). 156
Grande fête de l'industrie française (dessin) 158
L'Insertion d'une lettre. 158
Le Rôle de la France. 159
Le Roi du congrès de la paix (dessin par Bertall). 160
La Fin du congé. 161
Pourquoi? 161
L'Homme noir. 162
Les Réceptions de M. Lacrosse. 163
Denjoy captif. 164
L'Almanach démoc-soc 165
Les Aventures divertissantes et non politiques de maître Lapp et de son apprenti Pipps (5e suite de 9 vignettes). . 165
L'Arbre de liberté. 167
Chambolle (type par Fabritzius et Pastelot) 168
Le Ministère d'action. 169
La meilleure manière de vider la question de Rome (dessin par Bertall). 170
La République avec le Temps (dessin par Bertall). 171
La Chasse de Lamartine (dessin par Nadar). 172
La Princesse Révolution et le prince Jacques Bonhomme (légende). 172
Brigands de Parisiens (dessin). 174
Le Socialisme (type). 175
Paris en état de siége. 176
Grandeur et décadence de Faustin-Soulouque Véron 1er (5 dessins par Nadar). 177
Gendarmerie départementale (correspondance). 178
Léon Faucher et un portefeuille (dessin par Nadar). . . . 179
Le Choix d'un corps. 180
M. Carlier conduisant l'expédition de la rue Rumfort (dessin). 181
Le Diable vert. 182
Les Aventures divertissantes et non politiques de maître Lapp et de son apprenti Pipps (6e suite de 3 vignettes). 184
La cinquième division 184
Épilogue 186

FIN.

Paris — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.